LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

NEUVIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1902

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

—

1902

LES INSECTES PIRATES

LES CITÉS DES GUÊPES

La vie des animaux et leur psychologie ont toujours exercé une attraction singulière sur l'esprit des hommes, sur celui des multitudes, comme sur celui des penseurs. De tout temps, les hommes se sont efforcés de l'imaginer, toujours en comparant « l'âme » de l'animal avec « l'âme humaine ». Ce fut l'œuvre des fabulistes, qui dès les temps les plus anciens ont précédé les savants dans cette tentative. Ils ont agi de la façon la plus naïve, se bornant à cette piquante transformation qui consiste à prêter à l'animal purement et simplement les sentiments et les passions des hommes : ils ont fait parler et agir des hommes à tête de renard, de loup, d'oiseau, de crocodile, à la façon des vieux dieux égyptiens, guidés seulement dans le choix de leur acteur par quelque analogie morale superficielle, par quelque attribut ou qualité apparente de l'animal pris pour type. Ce contraste, facile à interpréter, amusait autrefois les hommes faits et amuse encore de nos jours les enfants. Les littérateurs ont développé ce jeu de l'esprit sous des formes plus sérieuses en apparence, en tout cas plus sentimentales. Mais si « l'âme » de l'oiseau ou du mammifère est accessible à la rigueur à notre compréhension, « l'âme » du poisson.

du poulpe. de l'annélide, de l'insecte nous est fermée. Si nous les voyons guidés comme nous par les besoins généraux de la nutrition, de la conservation vitale, de la reproduction, nous n'entrevoyons guère chez eux de sentiments purement personnels ou comparables aux sentiments intellectuels et moraux qui dirigent l'individu humain. A la rigueur, on pourrait rattacher l'explication de leurs actes à un pur mécanisme, comme le prétendait Descartes. Cependant l'existence même des sociétés animales. si comparables en apparence sous certains rapports avec les sociétés humaines, ne se prête guère à ces interprétations. L'étude de semblables sociétés chez les êtres plus éloignés de nous par leur organisation, tels que les insectes, révèle des différences si profondes, et notamment une distinction si radicale entre les êtres reproducteurs de l'espèce et le reste des membres de la société, dépouillés de l'instinct sexuel : elle montre une subordination si absolue de l'individu à la communauté, que la représentation rationnelle des idées directrices de semblables sociétés échappe à notre pénétration. Sans doute la solidarité y apparaît, mais c'est à l'état d'impulsion, aussi fatale que les lois de la pesanteur et accomplie au prix du sacrifice absolu de l'individu, sans laisser entrevoir l'existence de ces sentiments moraux, qui le déterminent parfois chez les hommes. Il en est de même des habitudes héréditaires prédestinées à assurer la conservation de l'espèce à travers les métamorphoses de la larve et de la chrysalide, sans qu'aucune éducation maternelle vienne en expliquer la permanence et la régularité. Bref. les notions fondamentales de la liberté morale et de l'intelligence humaines ne trouvent guère de place dans la conception de ces fatalités.

Je ne saurais prétendre traiter de semblables problèmes avec toute leur étendue dans le court espace de l'article qui suit. Cependant je demande la permission de les aborder par certains côtés, non à l'aide de raisonnements *a priori*. — telle n'est pas la méthode de la science moderne, — mais en exposant d'abord un certain nombre d'observations courantes et précises, faites dans mon jardin. Il s'agit des guêpes et des cités qu'elles installent chaque année au milieu de nos cultures.



« Grand-père, Marc vient d'être piqué par une guêpe : il a trouvé un nid de guêpes et il est allé les tourmenter. » C'est dans ces termes que ma petite-fille Jeanne est venue m'annoncer l'entrée en campagne, en l'année 1901, des guêpes, les pirates de nos vergers. L'année 1901 a été surtout féconde en insectes nuisibles aux récoltes. Dans notre petit domaine de 4 hectares, il se formait jusqu'ici un ou deux nids par an ; cette fois nous avons dû en détruire jusqu'à treize, disséminés çà et là parmi les gazons, au grand péril de mes petits-fils. J'y ai vu, pour mon compte, une occasion exceptionnelle pour étudier les mœurs de ces bestioles, ennemies de l'homme, dangereuses pour les enfants, dévoratrices du raisin et des fruits. L'instinct de sociabilité, qui caractérise tant d'espèces animales, et dont les civilisations humaines sont la plus haute expression, se manifeste ici sous des formes spéciales, qui ont attiré de tout temps l'attention des poètes, des naturalistes et des philosophes, depuis Virgile jusqu'à Michelet, depuis Réaumur et Huber jusqu'à Maeterlinck.

L'abeille, la sœur adoucie de la guêpe, est sympathique à l'homme, qui protège ses ruches dans le but intéressé de la dépouiller méthodiquement du produit de ses labeurs. En décrivant son organisation et sa constitution sociale, plus d'un auteur semble inspiré par un sentiment analogue à celui de Tacite dans sa *Germanie*. Michelet, en plus d'un passage, oppose les vertus et le dévouement à la collectivité des membres de cette société animale à l'individualisme égoïste des membres des sociétés humaines. Avec des vues plus profondes, Maeterlinck nous montre cette collectivité dirigée par une sorte d'intelligence générale, *l'esprit de la ruche*, qui contraint en quelque sorte l'individu au sacrifice de son propre développement.

L'esprit du guêpier n'est pas moins caractérisé ; mais, comme l'homme n'en tire aucun avantage, les guêpes n'ont été célébrées par personne. Dans sa poétique dissertation sur l'insecte, Michelet signale surtout leur violence, et l'imagination de ce merveilleux écrivain s'efforce aussitôt de l'expliquer en

l'attribuant à la furie d'improviser une société qui ne dure qu'une saison. Peut-être eût-il été mieux inspiré en comparant leurs vertus civiques à celles d'une tribu de Peaux-Rouges, opposées à celles d'une nation domestiquée, telle que les Fellahs égyptiens.

Ce parallèle entre les animaux et l'homme peut être poursuivi sous différents points de vue ; il comporte des problèmes multiples et des aspects bien singuliers. C'est un sujet immense qui a déjà tenté plus d'un observateur : il ouvre des horizons indéfinis, au point de vue de la sociologie et de la psychologie, aussi bien que de la physiologie. Pour ma part, je n'ai observé que peu de chose et une seule question, celle de la lutte pour l'existence entre l'animal et l'homme ; lutte inégale sans doute, mais qui exige plus d'efforts et d'esprit d'invention qu'on ne serait porté à le croire. Je vais essayer de les retracer, sans y insister plus qu'il ne convient, et par de simples récits, aussi brefs que l'attention des lecteurs, distraits sans doute par mille préoccupations plus graves.

Cependant le sujet nous touche en quelques points sensibles : car l'agriculture est une lutte perpétuelle de l'homme contre la nature, — contre la nature inorganique, climats et saisons ; contre la nature vivante, ennemis de nos plantes potagères, de nos moissons, de nos arbres et de nos fruits. — Les aliments et les produits que nous tirons du sol sont acquis au prix d'un travail sans relâche : travail du chasseur et du pêcheur, qui poursuivent la proie vivante ; travail du pasteur, qui protège et nourrit les animaux domestiques, en attendant qu'il en utilise à son profit la chair et les toisons : travail du laboureur, qui cultive la terre et lui fait produire les récoltes de tous genres. Mais les animaux sauvages nous disputent sans relâche ces bénéfices de notre industrie ; ils les regardent comme une aubaine inattendue, et ils essayent de s'en emparer à mesure : le paysan est obligé de soutenir contre eux un combat sans relâche.

Sans rappeler les grands fauves, tigres et lions, qui dévorent les troupeaux et l'homme lui-même en Asie, mais que nos ancêtres ont exterminés dans nos climats : sans parler des petits fauves, renards, fouines et putois, qui pourchassent nos volailles ; sans oublier ces extrêmes de l'échelle vivante, les

bactéries, les mucédinées, les microbes de tout genre, véritable infini vivant, propagateurs des épidémies et des infections de tout genre : il suffira de nommer ici parmi nos ennemis les oiseaux et les insectes.

Les citadins sont souvent surpris de voir la haine de l'homme de la campagne contre les oiseaux, ces êtres charmants qui ravissaient Michelet. C'est qu'ils n'ont pas vu les moissons dévorées par les moineaux, et la haine implacable des fermiers qui exploitent les plaines fertiles des États-Unis. Sans avoir de si grands intérêts, je cultive en blé pour mes expériences une centaine de mètres carrés. Or il m'est extrêmement difficile d'en conserver quelques grains : au moment de la maturité, des bandes de passereaux s'abattent par centaines sur ce petit champ, et il est à peu près impossible de le protéger et de déjouer l'effort continu et la ruse de ces fâcheux habitants de la forêt voisine. J'ai compris dès lors pourquoi dans les plaines à froment le moineau est l'objet d'une extermination méthodique et trop justifiée. Le merle, le geai, le pigeon, aussi bien que le moineau, n'attendent pas la maturité complète de la cerise, de la prune, de l'abricot, de la pêche, pour les attaquer : la plainte continuelle des arboriculteurs s'élève pour les condamner.

Mais les dégâts commis par les oiseaux sont peu de chose, en comparaison de ceux des autres membres du règne animal, et particulièrement des insectes. Soit à l'état de larves souterraines et de chenilles, soit à l'état adulte, diptères et lépidoptères, coléoptères, orthoptères et hyménoptères dirigent contre nos cultures un pillage éternel, depuis le moment de l'ensemencement, jusqu'à celui de la fructification. Et les plus petits ne sont certes pas les moins nuisibles : le phylloxéra, long d'un dixième de millimètre, a produit le désastre des vignobles français. Gardons-nous, d'ailleurs, de les juger au point de vue de la délicatesse morale : il s'agit uniquement de la lutte féroce des intérêts.

Rien n'est plus naturel de la part des insectes que cette exploitation des produits végétaux multipliés par l'industrie humaine. Chaque être dans le monde se regarde, aussi bien que l'homme et au même droit, comme le centre de l'univers ; il agit comme si une providence spéciale, existant pour sa

seule espèce — je dis plus, pour son seul individu — avait créé les choses et les entretenait en vue de son gain personnel. Chaque bête de proie, chaque oiseau, chaque insecte chante à sa manière son *Te Deum*, son *Hosanna* éternel : — à Beelzebuth, le dieu des mouches, aurait-on dit autrefois; nous préférons aujourd'hui dire : à la nature. — En vertu du droit naturel à l'existence, chacun est disposé à regarder comme ennemis les autres êtres qui prétendent partager avec lui ; et il est prêt à traiter dans l'occurrence comme des révoltés ceux-là même qu'il s'efforce de dépouiller. Le spectacle auquel nous venons d'assister dans l'Afrique australe, où un peuple paisible d'agriculteurs a vu ses biens pillés, ses fermes incendiées, ses familles capturées par des conquérants impitoyables, traitant de brigands des citoyens qui s'obstinaient à défendre leurs biens les plus chers et les plus légitimes, contre des mercenaires recrutés parfois dans la lie de la population de l'Angleterre et de ses colonies, — hélas! ce spectacle existe partout autour de nous ! L'harmonie de la nature, suivant un mot célèbre, c'est le carnage universel. Voilà ce que Darwin a appelé « la lutte pour l'existence », dans des termes en apparence plus modérés, mais au fond aussi cruels.

Il n'en est que plus frappant de voir cette loi de la nature retournée contre l'homme et d'étudier le combat sans relâche qu'il est obligé de soutenir contre les espèces animales.



Voyons donc comment la société humaine lutte contre les déprédations d'une société zoologique qui poursuit contre nous des intérêts non plus individuels, mais collectifs, c'est-à-dire analogues à ceux de notre race.

J'ai dit ailleurs les invasions des hordes de fourmis, marchant en bataillons serrés, et obstinées à la conquête d'un établissement fixe, qu'elles s'efforçaient d'installer aux dépens des édifices et des provisions humains ; je me bornerai aujourd'hui à décrire les combats du jardinier contre les tribus des guêpes, tribus guerrières et pillardes, dont les agissements rappellent ceux des sauvages contre les civilisés.

Les guêpes, en effet, ont une véritable constitution sociale,

pareille à celle des abeilles et qu'il est bon de résumer en quelques lignes, afin de montrer quels sont les moyens d'attaque et de résistance des deux parties adverses.

La cité des guêpes n'est pas une cité permanente, comme la ruche ; c'est une cité annuelle, construite à chaque retour de la saison printanière, rapidement accrue, frappée de mort quand viennent les froids de l'automne et qui n'est plus relevée au même lieu l'année suivante. Les villes des hommes ne présentent rien d'analogue. Tout au plus pourrait-on y comparer les campements des pasteurs nomades. Ceux-ci ont eu quelquefois pour fondateur un individu, patriarche groupant autour de lui les enfants qu'il avait engendrés et leur descendance, conformément à l'origine que les légendes bibliques attribuent à l'espèce humaine. Or une telle origine est la règle invariable pour les cités des guêpes, mais avec une spécialisation plus grande du rôle générateur. La vie de ces bestioles est ordinairement annuelle ; quelques-unes d'entre elles réussissent à hiverner, tapies dans des retraites où le froid hiver ne vient pas les frapper de mort. Aux premiers beaux jours du printemps, une femelle sort de son abri. Guidée, soit par les souvenirs de sa première existence, soit par un instinct héréditaire, elle choisit un emplacement favorable. Pour les guêpes ordinaires, cet abri est le plus souvent souterrain. Certaines préfèrent le creux d'un tronc d'arbre, dont le ligneux a été en partie dévoré par des larves. Quelques-unes, les guêpes cartonnières particulièrement, se fixent contre des rochers, des murailles, ou suspendent leurs travaux aux branches de certains arbres. Quel que soit l'abri choisi, le premier soin de la guêpe mère est de le garnir de cellules, destinées à sa progéniture. Ces cellules sont faites à l'image de celles des abeilles ; mais la matière en est différente. La guêpe recueille des débris de feuilles sèches, des fibres de bois en décomposition : elle les emporte, les taille avec ses mandibules engrenées ; elle les agglomère, avec une sorte de salive qu'elle secrète. Elle triture et élabore, jusqu'à ce qu'elle ait réduit le tout à l'état d'une feuille papyracée, qu'elle replie en un cylindre hexagonal, de même forme que celui de l'abeille. Tout ce travail ressemble fort à celui des Égyptiens fabriquant des feuilles de papyrus, avec les lamelles d'un roseau, juxtaposées à l'aide d'un encol-

lage spécial. Je ne sais si les procédés de fabrication de ce produit de l'art humain ont été imités des hyménoptères, mais l'objet en est différent. Le papyrus des Égyptiens était destiné à recevoir l'écriture et à conserver le souvenir des actes sociaux et des événements historiques, c'est-à-dire à assurer la perpétuité morale de l'humanité. Tandis que le papyrus des guêpes doit assurer la perpétuité matérielle de leurs générations. Les analogies en cet ordre peuvent même être suivies plus loin. Au lieu de papyrus, l'abeille emploie la cire pour construire les cellules qui abriteront ses descendants. La cire aussi a remplacé le papyrus, dans les tablettes sur lesquelles les Latins inscrivaient leurs écritures.

Cependant, au fur et à mesure que la guêpe construit ses cellules, elle les groupe sous forme de rayon, et elle dépose en toute hâte dans chaque cellule un œuf, qui se change en une larve nourrie de miel et devient bientôt une guêpe adulte, par une dernière métamorphose. Dès que ces élèves, ces enfants de la première guêpe sont assez nombreux, le rôle de la mère change. Elle se constitue à l'état de souveraine, de patriarche, pareille à celle des abeilles; elle se fait nourrir par sa progéniture et devient une véritable reine, uniquement occupée à pondre de nouveaux œufs et à multiplier les membres de la cité. Mais, circonstance inconnue chez les vertébrés, les guêpes issues de cette mère sont asexuées, comme les abeilles ouvrières; elles se constituent, à la place de la reine, les nourricières de la génération nouvelle, qui va sortir d'elle : elles se dévouent tout entières à la construction des nouvelles cellules et à la nourriture des œufs, que la reine ne cesse d'y déposer. Aux quelques cellules premières, groupées en maigre rayon, succède toute une cité, formée de gâteaux superposés et protégés par un ensemble commun d'enveloppes papyracées.

Le nid des guêpes ordinaires est généralement souterrain, installé dans les galeries creusées par les taupes ou les rats, voire même par les lapins; il s'ouvre à la surface du sol par des orifices multiples. Il est souvent assez profond, enfoncé à quelques pieds sous terre, d'un accès difficile. En quelques mois, des milliers de guêpes se trouvent ainsi rassemblées dans le guêpier, d'autant plus multipliées qu'elles ont pu

trouver au dehors une nourriture plus abondante. Mais elles périssent, comme je l'ai dit, aux premiers froids ; à l'exception de quelques femelles, plus robustes, nourries exceptionnellement et mieux préservées contre le froid par leurs abris accidentels : ce sont elles qui reproduiront la race, l'année suivante.

Telle est la constitution des sociétés de guêpes, semblables à bien des égards aux sociétés des abeilles. Mais celles-ci ont été protégées et domestiquées par l'homme, qui supporte leurs ravages parce qu'il tire parti de leur industrie et exploite leurs produits, miel, cire, etc. Au contraire, les guêpes ne fabriquent rien d'utile ; ce sont des ennemis qui renversent les rôles à notre égard et se multiplient dans nos jardins pour dévorer les fruits cultivés et multipliés par les agriculteurs. De là, la guerre engagée et qui se poursuit sans relâche entre les deux espèces, guêpe et homme, avec des moyens inégaux, guerre éternelle et impitoyable : — *Adversus hostem æterna auctoritas esto.*

Ce n'est pas là d'ailleurs une exception ou un usage singulier : entre l'homme et l'animal, la lutte pour l'existence est incessante ; parfois avec échange réciproque de profits, rarement de services. Aux carnassiers l'homme prend leur fourrure, et même, comme pour l'ours, leur chair. Quelques-uns, tels que le chien, sont devenus nos serviteurs héréditaires, à charge de services réciproques. Ce sont surtout les races vivant à l'état sauvage en société qui ont adopté l'homme comme chef. Le chat, le furet, le faucon, qui vivent isolés à l'état sauvage, n'acceptent qu'une domestication incomplète, et demeurent toujours des bêtes de proie, commensaux individuels et indociles. Pour ce qui est des insectes, il n'existe entre l'homme et l'animal aucun lien psychologique : l'homme exploite les sociétés des abeilles en leur enlevant leur miel, en retour de la protection qu'il assure à leurs habitations et à leur récolte. Aux fourmis, il ravit leurs larves pour nourrir son gibier : il détruit leurs cités, sans leur offrir de compensation. Certaines chenilles, nourries par lui, fournissent, sans le savoir, pour notre luxe, la soie qu'elles filent pour abriter leurs larves : celles-ci sont sacrifiées sans pitié.

En définitive, dans les relations entre l'homme et les

insectes, il n'y a qu'une réciprocité trop rare; la plupart détruisent nos arbres et nos plantations, sans nous rendre aucun service. Ce sont des adversaires. contre lesquels l'homme est trop souvent impuissant; tandis que d'autres espèces sont au contraire, ses victimes, sans compensation et sans vengeance. Mais il en est qui entrent en lutte avec lui et dont il ne triomphe pas sans difficulté ni accident.

Telle est la guêpe : avec elle, nul profit. C'est un pirate armé : il pille nos récoltes; et qui veut s'y opposer a affaire à son aiguillon envenimé. Avec l'été et la saison des fruits, les essaims de guêpes sortent de terre. Tout leur est bon, les fleurs, les fruits, la chair morte et même la chair vivante, et elles ne reculent devant rien, dussent-elles attaquer leurs sœurs les abeilles et les couper en deux, pour ravir le miel emmagasiné dans leur corps.

Les premiers groupes contre lesquels mon jardinier a dû lutter cette année ont apparu de très bonne heure : c'étaient des guêpes cartonnières (dites polistes), qui cherchaient à se fixer aux murs de la maison. Sur une bande de plâtre, exposée au soleil, j'aperçus un jour un petit paquet de cellules papyracées vides, trois ou quatre, déjà fixées par l'animal qui voltigeait autour : on enleva ces cellules. Quelques heures après, nouveau paquet à la même place : enlevé de nouveau. La place fut nettoyée avec soin. Cependant, avec une obstination singulière, les polistes s'acharnèrent : chaque jour on retrouvait plusieurs rayons, une fois même, tout un gâteau, déjà pourvu d'œufs et entouré de guêpes vivantes. Plusieurs furent écrasées; les autres s'enfuirent sans se décourager. Je ne sais ni pourquoi elles avaient fait élection de cet endroit, facile à atteindre et funeste à leur race; ni quel attrait les ramenait sans cesse au même point : sans doute quelque odeur, insensible pour l'homme. Au bout d'une semaine de désastres, elles renoncèrent.

La lutte fut plus rude contre les guêpes ordinaires et leurs nids souterrains. Malgré toutes les précautions. il y eut plus d'une personne piquée, et cela à diverses reprises. La piqûre de la guêpe est fort douloureuse; surtout lorsque la bête est irritée et la température extérieure élevée. J'ai vu des enfants piqués à la paupière, dont la paupière gonflée ne tardait guère

à clore complètement l'œil et que la joue tuméfiée rendait méconnaissables. Il n'y a d'ailleurs aucun danger sérieux, à moins que la guêpe cachée dans un fruit n'ait été avalée et n'ait piqué l'arrière-gorge; ou bien qu'elle n'ait atteint le globe même de l'œil, circonstance exceptionnelle. Quand la piqûre a lieu sur les mains, ou loin des yeux, il suffit, comme on sait, d'enlever l'aiguillon resté dans la plaie et de traiter celle-ci par une goutte d'ammoniaque ou de vinaigre, ou d'eau de Cologne, ou mieux de permanganate de potasse; à la condition de faire pénétrer ce dernier dans la petite plaie. Mais c'est ce que l'on ne peut faire au voisinage immédiat de l'œil. Quoi qu'il en soit, la douleur est assez durable. Elle dure souvent plusieurs jours, surtout si le venin a été insinué à la jointure d'une articulation et à une certaine profondeur; il en résulte parfois une sorte de névralgie, s'irradiant dans tout le voisinage. La piqûre du frelon est plus redoutable.

Il y a donc intérêt et même nécessité de détruire les nids, lorsqu'ils sont situés au milieu du gazon, ou dans les lieux où jouent les enfants : il faut protéger ceux-ci, en même temps que les récoltes. Mais l'opération ne va pas sans difficultés.

La première idée qui se présente, c'est d'asphyxier les guêpes dans leur asile souterrain. Le trou par lequel elles entrent et sortent continuellement est facile à reconnaître : c'est d'ordinaire l'orifice d'une galerie de taupe ou de rat. On y enfonce une pierre pointue, en opérant avec promptitude; avant que les bestioles qui rentrent se soient rassemblées, ce qui ne tarde guère. On se retire aussitôt, et, si l'on s'en est approché tranquillement, sans mouvement brusque, et retiré de même, on court peu de risques. Cependant les guêpes du dehors accourent bientôt de toutes parts, appelées par les premières qui cherchent à rentrer; elles font entendre une sorte de bourdonnement irrité, d'une sonorité toute spéciale, et auquel répond un bourdonnement souterrain semblable, émis par les guêpes restées dans le guêpier et qui veulent sortir. Mais, au bout d'un moment, on voit apparaître d'autres guêpes, sorties de quelque trou voisin du même terrier : les galeries où elles sont cantonnées ont d'ordinaire plusieurs orifices. N'y en eût-il qu'un seul, elles ne tarderaient guère à s'en ouvrir de nouveaux, comme il va être dit.

Cette multiplicité d'orifices rend également impuissants les autres procédés d'obstruction et de destruction employés une seule fois; même en y joignant des méthodes plus violentes, par exemple en versant de l'eau bouillante dans l'orifice. La terre absorbe bientôt cette eau; elle se refroidit et elle n'atteint pas le nid principal, situé dans quelque embranchement latéral plus ou moins éloigné. De même, l'emploi des liquides délétères, acide sulfurique, potasse, sulfures alcalins, liquides pyrogénés : tout cela s'engloutit et se perd. Dès le lendemain, on voit les guêpes ressortir et pulluler par le même orifice. Les gaz asphyxiants : ammoniaque, acide sulfureux, hydrogène sulfuré, vapeur de sulfure de carbone, ne sont guère plus efficaces; quelques guêpes périssent d'abord, jusqu'à ce que ces gaz aient été dissipés dans l'atmosphère ou absorbés par la terre. Mais la plupart ferment leurs trachées et traversent l'espace délétère sans en respirer l'atmosphère empoisonnée. Les liquides glissent d'ailleurs sur leur corps cuirassé de chitine imperméable. On a préconisé l'emploi d'un liquide inflammable, tel que l'essence de pétrole versée dans le trou et mise en feu aussitôt. Mais c'est là une dépense et un danger inutiles. A part quelques guêpes grillées, le reste s'enfonce dans les galeries latérales et s'abrite; le feu éteint. elles ressortent plus exaspérées.

Un autre artifice réussit quelquefois, au début même de l'occupation du terrier, lorsqu'il n'a qu'un seul orifice et ne renferme encore qu'une génération : il est fort simple. On prend un gros morceau de chaux vive, on l'imbibe complètement d'eau dans un vase placé à quelques mètres de distance, et aussitôt on le dépose doucement sur le trou. Au bout de quelques minutes il s'éteint, foisonne et se réduit en une poussière légère et impalpable. Les guêpes sont maintenant forcées, pour entrer ou sortir, de traverser cette poussière caustique, qui recouvre tout leur corps et imprègne leurs ailes. J'ai ainsi détruit quelques nids; mais le procédé ne réussit plus dès que l'essaim est devenu considérable, parce qu'elles percent d'autres trous.

La lutte contre un nid, une fois commencée, doit être poursuivie jusqu'au bout pour protéger les enfants et les raisins; le succès en est d'ailleurs infallible, si l'on procède avec

méthode et persévérance. — Voici ce que nous a appris une expérience réitérée depuis plusieurs années.

La lutte comprend deux phases : action collective, dirigée contre le guêpier tout entier ; action spéciale, dirigée contre chacun des individus qui le composent.

L'action collective consiste à obturer le nid. En apparence, rien de plus aisé et de plus prompt : une pelletée de terre semble suffire ; on écrase l'orifice d'un coup de bêche, ou même de talon, on y dépose de la terre, on la foule fortement, et tout est dit. Mais ces premières opérations ne vont pas sans quelques risques et difficultés. D'abord, il y a d'ordinaire plusieurs orifices, qu'il a fallu reconnaître, au préalable, et qui exigent des opérations successives. Ces opérations ne doivent pas être exécutées de jour, à une heure où la plupart des guêpes sont dehors et où la rentrée des bêtes, chargées de butin, c'est-à-dire de nourriture pour les larves, est incessante, ainsi que leur sortie à la recherche de ces provisions. Non seulement on n'emprisonne alors qu'une fraction du petit peuple ailé ; mais, pendant la durée même des actes nécessaires, l'opérateur est bientôt assailli à la fois : d'un côté, par les guêpes du dedans, les unes se précipitant à l'orifice incomplètement clos, les autres aux autres orifices demeurés ouverts ; et d'un autre côté, par celles du dehors, qui accourent à l'appel claironnant des gardiennes de la cité. On voit les insectes ailés surgir de toutes parts, du sein des herbes et des buissons environnants et arriver de distances imprévues. Cet appel semble même entendu à travers la terre, dans les cas où l'on a réussi à boucher l'orifice, sans attirer l'attention des guêpes du dehors. On sait que les fourmis font aussi entendre des bruits souterrains de ce genre, fort perceptibles. De là, l'acharnement des bataillons accourus du dehors. Au premier moment de l'obturation, si le jardinier s'est approché doucement, les guêpes ne l'ont pas aperçu : leurs yeux ne semblent pas voir l'homme en détail, si ce n'est comme une sorte de tache, de nuage plutôt, confus et coloré, qu'elles assimilent sans doute tout d'abord aux arbres et corps inanimés. Elles ne semblent pas avoir acquis cette crainte héréditaire de l'homme, qui a frappé les races d'animaux supé-

rieurs. Le jardinier peut alors se retirer tranquillement. Mais il ne saurait continuer sans danger l'attaque interrompue. Autrement, et surtout s'il prend peur et précipite ses gestes, les guêpes l'aperçoivent aussitôt et se jettent avec furie sur cet objet mobile. Les unes s'attachent aux vêtements : celles-ci sont peu dangereuses. Mais d'autres s'attaquent aux parties découvertes, le visage et les mains; quelques-unes s'engagent même dans les cheveux, dans les manches, ou dans le pantalon. Dès qu'elles ont touché la peau, elles reconnaissent aussitôt, par le tact ou par l'odeur, qu'elles ont atteint leur adversaire, et elles enfoncent leur aiguillon. Que celui-ci reste ou non dans la plaie, l'opérateur n'a plus qu'à se retirer pour panser ses blessures. Celles-ci sont d'autant plus multipliées qu'il a persisté plus longtemps dans ses travaux de siège, et leur nombre suffit souvent pour provoquer une fièvre pénible et prolongée.

Aussi l'obturation des orifices doit-elle avoir lieu le soir, quand les guêpes sont rentrées et que le froid de la nuit, joint à l'absence de lumière vive, a endormi l'essaim et paralysé son activité. On a pris soin, d'ailleurs, d'apprêter à quelques pas une brouette de terre meuble et quelques arrosoirs remplis d'eau. Vers neuf heures du soir en été, le jardinier arrive, il donne un coup de bêche ou deux, de façon à effondrer le trou ; aussitôt, il bat le sol avec le plat de sa bêche; il y verse de l'eau, puis ajoute la terre meuble de sa brouette : le tout comprimé et foulé, en une ou deux minutes, avant que le guêpier réveillé ait pu se mettre en défense, on se retire.

Le lendemain matin, on inspecte les lieux, et c'est à ce moment que l'on reconnaît les orifices inaperçus jusque-là, par lesquels les guêpes commencent à sortir. Si tous ont été bouchés, et si l'on a opéré dès les premiers jours de la construction du nid, tout peut être fini : le guêpier est éteint. Mais il est rare que l'on réussisse ainsi du premier coup. Dans le cas où les guêpes sont déjà nombreuses, et si elles ont construit leur édifice et commencé à nourrir les larves, elles ne tardent guère à reparaître. Il ne faudrait pas croire, en effet, qu'elles aient été asphyxiées dans leurs galeries. Elles continuent à y respirer, presque aussi bien qu'à ciel ouvert. En effet, ces atmosphères confinées communiquent toujours

par une multitude de petits trajets avec l'atmosphère générale : les analyses des chimistes ont montré que l'air y a sensiblement la même composition qu'au dehors. Or, les guêpes ainsi renfermées, renforcées à mesure par l'éclosion des colonies intérieures, se mettent aussitôt à l'œuvre, dès qu'elles se sont réveillées le matin, et elles percent à travers la terre un canal terminé par un nouvel orifice. J'ai vu des canaux improvisés de ce genre longs de plus de 50 centimètres. Au bout de quelques heures, ou de deux ou trois jours au plus, l'essaim bourdonnant reparaît au jour, animé d'une nouvelle activité. Le jardinier doit recommencer son travail chaque soir, boucher les nouveaux orifices, accumuler au-dessus de la terre mouillée.

L'opération est rendue plus difficile, lorsque le nid se trouve au voisinage d'un arbuste ou d'un arbre, la percée de l'essaim se faisant le long même de l'écorce. Cependant en persévérant, en couvrant de terre une surface qui atteint parfois plusieurs mètres carrés, l'opérateur, s'il est patient et obstiné, fini par avoir raison de l'essaim. Celui-ci disparaît, soit qu'il ait fini par être étouffé sous ses galeries écroulées ; soit que les guêpes et leur couvain aient péri, faute de pouvoir renouveler incessament leurs aliments.

Pendant longtemps encore, on voit quelques guêpes vagabondes, qui n'avaient pu rentrer au nid le soir, errer sur la terre entassée, à la recherche de leur demeure engloutie. Il faut écraser ces derniers représentants de la cité, une à une, si l'on ne veut pas qu'elles ne tentent de rouvrir les passages obstrués.

La lutte collective que je viens de décrire est longue et pénible : mais on peut singulièrement l'abréger en y joignant des procédés de destruction individuelle.

Les filets dont on se sert pour prendre les papillons sont ici d'un faible usage : on peut, à la rigueur, les mettre en œuvre pour capturer les frelons isolés, d'ordinaire peu nombreux, qui attaquent les raisins. Mais leur emploi échoue contre les multitudes des guêpiers, et il expose fort l'opérateur.

Le procédé le plus efficace que je connaisse consiste dans l'emploi des pièges à mouches, sortes de grandes sphères creuses

de verre, bouchées à leur partie supérieure et pourvues par en bas d'un large orifice, autour et au-dessus duquel le verre se recourbe intérieurement, de façon à former une sorte de demi-anneau creux, capable de contenir un quart de litre de liquide. Le tout repose sur trois pieds. On y verse à l'avance de l'eau de savon un peu épaisse, additionnée d'eau de Javel. On peut même enduire les bords de l'ouverture intérieure avec un peu de miel, ou de prune écrasée ; cependant cette précaution, fort utile pour attirer les mouches, n'est pas indispensable quand il s'agit de détruire un guêpier. On se procure à l'avance deux ou trois pièges de ce genre, s'il s'agit de détruire un seul guêpier; davantage, s'il y a plusieurs guêpiers : deux ou trois couples de pièges employés successivement peuvent suffire contre un certain nombre de nids.

Ceci posé, dès qu'on a reconnu l'orifice d'un guêpier, on apporte tranquillement le piège tout garni et on le dépose sans précipitation sur l'orifice ; ce qui se fait en deux ou trois secondes. On recule promptement, à trois ou quatre pas, et on observe, sans bouger et sans risque, ce qui va se passer.

Les guêpes qui sortent de leur trou, deux ou trois par minute, en s'élevant d'un vol impétueux, se heurtent contre les parois transparentes, qu'elles n'aperçoivent pas. On sait que le verre constitue un mystère que les animaux ne comprennent pas. Non seulement les insectes volants, mais les animaux supérieurs eux-mêmes, tels que les oiseaux, vont se heurter contre les vitres de nos appartements ; ils ne réussissent que difficilement à s'échapper par la porte ouverte d'une chambre pourvue de fenêtres closes. La grande lumière les attire et les ramène sans cesse contre les parois transparentes. Au cas actuel, les guêpes emprisonnées volent avec fureur contre le dôme du piège, sans penser à descendre pour sortir par l'espace inférieur resté libre entre les pieds de verre et le sol. Elles font entendre aussitôt leur cri d'appel, et les guêpes sortent en foule de l'intérieur du nid et tourbillonnent dans la sphère creuse, jusqu'à ce que leur vol aveugle les précipite au sein du liquide visqueux, où elles périssent. Bien peu tombent à terre et rampent jusqu'à l'espace libre du dehors, qu'elles atteignent par hasard ; on les voit sortir,

les ailes mouillées, engluées et blessées par la liqueur caustique. Ce n'est pas tout : l'appel entendu du dehors a fait aussi accourir de toutes parts les guêpes sorties auparavant du nid pour aller aux provisions. Au bout de trois ou quatre minutes, elles aussi arrivent en tourbillonnant et forment un nuage épais autour du piège transparent, qu'elles ne réussissent pas à percer. Mais elles ne bornent pas là leurs efforts. Un certain nombre parviennent par accident, au cours de leur vol irrégulier, jusqu'à la partie inférieure du piège, et elles s'y trouvent retenues à leur tour, aucun avis ne leur étant donné ni par les guêpes renfermées ni par celles qui ont réussi à sortir. Aussitôt entrées, ces guêpes s'envolent dans la grande sphère creuse d'en haut et se mêlent au tourbillon intérieur, pour se noyer à la longue comme les autres, au sein du liquide visqueux.

Le drame de destruction dure ainsi, jusqu'à ce que toutes les bestioles qui y ont participé aient été enlizées dans l'eau de savon. Au bout d'une heure ou deux, si l'on revient visiter le piège, le mouvement tourbillonnant a cessé, tant au dedans qu'au dehors. A peine voit-on quelques rares insectes voleter à l'intérieur, ou rentrer du dehors. Les guêpes mouillées qui sont trouvées rampant à terre, dans le voisinage, sont faciles à écraser. Le piège a englouti ainsi plusieurs centaines de guêpes. On l'enlève ; on enfouit les guêpes mortes dans un trou, on renouvelle l'eau de savon.

Cependant l'essaim n'est pas détruit, et si l'on se bornait à replacer le piège toujours sur le même point, la destruction se prolongerait, désormais ralentie, pendant un grand nombre de jours. Un seul orifice, d'ailleurs, est ainsi recouvert et les guêpes survivantes, averties sans doute par une expérience tardive, n'y passent plus guère. Il semble même que quelques-unes évitent désormais le piège et rentrent directement, en marchant à terre entre les pieds de verre et sans voler. En tout cas, celles qui restent, et elles sont encore fort nombreuses, choisissent d'autres issues ; ou bien elles en percent à côté, à travers la terre.

C'est pourquoi dès le début, s'il y a deux ou trois orifices reconnus, il convient de placer un piège sur chacun d'eux. En tout cas, quand le soir est venu, on doit recommencer

l'opération collective de l'obturation mécanique des trous, tant anciens que nouveaux, avec de la terre mouillée.

A la vérité, le lendemain, de nouveaux trous apparaîtront. Mais, aussitôt reconnus, on dépose au-dessus un piège fraîchement garni et l'extermination recommence; elle dure un certain temps, car il faut plusieurs jours pour noyer les milliers de guêpes d'un nid existant depuis quelques semaines. On y parvient cependant, et dans un temps bien plus court que si l'on se bornait à boucher chaque soir les trous.



La lutte terminée, essayons de dégager les applications de ces études à la sociologie générale ; j'entends particulièrement insister sur les procédés multiples suivant lesquels l'individu vivant se trouve subordonné aux collectivités dont il fait partie; collectivités qui possèdent une vie plus haute, plus intense et en quelque sorte d'un ordre supérieur à la sienne. La finalité téléologique s'exerce ici, non plus sur des êtres isolés, mais sur des ensembles, sur des résultantes au sein desquelles tendent à se dissoudre, à des degrés divers, les destinées et les volontés individuelles.

Tout être vivant, en effet, représente une résultante matérielle et effective d'êtres inférieurs : à la base, les bactéries, les prétendus protozooaires, les êtres cellulaires, dernier terme visible et sensible à nos organes, même rendus plus pénétrants par le concours des instruments de la physique et de la chimie. On ne saurait douter qu'ils constituent eux-mêmes des organismes déjà très compliqués. Mais notre science jusqu'à ce jour n'a pas réussi à pénétrer plus avant. La physiologie, la pathologie constatent cependant que chacun de ces êtres réputés élémentaires peut vivre d'une vie isolée, utile ou fatale aux êtres supérieurs, mais toujours aux dépens de ces êtres supérieurs; il poursuit son existence avec un égoïsme aussi absolu que celui des cristaux minéraux multipliés indéfiniment dans une solution sursaturée.

Cependant la science a constaté que les êtres vivants plus complexes, tels que les végétaux, les polypes, les zoophytes,

doivent être regardés comme constitués par l'agrégation de bactéries, cellules et protozooaires. Ces êtres plus complexes, plus volumineux, constituent de nouvelles individualités, douées d'une vie commune, se nourrissant et se reproduisant conformément à un type personnel, et se développant en vertu d'une certaine idée directrice, qui se subordonne les individualités élémentaires.

A un degré plus haut, nous voyons apparaître des ordres nouveaux de résultantes : les rayonnés, les annelés, les vertébrés, constitués par la réunion systématique d'éléments similaires, — segments, anneaux, vertèbres, — qui vivent d'une vie commune, de plus en plus centralisée. Le système de ces êtres supérieurs finit par se subordonner ainsi à son tour, d'une façon en apparence presque complète, les zoonites, anneaux et vertèbres, dont ils sont les résultantes ; de même que ces zoonites s'étaient subordonné d'abord les cellules et bactéries initiales. Les individualités primitives et leurs premières résultantes s'effacent ainsi de plus en plus, sacrifiées à l'impulsion directrice de la résultante supérieure. Jusqu'ici, les êtres ainsi assujettis à une direction commune le sont d'une façon effective : ils sont réunis, soudés dans un système défini, doué à son degré le plus haut d'une conscience unitaire, d'une volonté propre, laquelle n'a aucune connaissance directe des unités inférieures dont elles résultent.

Cependant le terme extrême de la concentration de la vie n'est pas encore atteint ; il existe un degré supérieur, constatable par notre observation, mais dont la conception complète échappe à l'intelligence humaine : je veux parler des sociétés animales.

Nous voyons, en effet, par l'étude des insectes, comment ces sociétés se constituent en vertu de la réunion d'êtres vivants similaires entre eux, mais indépendants les uns des autres, et dont la réunion et la coordination s'imposent néanmoins aux individus, sans délibération ni réflexion, et en vertu d'une sorte de force inéluctable. Les sociétés des abeilles, des fourmis, des guêpes, ont des origines souvent annuelles, auxquelles le libre consentement des individus n'a pris aucune part. Elles se développent ensuite d'une façon non moins fatale, quoique avec le concours empressé et en apparence

libre, c'est-à-dire affranchi de toute coaction ou servitude, imposée soit par la force, soit par un système d'institutions préexistantes. L'individu s'y trouve sacrifié à la communauté sans aucune résistance, sans avoir même conscience de son sacrifice. Dès avant sa naissance, il a été dépouillé de la fonction reproductrice, l'une des plus impulsives et des plus puissantes chez les autres espèces animales, — cette faculté étant ici réservée à une femelle, seule chargée de la conservation de l'espèce, avec quelques mâles voués à l'exécution d'une sorte de mécanisme social et périssant aussitôt l'avoir accompli. — Tout le reste est ouvrier, sans loisir ni initiative propre, uniquement occupé à construire et à conserver l'édifice social, à élever et à nourrir les larves, ainsi que le souverain générateur. La société entière est ainsi orientée vers la conservation de l'espèce : son unité est absolue, et cependant cette unité n'est point matérielle ; « l'âme » de la ruche ou du guêpier est une résultante purement idéale, plus forte cependant et plus vraie que l'existence actuelle des êtres particuliers dont l'association détermine cette résultante sociale !

On voit par là comment, dans cette échelle progressive de la vie, nous nous élevons depuis des résultantes matérielles, les plus simples et les plus nettes d'abord en apparence, puis de complication croissante, jusqu'aux résultantes idéales, plus réelles que les êtres individuels qui les constituent ; plus actives aussi et plus efficaces, en définitive, que les résultantes matérielles les mieux concentrées. Entre ces deux ordres d'association, les unes d'ordre matériel, les autres d'ordre idéal, tous les degrés intermédiaires peuvent être constatés, sans qu'il y ait entre eux deux aucune distinction logique absolue.

On peut aller plus loin et plus haut : au point de vue philosophique, la science humaine ne connaît et ne conçoit même aucune unité simple et absolue dans l'ordre des existences. Toute existence réelle et perceptible implique mouvement et évolution, et, par conséquent, complexité. En fait, toute unité connue est donc une résultante ; réciproquement, toute résultante est susceptible de fonctionner, dans son ordre propre, comme une certaine unité spécifique. A cet égard, nos observations révèlent un nombre indéfini de modes d'existences réalisées, pour les unités aussi bien que

pour les résultantes naturelles. Nous ne constatons et nous ne concevons même, je le répète, aucune unité existante comme absolument simple, qu'il s'agisse, soit des êtres vivants, animaux et végétaux, depuis la cellule élémentaire jusqu'au vertébré et à l'homme lui-même ; soit des êtres minéraux, tels que les cristaux visibles, ou bien les molécules et les atomes inaccessibles à notre vue. Une analyse exacte des phénomènes ne permet donc à la connaissance humaine d'accepter aucune limite ou distinction rigoureuse sous ce rapport, pas plus au point de vue physique et chimique qu'au point de vue biologique.

Si nous faisons l'application de ces idées aux sociétés animales, il est facile de reconnaître que les sociétés humaines remplissent un rôle intermédiaire, l'action de l'idée collective y étant moins puissante que dans les sociétés d'insectes. Le bien, le devoir, la liberté sont des notions essentiellement humaines, qui ne sauraient guère être conçues dans l'ordre des sociétés animales dont je parle en ce moment : car ce sont là des sentiments individuels, et il n'y a de morale que pour des volontés et des consciences personnelles. Mais cependant on ne saurait se refuser à apercevoir comment la notion de solidarité, vers laquelle tendent si puissamment aujourd'hui les peuples civilisés, pourrait faire concevoir le passage d'un ordre de sociétés à l'autre. En définitive, la solidarité dans la race humaine ne peut être conçue que comme librement imposée à la somme des volontés personnelles, par la conscience individuelle et par le noble sentiment de l'amour fraternel des hommes les uns pour les autres : la solidarité représente la satisfaction la plus complète de nos instincts sociaux, c'est-à-dire la forme la plus élevée de la personnalité des individus. Voilà comment nous aboutissons au dévouement à la patrie et à l'humanité, c'est-à-dire au sacrifice même de cette personnalité individuelle en faveur de la collectivité sociale.

MARCELIN BERTHELOT

L'ASSOCIÉE

— TROISIÈME PARTIE —

I

Avant le dîner, Geneviève, sur le trictrac léger qui lui servait de bureau, mettait le point final à sa copie. Ce manuscrit, qui résumait dix années de clinique sagace, d'expériences tentées avec hardiesse et critiquées avec rigueur, qui délimitait froidement un domaine de conquêtes sans en dissimuler tous les terrains vagues, madame Tellier était fière d'en avoir terminé la mise au net. Elle ressentait ce contentement apéritif que donne l'achèvement d'une besogne matérielle. Et elle avait une idée à suggérer à son mari. Le traité était intitulé : *Des Systèmes de médication et des Cas de guérison de la Tuberculose*. Geneviève proposait : *La Tuberculose guérissable*, titre plus lumineux, et qui répondait comme un écho optimiste et lointain à l'article fameux sur *la Tuberculose assassine*...

— Oui, — approuva Tellier d'une voix altérée, — la tuberculose est guérissable... C'est fort possible... Qui sait même, si elle ne peut être hygiénique ?

— Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai une observation de plus à insérer là dedans, et qui, par hasard, n'est pas une guérison !

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 août.

— La petite malade de Bachelin ?
— Oui.
— Alors ?...
— Oui... tantôt...
— Ah !...

Depuis un mois environ, Tellier montait, chaque jour, rue de Constantinople : il y avait même appelé son maître, en consultation. Pour justifier auprès de Geneviève ses visites à une inconnue, il avait prié le professeur de lui demander, comme un service, qu'il s'occupât de la pauvre malade. M. Bachelin y avait accédé de grand cœur et sans arrière-pensée : à ses yeux le secret professionnel impliquait toutes les discrétions ; il ne consistait pas seulement à ne rien divulguer, mais aussi à ignorer ce qu'on ne vous révèle point.

Tellier saisit une fiche et griffonna une note contre le traitement par la digitale, préconisé depuis peu par un professeur de Bucarest, et dont Bachelin lui avait conseillé l'emploi *in extremis*, dans ce moment où, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas, hélas ! faire de mal...

— Il réussit peut-être en Roumanie, ce poison-là !

Albert tourna vers sa femme un visage amer, des lèvres de confidence :

— Je vais t'avouer quelque chose : c'est que nous ne savons rien, rien, rien...

Geneviève connaissait ces jours de découragement. Elle les préférait aux jours d'orgueil.

— Vous n'êtes pas infaillibles, mais vous savez beaucoup, et chaque jour davantage. Je viens de transcrire les conclusions du livre : est-ce que les progrès de vos vingt dernières années ne sont pas admirables ?...

Elle parlait... Mais la pensée du médecin s'était enfuie déjà au petit logis où deux bonnes sœurs veillaient près d'une dépouille légère, à côté des roses amoncelées par le désespoir vrai et prodigue de Marion. Tellier avait encore dans l'oreille les auscultations récentes, la résonance des mauvaises cavernes, cette hâte d'un souffle amphorique; il revoyait le dernier sourire du visage si gracile et bleui déjà,

il y a trois jours... Puis elle avait levé vers le plafond ses grands yeux décelant qu'elle souffrait jusqu'à l'âme. Le lendemain, quand on eût dit la crise conjurée, la complication surgissait... puis deux jours de délire, puis la torpeur, la somnolence et enfin cette asphyxie silencieuse...

Doucement, il interrompit les optimismes de Geneviève, en lui tendant l'énorme manuscrit :

— Prends, tourne les pages, et explique-moi, si tu le trouves, pourquoi la phtisie dégénère soudain en méningite. Nous l'observons exactement, parce que nous sommes bien laborieux et très instruits; mais, au sujet qui succombe, le constat de notre forte culture ne doit pas apporter un agrément sans mélange. Je te jure avoir lu sur la figure de quelques moribonds une grimace de résignation et d'ironie, pour notre science débile, errante, menteuse, qui cherche des remèdes à des affections qu'elle est incapable de spécifier, ou encore qui détermine avec une précision tout à fait élégante des maladies qu'elle ne sait pas guérir...

Ainsi Tellier généralisait sa mélancolie et le souvenir d'une malheureuse enfant qui lui avait été familière. Grâce à ce détour, qui n'était pas tout à fait un mensonge, il n'éprouvait aucune pudeur à méditer devant sa femme le chagrin d'avoir été maladroit à conjurer un deuil : il se souvenait à peine que ce deuil lui était personnel, et même adultérin. Aussi bien, depuis plusieurs mois, une tendresse seulement paternelle le liait à la pauvrette trop cruellement malade. Aujourd'hui, il ne se rappelait que son dévouement pour elle. Le reste, puisqu'il n'y pensait plus, n'existait pas, n'existerait jamais. Certes, il n'avait pas, à cette heure, la moindre satisfaction qu'une mort l'affranchît du danger toujours à craindre dans ces petites amours : d'une révélation possible, d'une crise conjugale, au moins d'assez vifs ennuis. Mais l'instinct, qui est tout égoïsme, se félicitait d'une libération, dans le temps même que sa gentillesse s'en attristait, sincère. Abondamment, dès lors, il lamenta la pauvreté de son art. Il eut le « que sais-je? » exubérant. Au fond, ni les expansions ni les humilités n'étaient sans plaisir. Mais ce plaisir, presque inconscient, échappait à Geneviève, pour qui ces aveux scientifiques et

graves étaient comme un honneur qu'elle aimait, et qui se sentait heureuse devant la confidence d'une aussi noble affliction. Ils s'émurent. Tellier, écouté par une oreille sensible, s'échauffa dans sa nihiliste humeur :

— Réglons un peu mieux nos actes selon nos convictions. Ne jouons pas la comédie... D'abord, je vais abandonner complètement au petit Deshayes le Dispensaire d'Antin... Ça l'intéresse : je le lui donne... Ce n'est pas seulement le temps, c'est le goût qui me manque pour m'en occuper comme jadis. Ma pauvre Geneviève, entre nous, je crois bien que nous n'y avons jamais sauvé que ceux qui se seraient guéris tout seuls. Les autres, nous les avons peut-être « prolongés »... Maigre succès! Regarde : une fille se meurt de consomption; est-ce parce qu'on ne l'a pas traitée par telle ou telle drogue? Non : c'est parce que, à l'âge de son développement, elle s'est nourrie de charcuterie, qu'elle a logé en des taudis infects, qu'elle a travaillé debout dans des magasins... Alors qu'est-ce qu'on fait pour elle, au dispensaire? On la bourre de glycérophosphates, on la comble de ces élixirs dont la générosité avisée des pharmaciens nous envoie tant d'échantillons; notre magnificence ajoute une bouteille de bordeaux, une pièce de cent sous! C'est une pieuse dérision...

— Comme tu es injuste pour toi-même ! On dirait que tu as oublié toutes les observations qui restent, Dieu merci, consignées dans le livre; tous ces gens atteints, tous ces gens guéris par le seul effet d'un régime strict, du repos, de la suralimentation, de l'air vif...

— Je n'en disconviens pas... Mais je ne m'en vante pas... Car, alors, notre thérapeutique serait l'art de ne guérir que les hommes riches et libres. A l'égard des autres, elle ressemble au formulaire narquois des procédés par lesquels ils seraient soignés s'ils avaient du temps et des rentes. Quand j'étais interne, il venait quelquefois à la visite des blanchisseuses dont les mains se couvraient d'eczéma; le professeur leur prescrivait un onguent et il ajoutait : « Ce qu'il faudrait, c'est ne pas trop vous mouiller les mains... » Évidemment! Mais les laveuses ne travaillent pas avec des gants... J'ai rencontré hier Cobalet, qui est agrégé à Lille. Il m'a répété

que la bacillose sévit en permanence dans les ateliers de tissage où l'atmosphère n'est qu'un nuage de poussière. Au tisserand dont les poumons n'en peuvent plus ose-t-il ordonner de fuir cette poussière? D'abord son homme lui réclamerait les six francs par jour dont une hygiène meilleure le dépouillerait. Et puis nous avons besoin de tissus... Alors, quoi?

Il parut à madame Tellier que Cobalet devait raisonner sur le mode démagogique de Thirion.

— Nullement, — répliqua Tellier. — Thirion tient rancune aux riches parce qu'ils peuvent se guérir; Cobalet et moi nous voudrions, au contraire, que tous nos malades eussent l'aisance de se soigner. Il n'y a point de démagogie là dedans. Les revendications sociales ne me regardent pas. Mais je dis que les régimes que nous prescrivons sont entravés par trop de forces, trop de mœurs, trop d'institutions humaines, ne fût-ce que par l'inertie des propriétaires ou par la puissance des grands magasins. Nous sommes désarmés. Si j'étudiais des maladies de phéthore, comme la goutte, je ne me cognerais pas aux mêmes obstacles. Mais la tuberculose est une « misère ». Il y a des affections populaires. Il y a des affections ouvrières. Je jetais, cette semaine, un coup d'œil dans l'atelier des compositeurs de *l'Époque*; je n'y ai pas vu une chevelure grise : le plomb typographique tue son homme avant cinquante ans. Est-ce une raison pour fermer les imprimeries? En aucune façon. Seulement, soyons de bonne foi, répudions l'hypocrisie des prudences inutiles. Pourquoi une commission des logements insalubres, quand des industries honnêtes et même indispensables, mais meurtrières, ne sauraient être prohibées? A notre commission, d'ailleurs, nous devrions dénoncer le quart des immeubles ouvriers! La plupart sont des foyers de contagion familiale. Je ne connais que les hôpitaux dont la promiscuité soit plus dangereuse. Notre hospitalisation des phtisiques, on en rira bien, un jour...

— Mais ce jour, tu hâtes sa venue en dénonçant dans ton livre les routines stupides. Avant dix ans, avant la fin du siècle, tu verras qu'on n'admettra plus un tuberculeux dans les salles communes...

— Je veux le croire... Ils ne contamineront plus leurs

voisins ; mais eux, qu'est-ce que nous en ferons ? Le petit Deshayes, après moi, leur distribuera libéralement des injections, des somatoses et des bonnes paroles : leur dispensera-t-il un air pur, ni confiné, ni ruminé ?

Rien n'abattait l'énergie de Geneviève ; elle réfutait les objections par des ripostes que l'interlocuteur subissait avec plaisir :

— L'air pur et le parfait régime, c'est toi qui le donneras bientôt, dans ce sanatorium idéal dont tu as ici exposé les conditions et figuré le plan. Pour que le rêve se fasse réalité, il manque l'argent ; mais l'argent viendra. Seulement, il ne faut pas perdre le courage, il ne faut pas perdre la foi...

Sans préméditation, plein de griefs contre un savoir bronchant et inefficace, Tellier avait tout à l'heure enveloppé son chagrin mystérieux dans le désenchantement professionnel, mais il se lassait déjà de cette discussion technique, trop longtemps et puérilement poursuivie avec une femme.

— A quoi songes-tu ? Tu ne me réponds pas...

Il ressaisit le son des derniers mots entendus :

— Elle est peut-être ébranlée, la foi !...

Du coup, madame Tellier protesta avec la plus ferme vivacité. Il plaisantait, il n'avait pas le droit de douter, si proche du résultat et de l'évidence ! C'est parce qu'il possédait maintenant toute la maîtrise de son art qu'il en touchait rudement les limites. L'estime conjugale inspirait à Geneviève la suite de la métaphore :

— Oui, ces limites, tu t'y heurtes, mais ainsi tu les fais reculer...

A peine, dans la ferveur d'une pitié tonique, exagérait-elle son enthousiasme. Méprisant les gens contents de soi, elle n'aimait rien tant que les scrupules d'une pensée forte. Elle les aimait surtout, ce soir, parce qu'ils s'épanchaient en elle-même, qu'ils voulaient être levés par ses mains vigilantes. C'était à Geneviève un délice qu'Albert eût besoin d'elle. Elle se connaissait apte infiniment à lui insuffler des forces, dans ces jours où son talent montrait des langueurs et des incertitudes. Elle avait l'intuition du meilleur baume : elle admirait Albert très haut, longuement, sans arrêt, sans fatigue...

Bientôt la musique des éloges chatouilla l'amour-propre du médecin. Après les émotions de l'après-midi, il savoura un engourdissement flatté. Son âme ronronnait, heureuse en ce salon clos. Tellier n'en voulait pas sortir. C'était mercredi, jour d'Opéra : mais on ne se gênait pas avec les Broutet, à qui l'on avait envoyé la loge : n'entendraient-ils pas *Faust* tout seuls? Ce projet d'un soir à la maison, d'intimité, de causerie, de lecture, enchanta Geneviève. N'était-ce pas tout ce qu'elle ambitionnait, cette ambitieuse : un tête-à-tête où l'on penserait à deux, un cœur-à-cœur où l'on sentirait ensemble? Elle adora cette vergogne de la science qui le laissait douteux et mélancolique et mieux à elle. La minute de bonheur vertueux embellit Geneviève...

Parfois Albert s'abandonnait à un revenez-y de ses plaintes pour qu'elle les adoucît par des louanges ingénieuses et gaies, auxquelles souriait sa bonne bouche de nègre. Quand elle eut vaincu toutes les perplexités doctorales derrière quoi il avait masqué l'amoureuse amertume, il se trouva que, du même coup, l'ennui sentimental s'était dissipé. Même l'empressement de Geneviève ne provoquait pas en lui l'impatience accoutumée, car les réconforts où elle s'appliquait étaient offerts à un tourment dont il avait caché la cause, gardant sans danger la volupté flatteusement dolente d'un secret. Ils travaillèrent bientôt en gaieté à la dernière toilette du manuscrit. Pour l'un et pour l'autre, la soirée s'acheva dans une douceur singulière, parce que, somme toute, quelque part dans la ville, une petite créature, qu'on avait aimée, beaucoup, un peu, ou pas du tout, gisait blanche comme ses roses, entre les patenôtres des deux sœurs grises et les sanglots d'une courtisane qui, pour une fois, ne descendit pas travailler.

II

Mademoiselle Marguerite Eslande, de l'Opéra-Comique, était fiancée à M. Benoit-Barbet. M. Benoit-Barbet n'était plus jeune. Son âge assez avancé valait de la considération à mademoiselle Eslande, donnait à ses amours un caractère plus grave, immuable et avantageux.

Par une sûre lenteur, elle avait rendu son élégance nécessaire à la pataudérie de l'industriel. Tandis qu'elle l'attachait par le prestige de son théâtre et de son chic, elle avait obtenu, grâce à la liaison enviée, sa belle place dans une société admiratrice du succès. Ainsi la capture de l'opulent M. Benoit-Barbet tirait de pair la cantatrice, et, en retour, l'éclat de ce parisianisme avait ébloui le marchand de conserves, définitivement.

Ces conserves et leur commerce répugnaient assez à Marguerite Eslande parce que les journaux satiriques la félicitaient d'être si bien « conservée » et la narguaient dans des parodies un peu lourdes :

C'était un colossal épicier de Montrouge...

Bien qu'il semblât craintif des épigrammes, M. Benoit-Barbet s'y fût résigné si un syndicat de Londres ne lui avait offert de son usine la somme ronde de quinze millions. Ce marché doublait juste sa fortune : il abandonnait toutes affaires. Mais un vulgaire rentier, si copieux que soit son revenu, compte encore moins qu'un épicier colossal : on ne le blague même plus ; on n'en parle pas. Mademoiselle Eslande, actrice, et qui connaissait les saveurs de la réclame, eût éprouvé de la tristesse dans le silence d'autrui.

Si M. Benoit-Barbet quittait l'industrie, mademoiselle Eslande, de son côté, n'était pas éloignée de renoncer au théâtre. Sa voix faiblissait. Toutefois, elle ne descendrait pas de la scène avant que de monter à l'autel : ainsi M. Benoit-Barbet n'épouserait pas une ancienne actrice, mais une femme de théâtre, à cause de lui, dirait adieu à la scène.

Avec un sens fin des jugements de Paris, elle calculait que, si elle ne devait taire son mezzo qu'à la veille du mariage, il convenait, au contraire, que préalablement M. Benoit-Barbet fût inscrit sous une autre rubrique en ce Bottin des mille adresses que les gens du boulevard ont dans la tête.

Mais qu'en faire ? Un financier ? Il manquait des capacités nécessaires à la profession, et elle ne se souciait pas qu'il gaspillât son bien. Achèterait-il un journal ou un théâtre ? C'était, même au point de vue moral, un bénéfice aléatoire. Collectionneur ? Le titre était pris par des milliardaires contre

qui l'on ne pouvait surenchérir. Si bien que, le jour où madame Tellier avait pressenti mademoiselle Eslande sur la fondation d'une maison de soins pour les pauvres tuberculeux, ç'avait été chez l'actrice comme un horizon découvert et comme une révélation. Avec un million une fois donné et, par-ci par-là, quelques « arrosages », M. Benoit-Barbet conquérait, instantanément, la plus grosse notoriété et la plus flatteuse. Pour gagner un titre fameux à la sympathie de Paris, la grande charité était encore ce qu'il y avait de moins cher. M. Benoit-Barbet serait demain « le richissime philanthrope ». Le substantif, avec l'épithète au superlatif, demeurerait apposé à son nom. Le cliché resterait, inaltérable, dans le vocabulaire de ce Paris dont la mémoire surmenée retient, sans plus les contrôler, ces formules mnémotechniques.

De son naturel, M. Benoit-Barbet n'était point « donnant » : il était devenu très riche. Mais il avait foi dans la sagesse de son amie et il ne s'insurgeait pas contre ses avis. Dans cette affaire, pourtant, il lui soumit un contre-projet en quelque sorte transactionnel. Il approuvait l'idée d'un sacrifice humanitaire et volontiers mettrait son escarcelle, comme il disait, à la disposition du docteur. Mais, dans le beau livre de Tellier, qu'il avait reçu et lu, un détail l'avait frappé : c'est que le mal se propage par les expectorations qui sèchent et dont la poussière chargée de microbes se va répandre partout. L'auteur exprimait le vœu que ces salives viciées et nocives fussent toujours jetées dans des récipients antiseptiques. M. Benoit-Barbet proposait alors d'en doter non seulement les établissements où les foules circulent, mais encore la voie publique, les grandes artères de la ville. C'était une libéralité apparente et raisonnable : pour deux cent mille francs, il en aurait vu la farce. Et l'on eût dit « les crachoirs Barbet », comme on dit « les fontaines Wallace »... Mademoiselle Eslande lui remontra combien l'attribution du nom à un crachoir était moins noble qu'à une fontaine ; que la blague s'obstinerait ; et que, en ce cas, elle évoquerait plutôt M. de Rambuteau que sir Richard Wallace. Il ne s'agissait point, dans l'espèce, d'économiser. Même si le sanatorium n'eût coûté que huit cent mille francs, il fallait le payer un million. C'est le compte rond qui emportait l'honorifique publicité.

Mademoiselle Eslande avait vu juste. Le cliché du « richissime philanthrope » fut obtenu sans bavochures. Après les journaux unanimes, le public entier l'adoptait. La presse de l'univers annonça que M. Benoit-Barbet, le richissime philanthrope, confiait un million au docteur Albert Tellier, l'éminent spécialiste des maladies de la poitrine, l'auteur illustre de la *Tuberculose guérissable*, pour la fondation du premier sanatorium de France destiné aux phtisiques indigents. Des commentaires suivaient, agréables pour ces deux messieurs.

M. Benoit-Barbet n'eut plus, dans sa barbe pauvre, honte de son usine et de ses revenus. Il ne s'effaça plus. Son torse prit du bombage. Il brillanta des favoris épais. Même en son hôtel, il portait la redingote ample et noire qui semble le costume séant à la richissime philanthropie.

Dans un premier établissement, modèle que d'autres imiteraient, ni les Tellier ni les Benoit-Barbet n'avaient la prétention d'hospitaliser l'armée sans nombre des phtisiques. Une sélection s'imposait au sujet de laquelle le philanthrope se montra catégorique. Son sanatorium recueillerait les petites ouvrières de Paris, et, tout d'abord, les pauvresses des industries du luxe. Il énonçait là une préférence sentimentale de mademoiselle Eslande qui, dans son propre dévouement aux victimes de l'élégance, croyait goûter une nuance délicate, une subtile saveur et comme un piment expiatoire. Peut-être y avait-il quelque littérature dans ce choix. Mademoiselle Eslande, dont la jeunesse avait été encombrée, ne s'était adonnée que sur le tard à la lecture et aucun roman ne l'avait émue aussi vivement que la *Vie de Bohème*. Elle désirait le bon hospice où l'on guérirait Mimi.

III

Opposé aux climats extrêmes, hostile à la transplantation, le docteur Tellier, d'accord avec ses maîtres, avec Peter, avec Bachelin, avait résolu d'installer son sanatorium sur un pla-

teau aéré de l'Ile-de-France : et il avait trouvé, à deux lieues de la Malaguette, quarante hectares et un château en ruines sur la place duquel s'élevait maintenant l'établissement même dont le livre de Tellier, trois ans auparavant, dessinait le plan idéal.

Longtemps on avait tâtonné pour baptiser ce domaine. Il importait de n'en pas effrayer les futures pensionnaires par un titre sentant la pharmacie. Geneviève avait trouvé l'aimable enseigne qui disait la destination féminine de la maison, qui excluait toute idée claustrale et qui en même temps récompensait mademoiselle Eslande de son adroite et noble entremise. C'était : « Parc Marguerite. » C'était frais, c'était jeune, c'était parisien, c'était même tentant. Déjà les deux mots brillaient, dorés sur la grille de fer. Au-dessous, de plus petites lettres précisaient : « Fondation Benoit-Barbet ».

Tellier dirigeait. On avait accordé à Paul Broutet, de qui la santé était médiocre et la clientèle clairsemée, l'emploi de médecin-adjoint. Il s'était installé avec sa femme au Parc Marguerite. Marie Broutet avait accepté d'un cœur fervent cet exil et le voisinage des malades et des pauvres. Devant elle aussi semblait se poser le quotidien problème du bonheur, mais non pour qu'elle en exigeât sa belle part, et seulement pour qu'elle la prodiguât aux autres.

On inaugurerait seulement l'été prochain, quand la maison serait peuplée. A la fête concourraient les corps savants, l'édilité, les ministres et leurs croix. Il ne s'agissait jusque-là que de vérifier et de corriger les rouages du sanatorium comme on surveille les essais d'un navire avant son lancement public. M. et madame Broutet recevaient donc le docteur Tellier et Geneviève, le philanthrope et sa femme. Ensemble les trois couples parcouraient le domaine. La moitié du Parc environ restait aux arbres, aux pelouses, aux ruisseaux. Le reste était cultivé pour les besoins de la ferme, dont les vaches, tuberculinées selon les indications récentes de Koch, devaient fournir un lait au-dessus de tout soupçon, une crème scientifique et officielle.

Les visiteurs s'avouèrent l'envie de couler ici la fin de leurs jours, même avec une minuscule lésion, pas méchante, facile à surveiller. Parmi ces herbes luxuriantes, la tuberculose ne

faisait pas peur. Il est vrai que les malades n'étaient pas encore arrivées. C'est à peine si, du Dispensaire d'Antin, le petit docteur Deshayes avait dirigé déjà sur le sanatorium quatre ou cinq jeunes filles qui participaient aux essais préparatoires. Il les avait recrutées parmi les moins atteintes pour être mieux assuré que le traitement leur réussît. On les alla voir accomplissant leur cure, étendues dans une galerie très ventilée. Un groom d'une douzaine d'années stationnait sur un strapontin : il était préposé aux commissions des malades, afin qu'elles n'eussent jamais à se déranger pendant les heures du repos, à quitter ces chaises longues et ces tables-pupitres où se trouvaient, côte à côte, un crachoir et un pot de lait, où on pouvait encore rédiger sa correspondance sur des cartes postales de propagande, ingénieusement illustrées. Madame Benoit-Barbet en demanda une, comme souvenir. On y avait figuré, mourante, la Dame aux Camélias, avec cette légende imprévue : « L'alcoolisme fait le lit à la tuberculose. »

Les chambres du sanatorium furent visitées. La propreté en était si minutieuse qu'une gaieté miroitait. Tellier signalait à M. Benoit-Barbet les murs peints au ripolin, les parquets paraffinés, les angles arrondis de la chambre que la lumière du levant inondait. Le philanthrope rayonnait d'aise. Il affirma :

— Là où entrent le soleil et l'air pur, n'entre pas la tuberculose !

On déjeuna. On reprit l'examen en détail. Madame Benoit bâillait. Après une couple d'heures, l'établissement la fatiguait. Mais vite, étant née courtisane, elle raffermissait son sourire, puisque le vieux monsieur continuait de regarder amoureusement son million transformé en parc, en sanatorium et en hygiène. Ni l'ennui, ni la complaisance qui le dissimulait n'échappèrent à Geneviève. Jamais elle n'avait été dupe des libéralités de la cantatrice ni de son enthousiasme zélé. La manœuvre était évidente. Elle avait pourvu M. Benoit-Barbet d'une amusette, l'avait décrassé de son épicerie avant de l'épouser dans ces justes noces auxquelles avaient applaudi tant d'élites, le haut commerce, la médecine, les arts.

La chanteuse arriviste et le vaniteux industriel n'occupaient plus Geneviève. A leurs médiocrités brouillonnes s'opposait la pure joie d'Albert. Elle le voyait, à une fenêtre de la villa, un bras passé sur l'épaule de Broutet, elle le voyait et son orgueil ému, considérant l'œuvre, si nouvelle en France, et somptueuse, et achevée, ces allées ombreuses, ces vérandas, ces baies, par où pénétrerait sûrement la Guérison. Ce qu'il regardait, ce n'était pas, comme l'autre, son or devenu pierre, c'était sa science devenue bienfait. C'était aussi comme un avenir qui se rapprochait et dont il entendait sonner la première heure. Car ce monument avait surtout la valeur d'un exemple : comment il se multiplierait par l'émulation, c'était heureusement incalculable.

Le geste d'Albert Tellier montrait les quatre points cardinaux, où d'autres domaines, à l'image de celui-ci, s'ouvriraient bientôt par la grâce de l'humanité pitoyable. Sur son visage se peignaient l'espoir, la gratitude, la foi. Dans cette minute il parut dépouiller ce qui restait en son caractère d'élégante juvénilité, de légèreté sceptique. Sous le soleil, Geneviève vit, étonnée, combien, dans sa chevelure touffue, brillait déjà la blancheur des fils qui en nacraient l'ébène. Aux yeux plus graves elle crut surprendre une clarté humide. Et l'âme de Geneviève fut le reflet de cette lueur émue. En s'éloignant du Parc Marguerite elle n'élucidait pas si elle avait eu le talent de susciter ce magnifique refuge : rien alors ne l'intéressait moins que son propre mérite. Sa félicité amoureuse ne s'exaltait qu'à s'associer, par une admiration complice, à la pensée haute de l'époux.

IV

Les Tellier passaient leurs automnes à la Malaguette, près d'Armainvilliers, dans le château suranné du baron Heurtel : ils n'y avaient pas manqué une fois en douze ans. Car le médecin ne trouvait guère le loisir de plus lointains voyages et sa femme n'en éprouvait jamais l'envie.

— Pourtant un paysage est un état d'âme ! — lui objectait

un jour François de Noyelles, se servant d'une définition qu'on n'avait pas encore trop usée.

— C'est possible, — lui répondait madame Tellier, — mais dans vos paysages, j'apporterais mon état d'âme avec moi : il y a des excursionnistes qui se ravitaillent au menu de l'auberge, il y en a d'autres qui ne vivent que sur leurs provisions.

Ses provisions de volonté étaient trop lourdes, et elle y tenait trop pour s'en alléger en voyage. Elle savait que nul « déplacement » ne multiplierait ses bonheurs ni ne conjurerait ses peines. Puisqu'il fallait fuir, l'été, les poussières chaudes de Paris et divertir les vacances de son fils, madame Tellier recevait l'hospitalité du parrain, qui était large et paternelle. Le goût de l'ordre, inné chez elle. se satisfaisait d'une villégiature fixe. Elle ne critiquait pas autrui, mais, à part soi, elle sentait quelque chose de méprisable, ou du moins d'étourdi, d'inconsistant et de bohème dans les procédés des gens, qui, chaque été venu, couraient vers un horizon nouveau. Le cœur absolu de Geneviève méprisait toutes les versatilités, et il lui semblait qu'on devait rester fidèle même à sa terre et à ses arbres.

La Malaguette se trouvait sur le chemin de Paris au Parc Marguerite. Depuis deux ans que le Parc était inauguré. les Tellier arrivaient plus tôt à la campagne et y prolongeaient leur séjour. La contrée les aimait, puisqu'ils lui étaient profitables. Au respect dont on entourait le vieux domaine s'ajoutait l'estime marchande due au sanatorium. gros consommateur. On ne voyait guère le baron Heurtel : le docteur était salué comme le bon châtelain, qui faisait marcher les commerces. Il devenait populaire sans qu'il s'en aperçût. Lors du décès d'un sénateur inamovible, dont le siège fut attribué par le sort au département, le préfet conseilla à de gros électeurs d'offrir la candidature à Tellier. L'inspiration du fonctionnaire venait de la place Beauvau et madame Pellerat n'y était pas étrangère. Geneviève, quelques jours auparavant. avait pris conseil de sa vieille amie ; celle-ci, aussitôt. lui répondait sans hésitation : elle estimait que le Sénat était un honneur médiocre pour un politicien dépourvu d'autre titre, mais un appoint considérable pour un avocat distingué. un

poète illustre, ou un grand médecin. Tout le monde, depuis la fortune de son ouvrage et la fondation du sanatorium, connaissait Tellier : on l'écouterait au Luxembourg et il y réussirait. Le parlement lui vaudrait aux yeux des médecins une auréole particulière : proche du pouvoir, son hostilité serait redoutée, sa bienveillance recherchée. Enfin, de la rue de Vaugirard à la rue des Saints-Pères, la route n'était pas longue : l'Académie de médecine adorait les sénateurs. Cette considération décida les Tellier. Albert accueillit avec faveur les propositions que lui faisaient les notables du pays, ceux qu'on allait sûrement déléguer pour former le collège électoral. Geneviève prévoyait d'ailleurs, ici, un autre attrait pour son mari. Elle le devinait las de s'efforcer à des thérapeutiques incertaines et où elle était inhabile à l'aider. Il commençait à répéter qu'il serait plus facile d'éviter le mal que de le guérir, qu'il faudrait le combattre dans ses racines sociales et combler d'urgence dix lacunes de la législation. Déjà les conclusions de son livre ressemblaient à l'éloquent exposé des motifs d'une loi neuve et complète sur l'hygiène publique. A la Chambre haute il imposerait ses idées, car les réformes préconisées ne coûteraient guère au budget. Sans doute, là encore aurait-il à batailler contre la force des inerties, mais Geneviève savait que la lutte l'amusait comme un jeu, le rendait joyeux et communicatif; et peut-être qu'elle-même ne le desservirait pas, qu'elle l'aiguillerait de son mieux parmi les manœuvres parlementaires.

Vers le siège vacant convergeaient une demi-douzaine d'ambitions locales, mais elles se haïssaient et se neutralisaient. Plutôt que de hausser son voisin, chacun préférait voter pour Tellier qui était riche, célèbre et officier de la Légion d'honneur. Le succès était probable dès le premier scrutin. Néanmoins, on conviait à la Malaguette les grands électeurs sénatoriaux, la fleur du conseil général.

— C'est bizarre, — observait le baron Heurtel, — on traite toujours ces gens-là de « sous-vétérinaires ». On les diminue à plaisir. Ce sont, bel et bien, des vétérinaires diplômés : M. Colonne, de Brie-Comte-Robert, M. Prat, de Saint-Méry, M. Nouilly, de Tournan...

Leur agrément n'était pas petit de rencontrer les princes de la science, de celle qui soigne les humains.

Par série, des docteurs illustres, dont beaucoup appartenaient à l'Académie de médecine, étaient invités, l'automne, aux tirés d'Armainvilliers, comme ils l'étaient, l'hiver, à l'Opéra. Les chasses étaient copieuses. On nourrissait abondamment un gibier peu traqué. Tenant un carnet de ses invitations, comptant les « merci oui » et les « merci non », Geneviève remarquait que les médecins avaient les goûts plus musicaux, et les chirurgiens plus cynégétiques : ceux-ci ne manquaient pas un coup de fusil, ni Lalanne, ni Filsjean, ni Émile Jolly, ni surtout Caverlochère, qui n'eût pas quitté pour une belle opération un débûcher émouvant. Il partait devant et il rentrait le dernier, s'attardait encore à admirer la fouaille des chiens dévorant les tripes.

— A la bonne heure ! — expliquait M. Heurtel à sa filleule, — ce sont des chirurgiens-nés. Ils savent regarder le carnage. Loin qu'il les effraye ou les glace, le sang les échauffe. Des pamphlets les comparent à des bouchers : c'est un peu grossier. Mais ils ont, dans leurs cervelles savantes, des âmes de veneurs et de louvetiers.

Et le vieillard ajoutait avec un sourire timide :

— Enfin, ils ne sont peut-être pas fâchés de nous faire voir que, le cas échéant, ils ne pratiquent pas seulement l'arme blanche...

A table, la conversation partait de la dernière chasse, remontait à des parties antérieures, à des histoires sans fin. Les propos étaient pleins de rabats et d'affûts, de reposées, de refuites, de randonnées, d'un argot presque aussi hermétique que celui du carabin. Geneviève les subissait par une courtoisie infatigable. Un petit vieux, assis à sa gauche, la tirait par la manche, avec une familière amitié. M. Nouilly exerçait l'art vétérinaire à Tournan et présidait le conseil d'arrondissement. Dans les comités électoraux, on le jugeait assez septembriseur, quoiqu'il n'eût point l'air martial. Pourtant, il chassait à sa manière. M. Nouilly n'avait pas de fusil. On lui avait donné jadis une jeune chouette : ses ululements attiraient dans son jardin les petits oiseaux, qui se collaient aux

branches enduites de glu. La chouette était morte. mais M. Nouilly l'avait tant de fois entendue qu'il l'imitait à s'y méprendre. Il pipait. Au reste, après le dîner. il ne demandait pas mieux que de prouver son talent, sous les arbres. Chez lui, le soir, sa grande distraction était de piper et de décoller ensuite les bestioles de ses gluaux. Il venait des calandres grises. des alouettes, des cochevis. Bien rissolé, ça n'était pas plus mauvais qu'autre chose. Geneviève le croyait volontiers; elle aimait particulièrement ce gibier sans prétention.

— Mais voilà, — concluait M. Nouilly; — faut savoir piper!

Le petit vieux affectait des modesties excessives :

— Eh! cela n'est pas un divertissement de citadin. Mais. à nous autres ruraux, nos passions sont frugales...

La pipée fournissait une transition indiquée et plaisante pour que les deux voisins touchassent la question électorale. Madame Tellier le rappelait : Albert ne posait sa candidature qu'assuré des suffrages que M. Nouilly représentait. Et M. Nouilly les assurait généreusement. Mais il n'était pas sans regretter, et ses coreligionnaires politiques s'affligeraient, que le docteur, bon démocrate, ne consentît pas à accepter l'épithète de « radical » : elle n'engageait guère le candidat et contentait l'électeur. Madame Tellier répondait que M. Nouilly et ses amis étaient d'intelligence trop libérale pour prendre garde à une épithète. Elle expliquait qu'il y avait chez son mari un peu de superstition à ne pas diminuer, à ne pas restreindre par un second adjectif, ce grand mot de « républicain ». C'était si beau : « républicain »! Quel besoin d'un commentaire?

— Bien oui, — fit le petit vieux; — malheureusement, républicain tout court, il n'y a plus que les réactionnaires qui s'appellent comme ça!

— Nous ne devons pas le leur permettre, — répliqua Geneviève. — Ici, d'ailleurs, l'équivoque sera impossible : M. de la Bourre a la sincérité de se porter comme candidat royaliste. Les monarchistes se compteront sur son nom.

— C'est tout compté, — dit Nouilly : — il aura de quinze à dix-huit voix.

— Mais, du moins, il aura la bravoure de son opinion et il ne trompera personne.

Geneviève ne disait pas que M. de la Bourre tromperait Tellier moins que personne. M. de la Bourre avait été l'un des sous-préfets du 16 Mai. Éliminé de l'administration, il vivait maintenant dans une maison de retraite. Il y achevait des jours pauvres, n'ayant d'autre revenant-bon que d'être désigné, de loin en loin, par le ministère de l'Intérieur à des amis qui souhaitaient un adversaire violent et loyal, ultramontain et puéril, et qui ne mettait pas le nez dans la circonscription. L'Intérieur ou son candidat payaient les circulaires et les bulletins de l'ancien sous-préfet et lui accordaient un cachet qu'on fixait généralement à trois cents francs.

Après le dessert, Geneviève agitait l'antithèse devant M. Colonne, de Brie-Comte-Robert :

— M. de la Bourre, candidat de tous les monarchistes ; le docteur Tellier, candidat de tous les républicains... Est-ce que la lutte ne serait pas franche ?

L'homme de Brie-Comte-Robert hochait un crâne sympathique. Pour franche, la lutte serait franche. A Brie, on était content de voter pour un médecin, parce que la politique d'un médecin embête toujours le curé. Mais le délégué probable de Saint-Méry, M. Prat, qu'on soupçonnait de piété, s'approchait avec sa tasse de café. Geneviève bifurqua vers des généralités éclectiques. Elle dit qu'au Luxembourg, où tant de sectaires se perdent en querelles de partis, il ne serait pas fâcheux qu'un sénateur donnât son travail au bien de tous et surtout à celui de son département. La République était la chose publique, le régime qui doit nous diviser le moins...

— Je ne comprends pas, mais vous avez dû remarquer comme moi, qu'en politique on cherche toujours ce qui sépare au lieu de s'attacher à ce qui unit. Il n'y a de fécond que l'union... Mais j'oublie de vous offrir des liqueurs.

Les caves de la Malaguette gardaient quelques bouteilles de fine champagne si vénérables qu'on n'en savait point l'âge. Ce n'était plus un alcool, c'était un parfum, c'était une caresse. M. Colonne et M. Prat l'apprécièrent en commun, et les nuances s'évanouirent qui distinguaient leurs opinions. Même, ils reçurent sans protester le sentiment du professeur Lalaune :

— Pour une grande démocratie, il n'y a rien de tel qu'un sabre.

— Voyons, cher maître, — grondait madame Tellier, — le bistouri ne vous suffit donc pas?

Elle se réfugia auprès des vétérinaires qui s'engageaient gaiement à faire, contre les émules du professeur Lalanne l'union de tous les républicains.

Une heure après, les gens partis, Albert mettait Geneviève au courant d'une anecdote relative à Caverlochère. L'éminent accoucheur, depuis que sa femme était paralysée, avait pris des habitudes assez coûteuses. Il rajeunissait. Or, à son âge, rien n'était cher comme de rajeunir. Bref, il se mettait dans des embarras de jouvenceau. Il avait confié à son hôte ces ennuis matériels. Albert ayant insisté pour lui rendre service, l'autre avait accepté un prêt un peu gros. C'était plaisir que d'obliger Caverlochère.

V

A madame Albert Tellier

La neige tombe, ma belle Geneviève. J'ai pris mes quartiers d'hiver, c'est-à-dire la chambre. Ne t'inquiète point de ma santé : elle est passable. L'honnête Broutet, qui fait quatre lieues pour venir ici et pour s'en retourner, l'honnête Broutet la surveille et s'en déclare satisfait. Il n'est pas nécessaire de lui confesser que je n'avale pas ses potions. Je suis plus courtois que le vieux curé de Gretz qui disait au docteur Maire :

— Depuis que je jette toutes vos drogues dans ma table de nuit, mes analyses sont magnifiques!

Je ris, parce que je vais assez bien. Mais j'irais plus mal que je ne m'en vanterais pas, crainte d'être un beau cas à médicamenter. Ces messieurs sont devenus d'une adresse qui ne va pas sans terrifier. Autrefois on m'aurait douillettement mis au lit, avec du bouillon de poulet et des tisanes, et l'on aurait veillé à ce que le thermomètre marquât 18 ou 20 degrés. Il faisait bon, alors, s'avouer malade : on était gâté. Mais ton mari et ses confrères sont des hommes rudes. Ils ont failli faire un mauvais parti à la fille de Cadard, le jardinier. Broutet, lui ayant reconnu une toux suspecte, l'avait

admise, par faveur, au Parc Marguerite. La cure au grand air, jour et nuit, lui a valu immédiatement une bronchite. Mais les poumons de Mélie étaient excellents : on nous l'a renvoyée. Elle est mieux déjà. Encore une semaine à la bonne chaleur de la ferme, et il n'y paraîtra plus. Hier, je lui ai demandé ses impressions. Mélie n'est pas d'âme arriérée : forte d'une instruction primaire, elle croit à son siècle et au progrès. En dépit de la bronchite, le sanatorium a toute sa confiance. Elle m'a dit :

— Ah! monsieur, c'est superbe là-bas. Seulement, faut être vigoureux !

J'ai peur, ma chère petite, de ne l'être pas assez pour profiter, comme je le devrais, des thérapeutiques hardies. J'ai même peur que tout mon mal soit de n'être plus « vigoureux ». Dans le temps, le vénérable médecin de la famille, celui des tisanes et du bouillon de poulet, le digne ami qui arrivait toujours en cravate blanche, tapotait les joues des enfants et vous prescrivait une brave pommade, celui-là eût réuni les parents dans l'antichambre pour leur dire : « Qu'est-ce que vous voulez? c'est l'âge. Il paraît même plus vieux qu'il n'est. On dirait que la lame a usé le fourreau. » Des simples parlaient ainsi, mais des maîtres répugneraient à ces familiarités. Serait-ce la peine, ma chère enfant, d'avoir ouvert tant de crânes et creusé tant de ventres pour parler comme tout le monde?

J'aime toujours les mots de caractère, qui ne sentent pas l'auteur et la fabrique, ceux qui sont professionnels, fonciers, typiques, ceux qui éclatent sans préméditation. J'en ai découvert un qui fait mes délices. Je dois ma trouvaille à une indiscrétion. Cet automne, les chasseurs de vos amis qui m'ont accordé l'honneur de leur visite à la Malaguette n'étaient pas des oisifs. Ils arrivaient les poches pleines de brochures et de revues. Ils les parcouraient, probablement, le soir, avant le sommeil : on s'endort comme on peut. Mais ils ne les remportaient pas toujours à Paris. Des paquets traînaient sur toutes les tables. C'était imprudent : il ne faut jamais rien laisser d'augural entre les mains des profanes. Benjamin a proprement déposé les magazines dans la bibliothèque. J'en ai feuilleté quelques-unes, un matin que mes yeux n'étaient pas

trop rebelles. J'ose te dire que j'en ai appris de roides dans une étude d'un professeur russe. Il établit, sans émoi, que la proportion des déséquilibrés, des idiots et des alcooliques, va croissant et aussi celle des sourds, des bègues et des aveugles. Il paraît encore que nos os deviennent plus minces, que les dents de sagesse manquent chez la moitié des Européens, que la longueur de l'intestin diminue et que le nombre des chauves augmente. Voilà ce que j'appelle un médecin Tant-Pis. Mais c'est un Russe, presque un barbare. Avec quel intérêt plus vif j'ai saisi une communication du docteur Brives sur les « dégénérescences musculaires » ! J'ai compris qu'il s'agissait des forces qui vous abandonnent, et donc que c'était mon affaire. J'ai cherché la cause d'une telle ruine, lente et sûre. On s'égare d'abord dans la lecture des historiques et des hypothèses ; mais, au bout du papier, on arrive à la conclusion, on tombe sur le mot ingénument profond. Écoute : « *En cette matière, le diagnostic n'est guère possible que sur la table de dissection* ». Qu'est-ce que tu dis de ça ? La reconnaissance du mal, en vue de la guérison et du soulagement, reportée à l'heure posthume des analyses anatomiques, n'est-ce pas adorable ? Le docteur, du moins, ne nous leurre pas. « Pourquoi ma fille est-elle muette ? — On vous en avisera après l'autopsie. D'ici là, nous pourrions nous tromper. » Peut-on mieux fixer en une seule ligne tout ce qu'il y a d'impertinent dans la fausse modestie des sciences ?

Cette modestie n'est point maladroite. Le médecin des autres âges, celui qu'on n'avait instruit que dans les textes des vieux maîtres latins ou arabes, à qui l'on avait démontré la saignée sur des morceaux de savon, et les amputations sur des poupées, cet ignare qui affectait de tout savoir, n'inspirait qu'une estime médiocre; malgré son bonnet pointu, on se gaussait de lui. Le médecin moderne ne fait pas de parade : il s'habille comme nous ; il est descendu parmi les hommes ; c'est à ce signe qu'on reconnaît le sauveur, et son humilité même prévient de sa toute-puissance. Il a beau crier qu'il n'y verra goutte avant la table de dissection, le malade lui donne sa confiance, de force.

Cela est flatteur pour la médecine. Mais elle n'a pas, la

médecine, l'entier mérite de son succès. Une part lui en vient du dehors : l'irréligion la lui apporte. Ne comptant plus sur les agréments d'une vie future, on s'est déshabitué de regarder la vie présente comme un bien fragile, provisoire et négligeable, on en a fait un objet de prix : on en exalte le raccommodeur, on a confiance en son art, — car il nous faut tout de même avoir foi en quelque chose. Ce crédit, d'ailleurs, n'est pas spécial à notre Occident érudit et matérialiste. J'ai remarqué le même en Orient, où pareillement la piété diminue. Quand tu étais toute fillette, ma Geneviève, j'ai passé quelques années dans le Levant. J'ai connu les rebouteurs turcs qu'on appelle là-bas les *chodjas*. Le chodja fait avaler une essence à son malade, il le couvre d'amulettes, et pour finir, il souffle sur lui. Cette dernière opération est de beaucoup la plus considérable. Le chodja qui a un bon souffle est un maître que les petits chodjas appellent en consultation. On se l'arrache. Il n'a plus le temps de souffler...

Ces souvenirs et ces verbiages mal déférents ne vont point, n'est-ce pas, choquer la femme du plus fin et du meilleur des médecins ? Je t'écris bonnement ce à quoi je pense. Tu es, par amour, respectueuse de la science, mais tu me permets, à l'occasion, de te contrecarrer doucement ? C'est de mon âge, où la tendresse appréhende d'être ridicule si elle ne se fait pas un peu taquine.

Je me voudrais à Paris, à côté de toi, de Michel et du sénateur. Mais Broutet me déconseille la fatigue : tu vois, j'obéis à Broutet, j'ai la foi. Puis je ne t'ai pas raconté que, à mon dernier voyage, mon fiacre fut renversé par le train express qui, sous l'humble pseudonyme de tramway, va de la porte d'Ivry aux Halles. Je n'ai rien eu de blessé que mon amour-propre. Les rues de Paris sont des voies ferrées et le tamponnement est entré dans vos mœurs. Il effraie les miennes qui sont bénignes. Mais la science, qui allume ses moteurs, ne va pas s'arrêter pour un vieux tardigrade. C'est à lui, comme on dit, de se ranger des voitures. J'y veille. Seulement, quand les mécaniciens ont transformé la capitale en un si beau *stand*, je suis confondu que des philosophes un peu observateurs écrivent éloquemment sur la banqueroute de la science. Eh !

non : elle fait fortune, puisqu'elle éclabousse. J'ai même trouvé, l'autre soir, que sa réussite était écrasante.

Je reprends cette lettre, ma Geneviève, où je l'avais laissée hier. C'est dans le soleil que je la continue. On étouffe. Mes trois fenêtres sont ouvertes. Quel drôle d'hiver ! Aux environs de juin, il faudra rallumer le feu. Le vieux curé de Gretz n'osait pas dire que les saisons, depuis la République, avaient bouleversé leur cours, mais, dans le fond, il le croyait. Il n'est pas certain qu'il se trompât, bien que les troubles et comme les erreurs du temps soient légèrement antérieurs au 4 Septembre... Mais qu'y aurait-il de singulier à ce que l'équilibre de l'atmosphère fût peu à peu modifié par les éventrements des mines, la cuisson universelle des houilles, le mélange avec l'air de tant de vapeurs? Des intelligences curieuses de symboles ne manqueraient pas d'observer que des tremblements de terre secouent le Japon dans le moment même où cet empire veut s'assimiler la civilisation et la science d'Europe. Qu'ils prennent garde, les Jaunes : c'est peut-être un avertissement de leurs petits dieux baroques. Ils préviennent que la métallurgie n'est pas sans surprise ni la chimie sans facétie.

La chimie a l'air d'une personne fantasque et charmante. Il fait bon vivre avec elle, aussi longtemps du moins qu'elle le permet. Même ses tyrannies sont tout à fait joyeuses. Elle est gaie. Elle a quelquefois son gros rire, qui est l'explosion. Elle a bien plus souvent son sourire, une qualité d'humour particulier, discret et infaillible, qui me rappelle les façons des conteurs californiens. Une plaisanterie trop « à tiroirs », mais si joliment conduite, fut son projet de nous faire mourir de soif. Elle a commencé par nous interdire le vin parce qu'il est à base d'alcool et que l'alcool est un poison. Que nous ayons obtempéré à cette défense, et oublié que, depuis une cinquantaine de siècles, l'humanité s'accommode du vin, c'est déjà joliment curieux. Mais la chimie, suivant son idée bouffe, est allée plus loin : elle a jeté le soupçon sur le lait, tant qu'il n'est pas bouilli et stérilisé, c'est-à-dire devenu un fluide imbuvable et sans suc. L'eau restait, qui fut à son tour prohibée, parce qu'elle véhicule les pires microbes

et qu'on falsifie même les sources minérales. Inéluctablement, la chimie nous amène au régime des lapins de choux qui, chacun le sait, et tu te le rappelles, Geneviève, ne boivent jamais quand on ne leur donne pas à boire. Saurait-on confisquer notre liberté avec plus de belle humeur?

As-tu goûté une autre pochade de la science, d'un esprit, celle-là, un peu plus âcre? Elle avait fait la bonne fille, qui n'est pas chère avec les pauvres. Ceux-ci jadis chauffaient leur fricot dans la poterie brune. La science industrielle leur a imaginé, dans les prix doux, un fer émaillé « qui va au feu, au four et partout ». Seulement son émail était un verre pilé et aggloméré. Les minuscules morceaux de carreau se logeaient gauchement dans l'intestin et ils provoquaient des abcès notables, et cette curieuse nouveauté, les appendicites. La science a taillé ses bistouris dans le sabre de Joseph Prud'homme : elle excelle à guérir nos maladies et au besoin à les inventer.

Et je te parlais hier des trains-éclairs qui sillonnent la ville et des véhicules automobiles qui sont les francs-tireurs de la locomotion nouvelle ; mais ces rapides commencent à produire des troubles assez bizarres même chez leurs conducteurs. J'ai déjà ouï parler du « rein flottant ». Voilà une admirable maladie, et qui porte un nom savoureux. Est-ce qu'on ne dirait pas un entremets?

Pardon, ma chère petite : je t'envoie tout ce que je mettrais dans mon journal si ma vie valait la peine d'être notée. Pardon pour ces bavardages d'un vieillard grognon, et qui continue de s'éclairer à l'huile. Il fait semblant de ne pas comprendre que la science réalise le rêve féerique de Garo, qu'elle fait pousser des citrouilles sur les branches des chênes : il goguenarde sottement quand, de temps à autre, un potiron lui choit sur le nez. Mais pendant qu'on médit des choses, on ne dit point de mal des gens. — Au revoir, mes enfants ; je vous aime de tout mon cœur patraque.

HEURTEL

VI

Les Broutet étaient venus passer quelques heures chez les Tellier. Mais les Broutet étaient coutumiers des petites malchances, les choses se plaisaient à les humilier, et, comme pour ne point fêter leur congé, le soleil se cachait sous des brouillards opaques. La lumière de janvier était si jaune et les nuages si bas qu'il fallut, dès après le déjeuner, éclairer le cabinet d'Albert. On y laissa les hommes au travail. Geneviève et son amie se retirèrent dans le boudoir. Mais elles négligèrent d'allumer les lampes, et la nuit qu'on ne chassait pas jeta sa cendre sur leurs âmes.

Marie Broutet refusa le fauteuil proposé par madame Tellier. Une chaise était son siège familier. Geneviève s'excusa de s'allonger sur les coussins d'une méridienne basse. Elle ne vit pas si Marie n'avait rien à lui dire : elle ne la questionna point. On oubliait toujours d'interroger les Broutet. On se contentait de se raconter à eux. Il est vrai qu'il y avait quinze ans qu'ils semblaient à eux-mêmes s'accorder si peu d'importance que ce n'était plus la peine d'en parler. On négligeait donc cette peine : il n'y a rien à quoi l'on consente si aisément qu'à l'effacement du prochain.

— Ah !... ma pauvre Marie...

Elle avait poussé un soupir si exténué que Marie Broutet oublia les tracas dont elle la voulait entretenir et qu'elle se tourna tout anxieuse vers son amie :

— Tu n'es pas souffrante ?

— Pourquoi, souffrante ? Pas le moins du monde... Je me plains du plaisir que je ressens à m'étendre avec une vilaine mollesse. C'est honteux de faire ainsi la sieste. Mais j'en ai maintenant le besoin physique. Est-ce drôle ?

Madame Broutet fut prise d'un rire affectueux.

— C'est très grave. Avant toi, le Malade imaginaire éprouvait déjà des somnolences à la suite de ses principaux repas.

Mais Geneviève ne s'égayait point :

— Je te jure que je ne suis pas une fatiguée imaginaire.

Te voilà rose et campagnarde : tu ne te rappelles plus comme Paris vous lasse. Je ne veux pas dire qu'il vous ennuie, c'est une autre question, mais qu'il vous surmène. Il me faudrait, à moi aussi, les longues vacances, l'air vif d'un Parc Marguerite...

Marie haussa doucement les épaules. Elle parlerait du Parc tout à l'heure. Sa gentillesse voulait rassurer l'amie avec une vérité aimable.

— Toi, fatiguée ? Mais tu n'as jamais été si jolie ! Paul n'a pu s'empêcher de m'en faire la remarque.

— Les hommes sincères n'aiment pas la grâce chétive. Ils disent qu'on embellit, lorsqu'on engraisse... Est-ce à cet « embellissement » que je dois d'être si encline au repos ? A vrai dire, je ne me sens plus aucune espèce de ressort. Je me trouve aussi molle que je me suis connue active. C'est, en somme, que je vieillis : on est la femme d'un sénateur ; on sera, dans quelques années, la maman d'un polytechnicien...

— Tu veux des compliments... — interrompit Marie.

— Quand ils seraient judicieux, — riposta Geneviève, — ils ne prouveraient qu'une chose : c'est que la vie peut nous vieillir avant de nous flétrir. Pour ce que j'en fais, j'aimerais autant l'inverse.

Cette plainte déconcertait l'amie, pour qui madame Tellier figurait la volonté adroite, la persévérance dans l'énergie...

— Oui, — accordait Geneviève, — j'ai été cela, peut-être, je l'ai été, de mon mieux...

Elle ajouta, dans un sourire qui regardait tout le passé :

— Je n'ai même pas mal travaillé... Mais je me demande, vois-tu, si la paresse n'a pas son heure, tôt ou tard. Tu te souviens quel était, il y a dix ans, mon zèle de jeune femme. Nous ne nous sommes jamais rien caché l'une à l'autre, et tu sais que j'ai essayé d'être, comme on dit, un assez bon professeur d'énergie. Il me semble qu'aujourd'hui on m'en donnerait des leçons. Tiens : Albert prépare son projet de loi sur l'hygiène publique. Je l'y pourrais aider par mille petites recherches. Et je ne dis pas que je ne le seconde point ; mais je le fais par devoir, sans ardeur, sans joie. Les hommes ont une faculté de travail presque illimitée. Nous,

nous y mettons du sentiment et des nerfs ; nous usons nos fibres. Si elles ne s'ankylosent pas, elles se raidissent.

Marie Broutet protestait moins fort. Geneviève exprimait sans doute une peine qu'elle n'était point sans connaître. La nuit s'épaississait autour des deux femmes. Elles ne rompaient pas des silences pleins de pensée. Plus tard, madame Tellier reprit :

— Voilà : il faudrait demeurer à l'âge en fleur. On organise sa vie comme si on devait toujours avoir vingt-cinq ans. On a pris bravement l'attitude qu'on croyait favorable à son bonheur. On s'y est fixé. Mais tant d'années viennent neiger sur votre beau vouloir ! A la fin, ne paraîtra-t-il pas glacé et piteux ? Jadis une femme a fait, sans convoitise, des gestes d'ambition : c'était encore des gestes d'amour, puisqu'elle visait à la gloire, à la félicité caressante de l'homme aimé. Son élan avait de la grâce, elle était jeune... Elle ne l'est plus, ou elle l'est moins. Parce qu'elle aspire, en certaines heures, à l'immobilité, faut-il la taxer de fainéantise ? Ou n'est-ce pas plutôt qu'une pudeur l'arrête, consciente que ses mouvements s'alourdissent et qu'elle grimacerait demain ? N'est-ce pas qu'elle pressent une sorte de contradiction, un hiatus, entre la maturité prochaine et les aspirations de sa jeunesse qui était hardie et charmante ? Le même effort qui est sagesse, chez les jeunes, et prévoyance, deviendra puéril s'il est poursuivi indéfiniment. Une vieillesse ambitieuse serait une absurdité : quand la comédie touche à sa fin, se dérange-t-on pour gagner quelques rangs ? On n'est lâche, on n'est lasse, on ne voudrait le repos pour soi et pour les siens qu'à cause qu'on n'a plus l'âge de la vivacité. La dame-enfant enverrait son chevalier à toutes les croisades. Elle a l'avenir, elle croit que c'est l'éternité...

— Oui, — dit Marie, — tout passionne quand on est jeune, rien ne rebute.

Geneviève lui cita le vers :

> Quand on est jeune, on a des matins triomphants.

— Que c'est beau !... Mais que c'est triste, quand cela vous fait seulement songer aux autres...

Dans le cabinet de travail, Tellier écoutait Paul Broutet et son rapport mensuel, qui lui donnait peu de satisfaction : deux décès étaient mentionnés, dont celui d'une pensionnaire que, lors de son arrivée, on avait jugée peu atteinte. C'est que, malgré les plus sages précautions, on n'empêchait point que les filles assez valides ne communiquassent incessamment avec les plus malades. Le second accident était dû à une typhlite. Broutet exposait qu'il luttait contre les menaces de cette maladie, provoquée par la suralimentation : il rencontrait des natures réfractaires au gavage. Il avait encore une douzaine d'angines en traitement : la cure d'air froid ne convenait pas non plus à tout le monde.

— Pourtant le grand air et la forte nourriture réussissent admirablement en Allemagne.

— Le caporalisme aussi ! — dit Broutet. — Ici même, nombre de tempéraments s'en trouvent à merveille. Voici la colonne des guérisons, celle des améliorations...

— Et l'effectif total ?

— Il a diminué. Nous n'avons eu que trois entrées nouvelles...

Trois ! C'était dérisoire. Quand une foule devrait se presser aux portes du Parc ! Mais les confrères ne s'étaient jamais dévoués à populariser l'œuvre ; beaucoup de malades hésitaient avant de partir vers ce qu'elles considéraient comme un hospice de bourgade. Tellier enrageait de leur sottise têtue.

— Qu'y faire ? — répondait Broutet. — Si elles aiment mieux mourir en gaieté au quartier Bréda ?... Au reste, regarde la liste des sorties. Il y en a quatre qui nous ont quittés avant la convalescence, pour la simple raison qu'elles s'ennuyaient. J'ai dû m'incliner : je ne suis pas armé pour combattre la nostalgie de la place Blanche. Je les regrette : ce n'étaient pas les plus mauvaises têtes du troupeau.

Sur le rapport, Tellier lut la colonne des sorties : *Décès*, 2, *guérisons*, 3 ; *départs*, 4 ; *expulsions*, 6.

— Diable ! six !...

Broutet expliqua. Faute de temps, Albert, depuis qu'il suppléait Bachelin, trop surmené, au Collège de France, connaissait peu la vie intime du sanatorium. Il y venait une ou deux fois par mois comme un colonel qui passe sa revue. Pour

l'inspection, on astiquait les choses, et les visages se faisaient souriants. Il s'occupait de deux ou trois cas intéressants, et il s'en retournait à Paris, au Collège, au Sénat. Là-bas, la pot-bouille quotidienne recommençait. Elle n'était pas belle. Non, Albert ne pouvait pas se figurer le degré de méchanceté, de bêtise et de lâcheté auquel peuvent tomber une soixantaine de femmes qui vivent douze heures par jour ensemble pendant des mois ! La plus simple démarche, le moindre mot, était recueilli, commenté, dénaturé. Des histoires fantastiques se bâtissaient chaque après-midi.

— J'ai appelé l'une des pires bavardes, je lui ai dit mon chagrin de ses vilains propos, et je lui ai demandé pourquoi elle s'appliquait à m'affliger. Elle a fini par me répondre : « Qu'est-ce que vous voulez, docteur ? il faut bien qu'on s'occupe, puisque, avec votre cure de repos, on n'a rien à faire ici !... » A quoi elles s'occupent, c'est ce que je voudrais ignorer, si la morale seule en souffrait et si le traitement dont j'ai la charge ne se trouvait pas compromis. Mais, vraiment, ces filles ne sont pas tenables. Même Eugène, ce gamin de treize ans, le groom qu'on avait mis à leur disposition, j'ai dû le rendre à ses parents...

L'affaire d'Eugène était la moins inavouable. Broutet osait à peine faire allusion à certains désordres qu'il ne savait comment conjurer. Le comble fut que ces petites coquines accusaient leurs camarades honnêtes et les personnes qui les soignaient.

— Marie en est malade !... Quand il s'agit de se faire du mauvais sang, elle n'est pas douillette, elle ne geint pas. Mais je l'ai surprise, pleurant sans bruit sur ses petits cahiers verts où elle note, tous les soirs, les impressions de sa journée. Pendant que nous causons, elle doit raconter à ta femme, quelle peine lui ont faite une demi-douzaine de petites misérables, qui se croyaient chez elles au Parc Marguerite, et à qui j'ai dû prouver le contraire en les mettant à la porte.

— Tu as fort bien fait, — accordait Tellier ; — mais tout cela est fâcheux, et même très triste. Heureusement, encore, que ces jeunesses n'ont pas eu l'idée de clabauder dans les sales journaux !... Lalanne a bien raison de dire que les pauvres sont décourageants. Ce que vous essayez de faire pour

eux se retourne infailliblement contre vous. On ne le croirait pas! Vous ne pouvez seulement point soigner gratis et sauver de la consomption cent filles de Paris! Elles n'y consentent pas! Elles rechignent à venir, ou bien elles se conduisent de telle sorte qu'il les faut jeter dehors. Il y a de quoi énerver les plus belles volontés...

Paul Broutet lui-même était dégoûté. Auprès d'Albert, il s'en excusait. On lui avait proposé le secrétariat de la Faculté, bientôt vacant, et il préférait cet emploi de confiance, de repos aussi, presque de retraite. Tellier ne l'en désapprouvait pas. Cette circonstance hâtait son adhésion à un projet de M. Benoit-Barbet. Le richissime philanthrope montrait, depuis son mariage, des préoccupations de parcimonie. Tout le monde savait de quel grand cœur il avait donné le million que coûtait le Parc Marguerite. Mais il lui était lourd de subvenir à l'entretien d'un établissement dont personne ne parlait plus. Il avait donc conçu l'idée pas bête de l'offrir à la Ville de Paris pour qu'elle y plaçât des pupilles malades de son Assistance. Il donnait le terrain, l'immeuble, l'installation. Par la suite, le budget municipal subviendrait aux dépenses courantes. L'édilité, pressentie, agréait le projet. Tellier, directeur statutaire, hésitait à y souscrire. Mais les confidences qu'il venait de recevoir emportaient son consentement. M. Benoit-Barbet allait pouvoir « arrêter les frais », cependant que l'opinion acclamerait encore son cadeau à la Ville, qui ressemblerait à une « deuxième » libéralité d'un million. Et Tellier s'amusait à remarquer qu'au delà d'une certaine fortune, la bienfaisance elle-même aboutit à des combinaisons avantageuses.

Albert éprouva un soulagement de déposer bientôt ces responsabilités trop précises et de se consacrer entier à sa suppléance du Collège de France, à ses belles études sur l'hygiène publique, à la loi généreuse qui leur conférerait une vertu active, — la loi Tellier, comme l'appelait déjà Geneviève...

Geneviève reparaissait avec Marie dans le cabinet de travail. Au sortir de méditations dans la nuit, l'éclat des lampes les frappa presque joyeusement. Elles firent ensemble le geste effarouché par lequel des femmes trop en lumière assu-

rent leurs cheveux légers et leurs peignes, vérifient leurs teints aux miroirs. Albert leur proposait la récréation d'un dîner au cabaret. Mais Paul Broutet, consciencieux jusqu'au terme de son mandat, insistait encore sur quelques détails techniques : la tuberculine de Koch était décidément condamnée ; ne fallait-il pas renoncer à l'injecter aux génisses du Parc ?

— Renonçons ! — dit Tellier.

Autre chose : l'aristol, administré à l'imitation des Allemands, ne produisait sur les pensionnaires aucun effet favorable.

— Renonçons ! — dit encore Tellier.

Mais il lui déplaisait de constater devant Marie et Geneviève ces résultats un peu négatifs et sans gloire. Avec un optimisme déjà parlementaire, il résuma la situation. Au Parc Marguerite, Broutet et lui avaient créé un type d'hospitalisation et un type de traitement. Ils avaient posé la première pierre. Qu'après eux d'autres fassent mieux, que d'autres les dépassent : il les applaudirait de tout son cœur. Avec un grand problème, Broutet et lui s'étaient colletés. Il fallait en discuter toutes les solutions possibles. Le temps n'était pas perdu lors même qu'on se trompait : on épargnait à ceux qui venaient après soi de glisser au même éboulis...

— Nous nous dévouons à épuiser des erreurs !

Il s'arrêta sur cette formule bonne à obtenir de sa propre estime un ordre du jour de confiance.

VII

Derrière eux ils fermèrent des portes et tirèrent des verrous. Après la chaleur d'une réunion nombreuse, ils respiraient une solitude fraîche. Albert en exprima son agrément :

— On est tout de même mieux chez soi...

Il n'eût rien pu dire qui parût à Geneviève plus aimable. Toujours elle redoutait qu'il ne s'ennuyât au logis et qu'elle ne suffît pas à lui plaire. Or, il se préférait près d'elle : l'aveu était d'autant plus doux qu'ils venaient de quitter une soirée brillante, et donnée pour fêter sa dignité neuve, car il y avait

eu une attention tendre chez madame Bachelin à convier tous ses amis, ce mardi même où elle présumait sans erreur l'élection d'Albert à l'Académie de médecine.

A minuit, c'était presque la première minute où madame Tellier se trouvait seule avec son mari depuis quatre heures du soir, depuis le beau scrutin apporté par l'officieux Deshayes, qui ne négligeait jamais d'associer son image à la mémoire des bonnes nouvelles. Tout à l'heure, durant la soirée des Bachelin, elle n'avait pensé qu'à cet instant du retour. Elle n'avait pas pris plus de plaisir à subir les congratulations de cent indifférents que ceux-ci à les débiter. Elle ne s'était émue qu'aux baisers cordiaux et sûrs de madame Pellerat et de Marie Broutet. Et elle avait mal gardé son sérieux devant cette pauvre vieille Lesne, laquelle pleurnichait régulièrement à l'annonce d'un succès, sous le prétexte que ça lui rappelait son mari, — à qui d'ailleurs, si les souvenirs de tout le monde étaient exacts, l'Académie de médecine n'avait jamais eu l'intention d'ouvrir ses portes. — Pas davantage Geneviève n'avait-elle été sensible aux propos admiratifs sur sa toilette et sur sa beauté. « Vous... faites attention... vous devenez trop jolie... », lui avait dit René Caudry, toujours gamin, quoique ministre, et qui supportait son veuvage récent avec une aimable vaillance. Elle n'ignorait pas qu'elle plaisait à Caudry : elle en riait, sans plus. Mais il lui fut suave de se pelotonner sur les genoux d'Albert, soyeuse, décolletée et blanche.

Ils n'étaient pas pressés de sommeil, après cette journée commencée dans la perplexité et qui avait si bien fini. Geneviève souhaitait seulement changer ses satins un peu lourds contre un peignoir moins cérémonieux. Pendant qu'elle s'éclipsait, Tellier dépouilla le courrier accumulé en son absence, tant de télégrammes dont les termes monotones et ressassés auraient exprimé l'effusion si leur platitude emphatique n'avait trahi la bassesse des âmes. Il fit encore sauter la bande de la *Libre Médecine*, une gazette qu'on craignait parce que ses jeunes rédacteurs étaient forts et sévères et que Charles Thirion les inspirait... A propos, pourquoi Thirion, que depuis longtemps il n'avait pas eu le loisir de voir, n'était-il pas venu lui serrer la main chez Bachelin où il savait le rencontrer ? Il le comprit en jetant les yeux sur la

chronique de la *Libre Médecine*. On y malmenait sa candidature à l'Académie, avec des arguments acerbes. Tellier songea : « Quand la vertu est notre camarade, elle exagère pour nous son impartialité ! » Mais le rictus ironique était contraint. La gloire coûtait déjà l'amitié.

Geneviève rentra. Il ne remarqua plus comme elle était charmante. Pour ne point parler de l'article ni de Thirion, il cacha sa contrariété sous des exubérances. Mais elle ne l'avait pas admiré tout son saoul :

— Je ne crois pas encore que tu es académicien !...

— Et moi, je crois que je l'ai toujours été... Mais est-ce que tu n'es pas surprise que chacun m'ait félicité et que personne n'ait songé à complimenter le goût intelligent de mes nouveaux confrères ?

— Cet académicien est fat ! — dit Geneviève.

Il protestait gaiement : personne ne réduisait mieux les honneurs à leur prix, ni, dans le fond, ne leur accordait moins de valeur. C'étaient les premiers qui faisaient le meilleur plaisir. Le Sénat, l'Académie, ne le transportaient pas d'une joie comparable à celle qu'il avait ressentie lors de son bachot, quand un doyen chauve et barbichu, avec un accent d'Alsace qui lui avait paru mélodieux, proclamait : « Monsieur Tellier est admis : des bonnes notes tout du long... » Oui, il était alors convaincu que ce vieillard l'ornait d'une auréole pour la vie entière. Deux jours après, il pensait à autre chose, et bientôt à un autre laurier, c'est-à-dire à un autre examen :

— Car tous les points de repère de la notoriété ne sont que des bachots supérieurs et étagés. Ils vous amusent quarante-huit heures, après lesquelles vous n'en gardez que le parchemin ou la médaille. Et l'on n'en reparle que beaucoup plus tard... par exemple, à l'heure de votre nécrologie...

Il y avait dans la soudaineté de ce détachement philosophique une amertume que madame Tellier ne s'expliquait point, qui lui semblait étrange, sinon prétentieuse, au soir de l'élection.

— Alors je ne saisis plus pourquoi tu as posé une candidature dont le succès t'était à peu près indifférent !

— Pour toutes sortes de raisons dont la moindre n'est pas

qu'il y a plus de vanité à repousser hautainement les faveurs qu'à accepter celles qui sont à votre portée. Seuls les poseurs refusent la croix. Remarque aussi que j'aurais mauvaise grâce à parler avec légèreté de cette gloire, si on m'avait « recalé » cet après-midi. Ce serait du dépit. J'ai rencontré jadis, au quartier Latin, un maître répétiteur qui ne tarissait pas en brocards contre les académies, mais qui discréditait ses diatribes en arborant, large et immodeste, le ruban violet des officiers d'académie. Il ne faut pas médire des honneurs dont on accepte les miettes. Pourquoi d'ailleurs en faire fi ? Ils ont du bon, à l'occasion. Ils nous servent quand nous approchons du terme de notre carrière. Jusqu'à ma mort mes confrères à venir auront besoin que je vote en leur faveur : ils s'appliqueront donc à ne point me fâcher. C'est un moyen sûr pour se ménager la bienveillance des hommes. On me montrera des visages riants, qui sont ceux que je préfère. Et j'aurai beau vaciller dans un gâtisme évident, tant que ma main pourra tenir un bulletin de vote, les jeunes gens ne se ficheront pas de moi devant moi. Tout cela n'est pas à dédaigner et je l'apprécie comme il faut...

Mais il affectait d'apprécier davantage un cigare noir, humide et frais. Geneviève restait confondue de ses acrimonies, et presque anxieuse, sachant de reste que son ton trop badin dissimulait d'habitude quelque rancœur. Elle ne lui cacha pas qu'elle le jugeait ingrat envers sa fortune et elle ajouta, pour le piquer, qu'il ne méritait pas sa belle chance.

— La chance, — répondit Tellier, — je ne sais pas très bien ce que c'est. Je comprends mieux le mérite, qui me semble du travail méthodique, original, utile, quelque chose comme la forme laborieuse de la vertu. Il n'est pas tellement répandu qu'il ne frappe point le regard. On le distingue : voilà l'origine des distinctions. Sans doute, quelques individus malveillants peuvent, par exemple, me dérober un satisfecit qui m'est dû pour en faire cadeau au voisin. Mais ce voisin lui-même a « ses méchants », qui me guindent à seule fin de le désobliger. Au demeurant, les vilaines intrigues se balancent. Tout marche comme si elles n'existaient pas. Notre condescendance nous fait écouter des ratés qui n'ont que le mot « passe-droit » à la bouche. Tolérons qu'ils assaisonnent d'ai-

greur leur brouet fade. N'ayons pas la naïveté de les croire. Regardons-les mieux : ce sont des sots... ou ce sont des paresseux... ou ce sont les travailleurs d'une besogne extravagante qu'il n'y a pas lieu de glorifier... Tous les autres mérites reçoivent leur récompense... On parle d'injustice! Mais c'est prodigieux, ce qu'il y a d'équité dans le monde. On reconnaît le plus petit effort. On lui attribue un bénéfice proportionné à sa grandeur. Quelquefois, ce bénéfice n'est pas encaissé séance tenante. Mais la justice vous ouvre un compte, elle vous crédite même des intérêts de votre patience. On appelle communément « veine » l'heure où il lui plaît de vous payer.

— Mais enfin on peut hâter cette heure...

Il répliquait n'en être pas certain. Et il reprenait sa métaphore : la justice, selon lui, vous faisait, pour peu qu'on l'en pressât, des avances à un taux usuraire, et vous deveniez finalement débiteur. Tel était l'inconvénient des réussites chauffées comme en forceries. Dans le fait, le dommage consistait en un déchaînement de jalousies excessif et périlleux.

Albert déplaçait des papiers, en quête de ses allumettes : faute de les trouver, il en alla chercher dans une autre chambre. Mais c'est une découverte malaisée : son absence dura trois grandes minutes. Les yeux de madame Tellier tombèrent sur l'article de la *Libre Médecine*, sur une description du Parc Marguerite, « qui ressemblait à Fresnes pour le confortable et à Saint-Lazare pour le personnel ». Alors elle démêla ce qu'il y avait d'inopiné, de nerveux, et presque d'incohérent dans les propos de son mari, par quel besoin de s'élever en face de ses détracteurs il s'était affiché d'abord si dédaigneux de sa fortune et supérieur à elle, puis si confiant dans une justice dont il était le lauréat critiqué. Geneviève, qui avait trop d'orgueil pour se contrister à cause d'un factum, savait l'épiderme d'Albert sensible au plus léger trait. Elle attendait qu'il revînt pour le panser de toute son admiration. Mais, au retour, l'humeur de Tellier semblait évaporée :

— Vois donc comme c'est vrai, ce que je disais de l'exacte comptabilité que la vie tient pour nous! J'ai travaillé une quinzaine d'années en silence, discrètement, presque dans l'ombre ; et, au cours d'une seconde période à peu près égale, j'ai touché, coup sur coup, les dividendes mérités pendant la

première. Les choses alors se sont liguées en ma faveur. J'ai fondé le dispensaire pour appliquer les traitements que j'avais obscurément étudiés; la presse a signalé le fait, je fus conduit à connaître Dieulegard, à devenir un écrivain médical. Comme on redoutait ma plume, on a fait le succès auquel il avait droit à un livre qui ne représentait pas pour moi un labeur actuel, mais condensait toutes mes observations passées. D'autre part, du dispensaire au sanatorium, il n'y avait qu'un pas. Bachelin est fatigué : il pense à moi pour le suppléer. Enfin l'Académie ne m'estime pas indigne de remplacer le vénérable Faucheux, qui avait assisté Corvisart et qui, par mépris de l'antisepsie, ne se lavait jamais les mains qu'après les opérations. Voilà comme tout s'enchaîne...

Vraiment il s'admirait avec trop de complaisance pour que Geneviève eût besoin d'enchérir. Oui, voilà comme tout s'enchaînait. Mais quelle main ménagère avait rapproché et serré tant d'anneaux ?

Tellier aurait rougi de parler longtemps, même à huis clos, de pareils colifichets. S'il les aimait, une pudeur lui faisait taire son goût. Il vérifia dans la glace s'il était un jeune académicien. Le tain lui renvoya une image vigoureuse, mais grisonne. La mèche blanche n'avait plus son air de paradoxe; d'autres touffes s'harmonisaient à sa nuance. Il songea la mélancolie de vieillir, et que les honneurs n'ont une fraîche saveur que dans la jeunesse, à la saison des baccalauréats ! On avait bien raison de nommer colonels des princes garçonnets et de couronner les petits rois à seize ans : cela n'était gentil qu'à cet âge-là. Plus tard, qu'est-ce qui peut bien vous dédommager des années enfuies ? Le génie, peut-être... Oui, seuls le génie et la jeunesse se valent. C'est pourquoi un enfant parle si cavalièrement de son maître, d'égal à égal... Albert froissait les feuillets de la *Libre Médecine*.

— Les jeunes gens sont sévères. Ils nous dédaignent, avec leur âge léger et leurs ailes intactes. Ils sentent brûler en eux une flamme très pure qui est l'amour du parfait. La vie ne leur a pas désappris d'être absolus, et, comme ils ne sont pas mis à l'épreuve, le mécontentement de soi ne leur a pas encore inspiré l'indulgence. C'est de leur âge : ils exigent

du génie. Et ils n'en accordent pas à l'observation ni à la critique. Ils m'accusent d'avoir démontré des erreurs sans y substituer autant de vérités. Peu leur chaut que mon enseignement répande des méthodes sûres: ils n'admirent que le génie des intuitions éternelles, celui qui découvre et qui crée. Après tout, ces jeunes fiels ne nous vilipendent pas : ils nous reprochent de n'être point Harvey, Claude Bernard ou Pasteur. Seulement, ils ne tiennent pas compte suffisamment de la part du hasard dans les trouvailles géniales. Bourrelier, qui est le premier oculiste du monde, ne fera jamais, pour la vue, rien d'aussi merveilleux que le gamin hollandais de Middelbourg, que le petit de Zacharie Jansen qui jouait à lorgner le coq du clocher dans des verres superposés et qui, en jouant, inventait les grandes lunettes. Il est indubitable que ce gosse méritait l'Académie, mais tout de même...

Tellier se taisait, mais son front, barré d'une ride, continuait de trahir une incertitude agacée. Il fit peine à Geneviève. qui voulut chasser tous ces vains papillons.

— Ah ! ne crois donc pas aux sentiments généreux de tous ces libres roquets! Je vais te faire toucher du doigt leur indépendance et leur noblesse. Du moins, voici ce qu'il m'en semble, et tu me diras si je me trompe. Ils connaissent aussi bien que moi la valeur de tes travaux, de tes ouvrages, de ton enseignement et même de tes projets. Si tu arrivais au Collège en fiacre et crotté, ils te tireraient leurs chapeaux. Mais que tes habits soient propres comme ta voiture, comme ta maison, c'est ce qu'ils ne te pardonnent pas. Ils sont cupides sans le savoir. Ils t'en veulent encore de ce que tu aies une femme pas trop sotte ni trop laide. Ils détestent que ta vie diffère trop de leur existence tapie sous les toits de la rue Racine. Voilà ce que je lis entre les lignes de leur papier. Pas toi?

— Si... peut-être... Mais plaçons-nous à leur point de vue : cette sévérité inavouée ne va pas sans justesse...

Tellier croyait discerner dans l'observation de sa femme comme une défense de la vie qu'ils menaient, du train qu'elle préférait et qui était élégant et mondain. Il avait deviné la désapprobation d'un travailleur désintéressé tel que Thirion. Par des périphrases, il signifiait à Geneviève qu'on les pou-

vait, tous deux, raisonnablement censurer. Avec des mots courtois, et sans la mettre expressément en cause, s'accusant lui-même, au contraire, il lui précisait une responsabilité.

— Oui, leur grief est plausible. Ces jeunes hommes qui ne sont fervents que de science ne s'inquiètent point si ma vie, orientée en un autre sens que la leur, ne peut pas socialement la valoir et si, par ricochet, ainsi par la rencontre de Benoit-Barbet, ou par l'adhésion du parlement à mes idées, elle ne peut pas devenir utile à tous. Ces contingences, comme ils disent, ne les touchent pas. Ils ne respectent que les règles du travail scientifique, qu'ils jugent incompatibles avec les soins d'une vie extérieure un peu développée. Ils m'objectent assez solidement le génie enfermé dans la cellule d'un laboratoire, jamais distrait par les soucis de carrière, de famille, adonné au seul culte de la vérité anonyme, voué à cette chasteté laïque, nécessaire au savant peut-être comme au religieux... Oui, entre mes farouches adversaires, il y a des tartuffes, des gaillards qui font la petite bouche devant des douceurs qu'ils crèvent d'envie de posséder. Mais il y a aussi, quelque part, le solitaire vraiment fort, l'obstiné qui se tend pour forcer un secret de la matière et dont la découverte imprévue, éblouissante, fera pâlir toutes les gentilles glorioles du siècle. Celui-là n'aura pas besoin de nos petites sanctions! Chacun de nous rêve, à ses heures, qu'il aurait pu être cet homme, vivre son ardeur et palpiter de sa joie!... Il a pris une autre route... Suivons la nôtre...

Geneviève l'écoutait dans une indignation effarée. Ainsi, d'abord, il ne l'avait pas vue à son côté, quinze ans, attelée à sa fortune, et tirant droit. Il louait l'équité et l'enchaînement aimable de la destinée, comme si elle ne s'était pas voulue, elle-même, sa destinée bienveillante, protectrice et discrète! Il ne s'avisait de sa présence qu'aux jours où il lui fallait une excuse pour la modestie de son génie contesté par quelques sots. Ce n'était pas aujourd'hui le premier soir que, sans incrimination nette, mais en insinuant des généralités sournoises, il la sacrifiait à ses critiques, qu'il l'accusait d'ambition futile et provocante, de mesquinerie mondaine. L'imbécile, l'égoïste, et l'ingrat! Il l'imaginait ambitieuse

par vanité ! Et il faisait le philosophe, pour l'humilier avec la délicatesse de ses dédains ! Il pensait comme Thirion : il regrettait, sans doute, de n'avoir pas, à son exemple, épousé sa servante ou une paysanne qui eût astiqué son ménage sans prétendre jamais à occuper une place dans sa vie. Il enviait le sort du savant isolé, du moine laïque ! Mais alors, il devait la haïr ! Elle le considérait qui feuilletait un mémoire. Quel rôle jouait-elle auprès de celui qui laissait voir que son idéal était ailleurs ? Ah ! elle l'entendait aussi clair que s'il l'avait clamé : la vie de cet homme était à jamais libérée de l'amour ! Et son cœur, à elle, il n'entendait donc pas qu'il ne battait que pour l'amour de lui ! Elle serrait ses lèvres pour ne pas lui crier qu'il se méprenait, et que cette méprise était une injure, et qu'au monde, elle n'avait rêvé et, la naïve, cru tenir qu'une chose et que c'était l'amour, l'amour grave qui anime la pensée commune dans l'effort partagé, l'amour joyeux dans le succès franchi, comme une haie, hop ! d'un même élan, et le renouveau de cet amour à tous les petits bonheurs par où l'on passe, où chacun, s'il était seul, ne s'arrêterait pas, et pourtant qui l'enchantent si l'autre y doit sourire ! Mais c'était un quiproquo, leur chevauchée ! Elle l'avait trouvé hésitant dans la plaine. Et son énergie amoureuse l'avait entraîné très loin, très haut. Elle croyait qu'un cœur l'accompagnait. Lui, il avait galopé machinalement. Et, au faîte où ce soir ils se reposaient, il donnait son avis confidentiel que les meilleurs sentiers sont ceux où l'on ne peut pas passer à deux. Elle éclata de rire. Il leva le nez des papiers qu'il lisait :

— Tu es gaie ! Tu ne rirais pas si j'avais été battu : les femmes professent la politique des résultats... Eh bien, nous aurons encore un ou deux baccalauréats pour t'amuser ! Il paraît que les Sciences morales pensent à moi. Pellerat me verrait assez bien à l'Instruction publique, dans un cabinet de transition... Et ensuite, ma loi votée, je me verrais assez bien dans la retraite ! J'aimerais en connaître la douceur avant la vieillesse avancée. Un plaisir me suffira : la gloire pure de notre Michel qui aura, Mariage et moi nous en sommes certains, le génie des hautes mathématiques, celui d'un Pascal ou d'un Bertrand...

Geneviève aimait son fils, elle savait qu'on lui reconnaissait déjà ce don unique devant lequel elle ne s'émouvait que raisonnablement et dont elle ne tirait point de fierté. Elle s'irritait que la vanité d'Albert se gonflât outre mesure. Il disait :

— Il va avoir, lui, les deux bonheurs : le génie et la jeunesse. Alors ça m'est égal qu'on me refuse le premier et que le second s'en aille... Car nous vieillissons, Geneviève, et nous avons même passé l'heure où, à notre âge, on doit se coucher !

Il se levait. Était-ce vrai qu'elle fût vieille? Elle compta : trente-neuf ans. Le quiproquo de sa vie avait-il si longtemps duré ? Elle aussi se considéra dans le miroir qui réfléchit une splendeur fine et sculpturale. Elle se souvint qu'on la disait plus jolie qu'autrefois. Elle pensa qu'il aurait pu n'être qu'un Filsjean, que le mari de la belle madame Tellier ! Une coquetterie de représailles l'approcha davantage de la glace. Elle fit glisser ses voiles sur sa gorge, les tendit bas, dans la hardiesse d'un décolleté Empire. Elle regarda tout ce qu'il oubliait qu'elle n'avait donné qu'à lui. L'image était jolie, ronde et voluptueuse. Sa beauté aussi aurait été célèbre si elle en avait eu l'orgueil...

LUCIEN MUHLFELD

(A suivre.)

LETTRES DE PROVINCE[1]

— 1815-1817 —

XXXIV

Ce 23 mai [1816].

Je ne reçois rien de vous, ma chère amie, et je ne m'en étonne guère, car je crois que vos heures sont bien tristement employées auprès de votre pauvre oncle : notre amie me donne des détails affligeants, et, d'après son récit, je vous avoue que je vous souhaite la fin du spectacle de cette pénible lutte des restes d'une aussi forte machine arrivée au terme de ses forces et qui doit finir par céder.

Aurez vous pu cependant éprouver un petit mouvement de joie de l'arrivée au ministère[2] de gens que vous aimez et qui protégeront votre fils? Voilà des nominations qui valent mieux que tous les conseils que je vous donnais; vous me direz les nouvelles idées que ces choix vous auront inspirées.

Mais où en sommes-nous, ma chère, et pouvons-nous donc sérieusement faire des projets et entreprendre un établissement quelconque? Je l'espère cependant : il me semble qu'il y a dans l'affaire de Grenoble[3] quelque chose d'une

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août.

2. Huit jours après la prorogation des Chambres, le 7 mai, M. de Vaublanc avait été remplacé, au ministère de l'intérieur, par M. Lainé; M. de Barbé-Marbois, au ministère de la justice, par M. Dambray.

3. La conspiration de Paul Didier. — Après l'échauffourée du 4 mai, dès le 7, la cour prévôtale avait prononcé trois condamnations à mort, dont deux furent exécutées le 8 ; le 9, le département de l'Isère étant mis en état de siège, une

victoire gagnée, et un bon avertissement pour les factieux que leurs entreprises ne s'exécuteraient pas aussi facilement qu'ils s'en flattent.

On est charmé dans ce pays de la juste sévérité du Roi, et on trouve qu'il ne règne que du jour où il a refusé d'accorder une grâce. J'ai bien envie de répondre que c'est précisément parce qu'on a beaucoup pardonné qu'on a acquis le droit de punir et que la clémence a sa force comme la sévérité, mais je ne me passe guère le plaisir de faire de ces raisonnements ; je confie mes idées aux bosquets et aux rossignols de mon jardin, et je remercie Dieu tout bas de ce que c'est le Roi qui est notre Roi et de ce qu'il est bien éloigné de l'exagération de ceux qui, sous prétexte de le servir, voudraient lui prescrire une marche que seul il a le droit de tracer.

Charles vous aura conté nos réjouissances au retour de nos députés[1], il vous dira peut-être aussi combien nous sommes particulièrement contents de notre maire : il témoigne vraiment de l'amitié à mon mari, le loue avec grâce et sincérité de ce qu'il a fait dans son absence, montre une extrême modération, n'accueille aucune opinion exagérée, et son retour ne peut que nous être très utile. C'est un homme loyal et de bonne foi, qui entend fort bien qu'on diffère d'avis avec lui : vous savez qu'il n'y a guère que la mauvaise foi qui ne supporte point la discussion ; sa conduite et ses sages discours étonnent beaucoup nos têtes ardentes qui se persuadaient qu'il allait abonder dans leurs exagérations. Enfin, c'est un point de sécurité pour cette ville que cette union intime d'un préfet et d'un maire honnêtes gens et éclairés.

Ce que je vous dis là, ma chère amie, me rafraîchit un peu l'imagination, et j'avais réellement besoin de me

commission militaire en prononça vingt et une, dont quatorze furent exécutées le 10 ; le 12, les recours en grâce formés par la cour prévôtale et la commission militaire en faveur des autres condamnés furent repoussés en bloc par le conseil des ministres. — Paul Didier lui-même, arrêté seulement le 17 mai, devait comparaître devant la cour prévôtale le 8 juin, être condamné à mort le 9, guillotiné le 10.

1. Sur la réception triomphale faite par les Toulousains, le 14 mai, à leur maire, M. de Villèle, député de la Haute-Garonne, voir une lettre de madame de Rémusat à son fils Charles, en date de mercredi 15 et du lendemain. *Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration*, t. II, pp. 1-3, 8-9.)

remonter un peu : car les troubles qui viennent d'éclater, et l'orage qui ne laissait pas que de gronder quoique sourdement dans ces provinces-ci, m'ont bien un peu agitée. Je crois et j'espère que les gens qui veulent et leur Roi et le repos seront les plus forts, mais je ne me dissimule pas que dans certaines positions on peut être le but d'un désordre local qui vous expose à un danger partiel, et qu'il y a le plus de chances de troubles là où il y a une grande chaleur dans les partis. Quelquefois, malgré ma raison et mon courage que j'appelle à mon secours, je sens que je me laisserais abattre à mes réflexions, si la tête calme et ordonnée de mon mari ne me donnait de la confiance. Il ne s'aveugle point, ne se dissimule pas les inconvénients, mais il les pèse et les réduit à une valeur plus raisonnable que moi, il a de la prudence et de la fermeté, et si en effet la disposition de certains caractères doit contribuer à écarter le danger, le sien a bien des droits à m'inspirer quelque sécurité. Il me soigne, au milieu de tout cela, avec une tendresse sans égale, et ne laisse point échapper une occasion de m'apporter une parole qui me tranquillise ou me soutienne. Enfin j'espère que Dieu aura pitié de moi, de nous, de notre pauvre France, et qu'il permettra que nous voyions arriver un temps où, rassurés sur l'avenir, nous serons tous réunis pour achever ensemble une vie que tant de troubles auront cruellement agitée.

Adieu, ma chère amie ; je n'ose vous écrire longuement, je ne sais où vous en êtes, je souhaite et je crains vos lettres ; je pleurerai votre excellent oncle pour vous et pour moi qu'il aime. Hélas ! ceux qui nous laissent ici-bas nous débattre avec l'avenir, ne sont pas assurément ceux qu'il faut plaindre !

XXXV

Ce 24 mai.

Vous avez vu par ma dernière lettre, ma chère amie, que les nouvelles que j'avais reçues m'avaient fait croire que vous

étiez menacée d'un malheur beaucoup plus prochain qu'il ne le sera en effet : prenons donc ce répit sans presser le temps. Eh ! mon Dieu, n'en sommes-nous pas tous là, et sommes-nous autre chose que des mourants? comme disait Ninon.

Il est certain, chère bonne, que j'ai été un peu agitée par les démarches de ma sœur : ne pouvant rien à ce qu'on faisait pour moi, je m'étais cependant arrangée pour me tenir suspendue entre le plaisir de vous voir et le tracas d'un déplacement toujours inquiétant. Si je fusse devenue picarde, je n'aurais plus regardé qu'au plaisir de me rapprocher de vous ; puisque je reste à Toulouse, je me réjouis de n'avoir point à porter la dépense d'un nouvel établissement, à sortir d'ici pour me trouver à peu près dans une situation pareille, et je vous prie de bien répéter à ma sœur que nous ne penserions à nous remuer que pour être mieux. C'est à elle à voir s'il s'en présente une et ne point faire de démarches vagues.

L'arrivée de notre maire a fait un grand bien. Il est droit et sage, il a une grande estime pour mon mari ; ils s'entendent à merveille, et cela fait un très bon effet ici. Ils font dans ce moment un travail pour changer quelques administrations de notre ville un peu trop turbulentes ; il n'y a pas un choix sur lequel ils n'aient été du même avis, et je vois que cet accord satisfait beaucoup la saine partie de notre monde, et serait même très bon dans un moment dangereux. Quant à moi, ma chère, j'ai maintenant du repos et de la liberté ; je m'en irai aux eaux bientôt : le temps devient chaud, et j'espère que je pourrai employer l'été à me soigner, ce dont j'ai grand besoin.

J'ai eu hier une petite soirée impromptu qui m'a fait croire un moment que je me retrouvais à Paris. Un prince et une princesse russes ont passé par cette ville et ont dîné chez moi ; ils sont aimables et de bonne conversation. Le soir, il m'est venu un M. de Marin, dont vous avez bien entendu parler et qui est d'une force admirable sur la harpe ; nous avons fait d'assez bonne musique ; j'ai chanté, ma chère, et, comme je suis à deux cents lieues de Paris, je me suis avisée de la romance de Nina, et, proportion gardée, j'ai fait sur mon auditoire une répétition de l'effet de ma sœur, il y a quelques années, dans le salon de madame de Labriche.

C'était un vrai spectacle de province, quoique M. de Marin ne soit nullement un talent provincial. Enfin tout cela était bien : j'entendais de bonne musique, des sons amis qui me donnaient de doux souvenirs, et je me sentais à l'aise et comme détendue. J'ai ensuite mené mon Russe chez une madame de ce pays qui donnait un grand souper et qui a été charmée que je lui amenasse un prince, et mes voyageurs sont partis fort contents de moi.

Ce qui est plaisant, ma chère, ou point plaisant, c'est que l'esprit de parti est tel en France dans ce moment que je me suis trouvée plus à l'aise pour parler de mille choses avec cet étranger qu'avec mes compatriotes gascons. Ces gens-ci ignorent tout et ne veulent rien savoir que ce qui entre dans leur passion ; mes Russes, parfaitement au fait de nos affaires, me semblaient beaucoup plus au courant de mes idées : enfin j'ai osé leur dire beaucoup plus de bien du Roi que je ne le puis faire dans mes salons. La manie ici est de vouloir que notre souverain agisse précisément dans le sens d'une foule de petites passions particulières, qui le jugent sévèrement et le poursuivent dans tout ce qu'il fait et ce qu'il ne fait pas. Comme nous sommes violents et animés dans le Midi, nous souhaitons que les actes de rigueur se renouvellent sans cesse, et je pourrais adresser à tout mon monde ces vers d'Athalie :

> Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
> Le sang à votre gré coule trop lentement.

Ma princesse russe, qui arrive de Nîmes, m'a fait plaisir en me disant qu'elle était dans cette ville au moment où les nouvelles de Grenoble y sont arrivées, et qu'elle a été témoin de l'exaltation royaliste du peuple à cette occasion. Enfin, ma chère, je crois que M. de Vaublanc a fort bien dit, le jour où il a dit : « La France veut son Roi », et que, malgré les troubles partiels qui s'élèveront encore, cette majorité l'emportera.

Je viens de lire dans le *Moniteur* les discours Fontanes et Cuvier. Celui-ci a bien de l'esprit, et on le retrouve tout entier dans ses paroles ; la belle et harmonieuse parole de Fontanes m'a fait plaisir : il conserve l'art de cette belle période qu'on appréciait tant dans mon siècle favori, et je lui

pardonne ce qu'il dit des femmes de ce temps-ci, car, à un bien petit nombre d'exceptions près, il a malheureusement raison.

Adieu, ma chère amie, je ne voulais pas demeurer vis-à-vis de vous sur les tristes craintes que je vous témoignais ; je respire un peu mieux pour vous puisque vous respirez. Je vous loue et vous admire de votre persévérance et de votre courage sur un certain article[1] ; vos souvenirs eussent été amers sans ce succès ; comme vous le dites, Dieu fera le reste, et sa miséricorde doit faire beaucoup pour une carrière, après tout, si purement et si honorablement remplie.

Vous ne m'étonnez point en me parlant de madame de V. Elle est parfaite dans toutes les circonstances et dépendances de l'amitié.

XXXVI

Ce 31 mai.

Je vous plains d'autant plus de vos maux de tête, ma chère amie, que j'y suis devenue ici horriblement sujette et que j'ai deux ou trois migraines par semaine depuis trois mois. Vous comprenez comme cela est commode, avec le train de représentation qu'il m'a fallu tenir. Maintenant que je me repose davantage, je suis un peu moins souffrante : il m'est bien prouvé que je n'ai plus de forces que pour vivoter paisiblement.

Le temps est beau, l'air fort doux, je me promène et je passe beaucoup d'heures dans mon beau jardin parfumé. Les fleurs de ce pays ont une odeur beaucoup plus pénétrante que dans le Nord : elles ne conviendraient nullement dans une chambre à nos pauvres cerveaux ébranlés, mais en plein air elles sont charmantes. Tous ces bouquets, mes oiseaux et la verdure me font du bien, je jouis de ma liberté et de ma solitude. Ah! que l'une et l'autre me plairaient à Auvers.

Je crois que vous tirerez quelque chose de M. Becquey[2] pour Henri. Ne vous lassez point des démarches : les gens en place ne répondent qu'à qui les harcèle. Il ne faut point trop

1. Allusion aux efforts de madame Chéron pour que son oncle, l'abbé Morellet, philosophe, reçût au lit de mort les secours de la religion.

2. Sous-secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur.

leur en savoir mauvais gré : le moyen de ne pas brouiller mille et une affaires qui leur tombent par matinées? Moi-même qui ne suis rien, je me trouve tellement assommée de lettres et de demandes que je ne sais quelquefois où me fourrer.

Je suis toujours de plus en plus contente de mon maire : il me paraît sage dans la pratique, et gardant ses théories peut-être un peu égarées pour vous autres de Paris. Sa modération dérange toutes les folles espérances de nos imprudents de ce pays qui croyaient que son retour allait leur mettre la bride sur le col : ils s'étonnent de le voir dans un accord parfait avec mon mari, et dans ce moment il y a du repos ici. Il me semble que j'ai envie d'espérer que notre pauvre France sortira encore une fois de ses ruines; vous qui savez tout là-haut bien mieux que moi, vous me direz si j'ai raison.

Vos journaux sont bien acharnés sur le triomphe que nous avons décerné à nos députés : il ne faut pas imaginer cependant, quoique M. de Villèle soit aimé populairement, que ce fracas eût eu lieu s'il n'avait été indiqué. Le temps était beau; on aime le bruit ici; d'ailleurs le qu'en dira-t-on de province a un grand pouvoir : la peur d'être remarqué par le voisin a mis bien du monde dehors. Et le peuple criait, sans savoir vraisemblablement un mot de ce que c'est que le renouvellement intégral[1], etc. Ne trouvez-vous pas curieux que, d'ignorance en ignorance, on l'eût fort facilement mené à assommer M. de C.[2] s'il eût paru? Nous avons tremblé qu'il ne fît cette folie de se présenter ici; maintenant je pense que sa vie y serait sauve, mais je ne lui garantirais pas qu'il n'eût beaucoup d'insultes. Vous savez, ma chère, comme l'opinion va vite; doublez, triplez même ce mouvement, et vous aurez une idée des allures méridionales : ainsi voilà M. de C., pour deux ou trois phrases dans cette session, décidé un jacobin tout à

1. Allusion aux débats de la loi électorale. — D'après la Charte et d'après le projet du gouvernement, les députés étaient élus pour cinq ans, mais de manière que la Chambre fût renouvelée par cinquièmes. Deux fois rapporteur de la loi, M. de Villèle avait soutenu un amendement qui proposait le renouvellement intégral.

2. M. de Catellan, député de la Haute-Garonne. — « Le cri du peuple est *Vive nos quatre députés* [MM. de Villèle, d'Aldéguier, de Cardonnel et de Puymaurin], et des quolibets pour l'autre. On a été jusqu'à vouloir mettre un poteau à la cinquième porte. » (Madame de Rémusat à son fils; lettre déjà citée). — La cinquième porte était celle du cinquième député, M. de Catellan.

fait républicain. Je dis quelquefois qu'il n'est guère vraisemblable qu'un propriétaire à cent mille livres de rente ait un grand goût pour la république, mais on me répond affirmativement que cela est sûr et je ne dis plus mot.

Quand vous vous porterez mieux, vous me parlerez de Guizot. Il me semble que ses amis sont à peu près dispensés de le plaindre et qu'il a fait un joli chemin[1]. Je vous avoue que ma raison ne s'accoutumait point à le voir où on l'avait mis ; c'est une des fautes de mon grand cousin[2].

A propos de lui, nos députés en parlent drôlement. C'est, disent-ils, un homme qui a une prodigieuse facilité, peu de profondeur, une grande douceur dans les formes, une extrême habileté pour se ménager entre tous les partis, ce qui cependant nuit à l'influence qu'il pourrait avoir, car personne n'ose compter sur lui. Ils ont une plus grande idée de la capacité de M. Molé. Je pense qu'ils ont raison : il y a bien longtemps que j'ai dit de mon cousin qu'il avait parfaitement tout l'esprit qu'il avait, mais rien de plus. — Il pourrait trouver que c'est assez, et les choses lui ont si bien tourné que je n'essaierai point de le démentir. — On le déteste ici au point de se réjouir de l'accident qui lui est arrivé, tant qu'on l'a cru dangereux. Oh ! nous nous entendons à haïr.

Adieu, ma chère amie, je vous quitte pour m'aller promener. J'embrasse tendrement votre cher oncle, votre bonne sœur qui, j'en suis sûre, ne m'oublie pas, et même Henri, malgré ses vingt ans. — Et vous, ma chère, je ne vous embrasse pas : c'est tout mon chagrin.

XXXVII

Samedi, ce 15 juin.

Vous avez une belle imagination, ma chère amie, si vous pensez déjà à tous les inconvénients que vous causera

1. Secrétaire général du ministère de la Justice depuis la seconde Restauration, d'abord sous M. Pasquier, puis sous M. de Barbé-Marbois, M. Guizot avait donné sa démission, lui aussi, et se trouvait remplacé par M. Trinquelague, sous-secrétaire d'État.

2. M. Pasquier.

l'avancement d'Henri dans la carrière où vous espérez de le mettre : vraiment, je n'ai pu m'empêcher de sourire en pensant que votre activité d'esprit vous faisait un peu ressembler à la Perrette de La Fontaine, à l'exception que vous vous gardez bien de calculer sur la vache que vous achèterez, plus le veau, etc., mais ce sont tous les inconvénients du succès que vous poursuivez, que vous vous hâtez de prévoir avec un soin tout particulier. Eh! mon Dieu, laissez donc là l'avenir, croyez-moi, et puisque vous êtes décidée et votre garçon aussi, poussez votre pointe et laissez le reste aux dieux. Vous voyez combien de choses s'arrangent ou se dérangent autrement qu'on ne les avait prévues, et tout ce qui s'est passé sous nos yeux doit un peu nous convaincre de l'imprévoyance de la prévoyance.

J'en suis là, parfaitement, ma chère : c'est à peine si je regarde à demain; je ne presse rien, je ne souhaite pas grand chose et me laisse aller sur ma petite barque au gré du courant qui m'emporte. Je crois qu'on s'épuise beaucoup par toutes ces spéculations faites d'avance, et on a toujours la force suffisante quand la nécessité l'exige impérieusement, et, de plus, les situations particulières sont tellement enveloppées dans les affaires générales, aujourd'hui, que ce qu'il y a de mieux, c'est assurément de mettre sa lunette dans sa poche et de n'avoir les yeux tendus vers aucun point : laissez, laissez, tout cela se dévidera de soi-même.

Vous allez être, la semaine prochaine, dans les fêtes et dans les joies de Paris qui, je pense, seront très sincères[1]: pendant ce temps, nous ramons ici avec des difficultés infinies pour l'approvisionnement de nos marchés. Le blé hausse beaucoup de prix dans notre Midi. La ville de Toulouse, qui le payait meilleur marché que les départements environnants et les campagnes, s'étonne de cette hausse, et a de la peine à comprendre que les marchands ou les propriétaires cesseraient de lui en apporter s'ils trouvaient un trop grand avantage à le porter ailleurs. Vous savez que rien n'est moins raisonnable que le peuple sur l'article du pain : il est toujours prêt à se mutiner et à croire à toutes les pauvretés qui se débitent

1. Sur le mariage du duc de Berry (17 juin 1816), voir une lettre de Charles de Rémusat à sa mère, en date de ce jour et du surlendemain. (*Corr.*, t. II, pp. 84-86).

dans cette circonstance, et on a grand peine à lui faire entendre raison. L'administration aura donc certainement de la peine jusqu'à la récolte, mais elle est ferme, elle marche d'accord, et j'espère qu'elle préviendra le désordre.

La misère de ces pays-ci est bien grande, ma chère, et quand je pense que nous sommes encore la plus belle partie de la France, je ne puis m'empêcher de soupirer sur elle: les propriétaires appauvris ne font travailler d'aucun côté, et les pauvres courent les chemins et encombrent nos rues. Ce spectacle fait pitié ; nous y apportons tous les remèdes que nous pouvons, mais ce sont des gouttes d'eau qui ne peuvent arriver à combler le vide que nos malheurs ont produit. Je passe, pour mon compte, la plus grande partie de mon temps à visiter les greniers de mes pauvres femmes en couche ; quelquefois j'en sors toute attendrie des bénédictions que m'attirent les minces secours que j'y porte, et je ne puis m'empêcher de faire des réflexions sur la facilité de mes succès auprès de cette portion de nos habitants, tandis qu'il m'a fallu user cet hiver ma bourse, ma poitrine et mon temps pour obtenir quelque politesse d'un certain monde qui ne se souciait guère de moi et dont je ne me souciais pas davantage.

Vous me demandez si je ne vais pas dans mes champs : j'y serais sûrement si mon mari n'était point si accablé de sérieuses affaires ; mais je n'aime point à le quitter dans les moments un peu difficiles. Ma présence le repose et le distrait un peu ; quand il a un moment, je le fais promener, je le tire de son cabinet où il demeurerait, sans moi, encombré de mille affaires, et je ne le quitterai que lorsque les approches de la récolte auront un peu détendu la corde à laquelle il est attaché.

Vous ne pouvez vous faire une idée de ce qu'est la responsabilité d'un préfet dans ce moment et dans un pays comme celui-ci, et dans quelle surveillance il faut qu'il soit sans cesse ; je vous jure qu'on achète cher l'honneur d'une pareille dignité. Nous nous en tirerons bien, j'espère : nous avons eu affaire à des circonstances si difficiles et auxquelles nous avons si bien échappé que je commence à avoir confiance en nous. Notre maire se conduit parfaitement, et la bienveillance qu'on a pour lui dans ce moment le sert bien dans les me-

sures qu'il est forcé de prendre. Il ne faut pas croire que cette bienveillance soit pourtant générale. Nos exagérés, et nous en avons beaucoup, attaquent déjà sa modération ; les *si* et les *mais* pointent contre lui ; on ne s'attendait pas à le trouver si sage, et je vois des gens regretter de lui avoir décerné des couronnes. Comme c'est vraiment un honnête homme que son triomphe n'a point enivré, il n'est nullement surpris de ceci, et marche du même train qui est fort bon. Je ne crois point qu'il aille à Paris ; je sais qu'on l'y appelle, mais il s'y refuse, et il est vraiment nécessaire ici.

Mais il me semble, ma chère bonne, que je vous en dis bien long sur tout cela ; ma correspondance devient lourde et monotone comme les paroles que j'entends toute la journée sur les arrivages de grains, les arrestations de gens suspects, les tentatives faites par la malveillance pour profiter de cette inquiétude populaire et la tourner au profit du désordre. Quelquefois il m'arrive, fatiguée que je suis d'être forcément dans le secret des embarras de ce temps-ci, de me rappeler ce vers de l'abbé Delille :

Il est beau de savoir, il est bon d'ignorer...

et de me souhaiter une situation qui me remît dans une ignorance complète. Mais laissons tout cela.

J'ai été plus contente du discours de Fontanes que de celui de Cuvier, qui m'a pourtant intéressée par le détail qu'il fait de l'application des sciences aux choses usuelles de la vie. M. Bertrand trouve que c'est un étalage de batterie de cuisine, et sa vieille haine contre M. de Rumford ne lui permet pas de laisser passer les éloges qu'on donne à ses soupes. Comme elles nous sont fort utiles ici dans ce moment, et que nous en distribuons quatre mille par jour avec un grand succès, je me suis trouvée en fond d'indulgence sur ce point. Mais il me semble que la langue de Fontanes, et c'est là le grand point académique, est toujours de beaucoup la plus noble et la plus belle de toutes.

Adieu, ma chère, j'ai envie de vous demander pardon de cette lettre : elle me semble suffisamment ennuyeuse.

XXXVIII

Ce lundi 1er juillet.

Mon Dieu, que je vous voudrais donc un peu à Auvers et combien je vous engage à vous donner la distraction du Marais[1]! Je suis fâchée que vos tristes devoirs vous séparent si complètement du monde, car vous êtes faits, lui et vous, pour ne jamais vous séparer entièrement; le mouvement de votre esprit s'accroît de celui de la société; cette qualité est d'un grand avantage, il ne faut pas la dédaigner: tâchez donc de ne pas vous isoler trop, et faites effort pour ne céder à aucun découragement.

Il faut convenir que notre amie vous donne un bel exemple sur ce point, mais il y a toujours dans son activité un peu d'agitation et de besoin d'échapper à soi-même : il me semble, quand je la regarde, qu'elle est plutôt remuée qu'occupée par la vie qu'elle s'arrange, et elle a l'air de se faire du bruit précisément pour ne pas s'entendre. Ma sœur, qui, vous le savez, n'a pas un grand faible pour elle, me mande qu'on est un peu surpris de la voir si animée à ces comédies et surtout se jeter dans les rôles sémillants qu'elle a choisis ; et cependant, après tout, pourquoi se montrer si sévère sur de pareils amusements? Les femmes qui n'ont point d'enfants ont toujours quelque droit à prolonger leur jeunesse : c'est un dédommagement qu'elles prennent et que nous devons leur passer. Notre maternité nous pose sérieusement dans la vie, et nous avons besoin de nous asseoir plus tôt que les autres afin de regarder de bonne heure comment est fait le chemin où on nous a lancées, et de pouvoir donner à nos enfants de meilleurs conseils sur la manière dont ils doivent marcher. Ensuite, les personnes qui cherchent à s'amuser à présent me paraissent les plus avisées et même les plus raisonnables de toutes, et il me semble qu'à la place du Roi j'aimerais mieux de beaucoup le salon du Marais que celui de Livry; peut-

1. Le château du Marais, dans Seine-et-Oise, appartenait alors à madame de Labriche, belle-mère de M. Molé.

être même rendrais-je quelque ordonnance pour qu'on joue la comédie dans chaque société.

Nous n'en sommes pas là ici, mais, comme nous nous éparpillons un peu, nous avons un peu plus de repos. Mais savez-vous, ma chère, que je m'imagine de m'amuser comme d'un spectacle de la façon toute rapide avec laquelle le peuple de ce pays donne et retire sa faveur? C'est une chose curieuse que de voir comme notre maire perd son crédit précisément par tous les motifs qui auraient dû le consolider. Il vient de passer un mois très difficile, veillant nuit et jour à l'approvisionnement et à la tranquillité de cette ville; mais comme, en même temps, il s'est refusé à donner à notre disette un autre motif que le véritable, qu'il n'a point accepté les vivacités de quelques échauffés qui veulent toujours que tout ce qui arrive ici soit l'ouvrage de certains individus, et qui voyaient des conspirations et des accaparements malveillants là où il n'y avait tout naturellement que manque de denrées, cette modération a choqué les passions; on s'est demandé si c'était bien là réellement le maire qu'on attendait et qu'on avait souhaité, et on en est à s'étonner presque, aujourd'hui, du triomphe qu'on lui avait décerné. Je dois cette justice à M. de Villèle, c'est qu'il n'a point été enivré de son triomphe et qu'il n'est point troublé de cette chute : il est fort honnête homme, et très bon maire; quant à son métier de député, c'est à vous autres de Paris à juger comme il le fait.

Mais, ma chère, quelle est votre idée, là-haut, sur la session prochaine? J'ai quelquefois peur qu'elle n'ait encore les mêmes inconvénients que celle qui vient de se passer : je vois dans nos députés méridionaux (et notre ville de Toulouse en a réuni un grand nombre que j'ai entendu causer), je vois une grande aigreur contre ce ministère-ci : j'ai peur qu'on ne recommence sur nouveaux frais à faire la guerre aux personnes, et nos ministres auront certainement besoin d'une extrême habileté et d'une grande union. Vous conclurez toujours de tout cela contre cette forme de gouvernement représentatif que vous n'aimez guère. N'est-il pas encore piquant à remarquer que ce soit précisément aujourd'hui les royalistes très chauds de ce pays qui tiennent le plus à ce que nous ayons des Chambres? Ah! ma chère, de quelque manière qu'on les

gouverne, les hommes seront toujours un peu enfants et souvent de méchants enfants.

Je m'en vais vendredi prochain passer deux jours à Lafitte et voir couper mes seigles ; ensuite je reviendrai ici faire mes petits préparatifs de voyage et je retournerai chez moi, le 15, pour aller le 20 à Bagnères-de-Luchon. Si les eaux me réussissent, j'y demeurerai jusqu'au mois de septembre, que j'espère passer à Lafitte avec Charles, et son père allant et venant.

Ma chère, que j'aimerais une vie réellement libre et champêtre! Et que je serais contente si Laffite était seulement à cinquante lieues de Paris! Le temps que j'ai passé dans ma terre, l'année dernière, m'a fait connaitre les avantages de ces habitations de province, où tout est facile parce qu'on ne donne rien au luxe, où l'on fait beaucoup avec peu, où l'argent qu'on place à l'utile vous rapporte sur-le-champ quelque chose ; je sens que je ne me soucierais nullement, à présent, de ces belles campagnes des environs de Paris qu'on embellit pour les autres et qui coûtent si cher par les dépenses qu'elles imposent, mais je voudrais cependant n'être pas si éloignée de vous et, si je pouvais seulement vous joindre en deux jours de route, tout me paraîtrait à souhait. Si vous voyiez ma chambre de Lafitte, vous trouveriez que je ne dois plus me moquer de la vôtre à Auvers ; j'en serais honteuse auprès de Paris, ici je la trouve fort bien, et les personnes qui viennent me voir ne pensent pas qu'elle puisse être autrement. Voilà le beau côté de la vie de province : c'est qu'on ne s'y doute guère qu'on n'y soit plus riche.

Adieu, ma très chère, parlez de moi autour de vous, et aimez-moi toujours car votre amitié n'est pas un des biens de la ville auquel je veuille renoncer.

XXXIX

Ce samedi 20 juillet.

Je vous dis adieu, ma très chère : je pars lundi, je m'en vais me baigner et me reposer un peu ; je respirerai cet air des montagnes, je tâcherai d'oublier beaucoup, de ne guère

prévoir, enfin de me mettre dans ce repos que vous savez que donnent les champs et dont j'ai réellement besoin.

J'ai souffert depuis six semaines des inquiétudes que m'ont donné la disette et la misère de ces pays : j'ai quelquefois craint que malgré les précautions elles n'excitassent enfin quelque désordre; j'ai vu mon mari, avec bien du souci, y faisant de son mieux, de ses veilles, de ses soins et de sa bourse, mais se trouvant en butte à deux partis qui ne demandaient pas mieux que de tirer de cette situation une occasion de désordre et de vengeance. De pauvres mères m'apportaient leurs enfants et me venaient demander du pain en jetant les hauts cris; tout cela était bien fort pour moi. Mais nous touchons au bord, j'espère : nos moissons vont se faire, après avoir été retardées un grand mois par un froid très singulier pour ce pays; nous couperons ce que la grêle a épargné, qui est encore assez beau, et nous respirerons.

Le spectacle que j'ai eu sous les yeux depuis six semaines m'a rendue un peu dure à ce que nous autres, favorisés dans ce bas monde, nous appelons des privations et des peines. Ah! ma très chère, que nos chagrins sont parés, pour la plupart, à côté de ceux dont je viens d'être témoin! Je n'oublierai de longtemps — et ce me sera une leçon pour supporter nombre de peines, une pauvre femme à laquelle j'allais porter la petite layette de la Société maternelle, que je trouvai entourée de cinq enfants, un dernier petit qui ne pouvait trouver de lait, tant elle était exténuée de faim et de larmes, son mari gisant sur un mauvais grabat et dévoré par la fièvre, tout ce ménage dans une masure; et combien d'autres encore dans un état pareil! Hors les pertes de ceux que nous aimons, en pensant à tout cela, nous devrions supporter sans nous plaindre presque toutes les contradictions qui nous arrivent, mais nous sommes gâtés, et par suite trop exigeants.

On m'annonce un très beau pays, bien des torrents, de hautes montagnes, des chutes, des précipices. Je vous promets de ne point risquer d'excursion dangereuse. Mon projet est de ne penser qu'à ma santé, et de voir si enfin je pourrai mener pendant six semaines une vie vraiment animale. Je serai oisive, peut-être un peu ennuyée : tout cela me sera fort sain.

Je compte beaucoup pour m'amuser sur ce que vous m'écrirez du Marais; nous ferons trêve à la politique. Allez-y, à ce Marais, ma chère, et déterminez ma sœur à y aller aussi : il faut un peu soigner sa pauvre machine afin qu'elle dure, et vous et elle avez besoin du monde, où vous faites si bien toutes deux. Notre amie me paraît bien en train de ses comédies ; elle se bat les flancs pour me prouver que rien n'est si raisonnable que de s'amuser dans ce temps-ci ; je suis loin de lui dire le contraire, car je pense un peu comme elle, mais, d'après ce qu'elle m'écrit, il me semble qu'elle répond à son bonnet ou plutôt à je ne sais quelles pensées de je ne sais quelles personnes qui, apparemment, ne l'approuvent pas intérieurement et qu'elle a devinées. Je ne sais quels rôles elle joue : je ne crois pas, entre nous, que vous soyez fort contente d'elle : toute vive et animée qu'elle est au dedans, sur la scène je l'ai vue assez froide et gênée. Il serait possible qu'elle eût un auditoire un peu sévère : il n'y a pas toujours beaucoup d'indulgence pour les personnes de son âge qui se donnent en spectacle, et, en pareil cas, les assistants, en acceptant le plaisir qu'on veut leur donner, s'avisent quelquefois d'en prendre un de plus, qu'on aimerait autant qu'ils eussent négligé.

Il me semble que les avis sont fort partagés sur le roman de Constant[1] : ma sœur, Charles et madame de Vintimille en sont contents, vous m'en dites beaucoup de mal, et, sans l'avoir lu, j'ai dans la tête que vous avez raison tous, car votre blâme et leurs louanges ne portent pas sur les mêmes choses. J'ai grande impatience de le lire, mais il n'a point encore paru ici. On me l'enverra aux eaux. J'emporte l'histoire d'Angleterre[2] et l'Arioste, une tapisserie fort ordinaire, qui meublerait bien Lafitte si j'y dois rester. Cette idée entre toujours un peu, à présent, pour moi, dans les chances de mon avenir, et du moins, s'il fallait en venir là, j'aurais bien quelque chagrin, mais je n'éprouverais nulle surprise.

1. *Adolphe*, de Benjamin Constant.

2. « Je lis avec plaisir ce Clarendon [*Histoire de la rébellion depuis 1641 jusqu'au rétablissement de 1660*], tout long et diffus qu'il est. J'ai, en même temps, les *Stuarts* de Hume. » (Madame de Rémusat à son fils Charles ; lettre du 1er août 1816. — *Corr.*, t. II, p. 178).

Ma raison me démontre que je ne puis vivre à Paris que dans le cas où mon mari y serait replacé, car, pour y traîner une gêne qui nuirait encore à la fortune de mon fils, assurément je m'en garderai bien.

Mais laissons l'avenir, et partons pour Bagnères.

Adieu, ma très chère; je suis dans tous les tracas d'un petit départ et d'un grand dîner que je vais donner à mon conseil général. C'est une ennuyeuse chose que tous ces repas : oh! que j'aimais bien mieux les fricassées de poulet d'Angélique! A propos, faites-lui mes compliments.

XL

Ce dimanche 28.

Votre lettre, en effet, ma chère amie, m'a trouvée dans mes montagnes : m'y voici depuis trois jours, me baignant depuis hier et ayant apporté avec moi un peu de santé qu'il se pourrait très bien, comme vous le dites, que les eaux dérangeassent. Mais enfin les docteurs de Toulouse m'assurent que je prendrai ici des provisions de force pour cet hiver, et m'y voilà.

Ce pays-ci est fort sauvage et beau dans cette saison. On y arrive par une vallée étroite et sombre, au bout de laquelle on trouve un bassin entouré de hautes montagnes vertes au pied, brillantes de neige au sommet; il y a beaucoup de cascades, de petites prairies; les maisons du village sont propres, enfin on est bien. Il me semble que la société me sera assez insipide : des bourgeois de tous les départements voisins, quelques personnes de Toulouse que je ne connais guère, enfin bien des visages dont je ne me soucie nullement. Je ne puis pas dire qu'ils en fassent autant du mien, car la circonstance que je suis dans le département de la Haute-Garonne fait que je ne puis bouger sans être suivie ou au moins regardée, et qu'il m'a fallu recevoir tous les honneurs que mes montagnards se sont crus obligés de me faire. Ce matin, j'ai ri de me voir transporter au bain dans une chaise à porteurs qu'on avait drapée avec je ne sais quelle indienne et de

trouver ma baignoire toute entourée de bouquets ; j'étais en gros peignoir de flanelle au milieu de ces fleurs, et avec une figure si étrange que j'aurais bien souhaité quelqu'un avec qui je pusse m'en amuser.

Dans ma course au travers de mes États, si je me suis ennuyée des cérémonies qu'on avait la bonté de me faire et pour lesquelles je n'ai pas un si grand goût que vous, ma chère amie, il faut que je convienne que j'ai été souvent très doucement émue en recueillant des bénédictions dans les villages pour le soin que M. le préfet avait eu de réparer de son mieux la misère que la disette que nous venons de subir a causée partout. On le louait aussi de sa sagesse, de sa modération, de l'accueil qu'il fait à tout le monde, et de ce qu'il attache au Roi beaucoup d'esprits un peu rétifs par la justice égale dont il use envers tout le monde.

La disposition des campagnes, même dans ce pays-ci, est moins vive de beaucoup que celle des villes, et surtout de Toulouse. Les paysans, qui savent mal, s'entêtent à des souvenirs qu'on ne comprend guère, et, ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'ils ont oublié la conscription et que, lorsqu'on leur en parle, ils vous répondent qu'elle ne les gênait pas beaucoup.

Cette différence d'opinion, qui se retrouve dans les petites villes, ne rend pas facile, du moins ici, la charge de sous-préfet, et je vous avoue, ma belle, que je ne souhaite pas à votre fils d'en obtenir une promptement. Il est vrai que dans toute la France les esprits ne sont pas aussi ardents que dans cette province, mais enfin il y a bien encore un peu de chaleur partout. Le sous-préfet de l'arrondissement où je suis maintenant est un ancien chevalier de Saint-Louis, très ferme, royaliste et sage, et je le vois en butte à des tracas de tous genres, sans cesse entre deux partis, ayant peine à les contenter, parce qu'il a de la modération, et dénoncé continuellement sur ses opinions et sa conduite. A la vérité, ce département étant considérable, les sous-préfectures sont étendues, et celle dont je vous parle se compose de deux cent quarante communes, qu'il faut surveiller, visiter et contenir souvent. Toute place d'administration qui donne dans ce moment du pouvoir à un homme sur les autres est hérissée de nombre de difficultés ;

on n'y sait gré de rien, on est soumis aux dénonciations, aux jalousies, et la jeunesse d'Henri serait un si bon prétexte que je vous conseillerais d'y bien penser avant de l'exposer à une critique qui pourrait arrêter tout court sa carrière. Bonaparte employait des jeunes gens, mais sous lui l'administration était arbitraire et elle devient alors plus facile; tout le monde pliait et obéissait sans souffler. Il n'en est pas ainsi maintenant: le moindre bourgeois de la moindre commune se mêle d'avoir une opinion, il juge, il blâme, il écrit à quelque autorité que ce soit ce qu'il lui paraît de son administrateur; et si le préfet est assez raisonnable pour évaluer ces paroles ce qu'elles valent, il se trouve un commandant de département plus accessible à ces pauvretés, ou un receveur général qui se plaint, ou même un seigneur de château qui a de l'autorité et qui se mêle aussi des affaires, et le pauvre sous-préfet a bien du mal à se maintenir. J'ai cru devoir vous dire ce que j'ai vu, ma chère. Vous ne seriez bien que si vous pouviez accrocher quelque chose auprès de Paris, où tout est toujours plus calme et plus rangé.

Après ceci, je vais vous quitter pour aller à la messe; je vous reviendrai tantôt.

Me voici à ce soir; le temps a été lourd et menaçant d'orage, voilà le tonnerre qui gronde, et je suis plus hébétée que jamais. Les orages des montagnes, qui font un bruit d'enfer, ont encore cet agrément qu'ils vous pèsent sur le dos et qu'il semble qu'on les porte. Je reviens donc tout bonnement pour achever cette lettre en vous disant mille tendresses.

XLI

Bagnères de Luchon. — Ce dimanche 4 août.

Bonjour, ma très chère: me voici encore, moi et ma correspondance vide et montagnarde.

Je suis un peu malade, mais on dit que c'est pour le mieux: les médecins des eaux ont cet avantage sur les autres, c'est que, soit qu'on se trouve bien ou mal de leur remède,

ils disent toujours qu'il agit, et vous promettent un bon résultat à l'avenir, qui, s'il manque, est attribué ensuite à des circonstances particulières qui n'empêchent point de revenir leur demander encore du secours l'année d'après, tant on a besoin de tenter la fortune et d'espérer la guérison.

Je suis toujours dans cette foule de petits honneurs qui m'ennuient, et dans une grande oisiveté. J'ai beaucoup de migraines qui ne me permettent ni de lire ni d'écrire, je végète patiemment, et, si vous étiez là, je me trouverais fort bien, parce que ma poitrine ne me dit rien et que nous pourrions causer. Quand je puis ouvrir un livre, c'est l'histoire d'Angleterre qui me paraît bien curieuse à fouiller un peu dans ce moment. Recommandez-la à Henri : elle doit être le catéchisme des Français qui se destinent aux affaires et puisse-t-elle leur profiter.

Je ne sais, ma chère amie, ce qui se prépare pour le mois d'octobre, mais il me semble que j'aperçois quelques petits nuages noirs pareils à ceux qui se forment si souvent dans cette contrée sur la pointe de nos montagnes. Peut-être se dissiperont-ils, comme il leur arrive quelquefois, sans crever sur nous. Nos députés me paraissent avoir des correspondants perfides, qui les échauffent en leur mandant qu'on ne les attend que pour leur faire l'affront de les casser au premier refus dont ils manifesteront l'intention : j'en vois un ici qui parle sur ce ton, et à qui je dis que loin de venir prendre ici du soufre, il devrait s'inonder d'orgeat jusqu'à la session prochaine.

J'espère que vous aurez accompli vos projets et que ma lettre vous trouvera au Marais. Il y aura un moment où ce beau château renfermera tout ce que j'ai de plus cher à Paris. Je me fais un plaisir de la manière dont chacun de vous me contera le spectacle, et je crois, entre nous, que vos récits seront les plus sincères de tous : les acteurs sont toujours un peu suspects et un spectateur tel que ma sœur a bien quelques petites préventions. Sa tristesse et une certaine pointe de mauvaise humeur contre ceux qu'elle va voir ne la disposeront pas à beaucoup d'indulgence ; vous me direz, ma chère, comment elle est au milieu de tout ce monde. Ses lettres me laissent voir un assez grand

fond de mécontentement contre la dame du château et sa fille. Le malheur est un triste flambeau qui éclaire sur les sentiments qu'on inspire autour de soit : Alix avait plus de penchant qu'un autre à prendre l'intérêt du monde pour de l'amitié, et elle est plus surprise qu'elle n'aurait dû l'être si elle avait regardé d'avance autour d'elle avec une meilleure lunette. Ses mécomptes non prévus ajoutent beaucoup dans ce moment à son chagrin, et la mettent d'ailleurs dans une disposition étrangère à la nature de son caractère, qui la porte à se plaire dans le commerce de la société. Tout cela doit se calmer, mais c'est après nombre de petites souffrances intérieures. — Je crois, ma chère, qu'il y a toujours quelque chose d'utile à se vieillir un peu d'avance ou du moins d'avancer son expérience par ses réflexions : du moins, quand les choses arrivent, on ne se trouve point pris au dépourvu; et, en laissant courir le torrent inévitable qui entraîne les empressés, on demeure doucement appuyé sur des amitiés telles que la vôtre, qui ont si bien sû se faire distinguer d'avance.

Adieu, ma très aimable.

XLII

Ce mardi 10 [septembre].

Vous verrez en effet, ma chère amie, par une de mes lettres, que je m'étonnais que vous ne me parlassiez pas de cet incendie[1]. Voyez un peu la belle distance où nous sommes : il y a déjà longtemps que cet événement est passé, et nous en sommes encore aux explications, dans ce moment, sur la manière dont vous l'avez appris. Il en est de même pour les comédies : elles sont finies, vous êtes revenue du Marais, et je ne sais pas encore que vous y soyez arrivée.

1. « Cette pauvre ville [Toulouse] est chanceuse, cette année; voilà que j'apprends qu'une très grande et très importante manufacture de tabacs vient d'y être réduite en cendres. Je ne sais encore aucun détail sur cet accident et ses causes. Les Toulousains que je vois ici ne manquent pas de rappeler celui de notre poudrerie et de les rapprocher tous deux, en affirmant qu'une malveillance secrète les a causés. » (Madame de Rémusat à madame de N***; lettre du 6 août 1816. — *Corr.*, t. II, p. 191.)

Enfin je quitte cette vallée et j'en suis fort aise ; je rentrerai dans mon Toulouse avec joie, malgré ses volcans, pour y rejoindre mon mari et mon fils, et j'y courrai auprès d'eux les chances qu'il plaira à Dieu de nous envoyer. Mon mari m'assure toujours dans ses lettres que je serai tranquille, et je crois bien avoir plus de repos auprès de lui. Comme vous, ma chère, je suis un peu *peuple* sur ce dernier événement et je conserve du doute.

Je ne sais encore ce que m'auront fait ces eaux : elles sont actives, j'en suis fatiguée et échauffée, on m'assure que cette chaleur se changera peu à peu en une sorte de ton ou de vigueur qui me donnera des forces pour porter le mal. Ainsi soit-il. Mon éloignement de Paris m'a mise dans une disposition d'esprit que vous aimeriez assez, vous qui n'aimez pas la médecine : c'est-à-dire que je fais moins volontiers des remèdes, et que je consulte assez peu mes nouveaux docteurs, en qui je n'ai guère confiance. Je ne m'en porte pas mieux, je vous en avertis, mais je suis plus tranquille et, du moins, ne m'agite pas par des essais infructueux. Vous me direz : « Vous avez été aux eaux. » Il est vrai, mais je me tirais des représentations de la ville, c'était un mouvement, un air pur à respirer, je comptais sur du repos, et je n'avais pas imaginé que cet événement effrayant et inattendu viendrait me trouver comme il a fait. Je m'en vais donc, je me baignerai dans l'eau de la Garonne, je boirai de notre chère eau de veau, et nous verrons de ma santé comme de tout le reste.

Après avoir fait ici bien de bonnes et solides lectures, je me suis jetée vers la fin dans les romans. J'en ai lu un, ma chère, que je voudrais que vous vinssiez à bout de vous procurer. C'est *la Mère intrigante*, de mademoiselle Edgeworth. J'ai dans la tête qu'elle l'a fait à son retour de France, qu'une certaine personne lui a servi de modèle ; du moins on ne peut, à mon avis, faire un portrait plus ressemblant ; j'ai bien envie que vous en eussiez la même impression que moi. Deux petits volumes, un rien, une histoire qui dure quinze jours au plus, et qui se passe dans une seule chambre, mais une vérité, et des détails qui me faisaient dire tout haut, comme mon amie madame de Sévigné : « J'ai vu ce chien de visage quelque part ! »

Bonjour et adieu, ma très aimable; vous n'aurez de moi que ce peu de lignes aujourd'hui : je fais mes petits paquets et mes adieux, je paie mes dépenses et je ne puis vous écrire plus lonpgtemps. Adieu, adieu. Qu'est-ce qu'on dit de l'ouvrage de Fiévée[1] ?

XLIII

Ce jeudi 19 septembre.

Tout ce que vous m'avez écrit, ma chère amie, m'a fort amusée et vos récits ont charmé les derniers jours de ma solitude montagnarde. Ils en avaient besoin, car, s'il faut vous conter à mon tour les choses par ordre, je vous dirai que je suis partie de Bagnères extrêmement souffrante, c'est-à-dire avec de telles douleurs d'estomac qu'il m'était impossible et qu'il me l'est encore à présent de prendre autre chose que de légers potages ou quelques tasses de lait.

Je suis arrivée dans ce bel état samedi, et mon fils dimanche : vous jugez de la joie de mon ménage, des longues causeries que nous faisons, des questions dont je l'assomme. Son esprit réveille le mien, nous avons l'air tous deux de respirer à l'aise en nous parlant ; il est franchement joyeux de me voir, et moi, je me trouve si bien maintenant dans une situation naturelle, en retrouvant mon enfant, que je ne conçois plus comment j'ai pu m'en passer, et que je n'ose songer à l'époque, malheureusement très prochaine, où il me quittera encore.

Mon plan était d'aller à Lafitte, mais la nouvelle ordonnance[2] retient mon mari ici, et je n'ose lui enlever son fils. C'est une grande affaire pour ce pays que ces nouvelles nominations : nos grandes petites passions et nos ambitions sont

1. L'*Histoire de la Session de 1816*, qui venait de paraître.

2. L'ordonnance du 5 septembre, par laquelle la « Chambre introuvable » était dissoute, les collèges électoraux d'arrondissement convoqués pour le 25 septembre et les collèges électoraux de département pour le 4 octobre. — Charles de Rémusat était parti du Marais le 10, et de Paris le 11, avec des dépêches et des instructions de M. Decazes, ministre de la police, relatives à l'exécution de cette ordonnance, que celui-ci avait inspirée.

fort en mouvement ; il y a des gens au désespoir, d'autres très joyeux ; notre vivacité ordinaire va bien avoir occasion de s'exercer. J'espère cependant que nous serons sages, et que nous voterons en liberté. Tout ce remue-ménage de province est assez amusant à voir, et cela fait un spectacle à mon fils qui vaut, dit-il, celui du Marais.

Et vous, chère amie, irez-vous à Auvers profiter du beau temps ? Il me semble que le voilà arrivé, mais il vient si tard que nos vendanges seront médiocres ; notre récolte n'est pas trop belle non plus, et le blé se tient à un prix singulièrement haut. En revenant des eaux, j'ai passé une journée chez moi : j'ai trouvé mes greniers médiocrement garnis, et la misère toujours assez grande, cette année, donnera encore des embarras et des difficultés.

Mais laissons tout cela et parlons de vos plaisirs. Ma sœur m'a fait les mêmes récits que vous et convient que notre amie a fort bien joué, mais elle se moque toujours un peu de son zèle et elle assure qu'on riait autour d'elle de la chaleur qu'elle mettait à ces divertissements. Elle me dit aussi qu'elle ne s'est plus sentie que de la pitié pour M. M., tant il était jaune et souffrant ; que la femme a été fort bien, et qu'elle ne s'avisera plus de lui demander plus qu'elle ne peut lui donner ; qu'en somme la vie qu'elle a menée l'a fatiguée, qu'elle a été charmée de quitter tout ce bruit et que, dans la crainte de le retrouver, elle a refusé le voyage de Champlâtreux [1].

Je vous demandais, l'autre jour, ce qu'on disait à Paris de Fiévée ; je suppose que vous n'y pensez plus, et le voilà devenu un vieil almanach : aussi l'ai-je laissé pour lire *Adolphe*, qui nous est enfin arrivé, Tout ce que m'en avaient écrit ma sœur et Charles et madame de Vintimille me donnait envie d'en être contente ; je m'étonnais, ma chère, que votre goût fût dans une si grande opposition au leur ; mais, j'en demande pardon à ces dames, me voilà rangée à votre avis. Ah ! la désagréable lecture, et quel sec ouvrage ! Il y aura, tant qu'on voudra, de l'esprit et de la vérité, mais c'est de l'esprit mal employé et de la vérité dégoûtante. J'aimerais

1. Le château de Champlâtreux (Seine-et-Oise) appartenait à M. Molé.

autant lire le récit d'une maladie, ou vous donner le détail de ce que mes coliques me font souffrir dans ce moment. Nul repos dans cette peinture, l'amour de la femme si bien en raccourci qu'on ne sait pourquoi elle meurt et qu'on ne s'en soucie nullement, quelque chose de tendu dans le style qui me fatigue, un mélange pénible pour le lecteur de locutions prises dans trois ou quatre langues différentes, et puis, cependant, un assez grand nombre d'observations justes et fines, mais, après tout, rien de neuf à mon avis. Et surtout une monotonie de situation telle qu'on pourrait fort bien placer les premières pages à la fin du volume sans que la gradation en fût altérée. Cette opinion ne vous brouillera pas avec moi.

Charles me paraît bien reconnaissant de vos bontés pour lui ; il dit que vous étiez la plus aimable du monde au Marais, et surtout excellente pour lui ; il vous aime beaucoup, me permettez-vous de vous le dire ainsi tout cru ? — Adieu, adieu, ma bien chère. J'embrasse Henri, et je pense qu'il faut l'enrôler, l'année prochaine, dans cette troupe joyeuse.

(La fin prochainement.)

ISLAM SAHARIEN

LA
MILLE ET DEUXIÈME NUIT[1]

(FRAGMENTS DE JOURNAL)

VII

11 septembre.

J'ai demandé à Si-Kaddour, en buvant le thé de midi — et les mouches bourdonnaient, avides, au-dessus de nos tasses — :

— Une chose m'étonne. Comment le chériff de la Mecque, grand pontife de l'Islam, tolère-t-il le pouvoir émancipé des « Ordres » ? D'ailleurs ceux-ci, avoués ou occultes, ne sont-ils pas depuis longtemps déclarés contraires aux prescriptions du Koran ? par cela même frappés d'interdiction ?

L'essentiel de mon idée, Si-Kaddour le comprit lorsque je l'eus répété, retourné en plusieurs aspects.

— Ya Sidi, que tes questions montrent bien ta haute intelligence ! Ya Sidi, tu es une lumière ! tu es l'admiration de mes yeux !...

Il ne me donnait ainsi aucune réponse réelle, ce vieux taleb bonasse et défiant. J'insistai. Je ramenai la conversation au sujet que je voulais, malgré les fuites les plus rusées et les plus subtils détours.

Alors Si-Kaddour, par bribes, sortit les aveux suivants :

— Ya Sidi, écoute-moi. Tu supportes, n'est-il pas vrai, le mal de ta jambe, car il le faut, et tu ne peux t'opposer aux décrets du Seigneur. Eh ! Sidi, voilà toute l'histoire, voilà le

1. Voir la *Revue* du 15 août.

nœud — et le déliement du nœud. Certes, *idri Allah*, notre « Ordre » est un immense bienfait, et non pas un mal. Cependant le Très Louable Chériff de la Mecque nous considère un peu... hem !... ainsi que toi tu considères l'appareil de ton pied. (Dieu le guérisse de cet aveuglement !)... Nous sommes le soutien de l'Islam, ô Sidi... Par Allah, si tu retires à une tente sa perche du milieu, la toile s'affaissera sur la terre, tel un grand oiseau frappé par le chasseur. Et le Très Louable Chériff de la Mecque (que Dieu le comble néanmoins des plus entières bénédictions !) le comprend en somme. Il n'ose pas retirer à la religion sa colonne centrale... Et Sa Magnificence le Sultan de Stamboul ne l'ose pas davantage. Les Djazertïa, ô Sidi, sont l'appui de la religion...

Or, comme je mettais en doute malgré cette affirmation l'orthodoxie des Djazertïa :

— Sidi, par ta tête chérie ! laisse-moi redresser ton erreur. Nous sommes orthodoxes, Dieu le sait, et de la secte la plus orthodoxe des quatre, celle des Malékites, — les mêmes dont ton gouvernement (son éloge puisse-t-il monter vers Allah !) entretient le culte aux mosquées superbes de Tunis et d'Alger. Oui, par la bénédiction de Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti (Dieu lui continue les joies célestes !) nous sommes orthodoxes, — aussi orthodoxes, Sidi, que le fut le Prophète lui-même (Dieu lui conserve le salut !) Nous nous conformons au divin Koran. Nous disons les prières régulières, autant de fois chaque jour que tu as de doigts à la main. Mais nous y ajoutons d'autres prières excellentes, celles de notre *dikhr*, celles que le Vénéré Sidi-Bou-Saad, le Pôle très élevé, a jugé les meilleures pour suivre la Voie, et parvenir au Bonheur céleste de la *fena*, qui nous porte en Dieu...

Le taleb (je m'habitue à ces sautes brusques) changea soudain de ton. Il souriait.

— Ya Sidi, nos ennemis prétendent que le Koran défend les associations religieuses. C'est là une hérésie. Je te le prouverai par la Souna et par le docte Sidi-Khelil. Et d'ailleurs, Sidi, l'on m'a raconté que certains Roumis de tes frères et tes sœurs ont aussi des ordres pieux particuliers nommés couvents, et des prières particulières, et pensent

gagner le ciel, ainsi que nous, grâce à la récitation d'oraisons variées sur les grains d'un chapelet... Et cependant, ô Sidi, j'ai lu, relu le saint *Endjil* (Évangile). C'est l'un de nos « Livres », comme tu sais... Et je n'y ai découvert (excuse ma liberté, Sidi) l'indication ni l'autorisation d'aucun de ces couvents, d'aucun de ces chapelets, d'aucune de ces oraisons orthodoxes...

Qu'il est malin, parfois, ce vieux Si-Kaddour! Après une pause il ajouta :

— Reprends-moi si je me trompe, ô Sidi !

Je préférai poursuivre mon enquête : justement nous étions seuls, chose si rare. Barka le nègre, dans le corridor voisin, jouait aux dames avec Bou-Haousse.

— Serait-il vrai, ô taleb, que vous intervenez près des peuples au sujet des redevances à leurs gouvernements respectifs? que vous leur suggérez des moyens de feindre la misère, afin qu'échappant à l'impôt ils vous réservent tous leurs dons?

Ah ! cette fois, le digne Si-Kaddour fit un saut prodigieux. Et ses besicles bondirent aussi, pleines de véhémence.

— Ya Sidi ! Ya Sidi ! !...

Il étranglait, il criait en même temps. Les faïences claires reflétaient ses gestes épileptiques. Les mouches s'envolaient, troublées. Bou-Haousse et Barka le nègre se précipitèrent (aussi vite du moins qu'un musulman doit se précipiter ; car le proverbe déclare : « Rat qui se presse, joie du chat »).

— Par Allah, que t'arrive-t-il, ô père, ô Sidi Taleb?

Mais Si-Kaddour se calmait. D'un signe il les renvoya au corridor où s'éparpillaient les pions délaissés. Puis se tournant vers moi, et sans paraître remarquer ma lutte contre le rire :

— O Sidi, je t'en supplie par le ventre qui t'a porté, ne prononce plus de tels blasphèmes ! O Sidi... O Sidi... Nous ne conseillons rien, nous ne défendons rien aux peuples. Nous ne nous mêlons de rien. Pourtant n'est-il pas judicieux que les croyants veuillent se libérer envers la géhenne par la sainte aumône, plutôt qu'envers le temporel par l'impôt?

J'osai trouver ce langage peu clair. Si-Kaddour, là-dessus, se récria encore plaintivement.

— Sidi, Sidi!... Tu me pardonneras de te contredire, ô Sidi, mais cela est d'une clarté de soleil et d'escarboucles! L'impôt, si tu le paies, c'est par obligation. Tu n'y mets pas d'élan spontané. Tu n'y as pas de mérites. Allah, certes, ne te blâme point, mais il ne te tiendra nul compte de ce paiement, au Jour terrible de la Rétribution. Tandis que l'aumône, ô Sidi, est féconde parce qu'elle est vertueuse et volontaire. Elle éteint le péché mieux que l'eau n'éteint le feu. Elle efface au registre du ciel soixante-dix mauvaises actions. Elle ferme soixante-dix portes du mal! Crois-moi, Sidi, ceux qui dépensent leur argent dans le sentier de Dieu ressemblent à un grain qui produirait sept épis, dont chacun donnerait cent grains. Car Allah rend le septuple du centuple à celui qu'il juge homme de bien!

Et le taleb expliquait, expliquait ce socialisme d'Afrique, coopération d'un nouveau genre, où les chériffs, les « Saints » trouvent la gloire pieuse et les joies de ce monde inférieur.

— Ya Sidi, tout présent fait à notre zaouïa, c'est une aumône, la plus belle aumône, et qui se répand et se répartit ensuite, comme il convient. Les riches donnent beaucoup, et reçoivent peu; les pauvres donnent peu, et reçoivent beaucoup. Et nous abritons le vieillard, et nous élevons l'orphelin. Es-tu convaincu, Sidi?

Mon mutisme parut à Si-Kaddour un acquiescement très suffisant.

— J'espérais bien, ô Sidi, qu'avec l'aide du Seigneur je persuaderais ton esprit remarquable. Je me sais cependant un humble rien : Allah est le plus instruit. Par lui viennent toutes choses, et toutes choses retournent à lui et à sa Lumière!

Pour faire plaisir à Si-Kaddour, je crus devoir concéder :

— *Aamine, àamine...*

Mot pieux qui représente l'*amen* des musulmans.

VIII

12 septembre.

Ce jour d'huy, foin des problèmes mystiques et sociaux! Je suis tout à la joie : sur l'émail pâle de mes faïences un fauteuil est apparu — le fauteuil de la libération...

Mais il me faut, pour être clair, revenir à certain jour de la semaine dernière où la vie et mon tapis me paraissaient durs également.

— Quelle peine oppresse donc ton âme, ô Sidi? me demanda Sidi-Kaddour.

— Je soupire d'être immobile, ô taleb.

Si Kaddour me regardait en dessous de ses lunettes, avec une pitié douce comme celle qu'inspire un enfant malade et déraisonnable.

— Pourtant, Sidi, tu ne l'ignores pas : *el kessel kif el aassel!*

Célèbre phrase d'Islam dont voici le sens approchant : « le farniente inerte est pareil au miel ». Mais cette sentence d'une autre race ne me consolait guère. En vain m'efforçais-je, Parisien agité, de rendre sensible à un Arabe l'agacement de demeurer là, tel un colis tombé à terre, oublié par le convoyeur.... Mon irritation s'augmentait « d'entendre » sans les voir les menus événements de la zaouïa. Et quand je dis : « entendre », c'est parce que les verbes français ne m'offrent pas d'atténuatif. Car je ne perçois, à travers les murs, que des échos affaiblis — endormis même. Et le bavard Si-Kaddour devient très peu loquace, dès qu'il s'agit de m'informer sur des sujets dont la glose ne se trouve ni dans le vénéré Sidi-Bou-Saad, ni dans le docte Sidi-Khelil.

— Ya Sidi, tu as raison. Par la bénédiction de la Kaaba, la vérité est avec toi! Mais pourquoi te désoler? Les chagrins de l'homme sont de menus poissons qu'un pêcheur secoue dans un filet, au sortir de la mer : il en tombe, il en reste. La patience a de grands réseaux... Daigne être patient, ya Sidi!...

Néanmoins, le taleb (décidément, c'est un dévoué — c'est l'unique ici ne me regardant point sans cesse comme un chien, fils de chienne, ou comme l'hôte du devoir strict) le taleb a voulu contenter ce caprice de Roumi. Mystérieusement, en cachette de moi, il a fureté dans les magasins où s'entassent les offrandes « d'aumône ». Et seulement ceux-là qui connaissent ces pays comprendront quel mérite presque indicible y représente l'effort de chercher.

J'appris le secret par Barka le *négro* : il semblait ce matin avoir plus des trente-deux dents normales.

— Ya Sidi, écoute moi! disait-il. Si-Kaddour passe pour habile et plein de sagesse: il sait ce qu'a dit Allah et le Prophète. Mais le voilà plus habile encore, Sidi! Il a découvert une machine rouge, Sidi, rouge comme le foulard des belles filles sur leur belle chevelure. Il raconte, Sidi, qu'avec cela tu pourras voir les jardins. Oui, Sidi! Que mes femmes me soient défendues si je mens!

Et Barka m'adressait un sourire angélique, qui le faisait ressembler au chef moricaud des diables de la géhenne, dont se préoccupe souvent Si-Kaddour.

— Une machine rouge pour voir les jardins! Ya Sidi!

Mon imagination trottait. Mes suppositions s'égaraient jusqu'à des objets très bizarres, jusqu'à un « teuf-teuf », une voiturette-joujou — dont l'apparition n'eût pas été plus stupéfiante que celle des piqueuses pour bottines, des dessous de plats à musique, des pendules au sujet mouvant qu'on rencontre un peu partout, dans le fond du continent noir... On arrive, après cent fatigues, en des parages ignorés que mentionnent imparfaitement les cartes : et l'on y découvre un loto à ressort. Et l'orgue mécanique pénètre, lui, où ne pénètrent point les hommes d'Europe....

. . .

Après deux bonnes heures d'attente (où le décompte des poutres vertes occupait mes loisirs), surgit du corridor un simple fauteuil de malade, fabriqué, je pense, à Constantinople au but d'exportation. Simplement du bois gainé de peau, sans le moindre rembourrage.

En revanche, une teinte écarlate qui flamboie!

Et quelles proportions bizarres! et quelles lignes plus raides que le possible! et quels angles inquiétants!

Il a perdu, ce fauteuil, lors de sa venue à chameau, l'un des brancards destinés à le soulever. L'essieu des roues de devant a subi de forts dommages, et seul le fatal cuir rouge s'enorgueillit d'être intact. Mais pourtant je fus ravi : tellement l'homme a besoin de peu pour oublier un instant ses peines...

Je rampai sur le tapis (sans trop remuer ma jambe malheureuse) afin d'atteindre de mes doigts le nouveau meuble, qui, vu ainsi de bas en haut, me parut grand

comme une tour. Tremblant de plaisir je l'examinai. Le dommage était réparable : ces essieux, fixés à une sorte de chariot, se démontent ; et quant au brancard disparu, nécessaire à la descente des escaliers, le remplacer serait peu de chose...

— N'est-ce pas, Si-Kaddour ?

Il exultait, mon vieux taleb, bien qu'il cachât son triomphe sous un air modeste et réservé.

— Oui, ô Sidi ! Tu as raison. La science et la connaissance marquent chacune de tes paroles. Sois sans crainte. Au fond de la huitième cour se trouvent les forges de ceux qui travaillent le fer, et dont les mains sont industrieuses. Nous avons là des artisans de bonne famille, Sidi, car ils exercent un métier noble... Noble depuis l'origine. Le premier qui forgea (tu le sais mieux que moi, ô Sidi) fut Teubal-Kaïn, fils de Tsilla, qui fut elle-même femme de Lémec. Et Lémec sortait de Methusaël, issu d'Irad issu d'Hénoc. Ainsi nous l'enseigne le Saint Livre Révélé qui est aussi l'un des vôtres, le *Thourat*, donné sur le Sinaï parmi les éclairs à Notre-Seigneur Moussa. Et j'ai lu dans Sidi-Khelil et dans le Sublime Sidi-Bou-Saad...

— O taleb, interrompis-je, voilà les attaches libérées.

Ces attaches, c'étaient les écrous que je venais de péniblement dévisser... Maintenant le chariot, détaché du fauteuil, pourrait être envoyé aux « nobles » ateliers de réparation. Et je fis mille recommandations.

— Ya Sidi, tranquillise ton âme ! Demain, s'il plaît à Allah, nous te promènerons dans l'oasis bénie de Mozafrane. Par ma tête et par mes yeux, je te le dis, ô Sidi !

La foi en une promesse arabe est bien téméraire. Lors de mon premier voyage, je l'ai vite appris — à mes dépens. Pourtant mon esprit s'évade déjà hors des parois de la très longue chambre, loin des poutrelles couleur d'émeraude et des faïences aux fines arabesques. Il remplace déjà le *Voyage autour de ma chambre* par le plus intéressant « voyage autour de ma zaouïa ».

Ma zaouïa ?... Parfaitement.

Car elle deviendra mienne, dès que je l'aurai pu connaître, comme sont à nous les beaux paysages ou les salles de

musées. Je « verrai »!... Je savourerai le calme des saintes galeries, la fraîcheur oubliée des ombrages. Je découvrirai ce petit monde fermé qui me paraît toujours, quoi que je fasse, enveloppé de surnaturel...

Dès l'heure présente, le bon Si-Kaddour, aidé de Bou-Haousse et de Barka, a pu m'installer dans le fauteuil sans roues dont les planches articulées forment chaise-longue. Mon appareil fut bien étayé de coussins. Puis on a porté le tout près de ma fenêtre — presque l'unique baie de la zaouïa vers l'extérieur — une étroite ouverture, grillée en saillie, dont les rinceaux de fer ouvré portent des traces d'or éteint. Et c'est par là que le Désert admirable entre jusqu'à moi. Il vient au fond de mes prunelles, au fond de mon être sensible, lui que je sentais si près sans pouvoir en jouir, sans rien avoir de lui que cette chaude haleine dévorante qui trouble mes jours. Ne parlons pas des nuits.

Il vient à moi... J'ai par instants l'illusion que je l'adore, comme une belle femme que je ne pourrais jamais, jamais posséder... J'ouvre vers lui des bras de passion qui se referment sur le vide. — Son mystère auguste et grave n'est pas moins énigmatique que l'inconnu des formes voilées, ou l'inutile aveu des beaux yeux...

Je contemple, avide, irrassasié.

Le vent souffle du Fedjeur, côté des aubes. De longs nuages légers parcourent le ciel, et leur ombre mobile projette, à travers l'immensité rousse, éclatante et ardente, comme des écharpes de gaze bleue. Et ces caprices donnent au Sahara, de plus en plus, je ne sais quelle grâce féminine. Et je récite des versets d'amour : « Je vous aime, ô ma bien-aimée. Vous avez ravi mon être... Vous êtes l'Unique, vous êtes ma parfaite, et ne finira qu'avec moi le feu dévorant mon cœur... »

Les palmiers de l'oasis se balancent sous la brise chaude. Content, le brave Si-Kaddour me narre la légende de Mozafrane, sa fondation par le grand Saint, le grand ancêtre, feu Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti :

— Ya Sidi, ce que tu distingues de ta place et ce que tu verras mieux demain, ces merveilles, les enfants corporels de

Sidi-Bou-Saad les lui doivent, et nous aussi, les enfants de son âme... Il a tout créé de rien, Sidi. Que ma bouche puisse t'en assurer ! C'était, avant qu'il vînt ici, un homme riche, chériff de vraie race. Il se nommait réellement Taïeb-ben-Ahmed, et ses compagnons l'avaient surnommé *Bou-Saad*, le Père du Bonheur. Il vivait à grande distance du lieu où je te parle — oui, au nord de Tlemcen la pieuse, dans votre Algérie fertile où les jours coulent frais et paisibles entre les montagnes neigeuses et la mer qui n'a point de fin. Et voici qu'un soir, ô Sidi, à la suite d'un miracle inouï que je te dirai plus tard, il décida de partir. Il s'en fut à la sainte Mecque, puis de la sainte Mecque revint chez lui. Tu me comprends, ô Sidi ?

Assurément, je comprenais. Et je regardais le paysage, plus grandiose que les montagnes, plus éperdument vaste que ne le paraît la mer. Et l'oasis au premier plan, dont les pentes descendaient vers le sable, semblait une île verdoyante où nous séjournions après avoir jeté l'ancre, tandis que Sidi-Bou-Saad, le Vénéré, de la Mecque revenait chez lui.

— Alors, Sidi, rentré dans sa maison, où ses femmes l'attendaient amoureuses, étouffant des mots de caresse et des regards noirs de désir, Sidi-Bou-Saad repoussa toutes les jouissances, et même la satisfaction innocente de recevoir ses amis. Il s'enferma au fond du logis dans une petite chambre, et pendant que durèrent sept ans, sept mois, sept jours et sept heures, cet homme riche, ô Sidi, ne fit qu'étudier les Livres, et jeûner, et prier...

(La dune là-bas se modèle toute blonde. Près de nous, très près, des figues tombent doucement à terre, comme à regret, avec un petit choc mou de leur pulpe sur l'herbe sèche. Et c'est infiniment simple, et cela me prend les nerfs par les plus délicates fibres... Je me sens devenir Arabe, en savourant de le devenir.)

— Tu m'écoutes, ô Sidi ? Passé les sept ans, sept mois, sept jours et sept heures, le Vénéré Bou-Saad-ed-Djazerti (que Dieu éternise sa félicité !) sortit de sa petite chambre, et réunit sans délai les pauvres de sa ville et des *douars* les plus voisins. Il leur partagea, jusqu'au dernier denier, tous ses biens périssables. Puis aussitôt il disparut. On le crut mort,

Sidi. Ses fils le pleurèrent pendant beaucoup de lunaisons. Or il s'était retiré dans l'Erg mouvant et sauvage, très loin, plus loin, du côté du soleil — ici même, ô Sidi! — et je crois qu'en me penchant sur les barreaux de ta fenêtre, *inch'Allah*, je pourrai te montrer la grotte, le simple trou dans le roc où *il* s'était abrité, le Bon, le Fort, le Très élevé dans la sagesse, le Pôle déjà proche de Dieu-Puissant...

Et Si-Kaddour se pencha, comme il l'avait dit. Seulement il ne vit point la grotte, que dissimulaient les dattiers...

— Dieu ne permet pas, ô Sidi, qu'aujourd'hui je te montre l'asile misérable où le Saint Sidi-Bou-Saad vivait ses jours de privations, armé de la patience de Job... Bref, des marchands de caravane, qui revenaient du Soudan à Tripoli, *le* découvrirent, seul et sans vivres, dans ce coin stérile alors, écrivant, méditant, et cherchant la fusion en Dieu. Alors, Sidi, le bruit s'étant répandu de cette retraite, des gens pieux vinrent de toutes parts *le* visiter, *le* consulter, essayer de monter avec lui les divins degrés de l'Extase. Ils lui offraient de précieux dons, mais lui refusait tout, répétant : « Les biens de cette terre ne valent pas pour moi l'aile d'un moucheron ! » Et il leur disait de réserver ces aumônes pour ceux qui seraient à Mozafrane après lui...

J'admirai comment Bou-Saad avait préparé à ses fils les trésors du monde pervers. Ainsi les dévotions les plus financièrement avides mettent la pauvreté volontaire au sommet de leurs origines.

Mais Si-Kaddour continuait :

— Tu t'émerveilles, ô Sidi, que sans argent, sans esclaves, et prosterné jour et nuit devant le Dieu Miséricordieux, Sidi-Bou-Saad ait pu fonder cette oasis de délices? Faire sortir des sables morts la magnificence des jardins? Ma bouche va te l'expliquer. Un matin qu'au sommet de la colline, devant ses disciples assemblés, il prêchait le vertueux renoncement, il prononça ces paroles : « *Allah ackbar!* Dieu est le plus grand! » Et du sol qu'il frappait de sa canne, du sol aride, poussiéreux, une source jaillit, Sidi, et l'eau pure en coula soudain, vive et éternelle, pareille à celle des Paradis. Entends d'ici un peu de son onde, qui murmure les louanges du Très-Haut!... Quelle merveille!... Et ce fut ensuite que Sidi-Bou-

Saad ordonna aux fidèles, aux voyageurs, aux chameliers, à tous ceux qui voulaient malgré lui le combler de présents, d'apporter seulement à Mozafrane chacun une grosse pierre — puis de planter chacun, près des ruisseaux qui descendaient de la source, un noyau de datte, ou une figue, ou une graine de pin d'Alep. Chacun apportait le fruit du pays de sa naissance. Et finalement, les pierres amassées formèrent un grand tas... Et de nos jours encore, Sidi, chaque pèlerin qui vient ici ne s'en va pas sans planter une graine — et jusqu'en dehors de nos murs, maintenant, germe peu à peu la verdure nouvelle, toujours plus nombreuse, toujours plus étendue, proclamant sous le ciel de Dieu la gloire de Sidi-Bou-Saad, le Bienfaiteur, le Saint, l'Ami d'Allah, Notre Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti !

J'écoutais toujours, l'apparence recueillie, — un peu fatigué, je l'avoue, de ce premier séjour dans mon beau fauteuil rouge. Je demandai :

— Et le tas de pierres ?

Si-Kaddour leva au plafond des yeux admiratifs et un index solennel.

— O Sidi, tu touches là au miracle le plus splendide !... Quand Sidi-Bou-Saad fut vieux, il...

Mais à ce moment Bou-Haousse interrompit vivement le taleb :

— Voici que vient avec sa suite Si-Hassan-ben-Ali !

Je n'ai pas encore nommé Si-Hassan-ben-Ali : c'est le *khodjah* ou secrétaire en chef des Djazerti. Il possède, de par ses fonctions, les utiles secrets de la zaouïa entière ; et mon dévoué Si-Kaddour le soupçonne d'en abuser.

— Il est mon ennemi. Il est le tien, crois-moi, ô Sidi ! Ne laisse pas prendre ton cœur aux mots de sa langue douce : car toujours, sans que tu le soupçonnes, il mettra un rideau entre ton intelligence et sa pensée...

Si-Hassan-ben-Ali, survenu parmi nos discours, s'avançait souriant et désinvolte. Ce beau garçon de trente ans serait sympathique s'il avait le regard moins faux, ou plutôt moins mystérieux... Si-Hassan regarde en face : mais derrière ses prunelles brillantes existe le « rideau » dont parlait le vieux

taleb — et oncques comparaison ne fut plus vraie que cette figure de rhétorique au goût musulman.

— Ya Sidi ! sois avec le bien ! Si tu te sens mieux, je suis mieux. Mon âme se réjouit de l'allégresse de la tienne ! Que la bénédiction descende sur toi !

En fait, Si-Hassan-ben-Ali, avec de savants regrets, venait m'annoncer une nouvelle, — une nouvelle, selon son dire, lamentable. De quelques jours, à cause d'occupations religieuses, les Djazerti ne pourraient me faire — se verraient privés de me faire — auraient le désespoir d'être enrayés dans leur ardeur de me faire leur visite accoutumée... Allah le savait ! Ces personnages sanctifiés ne se dispensaient que par la plus cruelle force d'un devoir si agréable ! si salutaire pour leur esprit ! si réconfortant pour leur cœur !...

Je ne m'y trompe pas : le *réel* motif de cette subite abstention, d'une part, et ce que me débitaient, d'autre part, Si-Hassan et sa « langue douce » n'ont pas un atome de rapport ensemble. Peut-être se sera-t-il produit quelque incident. Peut-être là-bas, vers le Tchad, le Maître actuel de l'« Ordre », le Chériff Sid'Amar-ben-Mohammed-ben-El-Aïd-ben-Taïeb-ben-Ahmed-Bou-Saad-ed-Djazerti, arrière-petit-fils de l'Illustre, n'a-t-il pas reçu de nos chefs militaires l'accueil qu'il espérait. En ce cas, ce serait grave. Mais peut-être aussi, tout simplement, mon fauteuil rouge est-il la cause de ce changement de programme. Ceci n'aurait rien d'étonnant pour qui connaît un peu l'impressionnabilité de l'Arabe. Son humeur tourne au moindre frisson d'amour-propre qu'il croit ressentir. Et quelle importance disproportionnée n'ont pas pour ses yeux les questions de forme, la crainte de paraître ridicule, tout ce qui touche à la vanité ! Par exemple : serais-je assis dans ce fauteuil ? les pieds posant à terre ou les jambes allongées ? en ces cas divers, les Djazerti s'assoiraient-ils autour de moi ? et où ? et comment ? Il n'en fallait pas davantage, à la rigueur, pour se tenir à l'écart momentanément, et pour forger une histoire aussi compliquée, diffuse, polie et menteuse que l'est, le fut et le sera toute politique d'Islam...

Mais laissons repartir Si-Hassan-ben-Ali, qui, du reste, avait rempli sa mission de façon très élégante.

Ses deux sous-khodjah le suivirent, blancs, dignes et muets. Enfin les voilà disparus... Vite je quittai mon support rouge. Aurais-je pu supposer qu'avec joie je retrouverais le tapis marocain dont j'avais dit pis que pendre, et mes durs petits coussins de laine? Ah! s'allonger — se tenir coi — trouver près de sa main les chères faïences du sol — voir loin au-dessus de sa tête les parallèles poutres vertes! — Plaisir jadis méconnu que j'ai voluptueusement goûté : *el kessel kif el aassel,* — l'inertie est pareille au miel....

A ce miel de ma sensation, Si-Kaddour joignit sans retard l'onction de ses paroles. Il se rappelait trop bien n'avoir pas achevé son discours.... Et l'affectueux bourdonnement de sa vieille voix de taleb berça l'envie de dormir qui pesait sur mes paupières lasses.

— Tu m'entends, ô Sidi?

— Oui, oui....

— Je te disais donc, Sidi, que le Vénéré Sidi-Bou-Saad, quand il sentit le terme venir, voulut auparavant donner aux peuples la meilleure règle de la Voie. Il quitta Mozafrane, porté par une chamelle blanche aussi blanche que la mule Doldol. Il s'en alla vers le Midi, vers le Septentrion, et vers l'Occident, et vers l'Orient, prêchant le bien à tous les hommes. Il leur répétait sa maxime : « Couche-toi avec du chagrin plutôt qu'avec du repentir. » Et il leur enseignait aussi les sept degrés de la *fena*. Tu m'entends toujours, ô Sidi?....

— Oui... oui...

— Et voilà qu'un jour Sidi-Bou-Saad, dans un pays distant, rendit son souffle à l'ange Azraïl. Alors ses disciples lièrent son corps sur la chamelle blanche. Et la chamelle blanche marcha seule, à travers les rocs, à travers les dunes, jusqu'à ce qu'elle eut retrouvé l'oasis de Mozafrane. Et parvenue près de la fontaine.... Tu m'interromps, Sidi?

— N.. non...

— Parvenue près de la miraculeuse fontaine du salut (Aïn-Selam), la chamelle s'agenouilla, et les liens liant le corps du Saint se délièrent d'eux-mêmes. Et le Saint glissa à terre comme s'il eût été encore vivant. Ses enfants, qui l'attendaient pleins d'anxiété et de douleur, crurent obéir à son vœu en l'ensevelissant près de la source. Mais — écoute.

ô Sidi! écoute! — la nuit d'ensuite, sans le secours d'aucune main profane, le corps se transporta plus loin, vers le grand tas de pierres dont je t'ai parlé... Écoute, écoute!.... Et les pierres, dans la même nuit, vinrent une à une, ô miracle! former au-dessus du corps un riche tombeau, puis au-dessus du tombeau une mosquée, puis au-dessus de la mosquée un dôme (cette superbe *Koubba* qui se trouve au milieu des bâtiments où tu respires). — Et les fils et les disciples du divin Sidi-Bou-Saad s'établirent dans l'oasis, et construisirent ce palais, ces cours, ces écuries, ce mur d'enceinte aux rondes tours blanches..... Ya Sidi! le Dieu Unique, Clément et Miséricordieux a permis toutes ces choses! Il est le plus grand! *Allah aekbar!*

Saisi d'une sorte de délire, le taleb récita, gesticula, tel Élie prophétisant :

« Allah est le premier et le dernier, le présent et le caché!

» Il n'oublie pas, ne dort pas, ne rêve pas!

» Quand il veut une chose, elle est. Quand il ne la veut pas, elle n'est pas. Il est le *puissant* de sa volonté! »

Moi, pauvre humain, je dormais, je dormais.... Et j'entendais.... Mais le *moudden*, là-haut, sur la koubba, chantait la prière des crépuscules — et je ne savais plus du tout si la voix du vieil enthousiaste, ou la sienne, modulait les notes pénétrantes qui descendaient jusqu'à moi comme une oraison d'ange gardien :

« Venez à la prière!.... Venez au salut!.... Dieu est le plus grand!.... *Allah aekbar!*.... »

IX

18 septembre.

J'attends depuis près d'une semaine. Mon essieu de chariot gît toujours aux ateliers de la huitième cour, où l'on devait (Si-Kaddour me l'avait juré par sa tête et par ses yeux!) le réparer sans nul délai.

Ici, près de ma fenêtre, le fauteuil rouge incomplet dresse sa raideur monumentale. Il est affreux. Je le prends en haine. Je sens une rancune contre lui, contre mon idiot accident de

fracture, contre Si-Kaddour, contre l'univers entier. Et je ne voudrais pas remplir des pages du tumulte de mes imprécations...

Aussi, je n'en écris qu'une — une seule — à l'adresse de la « huitième cour », avant de rageusement fermer ces feuilles :

— Que les « nobles » forgeurs de fer, tous tant qu'ils existent, descendants de Teubal-Kaïn fils de Lémec fils de Methusaël, soient livrés au septante-sept mille diables de géhenne ! ou qu'ils soient suspendus entre le ciel et la terre, par une chaîne d'airain, comme il advint aux anges Harout et Marout !

X

19 septembre.

Revenu à des sentiments plus raisonnables, je pardonne — presque — aux négligents. Je pardonne aussi à la hideur de ce fauteuil, depuis qu'une grande pièce de damas le recouvre. Et quand je m'installe entre les bras du monstre, la soie couleur de soleil, brochée d'argent couleur de lune, enveloppe mes laids vêtements de *roumi*, et jette sur ma triste jambe « le doux éclat de sa splendeur »...

C'est une jouissance que je n'avais pas appréciée, celle de manier, de faire chatoyer les belles étoffes somptueuses. Je « sens » maintenant ce luxe arabe, un peu barbare, des damas et des satins qu'on déploie, telle une nappe, avant de poser sur le sol les chairs fumantes du repas, — et dont on orne le fond de la tente, — et dont on couvre la selle du cheval. Les étendards des fêtes guerrières, des combats où le sang coule, sont faits des mêmes opulentes trames. Et quand le musulman vainqueur cherche la griserie des heures amoureuses, il les trouve encore, ces tissus de lourde souplesse, sous ses doigts crispés. Il les froisse, comme on saccage les grappes de la vigne symbolique, dans l'Épithalame — et le glissement de leurs plis bruit comme un léger soupir...

Elle se drape sans doute en ces merveilles tissées, Lella Zorah, « première » épouse du chériff absent, qui m'envoya

tout à l'heure, avec des vœux pour ma santé, cette cassolette de benjoin. La résine odorante fume sur les braises dans le petit vase en terre vernie. Sa spirale lente et bleuâtre m'apporte le salut d'une âme secrète, d'une saharienne de race noble, grande dame du désert, qui doit avoir été très belle et garde encore des traces émouvantes de cette beauté. Du moins je me l'imagine ainsi. Car je n'en verrai jamais, jamais, de celles pour qui les chériffs réservent le nom d'épouses. La fraîcheur de leurs joues délicates, la pâleur de leurs fronts pensifs, le velours de leurs yeux noirs resteront inconnus pour moi, énigme irritante et frôlante que je saurai là tout près, derrière les portes mystérieuses de la zaouïa aux mille détours. Et toutes, compagnes du Maître, et de ses fils, et de ses frères, et de ses principaux disciples, — et les blanches concubines, — et les amantes-esclaves, — toutes, elles me sauront là aussi, roumi démoniaque, dangereux. A travers les fentes des volets ou les meurtrières des murailles, elles me regarderont. Elles chuchoteront. Elles se confieront des choses ingénument indécentes dont elles garderont le secret. Et mon cœur ignorera toujours sa propre vertu, puisque l'épreuve lui sera refusée de lutter contre tant de sourires assemblés...

Or Si-Kaddour, inspiré par le benjoin, m'a lu d'un ton plus que lyrique les promesses de bonheurs futurs, si voluptueusement sensuels, abondants et naïfs, que promet le saint Koran. Et voici que pour assagir probablement mon imagination vagabonde, il me sert un fragment encore :

— La paix est la plus belle récompense qu'Allah réserve aux hommes pieux.

Je m'incline, non vers lui, mais vers la fenêtre et je riposte :

— Cependant vous, les Djazertïa, vous faites la guerre.

Pouvais-je croire qu'un vieux taleb se démonte si facilement ? Erreur. Et comme celui-ci ne peut pas nier les incursions, les massacres, les pillages, ni ces traîtrises dont l'une des premières fut l'assassinat de Flatters, Si-Kaddour répond, la voix grave :

— Ya Sidi, de chez nous peut sortir la guerre. Mais la

paix seule y doit régner, car c'est une maison de sainteté et de salut, qui ressemble aux Jardins Célestes...

Puis feuilletant (troisième reprise) le Livre aux tranches azurées, il déclame lentement en sourdine :

— Écoute, ô Sidi : sourate de l'Événement, versets 24 et 25 : « Au Paradis, les hommes ne verront pas de choses illicites ni de péchés. On n'entendra que les paroles : Paix ! Paix ! »...

Je médite de nouveau dans le silence, en face de ce Désert saharien qui n'est pas le nôtre, mais qui, si près du nôtre, lui est pareil. Sur les dunes, l'approche du soir met sa grandiose clarté sereine, sa fulgurante poésie d'or. Je respire auprès de moi le parfum troublant du benjoin et l'odeur un peu fauve des tapis de laine... La paix ?... Est-elle en moi ?... Non, à coup sûr.

Et les minutes passent. Le soleil est parti.

Alors, l'âme tourmentée d'une inquiète défaillance, j'emplis mon cœur du vaste paysage doux et triste où le jour semble s'éteindre sous des cendres de volupté...

XI

26 septembre.

... Le soleil s'est levé je ne sais combien de fois depuis mes dernières lignes — depuis que subitement, un soir très chaud, je me souviens, le vieux taleb est revenu tout essoufflé dans ma chambre.

Je reposais. Ne m'avait-il pas souhaité bonne nuit par la grâce d'Allah ?

— O Sidi ! je t'apporte une nouvelle !

Ma main tâtonnait, cherchant les allumettes. Lui continuait, parmi le noir emplissant la pièce :

— O Sidi ! que le Puissant soit remercié ! Tu désires, n'est-il pas vrai, envoyer tes papiers d'écriture là-bas, à Ouargla, pour ta France ? Sidi, tout à l'heure, *inch' Allah*, part un de nos mokaddèmes à peu près dans cette direction. Il a une escorte, et je connais, comme mon fils spirituel, *le*

kébir de cette escorte. Si tu veux lui confier tes feuilles noircies, il les remettra à un autre, très fidèle — et celui-ci les remettra encore à un autre — et ainsi de suite jusqu'à ce que le message soit aux mains de tes frères Français, jusqu'à ce que ton vœu soit accompli, par la protection du Dieu clément et miséricordieux...

Les lendemains de cet événement, je n'ai rien écrit.

Séparé du « journal » où mes premières impressions se reflétaient sans art et sans fard, je me suis retrouvé plus triste. La mère arabe doit éprouver un douloureux vide analogue quand s'en va le chamelier portant à l'enfant lointain le beurnouss d'hiver qu'elle a tissé, durant des jours, fil à fil. Plus de travail enchaîné, qu'on puisse rattacher à l'idée des êtres chers. — Alors, nulle énergie : un voile de dégoût sur l'existence coutumière, un néant. Puis les heures glissent. — Elle commence un autre beurnouss, la femme arabe. Et moi je recommence à « noircir » d'autres feuillets, à les remplir de réflexions qui tourneraient facilement au chagrin. J'en oublie de mentionner que mon fauteuil — il était temps ! — fut reconstitué. On me roule matin et soir dans les sentiers des palmeraies, dans les cours et les galeries sans nombre de la zaouïa.

Il y a quelque chose de si lamentable à me sentir en pousse-pousse, pareil à un vieil infirme ! J'en subis l'humiliation, même devant les négresses — compagnes des « dames » djazertiques — que je rencontre parfois dans le quartier des serviteurs.

— Le salut sur toi, Sidi !

— Sur toi le salut !

Elles se poussent du coude, amusées, provocantes et hardies. Puis elles s'éloignent vers les habitations des épouses chérifiennes, en se retournant plusieurs fois. Et les ruelles grises, les placettes de ce coin grouillant me semblent moins gaies de leur absence, de ce que leur jeune vie animale et joyeuse ne rit plus là.

Cependant tout est mouvement dans ces populeux parages. Tout est bruit, couleur bariolée, véhémence nègre qui me surprend. Par contre, le quartier des Chériffs là-bas se

tait, monastique et pensif. Il entoure comme il convient la sainte Koubba des tombeaux. Les Djazerti, toujours éclipsés pour moi, sont cachés en ces demeures dont l'accès défendu se barre de massives, de rébarbatives portes ferrées.

— Regarde, ô Sidi ! murmure le taleb.

Ainsi les hommes de la famille, pour le conseil et la méditation, se groupent près de leurs pères défunts. Aux morts, cette mosquée du miracle qui s'est construite seule en une nuit. Aux vivants, les trois autres côtés de la place principale, colonnades basses, en marbre blanc patiné de blond sous le soleil. C'est austère — mais d'une austérité d'Afrique, d'Arabie, de Perse, où le recueillement pose un doigt de silence sur sa bouche voluptueuse qui se souvient et qui sourit.

— Regarde, ya Sidi ! Regarde, insiste le bon Si-Kaddour.

Car il marche près de moi, le taleb, gravement. à gauche du fauteuil rouge poussé par Barka et par Abd-el-Khader, l'autre grand diable de nègre à mon service particulier. Et Bou-Haousse suit par derrière avec un certain Bachir. Et les femmes nomades — venues ici pour « l'aumône » — ouvrent très grands leurs sombres yeux à voir tout à coup passer ce cortège. Et les cavaliers dédaigneux ne tournent point la tête vers nous... « Roumi, chrétien fils de chrétien, chien fils de chien... »

Mais cinquante mioches au moins, garçons et fillettes, des nègres, des blancs, des bistrés, vêtus d'étoffes rayées de bleu ou de petites tuniques claires, se heurtent derrière le fauteuil. Ils nous suivent sous les figuiers blancs, sous les palmiers à panache, et jusque sous les pins d'Alep, qu'on croit hantés. Pendant deux heures ils nous accompagnent, mouvante et tapageuse escorte. Et parfois, lors des arrêts, les plus émancipés se risquent en avant, rieurs, effrontés, semi-peureux, pour me contempler.

— Ya El-Aïd ! Ya Mabrouk ! Ya Tahar ! Ya Mesroud ! Ya Zorah ! Ya Fatma ! Ya Khadoudja !

Ils s'interpellent, se pressent, crient, chuchotent et s'effarent. Tirant la langue, ils me désignent du menton.

— *Le* voyez-vous ? Par Allah, *il* est destiné aux géhennes ! *Ak Rabbi* ! il mange les enfants tout crus !...

La terreur qu'ils ont de moi est un très savoureux piment

à leur curiosité. Un mouvement de mon doigt les fait frémir. Mon dangereux regard les éparpille. On dirait alors une bande de moineaux qui soudain prend son vol.

Puis ils reviennent, plus nombreux.

Et tantôt l'ombre fraîche et tantôt la lumière saharienne alternent leurs séductions, estompant, éclairant ces choses, si loin de Paris, — ces choses sans portée, qui prennent tout de même l'esprit et les nerfs à force de simplicité.

XII

30 septembre.

Le fort ne faiblit point,
Fût-il broyé comme le musc
Ou pilé comme le camphre...

Est-ce pour m'encourager, est-ce par simple hasard que Si-Kaddour m'a lu ces vers, pris dans le livre intitulé : *les Perles des Pensées*, autre œuvre du fécond théologue, feu Bou-Saad-ed-Djazerti ?

Le fort ne faiblit point...

Je veux méditer cette parole : je veux « ne pas faiblir », non seulement envers la malveillance que je sens autour de moi, un peu davantage chaque matin, — mais surtout envers moi-même; voilà mes rêves, pendant qu'un vieux taleb m'explique la généalogie des Djazerti et l'emblème des deux filiations : la chaîne corporelle, ou transmission de l'existence de chair; la chaîne mystique, ou chaîne dorée, transmission de la *baraka*, de la bénédiction particulière, de la divine étincelle qui se lègue d'esprit en esprit.

— La transmission de la chair, Sidi, peut se faire en même temps que la transmission de la *baraka* ; c'est ce qui arrive chez nous maintenant. Notre saint chériff actuel (qu'Allah protège son voyage !) descend directement de l'Illustre Sidi-Bou-Saad par son père Sidi-Mohammed et son grand-père Sidi-el-Aïd, lequel était le fils aîné du Sublime et du Vénéré (Dieu leur conserve à tous trois le salut !) Tous trois furent possesseurs et de l'héritage du sang et de l'héritage

spirituel. Mais au-dessus d'eux, Sidi, avant eux, les deux chaînes se sont parfois écartées. Elles se rejoignent finalement à l'origine, en la personne de Celui après lequel il ne peut plus y avoir de prophète, le Père et fondateur de l'Islam, Notre-Seigneur Mohammed le glorifié (Dieu accorde à lui et aux siens le salut le plus complet !) Et la chaîne dorée remonte ensuite, comme tu sais, de Notre-Seigneur Mohammed à l'archange Djébril qui lui apporta le saint Koran... Et de l'archange Djébril elle va s'attacher au trône admirable d'Allah, et se fondre dans son indicible Lumière, comme un flambeau dans un grand foyer qui brillerait sans se consumer... Et c'est Lumière sur Lumière... Et Dieu conduit vers la Lumière celui qu'il veut, car il peut tout et connaît tout...

La voix du bon taleb s'évanouit ici, accablée d'extase; et nous restâmes muets, sous l'ombre verte des treilles où frémissait le vent léger. Je pensai alors moins pieusement, mais non sans émotion pourtant, à une autre brillante lumière que du Désert j'avais aperçue, le soir de ma blessure, — à cette miraculeuse lumière qui m'a « conduit » en la zaouïa de Mozafrane, — que jamais depuis je n'ai revue... et dont je n'ai pu, malgré mes questions, découvrir l'origine ni le lieu.

— Tu dois te tromper, Sidi. C'était une des lampes d'argent, comme celle de ta chambre... ou quelque torche de palmier, promenée par un de nos esclaves...

Non. Quelle torche de palmier aurait cet éclat brillant et fixe? Quelle lampe antique, à la mèche grésillant dans l'huile. projetterait ce rayon clair?

Elle demeure encore aujourd'hui pour moi un songe parmi d'autres songes, l'apparition de cette flamme irréelle...

Nous étions alors sous une vigne en forme de tonnelle, qui couvre une suite de portiques dans le goût populaire italien — arcades bâties du reste par des maçons venus de Tripoli, à travers sables, Maures du rivage ayant travaillé jadis à Malte, à Palerme — tant se mêlent les arts et les races autour de cette mer intérieure mi-chrétienne et mi-musulmane, d'où le souvenir païen n'est pas complètement enfui...

— Repose-toi, ô Sidi, fit le taleb. Le sommeil du corps.

quand l'âme éveillée rêve, est un bienfait délicieux. Remercié soit le Très-Haut qui nous l'accorde ! Et moi je te laisse une courte minute. Je reviens, Sidi, presque avant que d'être parti.

Si-Kaddour s'absenta une grande heure, puis reparut, la mine soucieuse et comme angoissée. Il allongeait son bras sec, avec un geste de pythonisse douloureuse, au-dessus du bloc de marbre où fumaient, dans l'atmosphère pure, nos deux tasses de menthe et de thé.

— Ya Sidi, me dit-il, demain je te ferai voir, *inch' Allah*, l'arbre de l'hérédité, la « double chaîne » des Djazerti, peinte de vermillon, d'or et d'azur. Si-Ahmed lui-même te montrera le parchemin.

Ainsi, c'était pour cela qu'il m'avait quitté, pour négocier l'exhibition de cette feuille ! J'éprouvai subitement, devant son visage contracté, la certitude qu'une lutte s'était prolongée entre lui et ceux qui ne m'aiment point. Les Djazerti se révèlent mes ennemis, plus que jamais — disons mes adversaires et ceux de ma race. Tout à l'heure ils ont passé le long de cette tonnelle (peut-être m'y savaient-ils, peut-être ne m'y savaient-ils pas). Leurs beurnouss blancs défilaient, tels des frocs de moines luxueux... Et leurs yeux ne m'entrevoyaient point : l' « infidèle » n'existe plus devant leurs âmes de Saints très élevés.

Cependant cette résistance à laisser mes yeux roumis se poser sur les enluminures me parut de fâcheux augure. On ne l'eût point faite il y a huit jours ; et tous les Arabes d'origine noble paradent si volontiers de leurs généalogies, dès que sont là des hôtes nouveaux.

— Alors, demain, Sidi?

Je secouai négativement la tête.

— Je ne pense point, ô taleb, qu'il soit nécessaire d'aller contrôler tes paroles.

L'excellent vieux me regarda, d'un air surpris, ensuite inquiet, enfin désespéré. Hélas ! aucune des supplications déjà exprimées par lui, qui en est prodigue, n'atteignit la véhémence de celle qui se déchaînait maintenant. Elles en tremblaient, ses joues ridées, et ses paupières à mille petits plis, et ses grosses lunettes de corne.

— Ya Sidi ! Sidi ! ! Par la bénédiction d'Allah sur toi ! par le ventre de celle qui t'a conçu ! tu vas me jeter dans le deuil du tombeau ! !... Sid' Ahmed lui-même, je te le répète, le propre neveu du Chériff doit te montrer les peintures ! !... Il me l'a promis sous les serments inviolables ! ! !... Que ton esprit distingué, Sidi, ne manque pas cette occasion de voir des choses édifiantes, et d'éviter un tel chagrin au plus dévoué de tes serviteurs ! ! !

Incapable, malgré toutes mes bonnes raisons, de résister davantage, je me suis engagé sottement pour la prochaine après-midi, au temps qui suit la prière d'*aasser*.

— Voyons, calme-toi ; c'est entendu, taleb, j'irai...

— Ya Sidi !

— J'irai, j'irai...

XIII

1er octobre.

Et j'y suis allé — dans mon fauteuil.

J'en suis aussi revenu, un peu étonné de certaines choses... par exemple de « l'invisibilité » persistante de Sid'Ahmed-ed-Djazerti. Je dirai plus : un peu choqué. Comment ! voici un personnage, autant Chériff que l'on voudra : il promet, il offre de me recevoir, moi son hôte — son hôte en pays arabe ; puis, la dernière minute arrivée, ce seigneur se dérobe ; il délègue son secrétaire, son *khodjah*-chef, Si Hassan-ben-Ali le rusé, pour représenter Sa Hauteur envers mon insignifiance. Et moi, cloué chez lui par le sort, je dois tolérer ces impertinences sans pouvoir faire seller un cheval ou un méhari...

Ma colère pourrait surprendre ceux qui connaissent mal les mœurs du Désert : mais le manque d'égards, chez l'Arabe, est le frère jumeau de l'insupportable menace.

Il faut avoir vu les courbettes obséquieuses de cet Hassan-ben-Ali ! Et ses déférences, et son humilité où triomphait toute sa joie d'avoir empêché les Chériffs de me recevoir eux-mêmes !... Quelle politesse ! Ce musulman trop civil ne sera grossier avec moi que le jour où, décidément, on devra me

couper le cou. Mais, jusque-là, il joue de moi, en virtuose, comme un chat dont les pattes ne montreraient que velours, et dont les dents s'aiguiseraient, fines et pointues, derrière les souriantes babines.

— O Sidi, daigne jeter un coup d'œil favorable sur ce que te présente ton serviteur !

En ces termes il m'indiquait le parchemin déroulé, maintenu par deux scribes. Son amabilité était ambiguë, menaçante au fond, comme le flegme des sous-khodjah et comme l'apparence même des objets de l'entour. Oui, les choses me sont hostiles : le battant peint de l'armoire entr'ouverte me la disait, cette hostilité, et les murs blancs et mornes de la longue « chambre du sceau », et cet air lourd à respirer, chargé d'une odeur de vieille encre, de vieille cire et de je ne sais quel relent fade de musc.

— Tes regards, ô Sidi, daigneront-ils me faire la faveur de vérifier la *base* de cet arbre généalogique ? D'abord, ici, le nom d'Allah, que cent mille épithètes de vertus ne pourraient assez louanger. Puis ensuite celui de l'ange Djébril (Gabriel) aux ailes de diamant. Puis ici, les syllabes bénies formant celui du Saint Prophète...

J'interrompis le discours sans avoir bien examiné l'azur, l'argent et le vermillon scintillant en effet sur les feuilles de l'arbre, plus touffu que celui de Jessé dans nos anciens missels. Et Dieu sait pourtant que j'aime les vieux vélins enluminés, dont la perfection puérile est si amusante à l'esprit, et le contact si doux aux doigts... Mais je ne pouvais tolérer l'attitude de cet Hassan-ben-Ali.

— Cela suffit, déclarai-je. Si-Kaddour m'a déjà expliqué ces filiations...

Le visage de Si-Hassan demeura impassible, plutôt souriant — mais ses yeux parlèrent. Oui, quoi qu'il en eût, et malgré le fameux rideaux intellectuel dont il s'enveloppe, il ne put tout à fait clore ces « fenêtres de l'âme ». Et l'on aperçut, un court instant, le démon du logis... Du reste, c'est le soudain coup d'œil oblique, le jet lumineux, quasi phosphorescent des prunelles qui chez l'Arabe est révélateur de l'émotion, de la défaillance, ou de la traîtrise secrète — tandis que chez l'Européen ce serait (les juges d'instruction

le savent bien) l'altération de la voix, le frisson léger des doigts, malgré le raidissement de la volonté.

Oui, les yeux de Si-Hassan parlèrent. Ils dirent de la haine pour moi, et même pour le pauvre Si-Kaddour, lequel, malgré sa bonne contenance, me faisait vraiment pitié.

Mon fauteuil roulait enfin hors de la « chambre du sceau ». Les gens du banc — *ahl-es-soffa*, tous ceux qui restent de longues heures à la porte des grands de la terre musulmane ; quémandeurs, plaignants, courtisans, parasites, attendant des matins jusqu'aux soirs et des soirs jusqu'aux aubes le bon vouloir du puissant seigneur — les gens du banc ne me saluèrent point quand je passai. Mauvais, très mauvais, cela. Je remarquai aussi, après coup, que le thé traditionnel (jouant chez les Djazertïa le rôle hospitalier du *caouah* en d'autres lieux) ne m'avait pas été offert. Mauvais, plus mauvais encore. Tellement mauvais que je me sentis subitement tranquille, n'aimant pas les demi-situations, et préférant le danger net.

Les hommes de garde, arrogants sous leur beurnouss bleu, me heurtaient « moralement », fiers et dédaigneux, sous les galeries. Les porteurs de ballots, au tournant des couloirs, faillirent bousculer mon véhicule : car les serviteurs d'Islam exagèrent la tendance du maître...

Et les enfants, sortant des écoles par flots, ne me suivirent pas de près comme à l'ordinaire — comme avant-hier encore ils auraient agi. Et leurs cinq doigts écartés se dirigèrent de mon côté :

— *Khamsa fih aïnek !* Cinq dans ton œil !

C'est le remède saharien contre la jettatura, contre l'infernale influence. Les vieillards impotents soignés ici l'adressaient également à la dérobée, ce signe conjurateur, de leurs vieilles mains tremblantes qui repoussaient mes maléfices, tandis que les bouches édentées balbutiaient des anathèmes :

— Religion de croix ! Religion d'égaré ! Dieu maudisse ta mère la chienne ! Que ta mort soit sans tombeau !

Pour faire diversion, l'infortuné Si-Kaddour m'indiquait

presque au hasard les bâtiments déjà vus, les ateliers de métiers, les magasins, les annexes.

— Regarde, ô Sidi, regarde... regarde cette zaouïa des Djazerti !

Nous parvenions à la place des Caravanes où journellement arrivent ici, par sacs d'inégale valeur, les offrandes des Khouan, des Djazertïa — convois dont le point d'origine me demeure mystérieusement caché, et dont les chameaux, quand on les décharge, brament entre les murs blanchis. Ce sont de braves bêtes cependant, ces chameaux. Ils m'annoncent du moins, eux, par leur cri plus sourd ou plus aigu, s'ils viennent de l'Orient lumineux ou du Moghreb très âpre, du Maroc aux races de dromadaires diminuées et chétives, comme rabougries. Ils travaillent « pour la zaouïa ». Ils apportent la *ziara*, du même pas dont ils apporteraient toute chose, inconscients d'enrichir les descendants d'un Vénéré. Ils sont pleins de simplicité dans leur laideur d'auxiliaires utiles, qui seuls peuvent braver longtemps cette lumière féroce du Désert, ce climat souvent brutal, ce sable africain...

— Ya Sidi, m'instruit le taleb, Allah nous dit dans le Koran : « Je vous ai soumis les chameaux, afin que vous soyez reconnaissants. »

Et le bon Si-Kaddour, redevenu gai, contemple avec attendrissement les échines bossues d'où vont être déchargés les précieux hommages et les générosités. Un grouillement de fidèles et d'esclaves s'agite, troublant le silence pour un instant.

— Ya Sidi, quel spectacle édifiant!

Dans un coin, là-bas, une Nomade des environs se tient debout, respectueuse, attendant qu'on veuille bien prendre son humble offrande d'humble femme — cette petite charge de bois menu balancée sur le dos de son bourriquet.

Elle a l'air sauvage et résigné des animaux soumis au fouet. Sa robe drapée, de vieux coton sale, laisse voir des lambeaux de chair brune, comme tannée. Son visage s'inquiète. Furtive, elle jette sur mon équipage la défiance de son regard.

— Ya Sidi, reprend le taleb, daigne constater ici la munificence des Djazerti. En échange de ce petit fagot, qu'on

accepte pour ne pas froisser d'un refus la bonne volonté du plus misérable, notre zaouïa va nourrir pendant deux ou trois jours, Sidi, cette malheureuse et ses enfants. Elle va couvrir de vêtements neufs leurs membres rafraîchis au bain. Et des présents d'orge et de dattes leur seront remis par surcroît quand ils reprendront le chemin de leur tente, en louant Allah et le Sublime Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti (Dieu veuille lui continuer la félicité!)...

La femme m'examinait de nouveau, avec un recul secret grandissant. Elle questionna l'un des esclaves, et, dès le mauvais renseignement reçu, je vis une répulsion contracter le hâle de son visage, et ses doigts rugueux faire, eux aussi, le signe cabalistique de défense et de réprobation... « — *Khamsa fih aïnek!* Cinq dans ton œil!... »

Je n'entendais pas, mais je compris — et je pâlis. Même venant de cette créature, si près de la brute, la blessure me fut sensible. Il me parut devenir un paria, si les femmes (soient-elles à peine femmes) se détournaient maintenant de moi, pleines d'horreur...

Le taleb ne remarquait rien, ou feignait de ne rien remarquer parmi ces signes hostiles. Il voulait « effacer », coûte que coûte, l'affront du manque d'accueil, le procédé du khodjah, son ennemi, le beau jeune homme à la langue douce, Si-Hassan-ben-Ali.

— Ya Sidi! — me répétait-il, continuant les expansions d'un réel enthousiasme, — ya Sidi! permets-moi de le proclamer : elle est un louable et pieux miracle, cette zaouïa de Mozafrane, d'où sont sorties, comme les abeilles essaiment de la ruche, nos autres zaouïas, Sidi. Elle crie la gloire de l'Illustre Bou-Saad. Son parfum monte au trône du Puissant, porté sur les ailes des Khérubs... O Sidi, ô Sidi, regarde!...

Évidemment. Les constructions étendues, les cultures. encloses d'un mur à créneaux, soignées par des jardiniers innombrables — cet univers isolé, complet et riche paraît stupéfiant, quand on connaît le Désert. Vie abondante, surgie ainsi du milieu des plaines arides, sans autre secours que le prestige d'une idée — pas même : d'une *nuance* d'idée.

— Regarde, ô Sidi!...

Regarder, oui. Mais tous n'ont pas des yeux semblables... La façon d'examiner les édifices d'une religion peut donner à leurs sculptures plus ou moins de relief... Aujourd'hui, ma mauvaise humeur me « rapetisse » les choses — et la foi des pèlerins, au contraire, les amplifie sans doute, les idéalise, les auréole d'un nimbe immuable et prestigieux.

Et je me ressouviens de la Lampe idéale qui, de tout ce qu'elle éclairait, faisait des pierreries et des escarboucles. J'y avais trouvé jusqu'ici le symbole général de l'imagination. Mais c'est davantage encore. Cette force occulte qui livre (spontanément, remarquez bien) l'Afrique entière et l'Asie de l'ouest au pouvoir des « Ordres », cette puissance secrète des mystiques détient la lampe d'Aladdin. Par elle, chaque moellon de ces murailles devient non seulement plus précieux, mais « plus beau » que l'onyx de Syrie. Chaque feuille de ces bosquets se change en émeraudes serties d'or fin. Et ce qui nous semble, à nous, déjà très remarquable représente en effet le miracle — mieux, « la merveille », à des peuples pour qui le merveilleux est le pain nécessaire, bien avant les aliments dont le corps se soutient chaque jour...

Au résumé :

Force occulte — puissance mystique — miracle complexe, cérébral et sensuel.

Je crois vaguement (sans me rappeler la phrase) que le dernier mot de mes lettres interrompues, envoyées vers la France si brusquement, était celui de *volupté*. Cela me frappe à distance. Il faut toujours en revenir là : Volupté... Elle alimente la flamme des aspirations musulmanes... Et c'est une science profonde de son adaptation à ces races qui les jette pantelantes sous le joug béni de leurs dominateurs.

Et cependant, il y a là, par comparaison veac l'Islam non affilié, un essai de relèvement moral que je voudrais examiner, pour le mieux comprendre.

La religion chrétienne nous prêche la pureté absolue ; elle a été néanmoins obligée de souffrir, à côté, le péché d'amour. La religion musulmane le légitime, ce péché, le prescrit pour ainsi dire avec les quatre épouses renouvelables et les concubines à volonté. Alors, descendant d'un degré, elle *tolère* sans se scandaliser les vices variés — vices orientaux... Elle

admet, comme un mal nécessaire, la sodomie, les infâmes trafics d'enfants...

La jeunesse des Chériffs verse souvent, pareille à celle de leurs coreligionnaires, en ces désordres. Soit. Mais *on les cache*. Et si nous admettons que l'hypocrisie est un hommage rendu par le mal au bien, nous pouvons admettre aussi que, dans le cas présent, cette hypocrisie « crée » l'idée de vertu.

Après l'avoir créée, elle la fortifie en évoquant d'autres désirs que la gourmandise ou la débauche — en montrant, à des êtres qui ne l'eussent pas soupçonné, un autre idéal possible — en préconisant un bonheur que ne détiennent pas les jeunes esclaves en tunique blanche ou les danseuses tiarées d'or...

Les chériffs, distributeurs du *dikhr* qui mène à l'extase, ont donc appelé leurs fidèles à de nouveaux frémissements, violents et chastes. *Ils* ont fait vibrer leurs nerfs suavement, jusqu'aux profondeurs de fibres insoupçonnées — de fibres qui dormaient en eux.

Et, très habiles, *ils* ont crié :

« Vous n'aurez cela que par nous. Vous ne le trouverez que chez nous ! »

Et leur habileté plus grande encore fut d'avouer (eux qui pouvaient tout dissimuler) la possession régulière des quatre épouses légitimes, comme il est indiqué au Koran, et des négresses sans nombre fixé. Car l'ascétisme, tel que le conçoit le cerveau d'un Arabe, ne rappelle point celui de saint Paul. A vouloir faire ici de vrais « purs », on eût fait des bêtes féroces.

C'eût été trop dangereux.

Se déclarant maîtres des joies spirituelles, les sages Chériffs ont également autorisé, recommandé, par l'exemple, la joie charnelle — la volupté de la volupté...

XIV

2 octobre.

D'ailleurs, *ils* ont choisi pour eux la plus intense, la meilleure part — celle du lion.

Dans ces jouissances, dont frissonne tantôt le corps et tantôt l'âme, ils ont su puiser les plaisirs qui font la trame de leurs jours béats. Ils savourent, ces Chériffs, la volupté de rester toujours là (sauf de rarissimes voyages) quand les autres passent.... Ils ont les délices de la puissance... Et l'orgueil de la domination....

Autant que le pauvre pèlerin, mieux que lui, ils s'élèvent s'ils le veulent à l'Extase secouant les moelles.... Et, puisqu'ils sont guerriers (toujours s'ils veulent), ne leur sont pas refusées la force et l'ivresse du sang versé....

Ils ont, image de la guerre, les fusillades de poudre célébrant les fêtes. Ils ont le raffinement de l'existence somptueuse et qui leur semble plus belle au rapprochement des haillons de leurs frustes affiliés. — Ils ont les présents qui parlent des contrées éloignées et bizarres, dont l'exotisme surprend.— Ils ont les messages variés au milieu des mœurs immuables, et tout se renouvelle autour d'eux, sans que rien n'y soit changé.

Ils ont les jardins fertiles et le charme des eaux courantes — et les matins nacrés — et les soirs d'or. Leur bon goût sut repousser les tams-tams, les vacarmes des danses : ils ont les musiques lointaines, celles des bergers de troupeaux, légères, imprécises, scandées, qui palpitent dans l'air transparent comme, après l'amour, bat le cœur.

Et les odeurs pénétrantes et sensuelles, dont s'imprègne toute la zaouïa — les cassolettes de parfums — et les femmes, cassolettes brûlantes. — Et l'agrément des grandes pièces claires, où le marbre étend sa douceur. — Et, d'autres jours, aux heures recueillies, la volupté des refuges clos, des laines profondes, des réduits moelleusement obscurs.

Et la lumière multipliée des cierges et des lampes, si chère à l'Islam — et la mélancolie aphrodisiaque, un peu philosophique, un peu sadique, qui vient de ces tombeaux si proches, ces tombeaux de leurs pères, dont ils vivent; auprès desquels, un jour, sera leur tombeau, qui fera vivre leurs fils.

Ils ont tout ce qu'un musulmam peut rêver dans les Paradis — ils l'ont sur cette terre. Et même la beauté de l'éloquence, des prières nobles et sonores, cherchant l'esprit

à travers les sens. Et même l'intrigue, la divine intrigue, aussi subtile, aussi fine qu'un cheveu de Géorgienne blonde. La divine intrigue, ils l'ont, brouillée à loisir. Tout, tout, ils l'ont. Et nous nous étonnons qu'ils ne nous aiment point, qu'ils se dérobent, qu'ils combattent pied à pied notre conquête, à nous Européens — à nous Français !

Qu'avons-nous donc à leur offrir, en échange de ceci ?

Et comment ne s'opposeraient-ils pas farouchement, fanatiquement à l'approche de notre état de choses, qui sera — ils le savent bien, ils le sentent — l'adversaire et le destructeur de ceci ?

Notre plus invincible ennemi, parmi ces contrées, c'est la volupté saharienne....

JEAN POMMEROL

(A suivre.)

AU TEMPS

DU SIÈGE DE LA ROCHELLE

Le mardi 11 juillet 1628, à la pointe du jour, trois gentilshommes chargés de surveiller la côte du Cotentin en face des îles anglaises, se trouvant en observation, à cheval, près de Carteret, aperçurent une barque qui abordait. Un homme en descendit; il avisa une cabane de saunier, entra, pendant que le bateau remettait à la voile, — le cap sur Jersey d'où il devait apparemment venir, — puis ressortit peu après, mangeant encore, et suivi du saunier qui lui montrait la route du plus gros bourg voisin, la Haye-du-Puits[1]. Les trois gentilshommes, MM. des Poteries, Montigny et Griffart, se concertèrent : ce débarquement était suspect. Arrêter le nouveau venu offrait des inconvénients ; celui-ci semblant se diriger vers la Haye-du-Puits, mieux valait l'y devancer par un détour, et prévenir les autorités qui aviseraient. Ils partirent au galop.

Le personnage qui venait ainsi d'attirer l'attention était un tout jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, grand, mince, distingué; il avait les traits doux, le regard incertain; son visage était couvert de taches de rousseur; sa barbe naissante et ses cheveux étaient rouges; il portait une casaque de bure grise, un pourpoint de satin noir, des chausses cramoi-

1. Interrogatoire du personnage, séance du 14 novembre 1628, à Poitiers. Les moindres circonstances de ce récit, quelque « romanesques » qu'elles paraîtront, sont exactement empruntées aux documents.

sies et un chapeau de feutre noir qu'ornait une grande plume. Il se nommait M. Charles Le Venier, sieur de Bréault, dit de la Grotière, et il était du Poitou.

Arrivé sur le haut des dunes, bien mis en son chemin par le saunier qui le laissa, il se disposa à franchir les cinq lieues qui le séparaient de la Haye-du-Puits. A la première ferme, il loua un méchant bidet, « une mazette » qu'il promit de renvoyer, et, poussant la bête, il finit par atteindre le bourg au moment où, au vieux clocher de l'église, dix heures sonnaient. C'était jour de marché. De toutes parts affluaient paysans et paysannes, à pied, à cheval, en carriole. M. de la Grotière entra dans une hôtellerie déjà remplie de monde, se refit un peu, convint avec l'hôtelier, petit homme boiteux, du renvoi de la mazette, et alla faire un tour. Au coin où l'on vendait les chevaux, il en marchanda un dont on voulait cinquante livres, l'obtint pour quarante, le fit seller, brider, conduire à l'hôtellerie où il rentra payer son écot, et ceci fait, se mettant en mesure de partir, il avait déjà le pied à l'étrier, lorsqu'un homme approcha et lui dit que M. le bailli le demandait.

Un instant M. de la Grotière, légèrement troublé, hésita : incertain de ce dont il s'agissait, il obéit. M. le bailli, qui avait auprès de lui deux ou trois archers du prévôt général, s'excusa poliment d'avoir dérangé le jeune gentilhomme et lui notifia qu'il allait prendre la liberté de le faire fouiller. Aucune protestation n'était possible : on ne trouva dans les poches qu'un peu d'argent, quarante-trois pistoles. Le bailli demanda à son interlocuteur comment il se nommait. La Grotière répondit :

— Monsieur de Bréault.

L'officier du roi eut un haut-le-corps.

— Oh ! fit-il, c'est donc vous que nous cherchons ! Il est passé en Angleterre un homme de ce nom-là, que le roy a commandé que l'on arreste !

M. de la Grotière interdit chercha à plaisanter. Certainement, dit-il, « si c'estoit lui, il seroit de bonne prise » ; mais il n'était pas le seul qui s'appelât de Bréault ; il y en avait d'autres. Le bailli fit allusion au long siège de la Rochelle que le roi poursuivait depuis plus de dix mois pour abattre la rébellion des protestants et aux détails duquel tout le royaume s'intéressait passionnément. Il conclut qu'il était

obligé, premièrement, de conserver les quarante-trois pistoles trouvées, lesquelles il serra dans une petite boîte qu'il cacheta et remit au propriétaire de la maison où on était; secondement de garder M. de Bréault à sa disposition jusqu'à plus ample informé. Un des archers, Lastelle, allait l'accompagner à l'hôtellerie, et ne le quitterait pas.

En chemin, M. de la Grotière considéra que l'archer était « un vieux bonhomme »; il réfléchissait qu'on pouvait le jouer ou le bousculer. lorsqu'en rentrant dans la salle de l'auberge, il se trouva en présence de trois personnages qui, l'ayant un instant considéré, se jetèrent sur lui, et, avant qu'il eût pu faire la moindre résistance, l'avaient ligotté: c'étaient les trois gentilshommes de Carteret. Sans autre observation, ils se mirent en devoir d'inspecter tous ses vêtements, et cette fois la visite, mieux conduite, fut plus fructueuse, car dans le repli de la manche du pourpoint on trouva un papier. Ce papier fut déplié et lu. Il contenait ce qui suit :

Jehan Guiton, escuier, eschevin, conseiller du roy, nostre sire, maire et cappitaine de la ville et gouvernemeut de la Rochelle. Nous avons donné et donnons pouvoir et commission au sieur de la Grostière de s'assister de tel nombre de ses amis qu'il advisera pour aller dedans et hors le gouvernement faire la guerre par mer et par terre aux ennemis du roy et des églises réformées de France, se saisir de leurs personnes et choses à eux appartenant et, en cas de résistance, les combattre, vaincre et surmonter à force d'armes par toutes sortes de voies nécessaires en tel cas.

Faict à la Rochelle, le 20e jour de mai 1628.

Ainsi on était en présence d'un huguenot engagé dans la rébellion de la Rochelle, commissionné à porter les armes contre le roi, et factieux. Les trois gentilshommes discutèrent. La première chose à faire était de prévenir le « lieutenant pour le roi du gouverneur en la Basse-Normandie », M. de Matignon, à ce moment à son château de Thorigny-sur-Vire, au delà de Saint-Lô; puis de conduire le jeune homme en un endroit sûr et de l'y enfermer. La Haye-du-Puits ne possédant pas de prison convenable, quelqu'un suggéra l'idée de se rendre à Saint-Germain-le-Vicomte, solide château-fort, aux murs épais, sis à trois ou quatre lieues de là, et dont les salles basses des tours étaient de bonnes geôles. L'avis fut adopté. Les

gentilshommes commandèrent à l'archer Lastelle de les accompagner ; un courrier monta à cheval pour gagner au galop Thorigny ; et au milieu d'une foule compacte qui emplissait l'auberge ainsi que ses abords, attirée par la nouvelle de l'arrestation d'un seigneur huguenot, le cortège, dans lequel M. de la Grotière à cheval était étroitement entouré de ses gardiens, s'ébranla et partit. Le soir, le jeune homme était écroué dans une des prisons de Saint-Germain.

A la nouvelle qu'on lui apportait, M. de Matignon monta immédiatement à cheval et se mit en chemin avec un gentilhomme de sa suite. Il lui fallut la nuit entière pour franchir les douze lieues qui le séparaient de Saint-Germain-le-Vicomte : sur le matin il arrivait au château. Après s'être entretenu avec M. de Montigny et ses compagnons qui lui rapportèrent les détails de l'incident, il fit appeler Charles de la Grotière et l'interrogea. Charles de la Grotière lui demanda la permission, au lieu de répondre à chacune des questions qu'on voulait lui poser, de rédiger un bref mémoire dans lequel il indiquerait qui il était, d'où il venait, ce qu'il avait fait. M. de Matignon y consentit. Le lieutenant du gouverneur, après avoir lu l'écrit, prononça qu'il allait l'envoyer au roi, à la Rochelle, avec un procès-verbal de ce qui venait de se passer. En attendant la réponse de Sa Majesté, il ordonnait à M. de la Luthumière de conduire sous bonne escorte Charles de la Grotière à la citadelle de Saint-Lô. Cela fait, il complimenta les trois gentilhommes de Carteret pour leur zèle au service du roi, et se retira.

M. de la Grotière fut transféré à Saint-Lô. Huit jours après, le 20 juillet, Louis XIII signait des lettres patentes mandant à M. Gaspard Coignet, sieur de la Thuillerie, « conseiller du roy en son conseil d'État et privé, maître des requestes de son hôtel » de se rendre à la citadelle de Saint-Lô pour commencer le procès du gentilhomme. M. Gaspard Coignet se mettait à l'œuvre le mardi 25 juillet, à neuf heures du soir ; la procédure allait révéler de point en point toute l'histoire du seigneur de Bréault[1].

1. Nous avons retrouvé le dossier du procès, dossier inédit, actuellement au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale. C'est lui qui nous a fourni, avec quelques autres sources, les éléments de ce récit.



Restée veuve d'un honnête gentilhomme huguenot avec peu de fortune et trois garçons, madame de Bréault s'était retirée dans un vieux manoir du Poitou, la Grotière, situé entre Bressuire et Cerizay. C'était une femme de jugement, d'une piété forte et austère, sévère et triste, mais sans exaltation et modérée. Elle désapprouvait les prises d'armes « de ceux de sa religion » et jugeait la réforme une affaire de conscience individuelle compatible avec les devoirs d'un chacun à l'égard du roi. Elle s'appliqua à l'éducation de ses fils.

Le second, Charles, était une nature douce et molle. Capable de passions vives qu'il servait d'un entêtement téméraire, il apportait dans tout ce qu'il faisait une inconscience distraite tenant à l'indécision d'un esprit rêveur. Sa mère redoutait la vie pour lui. Elle avait gardé des relations avec des cousins de son mari, fougueux catholiques, MM. de Bercy-Mallon, de la Vaux-Saint-James, qui habitaient Poitiers, et leur demanda de l'aider à caser ses fils par la voie ordinaire des gentilshommes de ce temps, l'armée. Grâce à leur appui, Charles fut admis, à peine adolescent, parmi les pages de la petite écurie du roi, manière d'école militaire d'où l'on sortait officier, nommé directement dans les régiments. Il y resta, — ou, comme on disait, — il y « porta la livrée » quelques années. Pourquoi, à dix-sept ans, en sortit-il d'une manière brusque? Le point n'est pas éclairci. Au moment de la lutte de 1621 contre les protestants, en Poitou, pendant le siège de Thouars, le jeune page demanda à l'écuyer de la petite écurie, M. de Beaurepaire, une permission de plusieurs jours qui lui fut accordée. Il alla à la Grotière, y demeura un certain temps, rejoignit le roi lorsque celui-ci assistait au siège de Saint-Jean-d'Angely, cinq ou six jours avant la prise de la ville, et là, M. de Liencourt, chef supérieur des pages, lui signifia son congé qu'il accompagna d'une gratification de cent livres, sans nomination d'officier. C'était une disgrâce. Sa religion l'avait-elle rendu suspect? Le fait est peu probable. Louis XIII ne faisait un crime à personne d'être réformé. Nombre de ses officiers étaient huguenots. On accusa plus tard Charles de la

Grotière d'avoir profité du congé qui lui avait été donné pour prendre le mousquet et faire le coup de feu contre les armées du roi. Il s'en défendit vivement.

Ainsi « mis hors de page », mais autrement qu'il ne l'eût désiré, le jeune homme revint chez sa mère. Il partagea son temps entre la Grotière et une terre que sa famille possédait en Beauce, Sainte-Acobille. Il allait y percevoir les fermages, surveiller les réparations, discuter les baux. Une fois il poussa jusqu'en Hollande voir un frère qui s'y trouvait, on ne sait pourquoi. Sa vie était vide et sans but. Sa mère qui, tout, en affermissant chez lui les convictions religieuses protestantes, lesquelles il avait d'ailleurs sincères, le gardait le mieux qu'elle pouvait de la tentation de se joindre aux coreligionnaires rebelles, espérait le retenir dans une vie prudente en attendant que les circonstances devinssent pour lui favorables, lorsqu'un événement fortuit vint modifier ses prévisions : Charles tomba amoureux.

Il avait fait la connaissance d'une jeune veuve protestante qui se nommait madame d'Aigrefeuille. Il s'éprit d'elle. Madame d'Aigrefeuille était une ardente religionnaire, passionnée pour la cause réformée, enthousiaste, qui ne croyait pas qu'on dût reculer devant aucun sacrifice à l'égard de son parti et donnait l'exemple. Elle aima Charles ; elle eut pour lui un attachement fait de tendresse et d'orgueil ; mais elle aima davantage « le parti de la religion », avec une de ces exaltations d'anciennes romaines qui vouent à une idée leurs fils, si elles sont mères, leur mari, si elles sont épouses, plus rarement, et ce fut ici le cas, leur amant. Lui, éprouva pour elle un sentiment violent. Il ne songea qu'à elle ; il lui obéit en tout : son existence était transformée.

Madame d'Aigrefeuille habitait la Rochelle. Charles de la Grotière alla l'y rejoindre. Elle le reçut dans sa maison, lui, son équipage, ses chevaux. Il lui avait demandé et avait obtenu d'elle une promesse de mariage : aux yeux du public, ils étaient fiancés. Seulement, madame d'Aigrefeuille ajournait l'exécution de sa promesse, sous des prétextes quelconques. La raison était qu'elle voyait les événements politiques s'aggraver, la guerre civile menacer. Elle entendait user du pouvoir qu'elle conservait sur Charles, tant qu'ils étaient libres, pour

l'obliger à faire ce qu'elle considérait comme son devoir : se battre.



On était en 1627. Autour de la Rochelle les nuages montaient. Le cardinal de Richelieu, qui pensait ne pouvoir venir à bout des révoltes perpétuelles des protestants s'il n'écrasait pas « le nid de guêpes » qui leur servait de centre, avait résolu l'attaque définitive de la ville. Celle-ci sentait l'orage. Un fort, le fort Louis, avait été édifié, à quelque distance de la place, pour la surveiller, et, la garnison grandissant, les travaux de campagne que celle-ci entreprenait s'étendaient insensiblement. Les Rochelois inquiets s'armèrent.

D'autre part, le gouvernement du roi d'Angleterre Charles Ier, préoccupé de créer des difficultés à la France et informé de l'état des esprits dans la région, préparait l'envoi d'une flotte sur les côtes de la Saintonge. Cette action, jugeait-il, entraînerait les protestants à se déclarer. Charles Ier et son ministre, le duc de Buckingham avaient des relations suivies avec le parti religionnaire. Les Rohan, chefs de celui-ci, étaient représentés à Londres par l'un d'eux, le duc de Soubise, et les gens de la Rochelle entretenaient, près la cour de Saint-James, des députés à poste fixe.

Le mardi 20 juillet, la flotte anglaise forte de quatre-vingt-dix vaisseaux parut en vue de la Rochelle. Le duc de Buckingham qui la commandait, décida d'attaquer l'île de Ré où le brave M. de Toiras, s'étant enfermé dans les forts de Saint-Martin et de la Prée, allait subir le siège vigoureux qui fit sa fortune militaire et le conduisit au maréchalat. De toutes parts des protestants français accoururent pour offrir leurs services au général anglais. Charles de la Grotière fut du nombre. Reçu à bord du vaisseau-amiral, il entra en relations avec le duc de Buckingham, M. de Soubise, quelques seigneurs de l'entourage. Les Anglais avaient réuni les Français venus sous leurs drapeaux en un corps spécial qui, dans chacune des attaques dirigées contre Saint-Martin, reçut la mission de marcher le premier ; il fut fortement atteint : Charles put s'en tirer sans une égratignure.

Cependant Louis XIII se hâtait d'envoyer des régiments vers la Saintonge pour porter secours à M. de Toiras. L'armée se concentra sous les ordres du maréchal de Schomberg. Des troupes passant le petit bras de mer parvinrent à pénétrer dans Saint-Martin et à renforcer la garnison. Le duc de Buckingham, dont aucun effort n'avait pu réussir, prit peur, leva l'ancre et disparut. Il abandonnait à eux-mêmes les Rochelois irrémédiablement compromis. En même temps qu'il rassemblait ses forces pour délivrer M. de Toiras, le cardinal de Richelieu avait donné l'ordre de surveiller la Rochelle suspecte, qui pouvait attaquer à revers l'armée du roi. L'infanterie avait commencé des lignes de retranchement devant la ville, et élevé des forts, des batteries. Les Rochelois s'irritèrent de ces travaux : ce fut le prétexte. Le vendredi 10 septembre ils ouvraient le feu de leurs canons sur les forts de la Moulinette et de Saint-Louis ; les forts répondirent : la guerre était déclarée. La disparition de la flotte anglaise provoqua une impression de stupeur chez les Rochelois. Il allait falloir supporter tout le poids de l'armée royale disposée à mener le siège rudement. On envoya supplier le roi d'Angleterre de ne pas abandonner les malheureux religionnaires, et l'on se disposa à se défendre. Charles de la Grotière était rentré en ville.

Les assiégeants organisèrent méthodiquement le blocus de la place. Les dix-sept régiments d'infanterie et les vingt-deux compagnies de cavalerie, gens d'armes, chevau-légers, carabins, qui composaient l'armée, prirent leurs cantonnements autour de la Rochelle en arrière d'une ceinture de onze forts reliés par des batteries et des tranchées continues. Le cardinal de Richelieu, qui ne se souciait pas d'une prise d'assaut brutale, avait décidé de réduire la cité par la famine. La fameuse digue gardée par vingt-cinq navires, douze galères, quarante-cinq barques, interdisait l'approche de la place à tout secours venu de la mer.

Les commandants de l'armée, le duc d'Angoulême, les maréchaux de Bassompière et de Schomberg mirent du temps à resserrer le blocus. De la Rochelle on put se glisser à travers les lignes et tenter des coups de main au dehors. Charles de la Grotière s'y essaya. L'idée qui l'inspirait n'était pas précisément celle de répondre aux sollicitations de madame

d'Aigrefeuille qui eût voulu le voir « battre perpétuellement l'estrade »; elle était plus positive. Le jeune homme était venu à la Rochelle sans grand argent. Madame d'Aigrefeuille n'était pas riche. L'escarcelle de l'un et de l'autre se vidait. Sortir au loin, faire des prisonniers et les relâcher sous bonne et profitable rançon, était une industrie avantageuse. Charles en tenta l'aventure. Tant qu'on put passer, il courut. Une fois, près de Surgères, il prit quelques individus à deux pas du bourg où logeait le roi. Une autre fois, avec huit soldats qui l'accompagnaient, il mit la main sur cinq personnes, un aumônier du comte de Ribérac, deux chevau-légers de la compagnie de Couldre et Montpensier, un soldat du régiment des gardes françaises. Le tout fut dit de bonne prise et bien payé.

Malheureusement, ces moyens étaient insuffisants pour subvenir à ses besoins, et « fournir à la despence qu'il falloit faire à la Rochelle de sa maistresse ». La gêne, les dettes et leur cortège ordinaire de reproches venaient jeter le trouble dans leur amour. Que résoudre? Aller demander de l'argent à madame de la Grotière? Mais madame de la Grotière était profondément affligée de la conduite de son fils. M. de La Vaux-Saint-James avait durement signifié à la mère « que si elle n'avoyt le pouvoir de retirer le jeune homme du parti de la Rochelle, il seroit le premier qui mettroit le feu en sa maison de la Grostière! » Charles ne trouverait auprès de madame de Bréault que l'expression de sa douleur et de sa colère. Néanmoins c'était une ressource, il fallait la tenter.

Il partit avec un domestique, un Suisse nommé La Vallé. Il gagna Saint-Maixent, de là Saint-Loup, puis Bressuire. Parvenu à la porte du manoir paternel, il n'osa pas entrer. Le domestique alla trouver sa mère pour lui expliquer la situation et la supplier en son nom de lui donner de quoi vivre. Le valet revint : madame de Bréault refusait. Elle faisait dire à son fils que s'il voulait « quitter le parti de la Rochelle pour se rendre au service du roi, » elle lui fournirait ce dont il avait besoin, mais que sinon, elle était morte pour lui. Charles s'en retourna. En route, des idées calmantes lui venaient à l'esprit. Pourquoi ne se réconcilierait-il pas avec Sa Majesté? Au fond, c'était plutôt pour madame d'Aigrefeuille qu'il se battait que par conviction arrêtée. Il ne

tenait qu'à elle ; si on pouvait la décider à sortir de la Rochelle, afin de l'épouser, il était prêt à solliciter les bonnes grâces et le pardon du roi. Il gagna Poitiers dans l'intention d'aller trouver les cousins de son père pour leur demander leur appui; mais il ne rencontra ni M. de Bercy ni M. de La Vaux, qui étaient absents, et la déconvenue le rejeta dans les perplexités. Alors une résolution désespérée l'envahit. Il était homme de guerre, après tout; du moment qu'il ne savait plus à quel parti se résoudre, il n'avait qu'à prendre de force ce qu'il ne pouvait avoir de gré : il se décida.

Il était descendu à Poitiers dans une auberge dite de la *Grande Roue*. Il y remarqua cinq individus qu'il apprit être soldats huguenots, et leur proposa de se joindre à lui pour tenter fortune : ceux-ci acceptèrent. Ils se nommaient La Mote, qui était du pays et connaissait bien les chemins, Laborde, La Fresnée, La Coste et Métayer. Il fut d'abord question d'attendre le coche qui fait le service entre Poitiers et Paris, de s'embusquer dans le chemin de Châtellerault, de l'enlever. Le projet n'eut pas de suite. Un soir, au soleil couchant, près de Chesnel, à peu de distance de la ville, Charles de la Grotière suivi de son domestique et de trois de ses hommes attaquait sur la route un messager conduisant deux chevaux chargés de marchandises. On prit l'argent, trois pièces de drap, une pièce de camelot de soie, trois ou quatre de passement qui furent jetées par-dessus les murailles d'un jardin : le premier coup avait réussi.

Rendez-vous fut donné pour quelques jours après, à Saint-Maixent, hôtel des *Trois Marchands*. Au jour dit, la bande était là. Il y avait dans l'auberge huit voyageurs. Ils contèrent à table qu'ils allaient à Lusignan, qu'ils cheminaient ensemble, par crainte de périls. Trois d'entre eux paraissaient des marchands aisés. Ils parlaient de la Rochelle comme s'ils connaissaient la ville. Leur départ était fixé pour le lendemain à l'aube. Après le dîner, Charles de la Grotière convint avec ses gens de se mettre en route avant le jour et d'aller les attendre sur le chemin de Lusignan en quelque bon endroit désert où l'on pourrait agir à l'aise. Le lendemain, en plein champ, les huit voyageurs étaient arrêtés « le pistolet à la gorge et le chien abattu ». Ils se rendirent. On les conduisit

à une demi-lieue dans un bois taillis épais où ils furent fouillés. Tout ce qu'ils avaient sur eux fut pris. Charles de la Grotière décida qu'on en relâcherait cinq, croquants sans valeur, et que l'on garderait les trois autres qui semblaient fortunés. Conduits à trois ou quatre lieues plus loin, dans un autre bois taillis, de nouveau ils furent fouillés. L'un d'eux avait caché dans ses bottes trente et une pistoles qu'on lui enleva. Ces diverses opérations ayant mené jusqu'à onze heures du matin, un des soldats huguenots avisa une maison près d'un bois de haute futaie et alla y chercher de quoi manger. Sur les quatre heures du soir, Charles fit bander les yeux aux prisonniers et, la troupe, se mettant en marche, atteignit une métairie sise près d'un château. Le métayer consentit à prêter une étable pour y loger les arrivants, et comme il fallait finir l'histoire, à la tombée de la nuit, la Grotière notifia aux trois voyageurs qu'il leur rendrait la liberté à condition qu'ils payassent chacun une rançon proportionnée à leurs moyens. Ils connaissaient des marchands de la Rochelle : ils allaient signer des lettres de change tirées sur eux. On discuta les chiffres. L'un souscrivit six cents livres et signa sa lettre du nom de « Collinot » ; les deux autres ne voulurent promettre que cent livres chacun. Le lendemain matin, au soleil levant, on les relâchait. Ils partirent dans la direction d'Issoudun, mais à peine étaient-ils hors de la portée de la vue de la bande qu'ils changeaient immédiatement de direction et, courant à Poitiers, allaient porter plainte, dénoncer leurs voleurs et fournir au prévôt, au maire et à messieurs du présidial tous les signalements nécessaires.

Charles de la Grotière fit le compte de ce qui avait été récolté ; il procéda à un partage équitable du bénéfice, puis il fut décidé qu'on se séparerait. Chacun alla de son côté. Charles revint à Poitiers ainsi que deux de ses hommes, La Fresnée et Métayer. Il descendit à l'auberge des *Trois-Piliers*. MM. de La Vaux et de Bercy n'étant toujours pas chez eux, il se rendit à l'hôtel de ville où on lui permit de voir des religionnaires qui y étaient détenus et parmi lesquels il reconnut un nommé Poupart, dit Pommeau, avec lequel il avait tenté un de ses coups de main hors de la Rochelle, celui où il prit des gens près Surgères. En rentrant à son

hôtellerie, il perçut une rumeur. On contait dans la foule que les sergents du présidial avaient rencontré par la ville deux individus nommés La Fresnée et Métayer, accusés d'infâme brigandage aux environs, que les deux individus avaient été arrêtés, traînés devant le présidial, jugés, condamnés, et qu'on venait de les pendre au gibet, le tout en moins de deux heures. Charles de la Grotière ne prit que le temps de rentrer à l'auberge; il prévint son domestique, paya et passa vivement les portes de la ville.

Le soir, il s'arrêtait pour coucher dans un petit village appelé Vouzailles. Il dîna avec son valet en compagnie d'un homme qui dit se nommer Verdon et qui venait aussi de Poitiers. Ils causèrent. L'homme mit la conversation sur le sujet des deux brigands qu'on avait pendus à la ville dans la journée et dont tout Poitiers, en émoi, avait parlé. Au cours de la discussion, Charles s'anima et s'emporta. Il finit par avouer son indignation en ajoutant que c'était lui qui commandait les deux hommes et d'autres.

On dit, s'écria-t-il, que nous sommes des voleurs! Tant s'en faut? Voilà ma commission!

Et il tirait de sa poche sa commission d'homme de guerre délivrée par le maire de la Rochelle.

— Si je voulois, je vous arrêterois et je vous mènerois en ladite ville. Mais je désire que vous alliez dire au maire de Poitiers, au prévôt et à messieurs du présidial que s'ils font mourir des soldats qui sont à moy, je ferai pareil traitement à ceux qui sortiront de Poitiers; je les pendrai ou les ferai pendre au plus hault bastion de la Rochelle!

Il croyait comme beaucoup de gens de son état, en son temps, qu'une commission d'homme de guerre autorisait des actes de brigandage. Les juges, plus tard, devaient penser différemment.

L'idée lui vint à ce moment de courir en Beauce et d'aller demander de l'argent aux fermiers de sa mère, à Sainte-Acobille, au besoin de leur en arracher. Mais il y avait trop longtemps qu'il n'avait vu madame d'Aigrefeuille : il avait hâte de la retrouver. Il se dirigea vers la Rochelle, glissa encore au milieu des lignes de l'armée assiégeante et rentra dans la ville sans encombre; l'état des choses y avait empiré.



Depuis le départ de la flotte du duc de Buckingham, les Rochelois n'avaient qu'une idée, le retour des forces anglaises. L'armée royale ne lèverait jamais le siège, on le savait ; sans effort extérieur pour délivrer la place, celle-ci était condamnée. Lettres sur lettres, messagers sur messagers partaient pour Londres afin de presser M. de Soubise, les députés de la ville, et supplier M. de Buckingham ainsi que le roi d'envoyer une armée qui avait été promise. Rien n'y faisait.

Dans la ville, la résistance tenait bon. Bien que chaque nuit le bombardement reprît à boulets rouges, le feu était peu efficace. On avait des munitions en nombre; la garnison restait intacte, soit mille ou douze cents hommes dont deux cents Anglais laissés par M. de Buckingham, et les bourgeois organisés en milice, quatre mille hommes. Sur les vivres personne n'avait de notions. Les boulangers ne vendaient plus de pain, mais on savait qu'il y avait du blé caché. Les aliments devenaient chers ; on en trouvait encore. Vers le milieu du mois de mars 1628, l'inquiétude se faisant jour, on jugeait qu'il n'y en avait plus que pour un mois. Le 30 avril, Jean Guiton fut nommé maire, et ce rude petit homme à l'énergie farouche et colère allait mener la lutte avec une inexorable vigueur.

Enfin, après missives réitérées, attentes vaines, fausses joies, le jeudi, 11 mai, à une heure de l'après-midi, une flotte anglaise apparut au Perthuis-Breton. C'était une magnifique escadre de cinquante-deux vaisseaux de guerre escortant quarante navires d'approvisionnements et que commandait le beau-frère de M. de Buckingham, lord Dembigh. L'allégresse remplit la ville entière; les cloches sonnèrent, tout le monde courut aux remparts regarder les évolutions de l'escadre qui s'embossait dans la direction du chenal, et l'agitation de l'armée royale qui se préparait à lui résister. Mais la déconvenue fut terrible lorsqu'au bout de huit jours d'inaction désespérante, malgré les avis et les supplications réitérées de la ville, lord Dembigh, estimant que la digue trop bien défendue était infranchissable, que l'arrivée d'une flotte espagnole

annoncée allait le placer entre deux feux, mit à la voile et s'en alla. La Rochelle fut consternée. Sous l'effet de la colère indignée, la fermentation gagna de proche en proche. Au Conseil, les avis les plus divers furent proposés. De toutes façons, le siège faisait un nouveau bail. Il fallait prendre des mesures. On diminua d'un tiers les rations des soldats. En ville, d'un coup, le prix des vivres avait doublé.

La première chose à faire était d'envoyer en Angleterre pour adjurer désespérément le roi de ne pas abandonner la Rochelle. La municipalité délibéra sur le sens des lettres qui seraient expédiées, après quoi on dressa la liste de ceux qu'on enverrait. Il en fallait plusieurs, les dangers du chemin étant tels qu'il y avait des chances pour que beaucoup demeurassent en route. On donna des noms. Ce furent des gens de tous états, soldats, plutôt, et gentilshommes; parmi ceux-ci, le cadet de Raillac, dit Champfleury; le frère de feu la Forest, dit le Linger. Quelqu'un proposa, enfin, Charles de la Grotière, en faisant valoir que ce jeune homme était connu personnellement du duc de Buckingham, de M. de Soubise et de seigneurs de la cour britannique. On acquiesça. Les missions devaient être données séparément à tous et secrètes, les documents cachés dans les boutons des habits.

M. Guiton fit mander Charles de la Grotière chez lui et le mit au courant de ce dont le conseil de la Rochelle voulait le charger. Charles demanda à réfléchir. Mais sa réponse était prête, il n'acceptait pas. Quitter madame d'Aigrefeuille, sortir de la ville où cette fois il ne rentrerait plus, sinon après la fin du siège lorsque la place aurait été prise, pillée, ses habitants massacrés, que sa fiancée serait outragée et morte! Il refusait. Madame d'Aigrefeuille ne le prit pas ainsi. Elle ne vit que le service à rendre à la cause, elle exigea que Charles partît. Après une discussion violente dans laquelle tous les arguments furent de part et d'autre repris, Charles finit par céder.

De retour à l'hôtel de ville où il était allé faire part de sa réponse, il causa longuement avec le maire. Celui-ci lui expliqua ce qu'il devait faire et dire, le sens des lettres qu'on allait lui confier. Ici La Grotière signifia qu'il n'entendait emporter aucun papier, rien qu'une commission d'homme de

guerre. Il ajouta qu'il connaissait du monde à Londres et qu'on le présenterait sans autre caution ; il ferait ses commissions oralement. Le maire fut fort contrarié. Après bien des prières, affirmant qu'il s'agissait de quelques lignes, lesquelles « n'estoient point de conséquence », il obtint que Charles accepterait au moins un simple mot pour M. de Soubise, de la part des « maire, échevins et gens de la Rochelle ». Pour les autres, le jeune homme signifiait « de ne lui en point bailler ». Ils convinrent des détails. Il fallait « asseurer le roy d'Angleterre que les Rochelois pouvoient attendre le secours qu'il leur avoit promis », sans donner de date, « à cause de l'incertitude de la mer et du long temps qu'il fault pour préparer une armée » ; mais le supplier de se hâter. M. Guiton dit à Charles qu'il y avait à la Rochelle un prisonnier de marque fait sur l'armée royale depuis quelques mois, M. de Feuquières ; que M. de Feuquières, « homme de considération » répondrait pour lui de tout ce qui lui arriverait au cas où il serait fait prisonnier. Charles conclut qu'il allait partir sans retard ; que si le secours des Anglais ne venait pas, ou était dérisoire, il demeurerait en Angleterre ; dans le cas opposé, une armée navale appareillant pour les côtes de la Saintonge, il reviendrait ; s'il était pris dans le délai d'un mois, cet événement devrait être pour les Rochelois un bon signe. Ils se séparèrent.

Charles fit ajuster la lettre à M. de Soubise dans les boutons d'un habit qu'il voulait emporter. Puis, à la dernière minute, pris de l'idée soudaine que le maire le trompait, et lui avait donné une lettre pour les députés, il laissa là cet habit, de colère, et ne prit qu'une méchante casaque rouge. Madame d'Aigrefeuille l'aidait et le soutenait de son énergie. Elle lui remit de l'argent. Charles avait refusé d'en recevoir du maire qui lui en offrait ; il avait fièrement répondu « qu'il n'y avoit que sa relligion et l'amour qui le portoient à ce faire », puisque « le principal sujet de son voyage estoit pour obéir à sa maistresse, n'estant homme d'argent ». La somme d'ailleurs que lui donnait madame d'Aigrefeuille n'était pas lourde.

On était au samedi 20 mai. La conversation avec le maire avait eu lieu le matin. Le soir, tard, Charles, après avoir fait ses adieux à sa fiancée, partit pour franchir les lignes assié-

geantes à la faveur d'une nuit obscure. Les lignes de circonvallation qui réunissaient les onze forts construits autour de la ville n'étaient gardées par des sentinelles que de loin en loin. Le tout était d'arriver au talus, de l'escalader sans être vu et de passer. Derrière la tranchée, assez simple du reste, il n'était pas malaisé d'éviter les villages où les régiments cantonnaient et de suivre son chemin sans trop de périls. Le jeune gentilhomme s'avança rapidement entre les marais qui séparaient la ville, au sud-est, des retranchements de l'armée royale, dans la direction du fort de Ronsay. Il approchait des fossés avec précaution, attentif, lorsque tout à coup une éclaircie se fit dans le ciel, la lune parut, l'inonda de lumière, et le cri d'alarme d'une sentinelle retentit à deux pas. L'affaire était manquée ; il était découvert. Charles retourna vivement et regagna la Rochelle.

Le lendemain soir, dimanche 21, il repartit. Il avait étudié l'emplacement des lignes et remarqué que du côté de la Moulinette, au midi, il y avait deux redoutes assez distantes l'une de l'autre. Il allait tenter de cheminer entre les deux. Il prit la grande route. En avant de la tranchée il perçut un murmure et crut voir dans la nuit des ombres remuer. Il s'arrêta : c'était une troupe d'infanterie en embuscade. Pour la seconde fois l'aventure échouait, il fallait rentrer en ville.

Toute la journée du lundi 22, il erra dans les rues. Il apprit que trois hommes s'étaient concertés pour essayer de sortir ensemble sous la conduite d'un individu qui connaissait bien le pays. Il s'aboucha avec eux : il y avait M. de Champfleury, deux soldats, l'un Suisse, l'autre nommé Court ou Timotée. On accepta sa compagnie. Le soir, à l'heure convenue, chacun était exact au rendez-vous, porte de Coigne, vers l'Est. Il s'agissait de passer entre les forts royaux de Beaulieu et de La Font. Le guide recommanda d'emporter de petites échelles pour franchir la tranchée qui était plus haute qu'on ne croyait et difficile. Charles en prit une sur son épaule. De l'autre main il tenait un petit paquet de linge contenant chemise, rabat, manchettes, fraisettes — « pour mettre au bout des manches » ; — madame d'Aigrefeuille avait ajouté au milieu du tout « un petit morceau de toile parfumée ».

Arrivée aux lignes sans encombre, la troupe descendit dans le fossé, appuya les échelles sur l'escarpe et dans le plus profond silence escalada lentement le talus. L'obscurité était complète, on ne voyait et on n'entendait rien. Parvenus sur le terre-plein, nos gens, abandonnant les échelles, gagnèrent la plaine d'un pas rapide, droit devant eux, et, toute la nuit, ils allèrent. A l'aube ils atteignirent un bois. Là, le guide s'arrêta. Il leur dit qu'ils se trouvaient dans le bois du Deffaut, tout proche du bourg de Surgères, qu'il fallait maintenant se séparer : il rentrait à la Rochelle. On le remercia. En causant, M. de Champfleury conta à Charles de la Grotière qu'il allait à Londres. On sut plus tard que les deux soldats s'y rendaient aussi. La bande se divisa, il était plus prudent de ne pas demeurer groupés pour ne pas attirer l'attention.

Le plan de Charles était de traverser le Poitou en passant, s'il pouvait, par la Grotière, Nantes, de gagner la Normandie et là de s'embarquer. Il n'avait pas quitté depuis quelques minutes ses compagnons, qu'il croisa un laquais monté sur un cheval bai, allant ou revenant de l'armée. Interpeller le laquais effrayé, lui ordonner impérieusement de descendre, prendre la bête et s'en aller sur elle en laissant le malheureux interdit, fut l'affaire d'un instant pour le jeune homme.

La question était de ne pas risquer d'aventures. Charles de la Grotière prit par des chemins détournés, évitant les endroits où il savait être connu, se garant des manoirs, passant la nuit dans des auberges de village ou des bois. Au-dessus de Niort, il prit un gué. Il ne pouvait pas songer à pénétrer dans la Grotière, les sentiments de sa mère n'ayant pas changé et le voyage actuel n'étant pas explicable. Arrivé près de la demeure maternelle, il envoya un garçon, qu'il rencontra, dire à un valet de la maison, Laurent Siret, de venir le rejoindre. Il avait mis cinq jours pour traverser le Poitou, il passa la nuit du samedi 27 au dimanche 28 mai dans une cabane et, au matin, Laurent, jeune homme de dix-huit ans, étant venu le retrouver, il repartit avec lui, gagnant les Herbiers, se cachant pour éviter un de ses amis qu'il rencontra, M. de la Guyonière-Landrot, et parvenant enfin à Nantes sans incident.

Un point le préoccupait, la question d'argent. Madame d'Aigrefeuille lui avait peu donné. Il n'arriverait pas à payer son passage en Angleterre avec ce qui lui restait. La pensée lui vint qu'il avait près de Vire, en Normandie, une tante, sœur de sa mère, qu'il n'avait pas vue depuis sept ou huit ans, mariée à un brave gentilhomme, M. de Tracy, qu'il ne connaissait pas, tous deux bons huguenots et passant pour serviables. Il irait les trouver, leur conterait une histoire, car ils ne devaient pas être au courant de sa vie, leur demanderait de l'aide et par eux — les environs de Vire n'étaient pas si loin de la mer que M. et madame de Tracy n'eussent des amis sur la côte — gagnerait à bon compte les îles anglaises. De Rennes, où il se rendit, il ordonna à son valet de joindre directement le manoir de Tracy, près Vire, et de l'y attendre. Il fit un coude par Avranches pour s'informer des moyens de passer à Jersey, et de là, après avoir couché à Pont-Farcy, il arriva à la demeure de son oncle. Il demanda M. de Tracy.

On l'introduisit dans la chambre du gentilhomme. M. de Tracy était un homme de quarante-deux ans. Il était seul, assis dans un fauteuil. Il regarda d'un air soupçonneux le nouvel arrivant qui, s'inclinant avec respect, lui dit qu'il n'avait pas l'honneur d'être connu de lui, mais que si madame de Tracy était là elle le reconnaîtrait. Sur quoi une porte s'ouvrit et madame de Tracy, bonne grosse femme de quarante-quatre ans, qui écoutait probablement, apparut. Elle poussa un cri, toute joyeuse, vint à Charles qu'elle embrassa, lui dit qu'il y avait bien six ou sept ans qu'elle ne l'avait vu et qu'il était bien changé. Le visage de M. de Tracy s'était déridé. Pleins de confiance, ils furent affectueux et bons, s'empressèrent de donner des ordres pour qu'on fît dîner confortablement le voyageur, parlèrent de l'installer. Alors Charles de la Grotière, enhardi, se décida à conter toute la vérité; comme quoi il venait du siège de la Rochelle, côté des protestants: qu'il se sauvait; qu'il voulait passer à l'île de Jersey, pour de là gagner l'Angleterre; il priait son oncle de lui donner une recommandation pour quelque ami qu'il eût à la côte du Cotentin, en face des îles, lequel ami pût faciliter son embarquement.

Les figures de M. et de madame de Tracy se rembrunirent. Ils se turent. C'étaient de bons huguenots, mais ils avaient aussi « les fleurs de lys au cœur ». Comme leur belle-sœur et sœur, désapprouvant les prises d'armes des religionnaires, ils ne pouvaient admettre la conduite de leur neveu, et, par surcroît, sachant les risques qu'ils couraient maintenant en abritant sous leur toit un rebelle, ils ne se souciaient pas de le garder, à plus forte raison de le seconder. Madame de Tracy dit à Charles « qu'elle ne désiroit pas beaucoup le voir longtemps chez elle en raison de ce qu'il venait de faire à la Rochelle contre le roy ». C'était un congé. Le jeune homme, embarrassé, fit observer qu'il ne pouvait pas repartir sur-le-champ, son cheval étant recru de fatigue. Cela n'était rien, repartit la tante, on allait lui prêter une autre monture ; il y avait une bonne jument disponible dans l'herbage. M. de Tracy, à son tour, déclara consentir à lui donner une lettre pour un de ses amis, M. de Briqueville, qui habitait à Régneville, sur le bord de la mer. Mais cette lettre serait vague, ne porterait ni nom, ni sujet de voyage : elle présenterait le porteur. Il se mit à l'écrire à une table. Pendant qu'il écrivait, Charles prit sa tante à part et lui avoua sa détresse. Émue de pitié, madame de Tracy alla chercher vingt écus d'or qu'elle lui glissa dans la main. Le jeune homme voulut hasarder qu'il ne connaissait pas bien le chemin menant à Régneville ; mais madame de Tracy reprit aussitôt qu'il y avait précisément dans le logis un homme de ces parages, un paysan, Lebas, ancien domestique de la maison, faisant des courses et venu le matin. Ce Lebas allait repartir pour regagner sa demeure sise à une petite lieue de Régneville ; il ne demanderait pas mieux que de montrer la route. On fit appeler Lebas qui acquiesça ; il n'y avait plus moyen de s'attarder.

Après avoir fait ses adieux et multiplié les remerciements, Charles monta sur la jument qu'on lui prêtait — il devait la confier à un fermier de M. de Tracy habitant près de Régneville — et se remit en chemin. Il était resté au manoir deux ou trois heures, avait mangé un bon dîner, emportait vingt écus, mais, par distraction, oubliait son paquet de linge.

Il fit la route en deux étapes. Le lendemain, au pont de Hienville, à une demi-lieue de Régneville, Lebas étant chez

lui le quitta. Charles aperçut un jardinier de M. de Briqueville nommé Pierre Peinel qui travaillait dans un champ ; il lui demanda quelle était la route du havre de Régneville, et s'il pourrait trouver quelque bateau en partance pour Saint-Malo. L'homme répondit que la mer, à ce moment, était haute et que, dans le cas où une barque dût appareiller, elle n'allait pas tarder. Charles hâta le pas, mais, arrivé en vue de la mer, il ne découvrit aucune embarcation. Il n'y avait plus qu'à se rendre chez M. de Briqueville, dont l'antique manoir flanqué de sa vieille tour féodale s'élevait à deux pas, le long de la plage.

Arrivé à la porte du logis qu'habitait l'ami de M. de Tracy, le jeune gentilhomme mit pied à terre, pendant qu'un garçon, prenant son cheval par la bride, allait le mettre à l'herbage, il entra.

« Noble homme Isaac de Pierne, seigneur de Briqueville » était un vieillard aimable. Il accueillit courtoisement le voyageur. Charles lui raconta qu'il se nommait M. de la Bergerie, qu'il était neveu de M. de Tracy, et qu'il venait de la part de son oncle avec cette lettre de recommandation qu'il tendait. M. de Briqueville lut : il était dit que le porteur « estoit en peyne pour un malheur qui lui était arrivé depuis quelques jours, et qu'il (M. de Tracy), le prioit (M. de Briqueville) de le faire passer à Gerzé ». Là-dessus Charles poursuivit qu'effectivement certain fâcheux malheur lui était arrivé ; qu'il était d'un pays sis entre Paris et Magny, et qu'un jour, étant chez un de ses oncles, un voisin était venu chasser indûment sur les terres de celui-ci, « au chien fermé ». Lui, la Bergerie, avait parlé haut, tempêté, sur quoi, une querelle s'en étant suivie, les deux interlocuteurs avaient mis l'épée à la main, dont il était résulté deux ou trois bons coups de dague administrés audit voisin, lequel, de ce moment, pouvait bien être mort. M. de la Bergerie demandait à M. de Briqueville de le faire passer aux îles pour qu'il fût en sûreté.

M. de Briqueville, après un silence, dit que ce qui lui était demandé là était fort délicat. Le roi avait défendu de faire passer qui que ce fût à Jersey. Il ne lui était pas possible de rendre le service sollicité. Le jeune homme, au surplus, n'avait pas besoin de lui. Il n'avait qu'à pousser un peu plus loin, traverser « un petit trait d'eau ». Il trouverait quelque barque

disposée à le conduire. Charles insista. Il dit qu'il n'avait ni argent, ni habits, ni linge. Madame de Briqueville, qui était entrée, écoutait. Il ajouta qu'il n'était pas un inconnu pour eux, car il était le petit-fils de M. de Montlouet, point commun qui les rendait parents de trois côtés. A son tour alors, madame de Briqueville pria son mari de ne pas être inflexible, et, après des hésitations, M. de Briqueville se laissa fléchir. Il demanda à Charles d'accepter l'hospitalité sous son toit pendant qu'on chercherait dans le pays un matelot disposé à gréer sa barque, et surtout qu'on attendrait le vent. M. de Briqueville avait à ce moment dans sa maison des amis de son fils, tous jeunes gens du même âge que le sire de Bréault, venus à Régneville pour passer quelques jours et chasser. Il leur présenta le nouvel arrivant, qui fut bien accueilli. Durant les deux journées que Charles allait rester à Régneville, il put se distraire avec eux en courant les champs. M. de Briqueville, accompagné de son laquais Bréville, se mit à la recherche d'un matelot disposé à aller aux îles. Il finit par en découvrir un au village d'Agron, un « batelier » nommé Julien Sébire « servant les marchands qui vont sur la mer et à Saint-Malo », en réalité, un contrebandier portant de Jersey à Saint-Malo des toiles et du poisson salé. « Il y a apparence que c'est un mauvais garçon », dira le juge plus tard. Sébire objecta qu'il ne pouvait pas mener seul la barque ; on lui trouva deux compagnons. Il fallut ensuite attendre le vent. On attendit deux jours. Enfin, le lundi 5 juin, tout se trouva prêt ; il ne restait plus qu'à s'embarquer. M. de Briqueville, trouvant que la casaque rouge du jeune homme était trop usée, prescrivit à son domestique de lui passer la sienne en bonne bure grise toute neuve : le domestique s'exécuta, ajouta une paire de bottes et reçut, pour la peine, de la Grotière, sept écus d'or et le linge sale qui lui fut laissé.

A l'heure dite, après avoir multiplié les expressions de sa gratitude pour l'accueil bienveillant qui lui avait été fait, Charles gagna la barque. M. de Briqueville le reconduisit jusqu'au bout du jardin, les jeunes gens, « qui lui firent plusieurs offices de courtoisie », ainsi que le laquais, l'accompagnèrent au bateau. Les adieux échangés, le voyageur s'installa dans un coin de l'embarcation, se coucha et s'endormit.

Le bateau mettant à la voile cingla vers la haute mer. Il lui fallut la nuit entière pour atteindre les îles normandes.

Au matin on toucha Jersey. La Grotière débarqua sans dire un mot aux bateliers et sans rien payer. Il demanda où habitait le gouverneur de l'île, se rendit chez lui et lui expliqua brièvement le véritable objet de son voyage. Ce qu'il désirait était d'obtenir le passage gratuit sur un navire allant en Angleterre. Le gouverneur ne fit pas difficulté de lui accorder ce qu'il désirait ; sur son ordre, un secrétaire prenant deux chevaux conduisit l'envoyé des Rochelois « au lieu où il y avoit des vaisseaux pour s'embarquer, » et lui fit avoir sa place. Le navire appareilla ; douze jours après le départ de Régneville, il entrait dans la rade de Plymouth, et Charles de la Grotière posait le pied sur le sol anglais.



C'était à Plymouth qu'avaient été préparées les escadres déjà venues devant la Rochelle, et c'était là que de nouvelles forces seraient concentrées, s'il plaisait au roi Charles Ier de ne pas abandonner les religionnaires. Deux des députés que la ville entretenait en Angleterre, MM. Brégneau et Gohier, y étaient à ce moment. Charles se présenta au premier, se fit connaître, et le pria de lui donner toute l'aide possible afin d'accomplir sa mission. M. Brégneau commença par conduire le jeune gentilhomme au gouverneur de la place et au maire de la ville « pour leur témoigner qu'il venoit de la Rochelle et avoit billet » ; il s'entendit ensuite avec son collègue Gohier, et la décision fut prise que celui-ci accompagnerait la Grotière à Londres, l'introduirait auprès des autres députés de la ville, en résidence à la Cour, MM. David et Vincent. La Grotière arriva à Londres. Les députés et M. de Soubise qu'il alla voir se montrèrent obligeants. Ils étaient désolés de la façon lamentable dont lord Dembigh avait compris la campagne navale sur les côtes de France, et n'avaient pas attendu l'arrivée de personnes venant de la Rochelle pour exprimer au roi leurs plaintes et les nouvelles prières que la situation comportait. Ils promirent à Charles de le présenter à Sa Majesté Britannique, et « qu'ils répondroient de ce qu'il diroit

au roy d'Angleterre au péril de leur vie ». Autour d'eux la Grotière avait retrouvé un grand nombre de Français partis de l'île de Ré avec M. de Soubise : MM. Fergue, de la Richerie, Descluseaux, d'autres, et cent cinquante soldats.

L'audience du roi fut demandée et obtenue. Elle eut lieu au palais de Saint-James, ce vieux palais bas, modeste d'apparence, dont l'entrée ressemble à celle de quelque couvent ou d'une maison de justice. Le duc de Buckingham était auprès de Charles Ier. MM. de Soubise, David et Vincent présentèrent d'abord Charles de la Grotière au ministre duc, qui introduisit celui-ci auprès de Sa Majesté, en disant qu'il connaissait bien le gentilhomme français « pour l'avoir vu en l'île de Ré ».

Charles expliqua « qu'il venoit de la part de ceux de la Rochelle pour supplier le roi de leur envoyer du secours ; qu'ils espéraient « qu'il estoit prince sy plain de foy, il ne manqueroit à la parole qu'il leur avoit donnée ». Ils avaient été extrêmement peinés du départ de la flotte anglaise, mais ils étaient convaincus que la faute en était moins « au manque d'affection qu'il eust en leur endroit » que l'effet de circonstances diverses. Ils avaient encore de quoi attendre un peu, pour ce qui était des vivres, mais ils suppliaient Sa Majesté d'avoir pitié d'eux. Par ailleurs « ils l'asseuroient que jamais ils ne recevroient de composicion que par son advis; qu'ils voulloient lui demeurer obligez de la conservation de leur ville, de leurs privilèges et de leur religion ».

Le roi d'Angleterre avait écouté avec attention. Il répondit qu'il était « bien marry que son armée s'en estoit retournée sans faire entrer dans la Rochelle les vivres qu'il leur avoit envoyés et qu'il feroit chastier ceux qui en estoient cause ». Il allait expédier un second secours plus puissant, hommes, munitions, vivres; mais il insistait pour que les Rochelois lui promissent bien « toutes sortes d'assistance et de service, comme de retirer ses vaisseaux pour les radouber en cas qu'ils voulussent faire descente; luy donner toute sorte de rafraîchissement et retraite dans leur port, en un mot l'assister de tout ce qu'ils pouvoient ». Il revint sur le secours qu'il allait envoyer : « Vous ne serez pas si tost arrivé vers eux, dit-il à la Grotière, que au premier vent ils verront mon armée devant leur ville, à laquelle je com-

manderai de mourir ou de les secourir » — « et que dorénavant ils ne manqueroient de quoi que ce soit qui fust en son pouvoir ». Après divers propos, il répéta encore qu'il enverrait « une armée résolue de se perdre ou de les secourir ».

Le duc de Buckingham reconduisit Charles de la Grotière. Il lui dit que de son côté il exécuterait les commandements du roi son maître ponctuellement, appuyant, avec force, « ou qu'il perdroit la vie ». Il recommanda au jeune homme de s'enquérir de ce qui était déjà fait en vue de la nouvelle expédition, et conclut en lui offrant une commission écrite du roi d'Angleterre dont il pourrait se servir en cas de besoin. Mais Charles refusa, disant qu'il était Français, fidèle sujet de son roi et qu'il ne pouvait accepter commission de guerre d'un prince étranger. Le duc n'insista pas.

On s'appliqua, les jours suivants, à renseigner l'envoyé de la Rochelle sur ce qui se préparait pour secourir la ville. Les détails qu'on lui confia furent réconfortants. La flotte allait être énorme : plus de 150 bâtiments dont 60 vaisseaux de guerre, 30 brûlots, quelques-uns garnis de pierre et de ciment pouvant contenir cinq ou six milliers de poudre — on y met le feu par quatre mèches et cela produit « grand effet en se crevant » — 15 ramberges ; 10 pinasses à dix rames, chacune de 150 tonneaux ; 40 navires chargés de provisions de toute sorte ; le tout monté par des équipages à proportion et 2 000 hommes destinés à débarquer.

Charles resta un peu moins de quinze jours. On lui fit voir ce qu'on put de ces préparatifs : il aperçut quelques pinasses. On lui dit que le duc de Buckingham commanderait lui-même l'expédition, secondé par son beau-frère lord Dembigh. Le plan était d'attaquer les vaisseaux de guerre français rangés devant la digue, de les faire échouer sur la plage, en les poussant, puis de les brûler, après quoi forcer la passe.

Édifié, sincèrement ou non, Charles estima qu'il n'avait plus qu'à rentrer en France. Il décida de gagner Dunkerque par Douvres, et de là Bruxelles. Il était à court d'argent. Ces messieurs, les députés de la ville, le mirent en relation avec un certain « Burlamaque », grand marchand anglais faisant les affaires du roi d'Angleterre et achetant pour le compte de la Rochelle des vivres destinés à être envoyés à la

place, lequel consentit à lui donner des lettres de change à l'adresse de deux Flamands, Antoine Graale et Louis Lambret. Charles quitta Londres, avec un marchand, le sieur Buquenet, qui était chargé de lettres de la reine d'Angleterre pour la reine Marie de Médicis. Au lieu de Douvres, ce fut à Market, petit port voisin, distant de 15 milles, qu'il voulut s'embarquer. Malheureusement le vent n'était pas favorable. Il attendit. Impatienté, il revint en poste à Londres et gagna Chelsea, résidence du duc de Buckingham, auquel il demanda un sauf-conduit qui lui permît d'obtenir passage à Portsmouth sur le premier bateau en partance pour Jersey. Le duc le lui accorda.

Le navire qui emportait la Grotière appareilla le 30 juin. Notre gentilhomme mit onze jours pour aller à Saint-Hélier, de là, — après avoir trouvé une barque et des passeurs, — franchir le bras de mer, atterrir près du havre de Carteret et se retrouver en France : on sait ce qui l'y attendait.



C'était le lundi 5 juin que le jeune envoyé des protestants avait, sous un nom supposé, quitté Régneville et s'était embarqué pour l'Angleterre. Comment, six jours après, le capitaine des Roches-Baritaut, commandant la compagnie de chevau-légers en garnison à Vire, était-il informé de toutes les circonstances de ce départ? Par qui savait-il qu'un certain « Grostière, dit Brot », parti depuis peu de la Rochelle, était passé chez M. de Tracy; qu'il était allé trouver M. de Briqueville en son château de Régneville et que celui-ci lui avait donné les moyens d'aller en « pays britannique », « pour y porter des nouvelles, lettres et mémoires des Rochelois »? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est que, prévenu le dimanche 11 juin, le capitaine des Roches expédia sur-le-champ son lieutenant, M. de Saint-Bonnet, à Thorigny, pour mettre au courant M. de Matignon de la nouvelle qu'il apprenait : M. de Saint-Bonnet arriva à Thorigny, sur les dix heures du soir.

Le lieutenant du gouverneur de Normandie qui était couché se releva. Séance tenante, rédigeant une note succincte, il

ordonna à un de ses gentilshommes habitant avec lui, M. de Sainte-Marie-Tourneville, d'aller à franc-étrier la porter au roi à la Rochelle. Il expédia un exprès à M. des Roches-Baritaut, avec deux ordres : le premier de faire arrêter M. de Tracy, de l'enfermer dans la prison de Vire, et de saisir dans sa demeure tout ce qui pouvait avoir appartenu audit de la Grotière ; — le capitaine qui exécuta l'ordre aussitôt ne devait trouver que le cheval de Charles sur lequel il mit la main, et le laquais Laurent Siret qu'il arrêta ; — le second était de venir le rejoindre avec un détachement de chevau-légers, à Régneville, où il se rendait lui-même sur-le-champ.

En effet, à minuit, il monta à cheval, suivi de M. de Saint-Bonnet auquel il avait ordonné de suivre, et le lendemain, sur les huit heures du matin, ayant fait ses douze lieues, il pénétrait dans la cour du manoir de Régneville où l'attendaient le capitaine et ses cavaliers, tous pied à terre tenant leurs montures par la bride.

M. de Matignon demanda M. de Briqueville. On lui répondit qu'il n'y était pas. Il signifia aux domestiques qu'ils eussent à le lui trouver immédiatement : on finit par l'amener. Le lieutenant général lui fit connaître quel était le sujet de sa venue. Très troublé, le pauvre vieux M. de Briqueville — il avait soixante-dix ans — protesta qu'il ne connaissait pas de M. de la Grotière; qu'il ne savait rien de son passage; qu'il ne l'eût certainement pas « assisté au préjudice du service du roi ». Mais avant d'entrer au manoir, M. de Matignon s'était adressé à plusieurs paysans de la localité et, les ayant interrogés, s'était assuré, par une enquête sommaire, de l'exactitude des bruits qui lui avaient été rapportés. Répliquant à M. de Briqueville qu'il s'en expliquerait devant les juges, il lui notifia qu'il le mettait en état d'arrestation ainsi que son valet de chambre Bréville; qu'il faisait saisie de son château : qu'on allait mettre les scellés sur ses coffres et les portes de son cabinet et qu'un conseiller au présidial de Coutances, M. de la Conterie-Guérin, procéderait à l'inventaire des meubles afin que tout fût en sûreté. Puis, après entente avec le capitaine des Roches, on décida qu'un brigadier et sept hommes resteraient au manoir pour le garder. Le matelot Sébire, qui se trouvait à Agron, fut arrêté, et M. de Matignon reprit le

chemin de Thorigny, emmenant avec lui les prisonniers qu'accompagnait M. des Roches-Baritaut suivi du reste de son détachement.

A Vaudry, petite paroisse située près de Vire, se trouvait à ce moment en villégiature un conseiller au parlement de Rouen, abbé de Saint-Saens, haut doyen de Lisieux, M. du Rozel. Le même dimanche 11 juin, M. Claude du Rozel, étant aux vêpres de l'église paroissiale, reçut, pendant le sermon, un mot que lui apportait un gentilhomme de la part du capitaine des Roches-Baritaut, le priant de se transporter à Vire, en raison «d'une affaire qui estoyt grandement importante au service de Sa Majesté ». M. du Rozel se hâta de se rendre à la ville, où le capitaine l'informa de l'événement et lui demanda de vouloir bien commencer l'instruction.

Assisté de « maistre Robert Durand, enquesteur en la vicomté de Vire », M. du Rozel se mit à l'œuvre sans plus attendre, pour interroger les prévenus. Le 13, un laquais de M. de Matignon vint le prévenir que le lieutenant général lui ordonnait de se rendre à Thorigny afin d'y poursuivre le procès. Le conseiller s'y transporta, s'installa dans la maison de M. de la Fosse, lieutenant du balli de Caen, et fit appeler devant lui domestiques, paysans, gens de tous les états et de toute condition qui pouvaient contrôler les dires de MM. de Tracy, de Briqueville et du matelot Sébire. Le premier soir, « comme nous soupions », écrit-il dans son procès-verbal, deux dames se présentèrent: c'étaient madame de Tracy, inquiète du sort de son mari, « avec sa fille et damoiselle ». M. du Rozel leur signifia de se tenir à sa disposition, et de revenir le lendemain pour être interrogées.

Les prévenus se débattirent contre les imputations qui pesaient sur eux. M. de Tracy protesta « qu'il n'avait jamais desservy le roy, ny le desserviroit, et ce qu'il avait faict, ç'avoit esté par considéracion que ledict M. de Bréau estoit nepveu de ladicte sa femme ». Il s'excusa de ne pouvoir se défendre comme il pourrait, en raison de son état de santé; il était malade depuis deux ou trois ans d'une fièvre quarte; le voyage qu'on lui avait fait faire de son logis à la prison, par les émotions douloureuses qu'il lui avait procurées, « estoit cause qu'il n'avoit pas l'esprit assez fort pour répondre ».

Madame de Tracy s'indigna. Elle n'avait rien fait de mal contre le roi en recevant un neveu qu'elle n'avait pas vu « depuis douze ans ». D'ailleurs pouvait-elle empêcher ce neveu d'entrer chez elle « à raison que toutes les murailles de la maison sont par terre? » Le juge lui parla de l'argent qu'elle avait donné à Charles de la Grotière. Elle nia vivement, disant « que les affaires de sa maison ne sont point en tel estat qu'elle puisse prêter ni bailler argent à personne, ce qui est assez notoire à un chacun ». Pressée de questions, elle finit par avouer qu'elle avait donné trois quarts d'écus au laquais de Charles, mais, corrigeait-elle, ce laquais, après tout, était celui de sa sœur. Sur la fin de son interrogatoire, un peu troublée, elle supplia que Sa Majesté voulût bien lui pardonner, dans le cas où elle eût commis quelque faute, en raison de son degré de parenté avec M. de la Grotière, auquel, bonnement, elle ne pouvait au moins refuser à dîner; elle invoqua « la fragilité et ignorance de son sexe », promettant qu'elle n'ouvrirait plus la porte à son neveu ni à aucun huguenot. M. du Rozel conclut qu'il la mettait en état d'arrestation, mais toutefois la laissait libre à condition de ne « désemparer de la ville, à peyne d'être atteinte et convaincue de crimes contre elle imposez ».

La défense de M. de Briqueville fut touchante. Il ne savait pas, dit-il, qu'il eût affaire à M. de la Grotière, celui-ci ne s'étant nommé que de la Bergerie; s'il eût soupçonné être en présence « d'un autre que serviteur du roy », il l'eût arrêté de ses mains et mené à M. de Matignon. Il demandait qu'on eût pitié de lui. Toute sa vie il avait bien servi le roi; vingt fois il avait témoigné de sa fidélité, du temps où il se portait bien. Aujourd'hui qu'il était « vieil, incommodé de sa santé », malade, qu'il ne pouvait plus quitter sa demeure, il avait envoyé son fils au roi, à la Rochelle, pour qu'à son tour celui-ci servît Sa Majesté. Qu'on eût miséricorde! Ce qu'il avait fait « n'avoit pas été faict par malice, mais plutôt par ignorance! » Il se retira en pleurant.

Le matelot Julien Sébire commença par nier d'abord énergiquement. Il invoqua des alibis. Le dimanche où on l'accusait d'avoir passé M. de la Grotière à Jersey, il avait assisté aux messe et vêpres de sa paroisse; le lendemain il était allé

à Coutances; le reste de la semaine il avait été occupé à recueillir la taille dans le pays. Quand voulait-on qu'il eût fait ce voyage? On procéda à des confrontations. Sébire finit par avouer, invoquant pour excuse qu'il avait eu peur de M. de Briqueville, lequel « avoit toute autorité sur cette coste là de la mer, et qu'il n'avoit osé dire (la vérité) pour la crainte dudict sieur de Bricqueville, craignant qu'il ne le mist hors de sy peu qu'il a de bien et qu'il ne luy ostât le crédit qu'il a avec les marchands ».

Au bout d'une semaine, M. du Rozel ayant réuni un faisceau de renseignements et de preuves, le 18 juin, M. de Matignon fit son rapport circonstancié au roi. De la Rochelle on répondit de garder les prévenus en prison et d'attendre. On comprend maintenant comment Charles de la Grotière, arrêté à la Haye-du-Puits, en débarquant en Normandie, le mardi 11 juillet, trois semaines plus tard, trouvait les autorités beaucoup plus informées sur ses faits et gestes qu'il ne pouvait le soupçonner et le craindre.



La nouvelle de l'arrestation de leur jeune envoyé arriva aux habitants de la Rochelle le dimanche 16 juillet, cinq jours après. Un petit garçon, s'étant avancé jusque vers les lignes de circonvallation de l'armée royale, fut hélé par un cavalier qui lui donna un peu de pain de munition et lui dit d'aller prévenir le maire que « le sieur de la Grotière » avait été pris revenant d'Angleterre. Le conseil de la municipalité auquel M. Guiton communiqua l'avis en manifesta une certaine émotion. La nuit suivante, aux avant-postes des assiégeants, les factionnaires crièrent aux sentinelles de la ville les plus rapprochées qu'effectivement M. de la Grotière avait été arrêté; on disait que c'était à la Haye, en Touraine, et le bruit courait qu'on allait l'amener au roi. Le maire rappela au conseil ce qu'avait dit Charles, en partant, à savoir que s'il était pris dans le délai d'un mois après son départ, ce ne pouvait être que bon signe et la preuve que la flotte de secours était sur le point d'appareiller. Il fallait donc considérer cet événement comme un indice heureux. M. Guiton ajouta qu'il

avait promis à la Grotière de tenir M. de Feuquières pour otage dans le cas où il lui arriverait malheur. M. de Feuquières fut invité à faire connaître au camp du roi cette décision, mais il répondit avec irritation qu'il s'y refusait. Un gentilhomme huguenot, M. de la Cotencière, écrivit alors au maréchal de Schomberg, au nom de la ville, pour lui faire part de l'état respectif du sort de l'un et l'autre prisonniers. Le maréchal répliqua sèchement qu'une telle communication ne comportait pas de réponse, mais que néanmoins il en faisait une par égard pour celui qui l'avait adressée, afin de lui dire simplement « que ceux de la Rochelle devenaient insolens, et que s'ils étaient assez téméraires pour se porter à un tel excès, il leur seroit rendu au centuple ».

Dans l'entourage du roi, la démarche imprudente des gens de la ville en faveur de la Grotière causa un vif mécontentement. Cependant, vraie ou fausse, la menace ne pouvait pas être négligée : le cardinal de Richelieu ne se souciait pas assez de Charles de Bréault pour sacrifier à son propos M. de Feuquières. Ordre fut donné de surseoir jusqu'après la fin du siège à décider de la situation du prisonnier, et en attendant, pour qu'il n'échappât pas, et l'avoir ensuite plus tôt sur la main, de le transférer en Saintonge, au milieu de l'armée.

M. Gaspard Coignet, sieur de la Thuillerie, conseiller au conseil d'État, continuait, dans la citadelle de Saint-Lô, à interroger Charles de la Grotière, lorsqu'il reçut l'injonction d'avoir à arrêter la procédure, rassembler tous les papiers, mettre ensemble les pièces diverses quelconques se rapportant à l'affaire, et d'adresser le dossier complet à la cour. En même temps, la garnison de cavalerie de Saint-Lô était avisée qu'elle avait à fournir une escorte de vingt chevau-légers chargés de conduire le prévenu. Les instructions du gouvernement furent exécutées.

Le cortège, dont le lieutenant de la Richardière avait pris le commandement, reçut mission de se rendre à Marans. Arrivé aux environs de Marennes, vers le 8 août, au soir, l'officier commandant aperçut au loin une troupe de cavaliers qui venait sur lui. Inquiet de cette rencontre, il eut l'idée qu'il se trouvait en présence d'un parti de huguenots

se préparant à l'attaquer pour lui enlever la Grotière. Il fit amorcer les pistolets, tirer les épées, et amenant son monde au petit trot, chargea furieusement la bande. Ce n'étaient point des huguenots, mais des carabiniers royaux qui battaient la campagne sous les ordres du capitaine Arnauld de Courbeville, beau-frère, précisément, de M. de Feuquières. Cette déplorable méprise coûta la vie à deux chevau-légers et à trois carabiniers. Charles de la Grotière fut remis entre les mains de M. de Guron, gouverneur de Marans, et incarcéré.

L'annonce de son arrivée à deux pas de la Rochelle se répandit dans la ville seulement quinze jours après, le 22 août; en même temps courut le bruit qu'on allait lui faire sans désemparer son procès criminel. M. Guiton écrivit au capitaine Arnauld de Courbeville que pareille mesure, si elle se réalisait, constituerait pour les habitants de la Rochelle « une playe qui ne sauroit nous estre que très honteuse et sensible; telle, en un mot, que je ne voy pas les esprits de cette ville capables de la souffrir sans revenche ». M. de Courbeville se contenta de répondre que le jeune prisonnier était confié à la garde de M. de la Richardière à Marans et qu'il était traité avec courtoisie.

En même temps, M. Guiton écrivait au cardinal de Richelieu. Ayant été informé, lui disait-il, que M. de la Grotière, « gentilhomme d'entre ceux qui ont sorty d'ici par exploy de ceste ville et soulz noz commissions », avait été arrêté et mené à l'armée du roi, il s'était reposé sur le droit de la guerre qui épargne les prisonniers et prescrit de leur faire quartier. Mais voilà que « nous apprenons ce matin » qu'on va lui faire son procès, « comme s'il feust prévenu de quelque crime ou qu'il feust homme sans adveu ». La Grotière « n'a fait prise, otage, n'y action qu'avec charge de nous et dont il ne soit bien advoué ». Le maire, les échevins, les pairs et les bourgeois de la Rochelle comptaient que le cardinal ne ferait aucun mauvais traitement à M. de Bréault, celui-ci n'ayant agi que par leurs ordres.

Le ministre prit très mal cette nouvelle intervention. Il répondit le jour même. Il était très fâché, disait-il, que les gens de la Rochelle s'avisassent de demander des grâces au

roi au lieu de songer à les obtenir par leur conduite ; il s'étonnait ensuite qu'ils en sollicitassent pour un simple particulier lorsqu'ils en avaient tant besoin pour eux tous. « Vous n'êtes, ajouta-t-il, ny de condition, ny en estat de traiter de paix avec vostre maistre ; la pensée en est criminelle ! Vous augmentez le nombre de vos fautes ! » Il ignorait en vérité les intentions du roi au sujet de M. de la Grotière, mais, quoi qu'il arrivât, celui-ci ne recevrait pas de châtiment qui fût inférieur à ses démérites.

Le cardinal cependant avait hâte de finir cet interminable siège qui durait depuis plus d'un an, ruinait l'État, occupait des forces considérables dont en avait besoin ailleurs. Il voulait décider les assiégés à se rendre. Sur son ordre, le capitaine Arnauld de Courbeville alla se présenter à une porte de la Rochelle et feignit de proposer soit le rachat de son beau-frère M. de Feuquières, soit l'échange de celui-ci avec Charles de la Grotière. C'était un prétexte : les Rochelois comprirent. Ils envoyèrent des commissaires qui, après les premiers pourparlers, se rendant compte qu'il s'agissait d'une reddition pure et simple, sans conditions, reculèrent. Il n'avait même pas été question de la Grotière dans les entrevues.

Mais la fin du siège approchait. Malgré une résistance héroïque, les Rochelois n'en pouvaient plus, ravagés par la famine. Les gens tombaient exténués, hâves, squelettes vivants. On n'enterrait pas les cadavres qui gisaient çà et là ; les soldats ne montaient plus les gardes, n'ayant ni la force de porter un mousquet, ni le courage de gagner les remparts : l'aspect de la ville était lamentable. Il n'était rien qu'on n'eût épuisé pour se nourrir. Personne ne réclamait la capitulation. Il fallut s'y décider. Une commission des derniers membres de la municipalité en état de se tenir debout fut envoyé au cardinal de Richelieu pour discuter les termes de la soumission, en réalité pour accepter simplement les conditions du vainqueur. Ces conditions étaient douces puisque aucun Rochelois ne devait être frappé, pas même le maire Guiton ; aucune propriété n'allait être confisquée. Seulement la ville perdrait ses privilèges de municipalité autonome et partie de ses murailles serait rasée.

Au cours des conférences qui eurent lieu à ce propos, les

commissaires voulurent parler de Charles de la Grotière pour l'introduire dans la capitulation et le sauver. Ils se heurtèrent à une opposition irréductible. Ils insistèrent. On se fâcha. Ils pensèrent aller « presque au dernier point ». Richelieu irrité « les rabroua et déclara tout net que s'ils se roidissoient sur cet article » il fallait en rester là. Le cardinal ajouta que le roi qui leur faisait grâce aviserait à ce qu'il devrait accorder au jeune gentilhomme détenu.



Le mercredi 1er novembre, fête de la Toussaint, Louis XIII fit son entrée dans la ville de la Rochelle au milieu d'une haie de ce pauvre peuple « d'anatomies » vivantes qui criait d'une voix faible « Vive le roi! » Le 4, le prince signait les lettres officielles par lesquelles « le nommé la Grotière, ayant pendant les mouvemens mesmes devant le siège de nostre ville de la Rochelle entretenu diverses négociations, pratiques et menées contre nostre service avec les étrangers ennemis de notre État, pour induire les Anglois à faire des descentes en ce royaume et donner secours et assistance à nos subjects rebelles », était traduit devant une commission judiciaire qui se tiendrait à Poitiers et que présideraient deux conseillers au grand conseil assistés des juges au présidial de cette ville, pour s'y voir « faire et parfaire son procès selon nos édicts et déclaracions ».

Six archers, commandés par l'exempt des gardes Grisard, transférèrent Charles de la Grotière de Marans à Poitiers où il fut écroué à la conciergerie du Palais. Les deux conseillers choisis pour constituer son tribunal étaient MM. Étienne de la Bistrate, sieur d'Estigny et Sévilly, Jehan Joubert, sieur de Brécourt, tous deux redoutables magistrats, fermes serviteurs du roi, entiers et durs.

La procédure devant la commission extra-judiciaire était simple : un ou plusieurs interrogatoires, c'était tout ; ni avocat, ni plaidoiries, ni audition de témoins, ni confrontation, ni discussions, ni enquêtes ; rien, surtout lorsque pour un accusé, comme ici, on avait un volumineux dossier de procès-verbaux antérieurs.

Le 14 novembre 1628, sur les deux heures de relevée, les juges se transportèrent à la prison de Poitiers et commencèrent l'interrogatoire. Il fut long. Il devait durer deux autres séances le 14 et le 15. Minutieusement, MM. de la Bistrate et Joubert reprirent la vie entière de Charles, ils le questionnèrent sur chacun des actes de son existence, utilisant les renseignements que leur fournissaient les procédures de Vire et de Saint-Lô, faisant état de celles de Poitiers au sujet des brigandages commis près de cette ville. Ils étaient fortement armés. Charles se défendit. Il avoua point par point les détails de son voyage, mais soutint la thèse que soutenaient les religionnaires de son temps, à savoir qu'il était fidèle sujet, qu'il n'avait jamais « desservi le roi » ; qu'au contraire il n'avait voulu que son bien et son service. S'il n'était pas convaincu et s'il n'avait pas la conscience tranquille, eût-il rien reconnu? Les conseillers insistèrent pour savoir de quelle façon pratique il estimait avoir servi le roi. Le prisonnier répondit qu'étant à Marans, son gardien, M. de la Richardière, l'avait questionné de la part du cardinal de Richelieu sur les forces préparées en Angleterre, l'ordre de l'armée navale qui allait venir, les plans adoptés pour secourir la Rochelle, les détails des projets qui avaient été concertés afin de forcer la passe et détruire la flotte française. Il avait tout révélé et il savait pertinemment que ces avis avaient été utiles, car on avait pris les mesures nécessaires afin de prévenir les effets de l'attaque annoncée. Une autre fois, le cardinal lui avait demandé par la même voie des renseignements sur l'état des défenses de la ville et les défauts de la place : il avait encore tout dit ; ses intentions n'étaient donc pas hostiles au roi et ses desseins criminels! Qu'avait-il fait autre, sinon obéi à « son party et à sa relligion »?

Sur une question directe d'un des magistrats, il protesta qu'il n'avait jamais offert au roi d'Angleterre de la part des habitants de la Rochelle « toute sorte de service et d'obéissance, mesme de mettre leur ville entre ses mains ». S'il eût soupçonné être employé pour un tel office, il ne serait jamais parti, et, en tout cas, il n'eût jamais accepté une semblable mission. Puis il avoua qu'au fond une seule pensée avait dirigé sa conduite, celle de madame d'Aigrefeuille. Il l'aimait.

Que cherchait-il ? La faire sortir de la Rochelle afin de pouvoir l'épouser.

La question des brigandages de Poitiers fut très embarrassante. Le tribunal avait beau jeu, et ce point était grave. Les magistrats refirent heure par heure l'emploi du temps de l'accusé durant les jours où les attentats avaient été commis. Aucune excuse n'était possible. Charles, sentant que prétexter l'état de belligérant était une défense qui ne serait pas admise, prit le parti de nier. On eut beau invoquer le témoignage des hommes qu'il avait avec lui, des marchands qu'il avait spoliés, des individus, comme celui de Vouzailles, auxquels il avait fait de compromettantes déclarations : il affirma qu'on se trompait.

Les deux interrogatoires du 14 et du 15 finis, la commission se jugea suffisamment édifiée. Elle attendit neuf jours. Le vendredi 24 novembre à six heures du matin, les juges s'assemblèrent aux cordeliers de la ville en forme de chambre du conseil et Charles de la Grotière fut amené; on l'assit sur la sellette. Un dernier et solennel interrogatoire fit passer en revue les principaux articles de l'accusation et préciser certains détails complémentaires sur lesquels les conseillers ne s'estimaient pas assez éclairés. Charles était calme. Il répondait avec une exactitude demi-indécise, également exempt d'appréhension et de forfanterie. A onze heures, l'interrogatoire étant achevé, le tribunal ordonna d'emmener le prévenu ; il délibéra ; puis, en l'absence de l'accusé, selon l'usage, il rendit son arrêt.

Après avoir rappelé les charges et informations, les confessions et dénégations de « Charles de Vesnier, sieur de Bréault, dit de la Grotière, détenu pour raison de crimes de prodition et de vol sur les grands chemins », l'arrêt déclarait Charles de la Grotière atteint et convaincu des crimes à lui « imposés ». Il le condamnait : premièrement, à faire amende honorable devant le grand portail de l'église Saint-Pierre de Poitiers « et illec teste nue et à genoux, tenant en sa main une torche ardente de cire jaune du poids de deux livres, dire et déclarer que méchamment et proditoirement il estoit allé en Angleterre pour négocier avec les estrangers ennemis de l'Estat, et les faire venir en France au secours des subjects

rebelles du roy, dont il se repentoit et demandoit pardon à Dieu, à nous et à justice »; secondement, à payer cinq cents livres d'amende au roi, cinq cents au Grand-Conseil, trois cents aux Cordeliers de Poitiers, cent à chacune des maisons religieuses de la ville, capucins, feuillants, carmes, jacobins, augustins, jésuites, minimes, sœurs de Charité; le reste de ses biens confisqués; troisièmement enfin, à avoir la tête tranchée sur un échafaud qui serait dressé « en la place du vieil marché de ceste dite ville, » et sa tête portée à la Rochelle, plantée au bout d'une lance, exposée sur le haut de la tour de la Lanterne, pendant que le reste de son corps serait brûlé au bûcher, pour être ses cendres jetées aux quatre vents du ciel. A la diligence du procureur général, procès criminel serait fait d'ici six semaines aux nommés de Briqueville, de Tracy, Sébire et complices, qui seraient conduits immédiatement dans les prisons du Grand-Conseil afin d'y procéder ». Ordre était donné au sieur Germain Collier commis au greffe du Conseil, conseiller et secrétaire du roi, d'avoir séance tenante, à notifier l'arrêt au prévenu et à le faire exécuter sans délai.

M. Germain Collier se transporta à la prison de la Conciergerie. Il manda aux huissiers Saint-Waast et Verneau de lui amener dans la chambre criminelle Charles de la Grotière. Celui-ci parut. Le greffier lui dit qu'il était venu pour lui donner connaissance de l'arrêt qu'on venait de rendre contre lui et qu'il le priait de se mettre à genoux afin d'en entendre la lecture. Charles se mit à genoux. Il écouta sans un mot et sans un geste. Alors l'exécuteur des hautes œuvres, s'emparant de lui, le lia de cordes. M. Collier déclara à Charles « qu'à présent il ne debvoit penser qu'à Dieu et à la descharge de sa conscience et que s'il avoit oublié quelque chose, il eût à l'avouer présentement ». Mais Charles répondit qu'il n'avait rien à ajouter : il lui fallait bien mourir un jour, autant valait « présentement mourir en gré ». M. Collier lui demanda s'il ne désirait pas qu'on envoyât chercher quelque père capucin ou quelque père jésuite afin de le consoler. Charles prononça qu'il n'avait pas besoin de leur consolation; dans le cas cependant où M. le greffier voudrait lui être agréable, il ferait appeler un ministre protestant de la ville nommé

M. Cotiby. Le greffier ne connaissait pas « ces gens-là » ni personne qui fût en relation avec eux. Si M. de la Grotière y consentait, continua-t-il, on prierait le père Baudry, prieur des cordeliers, « homme de bien », de venir. Le condamné maintint qu'il ne voulait nul autre que M. Cotiby. On alla prévenir le ministre, et, en même temps, M. Collier fit mander deux jésuites. Ceux-ci, introduits, cherchèrent à exhorter le prisonnier, qui refusa de les entendre. Ils multiplièrent « leurs prières et remontrances de ne point perdre son âme, en lui disant que s'il les vouloit croire, il avoit encore assez de temps pour se sauver »; ils lui affirmèrent « qu'ils étaient prêts à mettre leur âme pour la sienne si ce qu'ils lui disoient n'estoit véritable », l'adjurant « de les vouloir ouïr, qu'ils lui feroient connaître la vérité ». Charles tourna la tête sans rien répondre.

M. Germain Collier était sorti pour aller donner des ordres et veiller aux préparatifs de l'exécution. La foule, informée, s'attroupait à la porte de la prison, à la place du Vieux-Marché, devant l'église Saint-Pierre, sur le parcours, et attendait. Des charpentiers dressaient l'échafaud.

Vers quatre heures du soir, le greffier revint à la conciergerie. Charles, toujours entouré des huissiers, des archers, s'entretenait avec M. Cotiby; les pères jésuites tâchaient encore de lui parler, mais sans succès. M. Collier, s'adressant à la Grotière, prononça « qu'il n'avoit plus guère de temps pour songer à sa conscience, que l'heure pressoit et que, s'il avoit à dire quelque chose, il eût à le dire et avouer présentement, et qu'il falloit se préparer à la mort ». Charles répéta « qu'il estoit tout près et qu'il n'avoit rien à dire ».

Sur quoi, l'exécuteur des hautes œuvres entra ; on organisa le cortège qu'entouraient les archers du prévôt et les huissiers du présidial. Charles, les mains liées, revêtu des mêmes vêtements que ceux qu'il portait sur lui le jour où il avait été pris à la Haye, sauf la casaque, avançait à côté de M. Cotiby et suivi des deux jésuites.

A la porte de la prison, sur le seuil, qu'assiégeait une foule silencieuse, M. Collier donna lecture à haute voix du texte de l'arrêt de condamnation. On se mit en marche. Le trajet pour aller à l'église Saint-Pierre n'était pas long. La

population émue s'apitoyait sur la jeunesse du supplicié. Arrivé à la petite place qui précédait le porche de l'église, on fit le cercle et Charles, nu-tête, s'agenouilla. Une troisième fois, le greffier lut la sentence, puis La Grotière, une torche allumée en main, prononça d'une voix faible la formule qu'il était tenu de redire. On gagna la place du Vieux-Marché au milieu de laquelle s'élevait l'échafaud haut de six pieds sur lequel M. Collier monta. Une dernière fois, il lut l'arrêt et demanda à Charles « s'il n'oublioit rien à lui dire pour la descharge de sa conscience ». Charles fit un geste de dénégation. Les deux jésuites, s'approchant du condamné, lui déclarèrent, que, s'il voulait, il avait encore le temps de « sauver son âme qui s'en alloyt estre perdue; qu'ils le prioient pour l'amour de Celuy qui avoit souffert la mort et passion pour nous tous, de les vouloir escouter ». Et ils lui présentèrent un crucifix. Charles se détourna encore et ne répondit rien. Il monta les degrés d'un pas ferme, se mit à genoux, pria, les mains jointes, d'un air pénétré. Alors l'exécuteur, lui bandant les yeux, dégagea son cou, lui fit baisser le front, « et avec son espée, d'un coup, lui trancha la teste et mit hors de dessus les épaules ». La tête avait roulé; le bourreau la ramassa, la « serra » dans un panier pour aller la porter à la Rochelle afin de la mettre au bout d'une pique à la tour indiquée par la sentence, après quoi, soulevant le corps, il alla l'étendre sur un bûcher qui avait été préparé auprès et y mit le feu.

LOUIS BATIFFOL

PETIT-CŒUR

I

Dans la petite cour de ce collège provincial, Séverin va languissamment d'arbre en arbre ; il jouit de sa rêverie et du soleil. Octobre : ces chaleurs tardives et délicieuses, où se répandent les dernières flammes de l'été, où vibre déjà le subtil frisson de l'automne. Le léger ciel bleu baigne les maisons ; sa lumière se dore et se volatilise autour des tuyaux noirs qui surmontent les cheminées ; elle pénètre ainsi qu'une blonde fumée le feuillage des acacias. Et Séverin s'étonne, avec une mollesse exquise, d'être tout attristé de clartés et d'odeurs.

Il marche, un peu ému de ses douze ans précoces, à la fois heureux et fâché d'être sans pensée, de savoir regarder le beau ciel entre les feuillages, et de sentir parfois à son visage les souffles de parfum qu'exhalent les arbres mourants. Ses camarades, dans la cour, jouent avec tapage. Un petit garçon, dont le visage excité se perle de sueur sous les cheveux roux, court vers lui et crie au passage :

— Petit-Cœur ! Viens-tu jouer au *paranquet* ?

— Non, merci, c'est trop fatigant.

Aussitôt Séverin pense : « Pourquoi ne pas courir et sauter comme eux ?... » Il voudrait bien s'amuser avec ses camarades. Il les regarde avec amitié, presque avec envie. Mais il ne sait pas se joindre à eux.

Leurs bonds et leurs cris ne le troublent pas : ils sont mêlés, pour lui, à ce charme ardent et discret de l'heure alourdie. Quatre heures : la chaleur du jour ne s'est pas encore apaisée ; Séverin, dans sa promenade, évite les murs brûlants ; l'air desséché luit sur les vitres des fenêtres ainsi qu'une poussière d'or.

Mais sa mélancolie confuse se précise : « Mon thème... » — Aujourd'hui, tout l'amollit et le porte à la paresse. Il songe à la nécessité de faire son thème tout à l'heure, afin de pouvoir, après souper, aller se promener aux Bouquets : les Bouquets sont un jardin public, où il voit chaque soir une petite fille dont il ignore tout sinon qu'il l'aime... « Je ferai mon thème à l'étude. » Il est très décidé. Mais un peu d'air vient caresser ses tempes ; et Séverin ferme les yeux : ses incertitudes sont revenues... Quand il reprend sa lente promenade, ce souci pèse encore sur son âme de langueur et d'indolence.

Séverin ramasse un caillou lisse et blanc, le fait glisser dans ses mains machinales, se plaît à le sentir fuir et revivre entre ses doigts. Mais une sorte d'oppression pèse sur son cœur et le gêne ; il s'intéresse au jeu de ce caillou, sans pouvoir y absorber son attention ; il soupire plusieurs fois avec effort.

« Le thème !... » — Séverin lance avec irritation son caillou sur le tronc d'un arbre : une petite plaie verte apparaît, l'enfant sent croître son dépit, il a presque honte ; il pose doucement sa main sur l'écorce meurtrie.

Maintenant il s'arrête, avec un pli douloureux au coin des lèvres, devant le grand mur au plâtre craquelé : il y voit souvent des insectes, et guette si quelque araignée à longues pattes ne va pas sortir d'un trou et courir obliquement avec une allure maladroite. Mais il entend soudain un rire atroce, vide et faux : c'est une vieille dame gâteuse et folle, qui habite la maison contiguë ; parfois elle rit ainsi, agacée. Séverin se sent abîmé de tristesse, malade à pleurer, tandis que les cris de ses camarades redoublent et qu'une odeur de poussière brûlée blesse sa gorge.

Le voilà qui s'éloigne avec dégoût de ce mur chaud, va vers la pompe et rafraîchit ses mains ; l'eau rejaillit au soleil :

Séverin agite ses deux mains, et prend plaisir à faire envoler d'elles mille étincelles détachées.

Mais une cloche sonne, c'est l'heure d'entrer en étude.

« Mon thème... »

Séverin, assis devant son bureau de bois noir, levait la tête et regardait avec malaise les cartes de géographie, vertes et ternes, qui gisaient aux murs de l'étude. Silence ; à peine si l'horloge bat. Le pion maussade feuillette un livre déchiré; les enfants écrivent lentement, penchés vers la page, ou se reposent sur leur coude ; les plumes vont sur le papier avec un mince grattement ; parfois, un pied qui se déplace racle le plancher, une toux ennuyée sonne et se perd dans le silence.

Séverin était mécontent de lui-même ; il avait mis près de lui son dictionnaire et ne l'ouvrait pas. Il comprenait que s'il commençait son thème, il parviendrait à le finir ; mais il ne pouvait s'y résoudre. S'occuper du papier, de son porte-plume, du sens des mots, c'était un effort dont ce soir il ne se voyait pas capable. Séverin, petite nature trop frêle, toute de délicatesse et d'élégance, ne sait se résigner à ce qui lui déplaît : il souffre et s'énerve, les yeux pleins de larmes ; il ne vaincra pas sa faible fierté. Il se souvient avec un orgueil ingénu que ses camarades l'appellent : Petit-Cœur...

La chaleur, que dans la cour il sentait à peine, l'incommodait maintenant et le faisait longuement soupirer. Par la fenêtre ouverte, il vit les toits brillants, les cheminées, et un acacia qui remuait avec douceur ses feuilles pâlies. Aucun bruit ne montait de la petite ville ; à peine si de temps en temps on entendait le roulement étouffé d'une voiture longeant le collège; un peu de poussière venait alors dépasser la crête du mur. Parfois arrivaient, indistincts, les sanglots secs d'une harpe voisine. Séverin, détournant un peu la tête, aperçut en face de lui, dans la maison opposée, la gâteuse au rire mauvais, qui contemplait avec hébétude le ciel incendié, ouvrait la bouche, et souffrait obscurément d'une soif qu'elle ne savait exprimer,

Il souleva le battant de son bureau, et là, dans l'ombre, il respira avec ivresse et désespoir une fleur en étoffe, grossiè-

rement parfumée, qu'un dimanche de l'autre année il avait gagnée à un tir forain.

Alors, fermant les yeux, Séverin revit le jardin public et, dans l'odeur molle et vivante des fleurs d'automne et du gazon, sa mystérieuse petite amie. Avec un sourire charmé, il écouta battre son cœur... Ah! qu'elle lui semblait élégante et fine! Il l'apercevait, chaque soir, se promenant avec sa bonne; ils se faisaient des signes dans la nuit, effeuillaient des pétales et s'affligeaient naïvement de leur infortune. Aujourd'hui, pour sortir, Séverin devra chez lui présenter le thème à sa mère, ou mentir. Il presse son front, sans se décider. Il songe trop à son amie; penser à elle s'impose à lui comme un devoir. Il ne s'attarde pas ainsi à des coquetteries de sensibilité, mais il subit comme une nécessité invincible, et dont il souffre, et qu'il ne peut pas fuir.

Toutes les lectures merveilleuses de son enfance, tout ce qu'il a rêvé jadis de grand, d'admirable et de prodigieux remonte en lui comme une griserie. Qu'est-ce? Quel est ce sentiment nouveau? Pourquoi le souvenir de son amie le poursuit-il avec une insistance si troublante et si délectable? Il ne la connaît pas, jamais il ne lui a parlé, il ignore même son nom. Pourtant il a toujours devant les yeux son image, son geste adroit pour ramener quelques cheveux sous le chapeau léger orné de bleuets et d'avoine. Et Séverin s'attriste longuement. Sa petite vie d'écolier est toute embarrassée. Il n'a plus ce plaisir tranquille d'autrefois à faire attentivement ses devoirs. Un thème l'arrête.

Dernier espoir. Séverin, abritant sa tête sous son bras, appelle son voisin :

— Passe-moi ton thème, Leduc? — dit-il à voix basse.

Mais Leduc, cheveux luisants, longs, ondulés, visage pâle aux pommettes dorées, lui répond avec un mauvais sourire :

— Regarde donc ça, Petit-Cœur... Ça vaut mieux qu'un thème!

Et vers son camarade il glisse un journal illustré, grossièment colorié d'images équivoques. Séverin se détourne avec un sursaut, blessé subitement dans ce qu'il a de plus intime et de plus pur.

C'est bien fini. Tout tremblant de honte, Séverin est à bout

de forces. Il mentira, il dira à sa mère qu'il a oublié son thème au collège. L'étude va se terminer. Le gaz, que l'on vient d'allumer pour les coins sombres, chantonne tristement; cela gêne Séverin, cette lueur jaune et trouble sur ses cahiers et sur ses doigts, tandis qu'au dehors le ciel est encore vivant de lumière. Il pose sa joue sur ses mains croisées, et regarde nonchalamment par la fenêtre le jour décroître et la ville mourir, tandis que les collines se détachent avec une limpidité parfaite dans la clarté rose de l'air.

Séverin respirait avec soin l'air frais de la rue arrosée. Il s'était arrêté sur le seuil du collège; il voyait les pavés pointus, bleus de l'eau répandue; les hirondelles glissaient près de lui dans l'or assombri, comme de petits arcs luisants et noirs.

Il aimait les rues, parce qu'elles étaient discrètes et silencieuses, parce qu'il pouvait y marcher sans que rien vînt troubler sa rêverie. Quand il revenait ainsi du collège, la petite ville entrait en lui avec le soir. Il se plaisait à cette possession qui lui épargnait toute pensée, et qui le remplissait d'une paix délicieuse. Il n'avait plus souci de rien; mille choses entrevues venaient d'elles-mêmes l'émouvoir. Séverin s'avançait, les yeux mi-clos, les narines presque frémissantes: c'était là son meilleur moment de la journée.

Il s'attardait devant des maisons basses et fléchies où s'accrochaient des treilles défaites; il apercevait de vieux lits juchés sur de hauts soutiens de bois et recouverts d'étoffes à grands dessins brodés; auprès, de longs fusils étaient accrochés contre le mur; la maie où l'on pétrissait jadis le pain était rangée au fond de la salle; des pots d'ancienne porcelaine luisaient doucement dans les coins. Et Séverin regardait ces choses, que le soir faisait plus languissantes encore, jusqu'à ce qu'une bonne femme apparue sur sa porte vînt troubler son esprit d'enfant timide et scrupuleux: alors il s'éloignait en rougissant.

Puis il longeait les halles, dont la forte odeur flottait autour de lui. Un âne, avec ses larges oreilles cassées, dormait attaché, debout près d'un pilier; un chien gras courait lourdement. Il y avait un peu de soleil qui traînait au bas de la rue. Deux blêmes fillettes aux joues anémiques se tenaient les mains et se regardaient en silence, de ce regard intime et

voilé des enfants malades. Leur mère disait avec enjouement :

— Oh ! mes petites, comme vous êtes graves !

Mais la grande église paraissait soudain. Autour du clocher, parmi les gargouilles noires et tordues allongées sur le ciel profond, les hirondelles tournoyaient lentement, avec des cris aigus et prolongés. « Bientôt elles seront parties », songeait l'enfant. Sous le porche, une pauvresse camuse sommeillait, le dos arrondi. Séverin marchait à petits pas dans les rues minces et fraîches qui entouraient l'église ; il y rencontrait de vieilles dames au visage sec, qui portaient de grandes croix d'or sur leur poitrine.

Et puis les rues s'élargissaient, n'étaient plus pavées ; les petites fontaines vertes ne laissaient plus couler leur triste filet d'eau dans les rigoles ; derrière les maisons on voyait des jardins potagers ; de grands linges blancs séchaient aux façades.

Saisi par ce charme nouveau, Séverin allait avec abandon dans la clarté crépusculaire. Il s'arrêta quelques instants sous un néflier : des nèfles qui jonchaient le sol sous un essaim de mouches emmêlées remplissaient l'air d'une odeur douceâtre, mielleuse et sucrée. Séverin se plut à respirer, puis il admira le feuillage d'un figuier prochain : l'arbre frissonnait d'un souffle invisible ; derrière, les longs bras d'un puits montaient, fixes et bruns, sur le ciel rose. Et le frémissement des mouches, le parfum des nèfles, l'or du soir reposaient le cœur de Séverin dans une tranquillité ravie.

Il aperçut sa maison, fleurie d'une vigne : elle fumait dans l'air obscurci, doucement ; auprès d'une fenêtre, la mère de Séverin était assise, le visage incliné vers ses chères mains occupées ; le soir venait mourir à ses cheveux. — Sa mère ! Séverin fut ému d'un grand élan de tendresse. Mais une gêne l'envahit soudain : il baissa tristement la tête, en songeant qu'il allait mentir et qu'il devrait détourner ses regards.

Maintenant, Séverin s'achemine, dans la nuit heureuse, vers le jardin public où les habitants de la ville vont se délasser en causant à voix basse auprès d'une rivière. Il a fait la dure besogne de mentir. Il se sent presque délivré. La nuit dissout dans l'air un peu humide une lumière tendre et faible.

qui se répand avec mollesse sur les toits; au ciel, les étoiles scintillent ; des souffles attiédis caressent la nuit indolente.

Et Séverin songe, comme il fait toujours, avec fierté, sincérité, délicatesse. Il regarde en lui-même. Rien ne le distrait. A peine quelque porte ouverte sur la douceur du soir laisse-t-elle voir parfois une salle éclairée, avec des gens rangés autour du foyer éteint. L'enfant cherche le secret de son cœur, à la lueur du ciel d'automne. Il s'aime avec mélancolie, mais cet amour ne le satisfait pas. Ce sentiment qui si souvent l'oppresse et qu'il ne peut pas définir, c'est comme le besoin nouveau d'une confidence mystérieuse. Pourquoi presse-t-il ardemment le pas? Pourquoi se sent-il tout à coup touché d'une inquiète espérance?

Séverin approchait du jardin ; il voyait déjà les arbres immobiles. Des gens se promenaient sans bruit. Séverin marchait à côté d'une vieille dame dont les cheveux étaient roulés en coques blanches ; elle était vêtue d'un châle d'aïeule aux couleurs passées, aux dessins indiens ; sa jupe avait un large volant mauve ; un subtil parfum de vanille traînait après elle. Séverin la vit entrer dans le jardin, puis se perdre dans une allée.

Lui-même suivit son chemin accoutumé. Il tressaillait à tout moment, croyant sur chaque banc, parmi les gens assis, reconnaître sa bien-aimée. Il l'appelait intérieurement avec une ferveur ardente, avec alarme, avec piété. « Elle ne viendra pas », pensait-il. Des gens riaient en jetant du pain à deux jeunes ours qu'on avait achetés à des gitanes de passage. Séverin s'approcha du groupe : il aimait ces ours, pour leur intelligence et pour leur douceur; il se plut un moment à regarder leur course infatigable dans la petite grotte ronde et chaude.

Mais une étoffe le frôle et passe. C'est elle! Elle se retourne hardiment, semble faire signe; il voit sa lourde tresse d'or, et sous la robe courte les jambes minces aux bas noirs. Il la suit dans la nuit, le cœur battant et la bouche séchée; elle franchit la grille, elle s'arrête auprès d'une fontaine. Et, comme lui s'avance avec angoisse et gaucherie, elle dit :

— J'ai soif... prêtez-moi votre main...

Il recueille l'eau ; elle boit, penchée. Ah! comme ses

lèvres sont douces! Elle baise parfois, dans l'eau qui fuit, le creux de la main : c'est une caresse mouillée des lèvres à travers l'eau fine. Séverin voudrait sentir toujours cette palpitation menue entre ses doigts et voir ce joli corps incliné.

Mais elle se relève et dit :

— Adieu, ma bonne m'attend...

Elle pose sur la fontaine une marguerite.

Et Séverin n'a pas dit une parole. Il se croit heureux pour l'éternité; il prend la fleur laiteuse et la porte à son cœur, puis à ses lèvres. Le voilà qui marche comme un amant; il est rentré dans le jardin; il est bien tard, les feuilles des tilleuls embaument, et Séverin, faible, faible à mourir, s'appuie un peu contre les arbres et se demande en souriant s'il va défaillir...

II

Séverin s'éveilla, sourit, et dans le lit tiède ce fut la petite volupté du souvenir. Les détails s'élevaient peu à peu, légèrement, comme avec des ailes. Il savourait sa joie et rien ne lui semblait plus doux que l'obscurité matinale de sa chambre.

Il quitta le lit et courut en chemise ouvrir la fenêtre et les volets. La lumière pénétra la chambre d'une clarté égale. Séverin, joyeux, sautait nu-pieds avec délices. L'eau froide dont il mouillait sa figure achevait d'exciter sa vie.

— Tra la la!...

Séverin chantonne. Alerte, il se peigne et s'habille. Des coqs se répondent dans la campagne; les mouches volent brusquement à travers le soleil. Séverin sent par tous ses membres une agilité gaie; en même temps, il aime toutes choses, tout lui plaît. Il a envie d'embrasser ses mains et de sourire aux gens qui passent.

Aujourd'hui jeudi, congé, jour de foire. Séverin devait aller se promener avec son ami Olivier Baucis à travers la ville envahie par tous les campagnards de la contrée. Déjà, par la fenêtre, il voyait rouler les hautes carrioles, traînées à grands cahots par des ânes bourrus, et où s'entassaient debout les vieilles à fichus de couleur, les vieux rasés et les garçons

aux blouses raides et luisantes qui plaisantaient avec les filles ; celles-ci étaient coiffées de chapeaux à fleurs et vêtues de corsages garnis de jais ; leurs grosses mains brunes serraient, dans la course, les montants de la carriole.

Puis, c'était des troupeaux, brebis pressées en tas par le chien qui court en jappant, dindons effarouchés, porcs pesants que l'on fait avancer en leur présentant des châtaignes sèches ou des épis de maïs. Des veaux étaient tirés par une corde, qu'un homme tenait, tandis que, par derrière, la femme s'acharnait à les piquer avec une branche aiguisée. Des bœufs passaient ; leurs flancs étaient luisants de mouches.

Mais Séverin aperçut de loin la tête rousse de son ami qui remontait péniblement ce courant d'animaux, d'hommes et de véhicules. Il descendit et s'avança au-devant de lui :

— Bonjour !

— Bonjour.

— Quoi de nouveau ?

— Rien... J'ai vu la vieille madame Morliéras qui attachait sa savate dans un couloir...

Séverin rit, parce que la bonne dame avait une allure cocasse, et qu'il se la représentait penchée sur son pied et soufflant.

— C'est tout ?

— C'est tout. Nous allons au foirail ?

— Pardi !

Ils marchaient sur le bord de la route. Des paysans juraient : des bêlements grêles s'élevaient çà et là, des porcs grognaient, parfois un bœuf poussait un beuglement long et tranquille.

Cette agitation et ces cris augmentaient encore la joie de Séverin et le grand désir de vivre qu'il sentait en lui. Il respirait à pleine poitrine l'air chargé d'odeurs animales. Il frappait sur l'épaule d'Olivier, riait d'un paysan empêtré, appelait les chiens et caressait le dos laineux des brebis.

La poussière de la route était toute marquée d'empreintes par les souliers ferrés des hommes, par les menus pieds des brebis et les épais sabots des bœufs. Une vieille femme, courbée, ramassait le crottin. Séverin rit encore.

— Quand j'étais tout petit, ma bonne me disait : « Si tu

n'es pas sage, je te vendrai au *peillarot*, qui te fera ramasser du crottin dans une brouette. »

— La vieille Eulalie qui est encore chez toi ?

— Oui.

— Tu l'aimes ?

— Assez.

Ils entraient au cœur de la petite ville. Aux fenêtres des auberges, ils voyaient des lièvres, des lapins et des perdreaux liés par les pattes. Les carrioles dételées étaient rangées le long des murs ; quand les écuries se trouvaient pleines, les chevaux mangeaient attachés à des clous, auprès des portes : on leur avait passé autour du cou de petits sacs d'avoine où leur tête était enfermée et que leur haleine rendait humides.

Les deux enfants allaient lentement, heureux d'aimer les mêmes choses sans le dire.

— C'est joli tout ça, — fit Olivier au bout d'un instant. — Tu ne peux pas comprendre aussi bien, toi : on n'a pas voulu t'en séparer. Quand on m'a mis à Toulouse, tu sais, au lycée, j'ai langui si fort!... Chaque soir, je buvais de l'encre : j'ai attrapé mal ; on m'a ramené au pays.

— Oui, c'est joli, — dit Séverin ; — surtout..., nous le connaissons tant!...

La petite ville entière était occupée de la foire. Devant les maisons, assises sur des chaises, les fillettes avaient sur les genoux leurs livres de prix, rouges à tranches d'or, et regardaient passer les gens. Des paysans, méfiants et timides, se concertaient au seuil des boutiques. Les bazars avaient fait de grands étalages. Les magasins de draperie exhalaient l'odeur des étoffes fraîches.

— Viens par ici, — dit Olivier, — pour aller au foirail.

— Non, si ça t'est égal.

— Pourquoi pas ?

— Pour rien... Dans cette rue, nous rencontrons toujours la voiture de Bernadac...

— Le boucher ?

— Oui... celle qui lui porte les grands bœufs accrochés et rouges... C'est horrible!... Entrons ici.

Ils s'engagèrent dans une ruelle profonde, où les maisons avaient des façades en bois : les balcons vermoulus se tou-

chaient presque ; quelques maisons se rejoignaient, formant arceaux.

Déjà, la rumeur du foirail arrivait jusqu'à eux. Au bout de la ruelle, ils voyaient une agitation bleue et noire, des blouses qui se mêlaient et remuaient dans une grande place sous le soleil clair.

Ils pénétrèrent dans la foule. Ce coin était celui du marché aux cochons. Au bord de la place, sur les pavés, on avait étendu un peu de paille; quelques planches mal jointes, à peine clouées, formaient des cases où les animaux étaient parqués. Les vendeurs se tenaient tout près ; ils suivaient de l'œil certains gros marchands assidus aux foires, coiffés de grands feutres poilus, et revêtus de longues limousines. Autour des barrières fragiles, des achats se discutaient ; les porcs gras, roses et tremblotants, dormaient à terre ; les petits gorets criards s'agitaient en troupe ; on les attrapait par la queue et par une oreille pour les charger dans les carrioles. Une mendiante lépreuse, raide et maigre sur sa voiturette, demandait impassiblement la charité, d'un ton aigu.

Parfois, une vache passait, étonnée et lente. Un homme saoul, qui ne pouvait faire avancer une brebis, la saisit par les pattes de derrière, et, riant bruyamment, la poussa devant lui comme une brouette.

Les gens parlaient à pleine voix et s'entassaient de plus en plus. Entre leurs dents, ils mâchaient, en criant, des cigares d'un sou dont la fumée leur entrait dans la gorge.

— Cent mille dieux ! — Que Satan t'extermine ! — As-tu vu la lune ? — Allons, vingt pistoles ? — Seize. — Dix-huit ? — Pour te plaire, amour !

Et les mains rugueuses se frappent ; on sort la grosse bourse de cuir, suspendue au cou, sous la blouse.

Séverin vit arriver un homme qui portait un seau de cuivre sur la tête, une miche d'une main, un melon de l'autre, deux longs aiguillons sous les bras et un gros pied de céleri dans chaque poche de son pantalon. L'homme fut heurté par un garçon qui luttait contre un veau rebelle : toute la charge à terre ! Cris, dispute, matraques !... Chacun avait son bâton de houx, terminé dans le bas par un nœud épineux et pesant : ils se placèrent en face l'un de l'autre et commencèrent à se

frapper sur la tête, alternativement et en cadence, comme ils auraient fait au dépiquage avec leurs fléaux. Au premier coup, les chapeaux volèrent; au second, le sang coula. Vers le vingtième, l'homme aux provisions renversées recula de deux pas, le crâne saignant, et dit en patois :

— Ce chien m'a troué la citrouille !

Puis il ramassa le seau, la miche, le melon, les aiguillons, le céleri, et s'éloigna tandis que l'autre, sanglant et satisfait, épongeait avec un mouchoir ses cheveux rougis.

Tout à coup, une rumeur, une bousculade. C'était Léonard, le petit marchand d'allumettes de contrebande qui courait poursuivi par un agent de ville en pantalon blanc. La foule s'ouvrait en riant sur son passage; il bondissait, avec son sac d'allumettes sur le dos, à travers les groupes de paysans et les porcs vautrés.

— Il échappera, — dit Séverin.

— Combien y en a-t-il au juste, d'agents ?

— Je crois qu'ils sont cinq.

— Mais pas méchants... Ils se promènent avec des cannes.

Cependant Séverin était las de ce bruit et de ce tumulte. Il avait d'abord eu une vraie joie à se perdre avec son ami dans la foule. Maintenant il se sentait fatigué, la tête lourde et les yeux troubles. Il recommençait à songer doucement, et se rappelait, dans un vague délicieux, l'aventure de la veille avec son amie. Il désirait peu à peu se confier à Olivier. Mais il fallait trouver un endroit plus tranquille. Il proposa :

— Si nous partions ?

Petit garçon aimable et sans volonté, Olivier accepte aussitôt. Ils quittent le foirail. Les rues sont encombrées. Dans les auberges, les paysans qui ont terminé leurs affaires se mettent à manger et sont déjà ivres; on les entend chanter à large gosier; les repas, les chants et l'ivresse vont durer ainsi jusqu'au soir.

Séverin et Olivier arrivèrent sur le pont, au bout duquel la bascule municipale était installée pour peser les grains et les animaux. Acheteurs et vendeurs se pressaient sous l'œil du brigadier de gendarmerie Corcoral, qui surveillait, à la fois digne et familier. Autour d'un éventaire, des enfants

discutaient avant d'acheter un sucre d'orge; la vieille marchande tendait son cou droit et ridé.

La boutique du pharmacien était toujours remplie, les jours de foire ; mais son commis, un vieil homme leste et badin, suffisait seul à la besogne. Lui, causait assis devant sa porte avec un propriétaire cultivateur dont les cheveux blancs se répandaient sur le col d'un veston de bure. Olivier vint saluer les deux hommes; il admirait, sur son perchoir, un beau perroquet vert, sa langue d'ébène et ses yeux d'or. Le vieux propriétaire disait :

— Autrefois les gens étaient pauvres. Ils descendaient à la foire, leurs souliers à la main, portant dans leur poche un croûton qu'ils mangeaient sur un banc de la promenade. Maintenant, tout le monde veut dîner chez Marre ou chez Cambomorel. Vous verrez, ce soir, ces trognes pleines de vin !

Séverin tira la manche d'Olivier :

— Veux-tu que nous allions voir travailler M. Lacaze ?

— Oui, tiens !... Mais il travaille même un jour de foire ?

— Sûr !... La foire, il s'en fiche bien.

M. Lacaze était un ancien professeur d'écriture au collège. Il était pauvre, mais tenait son rang. Il possédait une petite vigne, à deux kilomètres sur la route, et il l'entretenait lui-même, chaque jour, coiffé d'un chapeau de feutre un peu roussi, habillé d'un veston passé, et les poignets ornés de manchettes blanches. Aller voir travailler M. Lacaze était un but fréquent de promenade pour Séverin et pour Olivier.

Ils partirent. Séverin regarda son ami ; celui-ci marchait en sifflotant.

— Hier soir, — dit Séverin embarrassé, — je suis allé aux Bouquets.

Silence.

— Tu n'y viens jamais ?...

— Non, — dit Olivier.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Tu n'as jamais demandé à ta mère ?

— Si.

— Et que t'a-t-elle répondu ?

— Elle m'a dit que nous n'y allions pas parce que.

— Parce que quoi ?

— Parce que rien. Parce que.

— Et tu as été content ?

— Oui. Je ne m'ennuie pas le soir... Je me couche, maman emporte la bougie; alors j'ouvre la petite fenêtre et je m'amuse à regarder danser les moustiques autour du bec de gaz, dans la rue... Puis aussi j'entends les bonnes d'en face dire la prière...

— Moi, j'y vais chaque jour, au jardin! — reprit Séverin.

Et, brusquement :

— Tu jures de ne pas répéter ce que je vais te dire?

— Oui, je le jure, — répondit Olivier étonné. — Je ne l'aurais pas répété quand même.

— Eh bien... je suis amoureux !

— Ah !...

Silence.

— Comme Roméo et Juliette?

— Oui. J'aime une jeune fille.

— Ah ! ah ! Petit-Cœur !...

Séverin ajouta vite, les yeux à terre :

— Je la vois au jardin... Elle a une robe rose, un chapeau avec des bleuets, une tresse blonde...

— Sais-tu comment elle s'appelle ?

— Non, — dit Séverin.

— Elle n'est pas un peu boiteuse?

Séverin regarda son ami avec reproche :

— Peut-être...

— C'est Bernadette Barrau... Sa bonne a de la moustache ?

— Je crois que oui.

— Je la connais ! Elle habite ma rue... Tu ne l'as donc jamais suivie jusque chez elle pour savoir ?

— Je n'y ai pas pensé.

— Écoute... Veux-tu venir chez elle ?

— C'est possible ?

Séverin rougit.

— Possible ? — répondit Olivier. — Je lui dirai qu'elle t'invite. Tu la verras à la campagne. Avant quinze jours, il doit y avoir un goûter chez elle, dans une propriété qu'ont ses parents du côté des Martinets.

— Si tu pouvais !...

— Mais oui. Il y aura beaucoup de jeunes filles et de jeunes gens. Leduc y viendra, c'est sûr.

— Leduc ?

— Oui, celui de notre étude. Tu ne l'aimes pas ?

— Non, — répondit Séverin ; — je le déteste.

Il était ravi à l'idée de pouvoir approcher bientôt librement son amie. Mais la présence de Leduc le blessait comme une offense.

— Ce sale Leduc !... Il la voit souvent ?

— Il me semble. Mais elle ne doit pas l'aimer beaucoup.

— Bernadette... Elle s'appelle Bernadette ? Quel joli nom ! Que je serai heureux de la connaître !

Ils ne parlaient plus. Ils étaient contents de marcher en silence, côte à côte. Parfois leurs bras se frôlaient, ils se souriaient. La route était déserte. A cette heure, tous les paysans étaient entrés en ville. Seule, une femme passa, avec une grande feuille de chou sur la tête pour se garantir du soleil ; ensuite un cycliste, ses deux gros poignets rouges tendus sur le guidon. Soudain, au flanc du coteau, un chien courant jeta de longs abois ; un coup de fusil retentit ; puis des cris.

Midi chauffait la campagne.

— Rentrons, — dit Séverin.

Et, sans avoir vu travailler M. Lacaze, les deux enfants, marchant avec lenteur à l'ombre courte des peupliers, regagnèrent la ville d'où s'élevait confusément une rumeur d'hommes et d'animaux.

III

Séverin vécut quelques jours dans un émoi charmant. Le matin, il partait avant sept heures, son cartable sous le bras et les mains aux poches. La petite grille du jardin se fermait avec un bruit doux. La rosée brillante faisait luire l'herbe sur les talus de la route. Une pie criait dans l'air un peu humide du premier automne. Quelquefois, un coq se dressait sur un mur bas, et lançait un appel aigu : de son bec ouvert sortait une petite vapeur.

Séverin courait, les livres ballottant dans le cartable, et se plaisait à ces brusques détentes des jambes qui l'enlevaient et le faisaient bondir : il sautait en courant, débordant de vigueur joyeuse; l'air froid glissait entre ses dents : ses yeux étaient mouillés de fraîcheur ; il s'essoufflait, puis respirait à pleine poitrine, heureux de se sentir en si belle santé.

Il se rendait ainsi, chaque matin, devant la maison de son amie, rue du Petit-Puits. C'était une vieille et sévère maison, à la façade en briques noircies, au toit mangé d'herbes. La pierre du seuil était creusée par l'usure ; un marteau forgé pendait au milieu de la porte armée de grands clous carrés et rouillés. Les fenêtres étaient encore closes. Nul bruit, nul passant. Parfois le vol perdu d'une mésange dans les arbres. Et Séverin allait, la tête levée vers chaque croisée. Puis il se retournait une dernière fois, prenait du regard toute la rue dans le matin silencieux, et galopait enfin vers le collège, qu'il avait laissé tout là-bas, à l'autre bout de la ville.

Il arrivait en retard ; lorsqu'il entrait à l'étude, le pion disait :

— Séverin Joncidal, cinquante lignes pour retard.

Lui, sans s'excuser, gagnait sa place. Il pensait qu'il était puni pour son amie. Il regardait le pion avec un peu de pitié et d'indulgence. Cette punition lui était douce. Il portait un secret délicieux. C'était la première joie forte de sa vie.

Durant ces quelques jours il travailla régulièrement et sans se contraindre. Il attendait le temps promis, le goûter chez Bernadette. Olivier lui avait dit :

— Inutile que tu ailles aux Bouquets le soir : tu ne l'y verras plus ; elle est enrhumée.

Séverin, pâlissant, avait répondu :

— Enrhumée ?... Tu ne me mens pas ? Ce n'est pas grave ?

— Bah ! que tu es nigaud ! Elle mange des pastilles de gomme sucrée. Ce sera sûrement fini avant le jour, tu sais... le fameux jour du goûter !

Olivier avait ri en lui tapant sur l'épaule. Séverin l'avait regardé avec de bons yeux affectueux :

— Que tu es bête ! Tu ris toujours.

Rentré chez lui, Séverin s'ingéniait à trouver des occu-

pations. Mais, à chaque instant, le souvenir de son bonheur faisait briller ses yeux. Alors il interrompait sa besogne et se laissait aller. Assis, il prenait son genou entre ses mains; dans la salle à manger, il voyait sous une vitre passer et repasser le large battant de cuivre de l'horloge ; les fenêtres étaient ouvertes ; le ciel semblait plus dur sur les feuillages rougis ; il y avait un léger soleil où quelques abeilles voletaient lentement ainsi que de petites gouttes de lumière.

Le dimanche et le jeudi surtout paraissaient interminables à Séverin. Que faire? Désormais il lui répugnait de sortir, de voir des visages indifférents qui n'eussent plus été dignes de le distraire. Il restait à la maison, et, tandis que sa mère était allée travailler ou causer à l'ouvroir, il faisait de longues visites à la cuisinière Eulalie.

— Te voilà, cuisinier! — disait celle-ci en le voyant paraître.

Et elle riait, chaque fois, de sa plaisanterie.

Séverin s'asseyait à côté d'elle. Elle avait déjà sorti sa chaufferette de bois qui, dès qu'on l'allumait, sentait le brûlé. Tous deux posaient leurs pieds sur le grand couvercle percé de trous. Eulalie avait toujours, dans son tablier attaché autour des reins, un peu de laine brute qu'elle démêlait de ses doigts boudinés.

— Tu ne travailles pas, — disait-elle, — tu t'ennuies. Tiens, amuse-toi donc à choisir ces lentilles.

Il triait les lentilles, machinalement, heureux auprès de la vieille servante.

— Allons, puisque tu es sage, je vais te faire rôtir quelques châtaignes.

C'était une joie de manger les châtaignes craquantes en buvant des gorgées de piquette dans le verre épais qui servait à Eulalie. Quelquefois un rat grattait dans un placard.

— Où diable est la Minette? — disait Eulalie, en regardant de tous côtés.

La chatte, qui avait le bout des oreilles et de la queue coupé, s'approchait d'une casserole où bouillait du lait ; elle trempait la langue, se brûlait, mais tout en criant continuait à boire jusqu'à ce qu'Eulalie la chassât d'un coup de roseau.

« Que fait Bernadette?... A qui pense-t-elle?... Comment va son rhume?... Quand m'enverra-t-elle une invitation?... »

Séverin avait là de quoi songer longtemps. Puis, quand il avait épuisé toute sa rêverie, il regardait l'antique visage honnête et poilu de la servante et se disait : « Certainement elle n'a jamais été jolie. »

Ce visage aux yeux ridés et aux lèvres fanées qui s'est penché sur toute son enfance, il est mêlé à ses plus anciens souvenirs : Séverin le revoit dans les rideaux entre-baîllés du petit lit de fer. Il se rappelle avoir aimé ces mains qui sentaient les légumes lorsqu'elles nouaient sa cravate sous son cou. Il se rappelle de vieux contes en patois, sous la lampe hésitante... — « Misère et Compassion se marièrent ensemble. Ils eurent un enfant, l'appelèrent Pécaïre... »

Un autre ami de Séverin, c'était Joachim Laplace, le jardinier. Joachim avait une barbe grise et courte, qui lui cachait tout le visage. Il ne parlait jamais à qui que ce fût, mais se faisait comprendre en s'adressant à lui-même de longs discours, où il se tutoyait et s'appelait « feignant » à chaque phrase. Séverin aimait beaucoup cette conversation monologuée ; parfois il simulait l'inattention et s'amusait à laisser Joachim recommencer dix fois la même harangue.

Il alla le trouver, un jeudi, vers quatre heures, au moment où le jardinier se retirait sous un petit hangar pour goûter. Joachim s'assit sur sa brouette renversée, ouvrit un long couteau, détacha un morceau de mie de pain dont il se frotta les dents avant de manger ; puis il coupa en tranches un gros oignon et le sala : c'était là son régal. Quand il eut fini le pain et l'oignon, il prit un verre de vin qu'Eulalie avait apporté, couvert d'une ardoise ; l'ayant vidé, il essuya d'un coup de pouce la trace de ses lèvres sur le verre. Alors Séverin demanda des nouvelles des fleurs et du potager.

— Et vos escargots, Joachim ?

Joachim alla soulever un grand pot vide et renversé, où plusieurs douzaines de gros escargots jeûnaient.

— Salut ! — dit Joachim.

Il en saisit un, attendit qu'il fût sorti de sa coquille, puis, l'élevant au jour, il ajouta :

— Ça va. Il a le corps si blanc que tu vois le soleil à travers. Vieux feignant, tu en as là quatre-vingt-sept, et il

vaut mieux que tu les manges que de les voir manger tes choux. Il y a des malavisés qui les écrasent sous leur sabot, quand ils les rencontrent. Tu n'es pas si *piot* !... *Feignantou*, ça te fera bonne bouche et bon estomac !

Mais la sonnette d'entrée tinta. Joachim sortit du hangar et se haussa pour voir, en s'appuyant sur sa bèche.

— Le facteur ! — dit-il.

Et voilà que le cœur de Séverin commence à battre comme un oiseau ivre. D'une voix étouffée il dit adieu à Joachim, et, s'efforçant de marcher lentement, il s'avance vers la grille. Le facteur a laissé dans la boîte une lettre bleue, et déjà il est loin, avec sa boîte sur son ventre rebondi...

« Mademoiselle Bernadette Barrau serait heureuse si M. Séverin Joncidal voulait lui faire l'amitié de venir jeudi prochain goûter chez elle, aux Martinets, sur la route du Bourdon Blanc. »

Séverin s'enfuit au galop dans sa chambre et s'enferma. Il parcourut dix fois le petit billet à l'écriture grêle et pointue ; il le baisa, le lut à demi-voix.

« ... voulait lui faire l'amitié... » Ces mots ont une infinie douceur ; il les répète en chuchotant ; c'est comme un mystère, comme un secret, comme un aveu.

On tape à la porte. La voix d'Eulalie :

— Qu'est-ce que tu deviens ?

Il ne répond pas.

— Mais tu es malade !... Pourquoi as-tu mis le verrou ?

Séverin l'entend respirer contre la serrure.

— Tu as fait une bêtise ?

Il se tait.

— Tu as cassé un vase de la cheminée ?

Elle ronchonne, entre ses dents qui remuent :

— Le diantre soit du vieux têtu !... Il faudra bien que tu sortes. Ta mère va rentrer : ce sera la fin de la comédie !

Elle s'éloigna en traînant les pieds. Et, brusquement, voilà que Séverin est pris d'un grand besoin d'air et de clarté. Il prend sa casquette. Il cache la lettre bleue dans la petite poche de son gilet. Doucement il descend l'escalier, marche à pas étouffés devant la cuisine ; il traverse le jardin et va flâner un peu dans la petite ville qui s'endort.

C'est un soir intime et pensif où rien ne vibre. Les arbres sont figés dans une lumière immobile. Entre les maisons, sur les toits aux couleurs lourdes et riches, on voit très loin, bien haut dans le ciel, des bleus froids et clairs et de vieux ors brûlés.

Sur l'étroit boulevard qui entoure la ville, tous les gamins sont rassemblés, et, lançant des pierres aux marronniers, font tomber les beaux fruits roux qui s'échappent de leurs bogues en touchant le sol, et rebondissent sur la chaussée, Quelques enfants enfilent les marrons en chapelets qu'ils se passent autour du corps ; d'autres les entassent sur de petites charrettes garnies d'une ficelle en guise de harnais, et les emportent pour les moutons. Les plus beaux fruits sont réservés au pharmacien du Pont, qui les échange contre des pastilles.

Les gamins remplissent le boulevard de leurs cris. Le sous-préfet s'est mis à sa fenêtre et les regarde en fumant un gros cigare. Mélie la mendiante passe, le visage heureux, en pesant sur sa canne tordue. Là-bas un cheval trotte sur la route. C'est une grande paix, un peu ennuyeuse, un peu froide, qui semble envelopper de sécurité et de douceur la petite ville.

Séverin gagna le quartier des pauvres et des couvents. Les rues y étaient plus étroites. Il y avait des maisons basses, dont la façade nue, crevée par endroits, était soutenue par de grosses poutres croisées et vermoulues ; sous les toits on avait fixé des pots en terre, percés d'un seul trou, pour faire nicher les moineaux. Des volets disjoints pendaient aux fenêtres. Des femmes crasseuses et bavardes rapiéçaient, assises au seuil, de vieilles culottes jaunâtres. Des enfants demi-nus se traînaient sur des ordures avec de petits chiens trébuchants. Puis, tout à coup, c'était une haute muraille où des croix noires étaient grossièrement peintes de loin en loin : une porte discrète s'ouvrait au milieu ; derrière la muraille on entendait le froissement léger des feuilles sèches détachées des arbres. Une cloche sonnait lentement...

Et Séverin se sentait pénétré d'une indicible mélancolie. Il songeait que, ces derniers temps, un désir obscur était entré en lui languissamment. Il était mené par une douce et

persuasive influence ; il ne résistait pas, il s'abandonnait, et c'était pénible et très tendre.

Il murmurait : « Amour... » Mais il ne savait pas ce que ce mot voulait dire; il l'écartait avec un peu de honte, et constamment il répétait : « Amour... » Il en était tout amolli ; et, quand il se représentait le visage de Bernadette, un vrai frisson montait par tout son corps.

« Elle m'aime... Comment c'est-il lorsque l'on aime ?... » Il se rappelait toutes les affections qu'il avait éprouvées, les attitudes de sa mère, et les soins délicats d'une dame veuve qui lui avait appris à écrire et qui lui parlait avec douceur... Mais non, Bernadette trouverait bien quelque chose de tout nouveau, de mystérieux et d'attendu. Il faudrait un geste ou des mots correspondant à cet étrange sentiment dont toute sa vie était modifiée, et qui depuis quelques jours le retenait avec attendrissement devant les objets les plus familiers et leur donnait une signification inconnue.

Il s'arrêta dans une petite impasse écartée. A l'entrée, il y avait une enseigne de fer roussi, où l'on avait jadis écrit en lettres inégales : *Anouilh, vend du lait de vache et d'ânesse à juste prix*. Une légère odeur d'étable, humide et tiède, flottait dans l'air. Un vieux lierre malade s'accrochait au mur, sur la crête duquel poussaient des fleurs maigres. Séverin aimait cette tranquillité obscure, dans l'odeur mêlée de litière chaude et de lait. Au fond de l'impasse était une pierre moussue; il s'y asseyait souvent, charmé.

Mais, au bout d'un moment, il vit qu'un gros nuage violet et grisâtre s'était formé derrière les collines et volait lourdement vers la ville. Il pensa : « Je parie que je serai arrivé à la maison avant la pluie... » Comme il courait, un grand rideau de cendre envahit le ciel. Il arriva tout essoufflé : il embrassa sa mère et remonta dans sa chambre. Il regardait le jardin terni. Mais un léger bruit au-dessus de sa tête le surprit. Ce fut d'abord comme un tapotement irrégulier : il écouta les petits grains de pluie s'écraser sur les tuiles sèches, puis un glissement, l'eau qui coule, un murmure. Et la pluie grise s'étendait au loin, là-bas, dans un frémissement innombrable et monotone.

IV

La semaine s'écoula rapide et joyeuse. Mais quand le jeudi, après déjeuner, Séverin fut prêt à partir pour les Martinets, un grand malaise s'empara de lui. Sa mère lui disait, en brossant son chapeau neuf et en mettant une goutte de parfum à son mouchoir :

— Tu es un peu maladroit, mon petit Séverin ; chez ces personnes que tu ne connais pas, il faudra que tu t'observes : un enfant bien élevé doit avoir de la retenue et parler peu.

Ces recommandations augmentaient encore les scrupules de Séverin.

— Surtout tu n'iras pas manger trop de crème, comme une fois chez l'oncle Mémoire, tu te souviens ?...

— Mais non, maman, sois tranquille.

Il était un peu vexé que sa mère le traitât toujours en petit garçon. Sa culotte courte le gênait beaucoup pour aller chez Bernadette. Il songeait : « Les autres seront sûrement en pantalon... Pourvu qu'elle ne me trouve pas trop gamin !... »

Il partit presque à contre-cœur : ce jour tant attendu lui pesait maintenant comme un jour de peine ; il avait été bien plus heureux durant le temps de son impatience et de son désir !

Il allait sur la route, en cherchant des prétextes pour s'attarder : « Il ne faut pas que je prenne de poussière. Il ne faut pas que j'arrive en sueur. » Il fit halte afin de compter des chèvres qui broutaient debout le long des haies, et qui répandaient une odeur âcre. Les coteaux rocailleux étaient plantés de vignes sulfatées aux feuillages bleus. Du côté opposé, la plaine s'étendait, rase et nue. Par endroits, des bouquets de peupliers élevaient leurs têtes rondes. « Ils indiquent les villages », pensait Séverin.

Quand il aperçut les premières maisons des Martinets, sa poitrine fut toute oppressée. Il reconnut presque aussitôt, d'après les renseignements d'Olivier, la maison de Bernadette, embellie de deux menues tourelles, au milieu d'un parc. Le grand portail de bois était ouvert. Séverin s'engagea

dans une avenue ornée de statues en plâtre, au bout de laquelle il voyait, devant la maison, un groupe d'enfants. Mais un chien s'élança derrière lui en aboyant.

— Ici, Pitou !

Séverin se retourna vers un homme occupé, dans une cahute, à couper des bûchettes avec une petite hache.

— Il n'est pas méchant, il n'est que jappeur ! — dit l'homme.

Séverin s'était arrêté, et souriait indécis et gêné. Il se décida à continuer son chemin.

Comme il approchait de la maison, les fillettes et les garçons s'interrompirent pour le regarder venir. Quelques pas plus loin, des messieurs et des dames causaient à haute voix; eux aussi cessèrent un instant. Une voix indifférente dit :

— Ce doit être le petit Joncidal.

Et la conversation recommença.

Séverin s'avançait encore. Il tenait son chapeau à la main et commençait déjà de petits saluts. Olivier, qui avait déjeuné là avec les autres enfants, comprit son embarras et courut à lui. Il le prit par la main et l'entraîna vers le groupe :

— Bernadette, voici mon ami Séverin Joncidal, dont je vous ai parlé si souvent, et qui est bien content de faire votre connaissance.

Rougissant et confus, Séverin entendit à peine une petite voix légère qui disait :

— Monsieur Séverin, c'est moi qui suis enchantée que vous ayez bien voulu venir jusqu'aux Martinets.

Il sentit qu'une main douce et tiède pressait la sienne. Il balbutiait des mots indistincts.

— Monsieur Séverin Joncidal, — dit Bernadette avec un peu de solennité; — mes amies Ezilda Pérès, Juliette Alabert, Denise Cousinet, Félicia Nollet et Émilie Fontange. Puis monsieur Roger Leduc, que vous connaissez, je crois.

Séverin rougissait et se troublait de plus en plus. Toutes ces demoiselles le regardaient avec froideur. Seule, Ezilda Pérès, qui avait une bonne figure étourdie et vive que le soleil faisait cligner, lui adressa un : « Bonjour, monsieur », dont il lui sut un gré infini.

— Asseyez-vous donc, — fit Bernadette d'une voix un peu moqueuse.

Il alla s'asseoir à côté d'Olivier, suivi du regard méfiant de Roger Leduc.

— Je crois qu'Émilie nous racontait quelque chose? — reprit Bernadette.

— Ah ! oui. En classe hier matin, Mère Sainte-Marie-des-Anges s'est évanouie.

— Sa coiffe est tombée, on a vu tous ses cheveux ras ! — interrompit Denise Cousinet.

— Elle avait l'air mort. Si madame des Baux s'était trouvée là, elle lui aurait bien parlé, avec ses grandes dents!

— Pourquoi ? — demanda Roger Leduc.

— Vous ne savez pas qui est madame des Baux? — dit Félicia Nollet, niaise et frisée. — C'est une dame qu'on garde au couvent... par charité enfin. Elle a eu des malheurs... Elle est professeur de bonnes manières et nous enseigne à nous évanouir gracieusement.

Olivier se mit à rire avec bruit.

— Petit impoli ! — dit Emilie Fontange.

— A propos de bonnes manières! — s'écria Ezilda Pérès. Vous ne savez pas ce qui est arrivé à maman avec madame Rocamire? Madame Rocamire était venue une fois chez nous : maman voulut lui rendre sa visite. Elle y va, sonne. Crac! Madame Rocamire elle-même se présente, bras nus, avec un tablier. Maman, très ennuyée, demande : « Madame n'est pas là ? » Et madame Rocamire qui répond : « Non, madame, elle n'est pas là; elle reçoit le vendredi. » Maman n'a pas osé y revenir !

Quelques rires ténus. Puis Denise Cousinet :

— Ce sont des situations bien délicates.

Un silence... On entendit causer les grandes personnes. Une dame disait au père d'Olivier :

— Monsieur Baucis, jouez-nous donc un peu de flûte.

— Ce serait volontiers, madame, mais je n'ai point apporté mon instrument.

— Oh ! ne vous faites pas prier.

— Madame, vous pouvez me fouiller, je n'ai pas ma flûte.

— Quel dommage! Vous jouez si bien!

— Oui, — disait madame Baucis, — il est assez fort. C'est une bonne distraction.

— Vous aimez la musique? — demanda Félicia Nollet à Bernadette, sur un ton précieux.

— Oh! oui!... Pas trop celle d'un petit instrument, mais le piano...

— Le piano! — reprit Ezilda Pérès. — Quand la chambre est bien close... qu'on joue doucement... le piano, c'est doux... c'est bon comme de la chaleur de fourrure...

Juliette Alabert ferma à demi les yeux en faisant craquer nerveusement ses doigts.

— Moi, — dit-elle, — la belle musique... je l'adore... ça me donne envie de dormir...

Elle passa sa langue sur ses lèvres d'un air gourmand.

— Cette Juliette!... Elle n'est pas comme les autres!

— Vous ne comprenez pas, — répondit la fillette.

Séverin restait triste et silencieux. Il aurait voulu causer, pour que Bernadette fît attention à lui; mais il ne trouvait aucune parole; il avait appuyé sa joue sur sa main, il sentait de petits picotements courir dans son bras. Cette journée d'octobre, limpide et sonore, le chagrinait comme une journée de deuil. Il voyait flotter au-dessus des berceaux de fleurs défaites la première buée d'automne, qui montait, imprécise et fine, autour des statues blanches de l'allée. Il entendait, derrière les massifs, les merles trotter sur les feuilles mortes. L'indifférence de Bernadette lui semblait une trahison. Il avait espéré qu'elle aurait, ce jour-là, vécu pour lui. Elle le laissait à l'écart avec Olivier.

— Et toi, Joncidal, — lui demanda Leduc avec une intention narquoise, — es-tu musicien?

— J'aime, — répondit Séverin d'une voix émue et tremblante, — quand maman joue les *Sonates passionnées*, ou quand mademoiselle Herminie chante des romances de son temps...

Leduc l'arrêta sèchement :

— Nous ne connaissons pas, — dit-il avec ironie, — les *Sonates passionnées* ni mademoiselle Herminie...

Et, se penchant vers les petites filles, il ajouta à voix basse:

— Séverin Joncidal est un monsieur délicat; toujours il

fait le solitaire. Au collège, tout le monde se fiche de lui. Nous l'avons surnommé Petit-Cœur : ça le coiffe bien.

Elles rirent, amusées de parler de près avec un garçon.

— C'est un monsieur qui réfléchit, — fit Bernadette.

Elle reprit à haute voix, avec un regard railleur sur Séverin :

— Roger, vous ne venez jamais le soir aux Bouquets ?

Et comme Olivier, surpris et indigné, regardait Séverin qui se retenait pour ne pas pleurer, elle se pencha à son tour vers ses amies :

— Je n'aime pas cet Olivier. Il est rond comme un ver de poire.

Une autre ajouta :

— Il est trop rose, on dirait un gros sucre d'orge.

— Et ses cheveux roux !... On lui a laissé faire un tour de trop sur le feu !

— Voyez son Séverin : qu'est-ce qu'il a à faire la moue ? Il tend une paire de lèvres comme un petit âne.

— Il *cluque* des yeux comme une grenouille !

Et des rires encore, menus et mauvais.

Une servante vint annoncer :

— Le goûter est servi.

Bernadette se leva et tapota ses cheveux.

— Dieu ! que je suis mal coiffée !... J'ai l'air d'un chien en colère ! Roger, si vous voulez m'offrir le bras ?

Et elle s'éloigna au bras de Roger Leduc, un peu raide à cause de sa jambe boiteuse. Toutes les petites filles leur firent escorte en hochant la tête et en souriant.

Une table ovale était dressée dans une allée du jardin. A travers les feuillages éclaircis des charmes, un peu de soleil glissait et venait s'agiter en ronds légers et lumineux sur la nappe et sur les fruits. Quatre compotiers, pleins de crème blanche et de crème jaune, étaient placés aux extrémités. Il y avait de grosses poires et des pommes, qui alternaient avec des tranches d'ananas. Sur des feuilles de vigne couleur de rouille, étaient disposés d'une part des raisins nouveaux, et, de l'autre, ces vieux raisins d'un an conservés précieusement sur la paille, et dont les grains sucrés, ridés et

jaunis, tiennent à peine sur la grappe. Des gâteaux glacés entouraient avec symétrie un grand nougat brun. Le soleil d'automne allumait de pâles éclats aux cristaux des verres et des carafes. Une longue guêpe attardée remuait doucement son corselet d'or au bord d'une crème. Et des grives volaient avec lenteur en criant très haut dans le ciel.

Les parents et les invités s'étaient rapprochés et formaient un cercle, assis sur des chaises d'osier. Le Père Déodat, qui était venu prêcher une mission dans la petite ville, causait avec onction et racontait sa vie apostolique ; il laissait voir complaisamment un râtelier de belles dents fausses ; avant de rappeler une anecdote, il se tournait vers Bernadette et lui disait, toujours sérieux et grave :

— Je vais bien vous épouvanter, mademoiselle ; ceci se passait il y a plus de trente ans !...

Et, tout en parlant de sa voix habile, il était heureux, car madame Alabert, charmée, étendait le bras et se fatiguait un peu pour protéger avec l'ombrelle sa tête blanche contre le soleil dansant.

— Un peu plus de ces fraises ?

— Merci, j'en ai déjà pris une assiette pointue! — répondait Ezilda Pérès.

Séverin s'était assis près d'elle et d'Olivier. La bonne qui servait garnissait de crème son assiette, et, quand on passait les gâteaux ou les fruits, Ezilda Pérès, qui voyait sa peine, lui disait gentiment :

— Croyez-moi, je suis gourmande, prenez cette meringue ; elle est bien meilleure que celle au café.

Elle lui offrait encore des quartiers de sa pomme ou de sa poire. Il regardait toujours Bernadette, qui présidait, ayant à sa droite Roger Leduc. C'était Roger qui faisait sauter les bouchons de vin mousseux. Bernadette avait alors de petites mines effrayées ; puis elle disait :

— Quelle adresse !

Les grandes personnes goûtaient aussi, un gâteau au bout des doigts. M. Barrau, qui n'était pas brillant causeur, écoutait et souriait; il approuvait toujours en remuant sa tête coiffée d'une petite calotte de soie; il balançait imperceptiblement sa jambe, et l'on voyait à peine, au-dessus du soulier,

sa chaussette blanche. Ces dames consultaient le Père Déodat sur mille points :

— Mon père, croyez-vous que nous soyons aussi bas que l'Espagne ?

— Que l'Espagne ? Je n'oserais pas l'affirmer, mon enfant. Mais on glisse si vite !...

Le goûter finissait. Les enfants parlaient à voix très haute, animés par le vin mousseux. Ezilda Pérès courait sur le gazon, dansait, tournait, frappait des mains dans l'air frais. Elle cria :

— Bernadette ! Viens voir dans le pré les petits canards ! Je les aime, je les aime !... Ah ! que c'est drôlichon et bon enfant ! C'est tout déhanché, ça n'a pas d'ailes, ça court partout... et ça gazouille !

— Ils courent après les sauterelles !

— On n'en voit plus beaucoup, de sauterelles !

— Quelques-unes encore.

— Si nous allions pêcher ?...

— A la ligne ?

— Mais oui ! — répondit Bernadette. — Hier Yoyette est venue...

— Qui ça, Yoyette ?

— Yoyette ? La petite *pastrotte*... Elle est venue dire qu'elle avait vu des tas de poissons sur l'étang, et gros !... on aurait dit des petits agneaux dans l'eau !...

Quand les enfants furent au bord de l'étang avec des lignes, Bernadette ordonna :

— Les garçons vont préparer les lignes et nous pêcherons. Cherchez des sauterelles et des vers !

Olivier se mit à la chasse, de bon cœur, et revint avec une sauterelle qu'il tenait par une patte.

— Bravo ! — cria Bernadette. — Vous, monsieur Joncidal, accrochez-la !

— C'est que... — répondit Séverin avec effort — je n'aime pas beaucoup enfiler les bêtes aux hameçons.

— Que vous êtes nigaud !... Roger saura le faire, lui... Voyez-vous, Roger, ne commencez pas par la tête : ça les tue trop vite ; il faut qu'elles remuent dans l'eau pour attirer les poissons.

Les lignes furent lancées. Les bouchons peints en rouge flottaient à la surface et toujours semblaient fuir. D'un côté de l'étang, des roseaux et des joncs frémissaient finement; des nuages traînaient réfléchis sur l'eau paisible, grise et dorée... Brusquement une ligne fut tirée, un poisson sauta au bout d'un fil. Il s'abattit sur l'herbe, avec un bruit sourd. Bernadette s'écria :

— C'est une tanche !... Monsieur Joncidal, si vous ne savez pas accrocher les sauterelles, savez-vous décrocher les poissons ?

Séverin, malheureux, ramassa la tanche. Elle se débattait à coups de queue; comme elle ouvrait la bouche en mouvements réguliers, Séverin vit l'hameçon pris profondément dans la gorge, parmi des membranes roses. Il tira légèrement; un peu de sang rose parut : il jeta la tanche.

— Voyez comme il est pâle! Il se trouve mal !... Tenez, maladroit, voyez, comment on fait ! — dit Bernadette d'un ton dur.

Elle apprêta ses petits ciseaux de poche, saisit la tanche, et, d'un seul coup, elle détacha l'hameçon où pendait un peu de chair saignante.

— Ce n'est pas malin ! — fit Roger Leduc.

Après un moment, Bernadette demanda :

— Où sont donc passés Séverin Joncidal et Olivier ?

Elle les aperçut qui revenaient, au détour d'une allée.

— Nous venons de dire adieu à vos parents, Bernadette ! fit Olivier d'une voix attristée.

— Vous partez déjà ?

— Il sera bientôt six heures...

— Au revoir, mademoiselle, — dit Séverin en s'avançant d'un pas.

Elle le regarda, lui tendit la main.

— Adieu, monsieur.

Il tenait sa main; il attendait toujours; la main glissa, se retira doucement et ce fut tout : Félicia Nollet éclata de rire.

Sur la route, en longeant le parc, Olivier et Séverin entendirent le chant d'une ronde :

Carnaval approche,
Faut tourner la broche !

Carnaval s'en va,
Faut lécher les plats !

Le ciel en feu brûlait dans les arbres éclaircis ; le chant recommençait avec des cris bruyants et joyeux.

Olivier posa sa main sur l'épaule de son ami, et, pour le consoler, lui dit d'une voix un peu ridicule :

— Elles sont comme ça, les filles...

V

L'automne déclinant rouillait le ciel. Les vents froids emportaient des vols triangulaires d'oiseaux de passage. Entre les collines dures et nues, la petite ville achevait de s'engourdir. Les rues devenaient plus sonores ; vers six heures, lorsque la nuit tombait, Séverin voyait aux maisons, derrière les fenêtres humides et troubles, luire des lumières indécises. Sa peine s'accroissait encore dans tout cet accablement recueilli. La vie se déroulait sans lui donner de joie ni de douleur.

Un matin, Séverin rencontra le vieux Maillard, l'ancien instituteur, qui faisait trois pas devant sa porte, sur la route, avec son grand chapeau et sa pipe brûlante au creux de la main. Maillard lui avait appris à lire et à compter. Séverin le salua.

— Bonjour, monsieur Maillard ? — dit-il en levant sa casquette.

— Bonjour, petit.

Et Maillard, riant un peu rauque dans son vieux gosier, souffla une bouffée de pipe au visage de l'enfant.

— Oh ! — fit celui-ci, offusqué.

— La pipe te dérange, petit ?

— Oui, — dit Séverin avec sérieux ; il ajouta : — Ça sent trop mauvais.

— La pipe ! — dit Maillard, — ça sent mauvais ? On voit bien que tu n'as jamais fumé de pipe !

Il promena tout doucement son nez le long de la sienne et reprit :

— Les pipes de terre, oui, je ne dis pas ; mais celles de bois !... Sens celle-ci : dès qu'on l'allume, elle sent la verveine.

Et puis vois-tu, petit, quand on est seul et vieux, c'est bon d'avoir ça vivant et chaud entre les doigts... Voilà deux ans que je suis à la retraite (il jeta un regard furtif vers la maison d'école aux vitres barbouillées de blanc), et si je n'avais pas eu ma pipe, petit, je serais bien mort de regret... Pour fumer la pipe je ne serai jamais à la retraite. On ne se quittera jamais : je l'appelle Frédérique; je l'aime bien et elle me connaît bien : si peu que je tire dans le tuyau, la fumée arrive... Je la fais luire chaque soir en la frottant sur mon pantalon : alors les veines se voient mieux.

De sa main gauche, il tenait un peu haut sa belle pipe, coiffée du pouce, et d'où sortait à peine un peu de fumée bleue, fine et légère.

— Bonsoir, monsieur Maillard.

— Au revoir, petit.

Séverin reprit sa route. Le vieux Maillard l'avait un peu distrait ; maintenant il se retrouvait seul avec son chagrin. Le sourire attentif et affectueux qu'il avait eu pour écouter le vieux Maillard quitta peu à peu ses lèvres. Et de nouveau, obscurément, il se sentit victime d'un malheur inattendu, d'une douleur au-dessus de son âge. Malgré l'amitié d'Olivier et la tendresse de sa mère, il commençait depuis quelque temps à s'apercevoir, avec une amertume et une soumission d'enfant, que les grandes peines ne sont pas partagées : chacun porte les siennes, tout entières et jusqu'au bout.

Encore un de ces lents et tristes jours de congé. Séverin s'enferme dans sa chambre. C'est là qu'il se trouve le mieux. La solitude lui est devenue nécessaire. Les bruits du dehors lui parviennent, sans qu'il ait besoin de s'occuper d'eux. Rien ne l'intéresse que sa rêverie. Et peu à peu il se laisse envahir par les larmes.

Longs moments où l'esprit se perd, où le cœur s'étouffe, où rien ne vit plus que les pleurs. Ils coulent sans cesse, tièdes, sur les joues. Pas de sanglots, un effacement où tout se confond : c'est la douloureuse et vide mélancolie.

Parfois, le cri déchirant d'une poule sur la route. Un pigeon qui vole fait tinter faiblement la cloche d'entrée. Ou la voix d'Eulalie :

— Madame, la pompe est éteinte !

Puis au bout d'un instant, les gémissements longs et criards de la pompe qu'on amorce...

Séverin s'assit devant sa table, écarta les livres, l'encrier, fit une petite place, et coucha sa joue contre son bras.

« Comme tu me manques, ma Dédette aimée !... »

Il ne pouvait se persuader que Bernadette ne l'aimât pas, que sa froideur et sa moquerie fussent sincères.

« C'est une épreuve », pensait-il.

« Dédette... Si encore j'avais un objet qui me fût un souvenir de toi !... Je n'ai que ta lettre, et la marguerite que tu m'as donnée un soir... avant... »

Il recommençait à songer. Il se rappela un chien qu'il avait eu, et qui était mort depuis un an. Une fois, pendant les vacances, il était allé chez des parents en Bourgogne. Et sa mère lui avait raconté que, devant la désolation de l'animal, elle lui faisait sentir une des vestes de l'ami parti : alors, le chien pleurait durant tout le jour.

« Moi, c'est Dédette qui me manque, la Dédette aimée... Si j'étais sage, je devrais m'intéresser à ce que je fais, à ce que je vois, assez pour ne pas penser toujours à Dédette... Mais je ne peux pas. »

Et soudain un de ces chagrins d'enfant, irrésistibles, où tout tombe autour de soi, où l'on est noyé de douleur, noyé tout seul et sans secours.

« Bernadette, ma Bernadette aimée, que je souffre sans que tu puisses me dire : « N'aie pas de peine ! » Je suis malheureux, malheureux, et il ne faut pas qu'on s'en aperçoive... Il faut pleurer sans bruit et se laver les yeux après... Ma Bernadette, je t'aime, je souffre de toi, il me semble que je ne te reverrai jamais... Que tu es loin !... Et que je ne puisse pas t'avoir là, au moment où j'ai tant de peine !... Je t'aime, et je ne sais dire que ça, je t'aime et je suis bien malheureux. Bernadette, si tu pouvais me consoler un peu !... j'en ai tant besoin !... »

Mais un pas s'avance dans le couloir. Séverin essuie ses larmes, réprime ses sanglots : sa mère peut entrer. Le pas s'éloigne. Et Séverin se lève, il recommence à sangloter, plus désespéré. Devant lui, c'est la porte, sa peinture grise.

« Bernadette, aie pitié de moi ! »

Relevant la tête, il voit sur le mur, près de sa figure, une petite éclaboussure rouge, la trace ancienne d'une mouche écrasée. Et soudain sa chambre lui fait horreur.

Que devenir? Où se distraire? Le collège, sa chambre, de courts repas avec sa mère, et les promenades monotones à travers la ville, telle était sa vie. Quand il quittait sa chambre au petit lit de fer et à la table blanche, il ne pouvait que parcourir des rues cent fois connues, où il retrouvait aux mêmes endroits les mêmes magasins invariables.

Il sortit. Jamais la figure d'Escalanusse le maçon, qui donnait la pâture aux poules devant sa porte, ne lui avait paru aussi rugueuse ni aussi niaise. En passant en face de la boulangerie, il aperçut la main du boulanger, une main velue avec de la pâte sèche autour des ongles, qui rangeait des pains derrière la vitrine. Il n'aimait pas ce Sansoulet depuis qu'un soir il l'avait surpris, en train de pétrir demi-nu devant la maie, se mouchant dans ses doigts et les replongeant aussitôt dans la pâte.

« Ça m'est bien égal, Escalanusse et Sansoulet — se disait-il avec irritation. — Je les ai vus assez de fois, et leurs maisons aussi, leurs écriteaux et leurs poules ! »

Il enfonçait avec colère ses mains dans ses poches.

— Bonsoir, monsieur Joncidal ! — lui dit justement madame Sansoulet qui rentrait.

Séverin ne répondit pas, mais, se retournant, il la regarda marcher avec son cabas, ses bottines fatiguées, sa tête chauve où s'enroulait bizarrement un petit serpent gris ; et il ne retint pas un ricanement.

Pourtant, il se rappela que madame Sansoulet était bonne, puisqu'il l'avait vue un soir, à la boulangerie, purger son chien assis sur le derrière, en lui faisant manger de l'herbe brin à brin.

Il sortit de la ville. Et, dès qu'il ne vit plus les rues étroites aux maisons inégales, il respira mieux et se sentit un peu apaisé.

Il découvrait des chemins perdus, des haies violettes, çà et là une futaie brumeuse et dépouillée. Le ciel était haut, gris et

doux. Les arbres n'avaient presque plus de feuilles. Il y avait du sourire dans les branches vides. C'était léger, un peu las, bleu, blanc, doré. Séverin éprouvait une sensation mystérieuse. La lumière lui semblait nue. Un peu d'humidité pénétrait dans sa bouche, dans le nez, caressait à peine les yeux et se posait sur les mains. On émondait les arbres : il aspirait avec plaisir la bonne odeur des chênes blessés.

Sur les coteaux quelques toits de fermes étaient disséminés, les uns clairs, roses, orange, vineux ; d'autres, verdis de mousse, avaient la molle apparence du velours. A travers un champ roux, trois attelages de bœufs montaient à la file, avec leurs clochettes sonnantes. Les laboureurs avaient des tricots grisâtres ; d'une main, ils tenaient la charrue et de l'autre piquaient leurs bêtes. Tous apparurent un moment, sur la crête du coteau ; les hommes disaient : « *Aré !* » d'une voix musicale ; et les six bœufs, petits, noirs et courbés, soufflaient une buée, de leurs naseaux.

Séverin s'assit sur une pierre, près d'un ruisseau. Toute son irritation était tombée, il n'y avait plus en lui que de la tristesse. Le ruisseau courait, agile ; Séverin prit une mince branche sèche ; avec la pointe il écrivit sur l'eau mobile : « Bernadette, Bernadette... » L'eau fuyait et puis se brisait avec un peu de mousse sur de petits galets aigus.

Rentré chez lui, Séverin dîna mal, en face de sa mère inquiète de le voir si abattu.

— Sûr, le petit a quelque chose ! — dit Eulalie.

— Tu m'ennuies, — répondit-il.

Huit heures sonnèrent, et le timbre de la pendule parut à Séverin encore plus fatigué que de coutume. Déjà, sa mère pliait sa serviette. Il fallait se lever, monter l'escalier, se coucher. Il ne pourrait pas dormir. Il se rappela les insomnies, cette solitude atroce de la chambre, l'énervement dans les draps lourds.

— A propos... — fit-il. — Le vieux Maillard m'a dit d'aller prendre une tasse de sirop de genièvre, chez lui.

— Tu n'auras pas sommeil ? — demanda sa mère, — tu ne rentreras pas trop tard ? Je te laisserai la clef du portail à droite, derrière le laurier-rose...

Il prenait sa casquette, son pardessus.

— Pourquoi ton pardessus?

— Il doit faire très froid.

— Mais pour aller chez Maillard, à deux pas?...

Séverin n'osa pas insister. Comme il partait:

— Mon petit enfant ne veut pas m'embrasser, ce soir? — dit-elle.

Et, l'attirant sur sa poitrine, elle le baisa tendrement.

Dehors, Séverin fut saisi par un vent glacé. C'était un de ces soirs secs et brillants, qui brusquement annoncent l'hiver rigoureux. Le ciel, qui s'était dépouillé de ses nuages, se répandait en nappes froides et frissonnantes. Le double fil télégraphique vibrait d'une plainte lente et continue.

Séverin passa vite devant la porte du vieux Maillard. A travers la ville immobile et silencieuse, il prit sa course vers la rue du Petit-Puits. Il se sentait blêmir de froid. Ses ongles brûlaient au bout de ses doigts. Il serrait les dents, il souffrait avec rage, avec joie.

Devant la maison de Bernadette, il resta longtemps caché sous un auvent, grelottant dans son veston au col relevé.

« Elle est là, pensait-il, derrière une de ces fenêtres. Laquelle ? Si je le savais !... Elle dort peut-être. Elle ignore que je suis si près et que je me glace pour elle. Tant mieux ! Je me plais à claquer des dents sans qu'elle le sache !.. »

Et songeant à Roger Leduc :

« L'imbécile !... Il est dans son lit bien chaud. L'imbécile!... Moi, je me glace pour elle! »

Dans la nuit, des heures tombèrent du clocher. Très loin, un char roulait sur une route. Séverin écouta la chanson enrouée du charretier.

Son exaltation s'apaisait : il y avait trop de calme et de silence.

« Que dira maman, si elle m'entend rentrer si tard ? »

Une fatigue subite l'étreignit. Il avait soif; sa gorge et sa poitrine étaient toutes déchirées. Tristement, il repartit. La nuit était scintillante et limpide. L'azur poli du ciel palpitait d'étoiles. Les maisons aux vives arêtes se détachaient nettement dans la lumière blanche et bleue; la lune luisait sur les toits aux tuiles gelées. Dans ce froid pur, Séverin souffrait.

Il allait maintenant dans une rue obscure; il ne voyait plus devant lui traîner son ombre fatiguée. A bout de forces, il s'arrêta; un dégoût profond montait à ses lèvres. La rue n'était pas éclairée: une brume froide s'élevait au fond. Séverin s'appuya contre un portail. Une vague lueur venait d'une charcuterie aux vitres obscurcies par le gel. Et, levant les yeux, Séverin vit, accrochée dehors, oubliée, une lamentable tête de porc, dure, blême, aux prunelles crevées, avec des caillots de sang figés aux babines. Ce fut si triste, si soudain, si misérable, qu'il poussa un gémissement. Puis il reprit sa marche, un peu plus lourd, et son cœur pesant un peu plus dans sa poitrine.

VI

Séverin connut la douceur languissante et monotone d'être malade...

A l'aube, de longs troupeaux de brebis passaient sur la route, et leurs sabots menus, innombrables et serrés, faisaient le bruit d'une petite pluie. Séverin s'éveillait dans la lumière hésitante et tardive des matins d'hiver. Une lueur égale et grise confondait les meubles, les murs. Déjà, Eulalie avait arrangé la cheminée, où un feu humide brûlait sans éclat.

Joachim Laplace commençait à tailler dans le jardin les poiriers violets et les pruniers aux belles gommes : Séverin entendait le claquement régulier de son sécateur.

Le lit avait été poussé près de la croisée, afin que Séverin pût se distraire en regardant au dehors. De son bras nu marqué par d'anciennes piqûres de vaccin, il essuyait d'abord les carreaux où le froid avait dessiné des fougères blanches; il y posait ensuite son front toujours chaud.

Quel abandon, quelle tristesse, quel ennui!... Immobile derrière la fenêtre, il attendait comme une grande distraction le passage d'un paysan qui menait sa charrette à bœufs. Des moineaux picoraient le crottin : Séverin agitait ses mains, et tous s'envolaient, effrayés.

Quand le vieux Maillard sortait avec sa pipe, il s'avançait jusque sous la fenêtre de l'enfant malade et criait :

— Ohé ! petit !

Et l'enfant répondait en tapant du doigt contre la vitre.

C'était là toute sa vie. En vain, Séverin cherchait à imaginer quelque aventure intéressante : toujours le décor trop connu de la petite ville ou des campagnes environnantes se présentait à son esprit, et des personnages toujours les mêmes, et des visages cent fois vus. Parfois, brusquement, le souvenir aigu de Bernadette.

« On n'est pas bien gai », songeait-il.

Sa mère entrait :

— Bonjour, mon chéri. Comment vas-tu, ce matin ? La nuit, je ne t'ai pas entendu trop tousser... Mais ce genièvre du père Maillard ne t'a pas porté bonheur !

— Ne lui en parlez pas ! — s'écriait Séverin.

Il ajoutait :

— Vous lui feriez de la peine.

— Oh ! tu n'as pris qu'un petit rhume pas bien grave. Mais, tout de même, je dirai au docteur Clapias de venir, pour nous rassurer... Je te laisse, mon chéri, je vais préparer la lessive.

A neuf heures, les marchands de légumes passaient. Sous une toile tendue par quatre piquets, une femme était assise dans une voiturette traînée par un âne ; l'homme, gros et rouge, suivait en criant, d'une belle voix et sur un ton de mélopée, sa marchandise. Ils vendaient des choux, des oignons en chapelets, des citrouilles énormes et des tomates d'arrière-saison, petites et ridées.

L'homme chantait :

— Tomates ! tomates ! la pomme d'amour !... Faites-vous aimer, cuisinières !... L'amour ! l'amour !

C'était ensuite le *peillarot*, chargé de chiffons et de peaux de lapins.

Séverin bâillait. Il bâillait longuement, pour s'occuper une minute, tirait soigneusement sa bouche à droite, à gauche, puis la refermait vingt fois afin de sentir remuer ses tempes.

L'après-midi, tandis que sa mère était à l'ouvroir, Eulalie venait s'installer dans la chambre pour travailler. Elle étalait sa couture sur ses genoux, posait sur son nez de grosses lunettes à monture de fer, et se mettait à coudre ; lorsque

son aiguillée était finie, elle élevait l'aiguille à la lumière et, tâtonnant, cherchait le trou avec un fil pointu. Entre les grands chenets de cuivre, le feu murmurait dans la cheminée. C'était une intimité tranquille et lente. On entendait à peine le petit bruit des insectes qui rongeaient le bois du canapé.

— Regarde donc qui s'amuse à faire grincer le portail?

Et Séverin vit Joachim Laplace qui posait au portail une serrure nouvelle. Sa barbe était dure et hérissée de gel : au mouvement des lèvres, Séverin comprit qu'en travaillant il s'adressait des discours. Avant de mettre les vis dans la serrure, il les tournait un moment dans son oreille pour les graisser.

Le soir tombait. C'était l'heure des lampes allumées. Les enfants sortaient de l'école en criant. Puis, de nouveau, silence. De temps en temps, on entendait les consommateurs d'un petit café voisin, qui jouaient à la manille.

A la porte, un miaulement.

— C'est le chat! — dit Eulalie, avec un sentiment hostile, où il y avait un peu d'effroi.

Par cette expression : « le chat », Eulalie désignait tous les chats mâles des environs. Elle les haïssait d'instinct.

Elle ajouta :

— Je ne lui ouvre pas, à cause des petits de la Minette : il les grifferait. Le chat est mauvais!... Ce n'est pas comme elle, la pauvre, qui les aime tant!... Vois si elle est brave!

Devant le feu, sur un tabouret de velours brûlé, la Minette, qui avait mis bas depuis quelques jours, était couchée avec ses trois petits. Ils gémissaient faiblement, et se traînaient, aveugles, cherchant la mamelle. La mère présentait le ventre, une patte sur les yeux, avec un ennui un peu coquet.

Séverin se lassait et s'agitait. Les mauvaises heures venaient pour lui. La fièvre brûlait le creux de ses mains.

— Comment va ce rhume, mon chéri? — demandait sa mère en rentrant.

Elle dînait vite, puis remontait et tricotait des bas auprès du lit. Par la fenêtre aux rideaux écartés, Séverin voyait la nuit d'une profondeur infinie. Des chouettes piaulaient doucement dans la campagne.

Épuisé de fièvre, Séverin soupirait. Tout l'agaçait, le mince cliquetis des aiguilles de sa mère, la lumière de la lampe.

— Laisse-moi, maman, je vais dormir.

Et tout à coup, c'était un assoupissement subit, une détente heureuse ; et Séverin à moitié endormi songeait aux brusques sommeils de sa première enfance, quand, écrasé de fatigue et les paupières tombantes, il faisait en chancelant le tour des assistants pour les adieux, et les embrassait au hasard.

Séverin s'ennuyait beaucoup. Il regarda le petit soleil froid qui entrait par la croisée et qui faisait un carré très vif sur le mur. Puis il ferma les yeux, occupé de plusieurs taches vertes qui dansaient dans un peu de noir. Enfin, il prit sur la table de nuit un sac de papier et l'ouvrit.

Une odeur séchée, vieille et délicate vint à son visage. C'était un paquet de « quatre fleurs », qu'on avait apporté pour faire de la tisane. Et respirant avec une petite ivresse de malade l'arome fané, Séverin vit ces fleurs, si menues, en légers morceaux : il y avait là, par miettes, du violet éteint, du rouge passé, des jaunes d'autrefois, avec du vert pâli et des pétales blancs un peu froissés.

Séverin vécut toute la matinée dans un enchantement ravi, Il se sentait tout vide et tout faible, et s'imaginait en souriant que dans sa tête il n'y avait que du parfum. Sa mère vint le faire déjeuner. Il avait des gestes recherchés et se plaisait à se croire plus fin pour avoir respiré des fleurs. Avec un sourire lointain il mangea son œuf à la coque et de la gelée de coings qui tremblait. Sa mère le regardait, heureuse, attendrie.

Journée délicieuse, toute ensoleillée, toute légère. Il semblait à Séverin que chaque objet de sa chambre eût un aspect plein de gaieté. La pâtre pensif et doré qui était assis sur la pendule ne lui parut plus aussi attristant. La Minette ronronnait avec ses petits. Le soleil caressait quatre ou cinq oiseaux empaillés, rouges et bleus, qui ouvraient leurs ailes sous un globe de verre. La descente de lit représentait un petit renard qui mangeait un poussin. La chambre paraissait toute peuplée.

Séverin toussa.

— Qu'as-tu? Veux-tu de la tisane? — lui cria sa mère qui l'avait entendu par la porte ouverte.

Elle était en bas, dans la cuisine, pour surveiller la lessive.

— Merci, ce n'est rien... La lessive avance?

Toute la maison en était embaumée. Dehors, les linges blancs, d'un blanc étincelant, séchaient dans l'air glacé.

Mais, le soir, la toux de Séverin devint plus âpre. En même temps, il avait une vive douleur au côté gauche. La fièvre revint, intense, aggravée. Séverin souffrait beaucoup du côté. Sa mère, inquiète, travaillait auprès de lui.

Maintenant, avide de fraîcheur, il serrait le fer du lit avec ses mains ramenées derrière la tête. Il se rappelait ce temps d'enfance où, quand les soirs devenaient chauds, il demandait sagement à sa mère s'il pouvait se découvrir un peu.

— Maman, est-ce que je peux sortir les bras?

Voilà qu'il avait parlé à voix haute... Sa mère se leva d'un mouvement rapide:

— Que dis-tu, mon fils?

Elle le regarda de ces yeux anxieux et troubles des mères qui veillent leur enfant malade. Mais lui souriait doucement, de ses lèvres séchées. Elle l'embrassa. Il dit :

— Maman...

Puis elle chantonna une vieille ronde :

Carnaval s'approche,
Faut tourner la broche...

— Oh non! pas ça! — s'écria-t-il avec colère et désespoir.

Et son regard fixe et brillant de fièvre contemplait derrière les vitres l'hiver rose et gris.

— Pourquoi?... Qu'as-tu?...

Il ne répondait pas. Elle restait là, debout, à le considérer avec angoisse. Puis elle l'embrassa longuement, délicatement.

— Le docteur Clapias viendra demain, — dit-elle.

Le docteur Clapias était un petit vieillard jaune que Séverin connaissait bien. Il collectionnait les insectes et les fleurs. On ne le rencontrait jamais, lorsqu'il allait en promenade,

sans qu'il portât sur l'épaule son filet à papillons, et, sur le dos, en bandoulière, sa boîte verte de botaniste. Quand il prenait une bestiole, dans la campagne, il l'épinglait avec adresse, perçant juste le cœur, et la piquait à son grand chapeau de feutre noir. Mais, à son retour, dans les rues, les enfants s'amusaient à le suivre de loin, en comptant les papillons qui ornaient sa tête.

Dès qu'il vit Séverin rouge et frissonnant dans son lit, il dit avec un peu d'inquiétude dissimulée:

— Encore un de ces mauvais rhumes... C'est la saison.

Puis un silence. Il ausculta l'enfant. Séverin entendait la grosse montre du docteur qui battait dans son gousset.

— Rien de bien grave, j'espère... Tu as eu des frissons? mal au côté?...

Puis, tout en surveillant l'enfant d'un œil aigu, il parla à sa mère de choses indifférentes. Il causa du froid qui avantagerait les récoltes, et du nouveau pavage de la ville: les premières rues pavées étaient justement celles où habitaient le maire et un adjoint...

Quand il se retira, il dit sur la porte à la mère de Séverin:

— Une pneumonie... peut-être pas infectieuse... Il a dû avoir très froid... Je reviendrai tous les jours.

— Mais y a-t-il du danger?

— J'espère que non... Pas encore...

Tout le soir, Séverin fut très affaissé. Il souffrait violemment de la tête. Une pensée cruelle obsédait sa mère: « J'ai été cause de sa maladie, en ne lui laissant pas prendre son manteau pour aller chez le vieux Maillard... »

Le lendemain matin, Séverin vit sur la route Olivier Baucis qui passait et repassait devant la maison, sans oser entrer.

— Voilà Olivier!... Mais qu'on l'appelle! Pourquoi ne monte-t-il pas?

Et quand Olivier fut dans sa chambre:

— Tiens, que t'est-il arrivé? Tu es tout égratigné!... Tu as déchiré ton col!

— Ce n'est rien, — dit Olivier embarrassé. — Mais toi, comment vas-tu?

— Réponds d'abord. Qui t'a égratigné?

— Oh ! je me suis battu...

— Avec qui ?

— Avec un du collège. D'ailleurs, il en a reçu plus que moi...

— Mais qui ?

— Eh bien... c'est Leduc. Voilà !

Séverin pâlit.

— Il t'a fait quelque chose ?

— Non... C'est une crapule... Je l'ai attendu tout à l'heure. Nous nous sommes rossés. Ça me faisait du bien... Je pensais à toi !

Séverin le regarda un moment, les yeux pleins de larmes. Puis il attira brusquement la figure rousse d'Olivier, et, pour la première fois, ils s'embrassèrent.

Olivier revenait voir son ami chaque jour, après la classe. Il lui apportait des nouvelles du collège, et s'ingéniait à chercher quelque changement survenu dans la petite ville, pour le distraire. Mais Séverin restait immobile de longues heures. Une grande torpeur s'emparait de lui. Parfois son pouls devenait faible, et son cœur semblait près de s'arrêter ; puis le battement reprenait plus rapide. Il toussait et rendait des crachats rouillés. La fièvre serrait ses tempes, allumait ses yeux ; pourtant, il se sentait noyé de faiblesse. Le docteur Clapias l'examinait avec une sollicitude plus affectueuse et plus triste que de coutume. Il lui dit une fois, d'une voix tendre et prenante :

— Mon pauvre petit ami...

Mais, devant le regard si clair et si profond que l'enfant leva sur lui, il baissa les yeux.

Séverin sommeillait vaguement, entouré de sa mère, d'Olivier et d'Eulalie. On sonna. Eulalie sortit ; elle dit en revenant :

— Mademoiselle Barrau envoie prendre des nouvelles du petit.

Séverin ouvrit les yeux.

— C'est bien à elle ! — s'écria Olivier irrité, malgré lui.

— Mais oui, — dit Séverin doucement.

Il ajouta, en se tournant vers Eulalie :

— Réponds que je vais mieux et que je la remercie...

Puis, de nouveau, le silence. Séverin tomba dans son assoupissement.

« Les jours sont comme les vagues de la mer. » Il avait lu cette phrase dans un livre, et maintenant elle revenait à lui, pénible, obsédante. « Les jours sont comme les vagues de la mer... » comme des vagues longues, lentes, étouffantes, que Séverin sentait passer sur lui, l'une après l'autre, lourdes, limoneuses, emplissant sa bouche, comprimant son cœur. « Les jours sont comme les vagues de la mer... »

Tout à coup, il s'assit sur son lit, et d'une voix fiévreuse :

— Bernadette !... Que tu es bonne d'être venue!

Il prit la tête d'Olivier et la pressa contre sa poitrine :

— Ma Bernadette...

— Il a le délire, — murmura sa mère.

— Dédette, nous sommes amis ? bien amis ? Viens tout près de moi... Tu pleures ? Tu pleures sur mes doigts... Ah ! (Il porta douloureusement la main à son côté.) Dédette, que c'est doux !... Dédette, que nous sommes heureux !...

Olivier répondait :

— Oui... oui...

Sur son visage et sur son cou, il sentait les mains brûlantes de son ami. La vieille Eulalie pleurait dans son tablier bleu. Sur la dernière marche de l'escalier, Joachim Laplace s'était arrêté, n'osant pas entrer dans la chambre ; le bois craquait sous ses pieds.

Séverin respirait délicatement, à petites gorgées, avec une légère plainte.

— Mon chéri, s'écria sa mère, tu me reconnais ?

Il sourit, agita les lèvres, puis glissa, couché sur le lit.

Il ne bougea plus. Par ce jaune matin d'hiver, au milieu des personnes immobiles, il n'y eut plus que cette petite tête exsangue dans les oreillers.

Alors une voix monta sur la route :

— Ohé, petit !..

Mais la main ployée de l'enfant ne remua pas pour taper aux vitres.

JEAN VIOLLIS

LE PROBLÈME ANTARCTIQUE

Depuis plus d'un demi-siècle, l'activité des explorateurs qui se sont donné la périlleuse mission de percer l'inconnu polaire s'est exercée exclusivement dans la zone arctique. Sur toutes les routes qui conduisent dans l'Extrême-Nord, de vigoureux assauts ont été donnés aux banquises, et de hardis marins ont accompli des prodiges d'héroïsme, ont parfois sacrifié leur vie. Si le but suprême n'a pas été atteint, tant d'efforts n'ont pas été perdus. Toutes ces expéditions ont enrichi de précieuses observations les diverses branches de la science, et chacune d'elles a amené un notable progrès de nos connaissances de la physique du globe. Enfin l'extraordinaire épopée de Nansen nous a révélé la véritable nature du bassin arctique. Le célèbre Norvégien a, on peut le dire, résolu le problème polaire dans l'hémisphère nord. Grâce à ses patientes observations, nous savons aujourd'hui qu'au delà des dernières terres boréales, du Spitzberg, de la Terre François-Joseph, des îles de la Nouvelle-Sibérie, la calotte arctique du globe est occupée par un océan extrêmement profond, recouvert de banquises en lente dérive au milieu desquelles est perdu le point mathématique du Pôle. Certes, pour compléter les découvertes de Nansen, de nombreuses expéditions sont nécessaires, mais l'Extrême-Nord ne présente plus cet inconnu obsédant qui a suscité tant d'énergies.

Au contraire, concernant les immenses espaces qui entourent le Pôle Sud, nous ne possédons que des notions extrêmement vagues et hypothétiques. La zone antarctique est le dernier grand blanc qui existe encore sur les cartes, et ce blanc est très vaste. Supposez que dans notre hémisphère nos connaissances s'arrêtent à la Laponie, à la mer Blanche, à la Sibérie centrale, et, de l'autre côté de l'Atlantique, à la côte nord de la baie d'Hudson et à l'extrémité sud du Groenland, enfin qu'au delà de ces limites un fragment seulement du Spitzberg nous ait été révélé, — vous aurez, dans ses dimensions générales, la représentation de l'inconnu austral.

Aussi, depuis quelques années, un très vif mouvement d'opinion est-il allé grandissant dans les milieux scientifiques d'Angleterre et d'Allemagne, en faveur d'expéditions antarctiques. Dans le même temps, avec le concours de l'initiative privée que vinrent plus tard appuyer des subventions officielles, un jeune officier de la marine belge, M. A. de Gerlache, entreprenait dans le sud de l'Amérique un voyage particulièrement fécond. En présence du succès de cette exploration, les savants anglais et allemands redoublèrent d'activité. Le gouvernement de la Grande-Bretagne ayant refusé son concours, la *Royal Society*, qui correspond à notre Institut, et la Société de Géographie de Londres firent appel à l'opinion par une campagne de presse et de conférences, avec le concours des naturalistes les plus distingués comme des plus nobles pairs du Royaume-Uni. Le public français fût sans doute resté sourd à un appel en faveur d'une pareille entreprise ; les Anglais se passionnèrent pour le Pôle Sud et manifestèrent leur enthousiasme par d'abondantes souscriptions : un membre de la Société géographique de Londres, M. Langstaff, donna à lui seul 750 000 francs. Un grand éditeur, sir George Newnes, n'hésita pas à faire les frais considérables d'une expédition d'avant-garde, pour assurer à ses revues la primeur d'une relation de voyage dans l'Antarctique. Ce mouvement d'opinion décida le gouvernement à revenir sur sa décision première et à promettre son concours financier et le concours de la marine militaire.

En Allemagne l'organisation de l'expédition fut singulièrement plus facile. Le projet flattait trop le penchant de

l'empereur pour les entreprises maritimes pour ne pas rencontrer en haut lieu l'appui le plus ferme. Un crédit de 1 200 000 marks fut ouvert, et l'expédition fut placée sous le contrôle du ministre de l'Intérieur. En Angleterre, la direction de l'exploration a été donnée à un officier de la marine militaire ; en beaucoup d'autres pays, il en eût été de même ; en Allemagne, au contraire, on met en pratique la maxime : « A chacun son métier » ; aux officiers de vaisseau, la tactique et la stratégie navales, aux naturalistes, les recherches scientifiques à la mer ; en exploration, le navire est un moyen d'action, un instrument d'investigation, et non point une caserne flottante. Et, par décision impériale, la direction de l'expédition fut confiée à un spécialiste glaciaire, au professeur Erich von Drygalski. Le capitaine du navire est subordonné au chef civil de la mission. L'administration la plus militariste du monde a donné là un exemple de liberté d'esprit singulièrement remarquable.

Les deux expéditions anglaise et allemande ont été équipées avec un soin minutieux. Pour elles ont été construits deux navires appropriés à la dangereuse navigation au milieu des glaces, la *Discovery*, en Angleterre, le *Gauss*, en Allemagne, et ces deux bâtiments ont été munis de l'outillage scientifique le plus perfectionné. Autour du chef de la mission allemande sont groupés quatre savants, et le commandant du navire anglais est assisté d'un petit nombre de naturalistes.

La *Discovery* et le *Gauss* ont quitté l'Europe dans le courant de l'été 1901 et sont actuellement dans les banquises antarctiques. Quelques semaines après leur départ, partait pour les régions polaires australes une troisième expédition, suédoise celle-là, commandée par le Dr Otto Nordenskjöld, le neveu du célèbre explorateur enlevé récemment à la science. Cette mission est l'œuvre exclusive de l'initiative privée. Enfin, très prochainement, une quatrième expédition, organisée en Écosse et dont les frais ont été couverts également par de généreux mécènes, prendra la mer.

Ainsi le XXe siècle s'ouvre par une véritable croisade organisée au nom de la science. Chez toutes les nations maritimes, sauf en France, s'est produit un réveil de l'esprit d'initiative et d'entreprise maritime qui rappelle l'ère des grandes décou-

vertes, au XVIe siècle, et qui est d'autant plus digne d'intérêt qu'il n'est suscité que par le souci de la vérité scientifique. Le moment nous paraît donc propice pour étudier ce que l'on pourrait appeler le problème antarctique, et pour apprécier l'intérêt des expéditions actuellement en voie d'exécution.



Jusqu'à nos jours un très petit nombre d'expéditions ont abordé la zone australe. Le cercle antarctique fut franchi pour la première fois en 1773 par Cook, alors que dès le XIe siècle des Norvégiens avaient dépassé de beaucoup le cercle boréal. En 1772 et 1773 le célèbre marin anglais exécuta un voyage de circumnavigation autour de la calotte australe, pénétrant à différentes reprises au milieu des glaces, poussant même jusqu'au 71° 10′, la latitude du cap Nord de Norvège.

Sur les terres qui s'étendent au sud-est du cap Horn, la Georgie du Sud et les Sandwich, Cook rencontra une nombreuse population de phoques à fourrure. A la nouvelle de cette découverte, les baleiniers se dirigèrent en troupes nombreuses vers cette partie des océans polaires demeurée à l'abri de leur industrie meurtrière. Entraînés par l'ardeur de la poursuite, ces aventureux marins se lancèrent à l'assaut des glaces et arrivèrent en vue de hautes terres enneigées. En 1831 et 1833, dans le sud de l'océan Indien, Biscoe et Kemp découvraient les terres d'Enderby et de Kemp ; quelques années plus tard, en 1839, un autre chasseur de phoques, Balleny, signalait des apparences de terre sous le méridien de l'extrémité sud de l'Australie. D'autre part, au sud du cap Horn, des baleiniers reconnaissaient l'existence d'archipels et d'un vaste ensemble de terres : les Shetlands du sud (1819), les terres de Palmer (1821) et de Graham (1832), tandis qu'en 1821 deux corvettes russes conduites par Bellingshausen rencontraient dans le Pacifique sud l'île Pierre Ier et la terre Alexandre. L'année suivante, dans l'Atlantique sud, le chasseur de phoques Weddell réussissait à s'avancer à travers une mer libre jusqu'au 74° 10′.

Ces découvertes éveillèrent dans le monde savant la plus vive curiosité et, pour les contrôler, trois expéditions scienti-

fiques furent, pour ainsi dire simultanément, envoyées par l'Angleterre, les États-Unis et la France. La mission anglaise dirigée par James Ross atteignit, en 1841, au sud de la Nouvelle-Zélande, une grande terre couverte de glaciers comme toutes celles précédemment entrevues par les baleiniers, et à laquelle il donna le nom de la souveraine de la Grande-Bretagne, la reine Victoria. Ross parvint dans cette région au 78° 10′, latitude qui n'a été dépassée qu'en 1899, et seulement de quelques minutes, par Borchgrevink, le chef de l'exploration équipée par sir George Newnes. Cette latitude correspond dans le nord à celle du Spitzberg central. A l'ouest de ce fragment continental, les Américains découvrirent d'autres terres également glacées.

A la géographie de l'Antarctique l'expédition française commandée par Dumont d'Urville apporta, elle aussi, une contribution importante. Cette mission est la dernière grande exploration maritime organisée par la France. Sous l'ancienne monarchie comme sous la Restauration, les ministres de la marine estimaient que les longues et difficiles navigations sont la meilleure école pour entraîner les équipages, et que les recherches scientifiques ajoutent au renom d'une nation comme au prestige de son pavillon. Dans cette pensée furent entrepris les nombreux voyages d'exploration qui demeureront l'éternel honneur de la marine française, les expéditions de Bougainville, de Lapérouse, d'Entrecasteaux, de Freycinet, de Duperré, de Vaillant, de Du Petit Thouars, de Laplace, pour ne citer que les plus célèbres. Le gouvernement de Juillet, que les conditions de la politique extérieure obligeaient à avoir une bonne marine, continua cette tradition. De 1834 à 1840, il fit explorer le Groenland, l'Islande, le Spitzberg, la Laponie par la mission de la *Recherche*. Composée de savants éminents, cette expédition a laissé une œuvre considérable, encore aujourd'hui consultée avec fruit et qui demeurera un des plus beaux monuments de la géographie scientifique. Tandis que la *Recherche* parcourait l'Océan arctique, l'*Astrolabe* et la *Zélée* commandées par Dumont d'Urville prenaient la mer pour explorer l'Océanie encore fort mal connue. Sur le désir exprès du roi Louis-Philippe, il fut décidé que l'expédition ferait en outre des reconnaissances

vers le Pôle austral. Au cours de son voyage en Laponie pendant l'émigration, Louis-Philippe avait reconnu le haut intérêt des régions circumpolaires; de plus, il avait suivi le mouvement d'opinion qui, comme aujourd'hui, se manifestait alors en Angleterre en faveur des expéditions antarctiques, et il avait tenu à associer la marine française à cette œuvre. Nul souverain français n'a, plus que le roi Louis-Philippe, contribué personnellement aux progrès de l'exploration française. C'est un hommage que tout géographe doit à la monarchie de Juillet.

Dans une première campagne au sud du cap Horn, Dumont d'Urville découvrit, en 1838, l'île Joinville et la terre Louis-Philippe, et en releva soigneusement les contours, autant que le permettait du moins une brume épaisse. Ce fut la première carte d'une portion de l'Antarctique exécutée avec quelque précision. Deux ans plus tard, le vaillant marin entreprit une nouvelle croisière à travers les glaces, cette fois sous le méridien de la Nouvelle-Zélande, et aperçut de nouvelles terres glacées dans l'ouest de la terre Victoria (terres Clarie et Adélie).

Après cet assaut livré aux banquises australes par les marines française, anglaise et américaine, l'exploration de cette partie du globe fut pour ainsi dire complètement abandonnée. De 1841 à 1897, on ne relève qu'une très courte reconnaissance poussée par la célèbre expédition anglaise du *Challenger* jusqu'au cercle antarctique, et quelques voyages de baleiniers allemands, écossais et norvégiens. C'est en 1897 que s'ouvre l'ère nouvelle avec l'expédition de la *Belgica*, qui fut si féconde pour la science.



Si l'on suit la marche de ces différentes expéditions sur une carte, on voit que presque toutes se sont heurtées à des terres, au sud de l'Amérique comme au sud de l'Afrique ou de l'Australasie. Ces terres dessinent-elles simplement une bordure d'îles, un rempart percé de larges brèches, derrière lequel s'étend un océan couvert de banquises, ou bien constituent-elles une masse continentale qui occupe la majeure partie de la calotte polaire? En un mot, existe-t-il autour du Pôle Sud

un vaste bassin maritime, comme autour du Pôle Nord, ou bien un continent? — Tel est, ramené à sa forme la plus simple, le problème antarctique.

La seconde hypothèse se présente avec les plus sérieuses apparences de vérité, et actuellement les spécialistes sont unanimes à croire à l'existence d'un grand continent antarctique. Sir John Murray a même publié une carte qui indique les contours approximatifs de cette masse terrestre. D'après l'éminent naturaliste écossais, le continent antarctique, l'Antarctide, comme il propose de l'appeler, aurait la forme d'un pentagone irrégulier dont la plus grande partie serait située dans l'hémisphère oriental, c'est-à-dire dans le sud de l'océan Indien et de l'Australasie. Du côté de l'Amérique, cette masse terrestre serait beaucoup plus étroite, étant découpée par deux profondes échancrures océaniques, la mer de Ross, à l'ouest de la terre Victoria, et la mer de Weddell, prolongement extrême de l'Atlantique sud. Dans ces limites, l'Antarctide aurait à peu près les dimensions de l'Australie et formerait ainsi une sixième partie du monde.

Cette hypothèse est établie sur d'ingénieuses déductions tirées des observations faites par les rares expéditions qui se sont aventurées dans ces parages.

D'abord, sur un grand nombre de points, le long du cercle antarctique, on sait qu'il existe indubitablement des terres; et dans les régions où il n'en a point été signalé, l'exploration des fonds marins fournit des indications dont la valeur ne saurait être méconnue. Lorsqu'on ne voit pas la terre, la sonde en décèle le voisinage. On sait, en effet, que dans le domaine océanique les continents sont généralement précédés par des plates-formes recouvertes d'une nappe peu profonde et qui forment des socles au-dessus des fosses abyssales. Or, tous les sondages exécutés autour du cercle antarctique accusent, sauf dans la mer de Weddell, un relèvement notable des fonds marins et l'existence d'un plateau submergé. Aussi, dans sa dérive au milieu de la banquise, à l'ouest de la terre Alexandre Ier, chaque fois qu'elle avançait dans le sud, la *Belgica* rencontrait de faibles profondeurs, tandis qu'elle passait au-dessus d'abîmes de 1 000 à 2 000 mètres lorsqu'elle était rejetée dans le nord.

La nature des fonds marins dénote également le voisinage d'un continent. Sur toute la périphérie de la calotte antarctique on trouve la cuvette océanique recouverte de ces sédiments que les hydrographes qualifient de terrigènes, pour en indiquer l'origine terrestre. De plus, précisément dans une région où aucune terre n'a été signalée, dans la portion polaire de l'océan Indien située sous le parallèle de Kerguelen, le *Challenger* a trouvé le fond de la mer couvert de blocs de granite et de diorite. Ces amas de roches avaient été évidemment amenés là par les glaces flottantes de quelque terre encore inconnue. — Mais la plus puissante raison de croire à l'existence de l'Antarctide est fournie par la nature des glaces flottantes. Ici, il nous faut entrer dans quelques détails sur l'origine des banquises polaires.

Ces banquises sont constituées par des éléments qui dérivent de deux sources différentes : des glaces marines engendrées par la congélation de la mer, et des glaces terrestres, c'est-à-dire des blocs détachés de glaciers dont le front est baigné par l'océan. A première vue, les premières sont nettement discernables des secondes. Les glaces marines n'ont le plus souvent qu'un faible relief, trois ou quatre mètres, dix au maximum, au-dessus de la surface de l'Océan. Ces blocs sont le produit non point uniquement de la congélation de la mer, mais encore d'actions mécaniques. Sous l'influence des vents, des marées et des courants, les banquises éprouvent des convulsions terribles ; leur masse se disloque, et les blocs qui la composent, une fois dissociés, sont chassés les uns contre les autres. Dans les collisions violentes qui se produisent, les glaçons se brisent, montent les uns sur les autres et se dressent en piles que le gel transforme ensuite en masses homogènes. Aussi une banquise composée de glaces marines présente-t-elle l'aspect accidenté d'une mer bouleversée par la tempête qu'une congélation subite aurait solidifiée; ce n'est qu'une suite de chaînes, de monticules et de dépressions. — Toutes différentes sont les glaces d'origine terrestre, les *icebergs*, qui en sont le type le plus remarquable. Mesurant parfois une circonférence de plusieurs kilomètres et atteignant souvent une hauteur de cent mètres au-dessus de la mer, tantôt présentant une forme parallélipipédique, tantôt hérissés d'ogives, d'aiguilles, de

tours, ces énormes glaçons affectent l'aspect de monuments, ou d'îles couvertes de cathédrales, chargées de châteaux-forts.

Ces seules indications permettent, étant donnée une banquise, de déterminer la nature de la région dont elle provient. Renferme-t-elle des *icebergs*, il faut qu'une grande terre glacée se trouve sur le chemin qu'elle a parcouru dans sa dérive; n'est-elle composée que de glaces de mer, elle provient évidemment d'un océan. L'expérience arctique a montré la justesse de ce critérium. Dans le bassin boréal, occupé par un océan, l'*iceberg* est, en effet, rare, et ne se rencontre que dans les parages du Groenland, la seule grande terre arctique dont on connaisse l'existence. Dans l'antarctique, au contraire, l'*iceberg* est partout abondant. Dans l'Atlantique comme dans l'océan Indien et dans le Pacifique, sur toute la périphérie de la zone polaire australe, les navigateurs signalent la rencontre de ces colossales montagnes de glace flottante, et partout en quantités colossales. Au large de la terre de Graham l'expédition de la *Belgica* compta un jour dans son horizon 127 *icebergs*. Et dans l'océan austral, ces glaçons atteignent des dimensions encore plus considérables que dans l'arctique. Au sud du cap Horn un baleinier écossais longea, en 1892, un bloc long de cinquante kilomètres, une île de glace! Également dans l'Atlantique sud, la même année, plusieurs navires croisèrent un glaçon dont la longueur atteignait, assure-t-on, soixante-dix kilomètres. Ces énormes masses de glace flottante ne s'élèvent guère qu'à quarante ou cinquante mètres au-dessus de la surface de la mer; comme la partie émergée n'est que le huitième de la masse totale, ces *icebergs* doivent avoir une épaisseur de quatre cents mètres.

Il n'y a point d'effet sans cause, point de produits sans laboratoire pour les engendrer. Donc, si l'océan Antarctique est rempli d'*icebergs*, c'est qu'il existe plus au sud une grande terre et que cette terre est couverte de glaciers extrêmement puissants. Toutes les fractions de l'hypothétique Antarctide que les explorateurs ont réussi à atteindre sont du reste littéralement enfouies sous la glace. D'énormes glaciers empâtent la terre Victoria, et à l'est la mer est fermée par une muraille de glace qui paraît être le front d'une immense calotte glaciaire. La terre Adélie, découverte par Dumont d'Urville, est,

elle aussi, un bloc de glace. « Elle était, rapporte notre grand marin, entièrement couverte de neige... nulle part on n'apercevait aucune tache indiquant le sol... Son rivage présentait partout une falaise verticale de glace. » L'archipel découvert par la *Belgica* au sud du cap Horn est soumis à une glaciation non moins intense. Montagnes, vallées, terres basses disparaissent sous un épais revêtement cristallisé que percent seuls quelques rochers isolés comme des îles au milieu de cette mer de glace.

Ce continent est la plus vaste nappe de glace qui existe actuellement. Ni au Spitzberg, ni à l'archipel François-Joseph, ni même au Groenland, le phénomène glaciaire n'atteint une telle puissance. Toutes les terres arctiques renferment des espaces libres de glace, tandis que le continent antarctique n'est qu'une gigantesque carapace glaciaire atteignant une épaisseur de quatre cents mètres. Pour trouver un terme de comparaison, il faut remonter aux temps géologiques, à cette période extraordinaire où un énorme glacier couvrait toute la Scandinavie, une grande partie de la Russie, l'Allemagne du nord, la Hollande jusqu'au Rhin et l'Angleterre presque entière. L'Antarctide offre l'image d'un âge passé de la terre.

Et, par un contraste singulier, au milieu de cette terre éternellement frigide, jaillissent des volcans en activité. Le froid et le feu se disputent sans cesse le domaine de la calotte polaire australe. Sous le méridien de l'Australasie, sur les îles Balleny et à la terre Victoria, des foyers éruptifs sont en activité. En 1893, sur un îlot, au sud de la terre Louis-Philippe, un volcan « travaillait », et dans son voisinage l'existence de plusieurs autres bouches volcaniques a été constatée. Une ceinture de feu paraît envelopper le continent antarctique, jalonnant les bords de l'énorme fosse d'effondrement occupée par l'océan Austral.

Après cette description, il est clair que les terres groupées autour du Pôle Sud sont pour ainsi dire fermées à la vie organique. On n'y trouve ni ours blanc, ni renne, ni renard comme dans le nord; les seuls êtres élevés en organisation qui animent cette solitude sont les phoques et les oiseaux, qui tirent toute leur nourriture de la mer. Ces terres glacées

et les banquises qui les enveloppent sont le pays d'élection des fameux manchots, ces curieux palmipèdes qui ne peuvent voler faute de pennes, et qui se tiennent droits sur leurs pattes, pareils à des humains. A tous les points de vue, l'Antarctide est un pays extraordinaire.

La flore n'est pas moins pauvre. Tandis que, dans notre hémisphère, d'immenses forêts s'étendent bien au delà du cercle boréal et que, sur les dernières terres auxquelles l'homme soit parvenu, la végétation est suffisante pour nourrir des troupeaux de rennes et de bœufs musqués, aux mêmes latitudes, dans l'Extrême-Sud, c'est la stérilité absolue. Les rares rochers qui émergent de la glace n'abritent que des mousses, des lichens, et seulement dans les endroits les mieux exposés. Une seule plante florifère a été jusqu'ici découverte, une humble petite graminée recueillie par M. Racovitza, le distingué naturaliste de la *Belgica*.

C'est que le climat est singulièrement âpre. A propos de l'Antarctide on pourrait répéter la boutade gasconne de Bernadotte touchant la Suède : « Neuf mois d'hiver et trois mois de froid. » Durant l'emprisonnement de la *Belgica* dans la banquise, la température moyenne de l'été a été inférieure de plus d'un degré au point de glace. Et la latitude à laquelle ces observations ont été faites correspond à celle de la Norvège septentrionale où, en été, la température atteint parfois trente degrés au-dessus de zéro. Aussi bien estime-t-on que la calotte antarctique constitue le pôle du froid du globe. Sur la lisière de ce continent de glace, le froid est rendu particulièrement sensible par la fréquence des tempêtes, des brumes et des tourmentes de neige. Au contact des immenses glaciers antarctiques, les nuées océaniques se résolvent en constantes averses de neige. En onze mois, les explorateurs belges ont noté 271 jours pendant lesquels se sont produites des précipitations atmosphériques sous forme soit liquide, soit solide. C'est cette humidité constante qui engendre la puissance de la glaciation antarctique, et non les basses températures, comme on serait tenté de le croire. Le froid tue les glaciers.

Dans l'Antarctique la glaciation se manifeste avec une puissance extraordinaire non seulement sur terre mais encore sur

mer. En raison même de leurs dimensions, les *icebergs* fondent très lentement et, poussés par les vents et par les courants, descendent jusque dans les latitudes tempérées. Dans tout l'hémisphère sud la limite des glaces flottantes est singulièrement plus rapprochée de l'équateur que dans le nord. Elle varie entre le 40° et le 50° de latitude sud, parallèles qui correspondent à ceux des Baléares et d'Amiens; dans l'Atlantique, elle s'étend même jusqu'au 35°, la même latitude que Tanger dans le nord. D'énormes glaces flottantes arrivent ainsi au large du Rio de la Plata, dans le voisinage immédiat du Cap et à 800 kilomètres de la pointe sud de l'Australie. Les longs courriers qui doublent le cap Horn, ainsi que ceux qui vont en Australasie sans emprunter la voie de Suez, rencontrent souvent des *icebergs* et, de ce fait, sont exposés à de graves dangers, d'autant plus que les glaces sont parfois extraordinairement abondantes dans les zones qu'ils traversent. Trompé par la brume, le malheureux navire vient donner contre cette île flottante et coule à pic. En 1894, un vapeur allemand rencontra en vingt-quatre heures 708 icebergs au sud-est du Cap, dans l'océan Indien.

Les glaces antarctiques n'envahissent pas tous les ans les routes de navigation. Pendant de très longues périodes, elles demeurent libres, puis un beau jour les glaces arrivent en quantités énormes et durant plusieurs années forment de véritables embâcles à des latitudes tempérées. Ainsi, de 1876 à 1893, les icebergs furent très rares dans l'océan qui enveloppe le Cap. A partir de septembre 1893, la situation changea, et jusqu'en 1897 il se produisit trois énormes afflux de ces montagnes de glace flottantes. Dans le Pacifique comme autour du cap Horn, de pareils envahissements ont été observés.

Quelle cause détermine ces débâcles si dangereuses? D'après ce qui se passe en Islande, on croit ces phénomènes en relation avec les manifestations volcaniques dont l'Antarctide est le siège. Dans la grande île boréale, un glacier très étendu situé près de la mer, le Vatnajökull, est percé de bouches éruptives; lorsqu'elles entrent en activité, la carapace glaciaire est disloquée, entre en des convulsions terribles, et les débris entraînés par les formidables torrents formés par la fusion de la glace sont précipités vers l'aval en masses colos-

sales. En 1721, une éruption survenue sur le Vatnajökull rejeta à la mer une masse d'icebergs tellement énorme qu'elle formait un rempart impénétrable jusqu'à 22 kilomètres au large. — Si le Vatnajökull, dont les dimensions sont celles du département des Landes, met en liberté une telle masse de glace, l'Antarctide, mille fois plus étendue, en doit engendrer une quantité prodigieuse lorsqu'elle est disloquée par une violente éruption. L'origine de ces débâcles est, à coup sûr, un des problèmes les plus intéressants au point de vue scientifique, et dont la solution importe le plus à la navigation, que les expéditions en cours aient à résoudre.



Aucune des trois expéditions parties pour l'Antarctide n'a pour objet une marche vers le Pôle Austral. Une telle tentative serait aujourd'hui prématurée et compromettrait les résultats que la science attend de ces explorations. Ces missions doivent simplement poursuivre la reconnaissance du continent antarctique, et en même temps étudier les conditions physiques et naturelles de ces terres et de l'océan qui les enveloppe. La géographie, la géologie, la météorologie, le magnétisme terrestre, l'océanographie, seront leurs principales préoccupations. Pour obtenir des résultats aussi complets que possible, un programme de travail a été élaboré en commun avant le départ, et le terrain d'opération de chaque mission a été soigneusement délimité. La zone antarctique a été partagée en quatre sphères d'activité scientifique dont chacune comprend un quadrant de l'hémisphère austral. Ces quadrants ont reçu respectivement les noms d'Enderby (du 0° au 90° de longitude est), de Victoria (du 90° au 180° de longitude est), de Ross (du 180° de longitude est au 90° de longitude ouest), de Weddell (du 90° de longitude ouest au 0°). Les Allemands ont choisi pour champ d'exploration le quadrant d'Enderby, c'est-à-dire la région qui s'étend au sud du cap de Bonne-Espérance et de l'océan Indien; les Anglais ont en partage les quadrants Victoria et Ross, en d'autres termes, le Pacifique sud; les Suédois ont pour domaine les terres situées au sud-est du cap Horn.

Pour chaque expédition, le programme comporte au moins un hivernage. Pendant cette détention, des courses en traîneaux seront entreprises sur les terres voisines. Si les explorateurs ont la chance de rencontrer des glaciers peu accidentés, nul doute qu'ils ne puissent avancer très loin et préparer pour leurs successeurs la voie vers le Pôle Sud. A la météorologie non moins qu'à la géographie, les hiverneurs fourniront de précieux documents. Ils étudieront tous les phénomènes atmosphériques et, pour en suivre la marche et les effets dans les régions situées plus au nord, des observations simultanées seront exécutées au Cap et à la Nouvelle-Zélande, ainsi qu'à deux stations spécialement installées à cet effet, l'une à Kerguelen par l'Allemagne, l'autre à l'extrémité méridionale de la Terre-de-Feu par l'Argentine. L'Antarctique se trouvera ainsi enveloppé pendant plus d'un an par un réseau d'observatoires qui enregistreront tous les phénomènes de la circulation de l'air.

Cette œuvre est grande non seulement par l'importance des résultats féconds qu'elle promet, mais par le courage désintéressé de tous ceux qui y prennent part. L'entreprise est, en effet, singulièrement dangereuse. L'océan Austral a des colères terribles, et les expéditions antérieures ont été souvent en danger de perdition. Pour ne parler que des plus récentes, la *Belgica* a failli sombrer au sud du cap Horn, et la *Southern Cross*, qui portait une mission à la terre Victoria, fut assaillie par une tempête si furieuse que le capitaine envisagea la nécessité de couper la mâture. Si l'explorateur a la chance d'échapper aux cyclones, sa position n'en reste pas moins toujours singulièrement dangereuse. Que son navire coule dans quelque collision avec les glaces, ou qu'il s'échoue sur quelque caillou, le voilà prisonnier sur le continent désolé, coupé de toute retraite vers la Nouvelle-Zélande ou vers le Cap par une immensité océanique, condamné tôt ou tard à mourir d'inanition et de froid. Vaincre ou mourir, les explorateurs antarctiques n'ont d'autre alternative, et cette alternative, ils l'ont acceptée, non point dans l'ardeur ou la désespérance de la lutte, mais avec le sang-froid d'hommes résolus à sacrifier leur vie à une noble entreprise.

CHARLES RABOT

LA TRAGÉDIE GRECQUE AU THÉATRE D'ORANGE

LES PHÉNICIENNES

Les ruines énormes du Théâtre d'Orange sont un beau cadre, assurément, pour des représentations de tragédies grecques — ou de drames composés d'après un modèle grec.

Non pas, est-il besoin de le dire? que l'édifice soit grec. Il date du second siècle de notre ère, et sa façade, sur laquelle le temps n'a pas eu prise, est, même, superbement et brutalement romaine, — cette façade qui, haute de trente-sept mètres, longue de cent trois, et sans autre ornement qu'une suite d'arcades simulées, étonna Louis XIV, dont le mot est célèbre : « Voici la plus grande muraille de mon royaume! » — Mais, chose étrange, c'est en dépit de l'usage romain, et selon l'usage grec, que fut élevé le théâtre là où il est : au pied et sur la pente d'une colline. En effet, pour la construction d'un monument de ce genre, les Romains voulaient de l'espace, une large plaine ; l'ingéniosité grecque avait toujours utilisé les accidents du sol.

Dans leur excellente *Histoire de la Littérature grecque*, MM. Alfred et Maurice Croiset ont bien noté qu'en Grèce, « dès l'origine », l'*orchestra*, autrement dit, la plate-forme sur laquelle évoluait le chœur tragique, s'établissait « au pied d'une colline ». — « C'était, à Athènes, la colline

de l'Aréopage pour le Lénæon [1], celle de l'Acropole pour l'enceinte de Dionysos Éleuthéreus. Les rangées de spectateurs s'étageaient sur la pente, plus ou moins bien aménagée pour leur permettre de s'asseoir et de circuler. Des gradins de bois prolongeaient au besoin ces rangées demi-circulaires... Plus tard, et peu à peu, cette installation primitive s'améliora. On remplaça les gradins de bois et les sièges taillés dans le terrain de la colline par des gradins de pierre ou même de marbre. Le théâtre devint alors un monument... » C'est à l'imitation de ce théâtre et au mépris, je le répète, des habitudes romaines, que fut dressée, en la ville d'*Arausio* (future ville d'Orange), la colossale enceinte dont la façade est la seule partie demeurée entière, *mole sua stans*. Et cependant l'architecte avait une plaine immense à sa disposition. Mais il faut nous réjouir, ou qu'il n'ait pas voulu en profiter, ou qu'il ait dû, pour une raison quelconque, adosser l'édifice à cette colline, jusqu'au sommet de laquelle montaient les gradins de pierre [2]... Traduite, — ou modernisée par une main savante et pieuse, — la tragédie grecque se retrouve, pour ainsi dire, chez elle ici.

Peut-être même des ruines comme celles de ce vaste amphithéâtre ajoutent encore à l'héroïque, à la terrible et *fatale* grandeur des sentiments et des événements.

Le certain, c'est qu'on a bien fait de reconstruire aussi peu que possible. En dégageant ces ruines, dans la première moitié du XIXe siècle, on sut en respecter la mélancolie imposante [3] : on se borna aux restaurations indispensables. Et cela fut d'autant plus méritoire qu'on eut sans doute à vaincre une tentation.

Derrière la façade, contre laquelle il paraît s'appuyer, s'élève un second mur, le mur de scène. Moins haut que la façade, s'il a lui-même résisté aux siècles, avec ses deux ailes en retour, il n'a pu défendre ses colonnades, statues, bas-reliefs et mosaïques : tous ces ornements ont péri. Il

1. Le Lénæon était le plus ancien sanctuaire athénien dédié à Dionysos.

2. Ils ne vont plus jusque-là, maintenant; ils s'arrêtent à mi-côte.

3. Depuis longtemps elles étaient encombrées d'habitations misérables. Il y avait là tout un village de pauvres gens.

est nu, et ses pierres sont ravagées ; — et je ne m'étonnerais pas qu'il y eût des fanatiques de reconstitution pour souhaiter qu'on lui rende son ancien éclat. Il dut s'en trouver quand l'homme qui sauva les ruines du Théâtre, l'architecte et archéologue Caristie, les eut déblayées. — « Avec son triple rang de colonnes et la statue de l'empereur, assise dans une niche, au-dessus de la porte royale, sous un fronton accoté d'aigles », écrit M. Gustave Larroumet, « ce mur devait être un des plus somptueux dans un genre où la richesse était de règle [1]... » Mais M. Gustave Larroumet ne demande pas qu'on nous restitue aux yeux cette richesse ; et il a raison. Tel qu'il s'offre au regard, le mur est beau d'une si tragique beauté ! Il s'accorde si bien à la tristesse majestueuse de l'amphithéâtre ! Il contribue si puissamment à l'effet général du spectacle, quand, par exemple, se déroule, à quelques pas ou sur les marches de la porte royale, l'effrayante, la monstrueuse et magnifique action d'*Œdipe Roi* !...

Ce n'est pourtant pas à la tragédie grecque — ni à la française — qu'on eut l'idée, en 1869, d'emprunter les éléments d'une représentation... dirai-je : « de réouverture » ? On pensa qu'une telle enceinte convenait merveilleusement à l'opéra, et l'on choisit la plus célèbre partition de Méhul, *Joseph*, qui fut, du reste, acclamée. Cinq ans plus tard, une seconde tentative, avec *Norma*, *le Chalet* et *Galatée*, réussit moins ; et la troisième — en 1886 — eut un tout autre caractère : une tragédie parut enfin devant le mur tragique !

Elle n'était pas de Sophocle, ni d'Eschyle, ni d'Euripide, mais d'un poète avignonnais, Alexis Mouzin ; elle s'appelait *l'Empereur d'Arles*, et le patriotisme local, ou plutôt régional, se trouvait donc intéressé au succès : *l'Empereur d'Arles* triompha... Il n'en est pas moins vrai qu'il fallut « le concours des Félibres (1888) », — le « chancelier du Félibrige », M. Paul Mariéton, en est assez fier [2], — « pour attirer » sur le Théâtre d'Orange « l'attention du monde » (au moins de la France lettrée), et c'est le Félibrige et son ardent chan-

1. *Études de littérature et d'art* (3e série).

2. Voir la revue illustrée : *le Théâtre*, 1er octobre 1900.

celier qui dans ce théâtre, comme fait pour elle, introduisirent la tragédie grecque.

Jamais, sous les empereurs romains, il ne semble s'être ouvert même à la tragédie romaine, ni avoir été autre chose — si l'on me permet l'anachronisme verbal — qu'une sorte de *music-hall* gigantesque. Oui, les spectacles qui s'y donnaient ressemblaient, en grand, à ceux des Folies-Bergère ou de l'Olympia. Ils étaient sans doute, aussi, plus grossiers.

Mais les Félibres vinrent — et M. Mounet-Sully : « Mounet-Œdipe », suivant l'heureuse alliance nominale imaginée par M. Jean Aicard. — Et la soirée du 11 août 1888 justifia, dépassa toutes les espérances. Également à l'aise sur la vaste scène, le génie de Sophocle et le talent génial du protagoniste soulevèrent, parmi les six ou sept mille spectateurs, un enthousiasme tel, firent courir de tels frissons d'horreur et de pitié, arrachèrent de tels cris, de telles larmes, qu'on put se demander si, au théâtre d'Athènes, il y eut plus d'émotion et d'admiration, le jour où, pour la première fois, s'y développa le chef-d'œuvre.

En 1894, on le reprit, avec le même succès. On l'a repris encore cette année (9 août) ; et ç'a été, de nouveau, une épouvante, une compassion prodigieuses.

Au reste, en 1894, une représentation d'*Antigone* — où mademoiselle Bartet fut comme supérieure à elle-même — prouva que c'était bien la tragédie grecque, et non pas seulement *Œdipe Roi* joué par Mounet-Sully, qui pouvait souverainement bouleverser et transporter ce public. La tragédie grecque, dont la clarté, la simplicité — et l'éternelle vérité psychologique dans le surhumain de ses fables héroïques et mythiques — ne livrent qu'une partie de leurs effets naturels en nos salles de spectacle.

Les Parisiens qui n'ont vu *Œdipe* et *Antigone* qu'à la Comédie-Française ne savent point à quelle profondeur ces vieux drames ont la force de remuer des âmes d'aujourd'hui, — et les plus ignorantes des récits légendaires où puisa le poète : car, dans cette foule d'Orange, les illettrés sont le grand nombre ; elle est, aux trois quarts, plébéienne.

Quant à la tragédie française, ne croyons pas que même ses plus admirables exemplaires, ceux qui, par leurs sujets et

par leur mise en scène possible, ont quelque chose d'épique, ne croyons pas que même ces trois ou quatre-là soient de taille à remplir le cadre offert ici. En 1899, on y présenta celui dont l'ampleur morale et la pompe extérieure semblaient le mieux promettre la réussite, *Athalie* ; on le soutint de la musique de Mendelssohn ; et les principaux personnages eurent pour interprètes M. Mounet-Sully, madame Favart, M. Paul Mounet : — et ce fut, non, certes, « un four », mais un demi-échec.

La tragédie française, a fort bien dit M. Paul Mariéton, « n'est pas de plein air ».

Elle ne l'est ni matériellement, puisque les chefs-d'œuvre de Corneille, aussi bien qu'*Andromaque*, *Britannicus* ou *Phèdre*, furent conçus pour une scène étroite, ni psychologiquement. Et c'est, peut-être, ses qualités aristocratiques dans l'analyse et l'expression des sentiments, — qualités élevées par Racine à leur point suprême d'élégance, — qui surtout la rendraient inaccessible aux milliers d'âmes peu compliquées dont la tragédie grecque s'empare avec une si magistrale facilité.

Et rien, à coup sûr, ne fut plus instructif pour les critiques venus à Orange en 1899, que le succès d'une adaptation de l'*Alceste* d'Euripide, vingt-quatre heures après la mésaventure d'*Athalie*.

*
* *

M. Georges Rivollet me pardonnera le mot d'adaptation appliqué à son *Alkestis*. En publiant ces quatre actes, il a prié d'y voir simplement « une imitation, écrite pour des spectateurs modernes » ; et le fait est qu'il en usa librement avec le texte ancien. Mais cette liberté n'alla jamais jusqu'où allait celle d'un Racine qui, lui, en prenant à Euripide des fables comme celles de *Phèdre* ou d'*Iphigénie*, modifiait l'essence même des passions ou des caractères ; qui les francisait et christianisait — et encore selon les idées et les mœurs de la cour : il peignait, sous des noms antiques, des courtisans, de grandes dames. Taine a pu dire, avec un peu d'exagération : « Quand Hippolyte parle des forêts où il vit, entendez les grandes allées de Versailles » ; et, plus justement : « Iphigénie, qui dans Euripide parle en jeune fille, dans

Racine parle en sujette... » L'auteur d'*Alkestis* eut le souci capital de rester grec tout en rapprochant de notre sensibilité ce qui lui en parut trop loin dans l'ouvrage d'Euripide. Et c'est l'heureuse mesure de cette *modernisation* qui, laissant au drame son parfum hellénique, fit la fortune du spectacle.

Cette année, un nouvel essai analogue de M. Georges Rivollet n'a pas été moins applaudi. Et cette dernière victoire du génie d'Athènes, au Théâtre d'Orange, est d'autant plus significative que l'œuvre *imitée*, cette fois, par le poète français, *les Phéniciennes*, ne saurait se regarder comme une des meilleures d'Euripide.



Voici le jugement irréprochable qu'ont porté sur la pièce grecque MM. Alfred et Maurice Croiset :

Le sujet est celui des *Sept contre Thèbes*, d'Eschyle... Ce qui appartient en propre à Euripide, c'est le rôle de Jocaste, ce sont les efforts infructueux qu'elle fait dans la première partie de la pièce pour réconcilier ses deux fils. L'invention de ce rôle est naturelle et vraiment tragique. Dans la suite, l'unité dramatique est trop sacrifiée au goût du poète pour la variété : la prédiction de Tirésias promettant la victoire à Thèbes au prix de la mort d'un fils de Créon, les résistances paternelles de celui-ci, le dévouement héroïque du jeune Ménécée forment des scènes intéressantes, mais trop épisodiques. On revient au vrai sujet par les beaux récits qui nous exposent la défaite des Argiens, la lutte fratricide d'Étéocle et de Polynice, la mort volontaire de Jocaste désespérée. On s'en écarte de nouveau par les dernières scènes où le vieil Œdipe apparaît pour se lamenter, pour recevoir de Créon un ordre d'exil et pour s'éloigner, accompagné par Antigone. De ce procédé de composition résulte une pièce trop chargée, peu cohérente, où d'admirables scènes se rencontrent dans un ensemble qui paraît confus[1].

1. On sait que la pièce doit son titre au chœur, — un chœur de Phéniciennes, jeunes filles envoyées à Delphes, pour y être consacrées au culte d'Apollon, et que la guerre a surprises et arrêtées dans la ville de Thèbes. — Leur *parodos*, ou premier chant, débute ainsi : « J'ai quitté la mer qui baigne Tyr... et j'habiterai sous la cime neigeuse du Parnasse... » — Elles proclament, d'ailleurs, la parenté originelle des Phéniciens et des Thébains : « Les deux peuples sont du même sang... » Et c'était bien, en Grèce une tradition, que le fondateur de Thèbes, Kadmos, était le chef d'une colonie tyrienne ou sidonienne. (Voir le récent et très remarquable ouvrage de M. Victor Bérard : les *Phéniciens et l'Odyssée*. Avec des

Eh bien! non seulement M. Georges Rivollet n'a retranché aucune des scènes « trop épisodiques », mais il a fait de l'une d'elles un des « clous » de son drame!... Et le public a été ravi!...

Ce « clou », c'est la mort de Ménœcée, à la fin du troisième acte. — La pièce en a quatre.

Le devin a dit à Créon :

Choisis donc : — ton fils mort, ou l'Argien triomphant!

Ce fils, que le devin et Créon n'avaient pas vu sortir du palais, a entendu. Et, d'abord, il chancelle d'épouvante... Il rentre dans le palais... Mais, peu après, quand son père l'appelle, son père qui s'est écrié :

Périsse mon pays!... Je garde mon enfant!

il est secrètement décidé au sacrifice...

Créon lui ordonne de quitter la ville en toute hâte :

Ne m'interroge pas... Pars... Va droit devant toi!
Jusqu'à Dodone, ou jusqu'à Sparte... Obéis-moi!

Ménœcée feint l'obéissance; mais il voudrait monter sur la terrasse du palais, donner un dernier regard au cher horizon natal : Créon ne peut refuser... Et, du haut de cette terrasse, le jeune héros se précipite.

Euripide n'avait pas trouvé ce coup de théâtre : son Ménœcée mourait dans la coulisse. — Il est vrai que sur la scène athénienne, où s'exposèrent tant de cadavres, c'était comme une loi religieuse de ne pas montrer un suicide[1]. M. Georges Rivollet, en perfectionnant l'épisode, l'a donc *modernisé*.

Mais quelles sont, dans les *Phéniciennes* d'Euripide, les scènes issues du « sujet », — « le plus tragique de l'antiquité », au sentiment de Racine, — les scènes où la légende des fils d'Œdipe est mise en œuvre? Et que sont-elles devenues, dans l'adaptation ou imitation de l'écrivain français? Voilà bien la

arguments inédits ou renouvelés, arguments « toponymiques » et « topologiques », M. Victor Bérard défend la tradition contre les archéologues qui l'ont combattue).

1. Alfred et Maurice Croiset, ouvrage cité, tome III, p. 125 : « La scène était un lieu sacré, presque un temple. Tout s'y passait sous l'œil des dieux. La pureté divine aurait été souillée par un assassinat ou un suicide, même fictifs. »

question primordiale. Et, tout de suite, je dirai qu'avec le même talent dont il avait traduit la poésie d'*Alceste*, en colorant cette poésie des nuances nécessaires pour qu'elle nous émût tous, ignorants et lettrés, M. Georges Rivollet a rajeuni, attendri, sans lui ôter sa grandeur, cette histoire d'une haine de frères qui, nés de l'inceste, semblent voués à se punir l'un l'autre, criminellement, du crime involontaire de leur naissance.

La scène maîtresse, dans Euripide, est celle où Jocaste essaie d'arracher les deux ennemis à leur destin, en les réconciliant[1]. Frustré de sa part de royauté par Étéocle, Polynice est venu assiéger Thèbes avec son beau-père, Adraste, roi d'Argos; mais il se rend à l'appel de sa vieille mère. C'est un cœur farouche, mais loyal. Il aime toujours cette Thèbes, que pourtant il oserait détruire au nom de ses droits violés, et toujours il aime Jocaste : il renverrait donc l'armée argienne avec joie, si Étéocle, enfin, suivant le pacte juré, consentait à le laisser régner à son tour. Mais Étéocle, c'est l'ambition frénétique :

— Je monterais jusqu'au point du ciel où se lèvent les astres, je descendrais sous la terre, si j'en étais capable, pour posséder la royauté...

Il chasse Polynice, et les deux princes se séparent sur des menaces terribles. Chacun n'a plus qu'une envie : tuer l'autre. Les trois personnages se dessinent, dans cette longue scène, avec une vigueur superbe; mais celui de Jocaste est d'une beauté, d'une majesté, d'une *humanité* aussi, incomparables.

Et qu'elle est mère, d'abord, — naïvement, passionnément, — quand elle aperçoit Polynice :

— O mon fils! après un si long temps, après tant de jours écoulés!... Entoure de tes bras le sein maternel : appuie tes joues sur les miennes, et que ta noire chevelure, confondue avec mes cheveux, ombrage mon cou...

1. La légende thébaine offrait-elle une version qui prolongeât, comme le fit Euripide, jusqu'à la mort d'Étéocle et de Polynice, l'existence de Jocaste? On lit au chant XI de *l'Odyssée* : « La mère d'Œdipe... attacha, saisie de douleur, une corde à une haute poutre. » C'est la tradition immortalisée par *Œdipe Roi*. Mais était-ce la seule?

Racine, qui tira des *Phéniciennes* son premier ouvrage : *la Thébaïde ou les Frères ennemis* (1664), n'emprunta point ces traits de vérité, qui sans doute lui parurent d'un naturel excessif pour la tragédie de son temps. M. Georges Rivollet, en poète d'aujourd'hui, a fait largement s'épancher cette joie d'une mère qui ne sait, dit encore la pièce grecque, par quels propos et « caresses », « satisfaire » son amour.

Peut-être, même, est-ce trop en poète d'aujourd'hui, avec un lyrisme où l'on sent trop l'influence de Victor Hugo, qu'il a paraphrasé le texte ancien :

Comme un songe venu par la porte d'ivoire,
Emplis mes yeux profonds qui s'ouvrent dans la nuit !
Telle une vigne autour d'un portique détruit,
Couronne de printemps ma vieillesse chagrine :
Sois la fleur qui sourit au front de la ruine !

Et plus loin :

. . . . Les Dieux ont fait des choses
Bien douces à nos yeux mortels : les couchants roses,
Et l'aurore qu'on voit, au bord du ciel vermeil,
Ouvrir en souriant les portes du soleil ;
Ils ont fait le miroir étincelant du fleuve,
Et la source chantante où l'aronde s'abreuve,
Et les fleurs du printemps et les fruits de l'été,
Et, pour qu'au jour la nuit fût égale en beauté,
Ils ont, d'étoiles d'or, agrafé sa ceinture !
Mais rien dans les splendeurs de l'immense Nature,
Ne vaut, pour celle à qui ce bonheur fut donné,
De voir s'ouvrir les yeux de l'enfant nouveau-né.

Il y a là, je le crois bien, quelque surabondance romantique ; prenez-y garde néanmoins : pas une image, dans ce couplet, qui ne se fût naturellement présentée à la rêverie d'une mère grecque... née poète... Et, à Orange, dans la vaste enceinte où ces vers montaient vers les « étoiles d'or », personne — ou presque personne — n'eut l'idée que l'auteur les devait tous à lui-même. L'exemple est, au reste, frappant de ce qu'on pourrait appeler le modernisme antique de M. Georges Rivollet, dans l'expression ; et celle-ci est en accord parfait avec l'inspiration générale du poète, quand il

refait pour nous, pieusement et librement tout ensemble, une *Alceste* ou ces *Phéniciennes*,

C'est par ce modernisme antique de l'inspiration qu'il a courbé, prosterné le double orgueil royal et maternel de Jocaste devant la fureur d'Étéocle. La Jocaste d'Euripide, voyant ses efforts inutiles, se lamente : « Malheureuse que je suis ! qu'allez-vous faire, ô mes enfants ? » Elle ne s'agenouille pas devant l'ambitieux qu'elle n'a pas convaincu. Celle de M. Georges Rivollet finit par se traîner aux pieds du « méchant » (comme elle dit), le front dans la poussière, — et cela ne l'avilit pas à nos yeux ! Elle est la mère douloureuse qui peut s'humilier sans déchoir, la mère sacrée... Nous comprenons que Polynice, l'ayant relevée, brise son glaive en signe de renonciation à ses droits. Mais Étéocle le hait trop pour accepter la paix offerte ; et la scène aboutit au même point que dans l'œuvre grecque. — Étéocle :

Je te chasse aujourd'hui ; — je te tuerai demain
D'ici là, cache, ô nuit, ce lâche sous tes voiles !

Polynice :

Bandit !... Il est des Dieux derrière les étoiles !

Aucune différence importante n'est à signaler dans la suite de l'action, entre les deux tragédies. Dans les deux, — après un récit du messager, — Jocaste et Antigone courent vers le champ de bataille où l'armée thébaine a vaincu, mais où se prépare le duel des frères ; puis, c'est le retour d'Antigone, — « bacchante des morts » (Euripide), « de la mort » (Rivollet), — avec le cortège qui va déposer devant le palais les cadavres de Polynice, d'Étéocle et de Jocaste (Jocaste s'est tuée), et c'est le nouveau roi, Créon, défendant qu'on ensevelisse l'allié, le chef des Argiens. — Mais M. Georges Rivollet a supprimé la querelle d'Antigone et de Créon, à propos de cette défense : il a bien fait, puisque, tout le monde connaît l'*Antigone* de Sophocle, où l'héroïque piété fraternelle de la jeune fille a trouvé sa plus haute gloire. — Il a mieux fait encore de nous montrer le vieil Œdipe promenant ses mains d'aveugle sur les cadavres, puis s'éloignant, guidé par Antigone. MM. Alfred et

Maurice Croiset ne blâment dans la pièce grecque cette apparition et disparition du maudit qu'au point de vue de l'unité d'action; et il peut y avoir une unité supérieure, d'intérêt dramatique ou philosophique.

Les deux genres d'intérêt sont même réunis à la fin des *Phéniciennes* d'Euripide — et de celles qui furent acclamées. le 10 août.

Il y a plus, en effet, qu'un spectacle extraordinairement pathétique dans cette espèce d'épilogue : après le dénouement, c'est une conclusion morale d'une évidente nécessité. Pourquoi Étéocle et Polynice sont-ils morts? Parce que sur leur volonté, à la fois coupable et innocente, pesaient — nous le savons dès la première scène, — les imprécations jadis lancées contre eux par Œdipe. La *fatalité* du drame est là; et, quand Œdipe paraît, c'est donc le résultat de ses fureurs qu'il vient contempler de ses yeux vides, avec désespoir...

Mais l'amour n'a pas de rôle dans la pièce d'Euripide. Antigone y est bien fiancée à un fils de Créon, Hémon; seulement, on ne le voit pas, lui; et elle, certainement, ne l'aime guère. Quand elle gémit devant le cadavre de Polynice, — elle n'a pu obtenir même la consolation de laver ce corps sanglant, — Créon la blâme au nom de l'avenir : « Garde-toi d'attirer le malheur sur ton hymen par ces lamentations. » Alors elle s'écrie : « Crois-tu donc que j'épouse jamais ton fils?... »

Sœur et fille, non amante!... Dans Racine, au contraire, c'est une amoureuse. Elle se tue pour ne pas survivre à Hémon, qu'a tué involontairement Étéocle. M. Georges Rivollet, lui, a mis au cœur de la vierge et de Ménœcée une de ces vives mais pures affections qui ne savent pas qu'elles sont de l'amour. Le duo est exquis, où, tremblant d'une même crainte pour Thèbes, ils se réfugient dans cet amour qui s'ignore :

Ménœcée, où sont-ils les jours de notre enfance,
Quand, là-bas, à Dircé, couchés dans les roseaux,
Nous nous penchions tous deux sur la fuite des eaux,
Fraternels, retrouvant dans le miroir de l'onde
Ma tête aux noirs cheveux près de ta tête blonde?

Exquise, également, la plainte d'Antigone après la mort du « compagnon fidèle » :

> Aubes qui vous leviez sur nos fronts ingénus,
> Jours de joie, heureux jours, qu'êtes-vous devenus?
> . . . .
> Dans le profond tombeau descends, ô Ménœcée.
> Antigone te reste à jamais fiancée.

Madame S.-Weber a soupiré ce thrène avec la plus délicate, et néanmoins, la plus ardente émotion. Elle avait dit, au premier acte, de sa belle voix tragique, une invocation à Dêmêtêr, qu'on aurait volontiers *bissée*. Si le Théâtre d'Orange est un cadre unique pour des représentations de tragédies grecques, madame S.-Weber, — fine statue vivante, marbre nerveux, au profil aigu d'intelligence fière, au regard de flamme sombre, — est comme faite pour ce cadre. Dans le personnage de Jocaste, mademoiselle Delvair a eu l'occasion — qu'on ne lui fournit pas souvent à la Comédie-Française — d'employer, de faire applaudir ses dons rares de tragédienne-née. M. Paul Mounet, avec sa fougue ordinaire, a joué Créon, et, dans la dernière scène, nous avons revu « Mounet-Œdipe ». Et, en regardant, en écoutant les deux frères, — les frères amis, — je me suis rappelé cette phrase de M. Joséphin Péladan : « Qui n'a pas vu Paul Mounet, la peau du lion de Némée aux épaules (dans *Alkestis*) et la massue à la main, ou Mounet-Sully dans *Œdipe*, ne peut se figurer ce qu'est un héros... »

LÉOPOLD LACOUR.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LA MUSIQUE EN RUSSIE

M. le ministre des Beaux-Arts a bien voulu me charger d'étudier, à Saint-Pétersbourg, dans les théâtres, dans les concerts, dans les écoles, dans les églises, la musique russe et ses diverses manifestations. Avec son agrément, j'offre aux lecteurs de cette revue la primeur de mon travail.

Tout d'abord, deux choses sont à remarquer, à retenir : l'extrême jeunesse, le caractère nettement national de la musique russe.

Certes, on se tromperait en imaginant, d'après les apparences, que d'hier seulement datent les premières productions musicales de la Russie. Là, comme en d'autres pays, et même avec plus d'abondance et plus de force, d'une façon plus particulière encore et plus significative qu'ailleurs, la chanson populaire, de temps immémorial, a fleuri sur les lèvres des hommes, des femmes et des enfants. Chansons de fêtes, chansons de deuil, chansons de métiers, chansons de guerre, chansons d'amour, chansons de jeux, harmonisées ou non, accompagnées ou non, formèrent, à des époques très reculées, un trésor d'inestimable, d'incomparable valeur. Ce

trésor, jadis épars, est maintenant classé, catalogué, dans de nombreux et précieux livres, parmi lesquels il convient de citer les recueils de MM. Rimsky-Korsakow et Balakirew, d'exceptionnel intérêt. L'âme russe, joyeuse ou triste, héroïque ou tendre, travailleuse ou rêveuse, y vibre en rythmes brefs et singuliers, en mélodies de tonalité libre et étrange, où se reconnaît aussitôt une race et qui gardent pour nous le rude et violent parfum de la terre slave. Ces magnifiques chansons populaires ne ressemblent pas aux nôtres, si admirables. Elles ont quelque chose d'essentiellement typique. Moins expressives peut-être que celles de nos campagnes, de nos bourgs, de nos villes, de nos provinces, elles paraissent plus descriptives. Il y a en elles toute la poésie des mœurs et des paysages du Nord.

Telles sont les origines. Entre l'âge ancien et le milieu du XIX[e] siècle, on a évidemment écrit beaucoup de musique en Russie, on y a fait beaucoup d'efforts pour substituer à cet art naïf et anonyme un art savant et personnel. Sans doute, il est permis de penser que nul de ces efforts n'a été stérile, qu'il y a eu là une sorte de germination très lente, obscure et mystérieuse. Toujours est-il que pas une seule des œuvres jetées ainsi, comme des graines, dans les sillons du champ aujourd'hui fertile, n'a pu franchir les frontières ; pas un seul des compositeurs qui ensemencèrent ces sillons n'a pu acquérir hors de chez lui la célébrité. Tandis que les Français Adam de la Halle, Claude Goudimel, Clément Jannequin, Jean-Philippe Rameau, Méhul; les Flamands Okeghem, Josquin de Près, Roland de Lassus; les Italiens Palestrina, Carissimi, Marcello, Pergolèse, Paësiello; les Allemands Bach, Haendel, Haydn, Mozart, Gluck, Beethoven; les Espagnols Morales, Guerrero, Victoria et tant d'autres, emplissaient le monde de leur gloire et laissaient une impérissable et universelle renommée, les Russes n'avaient que des musiciens laborieux, courageux, féconds et honorables, mais dépourvus de l'éclatant génie qui soumet les foules à une volonté créatrice et immortalise un maître. Que Nikon, qui, au XVII[e] siècle, réforma la liturgie et remplaça l'orgue dans les églises par le chant ; que Fomine, qui, sous le règne de Catherine II, obtint au théâtre de bruyants succès ; que Bortniansky, remarquable

entre tous ceux-là, qui laissa au clergé des motets et des psaumes, d'ailleurs superbes, et s'éleva vraiment haut ; que Titow, qui, dès 1805, avec *Iam* d'abord, puis avec *Devichnik* et avec *Possidielky*, tenta le premier, en se servant des thèmes populaires, de fonder un opéra national, soient considérés en Russie comme des hommes importants, éminents, rien de plus légitime. Mais je suis bien obligé d'avouer que la valeur de ces hommes n'est guère connue ici. Quelques érudits, quelques rares curieux s'y intéressent ; la masse du public l'ignore complètement.

Michel Glinka tira de l'ombre la musique russe. En 1836, *la Vie pour le Tsar*, dont le triomphe reste légendaire à Saint-Pétersbourg, fut l'événement heureux qui décida de l'avenir. Il faut examiner cette œuvre d'assez près pour comprendre l'influence énorme qu'elle a exercée sur la génération d'aujourd'hui. Il y a six ans, une troupe de hasard vint la massacrer à Paris. On s'indigna de ses nombreux italianismes, de ses fréquentes banalités vocales et instrumentales, et on la condamna sans pitié, sans appel. Mieux exécutée, elle eût peut-être, sinon conquis notre foule, — car elle ne sera jamais pour nous qu'un document historique, — du moins retenu l'attention par le charme ingénu de certaines mélodies, par la grandeur barbare, l'accent de fanatisme farouche de deux ou trois scènes, par ce qu'il y a en elle, çà et là, de réellement national. En la composant, Glinka, qui ne fut point aussi révolutionnaire qu'on veut bien le prétendre, et qui, d'emblée, s'accorda parfaitement avec la majorité des spectateurs, témoignait de sa propre admiration et de celle de tous ses compatriotes pour Rossini qui, alors, était le dieu régnant sur le monde entier et particulièrement sur la Russie. Mais, en même temps, il montrait son désir de continuer, de parachever la besogne commencée par Titow, désir qui répondait aux vœux ardents de son pays. Il s'inspira donc des chansons populaires et, avec une étonnante robustesse, il en rappela les belles couleurs lorsqu'il entreprit de peindre cette espèce de vaste fresque sonore qui se nomme *la Vie pour le Tsar*. A l'aide d'une harmonie, d'une simple touche orchestrale, il mit jusque dans les airs

les plus italiens en apparence un parfum russe très pénétrant. Ce parfum, que je n'avais pas oublié, je l'ai respiré de nouveau en voyant jouer dans un théâtre de faubourg, dont je parlerai tout à l'heure, *Rousslan et Ludmilla*, le second et dernier opéra de Glinka, qui échoua d'abord et ne réussit qu'après la mort de son auteur. Les raisons de cet échec sont faciles à découvrir. Quoique subissant encore le joug tyrannique de Rossini, le musicien avait tenté cette fois de caractériser chaque personnage de sa pièce par des thèmes nationaux. La poésie musicale d'une telle conception devait dérouter le public, et cela ne manqua pas d'arriver. Peu à peu, cependant, on s'y accoutuma, on la goûta, et l'idée qui, au demeurant, dérivait presque naturellement de *la Vie pour le Tsar*, fut reprise par les héritiers de Glinka et fortifia leur art, aujourd'hui si florissant.

Parmi ces héritiers illustres, je cite tout de suite Serow et Dargomijsky, considérant du reste le second comme infiniment supérieur au premier. Incomplet, hésitant, Serow, après *Judith* et *Rogneda*, opéras peu originaux, donna pourtant aux scènes carnavalesques de *la Force maligne*, œuvre de franc sentiment populaire, un éclat, une verve, un mouvement significatifs. Quant à Dargomijsky, son *Convive de pierre*, tiré de Pouchkine, suffit à le bien classer. Ce nouveau *Don Juan*, qu'il laissa inachevé et qui, par les soins dévoués de MM. Rimsky-Korsakow et César Cui, fut terminé et représenté en 1872, marqua une date importante dans l'histoire de la musique russe, car la déclamation lyrique y remplaça presque à chaque page l'air, le duo, le chœur de forme traditionnelle et conventionnelle dont Glinka lui-même n'avait pas craint de faire constamment usage. C'est une des partitions les plus nettement « avancées », — si l'on tient compte de l'époque à laquelle elle a été écrite, — les plus vigoureusement, les plus noblement pensées que je sache. Et *la Roussalka*, du même auteur, à la fois charmante et émouvante, ses fantaisies instrumentales, vives et spirituelles, témoignent aussi d'un talent indiscutable.

Mais j'ai hâte d'en venir à ce groupe des « cinq », jadis très plaisanté, maintenant très respecté, auquel est due la gloire du Théâtre et de la Symphonie à Saint-Pétersbourg.



Cinq compositeurs de bonne et saine race, cinq hommes nés, par conséquent, pour se comprendre, s'entr'aider, s'aimer en la commune adoration du Beau, se réunissant, non point dans le dessein secret de se combattre, de se déchirer, de se tuer, de se dévorer, mis afin d'affirmer publiquement leur fraternité d'âme, leur solidarité intellectuelle, se liant d'étroite, sincère et fidèle affection, décidés à lutter, à souffrir et à vaincre ensemble, voilà ce qu'on ne voit pas souvent chez nous ni ailleurs ; voilà ce qu'on a vu, il y a une vingtaine d'années, en Russie.

La mort seule a pu rompre cette magnifique association de cœurs courageux et fiers en frappant à l'improviste Borodine et Moussorgsky. Comme il fallait s'y attendre, la chaîne d'amitié s'est renouée plus solide que jamais, après de tels deuils, entre les trois survivants : MM. Balakirew, César Cui et Rimsky-Korsakow, qui, — avec M. Alexandre Glazounow, leur cadet, — sont maintenant à la tête de la nouvelle école.

La doctrine des « cinq », devenue à cette heure celle de presque tous les musiciens russes, s'appuyait sur une espèce d'ardent et intransigeant nationalisme artistique. On se mit absolument d'accord pour vénérer Richard Wagner, comme il convenait, mais aussi pour ne rien lui prendre de ses théories, et on résolut de se priver complètement, au théâtre, du *Leit-motiv*. Chose curieuse, ces cinq compositeurs, qui se refusaient avec tant d'énergie à marier la symphonie au drame, étaient foncièrement symphonistes. Ils l'ont prouvé de manière péremptoire par la savante facture, la richesse des développements de leurs œuvres instrumentales, par des qualités particulières auxquelles on ne se trompe pas. L'orchestre de notre Berlioz, pittoresque et chatoyant, les séduisait, beaucoup plus que celui du maître des *Nibelungen*, trop uniquement expressif, à leur gré. Il faut attribuer à cette séduction exercée sur eux par le pittoresque, aux leçons données par Glinka dans *la Vie pour le Tsar* et dans *Rousslan*

et Ludmilla leur goût pour la mélodie populaire. C'est elle qui prête à leurs partitions cette couleur si étrange dont il est difficile de ne pas subir le charme attirant. A vrai dire, je pense qu'en renonçant à la traiter symphoniquement au théâtre, ils se sont privés du plus fort, du plus utile moyen d'action qu'offre actuellement la musique. Car le *Leit-motiv*, emprunté ou non au folk-lore, — et combien il vaudrait mieux. pour l'équilibre, pour l'unité de l'ouvrage, comme pour la justesse, la liberté de l'inspiration, que l'auteur le créât de toutes pièces ! — le *Leit-motiv*, traducteur éloquent, souple, docile et merveilleux des sentiments humains, le *Leit-motiv*, qui est l'application naturelle au drame moderne des retours ou transformations de thèmes de la symphonie classique. peut se diversifier à l'infini, selon le tempérament de celui qui l'emploie. Parce qu'un Allemand s'en est servi le premier, ou l'un des premiers (nul n'ignore que Grétry et d'autres ont essayé, avant Wagner et moins splendidement que lui, d'en faire usage), ce n'est pas une raison pour qu'en Russie, en France, en Italie, n'importe où, il ne s'adapte pas exactement au génie de telle ou telle race. Quoi qu'il en soit, si les « cinq » et ceux qui les ont suivis se sont trompés sur cette question, ce n'est, à mon sens, que par excès de zèle, par une louable exagération du désir qu'ils avaient d'affirmer davantage leurs idées.

A cet égard, l'exemple du *Prince Igor*, de Borodine, est très frappant. Il y a là des chœurs de femmes, des airs de danse, entièrement écrits d'après des chansons populaires, qui égalent ce que je connais de plus exquis dans ce genre. Et, par opposition, certains morceaux héroïques ont une vigueur, une ampleur, un éclat, une solidité remarquables. Avec sa grande franchise mélodique et, à la fois, son extrême subtilité harmonique, cette partition, que la mort empêcha l'auteur d'achever et que MM. Rimsky-Korsakow et Glazounow terminèrent, est considérée à juste titre comme le chef-d'œuvre de la nouvelle école russe. Pourquoi donc n'est-elle jamais jouée dans aucun théâtre étranger, pourquoi ne vient-elle pas attester à Paris, à Vienne, à Berlin, autre part encore, l'immense talent de cette nouvelle école que nous admirons depuis longtemps déjà ici et que l'on commence à aimer

partout? Peut-être parce qu'il y manque cette force suprême, nécessaire, indispensable maintenant, aussi bien au concert qu'au théâtre, de la symphonie ; peut-être parce qu'en dépit de sa haute et exceptionnelle valeur, elle hésite trop manifestement entre l'opéra ancien et le drame lyrique moderne, répudiant l'un sans épouser l'autre. Et puis, à vouloir avec tant d'obstination donner à son ouvrage, en s'aidant de documents authentiques, un caractère national, le musicien, dépassant le but qu'il s'est proposé d'atteindre, ne diminue-t-il pas sa propre individualité?... L'avenir dira si les quelques réserves que je crois devoir faire à propos de tendances d'ailleurs intéressantes entre toutes sont fondées. Ces réserves d'ordre général ne m'empêchent point de rendre à Borodine la justice qui lui est due. Ses fins quatuors, ses belles pièces vocales, ses fermes symphonies, que notre public ne connaît malheureusement pas, sa ravissante esquisse : *Dans les Steppes de l'Asie centrale*, qui fut jadis un des succès de Lamoureux et que M. Chevillard garde sagement à son répertoire, sont dignes de l'auteur, poète tantôt délicat, tantôt viril, du *Prince Igor*.

Nous ignorons davantage Moussorgsky, et c'est regrettable. A l'Exposition universelle de 1900, M. Alexandre Winogradsky, l'actif directeur de la Société Impériale de Kiew, nous fit entendre *Une Nuit sur le Mont Chauve*, sorte de fantaisie instrumentale qui me parut exagérément décorative, imitative, et qui, je l'avoue, ne me plut qu'à moitié ; l'hiver dernier, madame Pierre d'Alheim, en des matinées où vint la foule, nous chanta *la Chambre d'Enfants* et quatre ou cinq autres morceaux de fière allure : j'éprouvai alors la sensation la plus vive et la plus singulière. C'est, je pense, à peu près tout ce qui, jusqu'à présent, a été exécuté de Moussorgsky à Paris.

Dans cette *Chambre d'Enfants*, suite de sept mélodies accompagnées par le piano, le compositeur, de façon prodigieusement réaliste, infiniment précise et, en même temps, étonnamment spirituelle, touchante, émouvante, a noté les menus cris de gentillesse, de chagrin, d'effroi, de gaieté, de curiosité des petits êtres joueurs et rêveurs, les paroles caressantes, grondeuses, consolantes des mères inquiètes et tendres. Le

« métier » du musicien n'a compté là pour rien ; la vérité seule, splendidement simple, a tout fait, et voici une œuvre presque sublime à force d'être naïve. Cette œuvre délicieuse, saine et vivante, unique dans notre art, où l'enfant n'est représenté, d'habitude, qu'avec une afféterie niaise, agaçante et offensante, va mettre sans doute en lumière le nom du poète qui l'a signée.

Moussorgsky fut un irrégulier de l'harmonie, du contre-point, de la fugue et de l'orchestration. Il prétendait user du droit qu'il jugeait sien d'écrire librement. Sauf les « cinq », qui ne crurent pas se mésallier en l'admettant parmi eux et qui eurent à cela d'autant plus de mérite qu'ils étaient moins révoltés contre la syntaxe, nul ne lui pardonna d'avoir peu de talent et beaucoup de génie. Il disparut à quarante-deux ans, pauvre, dédaigné, inconnu, et, aujourd'hui encore, on affecte, à Saint-Pétersbourg, de le regarder comme un impuissant, destiné à ne pas émerger de l'oubli où on le plonge. Évidemment, il n'a jamais cessé d'être gêné par la technique, et il ne réalisa pas ses vastes projets. Cependant son *Boris Godounow*, que M. Rimsky-Korsakow a pieusement remanié, amélioré, après sa mort, témoigne d'un sens théâtral supérieur, d'une magnifique sûreté de conception. Apre, violent, brutal, farouche, c'est, à mon avis, le drame lyrique russe le plus dégagé des anciennes formules, le plus rudement audacieux. Joué en 1874, il tomba sous les coups féroces des pédants, des routiniers, des professeurs et des critiques, qui préparèrent soigneusement la chute et calomnièrent, insultèrent bassement l'auteur. C'est partout et toujours la même chose. On le traita d'« illettré ridicule » ; on s'indigna de sa « grossièreté », de son « manque de goût » : on accumula contre lui le mensonge, la bêtise et la méchanceté ; on le traîna dans la fange où l'on a coutume de jeter ses pareils. Mais cela ne l'empêcha pas d'aller, ainsi qu'il l'écrivait à un ami, « vers de nouveaux rivages, sans crainte, malgré la tempête, les tourbillons et les rochers ; vers la vie, n'importe où elle se montre ; vers la vérité, si cruelle qu'elle soit ». Qu'on le veuille ou non, Moussorgsky a sa place dans l'histoire de la musique.

Celle qu'a prise M. Balakirew, fort enviable, d'ailleurs, ne

lui est contestée par personne. Voici un pur symphoniste, car, sauf les entr'actes et l'ouverture du *Roi Lear*, où il ne s'est naturellement pas éloigné du genre qu'il affectionne, ce remarquable compositeur n'a rien fait pour la scène. C'est un magicien de l'orchestre. Il réussit à donner aux sons, par d'harmonieux mariages de timbres, des couleurs changeantes et surprenantes. Il excelle dans le poème descriptif, dans le conte instrumental, et a doté l'art particulier auquel il s'est presque complètement consacré d'un certain nombre d'œuvres de grande puissance, d'extrême ingéniosité, telles que *Russia*, *Thamar*. Un de ses morceaux de piano : *Islamey*, est célèbre.

M. César Cui, au contraire, n'a guère cessé de travailler pour le théâtre. Le *Flibustier*, que Carvalho a monté ici, il y a une dizaine d'années, le *Prisonnier du Caucase*, *William Ratcliff*, *Angelo*, sont des opéras solidement construits, pleins de choses intéressantes et variées. A la fois musicien, journaliste et général, — aujourd'hui encore, il pratique les trois professions, — aussi bien par ses écrits, par ses relations dans le monde littéraire que par sa situation officielle, M. Cui fut en mesure d'être infiniment utile au groupe des « cinq », lorsqu'il se forma. Doué d'un véritable tempérament de polémiste, rédigeant un feuilleton important, envoyant à droite et à gauche des articles combatifs, il servit à l'association de porte-parole et de défenseur. On lui doit beaucoup et on lui en garde une fidèle gratitude.

Mais le maître de ce groupe et de la jeune école est, à mon avis, M. Rimsky-Korsakow. Je n'ai pas attendu l'heure de son succès pour l'admirer et dire publiquement toute la sympathie qu'il m'inspire. Je fis sa connaissance, pendant l'Exposition universelle de 1889, au Trocadéro, où il donna la première audition à Paris de son *Antar*. A cette époque, déjà lointaine, on était très peu familiarisé ici avec la musique russe moderne. *Dans les Steppes de l'Asie centrale*, de Borodine, et quelques autres courts morceaux de compositeurs slaves avaient bien été exécutés çà et là, mais nous ignorions les œuvres de plus longue haleine que nous applaudissons maintenant. M. Rimsky-Korsakow fut notre initiateur. Il vint de Saint-Pétersbourg accompagné d'un orchestre

excellent qui, sous sa direction, joua *Stenka Razine*, de M. Glazounow, une ouverture de M. Balakirew, une marche solennelle de M. César Cui, une fantaisie sur des airs finnois de Dargomijsky et enfin *Antar*. Je sortis du concert plein d'enthousiasme et, débutant alors dans la critique, je rendis compte ainsi de ce dernier poème :

Il faut mettre hors de pair la symphonie de M. Rimsky-Korsakow, *Antar*. C'est un conte instrumental divisé en quatre parties, fort étroitement reliées par des thèmes qui se combinent et s'entrelacent avec une prodigieuse aisance. L'auteur, ici, ne possède pas seulement l'éblouissante palette à laquelle nous devons ses ruines mélancoliques, sa voltigeante gazelle et son lourd oiseau noir. Il peint aussi, en une étude scrutatrice, les trois grandes passions humaines : la Vengeance, le Pouvoir et l'Amour. Cela avec une vigueur, une originalité incomparables. C'est là que se reconnaît la supériorité de la musique. Ces trois sentiments, passant chacun par des mesures, des tonalités, des rythmes divers sur lesquels vient planer obstinément la phrase-mère d'*Antar*, sont les reflets de nos âmes tourmentées, indécises et mystérieuses. Seuls les sons peuvent rendre l'infinie mobilité des pensées qui nous font agir, puis mourir. M. Rimsky-Korsakow a exprimé toutes ces nuances profondes du cœur en une langue éloquente, solide, neuve et hardie. C'est vraiment un très haut musicien, un très haut poète.

Je n'ai rien à changer à ces lignes, car l'évolution régulière du temps et des idées ne modifie point mes opinions sur les hommes ni sur les œuvres. Si je me permets de les reproduire ici, c'est que je suis heureux de les avoir écrites il y a treize ans, à un moment où l'art symphonique russe et le nom de son représentant le plus considérable étaient à peu près inconnus chez nous. C'est aussi parce que cet *Antar* me semble caractériser de façon particulièrement nette les tendances de M. Rimsky-Korsakow. Unissant un sûr savoir à une féconde imagination, maître de sa pensée comme de sa plume, allant, sans jamais s'écarter de sa route, vers son but, ce compositeur bien que, par nature, essentiellement descriptif, ne s'arrête pas à l'extériorité des êtres ni des choses. Il traduit au mieux de nos désirs, tant qu'il se contente, du moins, d'employer l'orchestre, le sens caché des sujets qu'il choisit. En un mot il « interprète » ces sujets, il les magnifie, les fait

vivre. Et il les voit toujours à travers l'atmosphère de son pays natal. Les mélodies populaires de l'étincelant *Caprice espagnol*, de la prestigieuse *Scheherazade*, par exemple, il les harmonise, les développe, les instrumente bien en Russe, soucieux de donner à son art une signification franchement nationale.

Au théâtre, il applique rigoureusement les théories dont j'ai parlé déjà, et sur lesquelles je ne reviendrai point. Là, s'il ne relie pas les différentes scènes de ses drames par le *Leit-motiv*, il construit ces scènes avec une force, une logique musicales, que je me plais à admirer. Et il apporte, là également, la même volonté réfléchie et tenace. En tête de *Mlada*, féerie singulièrement belle, où le chant et la danse alternent de la manière la plus neuve et la plus curieuse, il a mis certaines recommandations qui seraient dignes de figurer à côté des fameuses notes laissées par Berlioz pour servir à l'exécution des *Troyens* : — « Si les pompiers avaient peur du feu, les machinistes peur de l'eau, les directeurs peur de tout, on devrait supprimer cette symphonie », ou : « J'indique cette coupure en songeant au bonheur qu'éprouvent les directeurs, acteurs et chefs d'orchestre, pompiers, machinistes et lampistes à insulter un auteur et à dégrader son œuvre ; je serais fâché de ne pas faciliter autant qu'il est en moi la satisfaction d'aussi nobles instincts ». — Après l'ironie douloureuse du Français, appréciez l'autorité impérieuse du Slave : « L'opéra doit être représenté sans coupures ni abréviations : 1° parce qu'il ne fatiguera personne, à cause de son peu de longueur (deux heures et quart de musique) ; 2° parce que l'auteur a mûrement pesé ses intentions. Celui-ci ne tolère aucun changement dans les parties détachées des exécutants ; ces parties d'orchestre, comme celles des chœurs et des soli, sont écrites de façon absolument praticable. Il désire éviter toute manifestation des bruits divers sur la scène pour produire le tonnerre, le vent, etc., attendu que l'orchestre est seul chargé d'imiter ces sons. Il attache beaucoup d'importance au côté descriptif de sa musique : c'est pourquoi il ne saurait admettre la moindre altération de sa pensée sous ce rapport... »

On devine, en lisant cela, que M. Rimsky-Korsakow a une réelle expérience du théâtre. Outre cette féerie de *Mlada*,

où il a autant de fantaisie et d'animation que de couleur et de grandeur, il possède, dans son bagage dramatique, *la Pskovitaine*, *la Nuit de Mai*, *Snegourotchka*, *la Nuit de Noël*, *Sadko*, et *la Fiancée du Tsar*. J'ai eu le plaisir de voir ce dernier opéra à Saint-Pétersbourg et j'en ai goûté infiniment les parties pittoresques et populaires. Peut-être, si j'avais à choisir entre tant d'œuvres jolies, savoureuses et robustes, mes préférences iraient-elles à *Snegourotchka*. Il y a là une grâce, une fraîcheur, une délicatesse, un sentiment de la nature, une poésie harmonique, mélodique et instrumentale dont le charme est irrésistible. Pour chanter sa Vierge de neige fondant sous les rayons du soleil d'amour (tel est le sujet de la pièce), le maître a mis le meilleur de son art, le meilleur, sans doute de l'art russe moderne.

Il est difficile de parler des « cinq », de leur commun effort, sans dire quelques mots d'un homme dont le concours dévoué, intelligent et généreux leur a été très utile. C'est M. Belaïew. Ayant gagné une immense fortune dans le commerce des grains, ami intime de M. Glazounow, il offrit à celui-ci, quand il débuta, — cela remonte donc assez loin, — de graver et de faire paraître ses premiers morceaux. Le jeune musicien accepta, mais, au bout d'un certain temps, au lieu de garder pour lui seul un si exceptionnel et si précieux Mécène, — tout cela, décidément, n'est pas ordinaire ! — il le mena vers ce groupe des « cinq », auquel le liait une étroite affinité de pensée. Dès lors, l'association eut un éditeur attitré. Et quel éditeur ! Ne se contentant pas du luxe, de la splendeur, de l'abondance des publications, M. Belaïew donna et donne encore, à Saint-Pétersbourg, des concerts exclusivement réservés à la nouvelle école. Ce fut lui qui, en 1889, organisa et paya de ses deniers les auditions du Trocadéro, dont j'ai plus haut évoqué le bon souvenir. Rien ne put le décourager, ni l'indifférence de la foule, ni la haine des rivaux, ni l'hostilité des sots, ni l'incompréhension à laquelle on se heurte, on se blesse toujours, lorsqu'on essaie de sortir des sentiers battus. Je suis heureux de saluer ici ce vaillant, qui n'a probablement d'imitateur nulle part et que ses obligés ont récompensé en faisant passer son nom à la posté-

rité au moyen d'une pièce instrumentale, — l'hommage, rappelant les jeux favoris de l'ancêtre Jean-Sébastien Bach, avait une signification à la fois classique et charmante, — pièce qu'ils écrivirent en collaboration sur les notes correspondant aux lettres de ce nom. Son juste triomphe est proche, quoiqu'il ait encore à lutter pour la réussite complète des idées dont il s'honore d'être l'apôtre intransigeant.

Car il faut avouer que le public, en Russie, reste obstinément fidèle aux deux compositeurs les moins « nationaux », et les moins « avancés » que je sache : Antoine Rubinstein et Tschaïkowsky, adversaires acharnés des « cinq ». Pour Rubinstein, on reconnaît que la dévotion gardée à sa mémoire et à ce qu'il laissa est due surtout au talent du pianiste. Quant à Tschaïkowsky, on ne tente même pas d'expliquer le fétichisme dont il continue à être l'objet après sa mort. De son vivant, bien qu'il ne fût pas virtuose, il était déjà regardé comme un dieu digne de toutes les adorations. Non seulement on le jouait constamment, mais on lui assurait une douce et calme existence, grâce à laquelle il produisit en paix, délivré des soucis d'argent et des ennuis du métier. Outre une pension de trois mille roubles qu'il recevait du gouvernement, il acceptait d'une de ses admiratrices, madame Meck. — que, d'ailleurs, il ne vit jamais et ne chercha point à voir. — une rente de six mille roubles. Il en profita pour amonceler une prodigieuse quantité d'opéras, de ballets, de symphonies. de suites d'orchestre, de concertos, de marches, d'ouvertures, de quatuors, de chœurs, de mélodies vocales et instrumentales, de morceaux religieux et profanes, dont quelques-uns ont été exécutés à Paris, sans y retrouver le succès qui leur est réservé à Saint-Pétersbourg. Dépourvus du caractère russe qui nous plaît, nous séduit tant dans la musique de la nouvelle école slave, développés à l'excès, souvent creux et vides, en l'enflure de leur style impersonnel, ils nous étonnèrent sans nous intéresser très vivement. L'œuvre de Tschaïkowsky, dans son ensemble, est cependant fort au-dessus de celui de Rubinstein, où je ne crois pas utile de m'arrêter longuement : malgré les qualités d'inépuisable abondance, de brillante facilité et parfois d'assez pathétique éloquence qui

lui donnent encore une certaine valeur, il me semble destiné à disparaître vite, car l'avenir s'ouvre enfin devant l'art de progrès et de vérité.

L'un des jeunes maîtres les plus remarquables de cet art-là est M. Alexandre Glazounow. Il y a treize ans que j'entendis, pour la première fois, au concert de l'Exposition universelle dirigé par M. Rimsky-Korsakow, un de ses poèmes. C'était *Stenka Razine*, dont l'âpreté, la grandeur, la fermeté me frappèrent beaucoup. Depuis lors, il a travaillé avec un acharnement tel que son catalogue, dressé par les soins de M. Belaïew, porte aujourd'hui soixante-quatorze numéros de compositions très diverses : six symphonies, — dont la dernière, ingénieusement et solidement bâtie, a été exécutée ici par M. Édouard Colonne ; — trois ballets : *Raymonde*, *Ruses d'amour* et *les Saisons*, d'inspiration élégante et jolie, mais franchement soumise aux exigences traditionnelles des chorégraphes ; sept quatuors et un quintette, de forme libre et aisée ; une quantité d'ouvertures, de fantaisies, de suites, de danses, de tableaux pour orchestre, de morceaux pour chant, violon, violoncelle, alto, piano, cor, etc. Et il est encore loin de la quarantaine... La seule chose qui manque à ce catalogue est un opéra. M. Glazounow, en effet, n'en a jamais écrit ; et je suis étonné que le drame lyrique ne l'ait pas tenté, car je le sais capable de produire aussi bien, aussi naturellement dans un genre que dans un autre. Son instrumentation a une clarté, une logique, une robustesse merveilleuses, un éclat parfois éblouissant. Il possède une incomparable sûreté de main. Pour tout dire, ainsi que j'en ai l'habitude, je souhaiterais que son activité réellement extraordinaire se ralentît un peu au profit d'une haute originalité qui, je le crois, est en lui, mais à laquelle il ne laisse pas le temps de se manifester complètement. Il faut qu'il réalise les promesses de ses débuts, qu'il soit le créateur sur qui nous comptons, l'homme de sa génération, en un mot, génération plus jeune que celle des compositeurs qui furent d'abord ses conseillers. Les nouvelles années, continuant l'éternelle évolution des idées, nécessitent de nouvelles tentatives. Je suis persuadé que M. Glazounow ne trompera pas la confiance ardente que nous avons en lui.

Parmi ses prédécesseurs directs et ses contemporains, je citerai : MM. Soloview et Ivanow, tous deux critiques distingués et auteurs d'opéras importants ; Napravnik, — qui, au Théâtre-Marie, où il remplit avec un grand talent les fonctions de chef d'orchestre, tient souvent le bâton pour son propre compte ; — Arensky, — que madame Gorlenko-Dolina, la propagatrice en France des œuvres russes, et, en Russie, des œuvres françaises, nous a fait connaître en chantant au Châtelet, sa mélodieuse *Fontaine de Baktschisaraï* ; — Liadow, Scriabine, Youferow, Koptiaïew. Et je ne voudrais point que cette liste fût si incomplète, mais ils sont cent, ils sont mille, se levant là-bas dans un soleil d'aurore... Parmi ceux qui donnaient dernièrement les plus belles espérances, je me contenterai de nommer Kalinnikow, en rappelant ce que je disais de sa symphonie dans le rapport que j'avais l'honneur d'écrire après l'Exposition Universelle de 1900 :

Un voile de tristesse l'enveloppe, qui se déchire au fur et à mesure qu'elle va vers sa conclusion, pour nous la laisser voir toute frémissante de chaleur et de vie. Comme elle est savoureuse, celle-là ; comme elle est libre de formes aussi, et comme, quoi qu'elle ne soit pas bâtie avec des thèmes populaires, elle a bien un franc, pur et beau caractère national !

Ce caractère, essentiel à la musique slave, méconnu un instant par quelques éclectiques, sera respecté, j'en ai la conviction, par les successeurs des « cinq », et cela pour la gloire d'un art que nous chérissons d'une fraternelle affection. A l'aide d'autres moyens, peut-être, que ceux employés par les Russes, mais marchant vers un pareil but, nous avons l'ambition, nous aussi, de prouver notre indépendance, de ne point subir le joug de l'étranger, de conserver nos qualités natives, sans lesquelles nous perdrions le meilleur de ce que nous possédons : notre courage, notre force, notre audace et notre personnalité. Il m'est doux de croire que nous continuerons d'aller ensemble à la conquête de ce qui nous est cher.



J'ai à parler maintenant de ce qui concerne l'exécution et l'enseignement de la musique à Saint-Pétersbourg.

Le Théâtre-Marie, l'Opéra impérial, est, quant à la salle, d'une élégance aristocratique et charmante. Cette salle, aérée, vaste sans excès, peinte en blanc-gris avec l'adjonction de très discrètes dorures, ornée de rideaux de soie bleu pâle, a une légèreté vive et gaie. Mais les couloirs étroits, vilains, révèlent la primitive destination du monument, cirque jadis. La scène et ses dépendances, les coulisses, les dessous, les foyers d'artistes que l'aimable intendant, M. Teliakowsky, m'a fait visiter à plusieurs reprises en détail, sont spacieux. Durant ces agréables promenades, tous ceux que je rencontrais s'exprimaient en français de la plus correcte façon et j'aurais pu imaginer que j'étais encore à Paris, si je n'avais aperçu çà et là, dans des petits coins, obligeant les acteurs à multiplier les signes de croix et me rappelant à la réalité de mon voyage, quelques icones avec leurs rouges veilleuses allumées.

J'ai assisté à cinq spectacles : *Faust*, *Tannhäuser*, *la Fiancée du Tsar*, de M. Rimsky-Korsakow, *Doubrowsky*, de M. Napravnik, m'ont permis d'apprécier l'excellent ensemble de la troupe chantante : *la Fille de Pharaon*, un vieux ballet de Saint-Georges et Pugni, œuvre malheureusement dénuée du moindre intérêt musical, a justifié, à mes yeux, la célébrité de la troupe dansante.

Au Théâtre-Marie, il n'y a pas d' « étoiles ». Soprani, contralti, ténors, barytons et basses travaillent de leur mieux, et les représentations, du commencement à la fin, sont bonnes, bien conduites par des chefs dévoués et expérimentés. Les chœurs ont un aplomb remarquable. L'orchestre, — que j'ai eu l'honneur de diriger dans un concert sur lequel je reviendrai plus loin, — vigoureux, fougueux et pourtant très discipliné, est de premier ordre. La chorégraphie, supérieurement réglée, je le reconnais, reste soumise à la tradition classique des anciens « pas ». La rénovation du genre, qui s'accomplira un jour et dont, je l'espère, nous ne tarderons pas

à prendre l'initiative, ne semble pas devoir être immédiate à l'Opéra impérial de Saint-Pétersbourg, où l'art de la mise en scène moderne n'a point pénétré. Là, on en est encore aux meubles peints sur la toile, aux groupements de foule par paquets... Que de victoires cela présage, dans l'avenir, pour la vérité peu à peu triomphante !

L'administration du Théâtre-Marie est liée à celle de cinq autres théâtres : le Théâtre-Alexandra, où sont joués les drames et les comédies russes ; le Théâtre-Michel, réservé aux pièces françaises ; le grand théâtre d'opéra et les deux théâtres de drame situés à Moscou. Les six maisons, aux destinées desquelles préside un unique intendant, sont surveillées attentivement et continuellement par l'Empereur, qui attache une très haute importance à la bonne et artistique gestion d'une aussi colossale entreprise. Pour le Théâtre-Marie, le seul dont j'aie à m'occuper ici, on lui soumet, en avril, le répertoire de la saison suivante (chaque saison ne dure que huit mois, du 1er septembre au 1er mai) et la liste des engagements. Il approuve ou désapprouve. Pendant la fermeture, on prépare les décors et le matériel des œuvres inédites et, en août, on commence à répéter. De cette manière assez simple, assez raisonnable, en somme, et qui coupe court aux caprices du hasard, aucun changement n'est jamais apporté aux projets officiellement annoncés. Mon Dieu, oui ! il existe, sur une carte pas du tout chimérique, un pays où les choses se passent de la sorte. Et voici le résultat obtenu, cette année, par un tel système :

On a donné :

de Mozart, *les Noces de Figaro* ;

de Weber, *le Freischütz* ;

de Meyerbeer, *les Huguenots* ;

de Richard Wagner, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *la Walkyrie*, *Siegfried* (pour la première fois) ;

de M. Humperdinck, *Hansel et Gretel* ;

de Gounod, *Faust* ;

de Bizet, *Carmen* ;

de M. Saint-Saëns, *Samson et Dalila* ;

de Verdi, *Othello* ;

de Glinka, *la Vie pour le Tsar*, *Roussan et Ludmilla* ;

de Rubinstein, *le Démon* ;

de Tschaïkowsky, *Eugène Onéguine*, *Yolande*, *Opritschnik*, *la Dame de Pique* ;

de Borodine, *le Prince Igor* ;

de M. Rimsky-Korsakow, *Sadko*, *la Fiancée du Tsar* (pour la première fois);

de M. Napravnik, *Doubrowsky* ;

Soit vingt-trois opéras ou drames lyriques, dont huit appartiennent à l'école allemande, trois à l'école française, un à l'école italienne et onze à l'école russe.

Et l'on a représenté les ballets suivants :

de Léo Delibes, *Sylvia* (pour la première fois), et *Coppélia* ;

d'Adam, *le Corsaire* ;

de Deldevez, *Paquita* ;

d'Armsheimer, *le Relai de la cavalerie* ;

de M. Drigo, *la Fôrêt enchantée*, *le Réveil de Flore* ;

de Pugni, *la Fille de Pharaon*, *la Cantinière*, *la Naïade et le Pêcheur*, *Konioh-Gorbonnok* ;

de Krotkow, *les Caprices du Papillon* ;

de Minkous, *la Bayadère*, *Don Quichotte* ;

de Tschaïkowsky, *le Lac des Cygnes* ;

de M. Glazounow, *Raymonde*.

Au total, trente-neuf ouvrages, dont trois — un opéra russe, un drame lyrique allemand et un ballet français — étaient joués pour la première fois au Théâtre-Marie.

Est-il besoin d'attirer l'attention sur l'importance significative de ces chiffres, de les comparer à ceux, hélas ! si inférieurs que fournirait le relevé des pièces représentées sur la scène de notre Académie nationale de musique, durant le même laps de temps, — de septembre 1901 à mai 1902, — et d'assurer qu'en les citant je n'ai nullement l'intention de déprécier notre Opéra au profit d'un théâtre étranger? Je ne suis point de ces gens qui ne se plaisent que loin de chez eux, qui n'admirent que tout ce qui est radicalement opposé au génie de leur race, qui ne sont contents que dès qu'ils commencent à ne plus rien comprendre à ce qu'ils voient, à ce qu'ils lisent ou à ce qu'ils entendent. Au contraire, j'aime assionnément l'art de mon pays, — peut-être parce qu'il est libre, simple et clair, — et je pense que nous avons dans

notre patrimoine assez de beauté pour ne rien envier à personne. Mais j'estime qu'il faut savoir exactement ce qui se passe au dehors et je crois qu'un rapport tel que celui-ci serait nuisible et malhonnête s'il cachait les choses particulièrement utiles et bonnes à connaître. Or l'activité dépensée à Saint-Pétersbourg me semble exemplaire. Évidemment, le répertoire que je viens de montrer n'est pas irréprochable. Il s'y trouve un certain nombre de ballets qui n'ont aucune valeur musicale et qui devraient en être résolument exclus. On regrette que Beethoven et Gluck n'y voisinent pas avec Mozart et Weber qui, eux, du moins, y figurent. (Cela est sans doute arrivé en de précédentes saisons : il ne faut pas oublier que mes observations se bornent à une période de huit mois.) Mais remarquez, je vous prie, la place qu'y occupe l'art national. Voici les deux opéras de Glinka, le fondateur de cet art. Voici la seule œuvre dramatique de Borodine, le continuateur et le rénovateur. (En 1900-1901, on avait joué la *Judith* de Serow.) Voici les échantillons de ce qu'ont laissé Rubinstein et Tschaïkowsky, les chefs de l'école éclectique. Voici enfin les dernières partitions de MM. Rimsky-Korsakow et Glazounow, les maîtres d'à présent. C'est un résumé presque complet et, à coup sûr, très impartial de l'histoire de la musique russe. Je n'insiste pas. Il me suffit de constater, puisque j'en ai la stricte obligation, que, là, les classiques et les modernes sont justement et intelligemment honorés, et d'exprimer le vœu qu'il en soit bientôt de même chez nous.

Deux autres théâtres m'ont vivement intéressé. Situés dans les lointains faubourgs de la ville, chacun en un milieu ouvrier différent, créés pour combattre l'ivrognerie par l'art, ils réalisent assez heureusement l'idéal que nous nous faisons ici de scènes semblables.

Le premier, le plus petit, appelé la Maison du Peuple, est installé dans une grange en pierres peintes à la chaux, qui jadis servait à la fabrication du verre. Les murs, le plafond aux épaisses poutres apparentes sont restés tels qu'ils étaient. sans aucun ornement, sans aucune tenture, et l'abri a un caractère vraiment beau de nudité imposante. Les proprié-

taires ont seulement construit, au fond, une galerie, et, sur les côtés, quelques loges en bois brut, et disposé, dans le centre, des sièges grossiers. On a là l'impression d'assister à un spectacle rustique, improvisé en manière de délassement des fortes et brisantes besognes. J'y ai vu un opéra mi-sérieux, mi-comique, *le Forgeron Wakoula*, tiré par M. Soloview du roman de Gogol, *la Sainte Nuit de Noël*. — Et, à ce propos, je remarque que les Russes empruntent d'habitude leurs sujets, non pas à des librettistes de hasard, mais à d'authentiques écrivains. Pouchkine, notamment, en a inspiré un grand nombre. De tout temps, on a essayé là-bas d'unir la littérature et la musique, pensant avec juste raison qu'un chant marié à un poème ridicule ne peut guère être sublime. — L'œuvre de M. Soloview, dont j'ai goûté principalement les parties pittoresques, était jouée devant un public très attentif, très enthousiaste, composé surtout de jeunes hommes et de jeunes filles employés aux usines du quartier. Les moins fortunés avaient déboursé douze kopecks, soit trente centimes de notre monnaie, et s'amusaient autant que les bons bourgeois qui, luxe suprême, s'étaient payé une place à un rouble. Chose curieuse, le décor et la mise en scène sont là d'un extrême réalisme. Je me souviens d'une gaie bataille engagée, à coups de boules de neige, par des gamins, pendant un air de ténor. L'artiste acceptait cela sans désolation et même sans mauvaise humeur. Et voilà une preuve décisive, à mon sens, de la rare cordialité qui règne en ce lieu.

Le second théâtre se nomme la Maison de Nicolas II. Le monument, en fer et en briques, fut édifié d'abord sur les terrains de l'Exposition de Nijni-Novgorod, et l'on y mit des machines, des produits divers. L'Empereur actuel le fit démolir, puis reconstruire à Saint-Pétersbourg, au milieu de vastes et magnifiques jardins. Dans ce monument, de sobre et moderne architecture, se trouvent plusieurs salles, dont une, contenant trois mille cinq cents personnes, est réservée à l'opéra, au drame, à la comédie et aux pièces historiques. Les autres sont consacrées à des exhibitions variées. Pour dix kopecks, on a le droit de pénétrer partout et, l'été, d'aller dans le parc, où s'organisent des fêtes champêtres, où des

restaurateurs servent à manger aux affamés moyennant un kopeck. L'hiver, la Maison de Nicolas II reste ouverte après les spectacles et devient un asile de nuit. Les pauvres, les vagabonds y sont reçus, réchauffés. On les nourrit gratuitement de pain, auquel on ajoute du thé. Le soir où j'y suis allé, il y avait dehors vingt-cinq degrés au-dessous de zéro. Mon traîneau fendait le vent chargé de givre dont les menus débris me piquaient la figure comme de fines aiguilles, glissait, bondissait, léger et rapide, sur le sol, vallonné par la neige, de cent rues désertes, traversait la Néva, — devenue l'immense plaine de glace que sillonnent en sûreté les tramways électriques, — longeait la terrible et sombre forteresse Saint-Pierre et Saint-Paul, qui s'érige sinistrement au bord du fleuve et où sont enfermés les condamnés politiques, puis s'arrêtait brusquement devant un palais de lumière et de joie... La foule, une foule compacte, heureuse et bruyante, se pressait aux portes, entrait, emplissait la Maison. On jouait *Rousslan et Ludmilla*, et je dois avouer que l'exécution laissait un peu à désirer. Les chanteurs qui, là, touchent un cachet de dix roubles environ par jour, manquaient de génie ; l'orchestre, incomplet et maigre, les accompagnait assez péniblement. N'importe! L'auditoire applaudissait à tout rompre, bissait la plupart des morceaux, criait à chaque instant son admiration et son plaisir. Je sentais que les ouvriers, les soldats, les petites gens de boutique, d'atelier et de caserne, qui formaient ce vibrant public, éprouvaient un réel réconfort, trouvaient un salutaire repos de leur travail, un bon oubli de leurs peines dans cette musique, et je regrettais amèrement que nous n'eussions pas à Paris un refuge analogue, où l'art sain et glorieux de notre pays remplacerait les boissons sales et abrutissantes, les couplets orduriers et obscènes, seuls offerts aux peuples de nos faubourgs. — Et mon traîneau me reprenait, m'emportait, me jetait encore dans la nuit, côtoyait de nouveau l'effrayante prison silencieuse, château du désespoir, voisin de l'asile de consolation...

Je ne dirai qu'un mot du Théâtre Italien, installé au Conservatoire. Ce théâtre, d'exploitation libre, privée, — qui est indépendant de l'Opéra impérial et que l'on a souvent le tort,

ici, de confondre avec lui. — reste fermé aux auteurs nationaux : je n'ai donc pas à m'en occuper. Je préfère, avant de passer à un autre sujet, rappeler une scène qui eut son heure de célébrité et qui, hélas ! a disparu. Elle était comme la succursale de celle qu'avait somptueusement et généreusement fondée à Moscou M. Sarva Mamantow, un très riche commerçant de cette ville, ardent mélomane, afin de représenter les œuvres dramatiques des jeunes compositeurs russes. Chaque année, durant le carême, il amenait à Saint-Pétersbourg son excellente troupe, y transportait ses beaux décors et, grâce à ses démarches, il obtenait que les portes du Théâtre-Marie s'ouvrissent devant la plupart de ses protégés. A ce jeu-là, il perdit sa fortune entière et, administrateur imprévoyant, faillit laisser davantage encore entre les griffes des ennemis acharnés de son entreprise. Maintenant la remarquable compagnie est dispersée, le coûteux matériel est détruit. Tout a été vendu pour calmer la féroce colère des créanciers. Mais le souvenir de ce que l'on doit à cet homme de bien demeure assez vivace pour que son histoire m'ait été contée et pour que je me permette d'en noter l'essentiel.



Les concerts sont nombreux et diffèrent absolument des nôtres par leur organisation. Au premier rang se placent ceux de la Société Impériale, société dont les ramifications s'étendent du nord au sud, de l'est à l'ouest du pays et qui est divisée en vingt-deux sections, agissant d'un commun accord à Saint-Pétersbourg, Moscou, Astrakan, Voronej, Vilno, Iekaterinoslaw, Kiew, Kichinew, Nijni-Novgorod, Odessa, Omsk, Penza, Poltava, Pskow, Riga, Rostow, Saratow, Tambow, Tiflis, Tobolsk, Tomsk et Kharkow. Chacune de ces sections donne des concerts symphoniques et des séances de quatuor, forme un conservatoire ou une école de musique. L'ensemble de l'institution est sous le patronage actif de la grande-duchesse Alexandra Yossifowna. Après avoir constaté que les sections de second ordre sont dirigées par des hommes de la

plus haute valeur (à Kiew, — et ce n'est qu'un exemple, — nous trouvons M. Winogradsky, dont je n'ai pas besoin de rappeler le véhément talent), je ne m'occuperai que de celle de Saint-Pétersbourg, qui a pour président M. César Cui. Elle a offert, cette année, à ses douze cents membres « honoraires, zélateurs et visiteurs », et au public ordinaire, dix festivals (les chœurs d'amateurs de la Société ont prêté quatre fois leur concours à ces festivals), huit séances de musique de chambre et quelques soirées de *Lieder* russes et de chansons populaires françaises, notamment, celles des recueils de MM. Bourgault-Ducoudray et Julien Tiersot. — Je transcrirai les deux derniers programmes des grands concerts, afin que l'on se rende compte exactement de ce qui se fait là. En voici un consacré à un seul auteur :

Première symphonie.	Beethoven.
Cinquième concerto pour piano . .	—
Par Madame Essipow.	
Neuvième symphonie avec chœurs.	—

Et celui-ci, de composition variée :

Symphonie fantastique.	Berlioz.
Prélude de *Parsifal*.	Wagner.
Troisième concerto pour violon . .	Saint-Saens.
Par M. Livchitz.	
Marche des Mages, de *Christus* . .	Listz.

Pour ces concerts, dont l'exécution est irréprochable, la Société engage des chefs d'orchestre et des solistes divers, très souvent français. Parmi ceux-ci, j'ai plaisir à citer : MM. Édouard Colonne, Raoul Pugno, Risler, Marteau, Abbiate, madame Roger-Miclos. Quant au quatuor, il réunit de façon permanente MM. Auer, premier violon ; Kruger, deuxième violon ; Kargouyew, alto, et Wiejlbilowitch, violoncelle, à qui l'on adjoint généralement, pour chacune des séances, un pianiste étranger. Ces belles manifestations d'art ont lieu dans les salles du Conservatoire. L'une contient deux mille personnes, l'autre sept cents.

J'ai parlé déjà des concerts de M. Belaïew. Ils ne ressem-

blent nullement à ceux que je viens de signaler et qui, on l'aura observé, sont surtout classiques et cosmopolites : bien au contraire, ils affectent un caractère nettement moderne et russe. L'exclusivisme de leur fondateur s'arrête là. En effet, avec une indépendance, une largeur d'esprit assez rares. celui-ci accueille et joue très volontiers les partitions gravées par ses rivaux. Les chefs d'orchestre furent d'abord MM. Rimsky-Korsakow et Glazounow. Maintenant, c'est M. Liadow qui a la direction des cinq soirées symphoniques données annuellement, à la gloire de la jeune musique russe, dans la salle de la Noblesse, et qui organise les séances de quatuors. Le public resta longtemps hostile à la nouvelle et généreuse entreprise : — partout le même, il n'obéit d'habitude qu'à la mode, quitte à s'ennuyer. — Il lui témoigne à présent la sympathie qu'elle mérite : elle a enfin obtenu le succès dont, en son entêtement de fin lanceur d'idées et d'artiste convaincu, M. Belaïew eut raison de ne jamais douter.

Il y a aussi des concerts populaires qui, chaque dimanche, par le bon marché de leurs places et l'éclectisme de leurs programmes, attirent une foule énorme. Ce sont ceux du comte Cheremetiew, richissime officier qui, grâce à une permission spéciale de l'Empereur, conduit fréquemment en personne un excellent orchestre et qui a, pour le suppléer, quand il est pris par son service, un maître de chapelle civil. Et il y a le concert du Théâtre-Marie, au bénéfice des soldats invalides. Tous les musiciens militaires de Saint-Pétersbourg, tous les chantres des églises et des régiments y prennent part ; le Tsar y assiste, et c'est, paraît-il, une solennité des plus curieuses.

A propos de musiciens militaires, je ne saurais omettre les Balalaïkistes, que l'on m'a fait entendre dans le décor pittoresque et animé de leur caserne. Ce sont des artistes volontaires qui, jouant d'instinct, sans savoir une note de solfège et avec un surprenant ensemble, les vieux instruments du pays, sont attachés au bataillon de la garde particulière de l'Empereur. Ces instruments, non pas à archets ni à anches, mais à cordes pincées, ont été perfectionnés, agrandis, multipliés par M. Andreew qui, d'après le type primitif de la

domra et de la *balalaïka*, sortes de mandolines, l'une ronde, l'autre triangulaire, a créé toute une famille nouvelle de psaltérions. L'orchestre ainsi composé a une plénitude de son, une puissance, un « mordant » et, il faut le dire, une splendeur de timbre extraordinaires. Par la manière même dont ces psaltérions sont construits, accordés, ils permettent d'exécuter, d'accompagner aisément et presque naturellement les chansons populaires russes, de mélodie et d'harmonie si caractéristiques et si spéciales. Cela explique le peu de peine qu'éprouvent des soldats ignorants à interpréter ces chansons. Elles se fixent dans leur esprit avec une telle facilité, une telle rapidité, qu'ils semblent les deviner ou se les rappeler, Ils s'y retrouvent, d'ailleurs, écoutent, en les jetant au vent, la lyre entre les bras et poètes à leur façon, le cri de guerre ou d'amour des ancêtres, et, sortis de l'armée, rentrés chez eux, perpétuent dans les campagnes le culte de la beauté et de la race. Elles sont superbement slaves, en effet. celles aux titres charmants, que j'ai eu la joie de connaître : — une du XVIe siècle. mélancolique d'abord. puis d'une vive allégresse : *Pourquoi la poussière dans la rue* ? — et celle-ci, du XVe, un refrain de noces d'une prodigieuse gaieté dansante : *Je cache de l'or* ; — et celle-ci, du XVIIIe, preste et légère : *Je viens de t'apprendre, Jean...* ; — celle-ci encore, de lourde et rude allure : *Sous les pommiers* ; — une légende héroïque de Novgorod, d'une douceur martiale exquise ; — un appel au travail, vigoureusement rythmé... Magnifiées par l'enthousiasme de pareils rapsodes, elles m'ont paru, je l'avoue, mille fois plus entraînantes, plus patriotiques que les meilleurs des pas redoublés.

Enfin il y a les auditions publiques organisées par madame Gorlenko-Dolina, et celles, privées, des orchestres de la Cour impériale, orchestres dont le directeur est M. le général baron de Stackelberg.

Ne se contentant pas d'occuper une des premières places dans la troupe du Théâtre-Marie, de propager avec autant de talent que d'activité, en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Norvège, en Hollande, en Belgique et surtout en France les œuvres russes, — nous l'avons très souvent applaudie à

Paris, — madame Gorlenko-Dolina donne, chaque année, à Saint-Pétersbourg, au profit d'une association de charité, à laquelle elle verse ainsi régulièrement vingt ou vingt-cinq mille francs, un festival conduit par un chef d'orchestre étranger. MM. Colonne et Chevillard ont successivement paru sur l'estrade de l'élégante salle de la Noblesse, où ces festivals font venir aussi bien l'aristocratie que le peuple, et, cette saison, c'est moi qui ai eu l'honneur d'être choisi pour tenir le bâton. J'avais sous mes ordres l'orchestre de l'Opéra impérial et j'ai été émerveillé de la verve, de la délicatesse, de la fantaisie, de la précision que j'en ai obtenues. Grâce à lui seul, grâce à l'attention dévouée et sympathique qu'il m'a prêtée, j'ai pu exécuter dignement les compositeurs de mon pays, à qui je voulais que le programme fût entièrement réservé. Je suis heureux de dire qu'ils furent acclamés. A la *Marche troyenne*, d'Hector Berlioz ; aux *Variations symphoniques*, de César Franck, dont la partie de piano était tenue par M. Lucien Würmser ; à l'ouverture de *Gwendoline*, d'Emmanuel Chabrier ; à la *Havanaise* et au *Rondo capriccioso*, de M. Camille Saint-Saëns, avec M. Jacques Thibaud comme violoniste ; aux *Impressions d'Italie*, de M. Gustave Charpentier, on m'a aimablement demandé d'ajouter les quatre préludes de *l'Ouragan* et une scène de *Messidor*, que madame Gorlenko-Dolina a magistralement chantée. Le plaisir que j'ai éprouvé à entendre ma musique ainsi interprétée s'est ajouté à la joie de voir apprécier mes confrères selon leur mérite.

Pour me mettre à même de compléter mon enquête, M. le baron de Stackelberg a eu l'extrême obligeance de réunir à mon intention particulière, dans une matinée charmante, les deux orchestres de la Cour impériale, de m'expliquer le mécanisme de l'institution d'art à la tête de laquelle il se trouve et de me montrer, étage par étage, la maison vaste et curieuse où, avec la régularité d'une horloge savamment réglée, fonctionne cette institution.

Comme jadis Frédéric le Grand, le tsar Alexandre III était ardemment mélomane. Mais, ayant des goûts moins poétiques et plus tumultueux que son devancier le roi de Prusse,

il préférait à la pure blancheur des flûtes la rougeur flamboyante des cuivres. Il jouait aussi bien du cornet à pistons que de l'ophicléide et désirait passionnément témoigner de son talent dans la musique d'ensemble. Afin de réaliser ce rêve, il créa une fanfare dont il fut d'abord le brillant soliste. Puis, les préoccupations de la politique l'absorbant de jour en jour davantage, il délaissa les instruments de virtuosité et de vélocité, trompettes triomphales ou cors joyeux, pour se consacrer à la lente, modeste et énorme contre-basse tuba. Tout en comptant ses longues pauses, entre les quelques notes grondantes et graves dont il consolidait, de temps en temps, l'édifice sonore du morceau choisi, il avait le loisir de songer librement et utilement aux choses de l'État. — Tel fut le point de départ. — Peu à peu, il dut se priver de sa récréation favorite, et, réduit à remplir le rôle passif d'auditeur, il pria son ami, le baron de Stackelberg, de constituer deux orchestres, un d'harmonie, en souvenir de ses premières prédilections, et l'autre symphonique, qu'il se plut souvent à écouter et qu'il attacha exclusivement à la Cour.

L'Empereur actuel ne changea rien aux dispositions prises par son père. Les deux orchestres ont pour chefs MM. Fliege et Warlich. Ils se composent de cent trois exécutants qui reçoivent des appointements variant de six cents à dix-huit cents roubles, une forte pension après vingt ans de service, et qui, en outre, sont logés, chauffés et éclairés. (J'ai visité les appartements qu'on leur offre, et où chacun d'eux vit avec sa famille : assez commodes et confortables, ils ressemblent à ceux de nos petits rentiers.) Ces artistes n'ont pas le droit de se faire entendre, même individuellement, ailleurs qu'au Palais, mais on leur permet les leçons. Trois fois par semaine. il donnent au Tsar et à la Tsarine un concert auquel ceux-ci assistent généralement seuls et dont le programme est très varié. L'immense répertoire des deux orchestres comprend toutes les œuvres classiques et modernes imaginables.

La bibliothèque, tenue avec un ordre exemplaire, est d'une étonnante richesse. Elle avoisine le musée, où le baron de Stackelberg a réuni de précieux documents se rapportant à l'empereur Alexandre III : les photographies

du souverain dans l'exercice de ses fonctions de musicien ; ses morceaux préférés ; son cornet à pistons et sa contre-basse tuba, dont il exigea que des professionnels se servissent, lorsqu'il renonça à les employer, et que l'on a pieusement conservés. Il y a là aussi une bien intéressante collection de cors. Ces cors, datant de 1750, sont au nombre de soixante-quatre. Les plus courts ont vingt centimètres ; les plus longs, cinq mètres. On ne tire de chacun d'eux qu'un unique son qui, combiné avec les soixante-trois autres notes, produit, paraît-il, d'extraordinaires et religieux effets. Sortis une seule fois de leur vitrine, ils emplirent d'une douceur, d'un éclat d'orgue, la cérémonie du couronnement de Nicolas II. Et il y a là enfin — ne sera-t-on pas heureux de l'apprendre chez nout ? — les portraits de tous les compositeurs français, fraternellement placés à côté de ceux de tous les compositeurs russes. Rien ne pouvàit me toucher davantage.

Quant aux deux orchestres, — qui m'ont joué, le premier, la tragique ouverture de *Roméo et Juliette*, de Tschaïkowsky ; la délicieuse chanson des paysans du *Prince Igor*, de Borodine ; l'amusante *Komarinskaja*, de Glinka ; et, le second, l'élégiaque entr'acte de *Yolande*, de M. Youferow ; la gracieuse scène de Sarema de *la Fontaine de Baktschisaraï*, de M. Arensky, où faisait merveille la belle voix de madame Gorlenko-Dolina ; une exquise valse de M. Glazounow ; de jolies pièces de M. César Cui et le rutilant *Caprice espagnol*, de M. Rimsky-Korsakow, — ils possèdent autant de cohésion et de sûreté que de souplesse et de vigueur.



Le Conservatoire de Saint-Pétersbourg mérite l'attention. Fondé en 1862 par Antoine Rubinstein, « dans le but de former des exécutants instrumentistes, des virtuoses, des chanteurs d'église, des artistes d'opéra, de drame et de comédie, des professeurs de musique et des chefs d'orchestre », — je copie l'article premier des statuts, — il occupe un bâtiment magnifique, situé juste en face du Théâtre-Marie, sur les terrains où était jadis ce théâtre. En l'absence du

directeur, M. Bernhardt, le très cordial administrateur, M. Voldemar de Tour, m'a guidé à travers l'immense labyrinthe de ses salles, de ses classes et de ses couloirs. Tout est clair et gai. Chaque pièce consacrée à tel ou tel cours communique avec un lieu de repos, garni de tables, de sièges, où les élèves peuvent causer, lire, écrire des lettres. On sent que, là, les besognes s'accomplissent de façon agréable, alerte et heureuse, que, dans cette maison de calme travail, on se soucie vraiment d'aider, d'encourager les jeunes gens dès le début de leur difficile carrière. Une commission, dite de secours, est d'ailleurs chargée de distribuer à ceux-ci, selon leurs ressources, des sommes d'argent, de leur trouver des logements, des restaurants gratuits ou à prix réduits, des leçons leur permettant de gagner honorablement leur vie. Et rien que le programme des études montre le soin que l'on met à les armer contre les hasards, les dangers de l'existence, à fortifier, à élargir leur esprit par une éducation non point étroitement spéciale, mais suffisamment générale. A cet égard, voici encore un extrait des statuts qui me paraît intéressant à connaître :

L'enseignement du Conservatoire est de deux sortes : artistique et scientifique.

Les sujets artistiques sont : le jeu des instruments à corde, à vent et à percussion, du piano, de l'orgue ; la conduite de l'orchestre, le chant, la déclamation, la mimique, la danse, la théorie et l'histoire de la musique, la composition, l'esthétique.

Les sujets scientifiques sont : l'écriture, la géographie, la grammaire, l'arithmétique, la physique, l'histoire universelle, les langues russe, allemande, française et italienne, la littérature nationale et étrangère.

On estime donc que ces deux enseignements doivent se confondre, se compléter l'un par l'autre, et on a mille fois raison. Il est profondément fâcheux que tous les Conservatoires n'imitent pas cet exemple et qu'en certains pays, d'impeccables spécialistes, sortis des écoles d'art, soient souvent des hommes ignorants. Les professeurs, parmi lesquels je citerai MM. Rimsky-Korsakow, Glazounow, Soloview, Auer, Blumenfeld, madame Essipow, presque tous connus ici, ont

une indiscutable autorité. J'ai eu l'idée de demander au plus illustre d'entre eux, M. Rimsky-Korsakow, quelques renseignements sur la manière dont il fait sa classe, et il a bien voulu rédiger à mon intention la note que voici :

Au Conservatoire de Saint-Pétersbourg, l'étude de la composition musicale est divisée en six cours (six années), d'après le plan suivant :

Première année. — L'harmonie.

Deuxième année. — Le contrepoint : style rigoureux et style libre.

Troisième année. — La fugue et, en même temps, l'analyse musicale et l'orchestration (le cours d'orchestration est dirigé par M. Alexandre Glazounow).

Quatrième, cinquième et sixième années. — Enseignement de la composition.

Parfois, pour les élèves mieux préparés ou mieux doués que les autres, ces trois années sont réduites à deux. Normalement, les études s'organisent ainsi :

Quatrième année. — Les petites formes, la sonate pour piano.

Cinquième année. — La symphonie et la musique de chambre.

Sixième année. — La musique vocale, l'opéra et l'oratorio.

Les exercices de composition des courts morceaux lyriques commencent déjà dans les cours précédents.

Le dernier travail avant la sortie est une grande cantate pour soli, chœur et orchestre (un psaume ou une œuvre de pareille sorte), ou une scène dramatique d'opéra.

Le plan des études est variable. Il se règle selon le talent et les dispositions des élèves. Ceux-ci choisissent eux-mêmes leur maître en entrant au Conservatoire. Pour être admis dans une classe de composition, ils doivent savoir la théorie élémentaire de la musique et le piano.

Et M. Rimsky-Korsakow ajoute que son collègue, M. Soloview, a adopté un programme identique.

Il serait difficile d'en imaginer un plus rationnel et, aussi, plus simple, plus naturel. En effet, il tombe sous le sens que, à l'heure d'évolution et de progrès où nous sommes, la connaissance approfondie des diverses formes : sonate, symphonie, quatuor, notamment, s'impose à tout artiste sérieux. Pour ne parler que d'un genre auquel l'application de ce programme pourrait sembler inutile, il est bien évident qu'une partition de théâtre, telle qu'on la conçoit mainte-

nant, cesse d'être un recueil d'airs, de duos, de romances et de couplets. Si elle n'a pas, par la logique rigoureuse des tonalités et des modulations, par la solidité de la construction et l'ordre des développements, un équilibre de beau et robuste poème, elle s'écroule et s'émiette. Il serait donc à souhaiter que la méthode d'éducation dont je viens de rapporter l'essentiel fût universellement adoptée.

Nombre d'autres choses encore sont excellentes et curieuses au Conservatoire de Saint-Pétersbourg. Il y a la classe d'ensemble instrumental, dont M. Galkine est le professeur et où, deux fois par semaine, on exécute des morceaux classiques et les essais des élèves de composition, où ces derniers apprennent à diriger un orchestre. — Aucun art n'est plus délicat, plus périlleux, n'exige une plus grande somme d'expérience, de talent et de savoir, n'est plus inquiétant pour le sort des œuvres nouvelles, que celui dont on s'obstine chez nous à ne point enseigner les principes. L'homme le moins prudent, qui n'aurait jamais de sa vie touché un trombone, une flûte ou un violon, ne songerait certainement pas à exercer sans apprentissage le métier de tromboniste, de flûtiste ou de violoniste. Pour commander, il n'est nullement indispensable d'avoir tant de scrupules. N'importe qui se croit apte à tenir le bâton, et il le brandit comme il peut, et il a raison, puisqu'il n'a trouvé personne, à l'école, qui lui montrât la manière de s'en servir. — Il y a aussi la classe de piano que les chanteurs sont obligés de suivre, afin de pouvoir s'accompagner eux-mêmes, en étudiant leurs rôles (c'est fort bien imaginé); il y a les classes d'opéra, munies de scènes et de décors. Et il y a les musées : le musée Glinka et le musée Rubinstein. — Quand on entre dans le premier, une boîte à musique, avec des sons menus de clochettes lointaines, fait entendre les mélodies principales de *Rousslan et Ludmilla*. J'ai vu la petite table à jeu, tachée d'encre, sur laquelle le maître a tracé les notes, volontaires et nettes, des manuscrits qui sont là exposés, à côté des éditions, des portraits et des caricatures de celui que l'on honore si justement. Lorsqu'on pénètre dans le second, un rayon de lumière électrique tombe brusquement sur l'amas des couronnes que reçut, durant son existence, le fondateur de la Maison, et que l'on garde reli-

gieusement, ainsi qu'une masse d'objets rappelant son enfance, sa jeunesse et ses triomphes : les photographies de ses parents, les siennes à des âges différents, celles de ses habitations à la ville et à la campagne, sa main droite moulée, les cadeaux qu'il rapporta de ses voyages, les lettres que l'Impératrice mère lui adressa, la collection complète de tout ce que l'on a publié de lui dans le monde entier, les bustes de ses auteurs préférés, son piano blanc, sa canne, son dernier chapeau, un dessin saisissant qui le montre mort, les yeux clos, la figure ravagée, parcheminée comme celle d'une vieille femme... — Il y a la chapelle où, devant une icone d'argent (le métal en fut fourni par les couronnes déposées sur la tombe de Tschaïkowsky), brûle une mince flamme en mémoire du compositeur qui, dans le voisinage, a sa statue, érigée par souscription nationale... Et il y a, sobrement et délicatement ornées, les deux salles dont j'ai déjà dit la contenance et où les élèves donnent des concerts, des représentations publiques, en costumes, au bénéfice de leur caisse de secours.



Je dirai enfin ce que j'ai entendu dans les églises. Dès le lendemain de mon arrivée, — c'était la Noël russe et je tenais à profiter de cette occasion exceptionnelle, — on m'a conduit au monastère d'Alexandro-Newsky, où j'ai assisté à une cérémonie singulièrement belle et imposante.

Deux chœurs, l'un de ténors et de basses, sortes de géants à longs cheveux et à longue barbe, l'autre d'enfants, espèces de nains à côté de ces colosses, se répondaient, s'unissaient, évoluaient, les hommes en robe noire, les gamins vêtus d'habits verts soutachés de jaune, devant l'entrée de l'iconostase. Vers le centre de la nef, assis sur une estrade élevée au milieu des assistants, tous debout, le métropolite, la tiare d'or au front, la chape d'or au dos, entièrement recouvert d'or, resplendissant d'or, bénissait le peuple avec un flambeau de cuivre à trois bougies allumées que, de temps en temps, pour former la croix, il joignait solennellement à un second

chandelier. Et les chants, que nul instrument n'accompagnait, se succédaient en l'austérité classique des Bortniansky, des Berezowsky, des Dekhterow, des Lwow, des Tourtchaninow, en la religiosité moderne des Glinka, des Tschaïkowsky, des Rimsky-Korsakow ou bien en la rude simplicité des thèmes liturgiques, si émouvants par leur chute sur la tierce, une tierce mystérieuse et interrogative. Tantôt les voix d'enfants, souples, exercées, nuancées posaient des harmonies comme célestes sur un solo de basse. Tantôt un ténor psalmodiait en répétant très rapidement ou très lentement sa note unique ; sans se lasser, quand on le croyait à bout de souffle, il reprenait cette note et en tirait un effet d'interminable et grandiose monotonie. Tantôt l'un des prêtres, psalmodiant, lui aussi, achevait sa partie en la clamant, en la mugissant, en la hurlant, malgré sa grave et lourde voix de basse ; il y mettait une manière de douleur frénétique prodigieusement troublante, puis, d'un immense geste, il fermait l'énorme livre des prières, le jetait sur son épaule et, chargé de son pesant fardeau, s'éloignait à larges enjambées. Tantôt des mélodies naissaient, d'une suavité, d'une allégresse exquises ; tantôt des cris éclataient, d'une délirante et terrible sauvagerie. Et cela s'éteignait toujours dans un merveilleux, dans un surprenant *diminuendo*. Presque jamais d'interruption entre ces chants si diversement expressifs. Pendant que décroissait le dernier son d'une psalmodie, les premières notes de l'ensemble suivant s'établissaient sur ce dernier son et c'était un enchaînement continu. Point de batteur de mesure, du moins apparent, pour diriger l'exécution, pour indiquer les « attaques », pour guider cette troupe supérieurement stylée. J'avais constamment l'impression de la spontanéité collective, soit que les chœurs restassent immobiles à leur place habituelle, soit qu'ils se retirassent à petits pas silencieux derrière les hautes portes ajourées de l'iconostase, où leurs hymnes s'affaiblissaient et mouraient, soit que, rentrés dans la nef, après qu'un somptueux rideau de soie cerise eut masqué ces portes, ils se groupassent en rond et arrivassent, par la calme plénitude de leurs voix, au plus extraordinaire *pianissimo* que je pusse rêver.

Et la cloche, une grosse cloche extérieure, bourdonnante

et régulière, qui n'avait cessé de prendre part à ce mystique concert et de secouer, de son branle formidable, les murs du couvent, vibrait encore à mes oreilles, pendant que mon traîneau, dans une tourmente de neige, retraversait la ville blanche.

J'éprouvai un autre plaisir, le matin de mon départ. M. Stephan de Smolensky, l'excellent directeur de la Chapelle du Tsar, avait organisé pour moi, dans l'intimité, une audition des chantres de cette Chapelle, fondée en 1741 par l'impératrice Élisabeth et dont le remarquable chef est M. Smirnoff. N'étant pas distrait, comme au monastère d'Alexandro-Newsky, par la splendeur du décor ni par le faste de la mise en scène, je n'eus cette fois qu'à écouter les pures et belles œuvres de Lwow, de Bortniansky et de Tourtchaninow, qu'à admirer leur magnifique et réellement incomparable interprétation. Les richesses artistiques de l'autre chapelle, que je croyais difficile à égaler, je les retrouvais là décuplées: voix d'enfants, d'une douceur angélique, montant, descendant avec une aisance inimaginable; voix de basses, d'une gravité, d'une plénitude surprenantes, véritables contre-basses de ce chœur sans pareil, dont la justesse, la vigueur, la discipline sont en quelque sorte miraculeuses.

Mais je dus abréger ma joie et, le cœur un peu serré à l'idée de quitter ceux qui, durant de longs jours, m'avaient si fraternellement reçu, je me remis en route pour Paris. J'emportais de Saint-Pétersbourg la conviction que la musique russe, par sa jeunesse, par son caractère franchement national, par les œuvres déjà si glorieuses de ses maîtres d'hier et d'aujourd'hui, par tout ce qu'il y a en elle de vivant, de bon et de noble à la fois, par tout ce qui nous la rend chère et par tout ce qui la rapproche de nous, est destinée à occuper une des premières places dans l'histoire de la pensée universelle.

ALFRED BRUNEAU

L'ASSOCIÉE

— QUATRIÈME PARTIE —

I

Les figurants étaient sortis de l'église. Faust allait aborder une Marguerite qui ne mentirait pas à certifier qu'elle n'était demoiselle ni belle. Inattentive à la musique sans surprise, Geneviève abandonnait aux Broutet la façade de la loge et se reposait sur le canapé, dans la pénombre, vis-à-vis de la penderie des manteaux. Albert ne la rejoindrait qu'à onze heures et demie : le comité de l'Association internationale de biologie prolongeait ses séances fort tard dans la soirée. Mais la porte s'entre-bâilla pour l'entrée de René Caudry.

— Bonsoir, amie. M'invitez-vous?

— Toujours. Vous êtes gentil de préférer notre coin à la loge des ministres.

— Mais, voulez-vous encore de moi si je ne suis plus ministre des Travaux publics?

— Depuis quand?

— Depuis sept heures un quart... C'est cela : installez-vous sans cérémonie, supprimez les égards qu'on devait au gouvernement...

— Qui vous a renversés?... Et qui donc était sur la sellette?

— Moi-même, chère amie, sans nulle vanité!

René Caudry tombait de bonne humeur. Son nez pointait malicieusement, sa main taquinait l'éventail frisé de sa barbe.

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er, 15 août et 1er septembre.

— Mon Dieu, oui, c'est moi... admirez comme je suis considérable : tout le cabinet s'écroule dans ma défaite. J'aime mieux cela que de trébucher derrière un collègue... Car les ministres sont solidaires... J'en ai vu, ce soir, qui auraient préféré être autre chose... Ils sont tristes, étant solidaires. C'est toujours drôle... Qui est-ce qui chante Siebel?

— Roubeyre... Et comment avez-vous « trébuché »?

— Oh! une chute de précision... une chute de tout repos : on m'a interpellé sur les émeutes qui se sont produites dans les travaux du viaduc de Beauchamp; j'ai défendu mon ingénieur « mordicus »; la Chambre a donné raison aux ouvriers qu'il avait congédiés. Elle a fait là de l'excellente popularité. De mon côté, j'ai montré à soutenir mon administration une vigueur dont m'ont félicité de vénérables libéraux. Ils me trouvent désigné pour le plus prochain des « cabinets énergiques ». La vacance du pouvoir les égaie. Tout le monde, en somme, est enchanté, sauf huit ou neuf de mes collègues...

L'index de madame Tellier menaçait d'une gronderie :

— Prenez garde, Caudry : vous êtes léger!

Il se récriait contre le blâme inopportun :

— Vous me l'avez déjà dit, si mes souvenirs sont exacts. Mais choisir le jour où je tombe pour me reprocher de ne pas être assez lourd... Vous manquez d'à-propos, madame Geneviève!...

Autrefois René Caudry, stagiaire au Palais, avait obtenu, chez les Pellerat, les premières valses de Geneviève, déjà sérieuse et charmante. Il l'appelait amicalement, un peu intimement, de son prénom. Quand elle aima Tellier, il ne se permit plus cette familiarité. Du moins, il la tempéra en donnant du madame : « madame Geneviève ». C'était une façon délurée d'attester qu'il ne perdait pas le souvenir de la petite valseuse. Sans intention formelle de convaincre « madame Geneviève », et seulement parce que c'était presque vrai, il lui avait souvent répété que, dans le dépit de n'avoir pas été préféré à Albert, il s'était laissé épouser par sa bonne cousine Henriette. Madame Tellier, auprès de qui il se targuait volontiers de cette abnégation, lui conseillait de n'en pas

induire de lui-même une estime immodérée. La pauvre Henriette était riche, affable et douce. Toutes les femmes lui reconnaissaient des cheveux magnifiques, c'est-à-dire trop longs pour se modeler en une coiffure seyante. Enfin le joli René ne pouvait pas l'accuser de l'avoir jamais encombré : Henriette Caudry, sa vie durant, n'avait pas réfléchi dix minutes de suite ; elle était morte sans se douter que René avait apporté à la trahir un entrain, une fantaisie et, tout à la fois, une ponctualité infatigables. Certes, René Caudry aurait préféré que Geneviève fût complaisante à sa cour, mais, à défaut de mieux, il se contentait de lui réserver des confidences. Ce jeu modique leur agréait à tous deux. Pour lui, c'était encore une manière de lui parler galamment. Quant à madame Tellier, si elle l'écoutait d'une oreille distraite, — puisque son cœur se souciait ailleurs et plus près d'elle, — elle n'entendait pas René et ses récits futiles sans une aise un peu ambiguë et indéfinissable. Elle l'admonestait, elle répétait son refrain sermonneur : « Prenez garde, Caudry : vous êtes léger... » Mais cette légèreté, au fond, ne la fâchait point. René ne s'était pas contenté d'une fade Henriette. Ses parjures le prouvaient mal satisfait du ménage accepté comme un pis-aller. Et son inconstance à l'adoration d'une autre flattait obscurément Geneviève comme une fidélité à son propre souvenir. Cependant, dans ces deux dernières années, qui étaient les premières de son veuvage, René, assagi, n'apportait plus à l'amie l'anecdote d'une seule fleurette. Il ne la négligeait pas pour cela. Il était même plus assidu. Et, ce soir, leur camaraderie lui permettait d'insinuer, sans la grossièreté d'un aveu direct, qu'avec le décolleté d'Opéra, elle lui était mieux désirable dans sa maturité que dans sa jeunesse. Alors elle haussait ses épaules très blanches et plus rondes. A son incrédulité, il opposait l'avis unanime qu'elle embellissait, que l'automne de sa grâce serait splendide...

— Dans cette hypothèse, répondait Geneviève, ne vous hâtez pas : tout l'avenir vous reste...

René faisait une moue de gamin éconduit, et elle exagérait le ton maternel :

— Mais cette hypothèse n'est pas la vraie. La vraie, je vais vous la dire. Voilà... combien ?... quinze ans que vous

patientez parmi de joyeux dérivatifs... « Encore un peu plus outre », comme dit le poète, et votre passion aura lieu d'être guérie, et vous, si vous étiez moins mécréant, vous auriez lieu de louer la Providence et aussi ma sagesse, grâce auxquelles vous ne vous trouverez point par trop l'ami d'une personne d'âge. Car le temps passe, mon cher. A force d'embellir, je m'éveillerai, un jour, une magnifique aïeule. Magnifique ou non, je serai vieille bientôt...

— Après moi, s'il vous plaît! — répliquait Caudry. — J'ai déjà quarante-cinq ans, comme presque tout le monde, d'ailleurs... Avez-vous remarqué qu'il n'y a que les gens absolument dénués d'importance qui soient encore plus jeunes que nous?... Certes, je ne ressemble pas au jouvenceau sur qui cette grosse Marguerite, en termes peu équivoques, avoue qu'elle serait curieuse d'être renseignée... Ce livret est plus badin qu'il n'en a l'air. Un monsieur, ignorant de l'ouvrage, entrerait ici et, sans regarder la scène, écouterait la gaillarde qui voudrait bien savoir quel était ce petit jeune homme, s'il est de bonne famille et comment il se nomme, cet auditeur ingénu ne pourrait pas, une seconde, hésiter à se croire mêlé à la conversation des dames si étourdies et si bienveillantes qu'on entre fort avant dans leurs faveurs sans décliner ses noms, ni même ses qualités, sauf les indispensables...

— Prenez garde, Caudry...

— Je suis léger?... Bonsoir, madame Geneviève ; je m'en retourne « expédier les affaires courantes ». Leur course ne m'entraînera pas jusqu'à oublier d'aller vous voir... quand?... voulez-vous lundi, de bonne heure?...

Et il arrivait, le lundi, avec une exactitude qui était déjà un hommage, et des paroles si caressantes que madame Tellier devait poser la question préalable :

— Qu'espérez-vous, mon ami?

Il répondait sans hésitation :

— J'espère réussir, dans la plus large acception du mot.

Geneviève s'inclinait, ironique :

— La largeur de l'acception est tout à fait obligeante. Mais, si je voulais vous suivre dans vos desseins, il y a un détail qui déconcerterait ma naïveté. Supposons, pour les commo-

dités du discours, que mon cœur soit libre et, pendant que nous y sommes, que mes mœurs soient dissolues. Bon ! Mais vous êtes un honnête homme, jusqu'à preuve du contraire. Cette « preuve du contraire », vous êtes en train de la fournir : car Albert est votre camarade, je crois. Comment conciliez-vous vos espoirs de réussite, comme vous dites si largement, avec les sentiments qu'un honnête homme porte à ses amis ? Voilà le détail qui m'échappe.

— Naturellement... Vous raisonnez comme une matrone romaine ou comme un sénateur radical. Votre âme affecte une rigueur de cordeau. Un aveu formel est-il nécessaire pour vous assurer que je ne suis pas vertueux ? Mais je ne cesse pas d'être honnête, au sens moderne et souple du mot...

— Surtout au sens « souple » !...

— Et c'est le bon sens, le seul qui soit libre, sincère, pas hypocrite. L'effroi des règles strictes, croyez-moi, n'est qu'une routine ou qu'une feintise. Dans la vie privée et dans la vie publique, on est honnête quand on agit sans malveillance, sans indélicatesse, sans arrière-pensée. Vous incriminer ensuite, en brandissant un texte de loi ou de morale plus ou moins implicitement abrogé, c'est méchanceté pure. Vous m'accablez sous un mot contondant : « la femme d'un ami ». Parbleu ! sauf le cas où l'on a lié connaissance dans un bureau d'omnibus, toute personne à qui l'on adresse la parole est « la femme d'un ami », à moins qu'elle ne soit sa fille ou sa mère... L'homme vertueux garde le silence, c'est incontestable. Je ne prétends pas à la vertu ; je ne suis tout de même ni déloyal ni improbe. Malgré sa souplesse dont vous vous moquez, je justifierais facilement la solidité de ma morale.

— Voyons ça, — dit Geneviève.

— Entendez-moi à demi-mot... Vous savez que nous avons vécu des années pendant lesquelles je me suis tu, comme l'homme vertueux. Mes espoirs, j'y pensais toujours, je n'en parlais jamais. C'est qu'il aurait été laid de toucher à un bonheur certain. Mais...

— Mais maintenant Votre Excellence me considère comme un terrain abandonné ?

Elle rit très haut. Caudry, pour s'excuser, généralisa sa

remarque : devant chacun, comme devant elle, l'avenir allume ses mirages dont on traverse ensuite tristement l'aridité...

Orgueilleuse, elle protesta :

— Vous vous trompez, mon cher, la vie ne m'a pas déçue.

— Soit — dit Caudry. — On peut être désillusionnée, sans être déçue.

Geneviève rougissait. Une perspicacité affectueuse l'avait donc devinée? Et cela transparaissait donc, qu'on avait leurré sa passion, que ses tendresses intactes étaient mal payées de retour?... Mais pourquoi écoutait-elle René Caudry? Pourquoi discutait-elle avec son désir? Jamais elle n'avait prêté attention à ses instances mi-sérieuses, mi-plaisantes! Qu'il lui fît les honneurs de ses sentiments, elle s'en amusait comme une flâneuse, une oisive, entrée dans un magasin sans l'intention d'en rien emporter... Oisive, oui, puisque l'homme aimé depuis toujours et pour toujours négligeait un cœur dont on plaignait les loisirs. On espérait la consoler! A l'instinct mâle de René elle n'avait pu dissimuler sa misère. Cette lucidité même la mortifiait. Contre l'humiliation, elle réagit. Elle s'anima de gaieté nerveuse :

— Parlons de vous... Vous devenez cachottier. Vous ne me racontez pas de victoires...

Il triompha de la question :

— Je n'en ai plus!... Je n'ai plus que vous, et Dieu m'est témoin que ce n'est pas beaucoup... Votre pensée m'a guéri des frivolités. Que disais-je, que je n'étais point vertueux? Mais ma vertu touche au ridicule! Et vous ne la récompensez guère, madame Geneviève!

Elle reprit, incrédule :

— En admettant que votre sagesse soit authentique, elle ne me paraît pas héroïque. Depuis deux ans, hélas! que vous êtes libre, vous avez perdu le goût des demoiselles. « Ma pensée », que vous évoquez sur une matière assez leste, est très innocente de cette froideur. C'est votre liberté même qui a affadi vos fredaines. Vous n'étiez pas un grand viveur, vous étiez un petit volage. Il vous fallait le piment de la tromperie pour relever la saveur de vos passades. Vous n'avez plus, malheureusement, personne à trahir : la bagatelle cesse de vous tenter... J'y songe! voilà pourquoi j'aurais été précieuse :

je valais la peine d'être discrètement bernée! Au tournant de la rue, vous auriez retrouvé du piquant à la vie folâtre!... Pas vrai ?

Caudry dédaignait de répondre, s'enfermait dans une dignité supérieure aux moqueries. Son silence excitait le persiflage de Geneviève.

— Je m'égare peut-être... Je cherche des raisons méchantes à une retenue qui s'explique, de reste, chez un homme arrivant à la maturité de l'âge...

Pour le coup, René Caudry éclata d'une fureur bouffe :

— J'attendais ce mot-là! Traitez-moi de « roquentin », pendant que vous y êtes. C'est votre obsession. Et ce n'est pas une obsession de coquette car vous m'avez connu bien jeune...

— Oui, — répondit Geneviève, divertie par son emportement, — oui, mais moi, ça m'est égal de vieillir!

— Moi aussi, ça m'est égal, nom d'un chien!

Sa propre grossièreté ébahit Caudry et fit tomber son courroux. Une hilarité cordiale les rapprocha.

— Pardieu, j'ai trois fois l'âge de Chérubin! Mais qu'est-ce que vous feriez de Chérubin?

— Eh! eh!...

— Mon âme est plus jeune que la sienne. Écoutez la sagesse qui s'exprime par la bouche d'une fille de Gavarni, je crois, ou de Traviès. Elle explique ses préférences à une amie. Elle dit : « Oui, mais les vieux, c'est plus tendre... » La légende n'a qu'une ligne, et l'auteur l'a crue féroce. Je la trouve juste et touchante. Oui, « c'est plus tendre »! Je suis même convaincu que, bien avant le temps où il se métamorphosa en chêne, Philémon était assez incommode. Je le vois d'ici, dans son adolescence, joli et rose et égoïste, meurtrissant le futur tilleul. Plus tard, environ à mon âge, il est devenu parfait. C'est une grosse erreur que de s'aimer avant d'avoir vécu. On est bondé de rêves, et il faut que l'« autre » les réalise. Ou bien, on a le goût de faire souffrir qui est commun à tous les jeunes animaux, désireux de se prouver leur force et de s'aiguiser les ongles. La vie apprend à être moins exigeant, elle enseigne la patience, la timidité. Un jour, tout vous paraît bénéfice inespéré. Dès lors on est reconnais-

sant. Moi, madame Geneviève, je ressemblerais à une fontaine de la Gratitude...

— Sujet pour le prix de Rome, — sculpture !...

— Vous plaisantez, vous ne raisonnez pas. C'est drôle : il n'y a que les hommes légers qui raisonnent toujours... ou les femmes laides ! Une femme jolie ne veut pas suivre le fil d'une idée.

— Si ! si ! je suivrai le fil...

— Eh bien, pour un couple jeune et ardent, quel est le terrible, l'angoissant problème? C'est le futur. Graviront-ils toute la vie sans cesser d'être aimés? Voilà, si vous aviez voulu, si vous vouliez, voilà la peine que vous ignoreriez. Une enfant très belle et un peu grave, qui dansait chez les Pellerat, plissait un front si pur pour prévoir les lendemains, les surlendemains... Laissez-moi oublier que ce n'est pas à mon propos que vous sondiez ainsi l'avenir. Chacun peut imaginer des retouches dans sa mémoire et même des interversions de personnes. « Dans ce temps-là, deviez-vous dire, m'aimera-t-il encore?... » Non, il ne s'agissait pas de moi... Mais supposons-le... Eh bien, nous y sommes, « dans ce temps-là ». Or, je n'ai pas changé. Si vous ne me voyez point à vos genoux, c'est par une crainte bourgeoise du ridicule; mais je m'y plairais infiniment. Je n'ai pas changé, et pourtant, elles ont passé sur moi, les années de danger, d'étourderie...

— Le plus fort est fait, — dit Geneviève, conciliante.

— Le plus doux nous resterait...

— Vous êtes bien gracieux... Mais je m'étonne, Caudry, qu'un garçon sensé n'ait pas démêlé sur-le-champ la cause de sentiments qui lui paraissent immuables. C'est pourtant d'une évidence enfantine! Vous continuez à désirer quelquefois — disons : tous les jours — ce que vous n'avez jamais obtenu. Si j'avais « fait votre bonheur », il y a quinze ans, ou il y a six mois, vous en auriez la satiété et vous lui tourneriez le dos. Donc, — pour ne vous soumettre qu'une objection flatteuse — je suis seulement votre amie, afin d'être toujours votre amie. Je tiens à perpétuer notre amitié. C'est gentil?

— C'est absurde. Vous, madame Geneviève, vous répétez ces truismes surannés : « L'amour tuant la sympathie! » Le

voilà, le poncif pour le concours de Rome! Mais, au contraire, c'est l'attache de l'amitié. Je nous verrais si bien, dans un quart de siècle, plus lents, blanchis, respectables, fidèles au souvenir, riches ensemble d'une belle mémoire qu'on partage... Ensuite je deviendrais chêne!

Madame Tellier sourit de sa ténacité :

— Je n'en doute pas, René, mais à quoi bon?

— Comment, à quoi bon?

— Mais oui, on souhaite ce qu'on ignore : vous me connaissez trop!

Il soupira :

— Je voudrais bien!...

La réplique fut modulée avec une mélancolie à la fois gourmande, fervente, un peu piteuse aussi. C'était comme une privauté penaude. Geneviève s'y attendrit. Elle pria Caudry de pardonner ses ricanements et, peut-être, ses coquetteries. Elle s'était divertie à tort. Il méritait qu'elle lui fournît les raisons d'une sagesse incorrigible.

— Songez-y, René : Paris et notre siècle sont faciles. Si j'avais désiré m'amuser, il se serait trouvé sans doute un amuseur complaisant. Vous-même, je ne vous aurais pas fait attendre jusqu'à cet après-midi. Malheureusement pour vous, je n'ai jamais été tentée, jamais, et pour une raison que je vous donnerai tout à l'heure, si vous y tenez beaucoup... Mais savez-vous, si j'avais été accessible à la tentation, ce qui eût suffi à m'arrêter? Même pas la pensée de mon fils, de ses silences, un jour, qui seraient des reproches. Non. Ç'aurait été le plus terre-à-terre des scrupules : l'horreur de perdre une place sociale dont, pour rien au monde, je n'aurais voulu déchoir. J'étais née prudente, caponne...

Caudry ne concevait pas à quelle sorte de déchéance elle faisait allusion. Il voyait dix maîtresses d'hommes notoires : elles conservaient, jusqu'à leur dernier souffle, le respect, l'effroi, l'adulation des hommes... Mais il n'interrompit pas Geneviève qui se lisait tout haut devant lui :

— N'exagérons point, d'ailleurs, ma vertu. Il n'y a vertu que lorsqu'on se vainc soi-même, et je n'ai pas eu à lutter. « Plus de nerfs que de tempérament », disait François de Noyelles, qui — Dieu garde son âme! — n'avait, je crois,

pas plus de tempérament que de nerfs. Ne nous cachons rien, Caudry. Il aurait pu me passer l'idée de certaines choses : l'idée passe dans le cerveau de toutes les femmes, aux soirs où elles ne sont pas assez heureuses. Celles qui disent le contraire oublient ou mentent. Oui, j'aurais pu avoir l'idée, je n'aurais pas pu avoir l'envie... D'abord, en amour, il faut être deux...

— Au moins! — acquiesça Caudry.

— Comment avoir confiance dans le partenaire? Je suis trop lucide pour ajouter foi — et tout ce qui s'ensuit — à la tendresse du prochain, même qui se croit vraie... Ne vous plaignez pas de vos échecs : j'aurais été, pour vous, une amie insupportable. Je n'ai pas d'aveuglement. Il est peut-être plus heureux, et plus malin, de fermer les yeux : d'abord on montre mieux ses cils!... Mais, vraiment, je ne saurais pas... Eh bien! ouvrir les yeux, apercevoir ce qu'il y a de vil et de vain dans la recherche de la joie, est-ce que cela ne suffirait pas pour que toutes les créatures restent pures, hautes, inaccessibles, « Jungfrau »?... Pourtant si, par des vues différentes, d'autres femmes ont charmé leurs jours, je les en félicite sans ironie. Il se peut bien parfois que je les envie. A vous dire le vrai, je ne les comprends pas. Comment font-elles? Aimer, c'est se donner toute, se laisser emporter : par quel sursaut se reprend-on?

Caudry considérait Geneviève Tellier avec un respect infini et comique :

— C'est effrayant, ce que vous êtes honnête!... C'est effrayant! A ce point, ce n'est plus de l'honnêteté, c'est de l'excentricité, c'est de la malveillance. On dirait que vous le faites exprès pour me désobliger... Vous, on vous estime, mais vous aime-t-on?... Moi, on m'aime un peu partout, on ne m'estime qu'à demi... parce que mon cœur est resté jeune, et qu'il essaie de s'étourdir... C'est votre faute, c'est votre très grande faute... Ma vie n'a pas beaucoup plus de prix dans les couloirs de la Chambre que dans le foyer de la Danse. Je n'étais pas bête. Je pouvais servir à quelque chose ou à quelques-uns. Il aurait fallu qu'une intelligence aimante mît un peu d'ordre dans mon histoire. Vous, vous auriez été ma belle gravité...

« Curieux ! — pensait madame Tellier, — les hommes souhaitent, chez des amies, les qualités qu'ils ne distinguent pas ou qu'ils méprisent chez leurs femmes... »

— J'aurais enfin aimé sans sottise !

— Merci, — dit Geneviève.

— Moi, je ne vous remercie pas, — répliqua Caudry. — Mais vous aurez des remords : dites-vous bien que c'est vous qui me rejetez dans le vice !... Je n'ai tout de même pas de chance...

Soudain il ajouta :

— Et pourquoi n'avez-vous pas été « tentée »? Quelle est cette raison décisive que vous deviez me fournir?

— C'est... c'est toujours déplaisant à entendre... pour un autre que pour l' « intéressé » ! Mais vous n'êtes pas méchant, et vous avez droit à la vérité. La voici. N'en doutez jamais, René, et ne perdez plus votre éloquence : je suis amoureuse de mon mari.

Caudry se promenait de long en large, ruminant son courroux :

— On n'aurait de bonheur que par cette femme vertueuse, et, sous le prétexte effronté qu'elle est vertueuse, elle ne veut pas vous en donner !

La cocasserie cordiale de son entêtement divertissait madame Tellier :

— Soyez heureux : si je n'aimais pas, si j'étais libre et que vous eussiez des rivaux, je vous accorderais la préférence.

— Oui !... Si je dansais, je vous offrirais la première valse... Ça n'est pas fatigant à dire, même à tout le monde,

— Ah ! Caudry, pour un courtisan, vous devenez discourtois !

La sonnerie d'un timbre annonça une visite. On introduisit M. Félicien Cosset. Caudry était léger : au mari de Cossette, il demanda son avis sur le caractère des femmes qui ne sont pas touchées lors qu'on les aime.

— Ce sont des orgueilleuses, — répondit M. Cosset, qui était lettré comme Arnolphe. — Ce sont, au petit pied, des marquises de Coigny.

— De Coigny ?

— Oui. M. de Lauzun pressait fort la marquise de lui donner autre chose que l'espoir. Elle lui dit tout franc : « Ma foi, non : prendre un amant, c'est abdiquer ! »

Pendant que l'anecdotier s'approchait d'une boîte de confiseries, Geneviève faisait quelques pas avec Caudry qui se retirait. Elle conclut en plaisanterie :

— Mon pauvre ami, si j'avais su le mot de la marquise, je vous aurais épargné tous ces discours.

— Cela ne fait rien, madame Geneviève, j'aime bien vous entendre...

II

Madame Tellier était lassée, jusqu'à la migraine, par l'horizon constant de sa chambre, par les trompettes et les feuillages sculptés aux panneaux, par le faune de terre cuite, immuable dans une grimace lubrique. Elle se sentait assez valide pour faire quelques pas sans fatigue. Sa neurasthénie, point tenace en une nature vigoureuse, se dissipait.

Ce malaise n'avait été que la suite de son émoi au jour qu'Albert avait dû s'aliter avec une fièvre et des douleurs singulières. Broutet, Bachelin, Filsjean, n'avaient point, au chevet d'un confrère, simulé des certitudes. Les symptômes contradictoires les laissaient hésitants entre une typhoïde et un catarrhe de l'estomac. On le surveilla sans le droguer, et, au bout d'une quinzaine, tous les troubles disparurent aussi brusquement, aussi bizarrement qu'ils étaient venus. A la réflexion, les docteurs et Tellier lui-même décidèrent qu'il avait « fait » une fièvre gastrique. On n'y pensa plus le lendemain. Mais Geneviève, qui avait vécu ces jours et ces nuits dans la tension d'un cauchemar sans sommeil, en sortit la chevelure à demi blanchie, avec comme une courbature des nerfs et du cerveau. Quelques semaines de repos étaient nécessaires pour qu'elle s'éveillât de sa prostration. Alors, à Caudry lui rendant une visite, elle signalait son vieillissement : elle rappelait leur dialogue, d'il y a trois mois, où elle présageait si judicieusement d'avoir l'air bientôt « d'une magnifique aïeule »...

— Allons donc ! ça vous va très bien, ces petites notes blanches dans l'ondulation sombre... « Ça, c'est de l'amour ! »... J'aurais pu, moi, combiner la typhoïde et le catarrhe : votre chagrin eût été affable, mais il ne vous aurait pas poudré un cheveu ! Ah ! quand vous aimez, vous, ce n'est pas pour rire !

— Ça ne doit pas être comme vous !...

D'autres fois, madame Pellerat, madame Broutet étaient venues; mais afin qu'un calme plus complet rétablît Geneviève, on avait, pour quelques jours, interdit les visites.

Seule, sur sa chaise longue, elle s'ennuyait. Le jeune Michel, dehors, subissait des examens. Quant à Albert, il avait été repris par ses travaux, c'est-à-dire qu'avant le soir il ne passait plus une heure à la maison. Outre le Luxembourg, le Collège et l'Académie, il se multipliait dans d'innombrables commissions. Toute la journée son cabinet restait vide. Geneviève s'y installa, désireuse de voir d'autres murs et d'échapper au faune de terre cuite.

Elle feuilleta des papiers. Sur un placard d'imprimerie, elle lut une circulaire : « A MM. les Électeurs sénatoriaux », dont Albert ne lui avait pas communiqué le manuscrit. Rédigé en vue des élections déjà prochaines, le morceau n'offrait qu'un intérêt régional. Le docteur Tellier y mentionnait, brièvement, sa loi sur l'hygiène publique adoptée par la Chambre haute, et transmise à la basse. En revanche, il était prolixe sur des matières plus agréables à ses concitoyens. Il avait obtenu des dégrèvements après les mauvaises récoltes, des crédits après les grêles. Et il avait exigé qu'on hâtât l'étude de divers projets relatifs à des chemins de voie étroite et d'intérêt local.

Tout de même, madame Tellier veillerait à ce qu'il ne délaissât pas d'autres ouvrages, d'intérêt moins local et de voie moins étroite.

A côté de la circulaire, elle découvrit une lettre de M. Prat, leur électeur et ami. A l'adresse de délégués sénatoriaux, nouveaux dans le collège, le vétérinaire conseillait d'expédier quelques exemplaires de la *Tuberculose guérissable*. « Répondre », avait inscrit Albert dans l'angle du billet. Elle se proposa de lui épargner cette corvée, saisit une feuille et tourna quelques phrases de remerciement.

Tellier, rentrant, la surprit à la besogne.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu déranges mes papiers ?...

— Je ne dérange rien, mon ami, je réponds à Prat.

— Ne te donne pas cette peine... J'ai trop de choses à lui écrire...

Silencieuse, madame Tellier déchira la lettre qu'elle commençait, en deux, puis en quatre, en huit, en seize, en bribes de plus en plus petites, jusqu'à ce que ses doigts se fussent meurtris à l'épaisseur résistante des morceaux superposés.

— Tu as raison. Réponds toi-même à Prat. Écris à tous les vétérinaires...

Albert ne répliquait point. Assis au bureau, il s'était mis à sa correspondance électorale. D'un fauteuil, Geneviève le regardait griffonner. Après un quart d'heure, il présuma tombée l'irritation qu'avait soulevée un mot malheureux. Pour distraire Geneviève par une image, il lui tendit l'épreuve des photographies qu'on enverrait incluses dans les circulaires à MM. les Électeurs sénatoriaux.

Elle considéra le portrait. Il était fidèle. Sous la grisaille des cheveux régulièrement séparés, sous les sourcils en touffes, le sourire un peu nègre n'animait plus les lèvres lourdes, cette bouche close, qui n'avait jamais été bavarde, qui était devenue presque taciturne. La forte accolade des moustaches était cernée de deux rides qui descendaient, obliques et profondes, jusqu'à la mâchoire inférieure, solidement étayée sur un col droit. Ample, une redingote l'enveloppait. D'ensemble, la silhouette était d'un personnage considérable, un peu durci, carrant son aplomb contre des adversaires qui ne le renverseraient pas aisément. Seules, les lueurs des yeux révélaient encore la grâce sceptique et facile. Mais il avait pris l'aspect important, sénatorial, didactique et satisfait, la pose pour le bronzier de la postérité. Il ne bougerait plus. La discussion ou la censure, loin d'entamer sa foi en lui-même, consolideraient son assurance par le dédain. Or, elle ne mentait pas, la photographie. Madame Tellier, en face du modèle, constata avec quelle sûreté elle clichait une attitude d'Albert, assez récente ou qu'elle avait jusqu'alors mal observée, mais qu'il ne corrigerait plus. Brusquement, vers la

cinquantaine, comme dans un âge critique, le visage et le corps fixaient les lignes définitives d'une âme...

Rien n'altérait sa quiétude, tandis qu'il continuait son courrier pour les vétérinaires voisins de la Malaguette. Il ne levait pas le nez. Tant de recueillement crispa Geneviève :

— Tu vas écrire longtemps?

— Oui.

— Franchement, ne pourrais-tu pas me charger de ces lettres qui te coûtent le temps d'un travail plus intéressant et que j'écrirais en m'amusant?...

— Veux-tu me permettre d'ordonner moi-même mon travail?

Des larmes dépitées montèrent aux yeux de Geneviève. Il les vit. Il rejeta sa plume.

— Pour l'amour de Dieu, si tu es malade, dis-le; si je t'ai froissée, dis-le. Mais ne m'accable pas par ces pleurs, ces silences, ces rires, ces nerfs... Tu es déconcertante... Qu'est-ce que tu as?

— J'ai...

Elle allait répondre : « J'ai du chagrin »; mais une honte l'empêcha de parler. Le dogmatisme d'Albert y suppléa :

— Je vais te dire ce que tu as. Tu as que tu es une femme; par conséquent, une créature délicieuse et changeante, un peu incertaine de ce qu'elle désire, et qu'on est en peine de contenter... Tu n'es pas reconnaissante envers ton sort. Tu as des griefs étranges de femme incomprise. Je me demande parfois si tu t'attardes à des puérilités sentimentales, ou, sinon, à quoi? .. Est-ce que — soit dit sans orgueil — nous avons à nous plaindre?...

Chaque mot d'Albert prouvait à Geneviève une inintelligence si formidable de son tourment qu'elle fut heureuse de ne s'être pas épanchée tout à l'heure. Elle feignit de se rasséréner.

— Tu as raison, et je te demande pardon. Je me trouve stupide. Il me restait, sans doute, quelque mal aux nerfs...

— Sans doute... sois assez raisonnable pour regagner ton canapé et pour t'étendre jusqu'au dîner.

Il était charmé de l'accalmie soudaine et que l'orage latent se dissipât. Il reprenait l'allure pacifique et tutélaire.

— Dors une heure ou deux pendant que je travaillerai.

Plutôt que de réintégrer sa chambre vide, elle préféra s'allonger sur le divan de cuir, au fond du cabinet d'Albert. Elle promit de s'y endormir. Du moins, elle abaissa ses paupières, et elle regarda au plus profond de soi-même...

... N'y avait-il pas une erreur dans sa vie, comme une faute lointaine d'aiguillage, après laquelle le train des jours avait dévié du chemin d'abord entrevu... Mais où et quand s'était-elle fourvoyée?... Elle scruta sa mémoire ancienne : elle se retrouva fille point frivole, ayant trop jeune perdu sa mère, mais éduquée sagement par son père, instruite d'exemples probes, nourrie de fortes lectures. Mieux que les leçons, son caractère l'inclinait à ne pas envisager à part le devoir et le bonheur. Celui-là donnait celui-ci. L'amour venu ne modifia point ce sentiment : il l'exalta. Ses obligations se confondaient avec ses félicités. Par la suite, quand elle dut commencer à redouter des mécomptes, elle ne s'étonna point, elle médita qu'elle les aurait pu prévoir. Son mari et elle ne s'étaient-ils pas mis en ménage sans penser à rien qu'au plaisir de vivre? Pour elle, Geneviève s'en fût contentée : mais à un époux le passe-temps ne saurait être éternel. Aussi bien ce qu'elle aimait en lui, ce pourquoi elle l'avait préféré, — la droiture du jugement, une urbanité fine, l'esprit délié et sans morgue, surtout ces promesses d'un grand talent, — exigeait quelque autre exercice que la contemplation conjugale. Ses premières impatiences, à lui, ses premières contrariétés, à elle, furent celles d'époux inoccupés et qui manquaient d'une tâche commune. Ils risquaient, pour n'avoir point songé au devoir, de passer à côté du bonheur...

... Elle n'avait pas présumé niaisement qu'on retient la pensée d'un homme et qu'on sauvegarde sa tendresse par des baisers, des petits soins, des gourmandises, des gâteries, en lui ouatant une existence tiède. Cela ne sert qu'à l'amollir, et il va se ragaillardir dehors. Geneviève se souvenait : son énergie résolue avait cherché l'ennoblissement d'une vie qu'elle chérissait. Cette énergie même, elle la lui voulut transfuser. Elle n'estimait point les dilettantismes nonchalants. Elle n'admirait que l'action par quoi l'on se projette au

dehors, où l'on se continue au delà de soi-même. Pareille vertu, qu'elle appréciait chez tous les hommes, lui semblait souveraine chez un savant ou chez un artiste. Rien ne comptait à ses yeux qu'agir, produire, créer. L'office était pénible, mais il était sain et glorieux. Elle ne redoutait pas que l'homme aimé s'en imposât le labeur. Nulle compagne, mieux qu'elle, n'userait sa vigilance à le soutenir...

... N'avait-elle pas, alors, dans quelques lettres, confié à son parrain les mobiles qui la poussaient à stimuler l'activité d'Albert? Mais elle n'avait déclaré que des raisons familières et immédiates. A personne elle n'avait dit son rêve : remplir le devoir d'un couple; atteindre ces sommets où deux êtres, solidaires dans le travail, animés d'une pareille ardeur, planent ensemble et si haut qu'ils se confondent. Geneviève se rappelait des soirs enthousiastes où elle concevait, dans sa mission, quelque chose de divin. Selon sa morale, où le bien qu'on ressent est inséparable de celui qu'on fait, sa récompense serait juste, et elle en escomptait les délices. Clairvoyante, elle avait discerné « le faible » d'Albert, quelque versatilité de goûts, la grâce un peu molle avec laquelle il aimait cacher son mérite, enfin cet égoïsme charmant qui permet de faire souffrir sans qu'on cesse de vous adorer. Mais ce caractère, s'il réalisait ses vertus latentes, se dépouillerait de ses jolis défauts. Une âme qui s'élève, gagne, en sa hauteur nouvelle, une indulgente pureté, une mansuétude, au moins une justice, où Geneviève ne doutait pas qu'elle trouvât son compte. On ne guérit pas de l'égoïsme ; seulement, il peut devenir le désir d'un idéal : elle s'imaginait embrassée dans cet égoïsme grandi, élargi, sublime...

... Le rêve si splendide qu'elle osait à peine le contempler, quand elle avait voulu le lui suggérer, elle n'avait pas eu recours aux prières ou aux conseils qui sont importuns et sans efficacité. Mais, avec une industrie presque subreptice, elle s'était évertuée à ce qu'il obtînt, pour quelques besognes effectuées déjà, le divertissement de petits salaires, d'avantages, de distinctions. Par là il ne s'agissait que de le mettre en marche vers ces travaux plus graves qui ne veulent pas d'autre récompense que la fierté de les avoir entrepris. Il y avait de la piété dans l'artifice. Albert n'échouerait pas : son

mérite s'avérait aux yeux de ses maîtres et Geneviève connaissait les ressources de son intelligence. Mais elle en savait aussi les nonchalances, et qu'il était prudent de l'amuser par le chatoiement de quelques honneurs...

... C'avait été toute sa ruse. Geneviève ne s'en repentait point. Elle interrogeait sa conscience loyale: la voix intérieure à laquelle elle avait alors obéi ne lui chuchotait point des paroles mesquines. Elle ne souhaitait qu'enrichir Albert de la vertu qu'elle estimait la meilleure d'elle-même et la plus précieuse. Elle l'avait animé de son énergie. Elle se fût jugée ridicule d'employer cette ardeur à un ouvrage personnel, comme une vaine féministe. Mais, par une imagination extasiée, elle se projetait dans l'esprit du compagnon qu'elle aimait; c'est en lui qu'elle croyait vivre ses espoirs ardents; elle sentait comme ils allaient asservir le travail à une magnifique volonté : elle prévoyait des desseins vastes, des conquêtes désintéressées...

... Alors l'éblouissement de l'avenir ne troublait pas sa vision de la tâche urgente. Elle décidait qu'Albert n'userait pas son temps à n'être pas méconnu. Car elle avait, ici et là, écouté des doléances sur le malaise qu'éprouve le talent à « percer » l'indifférence publique et sur le découragement qui s'ensuit souvent. L'une et l'autre peines pouvaient être éludées par les dextérités où excelle la diplomatie d'une femme attentive. Elle veillerait à ménager à l'époux les sanctions qui rassurent l'effort et qui l'enhardissent. Après l'essoufflement de la route, il trouverait l'étape fleurie. Ses premiers pas, surtout, seraient une promenade...

... Oui, sans arrière-pensée, elle s'était vouée à une généreuse collaboration. Mais, qu'elle en augurât la félicité de son cœur, était-ce illégitime ? Puisqu'elle ne séparait pas le devoir et la passion, pourquoi son amour n'eût-il point gagné à sa prévoyance ? Elle avait maintes fois remarqué que l'activité du mari peut éteindre sa tendresse aussi vite que le désœuvrement. Elle avait vu des hommes de science ou d'affaires, qui, du laboratoire, de la Bourse ou de l'atelier, fourbus par la journée de labeur, ne rapportaient, le soir, chez eux, que leur lassitude et leur hâte de repos. Dans leur meilleure humeur, ils caressaient distraitement femme, enfants, chiens

et chats, — joujoux... Geneviève ne serait pas un joujou. En s'instituant la confidente et l'auxiliaire, elle supprimerait l'affre odieuse de l'amour qui est de connaître mal l'être aimé, ses joies secrètes, ses chagrins voilés. Elle saurait, elle, tous les soucis de ce front, puisqu'elle les aurait voulus, puisqu'elle les aurait semés...

Geneviève Tellier fut distraite de sa méditation. Albert murmurait à lui-même :

— Je vais tâcher de raccommoder Colonne et Prat...

Madame Tellier n'était pas au courant de leur inimitié. Elle en demanda l'origine.

L'interrogation parut surprendre Tellier :

— Dis-moi d'abord en quoi leur bisbille peut bien t'intéresser?...

Sa voix montait, goguenarde, tout étonnée de la question posée. Geneviève répliqua :

— Je te jure que je m'en moque!...

A la vérité, elle n'était pas curieuse de la brouille des deux vétérinaires. Elle s'insurgeait seulement contre le mystère que lui en faisait son mari. Il avait progressivement contracté cette habitude de la repousser à l'écart — oh! avec gentillesse, avec une courtoisie aimable, à peine narquoise... D'une main câline, paternelle un peu, il la renvoyait, comme une enfant indiscrète, à sa place, à son divan, où elle pouvait dormir, puisqu'il travaillait. Elle n'était pas si simple que de se duper au faux geste de sollicitude. En d'autres temps, il avait paru s'aviser qu'une vie voisine se donnait toute à la sienne. A présent, sa gratitude ou même son équité était abolie par sa jalousie : une jalousie nerveuse d'homme supérieur qui fait de son éminence une place forte, défendue contre autrui et contre l'épouse, surtout contre elle. On eût dit qu'il la soupçonnait de revendiquer une portion de ses gloires, même des minuscules; qu'il se barricadait, ombrageux de rien partager; qu'entre lui et elle, il assurait une distance...

Maintenant Geneviève voyait clair dans sa détresse : voilà où ses espoirs de jadis et ses désirs incomparables n'avaient pas été perspicaces. Elle avait confondu en un même rêve, soufflé par l'Amour sophiste, l'embellissement d'une intelli-

gence et celui d'un cœur. Et le premier dessein était réalisé. Elle avait mis en branle un talent et préparé une renommée. Par son zèle, un ressort de travail était « remonté » et ne s'arrêterait pas. Elle avait souhaité que près d'elle une force créât une œuvre. Elle était exaucée. Elle pouvait admirer l'être qu'elle aimait. D'aventure, elle avait, à part soi, l'envie de lui soumettre quelque objection. Elle n'osait pas lui reprocher d'avoir abandonné la clinique pour la législation, impatient tour à tour d'être admiré comme un savant par les sénateurs et comme un homme d'État par les médecins. Peut-être se complaisait-il à l'excès aux stations de la notoriété, à leurs estrades, à leurs fanfares. Autrefois, il avait semblé à Geneviève que les tâches faciles dégoûtaient sa virtuosité, qu'il les délaissait pour en attaquer de nouvelles. Maintenant elle inclinait à penser que son intelligence inconstante rejetait volontiers la besogne usuelle pour l'attrait d'une neuve... Mais qu'importait à Geneviève les caprices de son souple talent? Et, pour tout dire, qu'importait, à elle, son talent et son succès? Amoureuse, elle les lui avait souhaités. Sa ferveur novice avait évoqué son héros, purifié par la vie qu'elle lui désirait. Geneviève s'était délectée à déchiffrer son devoir, quand elle croyait, sur la même page, épeler son bonheur. A ses yeux dessillés le trompe-l'œil se dénonçait aujourd'hui.

... Ah! elle ne songeait plus à épiloguer sur la maîtrise de l'époux! A cet instant, son âme aux abois l'eût préféré médiocre, simple, borné, mais de bon cœur ouvert. Hélas! la défiance du compagnon grandi éloignait davantage l'associée. Ainsi l'entreprise de Geneviève n'était pas caduque : ce qu'elle avait construit se dressait devant elle, avec une menaçante ironie. Entre eux deux elle avait bâti, solide et indéstructible, l'obstacle d'une vanité masculine. Il se retranchait, seul, à l'abri de cette muraille. Seul, il travaillait et il n'avait plus de loisirs. Ses loisirs, pour ce qu'elle avait gagné à ce qu'il les aliénât, elle les regrettait. Après tout, dans l'oisiveté, ne fût-ce que pour tuer le temps, il aurait parfois répondu à son amour, par le semblant d'un peu de tendresse! Geneviève, dans une obsession silencieuse, répétait les mêmes mots... Il n'avait plus de loisir... et de sa femme quand s'était-il soucié?... Et ce n'est guère que de n'être ni

dans les loisirs, ni dans les soucis d'un homme qu'on adore...

Sur le divan de cuir, Geneviève s'était tournée vers le mur. Ses larmes coulèrent, qui lamentaient sa méprise. Cependant elle chantonnait, attentive à éviter l'explication, la scène tellement inutile. Et encore, désemparée mais aimante, elle s'opiniâtrait trop à lui plaire pour ne pas cacher l'enlaidissante grimace des pleurs. Sa délicatesse s'alarmait à l'idée que devant des sanglots il se chagrinerait. Et enfin, pourquoi parler? Après l'aumône de jolies caresses, il la prierait qu'elle lui permît d'achever sa lettre à Colonne. De bonne foi, il ne comprendrait pas « ce que, diable, elle voulait de plus ». Et le haussement de ses épaules carrées signifierait, cordial et naïf : « Est-ce que *je* n'ai pas tout ce qu'il faut pour que *nous* soyons heureux?... »

III

— Ce serait charmant, — affirmait madame Pellerat : — le nom même sonnerait très bien : « Simone Deshayes ». Je ne vois que convenance des deux parts : des physiques passables, les âges assortis, les familles équivalentes, des caractères qui se compléteront, car la petite est modeste et douce comme une agnelle et votre Deshayes a de la volonté pour deux. D'après Tellier, sa clientèle lui procurera un revenu au moins égal à celui de la dot : madame Brown donne le demi-million en billets de banque. Il y a aussi le trousseau qui sera solide, car, pour la maman, le beau linge fait partie de la respectabilité. Il y a enfin la décoration que, à nous deux, nous arriverons bien à mettre dans la corbeille... Madame Brown, qui est une personne de tête, s'est entourée de renseignements ; ils sont favorables, et meilleurs encore qu'elle ne le laisse entendre : elle feint l'hésitation, pour abriter décemment sa retraite si le jeune homme déclinait l'invite. Mais elle serait ravie que le projet réussît, j'en suis sûre, j'en ai la preuve : vous connaissez comme moi ses opinions sévères, et, en politique, la

violence de sa modération? Depuis qu'elle sait que M. Deshayes, le père, tout président de section qu'il est au conseil d'État, a fait jadis le coup de feu contre les Versaillais, sa tolérance historique s'est singulièrement élargie. L'autre soir, elle a parlé du droit à l'insurrection... Très bon signe... Qu'est-ce que vous en dites, ma petite Geneviève?

Madame Tellier souriait à la remarque, surtout à l'allégresse qui, dans ces tentatives matrimoniales, animait madame Pellerat. Celle-ci poursuivit :

— Vous recevez, ce soir : il est probable que vous aurez la visite de tous nos bonshommes. Manœuvrez bien. Prenez Deshayes et empaumez-le... Et n'oubliez pas de gronder, de votre part et de la mienne, Caudry qui atermoie trop. Dites-lui que nous nous repentons d'avoir fait de lui un ministre des Cultes, s'il ne donne pas l'anneau à l'abbé! Le siège de Fréjus est vacant : nous voulons monseigneur Compagnon pour bénir le mariage de Simone Brown... Ce serait gentil, n'est-ce pas? Ce serait amusant...

Geneviève s'engagea à penser à tout. A travers les salons du Petit-Luxembourg, madame Pellerat la reconduisait :

— Entrez embrasser votre grand ami...

Le président du Sénat venait de deviner son millième rébus. C'est le chiffre auquel il avait décidé de borner ses efforts. Il ne lirait pas *l'Illustration* plus avant. La Faculté conseillait à M. Pellerat de ne se point surmener. On lui parla de Simone Brown : sa mémoire la distinguait mal de sa sœur Hortense, déjà mariée au peintre Aymard. Mais il approuvait la motion sans discussion, de sa main levée qui disait « au revoir... »

Caudry dînait rue Vaneau. Madame Tellier avait invité l'abbé, par télégramme. Elle s'appliquait à ne pas négliger les avis reçus tout à l'heure, faisait briller le futur évêque devant le ministre des Cultes. L'abbé était aumônier d'écoles normales et confessait des couvents. Geneviève lui demanda s'il était satisfait de ses jeunes pénitentes.

— Mais oui, — répondit M. Compagnon, — ce sont de bonnes petites ouailles...

— Avez-vous beaucoup de « vocations », monsieur l'abbé? interrogea Caudry.

— Le moins possible, monsieur le ministre! Le nombre ne manque jamais à l'Église : elle peut être exigeante à l'endroit de la qualité... J'ajoute que, pour ma part, j'éprouve bien des scrupules en présence d'une fillette que ses parents désirent qu'on instruise dans la religion, mais dont ils ne nous ont pas priés de faire une carmélite ou une visitandine. Des vœux prononcés dans une exaltation de jeunesse ont souvent causé des chagrins à des mères et quelquefois, je le crains, des regrets à des filles. On n'est jamais trop circonspect...

Tellier voulut poser une question embarrassante :

— Tout de même, mon cher abbé, à quel critérium distinguez-vous les ferveurs vraies ?

Mais l'interlocuteur sceptique ne démontait point l'abbé Compagnon.

— Au temps, cher monsieur.

— Au temps ?...

— Oui. Ainsi, l'année dernière, une enfant, dont j'aime et dont je respecte la famille, m'annonça gravement qu'elle avait la vocation. « Ça va bien ! vous prendrez le voile ! Mais avez-vous réfléchi à toutes les épreuves que vous réserve la vie religieuse ? » Elle avait réfléchi à tout. « Bon ! Seulement, pour me convaincre de votre ardeur, accordez-moi le droit de vous imposer une seule épreuve, celle-ci : ajourner à un an votre projet, et ne plus m'en ouvrir la bouche d'ici à douze mois. » Elle doutait si peu d'elle-même, qu'elle consentit à mon exigence... J'avais noté la date sur un calepin. Le délai expirait mardi. Jeudi, j'étais à son couvent. Elle vint se confesser, comme les camarades, raconta ses pauvres péchés innocents !... A brûle-pourpoint, je lui dis : « A propos, et cette vocation ?... » Elle rougit. Et nous parlâmes d'autre chose...

On jugea l'épisode touchant et le « critérium » infaillible. M. Compagnon, sage et d'expérience, sans excès dans son zèle, agréait fort à Caudry. Tout bas, Geneviève rappela au ministre sa promesse... l'épiscopat...

— N'est-ce pas ridicule, — objectait Caudry, — d'exiler à Fréjus cet homme intelligent ? Un grand-vicaire de Lyon, qui est son compétiteur, m'a dit ce matin — ça doit être vrai — que Richelieu appelait Fréjus « le diocèse le plus crotté de

France ». On n'habite pas Fréjus ! L'abbé Compagnon y périra...

— Soyez sûr, René, que Paris lui manquera infiniment moins que, d'après vos goûts, vous ne l'imaginez...

— Enfin, vous y tenez beaucoup, madame Geneviève?... Oui?... Alors, c'est convenu. Mais ne lui annoncez rien ce soir. N'ayons pas l'air de faire un évêque, même de Fréjus, entre les canetons et le foie gras...

D'ailleurs, l'abbé quittait la table en hâte pour rentrer à l'heure décente au séminaire, où il professait et où il habitait.

« Ce serait gentil... », avait dit madame Pellerat. Geneviève se rappelait l'intonation affable. La vieille amie, proche de la retraite et qui s'était un quart de siècle passionnée à exercer une autorité serviable, voulait — semblait-il à madame Tellier — lui préparer le legs de son habileté et de sa puissance. « Ce serait amusant »... Peut-être... Pourquoi pas?... Apparemment, pensait Geneviève, y a-t-il plus de contentement à servir les autres qu'à se faire aider par eux, et à protéger qu'à solliciter. Après le dîner, — en ces salons anciens dont les panneaux blancs ou gris de perle gagnaient, aux lumières, un éclat de fête tempérée, entre ses amis, qui déposaient sans doute leurs ennuis avec le macfarlane et la sortie de bal au vestiaire, puisqu'ils entraient souriants, empressés et coquets, — la comparaison revenait à Geneviève de ces baccalauréats auxquels Albert, volontiers, assimilait les étapes de tous les avancements dans ces existences de combat, dans ces manières de candidatures à cent espèces de diplômes. Et cette vue paraissait à Geneviève assez juste. Mais dès lors qu'on était arrivé à ne rien convoiter pour soi-même, on pouvait goûter l'agrément que vaut à des examinateurs pas encore blasés l'agitation des postulants.

— Amusons-nous ! — décidait madame Tellier, — d'être assise au bon côté de la table...

Aussi bien la matière suffisait à son divertissement. Les Brown étaient venues, la mère et ses deux filles, branches si diverses d'une même souche. La rude pédagogie de la dame avait épeuré Simone, la cadette, qu'on destinait à Deshayes. Lorsqu'on lui marchait sur le pied, elle demandait

pardon. Elle était très bonne et un peu simple. L'aînée, Hortense, avait reçu comme un majorat la belle taille et le port, l'orgueil péremptoire, les vanités oisonnes de la mère. Elle avait asservi le peintre Aymard, son mari. Jusqu'à ses noces, Aymard vivait prospère, mangeait sans gloutonnerie des rentes qui étaient grasses, et coloriait, pour passer le temps, des toiles très médiocres dont il était charmé. Mais Hortense Aymard, si elle n'avait été ni assez séduisante, ni assez riche pour acquérir en mariage un génie consacré par la mode, entendait néanmoins n'être pas privée de célébrité. Dominatrice, elle contraignait Aymard au labeur de tout le jour, pour que sa peine tâtonnante finît par rencontrer le talent. Le soir, elle l'entraînait dans le monde, chapitré au préalable, sur l'attitude à prendre, les paroles à dire, les gens à cultiver. Geneviève contemplait le malheureux, gauchement aimable auprès de madame Benoit-Barbet. A coup sûr, sa consigne était d'obtenir que l'ex-cantatrice posât pour un portrait à qui le renom du modèle attirerait des regards sur la cimaise du Salon. Mais elle n'était, sans doute, pas tentée d'accorder quarante séances et de risquer qu'on exposât d'elle une image médiocre. Madame Tellier voyait la comédie et ses trois personnages: madame Benoit, très froide, jetant des monosyllabes réservés, madame Aymard qui, de loin, lorgnait l'échec de la tentative, qui ne bronchait pas, qui refoulait, au fond d'elle, le mépris avec la fureur dont l'artiste serait éclaboussé bientôt, dans le huis clos du coupé, quand l'âpre dame soudain deviendrait, sur la pauvreté de ce mérite et sur sa maladresse, criante de vérité et même de cynisme. La mélancolie du peintre attendait l'orage. Il se faufilait, quinaud, jusqu'au coin, sans embûches, d'un petit salon où Michel causait sagement avec deux de ses nouveaux camarades de l'École polytechnique.

La fierté maternelle de madame Tellier admirait, entre ces jeunes hommes, l'aisance supérieure de Michel. Il est vrai qu'il n'avait eu le cerveau forcé par nul surmenage pour entrer promptement à l'École. Il possédait la science de l'analyse par un don facile et joyeux, par une sorte de mysticité si absolue que, hors la mathématique, choses et gens ne lui importaient guère. Par contre, les deux élèves qu'il avait

conviés montraient des crânes trop lourds et des yeux trop myopes. Timides, ils se raccrochaient au débonnaire Aymard. Quelle récréation prenaient-ils dans ce salon où ils ne connaissaient personne, où l'on ne dansait même pas? Et pourquoi, à une figuration guindée, gâchaient-ils l'un des deux ou trois soirs libres qu'on leur accordait à l'occasion des jours gras? Seraient-ils pas mieux au bal, au théâtre ou ailleurs?... Mais, derrière les polytechniciens, Geneviève devinait des familles avides, des papas gonflés, des grandes sœurs prévoyantes et qui avaient dit : « Va chez Tellier! voilà une bonne relation qui te servira un jour... » Et ils venaient raisonnables, en corvée, têtards de l'ambition, alevins de la brigue...

A leur intrigue précoce s'opposait la convoitise tardigrade du professeur Bourrelier. Celui-là était touchant et madame Tellier ne s'en « amusait » pas. Le père Bourrelier avait longtemps passé, avec justice, pour le premier oculiste du monde. Il fuyait les honneurs, non qu'il les dédaignât expressément, mais parce que leur cliquetis effarouchait sa simplicité. Sa digne femme, madame Bourrelier, ne se fût fiée à personne pour le soin d'écumer un pot-au-feu. Voici qu'au seuil de la vieillesse le couple avait secoué sa paysannerie danubienne. C'est que, après Bourrelier, de jeunes maîtres et des méthodes récentes avaient triomphé. On respectait moins l'excellence classique du professeur. Il s'en inquiétait. Dès lors il désirait le réconfort de quelques sanctions et qu'on l'élût à l'Académie de médecine, aux portes de laquelle il n'avait pas frappé dans le temps où elles se fussent plus facilement grandes ouvertes. Pour capter la voix de Tellier, il hantait sa maison : l'assiduité affligeait, d'un homme de son âge et de sa valeur. Il s'était commandé un habit neuf chez un tailleur voisin du Panthéon. Madame Bourrelier, transfuge de sa cuisine, avait acquis une robe de soie noire. Elle plaquait des bandeaux de cheveux gris avec de l'huile d'amandes douces. Près des hommes alertes et des femmes élégantes, une confusion l'empourprait. Dans une embrasure elle rejoignait son mari. Ils discutaient, en consultant leur montre, sur la convenance du départ. Geneviève souffrait de cette fatigue. Elle aurait voulu leur couler dans la main le bulletin d'Albert,

son vote favorable, et, respectueusement, les renvoyer chez eux.

Du même coup eût-elle accordé congé à tous autres calculateurs. Mais elle s'égaya à constater que la mesure dégarnirait singulièrement ses salons. Antonin Piot, l'ancien reporter, qu'on avait, sans brouille aucune, oublié, reparaissait, ayant retrouvé Tellier dans des commissions extra-parlementaires. Piot avait pris de l'importance. Il avait même pris du ventre. Répudiant d'abord, pour la publicité commerciale, le journalisme impressionniste, il s'était bientôt mêlé au lancement de grosses affaires. Enrichi, adroit, nécessaire et redouté, il était prisé — sans qu'on sut au juste le sens du titre — comme l'un des plus fins « intermédiaires » de Paris. Cossette, éternellement gamine, signalait à Geneviève le ruban qu'il arborait à la boutonnière, large, « à la demi-solde ». Elle expliquait :

— Dans sa partie, on n'est pas certain de le porter toujours. Alors il en jouit, tant qu'il peut !...

Piot entretenait Caudry du gaz d'éclairage, de son prix prochainement abaissable par des combinaisons si avantageuses pour tout le monde qu'elles inspiraient au ministre des inquiétudes. Caudry s'éclipsait. Piot descendit derrière lui. Sans doute lui demanderait-il une place dans son coupé : il peut n'être pas inutile d'être aperçu montant dans la voiture d'un ministre.

« Ce serait amusant... » Encore devant Caverlochère envahissant le canapé de M. Benoit-Barbet, madame Tellier ressassait l'optimisme de la Présidente. Le philanthrope était cerné par le chirurgien dont Geneviève n'ignorait pas les désordres financiers. Ici l'on aurait pu s'indigner. Mais elle s'était promis de « s'amuser ». De loin, elle riait à la gravité triste qui était toute la défensive de M. Benoit-Barbet.

Accoutumée à se prodiguer tour à tour à chaque invité, elle s'assit à côté de madame Brown, en tiers dans le tête-à-tête de cette personne accomplie et du tout petit M. Chrétien. Les vingt-cinq ans de M. Chrétien se désolaient de n'être pas plus pileux et il suppléait au prestige de la barbe par celui des cols carcans.

— Ma chérie, M. Chrétien me ravissait. Il me parlait de mes filles. Il me louait l'intelligence pas expansive, mais malicieuse, de Simone...

Tandis que la maman continuait l'éloge de sa cadette, madame Tellier s'ingéniait à démêler dans quel intérêt ce petit Chrétien cajolait madame Brown. A la réflexion, elle se convainquait qu'il ne visait aucun but précis, qu'il obéissait seulement à la tactique délibérée de flatter ses interlocuteurs. Chez une amie, il s'était fait présenter à Geneviève, et le lendemain il déposait rue Vaneau ses cartes : « Jean Chrétien, auditeur à la Cour des comptes ». Puis quelqu'un, peut-être Cossette, avait demandé, pour lui, une invitation. Sans qu'on y prît garde, il s'implantait avec politesse. Car il était bon auditeur ailleurs qu'à la Cour. Il n'avait pas son pareil pour écouter les gens considérables qui formulent haut leur opinion et qu'on ne réfute pas. On le trouvait parfaitement élevé. Et il se hissait de salon en salon, avec une patience courtoise, résolue, indomptable... En effet, accordait Geneviève, « c'est amusant », ce type de jeune homme, assez neuf ou, du moins, qu'elle n'avait pas coudoyé jadis, et dont la caractéristique, effrayante ou cocasse, comme on veut, serait que, dans l'âge même de la folie, il ne s'abandonne pas un quart d'heure à son plaisir. Vous croyez qu'il flirte? Il travaille.

Cependant madame Tellier — le petit Chrétien s'étant retiré — promettait de pressentir, ce soir même, le mari qui, au dire de madame Pellerat, conviendrait à Simone Brown. A cet instant, elle aperçut Deshayes qui louvoyait vers l'antichambre. Geneviève se glissa jusqu'à lui, le pria en grâce de ne point partir : elle lui parlerait bientôt. Rentrant au salon, elle fut saluée par le gros comte Uliguine qui, à peine arrivé, s'emparait de Tellier pour que le sénateur lui exposât l'économie de sa grande loi dont la Chambre avait voté les premiers articles. Le géant moscovite s'intéressait à l'hygiène populaire, et à tout en général. Par une sorte de snobisme à rebours, il faisait fi de sa noblesse. Cet athlète n'attachait de prix qu'au progrès intellectuel dont il était badaudement curieux. En science, en art, en politique, il avait la manie d'être informé, et la variété du salon des Tellier lui permettait

d'absorber sans déplacement les documentations les plus diverses.

Simultanément, la comtesse Uliguine avait pris place au cercle où l'on écoutait les paroles ailées de M. Félicien Cosset. C'était l'heure où ce joli lettré improvisait l'une des anecdotes de son répertoire. Madame Uliguine demanda à Geneviève si M. Cosset était M. Cosset, l'écrivain. Sur la réponse affirmative, elle braqua son face-à-main pour mieux graver dans sa mémoire un visage célèbre. Elle questionna ensuite le littérateur sur la Russie et sur l'amour. A son habitude, M. Cosset répondit sans hésiter. La dame apprenait quelques phrases. Elle collectionnait, comme un Panthéon cosmopolite, les hommes célèbres de tous les pays et de tous les idiomes. Cette particularité lui valait la haute considération de plusieurs princes avec qui la belle comtesse était en relation. En retour, on peut croire que ses augustes amitiés ne la desservaient pas dans le monde. D'ailleurs, madame Uliguine mettait mille modesties à avouer à madame Tellier ses visites chez les Altesses : elle les allait soigner dans la maladie, elle assistait les princesses dans leurs relevailles, elle les consolait dans leurs deuils.

« En somme, — se disait Geneviève, qui continuait à « s'amuser » — elle n'a pas de vanité. Les rois sont ses amis, mais elle a pitié d'eux... »

Madame Tellier fut attirée par des accords étranges dont gémit le piano. Le duc d'Estouteville était assis au tabouret tournant. M. d'Estouteville composait, paroles et musique, des opéras dans le style de Lulli. Malgré son nom, aucun des salons de l'aristocratie n'avait consenti à produire ses lyrismes. Artiste avant tout, le duc s'était rallié à la République dont, maintenant, il parcourait les meilleures maisons sans plus de succès. « Il se ferait anarchiste, disait Caudry, pour que les compagnons exécutent sa musique ! » Mais, ce soir, il avait happé deux amateurs bénévoles à qui il racontait sa *Bérénice*, avec schéma, sur le clavier, des motifs principaux : c'était le professeur et madame Bourrelier. Madame Tellier les croyait, dès longtemps, couchés. Elle courut les dégager.

— Attendez... — suppliait le duc, — attendez que j'in-

dique à madame Bourrelier, qui est musicienne, la sérénade d'Antiochus : trois phrases...

Geneviève dut lui abandonner ses patients. — « C'était amusant... » C'était même comique. Mais le thé à offrir l'obligeait de se diriger vers la salle à manger. Traversant une galerie, elle fut aise de retrouver Cossette dont la frivolité, mûre mais vigoureuse achevait d'apprivoiser un des polytechniciens myopes. Elle n'avait pas perdu sa soirée.

D'un regard circulaire, Geneviève embrassa ses hôtes. Intelligible pour elle seule, son sourire gémissait :

« Ah çà !... qui donc est venu pour moi, chez moi ?... Et, si j'allais me coucher, qui donc s'en apercevrait ?...

Après le thé, on commença de partir. Madame Tellier se dépensait encore en prévenances pour une femme de médecin qu'Albert lui avait présentée, mais dont elle ne pouvait se remémorer le nom et qu'elle n'avait pu mettre en rapport avec personne. En dédommagement, elle la bourrait de petits fours. Mais, si Geneviève connaissait mal son invitée, en revanche celle-ci savait bien son hôtesse, car en cinq minutes elle fut assez ingénieuse pour dénigrer les Thirion et pour vanter les Broutet.

Les Broutet... où se cachaient-ils ? Au fumoir, madame Tellier les découvrit. Ils s'étaient isolés pour fuir la cohue qui les intimidait. Mais on ne les avait pas laissés seuls. Autour de Paul et autour de Marie deux petites cours s'étaient cristallisées. En l'honneur de l'affection rare qui les unissait aux Tellier, des personnes fines comme les Bourrelier, comme madame Aymard, comme le petit Chrétien, leur rendaient des devoirs assidus : s'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints, après tout, l'un n'empêche pas l'autre...

Les Broutet demeurèrent les derniers, avec Tellier, tandis que Geneviève appelait près d'elle Deshayes qui frisait une moustache avantageuse.

Madame Tellier, gênée d'offrir brutalement la petite Simone, parla d'abord de l'amour et, vaguement, du mariage. Deshayes lui prit la main et la regarda dans les yeux.

Il attendrit sa voix, risqua :

— Moi, il y a longtemps que je voulais vous avouer... Je n'osais pas... Tout à l'heure vous m'avez prié si doucement... Merci...

Que signifiait?... Est-ce qu'il devenait fou?... Geneviève lui pouffa au nez... Pour le coup, « c'était amusant »! Ça l'était trop.

— J'ai déjà vu des gens malades, parce qu'on tardait à les décorer, et qui seraient allés à plat ventre jusqu'à la grande chancellerie, mais je n'en ai pas encore rencontrés de votre force. Rien ne vous rebute, pas même les cheveux blancs...

L'autre balbutiait, écarlate :

— Oh! madame, qu'est-ce que vous pensez?... Je vous supplie de croire... de pardonner... d'oublier...

Madame Tellier avait plus hâte que lui d'oublier la galanterie ignoble et imbécile :

— Je crois que la musique ducale, combinée avec le punch qui était raté, a fait tituber vos idées. Écoutez-moi : j'irai droit au but. Voulez-vous épouser Simone Brown? Vous plaisez. Simone est une bonne fille, et pas mal faite. La dot : un demi-million. Si vous n'étiez pas un garçon désintéressé, j'ajouterais que madame Pellerat, qui a eu l'idée de cette union, vous réserve la surprise d'une croix en juillet. Que lui répondrai-je?

Selon l'usage, Deshayes avait été avisé du projet de madame Brown par les personnes mêmes qu'elle avait interrogées sur son compte. Après le quiproquo de tout à l'heure qui le bouleversait encore, il osait à peine exprimer un avis.

— Merci de n'avoir pas oublié, pour une minute d'égarement, dix années d'amitié respectueuse... Merci... Quant à ce projet, j'y réfléchirai... Si j'y souscris un jour, ce sera pour vous obéir...

Avant le sommeil, Geneviève musait dans son boudoir, les nerfs bien las. Elle méditait à bâtons rompus.

...« Qu'est-ce que tu veux de plus? dirait Albert... On a pris longtemps de la peine, mais on touche sa récompense... Nous sommes à « l'encaissement »... C'est-à-dire qu'un goujat, dont on a bâti la fortune, vous injurie... Pouah!... N'y pensons plus... Mais les autres?... Sauf Caudry et nos

pauvres Broutet, qu'on importune et qui n'auraient pour nous aimer pas besoin de décor ni de public, qui donc est venu pour moi, chez moi?... Que veulent dirent ces gestes et les miens?... Que signifie cet apparat fantasque?... La récompense?... C'est Thirion, le plus ancien camarade, qu'on ne peut plus recevoir parce qu'il nous fait brocarder par ses jeunes amis... « L'encaissement »?... Nous sommes seulement sur une escabelle, à un échelon plus haut, où il s'agirait à présent de faire monter des gens qui nous tendent les bras... La récompense!... Qu'est-ce que c'est qu'être « importants »?... C'est avoir vécu, ressembler aujourd'hui à nos vieilles amies, telles qu'elles nous émerveillaient il y a quinze ans... « Qu'est-ce que tu veux de plus? » Je voudrais être l'ambitieuse qu'il présume et qu'il raille : alors la farce m'intéresserait ; on m'en verrait la dupe niaise, mais divertie...

» Pourtant madame Pellerat n'était ni dupe ni niaise... Et elle a dit, dans son généreux sourire : « Ce serait gentil... Ce serait amusant... » Quoi? le mariage de la petite Brown? L'améthyste de l'abbé?... Qu'est-ce que ça me fait, à moi?... Voilà mon malheur : madame Pellerat est bonne à tous, et je ne le suis point... Deviendrai-je jamais pour personne la bienfaitrice qu'elle s'est voulue pour moi?... Non... Elle aime son mari avec le noble aveuglement qu'il faut... Mais aussi elle aime les autres, elle donne un peu de son âme à leur fortune... Les sots — et je parlais comme eux autrefois — disent qu'elle les chaperonne par orgueil : leur ingratitude se méprend. Elle est l'officieuse franche, assidue, charitable... Moi, pas... Je ne trouverais point de plaisir à protéger : je n'aime pas les autres... Moi, tout mon cœur est à un seul... »

IV

Malade, éperdue, terrassée, madame Bachelin n'avait pu suivre les obsèques de son mari. Quelques intimes, après la dalle close et les oraisons taries, remontaient à la maison des Ternes, moins pour apporter des consolations à la veuve que pour peupler ses premières heures de solitude. Ils la re-

trouvaient au même fauteuil qu'ils l'avaient laissée, entre madame Pellerat, l'amie d'un demi-siècle, et Marie Broutet, dont la bonté se dévouait à toutes les douleurs. Geneviève Tellier, en hâte revenue, se joignait à elles, serrait leurs mains. Une couronne de trois cœurs sincèrement meurtris entourait un deuil hagard et sans larmes.

Ces femmes ne parlaient pas, n'ayant rien à se dire, puisqu'une pareille pensée emplissait leurs têtes comme un seul glas. Mais, bien qu'ils fussent concentrés sur un même objet, leurs esprits accueillaient des images diverses. Madame Tellier se représentait le massier de la Faculté se dandinant, un peu obèse, derrière le corbillard, et qui promenait les décorations du maître, épinglées à un coussin noir. Puis elle revoyait les tapissiers des pompes funèbres, comme elle les avait, à l'instant, rencontrés, gais et prestes, décrochant déjà du fronton de la porte cochère les tentures et les écussons. Sans transition, M. Bachelin lui-même surgit dans sa mémoire, assis devant cette table, ces papiers, ces brochures, discutant de son art, écoutant les logiques un peu paradoxales d'Albert, content du vigoureux contradicteur que son enseignement avait nourri. Ces souvenirs occupaient Geneviève et l'apaisaient. Son âme restait assombrie, mais ce chagrin même ne lui était pas sans douceur et satisfaisait sa conscience. Naguère — et malgré l'exemple engageant de madame Pellerat — incapable de participer aux intrigues des passants, de sourire à leurs espoirs ou seulement de s'y amuser, elle avait déploré sa propre sécheresse et l'indifférence où elle tenait autrui. Par la pitié présente elle réfutait le reproche qu'elle s'était alors adressé. Aujourd'hui sa tristesse était profonde, sincère. Elle se rassurait : elle n'était donc pas si aride ni si exclusive ! Pour madame Bachelin, pour madame Pellerat, pour Marie Broutet, des tendresses de fille, de sœur, sourdaient en elle.

Mais alors elle réfléchissait que ces trois femmes l'avaient aimée avant qu'elle les aimât. Elles lui avaient dès l'abord marqué leur affection. Un orgueil à la fois impérieux et timide, que même dans l'âge mûr elle ne dépouillait point, empêchait Geneviève d'aimer les gens avant d'être assurée qu'elle leur avait plu et qu'ils la préféraient. Or elle avait toujours éprouvé

comme sa beauté, sa fortune, ses bonheurs évidents d'épouse et de mère, la gloire conjugale dont on la voyait nimbée, comme toute son apparence excitait autour d'elle les convoitises et glaçait les sympathies. Craintive d'être dupée, peureuse de s'attacher à qui la trahirait, un instinct l'avait rendue circonspecte jusqu'à cette froideur, dissimulée, une fois pour toutes, sous l'affabilité. Par contre, c'est sans aucune réserve qu'elle s'abandonnait à trois femmes avec une foi absolue : car celles-là, dès le premier jour, l'avaient chérie. Leur prédilection l'avait conquise. Elle aimait ses amies à cause que ses amies l'aimaient. Elle se liait à elles par une gratitude qui, pour être originaire de l'égoïsme, n'en était pas moins chaleureuse et forte... D'ailleurs, si, par une sorte de pruderie, elle se méfiait des dangereuses avances, elle ne pouvait demeurer insensible à une démarche cordiale. La veille, dans cette maison foudroyée par la mort, Sophie Thirion était venue à elle, et Geneviève lui avait ouvert ses bras, oubliant, dans l'émotion mutuelle, les griefs passés et les rancunes justes.

Précisément, Sophie Thirion arrivait, un peu retardataire, ayant méprisé le luxe des berlines de deuil et mieux aimé les correspondances de ses omnibus dont elle usait avec jactance. Bientôt madame Bachelin, languissante et fiévreuse, allait s'étendre sur son lit. Madame Pellerat l'accompagnait. Geneviève demeurerait au salon, recevrait les personnes qui, n'ayant pu saluer la veuve aux obsèques, viendraient en quête de ses nouvelles. A côté de madame Tellier s'installa madame Lesne, qui continuait de vivre, desséchée et inusable, plus sourde mais moins muette que jamais. A l'oreille de Geneviève elle parlait, inépuisable, ne s'arrêtant que pour héler quelques personnes et les annexer à sa conversation : madame Vandel, madame Laigle, des épouses de médecins qu'on n'avait pas vues depuis des années dans la maison, les femmes de ceux, trop exigeants ou trop ratés, que Bachelin, si bon qu'il fût, n'avait pu efficacement protéger. Ces dames, en même temps que le malheur, réapparaissaient ici, l'âme pimpante et la face contrite. Penchée sur chacune, madame Lesne recommençait son discours ; elle tenait à déterminer

exactement l'étendue du désastre. Car il ne fallait pas se tromper au train de l'hôtel : madame Bachelin restait sans fortune. « Le professeur gagnait gros, mais il y avait un trou dans sa bourse. » La veuve Lesne ne faisait pas grâce d'un détail. Elle nommait le fils du premier lit, Emmanuel Bachelin, un mauvais sujet fini, un débauché, un escroc, « hardi comme un page », et qui était venu, un jour, lui emprunter vingt francs, sous le prétexte qu'il avait oublié son porte-monnaie. Bref, il faisait les cent dix-neuf coups, et, bien avant le cent-dix-neuvième, il eût échoué en police correctionnelle, si le père n'avait toujours à temps désintéressé ses victimes. Tout y avait passé, et l'hôtel était grevé d'hypothèques bien au delà de sa valeur. Pourvues de ces renseignements, madame Vandel et madame Laigle, l'une après l'autre, s'étaient éclipsées. Et madame Lesne répétait sa question à Geneviève :

— Voulez-vous me dire comment « elle » s'en tirera? Car elle est habituée à bien vivre, elle est gourmande... Si, si, elle est gourmande... Je le sais : j'ai assez souvent dîné chez eux ! On mangeait des fraises au mois de décembre. Elle va être beaucoup plus malheureuse que vous ne le croyez...

C'était l'avis de madame Faucheux, et celui de madame Guépard, qui, désolées de ne pas embrasser madame Bachelin, s'arrêtaient, quelques minutes, auprès de madame Lesne. Geneviève n'osait les quitter : car, Albert ayant succédé au chirurgien Faucheux, à l'Académie de médecine, elle se croyait, pour sa veuve, obligée à des prévenances particulières. Madame Faucheux, comme madame Guépard, se tamponnait les yeux. Elles avaient passé par là. « Le pas », pour madame Guépard avait été spécialement rude : du vivant d'Edmond Guépard, le statuaire officiel, l'ami de Monsieur Thiers, elle était le professeur de musique le plus recherché de Paris : ses disciples chantaient à ses fêtes, où se pressaient les hommes d'État et les artistes. A la mort de son mari, les choses avaient changé : supprimé l'attrait des réceptions, c'est elle qui allait entendre ses élèves aux soirées de leurs parents. On lui rabattait la moitié de ses cachets. Et on ne l'invitait guère qu'après le dîner.

A ces dames, le deuil rappelait des deuils, et d'abord

elles pleuraient. Mais la communauté des destins leur valait bientôt un réconfort. Chuchotantes et animées, elles pesaient le budget de la nouvelle veuve, taxaient sa pension de l'Université. Madame Pellerat lui obtiendrait un bureau de tabac, peu lucratif et bien lent à venir : madame Faucheux attendait le sien depuis deux ans. « Il est vrai — souriait la veuve du chirurgien — que, là comme partout, le passe-droit est la règle. » Enfin, madame Bachelin avait ses meubles : elle organiserait une assez belle vente, et madame Guépard, qui apprenait le chant aux filles de Marcaire, le commissaire-priseur, la mettrait en très bonnes mains. Madame Faucheux tirait ses lunettes, considérait le piano, les tables, les fauteuils, comme s'ils étaient déjà emmagasinés dans les salles de l'Hôtel Drouot. Mais elle hochait la tête : elle ne présageait pas de cette liquidation un résultat favorable. Le mobilier, sans être neuf, était moderne, et il n'y a plus que « l'ancien » qui trouve des acheteurs. Pourtant la vente s'imposait : quelques meubles, dorénavant, « lui » suffiraient. « Elle » n'avait ni les moyens, ni le besoin d'occuper un vaste appartement. Et madame Lesne connaissait, derrière l'École militaire, des maisons qu'on achevait d'édifier, énormes, avec trois corps de bâtiments : là, au cinquième étage ou au sixième, entre deux cours, « elle » pourrait louer un logis bon marché. Mesdames Guépard et Faucheux y consentaient.

Tant de médisance miséricordieuse faisait à Geneviève horreur et pitié. Voilà jusqu'où s'étaient ratatinées ces épouses jadis d'hommes célèbres dans l'art, dans l'administration, dans la science, ces femmes agrippées encore à ce douaire : leur nom, le nom illustre du défunt. Mais de cette illustration, maintenant honoraire, échue à d'inutiles personnes, résultait un effet douloureusement comique. Elle imposait aux novices qui, désireux de peupler leur « salon », jugeaient que ces vieux noms s'inscriraient brillamment dans la rubrique mondaine des gazettes. Ailleurs, par une habitude respectueuse ou charitable, les veuves étaient encore reçues; mais leurs hôtes les quittaient vite, s'en dépêtraient presque sans vergogne. Alors elles rapprochaient leurs solitudes. Ce groupe de madame Faucheux, de madame Lesne, de madame Guépard, ou un autre groupe,

tout pareil, Geneviève l'avait remarqué dans d'innombrables soirées et, généralement, dans la salle où était dressé le buffet. On évitait leur coin importun. Pourtant, elles avaient été, à leur heure, adulées, fières et, qui sait? bienveillantes.

Et Geneviève se rappelait que, l'autre année, après sa maladie, Albert lui avait dit, avec le plaisir expansif et orgueilleux d'une rapide guérison : « Ma consolation était de ne pas mourir tout entier. Je vous laissais, à toi et à Michel l'héritage d'un nom qui n'est pas ignoré dans le monde... » A Michel, peut-être ; mais, à elle-même... Elle ne se posait même pas la question... Il ne concevait donc point que, s'il lui manquait jamais, tout lui deviendrait, à elle, indifférent?...

L'hôtel se vidait. Des personnes correctes avaient eu assez de tact pour ne pas s'attarder. Seules les veuves persévéraient, immobiles, collantes et familières. L'antique comtesse de Courbois arriva la dernière. Elle ne cacha pas son déplaisir de ce que madame Bachelin fût invisible. Madame de Courbois avait cependant « fait atteler exprès », et ni son attelage, ni elle-même, n'avaient l'habitude de se déranger pour peu de chose. Afin que ses chevaux soufflassent, elle offrait ses condoléances à madame Tellier, « puisque madame Tellier représentait la famille ». Elle s'enquit si M. Bachelin le fils était là. Geneviève répondit qu'il voyageait actuellement en Amérique. Aussitôt madame de Courbois certifia qu'il serait bien inspiré d'y rester.

Celle-là, la plus ancienne et la plus riche, était aussi la plus aigre. Le comte de Courbois avait été ambassadeur sous Louis-Philippe, et philosophe sous le second Empire. Depuis sa mort prématurée, madame de Courbois considérait à peu près comme une ingratitude nationale que les drapeaux français ne fussent pas toujours en berne. Elle ripostait à cette méconnaissance de tous par une malignité universelle. Elle plaignait madame Bachelin, mais, combien davantage elle s'apitoyait sur le cas de madame Brives, qui restait veuve avec trois filles! Remontant de proche en proche, elle énuméra les deuils principaux, survenus depuis six ou sept lustres, mentionna pour chacun le nombre des orphelins et le chiffre des

ressources, avec la mémoire, la rigueur, la netteté stricte d'un obituaire.

C'est sur les vivants surtout que la comtesse inclinait sa pitié. Elle dit avoir entendu louanger la loi Tellier. M. Tellier avait judicieusement ordonné des idées que, sous la monarchie de Juillet, M. de Courbois et ses amis politiques avaient déjà vulgarisées. Et M. Tellier était sage de prendre son bien où il le trouvait. Tout cela n'avait pas d'importance, ou n'en avait plus. Au fond, depuis 1860 environ, on n'avait rien fait ni rien écrit de très sérieux. Mais le monde continuait de tourner, à la légère. Ça durerait ce que ça durerait. La jalousie conjugalement posthume de madame de Courbois ne s'irritait pas : elle daignait traiter chacun avec une mésestime affectueuse.

En témoignage de réconciliation, et pour ne pas achever, chacun chez soi, la journée de mélancolie, Albert et Geneviève dînaient chez les Thirion. Ceux-ci avaient encore prié M. Félicien Cosset, qui était seul aujourd'hui parce que Cossette passait cette semaine en province, et, croyait-il, en famille. Le temps ayant fait défaut pour déjeuner, la cuisine de Sophie eut du succès. Même chagrins, les vivants mangent. Puis, si la tristesse était vraie, la sévérité empreinte, tout le jour, sur les visages n'était pas sans contention. Ce soir, on nommait les gens reconnus à l'église et au cimetière : or il n'y a pas de dénombrement sans un type ou un trait risible ; peu à peu, à table, on se détendait. Madame Tellier avoua son ressentiment contre l'inconvenance des deux ou trois veuves qui, après les obsèques, s'étaient autorisées à ne pas quitter la maison mortuaire.

— Oui, dit Thirion, j'ai remarqué que ça sentait la veuve dans votre coin... Je vous demande pardon de l'expression, que je n'applique pas à notre pauvre amie. Même j'étais furieux de prévoir que, au moins par ses voiles, elle allait ressembler à ces pleureuses sèches, qui embaument le mérinos mal teint. Cette Lesne, cette Guépard me répugnent comme des chauves-souris. Et c'est bien plus malfaisant... Et c'est quémandeur... Fi !

M. Félicien Cosset entr'ouvrit son sourire chevalin :

— Ce sont des veuves classiques, regrattières de leur denier. Même quand elles possèdent un champ, elles exigent le droit de glaner dans le champ des autres, après la moisson. L'indiscrétion des veuves est ancienne; on s'est toujours garé d'elles autant qu'on l'a pu. Quand l'Église les régentait, elle en faisait volontiers des « diaconesses », pour essayer de limiter leur ingérence par des missions précises : les diaconesses visitaient les pauvres et les prisonniers; elles ensevelissaient les morts; dans les chapelles, elles gardaient les portes du côté des femmes et veillaient à ce que chacune fût placée à son rang. Le croiriez-vous? Dans ces humbles fonctions, elles agitaient encore les paroisses. Elles étaient indociles, peu délicates et trop bavardes. On finit par les supprimer.

— Dans l'Inde, — ajouta Tellier, — je crois qu'on les aurait supprimées plus radicalement.

— Le Malabar avait quelquefois du bon! — approuva Thirion.

Albert demanda si quelqu'un, à Saint-Ferdinand ou au Père-Lachaise, avait aperçu les Filsjean. Personne ne les avait vus, non plus que Lecouvey, qu'Évariste Billard, que les Lalanne. Bien des vides trouaient l'église. Le char funèbre ne disparaissait pas sous les couronnes, comme aux obsèques de madame Caverlochère.

— N'est-ce pas?... — dit Tellier. — Cette cérémonie était moins magnifique, et je le conçois : l'autre jour, on préméditait d'être gracieux pour le vieux maître en deuil. Mais aujourd'hui, c'est un maître qu'on enterre. Les mêmes gens ne se soucient pas d'être déférents pour sa femme. Leur hommage serait désintéressé : il est donc maigre.

La juste observation d'Albert résonnait profondément en Geneviève. Ces funérailles, en effet, différentes, signifiaient les traitements opposés que ménage le monde à la veuve et au veuf. Elle pensa à Caudry, si indépendant, si oublieux de l'épouse dans son renouveau assagi de célibat. Qu'elle-même mourût demain : l'église serait comble et l'on prodiguerait sur sa dépouille les fleurs qu'elle aimait. Et rien ne diminuerait son mari... Il serait troublé quelques semaines comme par une habitude perdue; bientôt il serait occupé de ses tra-

vaux, de sa gloire, de sa liberté même. Oui, de sa liberté... « Le veuf » est un personnage de bonne humeur, de comédie, presque de gauloiserie! Et si elle n'est pas toute jeune et toute coquette, « la veuve » assombrirait même un drame!... Comme la diversité de ces deux dénouements, les seuls probables en un ménage, illumine les relations vraies des deux époux! *Elle* a besoin de lui. *Lui* n'a pas besoin d'elle. C'est pourquoi elle s'attache à lui. C'est pourquoi lui se détache d'elle...

— Geneviève! je vous parle... vous rêvez?

— Pardon, Sophie... oui, je rêvais...

— Irez-vous demain voir madame Bachelin? Moi, je ne suis pas libre...

— Moi non plus... Mais madame Pellerat doit passer chez elle la journée, avec Marie. Nous irons, si vous voulez, après-demain.

Malgré son amicale volonté, le projet de retourner à la maison triste emportait pour Geneviève quelque ennui. Elle était honteuse d'offrir sa compassion. Elle avait vu là-bas des charités si vilaines... Des mots entendus se réveillaient : « Madame Brives et ses trois orphelines... »

— Est-ce vrai que la veuve de Brives meurt de faim?

Thirion sursauta :

— Elle est plus riche que moi! Et l'Instruction publique lui a accordé une pension... Et les Finances, une recette... Elle nous ennuie. Puisqu'elle a son bureau de tabac..., qu'elle le prise!

A peine madame Tellier avait-elle écouté la réponse de Thirion. Elle reprenait sa rêverie interrompue. Elle croyait toucher du doigt la misère conjugale de la femme, cette misère que le veuvage grossit jusqu'à l'évidence, rend pitoyable ou grotesque. De tout son cœur, elle désira mourir avant Albert. Jusque-là, si elle désespérait de lui devenir nécessaire, du moins, que Dieu voulût qu'elle ne lui fût pas à charge! Quoi qu'elle souffrît, elle serait assez secrète, elle serait assez rayonnante pour qu'il ne souhaitât pas sa liberté...

Mais que la Providence ne l'accablât point par la peine intolérable de survivre! La pensée n'avait jamais été admis-

sible à Geneviève qu'Albert disparaîtrait et qu'elle demeurerait. Aujourd'hui que le spectacle si proche d'une mort tirait son esprit vers des visions funèbres, l'idée, toujours chassée, s'imposait à elle qu'elle pourrait s'abîmer un jour dans une pareille catastrophe. Certes, elle se rassurait à décider qu'aucune force ne la contraindrait de survivre, après la perte de ce qui, plus que son souffle, animait sa vie. Elle se souvenait d'une pierre grise sur laquelle, jeune épouse, elle avait posé ses lèvres : c'était une petite stèle de granit, élevée sur un rocher plat, au bord du lac de Gaube. Ce léger monument consacrait l'aventure qu'un très vieux guide, alors, avait contée. Jadis, au temps qu'il y avait un lac dans tous les romans, deux amoureux voguaient sur les eaux de Gaube, sur ces eaux silencieuses, froides et bleues. Ils riaient. Par un mouvement malencontreux, l'homme glissa hors de la barque et ne reparut point. La femme le rejoignit. Geneviève les enviait.

Mais quoi ! Qui saurait présager sans faute ce que l'avenir fera de soi-même?... Et si elle s'obstinait lâchement à vivre? Le cauchemar l'épouvantait : elle pâlissait à se deviner solitaire et vieillotte, affiliée au clan déplorable des veuves, regrettant les reflets éteints d'une gloire qui l'avait échauffée si mal, ayant acquis peut-être — parce qu'il lui était désormais interdit — le goût sénile du monde, de ses hommages et de ses vanités... Elle tremblait à se figurer inquiète, grondeuse et mauvaise, achevant de traîner dans le ridicule, comme une madame de Courbois, comme une madame Faucheux, comme ces piteuses « désassociées », le nom mort d'Albert Tellier...

LUCIEN MUHLFELD

(La fin au prochain numéro.)

DE

LA VALLIÈRE A MONTESPAN[1]

III

M. DE MONTESPAN

> « Montespan n'était pas quelque chose de bon,.. je crois que, si le roi avait voulu donner beaucoup, il se serait apaisé. »
>
> *(Lettres de la Princesse Palatine, duchesse d'Orléans)*

M. de Montespan est un personnage énigmatique. Aux yeux de ses contemporains eux-mêmes, un mystère le déroba. De son vivant, il fut comme mort. Il était défendu de prononcer son nom à la Cour. Il est à peine mentionné dans les lettres qui firent de son fils un duc et pair, et où furent pompeusement décrits les titres de gloire de ses ancêtres. Lui-même n'a rien fait pour dissiper les voiles qui obscurcissent sa physionomie. Il n'aimait point à écrire, préférait traiter de vive voix, ou par l'intermédiaire d'un gentilhomme de confiance, les affaires si délicates où il se trouva mêlé.

Les jugements de ses contemporains sur son compte sont contradictoires. Si pour la Princesse Palatine il « n'était pas quelque chose de bon » et si madame de Caylus le traite de « malhonnête homme » et de « fou », d'autres se sont montrés plus indulgents. Il bénéficia des rancunes furieuses que souleva

1. Voir la *Revue* des 15 juillet et 15 août. — Outre les sources précédemment citées, nous avons utilisé pour cet article plusieurs documents tirés des archives de l'ancien Parlement de Toulouse, et notamment les lettres de grâce accordées au marquis de Montespan, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne.

sa femme, la maîtresse du roi. Les historiens modernes ont volontiers pris parti pour lui. On le qualifie homme « d'esprit et de courage ». On le représente comme une sorte d'Alceste, incapable de transiger avec l'honneur, de sacrifier aux préjugés de la Cour, drapé dans sa douleur et dans sa dignité. A quelques pièces d'archives, retrouvées il y a une trentaine d'années, et qui ont paru confirmer cette opinion, rien n'a été ajouté par ses plus récents historiens.

Qu'il nous soit permis d'en appeler du jugement de nos prédécesseurs. Plus d'un fait nouveau justifie cette revision. Peut-être y aurait-il témérité à promettre de dissiper toute obscurité sur le personnage. Nous nous tromperions fort pourtant si le simple exposé des événements qui le concernent ne donnait pas à sa physionomie un aspect plus voisin de la réalité.

*
* *

M. de Montespan, nous l'avons dit, ayant refusé d'emmener sa femme à l'automne de 1666, passa l'hiver loin de Paris et n'y revint qu'au début du printemps. Nous sommes avertis de son retour par ses négociations avec ses créanciers, qui sont la source de documents la plus abondante que nous possédions sur sa personne. Le 25 mai, « M. et madame de Montespan, demeurant rue de Taranne, paroisse Saint-Sulpice, reconnaissent devoir à Jean Le Flament, bourgeois de Paris, cinq mille trois cents livres pour prêt d'argent à eux fait » pour payer leur loyer et entretenir leur ménage.

A ce moment la marquise était-elle déjà la maîtresse du roi ? Nous avons vu que tout au moins elle était près de le devenir. M. de Montespan ne songea-t-il, comme le prétend madame de Caylus, « qu'à profiter de l'occasion pour son intérêt et sa fortune » ? Peut-être est-il téméraire de l'affirmer. Un fait est certain néanmoins : M. de Montespan, dûment prévenu, quelques mois plus tôt, des dangers qu'il courait, ne s'en inquiéta pas ; bien plus, tandis que la Cour et l'armée partaient pour la Flandre en grande pompe, il accepta une mission à l'autre bout de la France, dans le Roussillon.

Le maréchal de Noailles commandait dans cette province. La guerre qui s'y faisait n'avait rien de glorieux : c'étaient,

entre les petites garnisons françaises et espagnoles, de menues escarmouches. Le pays, réuni depuis peu à la France, était en grande partie insoumis ; sous le nom de *miquelets* et d'*angelets*, des partisans rebelles le parcouraient. M. de Montespan qui, jusque-là, à ce qu'il semble, s'était contenté de servir comme volontaire, leva en cette circonstance une compagnie de chevau-légers. M. Macqueron, intendant du Roussillon, la vit et, le 28 août, il écrivait à Louvois :

« Nous avons vu en passant la compagnie de M. de Montespan, laquelle est composée de quatre-vingt-quatre maîtres bien montés, outre son équipage qui est fort leste et dans lequel il y a plus de trente chevaux ou mulets. Il dit qu'étant fils de famille il ne peut faire beaucoup d'avance pour l'entretien de cette troupe. Je crois qu'il y aurait de la justice à lui envoyer au plus tôt quelque somme d'argent à bon compte de la subsistance de sa compagnie. »

M. Macqueron n'eut pas à réitérer sa requête. Du premier coup il trouva en Louvois, à l'égard du nouveau capitaine, une bienveillance extraordinaire. Et même, bientôt après, le jeune ministre se faisait le correspondant presque familier de M. de Montespan. Pour que Louvois se départît de l'allure hautaine et quelque peu cassante que, sous le couvert du roi, il s'exerçait à prendre avec les plus grands personnages, il fallait des raisons bien particulières. C'étaient des raisons de ce genre qui avaient amené, les années précédentes, son intimité avec le marquis de La Vallière. Les lettres de M. de Montespan à Louvois sont perdues, mais on voit par les réponses du ministre au capitaine que celui-ci accepta la bienveillance offerte, vantant ses mérites, réclamant un traitement de faveur qui ne lui fut pas marchandé ; compliments, brillantes promesses d'avenir lui sont prodigués, à une seule condition à peine déguisée : qu'il ne quitte pas le service du roi et reste où il est.

A la date du 14 octobre, le ministre écrivait à M. de Montespan :

« Monsieur,

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27e du mois passé, et, quoique j'eusse déjà assuré

le roi que votre compagnie était une des plus belles qui aient été levées, je n'ai pas laissé de lui rendre compte de ce que vous me mandez. Nonobstant la résolution que Sa Majesté a prise de faire régler le traitement des compagnies de cavalerie au nombre de soixante maîtres au plus, elle m'a toutefois commandé de vous faire savoir qu'elle veut bien entretenir la vôtre sur le pied des cavaliers effectifs dont elle est composée, en considération de la dépense que vous avez faite pour la mettre sur pied; c'est ce que je fais présentement savoir de la part de Sa Majesté à M. Macqueron, afin qu'il s'y conforme, et à M. le duc de Noailles que Sa Majesté désire qu'il mette votre compagnie dans un quartier du Roussillon où elle puisse aisément subsister et où il y ait le plus souvent des occasions de rendre vos services au roi afin que, par ce moyen, vous puissiez mériter un régiment dans la première occasion qui s'en présentera. Cependant je vous dirai que le roi a incorporé votre compagnie dans celui du Commissaire général de la cavalerie légère, qui s'en va présentement hiverner proche du Roussillon, et je me réjouis avec vous des avantages que Sa Majesté vous fait, vous assurant que je prendrai toujours beaucoup de part en ceux qui vous arriveront et que je suis véritablement, etc... »

Effectivement, le même jour, partaient les lettres annoncées : le ministre recommandait avec la même chaleur le jeune capitaine au duc de Noailles et à l'intendant Macqueron. Après avoir engagé le duc de Noailles à mettre M. de Montespan « en état d'acquérir de l'expérience et de la capacité », Louvois ajoutait : « Je vous assure que les soins que vous prendrez de le bien poster seront agréables à Sa Majesté ».

Si cette correspondance fût tombée sous les yeux du marquis de La Vallière, il eût compris, sans doute, pourquoi le ministre, si empressé à lui complaire l'année précédente, faisait maintenant la sourde oreille à ses doléances. Ce n'était plus le tour du marquis de La Vallière d'être gâté. Le bruit public assurait que, jaloux des services secrets que Colbert rendait au roi auprès de madame de La Vallière, Louvois n'avait rien épargné pour pousser madame de Montespan auprès de son maître. Esprit crûment positif et nullement

délicat en matière de sentiment, Louvois ne mettait pas en doute que M. de Montespan ne connût les raisons de sa fortune, pas plus qu'il ne trouvait mauvais qu'il en profitât.

Au reste, M. de Montespan prit à cœur de se distinguer et le duc de Noailles bientôt signalait sa bonne conduite. En dépit d'un accord conclu entre M. de Foucault, lieutenant général en Roussillon sous le duc de Noailles, et le gouverneur espagnol de Puycerda, celui-ci avait fait marcher des troupes en Cerdagne, répandant le bruit que le roi de France était mort et que le duc de Noailles se trouvait obligé d'évacuer le pays. Il fallait réprimer ces menées. Peu de jours après, le duc de Noailles, rapportant une action brillante sous les murs de Puycerda, terminait ainsi :

« M. de Foucault me mande que M. de Coulange et tous les officiers de cavalerie et d'infanterie et les troupes y ont fort bien fait leur devoir, que la plus grande peine qu'il a eue a été de les faire retirer des palissades et des autres endroits où ils s'étaient trop avancés et que M. le marquis de Montespan et M. de Saint-Martin qui commande la compagnie de Roquelaure qui avaient été détachés avec leurs compagnies, s'y sont particulièrement signalés... »

Le capitaine n'attendit pas longtemps les félicitations du ministre.

« Monsieur, lui écrivit Louvois le 22 novembre 1667, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le huitième du mois passé et le rôle des chevau-légers dont votre compagnie est composée, et une marque bien certaine de sa bonté est les services utiles qu'elle a rendus sous votre commandement lorsque vous avez attaqué les troupes de la garnison de Puycerda. Le roi témoigne être très satisfait de la valeur et de la conduite que vous avez fait paraître dans cette rencontre, et je puis vous dire que Sa Majesté vous en donnera des marques dans les occasions.

» Je vous supplie très humblement d'agréer que je vous assure de mes services et de la passion avec laquelle je suis, etc. »

*
* *

Les services de Louvois ne furent pas inutiles à M. de

Montespan, qui ne tarda pas à en prendre à son aise avec la morale conjugale et avec les officiers de la justice du roi. Voici, conté dans les « lettres de grâce, rémission et pardon », qui lui furent ultérieurement accordées, le récit de ces fredaines :

« Une certaine fille de très basse condition s'étant donnée à lui, il en aurait abusé pendant quelque temps et l'aurait entretenue à sa suite et dans sa dite compagnie vêtue en habits de garçon et emmenée en cet état en la ville de Perpignan et ailleurs, de sorte qu'un de ses parents l'ayant reconnue déguisée avec un des valets de chambre dudit sieur marquis de Montespan, il en aurait fait sa plainte au sous-bailli de la ville de Perpignan, lequel l'aurait mise en prison, ce qui aurait obligé la mère de ladite fille de venir dans ladite ville. Mais sur ce que ledit sieur de Montespan aurait fait de grandes menaces audit bailli au sujet de l'emprisonnement de ladite fille, ledit bailli, dans la crainte que ledit marquis de Montespan ne s'en ressentît, aurait quelques jours après remis ladite fille ès mains de la mère, après quoi ledit marquis de Montespan, ayant encore tenu cette fille quelques jours, il l'aurait abandonnée et aurait donné à une dame de ladite ville de Perpignan une somme de vingt pistoles pour aider à la marier, ce qui a été exécuté depuis; que néanmoins, peu de temps après, en haine dudit emprisonnement, plusieurs cavaliers et entre autres le nommé Cartet, maréchal de logis de la compagnie dudit sieur de Montespan, seraient allés dans la maison dudit sieur bailli armés de pistolets et d'épées et, proférant plusieurs serments et injures, l'auraient tiré hors de sa maison, lui auraient donné plusieurs coups de bâton, de bouts de pistolet et de plats d'épée et l'auraient même blessé du tranchant et fait à quelques-uns qui vinrent à son secours plusieurs autres insultes. »

La modération exemplaire de l'infortuné bailli, sa sollicitude pour M. de Montespan qu'il veut protéger contre les suites de ses propres méfaits, prouvent qu'on savait à Perpignan que M. de Montespan était bien en cour.

Au fond, d'ailleurs, ni les exploits ni les frasques du capitaine n'émeuvent vraiment Louvois. Ce qui l'intéresse, c'est

l'absence de Montespan. Il est inquiet au moment où M. de Noailles prend son congé :

« Vous ne m'avez point dit, mande-t-il à Macqueron, si avec M. le duc de Noailles des officiers ne se sont point mis en chemin pour revenir ici avec lui. Je lui avais mandé de ne le point souffrir et je suis persuadé qu'il ne l'aura pas fait. Vous direz à M. Foucault que, sous quelque prétexte que ce puisse être, il ne doit donner congé à aucun pour sortir du Roussillon. »

Cependant cette inquiétude s'apaisa. Louvois croyait depuis longtemps que Montespan connaissait et acceptait la situation qui lui était faite. Il finit par n'en plus douter. A la Cour, nul n'ignorait la passion du roi, et parmi les courtisans les mieux informés était l'oncle même de M. de Montespan, l'archevêque de Sens : à défaut d'un autre, le prélat avait dû avertir son neveu. L'insouciance avec laquelle M. de Montespan était parti pour le Roussillon et avait accueilli les bienfaits du roi attestait sa bonne volonté.

Pourquoi dès lors lui interdire de reparaître à la Cour? Sa présence cessait d'être dangereuse. Elle pouvait peut-être même devenir utile. On ne se contenta pas de permettre à M. de Montespan de revenir à Paris. On lui fit une surprise : la représentation d'*Amphitryon*.

***

Ce serait peut-être pousser les analogies un peu loin que de vouloir trop rigoureusement identifier Louis XIV avec le séducteur Jupiter, madame de Montespan avec Alcmène, Amphitryon avec le marquis de Montespan, et Louvois avec Mercure qui se montre si accommodant envers Amphitryon lorsque celui-ci entre dans les vues du maître, et le rosse dès qu'il se permet de regimber. Mais il n'y a pas de doute que l'aventure du marquis est l'idée même de la pièce et que cette idée n'a pas déplu à Louis XIV, et même qu'il l'a agréée. Sans cet agrément, ni Molière n'aurait osé produire son *Amphitryon*, qui eut été une satire, ni Condé, le meilleur et le plus avisé des courtisans, en accepter la dédicace.

Le lundi 16 janvier 1668, « la belle comédie d'*Amphi-*

tryon », comme le dit la *Gazette de France* (qui avait été jouée trois jours auparavant au Palais-Royal), fut donnée devant le roi et les dames. On y applaudit discrètement la grâce touchante d'Alcmène qui n'a point manqué au serment conjugal puisque, seul, un dieu a pu triompher de sa vertu :

Mon nom qu'incessamment toute la terre adore
Étouffe ici les bruits qui pourraient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore.

Beaucoup certainement comprirent les transparentes allusions de la comédie. Nous croyons que M. de Montespan fut du nombre et qu'il dut être très attentif à des vers comme ceux-ci mis dans la bouche de Jupiter :

L'éclat d'une fortune en mille biens féconde
Fera connaître à tous que je suis ton support
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données...

A ce moment, il est au mieux avec sa femme. Le 1er mars 1668, le ménage, qui a quitté la rue Taranne pour la rue Saint-Nicaise, passe plusieurs actes en vue de régulariser des dettes antérieures contractées au profit du mari. Tous deux constituent à M. Jean Flament, commissaire des guerres, au nom de Anne Forget, 350 livres de rente pour un prêt de 7 500 livres. La quantité de garanties qu'ils fournissent pour le paiement de cette faible somme atteste d'ailleurs le mauvais état de leur crédit. Un autre contrat est passé avec le sieur Pancatelin qui consent à répondre de leurs dettes envers M. de Seignerolles à qui ils doivent payer 400 livres de rente. Enfin le parfait accord des époux s'atteste par la procuration que le même jour M. de Montespan donne à sa femme sur toutes ses affaires : « lequel a fait et constitué sa procuratrice générale et spéciale haute et puissante dame Françoise de Rochechouart, son épouse, qu'il autorise à l'effet des présentes et de tout ce qui sera fait en conséquence, à laquelle il donne pouvoir et puissance de gouverner toutes leurs affaires et biens, » etc., etc...

Ayant ainsi arrangé ses affaires, M. de Montespan repart pour le Roussillon. Sa présence nous y est attestée au mois de mai. Puis, brusquement, il demande à revenir à Paris. La paix avec l'Espagne est faite. Le roi est si loin d'attendre une manifestation gênante de la part du marquis qu'il lui accorde aussitôt son congé.

« Monsieur le marquis de Montespan, écrit Louis XIV le 14 juin, ayant considéré que votre présence n'est plus nécessoire à mon service aux lieux où vous êtes, je vous fais cette lettre pour vous dire que je trouve bon que vous veniez par deçà et alliez partout où vos affaires vous appelleront ».

Et pourtant Montespan ne se hâte pas de partir. Le 12 juillet, des quittances signées de sa main attestent encore sa présence en Roussillon. Ce n'est donc pas au reçu d'une lettre anonyme qui lui aurait révélé son malheur qu'il se serait décidé à solliciter son congé. Ou bien alors pourquoi aurait-il prolongé son séjour? Nous rencontrons ici plus d'une obscurité; mais il est certain que l'état d'esprit dans lequel il se présenta à la Cour était fort différent de celui qu'il y avait montré quelques mois plus tôt.

*
* *

On raconte que lorsque le marquis d'Antin, père de M. de Montespan « reçut une lettre de Paris dans laquelle on lui marquait que le roi était amoureux de sa belle-fille », il interrompit sa lecture en s'écriant : « Dieu soit loué ! voici la fortune qui commence d'entrer dans notre maison. »

Plusieurs témoignages catégoriques de contemporains permettent de conjecturer que M. de Montespan pensait comme son père, et que le désappointement fut la raison principale qui lui remit en mémoire son honneur conjugal.

Selon madame de Caylus, « ce qu'il fit ensuite ne fut que par dépit de ce qu'on ne lui accordait pas ce qu'il voulait ». M. de Montespan, dit par ailleurs la Princesse Palatine, « ne faisait rien que jouer, il était fort intéressé; je crois que si le roi avait voulu donner beaucoup, il se serait apaisé ». L'ambassadeur anglais affirme un fait grave : « M. de Montespan, dit-il, avait été bien remis avec sa femme »; il aurait

donc consenti à passer l'éponge sur le passé. Pourquoi son revirement subit? Sans doute, ce fut le sentiment que le roi « ne donnait pas beaucoup » qui décida Montespan à changer de conduite; peut-être aussi n'y eut-il qu'une de ces brusques variations d'humeur familières aux Montespan, comme celle qui, du galant archevêque de Sens, faisait, du jour au lendemain, un prélat rigide.

L'été de 1668 avait été fécond en réjouissances. La paix conclue avec l'Espagne avait été célébrée, à Versailles, par des fêtes splendides. La Cour, le nonce du pape et deux cardinaux s'étaient divertis à la comédie de *Georges Dandin*. L'accouchement de la reine, le 4 août, avait donné lieu aux plus touchantes manifestations: « Le roi, mandait la *Gazette*, avait assisté toute la nuit cette princesse, avec les témoignages d'une tendresse singulière... Toute la famille royale, ajoutait-elle quelques jours après, est, grâce à Dieu, dans une parfaite santé : de manière qu'on ne parle que d'allégresse en cette Cour qui est plus belle et plus brave que jamais.»

Tout le monde applaudissait au choix que le roi avait fait de M. de Montausier pour la dignité de gouverneur du Dauphin. C'est peu de temps après cette nomination que le plus effroyable scandale venait jeter le trouble dans l'allégresse générale.

Il faut reproduire, dans son ensemble, le récit de mademoiselle de Montpensier, témoin presque immédiat d'une des scènes les plus étonnantes dont ait été troublée la majesté de Louis XIV.

« L'été à Saint-Germain, M. de Montespan, qui n'était pas trop bien avec sa femme (c'est un homme fort extravagant et d'une conduite extraordinaire, mais qui a bien de l'esprit), se déchaîna fort sur le bruit de l'amitié du roi pour elle; il allait en parlant à tout le monde. Quand il était à Saint-Germain et qu'il faisait de ces prônes, madame de Montespan était au désespoir. Il venait fort souvent chez moi; il est mon parent et je le grondais. Il y était venu un soir et m'avait fait une harangue, qu'il avait faite au roi, où il lui citait mille passages de la Sainte Écriture, lui citait David, enfin lui disait force choses pour l'obliger à lui rendre sa femme et à craindre le jugement de Dieu. Je lui dis: « Vous êtes fou. Il ne

» faut point faire tous ces contes. On ne croira jamais que » vous avez fait cette harangue; elle tombera sur l'archevêque » de Sens qui est votre oncle et mal avec madame de Mon- » tespan ». Cette harangue était admirable. Je fus à Saint-Germain le lendemain. J'avais chaud, j'entrai sur la terrasse qui est devant les fenêtres de la reine, et je dis à madame de Montespan : « Venez vous promener avec moi. J'ai vu votre » mari à Paris, qui est plus fou que jamais : je l'ai fort grondé » et lui ai dit, que s'il ne se taisait, il mériterait que l'on le » fît enfermer. » Elle me dit : « Il est ici qui fait des contes » dans la Cour, j'en suis si honteuse de voir que lui et mon » perroquet amusent la canaille.

» On la vint demander de la part de madame de Montausier et on lui dit : « M. de Montespan vient de sortir. » Elle me quitta. J'entrai un moment chez la reine qui se retira. J'allai chez madame de Montausier qui contait à madame de Montespan l'extravagance que son mari venait de faire. Elle était sur son lit qui tremblait de la colère où elle était et avec raison. Elle ne pouvait parler. Elle me dit : « M. de Montespan » est entré ici comme une furie et m'a dit rage de madame » sa femme et à moi toutes les insolences imaginables. J'ai » loué Dieu qu'il n'y ait que de mes femmes ici ; car si j'avais » eu quelqu'un, je crois qu'on l'aurait jeté par les fenêtres. » Le roi l'ayant su, on alla le chercher pour l'arrêter, mais il se sauva. Cela fit un bruit épouvantable dans le monde, mais on l'apaisa tant que l'on put. »

Saint-Simon a conté la même aventure à deux reprises. Sous sa plume, elle se corse de détails nouveaux. M. de Montespan, dit-il, « d'autant plus enragé qu'il ne pouvait se dissimuler qu'un si profond malheur venait de sa faute et d'autant moins maître de soi qu'il était plus amoureux de sa femme ... s'appliqua à gagner du mal avec le même soin que d'ordinaire on l'évite ; son projet était de gâter sa femme et de le communiquer au roi. » En dépit de toutes les précautions, il arriva un jour à rejoindre, à Saint-Germain, l'infidèle, qui « fit les hauts cris et courut entre les bras de madame de Montausier où il courut après elle. Il n'y eut injures, pour valet et atroces qu'elles fussent, qu'il ne vomît en face à madame de Montausier avec les plus sanglants reproches.

Comme il voulut passer mesure, en sa présence, à force de bras, à l'exécution de ce qu'il avait projeté, elles eurent l'une et l'autre recours aux cris les plus perçants, qui firent accourir tout le domestique en présence de qui, ne pouvant mieux, les mêmes injures furent répétées, et lui, enfin, emmené de force hors de là, non sans avoir fort joué du moulinet et achevé de jeter les deux dames dans la plus mortelle frayeur. »

Un tel scandale transpirait forcément au dehors. Madame de Longueville et madame de Sablé, devenues dévotes jansénistes, s'inquiétaient de ses conséquences possibles pour l'archevêque de Sens, oncle du délinquant. La voix publique y ajoutait. On prétendait que le mari avait fait partie avec Lauzun « pour enlever et emmener en Espagne la marquise de Montespan sa femme ». On racontait qu'il avait fait réunir grande compagnie chez madame de Montausier, qu'il l'avait couverte des pires injures et qu'il avait renversé la table, de telle manière que la pauvre dame en perdit l'esprit. Selon d'autres, M. de Sens aurait souffleté madame de Montespan.

Il n'était pas besoin que Montespan commît de telles excentricités pour déterminer le roi à se débarrasser d'un personnage si gênant. Peu de jours après la scène de madame de Montausier, on apprenait que M. de Montespan était arrêté, non pas embastillé, comme le dit Saint-Simon, mais enfermé à For-l'Évêque.

Le 30 septembre, il y accomplit « entre deux guichets », assisté de notaires, deux actes notables. L'un fut de se faire avancer par un de ses fermiers une somme de six mille livres destinée à payer son tailleur et à solder les frais que, selon son imagination gasconne, ne pouvait manquer de lui occasionner son incarcération prolongée. L'autre fut de révoquer la procuration qu'il avait donnée à sa femme : « n'entendant plus qu'elle se puisse servir de ladite procuration ni d'autres pour quelque cause et occasion que ce soit. Fait et passé à Paris, entre les deux guichets dudit For-l'Evêque, l'an mil six cent soixante huit, le trentième septembre avant midi. »

Il est impossible de ne pas remarquer que M. de Montespan a longtemps attendu pour révoquer cette procuration : à le supposer accouru à Paris pour protester contre son déshonneur, c'est tout de suite qu'il aurait dû revenir sur cet acte de

confiance envers sa femme; le délai qu'il laissa écouler est une preuve de plus qu'il était arrivé à Paris disposé à transiger sur ses droits de mari si on lui donnait une compensation suffisante.

D'ailleurs son séjour à For-l'Évêque fut bref. Du château de Chambord où la Cour était depuis quelques jours, partirent le 4 octobre les deux ordres suivants :

« Sa Majesté ordonne au geôlier et garde des prisons de For-l'Évêque de mettre en pleine et entière liberté le sieur marquis de Montespan qui est présentement détenu esdites prisons et ce au temps que lui dira le chevalier du guet de la ville de Paris. Et moyennant le présent ordre, il en demeurera bien et valablement déchargé. »

« De par le roi :

» Sa Majesté, étant mal satisfaite de la conduite du sieur marquis de Montespan, ordonne au Chevalier du guet de la ville de Paris qu'incontinent qu'après qu'en vertu de l'ordre de Sa Majesté qui en a été expédié ledit sieur marquis de Montespan aura été mis en liberté des prisons de For-l'Évêque où il a été détenu, il lui fasse commandement de la part de Sa Majesté de sortir de Paris dans vingt-quatre heures pour se rendre incessamment dans l'une des terres appartenant au sieur marquis d'Antin, son père, situées en Guyenne et d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre de Sa Majesté, lui défendant d'en sortir sans sa permission expresse à peine de désobéissance. »

Si M. de Montespan, au jour de sa sortie de prison, eut l'idée d'acheter la *Gazette de France*, du 6 octobre, il dut médiocrement se réjouir au récit des divertissements qui se donnaient à Chambord. La chasse était le principal : « Le premier du courant, contait la gazette, les dames qui sont à la suite de la Reine y parurent, ainsi que cette princesse, vêtues en amazones si galamment qu'il ne s'y pouvait rien ajouter : et cette charmante compagnie fut ensuite traitée par le roi avec une magnificence non pareille. Hier, après le même divertissement il y eut comédie, bal et grand souper, de manière que la Cour ne s'est jamais mieux divertie et ne parut plus gaie qu'elle est ici. »



M. de Montespan se rendit donc en Guyenne, emmenant avec lui, comme otage, son fils, le futur marquis, puis duc d'Antin, alors âgé de deux ans[1]. Comment se comporta-t-il dans sa province?

Selon un bruit qui courut, il « fit une grande assemblée de ses parents et amis, leur fit entendre la mort de sa femme, prit le deuil, le fit prendre à ses enfants et lui fit faire de magnifiques funérailles, quoiqu'elle se portât fort bien »... Il est possible que cette grande gasconnade soit une pure imagination, bien que l'ambassadeur d'Angleterre s'en soit fait l'écho en y ajoutant d'autres détails. M. de Mortemart et M. de Vivonne, le père et le frère de madame de Montespan, protestèrent plus simplement contre le scandale qui atteignait leur famille; ils se démirent de la charge de premier gentilhomme de la chambre que possédait le père et que le fils avait en survivance. Mais le roi refusa les démissions. Ils n'insistèrent pas.

Madame de Montespan s'installait dans sa condition nouvelle. Un acte du 14 janvier 1669 montre qu'elle a quitté le domicile conjugal.

Étienne de La Forest, écuyer, émancipé d'âge, « a baillé et délaissé par ces présentes à titre de loyer et prix d'argent du jour de Pâques prochain pendant trois années après ensuivantes finies et accomplies et promet de faire jouir haute et puissante dame Françoise Athanaïste de Rochechouart, marquise de Montespan, dame d'honneur de la Reine, demeurante au Palais des Tuileries, paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois... d'une maison sise à Paris en la rue de l'Échelle... consistante en un corps de logis où il y a plusieurs caves, une cuisine et offices basses, salle au dessus, trois étages l'un sur l'autre, grand grenier au-dessus, le tout dépendant dudit corps de logis étant au bout de la cour, plus deux chambres sur le devant au dessus de la porte cochère, remise et carosse

1. Ce fils, qui devint duc d'Antin en 1711, quatre ans après la mort de sa mère, était né en 1666; il avait une sœur aînée, mademoiselle de Montespan, née dans les premiers mois de 1664.

sous icelle, près le puits, etc. » au prix de quinze cents livres par an.

La maison est voisine des Tuileries; participe à l'acte « comme principal preneur », Jean-Baptiste Duché, sieur de la Grange-aux-Bois, « intendant et contrôleur général de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de Sa Majesté » ; ledit sieur Duché déclare du reste qu'il « s'est rendu et constitué caution pour ladite dame et s'oblige solidairement avec elle au paiement du loyer dont il fait son propre fait et dette ». Tout cela est fort clair.

Pendant ce temps, M. de Montespan se lassait de son séjour en Guyenne et donnait la preuve la plus stupéfiante de sa versatilité. Le roi lui avait pris sa femme, l'avait mis en prison, l'avait renvoyé chez son père. Pour beaucoup moins, tout autre eût brisé son épée. M. de Montespan, en pleine paix, se remit au service, accepta de toucher l'argent du roi et alla rejoindre son régiment en Roussillon. Toutefois l'œil du ministre restait fixé sur lui, non plus avec les intentions bienveillantes d'autrefois : Louvois guettait la première occasion propice pour mettre définitivement en lieu sûr ce mari quinteux et incommode.

L'occasion se présenta.

Nous avons conté plus haut les démêlés que M. de Montespan avait eus avec le sous-bailli de Perpignan. Commencés dès 1667, ils étaient loin d'être terminés et il n'y avait plus pour le ministre de raison d'étouffer l'affaire. D'autre part, l'infortuné marquis s'en mettait d'autres sur les bras. Les lettres de grâce nous en ont laissé l'abondant récit.

Selon ce document officiel, M. de Montespan fit rencontre, dans la ville d'Illes, d'une autre fille « aussi de vile et basse condition », s'en éprit et lui fit offrir de l'argent. La belle déclina ses propositions, mais il réussit par des voies détournées à lui faire quitter le domicile maternel pour prendre gîte chez le bailli d'Illes où logeait un de ses cavaliers qui eut pour charge « d'obliger par crainte ladite fille et ses parents à consentir à ses désirs ». Les parents avertis reprirent la malheureuse chez eux. M. de Montespan furieux se répandit en paroles « extraordinaires » et en menaces de mort, envahit à main armée la maison du bailli. On essaya de faire quitter

la ville à la pauvre fille. Elle rencontra en chemin les gens de Montespan qui essayèrent de l'enlever; elle se réfugia dans un couvent; les soldats tentèrent d'en escalader les murs, et les religieux durent se mettre en défense et les repoussser.

Exaspéré par cet échec. M. de Montespan arriva en personne, quelques jours après, s'emporta contre le supérieur et les religieux, les couvrit de menaces et d'injures, assurant que, s'il eût été présent, il aurait fait jeter bas les murs du couvent.

Par ailleurs, il laissait ses cavaliers faire du désordre et s'emparer de fourrages sans les payer. « Le pistolet à la main et l'épée nue », son lieutenant, M. d'Espalion, et lui-même les assistaient dans leurs violences contre les habitants.

Le 21 septembre 1669, Louvois écrivit à l'intendant du Roussillon :

« Monsieur de Macqueron, je suis informé qu'une querelle assez vive a eu lieu entre les cavaliers de la compagnie de M. le marquis de Montespan et les gens du sous-bayle de Perpignan. Je m'étonne que vous ne m'ayez encore transmis aucun renseignement sur cette affaire et vous exhorte à réparer au plus tôt ce qui ne peut être qu'un oubli. Il ne faut rien oublier, soit dans les informations du sous-bayle de Perpignan, soit dans celles des désordres commis à Illes, pour impliquer le commandant de la compagnie et le plus grand nombre de cavaliers qu'il se pourra afin qu'ils prennent l'épouvante et que la plupart désertent et principalement le capitaine, après quoi ce ne serait pas une affaire que d'achever la ruine de la compagnie. Si vous savez le nom des cavaliers qui ont insulté le sous-bayle, il les faut arrêter, dès le premier jour, afin de faire un exemple et que, par leur déposition, lors de leur exécution, vous ayez davantage de preuves et de charges contre le capitaine pour tâcher de façon ou d'autre de l'impliquer dans les informations, de manière que l'on puisse le casser avec apparence de justice. Si vous pouviez faire en sorte qu'il pût être assez chargé pour que le conseil souverain eût matière de prononcer quelque condamnation sur lui, ce serait une bonne chose.

» Vous devinerez assez les raisons pour peu que vous soyez informé de ce qui se passe dans ce pays-ci. Je vous prie de

ne rien oublier pour faire réussir ce que je puis désirer en cette occasion. »

Cette lettre, où il est prescrit de pousser Montespan au désespoir et à la fuite, et la raison donnée à l'intendant — « ce qui se passe dans ce pays-ci » — sont du pur et tranquille cynisme. Et en même temps qu'à l'intendant, le ministre écrivit aux consuls de Perpignan et au Conseil supérieur du Roussillon qu'il pressait de procéder contre les comparses et de l'informer de temps en temps pour qu'il pût rendre compte au roi.

M. de Montespan fut décrété de prise de corps avec ses complices. Effrayé, il envoya à Louvois un gentilhomme porteur d'une lettre. Le ministre fit une réponse glaciale et bientôt cassa la compagnie de Montespan. Le pauvre marquis, comme on l'espérait, prit la fuite. Il s'en alla, comme diront les lettres de grâce, « dans les terres et pays du Roi catholique, non seulement sans notre permission, mais encore au préjudice des défenses expresses que nous lui aurions fait faire de ne point sortir de nos provinces de Guyenne et Languedoc sans notre ordre ».

Mais voilà, quelques semaines après, que l'étrange personnage demande au roi sa grâce humblement.

« Nous avons reçu, disent les lettres royales, l'humble supplication de notre amé Louis-Henry de Gondrin, marquis de Montespan, ci-devant capitaine d'une compagnie de chevau-légers pour notre service, contenant que par un esprit de jeunesse et par emportement il serait tombé dans divers excès et violences lorsque sadite compagnie était en Roussillon.... et d'autant qu'il appréhende que l'on ne continue à lui faire et parfaire son procès et à ses complices, il a eu recours à notre bonté et clémence, nous suppliant très humblement de lui accorder nos lettres de grâce, pardon et rémission sur ce nécessaires, à quoi ayant égard, en considération de ceux de son nom et maison, voulons même préférer miséricorde à rigueur de justice. »

Peut-être le marquis avait-il été averti secrètement qu'une demande de lui serait bien accueillie. On avait des raisons de le ménager : à l'étranger, il pouvait faire un grand tapage; d'autre part, il avait emmené avec lui son fils et par là il tenait

dans une certaine mesure madame de Montespan et le roi lui-même.

C'est ainsi que deux ans après *Amphitryon*, quelques mois après la naissance du duc du Maine, ce fils de Jupiter, comme La Fontaine appellera plus tard l'enfant adultérin de Louis XIV et de madame de Montespan, il arriva que M. de Montespan fut grâcié par Louis XIV. Le roi espérait bien être récompensé de sa clémence. Il comptait que Montespan se contenterait d'une vie tranquille en province et que le Châtelet de Paris, saisi depuis une année déjà, par madame de Montespan, d'une demande de séparation de corps et de biens, s'empresserait de rendre un jugement conforme. Les lettres de grâce contresignées du chancelier Le Tellier, et qui s'étendent avec une si grande complaisance sur les méfaits de Montespan, n'étaient-elles pas un plaidoyer indirect en faveur de la séparation ?



M. de Montespan parut d'abord accepter son exil sans trop de mauvaise grâce. Il eut même à cœur de s'y distraire. Le maréchal d'Albret, son cousin, s'était fait le conseil de madame de Montespan après la brouille du ménage. Or, en 1671, lorsque le maréchal prit possession de son gouvernement de Guyenne, M. de Montespan s'empressa d'aller le saluer à Bordeaux. A Toulouse, il fit mieux; le 3 juillet on mandait de cette ville à la *Gazette de France :* « Le premier de ce mois, le maréchal d'Albret fit son entrée en cette ville avec beaucoup de magnificence, le marquis de Montespan, son cousin germain, lui ayant amené toute la noblesse de la haute Guyenne qui se monte à quatre cents gentilshommes. »

En insérant cette nouvelle, le rédacteur de l'officieuse gazette savait qu'elle serait bien accueillie à Versailles, où, suivant le mot de madame de Caylus, depuis la disgrâce de Montespan, on était disposé à « laisser faire en province à ce misérable Gascon toutes ses extravagances ». Un contemporain ajoutait même les détails suivants, dont nous lui laissons la responsabilité : madame de Montespan « ayant appris que, pour cette solennité, son mari aurait peut-être besoin d'argent pour se mettre en équipage, elle lui fit tenir quatre

mille pistoles, huit paires d'habits très riches et des habits pour son train sans faire dire que cela vînt d'elle. Il hésita longtemps s'il recevrait ce présent. A la fin, ses amis lui ayant remontré que, ne paraissant point qu'il vînt de sa femme, il le pouvait recevoir avec bienséance, il s'y résolut et le prit sans croire être obligé de remercier celle d'où il venait. »

Des raisons de famille retinrent aussi le marquis dans le Midi. Il avait perdu son père. Sa mère, Marie-Chrétienne de Zamet, mourut dans les premiers mois de 1674. Elle avait recueilli la fille du marquis de Montespan, la sœur cadette du futur duc d'Antin. Elle s'était fort attachée à cette pauvre enfant : « Je donne et lègue, dit-elle en son testament du 21 mai 1670, à ma petite-fille de Montespan, qui est présentement près de moi, qui n'a pas encore le nom et la cérémonie du saint baptême, fille de mon fils de Montespan, deux mille livres de rente. » Elle exprime en outre le désir qu'incontinent après son décès, sadite petite-fille soit conduite au couvent de Charonne « cela pour beaucoup de considérations que je ne puis exprimer », et qu'elle y reste « jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en disposer soit par mariage ou religion ou qu'elle ait atteint l'âge de vingt-cinq ans ». Que si plus tard mademoiselle de Montespan veut embrasser la vie religieuse avec l'approbation de son père et de l'archevêque de Sens, « en ce cas, je donne au couvent où madite petite fille fera sa profession lesdites deux mille livres de rente, à condition que madite petite fille y sera reçue comme bienfaitrice et y jouira de tous les privilèges attribués à ladite qualité et surtout qu'elle aura dans ledit couvent une chambre particulière à cheminée, et que le couvent lui fournira son chauffage dans ladite chambre et qu'elle ne sera point tenue pour quelque raison que ce soit de maladie ou autrement d'aller à l'infirmerie dudit couvent et qu'elle aura aussi une religieuse particulière à elle pour la servir et coucher dans sa chambre. » Elle la recommandait d'ailleurs tout particulièrement à son beau-frère l'archevêque de Sens. De la mère de l'enfant, de la marquise de Montespan, pas une mention n'était faite en ce testament tout plein d'une affection et d'une si touchante pitié

grand-maternelles. La pauvre petite, au reste, ne put profiter des libéralités de son aïeule. Elle mourut en bas âge.

Le marquis de Montespan renonça à la succession de sa mère comme il avait précédemment renoncé à celle de son père ; puis, après un avis des parents, il l'accepta pour son fils, sous bénéfice d'inventaire, « dans l'incertitude où il était que ladite succession ne lui fût plus onéreuse que profitable ». Il déclara plus tard, dans une requête au Parlement de Paris, que sa mère, lui avait laissé plus de cinq cent mille livres de dettes.

Ces derniers actes se passèrent à Paris. M. de Montespan, en effet, y était retourné, appelé par une grande affaire. Après cinq années de procédures, le Châtelet venait, par une sentence du 11 juillet 1674, de prononcer la séparation de corps et de biens demandée par madame de Montespan. Les événements du Roussillon, et, en outre, des faits attestés par une enquête qui n'a pas été conservée ont été invoqués au procès, car la demande en séparation visait « la dissipation de bien, le mauvais ménage et les sévices sur sa personne ».

Ce jugement portait « que ladite dame de Montespan est et demeurera séparée de biens et d'habitation d'avec son mari, auquel nous avons fait défense de la plus hanter ni fréquenter ». Il obligeait celui-ci à restituer les soixante mille livres de dot constituées à sa femme et à présenter à celle-ci « acquit et décharge des dettes auxquelles elle s'est obligée avec lui ».

La marquise, comme si elle avait eu la conscience la plus tranquille du monde, prit le jugement à la lettre ; le 12 juillet, elle faisait « procéder par saisie et exécution sur les meubles dudit seigneur marquis son époux dont elle poursuivait la vente », et une prisée et estimation en fut faite le même jour par « François Turin, maître tapissier à Paris, demeurant sous les piliers de la Tonnellerie, paroisse de Saint-Eustache ». Le mobilier de M. de Montespan était des plus modestes. L'estimation totale ne dépassa pas 950 livres, encore fit-on compter pour la moitié de ce chiffre (470 livres) « une tenture de tapisserie de Flandres à personnages représentant l'histoire de Moïse, en sept pièces ». Une couche à hauts piliers, de bois de noyer, une couverture

de laine blanche, une autre rouge, quatre rideaux, deux bonnes grâces, huit sièges pliants, quatre chaises à dossier, le tout de brocatel à fond rouge de fleurs incarnat et blanc, ne furent prisés ensemble que deux cent quatre-vingts livres ; douze chaises de bois de noyer tournées, garnies de crin, couvertes de moquette, cinquante livres ; un miroir à glace de Venise de trente pouces de hauteur, soixante livres ; un cabinet de bois de noyer façonné ouvrant à deux guichets, garni de plusieurs tiroirs, soixante-dix livres.

M. de Montespan plia sous la mauvaise fortune. De « la maison du sieur curé de Saint-Jacques de la Boucherie, où il s'était réfugié, il envoya remontrer à sa femme « qu'elle devait considérer qu'en continuant d'exécuter ladite sentence à la rigueur et faisant vendre ses terres, ce serait causer la perte entière de sa maison et lui ôter le pouvoir d'élever leurs enfants suivant leur qualité, eu égard aux dettes dont il est chargé, et que dans le temps présent les terres ne se pouvaient vendre leur juste valeur, de sorte que les poursuites qu'elle pourrait faire tourneraient à son désavantage et à la ruine de ses enfants. »

Tout de suite, madame de Montespan, très touchée, lui fit répondre « que ce n'avait jamais été son intention de causer par la séparation qu'elle a poursuivie la ruine de la maison dudit seigneur son époux, ni de faire aucun préjudice à ses enfants. Au contraire, elle désire de contribuer autant qu'il lui était possible à maintenir l'éclat de sa maison et à l'éducation de sesdits enfants suivant leur qualité. » Et « par l'entremise et le conseil de leurs parents et amis, » une transaction intervint, le 21 juillet, entre les deux époux, tout à l'avantage de M. de Montespan : les soixante mille livres de la dot ne seraient exigibles qu'à sa mort ; il était dispensé de toute pension alimentaire et madame de Montespan s'engageait, jusqu'à concurrence de quatre-vingt-dix mille livres, à payer « les plus anciennes dettes dudit seigneur de Montespan ».

Les mois suivants, Jean-Baptiste de la Roque, bourgeois de Paris, agissant au nom de la marquise, paie « des deniers de ladite dame, » les nombreuses dettes de M. de Montespan. Ces paiements, nous disent les actes dont les formules ont ici une saveur particulière, « furent faits en présence dudit

seigneur de Montespan qui l'a eu pour agréable ». Il ne pouvait pas ne pas savoir d'où venait l'argent. Le marquis était dans un moment de résignation.

*
* *

M. de Montespan partagea la fin de sa vie entre de fréquents voyages à Paris et des retraites sans doute plus prolongées dans sa province.

A demeurer à Paris, M. de Montespan mit une persistance qui peut-être ne fut pas dénuée de malice. Nous l'y trouvons notamment aux mois de mars, mai, juin et juillet 1676, au mois d'avril 1677, logé « rue Dauphine, à l'hôtel de Genlis, paroisse Saint-André-des-Arts ». Il s'y trouvait encore en 1678, tenant des propos indiscrets, à tel point que le Roi s'en émut.

« Le 17 mai 1678, nous conte M. Clément, Louis XIV écrivit à Colbert, qu'il avait oublié de lui dire en partant que Montespan était à Paris, et qu'il fallait le faire observer, que « c'était un fou capable des plus grandes extravagances ». qu'il importait de savoir ce qu'il faisait, quels gens il hantait, quels discours il tenait. « Soyez le plus instruit que vous pourrez » de ce qu'il fait, disait le Roi en terminant, et quand il y » aura quelque chose qui vous paraîtra considérable, vous » me le ferez savoir. »

Colbert s'empressa :

« Je reçus hier, Sire, écrivait-il, le billet de Votre Majesté du 17 et j'exécuterai ponctuellement ce qu'il plaît à Votre Majesté de m'ordonner sur le sujet de M. de Montespan. Sur quoi je crois qu'il est bon qu'elle soit informée qu'il y a trois ou quatre ans qu'elle m'ordonna de tenir la main pour qu'un procès qu'il avait au Parlement fût jugé pour lui ôter cette raison ou ce prétexte de demeurer à Paris. J'exécutai l'ordre de Votre Majesté, son procès fut jugé et il se retira comme je crois. Il y a environ quinze jours que M. de Montespan m'aborda et me pria de recommander une seconde fois à M. de Novion un procès qu'il avait, dont il attendait le jugement pour se retirer dans sa province : ce que je n'ai point fait, parce que je ne crus pas devoir me mêler de ses affaires sans

ordre. Si Votre Majesté estimait nécessaire de faire cette diligence auprès dudit sieur de Novion, peut-être qu'il se retirerait ensuite. Cependant j'attendrai l'ordre de Votre Majesté. »

En marge, le roi répondit : « Vous pouvez faire dire un mot au juge pour qu'il termine les affaires de M. de Montespan afin qu'il parte au plus tôt. »

Cependant, le 15 juin, M. de Montespan était encore à Paris, et le Roi écrivait à son ministre :

« Il me revient que Montespan se permet des propos indiscrets ; c'est un fou que vous me ferez le plaisir de faire suivre de près et, pour que le prétexte de rester à Paris ne lui reste pas, voyez Novion, afin qu'on se hâte au Parlement. Je sais que Montespan a menacé de voir sa femme et, comme il en est capable et que les suites seraient à craindre, je me repose encore sur vous pour qu'il ne parle pas. N'oubliez pas les détails de cette affaire, et surtout qu'il sorte de Paris au plus tôt. »

Le procès dont il s'agissait était né à la suite d'une transaction assez obscure passée en 1667 entre Marie-Chrétienne de Zamet, mère de Montespan, et la maison de Foix au sujet de la succession du feu duc d'Épernon. A la mort de sa mère, M. de Montespan, comme représentant les droits de son fils, le marquis d'Antin, en avait continué la poursuite. L'affaire était mal engagée. L'une des parties s'était adressée à la grand'chambre et l'autre à la première chambre des Enquêtes, d'où un conflit qui menaçait de s'éterniser au grand préjudice des plaideurs. L'intervention de Colbert eut un premier résultat presque immédiat. Le 11 juillet, un arrêt du Conseil du Roi enlevait au Parlement la connaissance de l'affaire et « attendu qu'il est du bien commun des parties qu'elles soient promptement expédiées et qu'il n'y a point de voie plus prompte que de leur nommer des commissaires pour juger en dernier ressort », le Roi, étant en son conseil, « évoquait à soi et à son conseil » toutes les contestations. Cinq commissaires et deux avocats étaient commis pour en connaître et décider souverainement du litige. Les commissaires étaient MM. de Bezons, de Fieubet, Le Pelletier, Pomereu et d'Argouges, les deux avocats représentant les parties, MM. Le Verrier et Hérot, avocats au Parlement. Ainsi

pour enlever au mari de sa maîtresse un prétexte de rester à Paris, le Roi employait un des grands procédés monarchiques : l'évocation d'un procès à son Conseil. Il semblait donc que l'affaire dût être promptement terminée. Or, onze ans plus tard, un nouvel arrêt du Conseil, du 4 juillet 1689, nous apprend qu'à cette date elle n'était pas plus avancée que le premier jour. Un des commissaires étant mort, un autre, Le Pelletier étant très occupé par ses emplois, l'arrêt dispose que les deux parties auront à s'entendre sur le choix de nouveaux commissaires. MM. Bignon et de Harlay furent agréés le 21 février 1690, par un arrêt du Conseil ; mais le 13 mai 1693, nouvel arrêt : « Lesdits sieurs commissaires qui sont occupés à plusieurs affaires pour le service du Roi ne pouvant vaquer qu'avec beaucoup de peine à celle desdits seigneurs duc de Foix, marquis de Montespan et marquis d'Antin », l'affaire est renvoyée à la première chambre des Enquêtes du parlement de Paris. Après quinze ans elle retournait au point de départ. Il fallut sept ans encore pour qu'elle fût jugée, d'ailleurs au préjudice de M. de Montespan.

Il y avait vingt-deux ans que le roi avait désiré qu'on se « hâtât au Parlement », et l'on ne s'était point hâté. Faut-il voir dans cette lenteur des juges la preuve d'un scrupule de conscience? Ou bien le roi n'a-t-il pas insisté sur ses ordres? Toujours est-il que M. de Montespan avait utilisé tous ces délais pour justifier de nombreux séjours à Paris. Nous l'y trouvons presque tous les ans, en diverses saisons et dans les divers quartiers de la ville ; en septembre 1678, logé à l' « hôtel de La Guette, rue du Four, faubourg Saint-Germain, » en juillet 1679 et en août 1680 « rue de Tournon, paroisse Saint-Sulpice », en février 1683, en avril 1684, en 1685, au mois d'août 1686 habitant à l' « hôtel de Sens, rue et paroisse Saint-André-des-Arts ». Au reste, depuis 1686, la disgrâce de madame de Montespan était complète, et la présence du marquis dans la capitale n'inquiétait plus le roi. On avait fini par le supporter, mais il passa toujours pour un esprit aigri et dont le commerce était à éviter : « Ne voyez guère M. de Montespan ni M. de Lauzun, écrivait madame de Maintenon à son frère en 1685, on dira que vous recherchez les mécontents. »



L'existence provinciale de M. de Montespan ne nous est pas connue dans tous ses détails. Nous savons qu'il en passa une partie à Bonnefont, demeure familiale de Montespan, où était élevé son fils : « Il n'est pas possible, lit-on dans les *Mémoires* de celui-ci, que des domestiques et surtout des femmes ne parlent entre eux de choses aussi marquées que l'aventure de M. de M.... Comme elles comptaient que j'en profiterais et par conséquent qu'elles en auraient leur part, elles me parlaient toujours, à l'insu de mon père, du Roi, de la Cour, des grands biens qui m'attendaient. » — « Aventure de M. de M... » est charmant, sous la plume de son fils. Le fils nous apprend, d'ailleurs, que son père n'épargna rien pour lui donner une bonne éducation.

Toulouse, qui se distinguait, entre toutes les villes du Midi, par son amour des fêtes et du plaisir, était le séjour favori de Montespan, et le marquis y faisait la meilleure figure : « M. de Montespan est le meilleur seigneur qu'on puisse voir ; dernièrement il jouait et, comme il s'agissait d'un coup fort considérable, madame de Frauts qui était présente lui dit qu'elle souhaitait qu'il gagnât. Il gagna effectivement, et fit présent en même temps de cinquante louis à cette dame pour la remercier de son souhait. »

Il ne lui déplaisait pas à l'occasion de s'exprimer sur le chapitre de sa femme d'une manière si crue qu'elle ne saurait être rapportée. Mais il ne permettait pas aux autres la même liberté. « Quoique, — dit madame du Noyer dans ses Mémoires par lettres, — M. de Montespan ne se fasse pas une peine de parler de la conduite de sa femme, il n'aime pourtant pas à être raillé là-dessus et, tout honnête et poli qu'il est, il n'a pas ménagé les dames qui ont voulu faire les agréables sur ce chapitre. Il y a quelque temps qu'il jouait au lansquenet, sa carte qui était un roi de cœur fut la première prise, et comme il pestait un peu, une présidente voulant faire le bel esprit, lui dit : « Ah ! monsieur, ce n'est pas le roi de cœur qui vous a fait le plus de mal. » M. de Montespan, aigri par sa perte et par le mauvais bon mot de cette prési-

dente, lui répondit : « Si ma femme est à un *Louis*, vous êtes à trente sols. » Dans une partie de masque, quelque temps après, avec quelques amis, il se saisit de la malencontreuse présidente et la fustigea. Bien que tout le monde eût deviné d'où venait le coup, on n'en parla point. Cet exemple a rendu les autres femmes plus circonspectes. »

Il demeurait bizarre et fantasque. N'eut-il pas, au moins à en croire madame du Noyer, l'étrange idée de vouloir épouser mademoiselle de Riquet, sœur du constructeur du canal du Midi? « M. de Montespan est si amoureux de cette demoiselle qu'il a écrit au pape pour lui demander la permission de l'épouser. Il allègue là-dessus les meilleures raisons du monde et je ne doute point que le pape ne lui eût accordé sa demande s'il avait reçu cette lettre qui est assurément la plus belle que j'aie jamais vue; mais M. de Louvois, à qui M. de Montespan en fit voir la minute, l'assura que s'il l'envoyait au pape et qu'il poussât la patience du Roi à bout, il était un homme perdu et qu'il perdrait par là la fortune du marquis d'Antin, son fils. Le pauvre M. de Montespan, intimidé par les menaces, craignit pour la première fois et rengaina sa lettre. »

Toujours son humeur inquiète cherchait des distractions. Il en trouva une dans la passion des procès. Nous avons parlé de son différend avec le duc de Candale : il eut des débats judiciaires avec le duc de Bellegarde son oncle, avec le marquis de Termes et le marquis de Savignac ses cousins, et, à la mort de M. de Bellegarde, avec tous ses parents qui l'accusèrent de vouloir, en sa nouvelle qualité de chef de la famille, accaparer tout l'ancien héritage de sa maison. En même temps ou successivement, les parlements de Paris, de Toulouse et de Grenoble, connurent de ses requêtes et de ses factums. Il aime tant les procès qu'il se passionne même pour ceux des autres. Un jour, nous apprend madame de Sévigné, il paraît à l'audience pour soutenir son parent M. d'Albret. Une autre fois il prend fait et cause avec la dernière vigueur pour Corbinelli, engagé dans un long et coûteux procès : « M. de Montespan est devenu son protecteur, écrit madame de Sévigné à sa fille, le 8 septembre 1680. Il ne parle que de mettre deux mille pistoles de dédit pour celui qui se révoltera contre les arbitres et cent mille francs pour pousser l'affaire s'il la

faut plaider. Voilà un style qui nous est inconnu et qui se ressent beaucoup de cet air de la Garonne. »

Plus tard, une autre fantaisie le prit. Nous avons vu que le vieux M. de Bellegarde, qui était « un homme obscur et fort extraordinaire », s'autorisant de son mariage avec la fille du duc de Bellegarde, avait pris le titre de son beau-père. Sur un fondement plus contestable, Montespan voulut établir des prétentions encore plus hautes. « M. de Montespan, écrit Dangeau, à la date du 28 février 1698, a acheté la terre d'Épernon environ cinquante mille écus ; elle ne vaut que quatre à cinq mille livres de rente, mais il l'a achetée cher par la prétention qu'ils ont dans leur maison de faire vivre le duché d'Épernon. Ils ont fait renoncer mademoiselle d'Épernon et l'abbé d'Épernon à la succession et ont pris des lettres d'héritiers sous bénéfice d'inventaire. Ils viennent par femme d'une sœur du duc d'Épernon, le favori d'Henri III qui épousa le fils de Sébastien Zamet et dont la fille fut mariée à un de leurs grands-pères... »

Bien que la duché-pairie d'Épernon fût éteinte depuis longtemps, bien que le marquis de Rouillac qui venait de mourir ne fût, au dire de Saint-Simon, qu'un « faux duc d'Épernon, parce qu'il en prit le titre après la mort de son père, qu'il se faisait donner par ses amis et par ses valets », M. de Montespan, le 6 juin 1698, s'intitule solennellement : « Très haut et très puissant seigneur monseigneur Louis Henry de Gondrin, duc d'Épernon, pair de France, marquis de Montespan ». Et le même jour il donne au marquis d'Antin, son fils, la duché-pairie, terre et seigneurie d'Épernon, « se réservant toutefois, sa vie durant, les titres, rangs, privilèges et droits honorifiques attribués à la dignité de duc et pair de France ».

***

Mais le plus extraordinaire dans la fin de cette existence, c'est que M. de Montespan prit du crédit à la Cour. Par un étrange renversement des choses, son propre fils, le marquis d'Antin, « sans humeur et sans honneur », comme dit Saint-Simon, est devenu l'un des plus assidus courtisans de la vieillesse du roi. C'est sans doute à lui que M. de Montespan doit, dans ses dernières années, de devenir un personnage

dont on recherche l'appui. Un jeune gentilhomme des environs de Toulouse François de Sarraméa, mande à son frère à la date du 12 avril 1697 : « Si vous écriviez à M. de Montespan ou à M. son fils pour me faire donner une lieutenance de cavalerie ou dragons dans le régiment d'Antin ou ailleurs, ou quelque chose sur la marine, cela ne coûterait rien. » A la Cour, où il reparut, il fit une figure qui n'était pas banale : « C'était une drôle de chose à voir, écrit la Princesse Palatine, lorsque lui et son fils d'Antin jouaient avec madame d'Orléans et madame la duchesse (les deux filles de madame de Montespan et du roi), et qu'il donnait très respectueusement et avec des baisements de mains les cartes à ces princesses qui passaient pour ses enfants. Il trouvait lui-même cela plaisant ; il se retournait et riait toujours un peu. »

M. de Montespan ne devait pas jouir longtemps de cette tardive et extraordinaire fortune. Il mourut le 1er décembre 1701 à son château de Saint-Élix, près de Toulouse [1]. Le marquis d'Antin son fils l'assista dans ses derniers moments et alla ensuite rejoindre sa mère : « Madame de Montespan ne reçoit point de compliments, non plus que madame l'abbesse de Fontrevault, sa sœur, sur la mort de M. de Montespan. On a pourtant fait pour lui un service à Fontevrault, mais sans dire pour qui. Madame de Montespan a pris le deuil. »

Y eut-il, avant la mort de M. de Montespan, une tentative de rapprochement, entre les deux époux ? Saint-Simon l'affirme. « Le Père de La Tour tira d'elle (madame de Montespan) un terrible acte de pénitence : ce fut de demander pardon à son mari et de se remettre entre ses mains. Elle lui écrivit elle-même dans les termes les plus soumis et lui offrit de retourner avec lui s'il daignait la recevoir ou de se rendre en quelque lieu qu'il voulût lui ordonner. A qui a connu madame de Montespan, c'était le sacrifice le plus héroïque. Elle en eut le mérite sans en essuyer l'épreuve. M. de Montespan lui fit dire qu'il ne voulait ni la recevoir ni lui prescrire rien, ni ouïr parler d'elle de sa vie. »

1. Son nom ne fut pas inscrit au registre des décès de la paroisse, ainsi qu'on l'a constaté, et sa mort ne nous est connue que par un « rôle des confrères et confrèresses qui ont assisté à la sépulture de monseigneur d'Épernon, seigneur du présent lieu, décédé le 1er décembre 1701 ».

Au contraire, selon d'autres témoignages, c'est M. de Montespan qui aurait manifesté le désir d'un rapprochement : il aurait, avant de mourir « écrit à sa femme; par sa lettre il lui demande pardon et la prie de lui pardonner aussi ». Même il l'aurait faite exécutrice de son testament. Il est difficile de se prononcer entre ces rumeurs contradictoires. Le plus vraisemblable est, qu'en somme, il n'y eut aucune tentative de réconciliation.

M. de Montespan fut-il « un galant homme », comme l'a dit un historien récent? Fut-il, au contraire, comme l'écrivit madame de Caylus, « un malhonnête homme et un fou »? Nos lecteurs sont à même d'en juger. Si rien ne nous permet d'affirmer que, de propos délibéré, M. de Montespan ait prétendu faire de sa femme la maîtresse du roi pour ensuite exploiter sa faveur, nous avons amplement constaté qu'il ne se raidit pas dans une conception intransigeante de sa dignité conjugale. Il prépara son malheur par son insouciance gasconne, et après, il eut tantôt envie de se fâcher de l'aventure et tantôt la tentation plus ou moins nette d'en tirer parti. Les éclats de ses colères furent bruyants; ses apaisements leur succédèrent avec une rapidité déconcertante. Il n'est pas sûr qu'au plus fort de ses indignations il ne gardât point un grain de vanité d'être la victime de Jupiter, et pourtant, c'est à peine si dans les dernières années de sa vie il parvint à contenir toute velléité de révolte. Ce fut un mari étrange que ce Gascon, tour à tour irrité et goguenard, capable des lubies les plus inattendues, sans contredit le plus incommode représentant et le plus fantasque de la morale outragée. En somme, il tint son personnage de telle façon que ses contemporains se crurent dispensés de le plaindre, et que peut-être la postérité, bien informée, fera comme eux.

JEAN LEMOINE — ANDRÉ LICHTENBERGER

ISLAM SAHARIEN

LA
MILLE ET DEUXIÈME NUIT[1]

(FRAGMENTS DE JOURNAL)

XV

3 octobre.

J'étais un peu âpre au fond, hier soir, en griffonnant sous les poutrelles vertes où s'abritent toujours mes veillées.

Il y a chaque jour plus d'hostilité dans l'air...

Danger... trop grand mot, peut-être. L'ambiance désagréable vient exacerber les doutes. Mes nerfs — l'infirme paie de sa souffrance le droit d'en avoir, comme une femme — se fatiguent de ce péril flottant, mal défini, et préféreraient *n'importe quoi*, plutôt que cette anxiété continuelle.

Le courage ne me manque point, je crois — mais bien ce calme moral qui nous met au-dessus des circonstances. Je devrais évidemment ne pas même voir l'aspect changé, l'air rechigneux de Barka le nègre.

Je devrais ne pas remarquer la mine allongée, préoccupée de Si-Kaddour. Il a pâli, le vieux taleb, quand aujourd'hui des cavaliers sont arrivés à toute bride, leurs selles couvertes de poussière, et des traces sanglantes balafrant leurs beurnouss déchirés. Mais il s'est tu.

Ou plus justement il a continué de parler, volubile, sur l'organisation hiérarchique de la « Confrérie », organisation solide qui s'étend sur deux continents. Au sommet, comme

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

on le sait, le *Cheikh* suprême, le Chériff détenteur actuel de la sainte *baraka*. Sitôt après lui, les très hauts fonctionnaires, ceux que j'ai déjà vus quand je voyais quelqu'un : le grand Khalifah ou adjoint, l'Oukil ou administrateur des intérêts matériels, le Chef des *Tolbas* (pluriel de taleb) qui forment les intelligences. Ensuite, les nombreux *Mokaddèmes*, représentants fixes ou missionnaires ambulants de l'Ordre, tous pourvus de l'*idjéza*, diplôme mystique, et qui s'en vont aux quatre coins du monde où souffle le vent de l'esprit, aussi loin que peut aller un homme plein de foi et de patience, pour recevoir des offrandes nouvelles et pêcher des âmes de Croyants.

Puis, sous ces « directeurs » du spirituel et du temporel, la grande masse inféodée, — l'ensemble des fidèles, ou *Khouan*.

— Ton incomparable pénétration saisit bien, ô Sidi! Ceux-là, nos Khouan, ne représentent chacun que peu de chose. Mais, réunis, ce sont les Djazertïa : sans les grains de sable, il n'y aurait pas la dune; sans les petites gouttes d'eau, il n'y aurait pas la mer. Allah est grand et miséricordieux....

Amen. Seulement ces cavaliers sanglants, que j'avais vus accourir tout à l'heure, labourant du coin coupant de leurs étriers les flancs des chevaux épuisés, m'intéressaient bien davantage. Ils étaient disparus maintenant. (Cette zaouïa paraît toujours recéler des trappes et des caches que dirigerait un magique pouvoir.) Leurs montures, la bride à terre, demeuraient près de l'entrée des écuries, où des esclaves aux blanches gandouras relevées d'une ceinture, ayant en ce court vêtement la grâce d'éphèbes antiques, contemplaient, comme moi, l'écume ruisselant sur ces pauvres bêtes, et les blessures de leurs corps chancelants. Mais ils ne les faisaient pas rentrer, ne les dessellaient pas. Un peu d'orge à terre, simplement, que refusaient les naseaux enflammés, soufflants, abîmés de surmenage.

Les longs bâtiments s'étendaient, pleins d'énigmes obscures. D'autres chevaux hennissaient à l'intérieur. Et par une poterne ouverte nous voyions le Désert farouche qui poudroyait sous le soleil.

— Avec ta permission, retournons aux jardins, Sidi.

Pendant que virait mon fauteuil et que nous traversions les cours (dans ce vide impressionnant que fait autour de moi la malveillance générale) j'interrogeai de nouveau le taleb. Il dit, hochant sa barbe grise :

— Ces cavaliers? Je ne sais pas, Sidi. Que ta magnanimité me pardonne! Je suis un vieil homme, Sidi, je ne m'occupe que de la Voie conduisant au Paradis...

Puis comme j'insistais, le pressant :

— O Sidi, par Allah sur toi, ne me pose pas ces questions... Excuse, Sidi, ma liberté; mais si je te demandais les secrets des tiens, répondrais-tu à mon humble moi? Ne serais-tu pas contrarié, Sidi?...

Contrarié, il l'était, l'excellent Si-Kaddour: peiné, même. Allais-je m'aliéner la seule âme sur laquelle je puisse à demi compter?

Il fallait me tourner ailleurs.

Vers l'heure de la sieste, Si-Kaddour s'étant retiré, Barka promenant je ne sais où sa réserve actuelle et son mutisme, j'interviewai Bou-Haousse de façon serrée, sans lui laisser trop de temps pour chercher des faux-fuyants. Il est soi-disant à moi, celui-là, venu avec moi, resté avec moi. Mais il est bête, et « finaud », et fripon (toutes qualités qui ne s'excluent pas, je m'en rends compte). De plus, il est bon musulman. Le solide appui que j'ai là! Fragile, tel le roseau cité dans l'Écriture.

« Au lieu de me soutenir (c'est je crois le texte) il s'est cassé et m'a percé la main. »

Pour l'instant, Bou-Haousse ne me perce pas encore la main. Non. Il affecte même un grand zèle à chasser les mouches, et, pour ma personne, des sentiments extrêmement dévoués. Il opine naturellement dans mon sens, en bon Arabe — et me fait de jolies phrases. Il amplifie, il commente. Les proverbes vont leur train.

— Ya Sidi! Certainement il se trame « quelque chose ». L'amitié des Djazerti s'en va de toi. Prends garde, Sidi. Quand la fumée couvre la montagne, dis : la forêt brûle. Quand tu vois un chacal suer, dis : le sloughi est à ses

trousses. Quand le nuage se traîne gros et jaune, dis : le sirocco n'est pas loin...

Il s'interrompt pour me demander :

— Ya Sidi, me permets-tu de boire le reste du thé?... Merci. Qu'Allah te le rende cent fois!

Les mouches, tandis qu'il boit, me harcèlent. J'ai hâte de lui voir reprendre ses dictons d'Islam et son éventail de palmier. Mais il se presse fort peu. Il est ici chez lui, narquois et flegmatique; il suit chaque soir, à la troisième cour, les instructions d'un jeune taleb maître d'école; bientôt il sera reçu parmi les fidèles Djazertïa.

— Ya Sidi, je suis ton enfant. Je ne fais qu'un seul cœur avec ton cœur, et le coup de ta mort serait ma mort.

Le solide appui que j'ai là!

XVI

5 octobre.

Un signe important :

Le somptueux et barbare rôti, le mouton qu'on me sert chaque soir, a été remplacé hier par un simple cousscouss aux abricots secs.

Chez l'Arabe, chez l'Oriental, pareil changement d'habitudes est plus significatif qu'un Français de France ne saurait l'admettre. Cela équivaut (comparé je suppose aux habitudes parisiennes du siècle passé) à me faire soudain manger à l'office. C'est une ouverte déclaration de guerre — au moins d'hostilités.

J'ignorais qu'une jambe cassée pût mettre en une situation si désagréable, si odieuse. Et je donnerais mon autre jambe (pour ce à quoi elle me sert!) afin d'apprendre la raison de ces procédés, humiliants surtout parce qu'ils veulent l'être.

Quand tout cela va-t-il finir?

J'ai dû scandaliser toute la journée Si-Kaddour par un redoublement de distraction. Il est toujours triste, mon pauvre taleb — et je lui cause bien du souci. Ses inquiétudes

secrètes lui ôtent sa verve coutumière : à peine s'il a discouru, pendant notre promenade aux cultures, sur les mérites des Djazerti.

— Hélas, Sidi, notre premier père fut créé de terre vile. soupire-t-il entre deux versets, accablé sous le poids moral des vices de l'humanité.

Et pour me le démontrer, il reprend son énergie. Il me débite une pieuse anecdote où Jésus-Christ (Notre-Seigneur Aïssa, le nomment les Arabes) se trouve placé au premier plan — comme il est du reste au premier rang dans les formules que crie le *moudden*, chaque veille de fête, au minaret des mosquées musulmanes — comme il sera au premier trône le jour du Jugement final, quand il départagera les bons des mauvais, avant de remonter au Ciel et d'y recevoir, pour son harem, onze mille épouses : telle est la tradition d'Islam.

— Ya Sidi, me pria Si-Kaddour, que ton intelligence supérieure veuille s'ouvrir à mon récit. Un matin. Sidna-Aïssa, Souffle de Dieu, fils du Souffle et de la Vierge Méryem, s'en allait à Jérusalem quand cheminant il fit rencontre d'un marchand. Et ce marchand conduisait quatre mules pesamment chargées...

Nous arrivions près de l'endroit que j'aime, rival de ma tonnelle. C'est un coin délicieux, un fouillis de vignes, d'arbrisseaux, un éden parmi l'oasis fraîche. On oublie que si près règne le Désert de mort et de sécheresse. Des lianes vertes montent jusqu'au faîte de peupliers aux ramures blanches; des palmiers géants s'élancent du sol par groupes compacts, en souplesses inattendues, tandis que l'eau fécondante court rapide. à petit babillement léger.

Je fis faire halte, installer mon fauteuil, dérouler le tapis. Mais cela n'interrompait point Si-Kaddour ni sa légende.

« — Par Allah, que sont ces marchandises? demanda Sidna-Aïssa. — De l'excellent, dit le marchand. — Mais encore, que porte ta première mule? — Des vols et des fraudes, Sidi. — Malédiction dessus! s'écria Sidna-Aïssa; mais qui t'en achètera? — Les commerçants. — Et que porte ta seconde mule? — Des ruses, des perfidies et des trahisons, Sidi. — Malédiction! qui t'en achètera? — Les femmes. —

Et que porte ta troisième mule? — Des envies et des rivalités, Sidi. — Malédiction ! qui t'en achètera? — Les savants. — Et la quatrième mule? — Elle est chargée, bien chargée d'injustices, de prévarications, de tyrannies, Sidi. — Malédiction, malédiction! qui t'en achètera? — Les gouvernements, et ceux qui détiennent la moindre parcelle de gouvernement. » Alors Sidna-Aïssa déchira sa gandoura blanche, en criant : « Malheur, malheur! malheur sur le monde, malheur sur les hommes, malheur sur tous! Tu n'es pas un vrai marchand, tu es le diable, le Chitane, le chassé du Ciel, Satan le Lapidé! Va-t'en! au nom d'Allah Tout-puissant, je te maudis! » Et le Chitane s'en alla, Sidi, avec ses quatre mules, boitant et marmottant : « Le péché attire les mortels comme le miel attire les fourmis. Maudis-moi, Aïssa, cela ne m'empêchera pas de gagner ni de vendre... »

Le bon Si-Kaddour, en guise de pause, soupira plus fort :

— Il vend toujours, le Chitane, Sidi... il vend toujours de sa quatrième charge...

Et je connus ainsi que le taleb songeait, narrant cette légende, aux intrigues de Si-Hassan-ben-Ali le rusé; et aux événements extérieurs (ceux qu'on me cache); et à ces mystérieuses politiques par quoi l'Afrique espère diviser l'Europe, puis rejeter l'infidèle au delà du bleu de la mer...

— Ya Sidi!... chuchota Bou-Haousse.

C'était bien plus tard, dans la chambre aux poutrelles, vers l'heure de mon coucher.

Il profitait d'un moment où le taleb avait pris congé, et où Barka s'attardait à ne rien faire, n'importe où.

— Ya Sidi, tu es mon père! Donne à ton fils la montre aimantée!

Je lui avais promis, s'il m'apportait des renseignements intéressants sur les secrets qui nous entourent, une boussole de nickel qu'il envie démesurément.

— Ya Sidi, ton fils va te plaire par toutes les grandes nouvelles qu'il a recueillies pour toi avec une peine incroyable. Écoute, parlons bas, Sidi.

Il affecte une voix étranglée, pleine d'effroi. Et ses chuchotements sont optimistes néanmoins.

— Les cavaliers ensanglantés que ton œil a reconnus n'étaient que de paisibles porteurs de messages, très amis du Seigneur, très honnêtes gens. Ils avaient été attaqués l'autre nuit, là-bas au sud de Mozafrane, par un *rezzou*.

Histoire à dormir debout si je n'avais été allongé. Aurait-on fait, à la zaouïa, un tel mystère d'un événement tout ordinaire? Un *rezzou* — autrement dit un parti de pillards courant l'Erg et le Sahara, enlevant les troupeaux, ravageant les campements, dévalisant les convois quand ceux-ci ne sont pas en force... Il circule de ces bandes un peu partout. C'est la plaie de la région, avec les scorpions et les mouches.

— Et quant au souci qui ride le front des Djazerti (Allah veuille les bénir tous) tu n'as rien à en craindre, Sidi. Ton fils s'en porte garant! Il s'agit de choses de gouvernements, de désaccords lointains, lointains, lointains...

— Qui t'a appris cela?

— Ya Sidi, ne prends pas avec ton fils ce visage courroucé. Je suis ton serviteur; je suis la plume de tes ailes. On ne m'a rien appris. Sidi. Seulement le *chaouch* de l'*Oukil* a fait quelques petites réflexions, en mangeant le cousscouss hier chez le neveu du frère d'un des *askers* (gardes armés), un homme de bien que tu as vu, Sidi, un nommé Tahar-ben-Brahim, un cavalier très distingué, tout à fait remarquable, qui se trouve être le cousin du mari d'une nièce de la sœur du beau-frère de mon oncle Bou-Guettal. Et de la sorte nous sommes proches parents, comme tu vois, Sidi.

Surtout ne riez pas, futur lecteur bénévole. Cette parenté me parut très solide pour le pays. Dans mes déplacements au désert, je suis rarement arrivé à quelque parage habité sans que mes sokhrars et mes hommes d'escorte n'y trouvent des liens analogues dont ma curiosité provoquait « l'explication », la nomenclature des anneaux fantaisistes formant ces chaînons épars, subitement ressoudés.

Tout en arrangeant mes oreillers, je conseillai à Bou-Haousse de questionner le lendemain ce parent, si toutefois lui-même souhaitait obtenir la boussole. J'y joignis, afin de fouetter son zèle, l'appât prestigieux d'un *douro*. Et ma chambre, lumières éteintes, retomba au silence des nuits... Le clair de lune entrait par les grilles de la fenêtre, jetant sur les faïences

claires un rectangle lumineux. Les poutrelles qui semblaient noires barraient le plafond blanc de leur raies symétriques, que je comptais et recomptais pour essayer de m'hypnotiser.

« *La illah ill' Allah !*... »

C'était la prière d'aâcha, celle qui demande au Seigneur *un refuge contre les hommes et contre la méchanceté de celui qui souffle le mal, qui suggère les mauvaises pensées, puis se dérobe.*

« *La illah ill' Allah* ! ... »

Le chant du moudden, le chant si suave, le chant si doux, m'arrivait avec le frisselis des eaux légères et murmurantes. Et le repos de Bou-Haousse, ce surprenant sommeil arabe sans mouvement, sans un souffle, était à côté de moi. Je me rémémorai ces paroles du vieux Si-Kaddour : « De chez nous peut sortir la guerre : mais la paix seule y doit régner... »

Paix apparente, trompeuse, berçante... C'est de cette paix que la menace s'en va, de temps à autre, sur les confins divers du monde musulman. C'est d'ici, ou de zaouïas semblables, que furent soutenues les extraordinaires résistances de Rabah — et, moins loin d'aujourd'hui, que fut fomentée l'insurrection du Zaccar. Et les petites ou grandes embûches : touristes menacés, explorateurs trompés, et nos sentinelles abattues d'une balle traîtresse, et nos officiers assassinés par leurs propres gens...— tant de faits connus, tant d'inconnus (bien davantage), ordres donnés par les Chériffs à travers l'Afrique, action de leurs émissaires qui relient, de proche en proche, Tombouktou à la Mecque, et Marakesch à Zanzibar....

Et, pour impressionner les masses, l'annonce, l'attente perpétuelle de ce « Maître de l'Heure » promis aux Croyants, celui qui balaiera de la terre tout ce qui n'est pas Islam — fantôme et fantoche qu'on crée, qu'on supprime, selon les intrigues ou le besoin, et dont on prépare l'arrivée grâce à des prophéties puériles : « Il vous viendra un Rebbi, ayant un sabre, un beurnouss vert et des dents blanches »... Or, tout Arabe a les dents blanches, ce qui permet d'envoyer quiconque, dupeur ou dupe — et permet aussi de le facilement renier...

Et au nom d'Allah, du sang coule.

« De chez nous peut sortir la guerre, mais la paix seule y doit régner. »

A force de méditer — je préférerais : divaguer, comme plus modeste — je m'étais endormi. Je rêvais depuis longtemps, je crois, quand je fus réveillé soudain par le frôlement d'une main sur ma couverture, et par le murmure presque indiscernable d'une voix :

— Ya Sidi...

Voilà... Vous croyez tout de suite à je ne sais quelle aventure. Mais il ne s'agissait ici que de Bou-Haousse. Et telle est ma bonne, mon excellente opinion de lui, que machinalement je saisis mon revolver dès que j'eus repéré son visage, un peu trop près du mien.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ya Sidi ! je suis ton enfant ! je suis ton esclave, je suis la semelle de tes souliers !

Je me crus d'abord devenu la proie d'un cauchemar. En bas le ruisseau d'eau fraîche gazouillait toujours sa chanson. Mais sur les faïences claires, le rectangle de lune avait disparu ; il baignait maintenant de sa lueur d'opale les nacres du bahut de Smyrne. Et les petites plaques opalines brillaient parmi le bois de cèdre, d'un éclat magique, surnaturel.

— C'est trop fort ! Enfin que veux-tu ?

Il ne se démontait pas ; agenouillé au bord de mon tapis, il avait l'air, dans la demi-ombre, de me réciter des oraisons. Je déposai mon revolver et ne m'armai plus que de patience.

— Ya Sidi ! Que Dieu protège tes jours ! Tu me dis : va, et je vais. Je suis la flèche que lance ta main ! Et je reviens à mon maître. Grâce à ton fils, tu sais tout : les nouvelles t'arrivent par moi, aussi naturellement que les fleuves vont à la mer !...

L'énigme commençait à devenir moins confuse :

— Tu as questionné ce parent ? Mais quand ? Il fait nuit.

Bou-Haousse fit l'indigné :

— Ya Sidi ! M'estime-tu donc un sot ? Ou une femme ? Est-ce que le chacal attend le jour pour chasser ? Ce n'est pas

un parent que j'ai questionné, Sidi, c'est une parenté tout entière. Et même il m'en a coûté beaucoup de tasses de thé, Sidi, dont ton serviteur a réchauffé le cœur des honnêtes gens qui parlaient à cause de toi...

Jamais je ne saurai si mon jugement n'est pas téméraire ; mais je parierais cependant, sans hésiter : 1° que Bou-Haousse n'a pas offert cette nuit la moindre tasse de thé, car : 2° il n'a point quitté ma chambre. Son parent de fantaisie dort auprès de l'une de ses femmes ; il ne l'aurait pas dérangé. Et pareille enquête, d'ailleurs, même menée par un guide, ne se fait pas en une heure. Le rayon de lune me sert d'horloge : il n'y a pas loin des pâles faïences au tout proche bahut nacré.

Qu'importe ?... Bou-Haousse se décide à mettre dehors ce qu'il gardait dans son sac, et préfère nommer son aveu : confidences de parenté.

— Ya Sidi ! Écoute ton fils. L'heure est favorable. Allah soit loué qui nous l'accorde ! Il est au-dessus de tout !

Je l'aurais battu avec joie.

— Ya Sidi, je te dis la chose : ce qui peine les Djazerti, ce qui les afflige contre toi, c'est que s'est ouverte une grande querelle entre le Sultan de Stamboul et le baïlek[1] de ton pays. L'envoyé de ton pays a déchiré la *carta* qu'il avait pour le Sultan. Il est retourné dans ta France... On dit même qu'il a été chassé de Stamboul (excuse-moi, Sidi) par le Sultan magnanime... Voilà ce qu'on dit... Ce sont les paroles des hommes : Dieu seul voit tout et connaît tout. Et l'on affirme aussi qu'il va y avoir la Guerre Sainte, et que tous les Français, les Italiens, les Espagnols, et les autres Roumis, seront rejetés de la terre d'Islam par le sabre et le fusil.

Dans cette pénombre où nous étions, il guettait sur mes traits l'effet d'un tel rapport, prêt à louvoyer selon le vent dans un sens ou dans l'autre.

— Pardonne, ô Sidi, le zèle de ton serviteur !

Je pense avoir conservé un masque indifférent. Mais on ignore de quelle finesse sauvage, de quel flair instinctif sont

1. Gouvernement.

remplis ces fils du Désert. Celui-ci m'examinait, tandis que je me demandais quelle proportion de vérité pouvait bien contenir son récit baroque...

Il y a toujours un petit fond réel derrière l'outrance et le mensonge des nouvelles sahariennes — très petit parfois : mais il est. La transmission verbale des faits vole de sables en sables, avec une rapidité prodigieuse, ayant seulement ce défaut de les modeler, de les agrémenter, d'y joindre mille amplifications. Elle fabrique souvent ainsi des monstres de baudruche affreux. terrorisants, qu'aucune épingle ne crève, et dont la vie dure plus longtemps que celle d'animaux de chair et d'os,..

— Ya Sidi ! Tu es mon père ! Par la bénédiction de ta tête chérie, tu ne refuseras pas plus longtemps à ton enfant la boussole et le *douro !*...

Son ton plaintif fendait l'âme. Pour me débarrasser de lui je m'exécutai, je cherchai dans l'obscurité le douro, je cherchai la boussole. Et je songeais... Les Djazerti ne reconnaissent pas l'autorité politique du Sultan et à peine sa compétence religieuse — mais néanmoins tous les fidèles de cette foi fanatique tiennent ensemble. Leurs regards convergent sans cesse vers un point qui les unit. Et pour parodier un mot célèbre, l'Islam est un bloc.

— Ya Sidi ! !

C'était le remerciement. Par la bouche de ce fripon, Allah fut sommé violemment d'augmenter mon bonheur, et ma connaissance du bien, et plusieurs autres de mes vertus encore. Et comme je sommais à mon tour Bou-Haousse d'avoir à se recoucher puis à me laisser tranquille, il conclut par cette assertion :

— Ya Sidi, crois-moi : les Djazerti sont des saints (que le Seigneur protège leur *baraka* divine !) Ils ont la justice de Salomon. Ils ne te feront point de mal, puisque tu t'appelles leur hôte et que tu as mangé leur sel.

J'espérais la séance terminée. Il se pencha vers moi encore, retombé aux chuchotements mystérieux :

— Ya Sidi ! par le salut des tiens, ne confie à personne ce que moi, ton serviteur, je t'ai confié. Car ici la langue peut couper la tête !

Et ses doigts dessinaient sur sa nuque, en silhouette devant le clair de lune, un geste de guillotine qui me parut mal réconfortant...

XVII

7 octobre.

Ce ne sera pas encore pour cette fois-ci... (Je parle de mon assassinat). Car tout est modifié, tout est retourné, avec cette soudaineté arabe qui suffoque et déconcerte. La lune de miel a recommencé entre les Djazerti et moi... Et la zaouïa entière me témoigne par des sourires la joie qu'elle prend à ces tendresses... On me gâte, on me flatte, on me câline, on m'aime. Que dis-je ? On m'adore. Et Barka le négro, prolixe et gai derechef, ne me sert plus qu'à genoux.

On supposerait que je plaisante : jamais je n'en eus moins envie. La gravité du danger pèse davantage, après, sur moi. Ma sensation ressemble un peu à celle de l'innocent qu'un pouvoir supérieur gracie, et à qui reste la rancœur d'avoir été condamné...

— Ya Sidi, loué soit Allah ! — me répète Bou-Haousse dans les coins.

Mon vieux taleb, depuis cette saute de la girouette, a rajeuni de dix ans. Lui également murmure : « Loué soit Allah ! » Et ses discours mentionnent, comme par hasard, la survenue de trois *mokaddèmes* arrivés du Sud avec un gros de cavaliers. Ils ont apporté une lettre du puissant Chériff en personne, Sid'Amar-ben-Mohammed-ben-El-Aïd-ben-Taïeb-ben-Ahmed-Bou-Saad-ed-Djazerti, lequel à petites journées revient du Tchad à Mozafrane. C'est clair. Même un enfant de cinq ans comprendrait la relation entre les nouveaux procédés qu'on déploie pour moi, et les ordres reçus du Maître, dont la politique aura subitement orienté du côté « France », sans qu'on sache comment ni pourquoi.

Oui, c'est limpide. Aussi ne m'explique-t-il rien, le brave Si-Kaddour. Il me tait son apaisement comme il a tu ses alarmes ; ses bons yeux tout ridés me regardent sous les grosses lunettes de corne. Il sent que j'ai deviné la cause

des attitudes actuelles, et *que je sais qu'il le sait*. Cela suffit. « Loué soit Allah ! »

Inutile d'insister. Jusqu'à mon retour aux pays français, je n'apprendrai rien de plus [1] :

« Loué soit Allah ! »

Naturellement, le khodjah-chef, le beau Si-Hassan-ben-Ali, n'a pas été le dernier à venir me faire sa cour, et à m'offrir toute la zaouïa, et ses habitants, y compris sa propre vie.

— Si quelque péril éclatait (Allah nous en garde !) nous serions ensemble, Sidi. Je mourrais, non point à côté de toi, mais devant toi.

Et cela bien débité, sans trop d'emphase, les doigts légèrement dirigés du côté du cœur. Aucun ridicule ne peut atteindre ce jeune homme si noble d'allures, dont les grandes ambitions s'appuient sur tant d'habileté que, parti de rien, il a su peu à peu se rendre indispensable au fonctionnement de la Confrérie, en tenir presque tous les rouages secrets...

— A demain, Sidi ! Pour le moindre de tes désirs ne crains pas de me troubler : mon sommeil t'appartient comme ma veille. Adieu ! Je te laisse avec le bien !

Il me laissait en réalité dans la compagnie de Si-Kaddour, sous la tonnelle, parmi le charme de l'heure tiède d'après-midi. Ah ! qu'il n'aime guère Si-Hassan, mon fidèle taleb, et que sa grimace en dit long là-dessus... Il secouait la tête dans son voile blanc, et il ajouta très grave, convaincu, triomphant et peiné :

— O Sidi, crois-moi : les hypocrites cherchent à tromper Dieu même !

J'essayai de mettre en relief (peut-être par amusement), les

1. Ce que j'appris lors de ce retour, ce fut (on l'a deviné certainement) le conflit entre la France et la Porte, et le départ éclatant de notre ambassadeur, au sujet de l'affaire des quais et des créances à régler. Ce départ de M. Constans, fantaisistement déformé, eut un immense retentissement dans toute l'Afrique musulmane du Nord. Même à Blidah, la petite cité des oranges et des roses, à deux pas d'Alger, l'effervescence des indigènes fut si forte qu'on dut prendre des mesures spéciales : saisie des portraits du Sultan dans les cafés maures — défense de rassemblements — patrouilles de nuit — augmentation de la garnison. On parla même d'état de siège. Je cite ce fait, en plein centre civilisé, pour mieux faire comprendre l'émoi qui troubla les milieux plus lointains.

qualités de celui qu'on incriminait ainsi sans le nommer, ses talents de khodjah, son affection pour les Djazerti. Mais la vieille tête obstinée hochait plus fort — jusqu'à déranger le bel agencement de la corde de chameau, enroulée de frais. Elle marmottait le proverbe local :

Aie confiance en tes amis et ferme ta porte.

Évidemment, les Djazerti ne ferment pas assez leur porte, selon Si-Kaddour.

— Ya Sidi, il y a du goudron de plusieurs sortes dans des outres pareilles. Le Sublime Sidi-Bou-Saad (Dieu prolonge sa félicité !) le Vénéré fondateur de l'Ordre, possédait plusieurs amis, lui, comme, hélas! n'en ont pas ses descendants.. Quatre surtout, si pieux, si fidèles, si dévoués, que chacun d'entre eux mérita le titre honorifique de *Khalifah*... Et leur sainteté personnelle se reversait en gloire sur leur ami, Père et Maître, le Sublime Bou-Saad-ed-Djazerti. Et tous quatre sont restés célèbres par les miracles de leur vie. Je te citerai Mesroud-el-Arbi, qui voyageait à travers les étoiles comme le chamelier entre les touffes du Désert. Je te citerai Bachir-ben-Khéïr, surnommé Bou-Maza, à cause d'une chèvre de tentation qu'il immola jusqu'à septante-sept fois, et qui revenait toujours auprès de lui. Et Abd-er-Rahim-es-Soufi, qui n'avait plus de corps terrestre depuis qu'il avait trouvé l'extase, et dont la présence n'était révélée aux yeux de ses disciples que par une perdrix miraculeuse. Cette perdrix seule le voyait, et le suivait fidèlement partout. Allah soit loué pour toutes ces choses !...

A ce moment, derrière le groupe compact des serviteurs, qui écoutaient, s'approchèrent deux négresses traînant par la main deux petits enfants, très roses, très blancs, richement vêtus de soie et de brocart d'or, qu'elles promenaient, dirent-elles, à travers les jardins : un garçon de six à sept ans, aux yeux de velours, et une très mignonne petite fille pouvant avoir la moitié de cet âge. Si-Kaddour les salua de la main, sans interrompre son discours.

— Il me reste à t'entretenir, Sidi, de Sliman-ben-Ahmed-el-Mokaddème, dont l'attachement au Chériff était exemplaire (Dieu lui accorde les Célestes Jardins). Un jour, se sentant

quelques doutes sur le réel dévouement de certains disciples, Sliman-el-Mokaddème résolut d'éprouver leur vertu. Il monta sur une terrasse entourée de murs élevés, et, par une petite fenêtre, il prêcha. D'abord il rappela aux Djazerti la pure doctrine de notre Ordre : « Quiconque obéit à son mokaddème obéit à son cheikh le Chériff, et quiconque obéit à son cheikh obéit à Dieu et au Prophète ! » Ensuite il expliqua ceci : un ange du Seigneur l'avait appelé en songe — et l'ange du Seigneur demandait le sang et la vie de vingt fidèles pour sauver le « Maître » ; et le sacrifice devait être prompt. Tu suis bien mon discours, Sidi ?

— Oui, taleb.

Les auditeurs, qu'on n'interrogeait pas, répondirent avec enthousiasme (des jardiniers qui taillaient le jasmin bleu des massifs, et Barka, Bou-Haousse, Abd-el-Khader ; et les deux négresses et même le petit garçon si rose et si blanc) :

— Oui Sidi-Taleb ! oui, Sidi-Taleb ! Continue, par Allah sur toi, *Zid* ! Continue ! Gloire à Dieu qui créa ce mokkaddème ! Continue !...

Et certes, il continua.

— Sauver la vie du Maître ! La vie de son corps, et peut-être de son esprit ! Quel disciple véritable eût hésité plus d'une seconde ?... Il y eut pourtant de longues paroles échangées en bas, tandis que Sliman-el-Mokaddème priait là-haut sur la terrasse : « Allah, Allah ! » Enfin, l'un des fidèles monta. La foule ne voyait rien à cause des murs. Mais après deux minutes d'attente, le sang coula en gros bouillons par une gargouille ; il coula, rouge et vermeil, beau comme le salut. Et les *Khouan* s'écrièrent : « Loué soit Allah ! »

Le petit enfant rose et les négresses, autant que les hommes, avaient les yeux emplis d'allégresse à la pensée du beau sang rouge. Ils riaient. Ils tiraient de ce vieux récit la volupté des carnages. Et le Désert, qui guettait entre les jeunes arbrisseaux semblait se repaître aussi, et rire aussi...

— Loué soit Allah ! Un second disciple monta sur la terrasse close, et puis un autre, et puis un autre. Le sang tiède et pur tombait chaque fois, par gros flot. Mais cela n'excita pas suffisamment les courages... Sept disciples seulement se dévouèrent, Sidi, sept seulement, au lieu de vingt qu'on

demandait pour la vie du Cheikh! Ainsi l'on put voir clairement quels étaient les hypocrites, parmi les disciples principaux, parmi ceux qui criaient souvent: « Je suis corps et âme aux Djazerti! » Et Dieu réunira ensemble les hypocrites et les idolâtres dans les géhennes... Qu'ils soient brûlés!

L'assemblée, sous ma tonnelle, était d'un avis conforme, ne sachant pas évidemment que ces anathèmes allaient vers le Rusé, le beau khodjah Si-Hassan-ben-Ali.

— Oui, Sidi-Taleb! Qu'ils soient brûlés! Qu'Allah-Puissant veuille maudire la mémoire de leurs pères et le ventre de leurs mères! Que leur religion soit un péché!

Mais le narrateur les congédiait :

— L'histoire est terminée. Allez, mes enfants, avec la paix. *Beslama*!

— O Sidi, fit le taleb dès que nous fûmes à peu près seuls, en vérité Sliman-le-Mokkadème n'avait pas immolé les disciples: car le songe de l'ange était un leurre. Oui, Sidi. Le Mokaddème instruit des savantes gloses connaissait bien ce principe du docte Sidi-Khelil : « Employez au besoin le mensonge pour l'épreuve. l'artifice est béni de Dieu quand il est dans un noble but ». Il avait donc transporté d'avance, secrètement, sur sa terrasse aux murs élevés, vingt beaux moutons auxquels il lia la bouche par crainte du bêlement de ces bêtes. Et le sang de ces moutons égorgés coula par la gargouille. Tu le sais, plusieurs moutons même ne servirent pas, tant sont immenses l'égoïsme et la pusillanimité des hommes, créatures faites de mauvaise terre, de boue du Chott... O Sidi, qu'ils sont rares, les vrais amis!

Étrange morale. Étrange amitié, infligeant à ses élus des émotions si désagréables qu'on gagne — je trouve — à se nommer franchement ennemi...

Et quand je dis: émotions! Peut-être davantage: car je ne suis pas bien sûr que la seconde variante de l'anecdote du Mokaddème soit la plus exacte, ni que ces moutons sauveurs n'aient point été inventés, de tous membres et de toute laine, par le bienveillant Si-Kaddour. Il aura voulu calmer mon impression trop dramatique. « Le mensonge est béni de Dieu, quand il est dans un noble but ».

Là-dessus, chacun en Islam se croit juge, excellent juge ; et chacun ment de toutes ses forces et de toutes ses facultés. Ahmed trompe Mohammed, qui trompe Messaoud, qui trompe Salem. Et tous s'unissent pour tromper Bel-Kher. Et Bel-Kher, qui s'y résigne quand il s'agit d'amis, s'indigne comme les autres d'être trompé par les supérieurs et par les chefs, mais sans en être surpris. Car s'il devenait chef à son tour, il tromperait encore davantage : du moins le croit-il. Dans les doctes Hadits sacrés on cite aussi ce mot de reproche, comme venant de Mahomet : « L'Arabe, père du mensonge ». C'est un père qui se glorifie d'une postérité innombrable, opiniâtrément vivace, et de très somptueuse venue. Ces réflexions me poursuivaient tandis que près de moi l'on mentait (toujours !) — mais protocolairement, avec lenteur, avec majesté. Plusieurs esclaves en gandouras courtes venaient d'étendre sous les portiques, devant mon fauteuil, le long tapis du Djebel-Amour. Et les Djazerti eux-mêmes, comme de grands et gros lis candides, se tenaient autour de moi, une main couvrant la place du cœur. La famille entière était là rendant hommage à cet infidèle qu'on avait résolument privé de rôti, le soir d'avant... Et les grands dignitaires de la zaouïa servaient d'interprètes à ces « sincères » effusions.

— O Sidi, Nos Seigneurs rendent grâce au Ciel de te voir en bonne santé. Loué soit Allah !

D'un écroulement doux, mesuré, uniforme, les souples vêtements de laine se sont affaissés à la fois, pour une silencieuse visite. Rien ne bouge plus. A peine, çà et là dans l'allée voisine, tombe une feuille de figuier verte encore, afin de nous rappeler que tout passe, les bons vouloirs et les mauvaises rancunes, les tendresses et les haines... et qu'il ne faut en ce monde craindre personne, ni compter sur rien...

— Loué soit Allah !

XVIII

9 octobre.

Depuis que me revoici *persona grata* — mieux, *gratissima* — je reçois visites sur visites. Même la masse des talebs

(plus correctement au pluriel *tolba*) même les fonctionnaires secondaires ont voulu me présenter leurs respects. Et j'ai subi jusqu'aux politesses des trois mokaddèmes, ceux qui apportèrent l'autre jour la lettre du Grand Chériff. Or, j'ai pris tout récemment les mokaddèmes en horreur; j'essayai d'éviter la corvée. Mais *ils* sont arrivés, quasi dès l'aurore, me relancer jusque dans ma chambre aux poutrelles vertes. Ils sont restés longtemps, longtemps, de tasse de thé en tasse de thé, pour tromper, je crois, leur ennui. Car ils doivent s'ennuyer, étant personnellement d'assez ennuyeux bonshommes...

— Ya Sidi, par la bénédiction de Sidi-Bou-Saad, aucun Roumi que nous ayons vu ne peut t'être comparé! Daigne jeter tes yeux savants sur notre *idjeza* !

L'*idjeza*, je l'ai déjà noté, je crois, c'est le diplôme mystique, généralement en forme de lettre-circulaire, de « pastorale », adressée par le Cheikh suprême aux fidèles *Khouan*. C'est l'investiture du mokaddème, sa force et sa puissance.

— Daigne jeter tes yeux savants sur notre idjeza!

Si-Kaddour venait justement d'entrer chez moi, avec ses lunettes. Il y eut un échange, un assaut de louanges entre les mokaddèmes et lui. Puis il réclama l'honneur de me lire ce parchemin, tiré d'un étui d'argent doublé de cuir rouge. Les bords de la feuille étaient jaunis, voire salis. Les majuscules peintes s'effaçaient. Rien n'y manquait de l'aspect du plus vénérable grimoire, et cependant, d'après la date musulmane — année 1317 — il n'est pas bien vieux. Cela correspond à 1901 de notre comput.

Et j'écoutais le taleb déchiffrer cette prose dithyrambique, — éloges du mokaddème, éloges de la Confrérie, éloges du Cheikh avant tout, du Maître des Maîtres, du Pôle incomparable Sid' Amar-ben-Mohammed-ben-El-Aïd-ben-Taïeb-ben-Ahmed-Bou-Saad-ed-Djazerti — unique communication entre le pouvoir d'en haut et les humbles âmes d'en bas. Car si beaucoup viennent à la zaouïa pour contempler les traits du Chériff, combien de fidèles obscurs qui travaillent pour lui, qui se dépouillent de leurs biens même, n'auront jamais de lui que les mots de cette circulaire, épelés par le mokaddème aux réunions qu'il provoque lors de ses lointaines tournées?

Et ces pauvres gens baiseront ce parchemin — c'est pour cela qu'il est si malpropre. — Ignorants, ils regarderont comme un petit lambeau du ciel ce grimoire de plus en plus confus, et ce sceau de Sid'Amar presque effacé...

— O Sidi Mokaddème, s'écrie mon vieux Si-Kaddour, le bonheur est ineffable de porter aux *Khouan* la Parole des Saints, et de leur ouvrir la Voie divine que le Sublime Sidi Bou-Saad a tracée!

Tous, le taleb et les trois autres, roulent des yeux béats :

— Demeurer purs dans la Voie, et y progresser, tout est là. Le reste n'est qu'un excrément de sauterelle!

— Par la Mecque et Médine, c'est vrai!

Mais ils songent tout à coup qu'ils se trouvent chez moi. Ils délaissent la Voie. Ils m'aspergent de la rosée des éloges qui m'exaspèrent.

— Ya Sidi, ton esprit est vaste comme le ciel. Tu comprends les choses avant qu'on les explique. Par Allah, tu es un homme immense!

En tout cas, immense était mon désir de les mettre dehors...

Et dès qu'ils y furent (de bon gré toutefois), je partis à la promenade. Mais je songeais encore à ces assommants mokaddèmes en passant devant les noirs repaires de la huitième cour, vouée aux industries du métal, à la sellerie, — à tout ce que nécessite l'armement et la gloriole d'une garde considérable et les besoins de pèlerins, bien plus nombreux, s'en retournant si loin...

Et j'y songeais toujours, malgré moi, en arrivant près des pèlerins mêmes, sur la place des Caravanes. La largeur de mon fauteuil, peu idoine à celle des ruelles, m'oblige chaque jour à traverser ce grand espace plein de chaude poussière, ouvert sur un de ses quatre côtés, — la seule cour de la Zaouïa qui ne paraisse point recueillie, ou familialement gaie. Et cependant, ceux qui descendent là (généralement des marchands enrichis) sont de pieux *Khouan*. Ils comptent trouver aux saints tombeaux la joie mystique absolue, c'est-à-dire l'Introuvable : et l'attente de ce bonheur proche fait vibrer dans leurs regards une suprême volupté d'espoir...

soutenue par l'ivresse toute arabe, si belle en somme, de donner et de se donner...

Mon taleb aime à s'attarder parmi ce flot, sans cesse arrivant, de bons vouloirs, de croyances et de richesses. Il regarde approcher au pied de la dune blonde, qui rosit sous le soleil, les files de chameaux égrenés comme les perles d'un chapelet noir. Et c'est bien un chapelet de cadeaux et de prières, d'hommages et de dévouements. Il est multiple ; il rayonne sur divers points. Il rattache au reste du monde ce Mozafrane bâti dans les sables... Les biens matériels arrivent par lui. Et par lui s'en retournent les biens spirituels : souvenirs d'extase, lettres pour les chefs, mandements (*risala*) pour les fidèles qui ne purent venir, — trésors nous paraissant duperie, et ne l'étant pas vraiment, puisqu'ils versent dans des âmes frustes quelques gouttes d'eau délicieuse, un idéal selon leurs goûts, le rêve des actions sanglantes et la suprême illusion des Paradis entrevus.

Mes mokaddèmes de ce matin — toujours, toujours eux ! — s'agitaient à travers la place des Caravanes. Ils étourdissaient de paroles certains pèlerins de marque, qui sont déçus de ne point trouver ici le grand Chériff, le détenteur de la Bénédiction, de la *baraka* djazertique.

Le rôle de ces mokaddèmes est vraiment important — malgré mon mauvais vouloir je m'en rends compte. Leurs semblables, nombreux à travers le monde musulman (et dont beaucoup sont fixés parmi les populations groupées) jouent de surplus un rôle social, — principalement aux pays *roumis*. Nous n'avons pas su voir cela chez nous... Nous avons enlevé à nos *douars*, en Algérie, la justice selon le code arabe. Alors, chaque fois qu'il le peut, notre indigène prend secrètement, comme arbitre, le mokaddème de son « Ordre », non seulement dans les différends de justice civile, mais dans une foule de cas criminels, inconnus de notre police. Combien de fois un meurtre dénommé mort naturelle n'est-il pas ainsi puni et réglé, en dehors de nous, par l'ancien tarif de la *dia*, les cent chameaux pour la vie d'un homme, le prix du sang fixé au Koran, — tarif qui d'ailleurs se hausse ou se baisse suivant les fortunes, suivant les tribus?...

Mais cependant, ma conviction de leur importance n'allait

pas jusqu'à me rendre sympathiques les trois messagers. J'ai laissé Si-Kaddour se joindre à leurs bons conseils, insinuer aux pieux pèlerins l'idée d'attendre à Mozafranc le retour de Sid'Amar-ben-Mohammed-ben-El-Aïd-ben-Taïeb-ben-Ahmed-Bou-Saad-ed-Djazerti. Et, grondant Bou-Haousse, gourmandant Barka qui ne pouvaient se décider à tourner mon fauteuil dans la direction commandée, j'ai achevé ma promenade de très mauvaise humeur.

XIX

12 octobre.

Je passe aux jardins mes journées et mes soirs, — et la paix des grands palmiers jette son ombre piquetée d'or sur mes fébriles agitations.

— Ya Sidi, me propose Si-Kaddour d'un ton «pot-au-feu», veux-tu que nous allions jusqu'aux champs de carottes et de fèves ?

Alors mon fauteuil s'en va aux champs, vaille que vaille, cahin-cahant. Ce sont des champs d'espèce très particulière. D'abord ils sont dans l'enceinte, entre les longues murailles basses aux capricieux méandres que dominent çà et là de petites tours. Ensuite, ces champs sont des potagers. Ils forment de larges terrasses, striées de rigoles sans nombre menant partout la fécondante eau de l'Aïn-Selam. Du prosaïsme, en vérité. Mais au-dessus des raves ou des oignons, légumes bibliques, les figuiers étendent leurs ramures, et les grands abricotiers, donneurs de savoureux *mech-mech*... Et plus haut que ces arbres utiles, les dattiers aux blonds régimes secouent l'orgueil de leurs panaches. Et la vigne libre et superbe escalade les troncs, se jette de branches en branches comme une belle courtisane folle, avide de caresses, jamais rassasiée : si bien que ces champs enclos deviennent des parterres, eux aussi, des coins verts, désordonnés, échevelés, mais d'une beauté prenante et supérieure, dont la tristesse du Sahara rehausse la grâce et dont les abeilles affairées bourdonnent les louanges devant le Seigneur.

Et je pense aux versets d'amour :

« Je suis venu dans mon jardin, ma sœur-épouse ; j'ai cueilli les figues sucrées et les grappes mûres ; j'ai cueilli les plantes aromatiques : j'ai mangé mes rayons de miel et mon miel... »

Cette comparaison du miel revient souvent dans les propos de causerie musulmane. Et tout ce qui se rapporte aux abeilles prend un caractère mystérieux, doux et sacré.

— O taleb, où sont cachées les ruches ?

— Là-bas, Sidi. Mais les laborieuses s'irriteraient de ton approche ; elles auraient peur de toi, de ton fauteuil. Il faut les ménager, Sidi. Le saint Prophète Mohammed lui-même s'écartait soigneusement du lieu de leurs demeures... Elles ne connaissent que leur gardien.

Et justement il apparaissait au détour d'un rang de palmiers, le gardien des abeilles, — un paisible vieillard, à la barbe blanche, aux gestes lents, dont la ceinture rose s'égayait de je ne sais quel air anacréontique. Avec beaucoup de sagesse il m'expliqua des choses merveilleuses sur les bourdons, et les princesses-abeilles, et les sultans. Puis il me souhaita le bonheur et la paix.

— Il se nomme Ali-Bou-el-Aassel. C'est un de nos plus vieux esclaves, me dit Si-Kaddour quand nous l'eûmes quitté.

Barka, devant moi, hochait la tête, admiratif. Mon effronté Bou-Haousse approuvait aussi, d'un ton de respect qui me surprit.

— Oui, la prudence mène sa langue. Il a vécu. C'est un homme âgé ; il pourrait se souvenir du creusement de la mer...

Mais la conversation fut arrêtée. Nous rencontrions un autre personnage encore, digne et majestueux, drapé dans trois beurnouss, — le Cheikh de l'Eau. Sa mission consiste à régenter, à surveiller l'arrivée du flot, son départagement, son judicieux emploi. Je n'ai pas assez répété quelles jouissances m'a procurées, depuis bientôt deux mois, cette eau murmurante. Elle me fut, le long des nuits d'insomnie, la plus fidèle compagne avec son gazouillement de cascatelle, son bavardage cristallin, qui pleurait, qui riait, qui fredonnait allègre, selon les caprices de ma fièvre ou de mon rêve. Elle redoublait parfois soudain sa petite clameur harmonieuse, quand justement le Cheikh de l'Eau, dont j'ignorais l'existence, faisait

ouvrir d'un coup de pioche une des digues qui la retiennent plus haut. Et mon imagination, ingrate sans savoir envers ce brave dignitaire, préférait croire à l'intervention surnaturelle du « Créateur » même de cette eau, le grand Saint qui dort sous la Koubba de la mosquée, le Vénéré Bou-Saad-ed-Djazerti...

Et maintenant, dans la journée aussi, j'aime à *la* voir près de ma tonnelle passer limpide, vive et légère, parce que la pente est sensible, et se hâter, se hâter, infatigablement, vers les besognes nécessaires à la vie des fèves et des hommes... Et j'admire sans fausse honte le miracle qui par elle fit cette somptueuse oasis, là où ne régnaient que le sable, que les pierres et que la mort. Toute cette étendue stérile autour de nous, si des ondes la pouvaient baigner, serait également féconde. Et si, par contre, l'eau ne coulait plus à Mozafrane, en moins d'un an cette oasis verte redeviendrait le désert.

Eau bienfaisante — eau salutaire — eau des Paradis...

— Ya Sidi, vois ces jardiniers. Ce sont des Peuhls du Soudan, de la tribune de Kanou, victimes des guerres. Tu les reconnais aux profondes cicatrices de leur visage, marques faites par leurs mères barbares au moment où chacun d'eux reçut la lumière du jour. On nous les a donnés comme esclaves. Mais le grand Chériff, notre Sublime Maître, pense les affranchir un jour parce qu'ils sont fils de Croyants, et fils de nos *Khouan* de là-bas.

Cet esclavage (même pour un travail aussi doux que l'arrosage facile, pratiqué en deux minutes par quelques coups d'un outil dans les petits remblais) cet esclavage ne vous semblera-t-il pas sauvage et féroce, ô vous de France?

Je me rappelle mon indignation, lors de ma première venue au Sahara. Les zaouïas de notre Sud français reçoivent toutes, de même, des Soudanais parmi les présents de *ziara*, Elles les revendent, généralement du reste à des bons maîtres. Qu'y peut faire notre autorité, en un pays trop différent du nôtre, où les serviteurs ne sont pas payés (ce qui les rapproche singulièrement des esclaves) et où tellement familial est le joug, que les nègres eux-mêmes protestent contre les essais de changement?...

Mais *ici*, pays indépendant, le trafic est libre; il s'exerce sur un plus grand pied, jusque chez nous — et du Maroc à la Tripolitaine, à travers chez nous. L'oasis de Mozafrane, qui serait turque si les Turcs avaient des organisations régulières, n'est à personne qu'aux Djazerti, et à Allah. Le caractère sacré de la zaouïa empêcherait d'ailleurs qu'on y contrôlât efficacement rien, pas plus qu'en ses *trente et une* succursales, parsemées dans les terres d'Islam. Cependant, je crois pouvoir le penser (et Si-Kaddour le jure par la bénédiction de sa tête!) cette chair d'ébène est traitée doucement; on la reçoit avec cordialité; on la traite avec bonté; on ne la vend guère malgré elle, soit aux pays d'Orient, soit au Maroc.

— Ya Sidi, je te l'ai dit voici longtemps et je te le redis; par le tombeau de Sidi-Bou-Saad (Allah lui donne le bien éternel et le salut!) ya Sidi, nos esclaves sont tous heureux!

Alors, me ramenant sous ma tonnelle, d'où j'apercevais les roses pâles et les jasmins blancs et bleu, Si-Kaddour s'obstina longtemps aux démonstrations de son axiome.

— Nous leur concédons, chaque fois qu'ils le méritent, le droit de se racheter *(Ketaba)*, et naturellement, Sidi, ta suprême intelligence le conçoit, ce droit entraîne l'autre droit d'avoir de l'argent et des biens en propre. Nous conservons ici, de père en fils, ceux qui s'y plaisent et nous sont attachés. Nous leur donnons des épouses, comme il est prescrit au saint Koran: « Mariez ceux qui ne sont pas encore mariés, vos serviteurs probes à vos servantes: s'ils sont pauvres, Allah les enrichira de sa grâce, car il est indulgent et miséricordieux »... Oui, Sidi, nous les marions, et non pas pauvrement mais convenablement, car Dieu a dit aussi: « Donnez à vos esclaves quelque peu de ces biens que je vous ai accordés ». Nous célébrons leurs unions par des réjouissances et des repas, où les mets de choix sont servis en profusion. Barka pourra même te raconter ce qui lui est advenu lors de ses troisièmes noces, Sidi...

Un rire général parcourut les auditeurs, dont le nombre s'augmentait peu à peu selon l'usage.

Évidemment Barka, par abus des bons ragoûts et des rôtis succulents, avait dû montrer cette « ivresse des viandes »,

si curieuse, et dont les effets cérébraux ressemblent à ceux de l'ivresse bachique, avec plus d'exaltation.

— Ya Sidi Taleb ! protestait le négro, par la sainteté de Sidi-Bou-Saad, ne parle plus de cette histoire ! Ya Sidi Taleb, la justice soit avec toi ! Ce n'était pas ma faute. Quand le ventre se sent rassasié, il dit à la tête : « Chante ! »...

Je ris à mon tour, et Barka finit par s'esclaffer. Mais Si-Kaddour jugeait l'intermède suffisant. Il reprit :

— Nous leur donnons aussi d'autres fêtes, Sidi, que celles de leurs noces. Il y avait à Mozafranc l'une de ces fêtes, justement, le soir de ton arrivée (dont le Tout-Puissant soit remercié pendant des années nombreuses !). Tu as vu, n'est-ce pas, Sidi, et depuis tu as revu le luxe des serviteurs qui te souhaitèrent la bienvenue ? Loué soit Allah ! La zaouïa des Djazerti suit les conseils du saint Prophète : « Nourrissez votre esclave de votre nourriture, habillez-le de votre vêtement ! »

Ici, le taleb fit une pause, car d'autres curieux survenaient encore, de nouveaux beurnouss, et des voiles flottants de négresses. Un peu de public ne le dérange évidemment pas, l'excellent Si-Kaddour.

— Le saint Prophète, ô Sidi, s'était beaucoup préoccupé de cette question (Dieu lui accorde le salut le plus complet, à sa famille et à tous les siens !) L'ange Djébril lui avait révélé : « Ne forcez pas vos servantes à se prostituer pour vous procurer les biens passagers de ce monde, si elles désirent garder leur pudicité ». Et lui-même recommandait : « Pardonne à ton esclave, non pas sept fois, mais septante-sept fois par jour ». — « Ne dis jamais : mon esclave, car nous sommes tous esclaves d'Allah. Dis : mon serviteur ou ma servante. » — Et le docte Sidi-Khelil nous recommande la même chose, et de nous lever la nuit plutôt que de déranger l'esclave qui dort... Du reste, Sidi, tu peux le constater : sauf pour des explications à ta savante et louable curiosité, je ne donne jamais le nom d'esclave à aucun de ceux-ci, ni au gardien des abeilles, ni au Cheikh de l'eau qui n'est point encore affranchi, ni à Djouba que voilà, grand chasseur devant Allah et le Prophète, et *chaouch* du grand Oukil... Et je le donne encore moins à celles-ci. Le salut sur vous, ô mes filles !...

— Le salut sur toi, Sidi Taleb !
— Comment vas-tu ? Comment vas-tu ?
— Bien. Loué soit Allah ! Et toi ?
— Bien. Et vous ?
— Bien...
— Bien...
— Bien...

Zouïna, seconde épouse de Barka, se trouvait parmi ces femmes avec les petits enfants roses, accompagnés ce soir d'un autre jeune garçon de six ou sept ans, au teint pâle et mat, très clair également...

— Ya Sidi Taleb, fit Zouïna, c'est moi qui les promène aujourd'hui, comme tous ces jours derniers, parce qu'Amar, leur nègre, ne se guérit pas. Il paraît bien malade, Sidi !...

Si-Kaddour écoutait, ordonnait des remèdes empiriques, compatissant et attentif. Je l'aime ainsi quand il parle d'abondance, étant privé de ses bouquins. Il a l'air d'un savant modeste, d'un vieux médecin de campagne qui serait curé — et par le fait ma comparaison (en dépit du beurnouss blanc et de la corde de chameau) n'est pas stupide autant qu'elle en a l'air. La religion musulmane ne connaît d'autres « officiants » que ces *tolbas* ou *eulémas*, élevés peu à peu aux hiérarchies du culte, comme des fonctionnaires, mais sans qu'aucun sacrement vienne marquer de son sceau leur acquis théologique. Celui qui sait prier conduit la prière. Celui qui se croit vertueux professe la vertu. Et cependant, nulle race ne sent davantage le besoin du prêtre tel que nous le concevons... D'où, selon moi (à côté d'autres motifs) l'élan perpétuel du croyant vers tout ce que le miracle ou le charlatanisme nimbe d'une auréole sacrée, d'un caractère superhumain : fakirs, derviches, marabouts, grands chériffs...

Mais voilà bien des digressions, et Si-Kaddour déteint sur moi... En ce moment, il disait à Zouïna :

— Qu'Amar prenne patience, ô ma fille. Lorsqu'un homme est malade plus de trois jours, ses péchés lui sont remis. Dieu ordonne à l'ange de gauche : « Cesse d'inscrire ses mauvaises actions », et à l'ange de droite : « Inscris ses bonnes actions plus belles qu'elles ne sont »...

Puis, attirant les petits enfants entre ses genoux vénérables, il s'enquit de leur sagesse ; mais les rapports, hélas, hélas, accusaient de la désobéissance envers Zouïna, trop faible, et de la dissipation.

— Ya Sidi Taleb, Kérah la petite a griffé Mesroud, et Taïed a touché aux fleurs des jardins. Il a cueilli une grappe de *sem-sem*, du poison ! Ta servante lui répète, Sidi, qu'un djinn le prendra s'il recommence, et le coupera en morceaux, ou l'emportera mourir de faim et de soif au Désert !

Taïeb baissait le cou, cachait ses mains dans les plis de sa gandoura de soie verte, brochée d'argent. Il écoutait la semonce, pas bien cruelle — car envers la petite enfance arabe, si chérie que le sentiment de tendresse va parfois jusqu'aux vices odieux, les punitions se font aimables, bénévoles.

— O Taïeb, ô mon fils très beau ! Ne sais-tu pas qu'il faut ne toucher à rien, et craindre le courroux d'Allah qui ne dort ni ne rêve ? Ne sais-tu pas qu'il surveille tout ? Ecoute la sourate du saint Koran, écoute : « Dieu connaît les méchants. Il a les clefs des choses même cachées, lui seul les garde. Il n'y a pas un seul grain dans les ténèbres de la terre, ni au soleil un brin vert ou desséché qui ne soit écrit dans le Livre Évident ».

L'autre garçon écoutait aussi, l'air candide et narquois ensemble, tout fier en une robe violette d'où passait un vêtement de dessous bleu-ciel. Et vraiment ils étaient jolis, ces mioches, intéressants — y compris la trop jeune Kérah, la dorée. Ils avaient des bouches dédaigneuses, et des yeux de lumière et de velours. Ils semblaient des anges. Jamais je n'aurais pu croire, si je n'en avais eu l'intense souvenir, que ce petit Taïeb, l'autre jour, se transfigurait de joie quand on parlait des Khouan sacrifiés pour sauver le Maître. Jamais je n'aurais pu croire qu'un rêve cruel dormît derrière ces prunelles innocentes, et s'éveillerait un jour pour cueillir des vies humaines, avec la même désinvolture que ce soir des fleurs de *sem-sem*... L'air était si berceur, l'heure si ingénue... L'apaisement régnait sans partage sous ma tonnelle et dans les jardins...

— Ya Sidi, m'expliquait le taleb ; ce beau Taïeb et Kérah la petite sont à Si-Ahmed-ould-Djazerti, celui qui t'a sou-

haité la bienvenue, Sidi, le propre neveu de notre grand Chériff (que Dieu veuille nous le ramener bientôt et en bonne santé !). Et cet autre, Mesroud, est le fils du Khalifah, de famille très noble. Ce sont de précieux bijoux parmi beaucoup de bonnes pierres — parmi le grouillement d'enfants dont est bénie la zaouïa !

Et, comme Taïeb (ben-Ahmed-ould-Djazerti) venait de trouver une sauterelle, d'une nuance pareille à la gandoura verte qui marquait sa lignée sainte et sa descendance du Prophète, Si-Kaddour discourut encore, alternant avec l'esclave Djouba « grand chasseur devant Allah ». Et le vieux théologien, et la brute à l'œil farouche rassemblaient ainsi leurs bons efforts, pour instruire et pour amuser ces petits enfants...

— Ya Taïeb ! ya Mesroud ! ya Kérah ! Voyez le petit soldat portant la couleur sacrée ! Il est seul, en reconnaissance. Car la saison n'est pas où les sauterelles arrivent par troupes, soit pour dévorer et punir, chez ceux qui cultivent, soit pour nourrir et récompenser, chez ceux qui n'ont que leurs chameaux et leurs tentes, et font d'elles un aliment succulent...

— Ya Taïeb ! ya Mesroud ! Un jour un parent du Prophète lui présenta l'une de ces sauterelles, et lui demanda quels mots formaient les fines arabesques dans la gaze de ses ailes, voyez, ici. Et le Prophète lut, distinctement : « La illah ill'Allah ! Nous sommes les armées du Dieu Unique. Nous pondons chacune quatre-vingt-dix-neuf œufs. Et nous sommes si innombrables que si nous en pondions cent, nous dévasterions l'univers entier ». Alors Notre Seigneur Mohammed, effrayé de ce qu'il avait lu, s'écria : « O Seigneur des mondes, liez-leur la bouche, pour préserver de leurs dents la nourriture des musulmans ! » Et, depuis, ces simples paroles écrites sur un papier, et jetées ensuite dans les cultures, suffisent à les protéger de la morsure des sauterelles...

Taïeb battait des mains ; il riait. Il riait comme il avait ri en pensant au sang de délices, au sang vermeil fumant et frais qui faisait glou-glou, tombant d'une terrasse aux murs clos. Et la sauterelle s'envolait, sautait — ffffrrrr — et les cris joyeux des enfants signalaient ses escapades.

— Est-il véritable, Sidi Taleb, que les sauterelles disparaîtront quand le Maître de l'Heure viendra ?

Cette demande provenait de Bou-Haousse, toujours prêt à s'introduire sans qu'on l'en prie dans n'importe quelle conversation.

— C'est véritable, ô mon fils. La sauterelle a été créée avec le reste du limon qui servit à créer l'homme. Elle disparaîtra donc un peu avant l'homme, et ce sera l'un des signes... Alors les temps seront proches... Il y aura d'autres signes encore. Les mules seront fécondes. Les brebis enfanteront des œufs. On verra des gens défunts se promener sur des chevaux pâles, et en une seule nuit les fils des hommes grandiront de quinze coudées. Oh ! oui, par Allah Puissant, alors les temps seront proches...

Ils avaient tous blêmi de façon surprenante. Mais leurs yeux étincelaient, comme d'une ardeur de néant. Et les deux petits garçons, serrant en leurs doigts la sauterelle, écoutaient ce mot de *Maître de l'Heure*, par quoi le monde d'Islam a sans cesse un battement de cœur : c'est l'espoir de la destruction qui l'empêche de s'enlizer dans l'abandon de toute chose...

Et à mon tour, je m'informai, intéressé par cette question — cette question qui nous a valu jadis en Algérie les guerres de Mohammed-ben-Abdallah, et les insurrections de 1870, de 1881, sans compter de moins anciens troubles.

— Dis-moi, taleb ? Le Maître de l'Heure ne doit-il pas précéder de peu le Jour de la Rétribution, du suprême Jugement ?

La pâleur de Si-Kaddour s'anima d'un peu de rouge brique et ses lèvres s'agitèrent pour me complimenter, comme il sied :

— Ya Sidi ! par la bénédiction de Celui qui t'a donné tant de mérites, la science est avec toi ! Oui, Sidi, l'Heure c'est le dernier Jugement ; et le Maître qui viendra, ce sera le Madhi, le Messie, le Victorieux qui purifiera la terre de ce qui ne sera pas croyant, avant qu'elle retourne en poudre. Il aura à soutenir ensuite la lutte avec le Deddjal, un démon fait homme, que vous autres Roumis appelez l'Antéchrist... Et il soumettra également la « Bête », la terrible Bête qui doit

sortir d'une mosquée, et qui tiendra, pour les formes extérieures, du taureau, de l'éléphant, du lion, du cerf et de l'autruche. Et cette bête formidable aura septante-sept coudées de long... Le Maître de l'Heure subjuguera le monstre, Sidi. Il lui donnera à porter le bâton de Moïse et le sceau de Salomon. Et ceux qui seront touchés du bâton resplendiront soudain de blancheur. Et ceux qui recevront l'empreinte du sceau auront le visage tout de charbon... Une voix leur criera de l'abîme : « Réprouvés ! Réprouvés ! »...

Un frisson parcourut encore les êtres simples et violents dont s'entourait mon fauteuil. — Un vol noir des sansonnets de l'oasis passa, dans un grand bruit d'ailes imitant le cliquetis de la grêle. Et tous regardaient le présage, sans remuer, sans parler.

— Le Maître de l'Heure, reprit lentement Si-Kaddour, sera issu d'une famille sainte. Mais nul ne sait quand l'Heure viendra...

Les yeux hagards, les yeux illuminés du taleb et de ses disciples la voyaient, *l'Heure*. Plus loin que les sables arides, plus loin que les monts lointains, ils voyaient la Dévastation menée par leur chef et leur Cheikh, par le descendant de l'Illustre, par le détenteur de la *baraka* divine, de l'intercession, de l'étincelle et de la compétence. — Sid'Amar-ben-Mohammed-ben-El-Aïd-ben-Taïeb-ben-Ahmed-Bou-Saad-ed-Djazerti.

Cependant la fraîcheur tombait sur la terre et sur nous, dans le jardin tranquille.

Et les fleurs embaumaient, et les palmiers se chuchotaient des tendresses, et les petits enfants riaient de nouveau parce que l'histoire était achevée, et que la sauterelle recommençait à bondir parmi la suavité du soir enchanteur...

JEAN POMMEROL

(*A suivre.*)

LETTRES DE PROVINCE[1]

— 1815-1817 —

XLIV

Ce jeudi 3 octobre [1816].

J'ai écrit avant hier à madame de V., ma chère. je voulais vous écrire aussi à vous, mais je n'en n'ai pas eu le courage; et je l'ai chargée de vous dire tout ce que je lui mandais. Il m'en coûtait de recommencer cet ennuyeux récit de discussions élevées ici dans ce moment. Voilà que je pense cependant que vous n'êtes peut-être plus à Champlâtreux[2]. Serez-vous retournée à Paris, êtes-vous à Auvers? Si cela est, pensez-y à moi et plaignez-moi de tout votre cœur.

Je n'en puis plus de toutes les secousses qu'on me donne dans cette ville. Ces diantres d'élections tournent toutes les têtes: je crois que je m'entendrai fort avec vous pour maudire le gouvernement représentatif qui donne lieu à de pareilles maladies à des époques si rapprochées. Je ne sais vraiment où j'en suis, je ne vois plus la couleur de l'étendard des gens que j'entends. Le livre de M. de Ch.[3] a tourné bien des

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1[er], 15 août et 1[er] septembre.

2. Chez madame Molé.

3. La brochure de Chateaubriand : *La Monarchie selon la Charte*. — Elle était achevée quand parut l'ordonnance du 5 septembre, par laquelle la « Chambre introuvable » était dissoute. L'auteur y ajouta un post-scriptum qui se terminait par cet appel : « Sauvez le roi *quand même!* » — Le 6 janvier précédent, alors que la Chambre discutait la « loi d'amnistie », un député, M. de Béthisy, avait conclu en

cervelles : on ne veut plus servir le Roi qu'avec le « quand même » ; les plus modérés de ce parti disent que le Roi se trompe et qu'il faut le ramener à la saine raison malgré lui ; je ne répéterai point ce que disent les autres. Les ministres sont des jacobins, tout préfet qui leur obéit est un jacobin : on se ligue pour ne plus mettre les pieds chez moi, on s'efforce d'effrayer l'autorité en la menaçant, on la calomnie. Mon cousin[1] est une bête noire qu'il ne faut pas regarder... Partez de tout cela, laissez aller, s'il est possible, votre imagination si sage, si réglée, jusqu'où peuvent la mener le désordre des passions et l'exaltation d'une petite vanité, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de ce que j'ai à soutenir. S'il m'eût été possible, j'aurais été à Lafitte, mais je n'ai pas voulu quitter mon mari ; j'y irai la semaine prochaine et nous verrons après.

De tout ce que je vous dis vous allez peut-être conclure que l'ordonnance du Roi ne réussit point dans nos contrées, et vous concluriez mal. Les campagnes, autant qu'elles y comprennent, s'en réjouissent, parce que l'ancienne Chambre leur avait donné des inquiétudes, fondées ou non, sur le retour de certains privilèges qu'elles craignent ; le commerce, la bourgeoisie, une partie saine, modérée, je dirais presque généreuse de la noblesse y applaudit ; mais, ce qui est remarquable, les exagérés des deux côtés se liguent contre. Les plus chauds des royalistes, veulent à toute force renvoyer les [mêmes] députés ; les jacobins voudraient profiter du changement pour pousser les leurs : ils sont pourtant plus aisés à contenir que les premiers, mais il faut naviguer entre tout cela.

Mon mari le fait avec un courage, un sang-froid remarquables. Moi qui le vois de près, je puis vous dire, à vous, que je n'ai pas pu lui surprendre la moindre apparence d'humeur personnelle : il sert le Roi dans ce qu'il croit son devoir, se refuse aux violences que les deux partis voudraient lui suggérer ; au mépris de son propre danger, ne perd pas

ces termes : « N'oublions jamais la devise de nos pères : *Dieu, l'honneur et le roi* ; et, si l'inflexible honneur nous oblige un instant de désobéir à ses volontés ; si, mécontent de voir ses fidèles serviteurs contrarier sa royale clémence, il détourne un moment de nous son regard de bonté, disons comme les habitants de l'Ouest, comme ces nobles soldats du trône et de l'autel : *Vive le roi, quand même !* »

1. M. Pasquier.

une occasion d'assurer à chacun la liberté de voter dans sa conscience; mais, comme il conserve de la mesure, il excite le mécontentement de tout ce qui n'en voudrait pas garder. Cette situation est odieuse, et malheureusement se prolongera après cette crise, en s'adoucissant un peu cependant : il faudra bien des efforts, bien de la patience et de l'adresse pour se remettre au point où l'on était arrivé.

Je ne sais ce qu'il adviendra de nos élections. Nos quatre députés ont été portés par deux de nos arrondissements sur quatre[1]; notre maire[2] a un grand parti, qu'il donne à ses trois collègues; M. de Catellan a une clientèle considérable; ces deux bords sont prêts à s'arracher les yeux : qui l'emportera? En vérité, je l'ignore.

Ne me demandez pas, ma chère amie, de vous parler d'autre chose : toutes mes pensées tournent sur ce malheureux sujet. Seule avec moi-même, je rêve à la gravité de notre situation, à l'état de nos finances, à ce voisinage menaçant de nos sévères alliés; je vois à quel point l'union peut seule nous tirer du péril; comme femme, comme mère, comme Française, je désire la paix, je n'ose décider dans mon faible jugement des mesures qui peuvent la donner, et, lorsque j'entends ensuite les raisonnements absurdes d'une passion ignorante et aveugle, je vous jure que, comme disait mademoiselle de Lespinasse, j'ai mal à l'âme, et je souffre et je tremble sur l'avenir. Le Roi me paraît un excellent père dont les enfants sont tous devenus fous, et dont quelques-uns sont bien méchants. Dieu nous le conserve ! C'est sur ce souhait que nous devons demeurer. Je puis vous certifier que ce n'est pas celui de quelques salons toulousains.

Que vous dites bien sur le livre de M. de Ch.! C'est un brandon jeté au milieu d'un incendie. Contînt-il des vérités, ce qui n'est pas, il eût fallu le renfermer dans ce moment, si l'orgueil d'auteur pouvait faire place au dévouement du citoyen. Et combien cet homme est coupable, s'il est vrai qu'il n'ait

1. Conformément à l'ordonnance du 5 septembre, les collèges électoraux d'arrondissement s'étaient réunis le 25 septembre, pour élire chacun « un nombre de candidats égal au nombre des députés du département » ; les collèges électoraux du département devaient se réunir le 4 octobre pour choisir « la moitié au moins des députés parmi les candidats présentés par les collèges d'arrondissement ».

2. M. de Villèle.

écrit ce libelle que pour se venger du refus d'une grande place qu'il demandait! Cela m'a rappelé un mot de Bonaparte, qui disait de lui, il y a quelques années : « Il est aussi facile à acheter qu'un autre; mais la difficulté, c'est de le payer ce qu'il s'évalue. » J'ai trouvé de la justesse dans les idées de la première partie de l'ouvrage : en adoptant le système constitutionnel, il dit bien ; mais qui ne sait ce qu'il dit? La seconde partie est coupable et pleine de mensonges : c'est ainsi que les presbytériens parlaient de Charles Ier, en couvrant d'un faux respect pour lui les accusations qu'ils portaient incessamment contre ses ministres; je viens de lire les Mémoires de Clarendon, et ce rapprochement m'a sauté aux yeux. Comme vous, je n'ai pas non plus trop regardé au plus ou moins de talent de ce livre; j'ai quelquefois été frappée du mauvais goût de quelques expressions et du concis des chapitres, qui décèle, à mon avis, l'impuissance de l'écrivain. Quand Montesquieu ou Bossuet font leurs chapitres courts, c'est qu'en peu de lignes ils ont tout dit.

Adieu, ma bien chère amie; je vous aime de plus en plus : ce plaisir devient pour moi une consolation dans ce moment. Parlez de moi à votre jeune chasseur. Que vous êtes heureuse de jouir de lui sans mélange d'inquiétudes! Mon fils est vraiment charmant pour son père, pour moi, sa tendresse me satisfait, son esprit me plaît, je verserai beaucoup de larmes en le quittant, et cependant je le renverrai à Paris le plus tôt que je pourrai. Ces derniers mots vous donnent une idée de ce que j'éprouve ici dans le secret de mon cœur.

XLV

Lafitte, 18 octobre.

Me voici aussi dans mon Auvers, et vraiment heureuse d'y passer ces quinze jours. J'ai mis à terre Toulouse, et les tracas qu'il me donne, je ne regarde point à l'obligation d'y rentrer bientôt, je vis seulement dans ma journée et cela me fait un extrême bien. Mon mari a pris aussi ce petit congé et il a l'air d'un véritable écolier en vacances. Quand vous rece-

vrez cette lettre, ma chère amie, vous pourrez vous dire que ce bien-être me dure encore, car je ne partirai d'ici que tout à la fin du mois, et je suis sûre que vous respirerez plus à l'aise quand vous saurez que je respire.

Cette année a été si singulière que nos vendanges sont retardées d'un grand mois, et que nous ne les commencerons que dans huit jours. Il fait un fort beau temps, nous semons pour l'année prochaine, la campagne est dans un grand mouvement. toutes mes charrues et tous mes bœufs sont en l'air; je ne vois autour de moi que des gens occupés, et qui ne sauraient que me répondre si je leur parlais de ministres, de Chambre, d'élections. Entre Charles, son père et moi, nous avons si bien épuisé ces matières que nous ne nous avisons point d'y revenir ici : nous trouvons assez à dire en causant de nos champs, en faisant des plans, et en devisant sur nos lectures : ainsi la politique chôme, et partant, moi, je dors, je mange et je me porte mieux. Il y a dans mon humeur naturelle quelque chose d'assez serein qui reprend le dessus dès qu'il est possible : c'est bien un peu comme les perdrix qui mettent leur tête sous l'aile et se croient sauvées ; mais enfin on mourrait à la peine sans ces petits repos pris de temps en temps et, malade et fatiguée comme je l'étais tout à l'heure, je ne sais ce qui me serait arrivé. Enfin, ma chère, je sens tellement à quel point le repos m'est nécessaire qu'aujourd'hui je me suis éveillée un peu moins gaie que de coutume parce que nos lettres doivent arriver dans la journée et que je crains quelque chose qui me dérange. Nous allons commencer à avoir des réponses sur nos nominations, des nouvelles de M. de Bastard, peut-être de M. Pasquier, enfin je ne sais quoi, qui me tracassera ; enfin faut-il toujours mieux avoir à évaporer cela dans les champs.

Notre Languedoc n'a pas été mieux traité que vos environs de Paris : nous payons le blé encore fort cher, vingt-cinq ou vingt-six francs, ce qui est un prix élevé, à cette époque, pour ce pays, et le vin sera chose rare. Nous sommes donc assez misérables et très peu propres à satisfaire les nouvelles impositions que la Chambre va sans doute établir en débutant.

Cette question du budget sera la source de beaucoup de

débats. Les gens du parti dont sont les députés que nous vous renvoyons s'entêteront fortement à refuser la vente des biens du clergé. Ils assurent que c'est un point que la morale et l'honneur ne peuvent pas laisser passer; qu'il est nécessaire de rassurer les acquéreurs de biens nationaux, mais qu'il est coupable de consacrer ainsi par une nouvelle vente le principe qui a dépouillé depuis vingt ans les vrais propriétaires. C'est en vain qu'on oppose à ce parti la nécessité de faire face à tant de dépenses forcées, ou qu'on lui demande quels sont maintenant dans le clergé les vrais propriétaires de ces bois appartenant pour la plupart à des congrégations si anciennement détruites : à cela point de réponse. Et comme, à l'inspection des nominations, cette majorité de la Chambre dernière leur paraît devoir être la minorité de celle-ci, ils se promettent du moins de déprécier tellement par leurs discours les mesures qu'ils ne pourront empêcher, qu'elles ne puissent arriver à boucher les trous comme on l'espère. Je vous avoue que je ne vois guère dans ce parti pris que de l'entêtement : car, s'il était vrai que l'affaire dût passer, à quoi bon dans ce cas la rendre moins utile? La vanité se mêle à tout ici-bas; elle s'opposera bien longtemps à toute espèce d'esprit public en France.

Enfin, ma chère amie, nous voici, je crois, dans une crise importante pour la France; ces trois mois d'hiver auront une grande influence sur son sort à venir, et nos ministres, s'ils sont habiles, auront une belle occasion de le montrer. Si j'avais pu aller à Paris cet hiver, j'aurais aimé à assister à tout cela : comme mes sociétés méridionales m'ont fait perdre le goût de la dispute, je me serais amusée d'entendre crier autour de moi, en reposant ma poitrine et en communiquant à vous et à un petit nombre d'amis les réflexions qui naîtraient dans ma cervelle du spectacle que j'aurais sous les yeux.

Dans ces temps de crise politique, il faudrait ou se voir tout près du lieu de la scène, ou vivre, comme je fais ici, mettant toutes choses à terre et ne s'occupant que de ses champs et de ses oies. Le terme moyen des villes de province est insupportable. L'ignorance y est complète, la crédulité dans la passion dégoûtante, les haines aussi fortes que si elles

étaient appuyées sur des faits avérés; enfin on se débat dans un vide de tout, sans fond, sans borne, et sans qu'il soit possible même d'obtenir du repos en s'efforçant de demeurer tranquille, car le silence et la modération sont toujours interprétés dans un sens défavorable.

Notre amie me paraît fort contente de la manière dont tout ceci se prépare ; elle me mande que ses hommes sont contents; il paraît que la santé de son mari est aussi un peu meilleure, et que tout cela la met bien en train de jouir du beau château où elle passe de si agréables journées. Comme vous, ma chère, elle dit qu'on ne connaît pas bien ses hôtes[1] quand on ne les a pas vus faisant les honneurs de chez eux. Je suis fort en train de croire tout le bien qu'elle me mande d'eux : la bienveillance de ce ménage pour mon fils m'a gagné le cœur, et puis il y a assez longtemps, vous le savez, que ma raison approuve la conduite du mari. Quant à la femme, je crois qu'elle va toujours aller gagner de considération et de bonne assiette dans le monde. Sa froideur naturelle, son indifférence à mille choses, sa modération continue même pouvaient avoir quelque apparence de tort lorsqu'elle était plus jeune : il est un âge où l'on voudrait voir du trop, et où le mouvement des sentiments et des idées plaît assez; mais, en prenant des années, les femmes ont bonne grâce à demeurer calmes, et le naturel de Caroline la placera sans effort, vers quarante, là où les autres doivent tendre en se modifiant et se modérant avec plus ou moins de peine et de succès. Nous savons quelqu'un, vous et moi, qui n'accepterait guère cette forme de louange et à qui je ne m'aviserai nullement de confier mon opinion à cet égard, mais à vous je la livre en toute confiance, et je suis sûre que vous serez de mon avis.

Au reste, j'ai d'autant plus de penchant à penser et à dire du bien de madame M..., qu'elle est dans ce moment fort obligeante pour moi. Elle m'a écrit deux fois de très aimables excuses sur les dérangements que ses comédies ont mis dans le retour de Charles, et ses lettres sont gracieuses et naturelles. Elle m'y parle fort bien de la vie qu'elle menait au

1. M. et madame Molé.

Marais et de celle qu'elle mène chez elle : du goût qu'elle a pour ces deux habitations, sans se permettre de les comparer, parce qu'elle sent qu'elle affligerait sa mère ou déplairait à son mari, du plaisir qu'elle éprouve, après avoir été si longtemps privée des douceurs de la maternité, à promener ses deux petites filles dans les allées de son parc, et tout cela est simplement dit et d'un ton doux et vrai.

Adieu, ma chère amie, voici mes hommes qui entrent dans ma chambre et qui me grondent de ce que je m'oublie dans mon lit à vous écrire ; je vous embrasse donc bien tendrement et je vous aime du plus tendre de mon cœur.

XLVI

Ce samedi 9 novembre.

Me voici bien seule, ma chère amie : mon fils m'a quittée depuis jeudi ; vous comprendrez mieux que qui que ce soit ce que j'éprouve, et je ne vous dirais rien que vous n'eussiez deviné d'avance. Je crois en vérité qu'en faisant les préparatifs du voyage de ce cher enfant, je n'aurais pas résisté au désir d'y joindre les miens et de me mettre dans sa voiture, si je n'avais vu à quel point mon pauvre mari souffrait de cette séparation, et combien il était nécessaire que je demeurasse près de lui pour le consoler des adieux qu'il faisait à son fils.

Un homme occupé d'affaires très graves et intéressantes peut assurément, dans un temps ordinaire, se suffire à lui-même et porter patiemment des journées remplies, mais sans repos et sans distractions ; mais, dans ce moment-ci, et dans le pays où nous sommes, tout est si lourd, si fort, quelquefois si pénible, que ce n'est pas trop que d'avoir un second pour partager le poids de certaines choses, et plus j'y pense, plus mon cœur, tout attristé qu'il est aujourd'hui, me dit que j'ai bien fait de ne point accepter le sacrifice que mon mari me voulait faire.

Quand je saurai mon fils hors des chemins et près de vous tous, je respirerai, je me résignerai, et je regarderai de mon mieux à quelques mois d'ici pour tâcher d'apercevoir le temps

où je le rejoindrai; mais, tant que durera mon ignorance sur la manière dont il fait cette longue route, je serai agitée et hors d'état de me ravoir et de me consoler.

Je compte sur vous pour me dire ce que vous pensez et ce que vous craignez de l'état de M. M... Ma sœur tranche un peu vite sur son danger : notre amie en repousse l'idée, et je ne sais si, dans ces tristes occasions, l'indifférence ne voit pas plus juste que l'intérêt.

Enfin, ma chère, vous me parlerez aussi de ce nouvel accès de fièvre dans lequel nous voilà tous retombés par l'ouverture des Chambres[1] : nous sommes ici bien attentifs à ce que vous allez faire et bien suspendus entre la crainte et l'espérance. — Mon idée est que cette session se passera plus paisiblement qu'on ne le croit, il me semble toujours que des honnêtes gens réunis dans des circonstances aussi graves doivent finir par s'entendre; enfin je veux m'épargner autant que je le pourrai des inquiétudes imaginaires.

Nous avons bien assez de celles que donnent la misère et la disette qui menace. Les récoltes dans les provinces méridionales ont été meilleures qu'ailleurs : aussi est-ce déjà sur nous qu'on se jette pour approvisionner et l'Est et le Nord. De là l'excessive augmentation du prix du blé et du pain. Les gens de ce pays ne veulent pas entendre à cette exportation nécessaire de leur blé, et s'irritent de le voir sortir du département et du prix qu'on leur en demande. Aujourd'hui, nous avons eu une façon d'émeute au marché : le peuple demandait, aux cris de « Vive le Roi ! » qu'on taxât le grain ; les autorités de la ville s'y sont refusées ; mais un ou deux marchands, saisis de frayeur malgré la présence de quelque troupe qu'on avait fait venir, ont eu la faiblesse de céder ; et tout cela s'est assez mal passé. La nuit seule a fermé le marché ; il faudra, vraisemblablement, un assez bon nombre de troupes, à notre prochain marché, pour faire remonter le grain au prix qu'il doit avoir. C'est commencer de bien bonne heure les inquiétudes sur un pareil sujet. Il se mêle à tout cela une petite mauvaise volonté, assez inquiétante, de tourner l'humeur du peuple contre le ministre de l'Intérieur.

1. La session s'était ouverte le 4 novembre.

J'ai été si maltraitée à Lafitte par la grêle que je ne puis même comme propriétaire profiter des avantages de cette cherté, qui inquiète tant mon mari comme préfet : car j'ai très peu de blé à vendre, et quant au vin, il a manqué à tout le monde.

Nous payons le grain ici 32 francs : c'est moins, je pense, qu'à Paris (dont je vous serais obligée de me dire le prix), mais dans les années ordinaires le prix, à cette époque, est de 20 à 22, vous voyez la différence ; et cependant, au mépris des menaces du peuple qui parle d'arrêter les convois qu'on embarque journellement sur notre canal, il faut aviser à faire partir ce qu'on nous demande pour Marseille, pour la Bourgogne et même pour Paris, où nous envoyons des farines. C'est toujours un inconvénient, dans de pareils moments, que les autorités d'une ville ne soient point au complet ; l'absence du maire donne toujours moins de fermeté au reste de la municipalité, et, quelque utile que nos Toulousains aient jugé que leur serait M. de Villèle à l'assemblée, je pense qu'il aurait mieux servi ses compatriotes, et par conséquent l'État, en demeurant à la tête de cette ville, et en présence des mouvements qui peuvent s'y élever. Tâchez, vous autres, de faire votre session courte : ce sera nous donner du repos.

J'ai enfin pris des informations sur les éloges de Louis XVI envoyés au concours de notre Académie. On n'a point donné de prix : aucun discours n'en était digne, et le secrétaire perpétuel me mande qu'il a suivi le sort de celui dont je lui avais envoyé l'épigraphe, et que ce discours était faible et au-dessous de tous les autres. Cette réponse ne satisfera pas votre protégé, vous l'arrangerez comme vous voudrez.

J'ai vu ici un jeune auteur qu'on nomme M. Soumet et que mademoiselle Suard aime beaucoup : dites-lui que nous parlons d'elle ensemble et que je suis contente des vers qu'il me dit. Il trouve que ce pays est bien peu poétique, et qu'en dépit des souvenirs des troubadours, on l'écoutait mieux rue Royale qu'ici.

Adieu, ma chère amie, aimez-moi, plaignez-moi, j'ai l'âme bien oppressée.

XLVII

Ce samedi 14 décembre.

Hélas! ma chère amie, si vous avez attendu mes regrets pour régler les vôtres, j'ai peur que vous ne deveniez fort chagrine de mon mécompte, car je le suis beaucoup, et je puis si peu accepter les consolations que vous m'offrez tous, le plus ingénieusement que vous pouvez, que je tâche de couper court à mes regrets en oubliant de mon mieux qu'il m'a été permis d'envisager un moment la fin de mon exil[1].

Nous verrons ce que le sort ordonnera de nous : qui a ministres a maîtres, et quoique ceux-ci mettent bien bonne grâce à leur refus, cependant au fond ils me portent un coup très rude.

Dans le moment de notre train ici[2], comme on a eu peur, on s'est un peu resserré contre nous; mais avec l'effroi a disparu la politesse et on reprend toutes choses sur le ton qu'on a pris depuis ces élections. Ces gens-ci, je veux dire la société, se sont persuadés qu'ils devaient soutenir leur conduite vraiment insensée, et qu'ils ne paraîtraient que des enfants s'ils cédaient. Ils se répètent que la ville a pris couleur, qu'elle est décidément dans l'opposition : ce rôle leur donne de l'importance, et ce qu'ils croyent qu'une partie de la cour fait à Paris contre le roi, ils se croyent obligés de le faire ici contre le préfet. Ainsi donc ils lui rendent justice à quelques égards, l'estiment au fond, si tant est que la passion poussée à l'excès puisse laisser quelque jour à l'estime, mais ils marchent sur les traces de leur chef de meute Chateaubriand. Représentez-vous

1. Le 20 novembre 1816, Charles de Rémusat écrivait de Paris à sa mère : « Nous mourons d'envie de vous voir sortir de ces difficultés. Quant à Lille, j'ai changé d'avis, et je passe du côté de vos amis qui le désirent... La seule raison qu'oppose le ministre de l'Intérieur, c'est que Toulouse est trop agité pour choisir un pareil moment pour vous en retirer... Quant au Conseil d'État, il n'y faut pas penser ; les ministres disent que cela est impossible. » (*Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration*, t. II, pp. 252-253.)

2. L'émeute dont il a été parlé dans la lettre précédente. — Voir aussi la lettre de madame de Rémusat à son fils Charles, en date du 11 novembre 1816 (*Corr.*, t. II, pp. 230-235).

un assez bon nombre de personnages aussi décidés, aussi violents, aussi orgueilleux que lui, retranchez-en l'esprit et le talent, imaginez, si vous voulez, madame de Grasse quand elle déraisonne, ou M. de Vannoise, mon cousin, dont vous m'avez entendu parler quelquefois, et vous aurez à peu près l'idée de la société de Toulouse. Ajoutez-y quelques individus qui nous avaient vus de près et pris en gré, mais qui n'osent pas s'écarter de la bande, enfin trois ou quatre qui viennent me faire valoir leur courage, et vous pourrez comprendre quelle vie je mène et de quelle couleur sont mes pensées dans tout cela.

Quand je me porte bien, vous savez que je ne hais pas la solitude, mais je suis souffrante, je ne puis guère m'occuper; un peu de distraction, de conversation me ferait du bien, et je n'en ai aucune. Mon mari est à ses affaires, qui sont nombreuses : je suis donc, les trois quarts du jour, tout à fait seule, ou avec mon petit Albert, qui me fatigue.

Voilà une lettre bien triste [1], mon amie, et je vous en demande pardon : vous sentez si vivement ce que j'éprouve que je devrais vous ménager davantage, mais le moyen de ne pas répondre vrai à vos questions ?

Oui, vous avez raison de dire que, somme toute, notre amie est une heureuse personne : elle glisse toujours sur le mal; ses réflexions ont, quoi qu'elle dise, peu de prise sur elle; l'habitude qu'elle a de se roidir contre ce qui l'agiterait trop fortement la sert très bien, et lui a composé une nature dont elle tire grand parti. La maternité nous affaiblit toujours un peu, nous autres, et tout a de l'importance pour une mère : on peut arriver à une sorte d'indifférence sur son propre avenir, on n'en a jamais sur celui de son fils.

Adieu, ma chère amie; cette lettre est maussade : pardonnez-la-moi, et brûlez-la. Dans quelques jours, j'aurai achevé de me dépouiller de tous les plans que j'avais faits, et la belle humeur me reviendra un peu : je vous reviendrai

1. Le 27 décembre, Ch. de Rémusat écrivait : « Vos lettres sont bien tristes, ma mère, non pas tant les miennes, mais celles de ma tante et de madame Chéron, avec qui j'aime à parler de vous, parce qu'elle parle bien, et qu'elle est, je crois, la seule qui vous aime d'abord, et puis le reste après, et qui mette les intérêts de votre cœur et du sien avant tous les autres intérêts. » (*Corr.*, t. II, pp. 315-316.)

alors, car il faudra bien que je vous dédommage de cette triste lamentation. Croyez bien que, dans quelque état que je sois, votre amitié se fait jour dans mon cœur, et me console de mes souffrances ou de mes mécomptes.

XLVIII

Ce lundi 27 janvier [1817].

Je viens d'écrire à ma sœur et à madame de V. et je vous dirai à vous, ma chère, comme à elles, que je suis fatiguée et ennuyée à mort de mon carnaval, et des caquets qu'il excite. Une de mes plus grandes peines est de tâcher de ne pas savoir ou de laisser tomber à terre la plupart des choses qui se passent: comme je n'aime aucun de ces personnages-ci en particulier, je me soucie peu de ce qu'ils disent au fond et je voudrais qu'ils me laissassent en repos ; mais leurs haines et leurs rivalités entre eux font qu'ils aiment à se dénoncer les uns et les autres, et à se faire valoir aux dépens de leurs voisins. Il s'ensuit une quantité de dits et redits, de sottises, d'impertinences, de pauvretés qui finissent par me faire comme un vilain cauchemar et dont, en vérité, je ne sais plus comment me tirer. Vous savez le ton de cette espèce de gens qui vient vous dire : « Je vous ai défendus hier, je me suis bien querellé pour vous, etc. » La province est pleine de cette sorte de monde, et ce sont peut-être ceux-là qui me donnent le plus d'ennui.

Assurément, ma chère, je ne me suis jamais trouvée à telle fête et je n'en puis plus de ce sot tiraillement. Ajoutez-y des souffrances presque continuelles auxquelles on ne croit point, et dont on ne se soucie nullement, des pensées assez tristes qu'elles m'inspirent, la certitude que la vie que je mène aggrave mon mal, des remèdes, des potions calmantes pêle-mêle avec mes papillotes, des cataplasmes que je recouvre de robes couleur de rose, de grands dîners qui me coûtent fort cher et dont je ne mange rien, un mélange de mémoires de pâtissier et d'apothicaire, des violons qui étourdissent ma pauvre tête presque toujours malade et dont le son me donne

envie de pleurer, un parlage qui me tue, une contrainte perpétuelle pour ne rien laisser voir de ce qui se passe au dedans de moi et, quand vous aurez pensé à tout cela, vous aurez bien pitié de votre pauvre amie qui s'use d'une si sotte manière.

J'avais toujours cru que les récits qu'on me faisait des façons de province étaient exagérés, mais je vois ici ces choses-là dans une telle perfection que j'en suis émerveillée. Il faut s'y résigner cependant et, pour cela, j'y suis assez bien parvenue : je ne m'amuse plus à faire le moindre souhait ni pour ma personne ni pour ma santé ; me voilà lancée et déterminée à rouler jusqu'au moment où ma pauvre petite boule refusera absolument service.

Ils sont tous dans des fureurs extrêmes du discours de M. Decazes[1], qui cependant, au fond, a fait un très bon effet, puisque, dans les cabarets, après l'avoir lu, nos demi-soldes criaient : « Vive le Roi ! » Je dis quelquefois à ces gens-ci : « Tuez-les ou gagnez-les, car il n'est pas possible de conserver longtemps en France une armée payée, inactive et mécontente. » Il y a bien des fous qui me répondent : « Ah ! si on avait voulu, rien n'était si facile que de les tuer ! »

Au reste, ma chère amie, je ne crois pas que la loi des élections ait toutes les suites fâcheuses qu'on veut prévoir. Celle des ministres, sans être parfaite, valait mieux que celle de la Chambre, qui l'a embarrassée d'amendements entortillés, mais un cinquième pris dans des départements éloignés les uns des autres ne produira point de commotion ; l'obligation de choisir parmi ceux qui payent mille francs nous promet des propriétaires ; je crois bien que les députés ne seront pas toujours pris parmi les gentilshommes : entre nous, ce n'est pas un grand mal ; et si cette Chambre, une fois réunie, allait un peu loin, nous avons la Chambre des pairs pour la contenir et les ordonnances du Roi pour la casser. Enfin mon mari, en

1. Dans la discussion de la loi qui suspendait, pour un temps, la liberté individuelle. — Le soir même du jour où cette loi fut votée par la Chambre des députés, le 16 janvier, Charles de Rémusat écrivait à sa mère : « Il paraît que le ministre de la police a parlé avec une force et un effet remarquables... Jamais on n'avait osé faire si hautement l'alliance de la volonté royale et de l'opinion nationale. Il a loué, au nom du Roi, jusqu'aux officiers à demi-solde... Les ultras sont hors d'eux. Ce qui me gâte ce succès, c'est la loi. » (*Corr.*, t. II, pp. 366-367.)

qui vous et moi nous avons confiance, n'en est point effrayé. D'ailleurs le temps en modifiera les inconvénients : la folie des passions de ce temps-ci, c'est de vouloir tout faire en un jour.

Ce que je crains davantage, c'est la liberté de la presse, que nos ultras ont la sottise de désirer par esprit d'une vengeance étroite et impuissante : ils ne veulent pas voir que leurs pamphlets, qui font grand bruit dans la société, n'ont guère d'influence sur le peuple ; mais ce qui en aura beaucoup, ce sera la foule de petits écrits dont on inondera les campagnes sur les dîmes et l'article des biens nationaux. Ce qu'on écrit sur les ministres n'a point de prise sur nos paysans, mais partout où il y a un château ou une chaumière, on ne lira que trop ce qui sera imprimé contre les nobles et les propriétaires.

Nous sommes dans une meilleure position que vous pour les subsistances ; mais, comme il faudra tôt ou tard que nous venions à votre secours, je crains fort le renchérissement dont notre peuple, qui a vu faire sous ses yeux une belle récolte, aura de la peine à comprendre la nécessité. Nous ne payons encore l'hectolitre de grain que 30 ou 32 francs : c'est cher pour le pays et un prix raisonnable pour l'année ; nous allons le voir hausser, car on commence à nous demander pour Paris. Le printemps et l'été seront difficiles à passer. Mon mari y pourvoit tant qu'il peut d'avance ; ce qui lui donne le plus de peine est de prévenir l'effet et le désordre qu'une malveillance insensée voudrait produire par cette misère générale que le peuple supporterait avec patience si on ne l'excitait pas.

On a beau commencer à s'habituer aux allures de ce pays, il faut toujours demeurer étonné de ce que l'ignorance et l'exaltation y font naître. Nous venons d'avoir dans une des villes de ce département une manière d'émeute qui a pensé être assez grave, et cela pour des raisons qui ne semblent pas appartenir à ce siècle. Mais nous sommes, dans cette région, retardés de cent ans, et, comme je vous le disais une fois, toujours un peu espagnols. Imaginez un curé dévot, dit-on, âgé de soixante ans, sévère, exact à l'excès, et qui profitait de l'empire que lui donnait la confession pour ordonner à ses pénitentes les plus singulières fustigations du monde, dont il

exigeait qu'elles lui rendissent le compte le plus scupuleux. Deux ou trois jeunes filles, étonnées de cette injonction, ont confié ce secret à leurs parents ; ceux-ci s'en sont plaints à l'autorité ; on a mandé le curé à Toulouse : la petite ville a pris parti pour son curé, on s'est lancé des pierres, on n'a point voulu de la messe du vicaire. il a fallu envoyer de la gendarmerie pour calmer cette violence. Et les femmes, dit-on, surtout étaient endiablées et tenaient fort à continuer cette étrange discipline. — Vous direz tout bonnement que le curé était un mauvais sujet : mais point du tout ! L'enquête de sa vie ne donne que de bons rapports, il a des cheveux blancs et soutient qu'il ne fait que son devoir.

Mon Dieu, que votre oncle pousserait de soupirs dans ce pays et qu'il trouverait qu'il y reste de choses à faire ! Je regrette fort de ne pas passer une heure avec lui : j'aime la politique calme et consolante. J'ai envie aussi d'espérer beaucoup des choses : je ne crains que les coups de vent partiels, qui peuvent exposer tels ou tels individus, mais j'ai au fond de l'esprit un certain pressentiment assez fondé en raison qui me porte à croire que la France est forte encore et capable de résister au choc.

Adieu, ma chère et aimable amie,. je vous embrasse bien tendrement, et aussi mademoiselle votre sœur et Henri. — Mon mari vous remercie affectueusement de votre bon souvenir qu'il aime beaucoup.

XLIX

Ce 5 février.

Plusieurs de mes amies m'ont grondée, ma chère, de ce petit silence que j'ai gardé pendant quelques jours, mais vous seule avez raisonné juste et avez conclu que j'étais malade : je vous en remercie, chère bonne, et je ne parlerai pas davantage de cette petite crise puisqu'elle est finie et que je me porte passablement bien à présent.

Il fait très beau temps maintenant : j'en profite pour me promener tous les matins hors la ville, et, dans ces courses

solitaires, je le mandais ce matin à madame de Vintimille, en regardant ce même ciel qui brille sur vos têtes comme sur la mienne, ces arbres, cette verdure, et n'entendant aucun discours, j'arrive peu à peu à me donner de douces illusions sur la distance qui nous sépare. La campagne a déjà ici un petit air de printemps, le premier vert du blé la rend très riante, et il s'en faut de très peu que nos amandiers ne montrent leurs boutons. Si ce beau temps dure, j'en espère beaucoup pour le retour de mes forces, car je suis encore faible et je me mettrai à l'air tant que je pourrai ; mais, quand je rentre dans la ville, mes illusions cessent promptement : les rues y sont souvent étroites comme dans votre cher Poitiers, les maisons toutes bâties en briques et hautes et irrégulières les rendent tristes, et dans ces longs et sales corridors il me semble que je suis comme oppressée.

Au reste, on mène dans ce moment une vie assez active ici : il y a cinq à six maisons ouvertes, qui ont chacune un jour, et et on m'appelle dans toutes. La société, fort nombreuse, est élégante ; il se fait entre toutes les femmes une petite guerre de toilette et de nourriture dont je tâche de me mêler le moins possible. Quant aux parures, je n'en ai que de très simples, mais enfin, comme il faut que ce soit tous les jours, cela devient un petit ordinaire qui me déplaît d'autant plus que je n'aime plus du tout la toilette : les repas me coûtent beaucoup plus, parce qu'à moi seule je tiens tête à tout ce monde et que les estomacs ici sont en même temps voraces et friands. Il ne s'agit point du riz et des compotes de madame de Labriche, mais de dindons, de pâtés, de perdreaux, qu'on dévore en un instant. Ensuite une partie de ce monde aime à veiller, de manière que la classe mitoyenne de la ville, quand je reçois, m'arrive dès cinq heures, et les belles dames à dix pour souper à minuit. Ces journées-là me fatiguent extrêmement et me donnent la migraine pour le lendemain. Il est vrai qu'elles me valent bien des compliments sur la manière dont je fais les honneurs de chez moi : en effet, je m'y donne de la peine : l'habitude d'avoir vu tant de visages différents depuis dix ans m'a accoutumée à retenir les noms et les « circonstances » de chacun, comme on dit ici, et je suis et on me trouve fort polie.

Ce à quoi m'a bien accoutumée aussi le monde où j'ai vécu, ma chère, c'est à dissimuler ce qui se passe au dedans de moi en vue de tout ce parterre indifférent et pourtant attentif: j'ai eu souvent besoin déjà de mettre en usage ce triste talent qui était si nécessaire et si à la mode aux Tuileries, il y a quelques années, et bien souvent ici j'ai montré du calme et de la gaieté lorsque je renfermais de graves inquiétudes. Mais tout cela est ennuyeux, surtout quand, rentrée chez moi, je n'ai personne avec qui m'épancher. Heureusement que je crois mon plus mauvais temps passé. Nous sommes sages et rangés. l'exaltation se calme et je crois que si vous vous tenez en repos nous nous y tiendrons aussi.

L

Ce vendredi 14 [février].

Je vous assure, ma très chère, que, dès que j'ai appris cette nouvelle[1] j'ai aussitôt pensé à vous, et madame de Vintimille vous le dira. Ce succès, sur lequel je ne comptais pas, m'a fort effarée : j'avais donné un très beau bal la veille, où j'avais beaucoup de *revenants*, car, comme je l'ai écrit à Charles, mes Toulousains ont le carnaval tendre : j'avais veillé, j'étais lasse et agitée de cette nuit, le *Moniteur* est arrivé là-dessus et un fagot de lettres, et la joie de ma pauvre sœur, et cent folies de Charles, et tous les compliments de mes amis, et moi, dans mon lit, éteinte, pleurant en lisant tout cela, et ne sachant plus où j'en étais ! Vous comprenez le tracas dans lequel nous sommes : Lafitte, un mobilier assez considérable qu'il faut emporter ou vendre, peu d'argent en poche et beaucoup à dépenser, et vous ne vous étonnerez pas si, au milieu de tant de petits embarras qui finissent par être gros, j'ai peine à démêler ma joie. Je crois que, de ma personne, je ne pourrai m'en aller avant un mois : écrivez-moi toujours jusqu'à ce que je vous dise non.

1. M. de Rémusat était nommé préfet du Nord. — « Ce *Moniteur* m'est tombé comme une bombe ; car c'est lui qui nous a donné la première nouvelle. » (Madame de Rémusat à son fils Charles ; lettre du 12 février 1817. — *Corr.*, t. III, p. 18.)

Vos souhaits seront remplis ; on déteste déjà le successeur [1], et voilà tout à coup que notre départ fait comme une illumination sur toutes nos perfections : on m'entoure, on me caresse, on s'accuse les uns les autres, on reconnaît que M. de Rémusat a été plein de courage, de patience, de raison, qu'il a rendu de grands services au département ; quelques chefs d'administration donnent leur démission ; le corps municipal, presque tout composé de gentilshommes, est venu lui témoigner ses regrets, et ce qui vous toucherait comme moi, c'est l'affluence du peuple et des pauvres dans ma cour, qui versent de vraies larmes. Il faut dire que mon mari faisait des charités considérables sans bruit, que j'ignorais moi-même et que ces regrets me découvrent. Ces gens-ci sont toujours hors de mesure, et les voilà qui me remuent par leurs regrets comme ils m'ont remuée par leurs menaces.

Mon Dieu, ma chère, j'ai bien besoin de repos et il faut toujours que je sois agitée. Je crois que le voyage me fera du bien : si le temps est supportable, ces journées de silence en voiture et de suspension de tout me calmeront ; mais il faut gagner ce moment par bien des petits mouvements.

J'espère partir avec mon mari dans trois semaines : sa présence est nécessaire pour une affaire qui intéresse le ministère [2] et, vraisemblablement, on lui saura gré du délai qu'il demande, et, de cette manière, son devoir et nos intérêts s'arrangeraient bien. S'il en était autrement, je demeurerais derrière pour surveiller le départ de nos bagages. Il ne faut donc pas que nous pensions à nous voir d'ici à un mois : et encore, j'ai une telle peur d'être malade quand il faudra partir que je pourrais bien l'être tout bonnement de peur.

Je suis charmée que vous ayez pris l'émétique : cela finit ordinairement ces grosses toux. Soignez-vous bien pour pouvoir me soigner à mon arrivée : je prévois qu'une fois à Paris je laisserai tomber mes bras tendus depuis si longtemps, et me confierai à tous ceux qui voudront bien se charger de moi. Mon idée est de n'aller à Lille qu'au mois de juin, et de me soigner, de faire doucement des consultations sur mon état de

1. M. de Saint-Chamans, qui venait de Vaucluse.

2. L'instruction ouverte sur l'assassinat du général Ramel. (Voir *Corr.*, t. III, pp. 19-20, 25, 37-38.)

santé, qui est bizarre et douloureux, enfin de me rengraisser un peu, si je puis. Vous allez, je crois, ma chère, me revoir bien maigre, bien vieille, bien laide ; mes cheveux sont au moins gris, et il me semble que j'ai cent ans. L'humidité excessive de cette ville y empêche l'effet du soleil, et il serait possible que le froid du Nord, dont on arrive à se préserver, me convînt mieux que nous le pensons. Enfin ce qui me convient surtout, c'est de vous revoir tous, et de ne plus craindre qu'on ne vienne assassiner mon mari. J'aurai de belles horreurs à vous conter : vous admirerez son courage, la beauté de son âme, et vous ne serez point étonnée de mon épuisement. On veut ici que je m'ennuie à Lille : eh ! mon Dieu, je serai charmée de m'ennuyer ; je n'ai pas besoin de plaisir, mais de repos, de satisfaction d'esprit, de sommeil, et je crois que j'aurai tout cela.

Adieu, chère et très aimable amie ; j'écris cet adieu sans peine. Embrassez votre excellent oncle, votre sœur, votre fils pour moi ; embrassez le mien, qui m'écrit la plus charmante lettre du monde. Je n'ose penser à ce que j'éprouverai en mettant le pied dans Paris : serai-je assez forte, mon Dieu, pour une telle émotion ? Il me semble que je la redoute. Ah ! ma chère, que je suis faible et que je vous aime fort !

LI

Ce jeudi 20 février.

Je n'ai pas douté un moment, ma très chère amie, que votre joie n'égalât la mienne, et je crois que nous allons nous embrasser bien tendrement : je suis si faible, et je me sens déjà si émue à l'idée des émotions qui m'attendent à Paris, que j'aurais presque envie de vous demander à tous de me laisser mettre seulement à ma fenêtre en arrivant, et de vous voir tous passer et repasser sous mes yeux avant de vous parler. Enfin nous verrons comme je me tirerai de cette satisfaction, après m'être tirée ici de tout ce qui m'a si tristement agitée.

Je crois que je partirai dans les premiers jours de la semaine qui suivra celle où nous allons entrer. Je m'achève en vaquant à mon déménagement : comme les choses s'arrangent toujours pour moi de manière à me donner de petites contrariétés de ménage, il faut que ma femme de chambre, qui est forte et active, soit grosse de huit mois et demi à présent, ce qui fait que je ne puis l'emmener, ni peut-être même ne pourra-t-elle m'aider aux derniers tracas de mon départ. Ensuite, je ne suis plus une grande dame servie comme par le passé. Ce que j'ai de domestique ne me soulage point. M. de Rémusat a des affaires pour toutes ses journées, et je passe mon temps à rouler de ma cave à mes greniers pour vaquer à des inventaires et à des ventes, etc. Je vous dis tout cela pour que vous me plaigniez un peu, et cela me repose de vous écrire et de me tirer de mes marmites. Je suis convaincue que le voyage, si le temps est beau, me fera du bien et me sera un repos.

Malgré ma joie, j'éprouve cependant une sorte de serrement de cœur à me séparer de Lafitte, des travaux que j'y avais commencés et des intérêts que je m'y étais créés ; je n'oublierai jamais les *paisibles mois d'exil* que nous y avons passés, et puis notre présence ici donnait de la valeur à cette terre. C'est ainsi qu'il faut toujours être tiraillée par un coin et qu'il n'y a point de joies complètes.

Il devient toujours plus à la mode de nous regretter : ces gens-ci sentent la perte qu'ils font, et en effet elle est très grande. L'heureux caractère de M. de Rémusat adoucissait la sévérité des mesures que son devoir le forçait de prendre contre certaines exagérations ; il jugeait ces gens-ci, ne concluait pas toujours de leurs actions par leurs paroles, et pardonnait tout ce qui lui était personnel, et ce qui devait s'effacer par le temps. Une telle réunion de qualités jointes à sa facilité dans les affaires, à son zèle pour les améliorations qu'il pouvait faire, à son extrême patience à écouter et sa promptitude à comprendre, sera peut-être difficile à retrouver, et on commence à s'inquiéter, non peut-être sans fondement. Les jacobins, qui sont chauds ici comme tout le reste, étaient contenus par l'esprit de justice reconnu du chef du département : la noblesse était ménagée, parce qu'il était dans nos goûts et dans nos

habitudes de la distinguer; les pauvres, fort secourus : ceux qui aiment le plaisir, amusés : c'est ce qu'on se dit aujourd'hui, et, quand on vient s'excuser près de nous, nous demander pardon en quelque sorte, et se justifier tant qu'on peut, il me semble que j'ai un peu de pitié de toutes les faiblesses humaines, et je souris sans malignité, me sentant fort disposée au fond à oublier ce qu'on veut que j'oublie. Vous savez que je suis assez bonne femme, et surtout n'ayant aucun penchant à haïr longtemps.

Il y a au milieu de tout cela des gens qui méritent que je les distingue, car ils m'ont toujours témoigné de l'amitié, et ceux-là me pleurent réellement, et me font pleurer plus de six larmes, comme disait mon amie[1], et j'ajouterai comme elle : « C'est assez pour des comédiens de province ».

Mais, à propos d'elle, me voilà charmée qu'il devienne à la mode de la citer à la tribune de la Chambre : je pense que les ministres ont envie de me faire leur cour, et, si j'étais demeurée ici, j'aurais eu beaucoup de peine à entendre le mal qu'on y dit d'eux. — Nos gens sont tout bonnement désolés des nouvelles qui sont arrivées, ces jours-ci : il n'y voyent que l'affermissement des ministres, qu'ils détestent ; les discours de MM. de Barante, Lainé et Pasquier[2] apparaissent comme des pièges tendus aux esprits courts et faibles qu'on veut gagner pour combattre le bon parti. Je retrouverai bien à Paris quelques opinions de cette trempe, mais j'y suis si façonnée que je ne sais plus ce que c'est que de s'en échauffer et de vouloir les combattre : permis à qui voudra de déraisonner devant moi, sans que je pense à prononcer une parole pour tenter de le ramener.

Adieu, ma très aimable ; peut-être vous écrirai-je encore pour me reposer de l'ennui de mes ballots. — Embrassez Charles pour moi.

1. Madame de Sévigné.

2. M. de Barante, comme directeur général des contributions indirectes, avait défendu le budget devant la Chambre des députés, dans la séance du 7 février ; M. Lainé, était toujours ministre de l'Intérieur ; M. Pasquier, depuis le 19 janvier, était ministre de la Justice.

LII

Ce mardi 25.

Je suis bien fâchée que vous soyez souffrante, ma chère amie ; je voudrais bien que vous fussiez en état de vous transporter près de moi quand j'arriverai, car, vraisemblablement, je serai en assez pauvre état : il fait un temps horrible, me voici retombée dans mes douleurs et je vais cependant partir au milieu de cette humidité et faire cet énorme voyage avec tout le courage dont je serai capable.

Je reçois une lettre de mon fils qui me gronde presque de n'être pas assez contente : à son âge, on ne veut que des impressions nettes, et on ne sait pas combien au nôtre elles se compliquent de mille manières. Au reste, il arrive quelquefois que, sans avoir vingt ans, quand il s'agit des autres, on s'étonne de tout ce dont on serait si susceptible soi-même ; le monde n'entre pas dans les détails des choses et des nuances, et il a raison, car il ne finirait pas, et cependant, avec un petit retour sur soi-même, on verrait combien il est difficile de se démêler souvent avec soi des pensées et des sentiments qui se croisent au dedans : j'en conclus toujours ce que je ne fais guère, c'est qu'il faut s'ouvrir très peu, et cependant, comme au fond je suis vraie et naturelle, je serai attrapée encore plus d'une fois dans ma vie.

Je ne dis pas tout cela pour vous, ma chère, dont l'amitié comprend tout, quoique cependant, si j'avais plus de temps, je vous ferais une légère querelle, ainsi qu'à madame de Vintimille, sur ce que vous vous croyez l'une et l'autre obligée de me retracer les motifs qui doivent causer mon plaisir à retourner à Paris. Ah ! ma chère, je n'ai point assurément besoin de presser fortement mon cœur pour sentir combien il bat à l'idée de revoir des amies telles que vous ; j'ai assez souffert ici pour n'en pas perdre si vite le souvenir ; je ne suis point dupe des motifs qui excitent aujourd'hui la plupart des regrets qu'on me témoigne ; mais j'ai bien des embarras de ménage et d'argent, je vois l'état de ma fortune, je pré-

vois les pertes que vont me causer mon éloignement de Lafitte, je suis forcée de faire face à mille dépenses, je souffre, je suis faible, et quant à ce que je ne suis pas tout à fait insensible à voir rendre plus de justice à mon mari, c'est qu'il est si pénible d'entendre injurier ce qu'on aime le mieux et qu'on estime le plus, c'est que j'ai été si froissée par de mauvais traitements, que le son de paroles plus douces et bien plus justes, sans me séduire précisément, me fait du bien à entendre, et m'arrive comme un calmant. Vous me voudriez tous plus forte que je ne suis ; vous me prêchiez l'insensibilité à ce qui me piquait journellement ; tout ce que je vous ai écrit vous prouvera que je ne suis invulnérable d'aucune manière : vous en rabattrez, sans doute, de la bonne opinion que vous avez de moi, mais je m'en console parce que vous m'aimerez toujours de même. Dites-le de ma part à madame de Vintimille, à qui je ne puis répondre aujourd'hui. Et puis je conviendrai avec vous qu'il vaut mieux, au fond, élaguer tout cela et aller droit au plus sûr, qui est le bonheur très positif de poursuivre ou d'achever sa vie auprès de ceux qui la rendent si douce et si chère.

Au reste, ma chère, tandis qu'on me gronde de là-bas, ici on paraît assez choqué de ma joie : je passe pour être beaucoup trop contente de quitter cette ville, et, comme j'ai ici des intérêts de fortune et des parents, il faut que je me contienne pour jouer une assez sotte comédie dont on n'est guère la dupe : les exagérations de ces gens-ci sont curieuses à observer, et je ne serai point fâchée d'avoir eu une idée de cette vivacité quand une fois je n'en serai plus l'objet. D'ailleurs ils se font une idée de M. de Saint-Chamans, appuyée sur la mauvaise brochure de M. de Chateaubriand[1], qui les met dans un désespoir qui serait comique s'il n'était pas déplorable par ses effets ; enfin, comme il faut bien qu'une certaine dose de raison soit répandue sur la face de ce monde, il y en a si peu ici que j'espère en retrouver beaucoup à Paris.

1. Voir une lettre de Ch. de Rémusat à sa mère, en date du 8 décembre 1816 : « Il va vous arriver... une nouvelle brochure de M. de Chateaubriand qui n'est que le développement de sa motion rejetée par la Chambre des pairs, sur les élections et les influences administratives employées pour les diriger. » (*Corr.*, t. II, p. 284. — Voir aussi pp. 294-295.)

Vous allez dire que j'ai la manie de parler de Toulouse et que vous ne vous en souciez pas, et cela est juste : il faudrait donc que je vous entretienne de mes embarras, de la peine que j'ai à revendre fort mal des meubles, des chevaux, des voitures, qui m'ont coûté fort cher, de l'embarras d'affermer en huit jours une terre considérable, du vide de ma bourse et de la multitude de mes dépenses ; tout cela serait assez ennuyeux. Quant à vous dire que je suis heureuse de vous revoir, à peine si j'ose m'arrêter sur cette pensée ; je n'ose presque pas faire de bruit de mon bonheur : il me semble toujours qu'il va m'arriver mille accidents, j'ai peur de ma santé, des mauvais chemins, d'une bagarre ici. Avant-hier le feu a pris à l'hôpital : mon mari y a couru, et moi. je perdais la tête. Enfin je dévore le temps, je suis agitée, j'ai une petite fièvre nerveuse qui ne me quitte guère, je mange et je dors encore moins que de coutume. Je sais parfaitement que cette agitation tient à l'état de ma santé. Pour comble. je ne suis pas parfaitement tranquille sur celle de mon mari. Enfin tout cela est lourd quand on a comme les bras cassés, mais tout cela passera et le temps viendra où je me moquerai de moi avec vous. Vous pourrez dire tout ce que vous voudrez, ma chère, ou plutôt mes bien chères amies, je vous ferai bon marché de ma faible, chétive et fautive personne, pourvu que vous mettiez toujours un bon prix à cette tendre amitié qui se retrouve toujours dans chacune de mes émotions intérieures. — Adieu, adieu.

MOUTOUSAMI

— MŒURS INDO-CRÉOLES —

I

Comme les deux heures de liberté étaient consommées, Moutousami quitta sa paillotte où il venait de manger le riz blanc et le *massalé* doré qui sent le piment confit, regagna la grande usine blanche, solennelle comme un temple sur la terrasse large. Arrivé au canal, qui traverse le camp des engagés[1], tantôt en plein air, tantôt s'engouffrant sous des corbeilles-d'or ou des acacias, il y trempa les pieds selon la coutume. La chaleur, au-dessus, était forte ; un délice de fraîcheur lui monta des jambes par tout le corps et l'allégea : ses extrémités rugueuses comme de vieilles racines puisaient au canal une jeunesse fluide qu'elles distribuaient en l'être pour l'épanouir. La cloche de l'Établissement, alors même, sonna, réunissant les engagés malabares. Ils venaient tous, causant à peine, alourdis sous l'heure, les yeux brouillés par la digestion, la bouche tordue par la chique de bétel, libres dans leurs vêtements flottants, chemises et pantalons de percale inégalement bleue. Puis ils se dispersèrent.

1. Sur les grandes propriétés, on a remplacé les esclaves par des « engagés », qui sont seulement vendus pour un temps limité et protégés par un service spécial.

Les uns vont aux écuries donner le fourrage aux bêtes : zébus à longues cornes, ânes de Mascate, mules sveltes de Buenos-Ayres ou pesantes du Poitou. Les autres disparaissent aux profondes galeries de l'usine, où la lumière est rare, où brille seulement le fauve sirop répandu sur le pavé de bitume. Il en est qui travaillent quasi nus, un langouti autour des reins, mi-plongés dans les cuves où s'épaissit le sucre couleur d'acajou qui n'a pas encore passé aux turbines. Il y en a qui font le service, rangés par intervalles sur la passerelle, devant le roulement rythmique et éternel des bobines de bambou ajourées, sur le dos fuyant desquelles cascade le sirop vermeil qui écume et fume. Ceux qu'on envoie sur l'argamasse[1], en pleine réverbération aveuglante du soleil, amoncellent le marc de canne, sorte de copeaux blancs comme des coquillages ; ils en élèvent des meules stratifiées en stalagmites.

Ce jour-là Moutou, fut désigné pour l'argamasse. Il se baissait et se relevait, recueillait dans le panier dont le fond creux s'adapte au crâne le marc desséché où scintillent parfois de petits cristaux ; et il le déversait non loin pour l'entasser en cône. A la longue, les menus voyages fatiguent, et, répétés, le ploiement et le redressement de l'échine épuisent les forces. Tandis qu'il est courbé, amenant à lui le marc, il subit la blancheur crue qui pénètre violemment l'œil. Quand il se dresse, le panier plein, dans l'aisance du corps vertical, il voit des choses de couleur douce : la bordure de filaos que l'heure voile légèrement de bleu et qui semblent, eux aussi, vêtus de percale fanée ; les escouades d'aloès, là-bas, descendant la pente de la rivière proche. Voici encore les pesantes charrettes où les cannes, en faisceaux bariolés, — fagots violets, lie de vin, jaunes, pourpres, — se pressent et débordent au-dessus des roues encroûtées de boue sèche. Elles se succèdent avec des cahots amples et des hoquets lourds, dans l'effort des bœufs qui s'allongent de part et d'autre du timon, sous les pétarades du fouet. Elles vont au pesage, avant de déverser leur contenu.

Moutou se distrait à leur passage : tant de fois il a vu, des

1. Aire cimentée pour le séchage.

charrettes basculant, s'écouler le flot basaltique des cannes! Il en a tant de fois jeté des brassées dans l'entonnoir de bois que, comme malgré lui, il revoit ce qui se passe derrière le pavillon où s'enfoncent les charrettes. Ainsi sa besogne s'allège du souvenir d'une besogne autre.

Par moments, des clochettes sèment dans l'air vide des poignées de sons; et bientôt, en une apothéose de lumineuse poussière, passe à toute vitesse un cabriolet, courrier qui vient des campagnes voisines, des succursales de l'Établissement, et va bientôt repartir portant les ordres du Maître.

Dans l'acheminement régulier et docile des charrettes lourdes de cannes et dans la course vertigineuse du cabriolet, Moutou perçoit, chez tous les engagés, la même obéissance au Chef, le même désir de gagner sa faveur par le zèle. La grandeur du Maître prend forme à ses yeux; son prestige s'accroît de tout le travail qui palpite dans l'usine, immense et ordonné. Le sentiment de la grande volonté unique s'impose à tous, flattant la religiosité, fixant les sympathies et le respect, groupant les dévouements.

Les fers d'un cheval résonnent sur le ponceau de pierre qui, par-dessus le fossé, conduit à l'usine : Moutou lève les yeux, et une joie balaie son cœur, comme une lame la plage molle. Bonne joie fière de vieille nourrice qui revoit le marmot; joie humble de tendre serviteur.

Sur le cheval qui scande sa triomphante allure, sur le cheval gris dont les rênes neuves brillent et le mors étincelle, Moutou a vu M. René, le fils du Chef. Souple dans le costume blanc sur lequel bat la chaîne de montre, altier dans la gaine des guêtres, militaire sous le casque dont la lanière de cuir bride le menton, M. René s'avance au long de la cour, puis, prestement, saute de son cheval, le donne à garder. L'aisance du petit blanc séduit Moutou; le jeune despotisme de ses manières prépare en son âme une obéissance souriante; la grâce féminine de la race claire développe chez l'Indien un besoin dévotieux d'affectueuse familiarité. Les engagés qui passent saluent M. René : inclination débonnaire des têtes bouclées, gaucherie des gestes intimidés, sympathie des regards enfantins. M. René répond, doucement fier, dans son cœur épanoui, de cette domination qu'il exerce autour de

lui, reconnaissant dans son impétuosité... Moutou ne savait pas que le petit monsieur fût déjà revenu de Saint-Denis, la capitale où il « travaille », lui aussi, au lycée : il était sans doute arrivé le matin même, par le train qui fait le tour de l'île Bourbon, à travers champs et montagnes. Et la poésie du voyage captive aussi la naïveté de Moutou, elle ouvre son âme au petit chef. Moutousami oubliait donc que les vacances étaient venues ?

Il dit son « bonjour, cap'taine ! » d'une voix de gratitude. M. René s'arrête, frappe ses guêtres d'une cravache nerveuse, et, droit comme en statue, parle à Moutou :

— Pas encore mort, Moutou ?...

Était-il vigoureux, au moins, ce vieux Malabare qui ne voulait pas se décider à faire le suprême voyage de Madras[1] ?

Moutou ne vieillissait pas. Toujours la même tête !

Moutou riait des dents, en chien affectueusement grondé. Sa vieille philosophie répondit, par phrases d'une simplicité profonde, que, quand l'heure viendrait, Moutou s'en irait ; que, quand Moutou s'en irait, il s'en irait « pour tout de bon... » Et le petit blanc s'éloigna dans le froissement de son pantalon bien empesé, escorté du craquement de ses souliers vernis.

M. René disparut dans l'usine ; et Moutou réveilla sa face terne d'une moue heureuse qui lui changea la chique de place. Il savourait le souvenir de l'amical passage du petit blanc : il le remerciait, en soi-même, de joindre à la désinvolture tranchante du petit homme, déjà capitaine inflexible, la condescendance aimable d'un enfant caressant. Moutou était heureux.

Il aimait M. René d'affection familière. Il l'avait vu grandir au château caché loin de l'usine dans l'enveloppe veloutée des vergers. En sa mémoire simple et monotone, il gardait la vision pimpante, colorée, du jeune petit seigneur tour à tour montant à cheval, chassant, et faisant jouer des bateaux dans les bassins qui s'élargissent à l'entrée du château. La jeunesse exubérante de M. René étonnait sa débilité

1. En quelque sorte exilé, l'engagé malabare des colonies croit que le mort va, par delà les mers, ressusciter à la métropole, Madras.

de race et d'âge, la mélancolie de son tempérament. La vigilante tendresse du grand Chef pour son fils attachait Moutou encore plus à M. René. Ainsi le revoyait-il avec joie, à chaque ouverture de vacances. Qu'il avait grandi, cette fois ! Les moustaches lui poussaient ! Les pointes s'en relevaient, fanfaronnes, aux coins des lèvres, fanfaronnes et coquettes.

Le cheval de M. René s'impatientait, secouant la selle et les étriers qui sonnaient, dans un appel fébrile. Voulait-il reprendre son maître et l'enlever jusqu'au lointain des grand' routes? flairait-il quelque odeur amoureuse de jument proche? L'œil de Moutou flânait...

Cependant les charrettes de cannes continuaient d'arriver, lentes et régulières, des différents coins de la localité : il y en avait qui sortaient des Basses-Terres, où les champs de cannes s'étendent à perte de vue, grandes mers plates où sommeillent, telles que des rochers découverts, des touffes sombres de tamariniers et de benjoins ; d'autres venaient de la Ravine-Blanche, où les champs se déroulent jusqu'à la mer, — murmures mêlés des cannes et des flots ; — il en était de la Terre-Rouge, qui avoisine les montagnes, quoique assise au bord de l'Océan. Des embarras faisaient des nœuds dans la chaîne des charrettes : les conducteurs parlaient fort, se démenant.

Il y eut aussi de vieilles machines rouillées qu'on ôta des caves et que péniblement l'on monta sur des tombereaux. C'étaient les premières machines qui avaient servi à la Maison, depuis quel temps ! Moutou regardait ces vieux corps retraités, avec une sympathie impuissante à se formuler. Il était fier de la richesse de la Maison, dont il connaissait l'historique. Ces machines, on les envoyait maintenant dans les campagnes pour être remisées en de grands souterrains vides ou abandonnées dans la verdure libre et vive des champs. Elles disparurent, derrière les pandanus de la route, en un vacarme de ferrailles.

Des robes rouges de femmes malabaraises passaient au loin, gagnant ou quittant le camp, suivies parfois de petits ayas[1] accrochés comme des maques aux plis de la jupe.

1. Nom donné couramment aux Malabares mâles.

M. René, quand il sortit de l'usine, caressa longuement la crinière de sa bête, car il allait descendre en ville caracoler sous les yeux des belles adolescentes emprisonnées dans les varangues[1] sévères. Monté prestement, il partit au galop : des hommes, intéressés par l'agilité du cavalier, délaissant leur travail, s'avancèrent de quelques pas afin de voir bête et petit chef reparaître un peu plus loin, là où, les lauriers manquant, se montre de nouveau le chemin gris.

Le jour ne tardait pas à finir. Dans les cabanes du camp, le feu flambait déjà pour le repas du soir apprêté pendant que la lumière dure encore. Une fillette tendait en tablier sa robe bleue, chassant devant elle des poussins et des mères poules qui se pressèrent dans des enclos d'aloès près des porcs grognons. Un chien aboya follement autour d'un petit Malabare seul et nu devant la porte de la demeure. Toute chose disait plus ou moins discrètement la nuit prochaine, le charme intime et subtil des fins de jour.

Quand il rentra chez lui, Moutou trouva Carpaye, sa femme, assise sur un petit banc de bois rouge, préparant le cari de mouroung[2]. Elle était large et grosse : la poitrine tombait très bas, juste au-dessus de la ficelle ceignant la taille. Aux ailes du nez brillaient des ornements de cuivre, ainsi qu'aux lobes dilatés des oreilles. Une longue raie noire, à l'encre de Chine, traversait le front, persistait sur la crête du nez. Aux poings et à la cheville, des anneaux d'argent grossier. Les cheveux d'ébène huileux tombaient sur les côtés de la tête. Elle interpella Moutou, avec une bouche où saignait le bétel sur la noirceur de la face. Il y avait de la mauvaise humeur dans sa voix criarde et haute, même quand elle n'était point furieuse. Il y avait dans ses yeux, dont le blanc était enfumé à la façon d'un chaume, l'étrange lueur d'une ivresse continuelle, même quand, par hasard, elle ne s'était point saoulée. C'est ainsi que Moutou ne savait jamais bien quel jour sa femme s'était véritablement imbibée d'arack. Il préférait suivre sa conviction que tous les

1. Vérandas à moitié fermées.

2. Légumineuse ; — arbuste gracieux et productif, qui joue un grand rôle dans la vie des Indiens.

soirs elle était ivre : il s'estimait dispensé de tout souci de justice envers sa femme.

Moutou se tassa dehors, sur un petit banc à pattes frêles, goûta le silence du soir, la mollesse des heures qui précèdent le sommeil complet. Autour d'eux, dans les cours des cahutes voisines, les engagés rentraient. Des voix nasillardes s'élevaient avec des tintements de vaisselle de cuivre ; on fendait du bois, on remuait de l'eau dans des dames-jeannes ; des conversations infinies et criardes s'engrenaient l'une dans l'autre, avec des ferraillements de chaînes. L'air charriait les odeurs de morue grillée et de caris fortement épicés. Dans la rumeur des ménages nombreux et voisins, s'élargissant en la sérénité reposante du crépuscule, le camp malabare se resserrait, s'unissait. C'était l'union bruissante d'une même grande famille, intime quoique morcelée.

Maria ouvrit la porte de l'enclos, offrant sur la tête l'éclat doré et la forme ronde du *sambo* plein d'eau : la main gauche élevée et repliée assurait le vase sur le sommet du crâne ; la main droite pendait le long de la robe, soupesant une calebasse fraîche où clapotait le liquide. Dans la marche, l'eau secouée avait mouillé la robe de percale usée. Grande et fine, elle portait avec simplicité une poitrine timide, riche et mobile ; le front, les joues, le menton, et aussi le cou harmonisaient leurs rondeurs de fruits bruns ; le nez et l'oreille étaient de amulettes de vie subtile ; les yeux noirs avaient un éclat doré ; semblable à une plante grasse, la chevelure exsudait une huile odorante. Une ligne nette et pure conduisait négligemment les hanches arrondies. Une finesse et une richesse de vie luisaient en elle, car la robe de percale rapiécée était unique sur sa chair comme la peau sur la pulpe du fruit. C'était la seconde fille de Moutou et de Carpaye. La première, mariée à un engagé de la ville voisine, avait quitté la maison : Carpaye, tous les ans, allait passer chez elle quelques semaines.

Avec empressement, Maria dit à son père qu'elle avait rencontré, cet après-midi, M. René. M. René allait visiter les chevaux nouvellement achetés quand elle passa dans la cour. M. René l'avait regardée et lui avait demandé si elle était bien la fille du vieux Moutou : il ne la reconnaissait pas !

Puis M. René lui avait demandé si elle n'était pas encore mariée. Elle avait ri.

Et Maria mettait bientôt fin à sa loquacité, comme méditant sur sa hardiesse et sa hâte à conter la chose au père. Les lèvres restaient déliées. les narines dilatées se refermaient peu à peu. Elle n'était pas tout à fait sûre d'avoir bien agi. L'incertitude donnait de la saveur à ses souvenirs.

Moutou revoyait le jeune maître dans l'éclatante blancheur de son costume et la correction élégante de sa petite personne volontaire. Il le retrouvait familier et bon, bien que conscient de son rôle de chef. Cela touchait sa sentimentalité alanguie de serviteur indien amolli par les ans.

Et Maria apprit que son père aussi avait vu M. René, que « le petit capitaine » lui avait parlé, fringant et bienveillant.

Tandis que Carpaye bougonnait, roulant ses yeux, démesurément affairée par un minime travail, Maria s'occupait du dîner. Pieds nus, légère et svelte, elle se semblait à elle-même précipiter la besogne afin d'être libre plus tôt, comme si elle devait sortir après le dîner, pour une distraction séduisante. Cependant elle ne devait pas quitter la demeure. Elle le savait. Elle n'en était pas moins pressée dans ses mouvements, dégagée dans son allure. Elle portait en elle comme l'encouragement latent et vague d'une bonne nouvelle. Sa jeunesse active animait la maison.

Moutou goûta dans Maria il ne savait quoi de plus vivace : il perçut, plus que tout autre jour, sa nervosité de fille nubile.

Ils dormirent de bonne heure, les paillottes se fermant le plus souvent alors que des bandes de nuages, rouges du soleil à peine immergé, naviguent encore ainsi que de grands feuillages pourprés dans l'eau changeante et claire du ciel tropical.

II

C'était le dimanche matin : le vent de la ravine, débordant des parois de roche où se cramponnent les pandanus et les

tamariniers, traversait comme un torrent les champs de filaos; ils en bruissaient largement, prolongeaient un infini bâillement harmonieux. Le soleil montait dans l'atmosphère limpide comme en suave toilette dominicale.

Nulle activité sur les terrasses de l'Établissement, que la lumière fait plus désertes. Portes et fenêtres de l'usine sont closes. La grande cheminée s'élève en colonne antique dans la légèreté du ciel, nue, sans le panache noir des fumées quotidiennes. Il descend des montagnes des odeurs de bois et d'eau.

Dans l'air s'exalte la fête du jour sans travail. La paie hebdomadaire se fait à huit heures devant le pavillon du Directeur : tous les hommes sont réunis là, quiets, presque religieux devant la distribution auguste du salaire. De l'intérieur du pavillon, une voix appelle, monotone : l'engagé se présente, ouvre son havresac de paille, culotté par la fumée comme une pipe, où l'on verse la ration de riz, puis celle de pois blancs marbrés de rouge. Les vieilles mains noires offrent des paumes violacées où les gros sous sont comptés un à un. Les femmes accompagnent leurs maris, dans le dessein de les surveiller. Leurs robes écarlates diaprent le groupe des Indiens en blouses de percale. Elles parlent entre elles, loquaces et criardes ainsi que des cacatoès.

Comme le nom de Moutou est parmi les derniers sur le grand registre que l'employé consulte, il attend son tour, sans penser à rien, dans la monotonie du bruit que font les pintes de riz régulièrement versées. Il doit se rendre chez un camarade, aussitôt après la paie, pour n'en revenir qu'à l'heure du déjeuner : aussi a-t-il emmené avec lui Maria, qui portera à la maison le sac de riz et la ration de pois.

Voici venir M. René. Tous les engagés se découvrent avec un empressement puéril : à son passage, des mots entrecoupés s'élèvent en manière de bonjour. Un œillet fleurit fraîchement la boutonnière de sa veste en drap bleu; le craquement de ses souliers jaunes égaye l'air, et il est suivi d'une fine odeur de parfums coquets. Les matrones contemplent avec béatitude sa figure rose et blanche.

Il s'arrête et voit. C'est, près du vieux Moutou, la jeune forme séduisante de Maria que l'impatience anime. L'Indienne

et le petit blanc se sont regardés : à l'hésitation des yeux, qui ont peur de s'arrêter sur le fils du Chef, répond le sourire déjà intime et pressant. Aucune idée ne se précise, mais, à percevoir seulement la noblesse de son allure, une docilité amollit Maria. Il la regarde toujours, et de façon spéciale : elle comprend qu'il est venu pour elle. Sa jeunesse en est flattée ; fille de race fine, elle se redresse, instinctivement, fière de l'amour qu'elle pressent chez l'adolescent d'une race aussi délicate et plus vivace. Ses lèvres chantonnent.

Cependant Moutou sort du pavillon, attentif à compter les sous reçus. Vite, comme par gaminerie, M. René dépose dans la main du vieux une pièce de cinquante centimes. Moutou s'étonne et un rire humble allonge ses lèvres lie de vin, pendant qu'il dit : « Ah ! merci, p'tit cap'taine ! » au milieu des camarades jaloux. Plus que la valeur du don, il apprécie, en son âme larmoyante, l'attention du petit blanc qu'il aime et qui l'a distingué entre tous. La joie confiante du père familiarise Maria avec M. René. Du nouveau, du simple et du bon flottent dans la matinée transparente.

Moutou quitta Maria pour aller visiter son ami. Au moment de partir, il sentit soudain quelque chose qui lui disait de ne pas s'éloigner, qui lui révéla brusquement que sa course n'était pas indispensable. Une sorte d'indécision superstitieuse l'arrêta un instant. Il se décida cependant ; mais un trouble subsistait en lui. Il prit le raidillon qui rejoint la route : de leur marche sonnaillante, des camarades gagnaient la ville, attirés par le mirage bariolé des magasins arabes où tout se vend à bon marché, dans le brouhaha enivrant des dimanches citadins. Et il songea qu'il arrivait rarement à M. René de ne pas descendre à la ville, les dimanches matins, car il aime aller à la messe, conduisant la victoria resplendissante qui dépose sa famille devant le porche populeux de l'église.

Quand, avant de perdre de vue l'établissement, Moutou regarda en arrière, des choses fixèrent son attention. Dans le sentier qui borde le canal et qui va au camp, M. René marchait auprès de Maria. Ils tournaient le dos à Moutou, qui voyait seulement s'éloigner leur double silhouette. M. René lui apparut de ferme élégance, avançant sur la terre dure, au milieu des herbes ensoleillées, comme sur le parquet relui-

sant d'un salon. Sa canne taquinait les arbustes dressés sur son passage. L'élégance de M. René commandait à l'Indien. Il regarda sa fille : la marche souple trahissait une liberté, une volonté jeune qui déconcertèrent sa vieillesse. Ils causaient : la tête de Maria remuait comme par tic, déplaçant sur le dos la chevelure noire. L'égalité des tailles, l'accord des pas le frappèrent violemment. Alors un aya parut au bout du chemin que suivait Moutou. Comme s'il faisait mal, il ne voulut point paraître surveiller M. René : il détourna la tête, continua sa route, surpris des idées qui lui étaient venues.

De part et d'autre du chemin, s'élargit la noirceur des vergers silencieux de manguiers où s'évasent des gerbes de cocotiers. Les benjoins, les ricins et les jam-rosa lustrent au soleil la laque mordorée de leurs feuillages. Des bananiers assemblent en pagnes leurs palmes vertes. Et les papayers découvrent à la file leurs jambes grêles de Cipayes. Canaux, vergers et routes, enclos d'arbres ou de pierres disposent un paysage de soumission et de servage.

La campagne tranquille, confiante, baignait dans une solitude lumineuse. Mais l'âme de Moutou n'était pas sereine. Il lui semblait s'éloigner sans direction, marcher pour obéir à quelqu'un qui voulait qu'il marchât, qu'il s'éloignât. Une certaine indépendance s'éveilla en lui, qui se rebellait et que n'avait pas étouffée une longue docilité. Il était curieux de ce qui se passait *derrière lui*. Son indifférence native cédait aux agacements de l'inquiétude.

Il s'efforçait de se rassurer, de se persuader qu'une vaine crainte le troublait. Il ne comprenait pas pourquoi les choses qu'il appréhendait arriveraient à lui, Moutou, plus qu'à tout autre. Certes le malheur plane au-dessus de tout, comme la foudre dans les nuages ; mais quelle cime, chez lui, pouvait l'attirer? Non, il ne voyait en lui rien qui donnât prise au malheur. Être chétif, qu'une servitude constante a effacé devant lui-même, il se croit effacé devant le malheur.

Aimer les gens lui parut de beaucoup préférable à la défiance : quand on se défie, il faut lutter, et l'Indien n'est pas combatif. Et, par une détente, il se sentit soudain doux et repentant, en présence du petit blanc qu'il aimait avec l'indulgence d'une mère.

La semaine qui suivit, Moutou travailla à l'intérieur de l'usine. Les hautes roues dansent des danses gigantesques. Les courroies glissantes se pourchassent régulièrement, avec un bruit mou, dans les salles où flotte l'odeur vieillotte du sirop cuit. Les ayas, seulement un langouti aux reins, vont et viennent, se croisent, portant dans des ustensiles fumants l'écume du sirop qu'on rejette au dehors. Le tapage des forges et des ateliers voisins se répercute en la salle longue. Avec des grimaces de lassitude, Moutou fait sa besogne, s'absorbant dans la fatigue physique, qui permet de s'apitoyer sur soi-même, lui met l'âme en cagnardise. Une inquiétude rôde en lui, comme cette fièvre qui taquine tout le corps quand on a bu la veille plusieurs verres d'arack : on n'a pas envie de dormir, mais on ne voudrait pas faire ce que l'on fait, on voudrait être en tout autre lieu qu'en celui où l'on se trouve, énervé de langueur. Moutou a l'occasion de monter souvent sur la terrasse : dehors, la clarté est ample ; du vent joue autour de l'usine ; un soleil qui ne brûle pas illumine la vie. Moutou aime ces sorties, récréations fraîches qui le retrempent. A dessein, il ralentit le pas, ouvre plus grands les yeux pour que plus de choses arrêtent leur attention, loin de la salle sombre. Une fois, il croise Carpaye ; une autre fois, il voit, très loin, à travers les buissons, une forme blanche, le sommet d'un casque. Friand de distraction, Moutou fixe les yeux : près de la forme blanche il distingue une robe noire sur laquelle descend un bout de mouchoir rouge. L'idée lui vient tout de suite que c'est sa fille. Et le voilà tout ahuri.

Plus de récréations en plein air. Mieux vaut l'obscurité de la salle de travail, où tout se confond, que la lumière libre du dehors où tout se montre, où n'échappe à l'œil rien qui puisse faire de la peine au cœur. Les sorties sont inutiles. Moutou n'abandonnera plus le travail. Mais pourquoi maintenant le tenaille-t-elle plus que jamais, l'envie de retourner sur la terrasse ? C'est comme si un « capitaine » lui donnait des coups de poing dans le dos, le poussant au grand jour où il ne veut pourtant pas aller. Et, de fait, le voici dehors.

Là-bas, rien qu'une tache blanche et qui s'efface : plus de robe noire. Alors ?...

Alors Moutou se remet à la besogne : pas un instant, cette

fois, il ne veut se persuader qu'il s'est trompé, tout au souci de sentir que beaucoup de choses se passent derrière lui, — qui le concernent. Ses épaules tremblent, à la façon des flancs d'un chien qui attend les coups, ou peut-être du porte-faix qui s'arc-boute pour recevoir le fardeau.

Et les roues tournent, gigantesques, avec un entrain menaçant. Les courroies vont vite comme une eau pressée. Moutou sent qu'autour de lui tout se hâte, se précipite, machines et événements. Lui reste en place.

Quand, une autre fois, il rencontre M. René, c'est dans les parages du camp. L'Indien traîne un peu la patte, le petit blanc est vif. Moutou n'a plus réfléchi à rien : il salue le petit capitaine avec le plaisir ordinaire. Il aurait même été heureux que M. René lui eût adressé la parole. M. René l'a regardé à peine, dans sa promenade précipitée. Et la crainte d'avoir déplu au jeune chef le tourmente ; il se tracasse à l'idée qu'il ait pu causer quelque ennui à M. René.

Alors il lui vint à l'esprit que M. René, rencontré près du camp, allait sans doute voir sa fille. Déjà peiné par l'indifférence de M. René, il s'indigna en père honnête et affectueux. Son cœur en fut bouleversé : il aurait voulu courir, revenir sur ses pas pour mettre terme à tout. Mais c'était juste l'heure de reprendre le travail. Puis, s'il le pouvait, revenir sur ses pas, le ferait-il, seulement? Que dirait-il à M. René? Celui-ci le jugerait fou ou ivrogne : les Malabares sont toujours saouls. Moutou se sentirait idiot en présence du petit capitaine. Il n'y fallait vraiment pas songer. Il entra dans l'usine. Alors il lui sembla, presque, que les roues tournaient dans sa tête et que les courroies glissaient dans sa tête, que sa besogne était plus lourde que jamais. Des nausées lui venaient.

Il revoyait la case, l'intérieur humide, les lits de corde où lui et sa famille dorment, le vieux coffre sur lequel on s'assoit, la table où l'on range les cruches et les ustensiles de cuivre. Il s'imagina que M. René entrerait dans la maison pour causer de plus près avec Maria occupée à raccommoder ses vêtements : Carpaye était justement absente, en vacances chez sa fille aînée, et cette coïncidence effraya Moutou superstitieusement ; *il sentit* peser la Fatalité. Il se secouait comme

une bête mouillée ; il se secouait comme s'il tentait de desserrer une invisible étreinte.

Le soupçon qui le tenait exigeait une trop forte concentration d'esprit, embarrassait sa vie. Par le soupçon, il était comme un homme qui traque un homme, une bête qui épie sauvagement une autre bête. Il ne s'était jamais vu dans ce rôle : l'ennemi de M. René. Son inquiétude l'éloignait étrangement de son petit chef, et l'on eût dit que c'était toute sa vie antérieure qui se brouillait. Une vive peur que M. René ne s'aperçût de ses défiances le rendait plus docile encore au petit blanc.

Il ne réussissait pas à être indifférent. Il avait bien, par moments, la fierté de voir sa fille appréciée du jeune seigneur blanc, habitué au grand monde où il y a des jeunes filles somptueuses; mais cette fierté s'aigrissait bientôt, quand il écoutait ses vieilles idées d'honneur, de pureté, quand lui commandaient ses préjugés de caste. Il avait préparé l'avenir de sa fille avec le même ordre soigneux que les Indiens ses frères, adonnés au jardinage, mettent dans les belles planches de légumes. Soudain cet avenir était bouleversé. Moutou rêvait de faire épouser à Maria un jeune Malabare des Pierrefonds, aisé et sérieux: que devenaient ses projets sous le coup de patte du hasard?

Il songeait à Maria, la revoyait élancée, opulente et souple : sa forme pleine et fine lui imposait, faisait jaillir l'admiration accumulée depuis des siècles en l'homme pour la femme. Il se rendit compte que Maria était naturellement attirée vers le petit blanc, de race plus relevée ; il comprit que le petit blanc eût remarqué sa fille entre toutes celles du camp, car elle était élégante et pleine de grâce... Ce serait faire de cette jeunesse à M. René un merveilleux cadeau... Sa tendresse pour l'enfant du Chef n'alla pas jusqu'à cette dévotion. Il reculait, craintif, presque coupable. Il avait peur d'être faible, de devenir complice.

Il ne voulut plus être seul. Il recherchait la société des hommes de sa nation ; aux heures des repas, il portait chez des voisins sa nourriture et celle de Maria; ils y mangeaient, s'endormant après ces longues conversations qui s'étirent paresseusement. Le soir, il allait avec des amis marcher sur la grand'route, du côté des Basses-Terres. La paix de l'heure

consolait son âme. La cendre des crépuscules estompait la mémoire comme les choses. On s'asseyait en bande sur des pierres encore tièdes, qui bordent la chaussée frangée de camomille et de plantain. C'est par de tels soirs que Moutou se demanda s'il ne se tourmentait pas en vain : la vie paraissait soudain si semblable à elle-même, égale comme la mer des champs de cannes au-dessus desquels, à l'approche de la nuit, volent les chauves-souris, égale comme la longue route qui, sans broncher, se poursuit droit dans le recueillement de la campagne ! Un besoin de bonheur, de ne rechercher que le bonheur, l'occupait soudain et le calmait un temps.

L'illusion habite les soirs et la campagne.

III

Des ayas, ses compagnons, lui rapportèrent ce qu'ils avaient remarqué. Virapin, le plus âgé, l'en entretint avec de la crainte dans les yeux et des pleurs dans la voix. La peur de désagréments lui faisait prendre des façons mystérieuses de prévenir Moutou. Des rides ondulaient comme des cordes d'instrument sur la peau flasque de son front ; son nez ressemblait à un bec, son cou de coq se haussait prophétiquement ; ses yeux ronds roulaient de blancs regards fatidiques ; sa main longue et molle, rythmiquement, admonestait en silence. Moutou cessa de douter. Comme l'indécision l'avait fatigué, il accepta la certitude, calme, presque résigné. Cependant il pressentait la lutte future : ainsi l'eût-on menacé de grands mois d'un labeur qui dépassait ses forces. La même frayeur, qui avait assourdi les propos de Virapin et de ses camarades, lui faisait encore plus éprouver la difficulté de la situation, l'injustice du sort, sa servitude et son impuissance.

Quelques-uns avaient blâmé la conduite de M. René avec des mots crus et aigres : visiblement, ils pensaient à leurs enfants que M. René pouvait poursuivre comme celle de Moutou. Alors Moutou se dit combien il avait peu de chance que cela fût arrivé d'abord à lui, Moutou. Ils employaient

de vilains mots pour flétrir le petit chef. Tous n'aimaient pas M. René comme lui! Et, ne voulant pas qu'on en dît du mal plus longtemps, il demandait simplement qu'on n'en parlât plus.

Il restait tout de même heureux que ses camarades se fussent aperçus de la chose, de n'être pas seul à la tenir cachée au fond de son esprit bouleversé : on eût dit que le poids s'en atténuait à ses vieilles épaules. Mais, il se sentait désormais embarrassé dans ses allures, dans sa conduite, par les camarades du camp, plus prêts à juger qu'à aider. De toutes façons, il subissait la gêne d'une responsabilité nouvelle et compliquée.

Pendant une semaine, il but souvent de l'arack, connut les chaleurs qui montent en marée au crâne, la mollesse où se dissout le corps, la folie fiévreuse où tout s'embroussaille. Mais, l'ivresse évaporée, persistaient dans le corps froid les brisantes courbatures physiques ; et les éternels soucis revenaient, aussi âpres, accrus de tout ce qui avait dû se produire pendant le sommeil de son ivresse. Le mieux, allez ! était de continuer comme par le passé, de ne pas boire, car cela fait du mal sans remédier à rien, de tenir les yeux toujours ouverts, car les fermer pour les rouvrir, c'est encore ne pas être plus heureux ensuite.

M. René traverse le camp, c'est vrai. Il va voir Maria, c'est sûr. Mais le travail est là qu'on ne peut abandonner. Et puis, c'est M. René : ce n'est pas tout le monde. Que M. René traverse donc le camp, aille voir Maria, puisque c'est son plaisir. Moutou reprendra le travail dans lequel s'écoule sa vie depuis bien longtemps, depuis un temps où le petit chef n'était pas encore né.

Mais Moutou sent qu'il doit faire quelque chose. Cette chose vague le domine, plane et se balance dans une région supérieure où Moutou ne peut atteindre, car il lui faudrait comme des ailes, et il est attaché par son inertie ainsi qu'un reptile au sol.. Parfois, dans les fêtes du Quatorze Juillet, pour lesquelles les Indiens accourent à la ville, de vieux ayas veulent grimper jusqu'au bout, monter au haut du mât de cocagne où dansent malicieusement gibus à reflets, casseroles étincelantes, pièces de percale bleue, douzaines de mouchoirs

rouges. Les vieux ayas luttent avec le suif qui enduit le mât très long ; ils ramassent leurs forces, veulent s'élever, mais ils ne peuvent ; ils n'avancent pas, ils glissent le long du mât, les vieux ayas découragés. Pareillement, Moutou ne peut parvenir à la région où est ce qu'il doit faire, Moutou découragé.

Les choses avancent, les événements se précipitent comme un courant : Moutou a le vertige de ce qui se passe à côté de lui et qu'il ne veut pas voir, ou qu'il entrevoit seulement pour mieux en être effrayé. Ah ! la tristesse des heures lentes et nombreuses du travail, la tristesse des nuits énervées, de la vie monotone sous la paillotte, semblable à une fourrure douce dont brusquement les bizarreries du hasard rebroussent le poil !

Le temps passe : voici venir le jour de l'an. Par la ville et par toute la campagne, ce sont les pavoisements écarlates des flamboyants. Il y a de ces arbres qui s'offrent chacun comme une large fleur rouge au milieu des champs verts de filaos ; d'autres ouvrent comme de grandes ombrelles écarlates près des manguiers et des cocotiers ; d'autres s'abritent derrière la jupe des tamariniers, dont le feuillage grêle semble de la guipure verte sur transparent. Et partout la splendeur du rouge met un éclat de fête dans l'œil et comme un peu de sang nouveau et vermeil dans les artères épuisées par le travail de l'année qui finit. L'Indien aime le rouge : on en voit dans les turbans des ayas, dans les robes des femmes et les pagnes des enfants. A lui plus qu'à tous autres le flamboyant en fleur chante avec allégresse la venue de l'année nouvelle. C'est la saison des cadeaux : cadeaux du ciel en qui flotte la félicité d'être bleue ; cadeaux de l'air léger charriant de fraîches rumeurs, cadeaux de la terre tropicale riche en promesses et qui verdit et qui fleurit... Les engagés reçoivent une gratification quand ils souhaitent au Chef la « bonne banane »[1] : une gaieté puérile remue la tendresse qui sommeille en leur âme tout le long de l'année laborieuse. Moutou n'éprouve pas, cette année, le même rajeunissement qu'aux

1. La bonne année.

premiers de l'an clairs d'autrefois. La joie qui grouille autour de lui semble fausse et incompréhensible : parce qu'il ne la partage point, il lui paraît que ses camarades sont des enfants ou qu'ils sont quelque peu ivres. Cependant il sent monter en son âme trouble comme des bulles de bonheur ; elles crèvent aussitôt, et cela est triste infiniment. On parle de cadeaux autour de lui ; il n'en a guère reçu : car le voici tout vieilli et différent, et préoccupé des jours futurs au seuil de la nouvelle année. Ah ! oui vraiment, bonne année, Moutou !...

La semaine qui suit le 1er janvier offre aux Indiens cinq jours de vacances qu'ils enguirlandent de réjouissances et de cérémonies religieuses. Moutou la vit débuter sans l'ardeur de foi des autres années. Pourtant il trouvait dans le *pongol*[1] une longue distraction, colorée et tapageuse, au milieu de laquelle il pourrait fuir les soucis des derniers temps. Avec fièvre il s'occupa le plus possible du détail des cérémonies et des jeux.

Le lundi, par les routes aveuglantes de lumière chaude, dans une bande, il partit pour la Ravine-Blanche. Des ayas l'accompagnaient, auréolés du gros turban rouge ; des femmes se mêlaient aux groupes des hommes, enivrées par la marche et saoules du mouvement de la fête prochaine. Elles portaient sur le dos de petites tangatis[2] à tête espiègle ; d'autres donnaient la main à de petits tambis qu'elles morigénaient à cause de leur lenteur. Elles causaient bruyamment, dans la poussière des routes, crachaient force bétel rouge. Comme l'usine était le rendez-vous de tous les cortèges religieux, Maria avait choisi de rester chez elle, d'attendre une à une les théories qui, une à une, arriveraient des différentes sucreries. Flairant quelque entente de Maria avec M. René, Moutou n'avait pas eu le courage de forcer sa fille à le suivre. Pour « tuer » son après-midi de longues marches, il avait préféré aller rejoindre au loin une bande qui venait d'un autre établissement.

Ils en rencontrèrent le cortège au bout de la ville, là où s'échelonnent, dans un désordre minutieux d'Extrême-Orient,

1. C'est le nom donné à cette semaine de réjouissances.

2. *Tambi*, enfant mâle ; *tangati*, fille.

les cases des pêcheurs au-devant desquelles dorment des barques goudronnées et chantent en d'immenses volières les oiseaux dont on fait commerce, sénégalis, serins et bengalis.

Le char était haut par la campagne, dôme de toile blanche bordée de rouge et constellée de papier jaune, pagode nomade montée sur une plate-forme de bois. Il évoquait pour les Indiens, aux perspectives de la route créole, les monuments ancestraux qui ornent le ciel d'Asie. Une grosse boule de cuivre rouge en décorait le sommet. Aux extrémités de la plate-forme s'arrondissaient quatre bouquets de bananiers coupés au tronc : les palmes de belle étoffe végétale, détachées sur la blancheur de la toile, sont l'offrande des jardins malabares, et glorifient la banane nationale et les forêts premières. Telle qu'un œil de cyclope, une ouverture étincelante perçait le dôme blanc, regardant la route : c'était l'entrée de la chapelle ambulante. Des huiles s'y enflammaient dans des plats de cuivre, et à travers un voile de fumées aromatiques apparaissait le Dieu, idole de bois doré écaillée de vert, planté au fond du char, rigide et hérissé comme un crocodile. Sa tête plate se renversait sur des tentures rouges. Les mouvements de la lumière animaient de gestes son immobilité. Ses yeux d'émeraude regardaient la route. Moutou les vit venir de loin, et l'émotion religieuse s'éleva en lui, comme des hautes herbes une troupe de bengalis.

Quatre mules traînaient le char aux roues massives, qu'achevaient de tirer des Indiens attelés à une corde avec l'entrain résigné des besognes journalières qui les alignent à la file, aussi pressés que les bananes sur le bois du régime. Pieds jeunes, capricieux, vieux mollets desséchés s'emmêlaient dans les flots de poussière. Et les tambours cadençaient le vieil *Adingding... cading* qui donne une âme rythmique aux jambes indiennes. Armés de baguettes dont ils frappaient la peau de lapin tendue sur le cercle mince, les musiciens précédaient. Au milieu d'eux, trois Indiennes — robes violettes — portaient sur la tête des vases de cuivre d'où descendaient sur leur dos, en chevelure, de longues tiges vertes de laurier fleuries de rose.

Le cortège arrive à la ville : la maison roulante glisse au

milieu des maisons citadines. Les villas, derrière l'ajourement japonais des grilles de bois, renvoient de leurs varangues sonores l'écho du tapage qui passe. Les frangipanes, les manguiers, les hibiscus, les fruits-à-pain, les tamariniers des jardins gardent l'ombre opaque, le silence tiède des parcs hindous. Les terrasses composent autant de petits balcons royaux sur le fleuve de la rue ; et les palmiers qui s'érigent aux cours ont la majesté de colonnes sacrées, et les étages des maisons de bois montrent le travail de leur construction ainsi que des temples. Parterres et jets d'eau de jardins sont voués à des divinités. Les pigeons qui boivent au ruisseau vif de la rue s'envolent sur les toits par confréries d'oiseaux bénits.

Toute la population est aux trottoirs ; aux angles des rues en pente l'on s'entasse. Des collégiens, retranchés derrière les murs, lancent dans la foule tumultueuse des pèlerins des paquets de pétards qui éclatent longuement, font se retourner des yeux blancs. L'engagé Marday dit à Moutou sa fureur de voir les petits blancs insulter les choses de la religion ; Moutou pense à M. René qui veut sa fille, troublant sa vie et ses idées.

Cependant le char s'arrête en face des boutiques malabaraises. Les tambours, sur les trottoirs, allument de grands feux ; ils y chauffent, à croppetons, la peau de leur instrument afin qu'il soit plus sonore. Et le propriétaire de chaque boutique porte au grand-prêtre assis, tête nue, sur la plate-forme, un plateau de cuivre chargé d'offrandes au Dieu.

Le grand-prêtre se lève, les genoux rapprochés, prend des cocos ras comme des crânes d'Indiens ; violemment, il les jette par terre, d'un geste qui brise pour semer et partager. La foule se bouscule : car c'est un signe heureux de réussir à enlever un morceau de la blanche noix ; l'on se bat pour la chair immaculée du fruit natal, afin de communier à travers les âges et l'espace avec les ancêtres frugaux qui s'en nourrirent dans les Asies. Et le grand-prêtre verse sur la masse mêlée des vases d'eau de safran sous laquelle on se débat, chemises et vestes jaunies. La cloche sonne dans la chapelle illuminée et le char s'ébranle lourdement parmi l'odeur de condiments et d'eau parfumée de laurier.

Les tambours se provoquent, les conversations s'exaspèrent,

les bêtes bêlent, à travers le treillis d'une cage, sur la plate-forme sacrée : la rue semble couler, rouge. Cette ivresse enlève douloureusement Moutou à lui-même, le fatigue sans lui procurer l'oubli.

Des visages percés de bijoux repassent devant lui, avec des souvenirs. Il rencontre de vieux camarades qui disent leur vie : petits malheurs et petits bonheurs. Aucun ne raconte à Moutou que le fils du Chef poursuit sa fille et qu'il l'aura bientôt... Quelques-uns ont avantageusement marié leurs tangatis, qui possèdent maintenant jardin et animaux : d'autres ont perdu leurs enfants. Moutou les a connus, et Moutou sent comme il aime Maria, grande, fine et belle, charme unique de la case trop souvent intolérable par la radoteuse ivresse de Carpaye, la mère : — Maria, beau pied de mouroung en fleur devant la vieillesse de la paillotte.

Et l'on gagne l'usine, tandis qu'à côté du prêtre ne cesse de sonner la cloche de cuivre, à droite, à gauche...

A l'entrée de l'Établissement, quatre cortèges sont déjà rendus. La place est comble, aussi rouge et aussi comble qu'une argamasse où se verse le café mûr. L'usine écrase le temple petit qui là-bas s'illumine dans le soleil, blanc de chaux, portant sur sa face les grandes peintures fantastiques de longs paons bleus, de dragons cabrés et d'alignements de signes en arabesques. Sur la terrasse d'un pavillon qui domine la foule, se presse la famille du Chef, en toilettes de claires teintes européennes. Moutou reconnaît mademoiselle Émilie, altière et pâle, qui épousera bientôt un riche Français, Madame, Grand madame, et tous les autres. M. René seul n'est pas là. La foule d'Indiens passe, confuse et vaste, mangée d'ombre, au pied du pavillon. Tous les ans, cependant, M. René assiste à la fête au milieu de ses parents. Et Moutou suit le flot d'Indiens vers le temple.

Au devant, dans un bassin rougissent des braises. Le feu y est entretenu depuis midi : la vapeur ondule.

Douze Indiens, étiques et dociles, attendent, ceints d'un pagne blanc. Les grosses bûches enflammées de la surface sont rejetées sur les bords ; et le premier Indien, grand, élancé, descend impassible dans la fosse ; nu-pieds il traverse le jardin fleuri des braises, et tandis qu'on guette sur son visage une

trace de douleur ou de crainte, il marche comme sur du gazon... Les autres le suivent un à un, avançant selon le rite, à pas courts et lents. Certains tiennent même sur leurs épaules, et accroché au cou, un enfant en boule. Des vipères de flammes s'enlacent aux anneaux des chevilles et chatoient sur les bras. Pour que le miracle s'accomplisse, pas un ne doit ressentir la morsure d'un tison. Celui-là n'a pas l'âme nette et agréable au dieu qui souffre du passage dans le feu.

Les Indiens sont fiers du miracle de la marche ardente; ils se plaisent à cacher au profane les mortifications par lesquelles doivent passer pendant trois semaines ceux qui se soumettent à l'épreuve. Retranchés dans leur secret national, ils savourent l'illusion de dominer un instant les races pâles, en même temps que la cérémonie édifie les croyants.

Sur les charrettes de l'Établissement, les jeunes gens se perchent, curieux et rieurs, taquinant les Indiennes, apeurant les vieux ayas. En vain, parmi eux, Moutou cherche M. René. Parce qu'il est entouré de ses frères, parce que les choses de la religion lui imposent, vieilles et intimes, lui monte au cœur une sauvagerie. Dans la griserie de la foule, dans le contact de la vaste famille, sa docilité s'abolit. Il lui paraît qu'il *sait* ce qu'il doit faire, que beaucoup de choses lui viennent à l'esprit qu'il *pourra* dire à M. René. Il lui semble avoir à défendre les intérêts de toute la foule indienne. Quelque chose d'énorme comme la volonté de plusieurs hommes le pousse : il parcourt la foule, écartant de mains amicales les châles d'Indiens, cherche à reconnaître Maria que personne n'a rencontrée; dans les yeux il distingue de l'étonnement ; lui-même, fier, s'étonne de lui, Moutou.

Sur un mur de pierre rongé d'herbes, admirant la fête et causant, c'est Maria et M. René que Moutou aperçoit. Ils ont des poses très simples ; une familiarité bon enfant donne à leur groupe une apparence très sympathique. C'est sans doute parce qu'il s'attendait à les retrouver dans une attitude moins distraite, que voilà Moutou aussitôt radouci. De fait, il se sent là, devant eux, quasiment vidé. Eh bien quoi? Il sort comme d'une ivresse, ne se rappelle plus pourquoi il a

fendu comme dément la foule en fête. Il ne peut, vraiment que les observer. Ah ! oui, que faire d'autre? Il ne peut, en conscience, attirer l'attention de M. René, courir à lui, lui parler... de quoi ?... L'impuissance le révèle à lui-même niais... M. René lui adresserait le premier la parole : et si le petit chef ordonnait quelque chose, il ne pourrait qu'obéir, et avec plaisir.

Cependant Maria regardait la fête de loin, comme si elle n'était pas une Malabare ! Elle n'était pas avec les gens de sa religion, comme si elle était une blanche !... Moutou rentre dans la foule, affairé de piété : c'est l'instant du sacrifice. Devant la fosse dont la chaleur décroît, tête nue, l'exécuteur se dresse, avec l'élasticité surprenante des tailles indiennes, en attitude de gravité sacerdotale. Les fidèles s'empressent, traînant les victimes. Les cabris reculent, consultent la foule de leurs yeux voilés, leurs idées chavirant brusquement. On les enhardit par l'appât de touffes de fin mimosa, et, tandis que les cous s'allongent, élastiques, pour que broutent les museaux, s'abat le coutelas : corps qui recule et s'affale ici, tête sanglante qui saute là. D'autres bêtes suivent ; un seul coup suffit à trancher les collets grêles. Parfois il faut que le couteau répète le coup, hachant la chair. C'est mauvais signe : une superstition possède alors l'âme effarée de la présence farouche du Dieu. La vue du sang exalte l'âme des Indiens, race héréditairement vêtue de pourpre. Le monceau des bêtes immolées flatte en même temps leur pitié aryenne de la bête innocente et domestique.

Maintenant les grands chars réunissent chacun la foule d'engagés en service à chaque usine. Les cortèges reprennent le chemin des établissements. La nuit choit, immense, antique, après le sang et le safran du couchant. Il y en a qui vont traverser l'étendue des campagnes noires, d'autres vont côtoyer le littoral, sous le tunnel végétal des longues allées de filaos, parmi la rumeur nocturne des flots qui viennent de loin. Les tambours disent la tristesse des cérémonies accomplies, des foules qui s'éparpillent.

Moutou rentre à la case, où Maria accommode le dîner. Leur tête est pleine de bruit et de couleurs... Moutou est

las et Maria aussi. Moutou se cure longuement l'oreille, avec l'air de méditer. La flamme chauffe les joues rondes de Maria et fait pleurer ses yeux clairs. D'un effort de bras, elle brise sur son genou ferme les tiges de bois qu'elle jette au feu, et reste immobile à genoux, sa poitrine ferme vêtue de lumière comme d'un châle rouge. Elle est une forme de jeunesse en pose de prière devant la nourriture qui cuit avec humilité. On cause peu, mais, dans le silence, pas de haine. L'Indien méprise la femme et compte toujours sans elle : Moutou ne songe pas à en vouloir à Maria, car la femme est passive en tout. Il ne voit en sa fille qu'une enfant, capable seulement d'aggraver les choses, s'il lui disait ses soucis. Il y a la lassitude, simplement, dans le silence de la paillotte, — tandis que, par moments, arrivent les bruits de tambour, lointains et comme mouillés par l'air plus frais, les bruits des tambours fraternels qui sonnent très loin, sur les grandes routes désertes, au-devant du char qu'entourent des groupes d'Indiens unis et familiers, — les bruits de tambour décroissants.

Les autres jours, Moutou se rend aux diverses usines de la ville, où recommence la cérémonie du Feu. Il retrouve de vieilles connaissances bavardes, s'assoit dans des paillottes amies, se promène avec ses hôtes à travers le camp où chantent dans la lumière les jardinets proprets et les canaux en marche ; où grognent, dans les enclos, de bonnes familles de porcs. Les usines n'appartiennent pas toutes au propriétaire de l'Établissement où il est engagé. Ses amis parlent de leur Chef, avec émulation. Et Moutou, aussi, avec fierté, dit la grandeur de la Maison à laquelle il est attaché, l'excellence du Maître. Il montre de la dignité comme s'il représentait son chef dans l'usine étrangère.

Quelquefois Maria accompagne Moutou ; sa gaieté ne le blesse pas, bien qu'il soit soucieux. Il n'imagine pas l'enfance autrement que gaie et volage : tous les ennuis reviennent de droit au père.

Souvent ceux que rencontre Moutou lui font compliment sur sa fille grandie et belle. Les jeunes Indiens ont la prunelle brillante. Moutou sent alors combien Maria y est indif-

férente : les compliments du petit blanc la séduisent mille fois plus. Et c'est pour le vieil Indien comme si sa fille devenait moins son enfant, comme si elle s'éloignait de lui, de sa race, pour se rapprocher de la race blanche par M. René. Un prestige anime Maria, commande à Moutou presque du respect : dans les manières de sa fille le père retrouve quelque chose de la supériorité, de l'aisance déterminée du petit chef. Il regarde Maria au milieu des fillettes dont les parents l'accompagnent : combien sa fille diffère des autres! Cela le frappe si violemment que cela doit être visible pour tous. Le voilà gêné d'être au milieu d'Indiens, ses frères : il lui semble qu'il ne devrait pas être parmi eux. Ah ! la mauvaise fortune lui envoie des calamités que ne partage aucun de ses camarades. A ces idées, les lèvres de Moutou gémissent ; le nez s'allonge de tristesse, les joues ridées pleurent, la tête penche à gauche vers le cœur qui peine...

D'autres fois, Maria ne sort pas avec lui, mais doit le retrouver au but de la promenade qu'elle a décidé de faire avec des amies du voisinage. Moutou attend en vain Maria. Elle est restée au camp désert, tout le long après-midi ! Par les grandes routes que le soir charge de silence noir et magique, l'Indien rentre, le cœur prêt à éclater de soupçon dans la nuit comme le fruit du sablier.

Le vent siffle parmi les filaos qui ne bougent pourtant pas, absents et présents dans l'obscurité. Dans la nuit se répand le mystère d'émouvantes légendes de bandits. Longs sont les voyages : jamais Moutou ne fut si las, si lent, ah! plus lent qu'une vieille charrette! Il semble aussi que quelque chose enraye la charrette trop chargée, ne veut pas le laisser rentrer à sa case. Il se cogne les pieds aux cailloux de la route : il lève la jambe, démêle ses doigts de pieds afin de pouvoir regagner son usine. La fatigue de ne rencontrer partout qu'obstacles de tout genre! La Vie le fouette, agaçante.

Cependant le vent de terre, précipité des montagnes, arrive par bonds, frais, froid, puis glacial : son corps en grelotte. Il est épuisé, énervé, mais il n'est pas découragé. A souffrir des cailloux durs, à affronter la brise tranchante, il devient âpre : on dirait qu'il vient de prendre l'avis de personnes sages

et fermes, et qu'elles ont fini par lui communiquer lentement mais sûrement on ne sait quelle énergie possible. Ah !

IV

Moutou ne se croisait plus avec M. René ; lui-même ne faisait rien pour se trouver devant le petit chef. Souvent même, il l'avait évité. Cela valait mieux. Car, en sa présence, il était tout à coup distrait de ce qui l'angoissait si fort : idées, doutes et craintes étaient balayés par un coup de vent qui le nettoyait, le laissait sans pensée et sans énergie, tel qu'un enfant. Et cette simplification et presque cet abolissement brusque de sa personnalité ne laissaient pas de le gêner : tout, autour de lui, devenait plus pesant. S'il craignait de se trouver devant M. René, c'est encore qu'il voulait rester seul à seul avec soi pour réfléchir. Il ne savait à quoi ni comment ; mais il éprouvait le besoin nouveau et impérieux de réfléchir.

Il s'enfermait en lui-même. D'instinct, il sentait que la force nécessaire à la lutte s'userait au contact des camarades. Il s'enveloppa de silence ; naïvement il s'isolait dans une sorte de docilité muette, attendant confusément quelque conseil de la Divinité. Il ne l'espérait pas fortement, incapable d'aucune force, fût-ce de foi ; mais, comme c'eût été pour lui le salut, il attendait, avec le fatalisme tour à tour pessimiste et optimiste de sa race.

Eh ! non : c'était Moutou qui devait agir, décider, car vraiment rien ne venait du Dieu. Il se retrouvait seul, plus chétif. Être là, devant des choses que l'on voit commencer et qu'il faut empêcher d'aboutir, et ne pas pouvoir seulement tenter d'en barrer le cours ! La misère était grande !

Or Moutou changea de commandeur[1]. Maintenant sa bande était conduite par un mulâtre inintelligent et tyrannique, cerveau étroit et tête pointue. Il tourmentait les engagés,

1. Sous-chef de travaux.

leur reprochait une débilité morale et physique ; il les dirigeait avec mépris, ayant toujours aux lèvres : « Chiens de Mal'bares ! »

Les engagés en avaient ri, s'efforçant d'y voir une manière de reproche familier. Puis le mépris du chef mulâtre était nettement apparu et ils en souffraient sans murmure. Moutou reçut un jour un blâme bruyant. Et, comme il n'y avait répondu que par un regard blanc, on le menaça de « mettre à terre » son « cari »[1]. Il s'était tu, assommé des ennuis qui l'assaillaient de toutes parts, danse-ronde qui, infatigablement, tournait autour de lui, donnait le vertige. Le soir, des camarades lui en parlèrent. A sa place, ils n'hésiteraient pas à raconter la chose à M. René. M. René s'arrangerait pour contenter Moutou, son vieux Moutou... Pourquoi Moutou tardait-il à aller se plaindre ? Le petit blanc ne refuserait sûrement pas de lui faire rendre justice.

C'était donc ainsi ? Moutou comprit ce que ses camarades sous-entendaient, malicieux ou non. Et il lui déplut qu'ils le jugeassent complice et qu'ils crussent la chose déjà faite...

Après tout, en quoi n'avait-il pas été complice ? Comment avait-il manifesté à tous qu'il ne l'était pas ? Il avait souffert, c'était vrai, mais qui le savait et comment le saurait-on ? Ah bah ! il fallait agir, faire quelque chose... mais quoi ? Ses camarades ne le savaient sûrement pas plus que lui, et seraient-ils capables de l'exécuter ? Bien juste, le proverbe qui dit : « La langue n'a point le z'os. »

Et il persévérait dans son silence... Cependant l'angoisse croissait. N'était-ce pas déjà trop tard ? Il ne rencontrait plus M. René près du camp ; M. René devait tout de même voir souvent sa fille : ils sont habiles, les blancs !... Mais l'habileté du blanc ne déconcerta pas Moutou. Au contraire un vieil amour-propre en lui fut stimulé.

Trois heures avaient sonné. Tombés dans la salle comme des pailles par les œils-de-bœuf, les rayons de soleil s'accrochaient, couraient en éclairs sur le dos des courroies ; ils

1. C'est-à-dire de retenir, sur sa solde, les 2 fr. 50 qu'on donne aux hommes, par semaine, pour leur nourriture.

vernissaient comme un parquet d'acajou la surface cristallisée d'une cuve de sirop, s'enfonçaient dans les turbines, criblant de clarté le sucre qui blanchit. Une fine poussière, comme du sucre de lumière, vibrait dans les endroits éclairés.

Moutou monta sur la passerelle qui, en corniche, faisait le tour de la salle. C'était comme une tribune d'église d'où l'on voyait, au bas, se mouvoir les machines, prestes, en conversations et en batailles silencieuses. La passerelle était longue. Au bout, comme du ciel au fond d'un tunnel, Moutou vit le costume blanc de M. René. Depuis bien longtemps il ne l'avait rencontré... Cette fois, il devait passer devant lui, car son service le lui commandait ; il le devait, car en outre quelque chose lui disait nettement qu'il était forcé de ne pas reculer, de ne pas s'effacer... Il fut heureux d'y obéir, et savoura un instant la joie d'agir enfin.

Parce qu'il était nu-pieds, ses pas ne résonnaient point sur la passerelle de bois. M. René ne l'entendait pas venir : le dos tourné, immobile, il s'occupait à faire craquer une allumette. L'allumette, régulièrement, s'éteignait, dans le courant d'air. Obstiné, il épuisait sa boîte, la cigarette aux lèvres, guettant la flamme. Moutou ne s'entendait pas marcher, et cela lui parut étrange. La passerelle était déserte. On y montait rarement. La salle était large, pleine de grandes choses lourdes, sans yeux. M. René ne bougeait pas. Et devant lui, tout contre, la roue de fer, très haute, tournait. La roue tournait : ses grands bras noirs passaient et repassaient; les intervalles béaient comme des gueules. Alors Moutou se rappela ce à quoi il songeait toujours quand il était devant cette roue. Dans le temps. une jeune fille l'avait côtoyée de trop près : elle portait de longues tresses ; elles s'étaient accrochées aux dents de fer qui l'avaient enlevée, broyée. Moutou se rappelle cela ! Or la roue tourne tout contre M. René.

Personne en bas ne les voit ; la passerelle est toujours aisée comme une route déserte. Le silence n'effraie plus Moutou qui y note quelque chose de favorable. Il marche, avec confiance.

Alors. nouvelle et nette inspiration, l'idée lui vint qu'un seul petit mouvement pouvait jeter M. René à la roue.

M. René ne le verrait pas. Personne ne le verrait. Et ce serait la fin. Il s'effraya, repoussant l'idée horrible. Mais elle subsistait, vivante et mobile comme une roue, le prenait et l'entraînait.

Il vit la culbute du petit blanc ; il vit du blanc et du rouge courir dans la gueule mobile. La vision ne le terrifiait pas et il continuait de marcher.

Toujours des pas sourds, comme s'il marchait sur du fumier ; et personne autour d'eux. Il approchait du petit chef : il lui semblait que quelqu'un ferait pour lui le petit geste qui mettrait un terme à tout... Dans la minute extraordinaire, il eut une forte croyance : il avançait ; il n'aurait pas besoin de porter la main sur le petit blanc ; plus il avancerait, plus impérieusement quelque chose *qui le précédait* étreindrait M. René, finalement le lancerait dans la roue.

Moutou ne peut rien faire, rien... Il eut peur de ce qui était né en lui, une volonté étrangère le dominant. Est-ce que les ennuis n'étaient pas assez grands ? Eh bien, oui, c'était comme cela qu'il était pour M. René ! Le petit chef tentait d'allumer sa cigarette ; elle ne s'allumait pas ? Moutou mit la main à sa poche, prit son cordon d'amadou qu'il enflamma et le présenta à M. René. Il vit de près le visage rosé : l'arête fine du nez, les yeux regardant le bout de la cigarette et plus veloutés sous l'abaissement des paupières, les lèvres fraîches à l'ombre de la légère moustache. Le joli petit capitaine, papa bon Dieu !

— Merci, Moutou, — dit M. René.

Il ne lui en voulait donc pas, le fils du Chef ? Sa voix, blanche, simplement affectueuse, le déconcerta, puis le ravit.

Moutou disparut. Tout de même il se sentait soudain vieilli, dégringolé comme d'une hauteur où il avait eu le bonheur d'être violemment transporté ; un grand vide s'était fait en lui ; il était aussi comme volé. Du mépris montait en lui pour lui-même : il se vit filer, comme un chien piteux et maigre. Et il dit fort :

— Chien de Mal'bare !

Les créoles avaient raison : « Chien de Mal'bare ! » Et il cracha sa chique sanguinolente.

Il ne réussirait jamais à faire du mal au petit chef.

Il avait eu l'occasion de le détruire. Mais à quoi cela conduisait-il ? Quand on commet un crime, les gendarmes arrivent, grands sur leurs gros chevaux ; ils vous ferment les mains avec une chaînette de fer cadenassée ; et l'on redescend en ville, entre les deux chevaux qui vont au pas, devant tout le monde. Puis, c'est la prison, « la Cayenne, » dans les filaos de la côte, tout contre le cimetière. C'est le tribunal, les costumes rouges des juges et les interrogations qui « amarrent »... et la foule excitée. Puis, c'est près de la mer, à quatre heures du matin, le coup de la guillotine qui a décapité Pambaye[1]. Mon Dieu ! que l'Indien a peur de tout cela !... Et qui aurait-il tué ? M. René ! Comment seulement y songer, en vérité ? Ah ! que les idées, les idées qui vous viennent parfois, sont drôles et terribles ! Pourquoi « les idées » viennent-elles, qui ne déterminent aucun acte ?

Les idées viennent, Moutou, parce que, fidèle aux vieilles coutumes nationales, craintif devant les lois de la religion, trop honnête pour marier plus tard Maria à un Indien qui ne trouverait pas en elle la vierge espérée, tu ne veux pas que M. René dépossède Maria, lui enlève ce que toute tangati doit porter sur elle de pur, de sacré !

Le bois tiédissait. Bandes légères et gazouilleuses, des sénégalis sautillaient d'arbre en arbre, Moutou marchait, ramassant du fagot, et les bandes de sénégalis, par bonds, le devançaient, gentiment apeurés, entrecoupant de longues poses leur fuite bruissante. Des geckos, petits fétiches des buissons, interrompaient furtivement leur sieste au soleil, disparaissaient en flèches courantes dans les bouquets de corbeilles-d'or. Au loin, un rude vol de papangues[2] battait l'air, en des appels d'ailes lourdes. Puis le silence s'étalait, enlaçant comme un lac.

Le crime n'est pas fait pour l'Indien : son corps et son âme sont trop débiles. Parfois il s'en était vu qui avaient commis des crimes : Moutou en connaît ; mais ceux-là étaient passionnés d'arak. Ils avaient pâti en prison, écrasés par leur acte, affolés avant de comparaître devant le tribunal. Et certes

1. Célèbre criminel indien.

2. Oiseaux de proie.

le remords les tenait même ensuite, étreignant leur âme pâle, amaigrissant leur corps...

Il y a mille choses à faire avant d'en venir au crime... Des cardinaux, petits brigands à plumes rouges, emportés d'un vol fougueux, passèrent devant Moutou, acharnés à d'humbles oiseaux-blancs qui se lamentaient d'une mince voix. Les verdiers sifflaient d'allégresse. De grands arbres se tenaient immobiles comme des fakirs. Les villages nomades d'oiseaux chantaient de toutes parts leur vie innombrable et minuscule.

Oui, mille choses... Moutou abordera M. René, lui dira combien il l'aime et depuis quel temps; il lui fera comprendre toute la peine qu'il a de lui déplaire, et aussi tout le chagrin de voir sa fille près de se donner ainsi, autrement qu'à celui qui l'épousera. Il racontera à M. René tous les ennuis qu'il eut, ces derniers temps, les hésitations, les angoisses, l'existence changée... Est-ce que M. René ne laissera pas Maria tranquille à la case? Est-ce que M. René ne rendra pas le calme au vieux Moutou qui ne lui a rien fait? Si! Les blancs sont souvent généreux, les blancs comprennent vite et comme il faut ce qu'on leur dit. Les blancs accordent souvent ce qui leur est demandé.

Mais ce que Moutou demanderait à M. René, en conscience, n'est pas ordinaire. Moutou sent que c'est très difficile, que M. René pourrait être mécontent.

Un mot vilain, une intonation fausse, peuvent perdre le tout. Lui n'a pas l'habitude de parler : comment saurait-il le faire dans une circonstance si délicate? Moutou fréquemment a entendu les employés-chefs de l'établissement répondre à M. René : ils choisissaient les mots, regardaient avec crainte ce que pensait le visage du petit capitaine. Et les chefs étaient plus intelligents, et n'avaient pas à dire à M. René ce que lui, Moutou, devait dire!... Alors l'Indien éprouvait la supériorité des races claires qui savent penser, diriger leur langue, montrer et déguiser tour à tour leurs sentiments, obtenir ce qu'elles veulent. Il lui semblait que ses ancêtres avaient pu cela, dans le temps, mais qu'aujourd'hui leurs fils étaient trop faibles. Les plus longs efforts seraient vains à doter Moutou de ce qui lui manque : c'était comme si une

femme voulait devenir subitement un homme... Pourtant, en ville, il y a des Indiens qui savent causer, écrire même : ceux qui font le commerce, dirigent d'importantes maisons, tiennent de gros cahiers de comptes... Ceux-là n'ont pas été des engagés. Or les aïeux de Moutou furent tous des engagés. C'est comme une déchéance pour Moutou. La destinée de la race lui apparaît nettement : il n'y aura bientôt plus d'Indiens dans l'île ; les créoles et les Chinois prendront leur place.

M. René est riche. Depuis son enfance, tout ce que le petit blanc désire lui est accordé. Lui-même, Moutou, s'est appliqué à toujours satisfaire le petit capitaine. Et ce serait lui qui, aujourd'hui, l'empêcherait de faire ce qu'il veut ? Vraiment, ce n'est pas facile ! M. René, après tout, ne lui doit rien. Ce n'est pas la peine de le mécontenter. La jeunesse bouillonne dans son sang... Le petit blanc promettrait de renoncer, il ne tiendrait pas sa parole. Quand la jeunesse exige, bien malin qui réussit à étouffer sa voix... Et, comme Moutou pensait à l'adolescence ardente de M. René, une indulgence affectueuse le prit, ainsi qu'un souvenir de temps meilleurs ; sa pensée fut soudain douce comme un sourire de père âgé au fils qui s'émancipe. Il sentit la vie qui coule, éternellement vive, et lui, en même temps, qui vieillissait.

En arrachant des troncs les branches mortes, Moutou réveillait des papillons nocturnes, couleur de feuilles sèches. Ils tournaient autour de l'arbre, comme aveugles : il s'en élevait beaucoup qui battaient éperdument des ailes autour de Moutou, petits follets sombres...

Que dirait le père de M. René s'il apprenait tout cela ? Gronderait-il son fils ? Au fond, Moutou ne le croyait pas. Alors il se dit qu'il lui était également impossible de s'adresser au père... Tout était impossible... D'autres, des blancs, sauraient résoudre la question qui l'angoissait. Et savoir qu'il y avait une façon de sortir de l'impasse où, lui, Moutou restait inerte, le tortura : — car les choses autour de lui se hâtaient. Le temps lui fut pesant.

La campagne était pacifique : des arbres arrondis s'offraient comme de belles paillottes de feuilles sous lesquelles on eût pu habiter. Une odeur d'anis touchait la rusticité du vieillard,

ayant le charme des parfums de potagers bien arrosés. La camomille, qui sentait bon le médicament doux, plaisait à l'éternel malade qu'est l'Indien. Le sommeil aurait été agréable, à l'abri des filaos, sur le constant tapis des aiguilles, le ceinturon dénoué. Mais Moutou reprit le chemin de la case. Il était seul dans le bois religieux. Il rêvait d'oubli et de sérénité. Il marchait parmi les troncs pareils des filaos comme derrière les barreaux d'une cage qui n'avait point de limites. Il se pardonnait son impuissance, — car au moins avait-il pensé à beaucoup de choses, et cela seulement l'avait abattu autant qu'un acte.

V

Quand Virapin vint lui confier ce qu'il savait, Moutou ne fut pas surpris. Pendant qu'il attachait le cabri à l'acacia, Virapin avait entendu M. René dire à Maria de l'attendre le lendemain soir samedi, au coin du bois, là où commence le sentier d'aloès.

Le petit blanc était pressé d'en finir. Moutou n'en fut pas interdit, car cela devait arriver, dès lors qu'il s'était constaté incapable de rien faire. Le soir dans la case, il causa avec Maria de choses et d'autres : la franchise, l'aisance naturelle de sa fille le surprenaient, le calmaient aussi. Il s'étonnait que sa démarche ne fût point gênée. Il eut même, par moments, l'idée de lui *en* parler ; mais, chaque fois, il se taisait, intimidé, tant il lui paraissait superflu de résister au sort. Il lui semblait, tout le temps, que la case avec ses ustensiles se faisait étrangère, que quelque chose l'en chassait et qu'il ne pourrait plus y rentrer. Il était fâché de ne point avoir entendu lui-même ce que M. René avait dit à sa fille : l'empressement de Virapin à venir lui *rapporter* lui déplaisait. De constater qu'il n'était pas seul à savoir où en était la chose, tout s'aggravait.

Le lendemain, il fut envoyé au Château. C'était l'après-midi : dans le verger se groupaient les robes claires de jeunes

filles invitées. Leurs rires tintaient; les coups secs des maillets sur les billes, la sonnerie de la clochette alternaient avec les éclats de voix. Les robes coulaient légères et colorées, par les intervalles des arbres, des chevelures dénouées pirouettaient avec les tailles prestes! M. René taquinait les amies de ses sœurs. Hautaines et dociles, elles se défendaient des mains et engageaient des yeux, les prunelles vives et le corps souple. M. René les regardait marcher, poursuivant leurs billes; il suivait l'aspect qu'ont les jeunes poitrines quand le bras droit, s'élevant quelque peu, lance ferme le coup de maillet, quand les tailles s'arquent harmonieusement par l'acte gracieux de viser. Dans l'ombre veloutée des manguiers, où les oiseaux-de-la-Vierge suspendent des festons rapides, elles offraient avec leurs bustes charmants la séduction d'un flirt multiple et savoureux.

Moutou ne comprenait rien au jeu: il s'arrêta tout de même, sensible à l'attrait de la jolie petite société blanche. L'élégance des vierges, leur coquetterie menue l'intéressaient; leurs rires seuls suffisaient à éveiller des sympathies nouvelles en son âme bonasse.

On n'était pas content de M. René: on le menaçait des maillets. Moutou regardait alors, l'âme tendre et complaisante, le petit capitaine si habile à amuser les jeunes filles.

Plus loin, dans le grand bassin où les palmiers se réflètent en colonnades torses et où s'échevèlent les bambous, les frères de M. René lancent des voiliers qui coupent l'eau. Et les enfants gambadent autour, éparpillant leur bonheur.

Partout, au château, c'est le prestige de la joie que goûtent les classes privilégiées: joie bruyante des enfants au parc, joie reposée et indulgente des parents assis sous la varangue brodée de lianes. Moutou regagne l'usine: la supériorité, ensemble captivante et imposante, de la race blanche le fait mesquin, insignifiant devant lui-même, recroqueville sa personnalité. Un canal accompagne la route que suit Moutou: l'eau y coule véloce et profonde. Tantôt l'on y voit se mirer de vieilles barbes d'herbes vertes et rousses; tantôt un grand cocotier à profil de chameau y allonge comme un cou son image immuable; tantôt les larges manguiers du parc y mouillent leur ombre. A des endroits, elle disparaît sous

l'ample robe de letchis. Cette eau vient de très loin, captée à la rivière frémissante, traversant ensuite les paisibles champs de maïs et de manioc, se dirigeant vers l'usine où elle s'utilise. Quelquefois l'on y a pêché les corps d'Indiens qui s'y étaient jetés. Moutou ne passe jamais près du canal sans songer à ces camarades et le canal le regarde avec des yeux de bête, si mystérieux et si lugubres dans le silence étouffé de la campagne !

Il lui semble que quelqu'un se joue de lui. Par moments, de vives appréhensions en sursaut. A d'autres, il est comme libéré de toute crainte, bizarrement rasséréné, au point qu'il ne se rappelle même plus ses anciennes contrariétés. M. René n'avait vraiment pas l'air de penser au rendez-vous donné à Maria... Et voilà que l'idée de rendez-vous n'évoquait plus rien, absurde. Il était comme une machine qui grince, active et tapageuse, mue par le jeu souple des courroies, et qui, tout à coup, s'arrête, silencieuse, inerte ..

Quand il rentra dans l'usine, tout se rassembla et se formula : l'agacement de moustique lui revint aux tempes. Il pensa au rendez-vous du soir, avec la confuse curiosité de l'état en lequel il serait, lundi, — quand il reprendrait le travail de l'usine, — à pareille heure. Et ce fut de l'appréhension, comme s'il devait ce jour-là comparaître devant le tribunal. Palpitante du jeu régulier des machines, la salle de travail coutumière s'emplissait soudain d'une atmosphère étrange qui la reculait dans le passé, comme si Moutou devait la quitter pour une autre salle où tout lui serait inconnu...

Le soir vint ; la semaine de travail expirait comme la rivière à la mer : les dernières heures laborieuses débouchaient plus rapides vers la perspective du grand dimanche oisif. Aux obélisques ajourés des filaos, les moineaux vagabonds se groupaient, piaillaient en phalanstère, pour la prière du soir. L'air fraîchissait. Quelques bêlements de moutons pleuraient une mystérieuse patrie lointaine, d'un bout enflammé de l'horizon à l'autre qui s'assombrissait. Les portes de l'usine se fermaient une à une, très hautes, avec des bruits lourds de portes d'église. Une vie nouvelle magnifiait chaque chose. Il y avait dans la largeur du soir comme une religion.

Moutou s'en allait à la case. Devant lui, les toits du camp

se hérissaient d'éclats lumineux; sur des mouroungs, des pièces de linge luisaient dans le soleil pâli; queue au vent, un coq à la cime d'une paillotte se plantait pour la nuit. Des voix de Malabaraises traînaient, criardes. A l'endroit où le sentier bifurque, Moutou vit les rangs immobiles des charrettes rentrées. Jaunes de poussière, toutes elles étaient là, brancards lisses et hauts, caisse contre terre, acculées au repos. Des meuglements attendrirent l'Indien idolâtre des bœufs.

Maria fit le dîner : Moutou la regardait aller et venir dans l'intimité de la case qui sent la bouse séchée ; elle fredonnait puérilement un air malabare sur un ton argentin qui se brisait parfois comme une chaîne d'argent. Sa marche haute et allègre parlait; elle bruissait de l'amour prochain, tantôt vaguement amollie en danse, tantôt cambrée de fierté jeune, dans une harmonie diverse. Pour Moutou, Maria abolissait le passé, les coutumes et préjugés, résumant en bouquet l'avenir, qu'elle semblait porter, légère et vivace. Et Moutou se souvint des jeunes filles blanches qu'il avait vues, l'après-midi, au château : il lui parut que la même jeunesse élégante en rapprochait sa fille. Il sentit sa race vivre en Maria délicatement, comme si elle se recueillait toute avant le contact avec une race supérieure, comme le sang de tout le corps afflue à la joue vierge qu'on va baiser. Décidément, Maria appartenait à l'avenir, qui la ravissait. La nuit que voilà se gonflait de mystère.

Le vieux se coucha sur le lit de bois et de corde : bientôt il entendit Maria franchir le seuil, subtilement. Il ne put songer à montrer qu'il était éveillé, il ne put songer à arrêter la fuite de sa fille : une impuissance l'enlizait dans le coin de la case.

Un chien du camp aboya : Moutou vit Maria, pressée et oppressée, forcée de ralentir sa course, de se cacher, finement fauve, dans la campagne. Le chien se tut : la noirceur de la case devint plus lourde. Des pensées antiques de la race, touchant l'amour, mettaient de la mélancolie en son âme.

Il sortit, car il crut tenir son idée; il entra dans le grand « fait-noir », qui devait cacher tant de choses. Il suivait la route qu'avait prise Maria : des rats musqués lançaient de petits cris à son passage; parfois les anneaux de ses chevilles

sonnaient un bruit de chaînes. Quand il parvint au coin du bois, là où commence le sentier d'aloès, un arrêt : il n'aperçut aucune forme; il entendit seulement que des feuilles, au loin, se froissaient, des branches se brisaient. Il lui sembla que ces sons brefs venaient d'un monde autre, qui n'était pas la Vie, d'un monde de noirceur, de songe et d'inconscience. Des grillons crièrent contre lui : il remua les pieds, écrasa le bruit, puis ce fut encore le silence. Silence et bruits jouaient sur son âme.

Comme pour le tenter, une rumeur de voix arriva à travers les arbres muets : il ne voulut point marcher dans la direction, car, sûr de ne rien pouvoir, il ne voulait pas être témoin... L'ombre de la forêt, plus intense, s'élargissait, devenait sacrée : la pudeur de Moutou se mêlait profondément de crainte respectueuse.

Il s'éloigna du bois : ce qui, peu à peu, s'accomplissait derrière lui, dans le bois, peu à peu attristait sa marche. Cependant l'obscurité apaisait son âme. De fait, la nuit l'accueillait, large et bienveillante; mais il sentit la brièveté fatale de la nuit, eut l'appréhension du jour prochain, du grand jour où l'on se retrouve, où l'on revoit la vie telle qu'elle est, toute hérissée... Tandis que les choses commençaient, il n'avait pu en soutenir la vue; pouvait-il garder les yeux ouverts devant l'aboutissement de tout, devant ce qui est définitif? Il dit les mots de renoncement, à haute voix et sur le mode long, traînant :

— *Ah! baah... Intarrla* [1]...

La pente que suivait Moutou était abrupte : il se trouvait au bord de la Rivière. De grandes roches s'échelonnaient, vestiges des antiques éruptions, surmontées d'aloès; de gros tamariniers s'amoncelaient. Brise de mer et brise de terre s'unissaient entre les parois de la rivière profonde; des rumeurs d'eau courante montaient, fraîches et blanches dans la noirceur nocturne. Arbres assoupis, roches obscurcies, voix d'eau invisible, comme tout, avec empressement, jouissait de la douceur passagère des ténèbres!

Allez! ceci au moins ne sera pas difficile. L'Indien n'est

1. « Il y en avait .. il n'y en a plus... »

pas énergique, c'est vrai, il manque de volonté; mais il en montre pour un acte, celui qui l'arrache, d'après sa croyance, à sa vie d'exil et l'envoie se réveiller dans la bienheureuse Madras.

Moutou grimpe sur une roche, droit comme un pêcheur au bord de l'eau. Le vent siffle dans les filaos ; cela fait un bruit de vagues qui déferlent à des côtes lointaines, un bruit de légendes et de vénérables mystères : et voici que ses oreilles bourdonnent.

Au-dessus, tout contre sa tête, s'allonge dans le vide une branche de tamarin. Moutou déroule d'autour de sa taille le long ceinturon de cuir, comme un homme qui se désarme et qui se rend, sans gestes ni phrases. Il l'attache à la branche : sa main y frôle des feuilles molles de jeunesse. Et, dans le nœud coulant que machinalement ses doigts ont fait et qu'il attire à lui, l'Indien passe la tête, grave et naturel comme pour une cérémonie. Puis, d'un bond, secoué d'un grand frisson de chien, comme s'il allait se baigner dans une mer proche, ou plonger dans l'antique Gange purificateur, Moutou quitte le roc que ses pieds râclent, s'élance dans l'espace.

Et, comme Moutou ne pèse pas lourd, la branche craque à peine...

MARIUS-ARY LEBLOND

L'EFFORT COLONIAL

Il n'est point d'œuvre politique, si grande soit-elle, dont on ait, au début, compris exactement l'importance. Pour l'historien de demain, un fait capital marquera en France la fin du XIXe siècle : c'est la création rapide, presque subite, d'un énorme empire colonial. Nous voulons essayer de montrer comment s'est formé cet empire, quels caractères en distinguent les différentes parties, et comment, on peut diriger le développement de chaque région.

*
* *

La conquête de notre domaine s'est faite par à-coups, et sans que la nation ait eu conscience de l'œuvre qui s'accomplissait ainsi. Cette conquête est née cependant d'un état d'esprit dont toutes nos guerres, depuis des siècles, ont été les manifestations successives. Dès le XVIe siècle, dès que notre pays a eu le sens de son unité et la conscience de sa force, il a lutté, non point pour vivre, mais pour dominer. Dans l'Europe d'aujourd'hui, au milieu des nations modernes, unifiées à leur tour ou rapprochées de nous par les voies de communications nouvelles, fortes de leur masse et du chiffre

de leur population, le rêve séculaire de suprématie s'est évanoui, et les expéditions coloniales sont devenues, pour notre impérialisme héréditaire, un dérivatif et un aliment. Aussi chercherait-on en vain, dans la conquête de notre nouvel empire, un plan nettement défini, poursuivi d'une manière méthodique.

La plupart des expéditions européennes sont motivées aujourd'hui par des nécessités économiques. Une puissance n'intervient d'ordinaire sur un territoire que lorsque les intérêts de ses nationaux l'y déterminent : ces intérêts ont grandi peu à peu au point de ne plus s'accommoder de la contrainte que leur impose l'insécurité ou le médiocre état économique du pays ; et cette contrainte, l'intervention militaire, puis l'occupation ont pour but de la briser. La guerre du Transvaal est un exemple, le plus moderne et le plus brutal, de cette sorte d'opération. — Nos conquêtes de la Tunisie, du Tonkin, du Dahomey, de Madagascar ont une tout autre origine. Au début de chacune, on trouve un incident de frontière, une aventure, une atteinte au *prestige* de la France ou à nos *droits traditionnels*. Elles ont toutes été décidées d'enthousiasme pour soutenir *l'honneur* du pays. Plus que toute autre, l'expédition de Tunisie a provoqué de tels sentiments. C'était la première fois, depuis 1871, que nos troupes entraient en campagne et, malgré la médiocrité de l'effort militaire, on y voyait un signe de vitalité et d'énergie guerrière. L'extension des territoires conquis s'est faite de la même manière : il a suffi pour la décider de l'initiative d'un gouverneur ou d'un officier, du coup d'audace d'un voyageur ou d'un colon.

Ainsi l'acquisition de notre empire est le résultat d'impulsions successives. Elle s'est faite sans but, et c'est pourquoi chaque effort, une fois accompli, a été amèrement critiqué. C'est qu'il ne suffisait point d'une victoire rapide, et dont l'amour-propre national s'enorgueillissait. Lorsque toute résistance militaire semblait brisée, une période obscure et traîtresse commençait, une période de guerrillas et d'embuscades, et l'aventure s'éternisait dans des combats sans gloire. On ne se rendait point compte, en France, des causes qui retardaient ou empêchaient la pacification. On constatait simplement l'énormité des sacrifices, et deux partis se formaient,

tous deux ignorants de l'œuvre, de ses conditions et de son but, mais dont l'un repoussait toute expansion coloniale, tandis que l'autre la défendait avec un égal aveuglement.

Les adversaires de la nouvelle politique déploraient les sacrifices qu'elle entraînait. Ils s'efforçaient de montrer que toutes les forces du pays étaient nécessaires en Europe et que nous ne pouvions en engager une partie dans des entreprises lointaines sans abandonner des revendications légitimes et des espérances sacrées. Ils niaient, du reste, l'utilité d'un mouvement qui, pour être fécond, exigeait, disaient-ils, des qualités particulières et qui nous faisaient défaut. Les autres, au contraire, affirmaient la nécessité d'une politique mondiale. Ils refusaient de s'absorber dans une préoccupation unique : ils disaient que notre pays ne pouvait rester en arrière des autres nations, que son influence devait se faire sentir par delà les mers, dans des pays aujourd'hui barbares, mais dont la possession accroîtrait nécessairement notre prestige. Ils affirmaient les aptitudes colonisatrices de notre race, et — ce qui montre assez l'incertitude de leurs conceptions — ils alléguaient comme exemple le merveilleux accroissement de la population canadienne. Ils ne comprenaient pas les différences radicales par où le Canada se distingue de nos possessions actuelles. Quelques milliers de Normands, transplantés dans l'Amérique du Nord, continuant sur une terre fertile l'existence accoutumée, pratiquant les mêmes cultures, jouissant du même climat, froid et salubre, que dans le pays natal, ont persisté et se sont régulièrement développés depuis un siècle; détachés malgré eux de la métropole par les malheurs d'une guerre, mais isolés de leurs conquérants par la religion et les coutumes, ils ont conservé jusqu'aujourd'hui leur nationalité primitive et sont restés Français, tout au moins par les traditions et par la langue; c'est là un fait assurément remarquable, mais qui ne permet pas de préjuger de nos aptitudes coloniales. Il a fallu, pour qu'il fût possible, tout un ensemble de conditions qui ne se trouvent réalisées dans aucune autre de nos jeunes colonies, et cependant l'argument que l'on en a tiré est de ceux qui ont le plus fortement agi sur l'opinion. Au reste, les partisans de l'expansion coloniale devaient rallier tous ceux en qui survivaient les tendances ataviques, tous ceux

qui rêvaient de reprendre l'œuvre incomprise de Dupleix et de Montcalm, tous ceux enfin dont l'orgueil patriotique s'exaltait à voir s'accroître sans limites sur la carte du monde la tache rose qui marquait nos possessions.

C'est ainsi que le parti colonial s'est créé ; il a grandi irrésistiblement, parce que sa force dérivait de sentiments puissants et vagues et non de la compréhension difficile d'intérêts parfois contradictoires. Il est certain que nos conquêtes ne répondaient pas à des besoins matériels. Elles ne s'étaient pas imposées en quelque sorte par la nécessité de créer des débouchés à notre commerce ou à un excédent de population. Lorsqu'il fallut administrer les nouveaux territoires, la direction qu'il convenait de leur donner ne fut donc pas déterminée par le souci de satisfaire à des intérêts précis. Il n'y avait personne en France qui comprît exactement les avantages que la métropole pouvait retirer de ces nouvelles possessions. On ne connaissait rien des colonies étrangères, et l'on ne se préoccupa point tout d'abord d'y aller chercher des exemples. Nous nous trouvions en réalité fort embarrassés de territoires dont nous ne savions que faire, dont la population et les ressources nous étaient également inconnues, et dont il nous était désormais impossible de ne pas assumer la charge.

Dans de telles conditions, les principes qui allaient guider nos administrateurs, principes abstraits et absolus, indépendants des colonies elles-mêmes, de leur situation, de leur avenir et de leur utilisation, devaient être ceux-là mêmes qui dominent depuis deux siècles notre éducation et notre philosophie. M. de Saussure, dans son livre sur *la Psychologie de la Colonisation française*, a montré nettement l'influence sur notre politique coloniale de notre idéalisme dogmatique. En l'absence de toute préoccupation d'ordre économique, le rôle de notre pays parut être d'apporter à des peuples encore sauvages ce que l'on appelle les bienfaits de la civilisation. Ce mot de civilisation a pour nous une valeur unique. Nous ne concevons pas que des nations puissent se développer parallèlement, suivant des formes sociales ou politiques différentes. Nous admettons *a priori* que nous avons dès maintenant réalisé un idéal et que nous devons le faire connaître à nos nouveaux sujets. Ainsi la mission de la France dans ses

colonies est *essentiellement civilisatrice*. Lorsque les indigènes auront adopté notre langue, nos mœurs, nos institutions, on s'imagine qu'il ne différeront en rien de nous : ils seront devenus de véritables Français. Nous n'aurons pas seulement réalisé le bonheur de races déshéritées, nous aurons en quelque sorte fondu ensemble la métropole et les colonies, de manière à en faire une seule et même patrie. Cette transformation radicale, cette assimilation complète d'indigènes que les siècles écoulés ont façonnés de mille manières diverses, on la considère comme logique et facile, car on croit volontiers que l'homme est partout semblable à lui-même, que les différences proviennent de son éducation et de ses coutumes, et qu'il suffit d'utiliser ces facteurs pour rétablir l'unité.

Ces idées ont exercé sur les esprits une séduction extrême, parce qu'elles étaient conformes à notre caractère national. De même que la Révolution française a voulu répandre par le monde les idées de liberté et d'égalité, de même nous apportons aux peuples barbares les dogmes suivant lesquels on peut édifier la société idéale. Ce système de propagande, naïf et désintéressé, est identique dans son essence au prosélytisme religieux. La noblesse du but poursuivi semblait plus grande encore par la comparaison des méthodes qu'ont admises les puissances étrangères. Bien que l'on en connût fort peu de chose, on opposait le système d'exploitation au système d'éducation et d'assimilation, et le sens pratique des Anglais paraissait médiocre et méprisable.

L'administration de nos colonies porte la marque de cet état d'esprit. Partout on s'est efforcé d'introduire nos institutions, nos codes et notre langue. Pour résister à un tel entraînement, il eût fallu connaître d'une façon parfaite la constitution des sociétés indigènes. Les administrateurs se seraient ainsi rendu compte des difficultés qu'allait rencontrer l'application d'un système uniforme ; l'étude de la langue, celle des rites et des coutumes, de leur origine et de leur évolution, l'exacte compréhension des caractères, la comparaison impartiale des doctrines auraient triomphé du dogmatisme intransigeant des nouveaux maîtres. Mais, précisément parce que chaque conquête s'était produite spontanément et sans préparation, il fallut improviser à la hâte des fonction-

naires. Les hommes de bonne volonté ne manquaient point. et on ne leur demandait pas de compétence spéciale, puisque les règles qui allaient guider leur conduite étaient celles-là même qui avaient toujours dominé leur existence morale et leurs conceptions. Gouverneurs, administrateurs ou magistrats, tous. sauf quelques rares exceptions, apportent dans leurs fonctions nouvelles l'imperturbable conviction d'une supériorité originelle, une confiance illimitée en la vertu de principes qu'ils n'essaient pas de confronter avec d'autres et que l'expérience n'ébranlera pas. Les résistances qu'ils rencontrent et qu'ils s'efforcent de détruire, ils ne les attribuent pas à l'imperfection du système, mais à l'entêtement de peuples enfants qui ne comprennent pas les intentions bienfaisantes de leurs éducateurs. Cette opinion se renforce encore par une conviction candide: chaque Français croit porter en lui-même une puissance infinie de séduction. Les Anglais et les Hollandais peuvent se faire craindre ; notre lot est meilleur : nous savons nous faire aimer. Comment des indigènes résisteraient-ils à cette gaieté, cette bonhomie, cette familiarité bienveillante qui nous distinguent des autres Européens ? Nous admettons que, dans les colonies étrangères, la révolte est toujours possible et menaçante. Qu'elle survienne dans nos possessions, une telle crainte nous paraît absurde. Pourquoi les Arabes, les Annamites, les Malgaches se soulèveraient-ils ? Nous ne les exploitons pas, nous ne les écrasons pas de notre morgue. nous les accablons de nos bienfaits et, quelquefois même, malgré eux.

Du reste, en l'absence de toute préoccupation utilitaire, le problème colonial ne comportait qu'un nombre restreint de solutions. Dans son livre sur *la Colonisation chez les Peuples modernes*, M. P. Leroy-Beaulieu examine quels systèmes nous pouvions employer à l'égard des Arabes d'Algérie. Il n'en voit que trois, le refoulement, l'abstention et le fusionnement : rejeter les indigènes au delà de l'Atlas et jusque dans le Sahara ; respecter leur état social et leurs propriétés, « ce qui équivaut à l'abandon du pays » ; enfin, « fondre la population arabe avec la population française, en lui imposant par la propagande ou par la contrainte nos mœurs, nos lois et même notre religion ». Ce sont trois systèmes abstraits, abso-

lus, indépendants de tout but positif et pratique; ils ne tiennent point compte des réalités et des obstacles. Et M. Leroy-Beaulieu ne paraît pas comprendre que les Européens et les indigènes, séparés par la langue et l'état social, peuvent s'entendre sur le terrain économique, qu'ils peuvent s'associer pour l'accomplissement d'une œuvre matérielle, et que la tâche de la métropole est précisément de régler les conditions et le but de cette collaboration.

Cependant, à mesure que nos conquêtes s'étendaient et que les charges coloniales augmentaient, des idées plus positives devaient se faire jour. A ceux qui déploraient les dépenses croissantes qu'entraînait notre politique, il était difficile d'objecter les nécessités d'un prosélytisme philosophique. On commençait, du reste, à connaître les colonies étrangères, et, bien que l'on ne comprît point quels étaient les éléments et les facteurs réels de leur prospérité, on montrait quelle large part d'influence et de richesse elles apportaient aux puissances qui les avaient fondées. Il en serait de même de nos possessions, et elles nous indemniseraient un jour largement des sacrifices consentis. Dès lors les questions de pure administration passaient au second plan, et la mise en valeur de nos colonies devenait désormais la préoccupation essentielle.

Comment procéder à cette mise en valeur, c'est ce qu'il n'était point aisé de définir. Pour des esprits positifs et pratiques, le problème eût varié selon les pays. Mais, chez nous, il devait paraître unique, et le goût des idées générales, les tendances naturelles à notre esprit allaient nous conduire à des conceptions uniformes. Aujourd'hui encore nous ne connaissons pas nos colonies. Nous les supposons toutes identiques, toutes conformes à un même type, dont les caractères imprécis sont nés des récits fantaisistes des globe-trotters. Une colonie est un pays riche, dont le sol est prodigieusement fertile et dont le sous-sol abonde en gisements de toutes sortes. Les barbares qui l'habitent n'en connaissent pas les ressources et sont incapables d'en tirer parti. Que le colon européen y pénètre, et il en fera jaillir la fortune. Tracez-y des voies ferrées, et, comme par un coup de sonde à travers une nappe liquide, vous verrez s'écouler vers la métropole le flot des produits accumulés dans des réservoirs inépuisables.

— Dans une telle conception, la préoccupation de l'indigène et de son rôle n'apparaît point. La situation des colonies, leur climat, l'importance de leur population, l'existence ou l'absence des voies naturelles, tous ces éléments si divers et variables, on ne semble point en avoir conscience. La mise en valeur d'une possession par la colonisation européenne et par le rail, voilà le système infaillible et partout applicable : qu'il s'agisse de Madagascar, de l'Indo-Chine, du Congo ou du Sahara, on entend répéter la même formule et préconiser les mêmes moyens.

* * *

On peut essayer cependant de préciser le problème. Il n'existe point de solution générale, applicable dans toutes les circonstances, il n'y a que des cas particuliers. Chacune de nos colonies a son caractère propre, chacune comporte un mode spécial d'utilisation. Il est absurde de poser des principes abstraits et d'en déduire des méthodes. Le système d'administration doit être adapté au but que l'on se propose : les conditions de la colonisation dépendent de l'état des indigènes et de leur nombre, de la valeur propre des pays et de leur situation. Ce que sont nos colonies, par quoi elles se distinguent et quel est leur mode d'utilisation, voilà ce qu'il faut déterminer.

Toutes nos possessions, si l'on en excepte la Tunisie et l'Algérie, présentent, il est vrai, un même caractère : elles sont situés dans la zone tropicale, c'est-à-dire que l'Européen ne peut s'y établir d'une manière permanente, et qu'il ne peut y vivre qu'en s'abstenant de tout travail pénible. Dans la zone tempérée, la colonisation a pour effet de substituer un travailleur européen à un travailleur indigène : devant l'Européen, mieux organisé et d'une force de résistance au moins égale, l'indigène cède la place, recule et finit par disparaître ; une nation de race blanche se fonde et, au bout de quelques générations, elle ne diffère pas sensiblement de la métropole qui lui a donné naissance : tels le Canada, l'Australie, les États-Unis d'Amérique. Dans les pays tropicaux au contraire, les Européens ne formeront jamais qu'une infime minorité, et les indigènes y joueront nécessairement le rôle essentiel. Mais,

sous ce caractère commun apparaissent des dissemblances. L'indigène est à la fois un producteur et un consommateur: de là pour la colonie une double fonction : elle alimente la métropole en denrées spéciales, et elle absorbe en revanche une partie des produits de l'industrie européenne. Nos possessions diffèrent entre elles selon l'importance ou la prédominance de l'une ou de l'autre de ces deux fonctions : dans chacun des cas, les organes administratifs, l'outillage économique, le système des concessions doivent être adaptés à l'état du pays, à ses besoins et à son rôle. Il est des régions qui, dès maintenant, peuvent être des marchés de consommation ; il en est d'autres qui doivent être organisées plus particulièrement en vue de la production ; il en est d'autres enfin dont la mise en valeur, actuellement impossible, doit être simplement préparée et sera l'œuvre de demain. En d'autres termes, il y a *des colonies de consommation*, *des colonies de production* et *des colonies d'attente*.

Les colonies de consommation sont caractérisées par une population nombreuse et déjà régulièrement organisée ; les pays annamites, Tonkin, Annam et Cochinchine, en sont le type le plus parfait. De telles possessions peuvent, dès le début, si elles sont administrées d'une manière rationnelle, subvenir à tous leurs besoins. Elles portent en elles-mêmes tous les éléments de leur prospérité. Ce sont ces éléments qu'il convient de dégager, aussi bien dans l'ordre administratif que dans l'ordre économique, et qu'il suffit de développer, sans se laisser entraîner à des transformations radicales et dangereuses.

Le premier de ces éléments, c'est l'ordre. Il a été troublé par la conquête, il faut le rétablir au plus tôt. Il n'est pas d'activité économique possible tant que des ferments de révolte subsistent encore. L'action militaire a détruit la résistance matérielle, mais, plus une société est fortement organisée, et plus les causes de conflit permanent sont nombreuses et redoutables. En présence de tribus dispersées, le prestige du conquérant peut suffire à maintenir l'ordre. Au milieu d'une nation, il faudrait au vainqueur, pour imposer sa volonté par la contrainte, un déploiement de forces hors de proportion

avec les avantages qu'il peut retirer de sa conquête. Le patriotisme n'est pas chez tous les peuples un sentiment identique. Il est, pour nous, la manifestation de la conscience nationale, lentement élaborée par l'histoire, et la patrie ne peut se concevoir sans l'indépendance. Pour les Orientaux, le patriotisme se réduit à un attachement héréditaire à des doctrines ou à des formes politiques, religieuses ou sociales, sans lesquelles il semble qu'il n'y ait pas d'existence possible. On ne peut toucher à ce patrimoine, sans léser des intérêts ou froisser des consciences. Détruire les institutions locales et les remplacer par d'autres que l'on imagine supérieures, c'est compliquer la conquête d'une révolution. Si l'on voulait, comme le proposait M. P. Leroy-Beaulieu, « modifier radicalement en Algérie le système de la tribu, de la propriété collective et de la famille polygame », on provoquerait follement une guerre religieuse où tout indigène, chef de famille ou chef de tribu, lutterait pour sa propre cause et défendrait ses droits. Les guerres coloniales sont vite terminées lorsqu'il s'agit simplement de châtier l'insolence d'un souverain; elles s'éternisent, lorsque, par suite d'une erreur détestable, elles mettent aux prises deux races opposées et deux doctrines incompatibles. La conquête de l'Algérie et celle de la vallée d'Atjeh en sont des exemples. Pour que la pacification se fasse et soit durable, il faut que la présence de l'étranger n'amène dans la vie de l'indigène aucun changement radical, que les institutions anciennes persistent, et que l'action du conquérant se borne à en assurer la marche et à en améliorer le fonctionnement.

Cette politique, qui s'impose au début d'une occupation, n'a pas un caractère provisoire. Les tentatives d'assimilation, dangereuses lorsqu'elles sont hâtives, sont absurdes lorsqu'elles se produisent plus tard. Il ne faut pas juger les institutions d'un peuple par rapport à un idéal arbitrairement défini : elles ne valent que par la façon dont elles sont adaptées au milieu qui les a produites. On ne saurait interrompre brusquement l'évolution d'une race, sans déterminer un trouble profond. Il est impossible de ne point tenir compte du passé, de négliger l'apport héréditaire, et d'introduire dans un pays, d'un seul coup, une civilisation nouvelle, née sous un autre ciel, faite pour d'autres organismes et pour d'autres besoins.

Il ne s'agit point, donc, dans nos colonies, de transformer les indigènes et d'en faire des Français. Le but est plus simple et plus positif : il s'agit d'en faire des associés et des clients. A ce point de vue, la valeur des institutions indigènes se mesure par les services qu'elles peuvent rendre et le respect qu'elles inspirent. Si elles suffisaient, avant notre arrivée, à assurer la vie régulière du peuple, *a fortiori* peuvent-elles, *sous notre contrôle*, fonctionner dans de bonnes conditions. On n'est point forcé de créer de toutes pièces un outillage administratif qu'il faudrait, par des tâtonnements successifs, adapter tant bien que mal au pays. Il suffit d'utiliser les rouages que la longue expérience des siècles a produits et perfectionnés. Un fonctionnaire indigène a le double avantage de coûter moins cher qu'un fonctionnaire européen et d'être mieux obéi. Bien loin de déposséder les chefs ou les mandarins de leurs pouvoirs, il est désirable d'étendre leurs attributions. Le rôle des résidents européens doit se borner, d'une part, à exercer un contrôle que les mœurs administratives rendent le plus souvent nécessaire, et, d'autre part, à diriger l'évolution du pays, non point en vue d'une transformation sociale ou philosophique, mais vers le but plus certain d'une amélioration économique.

La préoccupation essentielle est d'augmenter la puissance de production et de consommation de l'indigène. Il faut tout d'abord pour cela garantir sa vie et sa liberté, et l'on y arrive sans peine par l'organisation du service médical et par une meilleure distribution de la justice. Il faut ensuite défendre ses biens, protéger et encourager son travail. Dans bien des pays, la terre appartient au souverain et celui qui l'occupe n'en a que l'usufruit et en paie le loyer. A ce régime incertain, il est avantageux de substituer progressivement celui de la propriété individuelle. C'est ce que les Hollandais s'efforcent de réaliser peu à peu à Java, mais, quel que soit le mode de la propriété indigène, collective ou particulière, ils se sont surtout préoccupés d'en assurer le maintien et d'en faciliter l'extension. C'est pour ce double motif qu'ils interdisent aux Javanais de vendre leurs terres à des non Javanais, et qu'ils réservent à la colonisation indigène toutes les parties de l'île qui sont propres à la culture du

riz. L'interdiction des contrats collectifs de louage, qu'il s'agisse de propriétés ou de main-d'œuvre, la réglementation du travail défendent l'indigène contre toute exploitation et lui garantissent une rémunération convenable de ses efforts.

La sécurité ainsi donnée au propriétaire et au travailleur indigènes est le premier des stimulants; il en est d'autres et non moins actifs. L'augmentation des ressources d'un pays est intimement liée à son système fiscal. Il ne suffit pas que le budget soit en équilibre, il faut encore que l'impôt ne soit pas une entrave au développement économique. A Java, la taxe foncière est calculée, dans les terrains de rizière, en ne tenant compte que de la première récolte et en supposant que le sol ne produise que du riz. L'indigène est ainsi poussé à obtenir une deuxième récolte et à pratiquer des cultures plus rémunératrices que celle du riz, celle de la canne à sucre, du tabac, de l'indigo, par exemple.

Les monopoles, que l'on établit si volontiers parce qu'ils sont commodes sont détestables, parce que le rendement en est proportionné aux besoins du contribuable et non point à ses ressources, et parce qu'ils gênent l'initiative individuelle et tendent à faire disparaître des industries qu'il importe au contraire d'encourager. L'impôt ne doit pas être seulement un prélèvement effectué sur la fortune publique pour subvenir aux dépenses de l'administration; il doit, dans une colonie nouvelle, être un instrument d'évolution.

Cela ne suffirait point cependant si l'indigène continuait à pratiquer les anciens errements et s'il n'améliorait point ses procédés. Il convient donc de l'instruire, et le but de l'éducation doit être non de changer sa philosophie, mais d'étendre ses connaissances, ce qui, du reste, est plus facile et plus sûr. Ce qui distingue la civilisation moderne de toutes celles qui l'ont précédée, c'est qu'elle repose sur la science. Les vérités scientifiques présentent seules un caractère de certitude qui les impose irrésistiblement à l'esprit. Elles sont accueillies sans peine, parce qu'elles sont indépendantes des circonstances et des pays. C'est par elles que la supériorité de l'Européen s'est imposée, et ce sont elles qui légitiment notre action. Il est curieux de constater qu'au XVII[e] siècle, la Chine fut sur le point de s'ouvrir tout entière à la science et, par

là, à l'industrie européenne. Lorsque le père Adam Schaal, puis le père Verbiest étaient « docteurs de la loi Sublime et présidents du tribunal de mathématiques », lorsque les pères Bouvet, Régis, Bonjour levaient la carte de la Chine, la conquête intellectuelle de l'immense empire s'accomplissait. On sait quel fut l'obstacle : le dogme, le dogme catholique, non parce qu'il était nouveau, mais parce qu'il était opposé à toutes les conceptions sociales des Chinois. La science transforme les sociétés, parce qu'elle modifie les conditions de l'existence, et c'est par elle que les institutions peuvent se transformer pour s'adapter à des besoins nouveaux. C'est pourquoi, en matière de colonisation, les doctrines utilitaires et positives sont supérieures aux doctrines idéalistes. Elles n'imposent pas un perfectionnement hâtif et, par cela même, illusoire ; elles le rendent nécessaire et en préparent la réalisation. L'éducation nouvelle de l'indigène devra donc être scientifique. On ne renversera pas les écoles anciennes, l'on maintiendra l'enseignement traditionnel, mais rajeuni et fortifié par la science. Au début, du reste, il faudra se contenter de répandre des notions sommaires, et l'école sera professionnelle et pratique et non point abstraite et idéale.

Mais c'est surtout dans la transformation ou la création de l'outillage économique que l'action du conquérant s'exerce de la manière la plus profitable. Cet outillage doit être double : outillage de production, outillage d'exploitation.

Le premier a pour but d'augmenter, *d'une façon directe*, la capacité de production du pays. Dans des régions de civilisation avancée, à la fois industrielles, agricoles et commerçantes, le problème est infiniment complexe et délicat. Dans les colonies, où l'industrie locale est à peu près nulle et où les agriculteurs indigènes forment une immense majorité, il est beaucoup plus simple. Le sol est l'unique richesse ; il s'agit d'en augmenter et d'en améliorer les produits. Il faut pour cela étendre la zone cultivable, accroître le rendement des terres et régulariser les récoltes. L'outillage de production consistera donc essentiellement en des ouvrages combinés d'irrigation et de drainage.

L'outillage d'exploitation est celui qui facilite ou permet les échanges : il agit d'une manière *indirecte* sur la produc-

tion. Dans un pays riche, mais isolé, l'indigène travaille peu, parce qu'il n'a à se préoccuper que de ses propres besoins, et qu'il ne pourrait écouler l'excédent de sa récolte. La puissance de production d'un pays est ainsi intimement liée à la valeur de ses voies de communication ; mais ce ne sont point celles-ci qui créent sa richesse: elles permettent seulement de l'utiliser. Jusqu'à notre époque, l'absence ou la médiocrité des voies naturelles a été le principal obstacle au développement de certaines contrées. On conçoit donc que la création de voies artificielles, routes ou chemins de fer, puisse provoquer une véritable transformation, mais l'importance de cette transformation et sa rapidité sont essentiellement variables. Ces effets ont été parfois, principalement en Europe, si remarquables que, par une généralisation hâtive, on est arrivé à considérer le chemin de fer comme une sorte de talisman, dont l'action suffit à faire naître la richesse. Cela n'est pas exact. Imaginez une population nombreuse et active, groupée dans la vallée d'un grand fleuve ou dans son delta, c'est-à-dire dans une région de parcours facile, sillonnée de voies navigables, largement ouverte du côté de la mer, telle par exemple que la Cochinchine, les bassins côtiers de l'Annam ou le bas Tonkin : il est certain qu'un tel pays aura acquis dans le cours des siècles tout le développement compatible avec le sol, le climat et la valeur physique ou intellectuelle de l'indigène. On ne saurait réaliser un progrès qu'en améliorant le sol, en éduquant l'indigène et en s'efforçant d'atténuer l'influence du climat et les effets désastreux de la sécheresse. Une voie ferrée n'aura dans ces conditions qu'une médiocre influence : elle pourra simplement, si elle est bien établie et bien exploitée, concurrencer d'une façon plus ou moins avantageuse les voies naturelles. Supposez au contraire un peuple installé sur de hauts plateaux, mais privé de toutes communications avec la mer et par suite avec le reste du monde, tel par exemple que les Hovas, dans l'Imerina : la construction d'un chemin de fer aura sur son évolution une influence capitale, parce qu'elle permettra de transporter et d'utiliser toutes les denrées que les indigènes et le sol sont capables de produire.

L'action des chemins de fer n'est donc pas partout identique. Ils auront, sur l'avenir éloigné d'une colonie, une

influence qui tantôt sera faible et tantôt au contraire prépondérante, et c'est cette influence qui définit leur *utilité absolue*. Mais il faut en outre tenir compte de deux facteurs essentiels : le prix de revient des lignes et la capacité financière de la colonie.

Une colonie naissante a des ressources médiocres. Pour qu'elle se suffise à elle-même et qu'elle ne soit pas une charge pour la métropole, il faut, autant que possible, que toutes les dépenses soient immédiatement productives. Cela est surtout nécessaire si, pour couvrir ces dépenses, la colonie a recours au crédit de la métropole. Pour qu'un emprunt soit légitime, il ne suffit donc pas que le budget de la colonie puisse en payer les annuités ; il faut encore qu'il soit consacré à des travaux qui provoquent, à brève échéance, une augmentation certaine de ressources. Le degré d'urgence des travaux publics se mesure précisément par l'importance et la rapidité de leur rendement.

Pour juger de l'*utilité relative* d'un chemin de fer, il faut donc mettre en balance le coût de sa construction et la valeur probable de son trafic. Ce trafic, on peut l'évaluer lorsque les régions desservies sont peuplées et bien connues, mais cela est tout à fait impossible lorsqu'il s'agit d'ouvrir des pays neufs. Il y a, en effet, dans toutes les colonies, en dehors des provinces où s'est établi l'indigène, d'autres districts dont la mise en valeur a été différée à cause des difficultés de transport ou de la médiocrité des moyens d'exploitation. Les territoires militaires du Tonkin en sont un bon exemple. Ce sont d'ordinaire des régions montagneuses, et qui peuvent être propres à la colonisation européenne aussi bien qu'à la colonisation indigène. Le développement possible de ces territoires dépend d'une foule d'éléments qu'il est impossible de connaître avec exactitude : le nombre et l'espèce des colons, la richesse du sol et celle du sous-sol, la qualité de la main-d'œuvre et son prix de revient, la proximité des débouchés. La construction des chemins de fer à travers de semblables régions est nécessairement pleine d'aléa. De tels travaux ne peuvent donc être décidés qu'après des études minutieuses, et l'on doit apporter à leur exécution une extrême prudence. Les seules ressources véritables d'une colonie lui viennent des provinces que les indigènes ont cul-

tivées depuis les temps antiques, et dont la valeur semble parfois médiocre aux ignorants et aux enthousiastes lorsqu'ils la comparent aux hypothétiques richesses recélées par la montagne et la forêt. Ce sont ces provinces qu'il faut outiller tout d'abord. La construction des lignes de colonisation doit être strictement proportionnée aux besoins, et elle doit être subordonnée à l'exécution de travaux plus immédiatement productifs. Il sera donc sage de n'y consacrer que les excédents budgétaires.

Il est aisé de comprendre qu'une colonie de consommation puisse apporter à la métropole une large part de richesses, sans la présence du colon européen. C'est une vérité cependant qu'il est difficile de faire admettre et qui semble paradoxale. On dit couramment que les colonies sont faites pour les colons, et l'on juge de la valeur d'une possession et de la façon dont elle est dirigée, en comparant simplement le nombre des colons et celui des fonctionnaires. Il semble que l'indigène n'existe pas ou qu'il n'a qu'une importance secondaire, alors qu'il est le facteur essentiel de toute prospérité. C'est que nous ne nous sommes pas affranchis encore des erreurs anciennes. Les colonies n'ont été pendant longtemps que des lieux de production, dont une minorité d'Européens, planteurs libres ou agents de Compagnies privilégiées, exploitaient les richesses. Dans les plantations d'autrefois, on considérait l'indigène comme un instrument de travail dont il s'agissait de tirer le meilleur parti. Il n'était point question d'améliorer sa situation matérielle ou morale. Dans les colonies d'Amérique, le noir appartenait au maître qui l'achetait et qui disposait de lui à son gré; dans les pays organisés, tels que l'Inde ou Java, le gouvernement ou le colon européen profitaient d'un état social où des seigneurs, propriétaires du sol, dirigeaient d'une manière despotique les indigènes qui le travaillaient. Même après l'abolition de l'esclavage, ce système oppressif a persisté, tant que les intérêts qu'il servait dans les colonies ont prédominé.

Depuis un demi-siècle cependant, une transformation s'est opérée qui a été provoquée, non par une propagande généreuse et désintéressée, mais par des causes économiques. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, l'Europe avait absorbé tous les produits que

créait son industrie. Brusquement ce marché devint insuffisant et les nations industrielles s'occupèrent de trouver d'autres débouchés. Or, il y avait, dans les colonies, des indigènes que l'on avait tenus jusque-là dans un état misérable et qui pouvaient être des clients. Aux intérêts restreints des planteurs s'opposaient désormais d'autres intérêts, ceux des industriels et des ouvriers de la métropole. A l'indigène négligé, ignoré jusqu'alors, on allait rendre sa place et ses droits.

Les deux fonctions principales de l'indigène, production et consommation, intéressent le peuple colonisateur à des degrés différents. C'est la seconde qui importe le plus, et il est aisé de le montrer. En Indo-Chine, par exemple, le commerce d'exportation est presque exclusivement un commerce indigène : le riz, le sel, les saumures et le poisson séché, le sucre, la cannelle, la noix d'arec sont des produits annamites ; ils sont absorbés, pour la grande part, non point par le marché français, mais par les pays d'Extrême-Orient. Les transactions auxquelles donne lieu ce commerce se font ainsi en dehors des Européens Par contre, les articles que la France importe en Indo-Chine sont presque tous consommés, non point par les colons, mais par les indigènes, ou payés par le budget qu'ils alimentent [1]. Si les Annamites étendent leurs cultures ou développent leurs industries, c'est le commerce d'exportation de la métropole qui en bénéficiera. Il se peut qu'un jour les plantations créées par les Européens approvisionnent la France de café, de thé, de cacao ou de quinquina, mais ces denrées ne formeront jamais qu'une part minime de la production totale de la colonie et leur valeur ne diminuera pas sensiblement pour le consommateur de la métropole, parce qu'elle se règle d'après la production du monde entier. Si le planteur réalise des bénéfices, il en profitera seul et quittera bientôt la colonie, tandis que notre pays tout entier est intéressé au bien-être de l'Annamite et à sa puissance de consommation. — En d'autres termes, le colon ne représente que des intérêts restreints et passagers, tandis que l'administration et l'indigène représentent les intérêts généraux et permanents de la métropole et de la colonie. C'est pourquoi,

1. Matériaux pour les travaux publics, approvisionnements pour les troupes, munitions, etc.

dans les possessions étrangères, malgré les mœurs politiques si libérales de l'Angleterre et de la Hollande, on a refusé aux colons et à leurs assemblées élues toute part active dans l'administration publique.

La situation des colons dans une colonie de consommation doit donc être réglée de telle sorte que leur présence n'apporte aucune gêne au développement de l'indigène. La qualité d'Européen ne confère aucun privilège. Il serait à la fois mesquin et bas d'imaginer que la colonisation a pour principale utilité de faire vivre une poignée d'Européens au détriment ou aux dépens d'une multitude d'indigènes. Le rôle du colon est défini par son acquis scientifique, par les capitaux dont il dispose, par les relations qu'il conserve avec la métropole. Il doit être un éducateur, un bailleur de fonds et un intermédiaire. Il introduit dans la colonie des procédés perfectionnés. des cultures et des industries nouvelles ; il est, au point de vue commercial, le courtier, le lien nécessaire entre la métropole et la colonie. Le régime des concessions résulte de ces considérations.

La concession gratuite est dangereuse et inutile. Elle est un encouragement pour l'immigrant dans les pays où l'Européen peut vivre de son travail, s'établir sans posséder de capitaux et exploiter lui-même son propre champ. Dans les pays tropicaux, elle a simplement pour effet de placer entre le sol et l'indigène qui le travaille un parasite privilégié. L'étendue des concessions gratuites, en Indo-Chine, dépasse déjà trois cent vingt mille hectares ; si l'on n'y prend garde, il ne restera bientôt plus de terrains de culture disponibles pour les indigènes, et tous les intérêts des Annamites le pousseront dès lors à se soustraire à notre domination. Dans un pays fortement peuplé, la concession gratuite a un corollaire fatal : l'insurrection.

Il importe donc que l'on réserve aux indigènes les terrains propres à leurs cultures habituelles et à la fondation des villages, et c'est ce que les Hollandais ont fait à Java. Les concessions accordées aux Européens sont situées dans la région montagneuse où l'on ne peut entreprendre que des cultures riches, comme celles du café ou du thé. De telles exploitations exigent dans le début une mise de fonds trop considérable pour

que les indigènes puissent les tenter seuls. Le colon apporte les capitaux et assure la direction de l'entreprise; l'indigène donne son travail; il y a d'une part un patron et d'autre part des ouvriers. Dans la plaine, où l'Européen ne peut posséder le sol, les planteurs hollandais louent des champs aux Javanais, ou plutôt, ils obtiennent par contrat le droit d'y planter la canne à sucre ou le tabac qu'ils traitent ensuite dans leurs usines. Ce n'est là, du reste, qu'un régime provisoire : les industriels ont pris simplement la direction d'une culture que les Javanais pratiquaient d'une façon rudimentaire. On peut prévoir le jour où l'éducation de l'indigène sera faite et où la surveillance de l'Européen sera inutile. Les Hollandais se renfermeront alors dans les usines que, seuls encore, ils seront aptes à diriger, jusqu'à ce que l'instruction ait transformé les Javanais et que ces agriculteurs soient capables de devenir des industriels. Ainsi, progressivement, s'effaceront les différences qui, dans l'ordre économique et scientifique, séparent l'Européen de l'indigène. Un jour viendra où, dans la colonie, il ne sera plus nécessaire d'admettre pour les habitants, suivant les races, des régimes différents. Les rapports commerciaux entre la métropole et sa colonie deviendront analogues à ceux qui s'établissent entre deux nations européennes; mais, si l'évolution a été guidée d'une manière judicieuse, si l'on n'a point laissé, dans le cœur des vaincus d'autrefois, d'indestructibles ferments de révolte et de haine, les liens d'intérêt seront si serrés, si nombreux, si divers, qu'une même existence animera désormais les deux pays.

Il est des régions où la population indigène est rare et dispersée et qui, n'offrent par suite aux exportations de la métropole qu'un débouché insignifiant. Si le sol y est fertile, si les communications sont relativement aisées, si l'on peut sans trop de frais y importer de la main-d'œuvre, de tels pays sont aptes à la *production*. Dans les colonies de consommation, les hautes vallées des fleuves présentent le plus souvent ces caractères : tels par exemple les territoires Muongs au Tonkin, la région occupée par les tribus Moïs en Annam, et tels aussi, le bas et le moyen Laos. Dans ces pays dont les ressources sont infimes, les dépenses d'administration doivent

être réduites au minimum, et c'est pourquoi l'organisation locale devra, plus que partout, y être utilisée. Le but final, comme dans les colonies de consommation, doit être évidemment le développement de l'indigène, et tout ce que nous avons déjà dit à ce sujet est également applicable, mais les progrès seront trop lents, les résultats, pendant longtemps, trop peu sensibles pour que d'autres préoccupations ne deviennent pas prépondérantes. Tous les efforts doivent tendre à favoriser la colonisation européenne ou, plus exactement, la colonisation par les capitaux européens.

Le premier soin doit être de rechercher quelles sont les entreprises qu'il est possible de tenter avec succès. On procédera donc à une étude méthodique du pays, de manière à en connaître les richesses. Les renseignements essentiels qu'il importe de recueillir sont ceux qui ont trait à la nature du terrain, à sa valeur agricole, à l'espèce et à l'importance des gisements qu'il renferme, à l'existence des voies naturelles, à l'état sanitaire. L'examen de ces conditions permettra de choisir les régions les plus favorables à la colonisation. On comprend en effet qu'il ne faut pas laisser les planteurs ou les industriels s'installer au hasard en des points quelconques du pays. Non seulement les nouveaux venus ont besoin de guides et de conseils désintéressés dans le choix de leurs concessions, mais il est bon de favoriser leur groupement, de provoquer la formation de petites agglomérations où la vie sociale sera plus facile et les ressources plus abondantes, où l'effort collectif sera plus puissant, où l'administration enfin pourra introduire, sans trop de dépenses, des améliorations qu'elle est hors d'état de procurer à chaque colon isolé. Ces régions de colonisation seront donc autant que possible des pays sains, fertiles, voisins de la mer et déjà desservis, s'il est possible, par des voies naturelles [1].

Dans ces régions, il faudra ensuite importer la main-d'œuvre. Il ne sera pas possible en effet de la recruter en quantité suffisante parmi les habitants du pays. Ceux-ci sont peu nombreux, mal habiles, et, dans les premiers temps, ils ne consentiront pas volontiers à aliéner leur liberté et à travailler

1. Tels par exemple le massif que domine le pic d'Adam à Ceylan et les districts de l'Assam, dans l'Inde.

pour le compte des Européens. La réglementation de l'immigration et celle des contrats de travail, la mise en vigueur d'une législation qui protège à la fois le planteur ou l'industriel et les ouvriers qu'ils emploient, telles sont les mesures les plus urgentes et sans lesquelles aucune tentative ne peut réussir.

Le régime des concessions sera naturellement beaucoup plus large que dans les pays de consommation. L'étendue des terres disponibles est telle qu'il n'y a pas lieu de se préoccuper des besoins futurs des indigènes et de l'extension de leurs cultures. Le planteur européen pourra donc s'établir, à son gré, dans la plaine ou sur les hauteurs. Mais, comme dans les régions les plus peuplées, la concession gratuite ne présente que des inconvénients. Il est bon en effet de ne concéder à un colon qu'une étendue de terrain proportionnée à ses ressources. Il n'est d'autre moyen que de vendre la terre ou de la donner à bail, et c'est ce qui se fait dans les colonies anglaises ou néerlandaises. Cette méthode a pour premier effet d'arrêter les colons qui ne possèdent pas de capitaux, ce qui est précisément un avantage. Il est des coloniaux qui conseillent volontiers à tout homme jeune et énergique d'émigrer dans nos colonies, même s'il n'a que des ressources pécunières médiocres. Il n'est pas, *dans l'état actuel*, de conseil plus détestable. Toute entreprise dans les pays tropicaux, exige du temps et de l'argent. Celui qui ne peut attendre est perdu d'avance. Il ne vivra que des secours que lui accordera l'administration et des privilèges qu'il obtiendra. Il n'apportera rien à la colonie et il sera pour elle une charge. D'autre part, dans notre pays, quiconque est riche reste en France. Le problème paraît donc insoluble : il ne l'est pas. Ce qui caractérise la colonisation moderne, c'est qu'elle est l'œuvre des associations et non point des individus. Les plantations, dans les possessions tropicales, n'appartiennent pas d'ordinaire à des particuliers, mais à des sociétés anonymes. Un homme n'acceptera jamais d'engager toute sa fortune dans une entreprise lointaine ; il en donnera volontiers une parcelle s'il peut espérer en tirer profit. Le jour où les premières plantations auront réussi, quand les produits de nos colonies seront cotés sur nos marchés, on trouvera facilement des capitaux pour fonder de nouveaux établissements. Pour diriger les entreprises, il faudra des

administrateurs, des surveillants, des ingénieurs. On les recrutera sans peine en France parmi les jeunes gens intelligents et énergiques, dont l'activité aujourd'hui serait gaspillée en pure perte. Ce seront, ceux-là les colons de demain.

Les travaux publics, si les régions de colonisation ont été choisies d'une manière judicieuse, pourront se borner tout d'abord à quelques routes desservant les plantations et les reliant aux voies navigables. Plus tard, à mesure que le mouvement s'accentuera, il sera nécessaire d'élargir la zone exploitée, d'ouvrir de nouveaux territoires à l'activité des colons venus d'Europe, de les doter de moyens de transports puissants. Ce sont ces besoins qui détermineront la nature et l'importance des travaux. Il est puéril de croire qu'il suffit de tracer une voie ferrée à travers un pays isolé et désert pour en provoquer la mise en valeur; il faut encore des capitaux, des colons, des travailleurs et des débouchés. On ne construit pas une usine, si l'on n'est point certain que l'on pourra l'alimenter, on ne forge pas un instrument, si l'on ignore quand et comment on pourra l'utiliser.

Les grands travaux seront donc rares, et ils seront entrepris progressivement. S'il s'agit de voies de communication, elles se feront par tronçons successifs, et leur nature, leur puissance seront proportionnées au trafic qui les alimentera. Ainsi les dépenses qu'entraînera leur construction seront immédiatement couvertes par les revenus que donnera leur exploitation.

Le plus remarquable exemple de colonie de production est celui que nous offre la province nord-est de Sumatra. Au sud de la pointe Diamant, le long du détroit de Malacca, se succèdent de petits États malais dont les habitants vivaient jadis de la pêche et de la piraterie. Le sol, depuis la mer jusqu'au pied des montagnes, était couvert de forêts marécageuses. Il y a trente ans, deux Français, les frères de G., s'y établissaient et essayaient avec succès d'y planter et d'y préparer du tabac. Cette culture s'y est développée avec une extraordinaire rapidité. Les plantations couvrent aujourd'hui plus de 300 000 hectares. Elles appartiennent presque toutes à des Sociétés dont le siège est à Amsterdam. Le terrain a été acheté ou loué aux Sultans de Langkat, Deli, Serdang ou

Asahan, dont les Hollandais ont respecté les droits et maintenu l'autorité. Les habitants, fort peu nombreux, se refusaient au travail; on n'a point songé à le leur imposer. On recrute les coolies en Chine, à Java ou dans l'Inde. Les planteurs se sont groupés, ont formé un comité, créé un office d'émigration. Les coolies sont, à leur arrivée, inscrits à la résidence; ils signent, en présence des autorités hollandaises, des contrats de travail où les engagements réciproques sont minutieusement inscrits. Répartis sur les plantations, ils sont logés suivant la religion, la race, la province d'origine, dans des locaux distincts, sous les ordres de chefs qu'ils choisissent eux-mêmes. La culture, très extensive, se fait sur des terrains qui sont ensuite laissés en friche pendant neuf ans. Le sol est divisé en lots dont l'étendue est d'environ les deux tiers d'un hectare. Chaque parcelle est affectée à un coolie habile; celui-ci reçoit des graines, les sème, repique les plants et les soigne. La récolte est faite, feuille par feuille, et l'administrateur en achète le produit à des tarifs inscrits au contrat de location.

C'est l'initiative privée qui, successivement, a tout créé. C'est à elle que l'on doit les routes, les ponts, le port encore sommaire de Belawan, les chemins de fer dont le réseau s'étend à mesure que naissent de nouvelles plantations. Le gouvernement se borne à maintenir l'ordre et à faire régner la justice. Il y a deux ans, le pays a produit et expédié trente-deux millions de livres de tabac, et ce commerce, qui enrichit la métropole, s'est développé progressivement, sans sacrifices, et sans à-coups.

La province nord-est de Sumatra est, il est vrai, dans une situation particulièrement favorable. Les États de Langkat, Deli, Serdang et Asahan sont baignés par les eaux tranquilles du détroit de Malacca et coupés de larges et paisibles rivières; l'accès en était donc facile, et les premiers établissements n'ont pas nécessité de travaux préparatoires. La main-d'œuvre faisait défaut, mais les deux plus importants réservoirs d'hommes, la Chine et l'Inde, étaient à proximité. Il est des régions aussi fertiles, mais infiniment moins favorisées : tels par exemple les vastes territoires du Soudan et du Congo. Il n'y a là ni voies naturelles, ni main d'œuvre, et l'importation des travailleurs serait si coûteuse qu'elle placerait les plan-

teurs dans une situation des plus défavorables, par rapport aux planteurs des autres pays. Les colons l'ont fort bien senti, mais ils n'ont trouvé d'autre remède que de demander le rétablissement d'un esclavage mal déguisé. Cela est inadmissible, non seulement parce qu'une telle mesure serait inhumaine et odieuse, mais encore parce qu'elle empêcherait fatalement le développement des indigènes, seuls capables de mettre un jour en valeur les territoires qu'ils occupent. Si les entreprises européennes ne peuvent réussir dans ces pays sans l'asservissement de l'indigène, *c'est qu'il n'y a pas de place pour le colon.* Il faut donc attendre dans ces colonies que la population ait assez augmenté, pour que les conditions économiques s'y modifient. L'administration doit s'efforcer de soustraire l'indigène aux causes qui provoquent sa déchéance et l'empêchent de se multiplier. Ces causes sont la guerre, l'esclavage, les maladies épidémiques et l'alcool. Maintenir l'ordre, distribuer la justice, organiser le service médical. répandre la vaccine, interdire l'importation de boissons alcooliques, tels sont les moyens de préparer l'évolution de ces pays. Actuellement, les seules exploitations possibles sont celles où le travail se réduit à la récolte d'un produit lentement élaboré dans des forêts séculaires [1] et celles dont le rendement est suffisant pour que l'industriel puisse supporter les frais d'importation de la main-d'œuvre [2]. Il est tout à fait inutile de concéder le sol d'une manière définitive, puisque les moyens de le mettre en valeur font actuellement défaut. Il suffit de permettre aux colons d'exploiter les produits naturels dans des districts déterminés, en réservant complètement les droits de l'État et ceux des indigènes.

Le commerce local sera évidemment insignifiant par suite de la dispersion et du petit nombre des habitants. Le commerce du caoutchouc, dont l'importance a grandi depuis quelques années, est un commerce momentané ; on peut prévoir le jour où les forêts ravagées ne produiront plus rien et où des plantations régulières, créées dans des pays plus privilégiés que nos colonies d'Afrique, approvisionneront le marché

1. Exploitation des lianes à caoutchouc.

2. Exploitation de gisements aurifères par exemple.

européen. Un tel trafic ne légitime pas en général la construction de voies artificielles. L'exploitation des forêts tropicales est en effet tellement extensive, qu'une ligne de chemin de fer ne peut modifier sensiblement les conditions de l'exploitation. Les produits sont dispersés sur une énorme étendue, et il faut cependant qu'ils puissent arriver au chemin de fer plus facilement qu'à la côte et en quantité suffisante pour alimenter le trafic. Il faut donc, pour qu'une voie ferrée soit dans de bonnes conditions qu'elle aboutisse à une zone largement desservie par des voies naturelles. La ligne actuelle du Congo réalise précisément ce desideratum. Elle va de la côte au Stanley Pool, où commence un colossal réseau de voies navigables, et elle amène jusqu'à la mer toutes les denrées récoltées dans les vallées du Congo, de l'Oubanghi, de l'Arouhimi et de leurs innombrables affluents. C'est là un cas particulier, et d'ordinaire une voie ferrée ne pourra avoir un trafic suffisant si elle dessert exclusivement l'étroite bande de terrain qu'elle traverse. La construction de chemins de fer dans nos colonies d'Afrique ne pourra donc être entreprise que dans des cas exceptionnels. Le transit, du reste, ne présentera jamais qu'un tonnage minime, et la voie ne servira qu'au transport de marchandises riches pour lesquelles on admettra des tarifs très élevés. Il en résulte que des chemins de fer à voie étroite suffiront et que l'on pourra adopter des profils très accidentés afin de réduire les dépenses de premier établissement. Le plus souvent, il suffira d'améliorer les sentiers ou de construire des chemins de faible section. On tâchera autant que possible de faire exécuter ces travaux par les indigènes sous forme de prestations et en laissant les travailleurs sous les ordres de leurs chefs naturels. Ces prestations et peut-être aussi des impôts en nature, — des produits de la forêt, par exemple, — telles seront pendant longtemps, dans ces colonies d'*attente*, les seules charges que l'on pourra imposer aux habitants du pays.

* * *

Ainsi les diverses parties de notre empire colonial se prêtent à des modes d'administration fort différents. Mais

il ne suffirait point d'indiquer, pour chacune d'elles en particulier, le système qui convient le mieux à sa situation économique. Nos colonies ne sont pas isolées. Elles forment un ensemble dont la direction générale doit être réglée d'après les ressources de la métropole. On a jugé, jusqu'à présent, qu'il était impossible d'administrer de loin les colonies et qu'il était nécessaire de laisser à leurs gouverneurs la plus large indépendance. Chacun, dans ces conditions, agit isolément et s'efforce de donner au territoire qu'il administre un essor qu'il juge digne de la grandeur de notre pays. Il en résulte que les dépenses s'accroissent et que le budget des colonies s'enfle d'une façon démesurée. Ajoutez encore que, dans des pays neufs, les besoins sont grands et les ressources médiocres. Pour entreprendre des travaux de quelque importance, il faut avoir recours à des emprunts. Aux dépenses ordinaires s'ajoute donc une dette qui grandit chaque jour et qui, fatalement, retombera à la charge de la métropole. Nous sommes dans la situation d'un industriel qui laisserait ses succursales accroître librement leur outillage, sans se préoccuper des débouchés, ni des capitaux disponibles, et sans songer aux échéances.

En fait, la France ne peut consacrer à ses colonies que des ressources limitées tant en hommes qu'en argent. Il est donc indispensable de régler notre tâche d'après les moyens dont nous disposons. C'est ainsi qu'a opéré la Hollande. Elle n'exploite encore que le quart de son domaine colonial. Elle a commencé par outiller Java, et c'est avec les revenus qu'elle en tire, qu'elle a payé et qu'elle paie encore la plus grande part des dépenses qu'entraîne l'occupation des autres pays. Il est évident que nous devons suivre cet exemple, si nous ne voulons pas un jour faire banqueroute. L'étendue de notre domaine dépasse aujourd'hui dix millions de kilomètres carrés [1], et cet essor prodigieux, pris depuis vingt ans, sera le plus grand titre de gloire de la troisième République. Il est vrai que certains ne le trouvent point suffisant et préconisent une extension nouvelle. Une puissance ne saurait étendre la main sur un territoire, sans qu'ils prétendent que

1. 10 700 000 kmq., soit 21 fois l'étendue de la France. Les possessions de la Hollande ne couvrent que 2 045 000 kmq., le cinquième de notre empire.

nous avons droit à une part. C'est pour eux un signe de déchéance que de se déclarer satisfaits. Et cependant, il faut bien le dire, des possessions si vastes et si jeunes, qui peuvent demain, si elles sont sagement administrées, accroître d'une façon inouïe la grandeur et la puissance de notre pays, sont aujourd'hui encore une charge et un danger. Elles nous rendent vulnérables sur tous les points du globe. Il ne sert de rien d'être invincible en Europe. D'autres nations sont nées, en Orient comme en Occident, dont il faut tenir compte. Il serait donc sage de borner là nos conquêtes et d'entreprendre méthodiquement la mise en valeur de nos possessions. Il faut pour cela régler l'administration de notre domaine, non point seulement d'après la valeur intrinsèque des différentes parties, mais d'après leur valeur relative. Il est logique d'outiller et d'exploiter tout d'abord les territoires qui peuvent à bref délai suffire à leurs dépenses, et dont nous emploierons plus tard les ressources pour organiser les autres régions. Il importe donc de connaître avec précision ce que valent nos possessions et de les classer d'après les avantages immédiats qu'elles peuvent nous procurer[1]. Il faut ensuite élaborer un programme général d'exploitation, fixer pour chaque colonie le mode d'organisation, activer l'évolution de celles qui réalisent les conditions les plus favorables, restreindre et limiter dans les autres notre action. Il faut, en un mot, introduire dans l'administration de notre empire colonial une méthode indispensable à son développement.

X...

1. C'est une tâche dont le service géographique au Ministère des Colonies et l'Office Colonial peuvent réunir les éléments.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LES CAUSES

DES REVERS AUTRICHIENS

EN 1859

Celui qui devait occuper par la suite une si grande place dans l'armée russe et dans l'opinion européenne n'était encore que le *capitaine d'état-major Dragomirov*, quand il écrivit les pages qui suivent, à Turin, en 1859. Les premières circonstances de sa carrière l'avaient amené en France, au sortir de l'académie d'état-major, et de là sur les champs de bataille italiens, à la suite des troupes alliées ; c'est sous l'impression directe des faits observés à Magenta, à Solferino, qu'un ensemble d'idées nouvelles, où se reconnaît déjà l'embryon de sa doctrine, naissait dans son esprit, et qu'il agitait pour la première fois ce problème de l'éducation militaire auquel toute sa vie devait appartenir. Quelle suggestion puissante exerçaient alors sur lui les exemples français, quel souvenir ineffaçable il devait garder de cette première rencontre avec notre soldat, c'est ce qui résulte avec évidence de chaque ligne de cet essai.

ART ROË

***

Les personnes qui parcourent la position de Solferino ne peuvent s'empêcher de se demander à chaque pas : comment a-t-on bien pu emporter une position pareille? Surtout comment a-t-on pu l'abandonner, alors qu'il est attesté par tous les rapports français que les attaques ne furent pas conduites

avec toute la méthode désirable, avec tout l'ordre qui pouvait y être mis, et qu'elles ont coûté des efforts immenses et des pertes inouïes[1]?

Les emplacements dont les Autrichiens avaient fait choix appartiennent à deux secteurs distincts : le premier comprend les hauteurs qui s'étendent de Castiglione à Volta, parallèlement au rivage du lac de Garde ; le second consiste en une région parfaitement plane, au-dessus de laquelle les hauteurs précédentes finissent sans degrés intermédiaires et par un dévalement abrupt.

La chaîne montagneuse de Castiglione à Volta est coupée par de profondes vallées transversales ; ces vallées tracent des lignes de défense parallèles que l'assaillant, parti de Castiglione, rencontre successivement devant lui. La clef de la position est à la tour de Solferino ; au delà de cette tour, la crête s'infléchit à l'ouest, et s'achève, à une distance de neuf cents mètres, par les pentes raides dont il vient d'être parlé.

Cette crête circulaire, infléchie en une sorte de fer à cheval, dessine sur le terrain un véritable tracé bastionné : une première courtine est formée par la hauteur de la tour ; elle présente une longue *berme* propre à loger une batterie d'artillerie ; une deuxième courtine est la lisière du village de Solferino, dans la dépression de terrain enveloppée par le contour arrondi de la crête. Il existe deux bastions : le cimetière et le mamelon aux cyprès.

Derrière Solferino, les mouvements de terrain prennent

1. Ces efforts sont attestés notamment par Baraguey d'Hilliers, dans son rapport sur cette journée : « ... L'opiniâtre résistance de l'ennemi, les forces considérables qu'il nous opposait, les difficultés que présentaient à la 2e division le terrain très rétréci des attaques et les feux croisés du mamelon aux cyprès et du cimetière, contre lequel plusieurs charges au pas de course avaient vainement été tentées, me forcèrent à engager la division Bazaine. Le 1er régiment de zouaves et, bientôt après, le 34e vinrent appuyer la 2e division ; l'ennemi couvrit nos colonnes de feux d'artillerie, de mousqueterie et de fusées, et tenta à plusieurs reprises des retours offensifs sur nos deux flancs. Le 37e fut aussi lancé en avant. Le cimetière arrêtait tous nos efforts ; voyant qu'il était impossible de démolir cet obstacle, je donnai l'ordre d'y faire brèche... » — Ici, une question se présente d'elle-même à l'esprit : pourquoi cet ordre fut-il donné si tard, après que trois régiments eurent été envoyés l'un derrière l'autre — et derrière la division Ladmirault, qui les avait précédés sur ce terrain — recommencer une attaque impossible ? A la fin, on se décide à ouvrir une brèche : un régiment, le 78e, peut alors réussir à lui seul là où les trois autres avaient échoué.

une portée plus grande ; les pentes s'adoucissent ; cependant, la défense, sur ces arrière-plans, peut être menée avec la même opiniâtreté que devant le village, car il existe, là encore, des vallées transversales, et bon nombre de fermes couronnent les mamelons.

En dernière analyse, le terrain vallonné voisin de Solferino se partage en deux séries de hauteurs successives ; la clef de la première série est la tour de Solferino ; la clef de la seconde est la butte de Fontana, qui commande toute la région entre Solferino et Cavriana.

On comprend les avantages inhérents à une position semblable : les hauteurs, une fois occupées par l'infanterie et par l'artillerie, forment un obstacle capable d'arrêter l'offensive la plus énergique ; la plaine qui s'appuie à ces hauteurs offre un vaste champ aux attaques de la cavalerie ; ces attaques, si elles avaient réussi et si elles avaient été dûment soutenues par l'infanterie, pouvaient couper l'armée française par son centre. Bref, chacune des trois armes trouvait sur le terrain de Solferino les moyens de développer toute l'intensité de son action. Si l'on ajoute à cela que les pentes étaient couvertes de tranchées-abris pour les tirailleurs et que ces tranchées étaient flanquées en arrière par d'autres tranchées, situées plus haut sur le terrain ; si l'on se souvient que les Autrichiens s'étaient préparés pendant de longues années à une bataille éventuelle, livrée sur cette position ; si l'on remarque que cette journée fut toute de surprise pour leurs adversaires, il est impossible de ne pas reconnaître qu'ils disposaient d'avantages relatifs considérables.

Les derrières de la position avaient été fortifiés avec le même soin que les abords : Monte Fontana était garni d'une redoute fermée, dont une des faces, celle qui regardait vers la plaine, cachait une batterie d'artillerie. En dépit de toutes ces précautions, la position fut emportée. A quelle cause attribuer cette défaillance des troupes impériales devant ces Français dont les attaques non seulement ne sont pas conformes au type de l'*ordre dense*, recommandé par les stratèges du temps de paix, mais encore s'exécutent dans un désordre horrifique, selon les conceptions des Autrichiens ?

Cette cause ne doit pas être recherchée dans le caractère

des deux nationalités dont l'ensemble compose la monarchie austro-hongroise : chacun sait que, pris isolément, les Hongrois, comme les Autrichiens, ont donné à maintes reprises les preuves d'une haute énergie militaire.

Le succès des Français ne doit pas davantage être imputé à leur artillerie rayée ; car l'usage qu'ils firent de cette artillerie devant l'objectif principal, c'est-à-dire à Solferino même, était loin d'être rationnel, et il leur aurait suffi de rencontrer là une troupe un peu mieux pourvue d'initiative, pour essuyer un désastre que toutes les artilleries du monde n'auraient pas réussi à conjurer.



Où donc chercher l'explication du revers éprouvé par les Autrichiens ? Dans leur système politique et militaire.

Le gouvernement autrichien, ayant pour règle fondamentale une méfiance soupçonneuse à l'endroit des nationalités qu'il régit, s'est vu fatalement conduit par là à considérer comme un mal l'indépendance morale et la dignité personnelle. Conséquence inévitable, il s'est exposé en même temps à rabaisser la force qui est pour lui la garantie unique de son existence, c'est-à-dire l'armée ; car, de la conviction une fois établie que l'indépendance et la dignité morales sont des maux, et que l'existence de ces maux est incompatible avec l'ordre intérieur du royaume, naissait naturellement la tendance à extirper ces maux de toutes les manières, et à développer le bien contraire, la *sujétion*. Dès lors, on a dû voir, dans la vie civile, l'individu asservi à la bureaucratie administrative, celle-ci toujours victorieuse dans ses conflits avec ses administrés ; ces résultats ne sont que des conséquences logiques du principe qui fait de la sujétion la vertu cardinale parmi tous les mérites sociaux.

Un pareil système, mis en pratique là où les circonstances en favorisent particulièrement l'application, ne peut conduire qu'à l'apathie, à la perversion des notions du droit, de la justice et des autres notions qui font le fondement vrai de l'ordre politique ; il émousse l'énergie morale dans les consciences, il annihile la personnalité en lui faisant sentir à

chaque pas un dédain méprisant pour ses plus légitimes aspirations.

Le soldat, qui sort de couches sociales ainsi comprimées, est déjà, pour ainsi dire, à moitié gâté ; il se plie avec une facilité extrême à toutes les exigences, mais cette facilité même démontre que l'énergie personnelle, cette force unique en laquelle réside la valeur d'un bon soldat, est détruite en lui. Par malheur, les partisans de la sujétion quand même voient ici d'un œil tout différent ; non seulement ils n'arrêtent pas, mais encore ils développent les ravages qu'elle fait dans la sphère militaire ; pour eux, la passivité silencieuse est le parangon du mérite auquel peut s'élever le soldat. L'obéissance est exigée de lui, non pas au nom des hautes obligations qui lui incombent, mais au nom de l'obéissance même, qui devient la première de ces obligations. On ne l'incite pas à l'acte exécutoire de l'ordre par un appel à ses facultés de raisonnement ; on s'efforce, au contraire, de lui prouver sans cesse qu'il ne doit point faire usage de ces facultés. Peu à peu, par l'effet de ce traitement, le sentiment du devoir cède à la crainte du châtiment ; l'homme n'est plus qu'un animal rompu à faire par habitude les mouvements auxquels il a été dressé ; la discipline, au lieu d'un *moyen* que la vie militaire emploie pour s'élever jusqu'à l'ordre, devient le *but* qui domine cette vie. S'il reste, au bout du compte, quelque chose de l'homme soumis à un semblable régime, on comprend que ce n'est pas *grâce* au système, mais *malgré* lui.

Le supérieur ne se contente plus de ce degré de subordination nécessaire pour l'accomplissement des devoirs militaires essentiels ; il exige des marques de déférence particulières, qui prennent bientôt place parmi les obligations principales. On punit avec la même rigueur les infractions graves et les moindres manquements, selon l'opinion préjugée que l'exactitude dans l'accomplissement des détails prépare, par un enchaînement naturel, à l'observance consciencieuse des vrais devoirs. Par malheur, c'est le résultat contraire qui se trouve démontré par l'expérience : la faculté disparaît bientôt de discerner, dans le service, ce qui est essentiel de ce qui est secondaire ; l'habitude s'établit d'accomplir les choses non pas les plus importantes, mais les plus appa-

rentes ; l'ordre qui règne, d'autant plus brillant par les dehors qu'il est ruiné et caduc quant aux fondements, fait par sa soi-disant perfection l'objet de l'admiration générale, jusqu'à ce qu'une catastrophe militaire vienne tout à coup creuser un gouffre sous les pas de l'armée. Elle voit l'abîme ouvert, et pas d'issue ; les errements, consacrés par des siècles de pratique, ne peuvent être corrigés en elle instantanément ; une seule chance lui reste : celle de se reprendre à un sentiment patriotique intense, à la foi instinctive dans tout ce qui compose le palladium de la gloire nationale et de l'orgueil national. Cette grande force solidaire, on le sait, n'existe ni ne peut exister à l'intérieur de l'armée austro-hongroise.



Les considérations qui précèdent trouvent une confirmation éclatante dans les faits dont l'Autriche vient de nous donner le spectacle, soit dans l'ordre militaire, soit dans l'ordre civil. Nous avons pu la voir : 1° épuiser les ressources publiques sans aucun profit ni pour le peuple ni pour le gouvernement ; 2° provoquer un abaissement, un mécontentement général, non seulement en Hongrie et chez ses sujets slaves, mais jusque dans les provinces allemandes. Dans le domaine militaire : des sommes immenses sont consacrées à construire des forteresses qu'ensuite on abandonne sans combattre ; l'armée, parfaitement instruite à manœuvrer, à occuper des positions fortifiées, à retrancher ces positions, recherche les emplacements sur lesquels les batailles devront vraisemblablement se livrer ; elle les devine à Austerlitz, à Solferino ; et chaque fois, invariablement, la victoire s'écarte de ces lieux prédestinés.

Il est indubitable qu'un pareil état de choses présente, par plusieurs symptômes, de grandes analogies avec certains traits de l'histoire de l'Empire d'Orient.

Pour ce qui est du sujet spécial de l'éducation des troupes, le même phénomène se fait encore remarquer : destruction systématique de l'énergie personnelle et de la faculté d'initiative chez le soldat ; tendance à suppléer à l'une et à l'autre par la perfection de l'instruction.

Le soldat ne doit point raisonner : dès lors il faut l'ins-

truire de telle manière qu'il n'ait en effet pas à penser, et que son rôle se borne à exécuter inconsciemment ce qui lui a été enseigné. Il existe, à vrai dire, dans le domaine de la guerre, des choses qui ne se prêtent pas aux répétitions du temps de paix; mais on oublie ce point important et, plus on l'oublie, plus on s'applique à ces parties secondaires du métier qui cadrent avec le système des répétitions.

En définitive, le soldat est exercé non pas aux pratiques qui touchent au fond même du métier militaire, mais à celles qui plaisent par l'aspect extérieur. On manœuvre, non pour démontrer la manière dont se fait, en thèse générale, l'accord du mouvement avec l'action, mais pour atteindre à une rapidité d'évolution supérieure à celle qui pourra jamais être réalisée à la vue de l'ennemi; on prépare les troupes, non pas à combattre contre un adversaire quelconque, mais contre l'adversaire qui se présentera devant Solferino, devant Montechiari, devant Rivoli.

Le comble de la perfection auquel on vise est bientôt atteint: ce ne sont plus des parades, mais les batailles mêmes qu'on a répétées, auxquelles on prépare point par point les troupes et le terrain tout ensemble; plus de crête qui ne soit renforcée par des tranchées, plus d'officier qui ne connaisse son champ de bataille sur le bout du doigt. Mais le résultat d'une instruction ainsi conduite? Officiers et soldats, versés sans cesse dans une seule et même chose, se laissent hypnotiser par cette chose; le but final des exercices, qui est de battre l'ennemi, disparaît à leurs yeux, tandis que chacun de ces exercices, cultivé pour lui-même, s'érige en un but particulier. Vienne la guerre, et l'on verra le soldat passer d'une tranchée à la suivante comme il le faisait à la manœuvre, en fuyant le combat corps à corps: défendre cette tranchée à tout prix n'est plus la question de vie et de mort qu'elle devrait être à ses yeux; mais se blottir derrière le parapet, tirer quelque temps, puis se replier, sont pour lui un seul et même exercice coutumier, pareil à tant d'autres, par exemple au maniement d'armes. Habitué qu'il est à se replier quand on l'attaque dans les manœuvres, il se replie tout de même dans ce combat où l'adversaire non seulement l'attaque, mais encore pousse à la pointe de la baïonnette ceux qui tardent à rétrograder.

L'habitude invétérée de cet ordre, que l'on prise tant dans les manœuvres, conduit à cette autre conséquence, que, dès les premiers coups de canon, officiers et soldats perdent la tête, en voyant ce bel ordre s'évanouir; instruits à considérer comme une calamité la moindre atteinte à l'harmonie de la ligne de bataille, ils se démoralisent par ce faible degré de désordre que les Français prendraient encore pour de l'ordre, dans leurs manœuvres du temps de paix.

Ces retranchements, dont on l'entoure partout et toujours, accoutument le soldat à ne plus compter que sur eux seuls; ils le préparent à perdre la tête, partout où il ne les verra plus devant lui. Plus encore, il n'aura foi dans la valeur d'un couvert, que si ce couvert le sépare de l'ennemi d'une manière absolue. Qu'on se rappelle à ce propos la manière dont les Autrichiens se défendent à l'intérieur des maisons: ils couvrent de feu l'assaillant ; mais, une fois que la porte est enfoncée, ils jettent bas les armes et se constituent prisonniers.

C'est ainsi qu'après des années de préparation attentive et propre à leur donner une haute idée de leurs talents militaires, les troupes peuvent constater, au premier coup de feu, qu'elles sont incapables d'appliquer ce qu'elles ont appris, et qu'elles se voient à moitié vaincues, avant que la bataille ait commencé.

L'abus de la manœuvre dans les exercices du temps de paix enfante encore un vice redoutable par ses effets : c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, la *réceptivité aux suggestions tactiques ou stratégiques*, que l'on constate chez les officiers investis du commandement. Ces officiers, habitués à se voir jugés pendant les manœuvres d'après des règles purement théoriques, et ne pouvant avoir — je parle surtout pour les subalternes — le seul juge légitime en matière militaire, le succès, en viennent tout naturellement à croire qu'une fois exécuté un mouvement tournant, la troupe tournée est perdue; que lorsqu'on est coupéon n'a plus qu'à capituler, et autres impératifs de la même valeur

Les zouaves français n'ont, de leur vie, été blâmés pour le procédé absurde qui consiste à attaquer de front une batterie d'artillerie couverte par des forces imposantes, et c'est pour-

quoi ils conservaient, en temps de guerre, la faculté d'étonner le monde en exécutant de ces attaques absurdes pareilles à celle de Palestro.

Le vice d'une éducation militaire qui repose tout entière sur des pratiques conventionnelles du temps de paix devait surtout se faire sentir là où commandait un général comme Gyulai, dont les origines n'étaient pas dans les rangs de la troupe et dont l'esprit s'imprégnait de tous les préjugés du milieu auquel il avait appartenu dès ses débuts.

Dans la première partie de la campagne, on le vit reproduire avec une méthode, avec une précision parfaites. tout ce que l'armée autrichienne était exercée à faire en temps ordinaire : construire des ponts, les rompre, installer des retranchements, observer scrupuleusement les prescriptions relatives à l'établissement des avant-postes, etc. La seule différence entre ce service de guerre et les manœuvres de paix consistait dans un plus large emploi des réquisitions et dans l'usage des contributions.

Il est difficile de découvrir aux actes de Gyulai d'autre mobile que l'intention de cette répétition pure et simple ; il est impossible de prendre ces actes pour autre chose que pour un contrôle de l'instruction militaire, en ce qu'elle a de professionnel, et d'y reconnaître l'exécution d'un plan quel qu'il soit. Or, le général dut se montrer satisfait du soin et de la rapidité avec lesquels ces travaux de contrôle étaient exécutés sous ses yeux, en particulier, la fortification : du 29 avril au 30 mai, on retrancha Vigevano, Mortara, Robbio, Stradella ; on édifia des têtes de pont à Verceil, à San Martino, devant Pavie. L'importance de ces ouvrages apparaît par les dimensions données à la tête de pont de San Martino : cette redoute, construite en un point sur lequel les Autrichiens n'attendaient aucune attaque, a 3 200 pas de développement ; elle consiste en une seule ligne ininterrompue, sans ouvertures pour les débouchés en avant et les mouvements offensifs ; en la mesurant moi-même de bout en bout, j'ai pu voir que le terrassement était exécuté partout avec une perfection qu'on ne rencontre pas toujours dans les travaux de polygone.

Il n'en est pas moins avéré que tous ces retranchements n'ont pas coûté à l'armée alliée la perte d'un seul homme,

et pour une raison bien simple : on ne savait ni on ne voulait se battre derrière ces parapets. La volonté de se battre ne s'apprend pas, mais se désapprend plutôt, par l'effet de cette fausse instruction militaire qui enserre tout, qui pétrifie tout dans ses formes rigides, nées d'une théorie sentencieuse ; elle tue toute initiative chez le chef et chez le soldat. En veut-on la preuve évidente? On la trouvera dans les actes suivants des Autrichiens. Les alliés ouvrent la campagne en exécutant un mouvement de flanc d'une portée de cinq *marches* ; au point le plus menacé du dispositif, à Novare, ils ne sont qu'à vingt-cinq kilomètres de l'armée autrichienne ; et cependant non seulement Gyulai ne songe pas à les arrêter, mais il se hâte d'évacuer des positions inexpugnables pour se retirer derrière le Tessin. Quel obstacle l'empêchait de se porter sur Novare et d'y couper l'armée française? Rejeté, en cas de malheur, sur ses positions, il n'y courait pas grand risque, ses lignes de retraite restant couvertes, par Vigevano et Pavie; s'il réussissait, au contraire, dans quelle situation critique ne plaçait-il pas l'armée alliée !

Toute l'histoire de cette guerre est faite pour remettre en tête cette observation du maréchal de Saxe, dans ses *Rêveries*, sur les généraux élevés à l'école du temps de paix ; « Quand ils viennent au commandement des armées, écrit-il, ils sont tout neufs; et, *faute de savoir faire ce qu'il faut, ils font ce qu'ils savent*[1]. » Grande parole, que confirme pleinement l'attitude de Gyulai dans la Lomellina.

Rien au monde, c'est une vieille vérité, n'est plus dangereux que l'application du pédantisme théorique à la pratique. Le pédant se contente d'observer les règles; cette observance une fois accomplie, son assurance devient sans bornes; il se persuade qu'il terrifiera l'adversaire, rien qu'en lui opposant les avantages d'une position bien choisie ou d'un plan bien imaginé. Ces espérances se confirment si l'adversaire est atteint d'hyperesthésie tactique. Mais vienne une troupe réfractaire au culte des fétiches de la théorie, mieux encore une troupe dans les rangs de laquelle on ignore jusqu'à l'existence des théories : celle-là ne s'arrête pas à étudier les points forts et

1. *Rêveries*, liv. II, chap. XV.

les points faibles de la position; mais elle sait que la position doit être enlevée et ne doute pas qu'elle ne le soit en effet. Devant un ennemi de ce genre, des soldats dressés aux routines du temps de paix perdent la tête absolument; d'une confiance exagérée, ils passent à l'autre extrême; la position qui leur paraissait parfaite tout à l'heure ne vaut plus rien, dès lors qu'elle n'arrête pas l'ennemi. Quant aux hommes debout derrière les retranchements, ils n'entrent pas ici en ligne de compte, l'instrution fondamentale qu'ils ont reçue les ayant accoutumés non pas à défendre les positions, mais à voir dans les positions un moyen de défense naturel.

La promptitude des Autrichiens à abandonner des positions quasi inexpugnables est démontrée d'une manière saisissante par les exemples de la bataille de Magenta : les Français s'emparèrent d'un seul coup, ce jour-là, non seulement des berges du fleuve, mais du pont qui traverse le Naviglio-grande, et ne s'arrêtèrent que devant les maisons qu'ils rencontrèrent de l'autre côté. Défendre une position *jusqu'à la mort* est une conception étrangère aux troupes autrichiennes; suivant l'expression d'un officier français, elles combattent non pour vaincre, mais *pour se rendre avec les honneurs de la guerre*. L'instant où elles capitulent est celui où elles se voient chargées à la baïonnette : c'est que — suivant la maxime dont le grand Frédéric avait fait la base de la discipline prussienne et qui domine toujours en fait, sinon officiellement, la vie militaire autrichienne — elles peuvent *craindre la baguette du caporal plus que la balle de l'ennemi*, mais non pas plus que la baïonnette de l'ennemi. Les mêmes raisons font que l'emploi de cette arme leur paraît, à elles, un procédé barbare de combat.

La vérité éclatante et l'éternelle justesse apparaissent ici de l'aphorisme prononcé par notre grand Souvorov : *La balle est une folle, la baïonnette est une gaillarde*. A quelque degré de perfection que soit portée l'arme à feu, la baïonnette, et la baïonnette seule, restera *représentative de l'énergie morale du soldat*.

On a dit que la boutade souvorienne impliquait la négation de l'art militaire et qu'elle n'avait plus de sens, depuis l'invention des projectiles allongés. Mais doit-on, je le de-

mande, prendre au pied de la lettre les paroles d'un homme qui ne parlait que par métaphores, et le mot *baïonnette* ne désigne-t-il pas ici, bien plutôt que l'arme, l'homme assez hautement pourvu de force morale pour s'avancer jusqu'à portée des baïonnettes?

Je reviens à mon sujet, dont je m'excuse de m'être laissé détourner malgré moi. Les Autrichiens exécutent, la plupart du temps, avec un art manifestement supérieur à celui de leurs adversaires, les mouvements qui précèdent les actions: témoin la manœuvre du général Jabot à Palestro. Mais, à l'instant du choc, cet art même leur devient fatal, par le désir exagéré qu'ils ont de bien préparer l'attaque et par le scrupule avec lequel ils appliquent jusqu'au moindre détail des règlements et des instructions.

Le général Jabot est désigné pour tourner l'aile droite des Piémontais : il remplit sa mission d'une manière qui doit sembler très habile et très heureuse, si l'on songe qu'il réussit à faire passer sur un pont étroit une brigade entière avec une batterie et qu'il apparaît à l'improviste sur le flanc qu'il doit attaquer. Le franchissement même de cet obstacle qu'il a maintenant derrière lui et qu'il ne peut plus songer à passer en retraite semblerait indiquer qu'il juge clairement sa situation, et qu'il aperçoit la nécessité d'aller, par une offensive énergique, au-devant du danger qu'il encourt d'être culbuté dans le canal. Mais, au lieu de cette résolution franche, il forme l'ordre de combat, se couvre de la Sesietta, et fait ouvrir le feu contre Palestro. Ces actes démonstratifs suffiraient à consommer la victoire, si les troupes qu'il a devant lui étaient pareilles à celles qu'il commande; en fait, on voit les Sardes reporter loin vers l'arrière leur flanc droit. Mais trois bataillons de zouaves français débouchent; sans s'arrêter à l'obstacle présenté par le cours de la Sesietta et par le relief de l'autre berge sur laquelle l'ennemi est établi, ils l'attaquent de front; tout fuit instantanément devant eux.

Il est à croire que les zouaves expliqueraient volontiers ce résultat par l'irrésistibilité de leurs attaques ; mais, pour un observateur impartial, la cause de leur succès ne peut être que la suivante : les Autrichiens sont si parfaitement instruits de tout ce qu'il est possible d'exécuter *aux manœuvres*, qu'ils en

oublient la lutte corps à corps, baïonnette contre baïonnette ; les rencontres de ce genre produisent sur eux — quelque peine qu'on ait à le croire — l'effet de l'imprévu. On les a formés à répéter chaque mouvement, chaque pas même : comment s'étonner s'ils ne peuvent faire figure, quand il leur est demandé de ces actes de guerre impossibles à préparer par le procédé des répétitions?

Il est triste d'avoir à le dire, et pourtant on ne peut s'empêcher de comparer des soldats instruits de cette manière à ces chevaux de cavalerie qui ont pris aux manœuvres l'habitude de s'arrêter devant les carrés d'infanterie et qui font de même quand il s'agit d'une attaque véritable. L'analogie est d'autant plus exacte, que toute une partie de la nature humaine appartient à l'animalité, et que le pli des habitudes acquises rapproche l'homme de l'animal à proportion des sévices auxquelles cet homme est soumis d'un autre côté, du côté intellectuel [1].



La profonde différence entre l'éducation militaire française et l'éducation autrichienne apparaît, si l'on compare ensemble ces deux batailles, Magenta et Palestro. A Magenta, la division des grenadiers de la garde, après s'être emparée du pont, des hauteurs et des maisons attenantes au fleuve, resta pendant trois heures sans aucun secours, refoulée, acculée au canal. Les Autrichiens pouvaient agir ici comme les zouaves français avaient agi à Palestro contre la division Jabot. La seule différence entre les deux situations consistait en ce que le Naviglio-grande est plus large que la Sartirana ; que sa berge est plus haute ; que la division française était déjà fatiguée et que l'établissement des Autrichiens sur le point qu'elle occupait eût menacé de ruine non pas une brigade, mais l'armée alliée tout entière. Ces considérations étaient de

1. A Solferino, les Autrichiens combattirent plus énergiquement ; mais, d'une part, ils étaient stimulés par la présence de leur empereur ; et de l'autre, ils commençaient à bénéficier alors d'une véritable instruction de guerre. Des leçons pareilles à celles de Palestro et de Magenta ne vont pas sans produire quelque fruit.

nature à motiver, de la part des Autrichiens, un effort énergique ; et cependant, ils se laissèrent arrêter, pendant plusieurs heures, par une poignée de zouaves et de grenadiers.

Dans l'un et l'autre cas, tous les avantages étaient du côté autrichien ; et cependant, à Magenta comme à Palestro, la victoire fut de l'autre côté. Dira-t-on que la position de Magenta fit du moins l'objet d'une lutte acharnée? L'affirmation paraît contestable, si l'on fait entrer en ligne de compte la prépondérance numérique acquise aux Autrichiens, surtout pendant les deux ou trois premières heures de la bataille, et la divergence des efforts français : au début de la journée, les Français n'avaient que huit mille hommes au pont de Magenta (le rapport de Saint-Jean-d'Angély dit même cinq mille, mais ce doit être une erreur ; autrement il faudrait compter les bataillons à quatre cent cinquante hommes seulement) ; à six heures, arrivèrent la division Vinoy (10 000 hommes), et la division Picard (5 000 hommes). Mac-Mahon n'avait avec la division de la garde que trente-cinq mille hommes. Soit un total de cinquante-huit mille Français, contre quatre-vingt mille Autrichiens (3e, 5e, 2e et 7e corps).

Où donc chercher la cause du succès des Français ? Presque exclusivement dans la haute valeur du soldat, car, pour ce qui est de l'art militaire proprement dit, l'étude de la campagne ne conduit guère qu'à des conclusions négatives. Le mouvement de flanc de Voghera sur Novare, par lequel s'ouvre la campagne, est le seul épisode qui relève d'une saine théorie ; encore n'est-ce que quant à l'idée, et non quant à l'exécution. L'armée piémontaise entame l'opération par le passage de la Sesia, mouvement de front qui répond à un double but : former flanc-garde et donner le change aux Autrichiens sur la direction que doit suivre le gros des forces. L'armée française atteint Novare, y laisse une nouvelle flanc-garde, et garantit par là la réussite du plan (autant du moins que le succès, à la guerre, peut être garanti).

Tout cela est rationnel ; mais on ne peut en dire autant des combats auxquels l'entreprise donne lieu. A Palestro, tout l'art de la préparation est du côté des Autrichiens. La charge héroïque des zouaves, si grande, au mépris de toutes règles,

restera à jamais comme une manifestation éclatante *de l'énergie*, et du rôle que l'énergie joue à la guerre ; mais on ne la citera pas comme le modèle rationnel proposé aux troupes chargées de forcer des passages.

A Magenta, l'armée doit traverser le Tessin par deux points distincts en présence de l'ennemi ; cette opération, dans laquelle les Français se heurtent à des forces supérieures, les expose à voir leurs détachements battus séparément. L'attaque prématurée de la division de la garde devant Magenta, et la position critique dans laquelle cette division reste pendant plusieurs heures, après avoir brillamment exécuté son attaque, soulignent bien la réalité de ce danger. Il y a plus : au moment où les grenadiers de la garde s'engagent, leurs réserves sont encore en arrière, à trois heures de marche (temps compté à partir du moment où l'ordre est expédié). Peut-on qualifier de rationnelle cette manière d'employer des forces ?

A Solferino, un des maréchaux français s'obstine à faire exécuter par son infanterie une attaque strictement impossible, avant d'avoir été préparée par l'artillerie : il s'agit d'enlever le cimetière qui couronne sur toute sa largeur un ressaut étroit du terrain ; ce cimetière, entouré d'un mur haut de plus d'une sagène [1], s'adosse au nord à des pentes abruptes ; il est flanqué au sud par les feux de canon qui partent de la hauteur de la tour de Solferino. Bref, le combat n'a d'autre caractère que celui d'une simple attaque de front.

Concluons donc que les succès de la campagne appartiennent aux soldats et non aux généraux (la personnalité du duc de Magenta étant mise à part). Le jugement se trouvera confirmé par le fait qu'aucune des batailles livrées ne changea d'une manière sensible la situation stratégique des deux partis. Les officiers français avouent eux-mêmes, et, naturellement, sans pouvoir dire quelle aurait été l'issue définitive, qu'ils s'attendaient à voir la bataille de Magenta recommencer le lendemain : pareille idée ne leur serait pas venue, par exemple, le soir de la bataille d'Iéna. La même incertitude eût régné, après la journée de Solferino, si leurs succès précédents n'avaient pas persuadé les Français,

1. 2 mètres 13.

d'une manière indubitable, que les Autrichiens ne comptaient pas devant eux.

L'une et l'autre de ces deux affaires rappellent les grands chocs restés sans résultats en dépit de tout le sang versé, de Preussisch Eylau, de Borodino, etc. ; ce sont de ces rencontres où les adversaires se heurtent front à front et où l'équilibration à peu près parfaite des forces morales qui animent les masses se traduit par des pertes également sensibles pour les deux partis.

Il est vrai que des événements considérables sortirent ici des péripéties des champs de bataille, mais ces événements eurent pour cause les imperfections morales du système politique et militaire suivi par les Autrichiens, et non les conceptions stratégiques du commandement français. Milan est évacuée parce qu'on y craint des insurrections ; la ligne de l'Adda, celle de la Chiese sont dépassées, parce qu'on n'a plus confiance dans les troupes. La ligne du Mincio est abandonnée à son tour, après la bataille de Solferino, et toujours pour la même raison : *on se méfie du soldat*, malheur inévitable là où le soldat manque du sens de sa nationalité, et où sa valeur propre a disparu en même temps que sa dignité personnelle[1].



Le système français est tout l'opposé du système autrichien : il fait peu de fond sur l'éducation militaire et table presque exclusivement sur l'initiative et sur l'énergie du soldat. Loin de considérer l'autonomie morale des individus comme un mal, les Français y voient la source unique de la valeur militaire ; aussi la personnalité du soldat est-elle pour eux sacrée, et respectent-ils particulièrement les prérogatives de l'amour-propre. Ils se gardent d'aller naïvement détruire, au nom d'une idée théorique sur la discipline, les susceptibilités jalouses de l'amour-propre, et préfèrent, au contraire, composer avec elles

1. Dans les États civilisés, l'homme qui s'estime lui-même peut seul être brave. Au sein de l'humanité primitive, le courage naît des appétits sanguinaires; mais, ces mobiles disparaissant à mesure que l'intellectualité de l'homme se développe, le sentiment de l'individualité devient indispensable, comme permettant seul de triompher de l'instinct de conservation au nom du devoir. Ce sentiment et l'estime de soi-même ne sont qu'une seule et même chose.

jusque dans ce qu'elles ont de puéril; par là, ils réservent la force et l'énergie du soldat, et les tiennent prêtes pour les vrais sacrifices, c'est-à-dire ceux qui ne se commandent pas et dont est seule capable une personnalité fière d'elle-même et non étouffée par autrui.

Ils ont instinctivement compris que la discipline, quand on la considère comme un but, devient quelque chose d'absurde ; qu'elle ne peut être prise que comme un *moyen* ; qu'entendue dans ce sens, elle n'exerce son influence utile que dans l'étendue de certaines limites : ces limites une fois dépassées, elle agit d'une manière incontestablement nuisible, en créant dans la troupe, suivant son espèce, une atmosphère d'apathie ou de mécontentement.

En passant aux détails auxquels conduit l'application de ce principe, je montrerai comment, avec l'admirable instinct propre à cette nation essentiellement militaire, les Français ont su deviner les moyens les meilleurs pour développer les forces morales à l'intérieur de leur armée. Ces détails de pratique méritent de notre part d'autant plus d'attention qu'on y retrouve en plus d'un endroit des analogies frappantes avec les préceptes hérités du grand connaisseur du cœur russe, de notre immortel Souvorov.

Pour former des recrues, on ne commence pas par extirper chez elles toute trace de confiance en soi[1] ; on s'efforce au contraire de persuader au soldat qu'il est un luron et qu'il n'a pas son pareil dans le monde entier. Quand l'instruction élémentaire est terminée, on n'y revient plus, pour ainsi dire, que par convenance, par tradition, sans s'attacher d'une manière particulière à la rectitude de l'exécution. Les soldats ne cachent pas, les officiers ne font pas difficulté de reconnaître que ces exercices sont parfaitement ennuyeux et qu'ils ne servent à rien; mais, par l'effet de cette routine dont s'accommode si bien le caractère français, on n'en répète pas moins la vieille chanson, en s'ingéniant à abréger autant que possible

1. J'ai vu, peu de temps avant la guerre, à Venise, un exercice de recrues autrichiennes, et ne puis dire combien j'en fus péniblement affecté. Non seulement on y pratiquait le *pas d'instruction*, mais le ton grossier des commandements et des observations était fait pour montrer aux recrues leur nullité devant la toute-puissance du caporal, et pour les instruire à le craindre, sans savoir s'ils avaient raison ou s'ils avaient tort.

le temps perdu à la répétition. D'ailleurs, une moitié entière de l'année (l'automne et l'hiver) reste vide de toute occupation, à l'exception des promenades militaires, qui s'exécutent à raison d'une par semaine [1].

Les manœuvres d'ensemble présentent le même caractère que les exercices des unités isolées. On s'occupe d'y donner aux officiers et aux soldats la notion de la liaison qui doit exister dans le mouvement des masses et dans leur disposition relative, sans s'attacher aux détails et sans s'astreindre à la stricte observance de prescriptions réglementaires ou tactiques ; ce sont encore des promenades militaires, mais exécutées en ordre de combat et non plus en formation de marche.

Il faut joindre à cela le fruit que les troupes retirent de leur séjour dans les garnisons d'Afrique. L'Algérie a coûté à la France bien des milliers de vies, mais elle lui a valu en échange des avantages précieux. Un système de relève continuelle (tous les cinq ans) permet de faire successivement passer sur cette terre inhospitalière l'armée tout entière ; il empêche que les officiers ne désapprennent les saines maximes militaires et ne tombent dans le pédantisme propre aux armées qui ne se battent pas.

L'Afrique a donné aux troupes françaises ces tentes portatives à l'abri desquelles, où qu'elles aillent, elles se retrouvent toujours chez soi. Grâce à elles, l'organisation des trains, les marches, les ambulances, le service des subsistances et l'installation des cuisines reposent sur des bases satisfaisantes. En Afrique, le soldat, habituellement livré à lui-même, parvient à un tel degré de maturité morale qu'on a vu plusieurs fois, dans la dernière campagne, des troupes perdre au feu tous leurs officiers et s'acquitter cependant de tout le devoir qui leur avait été tracé. C'est là la perfection la plus haute à laquelle une armée puisse s'élever, et elle ne peut être atteinte que par les troupes qui cachent dans leurs rangs

1. Le maréchal de Castellane a recommandé aussi d'autres exercices, qui méritent une attention particulière : il fait instruire les fantassins à monter en croupe derrière des cavaliers. Outre qu'il peut être utile, comme on sait, d'avoir ce moyen de transport à sa disposition, le procédé présente encore l'avantage de donner aux cavaliers une notion de guerre sur le rôle de leur arme et sur leurs obligations.

mêmes des chefs tout prêts à remplacer les chefs véritables. si ceux-ci viennent à manquer.

Enfin, l'armée française doit à l'Afrique les meilleurs de ses généraux. En raison du caractère particulier de la guerre faite de combats de détail, en raison de la nécessité qui s'impose, d'étudier un adversaire si différent des combattants européens, les officiers d'Algérie se trouvent placés dès le grade de sous-lieutenant dans des situations indépendantes, où ils ont toute occasion d'exercer leur énergie et leur initiative. On devine si une pareille école doit développer chez eux l'art du commandement, et je n'étonnerai personne en disant que non seulement la France ne manque pas, mais qu'elle regorge d'officiers aptes à commander les troupes et à les conduire habilement sous le feu.

De leur côté, les officiers des grades supérieurs apprennent à reconnaître autour d'eux, de bonne heure et d'une manière sûre, l'énergie et le talent. On a dit que la guerre de partisans ne prépare pas à commander des masses ni à concevoir des *opérations*, au sens européen du mot. Cette opinion est contestable, car on apprend du moins à cette guerre ce que c'est qu'initiative et que présence d'esprit dans les moments critiques, et voilà bien le principal. Gyulai connaît sans doute à merveille la guerre sur la carte et s'entend à faire agir en masse des troupes sur le pied de paix : cette science lui a peu servi au cours de la dernière campagne. Ney ne fut jamais capable de comprendre les différences d'échelle qui existent d'une carte à l'autre ; mais Ney battit en toute rencontre les Autrichiens et les Prussiens[1].

Les partisans de cette méthode allemande, suivant laquelle les hautes obligations de la guerre et les détails des convenances et des coutumes militaires sont imposés avec une égale rigueur au soldat, doivent considérer la discipline française comme le plus bas degré de laisser-aller auquel une troupe puisse tomber. Le soldat marche débraillé; répond vertement, si on l'agace; se déclare offensé, si le supérieur

1. Les Français, dans la haute opinion qu'ils ont de nos troupes, surtout depuis la guerre de Crimée, supposent qu'elles doivent leur valeur à la pratique acquise au Caucase et ne peuvent croire que nous ne profitions pas de cette école, autrement que pour en faire l'apanage exclusif d'un seul de nos corps d'armée.

en use trop librement avec lui ; réclame et obtient gain de cause, si sa réclamation est fondée. Il a ce franc-parler que Souvorov s'efforçait de donner à nos soldats en combattant chez eux la maladie du : *Je ne sais pas* ; il marque souvent peu d'émotion quand un officier passe et s'abstient même quelquefois de rectifier la position.

Mais que cet officier l'envoie à une mort certaine, et ce sera peu pour le soldat que d'y courir : il y volera. Que l'officier lui demande un service personnel, et il obéira avec un empressement, avec une joie, qui m'ont rappelé tant de fois la manière d'être de nos soldats.

Aucune froideur, aucune méfiance dans ces rapports d'inférieur à supérieur; aucune tendance, de la part du soldat, à leur donner un caractère en quelque sorte *juridique*, je veux dire à mesurer, d'après la lettre du règlement, la dose de respect due au chef; il ne demande à l'officier que d'être poli et, sous cette seule condition, est prêt à se sacrifier pour lui faire plaisir. De cette discipline à la discipline autrichienne, qui ne permet au subordonné de s'adresser au supérieur qu'avec une humble soumission, il y a loin, presque aussi loin que des résultats obtenus par les Autrichiens, dans cette campagne, aux résultats obtenus par les Français.

Il n'en est pas moins vrai que le système français effraie positivement et que ses formes larges font craindre qu'il n'y ait excès dans l'indépendance accordée au soldat; mais ce n'est là qu'une apparence; en y regardant de plus près, on voit que, dans l'étendue de cette pseudo-indépendance, le soldat rencontre des limites tracées, qui circonscrivent nettement ses devoirs. Il ne se meut librement que dans la zone qu'on pourrait appeler : *zone des convenances militaires*. L'observance de ces convenances est garantie par l'existence de punitions légères, quoique inexorablement appliquées. Personne ne songe à faire de ces prescriptions purement formelles des obligations de fond ; personne ne s'imagine que la discipline soit menacée de ruine pour un soldat qui aura oublié de boutonner sa tunique ou de rectifier sa position ; et cependant chacun croit de son devoir d'envoyer le délinquant passer quelques jours à la salle de police. Quant au service

proprement dit, toute faute commise est impitoyablement réprimée.

Les convenances militaires, comme les autres convenances, sont chose purement relative; ce que les uns regardent comme convenable paraît à d'autres le comble du sans-façon. Pareille divergence d'opinions montre bien le peu de consistance qu'ont par elles-mêmes de pareilles matières. Mais dès qu'on entre dans le domaine des obligations vraies, cette incertitude disparaît : dans toutes les armées, une sentinelle qui s'endort, un soldat qui abandonne son poste ou qui élève la voix dans le rang pour répondre, etc., sont tenus pour gravement coupables et punis d'ordinaire avec une rigueur d'autant plus grande que le côté formel de la discipline aura été plus négligé.

* * *

Les développements qui précèdent permettent de conclure que la discipline française a pour base deux principes parfaitement rationnels :

1° Il existe dans le métier des armes deux parties distinctes et d'importance très inégale : celle des obligations militaires et celle des convenances militaires. Une discipline rigoureuse est une force préservatrice destinée à maintenir dans leur intégrité les premières et non pas les secondes.

L'accord des opinions à ce sujet est d'autant plus remarquable, qu'il s'est établi par la pratique et qu'il n'est consacré par aucune loi particulière. Autant que l'on peut en juger par ce qu'on sait de lui, Souvorov a prouvé par sa manière d'être avec les soldats qu'il faisait lui-même cette distinction de principe ; il leur racontait des balivernes, mangeait avec eux, imitait le chant du coq — tous actes bien propres à provoquer l'indignation d'un général de l'école autrichienne ; — cependant Souvorov sacrifiait des vies humaines au cours de simples exercices du temps de paix (dans sa leçon sur les attaques de cavalerie).

2° *L'énergie humaine a ses limites; dès lors, si l'on veut la réserver pour l'employer à de beaux actes, il faut se garder de l'user sur des objets sans importance.*

Les résultats à attendre de l'un et l'autre système sont démontrés par la dernière campagne : les Autrichiens avaient partout la supériorité pour ce qui est de la lettre morte de l'art ; les Français ne pouvaient leur opposer que leur désir sincère de se battre, et cependant ils l'ont emporté. *Ce succès équivaut à une protestation non pas contre l'art, mais contre la prétention de substituer l'art, tout seul, au raisonnement libre et personnel.*

Faut-il ajouter que bien souvent, dans l'armée autrichienne, des officiers auxquels leur grade attribue l'initiative de l'action se laissent gagner par la même maladie morale qui sévit sur la troupe? Habitués par leurs inférieurs à l'obéissance sans discernement et au silence, ils ont perdu la faculté d'appliquer leur entendement à résoudre le problème qu'un obstacle placé sur leur route pose tout à coup devant eux ; ils sont ébranlés d'avance par la résistance qu'ils ont justement à surmonter.

C'est sans doute à cette infirmité particulière qu'il faut faire remonter l'origine des fables que le commandement autrichien n'eut pas honte de répandre durant toute la campagne, en se persuadant naïvement qu'il soutenait par là les forces morales du soldat. C'est ainsi qu'on voulut, au début, lui faire croire qu'il n'aurait affaire qu'aux Piémontais, et que les Français resteraient hors de cause ; plus tard, quand la fausseté de ce premier bruit se trouva démontrée par les faits, on raconta que les Français mettaient à mort tous leurs prisonniers. Enfin, avant la bataille de Solferino, la nouvelle fut annoncée de l'arrivée d'un corps auxiliaire russe de 50 000 hommes. Ces mensonges ingénus ne rappellent-ils pas les stratagèmes recommandés par les écrivains byzantins de la période de la décadence? Et n'est-il pas évident que, dès la première rencontre, l'effet produit devait être contraire à l'effet espéré, puisque ce que le soldat pouvait conclure de racontars pareils était que ses supérieurs avaient peur des Français?

Tout autre est la situation de l'officier français ; il doit se tenir sans cesse en garde contre la susceptibilité de ses subordonnés et s'étudier intellectuellement soit à ne pas éveiller mal à propos cette susceptibilité, soit à l'exciter au contraire jusqu'au plus haut degré, quand l'intérêt du service l'exige.

Cette lutte continuelle que l'officier soutient au dedans de lui-même est bien faite pour développer ses facultés morales et pour lui révéler tous les traits de la psychologie du soldat.

L'armée autrichienne est au pôle opposé par rapport à l'armée française. A celle-là, il faut des positions, des retranchements, la défensive ; celle-ci ne sait agir qu'offensivement. L'une réduit à rien l'individualité, l'autre méprise le côté scientifique du métier. La première ne songe qu'à fusiller l'ennemi, sans sortir de derrière ses couverts et sans en venir à la baïonnette ; la seconde ne songe qu'au corps à corps, et elle s'en approche au mépris d'obstacles qu'elle ne prend pas toujours la peine d'étudier avant de les franchir. Laquelle de ces deux manières est préférable, c'est ce qui va sans dire ; mais cette deuxième manière n'en est pas moins incomplète, particulière, et par là sujette à de très graves inconvénients.

M. DRAGOMIROV

LOULOU[1]

— PREMIÈRE PARTIE —

I

SEGANTINI ET FAVRETTO

Anxieux, le cœur palpitant, François Roero monte la garde depuis près d'une heure derrière la porte entre-bâillée de son petit appartement, au rez-de-chaussée, rue Principe Amedeo.

« Aujourd'hui non plus?... M'aurait-elle dit encore oui pour me calmer, pour me tromper, pour me berner?... Est-ce qu'aujourd'hui non plus elle ne viendrait pas, réellement?... »

Il attend encore un peu, toujours debout, immobile, le front appuyé à un des battants, l'oreille au aguet, retenant sa respiration, espérant percevoir, d'un moment à l'autre, un froufrou particulier, le tic tac bien connu d'un pas pressé.

« Non, rien!... Cette fois encore, elle s'est moquée de moi! »

Il tire sa montre avec colère, s'éloigne pour regarder l'heure, au milieu de l'antichambre déjà discrètement éclairée par une lampe rose.

« Six heures!... Il est presque six heures, et elle m'avait promis de venir tout de suite après cinq heures!... Elle ne viendra plus! C'est évident, elle ne viendra pas, maintenant! Six heures!... On n'y voit déjà plus!... Il fait nuit!... »

Frappant du pied, il gronde avec rage entre ses dents :

— Maudite coquette!

1. L'original a paru sous ce titre : *La Signorina.*

La maudite coquette si aimée à cinq heures, si détestée à six, c'est « Fanny », comme l'appellent simplement les dames de son entourage, et même, entre eux, ses amis les plus intimes et les plus martyrisés.

Fanny, Stéphanie, la baronne Stéphanie d'Eichelburg, entrée dans la famille Arcolei. Père allemand, mère milanaise. Conçue dans la Forêt-Noire et née sur le plateau d'Erba. On retrouve dans ce croisement tous les caractères les plus marqués et les plus opposés des deux races. Blonde et nerveuse, sentimentale; voix langoureuse et santé de fer. Grande, forte, des épaules magnifiques et un petit pied merveilleux. Une carnation d'enfant, rose et délicate, et, au-dessus de la lèvre mobile, un peu renflée, l'ombre dorée d'une légère moustache.

Il y a presque trois mois, trois longs mois, — depuis les premiers jours de novembre, où Fanny est revenue de la campagne, jusqu'à ce soir de la fin de janvier, — que le pauvre François Roero, amoureux et désespéré, prie, supplie, menace pour obtenir une visite... la première visite.

— Quel mal y a-t-il?... Que craignez-vous?... Je voudrais tant vous montrer mes tableaux!... mon Segantini et mon Favretto... Venez! venez!... Je le veux... Faites d'abord une visite à madame de Angelis, qui demeure tout près de moi, et puis... paf! vous entrez... Pas d'escalier à monter : c'est au rez-de-chaussée, la première porte à gauche. Qui pourra vous voir? qui le saura jamais?... Personne, je vous jure... Personne!

— Mais... quand je dirais oui...

— Oui! oui! oui!

— A quoi bon? Vous savez bien que... cela ne changerait rien!... C'est un caprice inutile, vous êtes un vilain égoïste. Vous savez que j'ai si peur, que je suis si nerveuse!... Vous savez qu'après j'en serais malade, et vous insistez tellement... sans aucun motif!... Pourquoi? dites!

— Parce que... je vous l'ai dit!... je veux vous montrer mes tableaux.

— Le soir?... Me montrer des tableaux, le soir? quand il ne fait plus clair?

— On allumera les bougies... Et puis je veux vivre là où

vous aurez respiré cinq minutes, ou même une seconde... Oh ! je vous en prie, je vous en supplie...

Lentement, Fanny pousse un soupir d'admiration profonde, tandis qu'elle cherche à délivrer sa main dont le jeune homme s'est emparé.

— Segantini et Favretto !... Mes deux passions !

— Venez donc, venez ! Je vous attendrai derrière la porte.

— Ces tableaux... qu'est-ce que c'est ?

— Celui de Segantini : *Après un baiser*, représente une scène alpestre dans la haute Engadine : un berger, une bergère, un troupeau de moutons ; au fond, la chaîne des montagnes, la cime neigeuse des glaciers ; un grand calme, une grande paix... Celui de Favretto : *les Caquets sur la place Saint-Marc*... de la gaieté, de la chaleur, du bruit, une exubérance de vie...

Fanny pousse un nouveau soupir, plus profond.

— Segantini pense, Favretto rit !... Quels grands artistes tous les deux !

— Venez donc, venez... Je parlerai à la concierge. Elle ne vous demandera rien, elle ne verra rien. Vous passerez comme une flèche.

Segantini, Favretto !... Quelle tentation !

La baronne Stéphanie est une raffinée : elle aime tant à causer, à discuter sur l'art ! Elle s'enflamme, s'exalte, s'enthousiasme ! Elle peint elle-même et a la réputation d'avoir un certain talent d'amateur. Elle ne peint que des animaux. Un jour, cependant, elle a essayé de faire le portrait de Don Jules, son mari ; elle a réussi à peu près.

Segantini, Favretto. Quelle tentation !

Et, pour l'amour de Segantini et de Favretto, uniquement, elle a fini par céder et par promettre.

— Mais... je ne viendrai qu'une minute, une seconde, et... ensuite jamais plus... Vous le jurez ?

— Je le jure !

Et... il est six heures. Dans l'angoisse muette de l'attente, Roero les entend sonner à toutes les horloges et perd désormais tout espoir. Il se tient toujours aux écoutes, derrière la porte, mais sa figure est pâle, rembrunie. D'habitude, quand il n'est pas trop bien peigné, et qu'il ne porte pas un col

trop haut, c'est plutôt un beau garçon, très sympathique, mais, à force de se fourrager les cheveux et de se mettre en fureur, il est devenu laid et même livide.

« Toujours menteuse, toujours coquette, et pas autre chose !... »

Il a un élan de colère, de révolte contre Stéphanie, contre sa propre faiblesse, contre sa niaiserie, et déjà il s'éloigne de la porte après l'avoir fait claquer avec rage, quand il entend résonner dans le vestibule ce tic tac qu'il attend depuis une heure.

— Chérie ! chérie !...

Et à peine entrée, là, derrière la porte, Stéphanie se sent prise, serrée entre les bras de son amoureux, que rendent soudain plus hardi et plus entreprenant sa longue attente, son doute cruel et son bonheur inespéré ; et le visage de Stéphanie, son doux visage parfumé, au nez rougi et glacé par la bise, est dévoré de baisers fous.

— Qu'est-ce que vous faites ?... Ce ne sont pas là nos conditions... Vous m'aviez promis...

— Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !

— Je vous croyais un galant homme... Je me suis fiée à votre parole... d'honneur... Vous m'aviez juré...

— Je t'aime ! je t'aime !...

Les bras de Stéphanie deviennent de fer ; ses petites mains nerveuses griffent, même sous les gants. Dans un accès plus fort de colère, d'indignation, elle arrive à se délivrer de François et à le repousser, chancelant, au milieu de la pièce.

— Voilà les égards que vous avez pour moi ?... Voilà comment vous me prouvez votre estime et votre respect ?... Vous ne me verrez plus jamais !

Stéphanie s'élance vers la porte pour se sauver, mais ne peut pas : la porte est fermée à clef.

A ces reproches, à cette menace, François se calme subitement, rentre en lui-même et comprend son erreur, sa folie :

— Pardon ! pardon !

— Ouvrez tout de suite ! ouvrez !

François bégaye, toujours plus confus, mortifié, sans oser se rapprocher d'elle :

— C'est plus que du respect... C'est de la dévotion, de l'adoration que j'ai pour vous.

— Vous avez une belle façon de témoigner vos sentiments!... Ouvrez, vous dis-je, et tout de suite!...

François, toujours plus pâle, murmure :

— Pardon... Je vous en supplie... Je vous demande pardon, en vous adorant humblement comme une reine... en vous adorant à genoux comme une sainte... comme une sainte...

La voix tremblante de l'amoureux, cette prompte soumission, ce mot de « sainte » apaisent la jolie baronne qui, en bonne épouse, suit les principes cléricaux de son mari, Don Jules Arcolei ; on l'accuse même d'être un peu bigote.

Un instant de silence. Stéphanie se retourne, quitte la porte, avance d'un pas et dit à François :

— Monsieur Roero, vous m'avez donné une leçon...

— Mais non, mais non!...

— La leçon que je mérite pour m'être fiée à vous, à votre parole, à vos promesses, à vos serments les plus sacrés. C'est ma faute! c'est ma faute!... (Elle lève ses beaux yeux au ciel, avec un douloureux soupir.) Mais je vous croyais si bien mon ami!... le seul en qui je croyais, en qui j'avais confiance... (Sa voix est voilée de larmes ; elle ne commande plus ; elle prie, à son tour :) Ouvrez, soyez gentil; laissez-moi partir!... Et... ne nous voyons plus!... Nous ne devons plus nous revoir, jamais!... Je vous pardonne; je vous l'ai déjà dit : c'est ma faute, ma faute, à moi seule ; vous n'avez fait que me donner la leçon que je méritais!... Maintenant... vous vous dites... (Elle a un sanglot et se cache le visage dans ses mains.) O mon Dieu, quelle honte!

François la regarde bien, hésite un moment, puis se rapproche en continuant de l'observer et se dit à lui-même :

« Ou elle ne s'est pas mise en colère autant qu'il semblait ou la colère ne sera pas longue à se dissiper... »

Il lui prend les mains, lui fait doucement violence et lui découvre le visage.

— Toute ma vie, toute ma vie, en échange d'un peu d'amour...

Stéphanie, de nouveau fière et menaçante :

— Vous recommencez?...

François lui répond vivement :

— Non ! non ! non !...

Et, en même temps, il relève la portière de la première pièce.

— Pourquoi ?...

— N'êtes-vous pas venue pour voir mes tableaux ?

— Il est trop tard.

— Rien qu'un instant !...

Stéphanie est perplexe. Elle voudrait bien et elle ne voudrait pas. La tentation est là, qui grandit à vue d'œil.

François insiste, de sa belle voix chaude et vibrante :

— Rien qu'un instant... c'est vite fait !...

— Très vite, alors !... Il doit être si tard !... Jules est bon, mais je ne peux pas le faire attendre pour dîner : c'est la seule chose qui le fâche.

— Nous avez le temps : six heures viennent de sonner... Et puis, aujourd'hui, il y a conseil municipal ! on discute le budget : la séance sera longue... Un coup d'œil... deux minutes...

— Alors, rien que le tableau de Segantini.

— Et celui de Favretto... Ils sont dans mon cabinet tous les deux.

Stéphanie est prise d'une curiosité nouvelle :

— Dans votre cabinet ?... où vous travaillez ? où vous écrivez, où vous pensez de si belles choses ?...

— Où je pense continuellement à une seule belle chose : vous !

— Taisez-vous ! finissez !... ou je m'en vais...

— Venez, c'est ici.

François traverse le petit salon, puis écarte une autre portière, à droite :

— Entrez.

Stéphanie passe devant lui en le frôlant de sa robe. François la suit en laissant retomber la portière. Il lui montre un tableau où éclatent les tons vifs :

— Voici le Favretto.

Stéphanie, souriant :

— *Les Caquets sur la place Saint-Marc*... Ah ! Venise ! Venise !...

Elle s'approche du tableau, en levant des yeux ravis, et en ce moment elle oublie tout, même le danger.

— Venise! Venise!... Quel coloris, quel relief!... C'est pris sur le vif.

Le jeune homme respecte d'abord son ravissement, son extase; puis, d'une main, lui touchant légèrement le bras, et, de l'autre, lui prenant la taille, il l'oblige à se retourner un peu.

— Et voilà le Segantini : *Après un baiser*... Voyez aussi quelle vérité dans ce petit chef-d'œuvre inconnu... quelle expression!

— Ne dites pas : « vérité ». Il y a beaucoup plus!... Il y a de la poésie. Et quelle poésie!

— Soyez gentille, parlez-moi un peu, pour moi seul, de Segantini et de Favretto.

Stéphanie se sent prise par son faible.

— A quoi bon?... Pourquoi voulez-vous me faire parler d'art?... je ne dis que des sottises.

— Tout le monde reste bouche bée quand vous parlez! Mais aujourd'hui, parlez seulement pour moi... Oui, oui, oui... J'en ai besoin pour mon *Ariane*.

Stéphanie est de plus en plus flattée.

— Comment?... Vous voudriez mettre dans votre comédie les... sottises d'une femme quelconque?

Il lui reprend les mains :

— Mettez-vous là... Asseyez-vous dans mon fauteuil... là, devant mon bureau... Comme je l'aimerai désormais mon chez moi, cette petite chambre!

— Il est joli, votre cabinet.

— Asseyez-vous et parlez.

Stéphanie s'y refuse avec de petites mines d'enfant têtue :

— Laissez-moi regarder... je veux d'abord tout voir.

— Asseyez-vous et parlez.

Stéphanie ouvre un cahier, sur le bureau, et lit sur la première feuille volante :

— *Ariane*, acte II... Lisez, vous, au contraire!

— Non, non!

— Laissez-moi voir.

François lui soulève la main et ferme le cahier :

— Je vous ai dit que non... Allons!... Voyons : Favretto est la vérité; Segantini, la poésie. Parlez... Je vous l'ai dit, j'ai besoin pour mon *Ariane* de quelques-unes de vos définitions si fines et si originales.

Stéphanie, assise dans le fauteuil, regarde à droite le Segantini, puis se retourne à gauche et regarde le Favretto; enfin elle donne aussi, en souriant, un coup d'œil à François, et maintenant elle ne paraît plus préoccupée de l'heure du dîner, et encore moins de ne pas faire attendre Don Jules.

— Favretto, disions-nous, est un homme qui rit, et Segantini un homme qui pense... Favretto est un bourgeois : il a certainement vécu avec cette femme rose, en pantoufles et mal attifée qui, dans ce tableau que vous connaissez, *Vandalisme*, raccommode son linge tandis que le peintre restaure une *Assomption*... Segantini est un solitaire aristocratique, un méditatif, auquel cette petite femme grassouillette n'aurait pas même inspiré cette comparaison ironique avec le vandale restaurateur de tableaux : il ne l'aurait pas regardée; nous savons pertinemment, par sa peinture, qu'il ne l'aurait pas seulement vue... Favretto, dans *le Vandalisme*, est un peu prétentieux; les personnages sont les mêmes que ceux de *la Souris*, le petit tableau qu'il a exposé il y a six ou sept ans, je crois...

— Oui, c'est bien cela...

— Avec Favretto, je bavarderais volontiers toute une soirée; à Segantini, je ne saurais que dire, ou je craindrais, à chaque mot, une interprétation imprévue, philosophique et profonde, à laquelle je n'aurais même pas songé, et qui, peut-être, serait la vraie... Pourquoi non?...

Roero, penché sur le dos du fauteuil, sans quitter des yeux Stéphanie, répète ces deux derniers mots, mais en leur donnant une expression toute différente, amoureuse et passionnée :

— Pourquoi... non?...

Stéphanie entend ce que dit le jeune homme, mais ne veut pas comprendre encore, et, l'éloignant avec la main, elle continue à définir, toujours avec plus de fougue et plus de chaleur :

— Segantini peut peindre encore cent ans : je parie qu'il ne peindra jamais, une femme qui rit. Favretto peut peindre

encore cent ans, — Dieu le veuille ! — je parie, dès à présent, qu'il ne peindra jamais une femme qui pleure... Segantini est blanc et bleu ; Favretto est rouge et vert... Segantini, je ne le conçois que maigre et barbu ; Favretto, un peu gras et un peu luisant... Segantini manque d'esprit, au sens français du mot ; Favretto a un esprit charmant... Segantini se lève sûrement à l'aube ; Favretto, quand le soleil est déjà haut... Segantini a sûrement une bibliothèque, et ses auteurs favoris seront Darwin, pour lire le matin, et Schopenhauer, pour lire le soir. Je ne crois pas que Favretto ait de livres, ou s'il en a, ce doit être Goldoni, dans sa vieille édition de Padoue. S'ils écrivaient, Favretto écrirait des nouvelles, et Segantini...

— Des vers ! — s'écrient, en même temps, Stéphanie et François.

Puis ils continuent à se regarder, sans mot dire. Et Stéphanie baisse les yeux en rougissant.

— Et... en fait de femme ? — demande François, d'une voix basse et mal assurée.

Elle se reprend à sourire, mais répond en détournant les yeux pour ne pas regarder son ami :

— Favretto choisirait, autant que possible, une femme de vingt ans ; Segantini, une de trente...

Roero l'interrompt :

— Comme moi...

Et il tombe à genoux, et l'enveloppe de ses bras, toujours assise dans son fauteuil.

Stéphanie cherche encore à l'éloigner ; ses yeux subitement radoucis et humides ne sont plus menaçants, mais suppliants.

Elle balbutie, avec un filet de voix :

— Et puis... et puis... Mon Dieu ! mon Dieu !

Tout à coup, un *drinn* retentissant : c'est la sonnerie électrique de l'antichambre.

Stéphanie repousse vivement Roero, qui se relève d'un bond en se tournant vers la porte ; ils se tiennent cois, muets tous les deux, attendant ; puis la baronne murmure, avec un frisson :

— Qui est-ce ?... qui est-ce ?...

Lui s'est remis tout de suite, et sourit pour la calmer.

— Ce n'est personne... on se sera trompé... Cela arrive si souvent!... Il y a au-dessus un professeur de musique...

Drinn... Drinn... Par deux fois, cela recommence.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Mais non, mais non... Ne vous effrayez pas. Si ce n'est pas une erreur, c'est quelque importun qui a passé sans parler à la concierge.

Drinn!... Et, cette fois, une sonnerie qui n'en finit plus.

Stéphanie, debout, blanche comme une morte, reste pétrifiée, sans souffle.

— Ne craignez rien... puisque je vous répète qu'il n'y a aucun danger... Qui que ce soit... quand il sera fatigué, il s'en ira.

— La porte est-elle bien fermée?

— Elle est fermée à clef.

— Alors, partons : vous avez bien une autre sortie, un autre escalier...

— Non!

— Non?... Comment?...

Sur le moment, Roero ne remarque pas le « comment? » de la baronne, ni son ton de surprise et presque d'indignation.

Il se rapproche de la portière, la soulève un peu, aux aguets.

Plus rien... Silence.

Il passe la tête dans l'antichambre, écoute encore, puis, tout à fait tranquillisé, il revient en souriant auprès de son amie.

— Avais-je raison? L'ennuyeux personnage s'est décidé : pas de réponse!... il est parti.

— Et s'il interroge la concierge?...

— Pour tout le monde, je suis à Lodignola jusqu'à demain.

— Et votre domestique?...

— Je lui ai permis de sortir: il ne rentrera que ce soir après neuf heures... Je vous en conjure, ne craignez rien.

— Je m'en vais, je m'en vais... Laissez-moi partir tout de suite, je vous en prie...

Inutile d'insister davantage : Stéphanie est trop agitée, trop nerveuse.

Debout devant une glace, elle rajuste sa voilette, en ayant soin de se bien couvrir la figure.

François est redevenu blême, mais de rage maintenant, de dépit, de colère. Il aurait assommé ce fâcheux, il aurait étranglé sa concierge.

Après tant de recommandations, tant d'injonctions : « Rappelez-vous bien que, pour tout le monde, je suis à Lodignola. Quand ce serait le Père éternel qui viendrait... »

— Il n'y a personne ?... Il n'y a personne ? — continue à demander Stéphanie.

Quand elle a ses nerfs, elle ne raisonne plus.

Lui, toujours irrité, répond d'une voix basse, rauque :

— Mais non ! mais non ! puisque je vous le dis !... Vous n'avez même pas d'escalier à descendre... Nous sommes au rez-de-chaussée, vous serez tout de suite dehors.

Il la trouve tout à fait sans cœur ; il se demande, en l'étudiant, en l'observant à la dérobée, ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de coquetterie méditée dans cette frayeur et dans ces tremblements.

— Et mon manchon !...

— Le voici.

La baronne, qui a fini de se ganter, fourre une main dans son manchon et s'apprête à fuir, quand elle se trouve arrêtée par un grand coup de canne ou de parapluie frappé sur les volets.

Presque aussitôt, un second coup plus fort, et une voix qui appelle :

— Roero ! Roero !... François !...

— Ah ! mon dieu ! qui est-ce ?... qui est-ce ?...

Stéphanie, atterrée, cherche instinctivement un endroit pour se cacher.

Pendant ce temps-là, l'autre ne cesse de crier de la rue, à pleins poumons :

— François !... mon petit François !... C'est moi... Nespola.

— Nespola[1] ? — répète Stéphanie en regardant François avec des yeux ahuris.

1. *Nespola* signifie nèfle.

François chuchote :

— Le plus terrible des raseurs !

— Roerooo !... Réponds !... Je sais que tu y es... je vois la lumière de ta lampe... Si tu es à travailler, à écrire, tant pis !... j'ai à te parler... C'est urgent... Roeroo !

— Mais que sera-t-il arrivé ?... que veut-il ?

— Cela ne peut être rien de sérieux... une niaiserie, bien sûr... Il veut, sans doute, m'emmener dîner avec lui... En tout cas, si je fais la sourde oreille, il est capable de démolir la maison !...Il est comme cela... Quand il arrive, c'est un ouragan.

— Nespola ? — répète encore la baronne.

Et son visage s'éclaire malicieusement.

— Un bavard, une langue infernale... un journaliste...

Stéphanie redevient sombre.

— Un journaliste inoccupé !... Sapristi ! il était si bien en Amérique !

— Roeroo !... Rocro !...

— Que faire ? que faire ?

— J'y vais : je l'empoignerai par la gorge, s'il le faut... Ne craignez rien ; je l'emmènerai... Guettez par la fenêtre, et. quand vous nous verrez loin, sortez sans crainte... Prenez la clef... où est-elle ?

Il fouille dans toutes ses poches et finit par la trouver.

— Tenez, la voici...

Mais, en prenant la clef, c'est Fanny qui le retient à présent ; elle le regarde avec un petit sourire plein de séduction :

— Vous viendrez ce soir ?

— Oui...

— Roerooo !

Stéphanie continue à regarder en souriant le jeune écrivain :

— Écoutez, — murmure-t-elle, — votre terrible raseur !

Puis, tandis qu'elle le pousse dehors, c'est la baronne qui lui effleure la joue, avec son souffle, à vrai dire, plus qu'avec ses lèvres.

II

LE TERRIBLE RASEUR

François se précipite sur son ami Nespola, qui ne cesse de l'appeler sous la fenêtre :

— Allons, allons...

— Tu es fâché?... Au lieu de travailler à ta comédie, avoue-le-moi, tu étais avec Dalila?... Je viens d'en avoir l'idée...

Il part d'un grand éclat de rire.

François est furieux. Il attrape son ami par le bras et l'entraîne vers la place du Dôme.

— Allons, allons... Assez de plaisanteries!

— Quelle figure! quels yeux!... C'était Dalila, décidément!...

Et l'animal de rire plus fort.

Dalila est une divette de la troupe Salvini, ainsi nommée à cause du rôle qu'elle joue dans une parodie, — *la Mâchoire d'âne*, — le grand succès du jour à la Canobbiana.

— Rappelle-toi bien... C'est la première et aussi la dernière fois que tu te permettras avec moi de pareilles libertés... J'entends être le maître chez moi ; et quand je n'y suis pas, je n'y suis pour personne, et encore moins pour toi, ne l'oublie pas!... Tu n'es ni mon père, ni mon frère. Tu n'es qu'un ennuyeux personnage...

Nespola, surpris, choqué, se raidit et se campe :

— Si tu t'emballes comme cela, je préfère m'en retourner. Retournons.

— Avance, avance! et dépêche-toi!... Que veux-tu? Pourquoi es-tu venu? dis?... Qu'y a-t-il de si pressé?

— J'ai un duel.

— Encore!... Tu te feras tuer, un beau jour...

— Merci de l'augure. Les témoins de mon adversaire seront au Café de l'Académie, à sept heures et demie.

— Qu'est-ce que cela me fait!

— Tu me serviras de témoin et tu m'aideras à en trouver un autre. Place du Dôme, nous prendrons une voiture et nous irons le chercher. N'importe qui : il n'y a pas de temps à perdre; il est près de sept heures.

— Je ne peux pas. Tu sais, d'ailleurs, que les duels et toutes tes histoires sont choses qui ne me plaisent aucunement...

Au même instant, il sent Nespola lui serrer le bras :

— Qu'y a-t-il?

— Hein?... la belle femme!... Pardieu, je me battrais pour elle plus volontiers que pour Depretis.

C'était la baronne Arcolei qui les dépassait, svelte et cambrée, de son pas cadencé, rapide.

La frayeur dissipée, sa hardiesse lui était revenue : elle voulait voir ce type curieux qui s'appelait « Nespola »; elle voulait jouir de l'embarras de son ami, l'intimider, le confondre par son impudence.

— Depretis?... (François a la voix légèrement altérée.) Pourquoi Depretis?...

— Parce que je me bats pour Depretis. Ne te l'ai-je pas dit?

— Toi?... Mais n'es-tu pas républicain?

— J'ai défendu Depretis à propos de la réforme électorale... Par cette loi, c'est lui qui vient à moi; ce n'est pas moi qui vais à lui.

— Avec qui te bas-tu?

— Avec Bonaldi de la *Difesa Lombarda*[1].

Roero, toujours plus agacé, fronce les sourcils et mordille sa moustache.

— Mais moi..., je suis en excellents termes avec Bonaldi!

— Il m'est tout ce qu'il y de plus antipathique : je déteste sa figure jaunâtre, imberbe, qui tient du prêtre et du domestique... Et puis, je suis plus ou moins occupé, soit! mais, comme journaliste, il est plus bête que moi.

— Et c'est pour cela que tu veux te battre avec lui?

— C'est pour cela que je ne peux pas supporter ses airs importants, son affectation de se mettre en habit tous les soirs... Un poseur de sacristie!

1. *La Défense Lombarde.*

— Mais moi, je te le répète, je suis très lié avec Bonaldi, et je ne puis aller le provoquer de ta part, pour de pareils enfantillages !

L'autre regarde Roero et sourit :

— Mais c'est lui qui me provoque !... Je l'ai envoyé rouler sous les tables du Café Manzoni : il m'avait appelé cynique, et Depretis traître, en criant que celui-ci n'hésitait pas à ouvrir les portes du parlement à la populace, afin de rester au pouvoir... Je l'ai traité de brigand, de canaille, et je crois même lui avoir donné des coups de poing.

— Mais Bonaldi a dû se rebiffer, te répondre ?...

— Après qu'on l'eut ramassé sous les tables et remis sur ses pieds, il me répondit tranquillement, en allumant sa cigarette, que si, par hasard, je pouvais trouver deux personnes à peu près respectables disposées à me représenter, deux de ses amis les attendraient à sept heures et demie au Café de l'Académie ; dans le cas contraire, il me poursuivrait devant les tribunaux. J'ai tout de suite pensé au député Traversa... Mais j'ai appris tout à l'heure qu'il était à Rome. Alors j'ai songé à toi : je suis désolé de te faire lever demain à six heures ; mais comment faire ?...

Nespola rit de nouveau et plus fort :

— Bonaldi veut une personne respectable ?... Moi, je lui envoie l'amant de la femme d'un de ses témoins.

François s'arrête brusquement et le regarde en face :

— Qu'est-ce que tu dis ?...

— Je voulais dire l'ami, le galant, le sigisbée, l'adorateur... pardieu ! que de noms pour la même chose !... Mais oui... que crois-tu donc ? Qu'on l'ignore ?... Tout le monde en parle !

— Pas si haut !... On dit quoi ?

— On raconte que Dalila est le pot-au-feu, mais que la femme de l'adjoint Arcolei est la muse de l'auteur dramatique, la femme romanesque... le dessert... Est-elle belle, au moins ? Est-elle cléricale ?... amie de l'archevêque ?... Faites-vous d'abord un signe de croix ?

— Assez ! tais-toi !

François, avec plus de dégoût que d'irritation, se sent blessé par ce langage.

— Ce sont des cancans, des mensonges encore plus bêtes que méchants... Et quant à ce que tu me demandes, je le regrette beaucoup, mais je suis obligé de te répondre non, formellement non... D'abord je n'ai pas le temps, et demain je vais à Venise. Ensuite, j'ai beaucoup d'obligations à Bonaldi. En toute occasion la *Difesa Lombarda* s'est occupée de moi et de mes œuvres avec intérêt et bienveillance. Enfin... (La colère de François est sur le point d'éclater ; mais il parvient à se contenir.) Je veux être respecté, et. par conséquent, je respecte les autres, et je ne veux pas servir de comparse ou de pantin dans tes acrobaties. Adieu... bonsoir !

Ils sont maintenant sur la place du Dôme ; François voit passer un fiacre et s'élance pour l'arrêter.

L'autre saisit François par la main : il ne rit plus, il est pâle et consterné.

— Il s'agit de mon honneur, Rocro... Tu as raison... je suis léger, emporté, je suis fou, j'ai eu tort; mais maintenant il s'agit de mon honneur. Désormais il est trop tard : il faut être au Café de l'Académie à sept heures et demie. Qui pourrais-je trouver à cette heure-ci? Je suis revenu d'Amérique il y a quinze jours. Je n'ai personne sur qui je puisse compter, et j'ai déjà tant d'ennemis !... Et puis, un homme comme toi, aussi estimé que toi, où le trouver ? Et il s'agit de mon honneur !... il s'agit de mon honneur !

François a déjà un pied sur le marchepied du fiacre, mais il n'a pas le courage de monter et de s'en aller.

— Je t'ai dit que je ne peux pas, que ma soirée est prise.

— Tu n'as qu'à passer à l'Académie : tu seras quitte en un instant. J'accepte toutes les conditions de mon adversaire, même de me battre en habit, s'il le veut !

L'ami Nespola est sûr désormais que Rocro ne lui échappera plus et se remet à rire avec insouciance.

En effet, François fait signe au cocher d'attendre une minute et revient auprès de son terrible raseur; il l'envoie cordialement à tous les diables, mais, au fond, il se dit aussi qu'il ne peut pas l'abandonner.

Certains amis sont comme les maladies : ils arrivent sans vous consulter; tout ce qu'on peut espérer, c'est qu'ils disparaissent au plus vite.

Roero connaît déjà Nespola depuis quelques années. Il l'a rencontré pour la première fois sur la scène du Théâtre Manzoni. Aujourd'hui, dans le beau monde des « premières », à Milan, Roero est l'auteur à la mode, grâce à sa casuistique raffinée, genre Bourget. Naguère on le croyait riche d'argent et de bon goût seulement. Il n'aimait pas encore le théâtre, mais rien que les actrices, et voilà qu'un soir, étourdiment, il avait promis à l'une d'elles un proverbe, pour son bénéfice. Il l'avait écrit sans y attacher d'importance, l'avait lu aux acteurs, à ses amis, au Club et chez les d'Occa ; il l'avait donné à copier et fait répéter; puis, subitement, l'avant-veille de la représentation, ses yeux s'étaient ouverts et il avait pensé, avec effroi, au danger et au ridicule d'un fiasco.

« Retirer sa pièce?... alors que toute la salle était louée?... Quel tapage!... Ses amis, ses envieux, les rivaux, les imbéciles qui se réjouissaient à l'avance de la siffler et de la voir tomber, comme ils se vengeraient!... »

Nespola, qui était déjà un terrible raseur, se trouva précisément sur la scène à l'avant-dernière répétition, et découvrit dans la nouvelle comédie ce que les autres n'avaient pas remarqué : le talent de l'auteur, une originalité fraîche et spontanée.

— Votre pièce n'a qu'un défaut, monsieur Roero : elle est trop longue et trop courte... Faites-vous donner le manuscrit et allons déjeuner ensemble, d'abord, et travailler ensuite une couple d'heures. Demain soir, je parie et je vous jure que vous aurez un grand succès.

A cette époque, Nespola était, lui aussi, auteur dramatique : il taillait ses drames, à coups de ciseaux, dans les feuilletons du *Secolo*. Roero, humilié, le regarda, puis accepta par désespoir. Au lieu d'une couple d'heures, ils passèrent ensemble, à faire, à défaire, à refaire, à manger et boire gaiement, toute la journée ; mais, le lendemain soir, Roero gagnait la bataille : le public et la critique le portèrent aux nues.

Roero peut-il oublier tout cela? Peut-il refuser un service au pauvre Nespola qui l'invoque au nom de son honneur? Non, certes; d'autant plus que ce bohème, toujours brouillé avec son dîner, toujours en quête d'argent auprès de ceux qui

ne lui doivent rien, n'a jamais demandé, même une pièce de cent sous, à lui, Roero, qui pourtant lui doit quelque chose.

Non, il ne peut pas l'abandonner; absolument non!

C'est un ennui, par exemple!... un rude ennui!... Servir de témoin à un républicain, lui, François Roero!... Que dirait-on au Club?... Servir de témoin à l'adversaire de Bonaldi, l'âme damnée de Don Jules Arcolei?...

Roero hausse les épaules :

« C'est que j'y tiens, à Don Jules!... »

Et Stéphanie?... La colère et les longues bouderies de Stéphanie?... Stéphanie cléricale et si aristocratique!... Stéphanie qui, par haine de la démocratie, abhorre les journalistes et tout ce qui est moderne, à part la mode et la musique!...

Au lieu de perdre courage, le jeune amoureux a un geste d'indignation et de fierté :

« Stéphanie doit comprendre ma position et mes obligations. Je ne suis pas un joli monsieur quelconque! un idiot de sportsman!... Il ne faut pas me confondre avec la foule qui remplit son salon!... Je suis un écrivain, un auteur dramatique, un homme d'une certaine valeur... Mon univers est plus vaste que le sien. Je n'appartiens pas uniquement à elle, mais aussi au public... »

Et si, pour se venger, elle n'allait plus revenir?... Mais il se rappelle le dernier adieu, les yeux brillants de Fanny et il sourit :

« Elle reviendra!... elle reviendra!... »

Cependant Roero et son fâcheux compagnon marchent toujours de long en large, non loin du fiacre et du cocher qui ne les perd pas de vue. Nespola répète, avec tous les incidents les plus comiques, la scène survenue au Café Manzoni, et conclut encore en déclarant qu'il acceptera toutes les conditions de son adversaire.

— Très bien, mais l'autre témoin?

— Un de tes amis, un de tes camarades... un officier... c'est plus vite fait!

— J'ai trouvé! Nicolas Loreda : un garçon d'humeur guerrière... un héros toujours prêt et heureux quand il s'agit de faire battre les autres.

— Alors, pour la peine, il nous paiera à dîner!

— Non, aujourd'hui, c'est moi qui t'invite.

— Pas du tout ! Nous irons *Aux Trois Épées*, où j'ai un compte ouvert, et où je te ferai boire un *barolo* digne de la circonstance.

— Comme tu voudras !...

François hèle le cocher, fait monter son ami dans la voiture et y saute à son tour en criant :

— Borgonuovo, 115 !

Un coup de fouet au vieux cheval, et le fiacre, en cahotant, part au grand trot.

Dès que la voiture a quitté le pavé, dès que cesse le bruit assourdissant des vitres et des roues, François demande :

— Dis-moi un peu... pour te présenter à Loreda... quel est ton nom ?... Tout le monde t'appelle Nespola... Je t'ai toujours appelé Nespola... mais...

Le journaliste répond en riant :

— Ah dame !... Si je ne recevais pas de temps en temps la visite de l'huissier, j'aurais oublié moi-même que je m'appelle Savoldi... Philippe Savoldi...

— Nespola a toujours été ton pseudonyme ?

— Non. C'était d'abord le nom de ma petite chienne... Un terrier très intelligent, très fidèle... Et pourtant je ne la nourrissais pas toujours de biftecks, la pauvre Nespola !... Quand elle est morte, j'ai pris son nom, en souvenir d'elle et par reconnaissance.

Un long silence : la figure du journaliste est devenue sérieuse, tandis qu'il observe son ami, qui souffle lentement par la portière la fumée de sa cigarette. Nespola a quelque chose, en ce moment, qu'il voudrait bien lui confier : sa figure devient de plus en plus sérieuse, avec une expression presque d'angoisse... Tout à coup, lui frappant sur l'épaule :

— Dis donc... Maintenant... j'ai une autre...

— Une autre petite chienne ?

— Oui...

— Et elle s'appelle Nespola comme la première ?

— Non... Celle-ci s'appelle... Loulou. Veux-tu la voir ? Je te la montrerai... Il ne faut qu'un instant. C'est à deux pas d'ici.

Savoldi se penche à la portière ; François le retient.

— Tu veux nous mettre en retard ?...

— Tu as raison... D'ailleurs, cela vaut mieux...

La figure du journaliste change subitement et il part d'un bruyant éclat de rire, singulièrement sarcastique.

— Cela vaut mieux : je pourrais être ému et devenir lâche!... Mais il est bien convenu que, si je meurs embroché comme un crapaud, Loulou t'appartient... Je te laisse Loulou en héritage.

François rit à son tour :

— Parfaitement !

— Donne-moi la main.

— Accepté !

Ils se serrent la main, tandis que la voiture s'arrête au numéro 115 de la rue Borgonuovo.

Nicolas Loreda est chez lui. A peine Roero lui a-t-il annoncé de quoi il s'agit, qu'il s'empresse de quitter son dîner.

— Je suis à votre disposition, monsieur Savoldi, et avec grand plaisir... Asseyez-vous donc, je vous en prie. Ne faites pas de façons. Je mets la redingote réglementaire, et je reviens...

En effet, Loreda est prêt tout de suite : redingote boutonnée, gants noirs, chapeau de soie, l'air martial et résolu.

— Ainsi donc, nous avons affaire à Bonaldi, de la *Difesa*?... Oh! oh! je l'ai vu plusieurs fois à la salle d'armes. Sacré tonnerre! il est très fort au sabre et à l'épée.

Nespola fait un clin d'œil à François; il se moque du jeune guerrier :

— Tant mieux!... Sur le terrain, c'est le plus fort qui est touché.

III

LOULOU!... LOU... LOU!

Le rendez-vous est pour huit heures, aux Cascinette, en dehors de la Porte Neuve, dans une petite cour du tir aux pigeons, entourée d'une haie épaisse et haute; mais, à sept

heures sonnant, Nicolas Loreda se présente chez Roero pour le réveiller.

Au domestique qui lui ouvre :

— Votre maître?...

Et il ajoute bien vite, sans attendre la réponse :

— Il faut le réveiller tout de suite...

— Il est déjà levé depuis quelque temps, et habillé.

— Levé et habillé?... Parfait !

Loreda, la poitrine bombée, suit le domestique en faisant craquer ses bottines sur le parquet et chantonne à mi-voix :

Suoni la tromba, intrepido,
Io pugnerò da forte [1]...

— Bonjour, mon cher François. Déjà prêt pour la bataille?... Bravo !

François remplit son étui de cigarettes ; il répond à peine, d'une voix sourde, sans se déranger :

— Bonjour.

— Je t'annonce un ciel rose; nous aurons une journée froide, mais superbe :

Suoni la tromba, intrepido...

« Cela fait plaisir, de temps en temps, de se lever matin. J'ai déjà avalé deux œufs et mon café. Et toi?... »

François cherche sa boîte d'allumettes : il rage de ne pas la trouver, il ne répond pas.

Nicolas l'examine à la dérobée :

— Tu n'es pas de bonne humeur?

Roero continue à ne pas répondre, et alors Nicolas va regarder à la fenêtre, en tambourinant sur les carreaux :

Suoni la tromba, intrepido...

Roero lui lance d'abord un regard de travers, puis l'interrompt d'un ton brusque :

— Dis donc !...

L'autre se retourne, comme s'il était mû par un ressort.

— Je crois que nous avons agi trop légèrement.

1. « Sonne la trompette, je combattrai sans peur, vaillamment... » (*Les Puritains*, de Verdi.)

— Nous?... Nous avons agi trop légèrement?... Quand donc?

— Hier soir, avec les témoins de Bonaldi.

— Légèrement?... Noblement, tu veux dire, courageusement!... Nous avons accepté, sans discuter, toutes les conditions de notre adversaire. Vive Dieu! on ne pouvait pas se montrer plus gentilhomme.

— Nous avons accepté des conditions trop graves.

— Nous avions reçu de Savoldi un mandat impératif.

— Justement!... Un mandat aussi impératif, nous ne devions y consentir à aucun prix. La volonté de celui qui se bat doit toujours être subordonnée aux devoirs indéclinables de ses témoins.

Jusque dans la rue, pendant qu'ils vont prendre Savoldi, qui les attend place du Dôme, au Café Carini, Roero, la tête basse, toujours renfrogné, grogne encore avec amertume :

— Oui, légèrement... Nous avons agi trop légèrement, et avec trop de précipitation.

Mais il redit cela, moins pour son compagnon que par conscience, comme un reproche à lui-même.

C'est un remords pour lui, un supplice. A tel point qu'il n'a pu fermer l'œil de toute la nuit.

Quand il s'est vu, la veille, au Café de l'Académie, en présence du marquis Emmanuel Estensi et du comte Charles Faraggiola, les témoins de Bonaldi, il a immédiatement éprouvé une certaine humiliation, une certaine timidité.

Le commandeur Bonaldi et le presque ignoré... Nespola! C'étaient l'aristocratie et la démocratie qui se trouvaient face à face; et Roero, qui n'y avait pas pensé jusqu'alors, était fort ennuyé de se voir là comme représentant de la démocratie.

Le marquis Emmanuel Estensi et le comte Charles Faraggiola n'étaient pas seulement les représentants du riche et célèbre journaliste conservateur, teinté de cléricalisme; ils n'étaient pas seulement les représentants du parti politique de Don Jules Arcolei; mais, pour lui, François, ces deux gentilshommes, ses rivaux les plus redoutables auprès de Fanny, représentaient les idées, les préjugés, les goûts, le raffinement, l'élégance, et l'entourage, la cour de la belle baronne.

Il sentait qu'il pourrait faire perdre la tête à Fanny, lui faire commettre n'importe quelle inconséquence, mais il sentait également qu'auprès de la baronne il n'aurait jamais l'autorité de ces deux hommes : par cela même, il les détestait et les admirait, il les tournait en ridicule et il les enviait. François Roero était riche, il était entré dans le saint des saints de la société milanaise la plus fermée, mais grâce à la fortune que son père, un fermier de Lodignola, lui avait amassée. En face du comte Faraggiola et du marquis Estensi. François Roero, ayant à représenter la pauvre petite république du pauvre Nespola, s'était senti plus que jamais le fils de son père, et rien de plus.

Alors, pour se maintenir en bonne voie, se préoccupant plus de l'opinion et des préjugés de Fanny que de la peau du malheureux Nespola, désireux de se montrer lui-même, dans toute sa conduite, plus gentilhomme que ces deux échantillons authentiques de la vieille race, à force de salutations, de gracieux sourires, de manières chevaleresques, il avait fini par accepter toutes les conditions et toutes les exigences de ses habiles adversaires.

Dès que Savoldi, qui attend Roero et Loreda devant le café, les aperçoit, il lève joyeusement les bras en signe de bienvenue, les rejoint, et, pour égayer Roero, il demande avec un sérieux comique, en s'adressant à Loreda :

— Comment ! vous ne vous êtes pas mis en uniforme ?...

Et l'endiablé journaliste continue, tout le long du chemin, et jusque sur le terrain, pendant les apprêts du combat, à rire, à plaisanter sur Loreda, qui joue au bretteur avec une désinvolture, avec une animation extraordinaires, et même sur son adversaire, Bonaldi, qui est planté là, immobile et muet ; il l'appelle tout bas « Don Torquemada », à cause de son crâne chauve qui domine sa haute stature, à cause de sa figure pâle et marmoréenne, de son œil noir, oblique, de son nez crochu, de son air froid et impassible.

Nespola s'aperçoit que Roero est mal luné : il croit l'avoir ennuyé en l'obligeant à se lever trop matin, et il fait tous ses efforts pour le mettre de bonne humeur, mais il n'y réussit pas.

Et, quoiqu'il y tâche, Roero n'arrive pas non plus à se

surmonter : le froid de cette limpide matinée de janvier lui pénètre dans les veines, dans les os, avec un frisson sinistre, et le glace et l'accable.

Autant, la veille au soir, il a été poli, aimable, conciliant, autant il se montre entêté, susceptible, résolu et même âpre à défendre et à sauvegarder les droits de son client.

Par moments, on dirait qu'il cherche lui-même querelle à Estensi et à Faraggiola. Il s'en prend à Nicolas Loreda, qui a l'air d'être à la noce, et, quand il voit dans un coin de la cour le jeune chirurgien à la barbe hirsute et à la chevelure en broussaille préparer sa trousse, il est pris d'un tremblement convulsif.

... Et pourtant il s'est battu lui-même plus d'une fois, bravement. Mais alors il s'agissait de sa peau ! Et sa peau était à lui !...

Avec quelle terreur il voit venir le moment où les combattants seront en face l'un de l'autre !

A mesure qu'il donne à son client les dernières instructions, sa voix devient basse et rauque, et ses yeux hagards.

C'est le froid, le froid de cette matinée pâle, sinistre, maudite, qui fait claquer ses dents et fléchir ses genoux...

Et le moment, le terrible moment approche, rapide, précis, inévitable... Ah ! qu'il serait heureux, Roero, s'il pouvait se battre, lui, quand même il devrait être touché, à la place de cet autre !

« S'il arrive un malheur, ce sera ma faute... »

La veille, au Café de l'Académie, pendant qu'on fixait les conditions de cette rencontre, il était donc ivre, ou fou ?... Il n'avait rien prévu, il n'avait songé à rien !...

« Non ! non ! je ne devais pas obéir aux généreuses injonctions de mon client, je devais m'y opposer !... Je ne devais pas admettre, à la hâte et aveuglément, les conditions de l'adversaire !... J'ai été léger... léger... et même déloyal ! Je suis coupable ! je suis un lâche ! »

On tire les places : le sort favorise Bonaldi.

Roero frémit : cette première mauvaise chance lui serre plus étroitement le cœur.

Le sort favorise encore les autres en assignant la direction du combat au comte Faraggiola.

« Si j'en avais été chargé, se dit Roero, je n'en aurais pas eu la force... »

Les adversaires se déshabillent vivement, aux deux bouts de la cour; on les place l'un en face de l'autre, la poitrine nue.

Que fait-on ?... Roero n'en sait même rien; il agit machinalement, comme un automate... Quelqu'un le prie de tenir un sabre : « Oh ! qu'il est lourd !... »

Faraggiola, grand, blond, d'une raideur diplomatique, s'avance entre les deux adversaires et tient avec les deux mains les pointes des sabres pour établir la distance.

— En garde !

Toute la petite cour, enveloppée d'une lumière éblouissante, tourne lentement devant les yeux de Roero, avec les figures des témoins et du médecin, les torses nus des combattants et leurs sabres qui reluisent.

Faraggiola lâche les deux pointes et recule de quelques pas :

— Allez, messieurs!

Roero tressaille, ouvre de grands yeux hébétés. Un moment d'arrêt, d'angoisse...

Un oiseau qui vole se pose sur une longue tige de la haie : il regarde. un instant, puis s'enfuit en battant des ailes, avec de petits cris effrayés.

Savoldi fonce sur l'adversaire.

— Halte!

Les témoins croient que Bonaldi a été blessé au bras. Le médecin constate que l'épiderme est à peine effleuré.

On les remet en garde. Nouvelle attaque de Savoldi, foudroyante... Mais, dans son impétuosité, il se jette sur le sabre tendu, et la pointe lui traverse la gorge.

— Halte !

Bonaldi, abaissant son arme, s'arrête, pétrifié, tandis que Roero s'élance pour recevoir dans ses bras Savoldi qui chancelle et s'affaisse en l'inondant de sang.

— Mon Dieu !... Docteur !... Docteur !

Le médecin accourt... Tout le monde entoure le blessé.

Nespola fixe sur Roero deux pupilles dilatées, désespérées, en hurlant un nom :

— Loulou !... Lou...lou !...

Ses yeux se retournent : le sang repart à flots par la gorge et par la bouche, et tout est fini.

Un cri, un cri horrible de Roero :

— Il est mort !

IV

?...

Après le duel, François Roero s'enferme chez lui sans recevoir personne, sans se montrer. Il voit toujours devant lui les yeux bouleversés du mourant, la tache rouge qui s'élargit, il sent toujours l'odeur du sang. D'heure en heure, la solitude, l'abattement, la fatigue, le rendent de plus en plus nerveux et inquiet. C'est une inquiétude, c'est une terreur presque fantastique de la réalité, du présent... et de l'avenir... C'est la terreur de ce sang, de ces yeux, de cette âme même : le fantôme de ce mort... La crainte d'un procès, d'une condamnation, de la prison peut-être, le trouble aussi et augmente son agitation.

« Un homme a été tué!... Nous avons tué un homme... »

Et Stéphanie?... Elle est loin, maintenant!... Et hier, pas plus tard qu'hier, elle était assise là, à son bureau...

L'idée de la nuit, de toute la nuit à passer seul, avec la continuelle vision de ce duel, de ce sang, de ces yeux, l'épouvante.

Il sonne, il appelle Jean, son domestique :

— Va chercher l'avocat Olivieri... A cette heure-ci, tu le trouveras sans doute à la Société Patriotique... Et puis, tu iras chez le docteur Sellero : je ne me sens pas bien... Dépêche-toi.

Le docteur Sellero est aussi le médecin de la famille Arcolei : Roero lui demandera un calmant pour la nuit, et des nouvelles de la baronne.

« Pas un mot d'elle, rien, pendant toute cette journée!... »

Olivieri est un jeune avocat, très ami de Roero.

« Il me tiendra un peu compagnie et, par la même occa-

sion, me conseillera : je verrai ce que je dois faire... Nous avons tué un homme !... »

Mais le docteur est allé en consultation à Vigevano, et Olivieri ne peut quitter la séance. Quand arrive l'avocat, Roero est déjà couché.

— Es-tu souffrant ?

— Je ne suis pas à mon aise... J'ai fait appeler le médecin, mais il est à Vigevano.

— As-tu dîné ?

— Non. Je n'ai même pas déjeuné.

Olivieri prend une bougie pour mieux observer la figure de son ami ; il lui adresse différentes questions, l'examine attentivement, puis repose la bougie.

— Tu es un homme de cœur, et, après une pareille émotion, il y a un contre-coup, forcément... Au lieu de te remuer, de chercher à te distraire, tu es resté seul, enfermé toute la journée, sans dire un mot, sans manger, et les nerfs ont pris le dessus... Laisse le docteur Sellero à Vigevano ; je me charge de te guérir : un bon dîner et un ou deux verres de marsala... Quant au procès, n'y pense même pas.

— Mais... on a tué un homme !...

— Non : un homme a été tué en duel, ce qui est bien différent... Il en est de la justice comme de l'art, mon cher ami : tout est dans la forme. On fera un procès, évidemment, et Bonaldi sera même condamné à quelques mois de prison !... et gracié tout de suite !

— Et ce sera justice... Bonaldi a été provoqué, insulté d'une manière atroce, et, en somme, il s'est battu loyalement ; il a risqué sa vie tout comme l'autre, qui a perdu la sienne... Mais nous !... nous avons fait tuer un homme sans courir aucun risque...

— Tu n'es pas allé le chercher, ce Savoldi, ton Nespola !... Il t'est tombé sur la tête comme une tuile. Il n'y avait pas moyen d'arranger les choses : donc... Tu n'as pas à éprouver de remords. Si les témoins sont en règle avec leur conscience, ils n'ont de compte à rendre à personne, que diable !... Allons, allons, du courage ! Voici mon ordonnance : un bon dîner, et, si le marsala ne suffit pas pour te remettre un peu de rose dans les idées, une bouteille de champagne !

— Si tu me tiens compagnie...

— Pourquoi pas?...

— Alors je me lève, et Jean ira au Rebecchino dire qu'on nous apporte à dîner... Je ne veux pas me montrer ce soir.

L'avocat éclate de rire.

— Tu as parfaitement raison : Loreda se montre pour toi. Je l'ai vu de loin raconter le duel; je le comprenais à ses gestes... Je l'ai vu sur le Corso, au Cova, au bar; je l'ai entendu chez le coiffeur. Tout à l'heure, à la Société Patriotique, il recommençait, en se fendant d'une manière formidable... Il n'a plus de voix!...

— Et le public, pour qui est-il? que dit-on?

— On est favorable au vainqueur.

— Et... chez les Arcolei?...

— Par ce duel, Bonaldi et la *Difesa* gagnent en force, en autorité : cela, naturellement, fait le bonheur de Don Jules, qui se gardera bien de le laisser voir.

— Et... moi?...

— Toi?...

— Oui... Crois-tu qu'on me recevra chez eux aussi bien qu'auparavant?

— Dame! cela dépend du degré d'estime et de sympathie que peut avoir pour toi la baronne... Tu es le seul, mon cher ami, à savoir jusqu'où peut aller son indulgence... C'est un fait : aux yeux de la famille Arcolei et de la haute société milanaise, tu t'es pas mal encanaillé, avec ton sans-culotte de Nespola!

Roero commence à manger sans goût ; peu à peu il acquiert un excellent appétit. Le champagne et le gai babillage de l'avocat produisent leur effet, et quand, passé minuit, il se recouche, il s'endort aussitôt, bien tranquillement. Mais, vers quatre heures, il s'éveille en sursaut, et il s'assoit sur son lit, tout haletant, le cœur battant à se rompre, le front mouillé de sueur.

« Non, non, non, je n'ai pas fait ce que je devais! Je ne suis pas en règle avec ma conscience... J'aurais dû exiger des conditions moins graves, faire valoir l'infériorité physique du pauvre Nespola comparé à Bonaldi... Au lieu de cela, je me

suis empressé de souscrire à tout ce que proposaient Faraggiala et Estensi en faveur de leur client. Je n'ai même pas pensé à ce malheureux qui m'avait confié son honneur et sa vie. Je n'ai pensé qu'à Fanny, à ce que ces deux-là raconteraient de moi à Fanny... Et moi, je l'ai fait tuer, cet homme, je l'ai laissé tuer à cause de Fanny... »

Dans l'obscurité de la chambre reparaissent encore les yeux bouleversés, la gorge avec sa large blessure béante, et dans le profond silence retentit le terrible hurlement de la dernière convulsion :

— Loulou !... Lou... lou !...

C'est maintenant du désespoir, c'est du délire.

— Loulou ! Lou... lou !...

Quel contraste bizarre, douloureux et même ironique, ce nom, le nom d'un animal, d'un chien, sur cette bouche déformée qui vomit le sang, qui se tord dans l'agonie !

« Loulou ! la petite chienne, l'unique affection du pauvre Nespola !... Je lui ai promis d'en avoir soin, de la garder. Je le lui ai promis, et je le ferai. Je le jure ! Mais où est-elle ? Où est-elle ?... Nespola riait de tout, se moquait toujours de tout. Peut-être Loulou n'est-elle qu'une plaisanterie... »

Pas de Loulou, paraît-il, dans la chambre occupée par Savoldi aux *Trois Épées* et qui formait tout son logement. Il n'y avait rien dans cette misérable chambre, un vrai nid à rats, au dernier étage... On y a trouvé nn peigne, une casquette de voyage, deux faux cols, un sale et un propre... et puis des journaux et des bouts de cigare... Cela puait le cigare éteint... Mais pas de Loulou.

« Loulou ?... peut-être n'est-ce qu'une plaisanterie et n'existe-t-elle même pas... Ou bien, qui sait ? elle est peut-être chez quelque femme... une amie ou une maîtresse du pauvre diable. En ce cas, il faut que j'aille la chercher, que je la prenne avec moi... je l'ai promis... »

Peu à peu François se calme ; sa respiration, les battements de son cœur deviennent plus réguliers. Il s'allonge sous la couverture, s'enfonce dans son lit et continue ses réflexions.

« Demain j'irai aux *Trois Épées*. Je m'informerai de Loulou, je questionnerai l'aubergiste : peut-être saura-t-il m'en

dire quelque chose... Je paierai aussi la note de Savoldi... Et s'il a laissé d'autres dettes, je les acquitterai également. Je veux que sa mémoire soit respectée... Olivieri s'occupera de l'enterrement, qui se fera à mes frais... »

Les yeux de Nespola ne sont plus menaçants. Nespola remercie, en partant d'un grand éclat de rire, selon son habitude, et Roero se rendort d'un sommeil paisible.

Mais, le lendemain matin, sa première pensée n'est pas de courir aux *Trois Épées* à la recherche de Loulou : c'est d'envoyer chez la concierge dans l'espoir qu'on lui rapporte un mot, un livre, quelque chose de Stéphanie. Prudente et avisée, même quand elle est amoureuse, Stéphanie ne lui a jamais écrit, et Roero n'attend certes pas une lettre, mais deux lignes, un mot, un signe quelconque, destiné à lui faire comprendre qu'elle n'est pas fâchée, qu'elle l'aime toujours.

Rien. Absolument rien de Stéphanie : elle n'a ni écrit, ni fait parvenir un livre, le signe convenu pour lui dire qu'elle sera seule vers six heures, avant le dîner, et qu'elle l'attend sans faute.

« Il est encore trop tôt : il viendra quelque chose plus tard .. Je n'y suis pas allé, malgré ma promesse, avant-hier soir; hier, elle ne m'a pas vu de la journée, et, le soir, elle a dû m'attendre, comme à l'ordinaire... Pourquoi changerait-elle? Qu'ai-je fait? Ai-je commis un crime? J'ai servi de témoin à un journaliste républicain que je connaissais depuis des années. Cela peut avoir choqué Don Jules : elle, non. Elle sait bien que je ne serai jamais un clérical... Et, quoiqu'elle ait dit, prié et prêché, elle n'a jamais réussi à me faire admirer son mari... Un grand homme parce qu'il a le talent de ne rien faire et de ne rien dire!... Moi, je suis un artiste, un écrivain, j'ai d'autres idées, d'autres devoirs. Je ne suis pas un imbécile confit en préjugés comme son Estensi et son Faraggiola... Ils sauront bien profiter de l'occasion pour me discréditer et pour gagner du terrain... Ils sont jaloux et envieux ; ils ont dû flairer quelque chose, et ils me haïssent... Mais avec moi, Fanny, maintenant... Elle est venue ici... elle a été ici, vive Dieu ! ici, chez moi ! Aujourd'hui, sûrement, elle me donnera signe de vie!... »

Quant à se présenter chez les Arcolei sans un avis de Stéphanie, non, il ne s'y risquera pas :

« Et si Don Jules me faisait mauvais accueil?... S'il ne me recevait pas?... Écrirais-je à Fanny?... »

C'est impossible : Fanny lui a formellement défendu de lui écrire, sous aucun prétexte.

Il n'y a donc qu'à attendre, et il attend; il reste au lit. Le temps passe plus vite en dormant, et, au fond, il espère être réveillé par un message.

Il ferme les yeux. Mais il guette un pas, une voix, un coup de sonnette.

Il est incapable de dormir; il se tourne et se retourne. Mille pensées l'agitent, lui causent les mêmes inquiétudes, le même énervement que la veille. Il a déjà envoyé Jean deux ou trois fois chez la concierge : rien! Il se lève pour déjeuner, et s'emporte contre son domestique, contre le coiffeur, contre l'imprimeur qui lui apporte ses épreuves... Puis il plante tout là sans finir de déjeuner, et il s'habille pour sortir.

« Je vais m'en aller à la recherche de Loulou... Pauvre Loulou! elle m'aimera un peu, et elle me sera certainement plus fidèle!... »

Il a déjà mis son paletot; il prend son chapeau, sa canne et ses gants, lorsque Jean arrive avec une lettre : la lettre de Stéphanie!... Jean est encore à la porte, la lettre encore sur le plateau; mais Roero est trop amoureux pour pouvoir se tromper.

— Qui l'a apportée?

— Un domestique de M. Arcolei.

— Il attend la réponse?

— Non, monsieur : il est déjà parti.

Roero ne sort plus : il s'enferme dans son cabinet avec la lettre si désirée, si chère! Mais, avant de la lire, il veut savourer son bonheur. Il hésite à l'ouvrir... Il redoute encore une déception... Oh! le plaisir d'attendre, de deviner, d'imaginer!

Monsieur François Roero

« Elle m'a écrit!... Cela prouve qu'elle m'aime, que je la reverrai... »

Étendu sur le canapé, il considère avec béatitude l'écriture nette et allongée de l'adresse, tandis que le parfum d'abord imperceptible qui émane de la lettre devient plus vif, plus pénétrant.

Soudain il tressaille : il se redresse et s'assoit.

« C'est peut-être pressé... un rendez-vous !... Elle veut me voir tout de suite... »

Il déchire l'enveloppe : elle renferme une simple carte de Stéphanie, avec un grand point d'interrogation.

François a un mouvement de colère ; puis, hochant la tête, il sourit avec amertume.

« C'est bien elle... toujours elle !... Toujours prudente et méfiante. Jamais un véritable abandon !... Jamais un élan parti du cœur. Coquette... Et toujours l'école des jésuites !... Un point d'interrogation, qu'est-ce que cela veut dire? Tout... et rien... »

?...

« Pourquoi n'es-tu pas venu?... Pourquoi ne t'es-tu pas montré?... Pourquoi n'as-tu pas confiance en moi?... Pourquoi ne crois-tu pas en moi?... »

Les questions se succèdent, et François reprend sa sérénité. Ce point d'interrogation devient plus tendre, plus passionné, plus expressif, plus éloquent, que n'importe quelle lettre... C'est Fanny, Fanny tout entière, avec sa timidité ombrageuse et sa fourberie gamine... C'est elle, c'est bien elle, qui est revenue là, chez lui, avec un *non* sur les lèvres et un *oui* dans les yeux. C'est elle qui l'aime, qui le poursuit, qui l'irrite, qui le maltraite, et le calme et le dompte avec une seule caresse.

« Je suis venue ici, chez toi, et tu doutes de mon amour?... »

Et il croit encore entendre la voix enchanteresse de Fanny : il croit sentir sa chaleur, son parfum, dans ce billet.

« Oh! ma chérie!... ma chérie!... »

Et François baise avec une folle joie l'enveloppe, la carte, le point d'interrogation, adresse des baisers avec transport, avec délire, aux yeux et à la bouche de Fanny.

Mais notre amoureux aime et redoute ces yeux tantôt scintillants et tantôt impassibles ; il aime et redoute cette bouche fraîche et rose, légèrement estompée d'un fin duvet, sur laquelle

le sourire languide et voluptueux se glace soudain. Il n'ose pas se présenter dans la maison sans être attendu, et à des heures insolites. Excellente amie et le modèle des épouses, la baronne observe scrupuleusement toutes les lois et coutumes du monde, et elle tient à l'exactitude des heures établies. Aussi, jamais de coups de tête; jamais de coups de théâtre. Chaque chose a son temps et il y a temps pour tout.

Roero réfléchit et finit par se dire :

« Pas de visite dans la journée... Si Stéphanie avait pu me recevoir aujourd'hui, elle m'aurait envoyé un livre en même temps que cette carte... J'irai ce soir; un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, pour la rencontrer seule. »

Et le pauvre Nespola?... et les projets de la nuit?... Roero écrit en hâte à l'avocat Olivieri, pour l'enterrement du lendemain; le lendemain aussi, il se mettra lui-même à la recherche de Loulou.

Contenant son impatience, il attend qu'il soit neuf heures moins le quart avant de franchir le seuil de l'aimée : les élus, les privilégiés, parvenus comme Roero à l'intime communauté de l'adoration du soir, arrivent presque toujours entre neuf heures un quart et neuf heures et demie, partant du Club ou du Cova tous ensemble, pour se surveiller réciproquement.

Le jeune poète monte rapidement, et le cœur joyeux, le grand escalier; mais, à peine entré dans l'antichambre, il s'arrête et fronce les sourcils.

Au porte-manteau, deux pelisses, une longue et une plus courte, sont accrochées sous deux chapeaux brillants, si exactement pareils qu'on les croirait jumeaux. Stéphanie n'est pas seule : elle avait certainement à dîner Faraggiola et Estensi.

Pendant que, précédé par le domestique, Roero traverse l'appartement, il a un accès de rage et de jalousie, et ses pires idées lui reviennent : le duel, le pauvre Nespola, ses remords...

Il se dit, avec une irritation toujours croissante :

« Ceux-là aussi m'accuseront!... Stéphanie aussi, et Don Jules, et ce faux Anglais de Faraggiola et ce petit arrogant d'Estensi!... Mais, ce soir, je me montrerai... Pardieu, je n'ai peur de personne!... Je m'en laisse imposer parfois par la baronne, mais c'est une femme... et qui me plaît... Maintenant,

j'en ai par-dessus les oreilles de cette maison qui empeste le musc et la sacristie. Les inviter à dîner juste aujourd'hui !... sans moi!... Et tous les deux parce qu'ils se sont couverts de gloire !... Pauvre Nespola !... »

— Par ici, monsieur.

Le domestique tourne à gauche et le conduit, par une enfilade de pièces, au petit salon qui précède la chambre de Stéphanie, et où elle se tient quand elle est indisposée.

— Comment?... la baronne est malade?

— Madame a été souffrante après dîner.

Une pareille nouvelle inspire d'autres inquiétudes au jeune homme : Stéphanie n'est jamais souffrante, le soir, sans motif... et sans une victime désignée d'avance.

Dans le petit salon peu éclairé par des lampes garnies d'abat-jour sombres, on remarque, aux deux coins de la cheminée, les irréprochables plastrons blancs du comte Faraggiola et du marquis Estensi, c'est-à-dire de Carletto et de Manolo, comme on appelle familièrement ces deux gravures de modes à la cour de Stéphanie et dans les autres cours amies. Don Jules Arcolei, le dos au feu, leur explique le plan rectifié de la ville, mis en discussion le jour même au Conseil municipal.

Quand le domestique soulève la portière, Don Jules se tourne vers la porte et, voyant Roero, il lui tend une main, de sa place, sans bouger, et, de l'autre, lui fait signe de ne pas faire de bruit. François marche sur la pointe des pieds et, après avoir serré la main à Don Jules, à Carletto et à Manolo, il cherche du regard la maîtresse de la maison. Elle est étendue, une main aux yeux, sur une chaise longue à demi cachée entre la fenêtre et un petit bureau, qui brille aux reflets du foyer.

— Donna Stéphanie est souffrante ?

Don Jules soupire :

— La migraine... mais, ce soir, elle l'a plus fort que d'habitude.

Et il continue à causer tout bas du nouveau plan.

François Roero, toujours sur la pointe des pieds, se rapproche à petits pas de Stéphanie : la belle dame abaisse un peu la main qui couvrait ses yeux, soupire, pousse une plainte larmoyante, puis s'allonge et reprend sa première position.

L'auteur d'*Ariane* comprend, fait un respectueux salut, et bat en retraite pour rejoindre les trois autres; mais là aussi il demeure étranger à la conversation, tout à fait en dehors de l'intimité.

Après avoir épuisé le sujet du nouveau plan, Don Jules, qui bavarde chez lui pour tout le temps qu'il se tait en public, entame le chapitre non moins ressassé de l'Exposition nationale : Carletto et Manolo l'écoutent scrupuleusement, approuvent par des signes de tête, et Roero, qui pensait soutenir une algarade de tout ce monde, et des reproches de Fanny, et qui s'était préparé à répondre, à se défendre et, au besoin, attaquer à son tour, se sent d'abord confus, embarrassé et même intimidé par cet accueil imprévu, par cette indifférence exagérée, par ce silence. Mais bientôt son irritation et son orgueil blessé l'emportent. Il se lève pour partir et prend congé de Don Jules :

— Je vous souhaite le bonsoir... Vous m'excuserez auprès de la baronne... J'enverrai demain pour avoir des nouvelles, si vous le permettez.

Aux deux personnages muets il accorde à peine un signe de tête avec un « au revoir » bien sec.

Tous les trois se regardent, stupéfaits, et Don Jules, principalement, reste étonné, presque déconcerté par cette espèce de révolte d'un des adorateurs les plus soumis de sa femme.

— Comment?... vous n'attendez pas le thé?...

— Merci. Je n'étais venu que pour un moment... Je voulais seulement présenter mes hommages à Donna Stéphanie.

On entend une voix lointaine, très faible, qui ressemble à un gémissement :

— Monsieur Roero?...

Roero a déjà serré la main à Don Jules; il se retourne et se rapproche lentement, en s'inclinant, pour dire adieu à la maîtresse de la maison.

Don Jules s'empresse de revenir à sa place, devant la cheminée, et reprend la conversation, mais un peu plus haut, tandis que Manolo et Carletto semblent écouter avec une attention croissante. Tant que dure l'entretien entre François et Donna Stéphanie, aucun des trois ne porte un regard indiscret

vers l'angle obscur où la chaise longue est à demi cachée. Dès que François est près d'elle, Stéphanie murmure en soupirant, sans se remuer, sans lever la tête :

— J'ai été bien tourmentée !... Vous savez que cela me fait tant de mal !... Mon mari est furieux contre vous... Mon Dieu ! mon Dieu !

Un vrai gémissement, cette fois, une longue pause, une forte pression des doigts sur les tempes pour calmer la douleur.

— Manolo et Carletto, eux aussi, vous donnent tort, grand tort.

— Je suis désolé de vous voir souffrante.

— Vous avez reçu mon mot ?

— C'est-à-dire votre point d'interrogation... Oui... J'ai cherché à deviner. Vouliez-vous me dire de venir ?... C'est pour cela que je suis venu.

— Non. Je voulais vous dire, au contraire, que je ne vous comprends... vraiment plus...

— Alors je me suis trompé...

La petite voix de Fanny se fait plus tendre, plus larmoyante :

— Vous dites que vous m'aimez, et puis...

François, toujours debout, la regarde avec des yeux mauvais, les sourcils froncés :

— Et puis ?... allons, expliquez-vous !

— Et puis, vous me le témoignez en vous mettant contre nous !... Je vous répète que je ne vous comprends réellement plus.

— Si vous ne me comprenez pas, c'est par suite d'une équivoque. Pourquoi dites-vous : « nous » ? Je n'aime pas toute la maison, y compris les hôtes... Je vous aime, vous... rien que vous...

— Qu'est-ce que cela prouve ?... Que vous ne savez pas aimer. Vous êtes encore trop jeune ; vous ne savez pas aimer... Oh ! si vous aimiez vraiment, vous auriez aussi un peu d'affection pour mon mari, qui est si bon, si droit, si juste !... Vous auriez pour lui de l'estime et du dévouement... Quand on aime une femme, il faut bien se rappeler qu'on doit avoir des égards pour son mari.

— Eh bien ! moi, quand j'aime une femme, je hais son mari et tous ceux qui la courtisent.

— Parce que, pour vous, l'amour n'est pas poésie, sacrifice, mais égoïsme, et vous n'avez aucun souci ni de la paix, ni de la réputation, ni de la félicité de la pauvre femme à laquelle vous prétendez vouloir du bien. Votre amour, au lieu qu'il soit le suprême et secret bonheur de l'âme, vous voulez que ce soit un malheur pour tout le monde !...

Stéphanie, toujours allongée, lui tend la main pour le congédier :

— Vous pouvez partir. Bonsoir !

François ne bouge pas.

— Bonsoir ! Allez-vous-en. Nous avons déjà trop longtemps chuchoté là, tout seuls... Du reste... cela ne dépend encore... que de vous... Ne faites pas d'autres sottises ; devenez sérieux, raisonnable, et ne commettez pas d'imprudences.

— Je n'ai jamais fait de sottises. Je n'ai jamais commis d'imprudences.

— Tout le monde est d'accord pour garder le silence sur un fait aussi pénible. Vous avez vu les journaux, même les plus opposés à Bonaldi ? Ils en ont très peu parlé ; ils n'en parleront plus. Faites-en autant de votre côté... Sinon pour m'éviter de nouveaux ennuis, au moins pour vous... Pensez à votre nouvelle comédie, qui est si belle !... Il ne faut pas vous créer d'autres ennemis... Quoique vous ne le méritiez guère, méchant !... je sens que je vous aimerai toujours, hélas !... au moins comme votre meilleure amie... Demain matin, j'irai à la messe à San Fedele. Bonsoir, et... allez-vous-en... dans quelque théâtre... faire la cour à la prima donna... Méchant !... méchant !

Et la belle malade pousse un autre soupir, plus profond, et se couvre les yeux de sa main fine et chargée de bagues.

V

MADAME CHARLOTTE

Le lendemain, peu de monde à l'enterrement du pauvre Nespola. On se réunit à l'église, où le corps a été mené

directement, de la petite ferme où l'avant-veille Roero et Loreda l'avaient laissé. Quelques reporters, des artistes dramatiques et des clients désœuvrés du Café Manzoni. Au lieu d'élever la voix sur ce cercueil, les journaux, qui d'habitude vantent les vivants et les morts, se sont tus. Le défunt n'est pas un personnage marquant : personne n'en a parlé, personne n'en parle. Des intérêts, des convenances, des sympathies pour d'autres ont ourdi la conjuration du silence.

En effet, Bonaldi, né à Milan, appartenant au journalisme milanais, a un nom, une autorité, compte de nombreux amis, des relations influentes ; qui le connaît, au contraire, cet exaspéré, ce querelleur mal appris, tombé on ne sait d'où, pour faire du tapage ?... Un malheureux, un déclassé, un révolutionnaire dangereux, toujours en quête d'une dispute ou d'une pièce de cent sous !... Enfin Bonaldi a été forcé de se battre. Il a été, non seulement insulté, provoqué, mais on peut dire assailli... Du reste, ce n'est pas Bonaldi qui l'a embroché : c'est Savoldi qui s'est fait embrocher ; Bonaldi se contentait de parer et de se défendre.

A cette époque, régnait sur Milan un certain vent de conciliation soufflé de Rome par le brave Depretis. Les adversaires même de Bonaldi et de la *Difesa* n'avaient aucun intérêt à entamer des polémiques : ils se taisaient par esprit de solidarité.

Le comte Faraggiola et le marquis Estensi, toujours gentilshommes, n'ont garde de manquer aux funérailles. Ils suivent l'humble corbillard, un certain temps, et s'esquivent discrètement bien avant le cimetière.

Sombre, sanglé dans sa longue redingote noire, Nicolas Loreda a préparé quelques énergiques mots d'adieu ; mais, voyant qu'il n'y a presque plus personne pour l'applaudir, un peu choqué et déconcerté par la mauvaise humeur de Roero qui ne répond pas à ses remarques sur la tactique du duel, il prend son parti subitement, s'éloigne en haussant les épaules et s'en va déjeuner.

François Roero demeure seul, jusqu'au dernier moment, auprès du pauvre Nespola.

Quelle solitude lugubre, infinie, à cette heure et dans cet endroit ! Comme il sent le néant de la vie et le néant de la

mort!... Tant courir, tant peiner, tant s'épuiser, tant souffrir, pour arriver à la fin... à la fin de tout... Pour rester là, seul, dans un cimetière, abandonné avant même d'être enterré!

« On y attache tant d'importance, et c'est si peu de chose que la vie... et la mort!... Fanny aussi, avec ses cheveux blonds et ses hypocrisies... Fanny aussi, avec sa belle peau blanche... finira là... comme cela!... Et la mort — le néant — survient quelquefois sans même nous laisser le temps d'y penser... Pauvre Nespola! il n'avait pas encore trente ans! Il était un peu plus âgé que moi! Tout à coup, en un instant, dans le plein de la force, de la santé, de la jeunesse, pendant qu'il riait, qu'il plaisantait... Et c'est peut-être ma faute!... Jamais je ne pourrai me le pardonner... »

En sortant du cimetière, il prend un fiacre et se fait conduire hors de la Porte Romaine, à l'auberge des *Trois Épées*.

— Mais — crie-t-il au cocher — sans passer par la rue Manzoni, ni par la rue Sainte-Marguerite!

Il ne veut pas rencontrer Donna Stéphanie: en lui annonçant la veille qu'elle irait à la messe de San Fedele, ne lui a-t-elle fixé l'heure de sa promenade et le chemin qu'elle suivrait?

« Je ne veux plus la voir... Je veux en finir... Elle m'est devenue odieuse!... Elle peut se promener tout à son aise pour me rencontrer: ni ce soir ni demain, elle ne me verra... Chez elle, avec cet imbécile de mari qui tolère que Faraggiola et Estensi la courtisent si ouvertement, si effrontément, elle ne me verra pas non plus. Que madame la baronne invite désormais à dîner qui elle voudra, mais pas moi. Je lui répondrais bel et bien non. J'ai besoin de calme, de recueillement pour travailler... »

La résolution de Roero est bien arrêtée; toutefois, il se demande, malgré lui, ce que fera Fanny quand elle ne le verra plus, pour arriver à le voir encore.

Aux *Trois Épées*, l'aubergiste croit rêver et se confond en salutations, tout en s'essuyant la bouche et la figure avec la serviette qu'il tient sans cesse à la main et qui lui sert de torchon et de mouchoir.

— Le compte?... Monsieur me demande le compte de Savoldi?... de M. Savoldi?... Pauvre garçon!... Hein?...

Quand j'ai appris la nouvelle, cela m'a fait froid partout... et à ma femme aussi... Nous l'aimions comme s'il était de la famille. Il était si avenant, si gai!... Il riait toujours... Monsieur est son parent?... Non?... Cela ne fait rien. Excusez mon indiscrétion... Vous m'avez demandé le compte? Si vous voulez bien vous asseoir une minute... ce sera bientôt fait... Voici une chaise.

L'aubergiste prend une chaise, l'époussète avec sa serviette, et la présente à Roero.

— Monsieur était de ses amis?... journaliste comme lui, peut-être?... Pauvre jeune homme!... Tous les défauts du monde, mais un cœur!... un cœur!... Je le disais toujours à ma femme : « Quel cœur! » Ah!... Pour moi, le duel est une vraie barbarie et on devrait l'interdire... Je reviens tout de suite avec le compte...

L'aubergiste entre dans son bureau, lance la serviette sous son bras et fouille dans ses registres, tout en continuant à parler :

— Ce matin, je voulais aller à l'enterrement avec ma femme; mais nous avons eu beaucoup de monde à cause du marché de Melegnano... Il a dû avoir un bel enterrement!... Un vrai fou, mais un talent!... Pour du talent!... Vous êtes de Milan, monsieur?

— J'y demeure...

— C'est cela, il me semble, en effet, que je vous ai déjà vu... si je ne me trompe...

— J'ai dîné ici, l'autre soir.

Un moment de silence : l'aubergiste achève son addition et, le compte terminé, le met sur une assiette et le fait présenter « à monsieur » par un garçon qui tournait dans la salle, espérant un pourboire.

François jette un coup d'œil sur la note : elle ne monte pas à quatre-vingt-quinze francs. Il donne un billet de cent francs et laisse le reste au garçon.

L'aubergiste veut alors lui montrer et lui remettre les quelques objets trouvés dans la chambre de M. Savoldi.

— Un vrai désordre!... Il a fallu balayer et laver pendant toute une demi-journée... Mais c'était un honnête homme!... tout ce qu'il y a de plus honnête...

Rocro ne regarde même pas ces misérables haillons; il prend seulement un petit paquet contenant des papiers et des lettres.

— Vous ne savez pas si monsieur Savoldi a laissé des dettes?

— Je ne sais pas... des créances, non, je peux vous le jurer; mais des dettes... Tout ce qu'il y avait de lettres, de factures... tout est là... Voyez...

Rocro ouvre le paquet, parcourt les papiers et, en même temps, questionne encore l'aubergiste, qui profite du moment pour épousseter ses souliers avec sa serviette

— M. Savoldi... avait aussi un petit chien?

L'aubergiste hoche la tête avec surprise.

— Un chien?... Je ne lui ai jamais vu de chien.

— Mais si, une petite chienne... une chienne appelée Loulou.

— Je n'ai jamais vu de chien à M. Savoldi et je ne l'ai jamais entendu parler de Loulou... Loulou?

— Pourtant... il m'en a parlé, à moi, la veille de son duel.

— Je ne peux pas vous dire... il était si original!... Ça doit être encore une invention, une plaisanterie... Tous les jours il en inventait de nouvelles.

L'aubergiste se tait et observe Rocro, qui lit et relit avec attention un papier à en-tête commercial.

— Monsieur... a trouvé quelque chose d'important?

François Rocro ne répond rien, mais ce papier, une facture, l'a vivement frappé. Il relit encore une fois :

Marchandises fournies à madame Charlotte Canzi pour le compte de M. Savoldi :

6 paires de chaussettes d'enfant.	Fr.	5.50
3 petits corsages.		2.50
2 petits jupons de laine.		4. »
Total.	Fr.	12. »

Rocro demande à l'aubergiste :

— Connaissez-vous madame Charlotte Canzi?

L'aubergiste fait la même figure que tout à l'heure, quand

Roero lui a parlé de Loulou; puis il ajoute, en essuyant ses moustaches, toujours avec la serviette :

— Si vous désirez savoir quelque chose de précis sur M. Savoldi, sur ses affaires, ses relations, je crois que vous devriez vous adresser au Café Manzoni, ou à la Buvette Toscane; en réalité, il ne venait ici que pour coucher... lorsqu'il y venait!... C'était un véritable hasard de le voir rester à déjeuner ou à dîner.

Roero ne l'écoute plus; il salue à peine l'aubergiste, qui le suit en faisant des révérences et des remerciements, saute dans son fiacre, et dit au cocher :

— Au Café Manzoni!

Dans le fiacre, il se remet à lire cette facture :

6 paires de chaussettes d'enfant...
3 petits corsages...
2 petits jupons de laine.

« D'enfant?... marchandises fournies à madame Charlotte Canzi pour le compte de M. Savoldi?... »

Il revoit alors Nespola devenu soudainement grave et inquiet en parlant de Loulou.

« Bizarre!... Mais après, pendant qu'il me recommandait Loulou, il s'est mis tout de suite à rire... Comment aurait-il pu rire d'une chose aussi sérieuse, et dans un pareil moment?... Pourtant, si c'était vrai?... réellement vrai?... »

Les terreurs, les sombres fantômes disparaissent de l'esprit de François; ses remords, ses inquiétudes s'évanouissent : « Si c'était vrai! si c'était vrai!... — se dit-il avec un élan de joie. — Un enfant? un enfant de ce malheureux?... Je l'ai promis : il serait à moi, je ferais mon devoir... »

Et ce petit être qui rend la paix à sa conscience et qui lui sauve l'honneur, il se le représente rose, blond, souriant, charmant, comme un nouvel attrait, comme un ornement intéressant et poétique de son appartement de garçon, comme une nouvelle source de bonheur, une nouvelle distraction dans son existence.

Roero, très jeune encore et très romanesque, malgré la psychologie pessimiste de ses comédies, ne pense pas plus loin ; il ne pense nullement à l'avenir, aux lourds devoirs qui

pèseront sur lui ensuite, à toutes les obligations, au lien qu'il ne pourra plus briser, et surtout il ne réfléchit pas que le petit être rose et souriant grandira peu à peu et deviendra un homme... ou une femme...

« Si c'était vrai !... Ce serait mon enfant!... Je l'ai promis : je ferai mon devoir... »

Le fiacre, venant par la rue Durini, traverse le Corso pour prendre la rue Monte Napoleone, et Roero aperçoit justement sur le Corso, près de la galerie Cristoforis, la baronne qui, en compagnie de Manolo et de Carletto, fait son tour habituel avant de rentrer. — Le tour d'avant la messe appartenait à Roero; celui d'après la messe, à Faraggiola et à Estensi.

Fanny est fraîche et bien portante, animée par le petit air vif du matin. La taille droite, la poitrine tendue, la démarche langoureuse, ses beaux cheveux blonds folâtrant sur le front, elle sourit avec des yeux experts à ses deux soupirants, qui se serrent contre elle, béatement extasiés.

Roero, plein de dépit, de jalousie et de rage, se tapit dans son fiacre pour ne pas être reconnu.

« Coquette, sournoise, sans cœur !... Elle ne m'a pas vu avant la messe, et elle n'y pense même pas!... Je veux la mettre en comédie aussitôt que j'aurai terminé *Ariane*... *La Dévote voluptueuse*! Voilà un beau titre!... Et j'y joindrai ces deux types si drôles, qui l'aiment... en société! »

Près du Théâtre Manzoni, il quitte la voiture; il fait à pied le reste du chemin.

« Je n'irai pas ce soir chez les Arcolei... ni demain, ni jamais... Je l'ai dit et je m'y tiendrai. Je n'y vais plus, je n'y vais plus! »

Toujours furieux contre Fanny, il ouvre la porte du café, mais la fumée des cigares et les émanations de la cuisine le suffoquent, et il a les oreilles percées par une discussion très vive, en tous les dialectes, par des clameurs, des glapissements... Il hésite, un moment, s'il entrera, oui ou non... Tout à coup un vaste silence succède aux cris, au vacarme : tout le monde se tourne curieusement vers le jeune auteur qui remplit de ses œuvres le Théâtre Manzoni, vers le premier témoin de Nespola.

François Roero salue d'un signe de tête, et s'en retourne en fermant la porte avec fracas.

En se dirigeant vers la place de la Scala, il marmotte entre ses dents :

— Que je suis bête!... Je n'ai qu'à passer chez le marchand qui a fourni les petits corsages et les jupons : je paierai la facture, et j'aurai, par la même occasion, tous les renseignements voulus et l'adresse de cette madame Canzi, sans perdre mon temps à bavarder...

Il regarde la note pour voir l'adresse du magasin : Lamberti frères, 25 rue des Orfèvres.

Roero y va tout droit et apprend facilement par un commis tout ce qu'il veut savoir.

Madame Charlotte Canzi est la femme de M. Vincent Canzi, professeur de piano et chef d'orchestre. Elle demeure place Cordusio, à deux pas de la rue des Orfèvres, en face du Restaurant du Jardinet.

Roero trouve sans peine la maison, mais la vieille concierge, qui vend des fleurs et des fruits sous la grande porte, lui répond que madame Canzi n'est pas là :

— Elle est partie, il y a deux ou trois jours. Elle est allée à Bergame, où M. Canzi conduit l'orchestre du Théâtre Ricordini.

— Et... elle restera longtemps à Bergame?...

— Jusqu'à la fin du mois, à ce qu'elle m'a dit... Tant que dureront les représentations.

— Jusqu'à la fin du mois? — répète le jeune homme en réfléchissant et en préparant sa nouvelle question, la question essentielle.

La vieille choisit dans un panier un bouquet de violettes, l'essuie avec son tablier et l'offre à son interlocuteur.

— Vous vouliez peut-être vous entendre avec madame Charlotte pour prendre pension chez elle?

— Oui... justement!...

Content de ce que la vieille concierge l'ait mis sur la voie, Roero paie un franc le bouquet de violettes et l'enfile lentement dans la boutonnière de son pardessus.

— Il y a beaucoup de pensionnaires chez les Canzi?

— Oh! non... Leur logement est trop petit... Quelques professeurs, quelques artistes, quelques chanteurs... Je ne crois pas que ce soit une maison convenable pour une personne

comme vous. Je pourrais vous indiquer une comtesse de Vérone, qui serait disposée à prendre en pension une personne seule, mais d'un certain rang.

— Ce n'est pas pour moi que je cherche, c'est pour un ami, un étudiant... un tout jeune homme...

— Alors, à votre aise !... mais madame Canzi ne reviendra pas avant la fin du mois.

— En dernier lieu, avant son départ, qui avait-elle en pension?

— Personne. Il venait un jeune homme à dîner, l'Américain, et pas tous les jours.

— L'Américain?... Un journaliste?...

— On l'appelle l'Américain parce qu'il est revenu d'Amérique, il n'y a pas longtemps... et il n'a jamais que l'Amérique à la bouche; mais on ne sait pas au juste qui c'est, ni ce qu'il fait... A première vue, il a certainement plus de bagout que d'argent... Le professeur ne peut pas le sentir à cause de la politique... Dame ! les désordres, les manifestations font fermer les théâtres... Quelquefois ils se chamaillent comme des enragés !... Et madame Charlotte m'a déclaré qu'à son retour de Bergame elle ne le garderait pas, même pour un jour.

A ces mots, Roero frissonne et pâlit; la concierge, qui vend pour un sou de châtaignes sèches à un gamin, n'en voit rien ou n'y fait pas attention. Puis, comme Roero ne bouge pas, elle lui demande à son tour :

— Est-ce que vous le connaissez, l'Américain?

— Je connais un jeune journaliste revenu d'Amérique depuis peu et qui doit être en rapport avec madame Charlotte, mais j'ignore si c'est le même que celui dont vous me parlez. Celui que je connais, moi, a une femme et des enfants.

— Non, non, alors... non !... C'en est un autre. Celui-ci n'est pas marié. Il a vécu en Amérique avec une femme dont il a eu une petite fille, mais il ne l'a pas épousée... D'après ce que me disait madame Charlotte, ça devait être une pas grand chose.

— Et... la petite fille, où est-elle?

— Avec madame Charlotte. L'Américain lui paie trente francs par mois pour tout son entretien.

— Alors, en ce moment, la petite se trouve aussi à Bergame?

— Oh! non... Comme madame Charlotte est partie à l'improviste, sur un télégramme de son mari, elle a mené Loulou chez une de ses amies... Loulou! voyez un peu quel nom!... Son père l'appelle « Loulou », « Nespola », « ma petite chienne... » C'est un original si extravagant!... Mais l'Américain doit être parti aussi : il y a plusieurs jours qu'on ne l'a pas vu.

— Pourriez-vous me dire qui est, et où demeure cette amie de madame Charlotte, qui a en garde cette enfant, cette Loulou?

La vieille lève les bras au ciel en criant bien haut :

— Eh! c'est une chanteuse qui ne chante jamais... c'est la belle Suzanne!... Portiques du Midi, n° 57, au troisième étage... Tout le monde la connaît... Vous la connaissez peut-être bien vous-même!...

Et la vieille ouvre une grande bouche noire, édentée, en riant d'un air malin.

— Pardieu!

Roero est bouleversé de colère, d'indignation et d'horreur.

« La petite fille, Loulou, l'enfant de ce pauvre homme, confiée à cette femme, tombée dans de pareilles mains!... Chez Suzanne... la belle Suzanne!... »

Et il se sauve, les yeux torves, en grommelant des menaces, et plante là la vieille, abasourdie.

« Suzanne!... Chez Suzanne!... Chez Suzette!... »

VI

CHEZ LA BELLE SUZANNE

En traversant l'antichambre de Suzanne, Roero entend une femme qui crie, et, dans la pièce voisine, les aboiements d'un gros chien. Le chien, c'est Muloch, un superbe danois, qui accompagne toujours sa maîtresse quand elle sort. A ce

vacarme, François s'arrête net, en regardant Élisa, la bonne qui lui a ouvert la porte.

— Il y a du monde?

— Non, non : personne... C'est une amie de madame, qui arrive de Bergame.

— Madame Charlotte?... Madame Canzi?...

— Oui. Comment le savez-vous?

Roero ne répond pas, mais, au fond, il est très heureux de cette arrivée et de cette rencontre, et il suit la bonne dans la pièce où Muloch, seul, continue d'aboyer furieusement contre une porte fermée.

La bonne appelle le chien et le calme :

— Ici, Muloch!... tais-toi!

Dressé aux habitudes hospitalières de la maison, le chien se retourne, et, dès qu'il aperçoit un élégant jeune homme, il s'approche de lui, le flaire en remuant la queue, semble ravi de faire connaissance.

— Dis bonjour, Muloch... Allons... dis bonjour au monsieur.

La belle Suzanne, entendant la voix de la servante, impose silence à son amie et accourt :

— Élisa..., qui a sonné?

Élisa s'efface et laisse passer le jeune homme, qui salue familièrement.

La maîtresse paraît avoir meilleure mémoire que le chien : elle reconnaît tout de suite Roero :

— Oh! oh!... Que vois-je?... Quel miracle!... Il faut faire sonner les cloches.

— Pourquoi?

— Dame! à présent... vous ne me voyez plus, même quand nous nous rencontrons nez à nez.

Mais la belle fille ne lui en veut pas : elle lui prend les mains, les caresse, le regarde dans les yeux en avançant sa bouche riante et parfumée.

— Allons, venez... Je vous pardonne de bon cœur, monstre adoré, puisque vous me prouvez que vous ne m'avez pas encore tout à fait oubliée... Venez.

Et, tandis qu'Élisa s'en retourne, suivie de Muloch apaisé, Suzanne, gaie, rieuse et frétillante, attrape François par le bras

et l'entraîne dans le salon en faisant signe de s'en aller, pour l'instant, à madame Charlotte : — une vieille femme grande, sèche, anguleuse, teinte et fardée, avec une toque russe et un grand manteau noir, luisant, doublé de petit gris usé.

La belle Suzanne, habituée aux manières du monde, fait tout de même les présentations, bien que la vieille dame, qui a compris, se dispose à partir.

— Mon amie, madame Canzi, la femme du maestro... Le chevalier Roero, l'auteur célèbre.

Madame Charlotte se montre fière et hautaine; elle salue légèrement; mais, en partant, elle lance à l'auteur célèbre une œillade assassine.

— Je vais dire à Élisa de me donner une tasse de café bien chaud avec du citron, cela me calmera : j'ai encore les nerfs et l'estomac tout sens dessus dessous.

Roero, s'inclinant, l'arrête d'un geste aimable au milieu du salon :

— Je vous demande pardon... c'est bien à madame Charlotte Canzi que j'ai l'honneur de parler ?

La vieille dame, étonnée, soupçonneuse, le toise, mais sans répondre.

Roero, toujours plus affable, continue :

— Je viens de chez vous à l'instant.

— De chez moi ?

— Parfaitement. Et c'est exprès pour vous parler d'une affaire qui vous intéresse que je suis venu trouver madame Suzanne. J'étais l'ami du pauvre Savoldi, et...

— De Savoldi ? — interrompt la vieille en ouvrant de grands yeux et en écartant les bras, — ami de Savoldi ?... de cet animal là !...

Roero fronce les sourcils et Suzanne cherche, par signes et par gestes, à calmer la vieille, à l'arrêter, mais tout est inutile, et celle-ci poursuit, de plus en plus furibonde :

— C'est à cause de cet animal, oui, de ce vilain animal que je suis revenue ce matin à Milan ! que je me suis précipitée chez Suzanne dès la première nouvelle !... Hier, il y avait relâche ; nous avons passé la journée à la campagne, à Gorlago, et, en rentrant, il nous arrive cette bombe !... Belles prouesses !... Une jolie bravoure, de se faire tuer quand on n'a

rien à perdre!... quand on casse les verres et que c'est aux autres à les payer! Une jolie conscience, ma foi!... Un joli point d'honneur!... C'est un animal, un vrai animal, qui n'a jamais eu ni cœur ni affection pour personne.

Roero, outré, hausse la voix à son tour :

— Madame Canzi, je vous répète, si vous ne l'avez pas compris, que j'étais ami de Savoldi. J'ai été son témoin ; il est mort dans mes bras, et, vive Dieu! je veux, que son nom et sa mémoire soient respectés!... Et sa dernière volonté aussi doit être respectée! C'est uniquement pour cela que je suis allé chez vous ; c'est pour cela que je suis ici.

Madame Charlotte est quelque peu déconcertée ; elle sent qu'elle a affaire à un homme résolu : elle baisse le ton et modère ses paroles.

— Alors, je ne vous demanderai qu'une chose. Jugez vous-même : un homme, un galant homme, a-t-il le droit de faire l'important, d'aller se faire tuer sans crier gare, sans se préoccuper de ses engagements, de ses devoirs les plus sacrés? A-t-il le droit, par exemple, de se faire tuer à cause de ses hâbleries, de son Amérique, de ses républiques, en laissant son enfant à la charge des autres?... A-t-il le droit, par exemple, de s'en aller, de disparaître tranquillement, quand il a en circulation une valeur de cinq cents francs qui tombe à échéance après-demain, et sur laquelle, avec la meilleure foi du monde, et par obligeance, par pure obligeance, a mis sa signature M. le professeur Canzi?... mon mari, monsieur le chevalier, mon mari!

— Quant à Loulou, — s'écrie Suzanne, — je te l'ai déjà dit : si personne n'en veut, je la garderai.

La belle fille, qui attendait tout autre chose de la visite de Roero, n'est pas très flattée de la tournure que prend la conversation. Toutefois elle s'intéresse à la scène, étendue dans son grand fauteuil, tandis que, ses jolies jambes croisées l'une sur l'autre, elle fait danser au bout de son pied sa gracieuse pantoufle briançonne.

— Pauvre Loulou, elle n'est pas méchante!... Si personne n'en veut, je la garderai.

Roero est de plus en plus irrité ; il est pâle, ses lèvres tremblent.

— Non, elle sera à moi! Elle m'appartient! Je la considère comme ma fille, je l'ai promis à son père! Son père me l'a donnée!... Où est-elle? où est-elle?... Amenez-la-moi tout de suite. Je l'ai cherchée toute la journée. C'est pour elle que je suis sorti... C'est justement cette enfant, cette Loulou, que je voulais réclamer à madame Charlotte!... que je suis venu chercher ici, parce qu'on m'a dit qu'elle était ici, chez vous... Où est-elle? Donnez-la-moi tout de suite

— Pas si vite, pas si vite!... un petit moment! — s'écrie madame Canzi, d'un air narquois.

La vieille a comme un éclair, une vision. Tous les romans qu'elle a lus dans le *Secolo*, les drames qu'elle a entendus au Théâtre Fossati ou au Théâtre de la Commenda lui embrasent l'imagination, lui inspirent une foule d'idées. La fille de l'Américain!... Loulou!... quel mystère y a-t-il là-dessous?... Sait-on qui est son père?... Sait-on qui peut être sa mère?... Oh! oh! ce monsieur s'échauffe trop pour cette Loulou. Il est trop pressé de l'avoir. Non, non, non, pas du tout! il ne faut pas céder!

— Doucement, doucement, doucement!... une minute!... Je ne montre pas ma Loulou comme cela, et il n'y a pas de presse de l'emmener... Premièrement, il y aurait toujours deux mois de pension en retard. Et puis, Loulou m'a été confiée, à moi, et au professeur, par son père lui-même, quand il vivait. Pour la remettre au premier venu, maintenant que son père est mort, il faut un papier, une lettre, un document... Vous devez le savoir, cette enfant n'a jamais eu... de mère... et, par conséquent, son père étant mort, la petite n'a plus personne au monde!

Madame Charlotte soupire, s'émeut; elle a un accès de toux.

— J'ai fait tant de sacrifices, moi, tant de dépenses pour ma Loulou!... Pauvre chérie!

François, imperturbable, regarde avec curiosité madame Charlotte.

— Tout ce qu'il y aura à payer, la pension, les dépenses, je le paierai. Je retirerai même la lettre de change.

— C'est très bien... pour cela, il faudra vous entendre avec le professeur, avec mon mari... C'est lui le maître... Je vous ferai remarquer seulement que le cœur, le cœur, cela ne se paie pas, cela ne s'achète pas, même avec des

millions. Mon mari et moi, nous nous sommes attachés à cette enfant... Et puis, cher monsieur, il y a encore une question de délicatesse, d'amour-propre. L'enfant nous a été confiée, à nous. Que ne dirait-on pas, si nous, par exemple, nous l'abandonnions de but en blanc... au premier venu?... Du reste, cher monsieur, vous comprenez fort bien, comme je le comprends moi-même, que tout cela, c'est des mots. Je m'excite parce que je suis prise par mon faible, le cœur, l'affection, le point d'honneur, mais je n'ai pas la moindre voix au chapitre. Vous parlerez à mon mari; vous verrez ce qu'il dira: c'est à lui de décider. Mon mari est le maître, il a le droit de m'arracher... jusqu'aux entrailles... Seulement, aujourd'hui, ma Loulou, je l'emmène à Bergame. Venez à Bergame, si vous voulez. Je préviendrai le professeur.

Au lieu de se fâcher, Roero pouffe de rire.

— Non, non, je n'ai pas le temps d'aller à Bergame, et la petite fille de Savoldi restera à Milan.

Puis, s'adressant a Suzanne :

— Vous êtes si bonne et si aimable... voulez-vous me faire un plaisir?... Permettez-moi de dire à madame deux mots en particulier.

— Vous voulez que je m'en aille? — s'écrie la belle fille, — je m'en vais tout de suite.

Et, fort agitée par cette discussion, par ce drame à propos de l'orpheline, se rangeant, *in petto*, du côté de François et de Loulou, elle se sauve en sautant, en claquant les portes, en relevant à deux mains la longue traîne de sa robe rose.

Une fois Suzanne hors du salon, le jeune homme se rapproche de madame Charlotte et la regarde bien en face.

Instinctivement, la vieille recule d'un pas.

— Quoi?... Je vous ai dit que je n'y pouvais rien...

— Je paierai tout, je vous répète... Vous voulez gagner sur cette affaire?... Cela se conçoit!... Je vous donnerai une certaine somme; mais après, c'est fini : rappelez-vous-le bien, c'est fini. Je ne veux ni de vous, ni du professeur, ni de personne dans mes jambes... Mon avocat, l'avocat Olivieri, ira lui-même à Bergame et fera les choses en règle.

— Mais ma Loulou... — veut recommencer la vieille.

— La pauvre enfant de ce malheureux, vous... vous

l'avez amenée ici, dans cette maison; vous l'avez confiée à la belle Suzanne, à Suzette!... Ah! c'est trop fort! finissons-en avec vos histoires. Si je n'obtiens rien par la douceur, tant pis pour vous! J'ai reçu la dernière recommandation, la dernière prière de Savoldi. Loulou a été sa dernière parole, son dernier cri de désespoir. Donnez-moi Loulou, et tout de suite! Ou, si vous aimez mieux que j'aie recours aux tribunaux, si vous voulez que la justice... ou la police, à votre choix, mette le nez dans vos affaires, dans votre maison, je suis prêt à tout, pourvu que ce soit vite fait et que j'aie Loulou immédiatement.

Madame Charlotte comprend qu'il n'y a pas à plaisanter.

— Mais si mon mari se fâche et crie après moi?

— Votre mari se tiendra tranquille et ne soufflera mot, je vous le garantis... Où est Loulou? Allons, donnez-la-moi... dépêchons-nous.

— Suzette! Suzette! — fait madame Charlotte.

— Qu'est-ce qu'il y a?... je peux rentrer? — répond aussitôt Suzanne, en passant par l'embrasure de la porte sa petite tête frisée.

Roero se remet à sourire en la voyant :

— Oui, oui, venez... Maintenant nous sommes d'accord. Donnez-moi l'enfant, et ayez l'obligeance de faire appeler une voiture.

— Élisa... va chercher un fiacre! — dit la belle fille à sa bonne.

Puis, s'adressant à Roero, la figure enjouée :

— Loulou est là, qui dort sur mon lit, dans ma chambre.

VII

PAPA!...

Loulou dort toute habillée sur le lit bas et ample, sous le baldaquin jaune. Elle a près d'elle sa poupée, dont la tête repose sur l'oreiller : une vieille poupée sale et qui n'a plus de nez.

Madame Charlotte se précipite dans la chambre, se jette sur l'enfant, la secoue, l'enlève dans ses bras, la serre contre sa poitrine :

— Ma chérie !... Mon amour !... Mon trésor !

La petite écarquille les yeux : effrayée, ahurie, elle est tout près de pleurer.

Suzanne aussi s'attendrit ; elle s'empare de l'enfant et la mange de baisers sonores :

— Comme elle est jolie ! Comme elle est belle !... Non, non, ne pleure pas, mon trésor ! Regarde le monsieur... Tu l'aimes bien, le monsieur ?... Il vient te chercher pour aller promener... pour te mener en voiture !...

Dans les bras de la jeune femme, l'enfant paraît se rasséréner et fixe sur « le monsieur » de grands yeux ronds, noirs, très noirs, comme l'épaisse chevelure bouclée qui lui couvre le front et les épaules.

— Tu l'aimes bien, le monsieur ?

L'enfant regarde encore François, un moment, toujours sérieuse, puis soudain elle se retourne vers sa poupée en tendant sa petite main :

— Titi !...

— Elle veut Titi.

— Elle veut sa poupée.

La vieille apporte la poupée à l'enfant :

— Tiens, ma mignonne, la voilà, ta Titi.

Loulou fronce les sourcils, à l'approche de madame Charlotte ; elle empoigne Titi, la serre avec son petit bras contre sa poitrine et se détourne de la vieille pour ne pas répondre à ses baisers.

Suzanne, la caressant d'une main, continuant à lui arranger les cheveux, ramène sa petite tête ronde du côté de Roero :

— Et au monsieur, tu ne veux pas lui donner un petit baiser ?

Roero s'avance, mais l'enfant reste immobile et se remet à le regarder fixement, d'un air sérieux et en pressant toujours contre elle sa Titi. Le jeune homme sourit, mais n'ose pas plus s'avancer. Il paraît embarrassé, indécis.

Dès qu'il a vu Loulou, qu'il s'est trouvé devant cette fillette, il a aussitôt aperçu toutes les conséquences de l'acte qu'il

est sur le point d'accomplir, de l'engagement moral et matériel qu'il va contracter.

— Sois mignonne, — dit Suzanne. — Pourquoi ne veux-tu pas donner un baiser au monsieur?... Regarde comme il est beau... comme il est gentil !

— Et puis, — ajoute madame Charlotte, qui a déjà pris un grand chapeau de paille, — si tu es bien sage, le monsieur te mènera voir papa.

Et, plus bas :

— C'est la seule promesse avec laquelle on puisse obtenir tout ce qu'on veut.

En effet, Loulou relève les yeux :

— Papa... la glace rouge...

— Elle veut dire que son père la menait prendre une glace à la framboise, — explique Suzanne.

— Oui, ma chérie, oui, la glace rouge ! — s'écrie Roero avec un vif élan du cœur.

Il n'hésite plus.

Mais Loulou ne cesse de le regarder, fixement. Et, tout à coup, elle saisit d'une main le bout de son petit pied, en montrant sa bottine crevée :

— Papa... belles bottines neuves...

— Elle veut dire que son père lui a promis des bottines neuves, — explique toujours Suzanne.

Madame Charlotte a la prétention de lui mettre son chapeau, mais l'enfant ne veut pas se laisser toucher.

Suzanne, la posant debout sur le lit, lui demande :

— Veux-tu que je te coiffe, moi?

— Oui.

— La voiture est en bas, — vient annoncer la bonne.

Alors Suzanne lui met bien vite son grand chapeau, puis elle lui enfile, par-dessus sa petite robe de laine blanche toute pleine de taches, une jaquette bleue à boutons dorés, trop courte et déteinte.

— Voilà qui est fait !

Elle prend Loulou sous les bras et la pose par terre.

— Maintenant, tu vas te promener avec le monsieur...

Loulou, très sérieuse, ne lâche pas Titi; elle marche droit à Roero et lui tend la main.

— Et je ne te verrai plus?... tu ne viendras plus me voir? — s'écrie Suzanne.

Elle embrasse la fillette, en s'appuyant avec un amoureux abandon sur l'épaule de Roero, et rapproche encore de la figure du jeune homme sa bouche souriante.

Cette fois, Roero avance galamment ses lèvres, et ils échangent un baiser. Puis il s'apprête à partir, en tenant toujours l'enfant par la main.

— Voyez donc comme elle est effrontée, ma Loulou!... — s'écrie madame Charlotte, qui a fait la grimace au bruit du baiser. — Elle est tout de suite amie avec les jeunes gens!

Roero, lui aussi, est surpris et content de la confiance et de l'amitié que lui témoigne la petite fille. Il se penche vers elle, et lui demande à mi-voix :

— Eh bien!... veux-tu me donner un petit baiser?

L'enfant relève encore ses grands yeux, qui paraissent plus noirs et plus grands, le dévisage, toujours sérieuse, puis soudain, pour ne pas laisser tomber Titi, elle quitte la main de Roero, baisse la tête, renverse en avant ses longues boucles, et offre à baiser au jeune homme le blanc sillon de sa petite nuque.

— Comme avec son papa!...

— Tout comme avec son papa!...

— Le pauvre monsieur Savoldi faisait toujours comme cela: il l'embrassait toujours là, sous les cheveux.

Roero effleure à peine ce cou fin, délicat, mais il respire l'odeur des cheveux, il sent sur ses lèvres la chaleur de cette jeune vie.

— Alors... nous partons?

D'un mouvement brusque, Loulou rejette ses cheveux sur ses épaules; elle serre plus fort sa poupée contre elle, reprend la main du jeune homme et l'entraîne pour sortir.

Dans le fiacre, François redevient pensif en regardant la petite qui ne semble occupée qu'à peigner et arracher les cheveux de Titi.

« Que vais-je faire, à présent?... Je n'ai pensé à rien et il faut penser à tout... Il faut commencer par l'habiller... puis... il faut une bonne... On ne peut pas encore la mettre en pension... La garder avec moi?... impossible!... »

Il continue à l'observer, à l'étudier.

« Elle est très jolie... très gentille!... Seulement, cet horrible chapeau et ces affreux vêtements la déparent... »

— Tu l'aimes bien, Titi?

— Non.

— Non?... Pourquoi?

— Aujourd'hui, Titi méchante; méchante avec son papa...

Roero se tait, considère l'enfant, puis lui demande :

— Tu as déjà été en voiture?

— Oui, avec papa...

La pensée de « papa » lui en suggère une autre; elle lève sa petite jambe, et, montrant sa bottine crevée :

— Papa... belles bottines neuves...

Puis, avec des yeux inquiets :

— Papa?... papa?...

— Oui, oui... Je te conduirai à papa... Nous irons aussi prendre la glace, tout à l'heure, la glace rouge... Tu sais que ton papa... il a beaucoup à faire... Il est peut-être loin aujourd'hui... Nous irons demain chez papa... En attendant, je t'achèterai la glace rouge, et aussi les belles bottines neuves...

L'enfant ne paraît pas convaincue; elle semble, au contraire, de plus en plus anxieuse.

Roero lui dit alors :

— S'il ne revient pas aujourd'hui, ton papa, veux-tu l'attendre avec moi, ou retourner chez madame Charlotte?

— Avec toi, — répond Loulou, d'un air décidé.

Et elle se remet à peigner les cheveux de Titi.

Mais, une fois à la maison, cela se gâte.

Loulou, toujours avec sa poupée, a pris la main de François, et ne veut plus le quitter, à aucun prix; elle s'attache à lui, le suit dans toutes les pièces et ne lui laisse rien faire.

Elle ne veut rien savoir de Jean : si le domestique lui adresse la parole, elle se serre encore plus contre le maître; s'il fait mine de la toucher, elle pousse des hurlements.

— Cela ne va pas être une petite affaire! — s'écrie le jeune homme.

— Oh! non! Monsieur s'est créé un rude embarras.

— Nous verrons... J'en parlerai à Olivieri... Il va falloir une bonne, une gouvernante.

— Elle est trop jeune pour aller en pension.

— Elle n'a pas encore cinq ans...

— En attendant, on pourrait la mettre dans une petite école particulière. En la recommandant bien...

— Oui... J'irais la voir tous les jours...

— Et où va-t-on la coucher ?

— Pour ce soir, dans ma chambre... Il y a un canapé : tu y feras son lit.

— Si la petite ne veut pas vous quitter... ce sera commode !

— Il ne manquerait plus que cela !

On sonne : Loulou regarde avec méfiance vers la porte, plisse le front et se presse davantage contre Roero.

C'est la concierge qui apporte un livre :

— De la part de Donna Stéphanie Arcolei. Le domestique m'a bien dit de le remettre immédiatement...

Roero a un éclair de bonheur :

« Fanny ! Fanny !... Ah ! que j'ai bien fait, ce matin, de ne pas me montrer !... C'est elle maintenant, elle-même qui vient au devant de moi... »

Il secoue la menotte de Loulou et s'empresse de retirer le livre de son enveloppe.

« Gyp ! Gyp !... son auteur favori !... »

Un livre de Gyp signifie : « Venez à l'instant !... » Tandis qu'un auteur italien : « Ne venez qu'avant dîner ! »

Roero ne songe plus à autre chose, et dit à Jean de lui rapporter son chapeau et son pardessus.

— Écoute, Loulou, — fait-il gravement ; — il faut être bien sage et ne pas avoir de caprices. Il faut aimer aussi Jean, qui est très bon et qui te fera jouer.

L'enfant, très attentive, ne répond pas... mais ne lâche pas le pan de la jaquette.

— J'ai une course à faire : tu resteras ici avec Jean et avec Titi ; vous jouerez ensemble, tous les trois...

Les grands yeux de la petite fille dardent une flamme ; sa figure s'assombrit.

— Laisse-moi partir. Je reviens tout de suite.

Roero croit avoir trouvé un bon moyen ; il ajoute :

— Je vais te chercher la glace rouge et les bottines neuves.

Pauvre Roero! il aurait mieux fait de se taire... Loulou éclate en sanglots; elle lance avec colère sa poupée à Jean, puis elle se jette par terre et se roule sur le tapis en hurlant :

— Papa! papa! papa!... Non, pas de glace! Pas de glace!... Papa! papa! papa!

Un accès de rage et de désespoir.

Roero s'effraie un peu :

— Non, Loulou, non, ma petite Loulou : je reste... je reste ici avec toi.

— Papa! papa! papa!... Non pas de glace!... Papa!

Roero ne sait plus que faire; il prie, il supplie :

— Ne sois pas méchante, Loulou : ne pleure plus, ma petite Loulou... Calme-toi... Ton papa viendra bientôt! Tu le verras demain... En attendant, tu resteras avec moi, toujours avec moi.

— Monsieur s'est mis dans un fameux pétrin! — murmure Jean, sans chercher davantage à se rapprocher de la petite, qui persiste à pleurer, à crier, à se rouler par terre. — Elle pourrait se faire du mal... Pourvu qu'elle ne se cogne pas la tête contre un meuble!...

— Veux-tu que je le chasse, Jean?... Oui! je vais le chasser... Va-t'en, Jean... va-t'en!

Puis, plus bas, Roero dit au domestique :

— Va chez monsieur Olivieri... qu'il vienne tout de suite... qu'il vienne voir, et m'aider...

A peine Jean est-il sorti que les convulsions commencent à se calmer; Loulou se laisse prendre dans les bras par Roero. Peu à peu ses sanglots deviennent plus rares; ses beaux yeux se remettent à contempler Roero, puis, tout à coup elle étend sa petite main pour ramasser Titi. Roero, portant toujours Loulou, se penche, attrape Titi et la lui donne.

Cependant Loulou berce la poupée ; puis, baissant la tête, elle soulève ses cheveux de sa main libre, et offre au jeune homme son petit cou à embrasser. Quand elle a reçu le baiser, elle rejette ses cheveux en arrière, par son habituel mouvement de tête, elle regarde Titi, regarde le jeune homme et se remet à sourire : c'est elle qui a remporté la victoire, elle fait la paix avec les deux autres.

Que faire, à présent?... Attendre Olivieri. Olivieri lui sera peut-être sympathique.

« Il me conseillera... Nous verrons ensemble ce qu'on pourra combiner... »

Roero s'assoit sur le canapé ; Loulou, s'aidant des mains et des jambes, grimpe sur les coussins et vient s'installer à côté de lui, le plus près possible.

Cet attachement si subit et si fort de l'enfant finit par toucher François, et même presque par le flatter, quoique la fillette l'empêche en ce moment de courir chez Fanny.

« J'irai plus tard... cela vaudra mieux... »

Il revoit Stéphanie telle qu'il l'a vue le matin, sur le Corso, flanquée de Faraggiola et d'Estensi, et il sent la colère et la jalousie gronder en lui contre cette « coquette ».

« Oui, cela vaut mieux!... Elle verra qu'elle ne peut pas faire de moi ce qu'elle veut... Elle comprendra que je ne manque pas de fierté ni de dignité, comme ces deux marmottes-là... Non ! non!... Il faudra qu'elle m'appelle encore plus d'une fois... Elle m'attendra longtemps... »

Et Roero éprouve un sentiment de gratitude envers la petite Loulou, qui lui a donné la force de rester chez lui.

Il se retourne pour la regarder : Loulou est très occupée à envelopper sa Titi dans le mouchoir avec lequel Roero lui a essuyé les yeux. Il se penche, la caresse et l'embrasse encore sur la tiède fossette de la nuque.

L'enfant ne bouge pas; tranquillement, soigneusement, elle habille et déshabille sa poupée.

G. ROVETTA

Traduit de l'italien par ALBERT LÉGUYER

(A suivre.)

DE TA-KOU A PÉKIN

— AOUT-SEPTEMBRE 1901 —

I

UN TOUR A TA-KOU

Ta-Kou, le 29 août. — J'ai trente heures de liberté. J'en profite pour me rendre à Ta-Kou, que je n'ai pour ainsi dire pas vu encore. Il faut d'abord que je m'y entende avec l'officier chargé de la télégraphie sans fil; car je suis en train de l'installer à bord. Je ne suis pas fâché de me secouer un peu les jambes ; comme un écolier en vacances, je quitte le bord avec joie, décidé à jouir de tout, et même des ruines que l'on m'annonce. Il n'est que d'être curieux : tout alors a son intérêt.

Le remorqueur *Enseigne-Henry* me porte à terre. Il y a toute une flottille de ces petits bâtiments ; à tous l'amiral Pottier a imposé les noms d'officiers tués au cours de cette guerre[1]. En route, le remorqueur accoste un transport et y prend un chaland. L'enseigne qui commande, long, mince, barbu et rouge, manœuvre adroitement, et je m'amuse, sans mot dire, à faire moi aussi l'amiral, c'est-à-dire à laisser faire aux autres, à tout regarder, et à me rendre compte de chacun, sans en rendre à personne.

Arrivé devant le fort de Ta-Kou, le remorqueur lâche le chaland, et mouille pour me débarquer... Le plaisir que je me suis promis pourrait bien tourner à la tristesse. Quel pays

1. *Enseigne-Henry, Capitaine-Labrousse, Capitaine-Hillaire, Aspirant-Herber, Lieutenant-Comtal.*

sinistre! En rade, on ne voit rien; et, quand on est au port, il semble encore qu'on cherche la terre. Sous le ciel de plomb, le Pei-ho roule à la mer, comme une mare jaune qui s'épanche. Les berges boueuses sont noyées dans l'eau; cette fin de fleuve est morne, sans grandeur, basse, comme une louche aventure.

À la porte du fort, une sentinelle russe me présente les armes. Je ne me décide pas encore à entrer. Il est déjà plus de six heures, et le jour baisse. Le ciel et la mer se confondent dans un nuage gris. L'orage est dans l'air, il fait lourd, la lumière est cruelle, d'un éclat sourd et comme métallique. Et tout ce pays plat, désespérément plat, plat à l'infini, est d'une tristesse misérable. Au milieu des marais, parmi les cloaques gris, et les fossés bourbeux, les forts en ruines dressent leurs masses déjà ombreuses. Je suis seul : non loin de là, une hutte chinoise en torchis, boueuse comme tout le reste, et sur le seuil un vieux Chinois, étonné et craintif, qui me regarde...

L'aspirant N... me fait les honneurs de son palais : toute une petite maison, nouvelle d'avant-hier (l'ancienne s'effondrait), une chambre, une salle à manger, et un bureau de travail, où je dois coucher cette nuit. Les fenêtres sont grandes : une grosse natte sur le plancher; et, quoique le mobilier soit réduit, il n'y manque même pas l'ornement. Œuvre d'art au beau milieu d'un mur blanc, j'ai, dans ma chambre, une image qui représente le général chinois, l'ancien maître de céans : une grosse tête bouffie, une citrouille aux yeux pochés, sous une calotte de mandarin militaire, et les longues moustaches pendantes. On a trouvé ce portrait dans le fort, en même temps que quelques armes, une paire de fusils archaïques, des poires à poudre, et une robe de soldat, fort sale et non moins authentique.

Pourquoi l'aspirant N... loge-t-il dans le fort russe? C'est qu'au début, quand l'amiral Pottier n'était pas encore là, celui qui l'a précédé ne mit tout son zèle qu'à se faire oublier. Il ne prit pas de fort. Il ne pensa pas du tout à marquer la place de la France sur cette terre conquise. Depuis, les Français ont obtenu dans le fort russe un lieu où planter le pavillon et où mettre le poste de garde, que comman le l'aspirant.

Le cuisinier chinois a bien fait les choses : c'est un dîner où les services se succèdent en bon ordre ; rien n'y manque, ni le poisson, ni le poulet; et le tout a certain goût très particulier, indéfinissable, que prennent tous nos plats d'Europe préparés par des Chinois. Est-ce parce qu'ils y mettent la main ? — Ils sont si loin, si différents de nous, et même si exactement nos contraires !

La télégraphie sans fil marche assez bien ; l'étincelle est bonne ; enfin le résultat est à peu près acquis ; il suffira, pour communiquer, d'installer le bord de la même façon. Avant d'aller dormir, longue causerie avec l'aspirant. Nous parlons sous le ciel, en plein air, devant la petite maison : l'orage est toujours suspendu, et n'éclate pas. Causer ainsi, c'est le plaisir qu'on ne connaît qu'au loin. Ce jeune homme a de l'énergie; il est ravi de la liberté qu'on lui laisse, d'être seul au fort, responsable, et ayant charge d'âmes. Il a d'excellentes relations avec les officiers allemands, toujours corrects et parfois trop engageants.

Une nuit désagréable ; le supplice des moustiques ne me laisse pas un moment de repos. Enfin le matin arrive avec le beau temps. Le soleil se lève, porté sur une gentille brise. Mais la désolation du pays n'en paraît que plus farouche.

Ces forts étaient vraiment gigantesques, une puissante défense aux bouches de ce fleuve épais comme un courant d'égoût. Deux énormes bêtes de pierre, accroupies sur la côte basse, sphynx militaires d'un monde fermé qui ne veut pas s'ouvrir. Qu'a-t-il manqué ici pour que cette entrée fût inviolable ? L'homme seul, et le courage humain. Ces forteresses étaient ornées à la moderne, et braquaient des canons Krupp sur le front de mer. Il paraît même que les soldats chinois ont mieux résisté, d'abord, à Ta-Kou qu'ailleurs. Le combat pouvait être terrible. Un obus heureux, lancé par le *Lion*, a fait sauter la poudrière du fort droit, et les ravages de la mélinite ont semé la panique. Les Chinois ont tenu bon ; c'est alors que les Japonais ont emporté d'assaut le fort sur l'autre rive, et en ont tourné les redoutables pièces sur le fort opposé. Les Chinois ne pouvaient pas s'attendre à être pris en enfilade, au lieu de croiser les feux sur l'ennemi et la rivière. Il faut en convenir : même des Européens en auraient été rudement

déconcertés. Et, d'ailleurs, quel symbole plus frappant de la politique en Extrême-Orient, que ce tir foudroyant des Japonais, à bout portant, sur les Chinois ?

Partout, ce n'est que ruines. Une lugubre perspective de décombres s'offre aux yeux, de toutes parts. Des murailles trouées, criblées d'obus ; de grands corps de pierre éboulés ; des tranchées pleines de débris ; un aspect morne, désolé, lamentable de démolitions. Le projectile du *Lion* a creusé une espèce de puits en pleine bâtisse : les toitures léchées par l'incendie, noires et descendues ; d'énormes moellons disjoints ; et, entre les angles brisés, les arêtes tordues des redans, pareilles à des flots soudain figés, des coulées de cendres et de plâtras.

Une désolation sans mélange et sans rien qui séduise l'esprit. Et plus triste même que cette œuvre de la violence, cette contrée misérable, sans prairie, sans arbre, sans feuillage, plate à perte de vue, d'un gris jaunâtre, comme la brume de poussière qui l'enveloppe jusqu'aux lointains de l'horizon.

II

SHI-VAN-TAO

Lundi, 9 septembre. — J'ai quelques jours devant moi, un peu moins d'une semaine. Le télégraphe sans fil est mis en place, et marche comme il faut. Le commandant m'a fort aimablement accordé la permission d'aller à Pékin. Je veux m'y rendre par la route la plus longue, et je prendrais bien par le fleuve Bleu, si j'avais le temps, et si, au lieu de six jours, j'avais six mois. J'ai décidé de pousser jusqu'à Shanhaï-Kwan, sur la frontière de Mandchourie, et de faire retour par Tien-Tsin et Pékin. Un uniforme blanc, de forts souliers, des houseaux de cuir, un casque à la Russe, une petite valise et une canne à la main, je suis paré. Je suis seul ; personne ne m'accompagne dans mon expédition ; les uns ont déjà été à Pékin ; les autres reculent : ils ne sont pas aussi curieux que moi.

Je quitte le bord à trois heures de l'après-midi. La baleinière, qui va chercher l'amiral, me débarque à Shi-van-tao. C'est un petit port, le seul accessible en hiver, au milieu des

glaces du Pe-tchi-li, et où l'on fait quelques travaux d'aménagement. J'y retrouve l'enseigne Karéas, qu'on a mis là, et qui y commande depuis un an :

« Karéas, je suis Karéas, des Côtes-du-Nord... », comme il s'annonce lui-même, et comme plus d'un officier, élégant et sucré, le lui reproche. Cependant, ce Karéas, — « je suis Karéas des Côtes-du-Nord » — m'a plu, dès l'abord, comme l'homme le plus actif, et le mieux fait pour ce qu'il avait à faire, *the right man in the right place*. Ce grand, solide gaillard, aux larges épaules, svelte et muselé, infatigable, est le type du haut Breton, vif et brun : quelle loyauté dans ce brave visage ! Cette longue tête noire d'Espagnol sincère et sans hâblerie est celle d'un matelot qui a eu la force de se hisser jusqu'aux grades. Karéas sort des rangs ; il a été maître de timonerie au *Borda*, quand plusieurs d'entre nous y étaient élèves : et combien je le préfère à quelques-uns, qui lui mesurent l'estime ! Il n'a rien de compliqué, ce bon Breton ; mais il est fort, énergique, franc comme l'or, content d'être là, joyeux d'agir. Il est décoré depuis un mois, et certes il le mérite. Il rayonne de joie, et ne mesure pas sa peine : une de ces natures qui sont la vie d'une nation.

Il me met en relations avec le Hauptmann von W...., qui commande le détachement allemand à Shi-van-tao, et qui sera mon guide pour Shan-haï-Kwan, où il doit se rendre ce soir même. C'est au mieux, car l'enseigne a cent affaires, qu'il ne peut quitter pour s'occuper de moi. Je passe donc l'après-midi, et je visite Shi-van-tao, en compagnie du capitaine allemand.

Herr von W... est grand, mince, blond ; la tête énergique et sèche, les pommettes saillantes, le teint rose. Il montre une amabilité de tous les instants, qui va presque à l'excès ; il me fait l'éloge de Karéas, qui m'a d'ailleurs fait le sien. Ici encore, Français et Allemands ont entretenu de singuliers rapports d'amitié ; toutefois nous n'avons pas fait les avances. Nous allons en promenade à cheval. Le temps est admirable, l'air frais, limpide ; le paysage exquis : au fond, des collines violettes aux contours légers ; la mer bleue en face ; la contrée est boisée d'arbres fins, au feuillage tendre. Une Chine du Nord toute différente de Ta-Kou, et dont le climat

doit être salubre ; rien ne ressemble moins au morne, au plat pays du Pe-tchi-li.

W... me mène chez lui, dans la pagode Fang-Ho, transformée en logement particulier : les Allemands occupent beaucoup de pagodes, ils ont raison ; ce sont les maisons les mieux bâties, les plus solides, où l'on peut le plus facilement s'établir, et même se défendre. Il m'offre le thé; il me fait admirer ses emplettes chinoises ; un dessinateur chinois des environs, un de ces artisans presque artistes qu'on rencontre souvent chez les jaunes, porte à M. de W... les dessins qu'il a eu la bonne idée de lui demander pour une collection de cartes postales allemandes ; nous les regardons ensemble ; cela est habile, curieux, et d'un goût toujours réaliste. On m'en offre deux ou trois, avec tant d'insistance, qu'il n'est pas possible de refuser ; et sur une feuille de papier, illustrée de la même manière, W... inscrit le souvenir de ma visite à sa maison, y ajoute une dédicace flatteuse qu'il signe. Il n'y a pas à dire, pour nous tous, ou à peu près, qui plus, qui moins, ces Allemands sont trop aimables ; on sent qu'ils veulent l'être, et qu'un mot d'ordre est venu sans doute de très haut.

Tant s'en faut que les Allemands traitent les autres étrangers avec la même complaisance. W..., qui parle bien l'anglais, déteste l'Angleterre, et semble prêt à confesser que tous ses camarades en font autant. Quant aux Japonais, « ils sont assommants, dit-il, il faudra les arrêter; leur orgueil est intolérable ». C'est mon avis. Précisément, à la gare, nous montons dans un wagon plein d'officiers japonais ; à notre arrivée, ils se confondent en courbettes, tous ces petits Nippons; ils saluent de la tête, du dos, des genoux et des pieds ; en signe de respect, ils font entendre des sifflements que flûte la bouche en cul de poule. D'ailleurs, ils ont semé le plancher de coquilles de noix, de raisins, de pépins, de pelures de pommes. « Ce sont des singes, me dit W..., ce sont des singes... » La cage, en tout cas, y fait penser.

La ligne traverse un joli pays vert et frais ; la rivière mire des saules, les feuillages s'agitent sous la gentille brise, qui fraîchit avec le soir. Et dans l'air pur, c'est un charme que le coucher du soleil, vers l'ouest montueux, sur l'écran satiné des collines violettes.

Quelle vie étrange que la nôtre! Je me rappelle... il y a deux mois, je voyais le soleil se coucher sur la rade de Toulon ; et à Brest, il y en a trois. Et ce soir, dans la lointaine Asie. Où sont, en ce moment, ceux que j'ai quittés alors? Que font-ils à cette heure ? — Je pense à eux avec douceur et tristesse. Mais, comme ce train sur la voie de fer, la vie roule et se poursuit. Et, partout, le soleil se couche.

III

SHAN-HAÏ-KWAN

Mardi, 10 septembre. — J'ai trouvé à Shan-haï-Kwan l'étonnant spectacle d'une Babel militaire : la comédie européenne dans une ville tartare du caractère le plus asiatique, une contrée ravissante et, enfin, un type de soldat français, un officier du premier mérite.

Tout le long de la voie ferrée depuis Shi-van-tao, les troupes alliées occupent les stations. Dans les gares, c'est un pêle-mêle international, un caravansérail de tous les peuples, une bigarrure presque bouffonne d'uniformes divers, qui jurent les uns à côté des autres, et dont la concorde ne réussit pas à faire une harmonie. Tous les types du nord et du midi sont là, coude à coude. Il en sera de même désormais jusqu'à Pékin ; et Tien-Tsin sera le Port-Saïd de ce nouveau canal en terre ferme. La ligne est anglaise, et les Anglais ont mis dans chaque gare un détachement de Sikhs indiens, troupe de parade, magnifique à voir et dont la lâcheté est devenue proverbiale dans tout le Pe-tchi-li. J'arrive à Shan-haï-Kwan au crépuscule, avec mon Allemand. C'est une voiture allemande que le capitaine von W... charge de ma valise, et c'est sur le dos d'un mulet français, qu'un planton français me présente, que j'ai gagné le fort français, où j'ai passé la nuit.

— Vous avez bien fait de venir, — me dit, au cercle des officiers, l'aimable commandant J... — Nous sommes sur notre départ ; mais cela ne fait rïen : vous pouvez rester un jour ici sans vous ennuyer; ce pays est délicieux.

Ils sont tous de cet avis. Et comment ne pas l'être ? Je ne

perdrai pas le souvenir de ce dîner sous une rotonde chinoise, au milieu d'un jardin plein de fleurs[1], d'où la vue est si vaste pendant le jour, et où ce soir même, par une nuit splendide, sous les innombrables étoiles, je distingue vaguement de lointaines collines, et une profusion de chrysanthèmes à portée de la main...

Au milieu de beaucoup d'autres gens, dont tout me sépare, à côté du soldat brillant et hospitalier qui m'a fait un aimable accueil, je rencontre dans un officier un homme remarquable. Le capitaine T... est sorti des rangs. Il est simple, réservé et exact. Une heure ne s'est pas écoulée, que le plaisir de causer ensemble nous presse l'un et l'autre ; il s'agit de mettre à profit les instants. Le capitaine est un érudit ; il peut même passer pour un savant, s'il connaît cinq mille caractères chinois, comme on vient de le dire. Je goûte beaucoup plus sa connaissance des mœurs et du pays. Il s'est donné la peine, en Chine, de chercher à comprendre les Chinois, sinon de les comprendre. Car, qui voudrait s'en vanter? — Il aime en eux ce qu'il faut aimer ; très humain, colon plus que conquérant, il déclare un mépris absolu des moyens violents et même de la guerre, quand elle est inutile : ce qui ne l'empêche pas du tout d'avoir toute l'énergie nécessaire, s'il en est besoin.

Réveil très matinal, après une nuit des plus pénibles. Il ne faut pas songer, ici, à ses aises, ni même au bienfait du tub. Les sonneries, le bruit des troupiers qui se lèvent, l'allègre tumulte des clairons, des chants et des sifflets m'ont bientôt mis sur pied moi-même. Je sors, tête nue, et la fraîcheur de l'air est si vive qu'elle a presque l'effet du bain. Oui, ce pays est délicieux, et la matinée exquise. On est assez haut, ici ; le fort, de très vastes proportions, est à un mille du rivage, qu'il domine ; une route, plantée de saules, y conduit. Partout des jardins, dans la clarté limpide de cette

1. Le commandant J... occupait le logis du général chinois qui commandait le fort avant l'invasion... Il paraît que, depuis, ce bon Chinois, ayant rendu visite au commandant J..., ne tarissait pas d'éloges et s'extasiait sur la façon dont ses anciens appartements lui semblaient arrangés : « Que c'est bien, disait-il, que c'est joli ! Comment avez-vous fait?... De mon temps, ce n'était pas comme cela... Joli, très joli !... »

heure lumineuse. Beaucoup d'arbres et de gentilles rivières, qui dépouillent peu à peu leurs voiles de mousseline, la brume du matin. Un fond de collines bleuâtres et de montagnes bleues, posées sur l'air transparent comme une ligne de festons et de créneaux, ferme la perspective. Ce nord de la Chine évoque l'idée d'une petite Suisse, au bord de la mer bleue. Un peu aussi le caractère de l'opéra-comique, d'une vie douce, moyenne, sans passions ; beaucoup de mesure, et tous les objets très réels ; rien qui s'égare : un paysage précis et sans rêverie. Le style de la contrée me fait mieux comprendre l'art des vases et des romans chinois. Le pays ressemble aux décors champêtres et idylliques, couleur de jade à reflets lilas, qui font le charme mièvre et le fond pacifique des grandes porcelaines.

Je fais le tour du fort. Les chevaux s'ébrouent gaiement dans la prairie ; les hommes font de la gymnastique ; rien, ici, ne sent l'ennui, ni même l'exil. Je lis les journaux au cercle, qui en reçoit de toutes sortes. Le capitaine T... me rejoint et m'emmène à la promenade sur les remparts. La vue est vraiment belle, sur la mer et sur la plaine. Au loin, et d'un puissant effet, on aperçoit la Grande muraille, dont l'amorce est ici même, à cent mètres du fort : énorme, trapue et lourde, hardie pourtant et vive, la gigantesque bâtisse grimpe derrière la ville tartare, gravit la montagne au delà de Shan-haï-Kwan, frange tous les sommets, bondit de crête en crête pour redescendre là-bas, très loin, dans la plaine, et se prolonger ainsi, toujours noire, brune et massive, pendant des milliers de lieues, derrière Pékin, derrière le Hoang-ho, derrière le Chang-Si, plus loin encore...

Le contraste de ce voisinage belliqueux fait mieux sentir l'idylle du paysage. Il y a dans l'air une douceur un peu vieillote, une espèce de naïveté rusée et d'innocence sans malice, quelque chose de très ancien, de doux et d'un peu moqueur. De la hauteur où nous sommes, nous voyons face à nous le fort international du front de mer, où flottent les pavillons des sept puissances. Aussi bien, y a-t-il des forts partout, sans compter les vieux forts chinois sur la frontière mandchoue. En plaine, une haute pagode aux monstres grimaçants est allemande ; les Russes en foule sont campés à la

gare, et les Japonais ont formé de petits villages. Les Chinois avaient fait à cette porte de la Mandchourie des travaux immenses: les forts construits à la moderne par le général allemand von Aneken auraient pu être formidables. Mais les Chinois se sont laissé prendre au dépourvu. Ils n'ont opposé aucune résistance : sommés par le chef de l'escadre alliée, ils se sont retirés sans combat, et dix-sept matelots anglais de l'amiral Seymour ont suffi à la prise de la forteresse. La cavalerie de Saint-George passe pour avoir eu la plus grande part à la victoire.

Nous quittons la hauteur et faisons visite en passant au fort italien. Comme nous en sortons, la Grande muraille est là, qui se dresse devant nous. L'amorce vers la mer longe le fort. Au pied du rempart, des briques en tas, les briques de la muraille, que les Russes et les Italiens en tirent pour se construire des maisons. Serait-ce donc la fin de la Grande muraille? et par la main de l'Europe, contre qui les fils de Han ne l'ont pourtant pas faite? — Gigantesque travail, et qui vaut bien les Pyramides : large de six mètres, haut de quinze, maçonné d'énormes briques, ce simple mur est d'un effet superbe, et il paraît si bien répondre à sa destination que je lui trouve du style.

IV

LES ALLIÉS

Mardi soir, 10 septembre. — Sur un grand diable de cheval arabe, me voici en pleine ville tartare de Shan-haï-Kwan. J'ai franchi la ceinture grise des hauts remparts, cuirasse de pierre crénelée et féodale. Oh! l'étrange ville, sordide, puante, curieuse pourtant. D'énormes portes, coiffées de pagodons biscornus; et le long de l'enceinte massive, la présence bizarre de toute sorte d'Européens : une sentinelle allemande, ici; là, un factionnaire russe: à la gare, des Russes encore; des Japonais un peu partout.

Une ville chinoise, et une ville tartare, l'une dans l'autre. Mille regards curieux, craintifs ou blasés, m'épient. Dans la longue rue étroite de la ville chinoise, une bande de petits enfants porte-queues me suit avec obstination. Je mets le

cheval au galop, parmi les fondrières et les immondices ; les enfants écarquillent leurs petits yeux en croissant, et j'éclate de rire.

Un amas de maisons chinoises, pouilleuses, lépreuses, galeuses, immondes... Le grouillement des maisons est aussi frappant que celui de la foule. Quelles rues ! mais sont-ce là des rues ? En plein vent, des étals, des marchands de tout ce qu'on veut, si l'on est Chinois ou Tartare. Toutes les villes chinoises sont d'une saleté sans nom ; mais la saleté de Shan-haï-Kwan est effroyable. La senteur des latrines vous prend à la gorge, et l'atmosphère semble saturée d'ammoniaque et de crasse. L'âcre saveur pince les narines ; et un Chinois salue, comme je me bouche le nez.

Shan-haï-Kwan est ville frontière : la Mandchourie est là, de l'autre côté de la Grande muraille, à cent pas d'ici. Je vois des figures et des costumes qui ne sont déjà plus chinois, quelques visages durs et cruels, secs et impassibles.

Vais-je prendre licence d'envahir la Mandchourie ? Il faut que je puisse dire que j'ai été jusque-là aussi. Je donne dans la Grande muraille ; je pénètre à l'intérieur du vieux rempart, large de six ou sept mètres ; je touche de la main les briques colossales dont la bâtisse est faite ; et, tout d'un coup, je suis en Mandchourie.

Des champs de sorgho, à perte de vue ; la solitude, aucun bruit ; et du sable, du sable, en longs ruisseaux ; une rivière dont je ne sais pas le nom ; et le soir qui descend.

Je suis à une lieue et demie de la ville. Le soleil baisse rapidement. Les lointains rouges ont un éclat sinistre d'incendie, que personne en ce désert ne doit éteindre. Je me décide au retour ; je galope et rentre dans la Grande muraille. J'arrive au fort, avec la nuit.

Mercredi, 11 septembre. — Comme la veille, l'exquise fraîcheur de la brise me ranime. Je suis recru de fatigue, quand je me lève ; mais dès les premiers pas, le vent du matin me fouette le sang, et je respire à pleins poumons un air qui déjà annonce l'automne. Sur le fond de collines, et contre le ciel bleu, la Grande muraille élève son étonnant feston crénelé : dans la lumière, ce matin, elle est toute

blanche, et ce prodigieux rempart semble glacé d'argent. Semés à travers la plaine, de beaux arbres verts se baignent dans les rivières sinueuses, qui finissent à la mer, au pied des forts; de-ci, de-là, les oasis de feuillages, d'où surgit une pagode, qu'ombrage un très bel arbre, en forme d'ombrelle, vénérable et décoratif. La route est variée, accidentée, intéressante, il fait bon marcher; on a presque froid en vêtement blanc. Tout en nous dirigeant rapidement vers la gare, nous traversons un camp de Sikhs, qui s'éveille à grand fracas : ces mercenaires de l'Inde ont traîné derrière eux toute une foule de domestiques. Se figure-t-on ce que cela peut-être, des domestiques de Sikhs? Misérables parias, esclaves, fils d'esclaves, qui sont nés et qui mourront esclaves! Misérables parias, qui, pourtant, s'imaginent être supérieurs aux Chinois! On entend au passage la musique de ces Sikhs, qui sonne le réveil : c'est un vacarme grêle, des fifres aux notes aiguës, des tambourins, des cymbales, tout le gourbi oriental, qui semble fait pour accompagner un clinquant de théâtre, des haillons qui brillent, une vanité grandiose, rien de fort ni de sincère.

Contraste saisissant : sur la route, vient à nous une compagnie de Cosaques. Ils sont plus que curieux, plus que pittoresques; ils sont extraordinaires; on pourrait même dire, effrayants.

— Regardez-les, me répéta le docteur; regardez-les. Quand ils approchent, il semble que le sol tremble; et comme ils sont bâtis! Je les ai vus nus, au bain : des torses splendides; des membres d'acier; des paquets de muscles; des visages de brutes, oui, si l'on veut; mais quelles superbes brutes!...

— Et même de bonnes brutes, si on leur commande : « Sois bon! »

— Oui, fait le docteur. L'officier, brute lui-même, ou à peine moins qu'eux, est un dieu pour tous, tant qu'ils sont. Ils le vénèrent; ils le servent, ils se font hacher pour lui. Tenez, une anecdote; j'en ai été témoin. Nous étions allés à une ribote internationale, une espèce d'orgie : nous sommes les civilisés, n'est-ce pas?... Un officier cosaque avait dit à son ordonnance : « Moi, je boirai; toi, je te défends de boire;

veille sur moi. » Le soir donc, orgie et bacchanale. Mon Cosaque prend une cuite à tout casser; mais le soldat était là, qui ne le quittait pas d'une semelle. « Petit père, lui disait-il à tout moment, batuchka, fais attention; il faut rentrer au fort, batuchka. » Puis, il lui remettait sa casquette, la lui fixait sur le front; il le soignait, comme une nourrice, le soutenait, le prenait presque dans ses bras, et le portait à la maison. Quelques heures plus tard, le lendemain, l'officier, dégrisé, pour un motif des plus futiles tombait sur son Cosaque et le rouait de coups. Que croyez-vous qu'il dit? « Oui, oui, répétait-il doucement, bats-moi, petit père, bats-moi, batuchka; je sais bien que j'ai tort... » Et il lui caressait les mains, comme un chien qui lèche celles de son maître... Voilà les hommes que c'est... Une force énorme, une puissance terrible que celle de cette armée, une armée de Cosaques !

— Sans doute; et c'est évident, le moindre caporal français est supérieur par l'intelligence à cet officier sibérien...

— Oui; mais il raisonne, il critique; il obéit et peut ne pas obéir. Le soldat cosaque, lui, ne discute pas; il est plein de foi, il en déborde; et tous ils se font tuer, en riant, quand il le faut.

— D'une façon admirable, je le sais, et non pas aveugle comme on veut le dire; mais en agissant. Certes, ils sont invincibles; ils auront toujours le dernier; ils le méritent; car la foi dans la vie est la mesure du droit à vivre.

V

LA GARE DE TIEN-TSIN

Mercredi, le 11 septembre. — Le train se hâte dans une interminable plaine. A mesure qu'on s'éloigne de Shan-haï-Kwan, le pays devient plus laid, et plus plat. Des champs de sorghos à l'infini : c'est une sorte de gros millet, une plante à tige pleine, aux feuilles étroites, jaunes maintenant; les longues têtes se pressent, roussies et pour la plupart inondées; le vent jaune les a versées et elles penchent à l'orient. Du sable et des sorghos; des sorghos et du sable. Le jour s'assombrit rapidement. Parmi le sable et les champs, une

foule de petits tas de terre : bien plus qu'à penchant de coteau, les tombes, dans cette plate étendue, donnent à toute la contrée un caractère funèbre. Ce sont des bosses qui soulèvent la plaine monotone, telles, sur le dos de la main, des verrues. Innombrables et humbles, leur aspect est vraiment funéraire. Sur tous ces morts pousse la céréale, dont les Chinois font leur pain ; et, comme la ville chinoise fait penser à une fourmilière, cette foule de taupinières sépulcrales évoque, devant l'esprit, une nécropole de grands insectes.

Ils pullulent aussi, et bien vivants, dans la gare de Tien-Tsin. C'est une autre Babel, et l'une des plus grouillantes de la Chine, qui en compte tant. Il est six heures du soir. Une lueur crépusculaire enveloppe cette étrange arrivée, au milieu d'un mouvement et d'un bruit incroyables. Ma valise à la main, je me vois entouré d'une nuée de coolies, de portefaix, de tireurs de pousse-pousse, de pauvres diables, maigres et faméliques. On me crie des noms d'hôtel : *Astor House !... the leading Hotel !... Hôtel des Colonies !...* Un coolie me récite, en ânonnant d'un accent bizarre, le prospectus de la maison anglaise. L'autre hôtel passe pour être vaguement français, et on en vante la cuisine. Étonnant spectacle de cette confusion, de ce coude à coude de tous les peuples, de ce combat des langues ! Il faut se faire son chemin, au milieu des Chinois, comme au milieu d'un essaim de mouches.

Deux officiers anglais stationnent sur le quai et causent, immobiles : deux beaux types du droit à commander, en vérité ; grands, minces, blonds, musculeux, la tête sèche, d'une tenue impeccable, depuis le casque jusqu'aux houseaux de cuir fauve et aux grosses semelles qui débordent leurs bottines, en épaulettes à chaîne d'argent et à culottes bouffantes. Ce sont deux admirables Caran d'Ache, et dont la ressemblance fait honneur au caricaturiste : ce casque étroit, tombant droit sur le front et la nuque, cette allure élégante et roide, la silhouette du buste, le mouvement de la cuisse, les mains dans les poches avec cet air de supériorité saxonne partout transporté, n'est-ce pas là le général anglais qui se casse le nez vers la montagne du Transvaal, en demandant où elle est? — Et, sur la route, jusqu'à Pékin, ils seront tous pareils à celui-là, tous aussi corrects, aussi beaux,

aussi bien en forme, aussi athlétiques et, si l'on veut, plus gentilshommes de sport que soldats. N'importe : une classe d'officiers sur ce modèle donne l'idée d'un rude peuple. Au point de vue de l'espèce humaine, c'est la nature parfaite. Pour tout ce qui est de l'ordre pratique, il est certain qu'on ne fera pas mieux qu'eux. L'équipement de leurs hommes est aussi irréprochable ; les nôtres ont l'air de coolies, près d'eux, si l'on n'en juge que sur l'uniforme. Mais celui qui le porte, compte aussi ; et voilà où la matière anglaise a son point faible. De ces magnifiques troupes, personne ne fait cas. Leurs officiers les méprisent. Mais comme ils comprennent le « bluff », dans le poker de l'action et de la politique ! Ces Sikhs, dont la lâcheté les a fait rougir, et qui ont été la dernière des troupes, à Tien-Tsin et à Pékin, les Anglais les emploient désormais pour la parade, le long de la ligne qui leur appartient. A chaque station, ils ont mis un poste en garde : ce sont des Sikhs, qui présentent les armes, l'un d'eux tenant un fort bâton, une espèce de courbache, pour taper au besoin sur les Chinois. Ils sont vains et brillants comme à la porte de Buckingham Palace ; mais les officiers anglais les imposent fièrement ici, comme à Londres : et voici mes deux Anglais qui passent sur le front, orgueilleux, méprisants, impassibles. C'est une froide gasconnade, qui en fait accroire au monde entier. Du reste, ces Gascons du Nord sont dupes ; ils sont stupéfaits de leurs défaites ; ils n'y croient pas encore ; en tout cas, ils font toujours figure de vainqueurs.

Sans la chercher, le hasard m'offre une autre vive image de cette guerre. Devant la gare, un coolie accroupi près de son étal, en plein vent, regarde passer le flot des gens, sans rien dire. Comme tant d'autres, il vend des œufs, des fruits. Paraît un Japonais, vêtu à l'Européenne, des pieds à la tête ; mais le veston ne suffit pas à faire un Européen, sans doute : il a la face d'un singe, très méchant, et plus brute même que ne sont les singes. Arrivé à hauteur du Chinois, le Japonais, d'un fort coup de pied, qui touche aussi à la nuque, fait voler à quelques pas le chapeau de paille du coolie. Puis, il se met à ricaner bruyamment, fier de sa prouesse. Pourquoi ? Le Chinois ne souffle mot, malheureusement ; il ne pense

même pas à se plaindre. Il court à son chapeau, le ramasse d'un air un peu triste, rassemble sa marchandise, plie bagage et s'en va. Le Japonais ricane encore.

Personne n'a pris garde à cette petite scène, tant elle est familière. J'en ai été frappé. Que de faits semblables, et bien plus graves, et plus irréparables cent fois! Quelles semences de haine, de rancune on a jetées dans cette terre immense! Ce Chinois n'était là que pour gagner sa vie, et trouver après quinze ou vingt heures de travail les quelques sapèques nécessaires à le nourrir, lui et sa famille. Et un vainqueur, le premier venu, presque son cousin, un homme de sa race ou à peu près, le violente, le bat, l'insulte, *sans aucune raison* : rien de pis.

Il y a là, selon moi, quelque chose de plus abject que les massacres et les noyades de la guerre : l'abus de la force, dans toute son horreur inutile, et sans aucune excuse, si tant est qu'il en soit.

Je pousse vers l'hôtel, à travers un fouillis prodigieux de multitude. On m'a bien dit que Tien-Tsin était une fourmilière immense, et de beaucoup plus nombreuse que Pékin. Mais je n'en avais pas encore vu la pareille. Cela grouille comme les vers dans un fromage : en tous sens, les uns sur les autres, par-dessus, par-dessous. Près de la gare, une ville russe se fonde, plutôt qu'une concession ou un quartier ; et partout où les Russes s'établissent en Chine, il en est ainsi. Ils ont de vastes desseins, dont ces vastes plans sont l'image. Fondrières, trous, cloaques, où je pense à tout instant que le pousse va me laisser ; il s'en tire, on ne sait comment ; des cahots à vous briser les quatre membres ; des hurlements ; enfin un pont de bateaux qui mène en terre française.

VI

ROUTE DE PÉKIN

Jeudi 12 septembre, le soir. — Dès la gare, le train s'engage dans la plaine, et ne la quitte plus. Sous le ciel clair et d'une netteté trop limpide, ces plates campagnes poudreuses sont brûlées par le soleil. L'ardente chaleur de l'été a des-

séché les maïs et les sorghos, dont les champs se prolongent à perte de vue. Une poussière grise et brune couvre le terrain ; ce sol n'est fait que de poussière, après tout, que le vent apporte, emporte et soulève sans cesse. Le paysage est désolé ; les sorghos semblent morts de sécheresse ; et, quand ils ne sont pas desséchés, on les trouve noyés sous une eau d'étang qui ne s'écoule pas.

La ligne est toujours aux mains des alliés, et rappelle la guerre. A chaque station, le même mouvement d'officiers et de soldats ; la même affluence de loqueteux chinois, de petits marchands, de mendiants. une humble populace. Côte à côte, ils vendent des raisins, des poires, des pommes, de la bière, du whisky ; ils s'offrent à faire le change, et une de leurs industries favorites consiste à glisser de petites pièces fausses dans la monnaie d'un dollar. Ce peuple me paraît de plus en plus docile, habile, soumis et sans honneur.

Leur faculté naturelle pour le commerce me paraît sans rivale. A peine ont-ils de quoi se procurer une denrée quelconque, ils en font l'étal, et la mettent en vente. Je vois un bambin qui n'a pas plus de cinquante centimètres, haut comme une petite botte, qui le long de la voie est marchand de cinq à six pommes, bien arrangées dans un petit panier. Enfin, il y réussit, il a séduit un acheteur, mais jamais le bébé n'arrive à la main du client, et c'est en vain, une à une, qu'il lui tend les pommes. L'étranger rit, et fait mine de perdre patience. Un autre coolie, laid, sale, plus âgé de trente ans, fait passer le fruit à l'acheteur ; l'enfant, d'ailleurs, ne les a pas lâchés ; avant d'avoir touché l'argent, il s'en sépare avec défiance ; jusqu'au dernier moment. il doute qu'on les lui achète toutes, ses six pommes ; et, quand la sixième est partie, il sourit, tout joyeux d'avoir gagné une petite pièce blanche ; il semble n'y pas croire, il la tourne et retourne ; il la tâte des dents, il la fait sonner sur le rail ; le son est bon ; alors il la montre triomphalement à tous les autres.

A Yang-Tsoun, un groupe de la désolation et de la misère retient mes regards. Un aveugle, très vieux, très sale, très maigre, est conduit par un enfant qui lui tient la manche ; il se guide, de l'autre, sur un bâton ; et une misérable besace, trouée, serrée par une corde, lui pend contre le dos. Cet

Œdipe mendiant joue d'une viole monocorde : l'archet recourbé frotte entre la corde et le bois de la caisse ; il en sort des sons aigus, pointus et tristes, sur une mélopée plaintive ; de temps en temps, l'enfant pousse une note suraiguë, une espèce de cri, un long soupir lamentable ; il chante sa note unique de toutes ses forces ; il en a les veines du cou gonflées, et le nez camard remonte entre les sourcils. Quelle atroce tristesse que ce concert ! Quelle face respire plus de morne résignation et de misère que cet aveugle ?

Ailleurs, à Hoang-Tsen, je crois, deux enfants faisaient pitié, parmi tant d'autres victimes de la guerre, de la violence ou de la pauvreté. Un gamin de dix ans conduisait son petit frère de trois ou quatre ; celui-ci, une sorte d'hydrocéphale, essayait vainement de soutenir le poids d'une tête énorme, épouvantable ; ce crâne démesuré semblait de plomb pour le reste du corps : le front monstrueux entraînait en avant le petit misérable, qui avait l'air de tomber de sommeil à chaque pas, et de céder à une envie de dormir irrésistible. L'aîné le guidait en lui posant à plat la main sur le haut de la tête, et le petit monstre, titubant, s'avançait, entièrement nu, pour tout vêtement affublé d'une bavette tombant jusqu'au nombril, retenue au col et à la taille par deux cordons noirs de crasse et jaunis par places.

Cependant, près de moi j'ai un médecin de la marine, rencontré dans le train, et qui est à Pékin depuis un an. Il me conte cette aventure et ce spectacle incomparables, la Chine forcée ; la ville Impériale ouverte pour la première fois, étalée au grand jour, le saint des saints violé, toute cette profanation sans exemple dans l'histoire du Céleste-Empire. Il me dit ce qui ne se peut pas encore répéter, les coups de force, les prodiges d'astuce, l'habileté des uns et la sottise des autres. Barbare, l'Europe l'a été, du moins en plusieurs de ses membres. Pékin a été mis littéralement à sac ; la rage du pillage s'est portée à l'absurde, au délire. Le rut du vol, la fureur de piller ont gagné tout le monde. Pendant trois mois d'hiver, à l'hôpital, on s'est chauffé avec des lions sculptés en plein bois de palissandre ; des boiseries, chefs-d'œuvre de l'art oriental, servirent de bûches, et des kakémonos d'allume-

feux ; on a fait un chemin de poussière à travers la ville, des porcelaines les plus précieuses et les plus admirables, piétinées à plaisir. Les plus honnêtes femmes du monde, à la nuit tombante, se sentaient devenir voleuses : elles revendaient le lendemain des pièces de soie qu'elles étaient allées dérober, pendant la nuit, au risque de se faire tuer cent fois. C'est ce qui explique le grand nombre d'assassinats dont les Chinois se sont rendus responsables : dans l'obscurité, ils tiraient à coup sûr, toutes les nuits, sur les pillards. Une fièvre d'un ordre spécial s'était emparée de presque tous les hommes, et de la plupart des femmes. La fatalité du pillage se donnait à elle-même une espèce de raison : beaucoup ont pillé pour sauver les objets de la destruction ; quelques-uns pour être sincères avec soi-même ; et chacun pour faire comme les autres. Personne, du reste, n'a dépassé les Chinois de la plèbe dans leur ardeur à voler et à détruire.

L'heure du crépuscule est proche, Pékin ne doit plus être loin. La plaine est coupée, maintenant, d'arbres verts et de saules ; on voit de l'eau courante et des roseaux penchés ; le soleil qui décline rase les champs ; quelques oasis de verdure brillent sous le ciel plus rouge ; et déjà les voyageurs penchent la tête aux portières, et cherchent à découvrir la ville fameuse, qui se dérobe et que rien ne révèle.

VII

ENTRÉE A PÉKIN

Jeudi 12 septembre. Le soir. — Rien n'annonce Pékin. On passe du désert à la capitale. La steppe s'étend de toutes parts, et selon les routes, jusqu'au pied de la ville chinoise, ou de la ville tartare. D'où qu'on vienne, on ne prévoit pas qu'on touche à la tête de l'énorme empire. Une ondulation des sables dissimule Pékin ; et Pékin surgit tout d'un coup, rempart à pic, formidable. Dans cette atmosphère, où flotte une éternelle poussière, un foudroiement d'or gris, pour qui découvrirait Pékin d'une hauteur lointaine, la capitale doit sembler une ville de mirage. Quelle ne dut pas être, pen-

dant des siècles, l'émotion des Mongols et de tous les nomades, après des jours et des mois de caravane à travers la steppe sans fin, de tomber soudain sur cette muraille cyclopéenne, ceinture d'une cité unique en Asie, cœur de la puissance tartare, et d'une domination mystique? — Pour nous-mêmes, qui arrivons sur le rail, l'entrée est émouvante ; et tout y contribue : le grand nom de ce lieu presque fabuleux hier encore, la guerre, l'occupation récente, le contraste étrange du train à vapeur et de sa solitude désertique, enfin l'heure du crépuscule qui ajoute un voile d'or violet au voile de la poussière.

Un long coup de sifflet; l'allure du train se fait plus lente. Il va droit sur un tas de bâtiments pressés et misérables, un faubourg crasseux, collé à la haute muraille. Puis, la voie ferrée pénètre dans Pékin, comme une épée double, par une brèche énorme dans l'énorme rempart de la ville : c'est une blessure mortelle, en vérité, et qui saigne encore dans les remblais de débris rouges. Est-ce que je l'imagine? M'en donné-je la suggestion? Mais je suis ému d'entrer ainsi dans Pékin ; et la capitale de l'Est me paraît plus mystérieuse d'avoir été violée. Au sommet de la muraille rougeâtre, un Chinois, qui sert d'aiguilleur, laisse tomber un levier au passage du train : quelle décadence pour la muraille, et quel emblème! Ce Chinois est vraiment l'esclave vaincu, qui ouvre la porte au vainqueur d'une autre race, en attendant qu'il la referme, en le faisant dérailler peut-être !

Nouveauté plus bizarre encore, et même plus attristante: la voie, qui se poursuit rectiligne en pleine ville, longe, à droite, un mur immense, qui n'est autre, paraît-il, que le Temple du Ciel. En face, c'est la gare ! Voilà donc le débarcadère de « tous les diables étrangers » installé, porte à porte, sur un point de la ville où l'Empereur seul avait droit de cité. Personne, il y a vingt mois, n'aurait pu franchir cette enceinte murée.

On stoppe. Il fait encore jour, et la lumière du crépuscule, comme une toile de fond, supporte étrangement les lueurs clignotantes des lampes qu'on allume. Plus que jamais, le grouillement des Chinois ici est innombrable. Cette gare est un capharnaüm indescriptible d'êtres qui vont et viennent, qui courent, qui agitent les bras, qui se précipitent et qui crient. Les mouvements en tous sens des coolies par milliers,

toutes ces loques bleues qui gesticulent, le son aigu et guttural à la fois de la rumeur populaire, qui n'est point du tout celui des foules occidentales, — tout fait penser à une autre race, prodigieusement différente de la nôtre et peut-être absolument opposée. On se sent étranger plus qu'ailleurs; et il semble qu'on ne pourra sortir de ce chaos. Par bonheur, les commissaires internationaux de la gare sont là.

Tant bien que mal, je me jette dans un pousse, et mon bagage dans un autre. On me donne un guide pour montrer aux coolies le chemin de la Place, où je vais me présenter; le guide, lui aussi, un jeune soldat de la marine, loue un pousse et s'y précipite. Il prend la tête du cortège. Alors commence un surprenant voyage, le plus extraordinaire que nous ayons jamais fait, et qu'il nous sera peut-être donné de faire. Quoi de plus anormal, d'ailleurs, que le Pékin de cette époque, aux derniers jours de l'occupation européenne? — Le crépuscule s'assombrit de plus en plus; bientôt la nuit est venue; et le spectacle en prend un caractère plus singulier encore, je dirai presque diabolique. Plus d'une fois, l'on se tâte pour savoir si l'on rêve. Cependant l'intolérable véhicule où l'on est suspendu vous rappelle à la réalité de cette course, d'un bout à l'autre de Pékin. Elle ne devait pas durer moins d'une heure, depuis le Temple du Ciel jusqu'au fond de la Ville Impériale, au Vieux Pei-tang. Un coolie qui tire, un coolie qui pousse la chaise, au milieu d'une effroyable multitude, parmi des milliers d'autres voitures, sur un terrain pareil à une mer agitée par la houle, c'en est assez pour vous moudre les membres, vous battre les os, comme on bat une omelette.

Voyage extraordinaire, unique, accablant, effarant. Une rue immense, droite, large, longue d'une lieue, entre deux portes monumentales, aux deux extrémités. Et là-dessus, une foule démoniaque, bariolée, un monstre noir à cent mille têtes, qui se tord, qui fait des bonds, qui s'agite de tous ses anneaux, de toutes ses antennes, dans la nuit, sous un voile brumeux de poussière. Elle baigne tout, cette poussière grise, comme un nuage fin, composé d'une infinité d'atomes vibrants, de molécules sèches. La poussière grise sur la multitude noire, grouillante, qu'éclairent vaguement toutes sortes de lumignons, de torches, de lanternes, aux lueurs lourdes, incer-

taines, parfois crues, parfois obscurcies, cette poussière recule et absorbe le mouvement dans une fantasmagorie ; elle le décuple aussi par une espèce de vibration et de mirage. La rue colossale est noyée dans ce tremblement jusqu'à la porte de Tien-Men et l'entrée de la Ville Interdite. Et il paraît que ce n'est encore rien :

— Aujourd'hui, me crie le guide, il n'y a pas de vent !

La nuit, en effet, est splendide. Très haut, irréel, le ciel étoilé brille, d'un calme parfait, incroyable et limpide. Dans la rue chinoise, isolée de l'espace supérieur par le nuage de poussière, c'est le pandémonium. Il faut répéter les mêmes mots, en les triplant : foule, multitude, pullulement, jusqu'à vous emplir les yeux d'un vague effroi. Des maisons basses, des tréteaux, toute sorte de petits pavillons, de pagodes, rien que des toits et des ailes ; on cherche les corps de logis : il semble qu'il n'y en ait pas ; toutes ces toitures font l'effet d'être posées sur le sol avec leurs dragons, leurs chimères horribles, des griffes, des dents pointues, des cornes qui dardent leurs arêtes de tous les côtés, ombres cruelles, hideuses, sataniques. Mais où est le sol ? Les Chinois, en guenilles bleues, marchent les uns sur les autres ; les véhicules en nombre inouï, les brouettes à roue centrale, les crocheteurs, les haquets se croisent, se heurtent, se suivent, s'avancent sur un rang, sur deux, sur dix. Les porteurs de chaises se glissent en criant, comme des larves monstrueuses ; ces Chinois coulent entre les charrettes, les maisons, les portes; ils tombent, se relèvent, s'entrechoquent, comme s'ils étaient faits de cartilages et n'avaient pas une membrure d'os. Sous les lanternes, des portes carrées ; sous les portes, des corps qui dansent, pareils aux ombres sur les murs. Une quantité d'affiches, d'annonces, longs rectangles de papier et d'étoffes multicolores, couverts d'inscriptions qui font penser aux pages tout en hauteur d'un livre immense. Une clameur aiguë et sourde, cri animal d'une autre espèce ; un coup de gong et d'atroces chanterelles qui déchirent les oreilles; des bourriques plantées des quatre pieds en terre, et de petits ânes qui braillent comme des trompettes fêlées, et des coups de trompettes creux comme des braiements d'ânes ; on rugit, et on siffle. Qu'est-ce que toutes ces masures hérissées de monstres ? ces granges, où perchent

les bêtes du cauchemar? Et cette porte carrée, haute, épaisse. sanglante et noire ?

Rien, rien pourtant, ne peut donner l'idée de la chaussée et de l'odeur qu'elle exhale. Une puanteur terrifiante, l'odeur de l'ordure humaine accumulée pendant des siècles, un souffle montant de latrines, de tinettes, d'un colossal égout ; les choux pourris, la crasse séculaire, l'ignoble saleté des corps, le relent des éviers, des fientes et des sueurs ; enfin quelque chose d'innomable, qui forme un autre nuage d'une autre poussière, et qui est suffocant. Le chemin de la chaussée est fait de détritus et d'immondices millénaires jamais enlevés ; c'est leur entassement solide qui constitue le sol. En contre-bas, de chaque bord, une ruelle, une trappe on ne sait quel ravin, remblayé d'ordures, où empiètent par milliers les boutiques chinoises. Elles grouillent de marchands, de chalands, de loqueteux ; une fumée nauséabonde s'en échappe de loin en loin, quelque rôtisseur de chiens, quelque pâtissier de petits cochons. Les vendeurs hurlent ; les mendiants implorent ; les coureurs vocifèrent ; et les charlatans poussent des cris aigus. Parfois, je crois entendre rouler un épouvantable tambour.

Mes coolies vont à toute vitesse. Je n'arrive pas à comprendre comment ils font, et pourquoi ils ne m'ont pas encore cassé la tête, en me jetant avec eux dans un des trous à décombres, un des fossés à vidange où ils lancent ma chaise, et jouent avec elle comme au ballon. A tout instant je crois buter contre un passant, un pousse, ou une de ces lugubres voitures chinoises, où les dames sont enfermées comme dans un cercueil, et où on aperçoit à la volée leurs faces rondes et peintes en rouge.. Mes porteurs s'en tirent à miracle ; ils poussent des cris aigus, et des sons rauques, râclements durs de gorge, qui signifient, paraît-il : « Eh ! la !... halte!... garez-vous ! voilà un seigneur étranger!... place ! » Je suis moulu, rompu, assourdi, exténué. Dans une accalmie, j'interroge le guide :

— Est-ce encore loin ? En avons-nous pour longtemps ?

— Encore une bonne demi-heure au moins ! répète-t-il : une bonne demi-heure !

Je ne la trouve pas si bonne que lui. Il est peut-être fait à Pékin ; je n'ai pas eu le temps de m'y faire. L'effrayante multitude se démène toujours. Dans la poussière grise, bla-

fardé à cause de la nuit environnante, le magma de têtes et de membres se tord avec frénésie. La rue ressemble à un myriapode épouvantable, dont chaque anneau serait fait d'un groupe vivant, et chaque paire de pattes de deux hommes à face de masques.

Enfin, la tête s'éloigne. Le cauchemar de la cohue s'apaise un peu ; la Ville Interdite est là. D'énormes portes s'ouvrent, carrées, profondes, aux voûtes de tunnels ; une cour très vaste se profile dans l'ombre ; et, tout d'un coup, silence absolu, désert, froid et inquiétant. Puis d'autres portes qui paraissent encore plus colossales, et dont la grandeur, sans doute accrue par la nuit, est d'un effet religieux. Et d'autres portes encore, et d'autres cours, et encore des portes... Voici le Palais Impérial d'Hiver, et son entrée monumentale ; un long détour à gauche, et voilà une porte gardée par les Japonais ; puis encore une où les Italiens montent la faction. Je cours tout le long de l'enceinte du Palais, haute, brune, massive : je vois des lacs couverts de lotus, dans la nuit calme ; des ponts de pierre, en dos d'âne ; des obélisques où veillent des monstres ; des lions et des tigres au sourire délirant, des chimères qui montrent leurs griffes, des dragons aux langues tirées comme des sabres, dans une garde de dents.... Quand cela finira-t-il, grand Dieu ? Ici le silence et l'ombre ne sont pas moins hallucinants que, là-bas, la fourmilière et le tumulte. Il y a plus d'une heure que le pousse vole sans jamais s'arrêter ; plus d'une heure que je bondis par-dessus les obstacles, que je m'enfonce dans les fondrières, et que je me retrouve sur des crêtes d'où je retombe aussitôt dans les trous. J'ai les côtes cassées, et les jambes me rentrent dans le ventre. Grâce au ciel, après avoir traversé le quartier occupé par les Allemands, évacué déjà et maintenant un désert, — voici enfin l'avenue du général Voyron, et l'état-major de la place, établi dans le Vieux Pé-tang, la cathédrale française dont on distingue les deux tours sombres dans le ciel clair. Je mets pied à terre, doutant encore de n'avoir rien de brisé. Je me rappellerai longtemps ce voyage.

LIEUTENANT X.

(La fin prochainement.)

LE SANG DE MARSYAS

Les arbres pleins de vent ne sont pas oublieux.

VICTOR HUGO. *Le Satyre.*

Chaque arbre a dans le vent sa voix, humble ou hautaine,
Comme l'eau différente est diverse aux fontaines.
Écoute-les : chaque arbre a sa voix dans le vent ;
Le tronc muet confie au feuillage vivant
Le secret souterrain de ses sourdes racines.
La forêt tout entière est une voix divine :
Écoute-la. Le chêne gronde et le bouleau
Chuchote, puis se tait, lorsque frémit l'ormeau ;
Et le hêtre murmure et le frisson du saule,
Incertain et léger, est presque une parole,
Et, fort d'un âpre bruit et d'un souffle marin,
Mystérieusement se lamente le pin
De qui l'écorce à vif et le tronc écorché
Semblent rouges du sang d'un satyre attaché...

*
* *

Marsyas !
Je l'ai connu ;
Marsyas,
Dont la flûte hardie a confondu la lyre ;
Je l'ai vu nu,
Lié par les pieds et les mains
Au tronc du pin ;

Je puis vous dire
Ce qu'il advint
Du Dieu jaloux et du satyre,
Car je l'ai vu,
Sanglant et nu,
Lié au pin.

Il était doux, pensif, secret et taciturne ;
Petit et robuste sur ses jambes,
L'oreille longue, pointue et grande.
La barbe brune
Avec des poils d'argent.
Ses dents
Étaient blanches, égales, et son rire
Prompt et bref lui montait aux yeux
En une clarté triste et soudaine,
Silencieux...

Il marchait d'un pas sec, brusque et dansant,
Comme quelqu'un qui porte en soi-même
Quelque joie éclatante et pourtant taciturne :
Car, s'il souriait rarement, il parlait peu,
Et toujours en caressant sa barbe brune
A poils d'argent.

Aux jours d'automne,
Où les satyres fêtent le vin
Et boivent à l'outre en chantant le fruit divin,
Où gronde et tonne
Le tambourin ;
Aux jours d'automne,
Où ils dansent d'un pied sur l'autre
Autour du pressoir rouge et de l'amphore haute,
Le pampre aux cornes,
La torche aux mains ;
Aux jours d'automne,
Où ils sont ivres,
On voyait Marsyas, le thyrse au poing, les suivre
A petits pas

Légers, et ne se mêlant pas
A leur orgie.
Le vin ne coulait point sur sa barbe rougie
A pourpre claire:
Il cueillait une grappe et, grave, assis à terre,
La mangeait délicatement, et grain à grain,
Et dans sa main,
Jusqu'au bout, une à une, il crachait les peaux vides.

Il vivait à l'écart auprès d'un bois de pins.

Sa grotte était creuse et basse,
A mi-pente du mont rapide,
Ouverte au flanc d'un rocher, près d'une source :
On y voyait un lit de mousse
Foulée et sèche,
Une coupe
D'argile,
Une tasse
De hêtre,
Un escabeau
Bien à sa taille
Et, dans un coin, une gerbe de roseaux.

Dehors, à l'abri du vent,
Il avait construit, étant habile
Dans l'art de tresser la paille
Et gourmand
De miel nouveau, des ruches pleines dont l'essaim
Mêlait un bruit d'abeille au murmure des pins.

C'est ainsi que vivait Marsyas le satyre.

Le jour,
Ainsi que chacun va vers qui l'attire,
Il s'en allait, à travers champs, partout où sourd
L'eau sinueuse et souterraine ;
Il connaissait toutes les fontaines :
Celles qui filtrent du rocher goutte par goutte,
Toutes,
Qu'elles naissent du sable ou jaillissent dans l'herbe,

Celles qui perlent
Ou qui bouillonnent,
Qu'épuise l'âpre été ou que gonfle l'automne,
Brusques ou faibles,
Celles d'où sort un fleuve et d'où part un ruisseau,
Celles des bois et de la plaine.
Sources rustiques ou sacrées,
Il connaissait toutes les eaux
De la contrée.

Roseaux! Marsyas était habile au métier
De vous tailler :
A chaque bout de la tige, il coupait, juste
Au bon endroit,
Ce qu'il fallait pour qu'elle devînt
Syrinx ou flûte ;
Il y perçait des trous pour y poser les doigts,
Et un autre, plus grand,
Par où l'on souffle,
Avec la bouche,
L'humble haleine qui, tout à coup, au bois vivant,
Inerte tout à l'heure et maintenant divin,
Chante mystérieuse, inattendue et pure,
S'enfle, rit, se lamente ou s'irrite ou murmure...
Il savait mille choses sur les façons
De tailler les roseaux courts ou longs
Et sur les sons,
Et comment il faut unir les lèvres et faire
Jaillir la note aiguë et claire,
Ou grave, ou douce, ou brève, ou basse,
Et ménager son souffle afin qu'il ne se lasse,
Et comment il faut tenir son corps,
Tenir ses bras,
Le coude en bas,
Que sais-je encor?...

Il n'aimait pas chanter quand on pouvait l'entendre.
De sa grotte jamais on ne le vit descendre,
Et, comme le faisaient les satyres souvent,
Défier les bergers à des luttes de chant.

Mais le soir, quand partout les hommes et les bêtes
Dormaient, il se glissait sans bruit dans l'herbe fraîche
Et, seul, il s'en allait, parfois jusqu'au matin,
Sur la pente du mont s'asseoir parmi les pins,
En face de la nuit, du silence et de l'ombre.
Sa flûte, tout entier, emplissait le bois sombre :
O merveille ! on eût dit que chaque arbre eût chanté !
Et c'est ainsi, enfant, que je l'ai écouté...
C'était vaste, charmant, mystérieux et beau,
Cette forêt vivante en ce petit roseau,
Avec son âme, et ses feuilles, et ses fontaines,
Avec le ciel, avec la terre, avec le vent...

Mais ceux qui l'avaient entendu
Raillaient, disant :
« Ce Marsyas est un peu fou.
Sa chanson incertaine
Se plaint et rit, puis pleure tout à coup,
Se tait, reprend,
Sans qu'on sache pourquoi
Et cesse et pleure encor.
— Il ne sait pas jouer selon les lois.
Il fait bien de chanter pour les arbres des bois ! »
Ainsi parlait Agès, le faune,
Chanteur fameux et rival non sans envie.
Il était vieux et n'avait qu'une corne.
Il n'aimait pas
Marsyas.

*
* *

Ce fut alors
Qu'Apollon, traversant le pays d'Arcadie,
S'arrêta quelque temps chez les gens de Cellène.
La moisson faite, la vendange était prochaine :
Et, comme les grappes étaient lourdes
Et que les granges étaient pleines
Et qu'on était heureux,
On accueillit gaîment le Dieu
Porteur de lyre.

Il était beau à voir debout dans le soleil,
Touchant sa lyre d'or d'un grand geste vermeil,
Magnifique, hautain, solennel et content,
Auguste. Il s'essuyait le front de temps en temps.
Les cordes de métal vibraient, fortes et douces,
Et l'écaille ronflait et sonnait sous son pouce,
Et l'hymne s'élevait sur un mode sacré,
En cadence, dans l'air pacifique et pourpré,
Égale, harmonieuse et large ; et, comme en feu,
La lyre d'or chantait sous le geste du Dieu.

Nous étions tous autour de lui,
Pasteurs, pâtres, bergers, pêcheurs et bûcherons,
Assis en rond
Autour de lui ;
Et moi seul, qui suis vieux, vis encore aujourd'hui
De ceux qui, jadis, entendirent
La grande lyre.
Et les faunes, et les sylvains, et les satyres
Des bois, de la plaine et du mont
Étaient venus au devant d'Apollon.
Seul Marsyas, indifférent,
Était resté là-haut, dans sa grotte, couché,
A écouter les pins, les abeilles, le vent...

O Marsyas ! c'est là qu'ils te vinrent chercher.
La lyre s'étant tue, ils voulurent aussi
Faire entendre au chanteur notre chanson d'ici.
Chacun prit sa syrinx, sa flûte ou son pipeau
Dont les diverses voix éveillèrent l'écho.
Chacun avait son tour et faisait de son mieux,
Et ces airs arrivaient à l'oreille du Dieu,
Rauques, gauches, naïfs, maladroits et rustiques.
Deux des joueurs parfois se donnaient la réplique,
Et leurs chants alternés, tour à tour, et rivaux
Se succédaient, boiteux parfois et souvent faux.
Apollon écoutait ces gens avec bonté,
Silencieux, toujours debout dans la clarté,
Attentif aux bergers ainsi qu'aux ægypans,

Sans fatigue, impassible et toujours indulgent,
Jusqu'à ce que parut enfin Agès, le faune.

Il était vieux, ridé, poussif et presque aphone.
Il avait bien été, dit-on, jadis adroit
A la flûte, mais l'âge avait lassé ses doigts,
Et, quand il y souffla d'une bouche édentée,
Un son rauque sortit de sa flûte vantée,
Tellement suraigu et strident qu'Apollon,
A cette abeille ainsi transformée en frelon,
En feignant d'arranger une corde à sa lyre,
Et malgré lui, ne put s'empêcher de sourire
D'Agès qui achevait le rythme commencé.

Le vieil Agès vit ce sourire et fut vexé.
« Puisqu'il sourit de moi, il rirait sûrement
De Marsyas! », se dit Agès, et, doucement.
Au Dieu qui l'écoutait il parla du satyre...
Comme le goût du miel passe au goût de la cire,
On oublierait que le chanteur avait souri
D'Agès, quand il rirait du pauvre Marsyas.

Il vint.
On s'écartait sur son chemin ;
Il marchait vite,
De son petit pas sec et prompt,
Comme quelqu'un qui veut en avoir fini vite.
Il avait apporté sa flûte
La plus petite
Et la plus juste,
Faite d'un seul roseau, égal et rond.
Puis il s'assit en face d'Apollon,
Modeste et les yeux clignés
Devant le Dieu magnifique et vermeil,
Avec sa lyre d'or debout dans le soleil.

Marsyas chanta.
Ce fut d'abord un chant léger,
Tout bas,
Comme la brise éparse aux feuilles d'un verger,

Comme l'eau sur le sable et l'onde sous les herbes,
Et l'on eût dit l'ondée et la pluie et l'averse ;
Puis on eût dit le vent, puis on eût dit la mer...
Puis il se tut, et la flûte reprit plus clair,
Et nous entendions tous vibrer à nos oreilles
Le murmure des pins et le bruit des abeilles :
Et, pendant qu'il jouait, vers le soleil tourné,
L'astre en son cours ayant peu à peu décliné.
Maintenant Apollon était debout dans l'ombre
Et dédoré, et d'éclatant devenu sombre,
Comme s'il fût entré tout à coup dans la nuit,
Tandis que Marsyas à son tour, devant lui,
Caressé maintenant d'un suprême rayon
Qui lui pourprait la face et brûlait sa toison,
Marsyas ébloui et qui chantait encor
A ses lèvres semblait unir un roseau d'or.



Tous écoutaient chanter Marsyas le satyre ;
Et tous, la bouche ouverte, ils attendaient le rire
Du Dieu et regardaient le visage divin
Qui semblait à présent une face d'airain,
Quand, ses yeux fixés sur lui, Marsyas le fou
Brisa sa flûte en deux morceaux sur son genou.

Alors ce fut, immense, âpre et continuée,
Une clameur brusque de joie, une huée
De plaisir trépignant et battant des talons.
Puis tout, soudainement, se tut, car Apollon,
Farouche et seul, parmi les rires et les cris,
Silencieux, ne riait pas, ayant compris !

HENRI DE RÉGNIER

ISLAM SAHARIEN

LA
MILLE ET DEUXIÈME NUIT[1]

(FRAGMENTS DE JOURNAL)

XX

14 octobre.

Autre température ; autre cloche, autre son.

— Ya Sidi, s'enquiert le taleb, ton âme paraît lourde. Ta jambe te fait-elle donc mal ? Ou moi, ton serviteur, t'ai-je déplu par quelque parole indigne d'un ami ?

Pauvre Si-Kaddour...

Il devrait bien le savoir (surtout par l'observation de ses coreligionnaires) : l'humeur de l'homme change plus vite que la direction du vent. Et précisément, le vent joue son rôle dans mon actuel marasme... La tempête souffle au Désert depuis ce matin, le *simoum* ou *chéhili* que nous prédisaient les sansonnets par leur vol baissé. Elle souffle, en l'horreur sans limite du Sahara blême. Elle se déchaîne, froide, rageuse, sauvage, dominatrice... Le sable tourbillonne, « fume » au-dessus des dunes, cingle comme une pluie sèche le feuillage des palmiers ployés en deux sous l'ouragan... Une désolation vraiment, ce nuage de grès effrité qui ne connaît point d'obstacles, qui se glisse jusqu'au fond des appartements les mieux clos.

Personne aujourd'hui ne passe sous ma fenêtre ; tous les habitants de la zaouïa se cachent, se blottissent, se terrent comme des chacals ayant pris peur. Il faut le dévouement de

1. Voir la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre.

Si-Kaddour pour braver à cause de moi cet enfer lugubre et lamentable.

— Ya Sidi, tu es au-dessus de ma tête et de mes yeux! Ta joie, c'est ma joie. Aussi mon humble moi te supplie de surmonter ton irritation, et de ne pas rester fixé dans le premier degré de l'esprit.

J'accordai la faveur d'une réplique à Si-Kaddour.

— Que signifie, ô taleb, ce premier degré de l'esprit? Serait-ce le bas de l'échelle qui monte vers l'extase?

Si-Kaddour sourit dans sa barbe, heureux d'avoir à ratiociner.

— Ya Sidi, excuse la liberté de mes lèvres qui vont te contredire. Peut-être d'ailleurs ta haute science veut-elle simplement m'éprouver. Les sept degrés de l'esprit, Sidi, ne mènent point par eux-mêmes à l'extase, car l'esprit est l'ennemi de l'extase. Celle-ci nous vient seulement de l'âme immortelle, du cœur corporel et de cette fibre mystérieuse nommée *nefs*, qui n'est, comme tu sais, ni du corps ni de l'âme... Non, l'esprit ne nous mène point à l'anéantissement en Dieu. Il s'y oppose même. Et c'est, tu le conçois, Sidi, pour qu'il cesse de s'y opposer qu'on se trouve obligé de lutter avec lui, de l'assouplir, de diminuer ses interventions jusqu'à ce qu'il se tienne coi, devenu désormais pure modestie et pure sagesse. Veux-tu connaître, Sidi, les phases qu'il traverse alors?

Je n'y tenais pas essentiellement. Pourtant je préférai la voix de Si-Kaddour aux clameurs de la bourrasque.

— Les sept degrés de l'esprit, ô Sidi, sont tels que les a fixés l'illustre Bou-Saad-ed-Djazerti (Dieu augmente sa félicité!) :

1° L'esprit enclin à la révolte;

2° L'esprit blâmant;

3° L'esprit inspirateur, et qui cherche;

4° L'esprit calmé;

5° L'esprit satisfait;

6° L'esprit satisfaisant;

7° L'esprit perfectionné. — Et chacun de ces esprits, Sidi, nous est clairement indiqué par la couleur qu'il évoque en nous...

J'avais bien ouï parler, à Paris, de la couleur des voyelles découverte par Arthur Rimbaud — mais jamais de la couleur de l'esprit.

— Ya Sidi, par la Mecque et Médine, l'esprit enclin à la révolte éveille la sensation d'une lumière rouge. L'esprit blâmant et jaloux voit jaune. L'esprit qui inspire voit bleu. Et, de degré en degré, la lueur est blanche, verte, grise, jusqu'à l'esprit perfectionné, lequel n'a plus, comme ta connaissance extraordinaire le devine, aucune préférence. Ce désirable esprit voit successivement les sept couleurs de l'arc-en-ciel...

Et comme je ne puis m'empêcher de rire, Si-Kaddour gémit :

— O Sidi, Sidi! ne crains-tu pas d'être à la fois dans le premier et le second degré de l'esprit? Si tu étais musulman, Sidi, je t'engagerais à prononcer cent mille fois le nom d'Allah, et soixante-dix mille fois le nom de ses vertus magnifiques. O Sidi ! ô Sidi ! ! ô Sidi !!!

Il faisait ainsi concurrence aux plaintes aiguës de la tempête. C'était beaucoup ; c'était trop.

Je m'en débarrassai sous le prétexte d'écrire. Mais le sable poudre mes pages, et les nuées parcourant le ciel m'empêchent de distinguer mes mots. Au propre et au figuré je vois gris, bien que je n'aie pas l'esprit satisfaisant — ni satisfait.

XXI

17 octobre.

Bien ! Maintenant, après le vent, la pluie diluvienne, saharienne, qui va gâter ma tonnelle et raviner les jardins — sans compter le dommage causé aux dattes mûres.

De plus en plus je vois gris, très gris — très noir, même. Je me suis donné ici, de cet état, des raisons stupides. Et la vraie raison, je l'ai tue. Et son poids m'étouffe... Je ne puis plus... Je songe trop que ma cheville, dans cinq ou six jours, sortira de sa gaine, peut-être guérie... peut-être estropiée. Angoisses qui me jettent en des crises douloureuses, des transes, des affres dont j'évitai jusqu'ici de sonder la tris-

tesse... Mais le temps désespérant pénètre au fond de mon vouloir. Comme aux mauvais premiers jours de fièvre, je me sens telle une épave, une pauvre épave compromise, abandonnée des hommes...

Boiteux, béquillard — la vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue...

C'est donc bientôt la loterie de mon espérance, de ma future existence, de ma part de bonheur humain. J'ai peur, anxieusement peur de « savoir » — et, dans cinq ou six jours, je « saurai ».

XXII

19 octobre.

Aujourd'hui, pluie disparue, temps magnifique. De plus, un cadeau que m'envoie par intermédiaire, pour me distraire, le grand Saint Bou-Saad et qui va me servir de bon prétexte à mettre nerveusement du pâle noir d'encre tournée sur le blanc jauni de ce papier — véritable Hollande, s'il vous plaît, apporté sans doute jadis avec la boîte de plumes d'acier par un pèlerin qui me prévoyait.

Si-Kaddour m'a déniché cette merveille dans le désordre épique des longues chambres-magasins où Babylone et ses profusions prennent un faux air de « décrochez-moi-ça ».

Mais quel « décrochez-moi-ça » propice aux charmantes surprises! L'autre jour, y étant entré avec mon fauteuil, ni l'un ni l'autre n'en voulions plus sortir...

Je faisais l'inventaire :

Un coffret de marqueterie, signé Gallé et qui doit provenir de la dernière Exposition parisienne, mis en relief par le voisinage d'un atroce « réveil » nickelé, à musique! — airs : la *Paimpolaise* et la *Mascotte*, galop. — De très curieuses statuettes, faïences italiennes. Des lances de chefs Touareg. Une garniture en cuir tressé, envoyée du Turkestan pour recouvrir le tombeau de Sidi-Bou-Saad. Du mauvais calicot en pièces. Des saphirs et des topazes. Une pendule Empire monumentale où le char du Soleil, mené par un Apollon d'or, couronne le sommet d'un temple d'albâtre. Des bottes

hongroises. De la bougie. Des panaches d'autruche. Du benjoin. La Bible en anglais. Une défense d'ivoire brut. Deux grands flambeaux persans, en argent martelé (XVI[e] siècle, me semble-t-il) avec des animaux fantasques, des cerfs qui ne sont pas des cerfs, et plusieurs griffons à têtes de lion, à vague tournure de chameau — tous ces monstres, entrelacés par des arabesques anciennes, si souples, si ingénieuses, inimitables. Je l'avoue, ils m'ont fait commettre un péché d'envie, ces flambeaux ; envie que j'ai dissimulée, pour ne pas me les faire offrir...

Mais revenons à l'heure plus proche de ce matin. où Si-Kaddour m'avait incité, d'une parole joyeuse, à quelque peu de promenade.

— Ya Sidi, le vent s'est calmé, le ciel a lavé les impuretés de la terre. Que ta sagesse me pardonne si je lui donne un conseil, Sidi...

Les allées des jardins ne semblaient guère abordables ; nous nous sommes résignés à circuler le long des cours et des places, dont quelques-unes en pente sèchent déjà — et sous les galeries. Les *askers* de garde, signalant notre approche, se levaient ensemble, d'un mouvement rapide mais aussi rythmé que celui de la famille chérifienne, lorsqu'elle me quitte avec un adieu. Et c'étaient des salutations, au vrai sens étymologique du mot :

— *Selam alek! Selam alikoum!* Que le salut soit avec toi ! avec vous !

Ceux qui parlent au pluriel, fût-ce en s'adressant à moi seul, sont les plus pieux — car ils donnent ainsi le *Selam* pour moi et pour mon ange gardien, lequel marche près de mon fauteuil, bien qu'invisible, accompagnant Si-Kaddour et l'ange gardien de Si-Kaddour. Même les Roumis ne manquent point de ce compagnon sacré. C'est une récompense d'Allah, parce qu'ils croient à trois des Livres saints.

— ... Et ces Livres venus du Ciel, tu le sais, sont quatre en tout, Sidi...

Ah ! ne le laissons pas recommencer ses sempiternelles explications sur les quatre livres, le Thourat de Moïse, le Zabour du roi David, l'Endjil et le Koran !... ni sur les commentaires ou Hadits, ni sur les gloses du docte Sidi-Khelil !...

ni sur les écrits admirables du Vénéré Pôle-du-Monde, du Saint Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti !

— Dis-moi, taleb, qu'est-ce que ce tapage?

Une troupe bruyante s'avançait, — et c'est tellement rare, le bruit pour le bruit, dans cette zaouïa religieuse... Des cris rythmés s'élevèrent, presque un chant :

— *Hadou-ha! Hadou-ha! Hadou-ha!*

Le bon taleb se prit à rire.

— Ya Sidi, ce sont des écoliers. Lorsque l'un d'eux manque la classe sans quelque raisonnable excuse, on envoie les autres le chercher. Ces enfants ont vraiment le flair du renard et la vitesse du lévrier, Sidi. Ils trouvent le coupable, le lient d'une corde et le rapportent sur leurs épaules en criant sa honte, comme tu vois.

Je voyais en effet. Les garçons, dont la curiosité recommence à m'importuner depuis que « les choses » ont changé, ne m'apercevaient même point ce matin, perdus dans leur ardeur de triomphe. Ils étaient pour dix minutes l'incarnation du droit répressif, de la Justice. Ils étaient (volupté très arabe) une parcelle de l'autorité.

— *Hadou-ha! Hadou-ha! Hadou-ha!*

Le jeune prisonnier, les yeux luisants comme des charbons, n'essayait pas une lutte impossible. Il se disait, lui aussi : *Mektoub!* Et son indifférence sournoise se résignait au proche châtiment.

— Mais que va-t-on lui faire, ô taleb?

— Je ne saurais te l'affirmer exactement, Sidi. Excuse-moi. La peine varie. Tantôt on *leur* donne quelques coups de bâton sur les pieds, et tantôt on leur jette du piment dans les yeux. Ce dernier moyen, par Allah, est une punition très salutaire !

Je protestai contre cette barbarie. Du piment dans les yeux! Brutalité abominable! Mais Si-Kaddour ne m'écoutait plus, malgré toute sa politesse. Arrêté soudain, sur son épaule il « cueillait » un tout petit papillon bleu, ponctué de blanc, qui s'était empêtré les pattes aux fils broussailleux de son beurnouss.

— Ya Sidi! regarde! La frêle créature du Seigneur me présage une nouvelle prochaine. Oui, dès avant ce soir, *inch'Allah*, j'apprendrai de l'inconnu. Oui, par la bénédiction de Sidi-Bou-Saad !

Et ses vieux doigts ridés s'ouvrirent, et délicatement son souffle renvoya dans l'air chauffé le petit papillon bleu — dans l'air voluptueux et fiévreux qui nous venait par bouffées du grand Sahara mouillé de pluie... Puis il reprit, changeant de ton, le plus naturellement du monde :

— Pourquoi, ô Sidi, voudrais-tu que nous ne punissions pas ces élèves? Ils ont passé l'âge enfantin des douceurs, des caresses et de la famille. Ils vont entrer dans la vie, plus cruelle et plus douloureuse que le piment dans les yeux. O Sidi, la vérité est avec toi; complète-la en reconnaissant la nécessité de l'obéissance et l'utilité de la souffrance... Par ta tête chérie! La douleur du corps mène à la joie de l'âme. C'est par elle, Sidi, que le *Moumine* devient *Meslime*...

Comment traduire ce cliquetis de mots étrangers? *Moumine*, c'est le Croyant. *Meslime*, c'est le Musulman, le Résigné à la volonté du Tout-Puissant.

— D'ailleurs, ô Sidi (continuait Si-Kaddour), j'en ai reçu, moi qui te parles, du piment dans les yeux. On se roule d'abord de brûlure, ce qui inspire pour l'avenir une sage crainte de désobéir. Mais ensuite, l'œil se rafraîchit. Il est net, propre, purifié : la vue percerait les murailles... Ah! Sidi, c'est un bel âge, celui où l'on peut recevoir sans honte du piment dans les yeux!

Justement nous arrivions devant une autre école, d'élèves un peu plus âgés. Si-Kaddour s'interrompit, fit ouvrir devant nous la porte :

— Ya Sidi, que ta bonté le constate : ici règnent la paix et la tranquillité!

Une tranquillité relative, fort nasillarde. Les écoliers de quatorze à quinze ans, accroupis sur des nattes, psalmodiaient une très difficile sourate du Koran, tandis que le maître, gros taleb à la bouche en moue, marquait la mesure et de sa baguette tapait çà et là sur l'épaisse coiffure de ceux qui n'allaient pas en chœur.

SOURATE XCVII. — EL KADR.

Au nom du Dieu Clément et Miséricordieux.

Nous avons fait descendre le Koran sur terre dans la nuit d'El-Kadr.

Qui te fera connaître ce que c'est que la nuit d'El-Kadr?

La nuit d'El-Kadr vaut plus que mille mois
A cette nuit les anges et l'Esprit descendent dans le monde pour régler toutes choses.
La paix accompagne cette nuit jusqu'au lever de l'aurore...

— Ya Sidi, commenta Si-Kaddour, c'est la nuit des arrêts immuables. Les événements de toute l'année sont fixés par les anges durant ces heures redoutables et bénies !

Il était plein d'enthousiasme.

— O Sidi, quand je traverse cette cour, je sens revivre ma jeunesse. Ici j'ai étudié. Et là, un peu plus loin, j'ai prié, tlemid de vingt ans, ardent et modeste comme ces jeunes gens que tu as vus souvent défiler, qui poursuivent leurs études et deviennent de savants *tolbas*, et qui porteront les bonnes gloses dans toutes nos zaouïas lointaines. Ya Sidi ! la science est belle quand on la reçoit d'un cœur humble et pieux. C'est la récompense des purs. Il n'y faut pas d'ambitions trop fortes. Le proverbe nous le dit : « Travaille pour ton honneur jusqu'à ce qu'il soit réputé ; et quand il est réputé, dors et reste tranquille. »

Brave Si-Kaddour, vieille candeur convaincue... qui n'a jamais, jamais bien compris quelles haines inextinguibles se répandent à travers le monde en même temps que les bonnes gloses et que les commentaires « humbles et pieux ».

— Ya Sidi, je me souviens qu'un jour de ce temps-là, alors que le grand Chériff, père de Sid'Amar (Dieu augmente le salut de l'un et la réputation de l'autre !) nous exposait les doctrines du Vénéré Sidi-Bou-Saad, j'éprouvai une émotion telle que je dus quitter la salle et m'en aller dans les jardins, où j'errai durant de longues heures, comme soulevé du sol par un ravissement mystique inexprimable... Ya Sidi ! Ya Sidi ! !

Mais soudain, les exclamations s'arrêtèrent dans la gorge de l'excellent homme : il apercevait, s'avançant vers nous suivi d'auxiliaires, un exquis sourire aux lèvres, son « ennemi » Si-Hassan-ben-Ali ! Et ce furent toutefois des souhaits échangés, des compliments à perte d'haleine, comme il convient, pendant cinq minutes au moins.

— Ya Sidi, — roucoulait le beau khodjah de sa voix câline, enveloppante, — ya Sidi, je bénis Allah qui t'a rougi le visage

et redonné ce bien : la santé. Ta jambe cassée sera ces jours prochains, si Dieu permet, plus forte et plus excellente que l'autre. Et nous sentirons en nos cœurs la douleur de te perdre, tandis que toi, Sidi, tu triompheras par ton élégante désinvolture devant les jolies femmes de ton pays...

Si-Hassan-ben-Ali, le Rusé, est trop fin pour n'avoir pas constaté tout de suite que ce sujet me déplaisait. Aussi, sans s'interrompre, plein de cette désinvolture et de cette élégance qu'il m'attribue, fit-il dévier la conversation sur les caravanes, puis sur les chevaux, la chasse, les animaux domestiqués...

Je vais devenir, je crois, l'écho de mon vieux taleb :

Méfions-nous de Si-Hassan (par ce : « nous », je pense à la France). Ce khodjah-chef est extrêmement fort. En lui réside une puissance de domination perfide qui l'a conduit déjà jusqu'aux portes du pouvoir. Et par ces portes, qu'il entr'ouvre, il regarde tout, s'immisce en tout, tire des fils secrets correspondant avec tout... Il n'y a pas, je crois, une intelligence comparable à la sienne entre les natifs de l'Afrique des sables. Intelligence très musulmane, c'est-à-dire plus intuitive que compréhensive, plus rouée que vraiment habile, plus patiente que persévérante, plus vaniteuse que fière, plus indomptée que stoïque dans les revers du malheur : telle quelle, un ensemble à craindre le jour où ces facultés se déchaîneraient contre nous, après avoir — qui sait ? — pris leur point d'appui en certaines révolutions de palais...

Mais je reviens aux gazelles. Y étais-je arrivé, du reste ? (Je reconnais que mes chemins d'aujourd'hui se ressentent étrangement d'avoir trop vu d'écoliers...) L'équivoque Si-Hassan-ben-Ali me vantait les mérites de ces animaux légers, tellement rapides qu'une race spéciale de chiens s'est créée, rien qu'à les poursuivre. Il évoquait leur douceur, leur grâce.

— Je déplore jusqu'aux larmes, Sidi, que nous n'en ayons pas ici. Tu verrais comme elles s'apprivoisent : plus fidèles que des chevaux, plus caressantes que des femmes. Mais pourquoi n'emporterais-tu pas une de ces gazelles, Sidi ? Oui, chez toi, en France...

Nous étions groupés sous une des galeries à colonnettes de marbre. Des esclaves nous entouraient de leurs curiosités compactes. Et des pigeons bleuâtres volaient avec un claque-

ment d'ailes autour de la tête de Si-Hassan, toujours souriant, affable, digne et noble — beau, plus beau qu'on n'a le droit de l'être quand on n'est ni ange, ni divinité.

Ce serait un diable plutôt, au fond — un Chitane revêtu d'une forme séduisante. Un peu de l'orgueil infernal luisait sous ses longues paupières quand, à mon objection qu'on ne pouvait guère emporter ce qui n'existait pas, il répliqua :

— Ya Sidi ! Par Allah Puissant, ne suis-je point ton serviteur ? Tu veux une chose, elle se trouve. Je n'ai qu'à mettre trois mots sur le moindre petit papier, et l'un de nos *khouan* m'envoie la gazelle que tu désires, privée, docile, accoutumée à se coucher sur un coussin dans un coin de la chambre. Un cavalier galope pour aller ; il galope pour revenir ; six jours passent : la gazelle est là. Quel disciple oserait ne pas accomplir nos simples vœux !

Il disait : *nos*. Le son de ses paroles rectifiait : *mes*. Et je fus curieux tout à coup de voir jusqu'à quel point il parlait sérieusement. J'acceptai, au grand dam de Si-Kaddour.

S'il avait, le beau khodjah, pensé que ses phrases polies n'étaient que le vent du Désert susurrant parmi les dattiers, il ne m'en laissa rien apprendre. En peu de minutes un des sous-secrétaires se trouva installé, accroupi au dallage, tirant de son écritoire une plume de roseau pareille à celles du bon Si-Kaddour — et Si-Hassan-ben-Ali dicta la lettre. Il s'interrompait pour « prendre mes ordres ».

— La veux-tu toute petite, Sidi ?

Mon vieux taleb, grinchu sous cape, fit alors observer très courtoisement, avec plusieurs circonlocutions et périphrases, qu'un fragile nouveau-né mourrait avant d'atteindre les pays roumis. Le changement de climat le tuerait comme la pluie tue les chameaux, ou comme le soleil tue les grenouilles.

— Par la bénédiction de notre Koubba, tu as raison, Si-Kaddour ! La plus haute sagesse s'exprime toujours d'ailleurs par ta bouche vénérable. Réfléchissons. La demandons-nous adulte, cette gazelle ? Non, n'est-ce pas ? De quatre ou cinq lunes au plus... Écris, Ahmed-ben-Abd-er-Rhaman.

La plume de roseau traçait les caractères à senestre, légèrement, souplement.

« ... de quatre ou cinq lunes au plus, et familière, tel

l'enfant qui ne quitte jamais sa mère. Si vous n'en possédez point une de cette sorte, ayez à vous la procurer chez vos voisins ou chez vos amis, immédiatement.

» Allah veuille en retour vous accorder sa bénédiction la plus haute. Il est Clément et Miséricordieux : qu'il soit loué dans les siècles ! »

Puis un cachet, sorti des vêtements neigeux de Si-Hassan-ben-Ali. Un coup de tampon. Une empreinte. Et l'un des askers appelé.

— Miloud-ben-Tahar ! Selle un méhari ! Pars ! *Fissa, fissa !* Vite, vite !

Il se mêlait beaucoup de jactance dans cette hâte merveilleuse : car ordinairement les Arabes ne sont pas pressés. Enfin, je serai donc encombré d'une gazelle. Peut-être poura-t-elle ne pas périr de froid à Saint-Raphaël, chez ma grand'tante... Celle-ci, enchantée de cette petite « curiosité » vivante, remerciera dans son esprit le beau khodjah, qui répliquerait, s'il le pouvait, par une phrase analogue à celles dont il me combla :

— Excuse au contraire ton serviteur, Sidi. Ceci n'est rien. Tu aurais souhaité tant soit peu un léopard, une autruche, une négresse d'Éthiopie, ou quelque autre rare objet, c'eût été de même. Il n'y a pour nous ni distance ni obstacles. Eh quoi ! ton immense bonté craint d'affliger le possesseur actuel de la gazelle ?... Rafraîchis ton œil, ô Sidi ! Songe, n'importe qui de nos *Khouan* nous enverrait au premier avis, dans une outre, le sang de tous ses enfants !...

Il me quitta dès ces derniers mots, en virtuose désireux de finir sur un « effet ». Mais dans cet effet, pourtant, est une vérité enclose. La zaouïa demande des présents, ou des sacrifices, ou des vies — et tout s'offre.

— Je te laisse, Sidi, avec le bien !

— Avec le bien !

— Avec le bien !

Alors je dis à Si-Kaddour, qui soupirait à faire peur aux pigeons bleuâtres :

— Reconnais cette fois, taleb, l'amabilité parfaite du khodjah.

Le vieux redoubla ses soupirs : « Ya Sidi ! ya Sidi ! » en

faisant de grandes enjambées près de mon fauteuil remis en route. Mais quand nous fûmes seuls, il exhala le sentiment de son esprit. Il me dépeignit les malheurs qui pouvaient résulter pour moi de ma confiance téméraire.

— Ya Sidi, laisse-moi te citer ce proverbe de simples nomades : « Le son ne devient jamais farine; l'ennemi ne devient jamais ami... » Ya Sidi !...

XXIII

21 octobre.

Encore quarante-huit heures d'anxieuse attente...

Mais pour occuper cette attente, les « navrances » de Si-Kaddour et diverses anecdotes. J'avais bien deviné : au Ciel est un bon Djazerti, patron de ceux qui songent trop que leur « appareil » sera levé après-demain.

C'était vers le soir. Les Djazerti de cette terre venaient d'accomplir leur visite à l'hôte, leur devoir qu'ils ont repris avec la plus édifiante ponctualité. Ils quittaient ma tonnelle (dont le sol est maintenant raffermi). Ils s'en allaient — toujours semblables à eux-mêmes, toujours énigmatiques, muets, graves, austères, rigides, visages sans pensée discernable, masses de blancs vêtements accumulés ne laissant point deviner où commence la laine des draperies, où finit la chair sanctifiée des membres ni du corps. Et leur suite « accompagnait », en ordre silencieux...

— Ya Sidi, murmura Si-Kaddour, regarde celui dont le cœur est atteint d'infirmité.

Infirmité morale, je le compris bientôt, en voyant quel élégant beurnouss visait le regard scandalisé du vieux taleb.

— Ya Sidi, reprit-il, une infirmité siège en son cœur et ne fera que s'accroître. Mais le Miséricordieux connaît les secrets, les entretiens, les embûches cachées : il est au-dessus de tout... Je vais raconter quelque chose à ta haute compétence, Sidi. Tu te souviens, n'est-ce pas, qu'hier un papillon de Dieu s'était posé sur moi, présage de nouvelle? Eh bien, cette nouvelle est venue... par un courrier... non pas bonne,

idri Allah! La plus aimée de nos zaouïas-filles, celle de Siouah, se rebelle contre son Maître; elle refuse de nous envoyer les présents de ziara qu'on dépose là-bas pour nous. Ce sera donc désormais une rivalité déplorable, une scission même peut-être, à moins que le Seigneur ne pulvérise les intrigants. Or, Sidi, laisse-moi te l'apprendre, le mokaddème dirigeant notre maison de Siouah, c'est le propre cousin du khodjah. Ya Sidi, ya Sidi! En vérité je te le répète, par mon bonheur futur des Paradis, par la bénédiction sublime du Vénéré Sidi Bou-Saad. La main de Si-Hassan-ben-Ali se retrouve en tout acte de révolte. Et sa bouche a deux souffles : l'un propage au loin le Mal, et l'autre feint perfidement de réchauffer ici le Bien!

Je songeais, écoutant le taleb.

Siouah... Nom célèbre, pays béni d'Égypte... Ancienne oasis de Jupiter Ammon, où tant de souvenirs fabuleux et mythiques s'éveillent — où Alexandre le Grand crut devoir se rendre et se prosterner — où les thaumaturges des villes grecques allaient chercher leurs moyens de miracles... Et j'y croyais voir, blanche et secrète entre les palmiers, la zaouïa-fille des Djazertïa près d'autres rivales, en ce lieu sacré que les croyances, les schismes, les sectes se disputent encore aujourd'hui...

— Ya Sidi, continuait Si-Kaddour, je souhaite ardemment, de toute mon âme de vieil homme, le retour de notre Illustre Chériff (Dieu le ramène avec le bonheur!) Bien que sa magnanimité soit toujours trop douce à Si-Hassan, il empêcherait beaucoup de péchés par sa seule présence. La divine *baraka* l'éclairerait sur le danger.

— Tu crains alors, ô taleb, que vos *Khouan* de Siouah ne s'attachent à d'autres « Ordres »?

Comme un cheval fourbu recevant de l'éperon, le pauvre taleb rassembla son courage. Il gesticula quelque peu, pour protester. Il leva ses yeux jusque-là rivés au tapis. Et très haut dans le ciel il vit passer les sombres oiseaux de mauvais augure — les sansonnets, les *zerzour* aux bandes impressionnantes, au vol bruissant, rapide et noir.

— Non, ô Sidi! Nos fidèles, *inch' Allah*, suivront toujours notre Règle, bien que d'autres sucent leurs dons. A quels

Ordres, à quels Ordres veux-tu que des Djazertïa s'abandonnent?... A quelles nouvelles et fallacieuses doctrines se plieront les cœurs ayant une fois goûté l'Extase en la vraie voie de Sidi-Bou-Saad? Sans vouloir nommer nos rivaux des sables, hem, hem! dont il ne me sied de faire ni blâme ni éloge, les *Khouan* Djazertïa iront-ils aux Khadrïa[1], qui souffrent parmi leurs disciples les misérables sous-groupes des Derkaoua mendiants ou des Aïssaoua mangeurs de verre?... Iront-ils aux Rhamanïa, qui prétendent avec impudence que le corps de leur fondateur gît entier en deux villes différentes, faveur miraculeuse dont Notre-Seigneur Mohammed le Saint-Prophète, lui-même, n'a pas joui?... Iront-ils aux Cheikhïa, qui négligent les choses spirituelles pour les vains honneurs des hommes — et d'ailleurs la gloire de ceux-ci a baissé : ils sont montés et descendus, comme le soleil... Iront-ils encore, que te dirai-je, Sidi, aux Bakkaïa du Soudan, qui font mille simagrées avant et après la prière, trois signes à droite, trois signes à gauche, trois derrière eux, trois vers la terre et trois vers le ciel?... Ou aux Naquechebendïa de Perse, qui sous couleur d'ascétisme négligent les intérêts de ce monde, et même ceux inéluctables de la Justice et de la Vérité?...

Il se tut enfin. Les *zerzour* passaient, passaient, projetant sur le sol l'ombre de leurs compagnies épaisses, emplissant l'air, par minutes, de la stridence de leur vol. Et la science théologique demeurait inerte, un peu inquiète, semblant avoir du plomb dans l'aile.,. Infortuné Si-Kaddour...

C'est alors que Bou-Haousse, disparu depuis le matin, se précipita en trombe au pied de mon fauteuil, clamant sur un timbre suraigu :

— Ya Sidi, tu es mon père! Tu es mon seigneur! Moi ton serviteur, j'ai droit à la considération!

Plusieurs beurnouss criards suivaient. Mais la voix vrillante de mon guide dominait tout, me perçait le tympan.

— Ya Sidi, je ne connais que toi et Allah! Personne n'est au-dessus de moi, que toi et Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti!

Il fallut bien un quart d'heure, je n'exagère pas, pour ne

1. Tous les Ordres cités dans ce paragraphe (sauf les Djazertïa) y sont nommés sous leur vrai nom.

rien savoir encore — mais simplement pour discerner quelques paroles des autres hurleurs :

— Fils de chien !

— Fils du péché !

— Fils de celle chez qui descendaient les cavaliers !

— Fils de celle qui jamais n'a dit non !

Je pensais aux fusées d'un feu d'artifice, les dernières, celles du bouquet. Elles se croisent, elles se mêlent, elles ne font qu'un tout aveuglant. Au lieu d'aveuglé, qu'on mette abasourdi : voilà ce que j'étais. Je ne m'en serais jamais tiré sans l'aide du bon Si-Kaddour, plus accoutumé que moi à ces véhémences arabes, à ces rauques fureurs, à ces yeux furibonds, à ces poings brandis au ciel.

— Ya Sidi, raisonna-t-il, que ton cœur ne se tourmente point de ces choses. Le serviteur de l'hôte est aussi l'hôte. On ne doit point l'accuser. Ben-Ziane va reconnaître qu'il s'est trompé.

— Qui cela, Ben-Ziane ?

Dans le tumulte je n'avais pu discerner l'accusateur. Mais, au prononcé de son nom, un petit homme chafouin, pâle, maigre, souffreteux — un de ceux qu'avaria la tare physique si fréquente au Sud — cessa de tendre vers Bou-Haousse un bras menaçant, plus décharné que le possible. Il se terra, lui aussi, entre les roues de mon fauteuil.

— Ya Sidi ! Par Sidi-Bou-Saad, j'invoque Allah et sa Justice !

C'était moi qu'il invoquait, pour l'instant, d'une voix plus élevée encore que celle de mon Bou-Haousse. Et l'un glapissait : « Tu es mon père ! ». Et l'autre râlait : « Je suis ton fils ! »

— Ton guide m'a volé, Sidi ! il m'a dévalisé ! Je suis un homme mort, Sidi ! Je suis aussi dépouillé que le jour où je suis sorti du ventre de ma mère !

Et ce pendant Bou-Haousse continuait son apologie :

— Ya Sidi ! Le mensonge n'a jamais glissé sur mes lèvres ! Ce vil imposteur ne te persuadera pas, Sidi ! Je le méprise plus qu'un enfant de moucheron ! Moi, ton serviteur, je suis sans crainte ! J'ai droit à la considération !

A dire vrai, cette prétention semblait généralement admise

par le cercle de curieux qui, très vite, s'était formé, grossi, aggloméré, risquant de rompre la tonnelle. — Et les épithètes injurieuses, relatées plus haut, n'allaient pas du tout au voleur. Elles tombaient au contraire en pluie sur le capuchon du volé.

« Le serviteur de l'hôte est aussi l'hôte » : cela déterminait l'opinion.

Mais quand, avec mes idées de Français, j'eus déclaré vouloir pour Bou-Haousse une exemplaire punition, l'aspect de la scène se modifia. Au lieu de rugir d'orgueil, mon guide bêla d'innocence. Les amis-défenseurs prirent tout à coup je ne sais quel air de n'avoir rien vu, ni su, ni entendu, — ni rien dit non plus, depuis une heure. Seul l'excellent Si-Kaddour persistait en son projet de m'éviter cet esclandre.

— Ya Sidi, je t'en conjure par ta tête chérie, laisse aller cette petite histoire au fil de l'oubli...

Mais j'exigeais une suite à l'affaire devant le « Khadi de l'Islam » qui juge les différents, à la zaouïa.

— Écoute-moi, ô taleb !

— Je t'écoute, Sidi, je t'écoute, car tes paroles sont toujours agréables et profitables...

A force de m'écouter, il finit par m'entendre. Et Bou-Haousse, qui m'entendait aussi, sanglotait désespérément, faisant retentir l'air de ses protestations.

— O Sidi, tu méconnais ton fils chéri !

Mais au contraire cet inappétissant Ben-Ziane, le volé, transporté de joie, embrassait mes genoux, mon épaule, et même un peu mon fauteuil :

— Sidi, ô mon père ! Qu'Allah augmente ton bonheur ! Qu'il détruise tes ennemis ! Qu'il te rende pareil à l'eau courante ! Qu'il te donne cent chamelles et une chamelle ! Je suis ton esclave, je suis ton cher fils !

Il fallut presque l'emporter de force, afin d'éviter ma mort par les baisers...

XXIV

22 octobre.

Je m'impatientais, ce matin, devant le tribunal du Khadi, plus semblable à une boutique qu'à un lieu auguste et solennel.

Il y avait là, par terre devant la porte, quantité de plaideurs et de témoins accroupis sur les talons, patiemment, béatement, commentant à perte de vue leur bon droit indéniable. Du bruit bourdonnait — une humeur joyeuse — et les tasses de thé jouaient leur rôle bienfaisant et consolateur.

Mon fauteuil roulait parmi les compliments.

— Tu vas bien?

— Bien.

— Tu vas bien?

— Bien.

— Bien...

— Bien...

Un salut mieux scandé résonna derrière moi. C'était, survenant tout à coup, Si-Djelloul-ben-Embarek, grand Oukil, administrateur du temporel de la zaouïa, gardien suprême des saints tombeaux, et tellement majestueux que parfois il m'intimide. Son « amplitude » se montra très cordiale. Comme hier Si-Kaddour, il fit aujourd'hui le louable essai d'empêcher ce qu'il appelait une inconvenance.

— Ya Sidi, par Allah sur toi, ne fais pas comparaître publiquement ce Bou-Haousse! Foule aux pieds cette petite chose!...

Et je sentis que, pour cela seulement, le gros personnage était sorti ce matin. Il voulait me parler, sans risquer son prestige dans une démarche trop directe. Qui sait même si le retard du fameux « Khadi de l'Islam » ne provenait point de son influence?... Et je devinai davantage encore : derrière leurs murailles épaisses et leurs portes inconnues, les Djazerti blancs, les Sphinx, souhaitaient de même que « la petite chose » fût négligée par moi — si toutefois des Sphinx pétrifiés peuvent *souhaiter* — avoir un mouvement de l'esprit ressemblant à de la vie...

Mais malheureusement, plus on souhaitait, plus je m'obstinais en la décision opposée. Après cet aveu, je ne pourrai plus céler que j'ai mauvais caractère.

— Ya Sidi, me disait le gros homme, tu es plus inébranlable que les fondements des sept cieux.

Ayant ainsi protesté et dégagé sa responsabilité, Si-Djelloul-ben-Embarek sourit, très épanoui. J'ai peine à le croire com-

plice secret des intrigues du beau khodjah-chef. Mais c'est évidemment l'un de ces fonctionnaires zélés, contents d'eux, tyranniques quand on leur montre de la faiblesse, et pouvant devenir instruments passifs d'une habile flatterie...

Nous entrâmes tous au Tribunal du Khadi.

Je ne puis transcrire ici l'océan de paroles superflues où se noient les affaires entre Arabes beaux parleurs, et qui fait une comédie de toute séance de justice civile. Les deux hommes, Bou-Haousse et Ben-Ziane, crièrent, hurlèrent. Ce dernier voulait prouver qu'il avait été tondu, et je me déclarai prêt à le tenir pour écorché — j'étais assez désolé d'avoir introduit un voleur chez mes hôtes...

Ne pouvait-on punir Bou-Haousse? L'estimable Si-Khouïder-ben-Abdallah n'avait-il aucune lumière éclairant ce cas spécial?

Embarrassé, le Khadi feuilletait son code malékite, et consultait — lui aussi, Seigneur! — les gloses des commentateurs des Livres Saints. Cependant le grand Oukil me disait :

— Pardonne à ton serviteur, ô Sidi, puisque ta trop grande bonté crut devoir réparer sa faute...

— Pardonne-lui, ô Sidi, renchérissait Si-Kaddour. Tu ne peux espérer le corriger. La queue courbe du chien sloughi ne se redressera point, même si tu la mets sept ans dans un étui...

Néanmoins nous passions en revue les moyens répressifs. La matraque éloquente se trouvait écartée par mes habitudes françaises et par la prière du grand Oukil. Une amende ? Avec quoi l'eût-il payée, puisqu'il venait de restituer tous les douros de son *mezoued* ? La prison prolongée ? J'en deviendrais la victime, accoutumé que je suis au service de ce coquin ; et, davantage encore, je vais avoir besoin de lui, pour ma « contre-opération », demain.

Le Khadi tournait toujours les feuillets de ses gros livres et me proposait des « punitions » vraiment puériles : promener Bou-Haousse dans la zaouïa, avec, sur la poitrine, un « écriteau de honte » ; le revêtir de haillons vermineux ; le priver durant trois jours de cousscouss. — Châtiments du monde islamique qui sait à quel point ses enfants, parfois féroces,

restent de petits enfants ! Je refusai ces expédients, fallacieusement coercitifs. Je remis à plus tard la solution du problème... Finalement nous nous séparâmes sans avoir rien décidé :

« Allah est le plus instruit. »

Et nous allâmes déjeuner. Le grand Oukil me reconduisait, toujours majestueux, toujours bonasse, toujours serviable. Il cherchait en sa tête une compensation aux tracas judiciaires que j'avais voulus, mais qui n'auraient pas dû m'atteindre dans la zaouïa bénie de Mozafrane. Avec simplicité, avec le même calme dont il m'avait vanté tout à l'heure les talents de chasseur de son chaouch Djouba (« Tu ne peux concevoir son habileté, Sidi : tout ce qu'il a visé est inscrit tué »), avec la même simplicité donc, le grand Oukil me fit cette offre inattendue :

— Si tu veux une belle femme, Sidi, tu n'as qu'à souhaiter, et tu la trouveras sur tes fréchias par mon ordre...

Divers détails suivirent, assez peu chastes. Et je ne voulus pas répondre que je connaissais dès longtemps la présence à la zaouïa de ces « dorées », de ces danseuses qui vivent ici sans y danser à cause de la gravité du lieu, ces « beautés » (récite mon vieux taleb) « dont les yeux brillent comme la lune au zénith et dont les bras sont polis comme la hampe des étendards » — et qui font partie de la haute hospitalité.

Ce sont des usages très anciens, plutôt bibliques. Aux Caïds, aux chefs arrivant de loin sans leurs femmes, on ne croit pas du tout, par cette politesse, faire perdre le droit de réciter pieusement la sourate vingt-troisième :

Heureux sont les croyants...
Qui évitent toute parole déshonnête,
Qui savent commander à leurs appétits sensuels...

XXV

23 octobre.

C'est aujourd'hui, c'est tout à l'heure...

Je ne suis pas d'ordinaire une telle poule mouillée. Cette fracture, à Paris, je l'aurais tout bonnement considérée

comme une fracture, c'est-à-dire une simple épreuve de patience. Mais sous ce terrible climat, le paludisme aidant, il arrive que les os brisés ne se ressoudent point, et restent inertes en présence.

Mon énergie s'est usée pendant ces deux mois d'inquiétudes et de souffrances — car j'ai souffert aussi physiquement, beaucoup. Est-ce bon? Est-ce mauvais? Je l'ignore. Mon vieux Si-Kaddour prétend y voir un excellent signe : le travail douloureux mais sûr, menant au « raccommodage » parfait. Du reste, le taleb s'en remet à la Puissance de Là-Haut, si loin de nous si petits. Et voici le Koran ouvert, pour me relire quelque chapitre :

> Dieu sépare le fruit du noyau. Il tire le brin d'herbe d'une graine desséchée. Il crée. Il tue. Il fait la mort avec de la vie : et de même il fait revivre ce qui semblait mort ou endormi. Il est le Miséricordieux !

Ai-je mérité la miséricorde ?...

XXVI

Même jour, minuit.

En deux mots, comme les notes d'un soir de bataille :

Nous avons « rompu le plâtre », et je ne suis pas, hélas ! certain du résultat. Quel engourdissement, quelle impression hésitante, au sortir des langes rigides et durs ! Ma cheville est très faible. Je la traite avec la gaucherie un peu affolée des jeunes mères qui n'ont jamais encore enfanté...

Si j'allais tout compromettre par ignorance ?

Puis il me semble à d'autres instants que tout est compromis. Je frissonne. Moi qui n'aime point les médecins, je regrette pourtant de me sentir ès mains du seul Si-Kaddour, privé des lumières de la Faculté...

XXVII

30 octobre.

Vraiment, c'était bien une naissance ; et l'on me traite comme une accouchée : petits soins, petites friandises, visites,

— oh. surtout des visites ! A peine si le temps me reste d'éprouver une joie quelconque de cette issue probablement favorable — si rien de fâcheux n'intervient.

Le Cheikh des Tolbas m'envoie de la confiture, reçue de Damas ces temps derniers. Le grand Oukil me fait présent d'un coussin de cuir découpé, le plus beau que j'aie jamais vu, apporté l'autre jour à la zaouïa par les Touareg. Et le délicieux khodjah, Si-Hassan-ben-Ali, me vante doucereusement les charmes de la gazelle arrivée hier dans les bras d'un cavalier — une petite bête mignonne et fine, malicieuse et timide, que j'ai baptisée Faffa, au grand scandale de mon vieux taleb.

— Ya Sidi, tu es au-dessus de mes paupières ! Mais, par Allah, une gazelle a-t-elle besoin d'un nom ?

Alors nous dissertons, nous discutons. Le Prophète avait bien nommé sa chamelle favorite Kosouah, et ses ânes Ofaïr et Yafour. Et sa mule blanche, sa célèbre mule Doldol, Si-Kaddour voulait-il donc l'oublier ?

— Ya Sidi, la vérité est avec toi. Ne te moque pas de ton serviteur. Mais ces noms que tu me cites n'étaient pas des noms d'homme, ni de femme des hommes. Rien qu'en cette zaouïa, Sidi, cinquante au moins de nos filles en Dieu, esclaves ou libres, s'appellent Faffa !

Je ris. Faffa ne sera Faffa que pour les Français plus tard et maintenant pour moi. Sans nul souci des propos elle trottine autour du tapis, frappant de ses petits sabots le dallage de faïences claires — et ce joli toc-toc, si léger, me semble battre la mesure aux élans de mon espoir. La vie est belle, quelquefois.

J'aspire à la liberté de toutes mes forces, la vraie liberté, celle qui résulte de cette chose si simple, si peu appréciée quand nous la possédons : l'inconsciente rapidité du mouvement. Courir... même par ce temps lourd, j'en fais un idéal qui me hante. J'y songe le matin, quand la nacre de l'aube tardive découpe en noir le grillage doré de ma fenêtre — et le soir, quand l'écroulement des argenteries encadre de nouveau le mouton rôti — et la nuit, lorsque la prière est annoncée par le *moudden*. J'y songe même quand midi flamboie : avoir chaud par suite d'une course folle, comme un enfant.

Je n'ai point mentionné les phases traversées cette semaine, les oscillations entre mes doutes et ma croyance à la guérison.

— Allah est le maître des événements. Il domine tout, me répétait Si-Kaddour.

Cependant, pour aider Allah, il convoqua près de mon tapis le chef-masseur des étuves, Hamou-ben-Missouk, celui qui pétrit sous ses doigts les chairs les plus djazertiques. Or cet Hamou me déclara, par la bénédiction et le salut, qu'au bout de quinze jours de traitement ma jambe serait apte à me conduire « jusqu'à la fin de la terre ! » Je n'en demande pas même autant. Et je l'écoutais cependant, charmé de ses promesses, cet homme aux petits yeux bridés, mystérieux, dont les longs bras maigres détiennent ma future santé.

— Ya Sidi, la force, la résistance, la souplesse sortiront pour toi de mes deux mains comme le vase sort des mains du potier. Que Sidi-Bou-Saad me brûle sur place si tu te rappelles en partant quelle est celle de tes chevilles qui t'aura retenu chez nous, qui me donne aujourd'hui la gloire de te servir....

Son regard est équivoque, et son sourire. Il porte la tare morale de ceux dont le métier s'accompagne d'à-côtés louches et discrets ; la robuste beauté de son corps n'arrive pas à faire illusion, mais pas du tout, sur la beauté de son âme. Il *sent* mon impression. Il essaie de la combattre en dogmatisant médecine et chirurgie.

— Mauvaise cassure, ô Sidi ! heureusement ton sang vaut de l'or. *Ak Rabbi* ! je te le répète, avant une lune, si Dieu veut, tu retourneras dans ta France, à condition que d'ici là tu viennes tous les jours au *hamma* — car te soigner, je ne le puis sans la buée chaude et salutaire. Tu verras ma science, ô Sidi ! Tu ne pourras en croire ni tes muscles ni tes yeux. Par la baraka très sainte ! j'ai guéri plus de seigneurs que ta tête chérie n'a de cheveux. J'ai remis l'épaule à Si-El-Aïd, j'ai enlevé à Si-Tahar le mal des princes (la goutte) — et combien d'autres, très remarquables, n'ai-je pas soulagés entre les illustres Djazerti !

Il fallut prier ce faquin d'aller surveiller son étuve, en laquelle je me rends depuis, très consciencieusement.

Et là ce sont chaque soir des séances bizarres où je joue le rôle d'un objet, d'une chose docile qu'on tourne et retourne parmi la buée fantastique et le doux ruissellement de l'eau. Hamou-ben-Missouk chantonne à voix basse (malgré la défense des pieuses règles). Il s'approche de moi, il me palpe, et son chant se coupe de souffles haletants, étouffés, presque indiscernables. Les deux esclaves noirs qui l'aident glissent félinement sur le sol mouillé. Et j'entends derrière les murs des papotages, de petits cris de femmes, des rires légers, jeunes et frais... Je pense aux ébats singuliers dans la piscine de Bagdad, j'évoque le porte-faix. les trois jeunes filles, tous ces contes de licence et de suavité dont l'Orient charme encore maintenant ses oisivetés voluptueuses... — Puis aux rudesses du grand massage succèdent de lentes pressions, dont Hamou repose sa fatigue et la mienne. Il se met à raconter, sans préambule, de merveilleuses histoires saugrenues qui s'ajustent à mes songes.

— ... Alors la mère du sultan dit à son fils magnanime : « Ne cherche pas davantage, ô toi que j'ai porté! Donne à celui qui est présent, couvre celui qui dort, oublie celui qui est absent. » Mais il n'écoutait point sa mère, parce qu'il voulait ce jeune homme et cette belle femme...

Le conte s'interrompt sans que je le sache ou que j'y prenne garde. Les nègres passent, colossales silhouettes... Les rires tintent derrière le mur... L'eau tiède s'égoutte paresseuse... Hamou chantonne...

Et comme aux jours de mon arrivée, mon âme est « prise » au piège du rêve et de l'irréel.

XXVIII

2 novembre.

L'étuve n'exige que mes soirs.

En cette date mélancolique où Paris visite ses morts, les tombeaux m'ont attiré, et ces souvenirs du passé qui sont les tombes de sensations éteintes. Mais le soleil brillait radieux. Le Sahara m'entourait trop de sa splendeur automnale, si différente du tragique été calciné. Je n'ai pas pu mettre mon âme au régime de la tristesse.

Pourtant — et plus que certains — j'ai mes deuils. Sécheresse d'âme, alors? Oui, dont je suis presque irresponsable, car elle ne vient pas de mon cœur : le milieu fait sur moi son œuvre, passagèrement. Ce sable est un débris de rocs. Ce peuple est un débris de race. Il garde à peine la mémoire de ses beaux jours enfuis, ceux où il transformait l'Espagne de sa civilisation créatrice, ceux où les Sarrasins guerriers venaient chez nous jusqu'à Sens. Tout est ruines, à l'Orient musulman comme à l'Occident africain de même croyance. Aujourd'hui, je ne l'ignore plus, la conquête du monde par l'Islam reprend. Soit. Mais ce n'est plus la belle gloire d'antan, sauvage et triomphante — la gloire qui portait quelque chose de fort derrière ses étendards. Il n'y a là (sauvage aussi), que le seul progrès tortueux d'un mysticisme mené par des appétits d'argent. On apporte aux chefs de ce mouvement les offrandes de vies humaines, mêlées sur les bâts de caravane aux sacs d'orge ou de *douros*.

Seul le Désert me paraît toujours noble, dans ses sourires comme dans ses tempêtes, dans ses apaisements comme dans ses férocités. Et c'est pourquoi, âpre et tyrannique, il abuse de sa puissance. C'est pourquoi il m'impose cette indifférence momentanée de la vie et de la mort, cette acceptation du néant...

Certes, voilà des propos maussades ; je subis aussi sans le savoir l'impression de la Toussaint : et Faffa la gazelle, qui me regarde de ses yeux veloutés, s'en offusque, dirait-on. Elle me suit partout, cette jolie bête, plus câline et plus bondissante qu'on ne saurait l'imaginer. Sa légèreté doit faire un étrange contraste avec ma tournure d'escargot qui se traîne. Du reste, Faffa me faisant valoir et moi faisant valoir Faffa, nous attirons beaucoup sur nous deux l'attention de la zaouïa.

— Ne sois pas offensé, ô Sidi ! *Ils* n'ont guère vu de gazelles, car elles sont rares en nos contrées. Et jamais leurs yeux curieux n'ont connu de bâton pareil à celui-là, que nous t'avons fait d'après tes ordres.

Ce bâton (euphémisme du bon taleb) doit se nommer *béquille* en langage précis — la tant redoutée béquille... Mais que m'importe d'être grotesque pour quelques jours de prudence seulement?

Je suis tellement content, au fond. Et l'espérance, chez nous natifs de l'Europe, est bien la meilleure résignation...

Ne négligeons pas plus longtemps mon pèlerinage aux saints restes.

Il s'agissait de grimper, avec des haltes, vers cette grotte où Sidi-Bou-Saad pria jadis dans la pénitence — et d'abord à la fontaine Aïn-Selam d'où descendent les rapides eaux. Tout cela m'était nouveau. Mon fauteuil n'avait pu passer dans les sentiers étroits du sommet de la petite montagne.

— Aujourd'hui, Sidi, tu vas le laisser à mi-côte !

Nous avions l'air d'un groupe d'écoliers en vacances, et Barka se tenait à quatre, pris d'un désir de pirouettes. Mais bientôt cependant, la fatigue aidant pour moi et la piété pour les autres, nous abordâmes les lieux sacrés dans un recueillement complet.

— Ya Sidi, voici la divine fontaine, la source de richesse et de salut : car son onde parfaite, que rapportent nos fidèles aux pays les plus distants, guérit beaucoup de maladies du corps et de l'âme. Et n'est-ce point un immense miracle, Sidi, qu'elle ait ainsi jailli au faîte du mont? D'où vient-elle, cette eau bénie? D'où? J'ai réfléchi, et je pense, ô Sidi, que par-dessous l'horizon elle nous arrive des Jardins du Ciel.

Je n'ai jamais soufflé sur aucune croyance : assez de prose règne déjà sur l'univers contemporain. Et puis le bon Si-Kaddour ne se trompe pas entièrement : la source artésienne doit arriver (par-dessous l'horizon en effet) des hauts-plateaux du Sud, analogues à ceux de l'Aïr dont les lointaines nappes mystérieuses alimentent les puits de nos oasis jusqu'à Ouargla, jusqu'à Tuggurt, jusqu'à Biskra.

— Ya Sidi, quand le vénéré Sidi-Bou-Saad (Allah veuille lui prolonger la félicité !) vit l'eau pure couler soudain au simple choc de son bâton, il s'écria : « Loué soit Dieu dans les sept cieux et sur la terre ! » Puis, comme c'était l'heure sacrée de la prière du *mogh'reb*, il s'agenouilla pour ses ablutions près de la fontaine nouvelle, et dit en aspirant trois fois : « O mon Seigneur, fais-moi sentir l'odeur exquise des Paradis !... » Et dès cette heure, ô Sidi, Aïn-Selam fut sainte et très sainte : par le miracle d'abord, et par le contact de son

premier flot avec un être religieux, supérieur à toute créature notre Sublime, notre Illustre, notre Vénéré Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti !

Enfin, Si-Kaddour discourant, les esclaves nous écoutant, ma béquille béquillant, nous parvenons au seuil de la grotte, petite excavation sans profondeur et sans fraîcheur, mais de laquelle la vue s'étend, libre, sur le grand Sahara de sables aux lignes d'indicible beauté.

— IL vivait là, Sidi...

Ces quatre mots, malgré mes dispositions pessimistes, me touchèrent plus que l'habituelle éloquence du vieux disciple : « IL vivait là... » Sous cette voûte rocheuse une âme a rêvé, et *voulu* son rêve. Et ce rêve de doctrines et de domination persiste encore, magnifié par la renommée, agrandi par une heureuse postérité. Pour nous, c'est quelque chose, les Djazerti, un pouvoir occulte, une des volontés qui souhaitent posséder le monde jaune et noir. Mais nos cervelles françaises, critiques et irrespectueuses, ne peuvent même point concevoir ce qu'ils représentent de super-terrestre, de colossal et d'immense pour des esprits musulmans ralliés à leur *dikhr*.

— IL vivait là, Sidi, dans le jeûne et les oraisons. Son extase mystique était pleine d'amour des hommes, de piété, de douceur, d'humilité. Laisse-moi te lire, ô Sidi, un passage dont je t'ai souvent parlé et que depuis longtemps je projette de te faire entendre : un fragment de *son* admirable ouvrage que tu ne connais pas encore, intitulé : *L'Or de la Lumière, révélation du Seigneur au fils retiré du monde, Bou-Saad-ed-Djazerti...*

Décidément, le grand Saint a produit toute une bibliothèque, car une foule d'autres titres édifiants me sont devenus familiers (sans compter ceux que j'ai déjà notés) : *Le Parfum du Ciel*, par exemple, *Les Glaives de la Foi*, *Les Diamants du Sublime Trésor*. J'en oublie quelques-uns. Le taleb reprend ses bonnes habitudes de transporter des bouquins fanés dans les profondeurs du capuchon de son beurnouss...

— C'est un commentaire, ô Sidi, de ce verset du Koran : « Dis : si vous aimez Dieu, suivez-moi, Dieu vous aimera ».

Nous étions assis contre les parois mi-circulaires de la

petite grotte, suavement prostrés par le temps très chaud. Des mouches, près de l'entrée, coupaient les rayons lumineux de leur cohue bourdonnante ; et la vieille voix de Si-Kaddour, lente et monotone, se mêlait au bruit de leurs ailes et formait la basse du concert.

— « ... Suivez-moi, Dieu vous aimera. Mais Dieu aime aussi ceux qui ne suivent pas. Il aime tout ce qui dépend de sa volonté. L'amour, c'est la volonté même, puisque aimer une créature ou une chose, *c'est la vouloir.* »

» Or, réciproquement, la vouloir c'est l'aimer. Si l'on se pénètre bien de cette vérité évidente, on demeure persuadé que tout ce qui existe, l'Infidèle comme le Croyant, est enfermé dans l'amour de Dieu. En effet, si l'Infidèle n'avait pas été l'objet de sa sollicitude, Dieu ne l'aurait pas créé. »

Si-Kaddour ferma le volume sur son index faisant signet.

— Tu le vois, ô Sidi, j'avais raison jadis quand je te parlais de cette douceur de dogmes, et, spécialement envers les Roumis, du bon sentiment de Notre Illustre Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti.

Par cette assertion nos vieilles discussions recommençaient. Tout recommence d'ailleurs sur cette terre : la nuit après le jour, le découragement après l'espoir. Ma riposte demeurait elle aussi toujours la même : « Les Djazerti sont guerriers, dominateurs, violents. Le sang des Roumis, notre sang, ils l'ont maintes fois versé. »

— Et cette prière, litanie du Sabre, ô taleb ! pour que je sois convaincu tu n'aurais pas dû me l'apprendre.

Il rougit malgré son hâle, le pauvre Si-Kaddour, pendant que je rythmais la mélopée avec un zèle de vrai *Khouan* soutenu par mon esprit taquin :

Demande de tous tes vœux un Chef juste
Dont le Sabre frappera, car c'est là l'utile !
Si de ton Chef le Sabre est affilé
Il imposera la Voie droite,
Il confirmera le Témoignage.
Prions, de par le Sabre !
Par le Sabre, ta prière sera exaucée...

— Ya Sidi ! je t'en prie, Sidi !...

Mais je récitais encore :

> Par le Sabre, ton aumône sera agréée,
> Par le Sabre, ta vie sera sanctifiée,
> Par le Sabre, ta famille sera bénie,
> Par le Sabre, tu seras un saint et un pur !...

— Ya Sidi ! après tout, n'est-ce pas la vraie doctrine musulmane ? Dans le Koran n'y a-t-il pas écrit : *La force, réelle manifestation de Dieu sur la terre* ?

Il se redressait, le vieux taleb. Avocat d'ordinaire conciliant, il se rebiffait. Il acceptait sa part de responsabilité dans les rudesses de l'Islam.

Sa colère me désarma vite. Je me mis à plaisanter. Et lui, voyant cela, fut terriblement confus d'avoir pris de travers la chose. Il se jeta dans des explications où il fonçait, tête baissée, pareil au fuyard qui court dans une ruelle.

— Ya Sidi, la vérité est avec toi ! le jugement sain est avec toi ! Pourtant remarque ceci : le Vénéré Sidi-Bou-Saad, quand il composait l'exhortation que tu me répètes, n'en portait pas la faute, si faute pouvait être, Sidi. L'âme du Cheikh — tu trouveras cette règle en nos doctrines et en les meilleures gloses des Livres Sacrés, — l'âme du Cheikh, chaque fois qu'il enseigne, doit demeurer endormie... Oui, Sidi ! Pendant que les paroles inspirées sortent de sa bouche, le Cheikh et Chériff doit écouter, surpris. Il devient son propre auditeur. Et les maximes qu'il a dites, il les connaît seulement par ses oreilles attentives, et non point par le mouvement de ses lèvres, encore moins par l'impulsion volontaire de son cerveau...

Ce don de prophétie (car, ainsi défini, c'est lui ; c'est l'Esprit qui parlait chez Daniel et chez Ézéchiel) n'allait pas sans me faire sourire — en dedans. Mais j'y reviens toujours, les Arabes « flairent » nos impressions avec un merveilleux instinct. Si-Kaddour répondit avant que j'aie pu parler :

— Ya Sidi ! Pourquoi doutes-tu ? Il n'y a rien de plus juste et de plus naturel... Le Chériff inspiré par Allah se trouve dans la situation d'un pêcheur de perles, qui plonge pour trouver de précieux coquillages au fond de la mer. Le sang bourdonne sous son crâne, ses mains s'ac-

crochent au rocher. Il ne sait plus rien de précis, sauf qu'il met des coquilles pêle-mêle dans son panier. Mais les perles, ô Sidi, les perles fines et rares, il ne les voit qu'après être sorti de l'eau, et juste en même temps que les gens qui l'attendaient, et qui l'entourent, sur le rivage.

La parabole se déroulait doucement, à l'abri de cette grotte miraculeuse, en ce décor de vignes et de palmiers dont le vent léger faisait frémir les branches — les beaux palmiers, les arbres féconds et précieux qu'Allah créa le sixième jour, en même temps que l'homme, parce que, sans eux, l'homme n'aurait pu vivre au milieu des Déserts.

— Et d'ailleurs, ô Sidi, souviens-toi combien Sidi-Bou-Saad aimait les arbres : on ne peut avoir l'âme cruelle quand on est ainsi. Il les aimait au point, tu le sais, d'avoir fait planter par des chameliers et par quelques marchands cette oasis miraculeuse. Il les aimait... tels des enfants chers. Il les aime encore jusque dans le tombeau. Et les arbres le lui rendent. Le gros figuier, près de la mosquée, a percé le mur d'un effort de ses racines — et voici que son étreinte enserre affectueusement le marbre sous lequel Sidi-Bou-Saad attend la résurrection.

— Je voudrais voir cela, ô Si-Kaddour.

— Ya Sidi, maintenant rien n'est plus facile.

Nous descendîmes lestement — autant qu'une béquille aidée d'auxiliaires connaît l'allure leste. Le Sahara glorieux poudroyait là-bas, roux et vermeil. Des roses piquetaient les buissons près de nous, sous les ombrages frais. Et Falla la gazelle humait leur parfum de son petit nez dédaigneux, et soufflait, offusquée, et trottinait devant, toc, toc, toc, toc, pareille à un jeune chien très sage. Mais comme nous arrivions dans la cour d'honneur, elle partit d'un bond soudain, inexplicable, prodigieux, pour s'en aller se blottir entre les troncs multiples du figuier.

— Viens, petite, petite !

Elle ne bougeait pas.

Alors le vieux taleb conclut triomphalement :

— Tu le vois, ô Sidi, même les animaux devinent la bonté qu'eut jadis le Vénéré Sidi-Bou-Saad. Ils se réfugient en lui, ou en ce qui le touche...

Pas plus que je n'étais monté à la grotte, je n'étais entré jusqu'ici dans la « Koubba des tombeaux » : mon équipage eût scandalisé les fidèles. Si-Kaddour en explique la raison :

— Ya Sidi, ton fauteuil était un soulier que tu ne pouvais pas ôter...

Et il a raison, sans conteste. Le musulman ne se déchausse point seulement en signe de respect — mais afin que ses semelles, qui marchèrent sur des choses impures, ne viennent pas souiller les nattes pures où s'invoque le nom d'Allah, Dieu Unique, Clément et Miséricordieux.

Soutenu par le taleb et par Barka, j'ai laissé aussi ma béquille à la porte, près de mes babouches. Et j'ai suivi le grand Oukil, gardien d'honneur des sépultures, qu'on avait prévenu comme il sied, et dont l'amabilité de fonctionnaire très gras se répandait en courtes phrases, murmurées, susurrées, pleines de dévôt respect. Il faisait un peu obscur, sous la coupole, entre les arabesques de stuc et les bois ciselés aux fins détails. Mais l'ombre et la piété des voix chuchotantes ne parvenaient pas à m'impressionner. Je me trouvais pris de cette bizarre gêne que nous donne le lieu d'un culte ennemi du nôtre, même si ce « nôtre », depuis l'enfance, fut oublié.

— Ya Sidi, vois ces lampes magnifiques. Leurs pierreries sont des émeraudes enchassées d'or massif!

Les petites flammes jaunes brûlaient, à chaque travée, petites lueurs discrètes de sanctuaire. La chaire de cèdre paraissait toute noire, d'une hostilité qui menaçait. La niche plate où l'*imam* qui conduit la prière se place debout, dans la direction de la Mecque, le dos au public, semblait une porte reclose sur des secrets que je ne saurai point. Tout me déroutait, même les parfums : véhémente odeur de musc, de santal, de benjoin, mêlée d'un relent de moisissure, agréable et comme dépravé.

— Voici le figuier, Sidi, ou du moins sa racine qui soulève les dalles et enlace le saint monument.

C'était réel — mais je me demandai si c'était naturel. Et la sécheresse morale augmentait en moi cette curieuse impossibilité de sentir. J'accordai pourtant les louanges nécessaires à ce merveilleux sépulcre qui s'est bâti tout seul en une nuit, avec les pierres apportées par les pèlerins du vivant de Sidi-

Bou-Saad. Il forme un petit dôme juste au-dessous du grand dôme de la Koubba. Les pierres savaient apparemment, dans ce temps de miracles, non seulement se jointoyer, mais se sculpter, car les tombes voisines, plus nouvelles, celles du fils et du petit-fils, ne sont pas mieux travaillées que celle du grand aïeul ; — cependant elles sont fort belles : d'élégantes colonnettes ; des inscriptions dorées qui sillonnent le marbre blanc de leurs courbes fantaisistes, proclamant en versets du Koran que tout est poussière et qu'Allah reste éternel.

Les autres parents, les Djazerti défunts, ont leur sépulture ailleurs, en ce cimetière éloigné, que je vis un soir, et d'où s'enfuirent des femmes, blancs fantômes voilés. Et c'est le vrai départagement, après la vie, de la fameuse chaîne spirituelle et de la chaîne corporelle ; seuls les héritiers de la *baraka* reposent ici, près de l'ancêtre, parmi l'ardeur des parfums et le recueillement du silence dévot.

Richesse et considération, tout vient à Mozafrane pour ces dalles augustes. Elles en sont la fortune, l'orgueil, la gloire, et la raison d'exister. Elles ont, de la primitive fondation (*zaouïa* signifie simplement *coin*, ermitage, cellule) fait un palais et une ville florissante. Et leur présence mélancolique décuple pour des Arabes la volupté des richesses, la volupté de l'amour charnel.

Nous nous taisions, l'Oukil, le taleb et moi, chacun occupé de nos pensées divergentes.

Or, dans un endroit plein de nuit, un balbutiement s'éleva, semblant sortir du sol même. Cette voix rauque et douce à la fois proférait des syllabes confuses. Et voilà que j'eus soudain, moi qui me jugeais impassible, le petit frisson subtil de l'approche du mystérieux. Je *sentis*, jusqu'à pâlir. Là-bas un *Khouan*, un pèlerin déjà en extase, soupirait sa jouissance entre deux sanglots. Bonheur éperdu, frémissant délire qui n'a pas l'âpreté des visions indoues, parce qu'il vient des sens et non des conceptions de l'esprit.

— Cet homme est heureux.... murmura près de mon oreille le taleb.

Et réellement le pauvre visage mûr s'illuminait de jeunesse supérieure, de toutes les beautés de la catalepsie mystique, et le tremblement de cet être l'amenait au spasme, peu à peu.

— Il est heureux... Encore un bienfait, ô Sidi, augmentant le nombre indicible de ceux qu'on ne peut plus compter. O notre Sublime Maître en la Vérité et la Voie! O Vénéré Sidi-Bou-Saad, source inépuisable de tendresse!...

Tendresse? Mes yeux regardèrent en haut. Les grands étendards de guerre laissaient tomber de la voûte les plis somptueux de leurs brocarts, prêts à flotter pour la Guerre Sainte. Et la suite des litanies du Sabre bourdonnait ironiquement dans je ne sais quelle case de mon souvenir:

Par le Sabre, nous aurons de nouveaux frères,
Par le Sabre, tu seras un pur *Khouan*,
Par le Sabre, tes biens seront centuplés,
Par le Sabre, ton épouse sera à toi
Et personne autre que toi ne la verra!
Mais si le Sabre est mis au fourreau
Le mal s'emparera de toi.
Si tu es Khadi, tu deviendras injuste.
Si tu es Mokaddème, tu deviendras impur.
Si tu es Khouan tu deviendras renégat.
Sans le Sabre, la science ne profite pas à vos cœurs.
Ayez foi dans le Sabre!
Si le Prophète n'en eût pas eu, l'aurait-on suivi?
Quand le Sabre s'absente, l'Islam s'en va....

JEAN POMMEROL

(A suivre.)

CHARLES DE VILLERS

Henri Heine, cet Allemand qui a son monument au cimetière Montmartre, écrivait en 1855, dans la préface de *Lutèce* : « Ma belle Lutèce, n'oublie pas ma nationalité : bien que je sois un des mieux léchés d'entre mes compatriotes, je ne saurais pourtant tout à fait renier ma nature. C'est ainsi que les caresses de mes pattes tudesques ont pu te blesser parfois, et je t'ai peut-être lancé plus d'un pavé sur la tête dans la seule intention de te défendre contre les mouches. » Et dans sa correspondance : « O parfum de la politesse, délicieux comme la saveur de l'ananas, comme tu as fait du bien à mon âme qui a été saturée en Allemagne de fumée de tabac, d'odeur de choucroute, et de grossièreté. Le peuple français a pour moi je ne sais quel cachet de distinction. Telle dame de la Halle parle mieux qu'une chanoinesse allemande, fière de ses soixante-quatre aïeux. » Nous lui avons su gré de ces appréciations que beaucoup d'Allemands ne lui ont jamais pardonnées, et nos critiques ne cessent d'entretenir parmi nous sa mémoire. Mais, si notre vanité nationale se complaît aux boutades d'un Heine, nos voisins soulignent en revanche les gentillesses d'un Français, Charles de Villers, qui a écrit dès 1803, en s'éloignant de Paris pour rentrer en Allemagne : « Je quitte le pays du charlatanisme et de la forfanterie pour retourner vers la terre de la loyauté et de la véritable humanité. »

et encore, en 1807 : « Il faut qu'un vrai Teuton soit ferme et fier, parce qu'il est l'homme le plus et le mieux cultivé de la terre, et celui qui est le plus sur le chemin du Grand et de l'Éternel. » On croirait percevoir déjà la fanfare des célèbres Discours de Fichte à la nation allemande, qui allaient peu après exalter au plus haut point le patriotisme germanique et préparer la campagne de 1813. La situation morale si singulière de ces deux hommes, tiraillés par les événements entre leur pays d'origine et leur patrie d'adoption, pourrait donner matière à plus d'un rapprochement instructif, si le second était mieux connu parmi nous. Car nous gardons un avantage en ce procès de races, c'est que Villers est beaucoup moins célèbre que Heine, même en Allemagne, et moins digne de l'être. Sa physionomie a néanmoins tenté à plusieurs reprises les pinceaux d'Outre-Rhin. C'est une trop rare aubaine que de rencontrer des jugements si enthousiastes sous la plume d'un étranger, bien plus, d'un Français ; il est tentant de leur prêter un complaisant écho, ce qui vient de France ayant conservé longtemps et conservant encore là-bas plus de prestige qu'on n'est disposé à en convenir.

En 1879, une partie de la correspondance de Villers était offerte au public [1]. En 1889, un romancier de talent consacrait deux volumes à orner des agréments de la fantaisie sa destinée historique [2]. Tout récemment encore, un Hanovrien, M. Ulrich, conquis par la lecture de ce dernier roman, retraçait sa carrière réelle dans une intéressante brochure [3], et une revue influente nous donnait une esquisse de ses relations avec madame de Staël [4]. Ces documents nous seront une occasion de lier connaissance avec ce frère ennemi ; domptant pour cela, s'il le faut, un mouvement de révolte dans notre amour-propre froissé. *Licet et ab hoste doceri.*

On doit d'ailleurs distinguer deux périodes dans la vie lit-

1. M. Isler, *Briefe... aus dem Nachlasse des Ch. de Villers.* Hamburg.

2. Evers, *Auch ein Franzose.* Breslau.

3. Ulrich, *Charles de Villers.* Leipzig, 1899.

4. *Die Grenzboten.* 5 oct. 1899. Parmi les sources antérieures, on peut citer les nombreux écrits de Villers, les notices que lui ont consacrées M. Berr (Paris 1815), et Béguin (Metz 1840) ; l'article de son ami le publiciste suisse Stapfer dans la *Biographie Universelle*, et celui de Sander dans *l'Allgemeine Deutsche Biographie* ; enfin les indications bibliographiques données par M. Ulrich dans sa récente étude.

téraire de Charles de Villers. Durant la première, il se donne pour mission de faire connaître à la France le mouvement intellectuel de l'Allemagne, alors en pleine fécondité, et illustrée par les grands noms de Kant et de Gœthe. Il retourne même en arrière jusqu'à Luther dont il prétend mettre en évidence l'action bienfaisante sur les trois derniers siècles de l'histoire germanique. En cela, il entreprend une œuvre utile et salutaire jusqu'à un certain point, comme l'ont prouvé peu après le succès et l'influence du livre de madame de Staël sur l'Allemagne. Malheureusement pour ce précurseur aux intentions droites, la guerre éclate dès 1806 entre Napoléon et la Prusse; à dater d'Iéna, il s'attache chaque jour davantage à la cause allemande; il semble oublier le sentiment patriotique qui lui faisait du moins mettre jusque-là ses lumières au service de son pays d'origine, et consacrer sa vie à la conciliation des deux modes de penser qu'il croyait destinés à se compléter l'un l'autre. — Figurons-nous un instant que Heine, déjà fort embarrassé par la crise diplomatique de 1840, ait vécu jusqu'en 1870, et se soit alors attaché désespérément au boulevard parisien, proclamant ses sympathies françaises pendant le siège de la capitale : Villers a joué ce rôle, dans lequel notre conception contemporaine du patriotisme le condamne, et il est mort victime de cette attitude comme d'une sorte de contradiction intérieure, qui devint évidente pour tout autre que pour lui-même.



Charles de Villers naquit en 1765 à Boulay, petite ville de Lorraine, où son père était receveur des finances. On voit que, sujet du roi Stanislas, il ne devint français que l'année suivante par la réunion définitive à la France de sa province natale. Élève des Bénédictins de Metz, puis de l'École d'artillerie de cette ville, il obtint en 1783 un brevet de lieutenant et fut envoyé à Toul. L'activité de son esprit se révéla dès lors par l'emploi de ses loisirs de garnison : il étudiait par la méthode expérimentale le magnétisme animal, à ce moment si fort en vogue et qui l'occupa toute sa vie[1]; il composait

1. Voir son roman, *Le magnétiseur amoureux* (Genève, 1787).

trois œuvres dramatiques : *Ajax, fils d'Oilée*, qui eut l'approbation de La Harpe ; *les Frères Rivaux* ; enfin *Isulte et Léuoncourt ou les preux chevaliers*, comédie héroïque en prose dont l'action se passe en 1490 à Boulay, patrie de l'auteur[1]. — Ne sent-on pas dans le choix de ce dernier sujet les premiers effluves du romantisme dont le souffle va bientôt faire éclore toute une littérature nouvelle ? — Avec ses dispositions studieuses, paisibles et doctrinaires, Villers, partisan des réformes comme tous les esprits éclairés du temps, se sentit blessé dans sa droiture par les premiers excès de la période révolutionnaire. Il publia, en 1789 et 1791, quatre écrits politiques dont le principal est un *Traité de la Liberté*, écho des protestations d'un bon citoyen contre le nouveau despotisme des foules et des clubs qui ne lui paraît pas différent dans son essence de la tyrannie des mauvais rois. Ce dernier ouvrage, ayant eu rapidement trois éditions, rendit périlleuse en France la situation de son auteur : il émigra en 1792, rejoignit l'armée de Condé et fit campagne dans ses rangs ; puis, après la dispersion de ce corps, il parcourut en fugitif, mal assuré du lendemain, plusieurs villes d'Allemagne, trouvant toutefois le loisir d'étudier la langue, les monuments et les mœurs de ce pays alors si mal connu de nous. En 1796, il se fixa à Gœttingen et se fit immatriculer à l'Université de cette petite ville savante où l'attendait sa destinée sous la forme d'une aimable personne, Dorothée Schlœzer, fille d'un historien estimé du monde érudit. Mademoiselle Schlœzer, une des femmes les plus instruites de son époque, fut la première de son sexe à emporter le grade de docteur en philosophie. Les contemporains assurent qu'elle n'avait rien d'un bas-bleu, que nulle ne la surpassait en ardeur pour la danse, en goût pour le dessin et pour la musique. Lorsqu'elle épousa peu après M. de Rodde, sénateur de Lubeck, Villers la suivit dans cette ville, et ne se sépara plus d'elle et des siens jusqu'à la fin de sa propre vie : les Allemands comparent volontiers cette liaison constante à celle qui unit Gœthe à madame de Stein, et c'est certainement à l'influence, ininterrompue depuis lors,

1. Les manuscrits inédits de ces pièces sont conservés à la bibliothèque municipale de Hambourg avec les papiers de Villers légués à cet établissement public par la famille de Rodde.

de madame de Rodde qu'est due la progressive et sûre germanisation de l'âme de Charles de Villers.

Des hommes tels que Stolberg, Jacobi, Voss, Klopstock furent d'ailleurs les collaborateurs de la jeune femme dans cette œuvre de conquête morale ; mais, par malheur pour notre compatriote, il apportait sur le terrain de la science patiente et méthodique en honneur au delà du Rhin une tournure de caractère toute française. C'était en somme un de ces beaux esprits encyclopédiques et par là superficiels tels que les préparait en France, à la fin du XVIIIe siècle, cette domination exclusive de la culture classique dont Taine a si bien décrit les résultats. Une grande clarté de vue et d'exposition ; parfois des pressentiments géniaux comme on en rencontre dans les écrits contemporains d'un Saint-Simon ; le plus souvent une facilité un peu banale, une audace extrême pour s'attaquer à tous les sujets qui séduisent à première vue, et se mouvoir avec désinvolture, au gré de son caprice, par toutes les voies ouvertes à l'intelligence humaine. Villers a ainsi dispersé plus que tout autre ses efforts et ses tentatives. Politique, voyages, grammaire, droit, philosophie, histoire proprement dite, histoire de la littérature, histoire des idées, tout lui est bon ; sa fécondité est inépuisable, et ce n'est pas sans sujet qu'à la fin de sa carrière les professeurs de Gœttingen, dont il est devenu le collègue, s'étonneront de voir une chaire confiée à un homme qui « n'avait fait l'étude suivie et hiérarchique d'aucune spécialité ». Le charme de ses relations personnelles, son sincère désir de s'assimiler les indigestes produits de la pensée spéculative allemande l'aideront à voiler son incapacité de naissance, et la dissemblance foncière qui existe entre sa physionomie intellectuelle et celle de ses compatriotes d'élection. Sans doute a-t-il, à titre de Lorrain, un peu de sang germanique dans les veines : mais madame de Staël, qui en a davantage encore, et possède aussi plus de génie naturel, réussira dans le rôle d'intermédiaire efficace que son émule n'a pas su remplir comme il l'aurait voulu.

L'apostolat germanique que Villers avait assigné pour but à son existence débuta par la publication d'un livre dont le seul titre révèle la tournure d'esprit encyclopédique que nous

avons signalée chez son auteur : « *Lettres Westphaliennes* sur plusieurs sujets de philosophie, de littérature et d'histoire, contenant la description pittoresque d'une partie de la Wesphalie » (1797). Il collaborait avec ardeur dans le même temps au *Spectateur du Nord*, revue périodique publiée en français à Hambourg et fort répandue parmi les émigrés. Ce recueil, qui, pour les seules années 1798 et 1799, renferme soixante-sept articles de sa plume, contient en particulier une esquisse intitulée : *Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France et qui séjournent en Allemagne.* Villers exhorte ses compagnons d'exil à s'associer à l'exécution de son propre plan d'existence. On croirait entendre du Bellay menant la Pléiade à la conquête des trésors antiques. « Appropriez-vous les richesses littéraires de la nation laborieuse et modeste qui vous a reçus dans son sein. Isolée au milieu de l'Europe par une langue belle mais dure que les autres peuples se refusent à parler, l'Allemagne savante... contente de son propre suffrage, se faisant elle-même son centre et son but, dirige vers son intérieur tous ses rayons de lumières. » Par là, les émigrés serviront leur pays et, plus encore, la cause de la royauté modérée : car il faut se garder de confondre la patrie avec ses maîtres actuels. « C'est toujours la France qui demeure, c'est la terre qui a nourri nos premières années... là vivent nos parents, nos amis, tout ce qui nous est cher... La modération sensée des philosophes de cette nation doit faire au génie de la démocratie une guerre plus sûre que les armes de ses princes; c'est le calme de la raison qu'il faut opposer à la fougue des passions; j'ai cette idée, qui, certes, n'est pas dénuée de fondement, qu'un jour la philosophie calme et froide du Nord vaincra le sophisme enflammé du Midi. » Ces paroles sont prophétiques à l'aurore du XIXe siècle, qui les entendra plus d'une fois résonner sous des formes différentes.

Afin d'avancer pour sa part dans la voie qu'il traçait de la sorte, Villers publia celle de ses œuvres qui a exercé la plus sérieuse influence, sa *Philosophie de Kant ou principes fondamentaux de la philosophie transcendantale*[1], résumé fort super-

1. Metz, 1801.

ficiel et bien incomplet de la doctrine difficile qui occupait depuis vingt années la pensée de l'Allemagne. mais néanmoins ouvrage utile et efficace, car il porta l'attention de la France sur la vie intellectuelle de ses voisins et prépara de loin le succès du livre de madame de Staël. En effet, s'étant rendu à Paris peu après l'apparition de son *Kant*, pour mettre ordre à ses affaires et obtenir sa radiation de la liste des émigrés, Villers reçut un accueil flatteur dans les milieux cultivés de la capitale. Le bruit de sa renommée parvint même aux oreilles du Premier Consul et leurs courtes relations offrent un trait bien caractéristique pour la psychologie de Bonaparte. Le grand homme parut se montrer un instant curieux de cette sagesse nouvelle qui rayonnait de Kœnigsberg sur l'Europe centrale et dont le prophète français venait de débarquer à Paris. Mais voici sous quelle forme singulière l'ennemi des idéologues désira prendre connaissance des enseignements de Kant, le plus illustre d'entre eux. « Le Premier Consul de toute l'Europe, écrivait peu après Villers à un ami, a très peu de temps à perdre, et l'on ne m'accordait que quatre pages pour lui dire de quoi il était question, et quatre heures pour y songer. » Bon gré mal gré, l'écrivain dut exécuter ce pensum de rhétoricien, imposé par un pédagogue autoritaire, et qui fait pressentir les méthodes d'examen de l'Université impériale. On a récemment retrouvé dans la bibliothèque de Gœthe, puis réimprimé ces courtes pages[1], qui n'avaient été publiées jadis qu'à un très petit nombre d'exemplaires. Il ne semble pas d'ailleurs que la morale impérative de l'idéalisme ait fait grande impression sur le puissant réaliste Corse.

Un nouveau succès vint augmenter la réputation du kantien français. En 1802, l'Institut de France reconstitué ayant mis au concours pour le prix d'éloquence le sujet suivant : « Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différents États de l'Europe et sur le progrès des lumières ? » Villers crut voir dans ce thème historique une matière favorable à ses desseins germanophiles. Il se décida donc à descendre dans la lice et fut appuyé par la collaboration de plusieurs Allemands illustres, qui approu-

1. *Kantstudien*, III. 1.

vaient ses efforts. Aussi son *Essai sur l'esprit et l'influence de la réforme de Luther* lui valut-il non seulement le prix qu'il ambitionnait, mais le titre de docteur honoraire de l'Université de Gœttingen, et peu après celui de correspondant de l'Institut de France. Ainsi, la première partie de sa carrière littéraire s'achevait conformément à ses vœux : la France non moins que l'Allemagne rendait justice à l'activité de son esprit comme aux droites intentions de son âme. Les événements politiques, aidés par quelques défauts de son caractère, allaient gâter les dernières années de sa vie.



C'est ici qu'il convient de placer le récit de ses relations avec madame de Staël, qui forment sans aucun doute le chapitre le plus intéressant de sa biographie, au regard de l'historien des idées. Ce fut le 25 juin 1802, « aux champs près de Lubeck », que Villers entama la correspondance à laquelle peut-être nous devons en partie le livre *de l'Allemagne*. Lors de son récent voyage à Paris, il avait désiré passionnément, dit-il, lier connaissance avec l'auteur de *la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Sa consternation est extrême en apprenant que la « Théano de notre âge » passe l'été et l'automne près du Léman. Il sait qu'elle a bien voulu lire avec quelque indulgence son livre sur Kant; mais les pages mortes d'un livre ne sont pas toujours empreintes d'une efficace persuasion. Avec quel empressement serait-il devenu le commentateur du sien devant elle! « Madame, si vous aviez daigné m'interroger, le peu que j'aurais pu vous dire vous eût fait deviner davantage, et bientôt c'eût été à moi de m'instruire, en vous entendant prononcer. » C'est en ces termes qu'il s'offre, de son propre mouvement, à un rôle de précepteur et d'introducteur, dont il se refusera plus tard à tenir l'emploi, oubliant trop facilement qu'il en avait fait naître la pensée tout d'abord, par ses empressements indiscrets.

Les jugements portés jusque-là par madame de Staël sur les écrivains de l'Allemagne, continue Villers, lui semblent dignes d'approbation : mais pourquoi avoir accusé ces grands

hommes de manquer de goût? « Permettez-moi de vous dire que les lettrés germains sont bien au-dessus de ce qu'on appelle le goût en France. Cette décrépite déité de nos boudoirs, avec son frêle archet, ses paniers, et sa perruque à la Louis XIV, n'est pas faite pour s'asseoir sur le pittoresque Parnasse de la Germanie. Il y a longtemps qu'un coup de pied de la Muse teutonne l'a précipitée dans le bourbier. Celle-ci tient à la main une lyre de bois de chêne; ses cheveux blonds couronnés de gui sont relevés en tresse; son vêtement est une simple draperie éthérée. » Les Allemands, conclut-il enfin, sont les véritables Grecs de l'Europe moderne, et leur mélancolie septentrionale est mille fois supérieure à « l'arlequinerie de la plupart de nos beaux esprits ».

Si la littérature du premier Empire ne mérite pas une admiration sans réserve, ce ton acerbe surprend néanmoins dans la bouche d'un Français, tandis que la réponse de madame de Staël à cette épître exagérée est remplie de modération et de bon sens. Elle maintient l'existence d'un bon goût international auquel il est permis de mesurer toutes les productions de la littérature; mais elle accorde d'ailleurs que « l'esprit humain, qui semble voyager d'un pays à un autre, est à présent en Allemagne ». Elle n'a connu jusque-là que par des traductions les œuvres capitales de cette nation, mais elle en étudie dès lors avec soin la langue, assurée que là seulement elle trouvera des pensées nouvelles et des sentiments profonds. Et, tout en félicitant son correspondant pour l'exposition si claire qu'il a donnée de l'obscure philosophie de Kant, elle lui présente déjà quelques avis excellents qu'il eût fait sagement de méditer et de mettre mieux par la suite en pratique. S'il n'a pas eu à Paris le succès qu'il mérite, c'est, dit-elle, qu'il n'a pas voulu apporter de l'adresse dans la manière de présenter les idées de son maître, et de combattre celles de ses adversaires. « Si j'avais eu l'avantage de vous connaître avant que vous fissiez publier votre livre, nous nous serions peut-être disputés, mais j'espère que j'aurais obtenu quelques phrases de plus ou de moins, qui vous auraient concilié l'amour-propre de nos philosophes... Consultez quelques amis sur notre vanité française que vous avez un peu oubliée en Alle-

magne. » Voilà les vues adroites et diplomatiques qui ont fait la supériorité pratique de l'apostolat allemand de madame de Staël et le succès de son livre sur la littérature de nos voisins.

Villers se cabre au contraire à la seule pensée des concessions qu'on lui propose. Il est loin de prétendre à des succès près d'une classe d'hommes « qu'il méprise profondément ». Sa première et son unique prétention est de dire la vérité : son seul tort est de ne l'avoir dite jusque-là qu'à moitié. Est-ce donc sa faute si elle est dure à entendre ? « Croyez-moi, il faut qu'il y ait de temps à autre dans le monde littéraire de ces enfants perdus dont l'opiniâtre ingénuité proclame sans égards la misère de leurs contemporains... Où en serions-nous si Galilée, Reuchlin, Hutten, etc., avaient cédé aux obscurantins de leur temps ?... Du moins je ne cesserai d'accuser hautement notre bel esprit de véritable barbarie au tribunal de la raison ; je ferai, comme dans les grandes inondations, un cran à notre colonne séculaire, et j'inscrirai tout auprès : « Jusqu'ici a été l'ignorance et la fatuité francaise. » Ce style a de l'énergie et témoigne assez, comme le dit Villers, « que son genre de folie est difficile à guérir ». Il accompagne ces violences de nouvelles protestations de dévouement qui n'en seront que plus flatteuses : « Que ne puis-je avoir le bonheur de vous servir de guide dans l'étude de ces éléments, de lire avec vous, de vous expliquer les mots et de vous en voir dévoiler le sens ! » — Aussi madame de Staël insiste-t-elle sans relâche pour ramener en France un auxiliaire si bien disposé. « Je voudrais une preuve de votre obligeance pour moi, ce serait que vous revinssiez à Paris... Mais pourquoi ne venez-vous pas à Paris ?... Pouvez-vous ainsi quitter la France ?... Mais les souvenirs de l'enfance, mais la patrie, mais les Français aimables, en quelque petit nombre qu'ils soient, pouvez-vous les sacrifier ? »

Peu après elle lui adresse un exemplaire de *Delphine,* qui est accueilli avec transport. Villers ne saurait retracer « l'indicible tension de toutes ses facultés morales pendant les quarante-huit heures presque de suite qu'il a brûlé en dévorant ces pages ». Il refuse à l'auteur « le titre d'une artiste pour la placer beaucoup plus haut, parmi les génies inspirés et créateurs ». Quelques détails donneront pourtant matière

à des critiques galamment tournées, que la romancière discutera avec complaisance. Ce qui inquiète davantage madame de Staël, c'est qu'on lui ait reproché à Paris l'immoralité, le danger de cet ouvrage : « Je dois, dit-elle, à ma fille qui sera un jour une créature pleine de charmes et qui, à cinq ans qu'elle a, est belle, sensible et spirituelle... de prouver que sa mère n'a rien écrit qui ne soit pur et vrai. » Ce petit portrait de la future duchesse de Broglie n'est-il pas charmant d'orgueil maternel? Et Villers de répondre de son style tranchant : « Ne relevez jamais cette accusation d'immoralité faite par de vils cafards. Leur plate calomnie ne parviendra pas à la postérité, et, à l'âge où mademoiselle de Staël pourra lire, il y aura longtemps qu'on ne les lira plus. »

Cependant l'heure approchait qui allait mettre en présence ces deux êtres, faits, semblait-il, pour si parfaitement se comprendre; car Villers projetait un nouveau voyage à Paris vers l'automne de 1803. Soudain, au moment même où il prenait le chemin de la France, accompagné, comme lors de son premier séjour, de la fidèle madame de Rodde, madame de Staël recevait du Premier Consul l'ordre de quitter le territoire de la République.

Ce coup imprévu renversait tous leurs projets de rencontre à Paris : ne pouvait-il les amener en revanche à se réunir d'une manière plus intime encore? L'exilée conçoit aussitôt un plan, plutôt égoïste, mais que l'ardeur de son désir lui fait croire aisément réalisable. Elle avait déjà écrit à Villers : « Savez-vous que j'ai fort envie de faire un voyage en Allemagne, et que, si vous retournez, je pourrais bien concerter mon voyage avec vous? » Ce voyage, elle va l'entreprendre alors, contrainte et forcée, bien avant qu'elle l'eût désiré : ne serait-il pas possible d'y entraîner à sa suite l'homme qui seul peut lui donner la clef de ce livre fermé dont elle brûle de feuilleter les pages, l'homme dont les protestations l'ont gagnée, dont la réputation d'amabilité l'a séduite? Il suffirait de le faire retourner lui aussi sur ses pas plus tôt qu'il n'y comptait, avant même d'avoir gagné Paris. Ses assurances de dévouement laissent entrevoir qu'il ferait peut-être ce sacrifice à son amie; une intervention personnelle, une séduction directe achèveront de le décider : elle se

dirige donc vers Metz où il s'est arrêté quelques jours, et le rejoint dans cette ville le 26 octobre 1803.

Deux courts billets de madame de Staël, conservés aux archives de Hambourg, nous donnent seuls un écho direct de ces heures qui furent entre eux décisives. En voici la teneur, assez inattendue, il faut l'avouer. — Du 30 octobre : « Je vous assure que ma vivacité d'hier venait de la crainte que vous ne sussiez pas assez combien j'étais exclusive dans mes sentiments, quoique je fusse un peu universelle dans ma bienveillance. Si vous n'avez pas compris cela, vous le comprendrez, car, comme il est vrai que j'attache un grand prix à votre amitié, vous finirez par le croire : j'ai toujours persuadé ce que j'éprouvais. » — Du 6 novembre : « Benj. [1] prétend que vous êtes revenu ne m'aimant plus du tout, parce que je vous avais tourmenté sur le petit Castillan [?] Je sais bien que Benj. ne se plaît que dans la guerre civile, mais je ne pense pas me coucher avec cette inquiétude. Venez, ou écrivez que mes mauvaises plaisanteries ne m'ont pas ôté une ligne de cette affection à laquelle j'attache à chaque instant plus de prix. »

Ainsi, démêlés, brouilleries, disputes, réconciliations difficiles, telle est l'occupation de ces minutes exquises que tous deux appelaient de leurs vœux : il s'agit d'expliquer l'énigme de ces dissentiments singuliers. Si Villers va non seulement refuser de suivre madame de Staël, mais témoigner, par son attitude ultérieure, d'une amertume et d'une rancune évidentes, c'est, pensera-t-on peut-être tout d'abord, qu'elle l'a fatigué, obsédé, étourdi, mis sur les dents, comme elle fit à Weimar de Gœthe et de Schiller, incapables de résister à ces passes d'armes d'esprit éblouissant, à ces incessants tournois intellectuels? — Non, certains indices laissent voir qu'un autre obstacle se dressa entre les deux acteurs de cette tragi-comédie; obstacle vivant et qui se révéla infranchissable à tous les efforts de la Sibylle, comme Benjamin Constant nomme madame de Staël dans ses lettres à Villers : nous voulons dire la présence de madame de Rodde. «On m'a dit que vous accompagniez à Paris une femme dont on m'a beaucoup vanté l'agrément malgré ses rares connaissances, — avait

1. Benjamin Constant accompagnait madame de Staël dans le début de son voyage.

écrit madame de Staël dès sa première réponse à Villers ; — sans elle, je vous dirais bien : Pourquoi restez-vous à Lubeck? » Bientôt elle se départ de cette réserve prudente, semble compter sans la personne de Dorothée, et laisse percer des intentions moins discrètes : « Vous prétendez que ce que l'on appelle le brillant de mon esprit vous étourdira ; j'espère qu'il fera mieux que cela, sinon, je ne m'en soucierais guère : il faut que l'esprit soit un moyen d'arriver au but, et sûrement, en vous voyant, mon but sera de vous plaire. » Elle va s'apercevoir à Metz qu'elle a trop présumé de ses séductions et trop dédaigné celles de sa rivale, dont elle écrit à un ami parisien : « J'ai trouvé ici l'intéressant et spirituel kantiste Villers, en compagnie d'une grosse Allemande, madame de Rodde, dont je n'ai pu parvenir encore à pénétrer le charme secret. » Ces lignes révélatrices, associées aux billets que nous avons reproduits, conduisent à soupçonner que la voyageuse chercha par tous les moyens à détacher Villers de l'intruse qui gênait ses projets, afin de le ramener triomphalement avec elle vers l'Allemagne étonnée. Sans doute ses moqueries impitoyables auront piqué au vif l'ami constant de Dorothée Schlœzer ; et c'est là une solution plus plausible déjà du problème de leurs différents. Mais il y eut peut-être davantage encore, car le recueil d'Isler contient une lettre de Jacobi qui nous laisse rêveurs et perplexes sur les incidents de ce séjour agité. Le philosophe écrivait trois ans plus tard à Villers : « J'ai couvert d'un triple trait d'encre le passage de votre première lettre que vous m'avez ordonné de traiter ainsi d'abord après l'avoir lu. Elle est bien remarquable. La Dame en question m'avait écrit sur votre sujet après qu'elle se fut séparée de vous à Metz avec un intérêt et une jalousie qui m'ont fait deviner l'état de son âme et une partie de ses projets, mais j'étais loin d'imaginer tout ce que vous me racontez. » Mystère qui ne sera sans doute jamais éclairci et que les ratures consciencieuses de l'honnête Jacobi ont enseveli dans l'oubli.

Quoi qu'il en soit de l'attitude à Metz de l'ardente Sibylle, il est certain qu'elle quitta seule cette ville le 8 novembre. Et, chose singulière, au ton de ses premières lettres d'Allemagne, on dirait vraiment que rien d'anormal ne s'est passé

entre elle et Villers, que leurs relations vont se poursuivre aussi cordiales qu'avant leur rencontre, et que l'humeur dont il donnera trop de preuves demeure insoupçonnée de son amie. Les femmes même supérieures ont de ces oublis d'une profondeur insondable, que les hommes ne connaissent pas. — La perspective de trouver à Francfort une lettre de son « cher Villers » soutient l'exilée sur sa triste route : « J'ai commencé à lire votre Richter ; à travers mille niaiseries, il y a des mots charmants : Ne vous raccommodez jamais avec votre ami, dit-il, qu'en pleurant et orageusement, car le froid de la brouillerie pourrait rester dans la réconciliation ». Allusion évidente à leurs récentes aventures. C'est à Villers qu'elle envoie ses premières impressions de voyage, et tant mieux si elles sont d'abord peu favorables. Elle a du plaisir à lui adresser ses « impertinences françaises » sur la patrie qu'il a préférée, puisqu'elle souhaite si ardemment de le fixer en France et de le détacher de l'Allemagne. Combien ce pays lui paraît peu esthétique ! — Dès Forbach, les voix, les tournures, les accents annoncent que la France disparaît : « Vous disparaissez avec elle, vous qui faites le traité entre nos grâces et les qualités étrangères, aimable mélange dont je ne trouverai pas le modèle au delà du Rhin ». — De Francfort, elle écrit : « Arrêtée dans l'auberge d'une petite ville, j'ai été entendre un piano sévissant dans une chambre enfumée, où des vêtements de laine chauffaient sur un poêle de fer. Il me semble qu'il en est de même de tout : c'est un concert dans une chambre enfumée ; il y a de la poésie dans l'âme, mais point d'élégance dans les formes.. Vous qui dites les vers d'un accent si noble, comment votre oreille s'est-elle faite à ce manque d'harmonie ? » A la primeur de ses sensations allemandes, madame de Staël joint mille traits touchants de passion. Je me plairai dorénavant, dit-elle, « à mettre le nom de votre libraire sur mes ouvrages... *notre* patrie, cher Villers, j'aime à l'appeler ainsi... Écrivez-moi, je n'ai que ce cri dans mon désert. »

Elle reçoit bien à Francfort une lettre de Metz, mais elle doit en attendre longtemps une seconde ; et son ton devient alors celui de la dignité offensée : « Je ne me crois point injuste, monsieur, en vous disant que je suis blessée de votre

conduite envers moi... Depuis que je vis, un ami exilé malheureux, absent, a toujours été ma première affaire ; mais, encore une fois, j'avais tort de vous traiter en kantiste et de prendre vos promesses d'amitié à la lettre. Faisons de tout cela ce que c'est, un amusement de l'esprit... De ma vie mon amitié n'a été offensée ; elle l'est par vous : je ne puis pas promettre qu'elle y survive. » Après six semaines, un mot de Villers vient enfin ; il est d'une amertume qui semble éclairer pour la première fois la voyageuse sur le résultat de leur entrevue de Metz. « Vos lettres n'avaient pas ce caractère avant que nous nous fussions connus... l'ensemble de votre conduite avec moi n'est point du bon genre, ni français, ni allemand. » C'est toutefois dans cette même lettre de reproches qu'elle ajoute ces conseils admirables de clairvoyance et de précision : « Je suis fâchée pour moi et même pour vous que vous vous fixiez en Allemagne ; vos amis d'Allemagne, au plaisir de vous voir près, s'affligent aussi de ce parti : ils disent comme moi que ce n'est pas en Allemagne que vous pouvez être utile, mais en France... Il me semble que les étrangers eux-mêmes n'aiment pas que nous reniions notre patrie, et qu'aucune émigration n'a jamais réussi. — Mais encore une fois, pourquoi me détestez-vous ? Parce que je vous regrette. Villers, vos écrits ne ressemblent guère à vos paroles ! »

Ce qui est vraiment touchant et sympathique, dans la fin de cette correspondance qui tourne au monologue, c'est que, malgré le silence obstiné de Villers, la femme qu'il a repoussée et blessée ne cesse pas, durant des années, de lui parler sur le ton de l'estime, de l'affection, du regret. Il y a là un rare exemple d'humilité sentimentale, de dévouement obstiné, qui intéresse et qui émeut : « Si vous étiez ici, je me mettrais à vous aimer de nouveau... Moi que vous avez cruellement traitée, à qui vous n'avez pas écrit lorsque mon cœur s'est brisé pour toujours, moi, je suis parmi vos amis celle encore qui vous aime le plus... Quoique je n'aie pas eu de vos nouvelles ni réponse à la lettre que je vous écrivis cet été, je ne me lasse pas de croire à la sympathie de nos cœurs. » Elle manque rarement de demander des nouvelles de son heureuse rivale : « Est-il vrai que madame de Rodde ait éprouvé des revers de fortune ? Enfin parlez-moi de tout ce

qui vous touche et sachez-moi quelque gré de conserver depuis sept ans une image si présente de votre supériorité et de votre charme... Mais vous, qui m'avez intéressée sérieusement, que devenez-vous, que faites-vous sur cette terre où nous sommes si souffrants et si séparés? Un jour, un jour, nous réunirons-nous? »

Enfin le livre *de l'Allemagne* a paru et elle y a parlé de lui « avec un sentiment vrai, avec un souvenir ineffaçable de l'impression qu'il lui a faite ». Nous y lisons en effet des phrases telles que celles-ci : « On trouve toujours M. de Villers à la tête de toutes les opinions nobles et généreuses, et il semble appelé par la grâce de son esprit et la profondeur de ses études à représenter la France en Allemage, et l'Allemagne en France... M. de Villers, que j'ai déjà nommé avec la haute estime qu'il mérite, etc... » — Ces dernières et publiques avances touchèrent-elles enfin le cœur de l'obstiné boudeur? Il semble que les relations épistolaires soient revenues vers cette époque à la forme normale du dialogue, entre les deux correspondants enthousiastes d'autrefois. Et Villers publia bientôt, pour recommander à l'Allemagne savante l'ouvrage de madame de Staël, un avertissement dont le ton bienveillant garde une teinte de condescendance polie, assez explicable par un amer retour sur ses erreurs de jugement et sur sa destinée manquée. Il aurait désiré jadis, écrit-il, réaliser lui-même un travail analogue, mais, à mesure qu'il a plus profondément pénétré dans l'étude de son sujet, il a davantage tremblé devant son immensité : il n'en a donc osé que des fragments, assez incomplets eux-mêmes à ses yeux pour le décourager plus sûrement encore. Or, cette tâche écrasante, dont l'homme remettait sans cesse péniblement et lourdement le plan sur le métier, « une femme spirituelle et plus indifférente au détail, l'a accomplie d'une main alerte ». — Oui, telle fut la différence foncière de leurs tournures d'esprit : d'une part, excès de scrupule et défaut de modération ; de l'autre, rapide conception de l'essentiel, et sérieuse pondération de l'éloge et du blâme : toute la distance qui sépare la facilité, le talent, du génie supérieur. *L'Allemagne* reste et la *Philosophie de Kant* est oubliée.

Les dernières lettres de madame de Staël sont dignes d'elle

et renferment encore à l'adresse de Villers quelques leçons de patriotisme et de cœur : « N'avez-vous pas pitié de la France, écrit-elle le 6 avril 1814, et verriez-vous sans douleur les Cosaques à Paris? Je vous en dirai plus si je sais votre opinion, mais, dans ce temps-ci, il ne faut se parler que si l'on est d'accord. Verriez-vous sans peine vingt-cinq années d'efforts à jamais considérées comme vingt-cinq ans de crimes, les progrès de l'esprit humain condamnés, et *la tyrannie méprisée comme un parvenu qu'il faut remplacer par un grand seigneur, le despotisme*... Mes compliments à madame de Rodde, je vous prie : j'aurai l'honneur de lui présenter ma fille l'été prochain de 1815 ; elle aura dix-sept ans alors, et j'espère qu'elle vous plaira... Si je puis vous être bonne à quelque chose, disposez de moi comme d'une sœur. » Pensées puissantes et sentiments généreux, c'est là vraiment une digne conclusion pour la correspondance orageuse dont nous venons de feuilleter les pages. — Peu de jours après, lors de la catastrophe morale qui frappa Villers et que nous exposerons en son lieu, la femme qu'il avait repoussée passa des paroles aux actes, et compta parmi les plus actifs et les plus dévoués de ses amis. Elle a donc amplement racheté par sa large générosité ce que sa conduite a pu nous présenter un instant de personnalité, d'exigence et d'indiscrétion.



Après s'être arraché aux séductions pressantes de la Sibylle de Metz, Villers poursuivit son voyage vers Paris, où il passa deux années, de 1803 à 1805, entouré de l'estime universelle et déployant la plus grande activité pour réaliser ses projets littéraires. Il désirait fonder une grande revue périodique, qui, sous le titre de *Bibliothèque germanique*, eût mis à la portée de la France les travaux des érudits d'Outre-Rhin, et arraché ce pays à son isolement intellectuel en Europe. Gérando réalisa en partie ce programme par la fondation des *Archives littéraires*, qui n'eurent pas une longue durée, mais auxquelles Villers collabora avec dévouement. — Déjà ses amis allemands le croyaient perdu pour eux et retenu définitivement par les séductions parisiennes. Il en était tout autre-

ment : les déceptions et les dégoûts s'accumulaient dans son cœur au spectacle du nouveau régime, et il écrivait à Gœrres, à la fin de 1805, ces lignes caractéristiques : « Non, mon spirituel ami, gardez-vous de me croire mort et victime de la putréfaction universelle qui m'environne ici. Au milieu de ce tumultueux néant... je me promène silencieusement, plein de vie intérieure, plein d'agitation et de douleur... Quand, dans cette immense catacombe, je rencontre un vivant, mes yeux chargés d'indignation se fixent puis s'élèvent vers le ciel, et semblent se demander quels sont les remèdes à tant de maux, à une épidémie morale qui, pour comble de misère, *est devenue la santé et la vie de tout ce peuple dégradé*. S'il n'était que malade on pourrait le médicamenter, mais il est vivant et sain d'une fausse vie et d'une fausse santé. Il vit de la vie des sens et est sain de la santé des brutes. » C'était l'année d'Austerlitz, et, n'en déplaise à l'amertume de Villers, plus d'un parmi les Français d'aujourd'hui voudrait voir sans doute, après un siècle écoulé, son pays affligé de nouveau d'une semblable épidémie morale.

Le jour où l'auteur de ces lignes repartit pour l'Allemagne, il fixa sa destinée et prépara les souffrances de ces derniers jours. En effet, la guerre qui éclatait peu après entre Napoléon et la Prusse allait définitivement troubler son âme et faire de lui une épave morale, rejetée successivement par les deux pays qu'il avait rêvé de réconcilier entre ses bras. Lorsque, en 1803, ne pouvant atteindre l'Angleterre autre part que dans ses possessions continentales, le Premier Consul avait fait occuper l'électorat de Hanovre par le corps d'armée de Mortier, Villers, encore tout entier à ses vues de rapprochement intellectuel entre ses deux patries, s'était contenté de publier un « Appel aux officiers français de l'armée de Hanovre qui peuvent et veulent mettre à profit le loisir de leur position ». Il leur parlait en ancien camarade, les exhortait à étudier la langue et la pensée allemandes, de préférence avec les pasteurs protestants, bien préparés par leurs sérieuses études au rôle de précepteur. Il leur adressait cet avertissement bénévole, destiné à protéger les Gretchen westphaliennes contre les entreprises galantes de trop gaulois séducteurs, et si amusant par la phraséologie ampoulée de l'époque : « Parmi

ces simples mœurs n'apportez pas le mélange d'autres mœurs ; cueillez la palme des sciences qui s'offre à vous ; elle sied mieux à côté des lauriers qu'une *branche de myrte* arrosée de trop de larmes ; et faites qu'une estime sans tache vous accompagne à votre départ. » En 1806, le ton de ses discours sera bien différent.

Au mois de novembre de cette année décisive pour l'Allemagne, Bernadotte, poursuivant Blücher, s'empara de Lubeck à la suite d'un combat sanglant et ne put empêcher quelques régiments de se livrer tout d'abord à des excès regrettables. Villers protégea de son mieux la maison de ses amis Rodde, y logea Bernadotte, lui servit de secrétaire pendant son séjour dans la ville, s'efforçant d'adoucir aux habitants les rigueurs de l'occupation française, de calmer, par exemple, ce cuisinier d'un général qui réclamait à l'instant même trente douzaines d'huîtres fraîches pour la table de son chef.

Jusque-là, son rôle, demeurant dans les limites de la conciliation, ne lui eût attiré qu'éloges en tous pays, et ce souvenir lui conserva en effet la faveur de Bernadotte, qui le décora par la suite d'un ordre suédois. Mais il crut devoir se faire redresseur de torts et publia une « Lettre à madame la comtesse Fanny de Beauharnais, contenant un récit des événements qui se sont passés à Lubeck dans la journée du jeudi 6 novembre 1806 et les suivantes [1] », factum très sévère pour l'attitude de nos troupes, qui fut répandu dans Paris à plusieurs milliers d'exemplaires, et attira par la suite à l'auteur l'inimitié de Davout. Le maréchal, qui n'avait pas été témoin des faits relatés, ne voulut voir dans ce récit qu'un tissu de calomnies contre l'armée française.

Et pourtant, presque à l'instant même où les incidents de la prise de Lubeck amenaient Villers à accentuer ainsi son attitude germanophile, un trait caractéristique soulignait à l'autre extrémité de l'Allemagne la considération qui s'attachait encore à son nom en France, et qu'une conduite moins exaltée lui eût sans doute conservée. Le 14 octobre 1806, l'armée française avait occupé Weimar, et la maison de Gœthe allait souffrir quelque insulte, lorsque des officiers qui y pénétraient

1. Amsterdam, 1807.

aperçurent par le plus grand des hasards sur la table du poète une lettre de Villers, alors en correspondance fréquente avec l'auteur de *Faust*. Le nom de leur compatriote n'était pas inconnu à ces braves : cette découverte les disposa favorablement pour le bourgeois de Weimar favorisé d'une si honorable amitié. On plaça une sentinelle afin de le protéger contre toute importunité, et le maréchal Augereau lui laissa en partant une lettre qui le signalait à ses compagnons d'armes comme « un savant distingué et un homme recommandable dans toutes les acceptions du mot ». Aussi Gœthe écrivait-il, le 11 novembre, en racontant l'anecdote : « Mon cher monsieur Villers, je vous étais déjà redevable pour m'avoir servi d'introducteur esthétique auprès de vos compatriotes : je vous dois aujourd'hui une recommandation d'un tout autre genre. » — La première partie de ce remerciement s'explique par le fait que, dans l'été de la même année 1806, Villers avait publié une *Érotique comparée ou essai sur la manière essentiellement différentes dont les poètes français et les allemands traitent l'amour*. Il s'y étendait longuement sur Gœthe et Schiller qu'il plaçait bien au-dessus de Racine lui-même pour l'expression des passions amoureuses, et, dans son enthousiasme toujours grandissant pour les mérites de ses hôtes, il écrivait ces lignes assez ridicules par leur exagération : « Termes ravissants de *Sehnsucht*, d'*Ahndung*, de *Schwermerei*, vous n'existez pas dans l'idiome du poète français : on n'invente pas de mots pour ce qu'on ne connait pas... L'amour chez la plupart des poètes germains n'a rien de sensuel, c'est un habitant de l'éther céleste... Si les anges ont des sexes et qu'ils aiment, leurs amours doivent ressembler à ceux dont tant de poètes allemands nous présentent l'image. »

Appréciations doublement osées, si peu de temps après l'apparition de la *Lucinde* de Schlegel, dont Schleiermacher avait subtilement commenté à l'usage des femmes éclairées de la société berlinoise les immorales leçons ; tandis que le cénacle romantique tout entier donnait l'exemple d'une licence de mœurs sans bornes, mal excusée par la pédantesque revendication des droits de la passion. Aussi Gœthe souriait-il discrètement à part lui de la naïveté de son correspondant et souscrivait-il à l'avis de leur ami commun, Reinhard, alors

ministre de France auprès du gouvernement westphalien : « Villers montre une passion débonnaire, enfantine, un peu à la Don Quichotte[1] pour la supériorité reconnue par lui de la nation et de la littérature allemande. Mais il manque absolument d'une vue claire sur les moyens d'atteindre son but, et sur les causes qui le rendent impossible à poursuivre. » Ainsi, cet Allemand, devenu Français par une marche inverse à celle qu'avait accomplie Villers, appréciait avec clairvoyance les erreurs de jugement que ce dernier allait bientôt durement expier.

Il lui restait pourtant quelques satisfactions d'amour-propre à enregistrer auparavant, car sa bonne grâce lui avait acquis une certaine influence à la cour franco-allemande de Cassel, où le roi Jérôme l'accueillait favorablement : appui qui lui valut en 1811 la chaire de professeur de littérature française à cette Université de Gœttingen, à laquelle l'attachaient tant de souvenirs, et qu'il avait contribué à sauver, lors de la fondation du royaume de Westphalie, d'une fusion meurtrière avec la nouvelle Université impériale. Il se voyait par là au comble de ses vœux, d'autant que les Rodde l'avaient accompagné de Lubeck en Hanovre, le mari, ruiné comme armateur par le blocus continental, ayant dû s'éloigner de ses créanciers. — Villers goûta donc entre 1811 et 1813 une dernière période de bonheur intime et de satisfactions officielles. Brillant professeur, de parole facile, de relations attachantes, il devint fort populaire parmi les étudiants, qui lui restèrent fidèles lorsque ses collègues, plus difficilement conquis, l'abandonnèrent peu après. En effet, l'automne de 1813 ramena malheureusement le bruit des armes dans la paisible cité hanovrienne, et Villers se vit députer vers le prince royal de Suède afin d'obtenir sa protection pour l'Université. Bernadotte, qui n'avait pas oublié leurs rapports de Lubeck, le reçut avec la plus grande affabilité, lui conféra l'ordre de l'Étoile du Nord, et se montra particulièrement prévenant pour madame de Rodde, qui accompagnait son ami.

Ces marques de distinction, soulevant des jalousies implacables dans le milieu universitaire et surtout parmi les femmes

1. Villers proclame lui-même dans une lettre à madame de Staël sa « Don Quichotterie » sur ce point.

des professeurs de Gœttingen, demeurées peu favorables à la savante Dorothée, contribuèrent-elles à grossir l'orage qui s'accumulait sur la tête de l'infortuné Villers? Des raisons plus sérieuses l'expliquent mieux à notre gré. L'ancien gouvernement hanovrien, restauré par les alliés, avait à sa tête, dans la personne du prince régent, fils de Georges III d'Angleterre, un ennemi du nom français, aveuglé par dix années de luttes implacables. Le 21 mars 1814, une lettre adressée à « l'ex-capitaine des armées du Roy, Villers », lui donnait avis qu'il était privé de sa charge et invité à quitter la ville de Gœttingen : on lui laissait toutefois une pension de trois mille francs. Ce fut un coup de foudre pour le champion de l'idée allemande qui se voyait trahi par ceux-là même auxquels il avait tout sacrifié. « Ils me laissent du pain et ils m'ôtent l'honneur », écrit-il à Benjamin Constant. Telle est cependant d'ordinaire la solution des situations ambiguës, le sort des conciliateurs étant trop souvent de se voir malmenés par les deux parties qu'ils ont tenté d'accorder. Rehberg, homme d'État hanovrien, tout puissant lors de la restauration du gouvernement électoral, et qui porte plus que tout autre la responsabilité morale de la mesure de rigueur que nous venons de signaler, a écrit plus tard pour la justifier[1] : « Villers avait acquis sous le gouvernement westphalien une influence qui, dans de pareilles circonstances seulement, pouvait être favorable. Le talent particulier à sa nation de modeler suivant ses vues propres tout ce qui se laisse attirer dans le cercle de son action, talent appuyé chez cet homme éminent par ses nombreuses relations, ne se serait sans doute pas restreint à la sphère littéraire dans le poste qu'il a obtenu. » Sous la tournure embarrassée de ces explications, la pensée qui les dicte est assez claire. Villers se voyait soupçonner de préparer des intrigues francophiles dans l'Allemagne enfin libérée. Oh ! ironie du destin !

Les efforts touchants de ses amis français[2] n'obtinrent tout d'abord à cette victime des temps que la permission de demeurer à Gœttingen, ainsi qu'une augmentation de cette

1. *Geschichte des Kœnigreichs Hannover*. Gœttingen, 1826.

2. Benjamin Constant lui écrit : « Tout le monde en France vous désire, vous aime, vous regrette et vous appelle. »

pension qu'il considérait comme une injure : il ne put attendre une réparation plus complète ; et mourut le 26 février 1816, du coup qui l'avait frappé au cœur. Sur son cercueil, on déposa son chapeau d'officier qui conservait la cocarde blanche de l'ancien régime : et ce dernier trait vient à propos pour nous remettre en mémoire les circonstances exceptionnelles par lesquelles s'explique et s'excuse jusqu'à un certain point une attitude que notre époque ne comprendrait plus. C'est un destin peu enviable que d'avoir vu le jour près de l'un de ces brusques tournants de l'Histoire où un peuple tout entier semble s'engager soudain dans une voie inexplorée, et tourner délibérément le dos à son passé ; comment s'étonner si les hommes, que la redoutable transformation surprend dans l'âge mûr, ont peine à s'adapter aux nouvelles conditions d'existence qui leur sont imposées? Il y faut la jeunesse, le ressort moral, l'abnégation parfois ; certains s'en montrent capables, ce sont les heureux et les forts ; d'autres restent en chemin et sont broyés trop souvent par les roues du char qu'ils voudraient en vain ramener dans l'ornière séculaire où ils ont d'abord accompagné sa marche. Villers demeura jusqu'à sa mort un émigré de fait et de sentiments. Comme il ne pouvait prendre sur lui d'aimer la France moderne, il se sentit d'instinct citoyen d'un pays plus attardé, qui lui offrait obscurément quelques traits du passé de sa propre patrie.

Au début de cette étude nous rapprochions les noms de Heine et de Villers. Si le premier a conservé dans son pays des ennemis acharnés, beaucoup de libéraux lui ont pardonné cependant, parce que, à leur avis, l'Allemagne qui essuya ses sarcasmes était celle de Metternich et de Frédéric-Guillaume IV, l'Allemagne opprimée et bâillonnée par la réaction de la Sainte-Alliance. Ainsi, s'il était permis de plaider les circonstances atténuantes en faveur du second, pourrait-on prétendre qu'il abandonna surtout la France révolutionnaire et napoléonienne, parce qu'elle n'était plus la France à ses yeux. Partisan du despotisme éclairé, il voyait dans la monarchie frédéricienne, dans ce « superbe code prussien, le plus humain et le plus républicain » de tous, l'idéal du gouvernement des peuples, comme Heine, démocrate de

cœur et fils d'une race encore opprimée au delà du Rhin, trouvait dans la monarchie de Juillet et dans les cénacles du socialisme français l'atmosphère morale convenable à son esprit frondeur. Tous deux furent donc les victimes des profondes divisions politiques de leur époque.

Enfin, nous accorderons encore quelque indulgence à la trahison intellectuelle de Villers, si nous songeons à la vengeance qu'il nous serait aujourd'hui permis de tirer de ses imputations calomnieuses. Il faudrait nous borner à lui offrir, à l'occasion du centenaire de ses principaux ouvrages, le spectacle de l'Allemagne remaniée par la Prusse des Hohenzollern. Le « pays de la véritable humanité » a fait plus d'un emprunt au despote corse qui conserva toujours l'antipathie fidèle de l'artilleur à la blanche cocarde. Quelques États ont pris à Napoléon son code ; d'autres ses procédés tactiques et ses allures en pays ennemi. Puis « la philosophie calme et froide du Nord » est bien éloignée maintenant de la morale de Kant, malgré l'effort de quelques dilettantes pour l'y ramener. Marx ou Moltke, Hæckel ou Nietzsche représentent en ce début de siècle la pensée germanique, et font seuls des prosélytes en Europe. Enfin la religion rénovatrice de Luther apparaît si peu florissante dans la patrie du réformateur qu'un professeur de théologie, représentant éminent de cette confession, écrivait récemment cet aveu : « Personne ne s'intéresse plus aujourd'hui aux divisions intestines du protestantisme. Le peuple est matérialiste ou socialiste. »

Devant cet avortement de ses espérances, les mânes de Villers, un instant évoqués par nous hors des Champs-Élysées, se retourneraient sans doute d'un air de reproche vers l'ombre toujours bien nourrie de madame de Rodde. Son regard muet punirait son érudite amie pour l'avoir à ce point abusé sur les destinées de la Germanie ; et il s'en irait peut-être reprendre l'entretien de Metz, interrompu si mal à propos par ses naïves illusions d'antan.

ERNEST SEILLIÈRE

L'ASSOCIÉE

— CINQUIÈME PARTIE —

I

(Journal de Marie Broutet.)

16 août, minuit.

J'ai débarqué, ce soir, à la Malaguette. Je n'ai pas vu le vieux baron. Il est un peu malade et ne sort pas de son appartement. M. Heurtel est toujours empressé et cérémonieux. Dès mon arrivée, il m'a envoyé ses excuses, avec une botte de roses, par Benjamin, son valet de chambre. Il s'est rappelé que j'adore les chats : il m'a fait porter un jeune matou de deux mois qui pèse bien une once, et qui ouvre sur le monde deux yeux immenses et verts. Le domestique m'a dit que l'animal avait été recueilli la semaine dernière, et qu'on l'appelait « Petit-Beurre » : c'est le nom d'un gâteau sec qu'il a volé le jour de son arrivée. Petit-Beurre est cerclé de gris et de noir comme un zèbre, et doux à caresser comme un chinchilla. Il ne miaule pas encore. Il pousse un cri de chauve-souris pour réclamer le plat rempli de cendre dont il a besoin...

Je ne suis pas ici pour Petit-Beurre, ni même pour le baron, mais pour Geneviève. Elle est venue me chercher à la gare, en voiture. Il faisait froid. Au milieu d'août! Quel été ennuyeux, pluvieux, venteux! Geneviève était enveloppée dans un caban marron, très vilain. Elle m'a semblé vieille, là-dessous. Pauvre de nous! On n'a plus l'âge d'être jolies sans apprêts.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 août, 1er et 15 septembre.

Elle a été contente de mon arrivée. Trop contente. Dans le landau où nous roulions, elle se forçait à la gaieté : « Ce serait charmant, ce petit congé, à nous deux, pendant qu'Albert et Paul voyagent en garçons... » Je la connais : quand elle est si expansive, cela prouve que son cœur vacille...

Nous en causerons demain.

Je vais me coucher avec Petit-Beurre, qui s'est déjà mis en rond dans mon lit.

17 août.

Pour changer, il a plu aussi dru qu'hier. Impossible de mettre le nez dehors. M. Heurtel n'est pas encore descendu. La journée a été longue. Petit-Beurre a beaucoup dormi. Nous nous sommes abritées, Geneviève et moi, dans le salon, le matin, l'après-midi et le soir. Elle avait des choses à me confier. Il fallait l'entraîner aux aveux. Ce n'est pas difficile : il suffit de lui parler de son mari. Elle ne s'avise pas que je louvoie pour aborder ce sujet, pour qu'elle se soulage des pensées qui l'oppressent. J'ai peu de diplomatie à dépenser : il reste de l'ingénuité chez la plus fine amoureuse.

Elle m'a dit plus nettement ce que j'avais à peu près deviné :

Quand Tellier a reçu, sans la prévoir, la nouvelle qu'à Berne, l'Œuvre internationale de la Croix-Blanche, dont tous les souverains sont membres honoraires, lui décernait le grand prix décennal pour sa loi sur l'hygiène publique, Geneviève s'est retenue de lui exposer qu'elle-même, à son insu, par l'entremise des Pellerat, du vieux Caverlochère, de Caudry, des Uliguine, lui avait combiné cette surprise. Elle n'a pas prélevé sa part de bonheur ; elle a attendu qu'il la lui offrît.

Elle attendra toujours...

L'heure a approché des cérémonies de Berne où il devait recevoir son grand prix, sa médaille d'or, et tous les banquets et toutes les sauces. Déjà Geneviève préparait ses robes de voyage. Mais, près d'elle, elle le sentait si loin d'elle, dans sa gloire accrue, qu'elle a obéi à une bizarre inspiration. Elle a tendu un piège à la tendresse de Tellier : elle l'a soumis à une épreuve. Elle a feint d'être fatiguée et reprise de neurasthénie, et elle a proposé timidement de ne pas l'accompagner.

Avec tout son amour, à cet instant, elle épiait le visage du mari. Comme elle espérait y lire un désappointement! Alors, quelle joie! Mais non... Tellier n'a pas bougé. Il a estimé que Geneviève était la sagesse même. Il n'a pas menti : il n'a pas exprimé le regret d'être séparé d'elle dans un si beau jour. L'épreuve était concluante... Geneviève n'a point poussé ses préparatifs plus avant.

Ensuite, comme pour se tourner le fer dans une plaie, elle s'est activement occupée du départ de Tellier. Elle lui a conseillé d'inviter Paul. Et Albert, qui aime la compagnie de Paul, s'est jeté sur cette idée. Comme le jeune Michel, pendant ces vacances, voyage en Scandinavie pour apprendre le suédois qui est, à ce qu'il paraît, la langue de grands mathématiciens, Geneviève, à la dernière minute, a appréhendé son isolement, même le tête-à-tête avec son parrain. Et puisque Albert, avant-hier, avait emmené mon mari, comme un témoin de sa prospérité, elle m'a priée d'accourir auprès d'elle, comme une confidente de sa solitude.

Me voilà, ma pauvre chérie, mais qu'est-ce que je peux faire pour toi? Du moins t'écouterai-je avec tout mon dévouement...

18 août.

Je suis attristée de cet essai trop franc où Geneviève s'est complue et qui la laisse étrangement désolée. Ç'a été une mauvaise pensée. On dirait que son amour, vieux déjà, mais toujours en inquiétude, toujours en espoir, a voulu, un beau matin, savoir à quoi s'en tenir. Comme elle a eu tort! On peut vivre si longtemps, jusqu'à la vieillesse, dans une équivoque qu'on ne tire pas au clair!... Pourquoi n'est-elle pas partie avec lui? Il semble qu'elle l'ait éloigné d'elle pour souffrir tout son saoul du caractère d'Albert, qui est « distant », comme elle dit. Cette séparation, qu'elle s'est imposée, a, pour Geneviève, un sens symbolique et cruel. Elle n'avait pas encore consenti sans rébellion ou sans crève-cœur qu'il se dressât une palissade entre elle et lui : voilà qu'aujourd'hui elle met entre eux une frontière...

Cependant son beau visage paraît résigné, distrait, bienveillant. Après le dernier effort pour la Croix-Blanche, où

elle a si mal servi les intérêts de son cœur, quelque chose en elle — peut-être une lassitude? — accepte la destinée. Elle ne se contraint pas avec moi; et elle n'a pas d'aigreur. Mais c'est pire : c'est comme un affaissement, une prostration de l'âme, une désillusion profonde et sereine. Elle a le sentiment que tout est fini, qu'il est trop tard pour toucher son bonheur, pour obtenir de partager la pensée de l'homme qui occupe seul sa pensée : j'écris ici ses propres mots qu'elle m'a tant de fois répétés... Est-ce qu'il était possible, son bonheur? N'y a-t-il pas forcément un malentendu quand la femme aime, avec cette âpreté virile, un homme qui subit son amour avec une grâce presque féminine? Je n'en sais rien, je ne suis qu'une sotte. Et je n'ai pas l'expérience de ces passions superbes et impérieuses... Pour Geneviève, j'essaie de la détourner de ce qui lui manque et dont le regret l'obsède. Je songe tout haut à ce que, dans son existence, elle a accompli d'intelligent, d'adroit, de grand. Je veux provoquer la satisfaction de sa conscience : je fais, en détail, l'historique d'une si féconde activité. Quand j'ai achevé mes récapitulations, son regard est reconnaissant mais incrédule.

— Merci, Marie... Quand tout cela serait vrai, tout cela ne compte pas. Dans la vie, à quoi qu'on arrive, et par quelque moyen que ce soit, eût-on même suscité, comme tu dis, des plans généreux, des travaux nobles, des honneurs, une renommée, si l'on n'en tire pas le seul bénéfice qu'on souhaitait on peut se sentir plus malheureuse que la plus malheureuse des créatures...

Et elle sourit. Un si calme désenchantement m'interdit. Est-ce que cette détresse n'est pas exagérée? Ne juge-t-elle pas trop sévèrement sa destinée?

— Tu sais bien, Geneviève, que tu es enviable, que tu es belle, bonne et forte...

— Qu'est-ce que j'y ai gagné?

Je recommence mon antienne et mon panégyrique. Elle a gagné de ne rien salir, ni en soi ni autour de soi :

— Tu as inspiré une œuvre...

— Qui me dépasse.

— Et façonné un bonheur...

— Qui se passe de moi.

Son siège est fait. Mais je ne me rebute pas. J'insiste. N'est-ce pas une consolation que, à cause d'elle, l'homme aimé soit illustre et heureux? Elle hésite. J'ai eu peur de sa réponse. Enfin elle concède :

— Il faut bien qu'il me reste quelque chose !

Mais vite elle se reprend :

— Seulement, je ne suis pas une femme de charité ! Il y a d'autres joies que celle de l'abnégation : c'est un pain bis et sec...

On a servi le thé. Les gambades de Petit-Beurre, si goinfre, ont fait dévier les propos. Je songeais, à part moi, que Geneviève, la sensible, aurait pu souffrir d'une autre déception, peut-être plus atroce. Mais, grâce à Dieu, elle a autant d'orgueil que d'amour : certaines appréhensions ne l'effleurent pas. Et pourtant, au dire de Paul, Albert auparavant vivait plus satisfait, plus libre, dans le dilettantisme de sa jeunesse, sans honneurs, sans désirs, sans responsabilités; alors son talent désintéressé était loué unanimement par les confrères, qui ne craignaient pas en lui un rival. Thirion, la rosserie infuse, juge qu'il est devenu un homme très distingué, mais qu'« un homme très distingué », c'est encore un médiocre, comme tout le monde... Au bout du compte, Thirion et même Paul peuvent se tromper. Geneviève a probablement raison. En tout cas, elle n'a aucun doute. Elle est aveuglément persuadée du mérite et du bonheur de son mari. Et elle sait les avoir faits. C'est assez pour qu'elle soit résignée.

On verra demain M. Heurtel. Geneviève m'a raconté pourquoi il demeurait invisible. Il ne doit pas abuser de ses forces. qui sont chancelantes, et, pour lui, se raser est une fatigue : or le coiffeur d'Armainvilliers s'est absenté quatre jours, et le baron a évité comme une incorrection de paraître devant moi avec une barbe sale. Vainement sa filleule l'a prié de ne point se gêner pour une vieille amie. « Quelle erreur ! lui a répondu le parrain. C'est, au contraire, à l'égard de nos amis qu'il faut observer une urbanité stricte. La correction est le premier témoignage de l'amitié. »

Nous recevons, ce soir, deux bonnes dépêches de Berne. Les banquets ont commencé. L'ambassadeur de France doit

remettre à Tellier la cravate de commandeur. Cela aussi, Geneviève le savait... Ma pauvre Geneviève !

Petit-Beurre m'adore. Mais il a mal aux dents, à moins que ce ne soit au ventre.

II

Marie Broutet s'éveille dans la chambre qu'inonde un jour déjà doré. Elle est pressée de goûter le soleil et elle entraîne Geneviève. Bientôt elles descendent s'asseoir au bord du petit étang. Les poissons jouent aux bulles d'air sale. Un vent léger agite les herbes pour que le matin les sèche mieux. L'étang a la forme courbe, molle et plaisante d'un rognon. Il réfléchit des arbres clairs, un peuplier grisard, deux hêtres rouges, un de ces érables dont les feuilles ont l'air maquillées de blanc et de vert. De l'autre côté de l'eau, deux moutons roux se sauvent, effrayés, à leur cabane. Ils se bousculent maladroitement. On dirait qu'ils vont perdre leurs grosses culottes de laine. Il fait tiède. L'âme de Marie, unie comme l'étang, se satisfait à refléter le paysage, tandis que Geneviève lit une lettre de Michel, datée d'Upsal, trois pages de sagesse affable et d'esprit. Madame Tellier est fière de tendre le billet à Marie.

— Je me suis quelquefois reproché de ne pas me dévouer plus entièrement à ce petit. Mais comment aurait-il mieux tourné? Serait-il plus parfait si je lui avais tenu la bride plus courte?

Madame Broutet l'approuve : surtout quand il s'agit d'un garçon, il n'y a d'efficace que l'exemple. Il suffisait que Michel eût près de lui des modèles de vertu, d'énergie, de grâce. Geneviève se souvient que jadis elle a confié à monseigneur Compagnon les troubles d'une amie qu'elle avait imaginée pareille à elle. Le prêtre conseillait, comme un dérivatif, qu'elle s'adonnât davantage et de plus près à l'éducation de ses enfants. Elle ne peut pourtant pas déplorer de n'avoir point tenu par la main ce garçon si bon et si droit. Une maternité trop minutieuse, une pédagogie tatillonne, sont un passe-temps pour la mère, mais ne valent rien pour les

enfants. Madame Brown considérait comme un sacerdoce perpétuel la culture de ses filles : cela n'empêche qu'elle n'a fait qu'une « rosse » et qu'une niaise...

Il revient à madame Tellier des fragments de cette vieille consultation. « Qu'elle s'occupe de charité, — proposait encore l'abbé Compagnon. — Qu'elle aille aux malheureux, qu'elle aille chez eux... » C'est facile à dire. En fait, comment opère-t-on? Ceux qu'on secoure préfèrent venir à domicile. On est indiscret, à les déranger « chez eux ». Leurs voisins se camperaient sur le pas des portes pour voir passer la dame. Geneviève ne se représente pas descendant de voiture devant quelque maison de La Chapelle : son luxe, porteur d'aumône, paraîtrait injurieux, presque impudique. Alors, quoi? Prendre des omnibus, se déguiser en modeste bourgeoise? Ce serait comédie ridicule, bonne pour des veuves diaconesses, comme disait Félicien Cosset. D'ailleurs, la vue de gens malades ou qui meurent de faim vous distrairait-elle de vos propres déboires? Enfin, on ne se force pas à ces charités. Il faut en avoir la vocation frénétique, comme la vieille Lesne à qui la philanthropie a failli jouer un mauvais tour...

— Marie, est-ce que je t'ai dit l'aventure de madame Lesne?

— Pas du tout.

— Imagine-toi qu'elle a été menacée de la police correctionnelle! Tu sais qu'elle préside l'œuvre de la Chevrette, où l'on nourrit gratis des bébés pauvres avec du lait de bique. Une épidémie s'est abattue sur ses chèvres : les nourrissons mouraient comme des mouches. Des parents ont crié, le parquet s'est ému, et on a eu énormément de peine à étouffer l'affaire.

Madame Broutet ne peut s'empêcher de rire à la pensée de la mère Lesne, victime de son zèle administratif et charitable.

La chaleur augmente, et le rayonnement du jour sur l'eau. On émigre vers un ombrage plus frais, sous un platane en train de changer de peau. Marie s'accroupit à la recherche d'un trèfle à quatre feuilles. L'esprit de Geneviève continue ses variations sur une idée fixe. La maternité... la charité... de quel « dérivatif » se fût-elle accommodée? Si elle a mal conduit sa barque, une autre femme l'eût-elle mieux dirigée?

Devant cette même pelouse, elle se rappelle un foulard à pois, une robe d'Henriette Caudry. La pauvre Henriette est partie subitement. Elle s'en est allée dans la mort comme elle avait marché dans la vie, sans réflexion. Un chagrin n'a jamais écorché sa gentillesse bien lisse. Elle fut convaincue que ses robes, ses visites, ses thés, son patinage, ses « premières » et son tennis l'amusaient. Il y a une dame qui, parmi des annonces de corsets, rédige, à *l'Époque*, le bulletin de ces divertissements sous le titre de « Grande Mondanité ». La grande mondanité contenta la naïve Henriette. C'est une fameuse bénédiction que de n'être qu'à demi intelligente. Simone Deshayes, pareillement, sera enchantée de son existence, comme ce phlox rose, comme ce dahlia violet, comme les fleurs bêtes de cette corbeille...

Un cri : madame Broutet a découvert le trèfle à quatre feuilles. Elle l'offre : on l'adressera à Michel.

Marie redoute les silences prolongés où rêvasse Geneviève. Elle s'ingénie à l'en distraire.

— As-tu vu les Filsjean avant qu'ils quittent Paris ?

— Non. Où sont-ils, cet été ?

— A Boulogne. L'immortelle beauté fait la joie de la plage avec ses costumes de fillette.

— En somme, quel âge a-t-elle ?

— On ne sait plus... C'est Caudry qui les a aperçus là-bas et qui a parlé d'eux à Paul. Il paraît que Filsjean est assez méchant pour elle. Dans les concerts du casino, il se cache en quelque embrasure, il écoute ce qu'on chuchote, et, à la sortie, il le lui répète fidèlement. « Tu vois ce monsieur qui prend son pardessus ? Eh bien, il t'a traitée de vieux trumeau ! » Le mari se venge de n'avoir été si longtemps que le cornac de la belle madame Filsjean. Il jouit de sa décrépitude...

— Pauvre femme !...

Geneviève la plaint, celle-là aussi qui fut célèbre et qui, sans doute pour n'être pas déçue, n'a jamais aimé que sa beauté. Elle avait compté sans le temps qui défait tout. Quelle tristesse, cette fin de poupée ! Cossette prétend que madame Filsjean est bourrelée de remords, parce qu'elle n'a pas voulu d'amour dans sa vie et que maintenant, et depuis beau jour, il n'est plus temps... Car, si l'on peut toujours

renoncer au vice, une heure vient où l'on est cloîtré dans la vertu. Cossette, il faut lui laisser cela, ne s'y est pas cloîtrée.

— Marie, crois-tu que Cossette soit une femme heureuse?

— Oh! non...

— Cependant, elle a fait son possible pour conjurer l'ennui, celui qui naît de l'uniformité...

— Mais elle n'est pas si dévergondée! Cossette. Elle est plutôt sentimentale. Son rêve était de garder un ami fidèle. Elle a couru après et, pour le découvrir, elle n'a reculé devant aucun sacrifice. On la juge volage; mais elle n'a jamais demandé qu'à s'attacher. Seulement les hommes sont frivoles avec elle. Noyelles disait qu'ils la traitent comme le ruban rouge: tout le monde veut l'avoir, et, dès qu'on l'a, on n'y pense plus. Cossette n'a pas de chance. Elle a commencé vingt amitiés. Elle les a même commencées par la fin. Et elle ne s'est fâchée avec personne, mais elle n'a pas gardé un ami.

— Oui, tu as raison... comme on voit peu de bonheurs autour de soi!...

Les deux femmes le constatent, mais elles ne s'en désolent pas. Elles évoquent d'autres noms pour infirmer ou vérifier la remarque.

— Sophie Thirion?... — dit Marie. — On s'amuse peut-être, à n'être pas très bonne!...

Geneviève n'en convient point. Sophie a l'orgueil de la paysanne qui a épousé «not'maître». Mais l'envie la dévore, lui enflamme le foie et lui rougit le nez. Madame Tellier ne jalouse rien de Fanny Cosset, ni de Sophie Thirion. Plutôt elle regretterait de ne se point passionner, comme a fait madame Pellerat, aux mille petits ouvrages de la bonté:

— Les Pellerat, voilà le ménage idéal...

— Bien particulier, — dit madame Broutet. — Il n'y a qu'un homme dans la maison, et c'est madame Pellerat... Oui, elle passe sa vie à se dépenser pour tous. Mais savons-nous si, sous ce zèle, et avant lui, on ne trouverait pas une déception? Est-elle sans mystère? Seule, madame Bachelin pourrait nous le certifier.

— Eh! Marie, tu viens de nommer celle à qui nous ne pensions pas, celle qui a connu dans le mariage tous les avantages de l'amour...

La voix de Geneviève trahit une mélancolie envieuse. Madame Broutet est renseignée pour lui répondre :

— Ce couple-là non plus n'a pas toujours vécu dans l'entente où nous l'avons admiré. Caverlochère m'a autrefois dévoilé que, dans sa jeunesse, Bachelin n'était pas commode à tenir, et que le ménage, à ses débuts, avait été sur le point de se disloquer. L'harmonie s'est rétablie quand la mauvaise fortune est venue. Le fils, qui les a ruinés, les a aussi sauvés : ils ont partagé leur tristesse. Peut-être qu'il faut du chagrin pour se serrer toujours l'un contre l'autre...

Madame Tellier conclut :

— Chagrin caché ou chagrin avoué... chagrin plus tôt, chagrin plus tard...

— Elles ont eu, Geneviève, ou elles ont toutes, leur lot de douleurs. Quand la vie n'est pas exécrable, quand elle est passable, ne nous plaignons point...

Au gré de Geneviève, Marie se console trop vite des désillusions qu'on lui a confiées.

— Ne nous plaignons point, ma chère... D'ailleurs, pourquoi te plaindrais-tu ?

— Pourquoi ?...

Marie Broutet n'ajoute rien. « Pourquoi ?... » Geneviève a trop différé à s'en informer ; Marie est trop accoutumée à ne s'épancher qu'en ses petits cahiers. L'affection des deux femmes est mutuelle et sans réserve ; toutefois, dans leurs dialogues, il y en a une qu'on n'a jamais questionnée sur elle-même. Elle n'a donné que des répliques. Marie n'est pas habituée et elle éprouverait une gêne à faire des confidences. Mais elle observe que Geneviève, à cet instant, interprète son silence comme la discrétion d'un bonheur qui se tait pour ne pas sembler insolent. Alors sa charité la conduit à des aveux qu'elle ne pensait jamais faire. Elle regarde la terre, où son ombrelle trace et retrace un même arc de cercle.

— Pourquoi je me plaindrais ?... Il y en a qui pleurent parce qu'on les aime moins ou parce qu'on les aime mal. On ne pleure pas, mais on n'est pas plus gaie, quand on n'a rien à regretter, quand on n'a rien perdu, quand on n'a rien eu...

Geneviève s'étonne. Pour elle, la vie intime des Broutet

n'est que quiétude, tendresse simple, bonhomie... Elle n'ignore pas que Marie a été épousée sans dot, et donc par amour...

— Écoute, Geneviève : il y avait une fois une jeune fille. C'était mon amie... Figure-toi que ses parents étaient riches, et qu'ils avaient un notaire, et ce notaire des clients : parmi ceux-ci, un garçon de fortune médiocre, mais d'instruction et de caractère parfaits, et qui, dans une carrière libérale, avait quelque succès. Le notaire conçut le projet d'une alliance entre la fille et le garçon ; les familles l'approuvèrent. Les jeunes gens ne se déplaisaient pas ; mais ils attendaient de mieux se connaître pour s'accepter l'un l'autre. C'était comme des fiançailles incertaines et secrètes. Pendant ce temps-là, le père de mon amie, qui était négociant, se trouve entraîné dans la déconfiture subite d'un de ses clients. Le prétendant était un homme d'honneur : le jour même où il apprit cette ruine, il demanda officiellement la main de mon amie. Certes, il n'avait pas jusque-là combiné un mariage d'argent. Mais il n'était pas encore épris, puisque rien, à cette heure, n'était décidé, pas plus par lui que par la jeune fille. Je crois que, si les choses avaient suivi leur cours naturel, n'étant pas très romanesques, ils auraient contracté une union de bonne amitié et de bonne convenance. Dans le désastre d'argent, ils ne pensèrent, elle, qu'à soulager d'une charge ses parents, et lui, qu'à ne pas disparaître en un moment vilain. Ils s'épousèrent : ni mariage de raison, ni mariage d'amour; mariage de devoir. Leur vie est comme leur mariage. Il avait eu de la bonté : elle a de la gratitude. Ils sont, dans leur ménage, fidèles, raisonnables, bienveillants : on ne s'impose pas des sentiments plus vifs. Elle distingua vite qu'il aurait préféré quelques rentes, quelques loisirs. Il s'impatientait devant une dépense, pas du tout par avarice, mais parce qu'elle correspondait pour lui à une besogne supplémentaire. Cette femme adore les enfants : il ne lui en a pas donné, manquant du courage de travailler pour eux. Par ailleurs, elle n'a qu'à se louer de sa gentillesse. Ils vieillissent. Ils ne se sont jamais trompés. Ils ne se sont jamais aimés...

La révélation de cette médiocrité confond Geneviève. Comment Marie la lui a-t-elle cachée? Comment elle-même ne

l'a-t-elle pas devinée? Elle se fait un crime d'être inquiète de soi et si mal attentive à l'amie. Madame Tellier rougit. Elle a le remords de sa négligence. Elle jette ses bras au cou de son amie. Mais madame Broutet serait honteuse qu'on s'affligeât à cause d'elle. Elle n'en vaut pas la peine :

— Quelle drôle d'idée j'ai eue de te débiter ce vieux roman!... C'est parce que t me reprochais d'être résignée à trop bon compte... Tu vois : je n'accapare pas tant de bonheur : il ne faut pas m'accuser...

De son beau cœur, soudain dilaté, madame Tellier compatit. Moins encore qu'un autre, un tel ménage ne vaut la peine d'être vécu. Geneviève a considéré les objets puérils où elle aurait pu occuper sa vie. Elle voit, tout alentour, des sœurs vainement, pauvrement, silencieusement désespérées. Elle ne regrette pas de ne s'être point faite une autre femme. Elle ne saurait contre quel sort échanger le sien. Mais les détresses voisines ne l'abattent point. « La vue de plus graves misères allégera les siennes... », avait présagé jadis l'abbé Compagnon. Geneviève ne s'aperçoit pas que la prévision du prêtre se réalise par d'autres misères que par celles qu'on visite dans les mansardes. Elle se sent vaillante. Son âme est tonifiée.

Madame Tellier a faim. On retourne vers le château. Maintenant, c'est Marie Broutet qui ne regarde qu'en soi-même, et c'est Geneviève qui reflète la tiédeur du ciel, des cailloux et des herbes. Au passage, sa main caresse le tronc poli d'un sycomore, ses doigts se tachent à la mousse fine qui le couvre comme une poussière de pastel d'un vert criard et charmant. Elle suit un frelon ivre sur une touffe d'œillets d'Inde, qui bourdonne, qui flaire, qui choisit. Elle sourit parce qu'il s'est arrêté dans une fleur aussi brune que lui et qu'il a l'air d'avoir trouvé le velours assorti à sa peluche.

III

Un billet de Fanny Cosset apporte à la Malaguette la nouvelle la plus imprévue : Hortense Aymard va divorcer. Cette

étourdie de Cossette ne donne aucun détail. Elle écrit seulement que le peintre Aymard a abandonné le domicile conjugal, dont il était très fatigué. Elle incline à croire qu'il est retourné chez sa mère !

Cette nouvelle remplit toute la journée la conversation. M. Heurtel y prend part. Il est enfin rasé de frais. Depuis vingt ans, n'étaient ses yeux de plus en plus faibles, le baron n'aurait pas changé. Il s'est de bonne heure exilé dans la vieillesse. On se fait vieux comme on se fait jeune. M. Heurtel est civil jusqu'à la coquetterie. Ses guêtres blanches brillent, irréprochables.

On se tient derrière le château, sur une terrasse que le baron a fait disposer au premier étage et par où, de plain-pied, il se rend de son appartement à une allée de tilleuls, allongée en contre-haut. En sorte qu'il peut se promener au parc sans les descentes et les montées d'escalier qui lui sont à présent interdites. On s'abrite dans un kiosque.

Madame Tellier lit la lettre de Cossette à son parrain, dont le divorce Aymard pique la curiosité. Il s'excuse d'interroger.

— Je m'instruit des mœurs de votre temps.

C'est son divertissement favori : il fait l'homme d'un autre siècle pour considérer celui-ci avec une naïveté étonnée et un respect narquois. M. Heurtel a vu gamine Hortense Brown. Mais on ne discerne pas, au passage, le caractère d'une jeune fille. Geneviève lui rappelle que madame Brown se piquait d'être une éducatrice incomparable, et qu'en somme Hortense a été bien élevée.

— Qu'entends-tu par là ? — demande M. Heurtel. — On lui a enseigné, sans doute, la géographie, la littérature, le piano, la bienfaisance, la danse et le maintien. Tout cela, surtout le maintien, est excellent à savoir. Tout cela sert très souvent. Pour aujourd'hui, il serait plus avantageux qu'on lui eût appris la résignation. Madame Broutet, pensez-vous qu'on lui ait appris la résignation ?

Madame Broutet l'ignore : toutes les mamans espèrent que leurs filles n'auront pas à pratiquer cette vertu.

— Vraiment ? — réplique M. Heurtel comme à une révélation. — Combien cet oubli me semble fâcheux ! Se peut-il que des mères soient si imprévoyantes ? Ou faut-il que la

fortune les ait pourvues si largement qu'elles n'augurent pas des mécomptes, après elles, ou des déboires?

Le baron amuse madame Broutet par les tours lents, singuliers ou surannés de son esprit. Elle lui demande si l'on peut acquérir de la résignation autrement que par la rude expérience.

— Évidemment, — répond M. Heurtel, — on ne prouve cette qualité que dans les conjonctures qui surviennent et qui nous dérangent. Mais on la possédait auparavant. Sinon, on ne la gagnerait pas. C'est une vertu qui rendait nos mères bien charmantes. J'ai déjà remarqué qu'on la négligeait un peu et qu'elle tombait en désuétude. Il est convenu maintenant que chacun, à tout prix, coûte que coûte, se bâtira une haute félicité. Il s'ensuit qu'il est inutile d'apprendre la résignation à ceux qui seront heureux, ou qui en auront l'air. Il y a comme cela quelques vieilleries qu'on abroge...

Geneviève écoute, les paupières baissées sur des yeux impatients. Elle avoue ne s'être point préoccupée de faire de Michel un résigné.

— Je ne parlais que des filles, — reprend doucement M. Heurtel. — D'ailleurs, notre petit n'a-t-il point reçu, de monseigneur de Fréjus, quelque culture chrétienne? J'estime trop ce prélat pour supposer qu'il l'ait initié à un catéchisme littéral et sans commentaire. Or, la religion prêche l'humilité. Il est aisé de faire entendre à un enfant qu'être humble, c'est avoir la notion de sa faiblesse, ne pas se targuer auprès de soi-même d'un crédit imaginaire, se connaître une pauvre créature du bon Dieu, dont les desseins et même la providence ne nous sont pas fort intelligibles. On peut éduquer la modestie des jeunes âmes...

Madame Broutet explique au baron qu'Hortense Brown n'était rien moins que modeste, qu'une soif d'ambition la dévorait.

(Elle était, — songe Marie, — une naïve parodie de Geneviève. Mais, tandis que chez Geneviève, il y avait, au delà du but immédiat, une visée noble, l'idéal généreux, une tendre complicité, on ne voyait chez la petite Aymard que convoitise, vanité, despotisme.)

— L'envie, — dit madame Broutet, — l'envie possédait Hor-

tense. C'était la mégère apprivoiseuse. Elle désirait pousser Aymard, à coups de chambrière, jusqu'au talent et à la gloire. Enfin, ses manigances ont dû excéder le peintre : il a pris la fuite...

— Vous voyez, — triomphe M. Heurtel, — que cette jeune dame est punie de son immodestie.

Geneviève accuse plutôt sa niaiserie, sa maladresse. La sèche petite Aymard ne l'émeut point, mais les théories du parrain l'agacent.

— Oui, — dit-elle, — il serait très joli d'être humble, de vivre résignée, d'avoir conscience de son infériorité. Mais encore faudrait-il que ces sentiments fussent sincères. Il y a des femmes dont l'élan vers le bonheur est naturel et chez qui l'effacement serait hypocrisie. Il y a des femmes fortes. Elles sont quelquefois, sans qu'il y ait de leur faute, victimes de cette force avec laquelle elles sont nées et qu'a sûrement développée l'éducation, telle qu'on la donne à nos enfants, et, mon Dieu ! telle qu'on nous l'a donnée, à nous-mêmes.

C'est d'Hortense Aymard qu'il s'agit. Mais madame Tellier rêve peut-être à une destinée qui lui est plus chère.

— Hortense a manqué de finesse, de bonté, de tact, et je ne la défends point. Toutefois, par plus d'amour et plus d'intelligence, aurait-elle été plus heureuse ? A quoi aurait-elle employé son activité ? A rien. Alors, pourquoi a-t-on émancipé et avivé sa pensée ? La petite Aymard était d'âme basse : soit ! Mais admettons le contraire : supposons qu'elle ait, sans arrière-pensée et avec douceur, mis une belle bravoure au service de son mari. Aymard s'en fut peut-être bien trouvé. Lui en aurait-il su gré ? J'en doute. Pourtant cette ardeur qui l'anime, elle désire que quelqu'un en profite. Elle a cru, de bonne foi, l'apporter en dot. Depuis qu'elle est fillette, on a vanté, devant elle, l'initiative et l'énergie, — presque autant que le piano !... Là-dessus, on la met dans les bras d'un monsieur qui a la musique en horreur, et qui est horripilé de se réveiller à côté d'une femme qui pense...

(La pudeur de Geneviève s'applique à dissimuler qu'elle songe à elle-même : l'exemple du piano est bien choisi, car Albert est plus musicien que sa femme.)

— ... Le piano, on peut le fermer à clef. Mais à une vie

intérieure, un peu vigoureuse et puissante, comment mettre une sourdine? Vif ennui pour le monsieur dont le vœu était d'épouser une poupée. Ce n'est pas une poupée qu'on lui a fabriquée, bien sage à sa place, bien résignée, bien satisfaite de son infériorité. Non, elle n'a pas conscience de cette infériorité... Quel dommage!

Elle conclut, en riant :

— Tout est sottement organisé, parrain, n'est-ce pas?

— Presque tout, — accorde le parrain; — mais, si je t'ai bien suivie, est-ce que tu n'abondes pas dans mon sens?

Il fait d'abord une ou deux chicanes : Geneviève a parlé d'infériorité. M. Heurtel n'est pas certain que l'intelligence ambitieuse soit, nécessairement, supérieure à la simplicité pacifique. Il incline encore à penser que dans la plupart des couples, comme chez les Aymard, l'énergie de la femme est égoïste, même quand elle se figure la vouer à la fortune du mari. Mais, au fond, il confirme les remarques de Geneviève. M. Heurtel s'exprime avec une clarté douce :

— Les gens, de tout temps, ont eu le mirage de vivre dans ce qu'on appelle une époque de transition. Cependant quelle époque n'est pas transitoire entre celle qui la précède et celle qui la suit? L'illusion est agréable : elle permet de mépriser beaucoup le passé et d'augurer énormément de l'avenir. Mais, ce sentiment qu'on s'avance comme dans un tournant de l'histoire serait plus justifié aujourd'hui que jamais. Car jamais on n'a tant critiqué et si peu détruit. Tout est mis en question, mais presque tout subsiste. On s'appuie sur des principes qu'on déclare caducs. On va un peu de guingois.

» Le mariage tel que nous le pratiquons est une coutume fort ancienne. Mais enfin, comme on en a vu le commencement, il est possible qu'on en voie la fin. Des personnes qui ont la vue longue assurent qu'elles aperçoivent déjà son déclin. Elles signalent à l'horizon l'avènement de l'union libre, celle, j'imagine, de deux créatures qui seraient égales et affranchies. La perspicacité de ces prophètes n'empêche pas que les maires et les curés ne célèbrent autant d'épousailles que devant.

» Alors il se passe un fait assez bizarre. Les hommes continuent d'envisager les noces à l'ancienne mode, comme un

contrat d'autant plus profitable qu'ils en ont eux-mêmes écrit les articles à leur profit. Et les filles sont nourries déjà comme si on les destinait à des unions indépendantes; à des communautés où elles ne subiraient pas un chef.

» Je suis saisi par cette contradiction, qui ne vous frappe peut-être point parce que vous êtes des femmes aimées et que l'amour, comme la politesse, adoucit jusqu'aux angles des choses. Mais considérez de près même un ménage d'amoureux, un ménage qui date d'hier et qui entre dans sa lune de miel : la femme est déjà persuadée qu'elle est une égale, l'homme est déjà convaincu qu'il est un maître. Jusqu'à nouvel ordre, c'est lui qui est dans la vérité, si j'en crois le maire, le code et les mœurs.

» C'est une vérité à laquelle on ne prédispose plus l'épousée. Autrefois les femmes étaient respectueuses, comme les vassales du plus fort. L'obéissance était leur première vertu. Elles y étaient dressées dans un couvent benoît et sévère. Là, on les initiait encore à la couture et à la piété. Cela faisait des femmes admirables, cela faisait aussi des gourgandines, cela ne faisait pas des incomprises ni des révoltées.

» Mais l'éducation des jeunes personnes a progressé, comme le reste. Le progrès se prouve par le changement, et par le plus radical. On n'enseignait rien aux filles : on leur enseigne tout.

» Je suis vieux, las et grognon : je ne suis pas injuste : je ne nie pas que la méthode nouvelle ne parte d'un esprit honnête et libéral. Libéral, oui. Prévoyant, non. Une éducation n'est sage que si le sujet qu'elle se propose d'équiper est fortement préparé à sa destinée prochaine. Tant que le mariage est la règle, il ne s'agit que d'y conduire une fille. Son pédagogue n'y songe pas. Fervent de l'individualisme, il lui apprend à agir et à penser par elle-même, et non plus à accepter la pensée et l'action de cet inconnu qui sera, demain, son mari. C'est bien cela : on procède avec elle comme si le mariage n'existait plus. On la munit des armes qui conviendraient à sa liberté, à une lutte solitaire pour la vie, mais qui ne lui serviront, en ménage, qu'à blesser, si elle est cruelle, ou qu'à se torturer, si elle est bonne; et dans ce ménage on la jette dépourvue des vertus qu'il faudrait pour qu'elle y pût

vivre en paix : la soumission patiente et docile, l'amour de l'obscurité, le contentement de peu, et cette résignation fraîche, sans amertume, que l'ingénuité respire en souriant...

Mélie Rousseau, la fille du garde Cadard, est en quête de Geneviève parce que son bébé crie comme un âne et qu'elle ne sait pas le soulager. En l'absence du docteur, elle s'adresse à madame Tellier « qui doit s'y connaître », et elle l'entraîne vers les communs.

A madame Broutet, M. Heurtel fait l'éloge de l'éducation, qui fut celle de Mélie : le jardinier Rousseau, en l'épousant l'autre année, est mieux tombé que le peintre Aymard. Le divorce Aymard revient sur le tapis. Marie attribue l'éclat et la fugue d'Aymard à son caractère irritable d'artiste. M. Heurtel ne se range pas à cet avis.

— Un marchand, un fonctionnaire, un officier ou un médecin, n'aurait pas supporté plus allègrement cette jeune femme d'une industrie si acrimonieuse. Le plus pénible à son mari devait être le dégoût des objets médiocres ou vains vers lesquels elle le hissait. Et puis, on guinde les gens : on ne leur donne pas des ailes. Il n'y a de haut dans l'homme que sa volonté. Et ce qu'il n'a pas résolu lui-même, ce qu'on lui impose, ne compte pas...

Geneviève reparaît. M. Heurtel se tait. Il s'absorbe à caresser une feuille de tilleul, onctueuse et grasse. On est maintenant rassuré sur la fille des Rousseau. Elle n'avait qu'un mal de dents. Petit-Beurre lui aura passé le sien. C'est contagieux, à leur âge.

IV

La pluie bloque à la bibliothèque les deux femmes et leur hôte. Elles liraient volontiers. Au long des panneaux, les rayons s'étagent, pleins de mémoires et de voyages. Mais les yeux du baron Heurtel ne lui permettent plus de s'évader dans la lecture. Pour mieux lui tenir compagnie, Geneviève et Marie ne s'occupent qu'à des tâches manuelles. Selon la mode de l'année, leurs aiguilles fixent sur de blancs canevas des pas-

sements violets, noirs et jaunes, des « chenilles » soyeuses. La besogne est machinale et n'entrave pas la causerie. Après le prélude usuel, consacré au climat, et faute d'autre nouvelle, on épilogue sur le divorce des Aymard.

— Avaient-ils, l'un et l'autre, de la fortune? — demande le baron.

Mais il n'attend pas qu'on le renseigne. Il égrène son rire cristallin et mesuré, qu'il cache décemment dans une main portée à ses lèvres :

— Je ris pour m'être surpris à donner dans un travers que j'ai cent fois blâmé tout bas : je m'inquiète de l'argent des autres. C'est un peu sot. J'entends bien que l'argent est d'un office journalier. Mais diverses choses sont quotidiennes, dont il n'est pas séant de s'entretenir au salon !

Geneviève et son amie supputent les ressources des deux familles, qui sont opulentes.

— Cela n'était pas pour égayer leur histoire. — déclare M. Heurtel. — L'argent est une fâcheuse affaire, car il y a l'ennui de l'argent qu'on a comme l'ennui de l'argent qu'on n'a pas. Le second est le plus évident par le temps qui court : si on parle tant de l'or, c'est qu'il est le seul pouvoir incontestable de l'époque. Son empire n'est pas nouveau : la richesse est vieille comme le monde. Mais, en d'autres âges, elle se trouvait davantage balancée par d'autres puissances. Il y avait des privilèges qu'on réservait à la naissance, au génie, à l'héroïsme. Ceux qui manquent de finance croient manquer de tout et ne sont pas dans l'erreur...

Marie Broutet pense à son ménage, étriqué, rendu souvent plus maussade par des tracas de budget.

— Mais, — reprend M. Heurtel, — bien pire est l'ennui de l'argent qu'on a. Les Aymard en ont pâti sans y prendre garde. Ils vivaient dans l'abondance : quelle misère !

On se récrie, au paradoxe. Le vieillard ne se décontenance point :

— Un couple riche entrera aussi malaisément au ciel qu'un chameau passera par le trou d'une aiguille : c'est convenu. Mais, pour lui, la félicité dans le ciel est encore moins improbable que sur la terre.

Madame Tellier s'étonne. Comme à une taquinerie, son sourire se fige. Le baron poursuit :

— On peut l'affirmer, nullement par vertu, mais par expérience : il n'y a pas ici-bas d'autre félicité solide et durable que le plaisir du devoir accompli. Or, le premier devoir d'un être est de gagner sa nourriture; et son bonheur est de la manger. Voilà l'essentiel. Tout le reste est récréation. Seulement, nous mettons notre cœur dans le jeu : c'est ridicule.

Geneviève saisit mal les aphorismes du parrain, qui lui rappellent des morales tolstoïenne ou salutiste... N'y a-t-il pas nombre de gens, ni pauvres, ni cupides, pour qui la question d'argent ne se pose pas et qui ont d'autres soucis, d'un ordre plus pur, plus sentimental?...

— C'est un malheur, — réplique M. Heurtel. — La peine naturelle de chercher leur vie et la joie naturelle de la trouver leur sont interdites. Ils ne savent plus que faire de leurs dix doigts : ils se battent. Quelques personnes — dont je fus — sont dispensées de la peine de vivre : des avantages sociaux les abritent. Elles ont la naïveté de s'en féliciter ! Mais on n'abolit pas impunément une obligation séculaire. L'attitude laborieuse est acquise à la race. Vers d'autres objets on fait le même geste. Supprimé le souci vital, on se forge le souci sentimental, — si léger aux pauvres, si lourd aux riches. — On invente le besoin d'amour à la place du besoin de pain. Et l'on croit qu'il peut, comme l'autre, obtenir sa satisfaction indéfinie. Oui, on refait malgré soi le geste des ancêtres. On se penche aussi douloureusement devant une corvée imaginaire. On continue de porter la malédiction du péché originel, et ceux-là même qui sont comblés pleurent pour un paradis abstrait, pour un rêve, pour moins, pour une fleur, veulent encore gagner quelque chose à la sueur de leur âme...

Ni Geneviève, ni Marie ne répondent à M. Heurtel. Est-ce sur la pluie monotone ou sur de lourds souvenirs qu'il tourne ses regards si clairs ? Madame Broutet dispose ses chenilles avec prudence. L'aiguille de Geneviève hésite et se trompe.

V

Quelques courses à faire pour elle et pour Geneviève ont amené madame Broutet à Paris. Jusqu'au soir, la filleule et le parrain sont seuls. Cet isolement leur agrée. Ils aiment Marie, si avenante, si dévouée, si discrète; mais l'étrangère parfaite est encore une étrangère, un tiers qui, dans l'intimité, se glisse. Geneviève n'a pas plus de secret pour Marie que pour M. Heurtel; elle en a peut-être moins; pourtant, elle n'oserait rien dire d'elle-même en leur double présence. Une pudeur commune retient les trois personnes dans des conversations générales; on ne parle que des autres; même les sentiments personnels s'expriment sur le ton de l'indifférence.

Aujourd'hui, leur solitude délasse Geneviève et M. Heurtel. Le vieillard demeure au fumoir attenant à sa chambre. Madame Tellier ne le quitte pas. D'une petite besace en rubans, elle a tiré son canevas et ses passements. Assis à un bureau, le baron lit quelques papiers anciens. Geneviève ne sait pourquoi il y a toujours dans leurs tête-à-tête du silence et de l'émotion.

— Reconnais-tu cette écriture, Geneviève ?

Elle reconnaît la page d'une Geneviève plus jeune, les lettres précises, les lignes régulières, une marge égale. Elle n'écrirait plus si nettement. Car ce billet remonte bien à dix ans. Madame Tellier lit la date : quinze ans déjà !... Des mots, quelques-uns soulignés, la frappent : « Je suis contente... Il va mieux... Dans son activité, il y a place pour moi, tout près de lui... Dieu veut que ce soit avec la sagesse, avec le travail utile que je pénètre de nouveau dans sa vie... L'amour n'y perdra rien... »

Quinze ans ! Elle en avait vingt-neuf... Si peu d'étés ont suffi pour la mener au seuil de la vieillesse. Car la maturité n'existe pas et l'on est vieux dès qu'on ne sent plus l'infini devant soi...

« Il y a place pour moi... Je pénètre de nouveau dans sa vie... L'amour... » Que sur ce feuillet, qui fut neuf et uni, la plume a couru vivement ! Geneviève se rappelle le salon bas du boulevard Haussmann, d'où elle écrivait au parrain, quand elle croyait qu'on guérissait l'amour débilité comme

un mauvais rhume, quand elle imaginait avoir découvert ces panacées merveilleuses, le travail, la gloire...

A ses jeunes divagations madame Tellier sourit, apitoyée. Comment n'avait-elle pas dès lors deviné l'incurable et vulgaire détresse? Lorsqu'une femme a perdu ce qu'il y avait d'absolu dans l'amour d'un homme, est-ce que tout n'est pas stérile et oiseux qu'elle tente pour le recouvrer? Geneviève pense à Albert, à Berne, à ses fêtes. Ah! que même dans le meilleur dessein, et par les plus beaux moyens, et avec l'intelligence la mieux en éveil, ah! que l'obstination passionnée des femmes est vaine contre le cœur fuyard des hommes?...

— A quoi songe ma belle romanesque?

— Romanesque? moi, parrain?... Vous vous moquez!... A mon âge, il n'y a que les institutrices écossaises qui, derrière leur pince-nez, guettent encore l'arrivée d'un superbe chevalier!... Et, vraiment, romanesque, l'ai-je été jamais? Souvenez-vous qu'autrefois vous me grondiez d'être affreusement pratique, au contraire, et « arriviste » et « grimpette »...

M. Heurtel l'arrête d'un hochement de main :

— Tu t'assures que tu ne fus point romanesque parce que tu ne soupirais pas pour Lindor. Mais qu'est-ce que cela prouve? On est romanesque quand on a fait un rêve et qu'on veut le vivre, quand on a bâti un roman et qu'on veut l'habiter. Et il y a d'autres romans que les contes de volupté. Ces petits feuillets, que j'ai souvent relus, m'ont raconté tes chimères, tes fantômes, toute ton utopie. Tu n'étais ambitieuse que par passion. Tu avais même construit une machine assez ingénieuse. Seulement, on ne trouve pas plus de mécanique qui vaille pour relever les illusions qui tombent que pour ressusciter les bulles de savon qui crèvent...

Parrain et filleule pensent d'accord. Mais Geneviève, de qui l'expérience est plus récente, montre quelques regains d'optimisme :

— Cependant, un bonheur de femme, cela devrait arriver sans l'intervention d'un miracle. Voyons! Vous prenez une jeune fille... (J'ai l'air de réciter une recette de cuisine!...) ni méchante, ça va sans dire, ni idiote, ni affreuse. Elle

rencontre dans la vie un être qui lui plaît. Bon!... On ne plaît jamais sans le faire exprès : il a donc désiré qu'elle l'aimât. Pourquoi ne continue-t-il pas à trouver sa joie, sa joie unique, dans l'idolâtrie qu'il a souhaitée et qu'il obtient? Et alors les délices de cette femme sont d'offrir son amour qui fait du bonheur... Est-ce que cette combinaison est tellement prodigieuse?... Qu'en penses-tu, Petit-Beurre?

Petit-Beurre, entré par la fenêtre, grimpe sur madame Tellier où ses ongles prennent un ferme appui avant qu'il saute sur une étagère.

— Tu me griffes, Petit-Beurre : tu me désavoues; tu estimes qu'en amour il y a un sincère et un menteur, il y a celui qui aime et celui qui se laisse aimer... quelque temps?

— C'est une vue injuste, — répond M. Heurtel. — Ma mémoire bronche, mais c'est la jeunesse qu'à mon âge on se rappelle le mieux. Dans ce temps-là, j'ai remarqué certainement des époux mal appariés. Mais j'en ai connu d'autres qui étaient admirables et exquis et dédaigneux du mensonge. Ce n'est peut-être pas ceux-ci qui ont pleuré les derniers! Voilà le hic : deux flammes s'allument ensemble, et puis il y en a une qui charbonne... Après tout la déconvenue s'explique par des images bien simples. Chauffe deux métaux purs au même degré, et retire-les des creusets : après un moment, l'un sera encore brûlant, l'autre ne sera que tiède. Y a-t-il deux personnes douées, exactement, d'un égal appétit? Non : la première est rassasiée, que la seconde est encore sur sa faim. Comment leurs capacités d'affection seraient-elles équivalentes?

— Mais l'un ne réclame de l'autre qu'autant qu'il lui apporte...

— Et si « l'autre » est moins riche? Ou si ses ressources sont d'une espèce différente? Car, note-le, chacun veut être payé dans la même monnaie qu'il donne. On n'accepte pas du dévouement et de l'estime en échange d'une ardeur passionnée. Comme si les élans même généreux de deux créatures pouvaient se manifester par des mouvements identiques! Tu l'as dit : on exige du partenaire tout juste ce qu'on lui donne. S'il paye autrement, on proteste dans la douleur.

Geneviève subit ces certitudes. Mais elle n'en démêle

qu'obscurément les causes iniques. Elle discerne mal ce qui, dans le couple le plus sage et le mieux aimant, occasionne fatalement la rupture d'équilibre. Quand se produit la dissonance dans le duo?

— Je crois bien, Geneviève, que cela commence au commencement. Il est vrai qu'alors chaque âme vibre si fort qu'elle n'entend pas la voisine. Mais dès l'origine le charivari est certain. Cela résulte de la nature des choses. On se voue à une pensée unique qui siégerait à la fois dans deux têtes! Délire puéril! On ne régit pas ses sentiments, et l'on voudrait régir ceux d'autrui. C'est une absurdité charmante, printanière, angélique; mais c'est une absurdité. Tant pis pour celui qui s'en avise le premier!...

Madame Tellier conclut gaiement :

— Au bout du compte, dans les belles amours, il y en a un qui « tient » toujours l'autre. Seulement, c'est celui qui n'y tient pas!

Elle ajoute, à demi-voix :

— Et ce n'est pas souvent la femme!

— En effet, — acquiesce M. Heurtel, — car les liens où d'abord on s'unit, et qu'on appelle des nœuds et des chaînes dans un style soutenu, ne sont pas sans donner quelque air d'esclavage. Or l'homme est, plus que la femme, jaloux de sa liberté, par goût, surtout par amour-propre. Il rougit qu'un passant le présume asservi. Un cœur libéré se juge plus élégant qu'un cœur fidèle. Tous les hommes raisonnent à peu près comme ce Corinthien, dont je ne sais plus le nom, et qui déclarait coquettement : « Je possède Laïs, mais je n'en suis pas possédé. » Cependant, si Laïs l'aimait?... Pauvre Laïs!

Le mécompte de Laïs ne touche qu'à demi madame Tellier. A l'égard de la courtisane, la réserve lui semble naturelle. Mais on ne consent au mariage que si l'on souhaite un engagement définitif : pourquoi des gens s'épousent-ils, par une inclination réciproque, s'ils ne sont pas résolus à des tendresses parallèles?

— Des tendresses parallèles — objecte le baron — seraient celles qui ne se rencontreraient jamais : celles-là, en effet, ne s'useraient pas à se heurter. Mais, après les noces, on se ren-

contre tous les jours et on se heurte quelquefois... Sans jouer sur les mots, je suis bien sûr que le mariage, par ailleurs admirable, est bien ce qu'on a pu inventer de plus rapide pour désabuser les romanesques !

— Oh ! oh ! parrain, — s'écrie Geneviève, — c'est un célibataire qui parle...

— Et un célibataire qui voudrait bien se tromper..., mais qui est dans le vrai. Le mariage serait délicieux s'il durait. Hélas ! on ne vit pas en mariage, on vit en ménage. Le mariage est un acte ; on peut l'accomplir dans la fougue du sentiment même qui vous entraîne : car un acte est instantané. Mais le ménage est un état ; c'est même un état perpétuel et qui subsiste après qu'on s'est réveillé de tous les rêves. Le ménage n'a aucun rapport avec le mariage. Et tous les fiancés confondent l'un avec l'autre ! Quel égarement déplorable ! Quelle source de désappointements ! Et qu'il serait donc prudent d'inscrire en gros caractères, sur les certificats que délivre le maire ou le prêtre aux époux : « Il y a des mariages d'amour, il n'y a pas de ménages d'amour ! »

— Ou encore, — propose Geneviève : — « Attention ! madame et monsieur, les illusions éternelles sont prohibées... »

Le nihilisme du parrain ne va pas sans complaire à madame Tellier. Il parfume son déboire, il le lui montre universel. Une petite glace s'encastre au fond d'un nécessaire à ouvrage : elle s'y aperçoit, médiocrement coiffée, avec, sur le nez, les lunettes empruntées au baron : sa vue, à elle aussi, s'allonge.

— Je suis à faire peur !

Elle reprend avec enjouement :

— Je le dis, je ne le pense pas... C'est l'illusion la plus tenace : celle qu'on se fait sur soi-même...

Mais de nouveau flotte une mélancolie, et elle dit :

— On s'indigne parce que des sentiments se défigurent, qui sont impalpables et fragiles. On ne voit pas comme s'altèrent des traits qu'on croyait immuables quand on inspirait ces sentiments. Pourquoi l'âme d'un homme serait-elle moins changeante que le corps d'une femme ?

Ainsi son aventure est commune... Tout de même, Geneviève craint de s'abuser par une fausse consolation. Est-il vraisemblable que nulle femme n'ait été exaucée dans des

vœux pareils aux siens? Un écran sur le secrétaire du parrain est orné de portraits de famille. Le regard de madame Tellier s'arrête à la photographie de sa mère :

— Est-ce que maman n'a pas été heureuse?

M. Heurtel est évasif. Il ne sait pas. Il tourne ailleurs le dialogue.

— Oh! ne médisons pas du ménage. Il y a énormément de braves filles bien aises, avec de braves garçons. Une bonne étoile leur a donné d'autres soucis que d'être romanesques.

— En êtes-vous sûr, parrain? N'avez-vous pas vu d'unions jusqu'au bout harmonieuses, étroites, et pourtant sentimentales?

— Non. J'ai vu des gens qui s'épousaient par inclination et qui ne se séparaient pas. On disait qu'ils s'aimaient toujours. Ne s'interrogeant point eux-mêmes, ils restaient convaincus d'être amoureux : en tout cas, par bonne grâce et pour se conformer à l'usage, des femmes continuaient d'appeler « amour » une amitié assez douce, de l'estime, la bienveillance mutuelle, quelque privauté, le partage accoutumé du gîte et du souper, une affection collective pour leurs enfants, l'apparence du bonheur, la bonne camaraderie, la tranquillité...

— L'écumage du pot au feu!... Le rôle — résume Geneviève — n'est pas magnifique pour une associée un peu sensible et qui attendait d'autres bénéfices...

— Mais où prends-tu qu'elles s'accordaient des droits à une association?... Elles n'étaient pas des associées : elles étaient des compagnes.

— Des compagnes pour un voyage en train omnibus et dans un pays plat!

— Quand la promenade est monotone, il y a des touristes qui aiment mieux la faire à deux.

— Parfaitement!... C'est selon les goûts... Mais, parrain, quels mystificateurs, ces artistes et ces poètes! Où prennent-ils ce qu'ils exaltent? Leur lyrisme est un attrape-nigaud.

— Ne dis pas cela, Geneviève : l'art est divin, précisément parce qu'il éternise les minutes d'enivrement, qui sont courtes.

« Des minutes, oui... » pense Geneviève. Un mariage aussi radieux que fut le sien n'est qu'une minute d'ivresse, et le ménage qui suit est un lendemain d'ivresse, un lendemain qui n'en finit pas... Geneviève absout, elle comprend,

elle aime celles qui, dégoûtées de l'eau mal rougie, se sont livrées à des griseries défendues :

— Parrain, les « compagnes » modestes dont vous me parliez ont peut-être vieilli avec le remords de ne s'être pas jetées, tête baissée, dans une folie magnifique...

On dirait que cette supposition effarouche le vieillard et ses souvenirs :

— Il n'y a pas, entends-tu? il n'y a pas de folie magnifique. C'est extravagant! C'est impossible puisqu'on est deux! Autant vouloir mettre deux chimères au même pas! « Une folie! » Il y en a un qui guérit le premier et qui enserre l'autre dans une camisole de force...

L'animation subite déconcerte madame Tellier :

— Ne vous emportez point, parrain, et ne craignez rien pour moi : j'ai passé, saine et sauve, l'âge des folies!

— Ne le regrette pas, ma fille. Tu sais, on raisonne, on pérore, on chicane, on se plaint des autres et de l'existence : cela n'a pas de conséquence, cela distrait... Une seule chose importe : vieillir content de soi et de sa vie sage. Une peine mortelle est si vite causée! Même sans méchanceté, légèrement, frivolement, on peut déterminer des ruines... Leurs auteurs les savent seuls, et c'est trop!... Tu es heureuse, Geneviève, si tu n'as pas fait de mal...

— Mais vous non plus, parrain, qui êtes la bonté même!

M. Heurtel raffermit sa voix :

— Moi non plus... Comme les jours s'abrègent!

Oui, la nuit tombe. Madame Tellier se penche sur le verso du canevas pour y nouer ses chenilles. Elle ne voit pas les yeux du parrain, ses yeux usés, brouillés peut-être, qui se tournent vers l'écran des portraits.

VI

(Journal de Marie Broutet.)

22 août.

En récompense de ce que j'éduque patiemment Petit-Beurre, M. Heurtel me fait cadeau, ce soir, d'un petit essai

qu'il a composé autrefois en l'honneur d'une grosse chatte appelée Musotte. D'abord, il nous l'a lu avec des intonations qui signifiaient que les grandes personnes peuvent profiter des discours qu'il adresse aux bêtes.

Pour ne pas les perdre, j'épingle dans mon cahier les feuillets qu'il m'a remis :

MUSOTTE

OU LE BONHEUR

Le parasite est vil, mais tu n'as rien, Musotte, d'un pique-assiette. Un libre contrat nous unit. Des fonctions te sont dévolues, et tu les remplis. Certes, tu ne hurles pas aux chemineaux, comme le chien. Et c'est assez du minet de Cadard pour épouvanter les souris. Mais tu as un autre rôle. Par ta grâce aux mille courbes changeantes, notre décor s'embellit : tu es ornementale. Tu es prudente aussi, et ta conduite est pour moi riche de leçons. Enfin, avec cinq sous de foie, je me donne le prestige d'un faste qui n'est plus de mode. Revenu aux siècles défunts, il me semble que je pensionne un personnage, mieux qu'un domestique, moins qu'un ami, un « petit collet » de la maison, philosophe, numismate ou moraliste. Oui, tu as quelque chose de l'abbé Barthélemy, et je me fais, par moments, l'effet de M. de Choiseul...

Tu es cossue, Musotte : tu vis de mes rentes, tu es dispensée du travail. Tu n'as pas besoin, comme le chat des jardiniers, d'explorer les ordures pour composer un arlequin pas trop gâté. Tu ne manges point la chair fade des souris. Mais le ponctuel Benjamin t'apporte la pâtée salée ou le lait sucré. C'est une rente que tu touches trois fois par jour. Tu es riche, Musotte, mais tu ne ressembles pas aux autres riches qui, d'esprit ou de cœur, peinent plus que les pauvres.

Tu méprises l'effort, tu dédaignes la vaine activité des chiens, et même celle des hommes, qui sont peu ou prou les neveux de Caïn et qui travaillent comme des nègres.

Un petit trait suffit à prouver qu'un individu pense par soi-même. Que je t'offre, Musotte, une tête de sole et un

débris de poulet, tu n'hésites pas : tu prends le morceau de volaille. On dit pourtant que les chats aiment mieux le poisson. Toi, tu n'obéis qu'à ton goût. Tu n'es pas esclave des traditions de la race. Tu es un esprit libre : tu préfères la viande et tu l'avoues.

Musotte, tu as satisfait jadis à des ardeurs impudiques. Mais tu fuyais alors la maison et la cour d'honneur. Un appentis abandonné, un recoin de hangar étaient des abris assez bons pour le libertinage de quelques nuits blanches. Tu respectais le logis que tu regagnais bientôt, les nerfs en paix, — le logis noble où l'on mange, où l'on médite et où l'on dort. — Tu mettais, Musotte, les choses au point : tu nous rappelais que l'Amour est un *petit* dieu.

Ces ardeurs sont éteintes. Tu es devenue vertueuse, mais tu es restée épicurienne. Tu « prends le jour » : c'est à la lettre, car, de ma fenêtre, je te vois, sur les cailloux, qui dandines ton ventre blanc au soleil. Et tu fermes tes yeux d'olivine que blesserait la lumière piquante. Tu n'es pas du midi, Musotte : mais, tantôt, tu aimeras le crépuscule, le clair-obscur, la demi-teinte. Tu préfères la nuance à la couleur.

Tu es sédentaire. Poitou, qui s'élance avec des abois, ne te convainc pas qu'il est attrayant de courir au hasard. Pattes repliées, tu l'attends sur le paillasson. Il reparaît, ce Poitou, comme tu l'avais prévu : est-ce aux ronces des halliers qu'il s'est défrisé ? ou dans quelque fâcheuse rencontre ? Mais sa queue, trompette au départ, n'est plus au retour qu'un balai. Toi, Musotte, tu ne vas nulle part : tu sais comme on revient de tout.

Tu passes pour égoïste aux yeux des hurluberlus expansifs tels que Poitou. On est toujours traité d'égoïste quand on a de la réserve, quand on est assez discret pour ne point se mêler de ce qui ne vous concerne pas. Tu n'as garde de clamer, comme le chien, à propos des faits divers. Si tu les juges, c'est *in petto*. Tu te retiens d'en rire, même dans ta moustache. Plût à Dieu que chacun autour de nous fût égoïste à ton imitation. Quelle tolérance, alors, et quelle liberté !

M'aimes-tu, Musotte? On me dit : « Les chats n'aiment pas leurs maîtres. » Tu ne dois pas m'aimer parce que je suis ton maître, mais tu peux m'aimer quoique je le sois. Tu n'as jamais, avoue-le, respecté mon autorité : je tâchais si peu à te l'imposer! Néanmoins tu accours à mon appel dès que je te montre une boule de papier froissé. Poitou, dans sa jalousie, m'expliquerait : « C'est qu'on joue mieux quand on est deux que quand on est seul. C'est que ta complaisance lui est agréable. » Si Poitou connaissait mieux les cœurs, il saurait qu'il n'y a guère d'autre façon d'être aimé pour soi-même.

Il ne faut pas s'engourdir : on a des devoirs même envers ses muscles. Ayant cultivé ton instinct de la mécanique, éprouvé tes souples ressorts et démêlé les règles de la perspective, tu te livres à des petits jeux de force et d'adresse. Tu sautes bien. S'il te plaît de choir, c'est par facétie et pour me couler ce conseil très moderne qu'il convient toujours de retomber sur ses pieds.

La propreté est ton luxe. Bien que tu ne griffes jamais, tu t'affines les ongles sur une écorce : un tilleul est ton manucure. Tu as encore trois ou quatre plaisirs : vider l'assiette creuse qui sent bon, digérer dans le parc, là philosopher, ou mâcher des simples si ton ventre est dur, rentrer au salon lorsqu'il pleut, chasser les mouches, voir les arbres l'été, et, l'hiver, les flammes... Cela fait un bonheur. Il n'est pas grand, mais les créatures sont petites.

Un homme ou une femme seraient mortifiés si l'on imaginait qu'ils vécussent dans la béatitude. Ils se sont laissé dire qu'il est grand d'avoir des soucis, des désirs et des peines. Un instinct de labeur les dupe. Tu n'es pas si sotte, ma chatte. Tu consens à être heureuse comme une bête.

Tu es très instruite. Dans le temps, tu as fait tes études : tu es informée de la maison et du parc, qui sont à peu près tout l'univers. Ici les aîtres te sont familiers, et les gens et les choses. Sans doute, la nature garde quelques secrets. Pourquoi est-ce qu'il neige ou qu'il tonne? D'où vient le veau qu'on rôtit à la cuisine? Vastes problèmes de l'Inconnais-

sable ! Tu as cependant l'esprit philosophique : tu remontes, par induction, des faits aux causes : avant la pâtée, il y a le cuisinier ; avant le cuisinier, il y a le boucher. Mais qu'y a-t-il avant le boucher? Tout le monde l'ignore. Quelques-uns font semblant de le deviner : ce sont des chats métaphysiciens. Ton âme, Musotte, est religieuse. Tu ne forges pas des hypothèses saugrenues. Tu te soumets au mystère.

Tu t'endors doucement, tu t'éveilles avec langueur, afin de bien goûter la volupté du sommeil. Tu manges sans hâte, pour déguster tout le suc de tes petits morceaux. Tu es lente, car, mon Dieu, qu'est-ce qui nous presse ?

On ne se dépêche que pour fuir hier ou pour courir à demain. Tu médites, dans la paix, l'heure que dessine l'ombrage d'un acacia sur la pelouse. Cette heure te suffit. Elle en vaut une autre. Tu l'admires mieux que nous puisque, toute à elle, tu ne rêves pas à l'heure passée ni à l'heure future : tu rêves au présent. Aussi ta songerie nombreuse s'achève dans le rythme du sommeil et jamais dans le tumulte des larmes.

De la sorte, ton âme aussi « prend le jour ». Elle n'agite ni le regret ni le remords. Elle n'a pas non plus d'ambition. Tu ne colores point avec des espoirs mirifiques l'avenir qui ne t'appartient pas. Mais le jour, le jour, comme tu le goûtes, Musotte ! Tu vois ce qui est. Tu l'aimes. Tu professes la piété, puisque tu m'apprends à accepter et à adorer.

Tu te doutes que la vie des autres continuera après toi. Mais ton agonie saura dédaigner leur miséricorde superflue et se détourner de leur santé insolente. Afin qu'on ne t'humilie pas, tu te cacheras pour mourir.

VII

A Gretz, Geneviève et Marie avisent l'enseigne d'une boutique basse : « Papeteries, Merceries et Chocolats ». Ces pluriels ont grand air. L'échoppe embaume la soupe à l'oi-

gnon qui gratine. La marchande se met en nage pour fournir de l'encre violette, un cahier, des pelotes de soie. Comme on rentre à la Malaguette, la bibliothécaire de la gare salue les dames du château. Madame Tellier lui prend quelques journaux, des périodiques illustrés et un *Petit Manuel de la Société parisienne* qui vient de paraître.

Pendant le retour à la maison, on parcourt les gazettes qui, malgré la saison et les vacances, sont fort instructives. Des gens, aux plages ou aux eaux, avertissent le peuple qu'ils bostonnent dans l'intimité, après avoir tué des pigeons. Le président du Conseil est allé, dans le Midi, embrasser sa mère. On recense le demi-monde assemblé en un pesage de Normandie. Un nouvelliste publie une suite d'articles sur les peintres en villégiature. Un confrère, emporté par l'émulation, décrit les vacances des chanteurs.

Chaque feuille est une coupe emplie jusqu'au bord, pour désaltérer la soif de réclame. Quelques noms sont imprimés partout : Geneviève calcule combien on doit les dénigrer dans un clan où, pourtant, l'importance des personnes se mesure à leur renommée. Ce clan lui apparaissait, en d'autres temps, et de loin, sous les couleurs d'une compagnie choisie, presque d'une maçonnerie admirable et bienheureuse. Au-dessus de la foule, elle imaginait certaine élite notoire, comme un prytanée justement privilégié, où Albert était digne d'accéder. Aussi bien soupçonnait-elle en lui des impatiences de grand homme enfermé dans une petite ville, enserré dans un cercle étroit de confrères et de camarades. Elle se figurait qu'on devait respirer plus librement sur les hauteurs célèbres. Or Geneviève n'ignore plus l'exiguité de ce monde où tout le monde se connaît peu ou prou, et bruit et se pare des ridicules inhérents à la publicité.

Là-dessus, le livret neuf à tranches dorées qu'on vient d'acheter à la buraliste du chemin de fer, ce *Petit Manuel de la Société*, est tout à fait édifiant. Il énumère les « illustrations parisiennes », et après chacune d'elles il inscrit, avec une bienveillance concise et parfois goguenarde, son titre à la gloriette. Marie Broutet, qui le feuillette, met deux lignes sous les yeux de son amie :

« ALBERT TELLIER. — Tuberculose guérissable : sanato-

rium. Hygiène : la loi Tellier. Sénatorial, académique et mondain. Très sympathique. »

Geneviève parcourt ce répertoire, bon à renseigner les étrangers et les apprentis du tout-Paris, et qui tient du Bottin et du palmarès. Çà et là, elle lit :

« BENOIT-BARBET. — Haute philantropie ; ex-conserves.

» CAUDRY. — Député. Ancien ministre « à poigne ». Spirituel et séduisant.

» HARRIS. — Premier jockey d'obstacles, récemment disqualifié.

» DUC D'ESTOUTEVILLE. — Famille et musique anciennes.

» DORA LISERON. — Étoile d'opérette. Le plus petit pied de Paris.

» COMTE ULIGUINE. — Grande aristocratie russe. Rois divers dans son yacht. Socialiste. Très sympathique.

» ZESSLER. — Fondateur d'hippodromes et de casinos : grands et petits chevaux.

» FÉLICIEN COSSET. — Un des Quarante. Le dernier des causeurs « étincelants... »

Au long d'une trentaine de pages, la nomenclature se poursuit : des marquises et des caricaturistes, des prédicateurs et des antiquaires, deux aéronautes, une chiromancienne, les gloires de tous les faubourgs et de toutes les carrières.

— Comptons, dit madame Tellier.

Son compte est tôt achevé : il y a une table des noms propres ; ce livret en renferme quatre cents environ.

— Quatre cents, ma chérie... pas la moitié de la population de Gretz. C'est la grande cité-Lumière !... Mais la voilà, au contraire, la petite ville, la plus minuscule des bourgades !... Comment n'aurait-elle pas les tares de la province, mesquine, potinière et malveillante ?

Oui, malveillante... Geneviève songe à la fameuse « petite ville ». Tout à l'heure, Marie parlait encore de madame Aymard et de son divorce. C'est dans ce pays singulier qu'Hortense Aymard se désolait de ne pas aborder. Apparemment, elle en observait mal les mœurs. Mais madame Tellier en sait les méchancetés savantes et qu'on dirait cordiales. Elle se rappelle les propos destinés à ternir devant vous des amis

chers et très purs. Elle a subi les confidents improvisés qui vous rapportent, si charitables et prodigues d'utiles avertissements, les médisances dont vous êtes le sujet, les calomnies, les inventions, avec le nom de l'inventeur. Rien, vraiment, ne vous est épargné. Aussi bien les ménagements sont-ils pires : Geneviève voit d'ici les grimaces des camarades, qui vous laissent attaquer d'un cœur léger, et qui ensuite, pour se prouver vos intimes, et pour qu'on vous répète leur zèle, répliquent avec une civilité si douce : « Mais non... mais non... vous allez trop loin !... Et puis, quand cela serait, je ne veux pas le savoir... Moi, je les aime comme ils sont... » Quel nid de guêpes, ce village d'élite !

Madame Tellier relit, amusée, le *Manuel de la Société*. Pour elle, tous les noms sont indifférents, et quelques-uns méprisables.

— En somme, dans cette « petite ville », Marie, on ne pense qu'à une chose : donner une bonne opinion de soi à des gens qu'on n'estime pas. Est-ce bouffon !... En retour, la plupart des gens ne vous estiment pas davantage. Ils connaissent votre nom et votre tête, ils connaissent vaguement votre qualité, mais elle ne les intéresse point. Car la ville de l'élite, ce n'est même pas une bourgade, c'est l'agglomération de dix hameaux qui entre eux se dévisagent : celui de l'aristocratie, celui du gros commerce, celui de la politique, celui de la science, celui de la haute banque... Il y a le hameau catholique... Il y a le hameau des clubs et des sports... Il y a le hameau des artistes... Il y a le demi-hameau du demi-monde ! Vous excitez la curiosité, mais vous n'obtenez pas l'admiration, à peine l'attention, de ceux qui sont autre chose que vous-même : de clocher à clocher, quel dédain ! ou plutôt quelle ignorance ! Caverlochère, qui a étudié cent traités d'anatomie, m'a avoué qu'il n'a jamais fini un roman. Il tripote un volume jaune en disant : « Ça doit être dur à lire, cette affaire-là !... »

Selon Marie, le cas de Caverlochère est exceptionnel, plus rare même que celui de l'homme éclectique, qui aime ces « hameaux » variés et qui fréquente dans tous.

— Les éclectiques ?... — répond Geneviève. — Le pauvre Noyelles était de cette classe, et le petit Chrétien en sera. Je

connais le type, l'« ambulant », celui qui se promène tous les soirs d'une coterie à une autre, et qui dans chacune déprécie amicalement la voisine, sans gêne, sans danger, sachant de reste qu'on ne risque rien, chez les cercleux, à dauber sur les médecins, ni chez les industriels à persifler les artistes...

Madame Broutet confesse que le monde l'effarouche. Elle se félicite d'une obscurité qui lui permet quelquefois de demeurer dans son coin. Cependant elle juge Geneviève pessimiste à l'excès : là même, il n'y a pas que des méchants.

— Tu as raison, il y a des femmes et des hommes charmants. Mais n'as-tu pas remarqué que la « galerie » s'arrange pour nous en dégoûter, et pour les détourner de nous ? Ainsi, te rappelles-tu que madame Brown m'avait présenté la jeune femme de Cardinal, le ciseleur, qui est jolie et gentille ? Nous nous étions plu : madame Brown en a été furieuse. Elle n'a pas eu de cesse qu'elle ne nous ait brouillées, ou peu s'en faut : si dans un salon tu te lies avec une personne aimable, et si tu la revois chez elle ou chez toi, la maîtresse de la maison t'en tient rancune, comme si tu la filoutais... Et, de même, s'il y a profit ou plaisir à être reçu par toi, tous tes « habitués » font littéralement la chaîne et t'empêchent d'accueillir un ami nouveau ; il n'est pas de procédé dont ils n'usent pour t'indisposer contre lui. Tu es la propriété de tes amis : ils montent la garde autour de toi. Ils ont l'air de serrer les rangs pour résister à une agression, de repousser l'invasion d'un prolétariat mondain ! C'est comique...

La « société », son « manuel », et aussi son intrigue, et son bourdonnement, deviennent d'une bizarrerie plus lointaine, toute petiote, cocasse et rétrécie, à Geneviève qui les considère sous la frondaison des ormes éternels, colosses noirs, silencieux et débonnaires. Après un ruban de route poudroyante, l'ombre du bois baigne de fraîcheur les promeneuses.

— C'est intelligemment fait, un arbre ! — dit Marie. — Ça garantit du soleil et ça protège contre la pluie. C'est généreux comme un en-tout-cas ; c'est même plus beau !

— Quelle coïncidence !... Je réfléchissais en même temps que toi, Marie, à la bonté des arbres, et qu'on devrait se réfugier près d'eux... Ainsi laisserait-on le monde en paix.

Mais le monde ne vous rendrait point la pareille. Il ne lâche pas sa proie : il ne permet plus qu'on vive à l'écart. Vexé qu'on lui échappe, il répandrait sur votre retraite le bruit de motifs fâcheux, tels que la misère ou la folie. Car la médisance a des ressources infinies.

— Ma foi, oui ! — fait Marie. — Quand on est sauvage, c'est de la misère ou de l'excentricité. Quand on est sociable, accueillant, hospitalier, vos propres hôtes vous taxent de frivolité, d'ostentation ou « d'arrivisme ». Et, pour économiser la gratitude, la bouche pleine, ils trouvent qu'on mange mal !

— Que veux-tu ? — conclut Geneviève. — La malignité donne tant de charme à la causerie !

Dans les allées amollies par les orages, madame Tellier chemine à son gré, un peu courbée, lente et d'un pas assez lourd. A cette heure, si elle avait rejoint madame Brown ou madame Filsjean, ou Cossette, elle arpenterait sans doute les planches de quelque plage. Elle se représente là-bas, forcée à l'élégance, contrainte au sourire, ayant repris la démarche assurée et l'air qu'il faut parmi des inconnus qui chuchotent, entre lesquels on passe, l'œil fixé devant soi, prudente à ne se tourner ni à droite ni à gauche, appliquée à ne rien écouter, pour ne pas voir l'envie et pour ne pas l'entendre. On voudrait se boucher les oreilles et s'attacher des œillères. — « C'est un vœu d'autruche ! » — se dit Geneviève, et elle rit.

— A quoi penses-tu ? — demande Marie.

— Je pense à ce perpétuel état de défensive dans lequel nous nous mettons en face du prochain, à la contenance, à la physionomie qu'on surveille, d'instinct. C'est un bouclier, c'est un masque... On ne s'en affuble pas par simagrée, mais par précaution, pour se garer des pointes qui blesseraient notre sensibilité. On se bronze. Et à personne on n'avoue le défaut de la cuirasse : à quoi bon ? on ne recevrait que des coups de patte mieux envoyés...

Mais, pour avoir depuis huit jours déposé cette armure mondaine, madame Tellier en sent mieux tout le poids. Quelle charge que de figurer dans un petit répertoire de quatre cents Parisiens ! Quelle fourbure que de s'offrir aux regards et aux jugements ! Quel tintement que d'être de ceux

sur qui tous les autres bavardent! On appartient à tant, qu'on ne se possède plus; on se cherche sans se trouver, et l'on finirait par emprunter à autrui une opinion sur soi-même!... Après tout, cette opinion ne serait pas si fausse : l'armure vous modèle ; on devient, à la longue, celle que le monde veut qu'on soit. Il faut le hasard, un isolement, cette retraite, pour recouvrer sa vie intérieure. Telle fortune est brève : demain on réintégrera « l'élite » et son étouffement parfumé; on reprendra le train de la petite ville illustre... De tous ses poumons, Geneviève Tellier exhale un soupir qui souhaita la grande ville méprisée jadis, la grande ville anonyme, laborieuse, discrète, indifférente! Hélas! on n'y redescend plus lorsqu'on l'a une fois quittée. Ce n'est qu'en rêve qu'on fuit la « petite ville ». Mais toutes les fantaisies sont enchanteresses, qui procurent l'illusion d'en être évadé. Geneviève évoque la soupe au fromage et la marchande de Gretz, si active parmi ses papeteries, ses merceries et ses chocolats...

— Ah! Marie, Marie, il y a des moments où il me semble que je lâcherais tout, si j'avais le droit de tenir une petite boutique où je travaillerais dix heures par jour pour gagner la soupe de mon dîner...

VIII

Journal de Marie Broutet.

28 août.

De Gretz, ce matin nous revenions, Geneviève et moi, par le sentier couvert, qui abrège le chemin, mais qui est très étroit et détrempé. Geneviève allait devant; moi, sur ses talons. J'ai été frappée de sa démarche accablée. Elle me faisait de la peine. Ce n'était pas seulement une lassitude physique : Geneviève me semblait harassée jusqu'à l'âme. Nous parlions peu : ses longs silences et ses petites phrases prouvaient une fatigue infinie du monde, de son remuement, de ses méchancetés. Je pensais, à part moi, qu'on ne lui a point témoigné une malveillance si particulière; peut-être, sans s'en rendre compte, accusait-elle l'univers de ce qu'elle était seule à la Malaguette, et pas à Berne... Mais je ne la contrariais

point. Du reste, je ne connais rien qui vous pénètre comme sa mélancolie, douce, ironique, presque gaie et si triste ! A la fin, j'enviais aussi fort qu'elle la mercière de Gretz, active et laborieuse, moins épuisée que nous qui raisonnons beaucoup et ne travaillons pas...

Nous rentrons. Mélie Rousseau, la femme du jardinier, court au-devant de nous avec une carte et une lettre :

— Madame, c'est un photographe !

La carte est celle de M. Octave Piot, ingénieur des arts et manufactures. La lettre est d'Antonin Piot. Il recommande son neveu Octave, chargé de tirer quelques épreuves de la Malaguette et, si ce n'est pas indiscret, de madame Tellier. Il est envoyé par le *Grand Illustré*, à l'occasion des fêtes de la Croix-Blanche. Il paraît qu'il attend dans la salle de billard.

Mais les routes sont boueuses et nous sommes sales : Geneviève désire passer par son cabinet de toilette :

— Va le recevoir, Marie, je redescends tout de suite.

Elle ne réfléchit pas que je suis aussi crottée qu'elle... D'ailleurs, moi, ça m'est égal.

Je découvre l'ingénieur des arts et manufactures, bien sage, sur une chaise. Je lui aurais donné dix-sept ans. Il me confie qu'il sort de l'École centrale, et que son oncle Antonin va le placer dans « ses affaires de presse ». Or l'oncle Antonin est exigeant sur l'éducation professionnelle. M. Octave Piot fait son stage au *Grand Illustré*. Pendant que lui-même se trouve ici, un de ses collègues opère à Berne. Tous les magazines ont des correspondants là-bas. Mais le *Grand Illustré*, particulièrement, se pique d'offrir à ses lecteurs des pages vivantes et pittoresques : une silhouette de la maison de campagne habitée par le docteur Tellier, un instantané de sa femme... L'abonné aime les documents d'intimité, de féminité...

Geneviève reparaît. Est-ce Geneviève ? En tout cas, ce n'est plus la même femme. Un quart d'heure a suffi pour la transformer. Sous la vaste capeline de paille maïs, sa toilette est claire, simple et gaie. Elle est chaussée de daim blanc. Un bouquet d'œillets rouges tache son corsage. Elle n'est plus vieille. Elle me confond. Et elle intimide l'enfant des arts et manufactures.

Avant le jour cru de midi, il veut prendre quelques vues

du parc. On lui conseille l'étang : il y court. Il reviendra tout à l'heure photographier le cabinet de Tellier.

Tandis qu'il cliche ses paysages, Geneviève appelle le vieux Benjamin, pour qu'il l'aide à mettre un peu de désordre dans le salon où travaille Tellier quand il séjourne à la Malaguette. Benjamin aime les pièces « bien ordonnées » et ne conçoit pas pourquoi « madame » éparpille sur les tables des bouquins et des paperasses.

— Benjamin, donnez-moi un ou deux vases et des fleurs à longues tiges... Attendez !... Cette jardinière sur la cheminée est odieuse... Il n'y a pas ici un plâtre, une terre cuite ?... Benjamin, vous allez être gentil et nous apporter le petit marbre qui est dans le fumoir de monsieur...

Benjamin se multiplie avec la meilleure volonté : il apporte les vases, les fleurs à longues tiges ; il apporte le petit marbre : c'est le buste de Geneviève à vingt ans.

Quelque chose manque sur la table trop peu garnie. A la prière de Geneviève, je vais prendre dans ma chambre sa grande photographie avec le chevalet de nickel passe-partout. Le jeune Octave Piot, qui revient, juge le décor parfait. Nous nous effaçons pour qu'il mette au point. Le nez sur le viseur, il annonce une épreuve superbe. On distinguera même cette image d'image : la photographie de madame Tellier dans sa monture de métal. Mais elle sera un peu microscopique : et il sollicite de Geneviève l'autorisation d'un portrait original.

Elle me demande :

— Faut-il ?...

Je réponds :

— Pourquoi pas ?

Seulement, le cabinet d'Albert n'est pas sa place. Il est préférable qu'elle pose sur le perron de la cour d'honneur. On y va. En bonne mouche du coche, je regarde l'ingénieur disposant ses châssis. Je la regarde aussi, qui descend les marches.

— Oh ! madame, ne bougez plus ! Le mouvement est délicieux... Nous intitulerons la page : « Retour à la Malaguette : madame Albert Tellier allant à la rencontre du Maître. »

Cette Geneviève a vingt ans, comme la Geneviève du buste. Elle rayonne ; elle éblouit. La paille écrue qui la protège cache ses cheveux, dont beaucoup ne sont plus bruns. Et

elle encadre son sourire de printemps, le sourire de ses petites dents qui sont toujours régulières et nacrées.

M. Octave se retire. Je reste surprise d'avoir retrouvé Geneviève si jolie, si brillante; je le lui dis, et je l'embrasse. Elle balbutie, rougissante :

— J'ai renoué « le masque », voilà tout, le masque dont nous parlions, il y a une heure...

Mon amie ne m'a jamais menti, mais si elle ne me trompe pas, elle se trompe... Geneviève, pourquoi as-tu envoyé Benjamin chercher le petit marbre? Pourquoi m'as-tu priée moi-même de te prêter le passe-partout dans lequel je t'ai toujours avec moi? Tu ne semblais soucieuse que d'embellir la pièce. Imagines-tu que je ne t'ai pas devinée? Dans les pages glacées du *Grand Illustré,* on verra ce cabinet de travail, et qu'y verra-t-on? Sur la cheminée, ton buste; sur la table, ton portrait. Ainsi tu te veux liée au mari, à son travail, à sa gloire.

Ma vieille chérie, je ne t'accuse pas, grand Dieu! Tu te moques bien de la publicité! Mais tu es ravie d'être rapprochée de « lui », ne fût-ce que sur des pages d'album et par des voisinages de clichés.

Je ne t'accuse pas, je t'admire. Et je t'envierais, si je n'étais pas devenue indifférente à moi-même.

L'amour que tu pensais terrassé dans ton cœur surgit quand ça lui plaît et te bouleverse toute. Il te donne des roseurs de fillette. Depuis quand ne t'ai-je pas vue si jeune, lorsque personne ne te regarde?

Aujourd'hui, tu redevenais toute pareille à celle que tu étais autrefois, à nos déjeuners du boulevard Haussmann, quand, je me souviens, tu racontais le dispensaire d'Antin à Antonin Piot, à l'oncle de celui-ci. Tu servais déjà avec tant de finesse discrète la fortune du compagnon aimé! Ce zèle vaillant a donc duré l'espace entier d'une génération. Est-ce qu'une expérience pouvait t'en détacher, même cette expérience cruelle de te terrer ici pendant les fêtes de Berne?

Après cet incident, c'est vrai, tu m'as convaincue de ta désillusion sans appel, sans rancune, de ton désenchantement, si clairvoyant et si serein... Mais tout à l'heure j'ai aperçu, par avance, l'accueil radieux qu'on fera jeudi au maître, lors-

qu'il rentrera ici digérer ses banquets. En voilà un que je ne plains pas ! Il trouve toujours bon visage. A tous les jeudis, comme à celui-ci, pour lesquels il s'annoncera, tu te tendras vers lui, belle et pleine d'espoir. Hélas! il n'y prendra point garde. Et les vendredis, tu me reviendras, plus esseulée, plus vieillie, plus misérable. Alors et derechef tu te croiras — comme au soir de mon arrivée ici — résignée dans ta ruine, jusqu'à la prochaine aventure, jusqu'au premier hasard qui va te chuchoter l'illusion de t'approcher un peu de « lui »...

Je le vois trop, Geneviève : on ne se résigne pas lorsqu'on aime. Jusqu'à la fin, tu guetteras le soir où il daignera associer ton esprit et ton cœur aux siens. Tout sera bon à duper ton attente. C'est toi-même que tu leurres quand sur des gravures tu veux ton image près de son portrait. Il te semble que tu te serres un peu plus contre « lui »... Pauvres images! Avant, sans doute, qu'elles soient gravées, tu les sauras bien trompeuses et si vaines! Tu te cacheras pour les considérer avec des regards que troubleront les larmes... Mais, à cette minute, des milliers d'yeux jaloux, des milliers d'Hortense Aymard contempleront sur la même page celle qui va leur apparaître, demain comme hier, la plus heureuse des épouses, la plus riante, la plus chérie, la plus glorieuse.

IX

Ce dimanche de la Saint-Fiacre, on distribue quelques écus aux jardiniers de la Malaguette et à leurs familles. Mélie Rousseau remercie de ses libéralités le baron Heurtel, sur sa terrasse. Afin de donner plus d'ampleur à la gratitude, Mélie trimbale avec elle son enfant :

— Allons, petite, fais un salut!

La petite, trop près du baron, lui saisit l'oreille. Ce morceau de chair divertit ses doigts : elle bave joyeusement. M. Heurtel lui plaît : elle pleure quand on l'éloigne de lui. Elle rit lorsqu'on l'en approche.

— C'est le témoignage même de l'amour, — déclare le baron, dont l'humeur est guillerette parce qu'un rayon de soleil l'échauffe. — Laissez-la-nous, Mélie, et rentrez chez

vous. Madame Tellier la tiendra ; et elle vous la rapportera... Quoi? C'est l'heure de son somme? Je ne chante pas *Malbrouk* aussi bien que vous. Mais je suis certain que votre poupon est déjà une femme : c'est assez, pour l'endormir, que de lui parler sérieusement.

Mélie disparaît, fière d'avoir confié sa progéniture aux maîtres. M. Heurtel qui a, sans brusquerie, délivré son oreille, lui tourne doucement son speech :

— Mademoiselle, je vous présente mon compliment, à l'occasion de la Saint-Fiacre, et, pendant que j'y suis, je forme pour vous le vœu de toute une existence fleurie. Vous serez, à coup sûr, belle, vertueuse et sensible. Vous aurez, avec cela, une volonté décidée, à en juger par vos sourcils qui se rejoignent, et si j'en crois mon oreille qui se souvient. Je n'ai donc guère à vous souhaiter qu'un petit époux qui soit digne de votre vertu, de votre caractère et de votre grâce...

» Par ce siècle où les classes s'élèvent vite, d'ici à votre vingtième année, vous aurez bien atteint le sommet de l'échelle. Et alors vous pourrez choisir. Mais qui choisir? Examinons ensemble...

» Il y a d'abord, mademoiselle, le « charmant mariage ». C'est très banal : vous aimeriez un superbe cavalier, bien né, plein de feu et pétillant d'esprit, et qui vous adorerait. Oui, vous pouvez rencontrer ce monsieur dont on certifie « qu'il a tout pour lui ». Mais aura-t-il aussi « tout pour vous », et combien de temps l'aura-t-il? Voilà, je vous en préviens, le point noir...

» Une fortune plus rare s'offre parfois : la conquête d'un prince. Il est peu fréquent que les rois épousent des bergères, et même des jardinières. Cependant nous connaissons une ou deux Altesses dont les mariages ne furent point sans stupéfier leurs sujets. Nous avons les Balkans et quelques menus trônes! Ici ou là, votre autorité s'amuserait. Mais tous les chefs de peuples ont gâché leur métier : quand ils ne se laissent pas exiler, ils condescendent à devenir les secrétaires de leurs parlements. Vous vaudrez mieux que cela, mademoiselle...

Sous le discours égal du baron, la petite Rousseau com-

mence à dodeliner de la tête : M. Heurtel fait signe à Geneviève que le sommeil l'envahit. Mais son humour grave continue à s'enquérir, pour l'enfant, d'un pouvoir plus réel que celui qu'on possède sous les couronnes fragiles :

— Les princes, mademoiselle, c'est de l'histoire ancienne. Bien plutôt, acceptez l'homme qui voudra partager avec vous certaine dictature, moderne et forte. Vous n'avez pas entendu parler des Amériques ? Ce sont des pays où nous avons exporté des oncles. Ils y ont gagné par centaines les millions de dollars. Épousez un oncle des Grandes-Indes, bien vieux et bien laid, et qui aura fructueusement accaparé tous les haricots ou tous les cotons. Celui-là, sans diadème, est vraiment un roi : c'est le Pactole qui fait le Crésus... Votre cœur, dites-vous ? Votre cœur trouvera toujours son pain. C'est un détail : il ne faut pas, mademoiselle, s'égarer dans les détails. Réfléchissez : vous serez une femme, et une maîtresse femme et qui aimera à commander. Que de superbes votre or humiliera ! Puis l'instituteur primaire vous aura gratifiée du sens de l'art et du beau : votre goût richissime enfantera des merveilles... Décidément, je vous conseille le roi des cotons. Vous ne le regarderez pas, voilà tout...

La bambine abaisse déjà ses cils ; elle souffle des soupirs contents. Quand M. Heurtel se tait, elle entr'ouvre les paupières. Le baron s'amuse à l'emprunter à sa filleule, et, avec mille précautions, à la soulever dans ses bras. Pour la bercer une minute encore, il lui propose une dernière destinée :

— Je vous devine, mademoiselle : vous désirez tout réuni. Vous voulez admirer celui que vous aimerez, vous le voulez plus grand que les autres, et vous voulez qu'il soit votre esclave docile. Je ne distingue qu'une espèce d'homme qui fasse votre affaire, mais elle n'est pas fort répandue : il s'agit de découvrir « le génie infirme ». Homère, Milton... Sort sublime pour une amante orgueilleuse ! Milton avait des filles qui conduisaient ses pas ; mais on vous donnera un Milton célibataire. Sous son front qui porte un monde, ses yeux sont clos : il faudra bien qu'il vous suive ! Compagne de Milton aveugle, vous serez, à la lettre, la maîtresse d'une âme souveraine. Tenir en laisse un géant, quel rêve pour une petite main !...

Geneviève a débarrassé son parrain du léger fardeau qui respire et qui dort. Elle va le restituer à la maman. Mélie habite les communs, la bâtisse allongée dont la pierre transparaît à peine sous le lierre et la viorne. Cette façade feuillue promet la fraîcheur : elle attire souvent madame Tellier. Alors Geneviève entre et rend une visite à Mélie Rousseau. C'est sans doute pour lui faire aimablement honneur. C'est aussi que l'enfant l'intéresse : n'a-t-elle pas, elle-même, l'âge, bientôt, des grand'mères en qui frémissent comme de « petites entrailles » ?

Mélie a la coquetterie de son logis. L'adroit Rousseau étend au mur un papier peint dont sa femme a trouvé des rouleaux, en « solde » sur le marché.

— Vous en êtes témoin, madame, elle me donne de l'ouvrage, même le dimanche !

— Chacun son tour ! — riposte Mélie. — Il a fainéanté quand il était garçon. Un garçon, ça gagne toujours assez : il mettait trois lundis dans sa semaine ! Moi, de treize ans à vingt-cinq, j'étais debout au petit jour. On ne discutait pas avec le père !

— Ça, c'est vrai, — dit Rousseau. — Feu Cadard n'avait pas son pareil pour faire trimer les autres !

Mélie honore la mémoire paternelle :

— Tu ne l'as pas connu jeune, mais madame l'a connu quand il ne rejetait pas les corvées sur les camarades. Il n'a eu un peu de bon temps que sur le tard...

— Ça, c'est encore vrai, — accorde Rousseau qui n'est point contrariant.

Geneviève discerne la morale du ménage ouvrier : la paresse est le vice, le travail est le devoir, le repos est la joie.

— Et tout va comme vous voulez, Mélie ?

— Mon Dieu, oui, madame, on n'a pas à se plaindre.

Voilà uniquement ce qui amène ici Geneviève : elle rôde autour des âmes qui « n'ont pas à se plaindre ». Elle hante la maisonnette, où elle sent le bonheur. Ces créatures sont prospères sans préméditation. Mélie goûte une félicité inépuisable à ce que Rousseau la dispense du travail. Une fille de ferme, qu'elle a gagée, fait pour elle les grosses besognes.

La bouche rouge de Mélie reste entr'ouverte : elle sourit à son dimanche perpétuel. Et Rousseau se rengorge parce qu'il peine pour nourrir sa femme, parce que son effort la libère. Geneviève ne le voit point ridicule quand il appelle Mélie « sa bourgeoise »...

Elle va rentrer au château. Mais Rousseau a de la politesse :

— Est-ce que nous oserions, madame, vous demander si vous voulez bien vous rafraîchir?... J'ai du cidre à la cave...

— Non merci, mon ami.

— Et toi, Mélie?

— Moi? — répond Mélie hésitante. — Je ne sais pas... Est-ce que tu en veux, toi?... Non?... Alors, moi non plus...

Elle se tourne vers Geneviève :

— C'est bête, je n'ai envie de boire que quand il a soif!

Geneviève ne trouve pas bête cette humble sympathie. Elle la comprend. Une amoureuse n'a grande envie de boire que si son amant a soif. Mélie aime Rousseau : voilà tout. Et Mélie sans erreur peut se croire aimée, puisque Rousseau lui gagne sa vie, tous les jours. Il faut bien qu'il attache du prix à la compagne : c'est à cause d'elle qu'il s'est chargé de labeur.

... Les Rousseau n'ont pas d'or, pas d'esprit, pas de puissance. Ils n'ont pas de subtilité. Ils ne s'éloignent guère de la nature, de ce lierre, de cette viorne. Et leur simplicité les associe : ils sont heureux, ensemble, l'un par l'autre... ils sont heureux, à ras de terre...

— Elle est réveillée... Dis au revoir à madame, avec ta menotte...

La petite rit large comme Mélie. Geneviève songe au compliment désabusé et malicieux avec quoi l'endormait le baron Heurtel, sous prétexte de Saint-Fiacre. Il ne faut pas troubler par des vœux ironiques la destinée d'une enfant. Geneviève, maternelle, l'embrasse : elle ne lui souhaite qu'un cœur modeste.

LUCIEN MUHLFELD

LE DUC DE BERRY

ET

GEORGES BROWN

Une polémique s'est ouverte au sujet de la descendance du duc de Berry, et la discussion semble loin d'être close. C'est à la fin de juillet dernier qu'elle a été soulevée par M. Gaston Deschamps dans un article consacré à une bienveillante étude des souvenirs que je venais de publier sur mon aïeul le général de Reiset. Il citait quelques pages consacrées aux derniers moments du duc de Berry, entre autres le récit de l'arrivée au milieu de la nuit dans la loge de l'Opéra, des deux petites étrangères que le malheureux prince venait d'avouer publiquement être ses filles, et qu'il avait demandé à embrasser une dernière fois. Le fait était connu et personne n'ignore, je crois, que mesdames de Lucinge et de Charette étaient les enfants du duc de Berry; mais, ce qu'on connaissait beaucoup moins, c'était l'existence d'un certain *Georges Brown* auquel j'avais consacré quelques lignes. C'est au sujet de celui-ci, que M. Gaston Deschamps a reçu une lettre d'un correspondant de Stuttgard, puis de l'archiviste de Mantes, qui ont voulu lui attribuer une origine quasi royale et en faire un héritier méconnu du trône de France. Et c'est la question que je voudrais examiner aujourd'hui.

*
* *

Le duc de Berry, après le licenciement de l'armée des princes où il s'était vaillamment comporté à la tête de son

régiment de cavaliers nobles, sous les ordres du prince de Condé, s'était trouvé à vingt-trois ans, abandonné à lui-même et désemparé.

Pour tromper son ennui et occuper ses loisirs, il avait voyagé en Europe pendant plusieurs années; puis, après la mort de sa mère survenue le 2 juin 1805, il avait fini par se fixer définitivement à Londres. Il se trouvait là près de son père le comte d'Artois, et en même temps à proximité de Hartwell, qui allait devenir la résidence du roi Louis XVIII et du duc et de la duchesse d'Angoulême. C'est à ce moment qu'il a, selon toute probabilité, fait la connaissance d'une jeune Anglaise, Mrs. Amy Brown, dont il ne tarda pas à s'éprendre, et avec laquelle s'établirent des relations, qui, bientôt, ne furent plus un secret pour personne. Deux filles naquirent : Charlotte-Marie-Augustine, le 13 juillet 1808, et Louise-Marie-Charlotte, le 19 décembre 1809. Lors de la Restauration, le prince, fidèle à cette affection qui datait déjà de huit années, fit venir à Paris Amy Brown et ses filles; il les installa dans une petite maison discrète avec un grand jardin, où il allait les voir presque chaque jour. Son mariage avec la princesse Caroline des Deux-Siciles ne mit pas fin à ses fréquentes visites à l'hôtel de la rue des Mathurins. Tendre et familier, il jouait avec les deux petites filles, les poches bourrées de pièces de dix sous toutes neuves, qu'il se plaisait à leur distribuer. Le couteau de Louvel, brusquement, trancha l'existence du malheureux duc, et les deux orphelines reconnues par Louis XVIII et titrées comtesse de Vierzon et comtesse d'Issoudun, devinrent quelques années plus tard, la comtesse de Lucinge et la baronne de Charette. Les correspondants du *Temps* veulent, outre ses deux filles, attribuer au duc de Berry la paternité des deux fils d'Amy Brown : Georges Brown et son frère John. Amy Brown avait, en effet, deux fils. Étaient-ils issus d'un premier mariage ou d'une précédente liaison? C'est ce qu'il est, je crois, impossible d'affirmer d'une façon certaine, car nous ne savons rien de l'enfance ni de la jeunesse d'Amy. Nous connaissons seulement son acte de naissance qui nous apprend qu'elle était née à Maidstone, le 8 avril 1783, que son père, pasteur anglican, s'appelait Joseph Brown, et sa mère, Marie Deacon.

La duchesse de Gontaut qui l'avait entrevue à Londres au temps de l'émigration, parle dans ses Mémoires de cette jeune Anglaise qu'on appelait madame Brown et qu'on rencontrait au parc tenant un petit garçon par la main. Les deux garçons étaient élevés près de leur mère, et continuèrent à y demeurer après la naissance des deux filles. J'ai eu occasion de parler ailleurs d'un curieux dessin au crayon, fait en 1810 dans le goût sentimental de l'époque, par le duc de Berry, artiste à ses heures. Le prince s'y est représenté lui-même, au milieu d'un jardin fleuri, assis près de sa compagne dont il tient tendrement la main, et entouré de quatre enfants dont l'un est encore sur les bras de sa nourrice. Ce fut seulement à son départ pour la France, que Mrs. Brown se sépara de ses garçons; tous deux furent envoyés à Ouchy sur les bords du lac de Genève pour y être élevés dans la famille Beauséjour.

L'aîné, John, pour une raison qui nous est inconnue, ne porta jamais que le nom de F... et resta en Suisse où il avait épousé une jeune fille de la plus vieille aristocratie du canton de Vaud, mademoiselle de B..., décédée en 1898. Il a laissé deux enfants : l'un, Geoffroy est mort aux Indes, sans postérité, en 1871; l'autre, William, peut-être en raison de sa demi-parenté avec la famille royale, a épousé à Nice, il y a quatre années, une jeune princesse de la maison de Bourbon[1].

Quant au cadet, Georges Granville Brown, les nombreuses lettres publiées ces temps derniers nous ont mis au fait des moindres particularités de son existence. A la suite d'un léger scandale qu'il avait causé, lors de la célébration du mariage de sa sœur aînée, en occupant dans l'église une place autre que celle qu'on lui avait désignée, on le pria de s'éloigner pendant quelque temps de Paris où il était venu. Le jeune homme partit pour l'Italie où il entra comme cadet dans l'armée du roi de Naples. Mais il avait dix-huit ans, et pour adoucir les rigueurs de l'exil, il emmena avec lui mademoiselle Julie Lebeau, une jeune danseuse du corps de ballet de l'Opéra. Dans une intéressante étude, intitulée : *l'Enfant du mystère*, M. Léon Parsons a raconté quelle fut sa vie à Naples

1. Peut-être, si les intéressés veulent bien m'y autoriser, comme j'ai tout lieu de le croire, serai-je en mesure de donner de curieux détails sur ce fils aîné de Mrs. Brown dont l'existence est restée dans l'ombre.

pendant les dix années où il fila avec Julie le parfait amour. Il ne portait là-bas que le nom de Georges Granville, sous lequel furent inscrites à l'état civil les deux enfants que lui donna Julie Lebeau. On a pu retrouver la trace de ces deux jeunes filles, dont l'existence est restée modeste. Nous ne savons pas à la suite de quelles circonstances Georges Granville se décida à rentrer en France. Toujours est-il que, résolu à mener désormais la vie la plus régulière, il épousa une de ses cousines germaines, Charlotte-Louise Brown. Il se fixa à Mantes-la-Jolie dans le département de Seine-et-Oise, et c'est là que l'a connu le correspondant du *Temps*, M. Grave, que ses goûts littéraires et ses recherches archéologiques ont fait surnommer l'archiviste, bien qu'il n'ait jamais exercé que la profession de pharmacien. M. Grave nous a dépeint l'existence calme et tranquille de ce brave homme aux goûts simples et sédentaires, vivant d'une rente de 12 000 francs, et qui occupait ses loisirs à tourner des objets en bois. Il n'avait rien d'un prétendant ; la politique l'intéressait médiocrement, et il était si discret, que tous ceux qui l'ont connu, même le plus intimement, avouent n'avoir jamais reçu de lui aucune confidence. Georges Brown est mort à Mantes le 3 juillet 1882 après avoir, pendant de longues années, édifié ses concitoyens comme marguillier de sa paroisse.



Ce rentier de Mantes-la-Jolie était-il le fils du duc de Berry? Son acte de décès me semble prouver le contraire, puisqu'il y est qualifié : *fils de John Brown et de Amy Brown*. Mais M. Grave s'obstine à croire que des raisons politiques ont été la cause de cette substitution de paternité. Il oublie qu'en 1882 on n'avait plus à tenir compte des préoccupations dynastiques qu'avait pu avoir le duc de Berry en 1805, et qu'il eût été facile d'inscrire sur les registres de l'État civil le défunt comme *fils de Charles-Ferdinand*, si *John Brown* n'a jamais existé que pour les besoins de la cause[1].

La présence de messieurs de Charette et de Lucinge, comme

1. On n'a pas eu dans cette circonstance à se conformer au libellé de l'acte de naissance, car personne jusqu'ici n'a pu le produire, ou en donner la teneur.

témoins à l'acte de décès, ne peut être alléguée comme une preuve ni même comme une présomption de descendance royale. Comme l'a fait remarquer madame la comtesse de Martell, Georges Brown qui était incontestablement le fils d'Amy, se trouvait le demi-frère de mesdames de Lucinge et de Charette. Aimé-Louis de Faucigny, Lucinge et Urbain de Charette, fils de ses deux sœurs, étaient donc ses neveux. Il n'est pas étonnant qu'ils aient signé l'acte de décès de leur oncle.

D'ailleurs, aux spirituelles déductions de madame de Martell, est venue s'ajouter une importante communication de M. le marquis de Luppé. Pas plus que madame de Martell, il ne croit à cette paternité imaginaire. M. de Luppé possède dans ses archives une précieuse correspondance du duc de Berry avec le comte de Clermont-Lodève, qui s'étend de 1805 à 1813. Or, comme il le fait remarquer avec raison, « Georges Brown était vivant à l'époque où ces lettres furent écrites, et puisque le prince, qui parle avec tant d'affection de sa compagne et de ses filles, ne fait aucune allusion à la naissance d'un fils, il paraît raisonnable de conclure que c'est parce qu'il n'en avait pas. »

Dans ces lettres, le duc parle à maintes reprises de sa compagne et de ses filles : « Je n'ai plus de chevaux, écrit-il de Londres le 14 avril 1809 ; la perte de ma pension d'Espagne et une petite fille qui m'est arrivée l'an dernier m'en ôtent les moyens »... « Ma petite fille est bien gentille, écrit-il encore quelques mois plus tard, et m'intéresse comme tu peux croire... » Et le 8 janvier 1810 : « Il m'est arrivé encore une petite fille le 19 du mois dernier. » Dans la suite, il parle constamment de ses « chères petites et des sentiments qu'il a pour elles ».

Je ne crois pas qu'à de tels arguments on puisse trouver rien à répondre. De plus, au moment de cette correspondance, tout espoir de restauration paraissait si improbable, que ces excès de précaution pour cacher la naissance de ce fils naturel eussent été superflus. Les deux filles furent inscrites comme « filles de Charles-Ferdinand et d'Amy Brown » et il est bien probable que le prince aurait fait inscrire dans ces termes les fils d'Amy s'il en eût été le père.



Autre question ou plutôt autre côté de la question : le duc avait-il épousé Amy? Notre réponse, ici encore, sera négative.

Irrité de s'être vu refuser la main de la princesse Marie-Amélie, celle-là même qui devait devenir la femme de Louis-Philippe, sans illusions sur l'avenir qui lui apparaissait fort sombre, le prince n'avait certainement pas d'autre idée à Londres, que de se consoler de sa déconvenue par des plaisirs faciles. Les Souvenirs du comte de la Ferronnays, publiés par le comte Costa de Beauregard, nous apprennent qu'une certaine demoiselle Victoria, « fille du plus bas étage », avait alors ses préférences et que sa liaison avec elle avait fait quelque bruit. Quelle vraisemblance dès lors que ce prince, de tempérament si fougueux, ait enchaîné sa liberté par un mariage secret avec Mrs. Brown. C'est en 1806, à ce qu'on prétend, qu'aurait eu lieu la cérémonie, dans la chapelle catholique de la paroisse de King-street, mais la preuve n'en est donnée par aucun témoignage des mémoires contemporains. Des lettres produites par M. de Luppé, on pourrait conclure le contraire : le prince y fait bien allusion « à son petit ménage » ; il y parle « de l'affection qu'il a pour sa bonne Emma, et de sa tendresse pour ses chères petites filles et leur bonne mère », mais pas une fois il n'a fait mention d'elle comme de sa femme légitime. N'est-il donc pas plus simple de croire, comme l'a dit Chateaubriand, qu'il ne s'agissait là « que de l'une de ces liaisons que la religion réprouve, mais que la fragilité humaine excuse ».

On a dépouillé de la façon la plus minutieuse sans y trouver trace du prétendu mariage, les registres de la paroisse de King-street, et le chapelain lui-même a témoigné par écrit de la manière la plus formelle, qu'aucune page ne manquait à ces registres. D'ailleurs, il suffit de lire avec attention les deux actes de naissance des deux jeunes filles, pour se convaincre qu'ils ne pouvaient s'appliquer à des enfants légitimes : « Aujourd'hui *30 novembre 1809*, a été présentée une fille nommée Charlotte-Marie-Augustine, *fille de Charles-Ferdinand* et *de Amy Brown*, laquelle a été ondoyée le *18 juillet 1808* par l'abbé Chené. Le parrain a été le comte Auguste

de la Ferronnays et la marraine, Marie-Charlotte, comtesse de Montsoreau. » Cette naissance qui n'est déclarée qu'au bout d'un an et demi, n'est-ce pas déjà un indice? Et cette omission du nom de famille du père n'est-elle pas étrange, jointe à l'absence de qualification de légitime pour l'enfant, et d'époux pour les parents.

L'acte de naissance de la deuxième, née le 19 décembre 1809 et que présentèrent au baptême le baron de Roll remplaçant le vicomte d'Agout et la comtesse de la Ferronnays née Montsoreau, est conçu dans des termes identiques. Lorsque après la mort du duc de Berry, des actes officiels furent dressés, concernant les deux jeunes filles, pour leur naturalisation, leur anoblissement ou leur mariage, la même formule : « filles de Charles-Ferdinand » fut scrupuleusement respectée.

On a pu faire remarquer cependant, que le blason qui leur fut octroyé leur permit de porter : « de France, à brisure de gueules, » sans ajouter de barre d'illégitimité, comme l'exigent en pareil cas les règles de l'art héraldique. Une pareille omission est certainement étrange de la part d'un souverain aussi rigoureux que Louis XVIII sur les règles de l'étiquette, mais ce fait ne peut prévaloir sur tous ceux qui viennent d'être cités.

La preuve qu'on voudrait tirer de l'acte de décès de Mrs. Brown ne saurait davantage être invoquée sérieusement. Amy Brown y est qualifiée de *veuve de Charles-Ferdinand*, mais il ne faut pas oublier que Mrs. Brown, qui est morte à quatre-vingts ans, le 7 mai 1876, est décédée chez sa fille, madame de Charette, au château de la Contrie. L'acte de décès a été rédigé par le maire du village qui s'est contenté, sans aucun doute, d'écrire ce qu'on lui a dicté.

On a prétendu encore que Louis XVIII, en remontant sur le trône, s'est adressé au pape pour obtenir la cassation du mariage de son neveu, mais personne n'a pu prouver que pareille demande ait jamais été faite, encore moins produire le soi-disant bref d'annulation qu'aurait accordé le Saint-Père, au moment du mariage du duc de Berry avec la princesse des Deux-Siciles[1]. Pie VII avait trouvé le courage de lutter

1. Dans ces intéressantes études sur les Bourbons, M. Nauroy a fait allusion à cette pièce qui serait décisive, mais sans nous en donner la teneur, et, en historien scrupuleux, sans même nous laisser supposer qu'elle lui ait jamais passé sous les yeux.

contre Napoléon au moment de sa toute-puissance, et de lui refuser la cassation de son mariage stérile avec Joséphine. Est-il supposable qu'il se fût montré vis-à-vis du duc de Berry d'humeur si accommodante, alors surtout qu'il se fût agi de rompre un mariage dont étaient issus des enfants?



L'hypothèse d'une union régulière, même morganatique, me paraît donc devoir être écartée jusqu'à nouvel ordre, aussi bien que l'illustre filiation prêtée à Georges Brown. D'ailleurs, quand bien même un mariage morganatique, annulé dans la suite, aurait eu lieu en 1806, il aurait été postérieur à cette naissance, et cet enfant naturel n'aurait jamais pu prétendre à un droit quelconque à la couronne. Enfin, comme l'a dit M. Marcel Collières, il serait inexplicable que, s'il eût été le fils du duc, Georges n'eût pas partagé le sort de ses sœurs. Son père mourant eût tout aussi bien avoué son existence : il l'eût fait appeler avec elles, et Louis XVIII, qui titrait les deux filles n'aurait eu aucune raison pour ne pas en agir de même avec le garçon. Le roi eût fait pour lui ce qu'il fit pour un autre, car il n'hésita pas à anoblir le fils du duc de Berry et de *la Belle Virginie*, et à lui conférer le nom et le titre de : chevalier de Carrière[1].

1. J'ai raconté ailleurs l'histoire de cette fantaisie du duc de Berry qui, chargé en 1814 à Saint-Ouen de commander la garde royale, la veille même de l'entrée de Louis XVIII dans sa capitale, n'avait pu résister à l'envie de pénétrer dans Paris qui lui était toujours apparu comme un séjour enchanté, rendez-vous de tous les plaisirs. Il avait donc confié le commandement de la garde au maréchal Mac-Donald et avait couru à l'Opéra. Là, fasciné par les beaux yeux d'une jeune danseuse, fille du coiffeur du théâtre, répondant au nom de Virginie Oreiller, il lui avait déclaré sa flamme, qui fut en effet brûlante, car neuf mois après, jour pour jour, la belle Virginie accouchait d'un fils qui devint le « chevalier de Carrière ». On ne se fit pas faute de plaisanter sur cette première nuit passée à Paris, et sur la hâte qu'il avait mise à travailler à la repopulation de son futur royaume. Après la mort tragique du duc de Berry, Virginie, riche de ses libéralités, se prit de goût pour la vie régulière et épousa un entrepreneur M. Touchard; quant au chevalier de Carrière, il ne devait pas, par la suite, faire honneur à son illustre origine. Après avoir lassé le comte de Chambord et sa famille par ses exigences, il finit, paraît-il, par s'exhiber sur les planches d'un théâtre, comme dernier moyen de tirer parti de sa royale naissance... Ainsi que l'a fort bien dit M. Ernest Daudet, le duc de Berry avait du sang du Béarnais dans les veines; il avait pour la galanterie un penchant aussi violent que son aïeul Henri IV, et ses retentissantes aventures excitaient au plus haut degré la colère de Louis XVIII. La liste de ses enfants pourrait donc être fort longue, et peut-être cette polémique nous révélera-t-elle



Il reste un fils encore vivant du duc de Berry, que je me suis gardé jusqu'à présent de nommer, parce que je connaissais son désir de se tenir en dehors de toute polémique. Tout le monde n'ayant pas imité ma réserve, il n'y a plus de raison pour que je taise son nom. Le comte de la Roche est le fils de mademoiselle Sophie de la Roche, dont on a voulu faire à tort une sociétaire de la Comédie-Française. Il est né le 30 mars 1820, six semaines après l'assassinat du duc de Berry. Il porte les prénoms de Charles-Ferdinand. C'est un vieillard alerte et aimable, aux allures de grand seigneur, qui a longtemps été officier dans l'armée autrichienne et a gardé précis dans sa mémoire les détails du temps où il fréquentait aux Tuileries. Il a conservé les meilleurs rapports avec tous les membres de la famille de Bourbon et c'est *Madame*, elle-même qui lui fit épouser mademoiselle Dolé fille du secrétaire des commandements du comte de Chambord. Il était un des familiers de Frohsdorff et depuis la mort d'Henri V, il passe la plus grande partie de l'année dans son palais de Grätz tout rempli de précieux souvenirs.

Le témoignage de M. de la Roche serait précieux à recueillir dans la discussion sur le mariage du duc de Berry avec Amy Brown; or, le comte ne croit pas à ce mariage, pas plus qu'à l'origine royale de John et Georges Brown, mais il refuse en souriant d'en dire davantage. Il a, dit-il, des papiers importants qui plus tard apporteront la lumière, mais pour des raisons de famille, il ne veut pas les livrer maintenant à la publicité; à sa mort seulement, on pourra les lire aux Archives nationales à qui il les lègue. C'est là qu'on trouvera la clé d'un mystère que nul jusqu'ici, de façon certaine, ne peut se vanter d'avoir bien pénétré.

VICOMTE DE REISET.

encore l'existence de quelques-uns. On raconte qu'après la mort du malheureux prince, une vingtaine de femmes styriennes vinrent un beau jour se jeter ensemble aux pieds de la duchesse, se déclarant toutes enceintes de ses œuvres. Marie-Caroline, qui ne s'était guère illusionnée sur la fidélité de son mari, demeura pourtant surprise, et montra tout d'abord quelque incrédulité; mais après réflexion, elle se contenta de sourire en ajoutant avec philosophie : « Après tout la chose est possible, car le duc avait passé à Grätz un peu plus d'une semaine! »

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LE PETIT HOMME DE DIEU

I

— Voyez donc cela, s'il vous plaît, Cordula! — dit-il en entrant, après avoir secoué ses semelles sur le paillasson.

Il déposa son chapeau à terre et, dénouant une serviette de grosse toile bise, Cordula Ryckboer aperçut alors, proprement roulée, une tunique violette, qu'elle ne déplia pas tout de suite, les mains ouvertes et vaguement planantes, comme par-dessus un objet sacré.

— Oh! — fit-elle, — on dirait la robe de Notre Seigneur!

Ivo Mabbe sourit en la regardant : il remuait sa tête à longs cheveux, avec une piété onctueuse et grave. Ses yeux, sous les hauts sourcils arqués, étaient emplis de rêve, de modestie et d'assurance.

— C'est bien là, en effet, la robe de Notre Seigneur, — dit-il. — A la dernière Procession, il n'y avait pas un accroc. Et, à présent, voyez : c'est une éraflure à y mettre le doigt.

Cette fois, s'étant baissée, car elle était plus grande que lui, elle avait pris l'étoffe et la déployait, en sorte que c'était là, sous le plafond bas, comme le vêtement d'un homme de la taille d'Ivo.

Il avança le doigt et lui montra, plus bas que la ceinture, dans le dos, la trame déchirée. Aussitôt elle fit un pas vers l'une des deux fenêtres de la pièce. C'était la tombée du jour : il pleuvait depuis la veille, — une pluie grésillante d'au-

tomne, une vraie petite pluie de pauvres gens, avant les grandes ondées venteuses de novembre. — Une lueur crépusculaire, noyée, livide, venait par les étroites vitres embuées. Et lui, l'ayant suivie là, soutenait avec sa main droite les bords de la tunique.

— Sûrement, — dit-elle, — c'est un clou qui a fait cela.

Un silence tomba : il ne passait personne dehors, dans cette rue où les portes ne battaient qu'à l'heure des offices.

Ivo peut-être songea aux clous de la Passion : il dit étrangement que Notre Seigneur les connaîtrait jusqu'au bout. Ses yeux clairs, très doux, regardaient de côté, humides comme pour une peine personnelle. Elle vit, dans leur orient mouillé, se réfléchir, avec sa vitrine basse en auvent, la vieille boutique d'en face où, depuis quinze ans, toujours le même tas de sabots s'empilait,

Cordula poussa un soupir : il sembla qu'elle aussi avait une part dans la minute triste. Sur la cheminée, un petit bateau, une barque comme en ont les pêcheurs de la côte, avec ses voiles rondes, voguait entre deux grands coquillages lie-de-vin, qu'on appelle *kinkoorn* dans les villages de la mer : il y avait également, à chaque bout de la cheminée, un chat et un chien de faïence. Et puis une toux parut s'ébrouer de la gaine de l'horloge, dans l'angle; le cadran de cuivre et d'étain avait l'air d'une lune dans un bonnet ruché de vieille femme.

Encore un peu plus le jour baissait : la couleur violette de la robe de Notre Seigneur seule demeurait visible, comme une sainte présence.

— Voilà, Cordula, — dit-il enfin : — le premier vicaire était dans la sacristie. Il m'a vu passer, il m'a appelé. La grande armoire était ouverte : avec Hanse la chaisière, il jetait là dedans des boules de camphre. La tunique était sur une chaise. Tout de suite le premier vicaire m'a dit : « Ivo Mabbe, il est arrivé un petit malheur à la robe de Notre Seigneur. » Et il mettait son pouce dans le trou. Je crois bien, Cordula, qu'il me regardait comme si l'accident était arrivé par ma faute. Au bout d'un petit temps, j'ai dit que je connaissais quelqu'un qui viendrait aisément à bout de raccommoder l'accroc. « Ah ! très bien, qu'il m'a dit, ce

sera toujours cela d'économisé. » Et il m'a regardé encore, disant que c'était sans doute ma sœur Barbara. J'ai détourné la tête sans répondre.

Ivo, avec ses dents jaunes dans sa barbe finement ondulée, souriait. Il attendit une seconde, et puis :

— J'ai pensé que Maria Magdalena pouvait bien faire cela pour Christus.

Sur la belle bouche de Cordula, gonflée comme un cœur de rose bleue, aussi passa le frisson lent d'un sourire. Elle roula vers lui, dans la chair grasse de son visage de blonde, ses chaudes et naïves prunelles couleur d'abeille. Et, si gentiment, comme la vraie amante de Christ :

— Est-ce que cela comme tout le reste, je ne le ferais pas pour vous ?

Le front lisse d'Ivo se releva. Il eut la fierté d'être aimé de la fille riche que recherchaient les hommes et qui avait des bijoux. Il ne souriait plus, il regardait au loin, dans la pluie de la rue, avec un orgueil grave et pensif. Et de nouveau sonnait à la pendule le coup de la demie.

— Voilà, — dit-il en hochant la tête : — je suis Ivo, le marchand de cordes de la petite boutique, je n'ai que ma maison et un peu de terre là-bas, du côté de la mer. C'est une grande joie pour moi que vous me parliez ainsi.

Après tout, tant d'autres aussi auraient été fiers de l'amitié d'une belle fille comme cette Cordula, la propre fille de ces grands fermiers des dunes, les Ryckboer, qui un jour étaient venus vivre à la ville !

— Petit homme de Dieu, — fit-elle avec ingénuité, — vous savez bien que c'est pour quand vous voudrez.

Et c'était comme elle disait : elle était prête à l'épouser, cela dépendait d'Ivo ; mais il ne se montrait pas pressé. La terre tourne : c'est l'été, et puis vient l'hiver, et puis encore une fois le printemps ; on sait bien que ce qui doit arriver arrivera. Ainsi, de cette chose à laquelle souvent tous deux pensaient, il en était comme de toutes les autres choses de la vie en Flandre.

— Tous les jardins ne sont pas le même jour en fleurs ! dit-il en levant la main.

Il aimait parler en paraboles, comme le vrai Christ dans

les saints Evangiles. Dans le soir frais de la chambre il apparut tout à coup à Cordula plus grand qu'il n'était, avec l'ivoire clair de son front entre ses bandeaux aplatis de pommade. Elle lui eût donné volontiers sur l'heure ses champs, ses maisons, tous ses biens. Sa gorge lourde sous son corsage battait. Et elle l'admirait sans rien dire, à l'égal d'une belle image peinte. Dans la lueur pâle de la fenêtre, la robe de Christus avait une vie spirituelle comme une figure liturgique de vitrail, comme une grosse améthyste au doigt d'un évêque. Déjà il ne pensait plus à ce qu'elle lui avait dit : il était redevenu Christus.

— Il y a encore cela, — fit-il : — un rempli au bas de la robe ne ferait pas mal ; elle est un peu longue pour moi. Quand Notre Seigneur était sur l'âne, on lui voyait ses pieds nus.

Il le disait comme s'il le tenait de quelqu'un qui avait connu Christ.

C'était la troisième année qu'il portait la tunique : l'autre Christ avant lui l'avait portée pendant six ans sans une tache ni une éraflure. Ivo, au fond, souffrait de l'accident comme d'un mal qui l'atteignait dans sa dignité.

— D'ailleurs, il vaut mieux que vous voyiez vous-même, Cordula.

Dans le soir tombant à petites plumes noires, il prit la robe, et, les bras levés, la déplia, la tenant devant lui sous son menton, la tête un peu penchée. Toute la chambre, dans un silence anxieux, sembla regarder. La bonne Cordula alors alla prendre sa pelote, puis, s'étant baissée, un genou en terre, elle fit à la hauteur des chevilles un ourlet qu'elle fixa au moyen de trois épingles... Qui aurait pensé que l'ancien sacristain qui avait été Christ avant lui le dépassait d'une demi-tête au moins ? C'était d'ailleurs un homme de bien aussi, celui-là, quoiqu'il fût marié et risquât souvent de perdre, avec une femme acariâtre, l'égalité d'humeur inséparable du caractère de Notre Seigneur.

Ivo, une seconde, demeurait là, avec la robe violette tombant à plis droits de son menton à ses pieds. Christ n'eût pas fait autrement de son temps, s'il fût allé chez le tailleur essayer sa belle robe neuve. Et puis Cordula posa les mains sur ses genoux, et, d'un effort léger, fut debout. Ensuite elle prit

des mains d'Ivo la tunique, et, avec soin, la remit dans ses plis. Maintenant, à la vitrine en auvent de la boutique d'en face, un quinquet, avec son petit feu radiant dans la brouée, avait l'air d'un cœur rouge percé d'épingles.

L'horloge sonna six fois. Ivo comptait les coups en lui-même; il ramassa son chapeau :

— Voilà, il est six heures. Ma sœur Barbara m'attend pour le souper.

Il ne disait pas qu'il craignait, en s'attardant, les remontrances de la vieille fille. Mais cela, Cordula le savait aussi bien que lui. Il soupira : le sensible cœur de Maria Magdalena à son tour palpita, pris de pitié pour le martyre quotidien de Christus. Mais presque aussitôt, comme après tout elle était femme, elle se mit à rire à belles joues claires ; l'ombre autour d'elle aussi riait.

— Jésus Maria! — c'est Barbara qui m'en voudrait, si elle apprenait que c'est chez moi que vous avez porté la robe!

Il secoua la tête mélancoliquement. Il eût bien voulu dire, comme son divin maître, qu'entre cette femme et lui il n'y avait rien de commun. Mais, depuis trois ans seulement qu'il était Christus, il n'était pas encore suffisamment habitué à ce langage divin. Et il se taisait, reculant lentement vers la rue. Secrètement, dans le mystère du soir sourd, la porte s'ouvrit. Leurs voix basses échangèrent le bonsoir :

— Bonne et sainte nuit, Cordula!

— Bonne nuit, Ivo.

Dehors une fine pluie salée, comme un fin sable des dunes, toujours bruissait. C'était à Furnes, près de la mer.

II

Sainte-Walburge, avec ses arcs-boutants comme des ponts, avec ses amas de saints et de martyrs comme au paradis, avec son tronçon de tour comme un corps décapité et ses ogives pareilles à des mitres d'évêques, de tout son poids de siècles surplombait la petite maison au bord du petit trottoir, dans

la petite rue où le matin et le soir il passe des enfants qui vont à l'école et des religieuses en cape blanche qui vont aux offices.

Ivo, derrière le jour bas des fenêtres, aunait et roulait en boule de la corde; il pesait aussi de la semence et de la graine, étant à la fois marchand cordier et grainetier comme l'avait été son père. La boutique avec le fils n'avait pas grandi, — une boutique comme une armoire au mur de l'église, dans le bourdonnement des orgues. — Et là dedans, un vieux petit comptoir creusé d'usure, avec les poids et la balance de cuivre, les sachets de gros papier violet enfilés à une corde, un sac de pois à droite, un sac de haricots à gauche, De la boutique montait une odeur de chanvre et de goudron, comme dans les ports.

C'était là que jour à jour Ivo avait vécu. A douze ans, étant enfant de chœur, il avait eu un grand bonheur. Le petit Jésus d'alors, le Jésus parmi les docteurs du Temple, s'étant un matin d'hiver noyé en patinant sur le canal, ce fut lui qui pendant plusieurs années, en robe blanche à larges manches et les cheveux bouclés comme la toison d'un mouton, controversa, le grand saint jour de la Procession, avec les rabbins. On pouvait dire ainsi qu'il avait commencé comme Christ lui-même : il avait été le petit Jésus enfant avant de devenir, longtemps après, le glorieux Christus faisant sur l'âne son entrée à Jérusalem. Il ne demandait pas à monter plus haut : d'ailleurs Maene Daele, le tailleur à la belle barbe, qui, juché sur le char de l'Ascension, semblait toucher du front le ciel, n'était pas prêt à lui céder la place. C'était, celui-là, avec Ivo sur l'âne, avec Notre Seigneur portant sa croix, un des trois grands Christs autour de qui se jouait le solennel mystère annuel de la Procession de Pénitence.

Ses cheveux maintenant lui tombaient jusqu'aux épaules, longs, soyeux et bouclés. Les autres Christs, eux, toujours avaient dû porter perruque : la veille, Esperitz, le coiffeur de la rue de la Station, refrisait les boucles, d'un petit coup de fer. Ivo, dans son zèle pieux, avait voulu être le plus possible un Christ qui ne devait rien à personne. Il se bornait à rouler le bout de ses mèches dans des papillotes : ce n'est pas le Bon Dieu qui lui en aurait gardé rigueur. Du

reste, le bourgmestre, les échevins, les vicaires, tout le monde était content de lui : jamais de mémoire d'homme on n'avait eu de meilleur Christ. Il en rejaillissait une considération sur la vieille ville de Furnes.

L'âme d'Ivo Mabbe elle-même avait fini par ressembler à sa belle chevelure sacrée : comme celle-ci à la longue s'était bouclée, elle avait pris le pli de la sainteté. Quelquefois il disait à Cordula :

— Je suis un vieil enfant de chœur. Je suis toujours celui qui allumait les cierges pour les messes et agitait l'encensoir.

Son âme était demeurée toute proche de la grande église et parfumée de vieil encens séculaire, une âme tranquille, humble et silencieuse comme la petite boutique avec son comptoir bien écuré et ses petits sacs de semence. Une coulée de jour clair descendait du ciel entre les toits d'en face et, dans la pénombre du comptoir, faisait briller la balance. Chez Ivo aussi une lumière venait de là-haut, d'un point du ciel où il fait éternellement jour, et elle éclairait sa vie intérieure. Naguère il avait cessé d'aller au cabaret et de fumer sa pipe en crachant des ronds à terre, comme même les prophètes et les apôtres le faisaient à Furnes. Ceux-là ne se gênaient pas pour risquer un petit juron, à l'occasion. Quelquefois, l'été, cependant, il allait regarder les joueurs de boule sous les tonnelles, le long des remparts. Il donnait son avis, au besoin, les mains derrière le dos, en homme juste qui reconnaît les mauvais coups des bons. Autrement, il restait chez lui à lire saint Mathieu ou à écouter chanter le pinson dans sa cage. Jamais il ne s'était fâché contre personne.

Ivo n'était pourtant qu'un simple marchand qui vendait des cordes et de la graine. Les gens de la ville avaient fini par l'appeler Christus. Et Christus était aimé de Maria Magdalena. C'était là une histoire comme toutes les autres histoires.

III

Ivo Mabbe aimait passer une heure chez Kas Onkelaer, celui des trois rois mages qui était Melchior. Presque tous les

gens de la ville avaient ainsi un emploi dans la Procession. C'était un vieux homme un peu courbé, mais qui, le jour arrivé, se redressait sous son manteau bordé de lapin blanc. Il racontait des choses de la Révolution : à Paris le frère de son père avait vu tomber la tête du roi. Il avait une manière d'imiter avec la bouche le bruit du couteau en roulant les yeux!... Kas Onkelaer autrefois avait été gendarme.

Il habitait, au fond d'un petit jardin, deux chambres et un grenier sous un vieux toit de tuiles moussues, rouges comme des oranges. C'était incroyable tout ce que le roi mage avait trouvé à planter dans ses vingt pieds carrés de terre. Il y avait là un buis en astrolabe, un poirier en pyramide, une vigne en espalier, des phlox, des asters, des roses trémières et des tournesols, entre des bordures de vergiss mein nicht, de lychnis et d'œillets. Un sentier de petites coquilles allait de la rue à la maison, luisant comme un chemin de procession, avec une fine poussière d'aurore craquant sous le pied. Trois fois l'an, Kas Onkelaer partait renouveler à la mer sa provision de coquillages. Un petit gazon frisait contre le mur, miré dans une boule de verre sur un trépied. Trois grosses valves roses pendues à un fil de fer laissaient déborder du lierre terrestre comme une chevelure. Mon Dieu! un ancien homme comme cet Onkelaer qui toujours parlait de la Révolution, un homme qui, comme celui-là, n'avait ni femme ni enfant, pouvait attendre venir son heure en regardant fleurir ses roses, l'été, et ses tournesols, l'automne. Lorsque, un jour, par le petit chemin de coquillages, la mort viendrait, elle le trouverait assis sur le petit banc vert, les genoux dans la paume de la main, comme un saint dans son coin de paradis.

Or, une après-midi qu'il faisait un temps doux de soleil, après les pluies de l'autre semaine, Ivo, passant par la rue, vit Onkelaer sur son banc et poussa la porte à claire-voie. Ses larges semelles écrasaient du ciel sur les fines nacres du petit chemin. Comme il avait naturellement une épaule plus basse que l'autre, son bras de ce côté semblait faire une ombre plus longue.

— Le Seigneur soit avec vous, oncle! — dit-il, en jouant sur les deux premières syllabes du nom de Kas Onkelaer, comme, du reste, les autres aussi le faisaient.

Et, tout de suite après. il avait, dans son visage gothique allongé par la barbe, son sourire pâle de Christ d'église.

— Il y a si longtemps que nous nous connaissons, brave Onkelaer! N'étiez-vous pas là déjà, avec Gaspar et Balthazar, la nuit de la Nativité? Le petit enfant dormait dans la paille. A chaque baiser que vous lui mettiez sur les mains, sa chair tendre fondait un peu, comme du sucre. Et il y avait à terre de l'encens et de la myrrhe dans des pots...

On n'aurait pu dire s'il parlait de lui-même ou de celui qui avait été Christ dans les temps.

Le bon mage avait mis près de lui une corbeille de noix sèches. Il en choisit une grosse, la fit craquer entre ses pouces et, dodelinant la tête, il observait Ivo, du coin de l'œil, avec malice.

— Vous savez bien à qui vous le dites!... A force de porter la peau du mouton ou du loup, on finit par être mouton ou loup soi-même.

Ivo Mabbe, avec une humilité sincère, répondit :

— Je ne suis que le pauvre petit marchand de cordes et de semences, oncle, je ne suis que le dernier des hommes.

Il demeura ensuite quelques instants sans ouvrir la bouche, et il regardait à ses pieds. Autour de lui effluait, dans la tiédeur pâle du soleil, l'arome miellé des derniers hélianthes. De grosses mouches lourdes à ailes d'or, les mouches tardives de l'arrière-saison, longtemps restaient collées au cœur des asters. Et un si grand silence régnait qu'on s'entendait penser, comme au fond d'un puits.

Les pouces du mage encore une fois faisaient craquer une noix, et alors on se reprenait à la vie des choses... C'était une petite récolte qui, tous les ans, lui venait d'un parent dans la dune : il avait, en les croquant, la conscience de faire son salut aussi bien que ceux qui peinent sur les routes ou naviguent par les mers. Derrière sa grosse tête grise coiffée d'une casquette énorme, les feuilles de la vigne semblaient peintes avec du vin de Bourgogne et festonnaient le mur de la maison. Quelquefois il lui en tombait une dans le dos. Les coquillages et les myosotis ne cessaient pas de le considérer avec leurs yeux de nacre et d'azur.

— Voilà, oui, c'est une grande misère, Kas Onkelaer. — fit

enfin Ivo. — On aura beau faire, on sera toujours, par rapport à Christ, comme la petite noix que vous pelez là par rapport à l'univers.

Le marchand était un esprit réfléchi : il aimait à regarder profondément en soi lever l'idée comme les petites graines qu'il vendait ; et on ne le comprenait pas toujours.

— Mieux vaut n'y pas trop songer, — dit philosophiquement l'ancien gendarme en donnant un léger coup à sa casquette.

Celui-là avait vu de si près les hommes qu'il était resté désabusé sur leur effort pour s'avancer aux voies de la perfection.

Là-dessus, il achevait d'éplucher sa noix, et puis, poussant vers Ivo la corbeille, il lui faisait une place sur le banc vert.

— Hé ! — dit Ivo, — ce n'est pas de refus.

Une salive gourmande mouillait les coins de sa bouche ; il entra sa main dans le tas. Les noix étaient fraîches et blondes. De nouveau le jardin faisait silence, tandis que sous leurs pouces les coquilles sautaient. Tout à coup le vieux roi Melchior se mit à rire :

— L'autre jour, quand j'étais dans le verger de mon parent et que son garçon gaulait les noix, c'était tout à fait comme au temps où les Jacobins étaient les maîtres... Les têtes aussi tombaient comme les noix en tous sens !

Ivo ne répondit pas : peut-être il songeait à autre chose, peut-être aussi cette comparaison lui paraissait un peu ridicule. Il se tenait assis, le corps penché en avant, faisant avec ses doigts attentivement le travail délicat d'ôter les petites peaux jaunes, une à une. Un exercice de piété ne l'eût pas occupé davantage : il épluchait sa noix comme si son salut en eût dépendu ; les zestes, à mesure, lui tombaient sur les genoux. Et ensuite il donnait un coup de dent, croquait une noix après l'autre. C'était curieux de voir Christus s'appliquer à ce travail comme s'il eût mis en action une parabole de l'Évangile. En lui-même il pensait que Kas Onkelaer eût bien fait de lui chercher la salière. Le sel le fit penser au poivre, le poivre à la moutarde, et subitement il se remémora cette parole de Notre Seigneur : « Je vous le dis, en vérité, si vous aviez la foi aussi gros qu'un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : « Transporte-toi d'ici-là », et elle s'y transporterait et rien ne vous serait impossible.

Il se leva, laissant tomber de ses genoux les petites pelures; et il apparut devant le vieux mage, grand de toute sa taille, avec la main haute. Et, sans cesser de mâcher le quartier de noix qu'il avait entre les dents, maintenant il disait :

— Voilà, vieil homme, il faut toujours espérer. Et espérer, c'est croire à tout ce qui se voit et ne se voit pas, comme à la présence de Dieu même et parce que Dieu est présent en toute chose. Et quand par la pensée on cherche à se rapprocher de Dieu, il faut croire à soi-même, parce que croire à soi-même, c'est encore croire à Dieu, sans lequel il n'y a rien de bien sur la terre. Car, encore une fois, sachez-le, Christ a dit...

Et il répétait tout haut la parole divine en appuyant fortement sur les mots. Le son de sa voix s'enfla quand il parla à la montagne. En même temps, il regardait Kas Onkelaer comme si celui-ci eût été la montagne.

L'ancien gendarme secoua sa grosse tête sous sa casquette, et, sans cesser de faire éclater ses coquilles de noix, il disait :

— Je crois à Christ, à la Vierge, aux saints, je crois à tout, mais cela, non, je n'y crois pas. Jamais on n'a vu une montagne qui était ici se déplacer pour aller là.

Il riait d'un long rire, entre ses joues rasées, comme au temps des grosses farces et des histoires de chambrée.

Alors Ivo, haussant les épaules, doucement laissa tomber :

— Homme de peu de foi !...

Il marchait à petits pas dans l'allée des coquillages, la tête baissée, se demandant comment il pourrait expliquer clairement à Onkelaer la parabole. Une chose le gênait lui-même, à savoir le rapport de l'énormité de la montagne avec l'exiguité de la taille de l'homme. Il eût été plus à l'aise s'il ne s'était agi que d'un caillou ou de tout autre objet infime.

— Hélas! Seigneur, — soupirait-il, — moi qui crois, ne voilà-t-il pas que j'en viens à raisonner moi-même?

Il fut distrait par une mouche qui obstinément revenait lui piquer l'oreille : il la chassa par trois fois, et, à la quatrième seulement, elle s'en alla et pénétra sous la spacieuse casquette du mage.

— Démon ! — cria le vieux en tirant sa casquette et frappant l'air autour de lui.

Il faisait doux dans ce coin de jardin, contre la vigne, comme dans un tableau ou une fable. Un gros potiron jaune était placé de l'autre côté de la vitre, rond et brillant comme le turban du roi nègre. Par la porte ouverte de la maison, on voyait le buffet verni, avec son papegai sous globe près d'une vieille soupière en Delft.

Un petit homme à gros ventre, en ce moment, poussa la claire-voie, roulant sur ses jambes courtes. Il avait des joues soufflées comme un masque, avec un rire émerveillé et lippu où les dents ressemblaient à des pépins blancs. Il tenait une grande pipe à la main, jovial, heureux, reluisant de vie paisible.

— Celui-là aussi était là-bas ! — fit Onkelaer, en clignant de l'œil vers Ivo.

Ivo savait très bien qu'il voulait parler de Bethléem. Et, en effet, Badilon, ancien douanier pensionné, avec sa face joufflue et camuse, était le roi noir venu d'Arabie, le bon Balthazar en personne. C'était encore une gloire pour la ville que la nature parût l'avoir expressément doué pour s'acquitter de son rôle. Tout de suite, au mot de son ami, Badilon s'était mis à rire. Badilon semblait être venu en ce monde pour rire et faire rire les autres. Quand il ouvrait ses grosses lippes bleues, les oiseaux riaient dans les arbres. Or Badilon, toutes les après-midi, venait chercher son ami Kas Onkelaer ; ensemble ils partaient fumer des pipes, devisant et se promenant le long du canal qui va vers Dunkerque. Ils avaient bien, à deux, un siècle et demi ; quand ils causaient du passé, c'était comme s'ils avaient assisté eux-mêmes aux prodiges en Orient. Onkelaer, pour la centième fois, racontait que son oncle avait vu tomber la tête du roi : il semblait que Badilon ne l'eût jamais entendu. Il était simple et crédule, ingénu comme un vrai nègre ; et Onkelaer était admiré de Badilon. Le soir, ils s'en allaient au cabaret des *Trois Rois* jouer une partie de pandour avec Hérodes ou le prophète Jérémias.

Christus se rappela qu'il avait promis d'aller prendre une tasse de café chez Maria Magdelena, et il leur dit au revoir avec la main.

IV

C'est matin de dimanche en Flandre. Un vent clair et léger vient de par delà la mer et souffle dans les hauts peupliers de la route. Les petites maisons de pêcheurs, lavées de lait de chaux sous leurs toits rouges, ont de beaux nuages d'argent dans leurs vitres. Chacun, après la semaine de pêche, a étendu ses filets en travers du champ.

Derrière les haies, il reste des roses trémières et des hélianthes qui ont l'air de regarder si quelqu'un ne va pas venir. Et la dune, tout autour, s'irise de frissons bleus ; il tremble un fin grésil de cristaux dans le soleil pâle.

Ivo va par la chaussée qui mène de Furnes à la Panne. Il n'a pas de bâton dans les doigts, et il siffle doucement une vieille chanson. Entre les arbres de pourpre et de cuivre, droits comme des cierges aux deux côtés du chemin, il aperçoit des champs de navets verts, des prairies à bestiaux et de longs labourés, coupés de petites lignes d'aunes et de saules... Quelquefois il venait de très loin un petit canal entre des talus droits, bien entretenus. Ou bien un chemin comme un chapelet se dévidait et là-bas filait vers un clocher dont on voyait s'effiler la pointe. La terre gorgée d'engrais fumait rose et bleu, comme si par la porte ouverte des églises il floconnait de l'encens. Et une grande paix de silence et de repos flottait. De vieux chevaux quelquefois s'en venaient poser leur tête lourde par-dessus la barrière. C'était là un vrai temps de bon Dieu.

Et puis on entrait dans la région des fermes. Avec le grand chien enroué dans sa niche, les porcelets roses qu'on engraisse pour Noël, le poulain rouge à petites pattes grêles comme un joujou de Saint-Nicolas et toute la nuée des poules picorant dans les fumiers, elles ressemblaient à des arches de Noé. La vigne et le houblon festonnaient les toits rouges. On aurait eu du plaisir à être là soi-même assis sur un seuil, dans une cahière en bois, les mains sur les genoux en attendant venir son jour. Les carrés de gros choux bleus à présent fleuraient ferme.

Ivo marchait à petits pas : il n'était pas pressé d'arriver :

les arbres de la route non plus. Le soleil tièdement lui chauffait les épaules. Quand le vent soufflait un peu plus fort, c'était comme si avec sa bouche quelqu'un lui faisait passer un petit frisson sur la peau. « Seigneur ! Seigneur ! pensait-il, que tout cela est bon ! Grâces vous soient rendues, Seigneur, pour avoir répandu sur les hommes vos bénédictions ! » Il se disait qu'on aurait toujours assez de temps, le reste de la semaine, pour songer à la misère du pauvre monde.

Oui, voilà, tout avait un air de dimanche, le ciel, les pavés de la route, les tournesols derrière les haies, les petites maisons basses des pêcheurs avec leurs volets verts et blancs, comme des barques venues en visite au village. Des vols de pigeons tournoyaient. Le bœuf se grattait son poil d'hiver contre le pommier. Des enfants à derrière nu jouaient avec le chat près des portes. Jésus-Christ lui-même, s'il était venu en Flandre, aurait eu bon au cœur parmi cette douceur d'un dimanche dans la dune.

Ivo, en laissant pendre sur le sol son bras plus long, regardait son ombre marcher devant lui. « Mon ombre et moi sommes deux et un, songea-t-il, comme moi et Notre Seigneur, le jour de la Procession. » S'étant dit cela, aussitôt il se signa, par humilité. Mais, l'ombre toujours allant devant lui, il lui arriva de penser tout à coup à cette chose extraordinaire : c'est que la croix, derrière le corps de Christ, avait été aussi comme l'ombre de ses bras étendue à travers le monde. Il ouvrit les siens largement ; et c'était là, sur les clairs pavés bleus de la route, comme les branches mêmes de la croix entre lesquelles lui, Ivo, avec son maigre cou et sa tête à longs cheveux, eût été cloué. Cela lui causait une grande joie. Il marcha ainsi quelques instants, les bras en croix. Des pêcheurs qui, derrière les vitres, le voyaient passer, gravement disaient :

— C'est Christus... Sûrement il a son idée.

Des cabarets aux fenêtres basses clignaient de l'œil. Toujours il entrait quelqu'un qui ensuite, avec son verre de genièvre à la hauteur de son estomac, se tenait debout devant le comptoir. Un des pêcheurs, qui plusieurs fois s'était jeté des verres dans le gosier, tout à coup se mit à rire. Et, étant allé sur le seuil, il appela d'une voix éraillée :

— Christus ! Christus !... Ne viendrez-vous pas boire la goutte avec moi ?

Mais lui, faisait un geste avec la main et continuait sa route. Jadis, au temps où il lançait la boule sous les tonnelles, il serait entré à son tour. Alors il lui arrivait parfois encore de boire un verre de trop. Il ne faisait pas autre chose que ne font les autres, la voix haute, en tapant sur les tables. Mais cela lui était passé depuis qu'il portait la tunique violette de Christ.

Il remarqua qu'à mesure qu'il avançait dans le village, les cris et les rires devenaient plus bruyants dans les petits cabarets. Il y en avait qui juraient comme des possédés, et Ivo, chaque fois, se sentait un coup dans la poitrine : il n'eût pas souffert davantage si lui-même dans le saint nom eût été blasphémé. Sa joie s'en alla. Ce n'était plus dimanche en Flandre ni dans son cœur. De loin, il leur criait, comme il est dit dans l'Évangile :

— Vous ne blasphémerez pas le nom du Seigneur !

Tous ne l'écoutaient pas : quelques-uns lui jetaient son nom de Christus par dérision. Et puis il pensait à leur misère. qui n'avait pour s'étourdir que cet alcool dont ils se grisaient. Il faisait le signe de la croix et disait tout haut :

— Qui leur viendra en aide dans leur détresse, si ce n'est vous, Seigneur Jésus-Christ, qui êtes mort sur la croix ?

Comme il passait à la trivière, il croisa le curé qui lui tira son chapeau : c'était un orgueil pour lui, ces hommages du clergé. Aussitôt des têtes vinrent aux portes et le saluèrent avec des hochements de petits moutons mécaniques.

Il s'arrêta chez la grosse Otje Ryckboer, qui tenait un magasin d'aunages près de l'auberge du *Pélican*. C'était une parente de Cordula : celle-ci la priait de lui faire parvenir par la diligence une pièce de baie rouge dont elle avait besoin pour un jupon... Otje offrit de lui moudre une bonne tasse de café.

— Non, — dit-il en clignant de l'œil, — j'ai là quelqu'un qui m'attend dans la dune.

Et il pensait à son petit âne, à l'âne de Notre Seigneur, là-bas paissant l'amer et tonique gramen.

Une fois tous les quinze jours, il venait de la ville pour le voir, et ensuite il s'en repartait content.

Ivo quitta donc la marchande et prit un sentier à travers les sables. Bientôt les maisons de pêcheurs et les cabarets s'abaissèrent derrière les monticules blancs. Une odeur vague de plies à la poêle, par bouffées, un peu de temps traînait et puis s'évanouissait enfin. Et Ivo était là seul, maintenant, marchant devant lui à travers les petites pensées bleues des dunes, bleues comme des écailles de menues moules. La solitude était tiède, ventilée, parfumée de sel et d'iode. Et comme une fois il avait vu des images de Judée, les bosses pelées qui à l'infini se déroulaient le faisaient penser au désert où Jésus avait passé. Il faisait grand silence : on n'entendait pas même la mer, rien que la petite chanson du vent, comme un vol d'abeilles. Et encore une fois Ivo était heureux.

Il regarda à ses pieds, et, cueillant une pensée, se répéta longuement : « Cordula... Cordula... », sans dire autre chose, comme si, de se répéter simplement ce nom aimé, sa vie eût été pleine. Un lapin çà et là débusquait, roux, d'entre les argousiers. Des mouettes avaient laissé dans le sable des empreintes de pattes, comme un dessin de petites ancres. Et il y avait aussi des pas d'âne, en grand nombre. Parfois Ivo se baissait, et, voyant un crottin, pensait que le petit âne peut-être avait passé là. Il riait doucement dans sa barbe ondulée.

— Hé ! Christophe ! petit âne de Dieu !

A la pointe d'un cône, l'animal paissait, petit et fin, d'un gris de soie argentée un peu lilas, avec son ventre gros de serpolet entre ses quatre pattes fluettes, terminées par des sabots en as de pique. L'âne reconnut la voix et, avec ses limpides yeux de jais sous ses cils pâles, il le regardait venir. Un instant, Ivo, s'appuyant à sa grosse tête lourde, lui caressa les naseaux roses et le creux chaud des oreilles.

Une amitié existait entre eux : c'était pour Christus comme une part de sa sainteté qui demeurait là-bas dans la dune, tandis qu'il aunait de la corde derrière son comptoir. Il y avait un peu plus de trois ans que Barbara et lui étaient partis l'acheter d'un pêcheur, à Lombartzyde : l'âne avait alors quatre ans. Le curé du village lui-même l'avait baptisé plaisamment du nom de Christophore, en témoignage de son office. Le nom étant un peu long, on l'avait abrégé. Et ainsi il s'était appelé Christophe, comme un homme.

Ivo ne pouvait admettre que la bête qui portait Christ faisant son entrée à Jérusalem fût ravalée à de vulgaires usages quotidiens. C'est pourquoi, ayant acquis le petit âne, il l'avait confié aux soins d'un pêcheur, l'honnête Wishje Brad, afin que l'âne, tout l'été, paturât librement dans la dune et, l'hiver, toujours eût du foin sec dans son écurie. On peut dire que, dans tout le pays, il n'y avait qu'Ivo Mabbe pour avoir de si singulières idées! A la longue, cependant, elles n'avaient plus étonné; on disait simplement : « Voilà, Christus n'est pas tout le monde... »

L'âne était barré d'une croix foncée sur l'échine et ainsi paraissait revêtu d'une chasuble. C'était là pour Ivo le signe de sa prédestination, bien que Christophe, comme tous les autres petits ânes, fût entêté, avec un grand rêve obscur dans les prunelles.

Ivo, l'ayant caressé, tira de sa poche des morceaux de sucre; l'âne, en battant de la queue, les croquait avec gourmandise. Et puis il approchait ses naseaux de la poche et, avec les babines, tâchait de happer le sac où était le reste du sucre. Ivo en avait apporté près d'une livre. L'âne avait un petit rire heureux, à chaque morceau, et Christus, lui aussi, riait.

Quelquefois, d'une claque légère de la main, il chassait les mouches, ou bien avec l'ongle il lui grattait le garrot : l'âne ne semblait pas étonné. Et doucement, autour d'eux, le vent soufflait comme une parole d'évangile. Leur ombre, à leurs pieds, sur le sable blanc, était immobile et fraternelle. Sur un monticule voisin, un grison très vieux, un ancêtre de la dune, remuait ses longues oreilles comme les ailes d'un moulin. Plus loin, encore une paire d'oreilles sur le ciel bleu tournait, Avec un peu d'attention, on ne cessait plus d'en apercevoir en tous sens, dépassant la crète des dunes et se faisant signe comme des sémaphores. C'était un vrai jour de Jésus pour les ânes de la contrée.

Le sucre, peu à peu, s'épuisa. Ivo, ayant donné à l'âne le dernier morceau, lui leva la tête avec ses deux mains et, profondément, il le regardait dans les yeux. Le ciel bleu s'y mirait, infini, clair comme au matin du monde. Rien de mauvais jamais n'avait passé dans ces prunelles ingénues. Elles reflétaient l'espace, les nuages, la vie éternelle. Ivo se

baissa, s'y vit lui-même avec son visage d'homme, tout petit comme dans les miroirs à la foire; et, derrière lui, très loin, deux mouettes en plein ciel volaient... Peut-être l'âne savait à quoi pensait Ivo; Ivo ne savait pas toujours ce que lui disait l'âne. Là-haut, un petit nuage, rond comme une boule d'ouate, s'arrêtait pour regarder ce qu'il y avait de doux et de consolant dans cette amitié d'une bête et d'un homme.

Lorsque Ivo gagna la maison du pêcheur, — un toit rouge derrière une clôture de saules plantés à l'ouest, — plus d'une heure s'était écoulée. Docilement, l'âne le suivait. Wishje Brad, s'entendant appeler, arriva, son bouquet de poils au menton, des belières aux oreilles, les joues fraîchement rasées. Il était petit, humble, silencieux; il tenait les mains croisées sur la poitrine, avec un regard honnête et triste, gris comme la mer. C'était bien là un de ces hommes de Judée, timides et doux, qui suivaient Jésus partout où il prêchait. Il disait souvent : « Moi, Wishje Brad, une si petite chose de vie... »

Il était pauvre, avait dix enfants, et, à chaque nouveau-né, qui l'appauvrissait un peu plus, il bénissait Dieu. Ivo l'aimait pour son âme simple et croyante. Wishje Brad, tous les ans, s'en venait à la ville, le jour de la Procession. En cagoule de pénitent, la robe de bure descendant jusqu'à ses orteils nus, il traînait, avec quelques autres, attelés comme des bœufs, le char de la Résurrection. Wishje révérait Ivo comme l'image même de Christ. Quand Ivo lui parlait, il demeurait à l'écouter, la casquette dans les mains.

Ivo l'aborda en souriant :

— Ami Brad, vous êtes un de ceux de qui le Seigneur a dit : « Vous êtes le sel de la terre... »

Il portait toujours sur lui l'Évangile de saint Mathieu : il n'aurait eu qu'à le tirer de sa poche pour trouver la page et le verset. Brad inclina la tête, sans comprendre; mais, du moment que le marchand de cordes le disait, c'était comme si c'était écrit dans les étoiles.

Le petit pêcheur le fit entrer dans la maison et, tout de suite, Wauna, la femme, venait à eux. Ayant reconnu Christus, elle se mit à moudre du café, puis elle cassa des œufs dans la poêle. Ivo, avec un grand appétit, s'assit devant

la table, et mouilla ses bouchées de gorgées de café. Il y avait longtemps qu'il n'avait aussi bien mangé... Quelquefois il disait une sainte parole comme un petit homme de Dieu qu'il était; et, d'autres fois, il parlait de la campagne, de la terre qui allait bientôt mourir jusqu'au printemps prochain. Ses paroles prenaient naturellement un sens religieux dans ce pauvre logis près de la mer... Il demanda si les aînés n'étaient pas là : comme c'était dimanche, ils étaient partis pour un village, au loin. Alors il s'informa des autres : ceux-là devaient jouer quelque part dans la dune, avec cette petite sauvage de Ilje. Un peu honteuse, Wauna raconta que c'était la nièce de Brad, la fille de son frère qui habitait la ville. Ilje, à la saison, se louait comme ânière chez les petits fermiers de la dune, et, les pieds nus, un bâton à la main, s'en allait offrir sa bête sellée d'une bardelle aux gens de la plage. Wishje, tandis qu'elle parlait, baissait la tête.

Ivo se souvint : le grand Brad, comme on l'appelait, était un mauvais sujet des ruelles, ivrogne et batailleur, et qui, pour tout métier, vendait des crevettes aux portes des maisons. Ilje, de son côté, en loques, les yeux fous, un panier au bras, allait par les rues, avec son aigre cri de mouette : « Petites plies!... petites plies!... »

Elle pouvait bien avoir seize ans, maigre et plate comme les petits poissons qu'elle vendait, la bouche déformée par d'anciennes convulsions : on la disait à demi innocente. C'était une de ces graines de misère poussées sur le pavé des villes, n'ayant conscience ni du bien ni du mal. Quelquefois elle partait par les routes avec l'un ou l'autre, vaurien de son espèce. On les voyait assis dans la dune, devant la mer, comme un petit ménage. Lorsque enfin elle rentrait, le père lui rabotait les reins à coups de sabots. Il y avait des ans que la mère, un matin d'hiver, avait été ramassée gelée dans le ruisseau : celle-là aussi buvait comme un trou.

Au fond, Ivo éprouvait plutôt du dégoût pour cette basse humanité qui toujours retombait au mal. Son père, le vieux marchand de cordes, à force d'ordre et d'économie, avait conquis rang de bourgeoisie parmi les bonnes gens de Furnes. Lui-même, Ivo, ne fût pas devenu Christus s'il avait frayé avec cette canaille. Cependant, à cause du bon café, de la belle

miche et de la fricassée d'œufs, il se sentait, dans le moment présent, enclin à la bienveillance. Il hocha la tête et pensa au miracle de la multiplication des pains, dans la béatitude de la bonne digestion. Et puis, les yeux mi-clos, il se mit à regarder par les vitres du côté de la mer, sans parler. Wishje Brad, debout près de lui, un peu courbé, se taisait aussi. Tout le silence de ce dimanche dans la dune était avec eux.

Un étrange visage, aux cheveux de chanvre fin, venait alors se coller contre la fenêtre. Il demeurait un peu de temps derrière la vitre, à observer Christus avec des yeux aigus, la bouche de travers. Et Christus reconnaissait cette Ilje qui, à la ville, vendait des petites plies... Doucement le sommeil le prenait : il ferma l'œil droit, puis l'œil gauche; une torpeur lui coulait dans les membres. Il bégaya :

— Seigneur...

Christus dormit deux heures. Quand il se réveilla, le soleil commençait à fraîchir. Il alla caresser une dernière fois le petit âne, puis, ayant décidé de revenir le long de la plage, il prit à travers la dune. Wishje Brad, de son seuil, le vit qui montait et descendait avec le moutonnement des sables. Tout en marchant, il cassait des noix et, du bout des doigts, finement les pelait. Ivo Mabbe n'était jamais pressé. En toutes choses comme avec Cordula, il semblait toujours avoir l'éternité devant lui. Il suivit les petites sentes, quelquefois s'arrêtant à la pointe d'un mamelon et regardant déferler à l'infini la dune veloutée d'or. D'autres fois, en une crique hérissée de saules nains, à peine il entendait la chanson du vent. Puis, à pas lents, il se remettait à marcher. Sitôt que la dune montait, le sifflotement doux du vent aussi recommençait : Ivo lui trouvait une mélodie humaine...

Comme il tournait ses yeux en arrière, il aperçut à une petite distance le visage qui si singulièrement l'avait regardé derrière la vitre. Il savait maintenant pourquoi le vent ressemblait à une mélodie humaine : la bouche crispée en anche de flûte, Ilje sifflait très doucement une chanson de matelot. Elle tenait à la main un scion de saule avec quoi elle fouillait le sable. De son penaillon de jupe sortaient de maigres fuseaux de jambes nues.

Ivo n'était pas content. Il continuait à marcher, feignant de

ne l'avoir pas aperçue; et, seulement quand il fut près de la mer, il se retourna une dernière fois. De nouveau il vit qu'elle l'avait suivi : et maintenant elle se tenait aplatie sur le ventre, la tête dépassant un repli des sables; et, avec sa bouche sur le côté, elle riait sans bruit. Alors l'insistance de cette fille le troubla : à grands pas, il descendit vers la mer. Par-dessus les bateaux alignés au bord de la plage, le ciel divinement s'apaisait, tout pâle. Une brume venait de par delà la mer. Le soleil, à mesure, s'éteignait dans des feux violets. Quelquefois il tombait de petites braises qui, de proche en proche, allumaient les lagunes. C'était, pour les barques comme pour les ânes et tout le pays de la mer, la fin d'un jour où Jésus encore une fois semblait être descendu sur la terre.

Ivo marcha le long de la plage. La mer longue et plate comme une huile poussait vers le bord le froutement mousseux de ses écumes. Un instant, il resta à considérer les coquillages que chaque lame apportait. D'autres, par milliards, poudroyaient comme une chapelure de nacre et d'or : il pensa au jardin du roi mage Onkelaer. Il s'amusait aussi à voir monter en spirales le sable là où le lombric avait vrillé. Des poux de mer sautaient. Il finit par ramasser les coquilles les plus fraîches et les glisser dans ses poches. Il ne pensait plus qu'à Cordula : les soirs d'hiver, de ses belles mains grasses, elle faisait, avec les coquilles qu'il lui rapportait, des pelotes en forme de croix et de sacrés cœurs, qu'elle destinait à l'autel, pour le mois de Marie. Christus doucement se prit à rire, dans sa barbe d'or, en songeant à cet art de Cordula. « Oui, se dit-il, ce serait là une bonne femme. » Là-dessus, il soupira en regardant une petite étoile qui d'en haut aussi le regardait. Les dernières clartés s'abaissèrent encore : l'énorme mer, par-dessus les trépassés, eut un bercement plus profond. Alors Christus se signa en faisant sa prière.

V

Ivo, deux ou trois fois le jour, entrait faire ses dévotions à Sainte-Walburge. Il y avait servi la messe, en robe rouge

sous le surplis fin, avec les autres enfants de chœur. La grande abside s'ouvrait comme une fleur dont les fenêtres étaient les pétales tout clairs de ciel. C'était toute sa vie qui priait avec lui, à genoux sur les marches, devant le maître autel. Il restait ainsi un petit temps, se frappant au creux de la poitrine des coups qui sonnaient. Et puis il descendait vers le jubé, à l'autre bout de l'église. Il y avait là deux niches grillées : dans l'une, Notre Seigneur était emmené par les soldats : dans l'autre, Notre Seigneur reposait au tombeau. Un rais de jour latéral, comme un coup de lance, partait des hautes verrières encrassées, et péniblement perçait l'ombre autour de ces vénérables sculptures, œuvres d'un obscur et naïf tailleur en bois. La première montrait la tache pâle du corps demi-nu de Christ, les mains liées derrière le dos comme un malfaiteur. La peinture était terrible comme la scène : l'enlumineur avait imaginé des tons acides et violents qui faisaient grincer les dents. Dans l'autre niche, un long visage roidi était couché sous la dentelle, une couronne d'argent au front. De douloureuses figures pleuraient auprès.

A la longue, c'était devenu pour Ivo Mabbe comme un drame dont il avait sa part. Il se coulait jusque-là, le cou tendu vers les faces furieuses des soldats, l'un qui portait un casque, l'autre que cimait un turban. Celui-ci, avec sa grosse moustache de Turc, semblait inexorable. Voyant Christ si doux, avec le pardon infini de son tranquille et beau visage, le marchand de cordes soupirait, soufflait de foi et de pitié. Sa barbe tremblait : il injuriait et suppliait les deux reîtres, accroché aux mailles du grillage. Et puis, petit à petit, une paix résignée lui venait à lui-même : il inclinait la tête de côté comme faisait Christ ; et, machinalement, par un effet d'imitation, comme un bon acteur des mystères sacrés, il avait l'expression de la tête en bois peint qui semblait dire : « Pardonnez-leur, Seigneur : ils ne savent ce qu'ils font. »

Or, un soir, après le salut, il alla voir les Images, selon son habitude. L'officiant, avec les enfants de chœur, rentrait à la sacristie ; le sacristain éteignait les lampes : il n'en resta que deux, l'une au haut du chœur, l'autre près de la tribune des orgues. L'ombre autour s'amollissait : une aurore sembla bruiner dans la grande nuit mystique de l'église.

D'instant en instant, la nef se vidait ; un silence froid montait de dessous les dalles. Ivo, s'étant signé, joignit les mains, tout frissonnant devant son Dieu. Jamais il ne l'avait trouvé plus adorable et plus résigné. Un reflet de la lampe l'éclairait, rendait sensible l'illusion d'une ressemblance vivante. Partout ailleurs la ténèbre planait, solennelle et tragique, comme si plus jamais, après l'outrage fait à la divinité, la clarté ne dût descendre des hautes verrières aveugles. Ivo demeurait là, soupirant, les yeux mouillés, quand soudain il lui parut que Christ, au fond de sa niche, avait remué. Visiblement, un frisson comme une ombre avait couru sur son visage de pardon. « Mon Dieu! pensa Ivo, se peut-il que vous ayez ainsi voulu me marquer votre sainte présence? » Tout son corps tremblait; il était plus mort que vif. Il aurait voulu qu'un des apôtres de la Procession passât soudain : sans un témoignage certain, qui donc aurait pu croire à une telle chose? Dans ce moment, souffla auprès de lui une haleine un peu courte. Il espéra que son vœu avait été exaucé, il cria :

— Notre Seigneur, pour sûr, a bougé!

Il vit alors qu'Ilje était là. Elle contemplait avec des yeux fixes la nudité sacrée, la beauté du corps délicieux de Jésus. Une colère aussitôt le prit : il ne douta plus que c'était son ombre qui avait paru animer la vénérable sculpture. Quant à elle, elle ne l'aperçut pas tout de suite; elle restait perdue dans la contemplation de cette chair surnaturelle jusqu'où se dispersaient les roses d'un mystérieux orient éternel.

— Dehors! — fit-il, en levant la main.

Alors, comme l'autre fois dans la dune, elle se mit à rire; mais il la poussa devant lui vers la porte. Son visage était haineux et méprisant : il ressemblait plutôt au soldat casqué qu'au doux Christ pardonnant. Et, pas à pas, elle reculait, riant toujours de son étrange rire qui l'appelait et le défiait. Une seconde, ils s'arrêtèrent sous le porche. Mais, comme il y avait là trois bonnes femmes qui causaient, Ivo rapidement s'éclipsa, craignant pour son renom de Christus.

Dans sa boutique, le lendemain, il y repensait. Il ne pouvait s'expliquer ce que la réprouvée était venue faire à l'église. Il se rappelait toujours ses singuliers yeux d'ardeur et de folie dardés vers le beau Christ. Sa colère était tombée; c'était

plutôt un autre sentiment trouble. Vaguement, il se sentait jaloux de l'image en bois peint qui faisait le miracle d'enamourer les créatures. Il leva les yeux, se regarda au miroir accroché sous la touffe de buis bénit. Et, de nouveau, il prit l'expression de Notre Seigneur entre le Turc et le reître.

Ce jour-là, Ivo Mabbe avait vraiment de la besogne : il avait reçu du cordier un fort envoi de cordes grosses et moyennes. Le tout, après les avoir aunées, était de leur trouver une place dans la boutique, déjà encombrée. Quelquefois le poids de la porte remontait et, sitôt après, avec un bruit sourd retombait. C'était un client qui entrait, quelque marinier du canal ou un petit pêcheur venu des dunes pour acheter de la corde à filets : la vente des semences et des graines ne donnait qu'à la mi-février. Ivo n'étant jamais pressé, ils en avaient pour du temps à être servis. D'ailleurs chacun avait sa petite histoire à conter. Eux non plus ne semblaient pas plus pressés que les bateaux qui s'en vont, au grelin, par les rivières, et ceux qu'il faut haler avec un cheval dans les canaux aux eaux plates. Tous les vingt mots, ils laissaient couler un long jus de chique qui claquait à terre. Ivo, après leur départ, passait le torchon sur le vieux plancher. Le pinson dans sa cage donnait un coup de gosier plus fort, comme pour dire qu'il l'avait vu.

Barbara n'était jamais loin. Sitôt son ménage fini, elle trottait à menus pas furtifs dans le voisinage, glissant à terre ses chaussons de drap, un éternel bonnet à ruché noir par-dessus ses bandeaux aplatis aux tempes. Elle avait été pour Ivo la petite maman qui, à défaut de la mère, emportée par un mal rapide, donne au poupon la sucette, renouvelle ses langes et le berce en chantant la chanson des aïeules. Tandis que le vieux Mabbe, morose et taciturne, des après-midi entières, se tenait assis devant l'âtre, tambourinant sur la tôle du poêle, la jeune ménagère allait aux provisions, surveillait la dépense, écurait le carreau. Un jour, le père étant mort, Ivo avait repris le commerce des cordes et des semences. Rien ne fut changé : Barbara, elle, continuait à diriger le ménage. Avec les ans, son humeur s'était aigrie. Elle chérissait et rudoyait son cadet, le traitant par habitude en enfant. Il fallait l'entendre appuyer dérisoirement sur les deux syllabes en

l'appelant Christus : c'était à décourager un saint. Au dehors, elle l'exaltait comme Dieu le fils en personne. Ce n'était pas toujours une existence commode pour le pauvre Ivo Mabbe.

Des jours s'écoulèrent. La nuit tombait vite : à quatre heures, on n'y voyait plus dans la boutique. C'était pis encore dans la petite pièce qui donnait sur la cour. L'ombre immense de Sainte-Walburge l'envahissait bien avant qu'il fît noir au dehors. Ivo, en se collant aux vitres, ses besicles sur le nez, avait peine à lire les caractères grêles de son saint Mathieu. Une grande sérénité lui était venue. Il aurait oublié tout à fait sa rancune contre Ilje si maintenant elle n'arrivait presque chaque jour coller son museau de travers aux carreaux de la fenêtre, regardant on ne savait quoi derrière les boules de ficelle et les sacs de graines. Elle demeurait là un bon moment, répétant d'une voix monotone et enrouée :

— Petites plies !... petites plies !...

Une après-midi qu'il pleuvait, Ivo avec la craie faisait une addition sur l'ardoise, dans son comptoir. Il crut s'apercevoir qu'une ombre s'interposait entre le jour et lui. Il leva les yeux et vit Ilje qui, encore une fois, se tenait debout, dans la clarté trouble des vitres. Plantant là son ardoise, il ouvrit violemment la porte et lui demanda, avec un tremblement dans sa barbe, ce qu'elle venait faire là tous les jours. Ilje le regarda fixement et elle ne dit rien : elle avait un peu les yeux qu'il lui avait vus devant le Christ entraîné par les soldats. Alors il lui saisit le bras et se mit à la secouer : les petites plies dansaient dans le panier.

— Oui, oui, il faudrait le dire ! — criait-il. — Si c'est pour une aumône, on ne donne ici que le vendredi.

Comme si elle n'avait rien entendu, elle disait :

— Petites plies !... petites plies !...

Et ses yeux se faisaient humbles et implorants, comme ceux d'une mendiante d'amour. Il fut étonné, ne sut plus que dire : ses regards s'étaient radoucis. Il alla puiser de la monnaie au tiroir et lui acheta trois plies. Il songeait à la femme de Magdala qui, elle aussi, suivait partout le vrai Christ. Il n'avait plus le goût de la secouer. Doucement, il lui dit :

— Allez, maintenant, pauvre Ilje. Ce n'est pas ici un endroit pour une fille comme vous.

Et, avec soumission, elle s'en allait, la tête tournée vers lui et offrant toujours ses poissons, de son même cri monotone :

— Petites plies !...

Alors, Ivo pensa à Cordula. Celle-là était la grande Maria Magdalena au cœur loyal, aux riches bijoux, une amoureuse pour le bon motif et qui, après tout, lui faisait honneur à lui, Christus. Il était plutôt un peu honteux, maintenant, de ce qui lui arrivait avec cette petite vendeuse de marée.

Déjà il faisait nuit dans la boutique, bien que là-haut, sous l'arche énorme du chevet, coulât encore un reste de jour. Barbara, selon son habitude, était partie prendre le café chez la femme du pharmacien. Ivo se décida à allumer la lampe ; ensuite il jeta une pelletée de charbon sur le feu ; et, ayant éployé les branches de ses besicles, il essaya de se concentrer dans la lecture de son saint Mathieu. Il aurait voulu être renseigné un peu longuement sur cette belle femme qui était si attachée à Jésus. A peine l'Évangéliste en parlait.

Une cloche, à Saint-Nicolas, de l'autre côté de la place, tinta pour la mort d'un petit enfant ; et puis sonnèrent les trois coups de l'Angelus. Il faisait bon dans la petite pièce, comme dans une barque, au roulis d'une nuit d'étoiles en mer. Le poêle ronflait, un vent fort soufflait dans la cheminée. Bientôt la chaleur étourdit Christus ; un bourdonnement lui emplit les oreilles : sereinement il s'endormit, son saint Mathieu sur les genoux. A cette heure, personne ne venait plus aux boutiques : chacun avait fait ses emplettes ; la petite vie de la ville, derrière les portes fermées, à petits pas de chat s'en allait au sommeil. Christ lui-même, en arrivant à Furnes, aurait dû frapper longtemps aux maisons.

Or Ivo rêva qu'une grande tempête s'élevait. Tous les pêcheurs étaient partis sur leurs barques : dans les humbles maisons de la côte, les femmes avaient allumé les chandelles et priaient devant les petites vierges parées comme des poupées de kermesse. Et la mer sauvage roulait furieusement à travers la dune, cassant tout comme une bête en furie. Alors les vieilles gens de La Panne s'avançaient vers lui en chantant les psaumes et, se jetant à ses genoux, disaient :

— Notre Seigneur Christus, ne ferez-vous rien pour nos enfants qui, là-bas, sur leurs bateaux, encourent mille morts ?

Nous vous supplions, Seigneur, de prendre en pitié nos larmes et nos supplications. Venez avec nous par le chemin des dunes et commandez à la tempête de s'apaiser comme le jour où, étant avec vos apôtres, vous avez égalisé les flots. Seigneur, exaucez-nous. Nous irons brûler en l'honneur de votre sainte mère madame la Vierge des chandelles de quatre à la livre.

Avec ces âmes simples il s'en allait par les sables, tête nue, battu de la grêle et du vent. Partout les maisons se vidaient : même les paralytiques quittaient leur grabat et le suivaient en sautillant comme de grands faucheux. Et enfin on arrivait devant les flots livides. Les écumes balayaient les nues. Tous les chiens noirs de l'abîme aboyaient.

Lui, Christus, tenait d'abord sa tête dans ses mains, vivant au dedans de lui une minute d'éternité lourde, et il ne faisait pas un mouvement, comme s'il était mort. Et puis la foule le voyait descendre jusqu'à la plage. Il marchait vers la mer, toujours plus avant, et la mer reculait, toujours plus loin reculait, toute plate et domptée. « Christus ! Christus ! disaient les vagues, soyez béni, nous vous obéissons. » Là-haut, derrière les nuages, tous les petits enfants de chœur du paradis, comme quand passe le Saint Sacrement, agitaient des tintenelles. Et par leurs noms, doucement, il se mit à appeler ceux qui luttaient contre les flots enragés. Et pour chacun il disait :

— Soyez sauvé, un tel...

Alors les barques, l'une après l'autre, sortaient du lointain des eaux. Les mères, les aïeules, en tendant les bras, les voyaient grandir dans la nuit et mollement aborder. Il sentait contre sa main le souffle chaud de Wishje Brad. Kotje Smets, avec ses cinq fils, aussi se courbait à ses pieds, et tous les autres qui déjà s'étaient crus morts.

Il levait les mains selon son habitude :

— Je vous le dis, en vérité, si vous aviez la foi aussi gros qu'un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : « Transporte-toi d'ici là », et elle s'y transporterait et rien ne vous serait impossible.

— Eh bien, pauvre petit Christ de Furnes... c'est du propre ! — faisait tout à coup une voix colère : — voilà que vous avez laissé filer la lampe !...

Et il voyait devant lui l'aigre mine de sa sœur Barbara. Les barques maintenant pouvaient bien repartir dans la tempête.

VI

Une nuit, les cloches sonnèrent, les belles cloches d'or et de cristal. Les gens de Furnes, en s'éveillant, crurent entendre venir du fond de la dune les bergers avec des musettes et des accordéons.

— Noël! saint jour de Noël! — fit Ivo en se frottant les yeux.

Et, tout de suite, même avant d'allumer la chandelle, il tâtait sous l'oreiller. Depuis sa petite enfance, Barbara, fidèle à la coutume de Flandre, ne manquait jamais de lui apporter, pendant son sommeil, une « couque » en fine pâte de froment, décorée d'un Jésus en sucre de couleur.

— Noël! saint jour de Noël! — répéta-t-il en attirant à lui le gâteau sacré et le reniflant longuement.

Depuis la veille au matin, il jeûnait, n'avait ni bu ni mangé.

C'était une joie pour lui, ce réveil au cœur de la grande nuit chrétienne. Il fit sa prière, se jeta en bas de son lit, alla ouvrir la fenêtre. Tout le ciel, avec son fourmillement d'étoiles, entra dans la chambre. A l'infini, dans l'immensité bleue, elles brillaient comme les petits feux clignotants des barques en mer. Lui aussi maintenant se demandait laquelle s'était arrêtée sur l'étable. Et il se rappelait une nuit d'étoiles pareille où, sans bruit, il avait ouvert la porte de la boutique et était parti devant lui : il y avait de cela dix ans. Il avait marché par les routes; il était arrivé enfin devant la mer et s'était assis dans la dune. Il ne savait pas ce qu'il était venu regarder là; et il avait attendu. C'était une nuit très douce et claire, une vraie nuit sainte. Les lapins dans les sables faisaient une petite tache bleue; le vent ressemblait à une musique d'alleluia. Tout à coup, il avait vu le ciel s'ouvrir : une croix de lumière en travers de l'espace se dressait, appuyée par un

bout sur la terre et dont l'autre extrémité se perdait dans le sein de Dieu. Autour, les saintes milices du paradis semaient des roses. Ce ne fut qu'à l'aube, en se réveillant, qu'il eut la pensée d'avoir vu tout cela en songe : le froid l'avait réveillé. C'était là un des bons souvenirs de sa vie.

Ivo ferma la fenêtre et alluma la chandelle. Dehors déjà les portes battaient; très loin dans la campagne, des cloches sonnaient.

Quand il pénétra dans l'église, tout l'Évangile à petites fois arrivait. Le vieux roi mage Onkelaer, debout contre un pilier, lui fit un salut de la tête, comme s'il se rappelait être venu autrefois du désert pour l'adorer quand il était encore le petit Jésus dans sa crèche, entre l'âne et la vache. Badilon, le roi nègre, de ses grosses lippes souriait en clignant de l'œil. Zannekin, le boucher, à son tour arrivait, sanguin, lourd, carré, avec sa cravate de graisse autour du cou. Depuis vingt-cinq ans qu'il faisait le roi Hérodes, il avait pris l'air autoritaire et dur d'un homme qui, après avoir longtemps fait massacrer des petits enfants, s'entretient la main en égorgeant des brebis. On le disait bon père et bon époux. Il échangea quelques mots avec Joseph, le charpentier du Marché-aux-Pommes : le brave homme ne paraissait pas lui garder rancune d'avoir dû fuir nuitamment avec la Sainte Famille, comme on voit dans les vieux tableaux.

Tout ce petit monde du Nouveau Testament, à force de voisiner et de trinquer au cabaret, avait vraiment oublié ses dissensions anciennes. Christus était devenu l'ami de Pilatus, bien que celui-ci, qui était serrurier de son état et s'appelait Schlim, fût connu dans tout Furnes pour s'être lavé les mains de son sang.

Il vint des prophètes, des apôtres, des saintes femmes, des bourgeois de Jérusalem. Christus, en tournant la tête, tâchait d'apercevoir Maria Magdalena.

Il était là comme chez lui. Pour son simple esprit, l'église était un peu sa maison, la maison où il avait balancé l'encensoir, étant enfant de chœur, où il avait grandi, où il avait appris, devant les images sacrées, à devenir un bon Christ de procession. L'église était le cœur divin de sa vie. Avec ses longs cheveux lisses aux deux côtés de ses tempes,

avec la pâleur de son visage de cire, il semblait bien être un Jésus revenu parmi les hommes, mais invisible pour les autres dans le mystère de sa divinité.

Ivo contourna le chœur, se mêla au flot qui venait de la place. Comme il approchait des marches de l'autel, il reconnut Wishje Brad, avec sa tête humble d'apôtre, qui le saluait. Ils se tinrent là côte à côte, sous l'ondée d'or des luminaires. Ivo était heureux de sentir près de lui sa chaleur d'honnête humanité courageuse. Tout de suite, le petit pêcheur se mit à prier : ses mâchoires claquaient, dans l'ardeur de sa dévotion ; de ses doigts épais, il égrenait son rosaire. Celui-là était vraiment aussi un homme de l'ancienne foi, avec son cœur pareil à un reliquaire où une goutte de sang de Jésus ne se fût jamais séchée.

Autour d'eux une foule noire, immobile, joignait les mains. C'était la race des gens de Westflandre, têtus et mystiques, patients et taciturnes. Un grand songe puéril et tendre dans le bleu des yeux, ils regardaient brasiller les cierges. Pour les paysans et les pêcheurs, Jésus encore une fois était né. On aurait eu beau raisonner, ils auraient continué à le croire quand même.

Dans le chœur, sur sa chaise en velours, la petite Vierge Marie, sous les plumes frisées de son chapeau, ressemblait à un oiseau céleste. La fille du brasseur Sporkin était réputée le plus riche parti de la ville. Elle était sage, modeste et bien élevée : le bruit se répandait que le fils du vieux juge Lampernisse pourrait bien un jour lui attacher l'anneau au doigt. Quand on parlait de cela dans les cabarets, il y avait toujours quelqu'un pour trouver singulier que la Vierge se rangeât du côté de ceux qui, autrefois, auraient condamné à mort son fils. Dans cette étrange petite ville de Furnes, on ne savait jamais exactement en quel temps se passaient les choses, et tout événement se doublait d'une apparence sacrée. Avec tous les Christs, les apôtres, les saintes femmes qui habitaient dans les petites maisons à jardins de buis, on vivait là comme dans une banlieue du paradis.

Le prêtre apparut, portant le saint sacrement et suivi de ses diacres et des enfants de chœur, et aussitôt l'orgue gronda. Alors Ivo baissa la tête et ferma les yeux : il priait

comme à coté de lui priait Wishje Brad. Il n'était plus Christus, il n'était plus qu'un humble homme de piété. La voix des chantres le remuait jusqu'aux larmes. Sa ferveur était quiète, molle, heureuse : de toute la passion de son âme, il adorait le petit enfant sans lequel il n'eût jamais été lui-même Christus. C'était un état entre le réel et le songe : son être était comme transporté en une vie surnaturelle.

La terre doucement s'abaissa, tandis qu'avec la fumée de l'encens spiralant vers les voûtes lui-même montait, attiré par une force divine. Dans son maigre visage, ses regards brûlaient de fièvre et d'amour. C'était comme si maintenant il vivait là dans leur beauté naïve les saintes images d'un vieil almanach que possédait Cordula : il entendait la cornemuse des bergers jouer derrière la haie ; les rois brûlaient des pastilles odorantes dans l'étable ; le bœuf tournait ses mâchoires comme une meule ; avec ses grosses lippes comme des figues dans ses joues noires, le nègre Balthazar s'extasiait, d'un bon rire animal... Le cœur d'Ivo tremblait à ses lèvres ; toute sa chair était moite d'infinies blandices, comme dans une chambre chaude, devant des mets délicieux. Il regardait toujours, aux hautes voûtes baignées dans le brouillard des fumées, rosir l'illumination des cierges comme une aurore éternelle. C'était doux comme la bonne mort parmi les anges.

Une poussée de monde fit refluer l'assistance. Hérodes et le vieux roi Melchior grommelèrent, en vrais rois qu'ils étaient. Mais est-ce qu'il y a jamais assez de place dans l'église, un jour de Noël, pour tous ceux qui ont soif de prières et d'amour ? Ivo fut entraîné vers la partie de la nef où se tenaient les gens des ruelles. Un aigre fumet, un relent de caque et de varech, sortait de leurs vêtements. Il ne manquait pas non plus de petits vieux qui avaient sur eux comme une odeur de vieilles plaies mal soignées. « Quelle peste ! — se disait Ivo Mabbe. — Et pourtant, c'est pour ces gens-là, bien plus que pour les riches, que Jésus est mort sur la croix. »

Voilà : il exprimait là un sentiment qui lui était venu depuis un peu de temps seulement. Auparavant, un homme qui lui eût parlé ainsi l'eût scandalisé. Dans les petites villes, il y a le boucher, le boulanger, le mercier, le cordonnier, l'épicier,

le charpentier ; il y a le notaire, le percepteur des impôts et les rentiers. Entre eux ils décident ce qu'il faut que les autres pensent et disent. De ceux-ci, il vaut mieux ne point tenir compte. Ivo lui-même l'avait toujours entendu ainsi ; et maintenant son cœur, comme un caïeu longtemps aride, peu à peu germait.

Il chercha Wishje Brad : le pêcheur n'était plus là. C'était une autre humanité, souffreteuse et misérable, qui l'entourait. Là-bas, les docteurs levaient haut les sourcils, mécontents que Christus acceptât d'être mêlé à cette tourbe. Au contraire, les petits vieux le regardaient avec des yeux attendris, humides de reconnaissance : à lui-même, il lui paraissait qu'il les voyait pour la première fois. « Comme ils sont tristes ! songeait-il. Comme la vie d'un poids effroyable pèse sur eux !... Si, seulement, je pouvais ne pas trop être incommodé de leur odeur !... Peut-être que leur âme sent moins fort que leurs habits... »

Où allait-il chercher de pareilles idées, lui, le fils du marchand de cordes qui, de son vivant, ne passait pas pour être secourable au pauvre monde ?

Éperdument il contemplait là-haut les ogives pareilles à des mitres d'évêques, pareilles aux crêtes des vagues sur lesquelles pose la proue de la nef divine. Des espaces reculaient, illimités ; les voûtes se perdaient dans le brouillard diaphane des lumières ; l'encens, en légers nuages bleus, floconnait autour des marbres et des ors. Une musique céleste, un cantique de voix adorantes, tout à coup sortit des flancs de l'orgue. L'air fut chargé de soupirs, de langueurs d'amour. Le cœur d'Ivo se mit à battre avec une force surhumaine. « Seigneur, mon Dieu, — supplia-t-il en ployant les genoux, — est-ce qu'il ne me sera pas donné, à moi aussi, de faire pour mon prochain le sacrifice de moi-même ? »

CAMILLE LEMONNIER

(*A suivre.*)

LA JEUNESSE

DE

MADAME DE POMPADOUR[1]

Versailles ne fut jamais plus animé, et pour une fête plus brillante, que le soir du 25 février 1745. C'était la dernière des grandes réjouissances de la Cour en l'honneur du mariage du Dauphin avec l'Infante d'Espagne. La tradition voulait que le roi de France conviât le plus grand nombre de ses sujets à célébrer avec lui cet heureux événement. Comme les jours précédents, le Château était illuminé sur les façades du côté des cours. Les nombreuses compagnies qu'amenaient, par le froid sec de cette nuit d'hiver, tous les carrosses de la capitale,

1. J'indique seulement les matériaux de cette étude qui n'ont pas été connus des écrivains antérieurs. Les lettres du couvent de Poissy proviennent de la collection d'autographes de M. Paul Fromageot. Les lettres citées de Pâris-Duverney, de Pâris de Montmartel, du marquis de Breteuil et de Le Normant de Tournehem, sont entre mes mains. Les notes du président du Rocheret ont été publiées par M. le duc de Caraman ; le contrat de mariage de mademoiselle Poisson, par M. le vicomte de Grouchy. La soirée de l'Hôtel-de-Ville est racontée ici d'après les *Mémoires* de Bernis, édités par M. Frédéric Masson, les *Souvenirs* du marquis de Valfons et un passage non remarqué, je crois, de madame du Hausset. Enfin plusieurs observations nouvelles ont été tirées d'un recueil, décidément trop peu lu par les historiens de madame de Pompadour et qui n'est autre que la *Correspondance* de Voltaire. (Par exemple, des vers et une lettre adressés à la marquise, n° 1440 de l'édition Beuchot, classés à tort à l'année 1747 et qui restaient incompréhensibles, sont devenus intéressants, reportés à leur véritable date.)

apercevaient de loin, sur la hauteur, ces lignes de lumière montant dans le ciel, qui semblaient dessiner un palais de fées.

Vers le milieu de la nuit, l'affluence redoubla. Le grand appartement et le jeu de la Reine, commencés à six heures dans la Galerie des Glaces, avaient pris fin à neuf heures, pour laisser le Roi et la Reine manger à leur grand couvert. A minuit devait s'ouvrir le bal masqué. Un nouveau public entrait à cette heure dans le Château : c'était Paris qui arrivait pour avoir sa part des réjouissances royales. Deux files de carrosses avançaient lentement dans l'avant-cour. Les masques mettaient pied à terre à l'escalier de marbre et à la cour de la chapelle, et pénétraient des deux côtés dans les appartements. Aucun billet n'était exigé : dans chaque compagnie une personne se démasquait, dont l'huissier prenait le nom, avec le nombre des masques qui étaient avec elle. Comme on donnait le nom que l'on voulait, une formalité aussi simple ne pouvait éloigner personne, et bientôt l'affluence la fit supprimer. Les barrières de chêne furent forcées, et tout le monde entra librement, se dirigeant, à travers les antichambres et les salons remplis de danses, d'orchestres et de buffets, vers la Grande Galerie qui était le centre de la fête.

Cette cohue, que décrivent les mémoires, se transforme, dans la célèbre estampe de Cochin, en une élégante foule, qui circule aisément dans le décor magnifique. La Galerie ruisselle de lumières : lustres, torchères et girandoles se multiplient dans les glaces. Sous le plafond pompeux de Le Brun s'anime la mascarade : Arlequins et Colombines, Turcs, Arméniens, Chinois, médecins à haute perruque, sauvages emplumés, pèlerins et pèlerines, bergers, magiciens, diables et folies. Les dames, placées sur les gradins, prennent des rafraîchissements offerts par les pages. Dans un coin, toute une compagnie, assise sur le parquet, boit et mange; elle est là pour rappeler que cinq à six cents masques, assis par terre dans les salons voisins, s'empiffrèrent aux frais du Roi, de victuailles pillées au buffet.

Qu'il y eût beaucoup de bourgeoisie, et de la plus mince, la princesse de Conti n'en saurait douter : elle ne trouve pas une place pour s'asseoir; un masque lui refuse la sienne et,

quand elle se démasque, voyant qu'on ne la reconnaît pas : « Il faut, dit-elle, qu'on soit ici de bien mauvaise compagnie. » Il n'y a pourtant pas que des manants sous les masques. Quelqu'un qui s'est assis fort près de la Reine, et que personne n'a pu reconnaître, est un fils de roi, le prétendant Charles-Édouard, qui mettra l'Angleterre en feu l'année suivante. Si tous les dominos tombaient, on percerait bien d'autres mystères.

Une porte de glaces s'est ouverte et la foule s'écarte devant des personnages non masqués qui s'avancent entourés de curiosités et d'hommages. La Reine, posant la main sur le bras de son chevalier d'honneur, précède le Dauphin, costumé en jardinier, qui tient le bout des doigts de la Dauphine, travestie en bouquetière. Derrière eux sont le duc et la duchesse de Chartres, qui danseront dans leur quadrille. Le graveur a souligné très nettement tous ces portraits princiers, qu'il est aisé de reconnaître.

Seul le roi Louis XV semble manquer à sa fête. Mais voici qu'une singulière compagnie vient de sortir de son appartement : ce sont des ifs taillés dans le goût de ceux des jardins. Le Roi est l'un de ces huit masques, sans doute celui qu'entourent d'aimables jeunes femmes intriguées par le secret à demi connu et par la difficulté de le découvrir complètement. Une comédie se joue dans ce coin de la fête, comédie plus sérieuse qu'il ne semble, car les conséquences de cette soirée seront considérables pour la monarchie.

Sur tant de femmes de finance ou de magistrature, ou simples bourgeoises de Paris, venues étaler à la Cour leurs grâces inédites et le goût de leurs ajustements, et qui se démasquent à l'envi, combien rêvent de rencontrer le Roi et de fixer son caprice! Un témoin nous le raconte : toutes les beautés de la Ville se sont rassemblées ce jour-là pour conquérir ce jeune roi, dont le cœur est libre et qui est le plus bel homme de son royaume. « La foule des prétendantes est infinie », dit l'abbé de Bernis, qui voit leurs manèges et qui connaît la plupart de celles que le Roi agace et provoque. Il mentionne même le succès d'une jeune fille extrêmement belle dont les parents sont de ses amis; un chroniqueur plus indiscret cite une présidente libertine, évidemment madame Portail,

qui se laisse emmener dans les petits appartements par un if qu'elle a pris pour le Roi.

Cette hardiesse des bourgeoises, ce soir-là, s'explique à merveille. Les femmes de Cour ne manquent point, qui aspirent à l'honneur de faire oublier au maître madame de Châteauroux; mais elles ont des facilités presque quotidiennes de parler au roi, tandis qu'aux Vénus et aux Junons de la Capitale, le moment est unique pour l'approcher. Celle qui doit réaliser son rêve a paru, au bal de Versailles, dans tout l'éclat d'une beauté rayonnante et audacieuse. Elle n'est pas absente de la composition où Cochin a fixé, pour la curiosité de l'avenir, les épisodes de la fête. La jeune femme, que le graveur marque avec insistance au milieu de la compagnie du Roi causant avec un if mystérieux, n'est autre que madame Le Normant d'Étioles.

Quelle que dût être la favorite du lendemain, chacun sentait, parmi ceux que n'aveuglait pas l'intérêt trop direct ou l'esprit de caste, que le rôle d'une duchesse de Châteauroux, appuyée par sa naissance et par son orgueil, ne serait plus tenu par personne. Le temps des grandes dames était passé, c'était à la classe sociale que représentait madame d'Étioles, qu'allaient s'adresser les fantaisies royales. Cela semblait inévitable et tout l'annonçait.

Louis XV montre un besoin de changement auquel ses familiers ne se trompent pas. Après les diverses expériences qu'il a faites depuis dix ans, durant son singulier attachement aux trois sœurs de Nesle, il devine trop bien les calculs de la Cour et les pièges tendus à son cœur. Il lui est venu le goût de joindre au plaisir la connaissance d'autres mœurs que celles qui l'entourent, de passions qu'il croit moins mêlées d'intérêt, de cupidité, et qu'il s'imagine plus sincères. Il connaît les femmes de Paris par la chronique scandaleuse que lui apportent ses valets de chambre, par le secret des postes, qu'on viole quelquefois pour le distraire; et ce qu'il a appris d'elles lui a donné l'envie de voir de plus près cette catégorie de ses sujettes. Son mentor dans l'inconduite, M. de Richelieu, qui exerce ses ravages sur toutes sortes de cœurs et ne dédaigne point la roture, lui a fait sur ce point les con-

fidences les plus instructives. Y a-t-il une passion plus sincère dans sa violence, plus intéressante dans sa folie, pour un égoïste curieux de sensations rares, que celle dont se meurt, à cause de Richelieu, madame de la Popelinière? On devine, entre les deux hommes inégalement blasés, mais également étrangers à l'amour véritable, des conversations destinées à porter bientôt leurs conséquences.

Peut-on savoir en quelle mesure entre, dans la détermination que va prendre le Roi, une sorte d'égards nouveaux pour la Reine, si digne, surtout après les derniers événements, de ne pas être blessée plus cruellement? Louis XV se rappelle fort bien quelles humiliations Marie Leczinska a souffertes à voir choisir ses rivales parmi les dames de son palais, parmi celles dont il lui fallait tous les jours, d'après l'étiquette, subir la présence et les hommages. Comment, d'autre part, ne penserait-il point à ses filles, qui grandissent, au Dauphin, qui se marie à cette heure et déjà condamne ouvertement, par tendre amour pour sa mère et au nom de son éducation chrétienne, la conduite paternelle? Ces considérations, pour vulgaires qu'elles apparaissent et démodées parmi les mœurs du siècle, pèsent d'un poids assez lourd, même sur les résolutions d'un roi absolu. Les incidents survenus à Metz, autour du roi malade, ont montré la force conservée par les principes qui sauvegardent la famille. Le mépris déchaîné contre madame de Châteauroux, l'appui que le parti dévot, comme on l'appelle, a trouvé dans l'opinion publique, font connaître à Louis XV qu'il doit compter avec la moralité de la nation et qu'elle ne tolère pas aisément certains excès de scandale. S'il lui est désormais impossible de revenir à la Reine, il peut veiller du moins à ce que son adultère ne s'affiche plus. Ce beau nom de *Louis le Bien-Aimé,* que son peuple lui a donné pendant sa maladie dangereuse, il sait qu'il ne le conservera qu'à ce prix.

Tout indifférent qu'il soit à tant de choses, le roi Louis XV ne l'est point à sa tranquillité personnelle. Les tracasseries le troublent et l'irritent. Ce n'est point de sa famille, de ses prêtres, ni même de l'opinion, que lui viennent celles qu'il ressent davantage. Elles sortent de la situation équivoque où le mettent les choix qu'il a faits jusqu'à présent. Une maîtresse

prise à la Cour et déclarée, comme elles veulent l'être toutes, amène mille difficultés. L'avidité et l'intrigue de gouvernement menacent sans cesse d'exploiter la passion royale ; celle-ci se complique, aussi bien dans la vie quotidienne qu'aux heures inévitables de la rupture, des intérêts qui s'y trouvent engagés et qui parfois touchent de près le trône.

Le Roi ne veut donc plus des femmes de naissance ; il les trouve orgueilleuses, cupides ou dominatrices ; il est dégoûté des inconvénients politiques qu'elles entraînent. Ces dispositions nouvelles sont de bruit public, et le Tiers-État s'en estime honoré. Des cervelles féminines se risquent à espérer l'étrange fortune. Toutes les bourgeoises, que ne retient ni leur miroir ni leur conscience, s'imaginent avoir des chances de conquête. Ainsi s'explique la surexcitation ambitieuse qui a tourné autour de Louis XV pendant le bal masqué du mariage du Dauphin.



Cette nuit de Versailles resta connue des contemporains bien informés, comme celle où fut jeté le mouchoir royal dans la libre folie de la mascarade. Bernis dit expressément qu'elle vit s'ébaucher l'aventure de madame d'Étioles, et Voltaire y faisait une allusion évidente, lorsqu'il adressait à la jeune femme ce madrigal qu'on n'a jamais compris et qui saluait le premier sa faveur naissante :

Quand César, ce héros charmant
De qui Rome était idolâtre,
Battait le Belge ou l'Allemand,
On en faisait son compliment,
A la divine Cléopâtre.
Ce héros des amants ainsi que des guerriers
Unissait le myrte aux lauriers ;
Mais *l'if* est aujourd'hui l'arbre que je révère,
Et, *depuis quelque temps*, j'en fais bien plus de cas
Que des lauriers sanglants du fier dieu des combats
Et que des myrtes de Cythère.

Les chroniqueurs modernes ont trouvé plus piquant, sur des témoignages d'autorité moindre, de transporter ces ori-

gines au bal masqué de l'Hôtel de Ville, où le Roi se rendit quelques jours après. Nous pouvons reconstituer, avec une exactitude entière, ce qui se passa durant cette seconde nuit. Rien ne renseignera mieux sur les choses du temps et ne permettra un meilleur coup d'œil sur les commencements réels de la liaison du Roi, peut-être plus mystérieux qu'on ne l'a pensé.

C'était une fête vraiment célébrée par la nation tout entière, que ce mariage du Dauphin qui achevait de sceller l'alliance, si compromise au moment du mariage de Louis XV, entre les deux branches de la maison de Bourbon. Plus encore que le mariage, célébré cinq ans plus tôt, de la fille aînée du Roi avec l'Infant don Philippe, l'union nouvelle fut l'occasion de cérémonies et de réjouissances exceptionnelles. La Cour, selon l'usage, en avait commencé la série, qui fut continuée par la Ville de Paris. A chaque occasion aussi solennelle, la Ville renouvelait ingénieusement le motif général des fêtes qu'elle donnait. L'imagination de ses artistes et le goût naturel de ses habitants faisaient naître une idée d'ensemble, toujours heureusement conçue, et qui, ne se répétant jamais, fixait dans la mémoire du peuple les dates et les événements. Les fêtes de 1745 furent caractérisées par une œuvre d'architecture éphémère, qu'on n'avait point essayée encore : il y eut sept salles de bal élevées sur les principales places de Paris, au nom du prévôt des marchands. Pendant le jour, ces salles, visitées par la foule, suffisaient, par leur décoration élégante et variée, à charmer les yeux. La nuit, elles étaient illuminées : on y faisait des distributions de vin et de viandes, et des rondes joyeuses s'y organisaient entre gens du quartier, auxquels se mêlaient en passant les masques du Carnaval.

Tandis que le menu peuple se trémoussait dans les beaux lieux accommodés à son usage, s'apprêtait, à l'Hôtel de Ville, le bal masqué qui devait rivaliser avec le bal de la Cour. On supposait que le Roi y viendrait, mais incognito, le Dauphin seul devant y paraître pour remercier ces Messieurs de la Ville de la joie témoignée pour son mariage. C'était la nuit du dimanche gras. Le prévôt des marchands avait fait ajouter à la grande salle une autre salle construite dans la cour, dont l'architecture était de dorures et de

glaces et dont le plafond atteignait la hauteur des toits. Sur cette cour donnait l'appartement préparé pour le Dauphin. Après avoir regardé danser et attendu vainement le Roi, le jeune prince descendit un instant dans la fête, en domino sans masque, et les vingt-quatre gardes du corps, venus de Versailles pour sa sûreté, eurent beaucoup de peine à lui frayer un passage vers son carrosse. L'avocat Barbier raconte, avec mauvaise humeur, les incidents de cette nuit :

Il y a eu une foule et une confusion de monde terribles. On ne pouvait descendre ni monter les escaliers. On se portait dans les salles; on s'y étouffait, on se trouvait mal. Il y avait six buffets mal garnis ou mal ordonnés; les rafraîchissements ont manqué dès trois heures après minuit. Il n'y a qu'une voix dans Paris pour le mécontentement de ce bal; après avoir marqué tant de difficulté et de délicatesse pour le choix de ceux qui devaient prendre part à la fête, il faut qu'il ait été donné non seulement des billets sans nombre, mais à toutes sortes de gens sans mesure et, sans doute, à tous les ouvriers et fournisseurs de la Ville, car il y avait nombre de chianlis.

Vers onze heures, à Versailles, le Roi sortait de chez lui en domino noir, avec le duc d'Ayen et quelques familiers, et allait, pour son petit écu, à un bal public voisin du Château. Il s'agissait d'occuper le temps jusqu'au moment où l'on pourrait supposer que le Dauphin aurait quitté Paris, afin d'éviter de s'y trouver avec lui et de mieux assurer l'incognito. Une heure après minuit, le Roi et sa compagnie se mirent en carrosse. A Sèvres, on rencontra le Dauphin et son escorte; il monta un instant auprès de son père et lui rapporta le désordre qui régnait au bal de la Ville. Le Roi décide de n'y point aller tout d'abord et va à l'Opéra, où le bal a lieu par entrées payantes; il y voit des sociétés choisies et danse deux contredanses. Pour plus de sûreté, le carrosse de la Cour vient d'être congédié et la compagnie va en fiacres. Enfin, le Roi se rend à l'Hôtel de Ville, où il a probablement donné plusieurs rendez-vous, et notamment à la belle jeune fille remarquée au bal de Versailles. On la cherche vainement, et avis est donné qu'elle ne viendra point : ses parents avertis par elle, éblouis un court instant par l'ambition, se sont refusés à la fantaisie de Sa Majesté. Cette nuit

même, de grands seigneurs de la suite du Roi courent chez eux, voient la mère, supplient, menacent : rien ne décide ces honnêtes gens à livrer leur enfant.

Le Roi peut aisément se consoler de son dépit : madame d'Étioles est dans le bal et l'attend. Ils vont être vus ensemble par un jeune colonel, qui a conduit à la fête une femme de la Cour et qui raconte : « La foule était si pressée que la dame avec qui j'étais, craignant d'être étouffée, demanda secours au prévôt des marchands, M. de Bernage; il nous mena dans un cabinet où, à peine entré, je vis arriver madame d'Étioles, avec qui j'avais soupé quelques jours auparavant; elle était en domino noir, mais dans le plus grand désordre, parce qu'elle avait été poussée et repoussée comme tant d'autres par la foule. Un instant après, deux masques, aussi en domino noir, traversèrent le même cabinet; je reconnus l'un à sa taille, l'autre à sa voix; c'étaient M. d'[Ayen] et le Roi. Madame d'Étioles les suivit et fut à Versailles. » Notre témoin, par ces derniers mots, va trop vite en besogne; la nuit s'est terminée tout autrement et de façon peut-être plus piquante : le Roi a sollicité l'honneur de reconduire madame d'Étioles chez sa mère.

On monte en fiacre avec le duc d'Ayen. Comme tout Paris veille et festoie jusqu'à l'aurore, les rues sont pleines de monde, gardées, obstruées; il y a loin de la place de Grève à la rue de Richelieu et, à un carrefour, devant les sergents qui s'opposent au passage, le cocher refuse d'avancer. La dame s'effraie ; le Roi s'impatiente : « Donnez un louis », dit-il au duc; mais celui-ci : « Votre Majesté doit s'en garder; la police sera instruite, fera ses recherches, et saura demain où nous sommes allés. » Pour un simple écu de six livres, le cocher enlève ses chevaux, fend la foule, et le roi de France, tout fier de son équipée, peut, sans autre encombre, amener sa compagne à la porte de madame Poisson.

Il est rentré à Versailles à huit heures et demie. « En arrivant, il a mis une redingote et a été tout de suite entendre la messe à la chapelle. Il n'y avait ni chapelains ni gardes du corps; tout a été averti le plus promptement qu'il a été possible. » Cette messe du matin, en de tels retours, scandalise les âmes pieuses; mais Louis XV croit la devoir au bon

exemple. Après l'avoir entendue tant bien que mal, il s'est couché à neuf heures et a donné l'ordre qu'on n'entrât qu'à cinq heures. Rien n'a été changé à l'étiquette du lever. La Reine, qu'attendaient ses carrosses pour la conduire au salut de la paroisse Notre-Dame, est venue dans la chambre du Roi, dès qu'il a été éveillé; le Dauphin et la Dauphine y ont paru un peu plus tard. Suivant l'expression de la Cour, « il ne fut jour qu'à cinq heures chez le Roi ».

Étaient-ce seulement les incidents d'une nuit de carnaval qui avaient décidé la liaison du Roi, liaison toute de sentiment encore et dont une savante stratégie de femme devait régler les étapes? Cette aventure clandestine de Paris, acte incroyable jusqu'alors dans la vie de Louis XV et qui fut soigneusement caché, marquait-elle un succès de hasard ou le couronnement d'une campagne menée de longue main? Les contemporains affirment de concert que la future marquise de Pompadour ne devait point être étonnée par sa fortune. Sa mère l'avait élevée dans la pensée qu'elle y parviendrait un jour. A neuf ans, elle l'avait conduite chez une diseuse de bonne aventure, et l'on n'est pas peu surpris de trouver, en tête du relevé des pensions payées par madame de Pompadour : « 600 livres à la dame Lebon, pour lui avoir prédit, à l'âge de neuf ans, qu'elle serait un jour la maîtresse de Louis XV ». Bernis écrit, de son côté : « Le public fut fort étonné de la préférence que le Roi lui avait donnée; il ignorait que ce prince, depuis qu'elle était mariée, la voyait fort souvent à la chasse dans la forêt de Sénart, que les écuyers de Sa Majesté passaient leur vie chez elle, et que madame de Mailly avait plus redouté madame d'Étioles qu'aucune autre femme. »



Madame Le Normant d'Étioles, Jeanne-Antoinette Poisson de son nom de fille, née à Paris, rue de Cléry, le 29 décembre 1721, avait alors vingt-quatre ans et l'une des situations les plus enviées de Paris. Ses ennemis se sont complu à ravaler outre mesure toutes ses origines, médiocres, il est vrai, et sur lesquelles on sait depuis fort peu de temps la vérité. Elle

avait pour père un financier encore mal connu, le sieur François Poisson, né en 1684, le dernier des neuf enfants d'un tisserand aisé de Provenchères, au diocèse de Langres. Pour s'élever peu à peu à l'état dont sa fille avait tiré un brillant mariage, ce Poisson avait eu une carrière assez orageuse.

D'abord employé subalterne, puis commis principal chez les frères Pâris, il avait débuté, à vingt ans, dans le service des approvisionnements du maréchal de Villars, comme agent des fameux commissaires aux vivres, qui commençaient alors leur immense fortune. C'était, en ce temps-là, pour tous les intermédiaires de ce genre, l'occasion des gains extraordinaires, obtenus avec de gros risques et par un usage audacieux du crédit. Poisson, qui paraît avoir été un homme supérieur en ce métier, acquit la confiance absolue de ses patrons. Il fut employé par le Régent, lors de la peste de Provence, à procurer des subsistances à cette province et aux provinces limitrophes, et s'en tira à son honneur. Toujours au service des frères Pâris et travaillant avec eux, il prit en mains l'approvisionnement de la Capitale pendant la disette des grains de 1725. Mais, ces dernières opérations ayant attiré les sévérités des intendants des finances, comme les Pâris avaient en madame de Prie, auprès de M. le Duc, premier ministre, une protection efficace, ce fut Poisson qu'on sacrifia. Une commission fut spécialement établie pour lui faire rendre ses comptes : il ne put rentrer dans les avances qu'il avait faites, ni rembourser ses emprunts, et un jugement, rendu en 1726, le condamna à être pendu.

François Poisson prit le parti de s'absenter. D'Allemagne où il se réfugia, il employa toutes ses forces à préparer la revision de son procès. C'était un de ces hommes avisés et nécessaires, qui savent intéresser les gens à leur sauvetage ; mais, malgré qu'on le servît activement, par d'incessantes démarches auprès du Cardinal de Fleury, il ne put revenir en France qu'au bout de huit ans et en assurant au Trésor une provision de quatre cent mille livres. Sa réhabilitation fut enfin régulièrement prononcée en 1741. Plus tard, au temps de la faveur de sa fille, Poisson devait se faire octroyer des lettres d'anoblissement, et il n'est pas sans intérêt de voir reparaître, dans ce document, les services rendus par lui pour

les approvisionnements pendant la disette de 1725 ; on lui fait un titre éminent à la reconnaissance publique de ce qui lui a valu, vingt ans plus tôt, d'être condamné à la potence.

Voici ce qu'affirment, sur le rôle de Poisson à cette époque, les lettres dressées au nom du Roi, au mois d'août 1747 :

Nous crûmes ne pouvoir mettre en de meilleures mains le soin de l'approvisionnement de la ville de Paris et de plusieurs magasins des places frontières, pour lequel il ne ménagea ni sa fortune, ni son travail, ni le crédit qu'il pouvait avoir. Cependant, et malgré le succès qu'avaient eu ses talents, sa vigilance et son zèle, il ne put obtenir la justice même qui lui était due sur le remboursement de ses avances et sur les emprunts qu'il avait faits, en sorte qu'il se vit, pendant plus de vingt années, exposé aux poursuites les plus rigoureuses, qui l'obligèrent de quitter son établissement et sa famille et de vivre pendant huit années dans la retraite, qu'il ne put trouver que dans le pays étranger. Enfin, la conduite du sieur Poisson examinée par des commissaires les plus équitables et les plus éclairés, le jugement qu'ils ont rendu a fait connaître toute l'exactitude et toute la fidélité de son service ; les emprunts qu'il avait faits ont été justifiés, ses avances établies et liquidées, et il a recouvré son état et sa liberté...

Quoi qu'en ait dit la malignité de son temps, il faut admettre que, sauf l'exagération inévitable, ce sont les lettres royales qui disent vrai. Elles s'appuient sur un jugement de réhabilitation, rendu fort avant l'époque où Louis XV put s'intéresser à madame d'Étioles, et s'accordent avec tous les documents contemporains que n'entache point le parti pris pour rendre justice aux mérites du personnage.

L'année même où est abolie sa condamnation trop sévère, M. Poisson se réhabilite devant le public par une série de coups de maître au service du Roi, qui ferment pour un temps la bouche à ses envieux. Il est envoyé, en juillet 1741, chez l'électeur de Cologne, avec une mission confidentielle du marquis de Breteuil, ministre de la Guerre, et il a charge de conclure en même temps, pour les frères Pâris, une série d'opérations difficiles assurant les approvisionnements militaires sur les bords du Rhin. Il faut qu'on ait grande confiance, non seulement en son expérience du pays, mais encore en son intégrité, pour lui laisser le soin d'organiser tant de magasins pour les quartiers d'hiver, et de passer les énormes

marchés de vivres, qui doivent assurer la subsistance des troupes françaises. Les lettres du ministre indiquent déjà l'estime en laquelle il tient les talents de Poisson. Celles qu'il reçoit de Pâris-Duverney sont encore plus significatives et témoignent des liens étroits qui l'unissent à ses protecteurs :

Monseigneur de Breteuil et M. le Contrôleur général — écrit le financier — ont lu vos lettres; Son Éminence a vu celle qui accompagnait l'ordonnance que vous avez obtenue à Paderborn; tous sont contents de votre conduite et, en mon nom particulier, je le suis aussi on ne peut pas davantage... J'ignore si l'on pourra faire usage de ce que vous avez obtenu. Le mérite n'en sera pas moins grand pour vous, et vous pouvez vous en rapporter à moi pour y donner toute l'étendue qui y convient... Jouissez toujours, en attendant, de la justice qu'on vous rend ici; la façon dont on y pense est très sensible pour moi, par le véritable intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde.

Tel est le ton des lettres d'affaires du chef à son agent. Il lui confie, à l'occasion, le désir qu'il a de se retirer du « travail forcé » qui l'épuise, et de prendre un repos bien gagné; il y mêle des nouvelles de madame Poisson qu'il est allé voir et « dont la santé n'est pas aussi bonne qu'il le désirerait »; il entretient un père, qui en semble fort préoccupé, des indispositions de la jeune madame d'Étioles et de « quelques accès de fièvre à la campagne, d'où elle a dû revenir. A cette mission de François Poisson en Westphalie se rattache la première lettre qu'on ait de sa fille, lettre datée du 3 septembre 1741 et jusqu'à présent demeurée incompréhensible :

Si j'ai quelque remède — lui écrit madame d'Étioles — contre le chagrin que me donne votre absence, c'est les louanges que j'entends faire dans tout Paris sur votre compte. Je n'en suis pas étonnée; mais il est encore bien heureux que le public vous rende justice : vous savez qu'il n'est pas sujet à caution. A propos, vraiment vous écrivez d'un style admirable à vos grands amis; l'on a raison de dire qu'il y a toujours de la dignité dans le grand français.

Nous n'avons pas les pages de si beau style qu'adressait M. Poisson aux frères Pâris et qui excitaient la tendre admiration de sa fille; mais le même courrier, qui lui portait cette

lettre, en contenait une de Pâris de Montmartel, dont le ton mérite d'être remarqué :

Je n'ai pas répondu encore à une de vos lettres, mon cher François, parce que *le bon* (Duverney) s'en est toujours chargé. Je ne le ferais pas encore aujourd'hui, si je ne voulais pas vous marquer moi-même combien nous sommes contents de tout ce que vous avez fait et faites encore; j'en étais d'avance persuadé, mais vous savez que tout le monde n'avait pas la même opinion. La raison en est toute simple : ils ne connaissent point la matière et encore moins votre amitié pour nous, et c'est ce dernier point qui vous donne encore plus de force.

L'homme, qui écrit ainsi à M. Poisson a été vingt ans plus tôt le parrain de sa fille; c'est encore l'ami le plus intime et le protecteur le plus sûr de la famille, et la chronique du temps est unanime pour rapprocher son nom de celui de la belle madame Poisson.

Madame Poisson avait beaucoup travaillé à la réhabilitation de son mari, mais plutôt avec la ténacité d'une mère passionnée qui pense à l'avenir de sa fille. Le personnage qu'elle avait comme époux ne l'attachait guère. L'homme, pour intelligent qu'il fût, était d'aspect vulgaire, rude en ses propos, fils de la terre mal dégrossi à trente ans par la Régence. Il ne pouvait être lié que par une association d'intérêts à la Parisienne ambitieuse, pour qui le mariage avait été le chemin des grandes intrigues. On a cependant trop abondamment brodé la chronique scandaleuse qui s'applique à madame Poisson, et que le milieu et l'époque où elle vécut expliquent assez.

Madeleine de la Motte sortait d'une famille plus élevée que celle de son mari ; son père était « le boucher des Invalides », c'est-à-dire que le sieur de la Motte, commissaire de l'artillerie, avait fait sa fortune à l'Hôtel royal des Invalides, comme entrepreneur des provisions de viande. La fille était, dit Barbier, une « belle brune, à la peau blanche, une des plus belles femmes de Paris, avec tout l'esprit imaginable »; tout le monde assure qu'elle était plus belle que ne le fut madame de Pompadour, et il est dommage qu'aucun portrait authentique ne nous permette d'en juger. Qu'elle ait eu des bontés pour Pâris de Montmartel et, plus tard, pour quelque autre

de ses contemporains, cela n'importe en rien à l'histoire, obligée d'ailleurs, pour le temps, à beaucoup d'indulgence sur ce chapitre. La seule chose que nous ayons intérêt à savoir, c'est que l'excès d'inconduite dont sa mémoire a été souillée n'a pour garants que la méchanceté et l'envie, déchaînées plus tard par la fortune inouïe de sa fille. On doit remplacer ces légendes par le témoignage des gens d'esprit qui la fréquentèrent et se plurent dans son salon de bourgeoise : « Elle n'avait pas le ton du monde, dit Bernis qui la voyait chez une amie, mais elle avait de l'esprit, de l'ambition et du courage. »

Madame Poisson s'était consolée du long exil de son mari par les soins assidus que lui rendait un galant fermier général, Charles Le Normant de Tournehem, homme intelligent et magnifique, ami des artistes et des arts. Quand M. Poisson revint d'exil, il se trouva muni d'un ami chaud, serviable et riche, et sut comprendre le prix d'une cordialité dont les mœurs ne s'offusquaient point. Ces bons rapports, que rien ne semble avoir altérés, devaient se continuer toute la vie des deux hommes, et leur correspondance en garde l'édifiant témoignage : « Quoique de la même année, écrivait Tournehem à Poisson en 1751, il y a une grande différence de vous à moi; vous êtes aussi vif et aussi actif qu'à vingt-cinq ans; moi je m'appesantis tous les jours », mais il assurait son vieil ami, en l'embrassant, que le cœur de son Charles n'avait pas changé. Ils étaient unis alors, depuis bien des années, par un sentiment respectable, car M. de Tournehem, célibataire affectueux et bon, s'était profondément attaché aux deux enfants qu'il avait vus grandir chez madame Poisson et dont il s'était promis d'assurer le sort.

Le jeune Abel, moins âgé de quatre ans que sa sœur, annonçait l'intelligence la plus heureuse : mais Jeanne-Antoinette était une enfant délicieuse, qu'il était impossible de ne pas aimer. Le fermier général devait jouer, auprès de la fille de son ami, un rôle de père adoptif, qui a trompé même des contemporains, trop prompts à tirer des conclusions malicieuses; mais le véritable père n'avait laissé à personne le soin de décider de la première éducation. Continuant à diriger sa famille du fond de son exil, il avait voulu que la

petite fille fût mise au couvent et était entré lui-même en correspondance régulière avec la supérieure de la maison pour recevoir directement et par le détail, des nouvelles de son enfant.

Il y a en effet, bien qu'on ne s'y attende guère, un peu de couvent dans la vie de madame de Pompadour; elle a passé une année au moins chez les Ursulines de Poissy, où deux de ses tantes étaient religieuses et où une de ses cousines était élevée. Les menus faits de sa vie enfantine la montrent déjà telle qu'elle sera plus tard. Elle exerce autour d'elle, toute petite fille de sept à huit ans, cette séduction de grâce à laquelle il sera si difficile de résister et qu'on devine dans tous les récits envoyés en Allemagne par le couvent :

Votre aimable chère fille, monsieur, — écrit la supérieure à M. Poisson en septembre 1729, — a fort bonne grâce et sent tout à fait son bien. M. de la Motte envoie tous les jours de marché quelqu'un en savoir des nouvelles, et la fait sortir de temps en temps avec sa cousine Deblois, pour aller dîner avec lui, et l'on dit que tout au long il s'entretient avec elle. Elle ne s'ennuie point chez nous, au contraire; elle a été charmée d'y revenir. Le 25 d'août, jour de la Saint-Louis, il y a une foire à Poissy; nous l'y avons envoyée avec sa cousine et une de nos tourières qui leur a montré toutes les beautés et raretés; elle les a menées aussi à l'Abbaye, où on les a fort caressées et trouvées très aimables; on a fait demander depuis de leurs nouvelles. Le jour de l'Octave de l'Assomption de Sainte Vierge, elles ont chanté dans leurs classes les Vêpres de la Sainte Vierge, elles ont été les principales chantres. Elles s'aiment fort l'une l'autre et ne vont jamais l'une sans l'autre. Quand M. et madame Deblois viennent, ils les font sortir toutes deux; ils les doivent envoyer quérir pour aller au Meny à vendanger, même avec celles qu'elles aiment le mieux de leur classe; c'est de grande joie pour elles. La maîtresse d'écriture s'y applique fort pour la mettre en état de vous envoyer de son écriture, et vous marquer elle même sa tendresse pour vous. Tout son désir est d'avoir l'honneur de vous voir et de vous embrasser.

La petite pensionnaire a, dès cette époque, un charmant surnom de famille, qui l'a suivie au couvent et qu'elle gardera jusqu'au seuil de Versailles; pour tout le monde comme pour ses parents, elle est la petite reine, « Reinette ». Mais elle n'est pas encore d'âge à intéresser beaucoup sa jeune mère

qui mène à Paris une vie assez difficile de jolie femme sans ressources. On doit noter la défiance que montre à son endroit la correspondance de sa sœur religieuse, madame de Sainte-Perpétue, avec M. Poisson :

Notre révérende mère est fort surprise de ne point recevoir de vos nouvelles; elle ne sait pas si c'est que l'on retient vos lettres. Tout ce que je sais, c'est que ma sœur Poisson en a envoyé une toute décachetée. Il est à croire qu'elle les lit toutes avant que de les envoyer ; ainsi, mon cher frère, je vous conseille d'écrire par la poste : c'est la voie la plus sûre, si vous ne voulez pas que ma sœur sache ce que vous faites pour votre chère enfant. Sous le prétexte qu'elle s'imagine que vous lui donnez beaucoup, elle ne lui donne positivement que son pur nécessaire. Je crois bien que c'est qu'elle n'est point à son aise, mais l'enfant est très délicate ; actuellement elle a un rhume assez considérable : par conséquent, elle a besoin de douceurs. Je vous dirai que le louis que vous lui avez envoyé est employé et que je lui ai avancé un écu; notre mère supérieure en a le mémoire; si vous pouvez lui envoyer encore quelque chose, que ce ne soit point par ma sœur ni par les Invalides... Reinette est toujours aimable à son ordinaire. Elle me parle très souvent de vous, elle me dit l'autre jour qu'elle savait bien que vous l'aimiez beaucoup, qu'elle n'avait pas le cœur assez grand pour vous aimer autant que vous le méritez, mais qu'elle vous aime de toute l'étendue de son petit cœur, et qu'à mesure qu'elle grandissait, qu'elle sentait son amitié pour vous grandir avec elle. Je ne peux pas vous dire tout ce qu'elle me conte de semblable... Je crois que vous savez que nous avons un Dauphin, on est dans de grandes réjouissances à Paris. Je souhaite que cela fasse finir vos affaires bien vite et à votre avantage.

Madame Poisson, retenue à Paris par d'autres soins, faisait rarement le voyage de Poissy et ne s'occupait de sa fille que pour la fournir régulièrement de « corps » et de fourreaux d'indienne. Le père ne se souciait point que l'enfant lui fût trop souvent confiée ; elle la reprit, cependant, à l'occasion d'un rhume, pour la faire soigner chez elle, et ce fut un prétexte pour ne plus la ramener au couvent : « L'on nous a dit qu'elle n'a plus de fièvre, écrit la bonne supérieure à M. Poisson, qu'elle se porte bien, et qu'elle est fort aise d'être auprès de Madame sa mère. Il y a apparence qu'elle va y rester. Ainsi, monsieur, nous ne saurons plus des nouvelles si certaines; nous ne laisserons pas que de nous en informer

souvent, y prenant beaucoup d'intérêt et l'aimant tendrement. Elle est toujours très aimable et d'un agrément qui charmait tous ceux qui la voyaient. »

C'était au mois de janvier 1730, et l'enfant avait à peine huit ans. Elle n'oubliera pas tout à fait ce temps aimable : on la verra plus tard servir une pension à sa vieille tante ursuline et contribuer, pour quelques milliers de livres, aux réparations de son couvent. Mais ce ne sera qu'un souvenir vague, effacé dans sa mémoire par les brillantes années qui suivirent, et par les premiers succès du monde, auxquels madame Poisson sut admirablement la préparer.

La royauté de mademoiselle Poisson avait commencé de bonne heure. Les familiers de sa mère, comme ses compagnes de couvent, continuaient à l'appeler « Reinette », et elle était de celles qui établissent partout leur domination, habituées à se reconnaître supérieures sans imposer cette certitude aux autres et pouvant se faire pardonner leurs mérites par l'incomparable don de plaire. L'éducation la plus raffinée avait paré des agréments les plus rares la séduisante jeune fille. Deux poètes tragiques lui avaient enseigné la déclamation et le jeu scénique; c'étaient le vieux Crébillon, aussi célèbre alors que l'avait été Racine de son temps, et Lanoue, qui, après quelques succès d'auteur, allait entrer comme comédien au Théâtre-Français. Elle savait danser en perfection, dessinait convenablement, et peut-être aimait-elle déjà à guider la pointe sur une planche de cuivre. Mais son principal talent, à cette époque de sa vie, était le chant; elle en tenait les principes de Jélyotte, le chanteur de l'Opéra, aussi aimé dans les salons qu'au théâtre, et dont les succès, dit-on, ne s'arrêtaient pas aux applaudissements.

Avec tant de grâces et de dons naturels, cultivés d'une façon aussi brillante, mademoiselle Poisson avait été recherchée dans les réunions du monde, et sa mère s'était vu ouvrir par elle des portes qui lui fussent sans doute demeurées closes. On les recevait à l'hôtel d'Angervilliers, où la jeune fille chanta un jour le grand air d'*Armide*, de Lulli, et charma tellement madame de Mailly que celle-ci la voulut embrasser. On les devine admises dans quelques cercles peu difficiles de l'époque, où l'esprit et les grâces invitaient de droit. Des

conversations où brillaient Voltaire, Gresset, Vauvenargues, et où s'aiguisait l'esprit des femmes, donnaient à la jeune fille, comme préparation à la vie, sinon certains principes moraux, dont elle ne fut jamais avertie par personne, du moins l'aisance des manières et une connaissance précoce du monde.

Son éducation avait été payée par le fermier général, qui s'intéressait tendrement à elle et qu'elle devait plus tard si magnifiquement récompenser par la charge de Directeur général des Bâtiments du Roi. M. Le Normant de Tournehem n'entendait point, d'ailleurs, être privé par le mariage de la présence d'une enfant qui lui était chère et qu'il destinait à tenir brillamment sa propre maison. Dès qu'elle eut vingt ans, il la fit épouser à un sien neveu, plus âgé qu'elle de quatre ans seulement. Le jeune Charles-Guillaume Le Normant, fils du trésorier général des monnaies, était un fort beau parti pour la fille de François Poisson. Médiocrement tourné, il est vrai, et petit de sa personne, il avait la distinction des sentiments, le ton de la meilleure compagnie, et l'on ne peut s'empêcher de trouver bien sonnants, dans l'acte de mariage, ses titres d'écuyer, chevalier [d'honneur au présidial de Blois, seigneur d'Étioles, Saint-Aubin, Bourbon-le-Château et autres lieux.

Le sacrement fut donné aux époux le 9 mars 1741, en l'église Saint-Eustache. Quelques jours auparavant avait été signé chez les Poisson, rue de Richelieu, devant le notaire Perret, un contrat qu'il n'est pas sans intérêt de feuilleter. Le mariage a lieu sous le régime de la communauté; mais les apports sont fort inégaux. C'est à grand'peine et avec toutes sortes de réserves que les parents de la future épouse lui constituent en dot une somme de cent vingt mille livres, savoir : « trente mille en pierreries, bijoux, linges et hardes à l'usage de ladite demoiselle », et une grande maison, sise rue Saint-Marc, estimée quatre-vingt-dix mille livres. Ajoutons-y 141 livres 8 sols 6 deniers de rentes viagères dites tontines, constituées sur la tête de la future épouse par des contrats qui remontent à vingt ans. Les munificences viennent au futur époux de son oncle paternel, Charles-François-Paul Le Normant (de Tournehem), écuyer, qui lui fait donation entre-vifs d'une somme de 83 500 livres, sous forme d'avances dans

les sous-fermes, et qui s'engage à bien autre chose par les articles suivants :

En faveur du même mariage, ledit sieur Le Normant, oncle, promet et s'oblige de loger et nourrir lesdits futurs époux, leurs domestiques au nombre de cinq, équipages et chevaux, pendant la vie dudit sieur Le Normant, oncle, et au cas que lesdits futurs époux et ledit sieur Le Normant voulussent se séparer, à compter du jour de ladite séparation, ledit sieur Le Normant, oncle, paiera la somme de 4 000 livres auxdits futurs époux pour leur tenir lieu desdites nourriture et logement pour chacun an. Plus, en la même considération ledit sieur Le Normant, oncle, assure audit futur époux, sur les biens qu'il laissera au jour de son décès, la somme de 150 000 livres, qu'il prendra en effets de la même succession à son choix (sans préjudice de la part d'héritage qui lui reviendra selon la coutume de Paris).

Les ressources du nouveau ménage étaient considérables. Par les libéralités de M. de Tournehem, ils étaient logés chez lui, à Paris et à la campagne, nourris et défrayés de tout, et ils vivaient sur le pied de quarante mille livres de rente, avec l'espérance d'une opulente succession à recueillir de cet oncle incomparable. Malgré tant d'avantages assurés à cette union, un témoin, mieux informé que ceux que l'on a cités, le président du Rocheret, lié alors avec toute la famille, rapporte que le jeune homme refusa tout d'abord de s'engager avec une femme, infiniment séduisante sans doute, mais pour laquelle trop de considérations pouvaient faire hésiter un esprit sérieux. Alléché, au contraire, par les considérations d'argent, le père du jeune Le Normant qui était veuf, le menaça d'épouser lui-même, s'il ne se décidait. C'est tout le contraire de la tradition adoptée, qui met un amour contrarié au compte du fils et l'opposition du côté du père. Ce qui importe, au reste, ce sont les sentiments qui suivirent et qui furent, chez le jeune époux, extrêmement passionnés. Madame d'Étioles avait tout ce qu'il fallait pour se faire aimer de son mari jusqu'à la folie; elle y joignait les suffrages de l'admiration universelle, l'habileté d'une coquette de race, et jusqu'à cette froideur de tempérament qui redouble les désirs d'un homme épris.

Le premier portrait que nous aurions d'elle, le seul souvenir gardé de la fugitive par la famille de son mari, serait

une toile de Nattier, « l'élève des Grâces », le peintre de la Famille royale et de la Cour, celui qui avait fixé la beauté touchante de madame de Mailly, la beauté fière de madame de Châteauroux. C'était aussi l'artiste à la mode, recherché de toutes les femmes qui passaient pour jolies. Il était naturel qu'il fût appelé auprès de madame de d'Étioles. Mais les œuvres de Nattier sont presques toujours plus exquises que fidèles. Combien plus précieux est pour nous le portrait simplement écrit par le lieutenant des Chasses de Versailles, où les retouches soigneuses révèlent l'exactitude du peintre! Il pose en quelques mots le gracieux modèle et l'ensemble de sa personne, « d'une taille au-dessus de l'ordinaire. svelte, aisée souple, élégante », et qui semble faire « la nuance entre le dernier degré de l'élégance et le premier de la noblesse »: mais ce qui l'intéresse le plus, c'est le jeu d'une physionomie qu'il a souvent examinée de près et vraiment comprise :

Son visage était bien assorti à sa taille, un ovale parfait, de beaux cheveux plutôt châtain clair que blonds; des yeux assez grands, ornés de beaux sourcils de la même couleur; le nez parfaitement bien formé, le bouche charmante, les dents très belles et le plus délicieux sourire; la plus belle peau du monde donnait à tous ses traits le plus grand éclat. Ses yeux avaient un charme particulier, qu'ils devaient peut-être à l'incertitude de leur couleur; ils n'avaient point le vif éclat des yeux noirs, la langueur tendre des yeux bleus, la finesse particulière aux yeux gris; leur couleur indéterminée semblait les rendre propres à tous les genres de séduction et à exprimer successivement toutes les impressions d'une âme très mobile.

Pour mobile qu'elle soit, cette âme de femme est assez maîtresse d'elle-même, et ces jolis traits, toujours en pleine vie, ne présentent jamais une discordance qui la trahisse. On s'explique toutefois que les artistes la voient et la comprennent de façon très différente, non seulement selon leur tempérament particulier, mais encore suivant son âge, son heure et son moment. Il faut les consulter tous et ne se fier à aucun, puisque M. de Marigny nous assure que les portraits de sa sœur n'ont jamais été ressemblants. Au temps de sa longue faveur, celle dont nous racontons la jeunesse charmera et déconcertera les meilleurs maîtres, qui ne fixeront chacun

qu'une partie assez fuyante de ses charmes. Après Nattier, le plus ancien de ses peintres et sans doute le moins troublé, elle attirera sans cesse les pinceaux familiers ou mythologiques de Boucher; ceux de Carle Vanloo, qui remplira assidument auprès d'elle, sans être jamais satisfait, ses fonctions de « premier peintre du Roi »; ceux de Drouais enfin, qui sera le peintre de ses derniers jours et reviendra maintes fois au difficile modèle. Nous aurons encore, s'il le faut, pour compléter son image, les crayons de La Tour et de Cochin, les marbres de Lemoyne et de Pigalle; mais c'est à peine si nous serons renseignés et satisfaits par cette richesse de documents et cette profusion de chefs-d'œuvre.

Madame d'Étioles devient bien vite une des reines de Paris. Elle a un train de fortune et une parenté qui lui permettent de recevoir une très bonne société en l'hôtel de l'oncle Tournehem, rue Saint-Honoré, paroisse Saint-Roch, décoré au goût le plus nouveau par un maître fastueux, lié avec les meilleurs artistes et qui volontiers joue au Mécène. Les étés se passent à son château d'Étioles, à proximité de Choisy et des grandes chasses royales. Louis XV vient assez souvent dans la forêt de Sénart se livrer à son divertissement favori, et les bois retentissent du cor des gentilshommes des chasses sonnant la fanfare de la Reine. Avec d'autres châtelaines des environs, madame d'Étioles est admise à suivre les équipages; vêtue de bleu ou de rose, elle aime à conduire elle-même un léger phaéton, à apparaître brusquement devant le Roi, comme la fée de cette forêt, dont elle connaît tous les détours. Sa jeunesse hardie et sa beauté ne laissent point le Roi indifférent; il l'aperçoit avec plaisir et elle est du nombre des dames à qui il fait envoyer des chevreuils. Elle-même se dit éprise de lui et assure, en riant, que Sa Majesté seule la pourrait éloigner de ses devoirs envers M. d'Étioles. Nul, hormis l'oncle et la mère qui savent à quoi s'en tenir, ne prend au sérieux cette boutade, et le mari, très amoureux et fort honnête homme, s'en offusque moins que personne. La jeune femme est, d'ailleurs, de conduite irréprochable; après avoir perdu un fils en bas âge, elle met au monde une fille, le 10 août 1744, et semble devoir être aussi bonne mère que fidèle épouse.

La vie qu'on menait au château d'Étioles était à la fois familière et brillante, avec ces nombreuses réunions d'amis, cette gaieté de propos et le manque d'apprêt qui donnait tant de charme à l'ancienne société française. Le président du Rocheret nous fait voir, en peu de mots, la charmante maîtresse du logis : « Belle, blanche, douce, ma Paméla ! Je la nommais ainsi à Étioles, où je passais une partie des étés de 1741 et de 1742, et où nous lui lisions le roman anglais de *Paméla*, chez M. Bertin de Blagny, mon parent, maître des requêtes, trésorier des parties casuelles et seigneur de Coudray-sous-Étioles. » « Reinette » ou « Paméla », qu'intéresse le roman de Richardson, a le théâtre pour plaisir favori : elle chante et joue la comédie sur une grande scène, munie de tous ses accessoires, que M. de Tournehem, très amateur de spectacles et très fier des talents de sa nièce, a fait construire à côté du château.

La déesse du lieu s'entoure de serviteurs dignes d'elle. Le beau Bridge, écuyer de la Petite-Écurie, la célèbre avec tant d'enthousiasme, qu'on lui prêtera plus tard des succès dont il n'y a pas d'apparence, mais qui ne laisseront pas que d'inquiéter un peu Louis XV. On compte. parmi les familliers d'Étioles, auprès de Crébillon, qui est un ami autant qu'un maître, Gresset, alors dans sa grande gloire de petit poète ; le vieux Fontenelle, doyen honoré des lettres françaises ; le président de Montesquieu, qui est surtout l'auteur des *Lettres persanes*, et le spirituel Louis de Cahusac, connu comme parolier de Rameau et comme émule de Crébillon le fils. Parmi ces libres esprits s'agite Voltaire débordant de verve et dévoré d'ambition encore mal satisfaite ; il n'est pas le dernier à rendre hommage à « la divines d'Étioles » ; il la juge à ce moment « bien élevée, sage, aimable, remplie de grâces et de talents, née avec du bon sens et un bon cœur ». La vie la plus aimable s'ouvre devant la jeune femme et personne ne comprendra, quand son heure troublée sera venue, qu'elle échange, pour le rôle incertain de maîtresse du Roi, la paisible royauté bourgeoise de sa richesse et de sa beauté.

A la Cour, on n'était point sans avoir entendu parler de madame d'Étioles. Elle y connaissait madame de Sassenage, femme d'un menin du Dauphin, qui vivait au Château, et la

vieille marquise de Saissac, qui n'y venait plus, mais qui était une tante du duc de Luynes et que la Reine n'avait pas oubliée. La bonne duchesse de Chevreuse s'intéressait, depuis son enfance, à cette petite Poisson et prenait plaisir à la nommer, quand un cercle de Versailles daignait s'occuper sans malveillance des « caillettes » de Paris. Au reste, les communications d'une société à l'autre étaient établies par quelques grands seigneurs curieux, par quelques abbés bien nés et par les gens de robe reçus chez les princesses pour leur esprit; les chroniques de la bourgeoisie parisienne, souvent plus amusantes que celles de la Cour, y faisaient l'objet de conversations continuelles.

L'abbé de Bernis, qui rencontrait madame d'Étioles chez une parente de son mari, la comtesse d'Estrades, rendait volontiers hommage à ses charmes. Le marquis de Valfons, l'ayant vue à un souper, la déclarait « jeune, jolie, pleine de talents ». Un autre bon juge, ami particulier de Marie Leczinska, le président Hénault, faisait cette charmante découverte dans l'été de 1742. Il écrit à la marquise du Deffand qu'il doit souper gaiement chez son cousin, M. de Montigny, avec quelques femmes de qualité, madame d'Aubeterre, madame de Sassenage : il doit y avoir aussi, ajoute-t-il « *une madame d'Étioles*, Jélyotte, etc. ». Le lendemain, il raconte à son amie la soirée et le succès de chanteur de Jélyotte :

Il me parut qu'il était en pays de connaissance. Mais je trouvai là une des plus jolies femmes que j'aie vues; c'est madame d'Étioles. Elle sait la musique parfaitement, elle chante avec toute la gaieté et tout le goût possible, sait cent chansons, joue la comédie à Étioles sur un théâtre aussi beau que celui de l'Opéra, où il y a des machines et des changements. Paris est admirable pour la diversité incroyable des sociétés et pour les amusements sans nombre. On me pria beaucoup d'aller être témoin de tout cela dans un pays que j'ai beaucoup aimé, où j'ai passé ma jeunesse, et dans une maison qui est la même que mon père avait, mais où l'on a dépensé cent mille écus depuis.

Le président Hénault n'eut garde d'oublier cette aimable connaissance, et l'hiver suivant, il reçut madame d'Étioles à ses fameux soupers, où se réunissait, pour les plaisirs de l'esprit unis à ceux de la table, ce qu'il y avait de mieux à la Ville et à la Cour.

D'autres circonstances rapprochaient la jeune femme de Versailles, et son nom des oreilles du Roi. A Chantemerle, chez madame de Villemer, qui avait un théâtre de société semblable à celui d'Étioles, elle jouait la comédie avec le duc de Nivernois et le duc de Duras, et M. de Richelieu en personne l'y applaudissait. S'il est vrai que madame de Châteauroux se soit montrée inquiète, comme l'a été sa sœur Mailly, de « la petite d'Étioles », qu'on songeait déjà à donner au Roi, la duchesse savait fort bien, par son oncle Richelieu, que ce pourrait être, à l'occasion, une rivalité sérieuse et plus qu'une passade sans conséquence. Avertie des manèges de Sénart, irritée par cette apparition en bleu ou en rose et par ce phaéton qui se jetait sur la route des chasses royales, elle avait, paraît-il, fait faire défense à l'indiscrète de s'y représenter.

Il ne semblait pas, malgré quelques apparences favorables, que madame d'Étioles pût jamais réaliser le rêve démesuré qu'elle avait conçu. Le retour de Louis XV aux sentiments religieux pendant sa maladie à Metz, puis la reprise de madame de Châteauroux, annoncée dès le retour à Versailles, écartaient également de lui la jeune bourgeoise. Vainement sa mère continuait-elle à lui souffler son exaltation, l'assurant qu'elle était plus belle que l'altière duchesse ; vainement Tournehem la montrait-il à ses amis, demandant : « N'est-ce pas un morceau de roi? » Il semblait qu'elle dût renoncer à cette ambitieuse folie, qui avait pris peu à peu en elle la forme de l'amour même. Un sentiment complexe, où il entrait en tout cas plus d'orgueil que d'intêret, l'avait envahie tout entière, et on peut bien reconnaître la sincérité de ce sentiment, car Louis le Bien-Aimé l'a fait naître en beaucoup de cœurs. Elle avait pour lui « cette violente inclination », dont elle faisait confidence à Voltaire, et que soutenait un secret pressentiment qu'elle finirait par être aimée. Soudain le grand obstacle tombait : madame de Châteauroux disparaissait, emportée par un mal rapide et inattendu ; le Roi restait désespéré, mais consolable, et le siège en règle commençait.



Madame d'Étioles et sa mère avaient à Versailles un accès singulièrement aisé et qui leur permettait de se passer de Bachelier et de Lebel, les premiers valets de chambre, aussi bien que de M. de Richelieu, conseiller ordinaire de Sa Majesté, pour les affaires de son caprice. Le sieur Binet, premier valet de chambre du Dauphin, qui avait la survivance de Bachelier, était parent des Le Normant et l'était aussi de madame d'Estrades. Aucune introduction meilleure que ces gens du service intime, hommes de confiance, importants et discrets, d'ailleurs convenablement apparentés et que le Roi finissait toujours par anoblir.

Binet ne semble pas avoir joué, de propos délibéré, le rôle que la chronique atteste pour d'autres valets de chambre de Louis XV, et l'amitié dont l'honorait l'austère gouverneur du Dauphin, le duc de Châtillon, semble assurer qu'il n'était point homme à prendre l'initiative de certaines complaisances. Mais il approchait le Roi trop souvent et de trop près, pour ne pas être en état de rendre les services que lui demandait sa jolie cousine. Et pourquoi n'aurait-il pas favorisé ses vues? Madame d'Étioles n'avait-elle pas à solliciter pour son mari une place de fermier général, et n'était-il pas naturel qu'elle disposât de la seule influence qu'elle eût à la Cour pour essayer d'approcher le maître? Cette raison justifiait les démarches aux yeux de l'époux, qui n'avait au surplus aucune raison de suspecter la fidélité de sa femme. Ce fut, en tout cas, par cette voie et pour ces motifs que madame d'Étioles pénétra pour la première fois dans les intérieurs de Versailles.

Dès avant le mariage du Dauphin, elle y apparaît, mystérieuse encore, car il semble bien qu'il soit question d'elle à propos du bal masqué donné, chez Mesdames, au rez-de-chaussée où logea plus tard le Dauphin. Le duc de Luynes, racontant ce bal dans son journal du lendemain, dit que ce n'était pas sans intention que le Roi avait ordonné ce divertissement de carnaval chez ses filles : « On prétend, ajoute-t-il,

qu'il fut, il y a quelques jours, à un bal en masque dans la ville de Versailles. On a même tenu, à cette occasion, quelques propos, soupçonnant qu'il pouvait y avoir quelques projets de galanterie, et on croit avoir remarqué qu'il dansa hier avec la même personne dont on avait parlé. Cependant, c'est un soupçon léger et peu vraisemblable. Le Roi paraissait avoir grand désir hier de n'être point reconnu. La Reine fut aussi, hier, au bal en masque, et y est restée jusqu'à quatre heures. » Le 10 mars, dix jours après la fête de l'Hôtel de Ville, alors que le carême est commencé et qu'on résume les incidents du Carnaval, M. de Luynes mentionne pour la première fois le nom de madame d'Étioles : « Tous les bals en masque ont donné l'occasion de parler des nouvelles amours du Roi et principalement d'une madame d'Étioles qui est jeune et jolie; sa mère s'appelle madame Poisson. On prétend que, depuis quelque temps, *elle est presque toujours dans ce pays-ci* et que c'est le choix que le Roi a fait. Si le fait était vrai, ce ne serait vraisemblablement qu'une galanterie et non pas une maîtresse. » Le mari de la dame d'honneur de la Reine est ici l'écho de son entourage : il constate les bruits qui courent mais ne s'inquiète aucunement; à ses yeux, une bourgeoise ne saurait être à craindre pour longtemps.

A la Cour, tout se sait, et ce qui ne se sait pas se devine. Le rôle de Binet ne tarde pas à être connu. La femme qui vient chez lui et qu'il a introduite, au moins une fois, en solliciteuse, dans les Petits Appartements, met en train la verve des nouvellistes. Le valet de chambre prétend que ce sont là des calomnies « affreuses » contre madame d'Étioles; il assure la duchesse de Luynes qu'il n'y a pas contre elle « le plus léger fondement »; qu'elle est venue uniquement pour cette place de fermier général, qu'elle l'a obtenue et qu'elle ne reparaîtra plus à la Cour. Binet est-il complice ou dupe? Croit-il que les choses en resteront là ou veut-il tout simplement se protéger contre un orage terrible qu'il sent gronder sur sa tête?

Il ne faut pas croire que l'affaire des amours du Roi n'intéresse que la chronique de l'Œil-de-bœuf; de très graves questions y sont en jeu, et toute la politique de Versailles commence à s'en préoccuper. Ce qu'on appelle « le parti des dévots »

craint une liaison du Roi, qui serait pire que les précédentes. Après un éphémère triomphe, ce parti se sent menacé chaque jour davantage auprès de Louis XV. L'homme qui en a pris la direction, lors de l'exil du duc de Châtillon, M. Boyer, évêque de Mirepoix, chargé de la feuille des bénéfices, ne manque ni d'intelligence, ni de volonté; mais l'intelligence est courte et la volonté têtue. Il est un de ceux qui, par leurs maladresses, réveillent le jansénisme expirant et jettent la France dans la plus grave des guerres religieuses. Si l'on s'en tient aux choses de Cour, l'influence de l'évêque de Mirepoix semble moins funeste et s'exerce même d'honorable façon ; sa parole, toujours écoutée du Roi pour les affaires ecclésiastiques, fait autorité pour toutes choses chez la Reine et chez le Dauphin. Il n'aime guère la noblesse, qui encombre son ordre de cadets ambitieux, et volontiers il soutient des prêtres méritants et obscurs contre le clergé courtisan.

Les ennemis de l'évêque cherchent depuis longtemps à le détruire dans l'esprit de Louis XV. On l'a d'abord attaqué sur les sentiments de piété outrée qu'il aurait inculqués au Dauphin, et que des gens comme Richelieu traitent couramment de bigoterie et cagoterie. Le Roi, qui a de la religion, n'a pas paru se soucier de ce reproche. On a dit alors que le parti Boyer se croit assez maître du jeune prince pour tenir ouvertement chez lui des propos contre la conduite de son père. Si la Dauphine montre au Roi une indifférence choquante et répond mal à ses attentions paternelles, ce n'est point timidité ou gaucherie de son âge, comme on le pourrait croire, c'est répugnance inspirée par ce qu'elle entend dire chez son époux. Le Roi lui a proposé à maintes reprises de venir visiter les curiosités précieuses accumulées dans ses Petits Appartements; et ce n'est qu'à la troisième fois qu'elle s'est décidée, avec une gêne visible, à pénétrer dans ces élégants réduits dont on lui a dit tant d'horreurs. Voilà, dit-on, l'œuvre de Boyer et de ses complices. Le Roi sera-t-il insensible à la pensée de cette désunion semée dans sa famille au nom des principes de la religion?

L'évêque de Mirepoix sent fort bien qu'un grave péril approche, non seulement pour sa personne, mais pour les idées qu'il représente et pour les intérêts du clergé de France,

dont il a la garde. Il a fallu les menaces d'une mort prochaine pour obtenir du Roi qu'il renonçât à une vie coupable, et encore rappelait-il madame de Châteauroux quelques semaines après la guérison. Une liaison nouvelle n'amènerait pas un scandale moindre, et peut-être en préparerait-elle de plus grands. Celle dont on parle à présent est une femme qui, selon l'expression de son ami Voltaire, « pense philosophiquement », c'est-à-dire en dehors de toute croyance religieuse. On la sait liée avec ce dangereux écrivain et avec d'autres, ses pareils. Il est sûr qu'elle apporterait chez le Roi les idées d'incrédulité dans lesquelles elle a été nourrie ; la voix de Dieu y serait de moins en moins écoutée; quelles ne seraient pas les conséquences, sur l'esprit de Louis XV et sur l'avenir du royaume, de cette substitution d'influence!

L'homme d'église a plus de connaissance du cœur humain que ces gens de cour, infatués de leur naissance, sûrs d'avance qu'on ne saurait voir à Versailles une favorite roturière. Rien ne s'éduque aussi vite qu'une femme d'esprit, et le Roi, si la roture le gêne, dispose de titres à son gré. L'évêque a donc jugé qu'il était temps de se défendre. On dit qu'il a mandé Binet, rendu responsable de l'intrigue, et qu'il l'a menacé de le faire chasser de chez M. le Dauphin. « M. de Mirepoix, écrit Luynes, nie l'un et l'autre de ces faits; mais il convient, et me l'a dit, que Binet l'étant venu trouver pour lui conter son affliction de ce qu'on disait contre lui, il lui a parlé assez fortement sur les dangers auxquels il s'exposerait, s'il y avait le moindre fondement aux bruits auxquels il ne voulait point ajouter foi. »

Les menaces de l'évêque obtiennent un résultat tout autre que celui qu'il en attendait. L'honnête Binet, averti de telle façon, comprend qu'il n'a plus rien à ménager. Inquiet pour sa place, il se croit en droit de la défendre par tous les moyens. Le Roi ne tarde pas à apprendre qu'on se mêle de traverser ses amours, qu'on veut soumettre ses inclinations aux préventions de son fils et des conseillers de son fils. Rien ne peut l'irriter davantage et pousser aux extrêmes résolutions une volonté faible, qui craint par-dessus tout de paraître conduite. Nous entrons ici, il est vrai, dans l'incertitude; mais les dates se précipitent et suffisent à montrer que quelque

chose s'est passé dans ces derniers jours du mois de mars, puisque madame d'Étioles, qui ne devait plus reparaître à Versailles, ne le quitte pas. Binet jure ses grands dieux que, cette fois, il n'est pour rien dans ses voyages. Faut-il croire que c'est par une autre voie, madame de Tencin par exemple, que l'amour sincère de madame d'Étioles a été confirmé au Roi? Binet a-t-il remis lui-même une lettre de sa jeune parente, disant au Roi que sa passion sera la cause de sa perte, assurant que la jalousie éveillée d'un époux qui l'idolâtre va lui faire subir les suites d'un juste ressentiment, en même temps qu'elle ne pourra survivre à la perte de l'objet aimé? D'où que soit venu l'appel, l'auguste objet a été touché, a consenti à revoir madame d'Étioles et permis qu'elle revînt au Château.

En même temps, l'oncle Tournehem, depuis longtemps dans les vues de sa nièce, est entré en scène : il a envoyé le jeune d'Étioles en province pour les affaires des sous-fermes, où il est intéressé, et l'a retenu le plus de temps qu'il l'a pu. Les voyages sont longs à cette époque, et les affaires se compliquent aisément. Madame d'Étioles, à la fin de mars, a toute liberté pour aller à Versailles, quand il lui plaît, et y demeurer, s'il lui convient.

« Avant-hier, écrit le duc de Luynes le 29 mars, le Roi fut à la chasse et devait souper dans ses cabinets; l'ordre en était donné. Ceux qui ont coutume de souper avec le Roi se présentèrent à l'ordinaire, mais on n'appela personne, et l'on vint dire que le Roi ne soupait point. M. le duc d'Ayen s'était trouvé mal à la chasse et était au lit; le Roi y descendit et y fit porter son souper, ou bien chez madame de Lauraguais : c'est ce que l'on n'a pas su positivement. » L'explication de ce mystère est-elle déjà la présence de madame d'Étioles à Versailles? On l'y trouve, en effet, deux jours après, assistant à la représentation d'un ballet comique de Rameau, dansé sur la scène du Manège. Tout Versailles a voulu y être et les places ont été fort disputées. Madame d'Étioles, sans aucun droit à cette faveur, a paru pour la première fois au milieu des femmes de la Cour. Elle se savait en mesure d'affronter toutes les comparaisons, et l'occasion était bonne pour le faire constater au Roi. Le 1er avril, on la remarque à la Comédie-Ita-

lienne, au Château même, où les places sont encore plus rares. la salle de spectacle étant extrêmement petite : « Le Roi y était dans une petite loge grillée, au-dessous de celle de la Reine. On continue toujours à tenir des propos sur madame d'Étioles. On remarqua que ce jour-là elle était dans une loge près du théâtre, fort en vue de celle du Roi, et par conséquent de celle de la Reine ; elle était fort bien mise et fort jolie. »

Ces indications sont assez significatives sous la plume d'un homme aussi circonspect que le duc de Luynes. Le 10 avril, au reste, notre chroniqueur ne conserve plus de doute : « Le roi soupa en particulier, en haut, dans ses cabinets ou en quelque autre endroit qu'on ne sait point, mais il n'y eut personne d'appelé pour souper avec lui. On continue à tenir les mêmes propos sur madame d'Étioles. » Ces lignes sont écrites le dimanche des Rameaux. Il doit y avoir, le samedi saint, un souper des Petits Cabinets, où l'on pense qu'il y aura des dames et qu'on fera médianoche : on désigne même madame de Lauraguais avec madame d'Étioles. Les pronostics sont en défaut ; il n'y a qu'un petit souper d'hommes, qui s'achève sans imprévu. Quant aux Pâques de Sa Majesté, bien entendu il ne saurait en être question.

En quel endroit du Château le Roi reçoit-il alors madame d'Étioles ? Nul ne peut le savoir, car les intérieurs sont la discrétion même. Le premier souper où il montre sa nouvelle maîtresse, dans les Cabinets, a lieu le jeudi 22 avril. Richelieu se vante d'y avoir été ; on peut y compter également les familiers les plus intimes, le duc de Boufflers, le duc d'Ayen, le marquis de Meuse et quelques-uns des chasseurs de la journée. Luynes dit peu de choses de cette réunion :

M. de Luxembourg y fut admis. Comme madame de Lauraguais était à Paris, le Roi fit avertir madame de Bellefonds (dame de Madame la Dauphine) pour ce souper. Tout le monde croyait que le Roi viendrait au bal de l'ambassadeur (d'Espagne) ; il y envoya M. de Lujac, exempt des gardes, et M. de Tressan. Il resta dans ses Cabinets, et il ne s'est couché qu'à cinq heures. Aujourd'hui, il a encore dîné avec madame d'Étioles, mais dans le grand particulier. On ne sait point précisément où elle loge ; mais je crois cependant que c'est dans un petit appartement qu'avait madame de Mailly et qui joint les Petits Cabinets. Elle ne demeure point ici de suite ; elle va et vient à Paris et s'y en retourne le soir.

Tel est le premier séjour à Versailles de la future madame de Pompadour, séjour dissimulé et presque furtif qui ne se reproduira plus. Quand elle reviendra à la Cour, ce sera maîtresse déclarée et marquise.

A ce même moment, M. d'Étioles a fini de voyager. On a retardé son retour à Paris en le faisant inviter, pour les fêtes de Pâques, à Magnanville, près de Mantes, chez M. de Savalette. M. de Tournehem y est venu rejoindre son neveu et, en retournant à Paris, comme sa femme ne s'y trouve plus, il lui a révélé la nouvelle destinée de la fugitive. Elle a eu, lui a dit cet oncle excellent, « un goût si violent qu'elle n'a pu y résister, et, pour lui, il n'a d'autre parti à prendre que de songer à s'en séparer ». On prétend qu'à cette nouvelle M. d'Étioles est tombé évanoui, puis a montré un si violent désespoir qu'il a fallu lui enlever les armes ; mais qu'il ait pleuré de rage ou crié vengeance, qu'il ait écrit à sa femme les prières les plus tendres pour la rappeler à son devoir ou qu'il ait rêvé la folie d'aller la reprendre de force à Versailles, le résultat est inévitable. Il y a une volonté en France, à laquelle on ne résiste pas ; d'ordre du Roi, de bon gré ou par violence, M. d'Étioles devra accepter la séparation.

Ce rôle de mari exalté par la jalousie, les inquiétudes que peut faire concevoir un tel état d'esprit, la crainte qu'inspire son ressentiment, tout sert à merveille et fort opportunément les desseins de madame d'Étioles. Elle s'adresse au cœur du Roi et à ses sentiments de gentilhomme. Elle le supplie de la défendre, de changer son état et son nom. Ces précautions, qui lui donneront pied à la Cour et l'amèneront à être, elle aussi, « déclarée », elle les prend moins contre son mari, qu'on pourra toujours réduire, que contre des rivalités qu'elle sait nombreuses et contre l'hostilité du parti dévot. Ce sont là les vrais dangers qui la menacent, et qui paraissent devoir la détruire, quand la passion du Roi arrivera à l'heure du déclin. A ce moment il ne saurait rien refuser, et il est d'un esprit avisé de saisir l'instant : « Le Roi, écrit Luynes, achète pour madame d'Étioles le marquisat de Pompadour, dont elle portera le nom ; c'est une terre de dix ou douze mille livres de rente. Ce n'est point le Contrôleur général qui est chargé de faire cette acquisition ; on ne lui en a pas seulement

parlé. C'est M. de Montmartel (garde du Trésor royal) qui fournit l'argent. » Ainsi reparaît, en cette circonstance décisive de la vie de la favorite, le nom de ces frères Pâris qui ont tenu tant de place dans l'histoire de sa famille et qui seront pendant longtemps les soutiens les plus sûrs de sa fortune.

Au reste, ce qu'on avait cru fantaisie passagère, devient maintenant, aux yeux de tous, une affaire sérieuse. « Ce qui paraissait douteux il y peu de temps, écrit le duc de Luynes le 27 avril, est presque une vérité constante. On dit qu'elle aime éperdument le Roi et que cette passion est réciproque. » Il ajoute qu'on « n'ose en parler publiquement ». La discrétion de la Cour, faite surtout de la gêne qu'inspire le choix roturier du Roi, n'est point imitée à Paris. Un chroniqueur bourgeois, comme l'avocat Barbier, d'ordinaire frondeur et malveillant, exprime pour la nouvelle marquise des sentiments inattendus : « Cette madame d'Étioles, dit-il, est bien faite et extrêmement jolie, chante parfaitement et sait cent petites chansons amusantes, monte à cheval à merveille et a reçu toute l'éducation possible. » On devinerait presque quelque fierté chez l'écrivain à voir sa classe sociale représentée dignement auprès du maître par cette personne accomplie.

Quant aux amis qui l'ont connue avant ces événements, aux familiers de la « divine » d'Étioles, nous savons leurs sentiments par une lettre égarée dans une correspondance illustre, lettre qu'il faut dater de ce mois d'avril et qui vaut la peine d'être lue de près :

Je suis persuadé, Madame, — écrit Voltaire en envoyant ses petits vers sur César et Cléopâtre, — que du temps de César il n'y avait pas de frondeur janséniste qui osât censurer ce qui doit faire le charme de tous les honnêtes gens, et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbéciles fanatiques. C'est de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir avant d'aller à la campagne. Je m'intéresse à votre bonheur plus que vous ne pensez, et peut-être n'y a-t-il personne à Paris qui y prenne un intérêt plus sensible. Ce n'est point comme vieux galant flatteur de belles que je vous parle, *c'est comme bon citoyen,* et je vous demande la permission de venir vous dire un petit mot à Étioles ou à Brunoi, ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où. — Je suis avec respect, Madame, de

vos yeux, de votre figure et de votre esprit, le très humble et très respectueux serviteur.

Que de choses en cette petite lettre de l'habile homme, qui prépare, dans la femme encensée aujourd'hui, l'amie utile de demain! Comme s'y insinuent déjà les espérances que fonde tout un parti sur la nouvelle maîtresse! Et quelle meilleure justification des craintes de l'évêque de Mirepoix! On voit s'établir ici, dès la première heure, ce concert de louanges intéressées et réciproques, qui rendra les philosophes indispensables à madame de Pompadour et fera d'elle la protectrice, l'Égérie des philosophes; on surprend l'éveil des ambitions de ce groupe ardent et batailleur, qui la pousse au pouvoir et qui contribuera à l'y maintenir. Ils comptent bien, par elle, se produire plus hardiment dans le monde, monter plus haut qu'ils n'ont pu faire jusqu'à présent et voir triompher dans l'État, grâce à l'heureux choix du monarque, leurs doctrines et leurs personnes.

PIERRE DE NOLHAC

DE TA-KOU A PÉKIN[1]

VIII

DANS LA VILLE JAUNE

Jeudi, 12 septembre, la nuit. — Dans le silence absolu qui m'environne, je suis couché sur un lit immense, bas et large à suffire au repos de quatre ou cinq personnes. Cette chambre, la mienne pour trois nuits, est une chambre de femme, et même celle d'une souveraine : des meubles somptueux et mièvres la garnissent ; des potiches aux couleurs passées et délicates, des étoffes soyeuses aux reflets changeants brillent entre les pans sculptés du palissandre et l'éclat sourd des laques. Les murs sont blancs, d'un blanc fragile qui n'est pas celui de la pierre ni du bois : les murs de cette chambre sont en papier de riz, et, comme en toute salle chinoise, les rouleaux peuvent monter et descendre, glissant sur des rainures, pour donner de l'air. Dans un angle, près du large lit, une grande glace qui paraît d'une eau admirable. Je m'imagine que l'Impératrice s'y est mirée bien des fois ; j'en éprouve une espèce de joie étonnée, et à la réflexion cette idée me fait rire : je me figure la célèbre Sémiramis du Tchoung-Kwo regardant son visage dans ce miroir, et y rencontrant le mien. Là, dans le coin, ne me suis-je pas assis, tout à l'heure, sur une grande chaise longue à musique, qui m'a sonné un air plaintif et lent, une mélopée tartare? La vieille Impératrice

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

aimait à s'y reposer : et cette chanson la berçait, on peut le dire, à la lettre. Je ne puis dormir ; je ne trouve pas le sommeil ; dans ce silence inquiétant, ma nuit est agitée : il me semble que je rêve éveillé. La Chine, le voyage, les dragons, les chimères, tout ce qui m'a passé sous les yeux comme une vague vertigineuse, m'obsède l'esprit.

Je suis dans un des petits palais de l'Impératrice, celui qu'on appelle le petit Palais du Nord, je crois, où plus d'un personnage important a reçu l'hospitalité depuis un an, et où mon amiral lui-même a couché, peu de temps avant moi. Je revois, dans un demi-songe, une demi-hallucination, la fantasmagorie de mon arrivée, la traversée de Pékin au crépuscule, le cauchemar de la foule et du tumulte, le funèbre désert, le silence sépulcral de la Ville Interdite ; et, enfin, exténué, tombant en pleine nuit où je n'étais par attendu, l'accueil charmant que m'a fait, à la Place, le commandant C...

Il était déjà à table ; il s'est levé : il est allé au devant de mes excuses : « Vous logerez ici », a-t-il fait ; et c'est en dînant que nous avons appris à nous mieux connaître. J'ai été charmé de ce petit homme sec, jeune, à la tête intelligente ; je ne suis pas surpris qu'il ait très bien réussi partout où il a été. Il connaît un peu le chinois ; il a beaucoup pratiqué les Jaunes, le peuple du Petchili ; il ne les déteste pas, ni ne les méprise. Ici, dans le palais que l'Impératrice a installé à la place du vieux Pé-tang, le commandant me raconte la profusion d'objets innombrables et de trésors qu'on a trouvés. La vieille église avait été convertie en magasin, en garde-meuble des présents faits de tout temps à la couronne par les dignitaires et les mandarins. A l'entrée des alliés, le pillage a été terrible ; ici, du moins, les Français n'y ont eu aucune part ; dans la suite, c'est eux au contraire, quand le vieux Pé-tang leur fut confié, qui ont tout remis en ordre, et ont rendu à la nef, devenue magasin, les caisses, les boîtes, les objets en nombre incroyable qui y sont entassés. Il y avait là de tout, des porcelaines, des bronzes, des laques, des peintures et des étoffes sans prix, prodiges du travail et de la patience chinoise, depuis des siècles. En général, les plus précieuses merveilles ont été soustraites au pillage par l'avidité même des pillards ; ils ne se sont attaqués qu'aux malles, aux coffres,

aux paquets directement à portée de la main. Ils n'ont pas été jusqu'aux assises de cet amas de trésors. A côté des œuvres d'art les plus rares, d'une valeur inestimable, on a mis au jour toute sorte de présents puérils et ridicules, des poupées, des boîtes à musique, des bergeries du Bon Marché, des jeux de patience, toute une misérable pacotille d'Europe et d'Amérique.

Dans la salle où nous dînons, il reste encore assez de pièces admirables pour me donner le regret des autres. Deux buffets d'un travail exquis, en palissandre sculpté, semé d'incrustations; ils sont chargés de vases et de cloisonnés, dont le moindre ferait la joie d'un amateur; de très hauts paravents en bois sculpté portent sur fond d'or des caractères chinois en argent, qui sont de l'arabesque la plus harmonieuse; des écrans, des laques et quelques vieux bronzes, d'une couleur inimitable. Mais surtout, une table d'ébène sculpté, celle où nous mangeons, est sans doute la plus belle que j'aie vue, ainsi que les fauteuils sculptés où nous avons pris place. Toute la sculpture est assez sobre; elle s'inspire des fleurs et de la faune, dont elle fait des types à la fois monstrueux et vivants. Et, sur cette table, dans quelles étincelantes porcelaines nous sommes servis! Des porcelaines de Kien-Long, je pense: chacun de ces petits pots, chacune de ces assiettes est une pièce à mettre sous vitrine. C'est pitié de se dire qu'on a détruit par milliers, par centaines de mille, des morceaux qui valaient ceux-là, et qui même valaient bien davantage.

La vie de l'Impératrice, des femmes favorites, et des princes, devait être fastueuse et d'une paix presque morne derrière la colossale enceinte des triples remparts. Nul bruit ne peut venir jusqu'ici; il a fallu les bombes et les coups de feu pour passer au-dessus de ces fossés, de ces cours, de ces murailles. Je me rappelle un des récits que le docteur D... m'a faits à Tien-Tsin, et qui pourrait être nommé: *La fuite d'une Impératrice*. Il est touchant et lamentable.

Le 14 août 1900, au moment où, par la brèche qu'une mine avait ouverte, les alliés entrèrent dans Pékin, pas un Chinois de la Cour n'osait encore y croire; et pas un n'aurait eu l'audace de montrer qu'il y crût. Bien moins pouvait-on

s'y attendre dans le palais de la jeune Impératrice, toujours tenue à l'écart, sans nouvelles du dehors, vivant parmi ses eunuques et ses femmes. Une étrange figure, noble et souffreteuse, que celle de cette femme souveraine, sans influence et sans aucun pouvoir, le digne pendant de ce Kwang-Su, moins qu'un Empereur. une ombre impériale. La jeune Impératrice se faisait coiffer par une de ses femmes ; elle était presque en chemise, et ses pieds n'avaient pas chaussé les brodequins que l'étiquette veut qu'elle porte, et dont le talon hausse la chaussure à trente centimètres de la terre. Elle était assise devant son miroir, les cheveux entre les mains de la coiffeuse, lorsque soudain, manquant à tout cérémonial, à toute règle, un eunuque affolé se précipita dans la chambre de la souveraine, criant : « Madame ! madame ! les diables étrangers ! Les diables étrangers entrent dans Pékin ! » La confusion, l'effroi, les cris furent tels, que les femmes à la toilette se dispersèrent, laissant choir les épingles, les fards, les boîtes à parfums ; les lamentations, les soupirs, la surprise troublaient ces pauvres têtes. L'Impératrice, se croyant plus menacée par ce nom seul de « l'étranger », perdit toute réserve. Telle fut l'épouvante de la jeune femme, qu'elle s'enfuit, non coiffée, en chemise, un pied nu, l'autre dans une sandale d'eunuque. Une ou deux de ses servantes la suivirent. Elle se cacha dans un kiosque des jardins, et ne rejoignit la Cour, cachée elle-même en d'infectes auberges de campagne, où elle s'était sauvée au fond de misérables voitures, qu'au bout de trois jours.

Je me lève avec l'aube, et j'explore le petit Palais, où la fatalité des événements fait coucher des marins et des soldats de l'Europe dans la chambre des impératrices tartares. Je vais prendre l'air dans le jardin : cette journée encore promet d'être radieuse. Tous les appartements du palais, en galeries vitrées, donnent sur le jardin et forment une sorte de cloître. Un petit parc, bien clos, semé de petits bassins et planté d'arbres taillés bizarrement ; sous les yeux de l'Impératrice, une rocaille de fort mauvais goût élève ses roches artificielles et ses ombres factices. Cependant, vers le fond du jardin, les arbres ont de la profondeur ; les longues galeries sont légères

et gracieuses; de grands vases en faïence, d'un dessin large et pur, sont posés un peu partout. L'ensemble évoque l'idée d'une bergerie maniérée et fastueuse, d'un Trianon chinois, où des souveraines recluses s'amusent au jardinage, dans un décor très frais, d'un sentiment coquet, féminin et mièvre.

C'est par une succession, qui paraît interminable, de portes, de remparts et de cours, que nous avons été du petit Palais de l'Impératrice au Palais de l'Empereur, construction colossale, dont les murailles babyloniennes n'ont pas moins d'une lieue de tour. Le silence de cette « Ville interdite » ou « Ville violette », le désert qui y règne aujourd'hui, en rendent l'impression plus saisissante, peut-être, que tout le cortège et tout l'éclat des cérémonies. L'énormité des murs crénelés, à pic sur des fossés profonds, leur puissant alignement, leur hauteur continue de vingt mètres, leur carrure immuable, les portes à donjons et à meurtrières qui, bien moins qu'elles ne s'y ouvrent, de loin en loin, farouchement les ferment, cette architecture militaire hiératique et démesurée, tout fait penser à l'antique Asie des despotes. Ce qu'on avait entendu dire aux historiens, on le touche ici du doigt : c'est Ninive, c'est Babylone, ce sont les mêmes murailles; au sommet de celles-ci, la largeur de la surface plane est telle que deux chars y peuvent passer de front.

L'esprit est frappé, en outre, par la quantité d'arbres sombres qui vivent silencieusement dans ces enceintes. La terrible ville enferme une forêt sacrée; et parfois même, ce sont tous ces bois qui semblent enclore la ville, comme si chaque palais était un temple dans une contrée vouée aux dieux et aux couvents. Ces bois sont noirs, aveugles, d'une paix lugubre; les grands cèdres, les saules, les cyprès, font une ombre épaisse, où la lumière ne transparaît pas. Ils contribuent beaucoup à la sensation presque accablante que donne la Ville mystérieuse : celle, tantôt d'un immense couvent, tantôt d'un cimetière aux tombes gigantesques, et le plus souvent des deux. Ces palais sont des sépulcres entassés; ces jardins, des parcs funéraires où s'étend une paix horrible et absolue. La couleur jaune, l'émail jaune, la tuile jaune, dominent et saisissent les yeux; mais elle n'a ni chaleur, ni la moindre allégresse; ce jaune est un or cru et froid, dur, impitoyable en

quelque sorte. Les monstres d'émail jaune et les idoles sont d'une laideur éclatante, et qui, à force de méchanceté, n'est jamais grotesque. Le dragon à cinq griffres, qui est impérial, la licorne, le chacal à encolure de taureau, la chimère, toute cette faune héraldique et démoniaque ouvre la gueule, montre les dents, menace de la patte et de la corne.

Il y a des cours innombrables, les unes resserrées, les autres grandioses. Et, dans ces cours, l'herbe pousse; les broussailles s'épaississent entre les balustrades. Une porte, haute, sombre, profonde comme un donjon, donne sur une cour monumentale : un escalier de marbre, où l'Empereur seul peut marcher, y élève ses degrés entre deux rangs de têtes de marbre, sculptées en dragons enlacés; par tout le vaste plan, des bornes de bronze sculpté marquent les stations de la prosternation et du respect : c'est là, paraît-il, que les mandarins en cortège se prosternent à mesure qu'ils avancent. Mais rien n'est si étrange, en cette cour, que la solitude qu'on y trouve; on dirait un abandon séculaire, et qu'elle est désertée depuis mille ans. Face à la cour, la grande salle du trône est plus morne, plus désolée encore, s'il est possible; sous le toit en pagode, et le plafond bariolé à la chinoise, portant sur des colonnes peintes, un tapis jaune d'or, où vole le dragon noir, magnifique et usé, rongé des mites, à ce qu'il semble, et un trône au milieu. Rien de plus; c'est le désert complet. Le pillage, ici, a été sans pudeur et sans frein; si l'on avait pu prendre les colonnes, on l'aurait fait. Du reste, le trône n'est point une œuvre d'art, ni même une de ces pièces précieuses par la matière, qui sont plus exposées à la rapine que les autres. Qu'a-t-on laissé dans cette salle, sans doute très célèbre et très vénérable à travers l'histoire de la Chine? A peine quelques cloisonnés et deux ou trois brûle-parfums. Mais on n'a pas réussi à la frustrer de son plus rare ornement, une estrade magnifique du plus beau marbre, sculptée de dragons et de chimères.

Que dire de ces palais? — Si l'on sort de la salle du trône, c'est à nouveau une vaste cour et des escaliers de marbre, puis des salles encore, et des cours. Plusieurs sont déjà fermées sur l'ordre du comte de Waldersee; on les ouvre pour nous, et nous y suivons les eunuques craintifs, cérémo-

nieux et bouffis qui nous font visiter le Palais suivant un code prescrit. Salles, escaliers, cours, toute l'enfilade est dans l'axe de la grande porte monumentale. Le centre de Pékin, l'âme morte de l'immense ville est en ce lieu ; et d'ici aux portes de la dernière enceinte, le chemin est de deux lieues au nord et au sud, d'une et demie à l'ouest et à l'est. Quelques salles sont encore garnies ; de nombreuses bibliothèques où s'alignent les volumes reliés à la chinoise, par milliers. Le luxe des meubles et des soieries me sollicite, et paraît être d'un haut goût ; c'est une beauté raffinée ; la matière est moins riche que le travail ; et le travail semble presque sobre. L'incrustation d'or sur le fond noir de l'ébène, les laques, les soies jaunes brochées d'or vert, ou bleuâtres moirées d'or roux, composent une tonalité sourde, pleine de chaudes résonances. Jamais je n'ai mieux compris la valeur du caractère chinois, et quel effet décoratif il peut faire.

Meubles, salles, escaliers, pagodes, cours, portes et toits, on saisit que le moyen le plus puissant et le plus sûr de cet art, c'est la répétition. Et, il faut avouer que, pour produire le mystère, l'attente, l'angoisse même, ces portes colossales aux énormes battants, ces portes, bouches fermées des terribles murailles, nous font à la longue l'impression qu'elles veulent donner. Au centre de la Ville violette, ces défenses une fois franchies, qu'avant les canons et les obus l'on pouvait supposer à bon droit infranchissables, on se sent perdu, et retranché de la vie.

Alors, le misérable eunuque, patient, furtif et lâche, nous a guidés à travers une foule de salles et de préaux, dans la cellule la plus reculée de ce couvent, dans l'oubliette la plus sombre et la plus morne de cette prison sans pareille. Là, derrière les murailles plus épaisses que des tours, un oratoire mystérieux et funèbre ; il ne prend jour que sur une grande salle obscure ; il est creusé, dirait-on, dans la pierre, comme une alvéole, une retraite pour un malade épuisé de fatigue et d'ennui. Une odeur de parchemin, de vieille soie, d'opium évaporé, et de fleurs séchées, habite cette chambre étouffante : dans une alcôve profonde, presque dissimulée sous les courtines de soie d'un bleu très sombre, un large lit, très bas, chargé de couvertures soyeuses, qui semblent tressaillir au

plus humble reflet de lumière. Des coffres en ébène pour tous meubles, et d'étranges vases, petits pots de porcelaine ou de bronze, où sont plantées des fleurs artificielles. Et rien n'est plus funèbre à voir que ces maigres pivoines de nacre et ces œillets d'ivoire. On n'ose point parler dans le silence de ce lieu morbide ; on le prendrait pour une tombe habitée, tendue d'ombre et de soie ; languide et sombre, le dernier mot de la lassitude, le dernier mot de la décadence, il semble que l'obscurité le chuchote ici. C'est la chambre de l'Empereur Kwang-Su, autocrate presque divin, héritier de trente siècles d'empire.

IX

L'ÉMINENCE NOIRE

Vendredi, 13 septembre, le matin. — J'ai vu enfin cette Éminence Noire, le Français dont on répète communément, qu'il est l'un des deux maîtres de Pékin, M. Favier[1], l'empereur chrétien de la Chine, comme on l'appelle souvent, soit qu'on le désigne, soit qu'on l'admire. J'en ai entendu dire tant de bien par les uns, tant de mal par les autres, que je préfère n'en rien penser et n'en rien croire. Je lui ai rendu visite, comme au Français le mieux instruit des affaires chinoises, et qui y tient la première place. J'ai été au Pé-tang pour le voir, et non pour le juger. Du reste, quel homme peut se donner sérieusement la qualité de juge, qui, passant deux jours ou deux mois à Pékin, y rencontre M. Favier, lequel y a vécu vingt-cinq ans?

Le célèbre Évêque de Pékin est un homme d'action, dans toute l'étendue de ce terme. Le Pé-tang[2] où il réside, la concession catholique, — fameuse désormais par le siège de 1900, la belle défense de l'enseigne Henry et les vertus héroïques des marins du *d'Entrecasteaux*, — n'était, il y a moins d'un

1. Je dis *monsieur* Favier, non certes pour manquer à ce que je lui dois; mais parce qu'il n'a jamais été dans le bon usage français de donner du *monseigneur* à quelqu'un, sinon parlant à sa personne.

2. *Pé-tang* veut dire : l'Église du Nord.

an encore, qu'un amas de décombres et de ruines. Sur aucun point, pas même dans la rue des Légations, l'attaque ne fut si obstinée, ni les ravages de la guerre plus terribles. M. Favier a déjà tout rétabli. Il a réuni son troupeau d'ouailles : il a rebâti les murs et les maisons ; il a rendu l'ordre et la paix à ce quartier de la ville ; il y a ramené un air de prospérité. Ce matin, par un temps radieux, à la splendide lumière du soleil, j'admire sur la grande place où se dresse le nouveau Pé-tang, non pas une œuvre d'art, mais l'effet d'une forte direction et d'une volonté active. La nouvelle cathédrale est faite sur le modèle de l'ancienne, ma voisine ; mais elle est plus élevée ; ses deux flèches gothiques se poussent plus haut dans l'admirable azur qui règne sur ce pays. Le monument en pierre blanche surprend, d'ailleurs, comme un souvenir d'Europe, au milieu de la capitale de briques, aux maisons basses et grises. L'église est de construction récente, et, quoique criblée d'obus, elle a l'apparence d'une fabrique neuve. De vastes bâtiments se développent autour de la place : couvents, écoles, crèche pour les petites filles, et l'imprimerie des Lazaristes. Chacun à son travail, je ne vois ni sœurs de charité, ni missionnaires : je ne rencontre, à cette heure matinale, que des ouvriers chinois, des charpentiers, des maçons, qui vont et viennent. Au sommet de la cathédrale, l'Évêque a obtenu la permission, longtemps refusée, de planter la croix — une croix démesurée, qui doit dominer tout ce qui l'entoure. En même temps qu'on répare les dégâts du siège, les clochetons de marbre mis en miettes, on édifie en avant de l'église, et sur une autorisation expresse de l'Empereur, deux pagodons à toits retroussés, chargés de signifier aux Chinois que tout, ici, est sous la protection impériale, et par son ordre. Il est vrai qu'une Impératrice pourra toujours faire bombarder ce qu'un Empereur aura soi-disant fait construire.

Un aimable jardin encadre le presbytère. Je suis introduit par un grand, gros et fort Chinois, à la tête bouffie, entièrement glabre ; et comme je donne une carte, dès le seuil, l'Évêque m'accueille avec des paroles cordiales : « C'est inutile, fait-il, absolument inutile, puisque vous êtes officier de marine, officier français et surtout un officier de l'A*** ; ici

l'A*** est sacré ! » La rondeur de l'homme et de l'accent, sa bienveillance me surprennent d'abord. Il me fait prendre place : il m'offre un cigare ; il en fume lui-même constamment ; il en a une large boîte près de lui, sur un guéridon. Je considère l'hôte, et le lieu où je suis.

C'est une salle toute blanche, d'une propreté parfaite. Une vaste fenêtre donne sur les jardins et au delà on voit une ligne droite d'arbres. Il possède d'admirables bibelots et en faisait collection longtemps avant le siège, en quoi je ne puis comprendre qu'il ait encouru le moindre blâme. Le cabinet de travail, où nous sommes en présence, est encombré de meubles, de livres, de vases, et je distingue quelques bronzes d'une patine merveilleuse. L'Évêque lui-même frappe par son air d'intelligence. Assis sur un large fauteuil bas, il est de haute taille, il est gros, fort, un peu épais, un peu de ventre. Il a la goutte, et je le trouve en pleine fièvre d'accès, dit-il. Je suis heureux de l'avoir là, bien en face. D'un peu loin, sa tête paraît très belle, très noble, d'une vivante bonhomie, d'une solide simplicité ; on croit reconnaître un patriarche, et, par les cheveux blancs assez longs, on lui dirait une tête à la Tolstoï ; c'est aussi la même barbe. Mais, de plus près, l'œil dément la noblesse du visage, ou plutôt, il n'y répond pas : c'est l'œil d'un finaud autant que d'un apôtre, plein de ruse, de malice et de prudence ; l'œil d'un homme qui fait de grandes affaires, et qui ne veut pas qu'on le mette dedans ; de celui qui agit et qui ne peut pas toujours faire agir la force pour lui. Ce regard habile et intelligent n'est donc pas du tout de Tolstoï, mais d'un robuste Bourguignon, qui connaît la vie, et qui, au besoin, pourrait aussi bien vendre les vins en gros, que diriger la politique du quatre ou cinq cent mille chrétiens chinois. L'accent et la parole respirent la bonhomie, la décision, et même la gaieté. Tout compte fait, j'ai devant moi un de ces hommes d'Église, qui ont été maîtres en affaires et en politique, chez qui la foi va de pair avec l'habileté, et, somme toute, d'un rare mérite.

Il me parle du siège. Il me montre la fenêtre sur le jardin.

— C'est par là surtout que venaient les balles et les obus, Bah !... à la longue, on en prenait l'habitude... Nous finissions par ne plus nous en occuper. Les femmes, les enfants

eux-mêmes ramassaient des morceaux, des éclats, et venaient nous les porter. D'ailleurs, je vous montrerai tout à l'heure l'église : les toits ont été hachés, criblés.

— Et Henry ?

— Ah ! Henry... Henry a été admirable. Vous savez, ce n'était plus un homme de vingt-cinq ans, il avait l'autorité et le commandant d'un capitaine de frégate... Il était d'un calme ! Il réfléchissait, il pensait à tout. Il avait confiance. Ah ! il croyait en Dieu, celui-là !... Nous étions sous la protection du ciel...

— Et les matelots ?

— Oh ! les matelots ! Quels hommes ! des héros !... Ah ! les braves Bretons ! Ils ont été superbes ! Vous savez, ils avaient encore la moitié de leurs cartouches, quand nous avons été délivrés. Et toujours sur la brèche, nuit et jour ! Et sans se plaindre jamais. Mais nos sœurs les soignaient bien ; on a fait tout ce qu'on a pu ; nous n'avons perdu aucun blessé, sauf un, qui a eu la gangrène, et que nous n'avons pu sauver... Et il a fallu que ce pauvre Henry soit tué, le dernier jour !... Ah ! ce jour-là, tout le monde a pleuré. Enfin ! c'était la volonté de Dieu !

— Extraordinaire, en effet, cette défense, contre des milliers de fanatiques.

— Oui, quels fanatiques ! Il fallait les entendre hurler, des cris sauvages, épouvantables, menace de mort et d'incendie. *Cha ! Cha ! Chao !* « Tuez ! tuez ! le feu ! » Et leurs trompettes au milieu de la nuit ! A la fin, nous n'y faisions plus attention; mais c'était terrible.

— Encore, aux Légations, était-on à peu près averti ; on savait que les renforts marchaient sur Pékin ; mais ici ? Voyons, monseigneur, aviez-vous prévu les événements tels qu'ils se sont passés ?

— Oui. Je m'y attendais ; mais je ne croyais pas que ça serait si fort. Oh ! averti, j'étais averti ; et j'avais prévenu M. Pichon. J'avais fini par le convaincre ; il s'était rendu à mes raisons, et d'ailleurs il a été le seul à me croire. Je me rappelle très bien, tenez, que tel jour j'ai adressé à notre ministre une lettre officielle, — je l'ai fait signer exprès à mon coadjuteur, — où je disais que le massacre de tous les

étrangers était concerté; qu'il allait se produire, qu'il fallait absolument faire venir des matelots pour garder les Légations, à tout prix, sans retard... Voilà ce que je disais, dans ma lettre. M. Pichon y crut, et il m'en donnait la raison, ainsi : « Vous, qui êtes toujours si optimiste, puisque vous me parlez de la sorte, il faut que ce soit sûr... » Et c'est vrai que je suis optimiste; mais je ne l'étais plus.

Tandis que nous causons, on introduit un planton de la Légation de France. Il est porteur d'un pli à l'adresse de M. Favier.

— Vous voyez, le ministre me prie à déjeuner pour ce matin. J'ai la fièvre; j'en suis plein; mais j'irai quand même... Répondez que j'irai! fait-il au soldat.

» Ah! c'est vendredi! reprend l'Évêque; c'est maigre... Eh bien, je ferai maigre... quoi, ça ne me gêne pas, moi!... Hein, n'est-ce pas?... Il faut jamais cacher ce qu'on fait; il faut toujours le dire franchement; il faut avoir le courage de son opinion! Ainsi, tenez, quand j'ai été en France, ils m'ont tous demandé de leur faire des conférences; j'en ai fait, et je leur ai dit ce que je pensais. J'étais très bien avec Delcassé, et j'ai dîné plusieurs fois avec lui. J'étais très bien aussi avec Loubet; il m'a prié à déjeuner à l'Élysée un vendredi; eh bien, j'ai prévenu : « Je fais maigre! » ai-je dit. Voilà!

On m'attend pour me conduire dans la « Ville Violette », où mon guide veut me faire visiter le Palais Impérial. Je dois prendre congé; je ne serai plus à Pékin dans deux jours. Je dis que je trouve beaucoup d'intérêt aux langues, et que je m'essaie un peu au chinois.

— Je voudrais connaître une bonne grammaire chinoise. un livre commode et pratique. M'en conseillez-vous un, monseigneur?

— Ah! je m'en suis bien occupé pour mes catéchumènes et mes néophytes. J'ai été amené comme cela à faire une petite grammaire, avec toute sorte d'exemples. pour apprendre à causer. Rien de savant, comme les lexiques, bien entendu! Je prends un mot. et je le triture de toutes les manières; alors il vous entre dans la tête. Tenez, « chapeau », « mon chapeau ». votre chapeau ». Eh bien, « voulez-vous mon

chapeau ? » « Donnez-moi le chapeau ! » « Je veux un chapeau ! » « Où est le chapeau de mon père ? » — Voilà, j'apprends la manière de s'en servir. Et, avant peu de temps, non seulement vous savez le mot « chapeau », mais toute sorte de phrases. Et voilà, c'est bien simple !...

Il se lève ; il va prendre un de ces petits livres, et il me le remet avec beaucoup de bonne grâce. Et comme je le remercie, il me dit plaisamment :

— Je regrette que vous ne restiez pas plus longtemps. Je vous aurais reçu à dîner. Mais enfin vous ne partirez pas de Pékin les mains vides.

— Merci donc, monseigneur.

— Eh ! — conclut-il de son air bonhomme et finaud — vous aurez toujours une grammaire chinoise, qui ne vous aura rien coûté.

X

PÉKIN, LA NUIT

Samedi, 14 septembre, le soir. — J'ai traversé une autre fois Pékin de part en part. A cheval, j'ai été visiter tantôt le Palais d'Été, à quatre lieues de celui où j'habite. Il faisait très chaud, sous un soleil de plomb. Les rues pullulantes de Pékin fourmillaient dans la poussière ; dans la ville chinoise, impossible d'aller autrement qu'au pas. J'ai dévisagé cette foule prodigieuse, en robes de coton bleu, toutes ces têtes jaunes, aux petits yeux bridés sur l'oreille, toutes ces faces glabres, tous ces crânes ronds, ces courges d'où pendent les queues. Non, il n'est point de ville qui se puisse comparer à Pékin. Je parle de celles que j'ai vues, et de celles qu'on m'a dites. Nulle part ailleurs, ce caractère bizarre de capitale accolée à un immense village, d'ordre souverain et de campement, de décrépitude aristocratique et de vie populaire, de désert et de fourmillante multitude.

Au sortir de la ville chinoise, une belle route dallée ; je galope à travers les faubourgs, bordés de boutiques ; des gens

paisibles nous regardent, étonnés ; les femmes et les petites filles s'enfuient, épouvantées ; mais c'est une mignardise, une de leurs coquetteries ; l'épouvante est de règle ; elles doivent avoir l'air terrorisées ; et, tout en fuyant, elles épient du coin de l'œil, et ne ferment pas sur elles la porte où elles se sont cachées.

Après une longue chevauchée, parmi de beaux arbres, et le long de jolis ruisseaux, au sommet d'une colline, j'ai aperçu des pagodes. C'est le Palais d'Été ; mais j'ai fait la course en vain. Je suis tombé sur une porte gardée par les Anglais ; il n'a jamais été possible d'entrer, l'officier qui commandait ici ne se trouvant pas en état de comprendre un homme à jeun, ni surtout de lui répondre, en quelque bon anglais d'ailleurs qu'on lui parlât. Peu s'en est fallu que je ne force la consigne, et n'allasse demander ses raisons à ce capitaine, dont les propres soldats parurent louer ma colère et mon ferme propos de me faire rendre droit. Un jeune lieutenant, inquiet de la tournure que prenaient les choses, finit par me dire que « le major n'était pas de leur régiment» (*sic*). Je me sentis désarmé. J'ai perdu là une heure, et ne l'ai fait que pour l'honneur du pavillon. Il ne faut jamais céder à un Anglais. Il faut toujours lui tenir tête, et lui montrer, à Anglais, Anglais et demi. J'ose recommander ce principe à la politique.

J'ai vu pourtant, au retour, le crépuscule sur un lac de jade. Je laissais derrière moi l'horizon irisé des collines, d'une délicatesse exquise, d'une couleur de nacre violette. Une légère brume s'étendait entre ciel et terre. Par la porte italienne, j'ai pénétré dans les jardins ; et, m'élevant sur l'une des hauteurs artificielles que couronnent les pagodes, j'ai admiré la plus belle campagne de Pékin. Ces parcs semblent immenses ; et le lac est ravissant. Partout des débris et des ruines ; nulle part, le passage des Barbares n'a été plus funeste. Mais le soir est délicieux, le ciel d'une douceur de soie, et la brise gentille. Le soleil va se coucher. D'une pagode très haut perchée, j'assiste au mystère de sa chute ; une île charmante de jardins et de chalets, reliée aux rives par un pont de marbre aux courbes en S allongé, d'une parfaite élégance, est toute de rose et de lilas au couchant.

Toutes les rives sont bordées de marbre ; le lac affleure les marbres de tous côtés; les quais, les embarcadères, les sièges, du marbre qui brille, du marbre rose à la lumière et du marbre livide dans l'ombre, avec un doux éclat funéraire.

Rentré très tard au vieux Pé–tang, j'ai voulu pourtant prendre un autre aspect du Pékin nocturne.

Nous sommes sortis, à la nuit noire, pour faire une visite à ce que les Chinois du Nord appellent une *Maison de Chant* ou de *Musique.* Ils entendent par là ce que le Chinois du Sud appelle le Bateau de Fleurs. Mais, avec du raffinement en plus, et quelque mystère ; et jadis, l'Européen n'y aurait pu entrer.

Sur la large avenue du Général-Voyron, ouverte par les Français, et l'une des rares rues où des lanternes accrochées à des poteaux donnent quelque clarté, toutes les boutiques sont closes, et c'est déjà le désert. Mais, au bout de l'avenue. plus aucune lumière; là commencent les ténèbres. Un labyrinthe de ruelles désordonnées, chaotiques, les plus étroites tombant dans les plus larges, les plus longues dans les plus brèves; à chaque pas, on risque de se rompre le cou. Les fondrières sont énormes, molles, boueuses, des trous en forme de trappes, pleins d'on ne sait quoi, fange ou immondices. C'est une promenade à chutes dans le noir absolu.

Cependant, ces nuits de Pékin sont merveilleuses : au-dessus des ténèbres compactes, le ciel est si clair, si limpide! Point de lune et quantité d'étoiles. L'air est exquis, d'une légèreté étonnante, et la transparence acoustique peut être incomparable. Du plus loin, l'on entend tous les bruits, et le volume en semble infiniment multiplié. Pas d'écho, toutefois. Un hurlement de chiens prend une valeur imprévue. De temps en temps, un coup de feu. « N'y prenez pas garde, me dit-on; ce sont les troupes de police alliées qui veillent. Ils tirent pour éloigner les voleurs, pour montrer qu'ils font bonne garde, — et parfois pour ne pas dormir. » Ils tirent en l'air; on aime à le croire, du moins.

Nous poursuivons notre chemin dans les ruelles et les cloaques. On croise un groupe de Chinois, précédés d'une lanterne. Tout naturellement, sans un mot, un de nos soldats

prend leur lanterne aux Chinois. On ne la leur demande pas; on la leur cueille dans les mains. Le Chinois dépossédé ne fait aucune résistance, pas la moindre objection. Ils resteront dans l'obscurité. Et nous serons éclairés. Chose curieuse, notre Chinois rit; c'est peut-être le cas de dire qu'il rit jaune. Ce rire si chinois signifie tout ce qu'on veut, mais la gaieté moins que toute chose.

Détours sur détours; trous, crevasses; crevasses, fossés et trous. Enfin, un petit pâté de maisons basses; on dirait plutôt des chaumières. Point de luxe extérieur. On s'engage dans un couloir étroit; puis une cour à ciel ouvert, et quelques chambres dont on pousse la porte.

Dans l'une, trois ou quatre gros Chinois se font faire de la musique. Une laide lumière tombe d'une lampe à pétrole, sans chapeau. Les amateurs sont assis sur des chaises, un est debout. Deux femmes sont là : l'une cause avec les hôtes; l'autre chante. Un musicien chinois, attaché à la maison, accompagne la chanteuse. Il joue d'un violon aigu, non pas accordé par quintes, mais, je crois, par quartes mineures.

On lui paie sa musique, selon ce qu'on en prend. Une étrange musique, mélopée très plaintive, aiguë et monotone. La chanteuse chante à l'aigu, sur un ton lamentable et criard. Le rythme est lent, la note très tenue; et tout cela est long, long, triste et morne.

Nous dérangeons les Chinois; ils ne sont pas contents, et même ils n'en ont pas l'air; cependant ils sourient. Béatement ils se taisent, en écartant les lèvres. L'odeur du Chinois et du musc emplit la salle. Je suis surpris: cela ne sent pas l'opium. Ils ne disent pas un mot. Mais ils se sont écartés; ils reculent au fond de la chambre; ils sont prêts à nous faire place, tout en nous maudissant, peut-être, sous leur sourire. Nous sortons, et, la porte à peine fermée sur nous, voilà que la voix reprend sa plainte, et le violon sa lamentation pointue et morne. Et je crois voir, à travers la muraille, les quatre gros Chinois immobiles comme des morts, muets, ou riant sans bruit, pareils à des monstres en corne.

XI

L'AGONIE DE LI-HONG-TCHANG

Samedi, 14 septembre, le soir. — Dans trois jours, un à un, tous les palais seront évacués et remis par les alliés divers aux officiers de l'Empire. La « Ville Violette » et la « Ville Jaune » seront fermées aux envahisseurs. Le Pékin mystérieux que la guerre a ouvert aux « barbares de l'Occident », comme une tombe cède aux voleurs qui la violent le fer à la main, va clore pour qui sait combien de générations ces portes formidables que défendaient les siècles.

De quoi parler, ce soir, dans la Chine envahie, sinon de la Chine qui chasse ses vainqueurs, doucement, sans hâte, tout en négociant avec une inlassable patience ? D'une main, elle retient les Européens ; de l'autre elle les repousse. Li-Hong-Tchang passe pour le grand maître de cette négociation, comme il a soi-disant conduit toutes les autres. On m'a montré, dans une venelle obscure, étroite et sordide, une demeure misérable, la maison du fameux Li. J'ai peine à y reconnaître le palais de Tsieng-Liang-Tse, qu'on m'avait dit être la résidence du diplomate. Cependant, ce sont bien des Cosaques qui montent la garde devant cette humble porte, faction symbolique qui en apprend plus que vingt discours sur le rôle de la Russie en Chine. Je voudrais voir à Pékin le vieil homme d'État, dont on fait le vrai roi de ce peuple, le roi en exercice. Mais il n'y faut pas penser. Est-il même à Pékin, en ce moment ? Quelques-uns le croient à Tien-Tsin, où il séjourne aussi. Il se défend contre toute sorte de visite. On le dit malade à la mort, usé, perdu. Il fait le malade ; il ne l'est pas, prétendent les sceptiques. Mais pourquoi ne serait-il pas atteint de néphrite tout comme un autre, ce vieillard déjà plus qu'octogénaire[1] ? S'il habite une maison modeste, dit-on, c'est encore par hypocrisie : l'homme le plus riche

1. On sait, du reste, que trois mois après, Li-Hong-Tchang est mort, à Tien-Tsin, si je ne me trompe.

de l'Extrême-Orient, à qui l'on prête cinq cents millions, un milliard, des caves d'or, veut faire croire à la médiocrité de sa fortune. On interprète ainsi tout le reste de sa conduite. Li-Hong-Tchang est un personnage mystique, l'emblème de la Chine aux prises avec l'Europe.

Un conte que l'on répète souvent sur Li-Hong-Tchang, et toujours accueilli de dix façons différentes, me semble bien propre à faire connaître l'esprit injuste où l'on juge presque partout des Chinois et des affaires chinoises. Il y a deux ans, quand il voyageait en Europe, au moment de quitter l'Angleterre, Li reçut d'un grand seigneur anglais la promesse d'un présent magnifique : le duc d'A*** lui offrit deux chiens admirables, presque uniques de leur espèce, et dont sa famille entretient à grands frais la race, dans son chenil, depuis des siècles. Li-Hong-Tchang, de retour à Pékin, reçut les deux pur-sang. Quelques mois plus tard, après une assez longue attente, qui n'avait pas laissé de le surprendre, le duc fut informé par une lettre du diplomate chinois qu'il était entré en possession du célèbre couple, et du cas distingué qu'il en avait su faire. « Nous sommes grandement reconnaissant à Votre Grâce, disait à peu près le Céleste, du riche cadeau qu'elle nous a fait. C'était vraiment des chiens incomparables. L'état précaire de notre santé, hélas ! et surtout de notre estomac, ne nous a pas permis d'y faire honneur comme nous l'aurions voulu. Des nourritures si exquises ne sont plus de notre âge. Mais notre suite y a trouvé un régal succulent ; et nous n'en sommes pas moins obligé à Votre Grâce du mets délicieux, dont elle a gratifié notre table, que si nous-même l'avions mangé. » A ce récit la plupart des auditeurs éclatent de rire, s'écriant avec mépris : « Ces Chinois, ces magots ! » D'autres pensent que Li se moquait de l'Europe, et a voulu tourner en dérision notre familiarité avec les caniches. D'autres encore prennent feu, s'indignent qu'on mange du chien, et jugent les Chinois abominables. — Au bout du compte, le Chinois n'a eu ni l'astuce, ni la barbarie, qu'on lui prête ; il a simplement agi en Chinois, comme un homme de l'Occident agit en Européen.

Il est vraisemblable que Li soit très défiant. Mais quel homme d'État, en Chine, serait heureusement inspiré d'avoir

toute confiance aux Européens? — La défiance de Li est de tous les instants, et s'étend à tout ce qui vient de l'Europe. Du reste, en sa qualité de Chinois, d'Asiatique et de diplomate, et il est triplement impénétrable. Certains qui ne font crédit de rien à la Chine, pas même de ruse et de politique, affirment que, si cet homme est impénétrable, c'est qu'il n'y a rien à pénétrer en lui : il est vide comme tous les Chinois, et trompeur comme tous les mandarins ; toute sa force vient de ce qu'on lui prête une foule d'idées qu'il n'a jamais eues. Il élude, il ne répond pas ; il entre en d'interminables conférences, où son rôle se borne à faire parler les autres, il a l'art de ne rien dire pendant des mois entiers, et de faire attendre qu'il dise quelque chose.

Éternel débat : peut-on s'entendre avec les Jaunes? ou est-ce duperie que d'y compter? Mais d'abord, quelle folie de croire que la dernière épreuve qu'ils ont faite de l'Europe ait convaincu les Chinois de sa supériorité! Les Européens étaient pour eux des barbares ; et plus barbares ils sont, après avoir été vus de près. Il faut en convenir : en bien des cas, on n'a rien fait pour les détromper. On a détruit ; on a pillé ; on a tué ; des musées, des trésors séculaires, des bibliothèques ont été brûlés, dispersés, mis en poudre. Maux irrésistibles de la guerre, soit! Mais où est la marque qui distingue le vainqueur barbare du vainqueur policé?

L'hypocrisie de la diplomatie chinoise est peut-être une nécessité du faible, qui se défend contre la force qui l'accable. Et, aussi bien, l'Europe prête-t-elle les mains à tout ce qui se trame contre elle. Chaque nation jalouse l'autre, et la surveille. Il n'y a d'alliance européenne que contre d'autres Européens. Les États-Unis, partout et toujours, font le jeu de la Chine : ils ne connaissent que leur commerce et le roi dollar. Les Anglais n'ont pas à l'égard des Chinois la moitié de la méfiance et de la haine qui les animent contre les Russes. Chaque peuple est prêt à s'allier avec la Chine contre ses rivaux européens, à la condition que la Chine lui fasse la part double. La France seule est modérée, et ne semble pas poursuivre, sans cesse, des avantages singuliers. La Russie, plus puissante qu'aucune autre nation, est avide, prudente, irrésistible ; et rien, dans sa politique, ne fait supposer qu'elle

partage. Elle s'établit à demeure partout où elle a mis les pieds.

Au milieu de tous ces appétits, les Chinois jouent de l'avidité, de l'émulation européenne dans le pillage, comme des seules passions qui puissent retarder pour eux l'heure du désastre. C'est toute leur politique, et elle a du bon sens. La politique des Anglo-Saxons est parallèle : ils sont positivement en coquetterie avec les Japonais, et ceux-ci, plus rusés que les Chinois eux-mêmes, ont bien compris que leur point d'appui contre l'Europe, ils ne le trouveraient jamais solide et sûr qu'à Londres et à Washington. A Tché-fou, après la mort de Mac-Kinley, les Yankees n'avaient plus leur pavillon en berne, que les Japonais l'y maintenaient, portant encore le deuil que les intéressés eux-mêmes avaient quitté. Dans les Japonais, les Anglo-Saxons espèrent s'assurer l'armée qu'ils n'ont point; et les Japonais attendent des Anglo-Saxons l'argent qui leur manque.

La position de Li-Hong-Tchang est vraiment tragique et fait pitié. Sans doute, le vieil homme d'État n'excite pas ni ne mérite de bien vives sympathies. Sa sagesse tant vantée n'a pas eu de résultats. Il n'a rien prévu. Il n'a rien fait, en tout cas : il est vrai qu'il ne pouvait peut-être rien faire. Sa politique — diviser l'Europe et attendre — n'est qu'un pis-aller. Mais, quand tous les atouts du jeu de la force sont aux mains de l'adversaire, il arrive qu'on n'ait pas mieux entre les mains qu'une carte médiocre. Li-Hong-Tchang, né en 1820 ou 1815, incarne la vieille Chine qui veut traiter avec l'Europe, sans la comprendre — et sans même en être comprise. Situation douloureuse, peut-être inextricable.

Comment Li ne serait-il pas à plaindre? Sa politique le fait soupçonner de toute l'Europe : on ne croit plus à la Chine. Mais en Chine même, Li est suspect ; il est devenu une espèce de traître aux yeux de la cour. On le hait, on le calomnie. On le rend responsable des malheurs qu'il a pu prévoir, sans pouvoir les détourner. On l'envie pour ses immenses richesses. Au fond, s'il fait l'homme pauvre, c'est par pruderie autant que par avarice. Il vit presque chichement : et, pour se faire pardonner d'être prospère, il se plaint toujours.

A la vérité, ceux qui l'ont connu prétendent qu'il s'attend et qu'il est prêt à tout. Son ancienne énergie a cédé devant la fatalité des événements ; et puis, il est bien vieux pour se défendre. L'homme terrible et froid, qui a noyé la révolte des musulmans dans le sang de massacres épouvantables, — l'homme précis et dur, qui abuse de tous les avantages de la force, quand il l'a, — reste désarmé, ici, où la force lui manque. Il méprise l'Europe. Il ne lui envie sans doute rien : les rites mêmes de la politesse la plus vulgaire, il ne les adopte pas ; et, comme on sait, il en fait fi même à la table du tsar ou de la reine d'Angleterre. Pour Li octogénaire comme pour Li à trente ans, la Chine seule a trouvé une forme de la vie et de l'état qui convienne aux Chinois. Cependant, les canons et les bombes ont une valeur de persuasion qui supplée à toute logique. C'est un système d'arguments qui anéantit la contradiction. Li-Hong-Tchang y est assurément très sensible. Révolté dans ses préjugés, dans son amour-propre, suspect à la cour, haï des quelques Chinois partisans des réformes et acquis à l'Angleterre, plus haï encore des Boxers — on le tire de sa retraite ; on le force à négocier ; on le plonge dans la politique, une fois de plus, et malgré lui. Il semble le seul intermédiaire légitime entre la Chine et l'Europe. Il est bien loin, pourtant, d'avoir toutes les puissances pour lui. A tort ou à raison, on le croit l'homme de la Russie. Les pourparlers de la paix ont commencé il y a un an[1], et la paix n'est pas encore faite. Les Anglais et les Japonais affirment que Li est acheté par la politique russe. Et quand il serait vrai, quelle meilleure preuve de sagesse ? — S'il est possible d'arriver à une entente, à une fusion à un degré quelconque entre l'Extrême-Orient et l'Occident, quel en sera le moyen terme, sinon le grand empire de la terre, le Cosaque et le Moscovite, la prodigieuse domination qui s'étend du Japon à la Saxe, qui fait passer du païen au catholique de Pologne, et de l'oriental Jaune à l'homme de l'usine saxonne, par tous les intermédiaires du Mongol, du Turkoman, du Cosaque, du Grand-Russe et du Poméranien ?

1. Octobre 1900.

Li-Hong-Tchang a durement payé sa puissante fortune, quelque démesurée qu'elle ait été. Le soir de sa vie est bouleversé par les luttes. L'amant de l'Impératrice, son ancien favori n'est plus à quatre-vingts ans que l'instrument d'une politique qui croit ne pas pouvoir se passer de lui, qui le déteste dans tout ce qu'il fait, en l'obligeant à le faire. Je crois aux regrets de Li-Hong-Tchang et à la lassitude qu'il exprime; il est assez égoïste pour qu'ils soient sincères. En cela, combien Li me paraît une image fidèle de la Chine! Il se fût bien passé de ces honneurs suprêmes. Il débat avec les diplomates de l'Europe comme avec une bande de loups voraces. Il lui faut gorger une des puissances pour mesurer le morceau aux autres. On ne lui saura gré ni de ce qu'il fait, ni de ce qu'il ne fait pas.

On me le représente sous la figure d'un vieillard colossal, un corps presque gigantesque, une large face à la fois maigre et trop aplatie, épaisse, morne, et narquoise dans les petits yeux tirés vers les tempes. Il se cache dans son « Yamen ». Il n'ose pas signer le traité secret que l'habile ministre de Russie présente sans relâche à sa signature — ce traité qui peut consacrer, du même coup, l'abaissement de la Chine, et sa résurrection prochaine, entre les mains des Slaves.

Il ne peut plus se lever qu'à peine, raconte-t-on. Il souffre d'un ulcère à l'estomac, et d'une néphrite. Il ne parle plus qu'avec difficulté ; le diplomate russe le visite, le harcèle, le presse. Li ne répond que de loin en loin ; il crache le sang et une fétide haleine. Dès que l'agent de la Russie a tourné le dos, tous les Chinois qui représentent au chevet de Li les multiples intérêts en cause, le tourmentent, le prêchent, veulent le convertir, l'assiègent de leurs doutes, et même de reproches comminatoires. Et l'on dit qu'un Anglais célèbre et puissant a fait entendre un langage plein de menaces au vieillard impassible. Quand l'un a fini, c'est l'autre qui recommence. Et demain, peut-être, le Russe sera là avec un corps de ces terribles soldats, de ces centaures sauvages, qui ont répandu la terreur du Tsar blanc dans toute l'Asie du Nord.

Li-Hong-Tchang mourant attend que son agonie ait commencé pour donner cette signature que la Russie omnipotente exige, et que, mort ou vivant, elle finira bien par lui prendre.

XII

MEÏ-CHAN — LA MONTAGNE DE CHARBON

Au vieux Pé-tang, je monte dans le pousse-pousse, qu'un soldat m'est allé querir, comme on fait prendre une voiture. Le Chinois part à belle vitesse ; et la danse commence, cette danse à l'opposé du ventre, qui est la promenade en calèche de la Chine.

Des postes et des postes ; des postes italiens, des postes japonais. De grands remparts ; des ponts ; de la brique et du marbre. Je voyage dans un désert parfait que rien ne trouble ; la ville morte se déroule comme en rêve ; et le rêve est plus étrange, ce matin, par un temps radieux, un ciel si pur et si clair, qu'à travers les ombres nocturnes. La solitude parle d'une voix plus haute, dans la lumière.

Une grande porte en bois, porte rouge, une large traverse, qui se déplace, la barre. Déjà cette entrée a été remise à des réguliers chinois. Nous en apercevons un petit poste, et des uniformes bleus pendant à des clous. Va-t-il falloir parlementer, et peut-on passer ? — Nous nous présentons à la barrière ; personne ne paraît ni ne dit rien : et nous passons. J'aurais voulu savoir le nom de cette porte. Le guide ne peut me le dire. Elle est à deux ou trois cents mètres du Meï-Chan, la célèbre Montagne de charbon. C'est une brèche qui mène à la Ville violette. Là personne n'eût mis les pieds, il y a quelques mois encore ; et dans quelques mois, nul profane n'y sera plus admis peut-être. On est au cœur de la Ville interdite.

Le coolie du pousse-pousse, qui me sert de guide, me fait signe du doigt que le moment de la visite est venu. J'admire la placidité de son geste : avant ces cataclysmes, et le tremblement de terre politique qui a jeté l'Occident sur la Chine, jamais ce coolie n'a eu l'idée, même en rêve, qu'il pût voir de ses yeux le Meï-Chan. Depuis, il ne s'étonne pas d'y conduire des étrangers ; il ne s'étonne même plus d'y être.

Cependant qui ose lever les yeux sur l'Empereur et tout ce qui touche au Fils du Cid était puni de la tête tranchée.

Je le suis. On découvre une colline de cinquante à soixante mètres d'attitude. Assez régulière de forme, elle est cônique, et porte au sommet une sorte de petit temple, une pagode. Un étroit sentier de chèvre grimpe en lacet de la base à la pointe du cône. Le temps est délicieux, animé par la petite brise. Dans l'air vif, une exquise odeur d'aromates ; les genévriers sont mêlés à quelques plants de fleurs. Les couleurs fraîches, du vert, du rose, font penser à la jolie colline, poncif de la céramique chinoise. En vérité, il fait bon de s'élever sur ce jouet de montagne, d'un curieux artifice.

Au sommet, quelques marches de pierre, et sur le milieu du plateau, le petit temple. Carré, ouvert de toutes parts à l'air et au ciel bleu, sous le toit recourbé, il abrite un très gros bouddha de bois polychrome. C'était, ici, la chapelle, l'oratoire personnel de l'Empereur. Il y venait faire ses dévotions, ou rêver, ou suivre la fumée de ses pensers moroses, plus près du ciel que tous les Chinois de sa capitale. Lieu secret entre tous les lieux secrets que celui-là, réservé à un seul entre tout ce qu'un cérémonial infini lui réserve.

Sous le toit de la pagode, on est exactement dans l'axe des trois palais impériaux, des trois cours et de toutes les avenues qui mènent à ce centre mystique de l'étiquette et de l'autorité. Voilà qui est saisissant, dès l'abord. Quelle place mieux faite pour une prière peut-être désabusée, peut-être dégoûtée, ou folle même ? La méditation trouve ce lieu admirable. On est ému, et l'on a pitié. On pense au désordre porté par l'Europe, violemment, au milieu d'un ordre si mesuré.

D'ailleurs, la ruine a déjà passé par là. En contre-bas du temple, sur chaque côté s'ouvrait une autre pagode, très petite, pareille à la plus grande en de bien moindres proportions ; et chacune abritait son dieu. Une d'elles n'est plus que débris : un obus l'a fait sauter. Les tuiles font sur le sol une poussière de morceaux ; tels qu'un éclaboussement de vase, les fragments sont semés sur une étendue de plusieurs mètres. Je ramasse, avec une vague pitié, un de ces morceaux de ruine sacrée, là-haut, reste d'un temple où l'Empereur de quatre ou cinq cents millions d'hommes avait ses dieux, et faisait seul ses prières.

La vue que je découvre suffirait à émouvoir le plus froid des voyageurs. Le coup d'œil est puissant, surprenant, grandiose, et la beauté de ce jour ajoute au spectale. D'ici, Pékin est irréprochable; nulle ordure, plus une verrue, plus une tache. Tous les détails disparaissent; la puanteur populaire. le grouillement sont relégués dans l'oubli. La fourmilière s'ordonne, et s'efface. On ne saisit plus que l'ensemble plein de force, le plan volontaire de cette ville vraiment capitale. Le sentiment s'impose d'une logique imperturbable, d'un ordre d'autant plus émouvant qu'il est plus imprévu, d'une volonté despotique supérieure à la difficulté, qui violente la nature et ne se fonde pas sur elle.

Le plan est gigantesque; la volonté l'est aussi, qui présida à la création de cette ville, qui inscrit, qui emboîta toutes ces villes l'une dans l'autre, pour faire autant de cours et servir uniquement au centre carré. Moins naturel, moins prévu et plus rare que le cercle, et bien plus volontaire, le carré domine et fait une impression profonde.

Les jardins, les parcs, font de larges masses sombres; et toute cette culture, tous ces lacs couverts de lotus pressés donnent la sensation de forêts poussant dans la ville. L'eau des lacs se voit à peine, tant la presse des feuillages y fait gazon. D'autant plus séduisants en paraissent les quelques vagues reflets d'eau miroitante.

Mais rien n'est plus beau que la vue en parterre des toits. L'architecture de la Chine est une architecture qui semble faite pour qu'on la regarde d'en haut. La maison est bâtie pour porter sa toiture, plutôt que celle-ci pour couvrir la maison. Les toits baignent dans le soleil éclatant comme des allées de tulipes, ou des écailles d'or. Est-ce du métal ? Ou de quoi sont-ils construits ? — D'émail jaune et d'émail vert, les tuiles resplendissent; le fleuve d'or ruisselle sur divers palais, comme une cascade lente et rigide. Le soleil, les rayons coulent sur l'émail vert, ils vibrent vifs et luisent d'étincelles. Partout le bois sculpté, qui court sur les faîtes, et les couronne d'une aigrette en dentelles.

Au delà, pour qui se tient tour à tour aux quatre coins du temple, on aperçoit les quatre portes énormes, gigantesques,

de Pékin, les portes cardinales marquant les quatre entrées, les quatre avenues, les quatre triomphes de cortèges. Sur une arche monumentale, ce sont des maisons brunes, trapues, surélevées de tours à toits de pagode, retroussés par les bords, à la fois forteresses pour la défense et arcs pour l'ovation. Aux approches de chaque porte, entassées contre elle, le grouillement en nombre infini des maisons. On devine là toute la vie asiatique, la ville tartare, la ville chinoise; mais une vie reléguée, repoussée aux extrémités, séparée du cœur par un vide austère; elles fourmillent, ces maisons, comme les hommes dans une rue, quand on les regarde d'une tour. Contraste saisissant : là devant, l'émail d'or, le calme, le silence, le désert aristocratique, les bois et l'herbage sombre des lacs ; et là-bas, à ras de terre, quatre énormes villes infâmes, grouillant aux pieds de quatre portes.

La perspective est immense ; elle est déserte. Une vague plaine lointaine s'étend dans la poussière. La vue est dure et triste : un pays de steppes conquises. Une ville capitale a été posée par un miracle dans le désert.

Et loin, à l'horizon poudreux, baignés dans la brume violette, les pans de de la Grande Muraille qui escaladent patiemment, obstinément les montagnes et la ligne de faîte.

LIEUTENANT X...

LOULOU[1]

— DEUXIÈME PARTIE —

I

LES CONSEILS DE L'AMI

L'avocat Olivieri ne s'arrête à Bergame qu'entre deux trains et tombe immédiatement d'accord avec le conciliant mari de madame Canzi; d'ailleurs, le principal avait déjà été convenu entre eux par correspondance. L'avocat débourse en tout un millier de francs au nom de son client, le chevalier François Roero : — cinq cents francs pour retirer la lettre de change, une centaine de francs pour la pension en retard, et le reste, comme dit gracieusement le professeur Canzi, « à titre de souvenir ».

De leur côté, les époux Canzi donnent un reçu en bonne forme par lequel ils se déclarent complètement indemnisés avec ces mille francs et certifient qu'ils n'auront plus rien à réclamer au sujet de la petite fille de M. Savoldi.

Avant la séparation, le professeur fournit encore volontiers tous les renseignements qu'il peut à propos de Loulou.

— L'enfant est née à New-York : elle a été reconnue par Savoldi : elle s'appelle Hélène-Marie. La mère?... On ne sait pas. Sans doute, une...

Le pudibond maëstro s'arrête et, soupirant, laisse deviner le reste, puis il continue, en déguisant à peine sa répugnance :

— Quand ma Charlotte assuma la grave responsabilité

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

d'élever et d'instruire la petite, naturellement elle voulut d'abord s'informer aussi de la mère ; l'Américain, avec un de ses rires les plus cyniques, lui fit cette réponse, dont je fus scandalisé : « Loulou n'a pas de mère. Je l'ai fait faire sur commande, à prix réduit, à la fabrique des bébés Jumeau. » C'était un pauvre garçon déséquilibré et mal embouché !... Il n'avait pas le sentiment de la famille ; aucun respect pour la société, pour les institutions ; pas le plus petit principe d'une religion quelconque ! rien ! Le diable incarné !... Il n'était bon qu'à crier, à se disputer, à vomir des injures ! Et pas la moindre éducation !... Je le répétais toujours à Charlotte, exprès pour la mettre sur ses gardes : celui-là, il faut t'en méfier ; ce n'est pas un gentilhomme, c'est un malotru.

De retour à Milan, après avoir raconté à Roero le résultat de ses démarches et les renseignements obtenus, Olivieri, pour le mieux rassurer, lui promet d'écrire au consul d'Italie à New-York afin d'avoir l'état civil régulier de la petite Hélène-Marie Savoldi.

— De cette façon, tu seras en règle pour l'avenir.

François remercie son ami, lui serre la main et s'écrie :

— Sais-tu que Loulou commence à ne plus se montrer capricieuse et même à devenir gentille avec Jean et avec Louise ?...

Louise est une toute jeune fille, la nièce de Jean, que Roero a provisoirement prise comme bonne d'enfant.

— Aujourd'hui Loulou m'a vu sortir et n'a pas pleuré.

— J'en suis bien heureux !

Et l'avocat rit gaiement.

Les caprices, les scènes, les larmes, la bonne et la mauvaise humeur de l'enfant ont désormais une grande importance pour la tranquillité de Roero. En quelques jours, elle a fini par entrer tyranniquement dans sa vie, elle remplit toute la maison. Elle le rend fou ; elle est un vrai tourment, un désespoir quelquefois, mais elle l'amuse aussi beaucoup.

Maintenant Loulou s'est habituée, elle couche dans la même chambre que Louise ; mais le matin, aussitôt que Roero sonne pour son café, on lui apporte la fillette en chemise, et il doit renoncer au dernier somme, à la lecture des journaux, pour

se laisser tirer les cheveux et friser la moustache par Loulou. Et tous les jours le même jeu se renouvelle : il doit mettre Titi avec lui, dans son lit, sur le même oreiller, fermer vite les yeux, et, tant que Loulou l'exige, faire semblant de dormir profondément à côté de Titi. « Sommeil... Titi? — Oui, Titi a sommeil. — Gentille... Titi? — Bien gentille. »

Puis, quand Roero travaille dans son cabinet, Loulou s'installe sous le bureau un salon et une salle à manger et reçoit Titi.

— Et son père ? — demande Olivieri. — Commence-t-elle à l'oublier?

— Non! non! Mais je l'ai persuadée qu'il fait un voyage, un grand voyage, très loin. Il reviendra... après-demain. Après-demain, pour Loulou, c'est le futur indéfini. Quand elle est capricieuse et qu'elle se remet à crier : « Mon papa! je veux papa! » je la fais taire en la menaçant de la conduire chez madame Charlotte; alors, si tu voyais!... elle fronce les sourcils, elle me fait une moue!... Mais elle ne dit plus rien.

— Pauvre petite!

Les deux jeunes gens restent pensifs et silencieux. Cette enfant, si constante dans ses sympathies et dans ses antipathies, qui se rappelle tout, qui voit tout, à qui rien n'échappe, n'oubliera certainement pas si vite « son papa ».

Par prudence, il ne faut pas lui parler de glace rouge : avec la glace, Loulou commence à vouloir aussi le papa, et, si l'on ne se hâte pas de la distraire, ce sont des cris et des pleurs.

Même pour les bottines neuves, cela ne va pas tout seul, mais la vanité féminine finit par avoir le dessus :

— Papa aussi a promis... belles bottines neuves... après-demain.

— Oui, ton papa aussi.

— Je veux les bottines de mon papa,... les bottines de mon papa... plus belles... les bottines de mon papa.

— Oui, ma chérie, bien plus belles, mais, en attendant, celles que tu as aux pieds ont besoin d'être remplacées. Elles sont usées, elles sont vilaines... Regarde comme elles sont laides!

— Laides... usées... laides! — continue à répéter Loulou. Mais elle allonge docilement ses petites jambes, se laisse

mettre les bottines neuves, et après, toute contente, elle reste assise par terre, un certain temps, à les toucher, à les palper, serrant ses petits pieds dans ses mains.

Roero se retourne tout à coup vers l'avocat :

— Et madame Eugénie, a-t-elle répondu?

— Oui. Seras-tu libre demain matin, vers dix heures?

— Oui ! oui ! je suis libre toute la journée.

— Alors je viendrai te prendre et nous irons nous entendre avec elle.

— Espérons qu'elle ne déplaira pas à Loulou.

— Espérons-le !

Cette madame Eugénie est l'institutrice proposée par Olivieri.

« Demain, à dix heures, — se dit en lui-même Roero ; — allons, j'attendrai à demain matin... »

Il veut parler de Stéphanie à son ami afin d'exhaler son dépit contre elle ; il veut lui raconter une certaine visite que Don Jules lui a faite ; enfin il veut le prier, — et c'est le point capital pour lui, — de passer chez la baronne, sous prétexte de savoir ce qu'on dit ou ce qu'on invente sur son compte, mais en réalité dans l'espoir que cette entrevue de Donna Stéphanie et de l'avocat rendra peut-être inévitable un rapprochement.

Il ne veut plus aller chez cette insupportable coquette ! C'est bien décidé !... Mais comme il voudrait être contraint « par force » à y retourner !

Le lendemain Olivieri est d'une exactitude ponctuelle, et Roero déjà prêt, lui aussi, l'attend sur le seuil.

— Loulou se ressent du temps, ce matin !... Elle a fait le diable. Elle ne voulait à aucun prix me laisser lever. Elle m'a arraché les cheveux ; elle m'a bourré de baisers et de coups de poing. Enfin, n'en pouvant plus, elle s'est endormie sur mon lit.

— Jean a raison de dire que ce n'est pas une sinécure pour toi !

— Mais c'est curieux comme elle m'a pris en affection dès le premier jour, au premier abord.

— Elle a deviné qu'avec toi elle ferait tout ce qu'il lui plai-

rait... Les enfants, mon cher ami, s'entendent mieux que les femmes à placer leur cœur.

— Où demeure-t-elle, madame Eugénie?

— Au bout du corso Venezia.

— Allons à pied. Nous avons le temps.

François passa son bras sous celui de l'avocat.

— Nous causerons en marchant. J'aurais une chose à te dire... et peut-être un service à te demander... Mais tout cela entre nous, tu me le promets?

L'avocat lui lance un coup d'œil et répond en souriant :

— Je devine... La baronne?... Je te promets le secret professionnel.

— Hier matin, Don Jules Arcolei est venu me sermonner et me donner des conseils à propos de Loulou.

— Diable!... Pourquoi Donna Stéphanie ne te l'a-t-elle pas sermonné elle-même?

— Je n'ai plus mis les pieds chez les Arcolei depuis le fameux soir du duel, je te l'ai déjà dit.

— Mais, alors, comment la baronne a-t-elle appris l'existence de Loulou?

— Ces gens-là savent toujours tout. Ils ont une police à eux!

L'avocat lance un nouveau coup d'œil à son ami.

— Est-ce que vous êtes brouillés?

— Non. Je m'ennuie chez ces gens-là, et je n'y vais plus. Voilà tout.

— Jalousie de Zélinde... ou jalousie de Lindor?...

— Je te dis que je m'y ennuie... je m'y embête... j'en ai assez!

Roero s'emporte presque : il n'est plus retourné chez Fanny, c'est vrai, mais par calcul, et il s'aperçoit, hélas! qu'il s'est trompé.

« Si je n'y vais plus, moi, — avait-il pensé, — c'est elle qui finira par revenir... Elle reviendra... »

Et il la revoit assise là, chez lui, devant son bureau, et, dans son exaltation, dans sa fièvre, il ressent encore ce baiser, ce frémissement des lèvres, cette caresse de la joue ardente, veloutée, pendant que le pauvre Nespola hurle et trépigne sous la fenêtre.

« Elle reviendra! elle reviendra!... »

Mais, au lieu de revenir, elle a envoyé son mari.

— Eh bien! — demande l'avocat en secouant François par le bras, — que t'a dit ce bonhomme d'Arcolei?

— De ne pas m'engager trop légèrement, de songer à mon avenir, de ne pas compromettre ma liberté. Le jour, par exemple, où je voudrais me marier?... « Quel embarras dans la maison, que la fille d'on ne sait qui!... » Il m'a dit, il m'a presque ordonné de mettre Loulou en pension chez quelqu'un ou dans une institution de jeunes filles... Vois-tu cela? une enfant qui n'a pas cinq ans!... « Faites-lui donner de l'instruction, une bonne éducation, assurez-lui un petit capital, une dot; mais la garder chez vous?... l'élever comme votre fille? Devenez-vous fou?... Ce serait une grave erreur! une folie!... » Ah! ah! sa femme doit bien la détester, la pauvre Loulou!

Olivieri s'arrête brusquement:

— Veux-tu que je te parle avec franchise?

— Oui, certes.

— Eh bien, je trouve tout naturel que Donna Stéphanie veuille vous délivrer, elle et toi, de cet embarras. Joins à cela que Loulou est la fille de... Nespola... Comment! la baronne fait tout son possible pour t'anoblir, pour te rendre, au moins d'aspect, semblable au marquis Estensi et au comte Faraggiola, et tu continues à lui glisser dans les doigts! D'abord tu t'embourbes en servant de témoin au père contre Bonaldi, et maintenant tu irais te charger de la fille *d'on ne sait qui*?... Pouah!

— Que crois-tu donc? Que Donna Stéphanie est ma maîtresse?...

— Je ne crois pas, je suppose, j'imagine...

— Eh bien, non! — déclare Roero avec force, en rougissant de colère et de dépit.

L'avocat prend alors une figure comique et feint la plus grande surprise:

— Non?...

— Non! Cette femme-là, je ne lui en fais aucun mérite, ne sera jamais la maîtresse de personne.

— Cela... c'est de l'exagération. Pourquoi?

— Parce qu'elle n'a pas de cœur.

— Le cœur n'y est pour rien. Les femmes qui n'ont pas de cœur sont même celles qui aiment le plus. C'est précisément le cœur qui empêche d'aimer, la plupart du temps... tout au moins d'aimer plus d'un homme... à la fois.

L'ironie de l'avocat devient de plus en plus mordante. Il semble garder une secrète rancune contre la baronne et avoir en aversion tous les amoureux. Il s'aperçoit bientôt qu'il a été trop loin, reprend son ami par le bras et lui demande pour le radoucir :

— Tu m'as dit que tu voulais me demander quelque chose, un service... De quoi s'agit-il?

Roero ne répond pas; il a une mine longue comme le bras.

— Tu m'en veux?

— Non.

— Eh bien, que désires-tu? que dois-je faire?

— Le service en question a trait, justement, à Donna Stéphanie.

Cette fois, c'est Olivieri qui plisse le front.

Roero continue :

— Je vais t'expliquer de quoi il s'agit. Tu sauras d'abord que, si j'ai fait la cour à cette dame, je suis resté en chemin. De plus, ils m'ont trop ennuyé, elle, son mari... et compagnie!... Je renonce à l'entreprise. Pourtant, par simple curiosité, et pour régler ma conduite, selon le cas, je voudrais bien savoir ce qu'on dit de moi chez les Arcolci et ce qu'on invente sur mon compte. Le service que je voulais te demander et que je te demanderai encore, c'est de faire une visite à Donna Stéphanie pour tâcher de savoir de quel côté le vent souffle.

— Comment?... comment?...

L'avocat reste stupéfait et se demande :

« Est-ce bien vrai?... Il n'est pas encore son amant?... En effet, s'il l'était, il n'aurait pas besoin d'envoyer quelqu'un sonder le terrain, il n'aurait pas besoin de moi... Mais alors, puisqu'il en est encore temps, il faut essayer de le sauver!... »

Il se rapproche de son ami, et lui parle maintenant d'une manière affectueuse, d'un ton qui devient peu à peu plus confiant, plus intime.

— Mon cher ami, cette fois, je ne peux réellement pas faire ce que tu désires.

— Non?...

— Non. Tu n'ignores pas que, moi aussi, j'ai cessé tout comme toi mes visites à la baronne...

— Oh!...

François s'arrête et fixe un regard interrogateur sur Olivieri, qui lui répond affirmativement par un lent balancement de la tête.

— Toi aussi?...

— Moi aussi.

— Mais... je ne m'en suis jamais douté!...

— Ç'a été une lueur, un éclair... sans tonnerre, heureusement!... Au premier signe d'orage, je me suis sauvé à toutes jambes... et je cours encore.

— Et Donna Stéphanie?

— Donna Stéphanie?...

Olivieri continue à rire, mais son rire devient forcé.

— Elle ne s'en est pas aperçue ou n'a pas voulu s'en apercevoir! *De minimis*... etc.! Et moi, je ne suis ni un homme à la mode, ni un homme influent, ni un homme célèbre, pas même un beau jeune homme... Mais toi... toi, mon ami, s'il n'est pas trop tard, suis mon conseil aussitôt que tu le pourras : sauve-toi, sauve-toi à ton tour, fuis comme le vent, cours, cours, au risque de te cogner contre un mur... Mieux vaut se casser le nez que de se rompre le cou! Ces femmes-là, mon cher, sont la ruine, sont la faillite, pour ceux qui ont à travailler comme nous; pour celui qui peut et doit arriver à faire quelque chose de bien, comme toi!... Pour celui, surtout, qui veut penser par lui-même et agir selon sa conscience.

— Oui... c'est vrai... tu as raison.

Roero est anéanti, confondu. Olivieri aussi a été pris... et Olivieri aussi a fait fiasco!

« Oh! oui, c'est une coquette insupportable qu'il faut fuir. »

Mais, en attendant, par suite même de cette confession imprévue, Fanny lui devient plus vivante et plus belle, et du fond du cœur de François s'échappe un long soupir de désir et de regret.

L'avocat observe Roero.

— Du courage! S'arracher du cœur une femme, c'est aussi douloureux que de s'arracher une dent; mais le lendemain, quelle délivrance!... Courage! courage, poète!

Il lui frappe amicalement sur l'épaule, et. toute amertume ayant disparu, il se met à rire franchement :

— La conclusion?...

— C'est qu'il faut se méfier des femmes.

— Des femmes... qui aiment en tenant les yeux ouverts!

Olivieri continue à rire, dans l'espoir de faire rire aussi son ami :

— Tu n'as pas remarqué cela, toi qui écris des comédies? Toutes les femmes sérieuses et sages, pour qui l'amour est un moyen de gouverner, de triompher, de faire de la politique, de préparer des élections, d'avoir en main la municipalité, elles aiment toutes en tenant les yeux ouverts. Même dans l'extase de l'abandon, elles ne ferment pas les yeux, leurs paupières ne s'abaissent même pas : leur pupille est toujours là, fixée sur toi, attentive, méfiante, scrutatrice. Même le baiser, elles te le donnent, en tenant les yeux grands ouverts : elles veulent voir à quel point elles te font trembler et pâlir!... Oh! ces femmes-là sont braves! Elles s'amusent, mais sans égarement; elles étudient, elles s'instruisent par expérience, de façon à pouvoir dire, même après la chute : « Tout est perdu, fors l'honneur! »

François sourit en hochant la tête.

— Non? Tu dis que non? Regarde... Donna Stéphanie! Qu'elle te serve justement d'exemple, notre chère Donna Stéphanie. Ses remarques, ses observations lui ont appris que le monde pardonne facilement à ceux qui le font rire aux dépens de quelqu'un, et elle arrive à se maintenir à flot dans l'opinion publique, en faisant rire le monde aux dépens de ses... mettons ses amis!... Sais-tu comment t'appelle le public, — les cinq cents personnes qui forment « le grand public » des clubs, des théâtres, des salons?

François regarde avec inquiétude Olivieri :

— Je ne comprends pas. J'espère qu'on m'appelle par mon nom!...

— Non. On t'appelle « François Ier ».

— François Ier? Pourquoi François Ier?

— Par la même raison qui fait qu'on appelle le marquis Estensi « Emmanuel II », et Faragiola « Charles III ». Vous êtes l'un après l'autre, et tous ensemble, les trois rois régnants.

— Pardieu!... je pourrais bien donner une leçon...

— A qui? A cinq cents personnes qui deviendront mille, qui deviendront tout le monde?... Et, si tu les cherches, tu ne trouveras personne!

Boero se crispe, mâchonne sa moustache, voudrait se révolter, s'en prendre à quelqu'un, répondre à Olivieri qui parle ainsi par dépit, par rage, parce que... parce qu'il a fait fiasco!... Mais, parmi tant d'exagération, il y a, hélas! quelque chose de vrai!

— Et cette mademoiselle Eugénie, — s'écrie-t-il brusquement, plein de colère, — où diable niche-t-elle?... Au bout du monde?

— A la porte Venezia, je t'ai dit. Nous traversons les Jardins et nous y sommes tout de suite.

Olivieri voit bien qu'il a irrité son ami, sans réussir encore à le persuader, à le convaincre. Aussi, hâtant le pas, il reprend avec plus de chaleur, avec plus de force :

— Et, en outre du ridicule, il y a le dommage! Ces femmes prudentes qui réfléchissent, qui calculent, qui savent se dominer pour pouvoir dominer, veulent tout, intelligence, conscience, cœur, et elles te transforment, te modifient à leur gré... N'as-tu pas observé combien les amants, les amis de ces femmes en vogue, finissent par se ressembler tous, y compris le mari? Leur cœur est un vaste creuset dans lequel entrent, pour se fondre ensemble et prendre la même âme et presque la même figure, l'homme de talent et l'imbécile!... Est-il encore temps pour toi?...

Olivieri oblige Boero à se retourner, à relever la tête, à le regarder.

— Est-il encore temps?... Si oui, pars au galop; sauve-toi, car le danger est imminent!... Tu as déjà la coupe des cheveux et du vêtement; tu as déjà des cravates comme Emmanuel II et Charles III!... Et prends garde, mon ami François, si tu ne te sauves pas, le ridicule ne pèsera pas seulement sur toi, mais sur tes œuvres. Le soir où l'on jouera l'*Ariane*, le public ne

viendra pas au théâtre pour écouter ta pièce, mais la pièce de François Ier. Dans tes personnages, dans tes scènes, il cherchera uniquement à découvrir tes aventures, tes rivaux, et on ne te prendra pas au sérieux, quand même tu aurais écrit un chef-d'œuvre... A cela, il n'y a pas encore grand mal : l'œuvre n'est pas moins belle si l'auteur manque de chance; mais tu finiras toi-même par ne pas te prendre au sérieux, et tu resteras toute ta vie l'auteur élégant à l'usage des dames... Est-ce que je me trompe?... Ai-je raison, oui ou non?

L'autre ne répond pas : les mains plongées dans les poches de son pardessus, il continue à mordiller nerveusement sa moustache et ses lèvres.

Olivieri lui met une main sur l'épaule pour l'attirer plus près, comme s'il voulait l'embrasser.

— Tu deviendras *quelqu'un*, tu le peux, tu le dois, mais à une condition : sortir du « grand monde » de Donna Stéphanie, qui n'est après tout que la baraque habituelle des mêmes pantins où l'on joue toujours la même comédie surannée, et entrer dans la foule, pour étudier le cœur, l'âme, la vie de la foule... ses angoisses et ses espérances... Voilà ce que j'exige de toi, ce que j'attends de toi. Mais, pour faire cela, il faut être simplement ce que tu es, François Roero, le fils de ton père, de l'humble campagnard, du grand travailleur auquel tu dois ta belle et naïve honnêteté si scrupuleuse et... bourgeoise, de même que la baronne Stéphanie doit, au contraire, sa manie d'intrigue et de tyrannie à ses grandes dames italiennes d'aïcules et à ses chambellans autrichiens... Les révolutions n'ont remué que la surface; et puis, elles n'ont pas été faites pour détruire les blasons, mais pour en donner à ceux qui en désirent! Les préjugés sont toujours les mêmes, les deux races rivales sont toujours en présence : celle de la baronne avec le sentiment du pouvoir, la tienne avec celui de la sujétion. La victoire te sourira, mais la conquête sera dévolue à l'adversaire.. Donna Stéphanie restera toujours elle, toujours pareille à son aïeule; mais toi, tu devras cesser d'être le fils de ton père, pour devenir un demi-gentilhomme. Sujétion et soumission! As-tu remarqué les sourdes colères à propos du duel du pauvre Nespola?...

les premières tentatives contre Loulou ?... A bas l'indépendance, mon cher ami ! Ton cœur appartient à la femme, et ton vote au mari.

Ils étaient arrivés à la maison de mademoiselle Eugénie ; l'avocat s'arrête en indiquant la porte à Roero :

— C'est ici. Et maintenant que j'ai tant parlé, réponds-moi franchement. C'est encore un vieux préjugé des avocats, de parler avec l'espoir de réussir à convaincre.

Roero est bon, il est jeune. Il se sent ému, ébranlé par tant de chaleur et tant d'effusion :

— Tu as raison. Il faut fuir comme le vent.

— En te disant toujours, pour ne pas perdre la crainte salutaire, que si Donna Stéphanie te rattrape et *veut*, elle n'aura rien perdu, malgré tout mon bavardage... et c'est moi qui aurai perdu un ami !

Olivieri continue à sourire, mais ensuite il repense à l'idée qu'il vient d'émettre ; il finit par soupirer :

— Qui sait ?... Quand j'ai eu cet éclair de folie... qui sait, qui pourra jamais savoir si c'est bien moi qui me suis sauvé, ou si, au contraire, ce n'est pas elle, Donna Stéphanie, qui a ouvert la main pour me lâcher ?

II

MADAME EUGÉNIE

Grande et bien faite, madame Eugénie est toujours d'une élégance remarquable dans la modeste simplicité de son costume tout noir, avec son col droit serré autour du cou. Elle a maintenant dépassé la cinquantaine, et cependant, au dire de ses amis, elle n'a jamais été aussi belle. Elle a commencé à blanchir de très bonne heure, et, loin de lui nuire, cela lui a profité : à trente ans, on eût dit qu'elle se poudrait pour paraître plus jeune, et maintenant ses magnifiques cheveux blancs réunis sur le haut de la tête en une masse ondulée, avec des reflets de soie et d'ivoire, font mieux ressortir la fraîcheur de son visage rose et sans une ride, aux traits déli-

cats comme ceux d'un camée, et des yeux très noirs souriants de bonté avec une lueur de malice.

— Oh ! vous savez, moi je suis vieille, très vieille. — répète-t-elle souvent aux jeunes filles qui lui adressent des compliments et aux jeunes gens qui lui font même un peu la cour, — je suis vieille, très vieille.

Mais, tandis qu'elle parle ainsi, elle caresse, en les soulevant, ses beaux cheveux blancs, et elle montre avec satisfaction ses longues mains fines, sans bagues, aux ongles soignés et brillants. Ses cheveux, ses mains, son petit pied, voilà toute la vanité de madame Eugénie. Une paire de bottines bien faites, qui lui dure un an, du linge immaculé et du savon fin, voilà tout son luxe. Mais, en outre de sa vanité, de ses petits luxes, madame Eugénie éprouve le noble orgueil, la légitime fierté de ne devoir tout cela qu'à elle-même.

Oh! si sa vie s'est écoulée pure et sereine, ça n'a pas été chose facile, tant s'en faut! Née riche, dans une famille de bons patriotes ruinée par les événements politiques, et restée, encore toute jeune, orpheline et seule, mademoiselle Eugénie a dû commencer de bonne heure à gagner son pain, pas toujours très tendre, son petit morceau de savon anglais, ses bottines bien faites et le pétrole de la pauvre petite lampe qui finissait par lui brûler les yeux.

Un certain nombre de bonnes familles de Milan avaient été très liées avec la sienne; il existait même un certain degré de parenté avec quelques-unes d'entre elles, mais, tout en se maintenant dans les termes de la meilleure amitié, la jeune fille ne voulait accepter la charité de personne, malgré les offres les plus aimables et les plus affectueuses, et ne demandait ni aide ni protection.

Elle disait toujours en riant :

— L'Italie libre et indépendante!... Les miens ont tout enduré pour la liberté : par conséquent, mon devoir est de conserver la mienne et de la défendre.

On commença par la traiter de folle et de présomptueuse et de femme émancipée, on la tournait en ridicule, on se méfiait d'elle; mais peu à peu, quand chacun fut obligé de reconnaître que la belle et courageuse fille n'agissait ainsi ni par

orgueil ni par forfanterie, mais par fierté de caractère et par dignité ; que ce qu'elle faisait n'était pas une fantaisie, mais un sacrifice continu, presque de l'héroïsme pour une personne habituée d'abord à la fortune et à l'aisance, on finit par lui rendre justice, par l'admirer, par la prendre en affection.

Aimée et recherchée, elle recevait journellement des invitations à dîner, à de petites soirées, au théâtre, mais elle avait pris le ferme parti de n'accepter que le dimanche, et ses amies se disputaient chaque semaine à qui l'aurait.

La jeune fille ne promenait pas partout le fardeau de ses soucis, et jamais elle ne se montra maussade à cause de sa vertu ni à cause de la vie qu'elle s'était imposée. Sa chambrette fut seule témoin de quelques larmes, — au souvenir de sa mère, de sa pauvre mère adorée, — mais dehors elle fut toujours pleine d'entrain et de gaieté, elle bavardait, elle riait franchement. C'était l'alouette qui prend son libre essor en chantant vers le soleil.

Et mademoiselle Eugénie avait toujours une réponse toute prête pour ceux qui l'admiraient avec l'idée de la plaindre :

— Non, non. Quand on est jeune et bien portante, ce n'est pas un malheur d'être pauvre ! C'est même... une occupation et une distraction.

Elle n'a jamais rien demandé, même au bon Dieu, sinon de lui conserver la santé qu'il lui donna... Et mademoiselle Eugénie, bénie dans sa force, dans son courage, dans sa constance, a travaillé toute sa vie sans jamais être malade un seul jour.

Oh ! le bonheur d'une paire de gants neufs, ou d'un petit flacon d'eau de Cologne ! Oh ! le premier pot d'œillets qu'elle put s'acheter devant l'église de San Giuseppe ! Elle le soigna avec délices, comme si c'était un vrai jardin.

Au début, elle ne fit que coudre et broder de la lingerie, la soirée entière et une partie de la nuit, pour gagner de quoi vivre ; et, le jour, elle étudiait pour devenir institutrice. C'était son idée, son rêve, ce qu'elle sentait pouvoir le mieux faire : enseigner à des petits garçons et à des petites filles. Aussi fut-elle enchantée, la première fois qu'elle put entrer dans une école particulière ; mais quand, plus tard, elle obtint au concours la place d'institutrice communale, il lui sembla qu'on l'avait nommée reine.

Maintenant, après plus de trente années de labeur, après avoir parcouru tous les grades, après avoir été sous-directrice puis directrice de l'école San Celse, elle s'est retirée avec une modeste pension, non pas tant pour se reposer, que pour laisser la place à d'autres. Et aujourd'hui avec ses trois chambrettes, avec sa femme de ménage qui vient une couple d'heures tous les matins, avec sa bonne soupe de vrai bouillon, son aile de poulet, ses quatre châtaignes l'hiver et ses quatre cerises l'été, sa tasse de café parfumé et son balcon tout garni de géraniums et d'œillets, madame Eugénie affirme qu'elle est devenue millionnaire. En effet, non seulement elle n'a aucune dette, — elle n'en a jamais eu, — mais elle amasse des trésors tels qu'ils lui permettent l'achat d'un livre ou d'un gilet de laine pour quelque pauvre petit écolier, et de se faire honneur avec les pourboires qu'elle donne à Noël et au mois d'août.

Des fleurs pour la tombe de sa mère, elle en a toujours acheté, même quand elle endurait la faim.

Et pourtant, après être devenue millionnaire, madame Eugénie se trouve peut-être moins heureuse. Il reste un grand vide dans sa vie : elle n'a plus autour d'elle sa foule de bambins. Et c'est justement ce qu'elle a confié à l'avocat Olivieri, un soir qu'ils se trouvaient chez des amis.

Oh ! cette grande salle de l'école, pleine de petites figures vives et riantes, quel appel à son cœur ! Et quelles angoisses aussi, quels tourments de se voir entourée de tant de misères !

Certains matins d'hiver, c'était un vrai supplice de se lever avant le jour, dans sa froide petite chambre, d'être obligée de faire sa toilette avec l'eau glacée du broc ; c'était encore un supplice, que cette longue rue fangeuse, déserte, avec le vent piquant qui soufflait, qui gelait le nez et coupait les lèvres ; mais, une fois arrivée là, au milieu de la classe, quelle vie aussitôt et quel vacarme, quelle gaieté, quelle lumière de printemps et de soleil, même si au dehors, à travers les grandes fenêtres, on voyait le brouillard épaissir et la neige tomber à gros flocons !

Elle était fière et convaincue de l'importance, de la gravité de sa mission.

Madame Eugénie disait et pensait :

— Ce sont les mères qui mettent les enfants au monde, c'est vrai... mais les hommes, c'est nous qui les faisons, avec nos premiers soins et nos premiers enseignements; c'est nous, pauvres maîtresses d'école, qui formons leur cœur et leur conscience. Les enfants naissent tous bons, et c'est notre faute s'ils deviennent des hommes méchants, parce que nous ne leur avons pas enseigné, nous ne leur avons pas donné la force d'être heureux.

Oh! parmi ces petits hommes envoyés à l'école, combien souffraient injustement!... Et à ceux-ci, madame Eugénie s'efforçait d'enseigner non seulement le calme et la bonté, mais encore l'énergie pour se faire un peu de place pour conquérir leur part dans ce monde que Dieu avait créé pour tous.

Tandis qu'elle attend l'avocat Olivieri et François Roero, madame Eugénie prépare le café avec sa fameuse machine. Tout ce que possède madame Eugénie est extraordinaire et fameux. Elle raffole de son petit logement, parce qu'il est petit. Si elle n'était pas aussi bonne et si elle ne savait pas faire plaisir, elle renoncerait volontiers aux grands dîners du dimanche, pour ses fins dîners avec une aile de poulet et quatre châtaignes, mais chez elle, sur sa nappe bien blanche, avec une rose et un œillet dans un verre pour lui tenir compagnie.

Son bon café — elle en est friande — fait plaisir à toute heure, surtout l'hiver. Et, pendant que l'eau bout dans l'appareil, elle va se laver encore une fois les mains et se polir les ongles, puis elle revient au salon, se regarde dans la glace et arrange ses cheveux. Étant jeune, madame Eugénie n'y pensait pas; maintenant, au contraire, elle tient à être une jolie vieille. Elle-même, réfléchie comme toutes les personnes qui vivent beaucoup seules, elle s'en est aperçue et elle en rit intérieurement.

« Il n'y a pas grand mal à ce que je me mette, à mon âge, à faire la coquette et que les hommes commencent à me plaire!... »

Ce matin-là, c'est bien autre chose : il s'agit de la visite, de la présentation d'un jeune écrivain à la mode, et madame Eugénie a toujours eu une particulière considération pour les

hommes de lettres, se regardant elle-même un peu comme de la famille.

Elle jette un coup d'œil à la pendule de bronze sur son bureau : dix heures juste.

— Ils ne tarderont pas, — murmure-t-elle à demi-voix.

Elle remet du bois au feu, s'assure qu'il n'y a pas un grain de poussière, pousse un fauteuil qui n'était pas exactement à sa place dans la fenêtre ; elle retourne devant la glace de la cheminée, redresse la photographie de Cesare Cantù, offerte par Cantù lui-même avec une dédicace affectueuse.

Un moment après, on entend sonner à la porte.

— Les voici !

Madame Eugénie court ouvrir.

— J'ai fait du café... Je me suis dit que, par ce froid, on en prendrait volontiers une tasse.

— Parfait ! parfait !... Vous êtes bien aimable, chère madame Eugénie, — s'écrie l'avocat.

Puis, s'adressant à Roero :

— Tu verras quel café ! exquis ! fameux !

Il présente aussitôt son ami, et cette première rencontre a lieu sans la moindre gêne, sans le moindre embarras.

Ils entrent tous les trois dans le petit salon, en causant, en riant, comme s'ils étaient amis depuis des années.

Madame Eugénie s'empresse d'aller à sa cafetière, se penche, regarde, éteint la lampe, laisse « déposer » le café, puis elle verse lentement le breuvage fumant dans trois petites tasses de porcelaine brillantes et nettes.

— Voilà pour tous les trois, — s'écrie l'ex-institutrice, en remplissant les tasses jusqu'au filet doré, — chacun a sa mesure : il n'y aura pas de jaloux.

Olivieri, buvant son café par gorgées, en vante la qualité à son ami, et lui fait admirer, toujours pour flatter madame Eugénie, toutes les merveilles du salon.

— Quel nectar, hein ? ne te l'avais-je pas dit ? Il n'y a que madame Eugénie pour en faire du pareil... Et les jolies tasses !... Du reste, tu peux regarder, ici tout est charmant, à commencer par la maîtresse de céans... N'est-ce pas ?... Réponds-moi, maintenant que tu as fini par la connaître, est-elle belle, est-elle aimable, cette chère madame Eugénie ?

Roero approuve avec enthousiasme les paroles de son ami, et madame Eugénie rit de bon cœur, en savourant son délicieux café. Elle comprend très bien qu'Olivieri lui adresse tous ces compliments pour lui faire plaisir et en sachant qu'il y réussit : mais n'importe, elle s'en réjouit tout de même.

Elle répète seulement, de temps à autre :

— Monsieur l'avocat! monsieur l'avocat! n'allons pas trop loin. Respectez un peu la vieillesse...

— Regarde, quand elle rit, les jolies dents qu'elle montre, cette... vieillesse ! — répond Olivieri en indiquant à François la bouche encore fraîche et belle aux deux rangées de dents intactes, aussi blanches et aussi luisantes que les tasses de porcelaine.

— Assez! assez! je permets de me faire la cour seulement le dimanche soir, quand je vais dans le monde... Une fois par semaine, cela suffit... Autrement, on s'y habitue et cela n'a plus de charme... Ainsi donc, taisez-vous, et offrez-moi plutôt une de vos cigarettes de luxe !

— Voilà, voilà!

Olivieri tire de sa poche son étui et le lui présente ouvert.

— Allons, une aussi à votre ami... Je donne le mauvais exemple : dans mes salons, il est permis de fumer...

Avant de prendre une cigarette, Roero tend une allumette à madame Eugénie.

— Merci, mais — dit-elle après la première bouffée de fumée — je vous préviens, pour l'avenir, que la cigarette est un vice que je fais entretenir par mes amis.

— Ce n'est pas vrai, tu sais, Roero ! Je lui ai offert bien souvent une boîte de *Tocos* et elle n'a jamais voulu l'accepter.

— Toute une boîte, c'est un cadeau. Moi, je n'accepte pas de cadeaux.

— Cela finit même par être une affectation de votre part !

— Une exagération, — corrige Roero.

— Non, non, non. On ne peut accepter de cadeaux que quand on peut les rendre, et, comme avec ma fortune je ne puis me permettre ce plaisir-là, depuis que je suis au monde j'ai pour principe de ne rien accepter. Mais l'impôt d'une cigarette, chaque fois que je rencontre un ami, cela, oui : on ne l'évite pas. Et, faites-y attention, même si je le rencontre

dans la rue !... J'emporte chez moi la cigarette, et, maintenant que je suis millionnaire, je la fume avec délices après mon déjeuner ou après mon dîner... Ne l'oubliez pas, monsieur Roero : dorénavant, vous paierez la taxe, vous aussi !

— J'en serai enchanté.

— Et, pour vous, l'impôt finira par être fort onéreux...

Madame Eugénie sourit toujours, mais avec une expression plus douce, avec une affabilité qui devient presque affectueuse.

— Monsieur Olivieri m'a dit que j'aurais l'avantage de vous voir souvent, que vous aviez l'intention de m'associer à une bonne œuvre... qui vous honore beaucoup. Bravo ! bravo !

Les yeux de madame Eugénie ont un subit éclair d'émotion.

— Comptez sur moi.

Roero est tout saisi, et se sent ému à son tour par la bonté, par la sincérité de ces paroles. Il a oublié dans cette nouvelle intimité si cordiale son entretien précédent avec Olivieri. Madame Eugénie a vidé sa tasse : l'avocat et Roero se lèvent en même temps pour l'en débarrasser ; Roero arrive le premier, prend la tasse et la pose sur le plateau de laque rouge.

Olivieri va s'asseoir auprès de madame Eugénie.

— Vous rappelez-vous cette soirée chez les Rossi ? Vous me disiez que vous étiez bien triste, que vous éprouviez comme de la nostalgie de ne plus voir vos petits-enfants, et j'ai tout de suite pensé à vous... pour Loulou.

— On l'appelle Loulou ?

— Oui, et quand elle se mêle d'avoir des caprices, je vous assure que Loulou donne plus d'occupation que cent enfants !

— Le tout est de lui plaire, — fit observer madame Eugénie, — de trouver moyen de lui être sympathique dès le premier abord.

— Mais vous, vous ferez d'emblée sa conquête !

— Certainement, — ajoute Roero avec conviction, — Loulou fera avec vous comme avec moi : elle vous aimera dès qu'elle vous verra.

— Oui ?... Je l'espère aussi, du reste : mes petits enfants m'ont toujours bien aimée... Et même, à présent, beaucoup d'entre eux, qui sont papas ou mamans, ne m'ont pas oubliée, et m'aiment encore bien... Il y a tant de bonté chez les

enfants! Et notre étude doit consister précisément à la conserver, cette bonté, à l'augmenter, pour quand ils seront grands!... D'ailleurs, on rencontre aussi tant de bonté dans le monde! Beaucoup plus qu'on ne croit. Il suffit de savoir la chercher, elle est timide et bien souvent elle se cache.

A ce moment, madame Eugénie calme son enthousiasme. Elle approche sa figure de Roero pour le mieux regarder dans les yeux, et lui demande avec un sourire malin :

— Dites-moi un peu... je vous confesse ma faute : je n'ai pas encore eu le bonheur d'entendre une de vos pièces, et je n'ai rien lu de vous. Seriez-vous un de ces écrivains qui emploient de la mauvaise encre?... Un naturaliste, un pessimiste?... Non! non! n'est-ce pas?... Quelle horreur! D'autant plus que, dans ce cas, vous manqueriez de franchise.

— Pourquoi?

— Parce que vous avez trop de cœur, et le cœur est un foyer qui illumine l'art, le réchauffe, une force qui inspire la pitié et le pardon. Le cœur, c'est la joie, l'enthousiasme, la recherche anxieuse de tout ce qui est beauté, dans le corps et dans l'âme, dans les créatures et dans les choses!... Mon Dieu! sans m'en apercevoir, voilà que je me mets à prêcher. C'est mon café qui aura été trop fort... Il faut me pardonner : je suis vieille, et, naturellement, j'ai des préférences pour l'ancienne école, un peu romantique, un peu sentimentale, mais qui, par cela même, a fait du bien... Aïe! aïe! l'avocat rit, l'écrivain sourit : laissons cela et revenons à Loulou.

On cause longtemps de la fillette, de ses caprices, de ses sympathies et de ses antipathies, de sa vivacité, de sa gentillesse, de sa facilité à apprendre et à s'attacher.

On convient que madame Eugénie ira la voir le jour même, vers quatre heures.

Comme bien on pense, la maîtresse explique sa méthode, son programme. Madame Eugénie parle de religion et de grammaire, des verbes et de la division, des livres et des plumes, et, finalement, elle en revient à la visite qu'elle doit faire à la petite, et conclut :

— Il faut qu'elle s'habitue d'elle-même, graduellement, à ma figure; en somme, elle doit apprendre à me connaître. Si on l'amenait ici tout de suite, en voyant un nouveau visage

et dans une nouvelle maison, elle ne serait pas rassurée, et, au lieu de me prendre en amitié, elle me prendrait en aversion.

L'avocat se lève : il est l'heure de s'en aller. Mais il offre d'abord une autre cigarette à madame Eugénie, il plaisante, il rit, se remet à lui faire des compliments.

Roero feuillette les livres, regarde les bibelots et les portraits du salon. Il en reconnaît beaucoup, mais un le frappe en particulier. C'est une miniature de grande valeur : la tête et le cou d'une femme très belle, blonde, délicate.

— Dites-moi, madame, ce n'est pas un portrait, cette miniature? C'est une œuvre d'imagination?... Le dessin est d'une finesse!... Et quelle douceur!... Quelle suavité!

— Si, c'est un portrait! — répond vivement madame Eugénie.

— Un portrait?... vraiment?... De qui?

— C'est maman.

Et tandis qu'elle rougit, ses yeux brillent de joie; elle tend la main à Roero et lui donne une vigoureuse étreinte, pleine d'affection et de reconnaissance.

— Si vous saviez!... Vous ne pouviez me causer un plaisir plus grand! Elle est si belle, n'est-ce pas?... C'est bien elle!

Chose bizarre!... Cette femme aux cheveux blancs avait dit « maman » avec la même expression que Loulou disait parfois « mon papa ».

III

LA COMTESSE

— Elle est bien aimable, n'est-ce pas? — demande Olivieri à son ami, dans l'escalier, en quittant le salon de madame Eugénie.

— Très aimable... Et pour ses honoraires, comment fera-t-on?... Tu t'en chargeras, tu arrangeras cela pour moi

— Il n'y aura pas grand chose à arranger. Madame Eugénie m'a déjà parlé franchement ; elle m'a dit : « Je suis enchantée de pouvoir faire un peu de bien, de pouvoir servir un peu de maman à cette enfant qui est si seule ; mais

entendons-nous! je ne veux rien, maintenant que je suis millionnaire : je ne fais plus l'institutrice.

Roero secoue la tête.

— Alors... voilà un ennui!... Cette dame ne veut pas accepter de cadeaux parce qu'elle ne peut pas les rendre, et elle voudrait que j'aille lui voler son temps et ses leçons!

— Ne t'inquiète pas : nous mettrons d'accord sa fierté et la tienne... Je l'appelle, par plaisanterie, « la providence des veufs ». Elle a toujours dans son voisinage deux ou trois veuves ou veufs, de familles déchues, très malheureux, très malades, chargés d'une nombreuse famille, mais qui n'osent pas demander. Eh bien, tu lui donneras tous les mois, pour ses veufs, une somme que tu fixeras. Elle acceptera volontiers. elle dépensera tout, je te le garantis.

— Soit... Je ferai cela. Mais... et Loulou?... Si, malgré toutes nos prévisions, Loulou ne veut pas entendre parler de cette dame?...

— Madame Eugénie a une telle habitude des enfants, elle a un si grand tact! Espérons. Et puis, maintenant que tu l'as vue, tu peux la juger par toi-même.

— Quelle figure aimable!

— Voilà les femmes... les vraies femmes...

« Celles-là, oui... comme madame Eugénie, pas comme Fanny! » murmure à part lui François.

La pensée de Fanny, éclipsée un instant par les autres, mais toujours vive et toute-puissante, lui revient et il pousse un profond soupir. Il continue à marcher en silence, puis soudain, touchant le coude à son ami, il dit à mi-voix :

— Sais-tu quelle est mon intention?

— A propos de madame Eugénie et de Loulou?

— Non, à propos de la baronne.

— Ah! — s'écrie l'avocat.

Et il change aussitôt de figure, en riant d'un rire narquois.

— Je ne veux plus mettre les pieds chez les Arcolei, mais je dois au moins sauver certaines apparences.

— Naturellement!

— Aujourd'hui, ce serait son jour de réception; mais elle n'est pas chez elle : elle est de service à l'hôpital. Elle fait partie de la Commission des Dames visiteuses. D'ailleurs, je

ne suis pas forcé de le savoir : j'y vais donc, et, ne la trouvant pas, je laisse ma carte... Un autre jour, au lieu de l'hôpital, il y aura la visite à quelque asile, ou bien séance au Conseil de direction des Petites Sœurs, ou conférence de monseigneur Flambert au Sacré-Cœur : j'y retournerai et je déposerai une autre carte... J'irai chez elle un soir, quand je serai bien sûr qu'elle est au théâtre.., Et, aussitôt que je pourrai confier Loulou à madame Eugénie, je m'en vais à Bordighera ou à Menton finir mon *Ariane*... Est-ce bien comme cela ?

— Très bien. Du reste, fais tout ce que tu voudras, mais sans te tourmenter. Maintenant... il faut que j'aille au tribunal, et toi ?

— Je rentre déjeuner. Mais auparavant viens avec moi acheter une poupée. Titi est sale et toute cassée... Et dire qu'il m'arrive parfois de l'embrasser !... Où trouverons-nous de jolies poupées, bien habillées ?

— Chez madame Bellotti, dans la galerie Victor-Emmanuel. J'en ai acheté une, à Noël, pour une de mes nièces : elle a eu un succès fou.

Roero achète une poupée magnifique, la plus belle qu'il y ait dans le magasin. C'est une personne très élégante, avec une robe bleue, un grand chapeau bleu, peignée, habillée, mise en tout point comme une dame. Il l'a choisie exprès avec des yeux très noirs, des cheveux très noirs et une petite tête ronde comme celle de Loulou. Elle ressemble à Loulou.

— De cette façon, — dit-il en souriant à Olivieri, — je rendrai heureux mon diablotin. Au moins pour aujourd'hui. Loulou sera occupée toute la journée avec sa poupée, elle me laissera en paix, et elle sera de bonne humeur quand viendra madame Eugénie.

En rentrant, François Roero aperçoit Loulou assise sous le piano, dans le salon, en conversation très animée avec Titi.

— Où es-tu ?

La petite se tient pelotonnée, elle se cache pour se faire chercher.

— Qu'est-ce que tu fais là-dessous ? je te vois... Sors de là.

Loulou ne répond pas, mais elle avance sa petite frimousse et le regarde avec des yeux riants.

— Viens ici... Sors de là.

— Plus de Loulou... Loulou partie.

— Mais non, elle n'est pas partie, puisque je la vois... Tiens, là...

— Titi partie, — reprend Loulou avec un petit cri joyeux comme un trille d'oiseau.

— Elle a bien fait !... elle ne se débarbouillait jamais.

— Vilaine, Titi.

— Allons, sois gentille, viens vite ici ! viens me donner un baiser.

La mutine enfant ne le quitte pas des yeux... Elle se traîne à quatre pattes, puis se relève d'un bond et court se jeter dans les jambes de Roero.

— Un baiser?... Tu ne veux pas me donner un petit baiser?

Elle fait signe que non, en clignant les yeux... mais aussitôt, poussant un nouveau cri d'allégresse, elle baisse vivement sa petite tête, et, soulevant tous ses cheveux de son geste habituel, elle reçoit le baiser sur la nuque, Puis elle regarde François en se tenant agrippée à ses jambes.

— Tu es venu en voiture ?... Pourquoi?

— Ah ! — s'écrie Roero étonné, — comment as-tu fait pour deviner que je suis revenu en voiture?

Au lieu de répondre, l'enfant répète sa question :

— Tu es venu en voiture?... Pourquoi?

— Parce que je n'étais pas seul. J'étais avec... une dame.

Loulou s'arrête, se dresse sur ses pieds en fronçant les sourcils.

— Une très belle dame ! qui ressemble à Loulou ! — se hâte d'ajouter Roero.

On entend alors un grand coup de sonnette, et Jean se présente gravement sur le seuil, comme pour annoncer une visite importante.

— C'est une dame... française ; une comtesse qui arrive de Paris. Elle a demandé s'il y avait ici une demoiselle Loulou, et elle voudrait lui faire une visite... Peut-elle entrer ?

— Certainement ! certainement ! Il ne faut pas faire attendre les comtesses qui arrivent de Paris ! — s'écrie Roero, en observant avec un peu d'inquiétude Loulou, demeurée immobile, fixant sur la porte ouverte un regard maussade.

Jean rentre avec Louise : ils tiennent chacun la poupée par une main et la font avancer à petits pas.

— Voici madame la comtesse.

— Regarde, Loulou, la belle dame!

— Elle a des cheveux noirs comme les tiens. Elle a des yeux comme les tiens, vois-tu? Elle te ressemble, — continue à répéter Roero, pendant que Jean et Louise font glisser la poupée vers Loulou. — C'est une grande dame, venue tout exprès de Paris pour faire une visite à mademoiselle Loulou!... Une comtesse! rien que cela!...

Mais Loulou recule, recule jusqu'à ce qu'elle aille se cogner le dos contre un fauteuil; alors, quand elle sent que la poupée va la toucher, elle la repousse d'un mouvement brusque, et se cache les yeux avec un bras pour ne pas la voir.

— Non... je n'en veux pas, de comtesse!... Va-t'en! va-t'en!

Et l'enfant trépigne et fond en larmes.

Maître, serviteur, bonne d'enfant se regardent stupéfaits, presque mortifiés du mauvais résultat si imprévu.

— Elle croit peut-être que c'est une vraie petite fille comme elle, et elle est jalouse! — murmure Louise.

Mais Roero commence à perdre patience.

— Regarde! c'est une poupée!... Une poupée comme ta Titi! Je l'ai achetée exprès pour toi!... Elle est à toi!... Prends-la! c'est pour toi!

Rien n'y fait : Loulou ne veut pas regarder la poupée, et continue à la repousser furieusement, à frapper des pieds, à hurler.

— Finis, vivedieu! finis, ou je t'envoie tout de suite chez madame Charlotte.

Ah bien, oui! L'enfant se met à pousser des cris plus perçants.

— Méchante! Petite peste! Tu es une peste! — dit François hors de lui. — Laissons-la ici toute seule jusqu'à ce qu'elle ait fini de pleurer. Allons. Jean. vite... mon déjeuner!

Mais, à peine restée seule avec Louise, Loulou se calme comme par enchantement, et, sur sa figure, il n'y a presque plus trace de colère, de chagrin ni de larmes. Elle regarde la poupée que Jean, avant de sortir, a mise debout dans un coin du canapé, puis elle regarde Louise.

— Laide... comtesse...

— Mais non, elle n'est pas laide, elle est très jolie... Regarde-la bien. Tu n'as pas seulement voulu la regarder.

Loulou s'approche lentement du canapé, considère la poupée, la dévore des yeux. Mais elle est encore fâchée contre la belle dame de Paris arrivée en voiture avec son ami : pendant qu'elle l'examine, elle se donne l'air, comme pour la faire enrager, de mépriser tout ce qui l'a frappée et ce qui la frappe dans son élégante toilette :

— Vilain... chapeau...

— Pas du tout! il est très joli... Tiens, la belle plume : tout à fait à la dernière mode.

— Vilains... souliers...

— Mais non. Ce sont des souliers vernis... Et les belles chaussettes de soie!

— Vilaines... chaussettes...

— Dis-moi, — lui demande Louise en la caressant et en l'embrassant, tandis que Loulou, debout contre le canapé, contemple toujours la poupée, — dis-moi la vérité : quand d'abord tu l'as vue, tu as cru, toi, que c'était une petite fille, une vraie petite fille, comme toi?... Mais regarde-la bien : tu vois, elle ne bouge pas?... C'est un cadeau que monsieur t'a apporté.

— Méchant... *celui-là*!...

— Est-ce qu'on dit *celui-là* en parlant de M. François? — s'écrie Louise qui ne peut s'empêcher de rire.

— Vilaine... comtesse! — continue à marmotter l'enfant.

Mais maintenant l'expression de la figure ne répond plus à ses paroles. Elle regarde la poupée avec des yeux charmés, elle consent à la toucher : elle la tâte, lui tire une boucle de cheveux.

— Ce sont de vrais cheveux! — affirme Louise.

Alors Loulou est ravie. Elle saute sur le canapé, prend la poupée dans ses bras et veut lui ôter son chapeau.

— C'est à moi... la comtesse?

— A toi, oui.

— Je l'emporte dans ma maison?

— Oui, tu peux l'emporter dans ta maison, où tu voudras.

Loulou presse la poupée sur sa poitrine et lui applique un

gros baiser sur la figure, en signe de réconciliation et d'amitié, mais plus encore en signe de conquête, de possession. Et aussitôt elle glisse en bas du canapé, tenant toujours sa poupée serrée dans ses bras, traverse le salon en trottinant, et court dans le cabinet se cacher sous le bureau où elle a son petit tabouret, le lit et la voiture de Titi, où elle a installé « sa maison », et où madame Eugénie, quand elle vient à quatre heures, suivant sa promesse, la trouve très occupée avec la comtesse.

A peine entrée dans le cabinet, accompagnée de Roero, madame Eugénie va tout droit au bureau, se baisse pour se rapprocher de Loulou et, souriante, elle se met à causer avec l'enfant comme si elles se connaissaient de longue date.

— Je suis venue voir si cette demoiselle-là — et elle indique la poupée — sait bien se tenir, si elle est sage...

Loulou, assise sur son petit tabouret, avec sa poupée qui dort sur ses genoux, avance la tête sous le bureau, et regarde fixement avec ses grands yeux noirs brillants cette dame qui lui parle d'un ton si naturel, si aimable, sans vouloir la prendre tout de suite dans ses bras et lui donner des baisers.

Évidemment, l'examen a été favorable à madame Eugénie : quand Loulou a fini de la regarder, elle lui montre la poupée et lui fait signe de se taire.

— Elle dort.

— Alors taisons-nous, taisons-nous tous : il ne faut pas faire de bruit ! — murmure madame Eugénie.

— Elle dort, — répète Loulou enchantée de se voir secondée.

Et cette première entrevue se passe plus tranquillement qu'on n'aurait osé l'espérer. Roero est très content.

— Bien, très bien !... Je suis sûr que c'est aussi votre voix si douce et harmonieuse qui agit sur les enfants et qui les persuade.

— Le plus difficile est fait ! — répond madame Eugénie avec un sourire, en se redressant.

Elle est un peu rouge, et ses yeux, toujours si calmes et si francs, évitent maintenant ceux de Roero. Le fait de se trouver tout à coup et d'une manière si intime dans le cabinet du

jeune écrivain lui cause une vive impression qu'elle n'arrive pas à dissimuler complètement. Elle porte avec admiration des regards curieux autour d'elle.

— Segantini et Favretto? — s'écrie-t-elle en montrant les deux tableaux.

— Oui.

Madame Eugénie continue à les regarder longuement, mais sans rien dire de plus. Son enthousiasme s'exprime tout entier par les yeux, avec un sentiment de quasi dévotion... et les mots ne lui viennent pas.

Sortant de son extase, elle ajoute seulement :

— Vous devez écrire de bien belles choses... avec un pareil entourage !

Et elle retourne bien vite près de Loulou, se penche pour la voir sous le bureau.

— Elle dort encore?

— Oui, mais la voilà qui se réveille.

— Alors viens un peu ici, montre-la-moi.

Roero avance un fauteuil à madame Eugénie, qui s'assied en le remerciant d'un signe de tête. Loulou lui apporte aussitôt sa poupée sur les genoux et s'y appuie elle-même sans hésitation.

— Comment l'appelle-t-on, cette belle demoiselle?

— Ma... *comtèche.*

— On ne parle pas comme cela. Il faut bien prononcer les mots : « com-tesse...». Essayons nous deux : « com-tesse... ».

— Com-tesse.

— Très bien, ma petite Loulou !... Puisque tu es si gentille, tu me donneras un beau baiser.

L'enfant relève la figure et, ne voulant pas perdre de temps, lui applique en hâte un baiser sur la bouche[1].

Madame Eugénie, redressant la poupée et la tenant debout sur ses genoux, se confond en admiration.

— Quel joli chapeau!... et des jupons de batiste brodés?... Oh! oh! en voilà du luxe!

Les yeux de la fillette étincellent de joie.

1. En Italie, on embrasse toujours sur la bouche : — le baiser donné sur la joue s'appelle même un baiser à la française.

— Mais sais-tu que M. François est vraiment bon?... L'as-tu bien remercié de t'avoir fait un si beau cadeau?

La figure de Loulou se trouble, un instant: elle n'a pas encore pardonné à *celui-là* et, dans sa malice, elle évite de répondre.

— Elle ne dort plus, la *comtèche*.

— Écoute. Prononce bien comme je t'ai dit: « comtesse ».

— « Comtesse », — répète l'enfant avec un de ses petits cris de joie.

— Alors, dis-moi, as-tu remercié M. François?... Rappelle-toi que M. François t'aime beaucoup, beaucoup.

Loulou s'assombrit de nouveau et ses lèvres ont un léger tremblement, lorsque enfin Roero l'enlève dans ses bras et s'écrie en riant :

— Allons, faisons la paix! faisons la paix!...

L'enfant s'attache au cou du jeune homme, le serre fort dans ses petits bras, l'étouffe, lui tire les cheveux, puis elle se retourne et se baisse si brusquement pour se faire donner le baiser habituel, que peu s'en faut qu'elle ne lui échappe des mains.

Madame Eugénie reste là comme abasourdie, les yeux brillants, à contempler Roero, à contempler Loulou. Ce jeune papa, si bon, si affectueux pour cette enfant qui n'est pas à lui: cette fillette si mignonne, si intelligente, à qui l'on a tué son père, et qui n'a pas de mère, la touchent profondément, exaltent son imagination romanesque.

— Et Titi? et Titi? — demande-t-elle, reprenant son rôle de maîtresse. — Il faut me montrer aussi Titi!

Loulou la regarde un moment, étonnée : elle avait complètement oublié Titi... Mais elle se hâte d'ajouter, avec déjà son instinct de femme, afin de justifier son oubli :

— Titi... vilaine... méchante...

— Si elle est vilaine, tant pis! c'est une raison pour l'aimer encore davantage.

— Méchante.

— Méchante, non : elle ne peut pas être méchante. Ici, il n'y a personne de méchant. Les méchants sont loin, loin. Nous ne les connaissons pas.

Cela persuade l'enfant et lui plaît.

— Loulou... gentille.

— Oui : toi aussi, tu es gentille... A présent, nous allons aller chercher Titi.

Auparavant, madame Eugénie s'était déjà minutieusement informée; elle avait déjà vu dans le salon où était la vieille poupée.

— Veux-tu que nous allions la chercher nous deux?

— Oui.

L'enfant, qui lui a déjà pris la main, entraîne madame Eugénie dans le salon où la pauvre Titi, toute brisée et sans jambes, gît étendue sous le piano.

Loulou, fière de sa nouvelle poupée, ne veut plus entendre parler de l'ancienne.

— Vilaine... vilaine Titi.

— Oh! pauvre Titi! ma pauvre Titi! — gémit avec pitié madame Eugénie.

Elle ramasse la poupée, et va s'asseoir en la caressant, en tâchant de la rajuster.

Loulou s'arrête, droite, immobile, sa belle poupée toujours serrée dans les bras, en regardant madame Eugénie.

— Pauvre Titi! pauvre Titi! tu auras du chagrin si Loulou ne te câline plus.

— Vilaine! — riposte très fort l'enfant, pour surmonter par son mépris ses remords intérieurs.

— Vilaine, parce que Loulou ne l'aime plus!... Mais moi, je l'emporterai et je l'aimerai bien, et elle redeviendra belle. Je vais la prendre, et j'irai lui acheter un beau petit chapeau; je lui ferai une belle robe avec une étoffe à ramages que j'ai dans mon armoire, et, quand elle sera bien nettoyée, bien peignée, et qu'elle aura ses deux jambes, nous viendrons ensemble te voir et tu l'aimeras encore bien... Quand faut-il venir?

— Ce soir! — s'écrie bien vite Loulou.

— Non, pas ce soir, c'est trop tôt : je ne peux pas avoir terminé le costume. Je viendrai demain matin. Es-tu contente?

— Oui, oui.

— Chérie!

Madame Eugénie met un gros baiser sur la petite tête ronde, au milieu de l'épaisse et odorante chevelure, tandis

que François est de plus en plus stupéfait de voir ce diablotin sauvage si vite apprivoisé, si tranquille et si obéissant.

— Aussi un chapeau à Titi?...

— Aussi un chapeau.

— Aussi des petits souliers à Titi?...

— Bien sûr! pauvre Titi! nous lui achèterons aussi des souliers neufs. Comment les veux-tu? Des noirs ou des jaunes comme on les fait maintenant?

Loulou ne répond pas. Toujours appuyée contre les genoux de madame Eugénie, elle lève les yeux et la regarde, en prenant son pied dans sa main.

— Mon papa aussi... apportera des beaux souliers neufs...

Puis, au bout d'un instant, elle ajoute, en secouant doucement sa petite tête :

— Ce soir... non! pas ce soir... après-demain.

IV

FANNY AMOUREUSE

« Aussitôt que je pourrai confier Loulou à madame Eugénie, — avait dit Roero à Olivieri, — je m'en vais à Bordighera ou à Menton finir mon *Ariane*... »

En quinze jours, Loulou a été facilement conquise par la belle « petite maman »; mais Roero, tout en annonçant continuellement à tout le monde sa volonté de partir et son envie folle d'attaquer sérieusement la besogne, ne bouge pas de Milan et ne fait rien du tout. L'*Ariane* demeure au même point, malgré les exhortations de madame Eugénie, admise aux confidences littéraires de l'élégant auteur dramatique.

— Je travaille, mais tant que je n'aurai pas trouvé une autre fin à mon troisième acte, impossible de me remettre à écrire.

C'est une bien autre fin que le jeune homme a sans cesse en tête. C'est l'heureuse fin de sa comédie de rivalités, de dépits, de rages. Si l'*Ariane* en est restée au même point, Fanny, au contraire gagne rapidement du terrain tous les jours, au grand détriment du pauvre Olivieri, bien entendu.

« Un bavard qui enfile au bout l'un de l'autre des paradoxes et de grands mots, et pas autre chose !... Stéphanie, une intrigante? une femme politique? une femme dangereuse?... mais pas du tout! Elle a de l'esprit, du mérite, elle cherche à plaire et elle désire que tout le monde lui fasse la cour! Olivieri la déteste, c'est naturel : lui aussi a échoué. Mais en parlant d'elle comme il en parle, il est peu délicat!... Charles III, Emmanuel II!... En tout cas, personne ne peut rien dire de positif... « Le ridicule... la foule .. le fils de ton père... » En voilà des phrases d'avocat!... Rabagas, Rabagas, si la princesse t'avait seulement fait la charité d'un coup d'œil!...»

Au fond, il regrette aujourd'hui sa résolution, son entêtement à ne plus mettre les pieds chez les Arcolei.

« J'ai commis une faute : au lieu de m'éloigner, de ne plus me montrer, je devais rester, m'imposer. Mais, à présent, rendre les armes, céder, impossible : ce serait me soumettre pour toujours à tous les caprices, à toutes les bizarreries, à toutes les tyrannies de Fanny. Céder, avec cette femme-là, ce serait faire abnégation de tout. Je dois, au contraire, me montrer fort, énergique, indifférent. Alors. c'est elle qui s'excitera, qui prendra feu... Eh bien, non! c'est une femme trop versatile, trop fantasque, impérieuse et hautaine; elle manque de logique, et il n'y a pas de système possible... Jouer l'indifférence?... bravo!... Il y a plus de trois semaines que je ne me montre pas, que j'attends... et elle, elle ne bouge pas!... rien!... Elle a envoyé un livre, une fois, par son mari, puis... plus rien!... Qu'y a-t-il de nouveau?... car il doit y avoir quelque chose... Une telle apathie, une telle froideur, seraient inexplicables, si elles étaient réelles!... Enfin, si elle ne me l'a pas dit, elle m'a fait comprendre clairement qu'elle m'aimait... Elle a été ici!... elle y est venue!... N'importe quelle femme qui aime et qui a perdu la tête ne peut faire davantage... Elle s'est piquée au jeu, elle aussi a été susceptible... mais elle m'aime... elle pliera ! »

Et, chaque fois qu'il sort ou qu'il rentre, il jette un coup d'œil anxieux dans le casier de la loge, mais le livre enveloppé de papier bleu, le livre tant désiré n'y est pas. A chaque coup de sonnette, il espère recevoir un billet; et, tous les soirs.

après cinq heures et demie, il envoie dehors Loulou et Louise, et il attend derrière la porte, guettant tous les pas, tous les bruits, il attend avec angoisse, avec fièvre, appelant Fanny, la priant, la menaçant.

« Oh ! si elle revenait !... Si elle revenait !... »

La sonnette reste muette, l'escalier silencieux. Personne n'entre dans la maison, personne ne vient jamais à cette heure-là : il aurait, au moins, un moment d'espérance, de bonheur !...

Quand, après avoir attendu, vainement, une semaine entière, il se convainc que Fanny, entêtée, ne cédera pas, ne bougera pas, il envoie au diable tous les raisonnements et les susceptibilités, et il ne pense qu'à trouver l'occasion, le prétexte de se rendre, même sans les honneurs de la guerre.

« Ah oui ! oui ! Je veux en finir ! finissons-en ! »

Et aussitôt, l'amoureux François respire plus librement, se sent heureux.

« Le sort en est jeté... Rabagas dira ce qu'il voudra, mais je ne peux pas vivre, je ne peux pas exister sans cette femme ! Advienne que pourra, et, si je ne suis pas un grand écrivain, l'auteur favori de la foule, ma foi, tant pis !... autant d'ennuis de moins. Fanny est beaucoup plus belle, plus séduisante que la gloire. »

Et il se moque de Rabagas, tout en sifflotant un air de *Carmen*.

Le jour même, à l'heure habituelle de Stéphanie, à cinq heures, il va faire une visite à madame De Angelis ; mais Donna Stéphanie ne paraît pas. Et même, c'est madame De Angelis qui en demande des nouvelles à Roero :

— Comment va Fanny ?... Il y a un siècle que je ne l'ai vue.

Le lendemain matin, il se promène rue Manzoni, rue Sainte-Marguerite, et traverse plusieurs fois la place San Fedele, à l'heure de la messe : rien ! Il parcourt en tous sens le Corso : rien ! Non seulement il n'aperçoit pas Fanny, mais pas même Carletto ni Manolo.

Il commence à devenir nerveux, à s'irriter, à pester.

Comme il serait heureux, en ce moment, s'il découvrait de

loin la « Dévote voluptueuse », même entre ses deux antipathiques adorateurs!

Désespérant désormais de rencontrer la femme ce jour-là, il se met en quête du mari. Il le guette aux abords de la mairie, sur la place de la Scala, au Club : Don Jules aussi est invisible. Au Club, Roero parvient à découvrir Carletto et Manolo, seuls dans un salon retiré, en train de jouer à l'écarté : la vue des deux rivaux le console, cette fois, au lieu de le troubler.

« Enfin!... Je vais apprendre ce qu'il y a de nouveau. »

Faraggiola et Estensi l'accueillent avec une cordialité inaccoutumée, le saluent tous les deux d'un même signe de tête, tous les deux en tordant les lèvres qui tiennent la cigarette, en faisant la même grimace pour témoigner leur satisfaction et leur amitié.

— Oh! oh! ce cher Roero!

— Oh! oh! ce très cher!

— Quel miracle!

— Un vrai miracle!

Les deux élégants invitent Roero à s'asseoir et à parier pour l'un d'eux, mais pas un mot de Donna Stéphanie, pas la moindre allusion à la famille Arcolei, ce qui, étant données la diplomatie et la réserve de nos deux parfaits gentlemen, ne trouble ni n'inquiète Roero : au contraire!...

C'est évidemment la preuve que nul bouleversement n'est survenu dans le royaume de Fanny. Cet accueil aimable, presque joyeux, est même un indice certain d'ordres émanés d'en haut, pour rappeler à la cour le déserteur aigri.

Aussi Roero se trouve-t-il bien à cette table; il joue, il perd, et très content de perdre, il continue à fredonner *Carmen* en songeant à Rabagas.

Là, entre Faraggiola et Estensi, entre Carletto et Manolo, il croit presque avoir Stéphanie près de lui et en respirer le parfum. Il l'a retrouvée enfin, et enfin il reprend ses habitudes, et, pour lui, recommencent les jours passés, les jours d'amour et de colère jalouse qui, vus de loin et après la crainte de les avoir perdus, ressuscitent un à un et lui reviennent à la mémoire, sereins, ensoleillés, enchanteurs.

Il joue, il perd, il continue à jouer gaiement... Mais peu à peu, il cesse de siffloter et devient pensif.

« Comment?... Ils restent au Club toute la journée?... Ne doivent-ils donc pas se montrer près de la voiture de Donna Stéphanie sur les Bastions, ou à quelque séance avec Don Jules? Est-ce que ma tactique courageuse et résolue aurait causé la disgrâce d'Emmanuel II et de Charles III?... »

Et Roero, ironique et oubliant qu'il est François Ier, a un éclair de joie. Il observe plus soigneusement Faraggiola et Estensi : ils ne sont pas en tenue de visite, leur amabilité est forcée, il y a de l'amertume dans leurs sourires.

« Les pauvres malheureux!... Je m'explique maintenant pourquoi je n'ai vu personne ce matin sur le Corso... »

Il quitte le jeu, se lève, paie en hâte et s'en va.

« Je vais pousser une pointe jusqu'aux Bastions... Je veux voir, par curiosité, si elle y est... Si elle y était, je pourrais m'arrêter une minute pour lui souhaiter le bonjour : un simple salut au galop, c'est un devoir de politesse; c'est comme si on déposait sa carte... Je reste sur mon terrain... Nous verrons ce qu'elle dira... »

Sur les Bastions, pas de voiture de Donna Stéphanie.

« J'arrive peut-être trop tard... »

Il tire sa montre.

« Oui, cinq heures et demie... Que le diable emporte le jeu! »

Le soir, il retourne au Club, naturellement, pour guetter Carletto et Manolo. Ils y sont, en effet, et quand il entre dans la grande salle, il croit apercevoir un signe, un mouvement instinctif d'ennui, par lequel Faraggiola prévient Estensi de sa présence. Ils lisent chacun un journal et font semblant de ne pas le reconnaître. Alors, à son tour, Roero a l'air de ne pas les voir non plus. Il prend une revue et passe dans la salle voisine où il s'assoit de manière à pouvoir les surveiller.

« Il faut user, non pas abuser! C'est assez des efforts de bonne humeur et d'amabilité auxquels je les ai contraints dans la journée... »

A neuf heures et demie, Carletto et Manolo échangent leurs journaux et ne bronchent pas... A dix heures, ils se lèvent... mais retournent dans le salon retiré, où ils se remettent gravement à jouer à l'écarté.

« Les malheureux!... »

En ce moment, François est sûr de leur disgrâce et embrasserait, non seulement Fanny, mais Don Jules.

« C'est demain le jour de la baronne... j'irai de bonne heure. »

— Madame la baronne?...

— Madame n'y est pas, — répond le vieux portier en s'avançant sur le seuil, la casquette à la main.

— Comment, elle est sortie? N'est-ce pas son jour de réception?

— C'est bien son jour, mais madame n'y est pas. Elle est à la campagne, à Borgoprimo.

— A Borgoprimo?... Par ce froid?... Mais depuis quand?

— Depuis huit jours.

— Et elle reviendra?

— Hum!... On ne sait pas.

— Mais Don Jules est à Milan?

— Don Jules...

Le portier a un étrange sourire, ironique et narquois.

— Don Jules aussi est à Borgoprimo.

— Don Jules aussi?... depuis huit jours?... à Borgoprimo?

— Voilà ce qu'on m'a dit. Mais, pour les lettres, si monsieur voulait écrire, nous avons l'ordre d'envoyer celles de madame à Borgoprimo, et de remettre celles de monsieur à l'intendant.

— Ainsi donc...

Roero est sur le point d'adressser une autre question, peut-être cent autres questions, mais le sourire du portier devient de plus en plus marqué. Ce vieux bavard le regarde d'une façon...

Roero réprime un accès de rage; il tire son porte-cartes, l'ouvre nerveusement, y prend une carte, la remet en grommelant :

— Pour madame la baronne...

Il tourne les talons sans rien ajouter.

« Qu'a-t-il à rire?... Il se moque de moi, cette espèce de sacristain?... »

Mais il oublie vite le portier.

« Partie! Elle est partie!... Elle est à Borgoprimo depuis

huit jours!... Voilà donc pourquoi je ne l'ai plus vue, pourquoi Faraggiola et Estensi ne bougent pas du club! Tout s'explique!... C'est-à-dire non, cela ne m'explique rien... absolument rien. Comment diable les deux inséparables perroquets n'ont-ils pas pris leur vol pour Borgoprimo?... »

Fanny à la campagne, dans le haut Varésais, presque dans les montagnes, par ce froid, et quand Gayarré chante à la Scala!... Et Don Jules quitte Milan, qu'il voulait transformer, et s'en va... on ne sait où?...

Autant Roero était alerte et joyeux pour se rendre chez les Arcolei, autant il revient lentement, pensif et l'oreille basse.

« Il s'est passé quelque chose... Évidemment, il y a quelque chose là-dessous. »

Fanny est partie! C'est là le point capital, et cette idée le chagrine, l'agite, l'irrite.

« Coquette!... une grande coquette, et pas autre chose!... Olivieri a bien raison!... Partie sans rien dire! Coquette et orgueilleuse! Elle l'a fait exprès!... C'est certain, c'est même absolument certain, elle l'a fait exprès; elle est partie pour se venger. Je ne me montre plus: elle me plante là... Et moi, que vais-je faire, à présent?... Lui écrire? Impossible: elle me l'a défendu. Et puis, quand j'en aurais la permission, que lui écrirais-je?... M'installer pour huit jours à l'*Excelsior*, à Varese?... De Varese à Borgoprimo, il y a tout au plus une heure de chemin... Et Don Jules? A coup sûr, lui ne s'est pas absenté par dépit de ne plus me voir!... Qu'est-ce que les gens ont donc à se retourner et à me regarder comme une bête curieuse? »

En passant devant le Cova, il entre dans la pâtisserie pour faire envoyer des gâteaux à Loulou. C'est l'heure élégante: il y a foule et on discute avec animation... A son entrée, silence complet: on le salue d'une certaine manière, comme pour lui adresser des compliments de condoléance.

Sans s'expliquer pourquoi, il se sent lui-même embarrassé: il s'empresse de partir, oubliant les gâteaux et Loulou.

« Que de gens désagréables il y a en ce monde!... Je couperais volontiers la figure à quelqu'un!... »

Pour se soulager, il entre à la « Patriotique », qui se trouve à côté, et va tout droit à la salle d'armes.

« Un assaut me détendra les nerfs... Cela me fera du bien... Bon, voilà Loreda !... »

Et il marmonne entre ses dents :

— Quel type assommant !

Loreda, en tenue d'escrime, se démène comme un enragé, discutant avec le maître d'armes et deux ou trois amateurs.

— Qu'est-ce que vous me chantez, avec le nom et les apparences qu'il faut sauvegarder ?... C'est de la prudence !... de la belle et bonne peur !... S'il avait eu du nerf, s'il ne s'était pas trouvé en face d'un officier, m'est avis que Don Jules Arcolei aurait été très heureux de pouvoir accommoder les choses à ma façon, comme cela...

Et Loreda fait siffler son fleuret en se fendant à fond.

François pâlit, mais il recouvre aussitôt son sang-froid et s'approche du groupe, en serrant la main au professeur et à Loreda, en saluant ceux qu'il ne connaît pas ou connaît à peine de vue.

— Qu'y a-t-il ? qui donc veux-tu tuer ? — demande-t-il en souriant au bouillant Achille.

Loreda va très peu dans le monde et n'a aucune relation avec la famille Arcolei ; les autres, un commerçant et deux jeunes étudiants, n'ont jamais entendu parler de... François Ier ; ils lui répondent néanmoins tous à la fois, heureux de lier conversation avec un auteur en vogue et de lui fournir un sujet de drame ou de comédie.

— La femme de l'adjoint Arcolei...

— Une femme superbe...

— Une des premières familles de Milan...

— Est partie avec un lieutenant d'artillerie...

— Non, un capitaine de cavalerie...

— Un prince romain...

— Non !... napolitain...

— Turinois. Je vous le dis, parce que je le sais. Je l'ai connu au bar.

— Que ce soit qui on voudra, peu importe, c'est tout à fait indifférent ! — glapit Loreda, devenant rouge comme une pivoine. — C'est le mari qui est... à photographier ! Ce mari qui profite de l'occasion pour faire un voyage en Égypte !...

— C'est impossible! — s'écrie Roero furieux, — impossible... Tout cela est faux!

A cette colère inattendue, Loreda et les autres se taisent et se regardent, stupéfaits.

— Mais pourtant...

— Je le tiens d'un rédacteur de la *Difesa*, le journal officiel de la maison Arcolei.

— Je vous répète que c'est faux!

— C'est le bruit général.

— Tout le monde assure qu'ils sont partis, le mari et la femme, chacun de son côté.

Après son accès de colère, Roero arrive à peu près à se contenir, à se dominer.

— Tout le monde, — répond-il avec un bref sourire et en prenant l'air de condescendance de Faraggiola et d'Estensi à l'égard des petites gens, — tout le monde, c'est-à-dire personne... justement!... J'ai l'honneur de connaître la baronne depuis longtemps; je suis l'ami d'Arcolei, et je vous affirme que le récit de cette double fuite peut paraître grotesque... ou spirituel, selon les goûts, mais qu'il est parfaitement invraisemblable.

Loreda se froisse et voudrait se rebiffer, mais Roero, hochant légèrement la tête, ajoute à peine quelques paroles, une plaisanterie, puis s'adresse au professeur d'escrime et prend rendez-vous pour un assaut au sabre.

— J'ai besoin de me fatiguer, de me détendre un peu les nerfs.

— Vous restez assis trop longtemps, — répond le professeur.

Roero salue d'un air aimable, et s'en va, après avoir allumé sa cigarette.

— Un tas de mensonges! — murmure-t-il — des mensonges ridicules, stupides, grossiers!... Et pourtant... non, tout n'est pas faux. Il n'y a pas de fumée sans feu. Il doit y avoir quelque chose de vrai... En attendant... Fanny est partie! Don Jules est parti!... Et le rire, le rire narquois de ce vieux garçon de réfectoire!... Vive dieu il y a quelque chose! Oui, oui, il y a quelque chose... Ah! l'infâme! la maudite!

Et ce qu'il y a, si c'est un amant, il faut le savoir! tout de suite!

« Un amant?... cela se peut. Mais se compromettre? faire des folies? perdre la tête? elle? Donna Stéphanie?... si rusée, si habile, si hypocrite, si prévoyante?... C'est impossible! impossible! »

Il faut tout savoir, immédiatement. Il n'y a plus à avoir d'hésitations ni d'égards. Au diable l'amour-propre, la jalousie. Les deux qui peuvent savoir, qui savent quelque chose, c'est Faraggiola et Estensi.

Estensi est le plus près : il demeure rue Bigli.

Roero saute dans une voiture et se fait conduire bon train chez Estensi. Mais le domestique qui lui ouvre ne le connaît pas, ne l'a jamais vu, et semble indécis. Il ne sait pas répondre si son maître y est ou n'y est pas, s'il reçoit, oui ou non.

Roero insiste et l'autre finit par dire :

— Monsieur le marquis est encore à dîner.

— A dîner!... si tôt?

— Monsieur doit partir dans deux heures.

— Il part?...

Roero est exaspéré.

— Il part?... lui aussi pour l'Égypte?...

— Non, monsieur, pour Monte-Carlo, — répond tranquillement le domestique.

— Veuillez lui remettre ma carte.

Et Roero lui remet une de ses cartes sur laquelle il a écrit : « Un mot seulement, à la hâte. »

Le domestique le fait entrer dans un petit salon, s'éloigne un instant et revient aussitôt, suivi du marquis.

— Vous?... mon cher Roero... mais venez donc, venez donc!... Vous trouverez aussi l'ami Faraggiola. Il dîne avec moi : nous partons ce soir pour Monte-Carlo.

— Je ne voudrais pas vous déranger.

— Mais non, je vous assure. Nous finissons à peine de dîner, vous prendrez du vermouth pendant que nous boirons notre café.

Quand Roero entre dans le fumoir voisin de la salle à manger, où l'on a déjà servi le café et les liqueurs, il voit venir à lui Faraggiola qui paraît plus grand et plus blond dans son costume clair de voyage. Il ne profère pas une

parole, mais sa bouche s'arrondit en poussant à peine un « Oh ! » de surprise et de plaisir, et, en même temps, il saisit entre les siennes la main de Roero et la lui serre vigoureusement, par deux fois.

— Vous aviez à me parler?... Voulez-vous passer dans mon cabinet, ou que je vous offre d'abord du vermouth? — lui demande Estensi en costume clair comme Farragiola, et qui paraît, lui, plus brun et plus mince.

— Non, non. Je puis parler devant vous deux. Je suis même très heureux de vous rencontrer ensemble... Dites-moi, que s'est-il passé, qu'y a-t-il de vrai dans tout ce qu'on raconte?

Le deux amis regardent Roero, se regardent l'un l'autre, et se remettent à examiner Roero... Tous les deux, maintenant, arrondissent la bouche avec un « Oh ! » d'étonnement inarticulé.

— On raconte, on crie sur les toits que Donna Stéphanie s'est enfuie avec un amant!... que Don Jules s'est sauvé en Égypte!... Mais tout cela est invraisemblable! grotesque !

— Naturellement!

— Mais, au fond, il doit y avoir quelque chose de vrai. Qu'est-il arrivé?

— Mais...

— Ce que vous aviez prévu !

— Précisément.

— Mais je n'ai rien prévu... Je vous répète, je vous jure, vive dieu, que je ne sais rien, absolument rien !

— Pardon. Ne vous êtes-vous pas éloigné des Arcolei, à cause de... ?

Estensi s'arrête.

— De Cencino Parodi? — achève Faraggiola.

— Cencino Parodi? — répète Roero, qui ne comprend pas encore, et comprend un peu même moins qu'auparavant. — Cencino Parodi?... Ce gamin... ce blondin qui a été recommandé à Donna Stéphanie par sa tante de Gênes, il me semble?...

— Voilà l'homme.

— *Ecce homo.*

— Ce petit lieutenant de cavalerie?... Je l'ai à peine vu et

je n'y ai jamais fait attention. On l'appelait le poupard... le joujou... le...

— Le bébé.

— Le beau bébé.

— Juste, mon cher !

— Le bébé est arrivé premier!

Roero stupéfait, bouleversé, roule de grands yeux.

— Impossible!... Presque son fils!... Il pourrait être son fils!... Et puis, un babillard stupide... un idiot!...

— C'est justement pour cela... parce que ce n'était pas sérieux... que cela prêtait au ridicule... que Don Jules s'est mêlé d'intervenir d'une manière intempestive...

— Comme toujours, sans aucun tact.

— Et il n'a fait qu'attiser le feu au lieu de l'éteindre... C'est un imbécile.

— Un imbécile.

Les pieds longs, étroits, guêtrés de blanc, de Carletto et de Manolo, s'agitent nerveusement, ressemblent à des pigeons qui cherchent à se donner des coups de bec.

Roero est pétrifié.

— Don Jules a voulu crier...

— Il a voulu imposer sa volonté, — poursuivent les deux amis, à tour de rôle, — il a interdit les promenades à cheval, et, quand vous-même avez fini par disparaître...

— Mais moi...

— Il s'est emporté comme font tous les timides, les pusillanimes, qui se battent les flancs pour se donner du courage.

— Il a ordonné à sa femme de mettre Cencino Parodi à la porte.

— Il a écrit et fait écrire au ministère pour obtenir un changement de garnison.

— Et alors, vous savez comme elle est : Donna Stéphanie, par susceptibilité, plutôt que par amour, a perdu la tête, et elle est tombée aussi dans l'exagération... C'est la faute de Don Jules... Quel imbécile!

— Un pur imbécile!

— Ainsi donc, c'est bien vrai?... — balbutie le pauvre François demeuré sans souffle. — Elle s'est réellement... sauvée?

— Sauvée... non. Elle a déclaré à son mari qu'elle était née pour commander, non pour obéir ; que, désormais, elle en avait plein le dos de passer toute son existence à faire nommer des conseillers municipaux pour le soutenir, lui et son conseil, qu'il était ridicule lorsqu'il voulait élever la voix, qu'il lui devenait antipathique, et qu'elle, en somme, voulait s'amuser, voulait se séparer... Et elle est partie pour sa villa, la villa Eichelburg, à Borgoprimo !

— Et lui, Cencino Parodi, a demandé un congé et s'en est allé à Varese.

— Fanny!... Donna Stéphanie!... — murmure Roero — elle qui est si prudente, si rusée, elle qui tenait tant à sa réputation, à son influence, à sa petite cour!... Et pour qui? pour quoi ?

— L'attrait du fruit défendu !

— Mais... en si peu de temps ? si vite?

— Vous avez été une semaine entière sans vous montrer : cela a donné l'éveil au mari qui, privé, en pareil cas, des conseils de sa femme, n'a fait que commettre un tas de gaffes.

— Si vous, mon cher Roero, vous étiez resté tranquille à votre place, peut-être bien...

— Mais moi...

Manolo et Carletto hochent la tête, cherchent à l'interrompre.

— Mais moi, — reprend-il plus fort, — je n'ai plus mis les pieds chez eux parce que... parce que je me suis trouvé froissé... Vous ne vous rappelez pas comment j'ai été accueilli, comment vous m'avez reçu, vous-même, ce soir-là, après le duel du pauvre Savoldi?...

Carletto et Manolo lui tendent la main comme pour lui demander pardon, et Roero, la figure encore à l'envers, leur serre la main à tous les deux.

— Et Don Jules est réellement parti pour le Caire?

— Mais non !

— Il devait aller, dans deux mois, à Salsomaggiore.

— Nous lui avons conseillé d'avancer sa cure.

— Pendant ce temps-là, le monde commencera à oublier, Donna Stéphanie à réfléchir, et Cencino Parodi à se lasser de

Varese... Alors nous verrons... Pour l'instant, nous sommes obligés de nous sauver aussi. Des questions continuelles, des indiscrétions, des commentaires, des plaisanteries...

— Mais d'ici deux mois on n'y pensera plus... Donna Stéphanie ne passera pas toute sa vie à Borgoprimo.

— Et Don Jules... sans sa femme, serait un homme perdu.

— Une grande dame, du reste.

— Très aimable.

— Une vraie femme, avec tous les défauts et toutes les qualités de la femme.

— Dans cette circonstance, elle a montré du courage, et, jusqu'à un certain point, elle a même fait preuve de caractère.

— Et puis, très belle femme !

— Admirable !

Ils soupirent tous les trois.

— Et pourtant, — murmure Faraggiola, — je serais prêt à parier...

Mais il s'arrête.

Roero le regarde attentivement. Estensi approuve de la tête.

— Un emportement irréfléchi, — continue Faraggiola, — et pas autre chose !

— Un coup de tête !

— De tête, simplement.

— Des promenades sentimentales... la lune papillote... le paysage...

— Des discussions artistiques et littéraires...

— Mais, je le répète, je suis prêt à parier que Cencino Parodi... au bon moment... Halte-là !

— Retournons sur nos pas.

Ce mot les fait sourire : chacun des trois amoureux se rappelle son cas particulier, comment Stéphanie, sur le point de céder, a reculé. Chacun éprouve un sentiment de soulagement, de réconfort, et espère. Le petit lieutenant aussi... au bon moment... Halte-là !

— En voulez-vous, mon cher François ?

Estensi lui offre de l'eau-de-vie.

— Un peu, n'est-ce pas ?

— Très peu... Merci.

L'antipathie, la défiance, la gêne se dissipent naturel-

lement. Lorsque Roero fait monter en voiture Carletto et Manolo pour aller à la gare, ils se tutoient.

Roero, qui veut se montrer calme, rit nerveusement.

« Ah ! ah ! les pauvres diables ! Contraints de se sauver, le cœur saignant et par crainte du ridicule !... tandis que moi, je l'ai plantée là, le premier !... Olivieri a bien raison. »

Depuis tant de jours qu'il traite l'avocat froidement, qu'il cherche à l'éviter, il éprouve, tout à coup, le besoin de le revoir, de lui serrer la main.

« Ce bon Olivieri ! un véritable ami ! »

Il sait que l'avocat dîne au café Martini, et il va tout droit l'y chercher.

« Nous dînerons ensemble, et nous rirons. Je lui raconterai tout... juqu'à la fuite d'Emmanuel II et de Charles III.

Au café Martini, pas d'avocat : il n'est pas à Milan, il est allé plaider à Rome.

Roero reste calme, parce que telle est sa volonté. Il plaisante avec la maîtresse du café, lui dérobe un petit bouquet de muguet placé sur le comptoir entre une boîte de fruits confits au vinaigre et l'assiette au fromage. Il avale d'un trait un double « bitter et cognac » pour s'ouvrir l'appétit, puis va un instant au Cova pour voir qui peut y être.

La grande salle est pleine. Il aperçoit des amis à table, il les rejoint, et, le verbe toujours haut, ricanant pour affecter une gaieté qu'il n'a pas, il s'assoit et commande son dîner.

— Des huîtres d'abord... Deux douzaines !... j'ai un appétit phénoménal.

Il ne veut plus dîner chez lui. C'est bien plus amusant de manger au café, avec des amis qu'on peut varier tous les jours. Il est d'une humeur charmante, il se porte à ravir, mais hors de la maison. L'idée de se trouver seul chez lui, dans sa chambre, l'effraie presque. Il est très gai, mais, pour conserver sa gaieté, il a besoin de lumière, de beaucoup de lumière, de cet océan de lumière. Il a besoin de se trouver là, toujours là, au milieu du mouvement, du vacarme, au milieu de tout ce monde.

Après les huîtres, il commande les plats les plus extravagants, les goûte à peine, trouve la cuisine détestable, crie

après le garçon, après le patron et continue à boire. Après les huîtres et le Capri, une bouteille de Gattinara.

« Comment donc se fait-il, — continue-t-il à se dire, — que parmi tant de gens personne ne prononce le nom de Donna Stéphanie, ni celui de son beau bébé? Me croit-on peiné, en deuil?... Je suis on ne peut plus heureux! J'ai une reconnaissance à Parodi!... Je l'embrasserais volontiers, ce bébé! »

François aurait embrassé Parodi, Estensi, Faraggiola, tout le monde. Il n'y en avait qu'un seul qu'il aurait voulu étrangler : le mari, Don Jules.

« Quel idiot! Il n'est pas permis d'être aussi bête... »

Ses commensaux n'ont jamais vu Roero d'une gaieté si bruyante. Ils s'inquiètent, se regardent les uns les autres en se le montrant, et personne ne parle du grand scandale du jour.

— Buvons-nous une bouteille de champagne? — propose Roero à la fin du repas.

— Volontiers, si tu l'offres... Nous porterons un toast à l'*Ariane*.

— A bas l'*Ariane* et toutes les femmes de l'art moderne! Elles sont plus bêtes et plus dindes qu'une Allemande gorgée de café au lait... Ah! ah! le roman!... le théâtre naturaliste!... C'est la boutique d'un marchand de masques... Le vérisme? le document?... Mais la vérité vraie, de tous les jours, est tout ce qu'il y a de moins naturel, de plus illogique, de plus invraisemblable, de plus fantastique, de plus merveilleux!... Les maris, par exemple!... Depuis Aristophane jusqu'à Shakespeare et à Molière, depuis Boccace jusqu'à l'Arioste et à Cervantes, qui donc a jamais su créer un de ces maris vivants, en chair et en os, si épiquement grotesques et si ridiculement tragiques?

Fedora, la fleuriste, une Russe de la Porta Ticinese, se rapproche de la table. Roero, d'ordinaire sérieux et correct, pousse, cette fois, des cris d'admiration, lui passe un bras autour de la taille, offre des fleurs à tous ses amis, fixe à voix basse un rendez-vous. Quand Fedora s'éloigne, il lui dit au revoir, et lui glisse un billet de cent francs dans la main.

— Comme je sais par expérience que toutes les femmes

sont les mêmes quant à la morale et au sentiment, je m'adresse toujours à celles avec qui on arrive plus vite. Avouez-le : m'avez-vous jamais vu assiéger des fortereses décolletées, protégées par la poudre de riz?... Non, n'est-ce pas? Pourquoi voyager en diligence, quand on peut aller en chemin de fer? Le paysage est le même.

Et il continue à insister, à se répéter, dans l'espoir que quelqu'un l'interrompra au moins par une exclamation, par une petite quinte de toux ironique... Mais non, rien. Tous boivent du champagne et grignotent des biscuits, rient et approuvent.

Roero n'y tient plus : ce silence est trop éloquent, il blesse son amour-propre. Alors, pour les obliger à parler, après avoir brisé une coupe en la frappant avec force contre la table, il s'enhardit et entame lui-même le sujet :

— Et nos bons amis, Faraggiola et Estensi?... Partis pour Monte-Carlo... Oui! je les ai embarqués moi-même avant dîner.

Silence. La conversation en reste là et Roero ne peut aller plus loin. Il a besoin de se remuer, de respirer. Au Cova, on étouffe: il va, un moment, à la Scala. A peine entré il se met à parler haut, à faire du bruit: on le hue, il répond par des injures et se retire en proférant des grossièretés.

« Je veux aller au Dal Verme, au cirque Guillaume... Là au moins, on voit de vraies bêtes! »

Mais au Dal Verme peu s'en faut qu'il n'ait une dispute avec un clown, à propos de certaines plaisanteries à l'adresse de la femme tigrée.

Il a toujours soif, toujours besoin de s'épancher auprès de quelqu'un. Au Club, il boit de l'eau-de-vie, joue, gagne, contredit tout le monde, cherche une querelle, mais ne réussit pas à l'obtenir.

Personne ne se rebiffe, tous lui donnent raison et le regardent drôlement.

« Quelles têtes d'abrutis!... Ils ont l'air de me prendre en pitié. »

Il rit encore plus fort, se remet à siffloter *Carmen*, à vanter la beauté de Fedora et ses qualités morales.

— C'est une très bonne fille: chez elle rien n'est faux,

depuis la couleur de ses cheveux... jusqu'à son horaire... Car elle a un horaire : toutes les femmes ont un horaire...

Vers quatre heures du matin, ne trouvant plus de voitures, il se dirige seul et à pied vers son logis. Il est fatigué, brisé. Il a déboutonné son pardessus ; de temps en temps, il retire son chapeau, mais il est insensible au froid vif et piquant. Peu à peu la surexcitation disparaît, ainsi que le bourdonnement des oreilles et le trouble de la vue, et il commence avec terreur à reprendre possession de lui-même.

« Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit?... Que diable ai-je pu dire? »

Il fouille dans sa mémoire, mais impossible de rien se rappeler.

« Qu'ai-je dit? je me le demande... »

Il craint d'avoir commis quelque indélicatesse, d'avoir laissé échapper un nom.

« Je ne me sentais pas bien, je voulais m'étourdir, j'ai bu... j'ai parlé, parlé... mais qu'ai-je dit?... Si j'ai prononcé son nom, si je me suis fait comprendre, j'ai agi comme un lâche... »

Tout à coup, au détour de la rue Principe Umberto, il voit la rue Principe Amedeo ; il s'arrête surpris :

« Qu'est-ce qu'il y a?... »

Dans tout ce noir de sa maison, de toutes les maisons, il aperçoit à une de ses fenêtres de la lumière à travers les persiennes.

« Qu'est-ce qu'il y a?... »

Inquiet, il presse le pas, franchit le portail, traverse le vestibule, monte d'un bond les quelques marches et ouvre brusquement la porte :

— Qu'est-ce que c'est?... Qui est là?

Il ne comprend pas d'abord, ne se rappelle pas, ne distingue pas bien la personne qui vient à sa rencontre dans le salon,

— C'est moi, monsieur François.

C'est madame Eugénie, fraîche et rose, dans son costume noir.

— En rentrant de la promenade, la petite n'allait pas très bien et je me suis effrayée. Je lui ai mis le thermomètre : elle avait la fièvre. Elle voulait vous voir ; elle appelait son papa : « Non, pas après-demain, tout de suite mon papa... » Mais

elle s'est bientôt calmée; le médecin est venu et lui a donné de la quinine. A présent, elle va mieux, la fièvre paraît tombée; elle dort depuis deux heures... C'est un petit ange, cette pauvre Loulou...

— Et vous?

— Je ne me suis pas fiée à Louise : elle est trop jeune... Je suis restée.

— Vous serez... vous devez être bien lasse, pauvre madame!

— Oh! non... Pour une nuit!...

Elle sourit, mais ses yeux ont un léger nuage de tristesse.

— Le docteur m'a promis de revenir ce matin, de bonne heure : je l'attendrai, et, après sa visite, si rien n'est survenu, je rentrerai chez moi... Mais vous, ne vous gênez pas... Allez dormir bien vite... Moi, je vais m'asseoir là, tranquillement, et lire.

Et elle indique un fauteuil, près d'une petite table où est posé un livre ouvert.

Roero murmure quelques paroles, jette son chapeau, et se laisse tomber sur un canapé, sans ôter son pardessus.

Loulou, madame Eugénie et tout le reste, il avait tout oublié.

— Allez-vous reposer, allez vite, — reprend madame Eugénie. — Il n'y a pas à se tourmenter, je vous assure... Ce doit être, comme a dit le docteur, un léger accès de fièvre. Cela arrive tous les jours aux enfants!... J'ai été un peu inquiète aussi à votre sujet, ne vous voyant pas revenir; mais Jean m'a vite rassurée. Il m'a dit qu'il vous arrive souvent de commander votre dîner, et de ne pas rentrer... Maintenant, soyez raisonnable, allez vous coucher : vous avez la figure fatiguée.

Madame Eugénie se rapproche, l'examine avec attention, lui tâte les mains et le front.

— Allez vite vous coucher.

La voix de madame Eugénie est caressante, persuasive : c'est une maman qui parle à son fils.

— Oui, oui, — murmure-t-il, pâle, défait, les cheveux hérissés, en regardant autour de lui avec des yeux vagues. — Oui, oui... Je suis allé chez Olivieri... je ne l'ai pas rencontré... je suis resté dehors... j'ai dîné au café Cova.

— L'avocat est allé à Rome : il y restera une quinzaine de jours.

— Ah!... une quinzaine de jours?... à Rome?

— Il a une affaire très importante... Il m'a raconté cela hier, en venant me dire adieu.

— Vous dire adieu? Il y a été!... Il pouvait bien venir aussi chez moi.

— Oui... il voulait le faire, mais il n'a pas osé.

— Il n'a pas osé?... Comment, il n'a pas osé?

— M. Olivieri m'a dit en propres termes : « François n'est plus le même avec moi. Il ne me témoigne plus aucune confiance; je me suis aperçu qu'il cherche à m'éviter. »

Et les yeux de madame Eugénie continuent à sourire, mais finement, avec un peu de malice.

Dans ces yeux, dans ce regard, Roero croit lire un nom, le nom de Stéphanie; il se lève, la figure mauvaise, menaçante.

— Mais vous... vous-même, que croyez-vous?... Vive dieu! que croyez-vous?

Et toute la rage, la jalousie, les angoisses qui l'étouffent, éclatent enfin dans un débordement de colère et de chagrin.

— Pourquoi riez-vous?... Oui, vous riez, vous riez, vous avez ri!... Vous riez de moi comme Olivieri... comme tout le monde... parce que vous me croyez un idiot, un lâche!...

— Monsieur François, je vous en prie, ne criez pas si fort!... Loulou... est à côté... elle dort.

Madame Eugénie se hâte de fermer les portes et d'abaisser les portières pour que l'enfant ne se réveille pas, et que Louise ne puisse entendre et écouter.

Mais François est hors de lui. Il marche en long et en large, donne des coups de pied aux chaises et à tout ce qu'il rencontre.

— Je veux crier!... Je suis bien libre de crier!... Je suis chez moi!... Je suis le maître ici!... Et je veux savoir, oui, madame, et tout de suite, je veux savoir pourquoi vous riez, je veux savoir ce que vous croyez et ce qu'Olivieri vous a raconté... A-t-il été franc, au moins?... réellement franc?... Vous a-t-il raconté que lui aussi a été amoureux fou de cette femme-là?... Oui, oui! fou! fou! Lui aussi, fou comme moi,

amoureux comme moi, car je ne suis pas seul à être ridicule, idiot, lâche...

Un sanglot lui coupe la parole, et il se jette à plat ventre sur le canapé, en pleurant à chaudes larmes.

— Mon Dieu! mon Dieu!... Pauvre monsieur François!... monsieur François! — s'écrie madame Eugénie, pâle à son tour, tremblante, accourant près de lui pour le calmer, pour lui soutenir la tête, pour le redresser sur le canapé. — Non, non, monsieur François... écoutez moi, monsieur François!... je vous en conjure, ne faites pas comme cela, ne vous désolez pas!

Roero continue, encore un instant, à pleurer, à sangloter, mais peu à peu madame Eugénie parvient à le relever, à le faire asseoir sur le canapé. Alors il la regarde avec des yeux encore pleins de larmes et la figure mouillée et marbrée; il est incapable de parler; il lui saisit la main et la lui serre, comme pour lui demander pardon.

— Pleurez, monsieur François, pleurez tout à votre aise... Confiez-moi vos chagrins... Vous pouvez être sûr de mon amitié, de mon affection, de ma discrétion. Agissez avec moi comme avec une sœur, avec une maman... Vous voyez bien? (Et elle lui passe la main sur les cheveux.) Je pourrais être votre mère.

Le jeune homme lui presse encore la main qu'il tient toujours entre les siennes, puis il se penche et y met un baiser.

— Merci, madame Eugénie... Cela va se passer... Je vous assure, c'est fini... Seulement, je vous en prie, dites-moi ce qu'Olivieri vous a dit... Ne me cachez rien.

— Il m'a parlé de la peine que lui fait votre froideur, votre changement... Le reste... je le connaissais déjà par d'autres.

— Et... les autres, que vous ont-ils raconté?

— Rien qui vous fasse tort... Si vous avez aimé, si vous aimez passionnément, cela ne vous fait aucun tort, à vous: cela en fait... à la personne qui n'a pas su vous comprendre et vous apprécier.

Madame Eugénie, si stricte et si sévère pour elle-même, se laisse emporter et oublie le pauvre Don Jules Arcolei et la

morale, pour condamner la baronne Stéphanie qui n'a pas su apprécier et aimer ce jeune homme, si épris d'elle, et dont elle cause le désespoir.

Roero, par besoin de se justifier, de s'épancher, se met à parler, mais uniquement de lui, de son aveuglement, de ses folies, de ses espérances, de ses déceptions, faisant à peine allusion à « cette personne » avec beaucoup de réserve et une extrême délicatesse, arrivant ainsi à intéresser, à émouvoir madame Eugénie qui, attentive et anxieuse, non contente d'écouter, assiste pour la première fois de sa vie au déroulement d'une scène d'amour, vraie, vivante, palpitante.

Et pourtant... et pourtant, comme l'amour est beau, même à travers les larmes!

Madame Eugénie écoute, écoute et soupire à son tour, et ses pupilles tremblantes ont aussi des éclairs... peut-être pas seulement de pitié pour le jeune malheureux, peut-être aussi d'intime et d'inconscient regret.

Le jour naît... et Roero ne cesse de parler, de raconter, de répéter les mêmes choses, mais toujours suivi attentivement, anxieusement.

— Prenez courage, consolez-vous, — lui dit madame Eugénie, — le chagrin a aussi sa beauté; il porte en lui un charme puissant. Il retrempe, il fait du bien. Une vie passée sans souffrir comme vous souffrez en ce moment, est une vie inutile et vide. C'est dans la douleur que toutes nos cordes vibrent le mieux... Oh! bénies soient les larmes, bénies soient les vôtres!... Elles sont comme la pluie qui féconde la terre... Du courage! du courage!... et vous verrez, vous vous remettrez bientôt à travailler, à écrire, et avec quelle ardeur!... Que de nouvelles forces vous trouverez en vous! Quelle douce et nouvelle poésie! Quelle indulgence pour les autres! Quelle bonté! Vous verrez, après avoir souffert, comme votre intelligence deviendra plus pure et plus sensible, comme vos yeux pénétreront mieux dans les âmes et dans la vie. Le talent se nourrit de douleur; les gens heureux n'ont jamais rien fait de grand.

Madame Eugénie se sent dominer, presque étouffer par une excitation, une émotion inconnue. Elle hésite un instant, elle a un frémissement, une secousse nerveuse, puis elle reprend avec élan :

— Pourquoi pas?... A mon âge, il m'est permis de tout dire; je puis me confesser aussi... Eh bien, savez-vous?... Votre chagrin au lieu de m'attrister, de m'anéantir, suscite en moi l'amertume, le regret de n'avoir pas souffert moi-même... comme cela; d'avoir passé toute mon existence, d'avoir vieilli en véritable idiote, sans... sans avoir aimé!

Et, à la clarté de la lampe qui pâlit et dont la lumière se confond avec celle du jour, Roero voit ce beau visage se colorer d'un rouge ardent, jusque sur le front pur, sans ride, jusqu'à la racine de ces beaux cheveux blancs.

G. ROVETTA

Traduit de l'italien par ALBERT LÉCUYER

(A suivre.)

LES
ORIGINES DE LA NOBLESSE
EN FRANCE

Ce titre : *les Origines de la noblesse*, conviendrait également à des études diverses. Il y a, dans la société actuelle, des familles qui sont considérées comme « nobles » ; on pourrait se proposer d'examiner leur généalogie pour voir à quelle époque remonte et d'où vient leur « noblesse » : je crois bien qu'on l'a fait, en se donnant le plaisir facile de constater qu'il y a maintenant très peu de « nobles » dont la noblesse soit authentiquement ancienne, et beaucoup dont la « noblesse » récente n'a d'autre origine que l'argent, la faveur ou la fraude. On peut étudier aussi, au point de vue de la sociologie générale, le mécanisme de la formation des « noblesses » ou des aristocraties, pour vérifier la valeur des conclusions anthropologiques, politiques et sociales qui ont été tirées de ce phénomène universel. Enfin, dans son *Essai sur l'origine de la noblesse en France au moyen âge*[1], M. P. Guilhier-

1. Paris, 1902, in 8°. — Pour apprécier correctement l'originalité de ce livre, comparer un bon exposé de l'état antérieur de la science (avec une bibliographie très ample) : Ch. Mortet, *la Féodalité* (Paris, 1893, in-8°), notamment pp. 32, 66 et suiv. — Voir aussi Borrelli de Serres, *les Prisées du service roturier au XIIIe siècle*, dans *Recherches sur divers services publics* (Paris, 1895, in-8°).

moz a pu légitimement se proposer un tout autre but : distinguant la *noblesse*, telle qu'elle a existé en France jusqu'en 1789, c'est-à-dire « une classe sociale à laquelle le droit reconnaît des privilèges héréditaires », de l'*aristocratie*, telle qu'elle existe dans toutes les sociétés humaines, c'est-à-dire « d'une classe dont les membres doivent soit à leurs richesses, soit à leur rôle dans l'État, soit à l'illustration de leurs ancêtres, une considération et une influence héréditaires », mais sans privilèges juridiques, il a simplement essayé de montrer à quelle époque s'est constituée la « noblesse » (au sens technique de l'expression) qui subsista, en France, jusqu'à la fin de l'ancien régime. Son livre n'offre, par conséquent, ni l'intérêt anecdotique ou scandaleux que visent quelques généalogistes, ni l'intérêt philosophique qui justifie d'autres travaux. Il n'offre pas non plus l'intérêt positif et direct qui fit, en leur temps, la fortune des écrits du comte de Boulainvilliers, le célèbre auteur de l'*Histoire de l'ancien gouvernement de la France*, sur le même sujet : au commencement du XVIIIe siècle, la question des origines de la noblesse française et de ses droits était brûlante, parce que la noblesse avait des droits et que ces droits étaient contestés ; aujourd'hui, personne ne se soucie plus de plaider pour ou contre la légitimité de privilèges abolis. Les historiens seuls se préoccupent encore, par curiosité, de savoir comment les choses se sont passées ; ce sentiment de curiosité désintéressée ou, comme on dit, scientifique, est celui que M. Guilhiermoz s'est efforcé de satisfaire.

Or, c'était là une entreprise très difficile. Boulainvilliers avait autrefois résolu le problème avec une simplicité effrayante, en disant que les droits de la noblesse française dérivaient du droit sacré de la conquête ; la noblesse française, c'étaient les descendants des Francs qui avaient conquis la Gaule et se l'étaient partagée, au temps de Clovis : « Le nom de noble dénote proprement les conquérants de la Gaule et leur postérité ». Les érudits du XIXe siècle ont montré sans peine que la conquête franque ne se fit pas comme Boulainvilliers croyait qu'elle s'était faite, et que c'est une chimère de représenter les gentilshommes français de l'ancien régime comme les ayants-droit des compagnons de Clovis. Mais l'étude des

origines et des destinées du régime féodal, qui fit voir le néant de cette thèse, révéla en même temps des abîmes de complications où beaucoup d'historiens se sont égarés. — Maintenant encore, après les travaux de Waitz, de Fustel de Coulanges, de Brunner et de tant d'autres, tout n'est pas clair. On ne s'en étonnera pas si l'on songe que la société « féodale » a été en mouvement pendant des siècles avant de s'immobiliser, si jamais elle s'est immobilisée ; qu'elle ne s'est pas développée partout de la même manière ; que les textes, qui la font connaître, sont obscurs et insuffisants. Ces textes sont obscurs parce que les mêmes expressions y sont employées, suivant les temps et les lieux, tantôt avec un sens vague, tantôt avec un sens précis, et souvent, en ce dernier cas, pour désigner plusieurs institutions différentes. Ils sont insuffisants, parce que l'on n'en a jamais assez, du même pays et de la même date, pour se figurer comme il faudrait ce que cette société était à un moment donné ; on est obligé de tirer parti d'indications isolées et incidentes. De sorte que les critiques les plus habiles n'ont réussi jusqu'à présent qu'à jeter des lueurs dans ce chaos. — Pas plus que ses devanciers, M. Guilhiermoz n'aura dit sans doute le dernier mot en ces matières. Son livre, d'une lecture difficile, ne laisse pas l'impression des explications victorieuses ; mais les vieux problèmes y sont brassés avec vigueur ; il en pose de nouveaux et tranche définitivement, çà et là, des controverses sur des détails. Cela suffit pour qu'il soit des plus considérables qui aient paru depuis quelque temps sur l'histoire du moyen âge.

I

Aux premiers siècles de notre ère, le monde romain entra en contact avec le monde barbare, principalement avec les barbares du Nord, de la famille germanique.

Or, chez les barbares de Germanie, il y avait quelques familles nobles, considérées comme du sang des dieux, qui fournissaient les chefs. Ces princes germains étaient entourés

d'hommes libres que Tacite appelle leurs « compagnons » *(comites)*, qui formaient leur suite et leur garde en temps de paix comme en temps de guerre *(in pace decus, in bello præsidium)*. Tacite ajoute que les enfants de race noble étaient admis, par faveur, dans le compagnonnage des princes, avant l'âge normal et sans avoir fait leurs preuves : ils venaient y faire leur apprentissage du service et de la guerre, en qualité de pages. Quant aux « compagnons » proprement dits, c'étaient des guerriers choisis. Ils vivaient aux frais du chef et recevaient de lui, pour prix de leurs services, des vêtements, des armes, des chevaux, du butin. Les princes se disputaient les plus forts et les plus braves, et rivalisaient à qui s'en attacherait le plus grand nombre[1].

Dans le monde romain, il y avait une noblesse sénatoriale, mais sans force militaire, en décadence et sur le point de disparaître, et des hommes qui, comme les chefs barbares, entretenaient des bandes armées. D'abord, César : de très bonne heure, les empereurs avaient donné l'exemple de recruter pour leur service personnel des soldats domestiques, qui formaient des corps *(scholæ)* tout à fait distincts de l'armée impériale. Vers la fin du IVe siècle, Rufin, le préfet du prétoire de l'empereur Arcadius, s'était procuré, lui aussi, une garde privée; on le lui avait reproché comme une nouveauté. Mais, au Ve siècle, la plupart des gouverneurs de province et des généraux entretenaient des troupes de ce genre, et on voit même que de riches particuliers avaient profité du relâchement de l'autorité publique pour se permettre d'en lever. Ces soldats domestiques étaient désignés indistinctement sous le nom de *buccellarii* (qu'Olympiodore rapproche de *buccellatum*, c'est-à-dire « pain de munition »). De même que ceux des Césars, les *buccellarii* des hauts fonctionnaires et des particuliers étaient presque toujours des barbares, des Goths, des Huns, des montagnards de l'Isaurie, de la Macédoine ou de la Thrace, d'autant plus fidèles à leurs patrons qu'ils étaient plus complètement étrangers à la société romaine. Comparez la garde

1. On ne voit nulle part qu'un des traits saillants du *comitatus* germanique fût « le caractère aristocratique de son recrutement » (P. Guilhiermoz, *op. cit.*, p. 38). Tout porte à croire que le prince choisissait ses compagnons parmi les plus vaillants des hommes libres qu'il connaissait, quelle que fût leur origine.

suisse des rois de France sous l'ancien régime, dont les soldats ne savaient pas le français, et, de nos jours, la garde albanaise et syrienne du Grand Turc.

Entre les « compagnons » du prince germanique et les *buccellarii* des grands gallo-romains ou byzantins on constate au premier coup d'œil quelques ressemblances extérieures : les uns et les autres sont des « fidèles », qui servent leur maître à la guerre et lui font honneur pendant la paix. Mais les « compagnons » sont l'élite de leur nation, rassemblée autour de son chef, et les *buccellarii* des épaves, des gens de louage, à la solde d'un étranger. Tandis que le *comitatus* germanique, dont on s'honore de faire partie, est pour ainsi dire une école de cadets pour les enfants de sang royal, les *scholæ* impériales ou prétoriennes, plutôt craintes qu'estimées, ne sont que des forces à la disposition de qui les paye. Sans doute, des *buccellarii* ont trouvé dans ces fonctions domestiques le moyen de devenir les confidents de leurs employeurs et des personnages considérables ; mais ils n'ont jamais été, à proprement parler, des compagnons. Chacun saisit, d'ailleurs, la nuance qu'il y a entre le dévouement du mercenaire qui fait son métier, et l'affectueuse déférence du volontaire pour le chef auquel il s'est temporairement donné.

Les peuples germaniques qui s'établirent, au ve siècle, sur le territoire de l'Empire, avaient probablement, lorsqu'ils arrivèrent, les mœurs que Tacite a décrites et qui se retrouvent dans le poème anglo-saxon de *Beowulf*. Mais ils subirent bientôt l'influence des habitudes romaines. De sorte que l'origine la plus lointaine des institutions féodales ne doit pas être cherchée seulement « dans les forêts de Germanie », si tant est que l'apport de traditions provenant de ces forêts n'ait pas été tout à fait éliminé.

L'organisation sociale qui prévalut, du ve au viiie siècle, dans les royaumes taillés par les barbares de Germanie aux dépens de la Romania n'est pas très bien connue. Mais quelques renseignements font entrevoir ce qui se passa dans les domaines des Goths, des Lombards, des Francs et des Anglo-Saxons.

Le code promulgué entre 654 et 672 par le roi wisigoth Receswinde contient, au sujet des « clients » (de ceux *qui sunt*

in patrocinio) des dispositions précises, tirées d'un code plus ancien, dont un fragment palimpseste s'est retrouvé, et qui remonte vraisemblablement au roi Euric (mort en 484). Ces textes législatifs prouvent que les Wisigoths avaient adopté, sans le modifier, le régime romain de la clientèle. Comme les seigneurs gallo-romains, les seigneurs wisigoths du temps d'Euric avaient sous leur « patronage », à leur service (*obsequium*), des hommes libres qui s'étaient « recommandés » à eux. Parmi ces hommes, les uns remplissaient des offices domestiques ; les autres, désignés par l'expression *buccellarii*, étaient des soldats. Libres, ils avaient le droit de changer de patron, mais il semble que leur condition fût le plus souvent considérée comme héréditaire et ressemblât beaucoup à celle de l'affranchi. Si le *buccellarius* wisigoth quittait son maître, si, après sa mort, ses fils refusaient de servir à sa place ou si sa fille ne voulait pas accepter le mari que le patron lui choisissait, les récompenses qu'il avait reçues et la moitié de ses acquêts pendant la durée de son service faisaient retour audit patron ; or, dans le monde romain, des règles identiques s'appliquaient, depuis longtemps, aux affranchis.

De même, chez les Lombards. Les rois et les riches particuliers entretenaient des *gasindi*, qui se recommandaient à eux et perdaient, lorsqu'ils abandonnaient leur maître, ce que celui-ci leur avait donné. Les *gasindi* royaux, libres ou esclaves (car il y en avait de condition servile), jouissaient de certains privilèges judiciaires.

Dans la Gaule franque, les rois et les seigneurs mérovingiens avaient autour d'eux des serviteurs, esclaves ou hommes libres *in patrocinio*, dont le plus grand nombre étaient là pour rendre des services militaires. Il semble que ces soldats domestiques aient été recrutés, pour la plupart, parmi les individus de condition médiocre et de moralité suspecte, exilés ou compromis, qui avaient des qualités athlétiques ; on sait qu'il y avait parmi eux des gens nouvellement arrivés des profondeurs de la Germanie, plus barbares que les Francs romanisés. Ils correspondent exactement aux *buccellarii* des Wisigoths et aux *gasindi* des Lombards. Ce fut la mode quelque temps, chez les Francs, d'employer pour les désigner le terme lombard *gasindus*. Mais Grégoire de Tours et les autres chroni-

queurs contemporains les appellent le plus souvent des « hommes forts » (*viri fortes, fortissimi*) — ce sont les ἄνδρες ἰσχυροί des chroniqueurs byzantins, — expression biblique qui s'entend également des aventuriers et des brigands. On disait aussi *pueri*, et ce nom, emprunté, comme l'expression *viri fortes*, aux traductions latines des livres saints, était probablement dès lors l'équivalent littéraire du terme gallo-romain (d'origine celtique) *vassus*, dont la fortune ultérieure devait être si grande : *vassus*, de même que *puer*, avait, dans la langue de ce temps, le double sens de jeune homme et de serviteur armé [1]. On disait enfin « antrustions », mais seulement en parlant des soldats domestiques des rois. *Trustis* est un vieux mot germanique qui signifie assistance, consolation, clientèle, association (c'est le *trust* de la langue financière des Anglo-américains, qui s'est introduit de nos jours dans toutes les langues du monde). Un antrustion, c'est proprement un compagnon, quelqu'un qui est sous la protection d'un autre ou qui l'aide. Ce mot vague avait pris chez les Francs une acception très nettement définie. — Les « anstrustions » royaux, libres, affranchis ou esclaves, jouissaient, comme les *gasindi* lombards au service des rois, et, du reste, comme tous les hommes qui, dans les pays germaniques, approchaient de la personne royale, de privilèges judiciaires, notamment d'un wergeld triple de celui auquel leur naissance leur aurait donné droit. Ils étaient très nombreux, puisque, comme chez les Ostrogoths et les Byzantins, on en formait, au besoin, des corps d'armée.

Les Anglo-Saxons, installés dans une île d'où la civilisation romaine avait été éliminée plus complètement qu'ailleurs, conservèrent d'abord dans toute leur pureté, et, par la suite, mieux que d'autres, les vieux usages de leur race. Au VIIe siècle, il est vrai, les *thegn* (ou *thanes*) des princes et les *gesith* des seigneurs angles et saxons avaient un faux air d'antrustions, de *gasindi* ou de *vassi* du continent. Mais des différences importantes se révèlent à l'examen. Des personnages du plus haut rang ne dédaignaient pas de se faire

1. Comparez l'ancien français « vallet », l'ancien anglais « childe », l'allemand « junker », etc., qui ont aussi ce double sens.

admettre parmi les *thanes* des rois et recevaient, à ce titre, des terres considérables. Les *gesith* qui entouraient les grands seigneurs avaient, dans l'opinion, une condition plus relevée que celle de l'homme libre ordinaire, qui ne dépendait de personne ; ceux d'entre eux qui avaient reçu des terres de leur seigneur avaient un wergeld sextuple, et les autres (qui servaient dans l'attente d'une terre) un wergeld triple de celui du *ceorl*, c'est-à-dire de l'homme libre n'ayant pour tout bien que la liberté. Tandis que le *gasindium* (ou « vassalité ») était, sur le continent, une sorte de demi-servage, c'était donc, chez les Anglo-Saxons, comme une quasi noblesse. L'influence du *comitatus* germanique est, ici, reconnaissable : les thanes et les *gesith* étaient vraiment pour leurs patrons des « compagnons » à la Tacite. Seulement, les dons en terre avaient remplacé, dans une société mieux assise que celle de la Germanie primitive, la participation aux profits hasardeux du pillage. Le prince angle ou saxon octroie à ses « compagnons », pour leur permettre de s'équiper convenablement, une certaine étendue de terre (qui fut bientôt fixée à cinq *hides* au minimum pour le service de thane) ; et il ne garde pas, comme autrefois, tous ses « compagnons » autour de lui : il les dissémine en leur attribuant de préférence leur lot dans les marches, c'est-à-dire dans les régions exposées aux invasions.

En somme, l'institution des soldats domestiques, unis au roi ou au seigneur par un lien de fidélité personnelle, s'observe dans tous les royaumes formés des débris de l'Empire romain. Mais il faut distinguer deux groupes : ceux où cette institution a, pour ainsi dire, une couleur romaine (Wisigoths, Lombards, Francs, et notamment Francs de Neustrie) ; ceux où elle a une couleur germanique, avec des particularités, nouvelles par rapport aux mœurs de la Germanie primitive, que de nouvelles conditions matérielles suffisent à expliquer (Anglo-Saxons). — Les choses en étaient là à l'avènement de la dynastie carolingienne.

II

L'avènement de la dynastie austrasienne des Carolingiens fut marqué par une seconde infusion de sang et d'idées germaniques dans les royaumes des Francs, et coïncida avec un très violent effort pour arrêter le flot menaçant des invasions arabes en Occident.

Le relèvement de la situation sociale des soldats domestiques fut un des premiers effets de la recrudescence de germanisme que détermina, en Gaule, la substitution des Carolingiens aux Mérovingiens. Nous ne sommes pas en mesure de décider jusqu'à quel point ce phénomène avait été préparé à la fin de l'âge précédent. Il semble bien que, — comme c'était, *a priori*, dans l'ordre des probabilités, car les conditions sociales définies tendent toujours à s'élever, — les autrustions des derniers Mérovingiens aient joui d'une position plus relevée que celle des antrustions de Clovis ; mais on ne sait rien de plus. Quoi qu'il en soit, il s'opéra, au temps de Charles Martel, une transformation profonde. Les *vassi* francs, sous Charles Martel, apparaissent brusquement au même niveau que les *thegn* et les *gesith* anglo-saxons. Faut-il croire que ce grand changement se produisit, en effet, à l'imitation de ce qui se voyait outre-Manche ? On l'a cru : « Les *vassi dominici* des premiers Carolingiens, dit M. Guilhiermoz (p. 92), sont si semblables aux thanes royaux que nous sommes très porté à voir là une adaptation des usages anglo-saxons, d'autant plus que l'on connaît d'autres traces de l'influence anglo-saxonne sur les fondateurs de la dynastie carolingienne ». Le sacre des rois, inconnu des Mérovingiens, et inauguré par Pépin le Bref, fut une importation anglo-saxonne, de même que la substitution (contemporaine) de la reine au maire du palais dans le gouvernement des pages élevés à la cour royale. Il faut considérer enfin que de vrais princes germaniques, accoutumés au compagnonnage, comme étaient les Carolingiens, ne pouvaient s'accommoder purement et simplement, comme leurs prédécesseurs avaient

fait, des institutions romaines, qui, d'ailleurs, n'avaient pas laissé de perdre du prestige et de s'altérer depuis trois siècles. La réaction germanique se traduisit aussitôt par un détail caractéristique : jusque-là les obligations réciproques de l'antrustion, du *vassus* ou du *gasindus*, et de son patron. avaient été réglées partout à la manière romaine, au moyen de contrats écrits, sous la garantie du serment ; désormais, l'homme qui entra dans le vasselage d'un seigneur fit hommage en plaçant. à la manière germanique, ses deux mains jointes dans celles du seigneur, pour symboliser la tradition de sa personne. La plus ancienne mention d'une cérémonie d'hommage est de 757.

Il arriva, en même temps, que le hasard mit Charles Martel, un des premiers Carolingiens, aux prises avec des embarras que les Mérovingiens n'avaient pas connus, ou n'avaient pas connus au même degré. Afin de repousser le choc formidable des Arabes, il se trouva dans la nécessité d'augmenter la force défensive de ses États, particulièrement en cavalerie. Les armées nationales, convoquées par les rois mérovingiens, n'avaient guère été composées que de piétons, et, dans le désordre grandissant, il était devenu toujours plus difficile de les réunir. Pour suppléer à l'insuffisance de ces armées, le Carolingien fut amené à développer, en la modifiant, l'institution de l'antrustionat, c'est-à-dire à se rattacher, par le lien de la vassalité, le plus grand nombre possible d'hommes libres, et à fournir à tous ses « vassaux », en leur distribuant des terres, les moyens de lui prêter l'onéreux service à cheval.

Donner des terres à des soldats domestiques, ce n'était pas une nouveauté, puisque, dès le ve siècle, les seigneurs wisigoths en concédaient, en guise de solde, à leurs *buccellarii* : quantité d'antrustions mérovingiens avaient pareillement reçu, naguère, des donations, et quelques-uns des donations magnifiques. — D'autre part, donner à des serfs ou à des colons un « manse », c'est-à-dire un lot de terre « suffisant pour assurer la subsistance du tenancier et de sa famille », et pour le mettre en état de s'acquitter des services exigés par le maître, c'était aussi une très vieille méthode ; on disait que ces serfs étaient « chasés » (*casati*), par opposition à ceux,

presque tous jeunes et célibataires, que le maître nourrissait, comme domestiques, dans sa maison, ou qu'il louait au dehors (*provendarii*, *baccalarii*, *haustaldi*, provendiers, bacheliers, * hétoudeaux). Il y a moins de cinquante ans que des arrangements analogues (qui semblent imposés, du reste, par la nature des choses, dans certains états de la société), prévalaient encore en Russie. Lisez les œuvres de Gogol, de Tourguéniev, de Chtchédrine ; leurs moujiks sont, pour la plupart, des serfs chasés, et leurs *dvoroviés* sont, trait pour trait, des provendiers gallo-romains. Au temps de Charles Martel, l'innovation consista seulement à « chaser » systématiquement des hommes libres, sous condition de service militaire, comme on « chasait » depuis longtemps des serfs et des colons sous condition de services agricoles, industriels ou autres. La terre concédée au serf ou au colon, à charge de prestations diverses, c'est le *manse* ; la terre concédée à l'homme libre, au vassal, à charge de service équestre, c'est le *bénéfice* ou *fief*. Le bénéfice ou fief, tel qu'il fut défini sous Charles Martel, diffère, d'ailleurs, des concessions de terre wisigothiques ou mérovingiennes, et aussi du manse servile, qui étaient, à proprement parler, des « pécules », en ce qu'il a le caractère, non pas d'une propriété (plus ou moins limitée), mais d'un simple usufruit. La propriété du fief reste à celui qui l'a donné. — Cette singularité s'explique si l'on tient compte des procédés que Charles dût employer pour se procurer les terres à répartir entre ses vassaux : il n'en avait pas assez ; il s'en fit « prêter » par les évêques et les abbés qui en avaient trop ; mais il consentit volontiers à ce que la propriété de la terre d'Église qu'il découpait en fiefs pour ses hommes demeurât à l'Église, car cela ne tirait pas à conséquence ; dans ces conditions, le bénéficiaire d'un fief « emprunté » au domaine inaliénable de l'Église ne pouvait être et ne fut, théoriquement, qu'un usufruitier. Par la suite, il parut commode aux princes de généraliser cette théorie, née d'une circonstance exceptionnelle, et tous les domaines donnés en fief, quelle qu'en fût la provenance, ecclésiastique, fiscale ou privée, passèrent pour des usufruits.

Pressés par des circonstances analogues, en vue d'assurer la défense de leurs frontières toujours menacées, les rois anglo-

saxons avaient déjà distribué, nous le savons, de véritables fiefs ; ce qui prouve bien, soit dit en passant, que cette pratique pouvait naître indépendamment des précédents gallo-romains touchant le manse servile. Le grand chroniqueur angle du VIIIe siècle, Bède le Vénérable, laisse entrevoir comment ils s'y étaient pris. Il n'y a pas, en effet, plus de deux procédures possibles pour une opération de ce genre : ou bien le prince donne directement à chaque vassal la quantité de terre considérée comme nécessaire pour pourvoir à l'entretien d'un homme de guerre, ou bien il attribue à quelques vassaux seulement, qui sont *ses* vassaux, de vastes domaines, en leur confiant le soin de les démembrer, à condition qu'ils le servent avec un nombre d'hommes proportionnel à l'étendue territoriale de leur fief. Les rois anglo-saxons, dit Bède, distribuaient à leurs thanes des terres considérables; ils avaient donc adopté le système de la concession en bloc. Charles Martel en fit autant. Aussi bien, il lui aurait été très difficile de faire autrement. Car il y avait urgence. Il n'était ni dans les moyens ni dans les idées des gouvernements de ce temps de cadastrer et d'allotir promptement une immense quantité de terres, et de trancher les innombrables réclamations qui, si on l'avait essayé, n'auraient pas manqué de surgir. Et puis, outre que le système de la concession en bloc était plus simple, il avait l'avantage immédiat d'entraîner la vassalisation des grands seigneurs, riches et puissants par leurs propriétés personnelles, qui, jusque-là, étaient restés en dehors de la vassalité royale. Si les bénéfices n'avaient été que des lopins, les riches ne se seraient pas souciés d'en obtenir. Mais, s'il y en avait de très étendus, et qui permettaient au concessionnaire d'augmenter beaucoup, par des sous-concessions, le nombre de ses « compagnons » ou de ses soldats domestiques — de ses vassaux, — il n'était personne qui n'eût intérêt à y prétendre : en cet âge de violences, les grands n'étaient avides de rien tant que d'hommes armés à leur service. Or, pas de bénéfice ou de fief sans prestation d'hommage en qualité de vassal. Les princes carolingiens qui, sans doute, avaient droit, en vertu de leur autorité royale, à la fidélité de tous, mais qui, à cause de leur éducation germanique, attachaient le plus grand prix à doubler cette vague fidélité tra-

ditionnelle par le dévouement personnel, absolu et précis, dont l'hommage vassalique était le signe, ont travaillé de leur mieux à transformer en vassaux du roi *(vassi dominici)* les principaux des seigneurs Francs.

Ces changements dans le régime et dans la conception même de la vassalité entraînèrent rapidement, à l'époque carolingienne, la disparition de la classe des hommes libres, indépendants, qui, très nombreux, étaient aux temps mérovingiens le nerf de la nation. Chez les Anglo-Saxons, la prospérité du système féodal n'avait pas annulé cette classe. Dans l'Empire carolingien, la féodalité l'absorba tout entière. Et voici comment. Sous Charlemagne, on distinguait encore avec soin, comme en Angleterre le *thane* ou le *gesith* du *ceorl*, le vassal direct ou indirect du roi, en possession d'un fief, de l'homme libre propriétaire de quelques arpents de terre *(pagensis)*. Les capitulaires de Charlemagne prescrivent que les hommes libres, trop pauvres pour servir à cheval en personne, se réunissent pour équiper un cavalier à frais communs, au moyen de contributions calculées au prorata de leurs ressources. Mais les comtes et les autres fonctionnaires royaux faisaient peser une telle tyrannie, en dépit des capitulaires, sur ces pauvres gens sans défense, que ceux-ci, réduits à la misère, cherchaient instinctivement à sortir d'une condition dont ils ne voyaient plus que les charges fiscales et judiciaires, incessamment aggravées par l'arbitraire administratif. Beaucoup donnaient les petites propriétés, qui faisaient d'eux des hommes libres, à un seigneur voisin, ecclésiastique ou laïque, qui les leur rendait aussitôt à titre de « précaire »: ils perdaient ainsi la pleine liberté, mais ils gagnaient d'être soustraits aux obligations de l'homme libre. D'autres sollicitaient un bénéfice dont la possession les mît à leur aise et qui leur assurât un protecteur ; ceux-là devenaient des vassaux. Il est certain que tous les hommes libres qui se sentaient de l'aptitude à la guerre et du goût pour les aventures étaient conduits à se faire vassaux, tandis que les autres étaient à la longue forcés, bon gré mal gré, de déchoir. Or, les rois carolingiens qui essayaient d'empêcher les déchéances (parce qu'en diminuant le nombre des hommes libres, elles faisaient disparaître des contri-

buables) favorisèrent, au contraire, les entrées en vassalité. Un vassal de plus, c'était un cavalier de plus, et il importait peu, semblait-il, que ce cavalier vînt à l'armée sous la bannière de son seigneur, vassal du roi, au lieu de figurer dans les contingents commandés par les officiers royaux. Ainsi les Carolingiens, qui avaient travaillé à s'attacher par l'hommage vassalique les principaux des seigneurs Francs, se sont, en outre, arrangés pour qu'il n'y eût plus d'hommes libres que leurs vassaux et les vassaux de ces vassaux. — Au xe siècle, cette transformation était accomplie en France : le simple homme libre n'était plus, dans ce pays, qu'un souvenir ou une exception singulière. Liberté, vassalité étaient devenues synonymes. Les chevaliers du Rhin qui, sous l'empereur Henri IV, allèrent batailler au cœur de la Germanie, en Saxe, où les vieilles mœurs s'étaient conservées, furent stupéfaits d'y voir des armées d'hommes libres cultivateurs, soldats citoyens qui n'avaient pas de seigneurs et qui combattaient à pied comme, jadis, les soldats mérovingiens.

De même qu'en Angleterre entre le *thane* et le *gesith*, il y avait, sous les premiers Carolingiens, des différences sensibles entre le vassal du roi et celui d'un seigneur. Les vassaux du roi, soit qu'ils habitassent le palais ou qu'ils résidassent sur leurs terres, soit qu'ils fussent, par eux-mêmes, de grands personnages ou de simples domestiques, avaient une situation très nettement privilégiée. « Nous voulons, dit un Capitulaire de 823 environ, que les personnes qui se sont recommandées à nous [nos vassaux] jouissent, partout où elles iront, de la préséance sur les autres hommes libres et que les délais soient toujours abrégés en leur faveur. » Leurs domaines étaient exempts de la juridiction ordinaire (*immunitas*) ; les plus hauts fonctionnaires de la couronne dans les provinces, ducs, marquis et comtes, étaient obligés de compter avec les vassaux royaux de leur circonscription qui avaient, dans tous les cas, un droit de recours direct au prince. Bref, on constate, au commencement du IXe siècle, l'existence, au-dessus de la masse des non libres (et des simples libres qui sont alors sur le point de disparaître) trois aristocraties en formation, superposées : 1° les hauts fonctionnaires (comtes, marquis et ducs) ; 2° les vassaux du roi (*vassi dominici*) ;

3° fort au-dessous, les vassaux des vassaux du roi et des autres particuliers. Les deux premières, l'aristocratie administrative et l'aristocratie féodale, étaient émanées l'une et l'autre, successivement, de cette source inépuisable de l'autorité et des grâces, la royauté. Il était dans leurs destinées de se dévorer ou de se fondre.

Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer comment les fautes des Carolingiens, concurremment avec d'autres circonstances, aboutirent à la dissolution de l'État. Il suffira de rappeler que le régime nouveau de la vassalité, si dangereux pour la royauté qui s'était crue intéressée à l'établir, y contribua beaucoup : il était fatal, en effet, que la reconnaissance des *vassi dominici* pour les avantages, matériels et honorifiques, dont la couronne avait payé leur « dévouement », s'amortît avec le temps, et que la force militaire dont les rois leur avaient permis de s'entourer, ils fussent tentés, eux ou leurs héritiers, de s'en servir envers et contre tous. On sait que, après Charles le Chauve, l'Empire en décadence fut morcelé en royaumes, morcelés eux-mêmes en grands fiefs presque indépendants, dont les maîtres, ou suzerains, furent, soit d'anciens ducs ou d'anciens comtes, soit d'anciens vassaux royaux. Dans la plupart des comtés, le comte se subordonna les vassaux royaux de la région, qui devinrent ses vassaux tout en gardant, çà et là, comme un souvenir de leurs relations directes avec la couronne, le nom de *vassi dominici*, *hommes demaines*, ou *demaines*. Dans quelques pays, c'est un vassal royal qui, s'étant imposé à ses voisins, s'empara du titre de « comte ». De vassaux royaux, il n'y en eut plus que dans les possessions propres de la famille royale, et, désormais, rien ne les distingua des autres. De sorte que les trois aristocraties du IXe siècle furent réduites à deux : 1° les comtes souverains, aussi ou plus puissants que le roi. lequel ne garda quelque temps d'autorité réelle que sur une région à peine équivalente à un comté ; 2° les vassaux, désignés collectivement par l'expression *milites* [1], qui, suivant l'importance de leurs domaines, recevaient des titres divers [2].

1. *Miles* a été employé comme synonyme de *vassus* et, plus tard, de *vassallus*, du VIIIe au XIIe siècle.

2. L'habitude s'introduisit, de bonne heure, en France, d'appeler « châtelains »

En résumé, la société changea de face, de 750 à 900, en conséquence des mesures adoptées par Charles Martel pour se procurer la cavalerie qui avait manqué à ses prédécesseurs et dont les invasions arabes avaient montré l'utilité. Il y eut une vassalisation générale. Mais la vassalité fut modifiée par là même. C'était, avant cette époque, un lien tout personnel : il y avait des vassaux sans terre, qui servaient pour leur entretien ; le bénéfice ou fief ne fut d'abord qu'une amorce pour amener une foule d'hommes, et en particulier les hommes considérables, à contracter ce lien, en vertu de la maxime : *Pas de fief sans hommage.* Or la nouvelle classe des vassaux obtint bientôt que la concession d'un bénéfice ou fief fût l'accompagnement obligé de la prestation d'hommage; le principe fut posé : *Pas de vassal sans fief* : et le lien vassalique devint réel. — Le fief, simple usufruit, n'était pas d'abord héréditaire ni même nécessairement viager. Toutefois la transmission du fief d'un vassal qui n'avait pas démérité à son fils, lequel offrait de prêter l'hommage dans les mêmes termes que le défunt, fut, tout de suite, moralement obligatoire. Un souvenir du droit strict que le suzerain d'un fief vacant avait d'en disposer librement subsista pourtant, même en ce cas, sous la forme du cadeau, *relief* ou *rachat*, que l'héritier du vassal paya, jusqu'à la fin de l'ancien régime, avant d'entrer en jouissance. Mais, sous cette réserve, la nouvelle classe des vassaux obtint à la longue que les fiefs fussent entièrement assimilés, au point de vue des règles héréditaires, à un véritable patrimoine. — Enfin *vassus* s'entendait jadis d'un soldat domestique ou d'un serviteur affidé, qu'il fût ou non de condition libre : il y avait des non-libres parmi les *gasindi* lombards et les *viri fortes, pueri* ou *vassi* mérovingiens comme parmi les *buccellarii* wisigoths. Désormais la qualité de vassal fut incompatible avec la non-liberté (en France du moins, car les princes d'Allemagne ne cessèrent jamais, au moyen âge, de conférer des fiefs

les possesseurs de châteaux, et « barons » les plus puissants des *milites*. *Baro* est un mot germanique qui a tous les sens du latin *vir*. En Espagne, au lieu de « baron », on disait *richus homo* ou « riche homme ». — Mais, pendant longtemps, ces termes n'eurent rien d'officiel ni de technique : au moyen âge, le langage distinguait les barons des gentilshommes, mais personne ne s'intitulait « baron ».

chevaleresques à leurs *ministeriales*, c'est-à-dire à leurs serfs palatins); et même il n'y eut plus. pendant des siècles, d'autres hommes considérés comme libres que les « vassaux ». Chose bizarre, l'idée de vassalité — de la vassalité où l'on entrait par la porte basse de l'hommage, lequel avait visiblement la forme et le sens d'une dédition — s'identifia tout-à-fait avec celle de liberté.

III

Les innovations auxquelles Charles Martel donna le branle devaient avoir, dans la pensée des premiers Carolingiens, le résultat d'augmenter la force militaire de la nation et la force politique de la dynastie. A ce dernier point de vue, les espérances s'évanouirent promptement : la vassalité féodale fut un agent de ruine et de décomposition politiques. Au point de vue militaire, l'échec, moins rapide, ne fut pas moins éclatant. On pourrait croire enfin que les inféodations systématiques à charge de service équestre eurent pour effet immédiat et durable de constituer une noblesse hiérarchique, caractérisée par l'aptitude économique de ses membres les plus humbles à s'équiper en cavaliers ; cela ne se réalisa pas non plus. Il est intéressant d'examiner pourquoi l'institution féodale gauchit ainsi, dévia et, en fin de compte, fit mentir toutes les prévisions.

Le patron romain ou wisigoth qui entretenait auprès de lui des soldats domestiques avait en eux une petite armée permanente, toujours prête à servir. Mais le suzerain féodal dont les vassaux vivent dispersés, chacun sur son fief, ne dispose pas d'une force aussi maniable. Le soldat domestique, habillé, nourri et payé pour se battre, de condition médiocre ou basse, considère comme naturel d'exercer son métier à la première réquisition du maître. La possession d'une terre, si peu étendue qu'elle soit, donne au vassal inféodé le sentiment de sa dignité personnelle, le retient « chez lui », et il peut arriver, il arrive nécessairement que les convocations

de son suzerain le dérangent ; tôt ou tard, il aura ou ses héritiers auront la préoccupation de se soustraire, autant que possible, aux obligations indéfinies de la vassalité et de substituer un contrat de services limitatif au « dévouement » illimité des anciens âges. Pour être bien servi, il ne faut pas payer d'avance ; et qui inféode une terre à son vassal sous condition que ce vassal et sa postérité le servent à tout jamais, paie d'avance. Les premiers inféodés s'étaient engagés, en recevant leur bénéfice, à aider le suzerain, leur bienfaiteur, « selon leur pouvoir » (*secundum posse*) ; à l'époque où l'on commence à savoir quelque chose de précis sur l'organisation féodale, leurs descendants n'aidaient plus qu'en certains cas et de certaines manières soigneusement déterminés par des conventions ou des usages (*secundum conventionem*). Charlemagne lui-même donna l'exemple de la renonciation inévitable des suzerains à leur droit strict en autorisant les *vassi dominici* à n'amener à son armée, au lieu d'un nombre de cavaliers exactement proportionnel à l'étendue de leur bénéfice, que ce nombre diminué des hommes nécessaires pour maintenir l'ordre chez eux en leur absence. Plus tard, la tolérance à cet égard augmenta jusqu'à l'absurde. Il résulte d'une enquête ordonnée par Henri II Plantagenet en Normandie, en 1172, qu'à cette date certains suzerains, qui avaient respectivement sur leurs domaines cent vingt, soixante-treize, quarante-deux vassaux ou chevaliers chasés, n'en envoyaient à l'ost (c'est-à-dire à l'armée) du duc que vingt, quinze, cinq ; certain suzerain de dix-sept chevaliers n'en envoyait qu'un seul ; il n'était dû en tout que cinq cent quatre-vingt-un chevaliers pour environ quinze cents fiefs de chevalier à l'ost ducal, et moitié moins à l'ost royal. Un siècle plus tard, des personnages comme le comte de Blois, le comte de Ponticu, l'évêque de Paris s'acquittaient de leurs obligations féodales envers le roi de France, leur suzerain, en lui amenant dix, cinq et trois chevaliers ; en une circonstance célèbre, on vit, au XIIIe siècle, les ducs et les comtes de Bourgogne, de Flandre, de Champagne, etc., n'amener chacun que deux chevaliers à l'armée du roi. Quelques chevaliers par province, voilà ce que rapportait à la couronne le recrutement féodal six cents ans après

l'époque où les Carolingiens l'avaient établi. — Ce n'est pas tout : les inféodations avaient été consenties, à l'origine, pour décharger celui qui donnait les fiefs, roi, vassal du roi ou vassal d'un vassal du roi, du soin de faire vivre et d'équiper ses hommes, chaque fois qu'il en aurait besoin. Mais, au XIIe siècle, en Normandie, le vassal n'était plus obligé de servir à ses frais que pendant quarante jours par an; au XIIIe, en Picardie et en Champagne, il ne servait plus jamais qu'aux frais du seigneur. Dans plusieurs régions, les vassaux avaient même réussi à faire prévaloir la règle qu'ils n'étaient tenus à servir, à leurs frais ou défrayés, que dans un certain rayon, par exemple jusqu'à telle rivière, jusqu'à tant de lieues autour de leur résidence, ou qu'ils n'avaient à marcher que si leur suzerain se mettait en campagne de sa personne. Tant de restrictions accumulées avaient fini par réduire à très peu de chose le profit que non seulement le roi, mais les comtes, — non seulement les comtes, mais les arrière-vassaux, barons ou châtelains, qui avaient chez eux des chevaliers chasés, — tiraient du service féodal. Il était impossible de compter sur des vassaux qui chicanaient si minutieusement la mesure de leur dévouement pour entreprendre une guerre sérieuse, lointaine ou prolongée. Au temps où Philippe de Beaumanoir écrivait ses *Coutumes de Beauvoisis*, le service des fiefs n'avait plus qu'un caractère défensif et décoratif; entre les troupes recrutées en vertu des devoirs féodaux et les vraies troupes, capables d'un effort soutenu, il y avait, *mutatis mutandis*, la même différence que, naguère, sous Louis-Philippe, entre l'armée régulière et la garde nationale.

Cependant, durant les siècles d'anarchie et de guerres privées incessantes où l'autorité royale resta éclipsée, les suzerains de tout ordre n'ont pas pu se passer de gens armés pour se défendre contre leurs voisins, ou les attaquer. A la fin de cette période, dès que la royauté ressuscitée réassuma son rôle modérateur, elle ne put pas non plus se passer de troupes de police, et dès qu'elle se permit de nouveau une politique étrangère, qui l'engagea dans des conflits internationaux, il lui fallut de grosses armées. — Comment s'y prit-on? La question du service militaire est une des plus

pressantes qui se soient imposées à l'attention des hommes d'État du moyen âge.

En ce qui concerne la Couronne, elle mit deux cents ans environ, de Louis VI à Philippe le Bel, à substituer au service militaire féodal, si dérisoirement insuffisant, un régime plus approprié à la sauvegarde des grands intérêts dont elle était dépositaire. Les moyens qu'elle employa pour cela furent très variés, mais on peut essayer de les classer. D'abord, elle essaya, comme c'était naturel, de tirer parti, tout de même, du service féodal, en l'exigeant à la rigueur. Elle admit sans difficulté l'abus, qui s'était trop profondément enraciné, de la non-gratuité du service après les quarante premiers jours, mais elle demanda à tous ses vassaux le service défrayé (suivant un tarif assez bas) ou une amende représentative de ce service pour solder des remplaçants. Faisant ce que les premiers Carolingiens auraient dû et n'avaient pas cru pouvoir faire, les Capétiens du XIIIe siècle émirent même la prétention de convoquer directement à leur armée tous les vassaux, non seulement les leurs, mais les arrière-vassaux, vassaux de leurs vassaux, c'est-à-dire tous les hommes tenant fief. En second lieu, la royauté fit revivre son très ancien droit, qui n'avait jamais été aboli, de proclamer la levée en masse, en cas de péril public ; ce droit, les comtes et les barons, chacun dans sa circonscription, s'en étaient emparés, comme des autres droits souverains, pendant la grande anarchie, mais ils n'en avaient pas dépouillé la couronne pour autant : la proclamation de l'*arrière-ban* royal (qui n'est autre chose que la *landwehr* carolingienne) obligeait en principe tout le monde, vassaux ou non, gentilshommes ou vilains, sans exception, à s'équiper chacun suivant ses ressources et à venir au rendez-vous fixé. Mal satisfaits de cette institution, qui pesait d'un poids trop lourd sur les pauvres, à laquelle on ne pouvait recourir souvent sans troubler la société de fond en comble et qui, d'ailleurs, ne leur fournissait pas assez de cavalerie, les Carolingiens l'avaient laissée tomber en désuétude, nous l'avons vu, dans la pensée chimérique que leur nouvelle vassalité inféodée suffirait aux plus grands efforts militaires. Mais ils s'étaient trompés : les Capétiens, mal satisfaits à leur tour d'une vas-

salité inefficace et dégénérée, en revinrent, par une oscillation en sens inverse, à la levée en masse. Non pas, certes, qu'ils eussent l'illusion que de pareilles levées seraient de nature à fournir des armées solides, ou même qu'elles fussent matériellement possibles; mais la proclamation d'arrière-ban devait être, entre leurs mains, un excellent instrument fiscal (car tous ceux qui sollicitaient une dispense, quelle que fût leur condition, étaient forcés de se racheter), et, en outre, un moyen sûr de faire triompher leurs prétentions au sujet de la convocation directe des arrière-vassaux à l'ost. Si les grands vassaux refusaient de servir convenablement et de laisser convoquer leurs propres vassaux, par-dessus leur tête, à l'ost féodal du roi, en invoquant les précédents et les droits acquis, il n'y avait qu'à déclarer : « Cas de péril public ; ce n'est pas l'ost (féodal), c'est l'arrière-ban (général) qui est appelé », et les excuses tombaient. Les conseillers de Philippe le Bel, entre autres, travaillèrent avec beaucoup d'art à la confusion de l'arrière-ban et de l'ost, qui devinrent presque indiscernables. Après le XIV[e] siècle, lorsque les possesseurs de fiefs furent convoqués, ce fut toujours par « arrière-ban », au point qu'on finit par croire, sous Louis XIV, que l'arrière-ban était un mode de service militaire particulier à la noblesse. Du reste, depuis la fin du moyen âge, les convocations d'arrière-ban ont toujours été exceptionnelles, parce que l'armée véritable, la seule qui comptât, était désormais composée de soldats de profession.

Quant aux barons de l'âge féodal, ils sont représentés dans tous les documents comme entourés d'une nombreuse « maisnie » permanente, qui, de même que le *comitatus* des princes germains de Tacite, leur fait honneur en temps de paix et fait leur force en temps de guerre. Quelques-uns des membres de ces « maisnies » seigneuriales étaient sans doute des « chasés », des « fiévés », des vassaux pourvus de fiefs. Mais l'immense majorité des possesseurs de fiefs ne résidaient pas auprès de leur seigneur; ils venaient seulement lui rendre leurs devoirs de temps en temps (aux grandes fêtes de l'année où, comme on disait, le seigneur « tenait sa cour »), et c'était même, pour eux, un devoir strict (le « service de cour ») qu'ils avaient tendance à limiter, comme leurs autres devoirs.

Le reste de la « maisnie », qui recevait les « livrées » du seigneur et mangeait à ses dépens, se composait, outre les serfs domestiques, de jeunes gens (*bacheliers*), fils de vassaux, qui faisaient leur apprentissage de la vie courtoise et des armes, et surtout de « soudoyers », francs hommes pauvres ou aventuriers, qui louaient leur épée aux puissants. C'est sur leurs bacheliers et leurs soudoyers que les barons du moyen âge comptaient pour guerroyer les uns contre les autres, autant ou plus que sur leurs vassaux, lesquels, du reste, après s'être acquittés de leur court service gratuit, devenaient aussi des sortes de soudoyers. Cela revient à dire que la cour des barons féodaux ressemblait assez à celle des grands personnages mérovingiens, avec ses « hommes forts » et ses pages. Une classe de soldats de louage, qui servaient pour gagner leur vie, s'était reconstituée; on les voit, dans les romans du XIIe et du XIIIe siècle, s'offrir aux sénéchaux des seigneurs qui, sur leur bonne mine, les acceptent et « mettent leurs noms en écrit », sans autre formalité; lorsqu'une guerre était annoncée quelque part, ils affluaient auprès des belligérants dans l'espoir de hautes payes et de butin, voire d'un fief.

D'où venaient-ils? Il est bien certain que, durant la grande anarchie, les barons, dont les guerres continuelles consommaient beaucoup d'hommes, ne se gênaient pas pour confier à des serfs, vigoureux et adroits, l'équipage chevaleresque, qui les affranchissait. Il y a, dans la plus ancienne littérature romanesque du moyen âge, quantité d'exemples de vilains qui sont faits chevaliers, qui servent, par la suite, en hommes libres, dans la maisnie d'un seigneur, et qui, parfois, reçoivent de lui des terres. Mais tous les aventuriers libres n'étaient pas dans le cas de ces affranchis. C'étaient probablement, pour la plupart, des descendants de petits vassaux qui n'avaient pas trouvé leur couvert mis, ou ne l'avaient pas trouvé mis assez confortablement, de par leur naissance, au banquet de la société féodale. Car il ne faut pas perdre de vue les effets qu'avaient dû produire à la longue, dans cette société fondée sur une certaine répartition des terres, la multiplication des familles, le jeu répété des partages et des aliénations.

Les fiefs avaient été, dès l'origine, d'importance très iné-

gale. Laissons de côté les plus grands, comparables à des provinces. Les *vassi dominici*, chargés par les Carolingiens de sous-inféoder des territoires assez vastes pour pourvoir à l'entretien de plusieurs centaines de cavaliers, avaient eux-mêmes inféodé des morceaux plus ou moins étendus de ces territoires à des sous-contractants, en leur laissant le soin d'y tailler à leur gré des fiefs plus petits, et ainsi de suite jusqu'à l'unité élémentaire, représentée par le lot d'un homme armé, tenu de servir à cheval. Plus tard, les héritiers des *vassi dominici* furent les feudataires du premier rang ; au-dessous d'eux s'échelonna la hiérarchie des arrière-vassaux, plus ou moins riches : les uns assez riches pour avoir des châteaux de pierre, les autres qui se contentaient de simples « maisons fortes » en bois, plessis, fertés, etc., analogues aux modestes résidences des *pomiestchiks* campagnards de la Russie au temps du servage; quelques-uns pouvaient amener une compagnie de chevaliers à l'ost de leur suzerain sous leur propre bannière (d'où l'expression *banneret*) ; l'immense majorité servait seulement de sa personne *(milites simplices)*.

Mais en quoi consistait l'unité élémentaire, représentée par le lot *minimum* d'un homme armé, tenu de servir à cheval ? Aux temps carolingiens les cavaliers n'étaient pas tous équipés de la même manière. Les uns n'avaient que la lance, l'écu et l'épée; les autres, avec la lance, l'écu et l'épée, une « broigne », c'est-à-dire une tunique de cuir, doublée de plaques en fer, le vêtement défensif qui, par la suite, fut remplacé par le haubert ou chemise de mailles, et enfin par la cuirasse. Ceux-ci montaient un destrier ou cheval d'armes, ceux-là un cheval ordinaire. Des capitulaires de Charlemagne prescrivent aux vassaux qui possédaient au moins douze manses de se présenter à l'armée avec l'équipement complet. Il y avait donc des fiefs qui obligeaient et d'autres qui n'obligeaient pas à l'acquisition d'une broigne. Cette distinction persista. Au moyen âge, en Normandie, on comptait par « fiefs de haubert » *(feoda loricæ)* ; les vassaux qui n'avaient pas un fief de haubert et servaient, par conséquent, avec le petit équipement *(cum planis armis)*, étaient dits « vavasseurs »[1]. En

1. « Vavasseur » est un de ces termes dont les significations diverses et même contradictoires suivant les temps et les lieux, embarrassent les feudistes. Il veut

Flandre et en Picardie, à chaque seigneurie dont le chef-lieu était un château ressortissaient deux sortes de vassaux: ceux qui avaient un haubert (c'était parmi eux qu'étaient choisis les douze *pairs* de la châtellenie) et les autres qui, au XIIIe siècle, étaient désignés par l'épithète de *liges*. Sous d'autres noms, la même opposition se retrouve, à la même époque, en Allemagne et dans la France du Midi.

Fiefs de haubert et fiefs d'écu avaient été calculés, à l'origine, pour entretenir convenablement un cavalier complètement équipé ou un cavalier armé à la légère. Lorsque, comme tous les fiefs, ils devinrent héréditaires, ils furent exposés à des démembrements de nature à leur faire perdre toute valeur militaire. Le danger était si manifeste que partout on essaya d'y obvier, dans l'intérêt du service. C'est ainsi qu'en Allemagne la règle fut longtemps maintenue que *Fief ne se partage pas* : l'héritage féodal passait tout entier à un seul héritier; dans le Midi de la France « s'établit, dans la pratique, un système de co-seigneurie entre les héritiers, qui permettait le partage effectif des unités féodales, tout en sauvegardant l'indivisibilité du service dû au seigneur » ; dans le Centre et l'Ouest de la France, « le système qui prévalut le plus généralement fut celui suivant lequel le fils aîné prenait toute la succession féodale, à charge de concéder à ses cadets des portions plus ou moins inférieures à celle qu'il conservait pour lui-même ». Henri II Plantagenet crut devoir ordonner en Normandie et en Angleterre « l'indivisibilité successorale des baronnies, des fiefs de haubert et des parcelles de fiefs de haubert déjà démembrés à la date de ses ordonnances [*membra loricæ*, membres de haubert], *s'il y avait des héritiers mâles* » ; mais, quand il n'y avait pas d'héritiers mâles, la règle ordinaire des partages continuait à fonctionner. L'insuffisance de la plupart de ces palliatifs saute aux yeux. Ajoutez maintenant les prélèvements opérés sur le capital foncier du fief par donation entre vifs ou par testament, avec la

dire, en principe, « arrière-vassal » ; mais en Catalogne, au XIe siècle, il désignait les vassaux directs des comtes, c'est-à-dire de grands personnages, possesseurs de châteaux; en France, au XIIIe siècle, les simples chevaliers, vassaux de second et de troisième ordre, par opposition aux barons; en Normandie, les possesseurs de fiefs inférieurs à des fiefs de chevalier; etc.

permission du suzerain (qui ne se refusait guère lorsqu'on la payait bien), pour récompenser des serviteurs, doter ses filles, faire des offrandes à l'Église, etc. Toutes ces causes, agissant de nouveau à chaque génération, ne pouvaient manquer d'émietter peu à peu les fiefs de médiocre dimension en parcelles infinitésimales.

Dès 1133 il y avait en Normandie des quarts de fiefs de haubert; malgré l'ordonnance d'Henri II, les fiefs de haubert normands se démembrèrent par la suite jusqu'en huitièmes, en dixièmes. Les fiefs d'écu complets payaient presque partout au suzerain, à titre de relief, soixante sous à chaque mutation[1]; il se forma en Picardie, à leurs dépens, des « fiefs » qui ne payaient plus de relief que trente, quinze, sept et demi, cinq sous, c'est-à-dire des moitiés, des quarts, des huitièmes et des douzièmes de fiefs d'écu. Les douzièmes de fiefs d'écu n'étaient pas encore les plus petits : il y en avait de si réduits qu'on ne croyait pouvoir leur imposer, de relief, autre chose qu'« une paire d'esperons dorés, de la valeur de deux sous parisis », ou bien une livre, une demi livre de cire, de poivre, etc. C'était de ces fiefs-là que le seigneur investissait symboliquement le vassal par un bâton, un fétu. Dans le val de Loire, où le relief normal de soixante sous s'appelait « roncin de service » (parce qu'il était versé en représentation d'un cheval commun, ou « roncin »), il y eut des vassaux qui tenaient leur terre « à la tierce part d'un roncin », ou moins encore.

Il était impossible d'asseoir le service d'un homme armé sur des lots si minuscules. En Normandie, il est vrai, le possesseur d'un « membre de haubert » servait comme le possesseur d'un fief de haubert complet, si ce n'est qu'il devait seulement, de service gratuit, un nombre de jours proportionnel au rapport de sa tenure avec le fief entier : dix jours, par conséquent, s'il avait un quart de haubert, puisque le fief

1. A l'origine la nature et le montant du cadeau que le vassal entrant en possession d'un fief devait à son suzerain était laissé à sa discrétion. Ce cadeau consistait d'ordinaire en armes et en chevaux. Mais, par la suite, il fut défini, tarifé, soit par des conventions privées, soit par des ordonnances générales du suzerain supérieur. Le tarif des taxes de relief fut fixé de bonne heure en Normandie. Le tarif de l'Ile de France (la première année du revenu) fut adopté, plus tard, dans plusieurs régions voisines.

de haubert entier devait quarante jours. Mais des « membres » de fiefs d'écu (des fiefs d'écu « abrégés », comme on disait), les suzerains n'attendaient plus, semble-t-il, d'autre profit que le relief, et, dans quelques régions, une redevance annuelle en deniers, équivalente au relief. — Qu'on se figure la position sociale du vassal, possesseur d'un tiers ou d'un quart de fief d'écu. Or, tout concourt à prouver que ce prolétariat féodal était extrêmement nombreux. Nul doute que la domesticité libre des grands seigneurs et leurs « compagnies » ou « connétablies » de soudoyers ne s'y soient en grande partie et très aisément recrutées.

Cependant l'estimation des ressources de chaque vassal d'après l'étendue ou la proportion de son fief par rapport aux anciennes unités féodales (fiefs de haubert et fiefs d'écu), pouvait être, en certains cas, fort inexacte. Par suite de circonstances locales, certains membres de haubert valaient mieux, c'est-à-dire rapportaient davantage, que des fiefs de haubert entiers. De plus, beaucoup de vassaux, qui ne possédaient aucun fief entier, avaient hérité de plusieurs parcelles féodales qui, additionnées, leur procuraient des revenus égaux, ou supérieurs, à ceux que d'autres tiraient de fiefs entiers. Il y avait donc lieu, en bonne justice, à une espèce de péréquation des charges féodales, afin de les fixer d'après la fortune véritable des vassaux. C'est encore Henri II Plantagenet qui s'occupa le premier de ce problème. A sa cour tenue au Mans le jour de la Noël 1180, il décida que, dans ses domaines continentaux, tous les hommes libres devaient s'armer, et distingua trois équipements : l'équipement complet, avec le haubert, dû, non plus précisément par les possesseurs de fiefs de haubert, mais par tous ceux qui possédaient au moins cent livres angevines en biens mobiliers, ou de rente ; le petit équipement (hauberjeon, lance, épée), propre à ceux qui avaient de vingt-cinq à cent livres ; le très petit équipement (gamboison, chapeau de fer, lance, épée, ou arc) pour les autres. L'année suivante, par la célèbre *Assise des Armes*, il introduisit des dispositions symétriques en Angleterre. Ces dispositions, il semble que le gouvernement de Philippe-Auguste les ait aussitôt imitées : au commencement du XIIIe siècle, en France, soixante livres de rente étaient

le taux à partir duquel les francs hommes devaient servir avec l'équipement complet.

C'est aussi vers ce temps-là qu'une ligne de démarcation fut tracée pour la première fois, dans la classe des vassaux, entre ceux qui gardèrent et ceux à qui l'on cessa de donner le titre honorable de *miles*, ou « chevalier ».

IV

Depuis les temps carolingiens, *miles* était synonyme de « vassal ». Et comme tous les hommes engagés dans les relations vassaliques étaient, par définition, des hommes libres et armés, à cheval, tous les *milites*, quelle que fût leur fortune, étaient des chevaliers.

La distinction entre le cavalier et le chevalier n'a d'ailleurs rien d'obscur. Le cavalier est un soldat à cheval. Le chevalier est l'homme libre *(franc, gentil)*, qui a reçu en cérémonie les armes propres au cavalier, lesquelles étaient considérées, depuis Charles Martel, comme les armes par excellence, les seules dignes de ce nom[1].

Tacite dit que le jeune Germain parvenu, à l'âge adulte, recevait solennellement, dans l'assemblée du peuple, les armes ordinaires du guerrier, soit de la main de son père ou d'un de ses parents, soit de celle d'un *princeps*; les chefs armaient eux-mêmes les jeunes gens de leur *comitatus*. Cette cérémonie équivalait à une déclaration de majorité et d'aptitude militaire. Il y a lieu de croire que la coutume s'en conserva chez plusieurs, sinon chez tous les peuples germaniques qui s'établirent dans l'Empire. On la retrouve, en tout cas, pendant le moyen âge. A la cour des barons et des châtelains du moyen âge, comme à celle des rois ostrogoths, wisigoths, anglo-saxons et mérovingiens, servaient comme domestiques, pendant de longues années, des jeunes gens qui apprenaient

1. Au moyen âge, les vilains étaient armés, et même soumis à un service militaire parallèle à celui des vassaux, mais ils servaient à pied, sans lance, ni écu, ni épée. On les qualifiait, en conséquence, d'*inermes*.

le maniement des armes viriles, jusqu'au jour où, jugés dignes de les porter, ils avaient l'honneur d'en être publiquement *adoubés*, c'est-à-dire revêtus, par un personnage de marque. Ces apprentis chevaliers, on les nommait, suivant les régions, valets, damoiseaux, écuyers. Ceux qui n'obtenaient pas la faveur de faire ainsi leur apprentissage, en qualité d'écuyer, auprès d'un grand seigneur, le faisaient dans la maison de leur père, ou chez quelque parent qui était pour eux à la fois un patron, un instructeur et un parrain.

Il est probable que, primitivement, tous les jeunes vassaux passaient par la cérémonie de l'adoubement, qu'ils fussent vassaux d'écu, de haubert ou de la plus haute condition. Il faut bien qu'il en ait été ainsi puisque avant la fin du XIIe siècle tous les vassaux étaient indistinctement qualifiés de chevaliers (*milites loricati, milites clipeati*).

Mais le jour vint, à ce qu'il semble, où l'on ne reconnut plus, comme un véritable adoubement, que celui qui se faisait en grande pompe avec l'armement complet, haubert compris. Dès lors tous les vassaux pauvres, ceux qui n'avaient pas un fief de haubert ou des revenus équivalents, se trouvèrent, *ipso facto*, exclus de la chevalerie. — « J'ai connu, écrit le chroniqueur Thomas de Cantimpré (né en 1201), une très vieille cousine de mon père : elle racontait que, de son temps, il y avait dans son village natal, Leeuw-Saint-Pierre, près de Bruxelles en Brabant, soixante chevaliers qui résidaient là où il n'y en a plus maintenant qu'un seul : ces chevaliers avaient souvent des tournois avec ceux des environs, où ils ne s'armaient que de la lance et du heaume, sans haubert, le corps couvert seulement d'une tunique rembourrée. » Si le nombre des chevaliers passa de soixante à un dans une seule paroisse, au cours d'une génération, c'est sans doute parce que le titre de chevalier avait été réservé dans l'intervalle aux vassaux vêtus du haubert. Les autres, cinquante-neuf sur soixante, durent se contenter désormais d'être désignés par les termes en usage quand on parlait des jeunes gentilshommes non adoubés, en état d'apprentissage : valets, écuyers et même sergents (*servientes*). Ces grandes troupes de « sergents à cheval » dont il est question dans les textes du XIIIe siècle étaient composées de francs hommes qui,

cent ans auparavant, auraient été englobés avec les plus hauts barons dans l'*ordo militaris*, à titre de *milites*.

Dès que le monde féodal fut ainsi coupé en deux — riches et pauvres — par un signe extérieur (la dignité chevaleresque), la classe supérieure manifesta spontanément une tendance à se constituer en caste. Il parut bientôt inouï que quiconque n'était pas né d'un chevalier prétendît à se faire admettre dans la société des chevaliers. Il parut tout naturel que l'adoubement fût réservé aux descendants de ceux qui, eux-mêmes, avaient été adoubés. Chevalier et fils de chevalier devinrent l'équivalent de gentilhomme, comme on le voit dans tous les romans d'observation qui nous sont restés de cet âge :

— « Bone aventure vous doinst Diex,
Fait li cuens, biaus amis, biaus frere ».
Puis li demande dont il ere
Et se ses pere est gentils hom.
— « Sire, en ma terre le dit hom
K'il fu chevaliers ». — « Bien puet estre,
Fait li cuens, qu'al vis et a l'estre
L'en portés vous mout bon tesmoing[1] ».

Mais il fallait compter, à cette époque, avec l'autorité royale ressuscitée. Il appartenait désormais aux rois d'intervenir pour arrêter ou sanctionner des mouvements de ce genre.

Or, par ses Assises de 1180 et de 1181, Henri II avait précisé la ligne de démarcation, déjà tracée par les mœurs et par le langage, entre la classe chevaleresque (dont les membres étaient tenus de servir avec le haubert, par conséquent de se faire adouber) et le reste des vassaux, *ceteri feodati*, dispensés de l'adoubement. De même, en France, sous Philippe-Auguste, le point de partage avait été déterminé par le cens de soixante livres de rente. — Cela posé, deux politiques étaient ouvertes aux successeurs d'Henri II et de Philippe-Auguste. Ou bien ils continueraient celle de ces deux princes qui, en fixant le taux minimum de la fortune chevaleresque, n'avaient pas

1. *L'Escoufle* (éd. P. Meyer), v. 7376.

eu, naturellement, d'autre intention que de se procurer le plus grand nombre possible d'hommes armés du haubert : ils exigeraient donc le service de haubert (et par conséquent l'adoubement) de tous les possesseurs d'une certaine fortune, qu'ils appartinssent ou non à des familles chevaleresques. Ou bien, acceptant le principe de l'hérédité de la chevalerie dans les familles qui avaient été en mesure de se la réserver au cours de la seconde moitié du XIIe siècle, ils le consacreraient.

Si les rois avaient entretenu l'espérance de tirer un parti sérieux, au point de vue militaire, de la machine féodale, ils n'auraient pas hésité, selon toute apparence, à suivre l'exemple donné par Henri II. Les rois d'Angleterre l'ont fait. Maintes fois, jusqu'au milieu du XVIIe siècle, ils ont ordonné à tous les francs hommes sans exception, fils de chevaliers ou non, et même aux bourgeois vivant noblement (c'est-à-dire sans rien faire) qui possédaient une certaine quantité de rentes, dont le montant varia, de se faire faire « chevaliers », pour être en mesure de servir avec l'équipement chevaleresque. De sorte que, chez les Anglais, la chevalerie resta, pour ainsi dire, censitaire. — Il en fut de même en Italie pendant tout le moyen âge.

En France comme en Allemagne, au contraire, l'hérédité de la chevalerie fut acceptée par la Couronne. Dans ses pressants besoins d'hommes et de matériel, Philippe le Bel lança bien, lui aussi, comme tous ses prédécesseurs immédiats, des circulaires à la Henri II pour prescrire que tout possesseur de tant de livres de rente, âgé de vingt-quatre ans ou plus, se fît adouber sans désemparer ; mais cet ordre ne s'adressait expressément qu'aux « écuyers, nobles au moins du côté paternel »[1], c'est-à-dire aux gens de race chevaleresque qui,

1. Au commencement du XIVe siècle, en France, ceux qui n'étaient « nobles » (c'est-à-dire descendants de chevaliers) que du côté maternel avaient besoin d'une dispense pour devenir chevaliers (v. le texte cité par M. Guilhiermoz, d'après A. de Barthélemy, *op. cit.*, p. 353). Mais la noblesse maternelle suffisait en Champagne, et l'auteur du roman de *Joufroi* (fin du XIIe siècle) a l'air de croire que, de son temps, c'était la règle commune : « De Borges sui filz d'un borgeis. — Mais de chevaliers fu ma mere. — Por ce loé fu a mon pere — Que il me feist adober : — Chevaliers sui, nel puis neier... » (*Joufrois*, éd. Hofmann et Muncker, v. 3424 et suiv.).

ayant droit à l'adoubement, avaient négligé de le recevoir : et il ne fut pas réitéré à partir du XIVe siècle. D'autre part les Capétiens reconnurent le principe proclamé, en Allemagne, par les Constitutions de Frédéric II : *Milites fieri nequeunt qui de genere militum non nascuntur*[1], puisque, comme Frédéric II, ils y apportèrent le correctif : *sine mansuetudinis nostræ speciali licentia et mandato*[2]. Ils ont consacré la noblesse chevaleresque, puisqu'ils se sont réservé d'y introduire, par voie d'anoblissement, les individus qu'il leur plairait d'exempter, gratis ou moyennant finance, des charges roturières. Ils l'ont consacrée pour la vendre. En 1302, Philippe le Bel envoya un commissaire dans le bailliage de Paris avec pouvoir de permettre à certaines personnes de recevoir le titre de chevalier : *potestatemque dedimus eos nobilitandi, ad hoc quod militiæ cingulo valeant decorari*[3].

La noblesse chevaleresque, constituée au XIIe siècle, ne laissa pas de subir le sort de l'ancienne vassalité en ce sens qu'elle se multiplia et qu'elle eut, à son tour, ses pauvres. Dès le XIIIe siècle, bien des familles de chevaliers n'avaient pas de quoi faire face aux frais de l'adoubement. Chez les « povres chevaliers », les cadets devaient y renoncer, s'ils n'avaient pas la chance de rencontrer un riche protecteur qui leur facilitât la chose, en faisant les frais de la cérémonie et du long apprentissage qui la précédait ; mais les riches seigneurs qui, comme au bon vieux temps, aimaient à avoir autour d'eux une dispendieuse cour de bacheliers, de valets, de damoiseaux et d'écuyers gentilshommes, devenaient chaque jour plus rares, depuis que, dans une société pacifiée, les parti-

1. « Que nul ne soit fait chevalier s'il n'est de race chevaleresque ».

2. « A moins d'une permission spéciale de notre grâce ».

3. Les derniers Capétiens directs ont encore fortifié la noblesse chevaleresque par une autre méthode, en en défendant rigoureusement l'accès (si ce n'est à leurs anoblis). — « Depuis le XIIIe siècle, le droit anglais n'a pas cessé d'admettre l'anoblissement de fait que conférait à toute personne vivant noblement la possession d'une terre noble. » (P. Guilhiermoz, *op. cit.*, p. 465.) Mais la tendance à admettre les non nobles acquéreurs de fiefs et sans profession à la qualité de nobles, qui « aurait sans doute triomphé en France de même qu'en Angleterre », fut entravée, sur le continent, par la royauté, qui interdit législativement l'acquisition des fiefs aux roturiers (*Ibid*, p. 480). En France, au XIVe siècle, la règle était que la possession d'une terre noble n'anoblissait pas ; le non noble possesseur de fiefs était astreint à payer de nouveaux droits d'amortissement tous les quarante ans.

culiers n'avaient plus qu'un intérêt de vanité à augmenter indéfiniment leur personnel domestique. Les aînés même attendaient parfois, pour se faire adouber, jusqu'à leur mariage, ou plus tard, quoique « la chevalerie de l'aîné » fût une des occasions coutumières où chaque seigneur était en droit de requérir l'aide pécuniaire de ses hommes. Une grande partie des « fils de chevalier » restait donc, jusqu'à la vieillesse, dans la condition d'écuyer, par nécessité ou par laisser-aller. Si la « chevalerie » avait continué d'être la marque distinctive de la noblesse, ils auraient été rejoindre les descendants des vassaux sans haubert du siècle précédent. Ils auraient même été positivement précipités dans la roture si des Coutumes comme les *Usages de Barcelone* et la *Paix du comté de Hainaut* avaient été reçues partout et appliquées à la lettre; car ces Coutumes prononcent que les fils de chevalier qui ne se seront pas fait adouber à l'âge de vingt-cinq ou trente ans seront traités comme des vilains, *tales erunt quam rustici*. Mais cela n'arriva pas. — Cela fut évité parce que le XIIIe siècle est précisément le temps où l'adoubement perdit toute signification. Surchargé de cérémonies religieuses et de procédures symboliques, cet acte cessa d'être compris. Beaucoup s'en désintéressèrent tout à fait. De là, les circulaires de Philippe le Bel aux gentilshommes qui laissaient passer, sans l'accomplir, leur vingt-quatrième année. On peut juger de l'état d'esprit qui régnait à cet égard, même chez de très hauts barons, par ce fait que le beau-père de saint Louis, Raimond Béranger IV de Provence, n'était pas encore adoubé à cinquante ans, et répondit à l'empereur Frédéric II, qui s'en étonnait, que « cette cérémonie-là portait malheur dans sa famille » ; or, c'est sous ce même Raimond Béranger que furent promulgués à Fréjus en 1235 des statuts en vertu desquels la déchéance de l'exemption des tailles roturières devait être infligée à tous les fils ou petits-fils de chevalier qui ne se seraient pas fait adouber à un certain âge! — Après avoir servi à constituer la catégorie supérieure des vassaux en caste proprement dite, en fournissant à ses membres un signe de reconnaissance très clair, il semble que l'adoubement par le haubert soit tombé presque aussitôt en désuétude. A la fin du moyen âge, ce n'était plus qu'une décoration que l'on se faisait donner d'habitude, comme

François Ier par Bayard, la veille d'une bataille, en face de l'ennemi. — Le noble, ç'avait été d'abord, au XIIe siècle, le vassal assez fortuné pour s'adouber du haubert chevaleresque; puis le fils de ce chevalier qui, lui-même, entrait dans la chevalerie; ce fut enfin, et très vite, par le seul fait de sa naissance, le rejeton d'une famille chevaleresque, riche ou pauvre, chevalier ou non.

*
* *

En résumé, la vassalité carolingienne (la classe des *milites*) avait absorbé tous les anciens hommes libres. A partir du IXe siècle, il n'y eut que deux sortes d'hommes dans la société laïque, les *milites* et les non libres. Au XIIe, de tels phénomènes économiques s'étaient produits dans la masse des *milites* qu'elle se scinda en deux parties, dont l'une, la plus riche, se réserva le titre de « chevalier », et devint la souche de la noblesse héréditaire des temps modernes, tandis que l'autre, la plus pauvre, fut — en grande partie sinon tout entière — refoulée, sans perdre sa « franchise », dans un état nouveau, intermédiaire entre la noblesse et le servage. Mais, parallèlement à cette évolution, il s'en était déclaré une autre, en sens inverse, dans la masse des non libres, dont certaines couches s'étaient élevées, en fait, sinon en droit, à une condition très voisine de la liberté. Il y eut donc, désormais, trois étages dans l'édifice social : nobles, libres et non libres. — La première et la troisième catégories, qui continuent directement les deux classes carolingiennes des *milites* et des non libres, sont très bien définies; mais il faut avouer que de la seconde, toute nouvelle et formée par plusieurs affluents, il est beaucoup plus malaisé de se faire une idée claire. On peut, du reste, se consoler en pensant que les hommes du moyen âge eux-mêmes n'avaient pas non plus d'idées claires à cet égard. Beaumanoir, à la fin du XIIIe siècle, constate l'existence de trois états : gentillesse, franchise, servage ; mais, pour faire comprendre la différence entre gentillesse et franchise, après avoir déclaré que « tuit li franc ne sont pas gentilhomme », il ne trouve rien à dire, si ce n'est que « les gentilshommes sont

extraits de franche lignée » ! — En dernière analyse, il reste des points d'interrogation. Que sont devenus, à la fin du XIIe siècle, ces innombrables vassaux pauvres qui ont perdu le titre de *milites*? les cinquante-neuf *milites* de Leeuw-Saint-Pierre que la cousine de Thomas de Cantimpré avait connus dans sa jeunesse, et qui, dans sa vieillesse, avaient été remplacés par un seul « chevalier »? Se sont-ils fondus avec les nouveaux « francs hommes », de provenance servile, et par quelles transitions? Ou bien n'ont-ils pas pu prétendre, eux ou leurs descendants, à garder les privilèges de la gentillesse en arguant de la qualité de *miles* qui, dans les anciens temps, avait été attribuée à leurs ancêtres? — A ces questions et à beaucoup d'autres, très importantes pour l'histoire sociale du moyen âge, qui se pressent dans l'esprit, ni le livre ingénieux et confus dont nous avons essayé ici de lier les principales théories, ni, à notre connaissance, aucun livre, ne fournissent de réponse ; et peut-être que les documents ne permettent pas d'en donner.

CH.-V. LANGLOIS

ISLAM SAHARIEN

LA
MILLE ET DEUXIÈME NUIT[1]

(FRAGMENTS DE JOURNAL)

XXIX

3 novembre.

Un peu de sirocco nous accable aujourd'hui. Et la fièvre, qui toujours guette, en profite pour envahir les artères, doucement, doucement, languide et voluptueuse pulsation par quoi l'on s'use, s'abandonnant, devenant sa proie jusqu'à défaillir...

Si j'étais poète, j'écrirais sur la fièvre un lot de sonnets admirables. J'en vanterais le charme pervers. Des gens s'abolissent, exprès, par les alcools, l'éther, la morphine, la fumée d'opium et autres fâcheux ingrédients. Que ne viennent-ils au Sahara? Dans les endroits les plus mauvais, cela va sans dire. Peut-être ils y trouveraient des pâmoisons de haute rareté, des déliquescences imprévues, d'exquises disparitions de leur *moi* pensant. Et ce serait leur mort lente, très lente, voulue, bien voulue, un mode de destruction parfaitement propre qui débarrasserait la société d'Europe.

Ils auraient aussi l'extase. Mais c'est moins périlleux, je crois.

Depuis hier je me préoccupe de l'extase — depuis que le vieux pèlerin se tordait près du saint tombeau, dans une enviable crise de joie. Et la curiosité me tourmente. J'aurais

1. Voir la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre, et 1er octobre.

voulu savoir si le taleb, par exemple, mon brave et inséparable compagnon, avait obtenu lui aussi le « *them* en Dieu ». J'en doute par instants. Car celui qui vient de goûter l'anéantissement suave peut-il se remettre ainsi aux proses vulgaires de chaque jour ? Se résignera-t-il à quitter l'Incommensurable pour exhorter des esclaves, ou pour se promener avec moi — moi Roumi ?

— Ya Sidi — sa réponse fut tellement paisible... — ya Sidi, par ta tête chérie, tu te nourris, mais manges-tu toujours ? Tu as souvent soif, mais bois-tu toujours ? Tu trouves les femmes belles, mais les aimes-tu toujours ? Oui, Sidi, mon humble piété a connu les joies superterrestres. Seulement, vois-tu, pour savourer les délices de ces bonheurs-là, il est bon de redescendre parmi la vie des autres hommes. Ya Sidi ! — Le Fidèle monté au « degré perfectionné » occupe, alternativement, deux états : l'état *d'union*, où il n'aperçoit que Dieu et son unité ineffable ; l'état de *division*, où il rentre dans le cercle naturel pour s'occuper du bien des siens, du succès de l'œuvre commune et des devoirs extérieurs. Qui donc, ô Sidi, prêcherait la vertu, qui rendrait la justice, qui instruirait la jeunesse, qui soignerait les infirmes, qui vaquerait aux cultures et au commerce, si tous étaient sans cesse en extase ?

Je me soulevai, un peu étourdi : la fièvre battait à mes poignets le rythme du pieux discours. Je dis pourtant :

— Et le salut de vos âmes ?

— Le salut, Sidi ?... Mais le salut reste possible sans qu'on ait effleuré l'extase. Il suffit au Khouan vertueux, pour entrer dans les Paradis, d'avoir cru de tout son être à ce que contient la *chahada* — à ces « attributs » de Dieu, renfermés implicitement dans notre profession de foi : *La illah ill' Allah, ou Mohammed Ressoul Allah*. Et aussi, cela se conçoit, de faire l'aumône aux Saints, et de suivre les principes du Vénéré Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti.

Naturellement, cela se concevait. Donnez, donnez ! Je savais depuis longtemps ce mot d'ordre. Donnez pour gagner le ciel, donnez pour effacer vos fautes, donnez pour compenser l'extase manquante. — Ma fièvre croissait. A mes poignets, à mes coudes, de petits coups frappaient, réguliers, et

le frisson délicat du paludisme saharien me semblait aussi répéter : Donnez, donnez !

Le pauvre Si-Kaddour soupçonnait un doute en mon mutisme. Il continua néanmoins, très bénin :

— Ya Sidi, par la baraka ! nous ne recommandons la recherche de l'extase qu'aux fidèles choisis, de vie sainte et déjà vieux. Il faut aussi qu'ils soient instruits, pour extérioriser leur âme au moyen du seul amour de Dieu. Quant aux autres...

Il y eut un silence. Le sirocco devenait fatigant. Et ce fut comme en dormant que je relevai la phrase tombée (je ne savais du reste pourquoi cette persistance d'enquête).

— Quant aux autres ?...

— Les autres, ya Sidi, les intelligences moins vives, les ignorants, les simples, obtiennent un résultat par la répétition du nom d'Allah, deux ou trois mille fois. Au bout d'un temps le *nefs* seul vibre encore, tandis que le corps et le cœur s'endorment. L'extase arrive. Certes, cette pratique est moins pure et moins bonne, mais Dieu est Indulgent et Sage. *Il* comprend les faiblesses humaines. *Il* accepte aussi les deux extases délirantes, ô Sidi...

Ces doctrines sont monotones, mais elles me plaisent ainsi. Songez que j'ai la fièvre, et qu'il fait chaud, lourd, écrasant. Songez que si je cesse tout à fait d'interroger mon taleb, je sombrerai dans un sommeil coupé de délire, tout comme l'extase en question. Et, *chi lo sa* ? l'extase est peut-être bien quelque variante de la fièvre ; et je souffre peut-être, moi profane, de l'exacerbation du *nefs* qui n'est, on s'en souvient, ni l'âme, ni le cœur, ni le corps.

— Les deux extases délirantes, Sidi, sont : et d'abord celle qui saisit parfois le Croyant, dès qu'on lui permet de toucher le tombeau de Sidi-Bou-Saad, et celle qu'amène la fumée du kif, ou l'influence du haschich. Voie dangereuse ! Nous la permettons seulement après un long essai des moyens meilleurs. Du reste, ô Sidi, ta suprême compétence l'admettra, même parmi ceux qui s'efforçent, qui suivent les enseignements trois fois sages du Vénéré, qui mènent une vie pure, qui font l'aumône, qui s'élancent par la prière constante vers cette fusion dans la divine étincelle, beaucoup ne touchent

jamais le but. Ils s'arrêtent à mi-chemin du *them*. Ils ne peuvent anéantir leur corps, ni percevoir les effluves du grand Inconnu...

Et le taleb murmure, très bas, la voix soudain brisée :

— J'ai perçu ces effluves, ô Sidi, ô Sidi. J'ai savouré les délices du Ciel...

Il se tut, pris de rêverie.

Nous n'avons plus parlé pendant la soirée suivante. Le *them* morbide, celui de la fièvre, achevait de m'envahir. Des hallucinations passaient, des visions de *Khouan* prosternés, des Djazerli en extase, tous, tous, les gros lis blancs, tous écrasés de bonheur... Et vraiment une sorte de transport me prenait à mon tour, une ivresse non point croyante, non point mystique, mais sensuellement pâmée. Puis je glissai peu à peu dans le calme inerte des choses... Je fus une parcelle consentante du marasme musulman, subtil, quiet et berceur, dont (entre ses convulsions) l'Islam s'enveloppe comme d'un doux linceul.

Il respire sous le suaire. Sa mort est vivante — mais sa vie est faite de mort et du goût de la mort, et d'ardeur vers la mort.

XXX

4 novembre.

Et cette mort est gaie souvent — voire bouffonne et pantalonnesque.

Je me souviens qu'un jour, ou plutôt une nuit, Barka et Bachir voulurent me faire connaître la « danse des hommes ».

— Ya Sidi, ne le dis pas à Si-Kaddour...

Alors ils se glissèrent dans mon appartement, sept ou huit fidèles serviteurs et disciples, des « blancs » en majorité. La danse interdite, mystérieusement ils la dansèrent. Ils la dansèrent — ainsi qu'ils la miment presque chaque soir, en se cachant, à la muette, sous la faible lueur suspendue de ma lampe — chorégraphie équivoque, bras qui s'arrondissaient comme des bras de femme, faisant signe au désir. Réellement, pour un Roumi non pervers, ce ne semblait point très séducteur. Plutôt terne, avec l'attente de je ne sais quoi qui

vint enfin : le spasme de ces gens, brutal, parmi des rires, des cris étouffés. Et c'était l'extase encore — l'extase exhilarante et malsaine de paillasses et de pîtres — toute une parade de foire, gloussante et titubante, abrutie de joie par l'invocation de Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti, le Vénéré, le Sublime.

Pauvre Sidi-Bou-Saad ! Dans sa grotte, paraît-il, il répétait un verset de préférence à tant d'autres :

« Celui de vous qui gardera sa pureté sera béni »...

XXXI

5 novembre.

— Ya Sidi, me dit Si-Kaddour en entrant chez moi, tu vas recevoir, je crois, la visite de l'hypocrite, du fourbe et de l'homme dangereux.

Cette trinité en un seul être me met de très bonne humeur, — soit parce que « l'hypocrite » me devient sympathique, soit tout bonnement parce que, le sirocco disparu, j'ai pu ce matin faire le tour des jardins sans ma béquille ou sans le bras d'un esclave, avec le simple appui d'une canne de roseau.

— Eh bien, taleb, nous le recevrons pour le mieux, ce beau khodjah-chef. C'est un charmant garçon, qui se montre depuis des semaines un véritable ami.

Si-Kaddour hoche la tête du mouvement que j'aime, où il résume les protestations de sa conscience.

— Ya Sidi, que la *baraka* descende sur toi ! Tu peux nommer Si-Hassan-ben-Ali garçon charmant, pierre précieuse. Il y en a beaucoup de ces joyaux à travers le monde, en apparence ou en réalité. Le tison du feu de bivouac ressemble au rubis, Sidi : il est plus ardent, plus brillant même ; seulement il s'éteint, et le rubis ne s'éteint pas.

L' « hypocrite » arrivait en effet, escorté de ses deux sous-scribes, et nuançant aujourd'hui ses amabilités d'un peu de solennel. Sa marche paraissait protocolaire. Son air aussi. Sa voix aussi.

Il y eut naturellement des saluts, des préliminaires. Des compliments échangés. Mais ensuite :

— Ya Sidi, dans quelques instants, *inch' Allah*, Nos Seigneurs les Djazerti viendront te rendre leurs hommages, bien que l'heure ne soit pas convenable pour te troubler ainsi. Mais tu les excuseras, car ils ont une communication *urgente* à te faire. Et je suis heureux, Sidi, de pouvoir t'affirmer d'avance qu'elle est conforme au plus cher vœu de nos cœurs.

Là-dessus, le khodjah se retira, me laissant assez intrigué. Mais je me démontrai vite à moi-même qu'en pays arabe, une « importance » proclamée si fort était certainement petite. Et sans curiosité bien intense je les vis pénétrer dans ma chambre à la file, avec une suite plus nombreuse que de coutume, les Djazerti, les Sphinx hiératiques, les froids, les calmes, les blancs, les purs, les saints parents du Chériff.

— Que le salut soit...

Le reste se perdit dans un bourdonnement confus, qui bientôt mourut, et le silence régna. Les souples laines neigeuses formaient des tas symétriques sur les arabesques des tapis déroulés. Et du sommet de chacun de ces tas, entre un voile cordé et la noirceur d'une barbe soyeuse, des regards venaient à moi, tout en se surveillant les uns les autres, disant les défiances, les compétitions, les prudences, l'effacement volontaire et provisoire dans une situation difficile, comparable à celle d'archiducs dont chacun se croirait des chances certaines de devenir empereur.

J'attendais.

Ils attendaient.

Dans la paix de cette mutuelle attente on discerna le vol des mouches, qu'assagit l'automne — puis l'aboi d'un chien — puis le frou-frou métallique des feuilles de figuier, durcies par la saison, mais qui persistent à draper de vert la moitié des grosses branches sous ma fenêtre. Des minutes moururent, et des minutes. Enfin, de l'un des beurnouss une main grasse et blanche sortit lentement. Un index, sans beaucoup se lever, montra le ciel (que représentaient mes poutrelles vertes). Et la bouche de Si-Mesroud, oncle du Chériff, doyen actuel de la famille, proféra tout bas la phrase fatidique :

— *Allah aekbar...*

Signal, probablement. Le khodjah Si-Hassan-ben-Ali, secrétaire général et particulier, quitta tout de suite la stu-

peur rigide qu'il s'impose, très correct en l'exercice de ses fonctions. Et me fut confiée alors — il était temps — la « communication importante... »

Il ne s'agissait que d'une requête, d'une prière fort courtoise, transmise de la part du grand Absent, Sid'Amar-ben-Mohammed-ben-El-Aïd-ben-Taïeb-ben-Ahmed-Bou-Saad-ed-Djazerti, Sublime porteur actuel de l'étincelle divine... Ce personnage sacré, dont l'éloignement a pris pour moi des allures mythiques, me fait demander par courrier de ne point quitter Mozafrane avant son proche retour. Il veut, *inch' Allah*, saluer l'hôte de son logis. Il veut, *inch' Allah*, ne pas mourir sans que ses yeux m'aient vu. Il veut, *inch' Allah*, remercier le Seigneur d'avoir mis sa main dans la mienne...

Je devais rougir de confusion satisfaite.

— Ya Sidi, crois-nous, le retard pour toi sera peu de chose : car Notre Illustre Maître et Chériff (le Tout-Puissant augmente encore son incomparable réputation!) se trouve très près, à notre zaouïa-fille de Hassi-el-Biod. Dans huit ou dix journées, si Dieu veut, la joie de le revoir gonflera nos cœurs, soulèvera nos âmes. Tu pourrais d'ici-là fortifier ta précieuse santé. Et tu profiterais justement, ô Sidi, des grands convois de pèlerins qui viendront du Nord et de l'Est à ce temps même, comme il nous en viendra d'ailleurs, tu le sais, des quatre Directions de l'Esprit. Or, Sidi, leur halte chez nous n'est jamais longue. Tu repartirais avec eux, *inch' Allah*, pour la contrée où les tiens gouvernent excellemment sous la protection du Clément et du Miséricordieux. Et nous t'affirmons, ô Sidi, que tu courras moins de risques avec ces pèlerins que si tu t'en vas presque seul, protégé d'une simple escorte, franchir le grand Sah'ra dans cette saison de mauvaises rencontres. L'homme en troupe défie le lion, le *simoum* et les fusils...

Il parla longtemps, toujours plus persuasivement, le khodjah Si-Hassan-ben-Ali. Je le laissais parler comme si je fusse devenu l'un des Djazerti pétrifiés. Je calculais, à part moi, que ces huit ou dix jours, mettons douze, aboutissaient au terme prévu pour le parachèvement de ma guérison. Hamou le masseur accomplit de véritables merveilles — mais encore faut-il que ces merveilles soient consolidées et transportables jusqu'à Paris.

— Ya Sidi !...

Les phrases éloquentes sortaient, inépuisables. Et quand j'eus accepté, me donnant l'apparence (que je deviens fourbe, moi aussi !) de m'immoler à l'amitié pure — quand j'eus promis formellement « d'attendre le grand Chériff », les soupirs de gratitude remplirent ma chambre, non moins sincères, je suppose, que mon faux sacrifice et mon dévouement.

— Loué soit Allah !

— Loué soit Allah !

— Loué soit Allah !...

Cela se prolongeait sans fin.

— Loué soit Allah !

Mon enthousiasme, réel cette fois, faisait chorus. La distance entre la France et moi me semble diminuer rien qu'en fixant une date. Ce ne sont plus que peu de jours à passer ici.

— Notre cœur est un fragment de ton cœur. Nous te laissons, Sidi, avec le bien.

Et les regards étaient doux. Les menaces d'antan n'ont pas laissé plus de traces que le sirocco sur le sable — mais la bonne disposition peut fuir avec le beau temps. D'ailleurs ne sommes-nous pas bien singuliers, nous d'Europe, qui voudrions qu'un sentiment dure et persiste quand tout change en ce monde, la place des étoiles, l'humeur de l'homme et le sens des vents ?

XXXII

10 novembre.

Si-Kaddour ne tient plus en place, et son agitation semble mêlée d'enthousiasme et de chagrin. Demain, m'explique-t-il, demain dans la journée, *inch' Allah*, les pèlerins de la caravane d'Agadès seront ici sans encombre. Les estafettes de la zaouïa, qui montées sur leurs méharas battent le désert environnant, *les* ont signalés.

C'est le commencement des arrivées pieuses. C'est le grand pèlerinage annuel indiqué l'autre jour par Si-Hassan-ben-Ali. Et l'on nous annonce également, comme tout proches, les convois de l'Égypte, grossis des *Khouan* de l'Yémen, et

ceux des Croyants de Stamboul, du Turkestan, d'Asie-Mineure.

— O Sidi, tous apportent des dons de *ziara*, selon leur état et leurs moyens. Les zèles se montrent chauds, ya Sidi! C'est pourquoi notre reconnaissance est la même, qu'on nous offre un sac d'émeraudes ou sept grains de blé. Quelle joie de voir par foules nos frères, surtout ces Nomades Sahariens, qui seront à beaucoup près les plus nombreux, ces gens simples, mais de bonne race, puisqu'ils sont issus d'Abraham! La *baraka* divine va se trouver glorifiée, fortifiée — car c'est l'ensemble des fidèles qui est agréable à Dieu, et non pas un seul!

Oui, heureuses, heureuses nouvelles, quand même dites sur un ton théologique. L'instant approche. Bientôt, demain, après-demain, vont poindre aux horizons les pieuses caravanes d'autres pays, du Borkou, du Soudan, du Maroc par le Touat, de Tripoli, de Kairouan la Tunisienne, et du Sahara français. Je sens mon cœur tressaillir à cette idée du départ imminent, de la route vers les terres françaises... Quelques jours encore, et je m'en irai vers le Nord avec les pèlerins Châamba!

Le taleb me regardait d'un certain air mélancolique :

— Ya, Sidi, tu vas retourner dans ta France. Que nous deviendrons peu de chose pour ta mémoire et pour ton cœur...

J'essayai de le convaincre de toute ma reconnaissance, mais ce brave homme naïf et candide était sceptique aujourd'hui. Il avait dans les yeux ce regard énigmatique dont l'Arabe effleure les ossements du chemin, les ruines et les tombeaux.

— Ya Sidi, ta justice est incomparable, et ta bonté surpasse celle de Job. Mais nous serons alors pour toi, que tu le veuilles ou non, le vêtement rejeté, la tente usée, la forêt qui n'a plus de bois. D'ailleurs c'est la loi d'Allah. Il est le Clairvoyant, le Sage : car si tu ne te détaches pas de ce que tu laisses, tu meurs pendant ta vie septante-sept fois cent fois. Tu aimeras là-bas, ô Sidi, ceux de là-bas, dont certains ne t'aimeront pas tant que je t'aurai aimé ; mais ce seront ceux de là-bas, et ton esprit marchera ainsi dans le sentier raisonnable. Notre Vénéré Sidi-Bou-Saad-ed-

Djazerli (Dieu éternise sa félicité!) le déclare en son *Livre des Lances* :

> Ton nouvel ami, ô musulman, s'il est près
> Vaut mieux que ton frère s'il est loin...

Tout de même j'étais un peu ému.

— Remarque bien : je ne dis pas amen, Si-Kaddour.

— Excuse-moi donc, ô Sidi, de te blâmer. Par ta tête chérie, et pour le bonheur de ton existence, il *faut* dire : amen...

XXXIII

11 novembre.

Et tout en se détachant, tout en me faisant me détacher, Si-Kaddour m'accompagne aux campements des nouveaux venus, parmi le grouillement pieux, émerveillé, ahuri de ces pèlerins fidèles issus des « lointains lointains »...

On en a casé dans les cours, les places, les ruelles, les jardins, et jusque dans le sable. Ils ont dressé leurs tentes de laine, sous la draperie relevée desquelles brûle le petit foyer des matins et des soirs. Il y a là des hommes d'âge varié, quelques enfants, des vieilles femmes, — et les chameaux qui grognent et brament, clopinant sur trois de leurs pattes, tandis que la quatrième se relève grotesquement entravée. C'est en somme l'apparence de n'importe quelle affluence saharienne, foire ou fête, avec moins de tumulte peut-être, moins de cris, sauf de la part des dromadaires, bien entendu. Ce sont les affalements de formes lasses ou paresseuses, par groupes de sculptural agencement. Ce sont les attentes patientes en quoi se consument les jours de cette race : oui, toujours *ils* attendent « celui qui viendra » ; simple acheteur, ou Grand Chériff, ou Maître de l'Heure. Et cette attente béate et nerveuse, autant que l'extase presque, est une volupté.

Les principaux chefs arabes, les personnages afghans ou turcs trouvent abri dans les bâtiments de la zaouïa. Mais la masse des *Khouan* reste à la porte, faute de place. Ainsi les

ahl-es-soffa, les « gens du banc » dont j'ai parlé, les « espéreurs », les « demandeurs » se trouvent simplement augmentés de quelques milliers d'humbles, aux visages blancs, noirs ou bruns, aux turbans plus ou moins gros, plus ou moins bariolés, qui remporteront la Certitude et la Joie. Ils croient. Leurs femmes seront fécondes, leurs maux seront guéris, leur âme sera sauvée, leur être aura senti le bonheur à ce degré suprême où davantage serait la mort.

La Joie, la Certitude...

Ils arrivèrent ce matin, chantant, malgré les défenses rituelles, la louange de Sidi-Bou-Saad, le Pôle sublimement élevé. On a feint de ne pas entendre cette infraction aux saintes règles : et très vite le milieu ambiant calma leur trop folle ardeur. Ils se bornent maintenant aux litanies djazertiques, seul bruit de prière permis par un Ordre dont le *dikhr* et les oraisons sont muettes. Ils épanchent le trop-plein de leur émoi dans ce bourdonnement musical et sensuel que jamais je n'oublierai, et qui fait partie, pour moi, de l'atmosphère de Mozafrane :

Que Dieu soit exalté,
Le Seul, le Victorieux !
Que Dieu soit exalté,
Le Grand, le Certain !
Que Dieu soit exalté,
Le Fort, le Généreux !
Que Dieu soit exalté,
Le plus Miséricordieux !
Que Dieu soit exalté,
Le plus Clément des Cléments !
Que Dieu soit exalté,
Le Puissant par Excellence !
Que Dieu soit exalté,
L'Entendant, le Voyant !
Que Dieu soit exalté,
L'Incommensurable, le Roi !
Que Dieu soit exalté,
L'Ami des repentants !
Que Dieu soit exalté,
Le Donneur de secours !
Que Dieu soit exalté,
Le Connu pour ses bienfaits !

Que Dieu soit exalté,
L'Adoré en tous lieux !
Que Dieu soit exalté,
L'Invoqué dans toutes les langues !
Que Dieu soit exalté,
Le Continuateur de ses propres œuvres !
Que Dieu soit exalté,
L'Apparent et le Caché !
Que Dieu soit exalté,
Le Premier et le Dernier !
Que Dieu soit exalté,
Le Maître de toutes choses !
Que Dieu soit exalté,
Avant toutes choses !
Que Dieu soit exalté,
Pendant toutes choses !
Que Dieu soit exalté,
Après toutes choses !
O Dieu, Seigneur des Créatures, ô Dieu !...

*
* *

A vrai dire, mon « détachement » ne produit pas encore ses effets. Ces *Khouan* m'intéressent trop, surtout ceux d'origine arabe et nomade, les vrais gardiens des traditions depuis les pasteurs de Chaldée, — à défaut d'Abraham.

— Ya Sidi, m'affirme Si-Kaddour, il y a parmi leur nombre beaucoup d'âmes agréables au Puissant.

Et mon taleb leur parle, les reconnaît d'une année à l'autre, désigne les plus âgés par leur nom (ce nom très souvent emprunté à la famille des Djazerti : Amar, Bou-Saad, El-Aïd, Ahmed, comme les légitimistes appelaient chez nous leurs fils Henry).

— Le salut sur toi, ô Mohammed-ben-Taïeb ! Tu es comme le lièvre, tu ne vieillis pas !

— Ya Sidi Taleb, sur toi la bénédiction et le salut ! Merci. Et tu vas bien ?

— Bien.

— Dieu soit remercié, ô Sidi Taleb. Et tes affaires vont bien ?

— Bien.

— Et les tiens vont bien?

— Bien.

— Et ceux qui t'intéressent vont bien?

— Bien.

— Et alors vraiment tout va bien pour toi?

— Bien.

— Et vraiment tu es tout à fait bien ?

— Bien.

— Abdoullah! Dieu soit remercié.

Viennent ensuite les propos sur la froide température de ces jours derniers, et le temps qui va se réchauffant considérablement. Puis les petites enquêtes du taleb. Il s'inquiète de l'état moral et physique des tribus éloignées, des *Ksour* distants.

— Ya Sidi Taleb, Allah soit loué, il n'y a chez nous que le bien et la tranquillité.

Partout, partout, à croire les réponses, règnent ce bien et cette tranquillité; seulement, si l'on poursuit les questions, on découvre partout, partout, des abus, des crimes, des vols armés, des assassinats, des pillages. Mais cela ne compte pas. Dieu l'avait écrit. *Mektoub Allah*...

Le thème récriminatoire (la *chicaya* traditionnelle) se développe aussi, fertile en variations :

— Ya Sidi Taleb, le mokaddème n'a pas été poli avec moi, parce que je suis pauvre. Si j'avais été riche, il m'aurait baisé le manteau. Ya Sidi Taleb, quand le *kelb* (chien) a de l'argent, on lui fait la révérence et on le nomme « Sidi Kelboune »...

Le bon Si-Kaddour essaie d'arranger les choses.

— Ya El-Aïd-ben-Amar, ta langue prend le mauvais chemin. Peut-être avais-tu refusé au mokaddème les aumônes conformes à ton état. Tu sais que le Seigneur a dit : « O croyants, faites don à ceux qui vous dirigent des meilleures choses que vous aurez acquises et des meilleurs fruits que vous aurez fait sortir de la terre. Ne distribuez pas en largesses la partie la plus vile de vos biens... »

Après cette exhortation, Si-Kaddour s'en va — nous nous en allons — un peu plus loin.

— Ya Ahmed-ben-bou-Saad, réjouis ton cœur! Tu vas

boire l'eau d'Aïn-Selam. Tu vas recevoir, une fois de plus, la bénédiction divine. Tu vas écouter la voix du Chériff avec ivresse et reconnaissance. Souviens-toi qu'il est écrit dans les enseignements sublimes du Vénéré Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti : « La situation du disciple devant le Maître doit être celle d'un affamé qui, assis pour pêcher au bord de la mer, en attend sa nourriture et sa vie même... » Rappelle-toi aussi que la *baraka* descend où Dieu veut.

Alors, se tournant vers moi, Si-Kaddour m'introduit dans l'entretien théologique — très fier qu'il est, sous son air bonhomme, d'exhiber aux yeux des Fidèles un Roumi « comprenant El-Koran ».

— Ya Sidi, tu les connais, les miracles de la grâce, et toutes les merveilles qui firent éclater comme un soleil la sainteté supérieure du Vénéré Sidi-Bou-Saad !

Et moi, pour me montrer poli, je m'embarquai dans une phrase malheureuse. J'indiquai (supposant plaire à ces admirateurs du Saint) que peut-être un jour le Grand Chériff actuel exciterait-il les mêmes dévouements et ferait-il, après sa mort, des miracles extraordinaires, rappelant ceux de son aïeul.

A peine ai-je achevé ces mots, une clameur résonne — un hourvari de protestations variées.

— Ya-a-a-a-ah !... Mais on l'adore ! Mais à chaque heure, à chaque minute, *il* accomplit des miracles ! La lune ni le soleil ne se lèvent sans avoir à éclairer les prodiges du Chériff !!

Et les bras gesticulent, les regards fulgurent, les gosiers crient. J'ai déchaîné la passion qui dormait auprès des petits feux de campement — qui se pelotonnait jusqu'à l'arrivée du Vivant, de Celui dont les anges baisent les pas, l'Appui du Monde, la Lumière parfaite, l'Œil de la Foi, l'Illustre Grand Chériff Sid'Amar-ben-Mohammed-ben-el-Aïd-ben-Taïeb-ben-Ahmed-ed-Djazerti.

— Ya Sidi ! sache-le, devant *lui* l'amour des peuples est si empressé que le poitrail de sa monture coupe la foule comme le poignard coupe la chair !

— Ya Sidi ! L'archange Djébril lui a fait don de septante-sept mille chameaux, et *lui*, dans sa bonté, les a lâchés librement dans le Sah'ra, jusqu'au Soudan, jusqu'en Égypte

pour sauver la vie de ceux dont les animaux de caravane sont morts !

— Ya Sidi ! quand *il* se déplace, il est sous une tente magique, où les aliments les meilleurs viennent seuls !

— Ya Sidi ! *il* a pour son fusil des balles en or, qui frappent mortellement tous ceux qu'il vise !

— Ya Sidi ! *il* a son anneau qui le rend invisible, lorsqu'il veut ! Et si sa clémence ne tournait pas le chaton au-dedans de sa main, tous ceux qui l'approchent seraient changés en pierres !

Ces propos vociférés se croisaient autour de moi, comme le vol d'un essaim de guêpes ; des mains persuasives, véhémentes, quasi hostiles se cramponnaient à mes vêtements, et j'eus une certaine peine, malgré l'aide de Si-Kaddour, à me tirer du bousculage.

— Paix ! silence ! *eskout* ! réclamait le taleb.

Effervescence vite calmée d'ailleurs, muée en d'obéissants sourires. Mais le fanatisme avait pour la première fois passé près de moi, tout près. Et ce qui m'impressionnait — car je me sentais impressionné, je l'avoue, — ce n'était certes point la rudesse de ces enfants des solitudes, contre laquelle me protège trop bien l'amitié *présente* des Djazerti. C'était l'exaltation intolérante de toutes les époques, c'était les massacres ariens, c'était la guerre des Albigeois, c'était l'invasion des Turcs en Europe, c'était le sac de Constantinople par les Croisés, c'était l'Inquisition, et la Ligue ; c'était les sorciers brûlés, c'était aussi la folie sanglante qui souilla la Révolution, par fanatisme de liberté. Et ceci n'est point une « phrase » combinée maintenant, après coup.

Non, ces drames ont ressucité, je ne sais comment, hallucination singulière, cinématographe mystérieux, lors de ces minutes mêmes où les Croyants me hurlaient au visage l'excès de leur enthousiasme et l'ardeur un peu féroce de leurs rectifications...

— O taleb, — demandai-je à Si-Kaddour, — pourquoi ne m'avais-tu jamais rien dit des miracles du Grand Chériff ?

Le visage du vieux théologien se rida plus fort, exprimant quelque embarras. J'ai déjà vu cette expression sur les traits de prêtres catholiques, lorsqu'on parle en leur présence de certaines pieuses apparitions plus ou moins discutées.

— O Sidi, excuse l'amitié de ton serviteur! Je t'ai dit tant de choses. Notre Grand Chériff commande dans la force et dans le bien. Je t'ai confié — je me souviens, Sidi, — qu'il ne remue pas le plus petit de ses doigts sans que ce mouvement réponde à des âmes du Soudan, de l'Ouadaï, de l'Arabie, du Maroc et de votre Algérie entière. N'est-ce pas un assez beau miracle! Et n'en as-tu pas la preuve aujourd'hui?

Un quart d'heure plus tard, après la prière du *mogh'reb*. La scène avait changé.

Dans la cour de la mosquée, le gros Oukil Si-Djelloul-ben-Embarek me tenait un langage beaucoup plus terre à terre. En sa qualité d'administrateur, de ministre des finances, l'Oukil voudrait mettre un terme au chapitre des dépenses, et que le chapitre des recettes gonflât, gonflât, autant que le Nil lors des époques de bienfaisante crue.

— Ya Sidi, ne t'y trompe pas : le pèlerinage *el-Kébir* est une perte pour la zaouïa, non un bénéfice. Cette année surtout, où tant de gens vont attendre plusieurs jours notre Grand Chériff! Par la bénédiction de Sidi-Bou-Saad, une pareille foule à nourrir! Et le *hamma* des Askers qui jour et nuit chauffe pour les pèlerins! Et les vêtements que nous distribuerons aux plus dénués! Une ruine, Sidi.

Je risquai une légère allusion aux offrandes générales et aux présents somptueux apportés par les riches *Khouan* de l'Orient.

— Ya Sidi, tu es au-dessus de ma tête! Mais permets-moi de t'affirmer qu'au fond ces cadeaux ne sont pas notre affaire. Ce qu'il faut pour une zaouïa, Sidi, c'est de l'argent, de bons douros; ou ces marchandises propres au trafic, meilleures encore : des chameaux, des chevaux, des moutons, des grains, de la gomme, des dattes. Crois-tu donc, ô Sidi, que les vases ciselés des uns, ou les misérables dons des autres, les pauvres, me procurent seulement la farine du cousscouss énorme de chaque soir.

Son geste circulaire indiquait toute la vaste place où des esclaves apportaient justement les plats de bois, pleins du savoureux régal. Il en venait des cuisines, encore, encore, encore. Les monceaux de portions habituelles m'effrayaient

déjà lorsque je les voyais distribuer, chaque soir, par les agiles messagers de la quotidienne bombance. (C'est un peu phalanstérien, Mozafrane ; on y prépare les aliments sur un seul point ; et la demeure individuelle n'y est que le refuge des siestes et des nuits, l'asile pour dormir, aimer ou souffrir.) Mais je reviens à ces accumulations de grains blancs, amollis au-dessus des vapeurs de la *merga* bouillante, rendus onctueux par le bon *taam* de mouton. Leurs amas pantagruéliques se quintuplaient pour le moins aujourd'hui...

Et cela composait un curieux spectacle, ces groupes de « mangeurs » serrés près des feux dans le jour baissant, ces appétits autour de ces victuailles, ces béatitudes à l'idée de « rassasier les ventres ». Et mon estomac, à moi, se trouvait rassasié, rien qu'en songeant aux autres cours, aux places, aux galeries, aux ruelles, aux jardins, à la dune, où des plats et des plats mêmement se vidaient, où des Fidèles se bourraient, se gavaient, joyeux, louant Allah et les Djazerti, tandis que pour les supérieurs — et pour moi, hélas ! — cuisaient les mets innombrables, tournaient les broches de bois des *méchouïs*, épaississaient les ragoûts, mijotaient les soupes au bouillon poivré, fumaient les pâtisseries, les feuilletages, les frangipanes. Et les graisses, et les beurres rances, et les hachis pimentés, et le miel, et l'eau de roses, et le musc, tout cela se combinant en une odeur de nourritures dont ma mémoire instruite ressentait un violent dégoût.

L'allégresse cependant régnait partout :

Abdoullah !...

Enfin nous rentrions par la Place des Caravanes, trébuchant contre les plateaux chargés et les dîneurs accroupis.

Nous formulions des souhaits :

— Soyez avec le bien et le salut ! Qu'Allah bénisse votre repas !

— Merci, merci. Sur vous deux la bénédiction de Sidi-Bou-Saad !

Mais, dans cette cohue, mon taleb dénicha bien vite d'autres anciennes connaissances.

— Ya Taïeb-ben-El-Aïd, salut ! Qu'Allah tourne au profit de ton âme ce qui nourrit ton corps !

Et des politesses renouvelées, des questions, des réponses

voltigeant de lèvres en lèvres. Celui-là aussi, Taïeb-ben-El-Aïd, interrogé au sujet de l'état moral des tribus, prononça la phrase coutumière :

— Ya Sidi Taleb, loué soit Allah, il n'y a chez nous que le bien et la tranquillité.

Il répétait : « le bien et la tranquillité », appuyant sur les mots avec trop de persistance. C'était un de ces Nomades, « maigres comme un roseau », infatigables, durs, un peu sauvages, pleins de bravoure rusée et de musulmanes vertus. Et sa voix s'élevait. On eût cru qu'il voulait masquer, du bruit de ses paroles, une clameur de gémissements dont les éclats nous parvinrent tout de même à travers le bourdonnement général.

Mon *taleb* dressa l'oreille. Qu'était-ce, par Allah, ces lamentations ?

— Ya Sidi Taleb, comme je te le dis, il n'y a chez nous que le bien et la tranquillité. Seulement Ahmed-ben-Mohammed est allé voir de l'autre côté de la vie. Sa tente le pleure.

— La mort rouge? questionna Si-Kaddour avec une assurance, une brièveté qui me surprirent.

Mais le Nomade ne voulait point se compromettre :

— O Sidi Taleb, que ta bonté m'excuse. Je préfère ne rien te répondre. Dans la bouche qui reste close, le moucheron ne peut pas entrer.

— O Sidi Taleb, gémirent d'autres hommes de la même tribu, moins circonspects, ô Sidi, *son* fusil est venu, lui n'est pas venu ! *Il* a été assassiné ce matin à l'heure de l'aube. Nous étions déjà en vue de l'oasis sainte. C'est un sacrilège, une profanation !

Sur le nom de l'assassin, cependant, eux aussi restaient « bouche close ».

— Peut-être certains le savent-ils, peut-être ne le saura-t-on pas. On n'a pu recueillir le sang, pour faire l'épreuve. Mais là-bas, Sidi Taleb, se forme la nuée de l'orage.

Orage de vengeance. « Là-bas », c'était la tente où sanglotaient les fils et le frère du mort. Quelques vieilles femmes pieuses, par solidarité, s'y étaient groupées, et poussaient ces effroyables cris auxquels je me suis accoutumé, mais qui me donnaient le frisson lors de mon premier voyage. Hurlements

éperdus, désolations où s'effondre la créature humaine. Même pour la mort d'une simple connaissance coulent à flots des larmes hystériques, véhémentes, ruisselant avec le sang des joues déchirées.

— O mon père ! ô mon père ! ô mon père ! ô mon père !...

Et les reproches au Ciel — et les imprécations. Je puis me tromper : mais j'imagine que Si-Kaddour regrettait d'avoir traversé la Place des Caravanes ce soir. Avertis de la présence d'un des plus saints *tolbas* de la zaouïa, les parents du défunt s'étaient précipités, mouillés de pleurs, saignants, eux aussi, de griffures. Ils accusaient formellement un certain Bel-Kher, un gueux, un infâme ! Ils accumulaient les preuves confuses, non vérifiables, toute une histoire de jalousie mêlée (comme presque toujours) de questions d'intérêt, de chameaux volés, de douros. Et ce Bel-Kher, après avoir souillé du meurtre la caravane de pèlerinage, avait maintenant disparu ! Fils de prostituée ! Fils de Chitane !

— Que son retour soit malheureux !

— Qu'il trouve en arrivant sa tente violée !

— Qu'Allah lui jaunisse le visage !

— Que maudits soient la mémoire de son père et le ventre de sa mère !

Soudain, l'aîné des fils eut une effrayante explosion de rage :

— O mon père ! ô mon père ! Tu étais le maître du courage ! Tu étais le maître du bien ! Tu n'es pas mort dans ton jour ! Ton sang crie et demande le sang ! Je t'en donnerai, *inch'Allah*, ô mon père, ô mon père ! Je te donnerai la vie de Bel-Kher ! Je ferai de son corps une gaine à mon couteau !

Et les autres parents se joignaient à ces malédictions, proférant les mots les plus terribles. Si-Kaddour, en vain, essayait de les calmer.

— O mes enfants, ne ressemblez point à cette femme qui défaisait le fil qu'elle avait tordu solidement. Ne prononcez point entre vous de serments inutiles que vous ne tiendrez pas ensuite...

Mais le respect disparaissait sous l'excitation factice ou vraie. Le taleb fut violemment interrompu.

— Nous les tiendrons, par notre chance des Paradis! Par les entrailles de nos mères, nous les tiendrons, nous ne serons avec toi, ô fils premier-né du mort, qu'un seul poignard, qu'un seul sabre, qu'un seul fusil! Nous ne renoncerons à ta vengeance que si nos enfants sont perdus et nos têtes frappées!

Si-Kaddour les regardait maintenant, désintéressé, semblait-il.

— Que votre père dorme en paix...

Son ministère, presque un sacerdoce, le forçait à dire les paroles qui calment.

— Que votre père dorme. L'ange Azraïl viendra tout à l'heure près de lui pour faire le décompte de ses bonnes et de ses mauvaises actions. Puisque c'était un homme juste, il sera heureux : le patronage de Dieu suffit.

Ce fut alors que le public, les assistants, qui de plus en plus s'amassaient et se multipliaient (ayant achevé leur cousscouss devenu ainsi repas de funérailles), conjurèrent le taleb de dire pour Ahmed-ben-Mohammed la prière des trépassés. Certainement d'autres *tolbas*, de jeunes savants secondaires avaient bien été mandés afin de diriger la veillée de larmes : mais de Si-Kaddour les oraisons plaisaient à Allah.

Il fallut céder.

— Au nom du Dieu Clément et Miséricordieux!

Tous, accroupis maintenant, formant un cercle épais, posèrent leurs mains devant eux, en forme des feuillets d'un imaginaire livre ouvert. Et les yeux de leur âme lisaient sur ce livre... Les vieilles femmes, prévenues, se taisaient. Et le crépitement des feux de genêt troublait seul le silence, joint aux sourds grognements des chameaux qu'on avait éloignés.

Louange à Dieu qui fait mourir et vivre!

Louange à Dieu qui ressuscite les morts!

O Seigneur, Ahmed-ben-Mohammed des Ouled-M'baïl était ton adorateur, fils d'un serviteur de ton serviteur... Accorde-lui ta bonté. Lave-le avec l'eau, la neige et le feu. Qu'il soit purifié comme une gandourah blanche. Donne-lui une habitation plus belle que la sienne, une épouse plus désirable que la sienne. S'il était bon, rends-le parfait. Et pardonne ses péchés, ô Seigneur! Il est réfugié

chez toi, et c'est le meilleur refuge. Nous te supplions tous pour lui, au nom des anges et des archanges, au nom du saint prophète Mohammed, au nom de tes amis Ibrahim, Noah, Moussa, Eli, Daoud et Suléïman, au nom de Sidna-Aïssa (Jésus), ton Souffle, qui jugera les âmes au Jour de de la Rétribution. Nous te supplions surtout au nom du Vénéré Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti, ton Fidèle. Que notre prière monte à travers les sept cieux jusqu'à ton trône, entre les ailes des Chérubins...

Dieu est le plus grand! *Allah aekbar!*

Mais le recueillement n'avait pas étouffé les rancunes. Tandis que nous nous éloignions enfin, les parents du défunt répétaient plus résolument leur vœu terrible :

— O fils du mort, nous n'abandonnerons ta vengeance que si nos enfants sont perdus et nos têtes frappées!

Et les vieilles femmes hurlaient de nouveau, pareilles à des panthères. Et mêlées de sang les larmes ruisselaient. Et les appels de désespoir montaient, montaient, s'épandaient jusqu'au Sah'ra nocturne, avec la fumée des foyers et l'odeur encore flottante du cousscouss.

JEAN POMMEROL

(La fin prochainement.)

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA CRISE ALLEMANDE

En ces deux mois de vacances, quelques discours de nos ministres ont retenti, dont la presse européenne s'est beaucoup occupée avec une grave méconnaissance de notre pays et de notre langage. Nous pouvions croire cependant que, répandue aux quatre coins du monde, l'œuvre d'Alphonse Daudet avait popularisé les façons de dire habituelles à Tartarin et à Numa Roumestan. Quand nous avons pour ministre un député de Tarascon — ou tout proche —, il est trop évident que ses discours ne sauraient prêter aux mêmes gloses que les paroles d'un Gladstone ou d'un Franklin. Il faut répéter à l'Europe qu'entre Valence et Toulon, électeurs et élus parlent autrement que « gens de Nord ». — « Si j'avais été ministre en 1882, disait un jour devant moi un notable Marseillais, l'affaire d'Égypte aurait été bouclée en une heure. J'aurais fait venir le président de la Compagnie de Suez, qui est Français. Je lui aurais donné huit jours pour reboucher son canal. Le lendemain, les Anglais auraient quitté Alexandrie. »

Les Américains ont proclamé jadis la doctrine de Monroe pour empêcher l'intervention européenne chez eux. Par sa note à la Roumanie sur la condition déplorable des Juifs en ce royaume, M. Hay inaugure une politique nouvelle qui pourra mener les États-Unis en bien des affaires. Le cas actuel ne saurait prêter à discussion : il est certain que la Roumanie a tourné ses engagements solennels, qu'elle a violé ses promesses du traité de Berlin et que les Juifs roumains ne peuvent pas rester dans la situation présente. Mais on cherche la raison qui a si vivement intéressé M. Hay au sort de ces malheureux.

Parmi tant d'infortunes, pourquoi choisir celle-là? Arméniens en Turquie, Polonais en Allemagne, Juifs et Finlandais en Russie, Irlandais en Angleterre, combien d'autres races et nationalités plus nombreuses, aussi misérables, sont forcées par la même tyrannie de leurs gouvernants à émigrer vers les États-Unis! Si la note de M. Hay n'est que la première d'une série et si les Américains veulent se faire à travers l'Europe les champions de la justice, on ne saurait trop applaudir à ce début. Les États-Unis rappelleront les vieilles puissances au respect du droit. Mais ils accepteront aussi, en juste retour, que nous leur signalions alors la misérable condition des nègres en Louisiane. Pour parler net, on aurait aimé que cette première intervention américaine en Europe se produisît contre une grande puissance et non contre un petit État. Quels que soient les torts de la Roumanie, on ne peut oublier qu'elle est faible et qu'entre elle et les États-Unis la partie est vraiment trop inégale.

Mais sur le résultat de cette note généreuse, il ne faut pas avoir de fausses espérances. L'Allemagne ne laissera pas violenter son client de Bucharest. Elle a, dans ce moment surtout, un trop vif besoin de son prestige mondial, si elle veut sauver de la crise présente le commerce exagéré qu'elle avait mis tant de hâte à « pousser » sur tous les marchés de l'univers. Cette crise allemande aura son influence dans les affaires internationales : économiques et politiques, les conséquences en peuvent être graves pour l'Europe entière. L'Allemagne prospère fut pacifique. Que sera l'Allemagne embarrassée? Ce furent les embarras du commerce anglais qui firent la puissance d'un Chamberlain et le succès de l'impérialisme en Angleterre. Cet exemple incite peut-être à bien étudier la crise actuelle du commerce allemand.

Les victoires allemandes ont de pénibles lendemains. Après les triomphes de 1870-1871, l'Empire avait connu la dure année 1873 avec ses ruines financières et ses craintes de famine. Voici qu'après les merveilleuses années 1894-1899, après cette campagne industrielle et commerciale qui conduisit au succès de 1900 et qui ramena les Allemands triomphier à Paris, dans les galeries de notre Exposition, voici que la fin même de cette année 1900 — *annus mirabilis*, disaient les Allemands qui, même dans les affaires, n'oublient pas toujours leur latin — et toute l'année 1901 et le début de 1902 apportent des désastres, des faillites retentissantes, une crise générale du commerce et de l'industrie, dont les effets ont été palliés par mille expédients publics et privés, mais dont

la prolongation alarme les prophètes les plus optimistes. Dès l'automne de 1900, les consuls étrangers signalaient à leurs gouvernements la grandeur et l'intensité de cette crise, et, en septembre 1902, notre consul à Stuttgart, M. Jullemier, écrit encore dans notre *Moniteur officiel du Commerce* :

La grande fabrique de bonneterie *Vereinigte Tricotfabriken Vaihingen*, à quelques lieues de Stuttgart, qui passe pour la plus considérable de l'Allemagne, annonce qu'elle réduit son capital de 800 000 marcs. C'est là une nouvelle preuve du peu de bénéfices que réalise cette industrie et des difficultés que rencontre l'Allemagne pour faire face à la crise actuelle. Ce qui s'est passé dans cette fabrique est l'histoire banale de presque toutes les grandes entreprises allemandes.

L'usine produisait des articles à bon marché, répandus dans le monde entier. L'affaire paraissait excellente. Grisés comme tous les industriels allemands, les directeurs voulurent étendre le cercle de leurs opérations. Comme la majorité de leurs confrères, ils s'adressèrent aux banquiers, auprès desquels ils trouvèrent naturellement un concours empressé : la *Württembergische Vereinsbank* avança les fonds et contribua à faire de la fabrique de Vaihingen la colossale entreprise que l'on sait. Mais le phénomène qui s'est produit sur tout le territoire de l'Empire se manifesta également ici : la production allemande dépassa les besoins de la consommation nationale et étrangère. L'année dernière, les propriétaires de l'usine, qui devaient 1 million de marcs à la banque, durent mettre leur affaire en actions au capital de 3 millions et demi de marcs. La crise continuant, il a fallu prendre des mesures plus radicales et réduire le capital, en s'avouant que d'autres sacrifices seront peut-être nécessaires.

Il y a eu ainsi, sur tous les points du territoire, un « forçage » des usines allemandes au moyen des banques, et c'est, on l'a souvent répété, à cet appui des banques qu'est dû l'essor prodigieux de l'industrie germanique. Aujourd'hui encore, un grand nombre d'entreprises industrielles ne continuent leurs affaires qu'au moyen des fonds mis à leur disposition par les banquiers. Ceux-ci n'attendent que le moment favorable pour se dégager en mettant l'affaire en actions. Mais les nombreux krachs, qui se sont produits dans les banques, et la situation incertaine et vacillante de beaucoup d'établissements de crédit montre que l'état financier est loin de s'améliorer. Car, la plus grande partie des capitaux allemands ayant été affectée, par l'intermédiaire des banques, à des entreprises industrielles, une crainte légitime se manifeste aujourd'hui dans le public, au sujet de ces affaires. L'argent ne peut donc plus affluer comme auparavant.

Les petits rentiers recherchent plus volontiers aujourd'hui des placements moins chanceux : ils se tournent vers les fonds d'État. Les capitaux disponibles auraient même une tendance à s'adresser aux emprunts et fonds d'État étrangers. La Bourse de Londres vient d'admettre à la cote l'emprunt impérial de cent millions de marcs 3 p. 100 et les consolidés prussiens 3 p. 100, qui se montent à 277 millions 794 400 marcs. Il s'agit là d'emprunts anciens ; mais le fait que ces opérations soient devenues d'une telle importance sur la place de Londres est symptomatique, et la presse allemande manifeste le regret que le marché national se décharge ainsi des emprunts nationaux auxquels il doit sa véritable force. Il est permis de se demander dans quelle mesure cette crise financière va réagir à son tour sur l'industrie et le commerce. Si les fabricants allemands sont réduits à leurs propres ressources, s'ils ne peuvent plus compter sur le concours des banquiers, pourront-ils faire face à la situation et continuer leurs opérations sur une aussi vaste échelle? Il semble bien qu'il faille s'attendre à de nouveaux mécomptes à moins d'une énorme augmentation dans les demandes ou de la création de marchés nouveaux, ce que l'optimisme le plus confiant ne saurait aujourd'hui escompter.

Notre consul, par cet exemple particulier, nous décrit fort exactement l'allure et comme la courbe générale de cette crise allemande.

L'Allemagne avait connu l'extrême prospérité. Le travail et la science de la nation, les soins des gouvernements et le régime économique inauguré par les traités de 1892 avaient suscité dans tout l'Empire une foule d'affaires ingénieusement établies, habilement dirigées. Depuis 1894, surtout, ces affaires allaient étendant de jour en jour leur clientèle et leurs bénéfices. De 1890 à 1900, le commerce extérieur de l'Allemagne, importations et exportations, augmenta de plus d'un tiers. Déjà, de 1871 à 1890, ce progrès, sauf quelques années mauvaises, avait été continu. De 1890 à 1894, s'il y eut encore de médiocres années, c'est à des causes toutes passagères, à la rupture des relations russo-allemandes surtout, qu'il fallait les attribuer. Mais ce fut depuis 1894 que le commerce extérieur de l'Allemagne conquit vraiment la clientèle de l'univers. Les exportations passaient de 4 milliards 100 millions de francs, en 1890, à 5 milliards 700 millions en 1900, et le tableau suivant nous montre qu'en ces exportations les matières premières et objets d'alimentation ne

tenaient qu'une faible place. C'étaient les exportations de produits fabriqués qui venaient au premier rang et leur valeur croissait d'année en année; le monde entier devenait le client de l'Allemagne industrieuse :

EXPORTATIONS DE L'ALLEMAGNE

(En millions de francs)

Années	Total	Matières premières	Objets d'alimentation	Produits fabriqués
1890	4 158	886	588	2 684
1892	3 692	793	462	2 437
1894	3 702	835	518	2 349
1896	4 406	966	564	2 876
1898	4 696	1 070	631	2 995
1899	5 258	1 270	598	3 390
1900	5 764	1 389	647	3 728

Pour satisfaire à cette clientèle mondiale, l'Empire se couvrit de fabriques. La main-d'œuvre déserta les champs et afflua vers les villes industrielles. Il fallut des capitaux. Comme ils étaient rares, l'industrie se mit en frais pour les attirer. Elle promit à ses prêteurs des intérêts de 8 et 9 p. 100, à ses actionnaires des dividendes de 14 et 16 p. 100. Tous les capitalistes, petits et grands, accoururent à ces placements rémunérateurs. Mais, pour payer cette aide, l'industrie dut décupler sa production, et le commerce dut trouver, vaille que vaille, une clientèle encore plus grande. Ce fut une opération hasardeuse. Les sages et ingénieuses affaires de 1894 firent place à des entreprises plus risquées. On prit des engagements à longs termes avec de lourds escomptes et des crédits sans fin. L'Allemagne accepta tous les clients et toutes les commandes qui se présentèrent. Elle distribua, ou plutôt jeta, sur le marché mondial ses ballots et ses machines, avec une légèreté qui scandalisa les vieux commerces anglais et français. Ses commis-voyageurs souscrivaient à toutes les conditions, baissaient les prix au gré de chacun, ouvraient des crédits presque illimités et, ne cherchant que la quantité des affaires, ne s'entouraient d'aucun renseignement, d'aucune garantie sur leur qualité. Les petits bénéfices, dont l'industrie

allemande s'est toujours contentée, ne purent bientôt plus compenser les grosses pertes qu'amena cette façon de vendre n'importe où, à n'importe qui, à n'importe quel prix.

Alors, sentant venir les années mauvaises ou forcés de chercher de nouveaux capitaux, les industriels mirent leurs affaires en actions. Des sociétés à grands frais généraux se formèrent pour administrer ces entreprises qui, déjà, ne pouvaient plus supporter le poids des frais engagés et des emprunts. Les industries minières, métallurgiques, chimiques et électriques, surtout de 1898 à 1900, virent éclore une multitude de ces sociétés à capital énorme. Le tableau suivant montre bien le développement exagéré que prirent à travers tout le pays ces sociétés minières et électriques, durant les dix années dernières :

SOCIÉTÉS MÉTALLURGIQUES ET CHIMIQUES
CRÉÉES EN ALLEMAGNE
(Capital en millions de francs)

Années	Mines et Métallurgie		Chimie et Électricité		Total	
—	Nombre	Capital	Nombre	Capital	Nombre	Capital
1890-1893	58	151	28	93	86	245
1894-1896	77	178	33	60	110	240
1897-1898	117	194	79	226	196	420
1899-1900	153	303	79	115	232	419

Au total, comme on voit, durant la dernière décade, c'est plus de six cents sociétés au capital nominal de 1 300 ou 1 400 millions, que l'Allemagne des métaux et de la houille a formées, et l'on voit aussi combien le mouvement s'accéléra dans la seconde moitié de cette période. Pour toutes les autres industries, il en fut de même. Si l'année 1897 marque dans l'industrie électrique un véritable coup de folie, le bâtiment prend sa revanche en 1898 : il faut loger la main-d'œuvre attirée des campagnes; des cités entières surgissent aux portes et dans les faubourgs des villes anciennes. La paisible Allemagne du Sud elle-même, loin des grands Pays Noirs de la Silésie, de la Saxe et du Rhin, crée pour ses usines électriques des centres ouvriers : aux portes de Munich, à Holl-

riegelsgereut, pour l'exploitation des forces de l'Isar, une ville se construit en un an. En 1899, c'est la crise des tissus qui amène une autre épidémie de sociétés textiles. Bref on estime à 1 262 le nombre des sociétés de toutes sortes fondées par l'industrie allemande de 1890 à 1900. Avant la crise actuelle, leur capital nominal dépassait 3 milliards 500 millions de francs. Et dans ces chiffres ne figurent pas les émissions purement financières.

Suivant le mot d'un consul anglais, l'Empire allemand, qui jadis était une société d'États, devint un État en sociétés. Or cette transformation n'allait pas sans de grands risques. Car, calculant de moins en moins le rendement exact et le bénéfice net de leurs opérations, ces sociétés ne cherchèrent encore davantage qu'à faire toujours plus grand. L'excès de leurs demandes fit aussitôt monter le prix des matières premières et surtout le taux des salaires. En 1899, l'Allemagne connut la disette de la houille et de la main-d'œuvre. Il fallut se procurer à grands frais des ouvriers inexpérimentés et des matières premières de qualité médiocre. Même dans l'Allemagne orientale, dans les provinces agricoles du royaume de Prusse, où pourtant l'industrie moins intense possède à proximité l'inépuisable réservoir de la main-d'œuvre polonaise, notre consul de Dantzig écrit à la fin de son rapport sur l'année 1900 : « Pour terminer, la présente étude me semble suggérer une dernière réflexion, c'est que la main-d'œuvre, qui passe pour être si bon marché en Allemagne, devient en réalité aussi chère qu'en France : le jour n'est pas loin où, dans les duels économiques du monde moderne, les armes seront partout parfaitement égales[1]. »

Les profits des sociétés industrielles en furent diminués d'autant. Car elles ne purent augmenter leurs prix de vente, au fur et à mesure de leurs dépenses augmentées, tout au contraire : l'excès de leur production, qui les forçait de vendre leurs stocks sans cesse renouvelés, fit partout tomber les prix. On vendit de moins en moins cher, à mesure même que les frais de production continuaient de s'élever. Il arriva bientôt qu'entre ces deux progressions contradictoires,

1. *Rapports commerciaux*, n° 62 ; cf. là-dessus, de Rousiers, *Hambourg et l'Allemagne*, p. 83.

le bénéfice, mangé des deux côtés à la fois, disparut ou devint presque insignifiant.

Ces sociétés industrielles ont en outre, par tous les pays, les mêmes inconvénients. Habiles encore à fabriquer, elles sont toujours malhabiles aux vente et placement de leurs marchandises. Trop éloignés, en effet, du marché et de la clientèle pour mesurer en temps utile les motifs de ralentissement ou les causes de ruine, leurs directeurs et administrateurs n'aperçoivent jamais que trop tard les circonstances changées du commerce mondial. Or, brusquement, le commerce mondial vint à changer. L'Allemagne de 1894, qui proclamait son amour de la paix, avait élevé sa fortune sur la paix et elle mettait son avenir dans un univers pacifique. Coup sur coup, les affaires crétoise et cubaine, puis les troubles de Chine, puis la guerre du Transvaal ferment les marchés lointains, où l'industrie allemande espérait ses plus grands débouchés, et resserrent par contre-coup les marchés d'Europe, le marché anglais surtout, qui pour l'Allemagne était le correspondant le plus actif et le plus sûr débiteur. De nouvelles baisses surviennent donc dans les prix de vente afin d'écouler, coûte que coûte, les stocks invendables. Et une nouvelle hausse dans le prix des matières premières est amenée par les droits dont l'Angleterre frappe ses houilles à l'exportation.

*
* *

Les affaires ne pouvaient plus longtemps aller ainsi. Les signes précurseurs de la crise apparaissaient à de bons juges dès la fin de 1898 : « Nous ne vivons que sur le crédit », disait déjà la *Gazette de Francfort*. Mais les financiers et, amenée par eux, leur grosse et petite clientèle ne s'arrêtèrent pas en leurs spéculations. Les prophètes optimistes annonçaient, avec le règlement prochain de toutes ces querelles turque, américaine, africaine, chinoise, etc., un nouvel et plus merveilleux essor. L'Afrique du Sud pacifiée allait rouvrir ses mines aux machines allemandes, ses villes et ses fermes aux mobiliers peu coûteux, à la camelotte, aux ustensiles, aux mille produits germaniques. La Chine ouverte serait

un marché sans limites. On spécula sur l'attente de la paix anglo-boer et du règlement chinois avec d'autant plus de hardiesse que la nation respectueuse croyait trouver dans les paroles et la conduite de son empereur comme un encouragement à ses rêves. Oublieux de son télégramme à Kruger, s'il semblait maintenant désirer la disparition des républiques hollandaises, c'est, disait-on, que le triomphe de l'Angleterre servirait en réalité les intérêts de son peuple. Il devinait qu'une Afrique du Sud aux mains des Anglais aurait une puissance d'absorption bien plus grande, des provisions de capitaux ou de crédit bien plus sûres, dont l'Allemagne serait la première à profiter; c'est aux usines allemandes qu'irait, en fin de compte, le bénéfice des mines d'or. De même pour la Chine: la sollicitude impériale, témoignée à grands fracas par des discours et par des actes, tourna vers le Chan-Toung et vers le commerce chinois l'attention et les espoirs de tous...

Bref, disaient les financiers au début de 1900, il suffisait de quelque patience et de quelque crédit : la paix rétablie partout allait restaurer toutes les affaires et, pour les spéculateurs avisés, cette stagnation momentanée était même le moment le plus favorable d'entrer en jeu, à la veille d'une reprise éclatante. Le Gouvernement impérial, sans le savoir, avait d'ailleurs donné comme une prime aux spéculateurs les moins honnêtes par sa loi des Bourses, son *Boersengesetz*, de 1896. Cette loi vertueuse avait eu pour but de réduire la spéculation, en interdisant au public les affaires à terme et en ne les permettant qu'aux seuls gens du métier, aux courtiers officiellement patentés et inscrits sur les registres des Bourses. Seuls, ces organes officiels de la spéculation pourraient légalement y prendre part : les opérations financières, pour les particuliers, seraient désormais considérées comme simples affaires de jeu, exemptes par conséquent de toute sanction et répression légale. La loi des Bourses n'empêcha nullement les spéculateurs honnêtes et hardis de poursuivre leurs affaires à terme, même sans immatriculation aux registres officiels : en ce monde des Bourses, la parole d'un honnête homme a toujours été plus appréciée qu'une sanction légale. Mais les timides et les coquins trouvèrent dans cette loi un nouveau motif à risquer leur argent ou celui des autres, en se réser-

vant d'invoquer ensuite le *Boersengesetz* et l'exception de jeu, si la chance ne répondait pas à leurs prévisions. La spéculation ne fit donc que redoubler.

L'industrie continuait d'offrir des taux énormes et des dividendes merveilleux. Les industries électrique et chimique surtout, par leurs méthodes scientifiques et leurs multiples applications, attiraient la faveur de ce public allemand, toujours curieux de science prestidigitatrice. Avec empressement, les petits-fils des vieux alchimistes confièrent toute leur fortune aux chimistes et aux électriciens, qui devaient la décupler par leurs mystérieuses transmutations de toutes choses en or. Cette spéculation scientifique enrôla peu à peu dans les affaires les plus hasardées les hommes les plus instruits, les esprits les plus sages, les financiers les plus sceptiques. Les anciennes banques, honneur et force de la vieille Allemagne, rivalisant avec les comptoirs récents et les prêteurs à la petite semaine, fournirent sans compter à tous les emprunts des électriciens. Capital social, fonds de réserve, dépôts et comptes courants, tout passait des coffres-forts des banquiers aux usines insatiables. Le seul mot *électricité* ouvrait un crédit.

Et, sans le vouloir encore, le Gouvernement impérial activa cette course à la ruine par la discussion des futurs traités de commerce. Les traités, signés par l'Allemagne en 1892, vont arriver à échéance au cours de l'année 1903. Tous les industriels et commerçants de l'Empire s'accordent à vanter les effets du régime économique qu'installèrent ces traités fort libéraux : c'est assurément ce régime qui permit la réussite de l'expansion mondiale. Mais tous les possesseurs et cultivateurs de la terre s'accordent aussi à dénigrer ce régime, qui permet à l'Allemagne industrielle d'acheter ses vivres au dehors. Le puissant parti des agrariens réclame l'abrogation de ces traités pour un retour à la politique protectionniste. Favorisés du pouvoir, il est probable qu'en 1903 les agrariens auront gain de cause, ou du moins obtiendront quelques grandes satisfactions. Voici donc venir l'échéance, qui peut-être changera les conditions du commerce. Avant cette échéance ruineuse, il faut se hâter vers les affaires qui prospèrent encore : spéculons aujourd'hui ! vivons la grande vie d'affaires ! il ne

sera plus temps demain ; il faudra reprendre le train-train de la petite vie agricole et bourgeoise !

On spécula. Toute l'Allemagne spécula. L'Empereur et l'Impératrice spéculaient, et même perdaient une partie de leur avoir. Mais un événement soudain, inattendu, se mit à la traverse de ces « idées du dimanche », *Sonntagsideen*, comme on dit outre-Rhin. Après la grande semaine d'expansion mondiale (1892-1899), la fin de 1900 ramena un fâcheux lundi, avec la concurrence et la surproduction américaines.

Les États-Unis figurent parmi les quatre grands clients et fournisseurs de l'Allemagne, auprès de l'Angleterre, de l'Autriche-Hongrie et de la Russie. Leurs importations dans l'Empire n'ont pas cessé de croître en ces dix années dernières. Par contre, leurs achats de produits allemands, après avoir beaucoup monté, restaient stationnaires depuis l'installation des tarifs Mac-Kinley et Dingley. Mais grâce à leur nombreuse population d'origine allemande (on estime à cinq ou six millions pour le moins le nombre des Allemands émigrés là-bas), les États-Unis semblaient devoir longtemps encore maintenir cette moyenne de leurs achats, car les émigrés ou fils d'émigrés allemands demeurent fidèles aux goûts et habitudes de la mère-patrie et, gardant le sentiment et la fierté de leur origine, restent volontiers les acheteurs et les distributeurs des produits nationaux.

Mais voici qu'en 1900 les États-Unis ont achevé la mise en œuvre de leurs mines et houillères, la construction de leurs usines, l'organisation de leurs trusts et, pour une part, la fourniture de leur propre marché. Les industriels américains ont maintenant des marchandises à revendre. Ils peuvent et ils veulent les écouler à très bas prix, d'abord comme moyens de réclame pour se faire connaître dans le monde, ensuite comme un surplus qui n'a plus de valeur pour eux et duquel ils n'attendent plus aucun bénéfice : car les profits, qu'ils ont réalisés à l'abri des tarifs sur le territoire de l'Union, leur permettent de vendre ce surplus à perte. L'Allemagne voit donc arriver chez elle, comme chez tous ses clients de l'Europe et du monde, les articles américains, qui sont exactement du genre, du type, souvent du modèle même de l'article allemand. Contre les prix américains, la concurrence est impos-

sible. Il se trouva d'ailleurs que l'Allemagne elle-même travaillait à servir les attaques de cet ennemi. Car les compagnies maritimes allemandes, trop bien outillées pour le service de la seule production nationale, sont partout en quête de fret et leurs transatlantiques surtout manquent en Amérique d'un fret de retour. A l'envi, elles abaissèrent donc leurs tarifs afin d'accaparer le transport de ces produits américains. Ainsi les subventions, que l'Empire octroie si libéralement à ces compagnies allemandes, servirent, en dernière analyse, à l'invasion américaine[1].

En 1900, cette invasion américaine n'était point encore une réelle calamité. Mais les journaux, dans tout l'Empire, en étaient pleins, et le public s'en alarmait, et la confiance, que tous avaient autrefois dans les placements industriels, devenait chancelante. Lancées dans leurs spéculations et n'apercevant pas le bout de cette trop longue course, les banques allemandes étaient comme une volée de bicyclistes qu'en plaine la vitesse acquise et l'émulation soutiennent, mais dont la rapidité même maintient, seule, l'équilibre. Tant que dure la plaine, tous poursuivent l'effort. Vienne la moindre montée : une partie de la bande sera vite hors d'haleine. Devant la concurrence américaine à franchir, plus d'une banque se sentit à bout. Les plus solides ou les plus entêtées aperçurent, en outre, derrière ce premier obstacle américain, le mur protectionniste que les agrariens travaillaient à élever et dont la hauteur et la raideur dépassaient les craintes des plus pessimistes : en 1904, si les agrariens mènent leur œuvre à bonne fin (et tout semble dans l'attitude du Gouvernement leur présager la réussite), les entreprises industrielles viendront se briser contre ce mur infranchissable.... Une première banque mit pied à terre, déposa son bilan ou tomba.

1. Le *Syndicat des Houilles* dans son compte rendu de 1901 se plaint un peu du rôle ainsi joué par la marine allemande : « Les importations de charbons américains dans le port de Hambourg ont, contre toute attente et à la faveur de frets peu élevés, passé de 4 499 tonnes en 1900 à 14 076 tonnes en 1901. Il s'agit, pour la plus grande partie, d'anthracite dont la qualité paraît avoir en général satisfait les consommateurs. Les importations totales de charbons américains en Allemagne ont passé de 10 756 tonnes en 1900 à 48 601 tonnes en 1901. Une grande partie de ce tonnage a été apportée par nos Compagnies transatlantiques, à défaut de fret de retour suffisant. »

Une autre suivit, entraînée par le contact ou par l'exemple. Une troisième, qui survint dans cet imbroglio, fit une lamentable culbute. Puis une quatrième, puis toute la bande dut s'arrêter ou même redescendre la pente.

L'année 1901, écrit le consul anglais de Francfort [1], n'a été qu'une suite de catastrophes financières dont voici les principales :

4 janvier. — Faillite de la banque *Marx fils*, Darmstadt : faux en écriture.

16 janvier. — Détournements du directeur de la *Credit-Bank* de Franconie à Ansbach : perte, 1 million de marcs.

6 mars. — Faillite de la *Deutsche Grundschuldbank*.

11 mars. — Fermeture judiciaire de la banque *Albert Holz* de Breslau : 800 000 marcs de dépôts gaspillés.

28 mars. — Découverte de faux dans les livres de la *Preussische Hypotheken-Aktien-Bank* : aucun bénéfice depuis 1897 ; tous dividendes payés sur le capital.

28 mars. — Fuite du banquier *Schahn*, de Lüben : déficit, 300 000 marcs.

15 avril. — Faillite du banquier *A. Meissner*, à Striegau : passif, 1 200 000 marcs.

17 avril. — Banqueroute de la *Gewerbebank*, à Kempen : dettes, 640 000 marcs.

18 mai. — Chute de la *Pommeriche Hypotheken-Actienbank*.

20 mai. — Faillite de la *Rheinische Immobilien-Actienbank*.

29 mai. — Crise de la *Niederschlesische Creditbank*, à Liegnitz.

30 mai. — Liquidation à 60 p. 100 de la banque *Middendorf et Cie*, à Essen.

11 juin. — Faillite de la *Creditanstalt für Handel und Industrie*, à Dresde : déficit de 50 millions de marcs.

26 juin. — Faillite de la *Banque de Leipzig*.

Jusqu'à la fin de l'année 1901, ce lamentable calendrier se poursuit pour arriver, le 29 décembre, à la culbute du groupe Spielhagen, qui dans la seule année 1900 avait trouvé moyen de perdre 27 millions de marcs avec un capital souscrit ne dépassant pas 4 millions. Durant les douze mois de cette année de catastrophes, l'Allemagne tout entière fut éprouvée. Mais le mois de juin et les villes saxonnes virent le plus beau de l'orage, et la faillite de la *Banque de Leipzig* peut être

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2851.

prise comme l'exemple le plus typique et le cas le plus désastreux.

Ancienne renommée de crédit; capital de 60 millions de francs; réserve dépassant 20 millions; clientèle énorme avec douze mille comptes courants ; appui de la Banque royale de Saxe et de la Banque d'Empire : tout était réuni pour donner une solidité inébranlable à cette *Banque de Leipzig*. Mais tout fut emporté dans une folle entreprise de chimie mondiale. En 1889, un brasseur avait fondé à Cassel une société pour la dessiccation des drêches et pour l'emploi industriel des résidus de brasserie et de sucrerie. Avec un capital n'atteignant pas un demi-million de marcs, cette Société des Drêches s'était lancée en mille autres affaires. Elle mettait surtout son espoir en un brevet pour la distillation du bois, et, ce brevet, elle entreprit de l'exploiter ou de le vendre à travers l'Europe, soit par elle-même, soit par des sociétés affiliées. En 1894, de gros dividendes de 10 à 12 p. 100 lui amènent des capitaux et introduisent ses actions sur le marché de Berlin. Par une série d'inventaires fictifs, on fait hausser ces actions de 135 à 480 marcs. La Banque de Leipzig croit alors faire une affaire merveilleuse en achetant un gros paquet de ces titres à 175 marcs. En novembre 1896, en effet, l'action vaut 895 marcs et les dividendes montent à 50 p. 100.

L'entreprise est devenue mondiale : Hongrie, Norvège, Italie, Russie, France, Galicie, Belgique, elle a couvert l'Europe de trente-deux sociétés-filles. De faux inventaires annoncent les triomphes de ces succursales et célèbrent les ventes toujours plus productives du brevet. La *Banque de Leipzig* soutient patriotiquement cette conquête allemande des marchés européens. Mais les fonds allemands ne peuvent suffire : on fait appel aux Belges et aux Anglais. Ceux-ci ne montrent aucun empressement. Alors la *Banque de Leipzig* rentre en scène et ses avances directes ou indirectes finissent par atteindre 106 millions de francs... Un beau jour, il faut avouer que, depuis trois ans, la Société des Drêches ne vit que sur son capital et que ce dernier a entièrement disparu. La *Banque de Leipzig*, du même coup, doit fermer ses guichets : son bilan accuse 120 millions de passif pour 65 millions d'actif.



Cette histoire de la *Société des Drèches* et de la *Banque de Leipzig* nous répète la même aventure et les mêmes péripéties que l'affaire de Vaihingen, dont M. Jullemier nous faisait plus haut le récit. Tous les cas particuliers en cette crise allemande se ressemblent. La courbe générale de cette crise, à travers tout l'Empire, a toujours été la même. Mais, facile à dessiner, cette courbe est presque impossible à chiffrer exactement. Pour mille raisons, les statistiques ne peuvent pas nous en faire connaître la réelle hauteur.

En matière de crédit, l'intervention des puissances publiques ou financières masque et atténue les traces extérieures du désastre : les gouvernements et les grandes banques, la Banque d'Empire surtout, ont fait tous leurs efforts pour reculer certaines liquidations, qui ne viendront plus que lentement et se feront en douceur. En matière de commerce extérieur, pareillement, les conséquences réelles d'une semblable crise peuvent revêtir un aspect favorable et trompeur : telle statistique, exacte pourtant, semblerait indiquer un maintien ou même une hausse des affaires, alors que cette apparence de progrès ou d'état satisfaisant recouvre en réalité des ventes forcées et des défaites à vil prix. Il faut noter pourtant que les statistiques officielles, pour le commerce général de l'Empire en 1901, indiquent une faible baisse à l'exportation et une baisse beaucoup plus forte à l'importation :

COMMERCE DE L'ALLEMAGNE

(Valeur en millions de marcs.)

Années.	Importations.	Exportations.
—	—	—
1892	4 468	3 447
1894	4 545	3 349
1896	4 899	4 152
1898	5 745	4 311
1900	6 406	5 101
1901	6 016	4 825

Mais, en cette baisse, il faut noter aussi que les exportations de produits fabriqués semblent n'avoir pas diminué ;

de 1900, année prospère, à 1901, année ruineuse, l'exportation de manufactures allemandes n'est tombée que de cent millions de marcs à peine (3086 millions en 1900, 2987 millions en 1901). A s'en tenir à ces chiffres, on pourrait donc croire qu'il ne s'agit encore que d'une très faible dépression industrielle. Mais ces chiffres bruts ne traduisent pas la vérité : ce fut la nécessité de vendre à tout prix, pour faire argent de tout, qui maintint, seule, les exportations de manufactures à une si haute valeur. En outre, l'Allemagne avait souscrit un peu partout de longs engagements : elle a livré, en 1901, les fournitures et commandes prises depuis trois et quatre années. Ces chiffres du commerce extérieur ne peuvent donc nous donner aucune mesure adéquate. A l'intérieur de l'Empire, il est des indices plus visibles et plus graves : c'est, d'une part, le renchérissement de la vie, avec l'avilissement de certaines matières premières ; c'est, d'autre part, le chômage de multitudes affamées, avec la fermeture d'usines toujours plus nombreuses et la baisse ou la suppression des dividendes aux actionnaires.

Dans tout l'Empire, ce renchérissement de la vie est sensible pour le passant même : il n'est pas d'hôtel dont la carte ne porte une surcharge aux prix de sa table d'hôte. Les déplorables récoltes de 1902 vont encore hausser la valeur des provisions. Après les pluies persistantes de cet été sans chaleur, il est probable que l'Allemagne du Sud ne pourra pas vendanger, et il est certain que l'Allemagne du Nord voit pourrir sur pied ses céréales encore vertes : « Toutes les matières premières du bâtiment, écrit le consul anglais de Munich[1], sont par contre tombées de 50 p. 100. Le millier de briques, qui valait 30 marcs en 1899, est tombé à 25 marcs à la fin de 1900 et ne trouve plus d'acheteurs à 18 marcs en 1901. »

Quant au chômage, il arriva qu'en 1901 des émeutes d'« inemployés » éclatèrent à Francfort, à Mannheim et en Silésie. Ces multitudes de travailleurs, attirés de la campagne, se trouvaient subitement sans la moindre ressource. A la fin de 1901, les statistiques officielles estimaient à

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 2733.

quatre-vingt-treize mille le nombre des sans-travail. L'Empire, les États et les municipalités rivalisèrent d'enquêtes et de mesures effectives. Leurs efforts combinés réduisirent un peu le chômage au début de 1902. On espéra pendant quelques semaines une reprise générale du travail, sinon des bénéfices. Mais l'automne, avec ses nouvelles de récoltes perdues, a ramené une aggravation : les usines réduisent encore leur personnel et leurs journées. Notre consul de Stuttgart écrit dans le *Moniteur officiel du Commerce* du 25 septembre :

Dans l'exposé de la situation du travail pour l'industrie métallurgique en Allemagne, publié par la *Correspondance ouvrière*, je relève les renseignements suivants, intéressants pour l'état économique de l'Empire. Depuis la fin de mai, les affaires, en ce qui concerne la métallurgie et les machines, ont suivi une marche très défavorable. Il semblait, à cette époque, que le plus grand nombre des usines allaient pouvoir faire travailler à journées pleines leur personnel fortement réduit ; mais, les commandes faisant de nouveau défaut, il a fallu à la fois restreindre la fabrication et congédier de nouveaux ouvriers.

A Chemnitz, sur 21 700 ouvriers en métaux, on n'en compte plus actuellement que 7 à 8 000 occupés, tous travaillant à heures réduites. En même temps, les salaires montrent une tendance à baisser. Une industrie qui, en temps prospère, occupait 5 000 ouvriers, n'en compte plus aujourd'hui que 3 000, et la diminution des salaires est allée jusqu'à 25 et même 33 p. 100. Les salaires, par semaine, sont tombés ainsi jusqu'à 9 et 12 marcs. Néanmoins, les travailleurs s'offrent en foule, au point que les fabricants qui ont des commandes sont littéralement assiégés.

Le même consul écrit le 2 octobre, au sujet des dividendes abaissés ou disparus dans la plupart des Sociétés :

Une statistique récente indique que, sur 852 établissements financiers existant actuellement dans l'Allemagne du Sud, 250 ont clos l'exercice 1901 sans distribuer de dividende. La Chambre de commerce de Siegen, pour établir le recul des affaires en ces deux dernières années, donne le bilan des Sociétés anonymes dans l'Empire. En 1901, sur 2 931 Sociétés, un tiers environ, — 902 Sociétés exactement, — n'a donné aucun dividende et, parmi celles-ci, un sixième a travaillé à perte. Dans la réunion des actionnaires de la grande Société électrique *Lahmeyer et Cie*, le directeur général a reconnu que les cinq ou six grandes maisons pour dynamos ont diminué de 50 à 60 p. 100 leur capacité de travail. La grande

Société *Schuckert* de Nuremberg avoue de son côté un déficit de 15 millions de marcs : au cours du dernier exercice, les frais, provisions et intérêts à verser aux banquiers ont atteint un million et demi.

Mais, en dernière analyse, si l'on voulait des chiffres plus sûrs et plus significatifs encore, il faudrait recourir, je crois, aux statistiques houillère et surtout métallurgique. La production et la consommation de la fonte dans le Zollverein, depuis quarante ans, nous donneraient l'exacte mesure de la prospérité passée et de la crise actuelle :

PRODUCTION ET CONSOMMATION DE LA FONTE [1]

	Total (en millions de tonnes)		Par tête d'habitant (en kilogrammes)	
Années	Production	Consommation	Production	Consommation
1861-1864	751	867	21	25
1871	1 563	1 818	40	47
1880	2 729	1 752	61	39
1890	4 658	3 920	97	81
1900	8 520	7 377	152	131
1901	7 860	5 083	137	89

Jusqu'en 1875, la production allemande de la fonte ne suffit pas à la consommation nationale : l'Allemagne est une cliente des usines anglaises. En 1876, l'équilibre entre la production et la consommation nationales s'établit. Puis les hauts fourneaux se multiplient dans l'Empire, et l'Allemagne doit exporter à son tour. Sa production, sa consommation et ses exportations, de 1880 à 1900, montent sans arrêt et avec une rapidité admirable. Mais 1901 marque un premier recul, un énorme recul : obligée d'alimenter son matériel et son personnel, la production nationale a pu ne baisser que de 8 p. 100 ; mais la consommation nationale a baissé de 30 p. 100 et davantage. Et ce recul, l'année 1902 n'aurait fait, semble-t-il, que durement l'accentuer, si, par des mesures concertées, par des primes à l'exportation, les syndicats des mines et de la métallurgie n'avaient provoqué une re-

1. Circulaire du *Comité Central des Houillères*, n° 2251

prise tout artificielle. Propriétaires de mines, de hauts fourneaux et d'usines, toutes les puissances minières se sont coalisées pour « rendre de l'activité à l'industrie métallurgique », disaient ces usiniers à l'ouverture de leur conférence pleinière de Cologne (février 1902). « Considérant l'atonie du marché allemand, l'accroissement de la capacité de production des usines nationales et la baisse des prix sur les marchés étrangers », ils décidèrent de fonder une caisse commune pour établir un système de primes à l'exportation. De trimestre en trimestre, ce syndicat d'un nouveau genre distribue les primes suivant la quantité et la qualité de manufactures vendues au dehors : l'exportation a pu, sinon reprendre, du moins ne pas tomber plus bas.



Ce ne peut être là — on le comprend sans peine — qu'une mesure provisoire, destinée à franchir une passe que l'on croyait courte. L'Allemagne, tout entière syndiquée, ne pourrait pas continuer longtemps d'entretenir ses hauts fourneaux à seule fin de leur payer des primes qui leur permettent d'exporter leurs produits sans bénéfice. Dans l'esprit de leurs fondateurs, les primes ne devaient durer que quelques trimestres. Fondées en février 1902, elles n'auraient à fonctionner, pensait-on, que jusqu'à la fin de la présente année. Car, au début de 1902, le monde des mines et des usines nourrissait encore de trompeuses espérances sur la durée de cette crise. Le grand *Syndicat des Houilles* imprimait en tête de son rapport annuel de 1901 [1] :

Pour la première fois depuis la formation du Syndicat, nous avons à vous adresser un rapport sur un exercice qui, d'un bout à l'autre, est caractérisé par une dépression économique bien accusée. Le mouvement ascensionnel, qui depuis 1896 entraînait à peu près toute l'industrie allemande, s'est arrêté vers le milieu de 1900. Il a fait place à un mouvement de recul, d'abord presque insensible, mais qui, au cours de 1901, nous a menés à un état de marasme et à un manque de travail, tels que nous n'en avions pas subis depuis bien des années. Après avoir cru aveuglément que les conjonctures

1. *Comité central des Houillères de France*, circulaire n° 2219.

favorables se maintiendraient, voire même qu'elles ne feraient que s'améliorer (et cette confiance eut pour effet une hausse continue, souvent malsaine, des prix et une production hors de proportion avec les besoins réels), on est tombé dans un état de défiance également aveugle, dont la conséquence fut la baisse extraordinaire des prix sur un marché surchargé d'offres. Vers la fin de l'année seulement, on s'est mis à apprécier plus sainement la situation, et l'on pouvait penser que la dépression avait atteint, sinon dépassé le point le plus bas qu'elle devait atteindre.

Ces espérances étaient partagées par certains consuls étrangers. L'Angleterre a pour consul général à Francfort sir Francis Oppenheimer, dont les admirables rapports devraient être traduits à nos gens d'affaires : ce sont, d'ordinaire, de très sûrs exposés des affaires de l'Allemagne, publique et privée. Pourtant, en son rapport de 1901 [1], sir Francis Oppenheimer annonçait la fin prochaine de cette crise : « Ce n'est même pas une crise, disait-il, ce n'est qu'une dépression passagère, un retour du pendule après l'exaltation trop vive des dernières années. On est maintenant au point extrême. La consolidation ou, pour mieux dire, la digestion est presque faite. La part des spéculations malsaines est presque éliminée. Il faudra quelques mois encore pour achever le déblaiement des Sociétés non viables. A coup sûr, l'Allemagne ne retrouvera pas de longtemps l'excessive prospérité de l'*annus mirabilis*. Mais lentement, graduellement, ses affaires reprendront, — à une condition pourtant : c'est que les complications politiques ne viennent pas se joindre aux complications financières. »

S'il en eût été ainsi, la crise allemande aurait pu ne pas avoir de grands effets politiques ni, surtout, internationaux. Débarrassée des spéculations irréelles et des affaires non viables, l'Allemagne se fût remise au travail et, seuls, les financiers auraient payé la leçon : on oublie vite ces catastrophes violentes mais passagères; le vigneron du Vésuve reconstruit sa maison nouvelle sur le torrent de laves qui détruisit l'ancienne. Mais ces attentes de 1901 ont été déçues. La crise bat encore son plein. Personne n'en voit encore le terme. Et c'est bien une crise profonde, durable, non un

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 2851.

malaise passager. Et les complications politiques sont venues se joindre aux complications financières. La discussion des traités de commerce au Reichstag me fournira bientôt l'occasion d'exposer aux lecteurs les actions et réactions de la politique et du commerce germaniques. Il nous faudra dresser alors le bilan complet de ce commerce et montrer les efforts de cette politique à surchauffer la production de l'Allemagne. En ses causes et en ses résultats, nous étudierons alors toute cette œuvre allemande. Mais, s'il fallait aujourd'hui donner clairement mon opinion, je crois, à bien considérer les causes profondes qui créèrent en Allemagne la prospérité passée et la crise actuelle, je crois que le progrès de l'Amérique a été un coup sans remède à la prééminence industrielle et commerciale de l'Empire.

Car le caractère principal de cette prospérité allemande, c'est qu'elle ne fut pas un produit de la nature, un fruit, pour ainsi dire, indigène et spontané : ce fut une œuvre humaine, une œuvre tout artificielle, dans laquelle les maigres richesses du sol et les médiocres avantages du pays n'avaient presque aucune part. Il ne faudrait pas de nombreux exemples pour montrer comment, seules, la volonté et la science de l'homme avaient érigé sur un sol ingrat ce superbe édifice. Si l'Allemagne est devenue la plus grande puissance sucrière, ce n'est pas qu'elle fût mieux pourvue de terres fertiles ou d'engrais naturels ; si elle est devenue une grande puissance métallurgique, ce n'est pas qu'elle eût en grande abondance la houille et les minerais ; si enfin son commerce a conquis le monde, ce n'est pas qu'elle fût au confluent des routes mondiales et que sa situation en fît la grande commissionnaire, l'intermédiaire indispensable de l'Europe. Agriculture, industrie, commerce, tout en Allemagne ne fut créé que par le savoir et la hardiesse de l'homme.

Or, avec les mêmes procédés, avec la même science et la même énergie, voici que les Américains dressent aujourd'hui une maison similaire, mais bien plus gigantesque, en un site, sur un terroir mille fois plus riches et plus favorables. L'invasion américaine, que nous étudierons aussi prochainement, serait, je crois, la ruine de l'Allemagne. Il ne me semble pas que le monde actuel puisse nourrir deux organismes aussi

semblables, mais placés en des conditions de vie si différentes. L'Amérique est trop bien pourvue par la nature pour que l'Allemagne disgraciée puisse lui tenir tête. C'est la concurrence américaine qui est la cause réelle et durable de cette crise allemande, et je ne vois pas que cette crise puisse disparaître tant que la cause subsistera.

Voilà ce qui fait, à vrai dire, la gravité internationale de cette situation. Comment l'Allemagne en sortira-t-elle? Depuis trente ans l'Europe a connu la paix, parce que l'Allemagne en avait besoin. Aujourd'hui encore, l'Allemagne est pacifique. Mais que nous réserve demain? La guerre ou, du moins, quelque coup de violence pourrait donner d'apparents bénéfices. A ses portes, l'Allemagne voit un tout petit État dont les immenses colonies offriraient de profitables débouchés, et comme une chasse enclose, au commerce mécontent. La baisse du commerce anglais transforma la pacifique nation de Cobden en une meute de matamores et, finalement, amena l'annexion des républiques boers à l'empire britannique. Il ne manque pas, outre-Rhin, de calculateurs sans scrupules, qui voient dans l'annexion de la Hollande le seul remède aux embarras présents.

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Septembre-Octobre 1902

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

